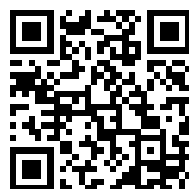

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

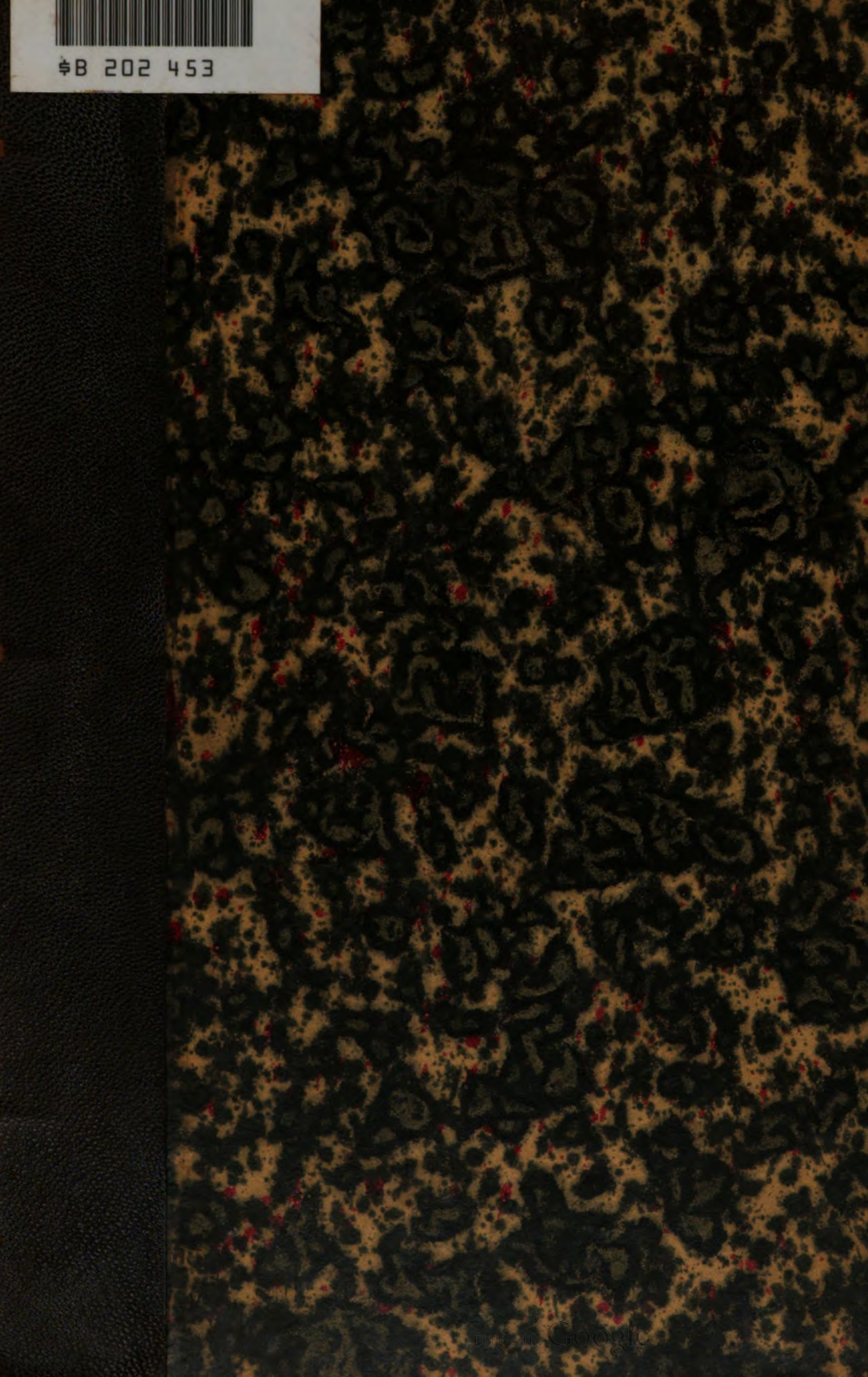
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

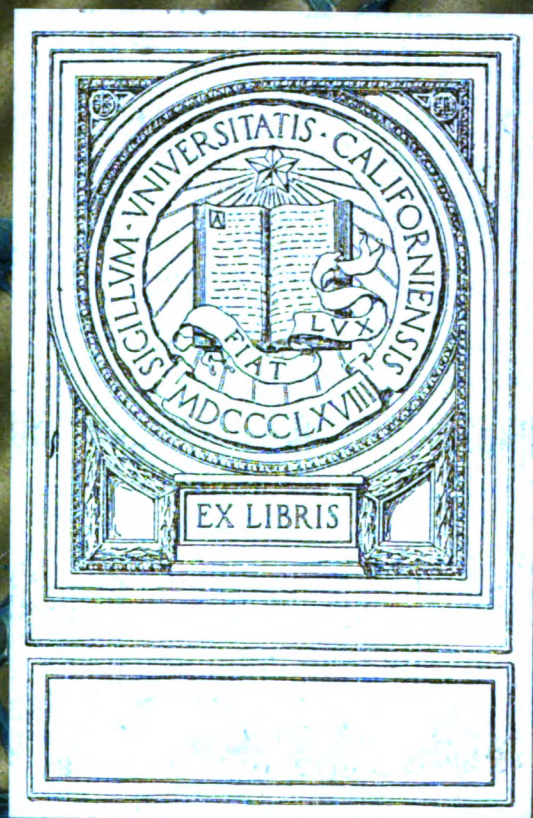
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SB 202 453







REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXX

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1890

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXX).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXX

UNIV. OF
CALIFORNIA

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1890

Z1007
R4
ser. 2
v. 30

1007
R4
ser. 2
v. 30

ANNÉE 1890

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	pages
ABBADIE, Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV (A. C.).	378
<i>Abd-el-Kader</i>	39
ACHELIS, Théologie pratique (A. Loisy)	445
<i>Alger</i>	53
<i>Altercation</i> (l') de Simon et de Théophile.	338
<i>Amaraca</i>	340
<i>Ancien Testament</i> (l').	406
ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'), L'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (S. Reinach)	439
ARMAILLÉ (M ^{me} d'), La Comtesse d'Egmont (L. Brunel)	201
<i>Armoises</i> (Claude des)	233
ATKINSON, <i>La mort</i> , de Keating.	424
AUDISIO, Histoire civile et religieuse des papes (Ch. Pfister).	502
<i>Augier</i>	484
AUGUSTIN-THIERRY (Gilbert), Le capitaine Sans-Façon (E. B.).	432
AUVRAY, Les registres de Grégoire IX, I (M. Prou).	149
<i>Bacon</i> et Shakspeare.	475
BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V (P. de Nolhac et L.-G. Pélissier).	195
BAUDISSIN, Le sacerdoce dans l'Ancien Testament (M. Vernes).	306
BAUMANN, Chartes d'Allerheiligen.	48
<i>Bayle</i> , Sa correspondance.	472
BÉDIER, Le lai de l'ombre (L.).	118
BENNDORF, Album archéologique (S. Reinach).	63
BÉRENZI, L'école bresciane de Lutherie (L. G. P.).	77
BERGAIGNE, Manuel pour étudier le sanscrit védique (A. Barth).	241
BERGER, Stylistique latine (P. L.).	382
BERGMANS, L'autobiographie de Juste Lipse (P. Lejay).	8
BERGSON, Les données immédiates de la conscience (L. Herr).	517

443372

	pages
BERLUC-PERUSSIS (de), Wendelin en Provence (T. de L.)	545
<i>Bernard</i> (saint).	99
BERNHEIM, Manuel de la méthode historique (A. Lefranc). . . .	147
BERNONI, Les Torresani (P. de Nolhac).	87
BERNOULLI, Chroniques de Bâle, IV. (R.).	193
BERTANA, Études sur le XVIII ^e siècle (L. G. P.).	105
BERTHELÉ, Recherches sur l'histoire des arts en Poitou (H. de Curzon).	235
BERTRAND (Édouard), Cicéron artiste (Em. Thomas).	360
BERTRAND (Joseph), Blaise Pascal (Salomon Reinach).	477
BESSON, Fischart (A. Bossert).	89
BESTHORN, Ibn Zaidoun (R. Duval).	1
BIART, Cervantès (G. Strehly).	506
BLANCHET, Manuel de numismatique (T. R.).	254
BLANDINI, La tyrannie italienne à la Renaissance (L. G. P.). .	89
BLAYDES, Les fragments des comiques grecs (U. W.).	358
BOBBIO, Deux mazarinades (T. de L.).	104
BOISLISLE, (de), Mém. de Saint-Simon, VII (T. de L.).	258
BOLTE, Le Schloemer de Stricker (A. Chuquet)	86
BONNET, Le miracle de l'archi-stratège Michel (P. A. L.). . . .	362
BOOS, Sources pour l'histoire de la ville de Worms, II (R.). . .	372
<i>Bouddhisme</i> (le)	495
BOULFROID, Rome et ses monuments (R. C.).	85
BOUVY, Pietro Verri (L. G. P.).	141
BOYER, Les enceintes de Bourges (H. de Curzon).	238
BRAITMAIER, Histoire de la critique allemande (E. Grucker) . .	395
BRANDES, Un poème de Rusticius (P. A. L.).	488
BRATKE, Sources de l'histoire ecclésiastique (Ch. V. L.).	252
BRESSLAU, Manuel de diplomatique, I (H. Pirenne).	24
BRIDIER (abbé).	174
BRISAUD, Trad. de Marquardt.	3
BRUCKER, Ordonnances de police de Strasbourg (R.).	428
BRUNEL, La Nouvelle Héloïse et M ^{me} d'Houdetot (F. Hémon). .	68
BRUNETIÈRE, L'évolution des genres (R. Doumic).	282
BUGGE, Étrusque et arménien (A. Meillet).	355
BURDEAU, Trad. de Schopenhauer.	518
BURDO, Stanley (H.-D. de G.).	209
BURTON, Histoire de la Nouvelle Galles du Sud (B. Auerbach). .	515
BURY, Le bas-empire romain (R. Cagnat)	500
<i>Campbell</i> , Description de la Rhétie.	50
CAMUS, Les mss. français de la bibliothèque d'Este (L. C.). . .	340
CARA (de), Les Hyksos (G. Maspero)	465
CASTELLANI, L'épithalame de Prodrôme (S. Reinach)	304
CASTELLI, Histoire des Israélites (T. R.).	220
<i>Catherine de Ricci</i>	133

TABLE DES MATIÈRES

	VII pages
<i>Catherine</i> (sainte), Sa légende	163
<i>Carfille</i>	332
<i>Cauchon</i> (Pierre).	233
<i>Cervantès</i>	506
<i>César</i> , son armée.	446
<i>Cicéron</i>	218, 360
<i>Chantilly</i> (Catalogue des livres de).	15
CHEVALIER, Répertoire hymnologique (T. de L.).	66
CHRIST, Apologie de Criton, Eutyphron et Gorgias (E. Baudat).	331
<i>Chrysostome</i>	63, 419
CLÉDAT, Grammaire élémentaire (A. Delboulle).	67
<i>Cléomène</i>	188
<i>Cluny</i> (l'ordre de) en Angleterre.	278
COMMODIEN, p. p. DOMBART (Paul Lejay).	113
COMMUNAY, Pierre de Lancré (T. de L.).	454
<i>Compiègne</i> (Société historique de).	45
<i>Constantin</i> (les).	140
CONTA, Les fondements de la métaphysique (L. Herr).	518
CORDIER (H.), Stendhal et ses amis (A. C.).	483
CORRÉARD, Histoire de l'Europe et de la France (Ch. Pfister).	339
CORSSEN, L'Altercation de Simon et de Théophile (L.).	338
COSNAC (comte de), Ed. des <i>Mém.</i> du marquis de Sourches (A. G.).	32
<i>Courtrai</i> (Bataille de).	44
CRUISE, Le Codex Paulinus de l'Imitation (T. de L.).	192
CURTI, La création de la langue (V. H.).	61
DALIMIER, A propos des <i>Précieuses Ridicules</i> (R. P.).	197
DANIELSSON, Epigraphica (M. Grammont).	42
<i>Dante</i>	51
DARMESTETER (A.), Le Talmud (M. Vernes).	499
DEL BALZO, Les poésies sur Dante (P. de Nolhac).	51
DELBRÜCK, Les noms de parenté indo-européens (V. Henry).	81
DELISLE, Instructions du Comité des travaux historiques (T. de L.).	289
DESILVE, L'école de Saint Amand (H. Pirenne).	99
DEUTSCHMANN, La versification rythmique des Grecs (L. Duvau).	463
DEVAUX, Les patois du Haut-Dauphiné (E. Bourciez).	56
DIEHL, Excursions archéologiques en Grèce (S. Reinach).	273
DOLLINGER, Lettres et déclarations (Ch. Pfister).	155
DOMBART, Ed. de <i>Commodien</i>	113
DOUMIC, La question du <i>Tartuffe</i> (R. P.).	94
<i>Du Bartas</i>	487
DUBOIS, Précis de la géographie économique des cinq parties du monde (B. Auerbach).	487
DU BOYS, Deux correspondants limousins de Baluze (C.).	282
— La Monnoye et Thoynard (T. de L.).	93

	pages
DUCKETT, Les visites de l'ordre de Cluny en Angleterre (M. Prou).	278
<i>Dumouriez</i>	76
<i>Du Pac de Bellegarde</i> , L'Église catholique de Hollande (L. G. P.)	68
DUVAU, Ciste de Préneste (M. Bréal)	269
EBERT, Littérature latine du moyen âge, 2 ^e éd. I (P. Lejay) . .	244
<i>Egmont</i> (comtesse d')	201
EHNI, Le mythe de Yama (S. Lévi)	354
<i>Élisabeth</i> et les catholiques	386
ENGELBRECHT, Fauste de Riez (P. Lejay)	115
<i>Ennodius</i> , Sa chronologie (L. G. P.)	172
<i>Escalade</i> (1 ^{re})	120
ETHÉ, Catalogue des mss. persans de la Bodléienne (J. Dar- mesteter)	213
<i>Euripide</i>	269
<i>Fabri</i> , Description de la Suisse	49
FABRICIUS, Thèbes (Salomon Reinach)	41
FAGUET, XVIII ^e siècle. Études littéraires (A. Delboulle)	261
<i>Falci</i> , Description de la Suisse	49
<i>Fauste</i> de Riez	115
FAY, Journal d'un officier de l'armée du Rhin (A. Ch.)	142
FÉLIX, Comptes-rendus des échevins de Rouen (A. Delboulle).	163
<i>Finno-ougrienne</i> (Société), son Journal (E. Beauvois)	223
<i>Fischart</i>	89
FISCHER, Foi ou science (M. V.)	488
FLEET, Recueil des inscriptions de l'Inde, III (E. Drouin) . .	328
<i>Fortunat</i>	447
<i>Foucquet</i>	255
FOURNEL (V.), Les hommes du 14 juillet (Frantz Funck-Bren- tano)	234
FREDERICQ, Documents sur les persécutions contre les héré- tiques en Néerlande	279
FRELICH, L'armée de César (R. C.)	446
FUJISHIMA, Le bouddhisme japonais (S. Lévi)	495
GANIER et FRELICH, Voyage aux châteaux historiques des Vosges, I. (C.)	58
GASQUET, Études byzantines (G. Schlumberger)	226
GASTÉ, La jeunesse de Malherbe (A. Delboulle)	431
GEBHART, L'Italie mystique (L.-G. Pélissier)	375
GEIGER, (I.-P.-A.), Sur quelques cas de labialisation en fran- çais (Ch. J.)	177
GEIGER (L.), Goethe — Jahrbuch, IX (A. C.)	54
GHERARDI, Lettres de Catherine de Ricci (F.-T. Perrens)	133
GIGAS, Choix de la correspondance de Bayle, I (T. de L.)	472
GINDELY, Wallenstein et son traité avec l'empereur (R.)	91

TABLE DES MATIÈRES

	IX pages
GLASER, Esquisse de l'histoire et de la géographie de l'Arabie .	297
GODET, Histoire littéraire de la Suisse française (A. Gazier) . .	108
<i>Goethe</i>	54
GOURCUFF et BÉNÉTRIX, Du Bartas (T. de L.)	487
GRAND-CARTERET, J.-J. Rousseau jugé par les Français d'au- jourd'hui (L. Brunel)	71
GRÉBAUT, Le musée égyptien (G. Maspero).	409
<i>Grégoire IX</i>	149
GROH, L'empereur Justin II (Ch. Diehl)	447
GROOT, Histoire de la Nouvelle Grenade, II (G. Strehly). . . .	404
GUDMUNDSON, L'habitation en Islande (Beauvois).	64
GUÉRIN, La question du latin et la réforme profonde de l'ensei- gnement secondaire (A. Delboulle).	480
GÜNTHER, Kepler et le magnétisme terrestre (B. Auerbach). . .	28
GÜNTZER, Ses correspondances parisiennes	120
GUTSCHER, Épitaphes attiques (Salomon Reinach)	469
HABASQUE, Le dernier duc d'Aquitaine, Xavier de France (T. de L.)	347
HANS, Le culte protestant (Ch. Pfister)	95
HARDY, Le bouddhisme (S. Lévi).	495
HARLEZ (de), Le Yi King (L. Feer).	161
HARTMANN (J.-J.), Les fables de Phèdre (Em. Thomas)	304
HARTMANN (L.-M.), L'administration byzantine en Italie (Ch. Diehl).	175
HAUCK, Histoire ecclésiastique de l'Allemagne, I (Ch. Pfister). .	317
HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à saint Bernard (A. Mo- linier).	99
HAVET (Louis), Simplification de l'orthographe (A. Delboulle). .	55
HEIDENHAIN, Philippe de Hesse (Ch. Pfister)	376
HEITZ, Bois gravés du xvi ^e et du xvii ^e siècle (S.).	194
HENRY (V.), Manuel pour étudier le sanscrit védique (A. Barth). .	241
<i>Héro et Léandre</i>	418
<i>Hérodote</i> , second livre.	493
<i>Hexateuque</i> (I').	306
HILGENFELD, De aleatoribus (P. Lejay).	364
HOGAN, Documents sur saint Patrice, II (H. d'Arbois de Jubain- ville).	419
HOLDER, L'Invention de la Sainte Croix (P. Lejay).	163
<i>Houdetot</i> (M ^{me})	68
HUBNER, La domination romaine dans l'ouest de l'Europe (R. Cagnat).	131
<i>Hucher</i> (Eugène).	237
HYDE DE NEUVILLE, Mémoires et souvenirs, II (C.)	461
<i>Hyksos</i> (les).	465
<i>Ibn Zaidoun</i>	1
<i>Inventaire général</i> des richesses d'art de la France, Paris,	

	pages
Monuments civils, II. (H. de Curzon).	237
<i>Isabelle d'Este</i>	383
<i>Islande</i> (l'habitation en).	64
JADART, Mémoires de Jean Maillefer (T. de L.).	198
JANET (Pierre), L'automatisme psychologique (L. Herr).	518
JEAN, Le Maduré. (B. A.).	159
<i>Jeanne d'Arc</i>	100, 233
<i>Jeanne d'Arc</i> au théâtre	33
<i>Jean Paul</i>	394
JELLINEK, Héro et Léandre (S. Reinach)	418
JOGUET-TISSOT, Les armées allemandes sous Paris (C.).	126
<i>Josèphe</i> , p. p. NIKSE, IV (T. R.).	381
JOUBERT, Les Constantin, grands prévôts d'Anjou (A. L.).	140
<i>Juste Lipse</i>	8
<i>Justin II</i>	447
KEATING, La Mort, p. p. ATKINSON (H. d'Arbois de Jubainville).	424
KIEM, Les Actes de Muri	49
KIRCHNER, Catalogue des citoyens athéniens (My)	359
KIRSTE, Le Grihyasûtra (A. Barth).	185
KLATT, Cléomène (A. Hauvette).	188
KNUST, La légende de sainte Catherine (P. Lejay).	163
KNUTTET, Les pamphlets de la bibliothèques de La Haye (R.).	27
KOBERT, Études historiques (Ch. J.).	156
KOESTLIN, Prolégomènes d'esthétique (L. Herr).	57
KRAFT-BUCAILLR (M ^{me}), Causeries sur la langue française (A. Delboulle).	34
KRAUSS, Manuel de théologie pratique (A. Loisy)	445
KRETSCHMER, La géographie au moyen âge (B. Auerbach)	6
KROMAN, Logique et philosophie (L. Herr)	517
KRONENBERG, Minuciana (P. Lejay)	118
KUENEN, Les livres prophétiques de l'ancien Testament (M. Vernes)	406
KUKULA, Le saint Augustin des Bénédictins (P. A. L.)	189
LA BOUÈRE (M ^{me} de), Souvenirs (A. C.).	400
<i>La Bruyère</i> , p. p. SERVOIS et REBELLIAU (A. Delboulle).	346
LACHMANN-MUNCKER, Éd. des Œuvres de Lessing, IV (A. C.).	200
<i>La Fontaine</i>	12
LAGRÈZE (De), Les Normands dans les deux Mondes (E. Beauvois).	207
LAIR, Foucquet (Ch. Pfister).	255
LAMBERT, Les Fédérations en Franche-Comté (Frantz Funck-Brentano)...	399
<i>La Monnoye</i>	93
<i>Lancré</i> (Pierre de).	454
LANQUETIN, L'œuvre de Villalobos (G. Strehly).	472

TABLE DES MATIÈRES

	XI pages
<i>La Rochejaquelein</i> (A. C.)	400
LAW, Les catholiques sous Élisabeth (H. d'A. de J.)	386
LEBAIGUE, La réforme orthographique et l'Académie française (L. Havet)	108
LECOY DE LA MARCHE, Les sceaux (H. de Curzon).	236
LE GOFFIC, Les romanciers d'aujourd'hui (Leo Claretie). . . .	124
LENTZNER, Bacon et Shakspeare (Ch. J.).	475
<i>Lessing</i> , Œuvres, IV, p. p. LACHMANN-MUNCKER (A. C.)	200
LIEBENAM, Les corporations romaines (R. Cagnat)	381
LIPPERT, L'ordre militaire de Santiago en Terre Sainte (Ch. Pfister)	470
LITZMANN, Schroeder. I. (A. C.).	461
LOCH, Les épitaphes grecques (S. Reinach).	23
LODS, Les églises protestantes de la principauté de Montbé- liard (C.).	480
LOEB, Le juif de l'histoire et de la légende (M. Vernes)	470
LOTH, Chrestomathie bretonne. I (H. d'Arbois de Jubainville). .	425
LOUIS-LUCAS, Trad. de Marquardt.	3
LUCAS, Portraits et souvenirs littéraires (A. Delboulle).	123
LUZEL, Chants populaires de la Basse-Bretagne (H. d'Arbois de Jubainville).	427
LUZIO, Isabelle d'Este (P. de Nolhac)	383
<i>Macaire</i> (La ville de)	153
<i>Maduré</i> (le).	159
MAHRENHOLTZ, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister).	100
<i>Maillefer</i> (Jean).	198
<i>Malherbe</i>	431
<i>Mandrin</i>	139
MARGOLIOUTH, Le texte de l'Ecclésiastique (M. Vernes)	445
<i>Marie-Antoinette</i>	206
<i>Maroni</i>	119
MARQUARDT, Organism. de l'empire romain, trad. par WEISS et LOUIS-LUCAS.	
— Le culte chez les Romains, trad. par BRISSAUD (R. Cagnat) .	3
MARSY (de), La fausse Jeanne d'Arc, Claude des Armoises (T. de L.).	233
— Pierre Cauchon (T. de L.).	233
MASSIP, Le collège de Tournon (T. de L.)	503
MAUGRAS, Journal d'un étudiant pendant la Révolution (A. Chuquet).	38
<i>Maximien</i> , Élégies.	275
<i>Mazarinades</i>	104
MEAUX (De), La Réforme et la politique française en Europe (R.)	388
MEYER DE KNONAU, Cartulaire de Rheinau	49
MEYER (G.), Chants populaires grecs (Jean Psichari)	471

	pages
MEYNIEL, Napoléon I ^{er} (Ch. P.)	507
MINOR, Schiller, I et II (E. Veyssier).	508
<i>Minucius</i>	118
MIODONSKI, De aleatoribus (P. Lejay).	364
<i>Mirabeau</i>	203
MOREL, Les écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis (A. Lefranc).	45
MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, V (R.).	78
<i>Mulhouse</i>	78
MÜLLENHOFF, Antiquité allemande I, p. p. Rödiger (H. d'Ar- bois de Jubainville).	501
MÜLLER (Th.), Le conclave de Pie IV (Ch. Pfister).	132
MÜNSTERBERG, Psychologie expérimentale (L. Herr).	57
<i>Napoléon I^{er}</i>	507
NAVILLE, Le libre arbitre (L. Herr).	518
NERI, Etudes biographiques et littéraires (P. N).	31
NERRICH, Jean-Paul (A. C.).	394
NÈVE, La Renaissance en Belgique (P. de Nolhac).	138
NIESE, Éd. de Josèphe, IV.	381
NISARD (Ch.), Le poète Fortunat (P. L.).	447
<i>Notation</i> (la) musicale du moyen âge (L. D.).	86
<i>Nouvelle Galles du Sud</i> (la)	516
<i>Nouvelle Grenade</i> (la).	404
NOVAK, Éd. de Tite-Live, I et II.	446
OLLIVIER-BEAUREGARD, La science la robe au vent (H. Cordier).	213
OMONT, Catalogue des mss. celtiques et basques de la Bibliothè- que nationale.	275 et 488
<i>Ordre Teutonique</i> (l'), Ses statuts.	450
PAPADIMITRACOPOULOS, La prononciation érasmiennne (J. Psichari).	24
PARIGOT, Émile Augier (Léon Dorez).	484
<i>Pascal</i>	477
PATORNI, Abd el Kader (H. D. de Grammont)	39
PAULSON, Un manuscrit de Chrysostome (P. A. L.).	419
— Un nouveau ms. de Chrysostome (P. A. L.)	63
<i>Peiresc</i>	344
PÉLISSIER, Lettres de Dom de Vic à Maroni. — Relation inédite de l'Escalade (T. de L.).	119
PERLBACH, Les statuts de l'Ordre Teutonique (Ch. Pfister).	450
PERRERO, Les derniers rois de Savoie; — La glorieuse Rentrée de 1689 (L. G. P.)	208
PERROT, (J.), Nos utopies politiques et socialistes (M. V.)	435
<i>Perse</i> , Trad. par RONCHINI (P. A. L.).	6
PETROZ, Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre (H. de Curzon)	237
PETSCHENIG, Élégies de Maximien (P. A. L.)	275

TABLE DES MATIÈRES

	XIII pages
PFLUGK-HARTTUNG, Considérations sur l'histoire (Ch. Pf.) . . .	191
<i>Phèdre</i> (le fabuliste)	304
PHILASTRE, Le Yi-King (L. Feer)	162
<i>Philippe de Hesse</i> (le landgrave)	376
PICOT, Catalogue du cabinet des livres de Chantilly (T. de L.).	15
PIRENNE, La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai (C.)	54
PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (H. D. de Grammont).	53
<i>Platon</i>	331
<i>Polybe</i> , Ses études	146
PONTAL, Éd. des <i>Mém.</i> du marquis de Sourches.	32
PRESSENSÉ (Fr. de), L'Irlande et l'Angleterre (A. d'Arbois de Jubainville).	285
PRIEBRAM, L'Autriche et la guerre du Nord (B. Auerbach) . . .	103
<i>Properce</i>	332
PROU, Peiresc et la numismatique mérovingienne (T. de L.) .	344
PUITSPELU (Du), Dictionnaire du patois lyonnais (Ch. J.) . . .	404
PUYMAIGRE (comte de), Jeanne d'Arc au théâtre (T. de L.). . .	33
QUESNEL, Borromée (L. G. P.)	195
<i>Racine</i> , sa poétique	432
— et Héliodore.	506
<i>Randon</i> (Le maréchal).	106
RASTOUL, Le maréchal Randon (H. D. de Grammont). . . .	106
REBELLIAU, Éd. de La Bruyère.	346
REGNIER, Œuvres de La Fontaine, VI (A. Delboulle)	12
REICH, Institutions gréco-romaines (A. B.-L.)	218
REIFFERSCHIED (A.) Éd. de Tertullien	114
REUSS (R.), Corresp. et Chroniques parisiennes adressées à Güntzer (Ch. Pfister)	120
ROBERT, La poétique de Racine (L. Brunel)	432
ROCHETERIE (de la), Histoire de Marie-Antoinette (A. C.). . .	206
RONCHINI, Trad. de Perse.	6
<i>Rousseau</i> (J.-J.).	68-71
<i>Rusticius</i>	488
SABATIER, De la vie intime des dogmes (P. M. Vernes)	370
<i>Saint-Amand</i>	99
SAINT-BRIS, L'empire d'Amaraca (L. Gallois)	340
<i>Saint-Simon</i> , Mémoires, VII (T. de L.)	258
<i>Salamon</i> , Mémoires, p. p. BRIDIER (A. Chuquet).	74
SCALA (R. de), Les études de Polybe (A. Hauvette)	146
SCHENK, Le dieu Télésphore (Salomon Reinach).	304
<i>Schiller</i>	508
SCHIPPER, Shakspeare et Bacon (Ch. J.)	29
<i>Schlegel</i> (les).	515

	pages
SCHOENBACH, Lecture et culture (A. Chuquet).	100
Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, trad. BURDEAU (L. Herr)	518
SCHRADER, Atlas de géographie moderne (H. de Curzon).	485
Schroeder.	461
SCHRUMPF, Les langues indo-européennes (V. Henry)	145
Science (la) la robe au vent	213
Science secrète (la), par BARLET, FERRAN, PAPUS (M. V.).	462
SEGER, Historiens byzantins du x ^e et xi ^e siècle (Ch. Diehl).	373
SEIGNOBOS, Hist. de la civilisation contemporaine (Ch. Pfister).	36
SERVOIS, Ed. de La Bruyère	346
SETAELAE, Histoire des explosives et la langue commune Suo- mie, chapitre de phonétique historique finnoise.	351
SEYBOTH, Le vieux Strasbourg (R.)	452
Shakspeare et Bacon.	475
SKUTSCH, Les noms en-no. (P. L.).	499
SMYTH, Le vocalisme du dialecte ionien (V. H.).	61
Société finno-ougrienne (Journal de la).	223
Société historique de Compiègne, Bulletin, tome VII (A. Le- franc)	45
SODEN, Commentaire du Nouveau Testament III, 2 (A. Loisy).	469
Sources de l'histoire suisse, III et V-VIII (Ed. Favre).	48
Sourches (marquis de), Mémoires sur le règne de Louis XIV V-IX (A. G.).	32
SOURIAU, L'esthétique du mouvement (L. Herr)	517
SPANHOGUE, Corrections à Cicéron (Em. Thomas)	218
Stanley.	209
STEIN, Pierres tombales du Musée municipal de S. Germain. — Les frères Auguier. — Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Etampes (T. de L.).	280
Stendhal.	483
STERN, La vie de Mirabeau (Fr. Decrue).	203
STOKES, Le livre de Lismore (H. d'Arbois de Jubainville).	422
STOWASSER, Mots obscurs (P. L.).	499
Strabon, trad. par TARDIEU, IV (C. E. R.)	2
Strasbourg, (Le vieux).	452
STREITBERG, Les comparatifs germaniques (L.).	119
Stricker, Le Schloemer.	86
Suisse (Sources pour l'histoire de la).	48
SÜPFLE, Histoire de l'influence de la civilisation allemande sur la France (Ch. J.).	456
SURCOUF, Robert Surcouf (H. D. de Grammont).	73
SWEET, Manuel de phonétique (V. Henry).	97
Tacite, Germanie, p. p. ZERNIAL (Em. Thomas).	244

TABLE DES MATIÈRES

	xv pages
TARDIEU, Trad. de Strabon, IV (C. E. R.).	2
<i>Tartuffe</i> (le).	94
<i>Tertullien</i> , p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA (Paul Lejay). . .	114
<i>Thèbes</i>	41
THIBAUT et SUDHAKARA DVIVEDI, <i>Le Panchasiddhantika</i> (A. Barth).	325
THOMAS (Em.), <i>Catulle</i> , III (Max Bonnet).	332
<i>Thoynard</i>	93
TIMMERMANS, <i>Traité de l'onomatopée</i> (V. Henry).	358
Tite-Live, I et II, p. p. NOVAK (P. A. L.).	446
TOMMASINI, <i>Le Journal d'Infessura</i> (L. G. P.)	
— <i>Les Génois de Rome</i> (L. G. P.)	
— <i>Le registre des magistrats municipaux de Rome</i> (L. G. Pélissier).	174
<i>Torresani</i> (les).	87
TOURNEUX, <i>Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution</i> (T. de L.).	265
<i>Tournon</i> , <i>Son collège</i>	503
TRAUTMANN, <i>Comédiens français à la cour de Bavière</i> (Ch. J.).	9
TRIGER, <i>Eugène Hucher</i> (H. de Curzon).	237
TÜCHERT, <i>Racine et Héliodore</i> (G. Dalmeyda).	506
TURBA, <i>L'expédition de Charles-Quint contre Alger</i> (H. D. de Grammont).	343
<i>Türst</i> , <i>Description de la Suisse</i>	49
URBINI, <i>La patrie de Properce</i> (P. N.).	332
VALERA, <i>Lettres américaines</i> (G. S.).	407
<i>Vaticane</i> (la).	195
<i>Vendée</i> (guerres de).	400
VERNES, <i>Précis d'histoire juive</i> (T. R.).	221
VERNIÈRE, <i>Courses de Mandrin dans l'Auvergne</i> (T. de L.). .	139
<i>Verri</i> (Pietro).	141
<i>Vic</i> (Dom de).	119
VIGNOLS, <i>La piraterie sur l'Atlantique au xviii^e siècle</i> (H. D. de Grammont).	94
<i>Villalobos</i>	472
VIRAC, <i>Recherches historiques sur la ville de Macaire</i> (T. de L.).	153
VOGRINZ, <i>Grammaire du dialecte homérique</i> (My).	84
WAG, <i>Poèmes allemands du xi^e et du xii^e siècle</i> (C.).	372
WAHLUND, <i>La philologie française au temps jadis</i> (Ch. J.). . .	179
<i>Wallenstein</i>	91
WALLON, <i>Les représentants en mission</i> , V (A. Chuquet). . . .	122
WALZEL, <i>Lettres de Frédéric Schlegel à son frère</i> (A. C.). . . .	515
WEISS (A.), <i>Trad. de Marquardt</i>	3
WEISS (N.), <i>La Chambre Ardente</i> (A. Lefranc).	135
WELLHAUSEN, <i>La composition de l'Hexateuque</i> (M. Vernes). .	306
WELSCHINGER, <i>La jeunesse de Dumouriez</i> (A. Ch.).	76

<i>Wendelin</i> , en Provence.	pages 545
WHARTON, Étymologie latine (V. Henry).	129
WHITNEY, Grammaire sanscrite (A. Barth.)	21
WIEDEMANN, La religion égyptienne (G. Maspero).	437
— Le second livre d'Hérodote (G. Maspero).	493
WILAMOWITZ-MOELLENDORF, L'Herakles d'Euripide (A. Croiset).	269
WISSOWA, Éd. de Tertullien	114
WOLFRAM, Une statuette de Charlemagne (H. de Curzon)	238
<i>Worms</i> (ville de).	372
<i>Xavier</i> de France, le dernier duc d'Aquitaine.	347
<i>Yama</i> , Son mythe.	354
<i>Yi King</i> (le).	161
ZDEKAUER, Le codice Pisano (L. G. P.).	85
ZELLER (B), L'histoire de France racontée par les contemporains (B. D.)	401
ZELLER (J.), Histoire d'Allemagne, VI (Ch. Pfister).	228
ZERNIAL, La Germanie de Tacite (Em. Thomas).	244

Lettres et communications.

Lettre de M. Clédât et réponse de M. Paul Lejay.	53
Lettre de M. Louis Lucas et réponse de M. Cagnat.	126
Lettre de M. Michael et réponse de M. Pfister.	17
PÉLISSIER, La querelle de M. Cantoni contre M. Rod.	18

CHRONIQUE

<i>Académie royale de Belgique</i> , Concours	294
BIESE, Élégiques latins.	79
BRELET, Éléments de grammaire latine.	519
CHARPY, Exercices latins.	519
CLÉDAT, Revue de philologie française.	59
CORDIER, Le colonel sir Henry Yule.	160
COUBERTIN (de), Universités transatlantiques	96
DARBISHIRE, Addition à une étude sur l'esprit rude en grec.	380
DARMESTERER (M ^{me} James), La vie du paysan français au XIV ^e siècle.	491
DES DEVICES DU DEZERT, Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières.	463

TABLE DES MATIÈRES

	XVII pages
DES GRANGES, Sermon de Bossuet sur l'ambition.	379
DIEHL, Monuments byzantins de la Calabre.	295
DOREZ, Notes et documents sur la Bible polyglotte de Paris. .	159
<i>Encyclopädie der neueren geschichte</i>	160
<i>Ennodius</i> et sa chronologie	239
FINACZY, L'enseignement secondaire en France.	110
<i>Fischart</i>	210
GAIDOZ, Appel aux savants des pays slaves	378
GHERARDI, Consulte della repubblica fiorentina, XV	80, 295
GRAF, Medusa.	111
Grèce (Nouvelles).	182
HEITZ (Not. nécrol.).	160
HÉRON DE VILLEFOSSE, Le marbre de Vieux	491
JADART, Bergeat; L'église d'Asfeld; Pierre le Grand à Reims. .	79
JAHN, Les Pfeiferbrüder	109
JOUBERT (A.), Brochures diverses.	209, 293, 463
KADEN (W.), Impressions de voyages.	491
KONT, Éd. de <i>Poésie et Vérité</i> de Goethe.	40
KRAUS, La restauration de la cathédrale de Fribourg.	79
LABAND, Le droit public de l'empire allemand, II, 2.	463
LEFRANC, Étude sur les origines du Collège de France.	20
LE GRAND (Léon), L'hospice national du tribunal révolution- naire.	435
MASPERO, Lectures historiques.	379
MEININGER, Rapport sur le Cartulaire de Mulhouse de M. Moss- mann.	293
MENGHINI, Poèmes populaires.	111
MOSCHETTI, Langage figuré.	295
PÉLISSIER (L.-G.), Documents révolutionnaires, I.	379
PFISTER, La limite du français et de l'allemand en Alsace-Lor- raine.	435
— Éloge de Lionnois.	436
— Notes sur trois mss. de Moyenmoutier.	436
— Un monument de Mercure trouvé à Hatriz.	436
PISANI, Les possessions vénitiennes de Dalmatie.	519
PSICHARI, La prononciation du grec	160
QUINTARD, Jetons de l'Hôtel de ville de Nancy.	59
RAVAISSON-MOLLIEN, Mss. de Léonard de Vinci.	209
REYMOND, Trad. de l'édition Lucrece-Munro	295
RUGGIERI, Dictionnaire épigraphique.	80
SIMONYI, Causeries sur la langue hongroise.	110
<i>Société historique</i> de Girgenti.	239
STERN (Ad.), Impressions de voyage	491
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettre de Peiresc à son relieur Corberan.	209
— Boniface Borilly;	

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'É-
GLISE COPTE. Etude critique par E. AMÉLINEAU. Un
beau volume grand in-8..... 10 fr.

CONTES ET ROMANS DE L'ÉGYPTE
CHRÉTIENNE, recueillis et traduits par E. AMÉLINEAU.
2 volumes in-18..... 10 fr.

LES MOINES ÉGYPTIENS. Vie de Schnoudi, par
E. AMÉLINEAU. In-18..... 3 50

ESSAI SUR L'HISTOIRE DES ISRAÉLI-
TES DE TUNISIE, depuis les temps les plus reculés
jusqu'à l'établissement du Protectorat de la France, par D. CAZÈS.
In-18..... 2 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 946 : BANCROFT, History of the Pacific States of North America, vol. XXI, Utah (décrit surtout le mouvement mormon). — Theology and piety alike free, from the point of view of Manchester New College. — Les Contes moralisés de Nic. Bozon, p. p. Lucy Toulmin SMITH and P. MEYER (publication de grande valeur où le philologue, l'historien et le folkloriste trouveront à prendre). — Current literature : M^{me} CARETTE, The eve of an empire's fall ; PIMPLETT, Emin pacha (ce dernier livre ne peut être recommandé que comme compilation). — Cockney. (Murray.) — Hanselyn-anselin. (Stevenson.) — The Vandals and Andalusia. (Krebs.) — Ships' masts and yards, and the sign of the cross. — Some books on classical philology : NEUE, Formenlehre der latein. Sprache, II ; REISIG-HEERDEGEN, Vorles. über latein. Sprachwissenschaft, II, Semasiologie ; GEORGES, Lexicon der latein. Wortformen ; Handb. der class. Altertumswiss. II, griech. u. lat. Sprachwiss. ; STEPHANI, De Martiale verborum novatore ; HOFFMANN, Das praesens der indogerm. Grundsprache ; BELL, De locativi in prisca latinitate vi et usu ; SOLTAU, Zur Erkl. der Reden des Hanno ; MEISTER, Die griech. Dialekte, II, et Zum el. arcad. u. kypr. Dialect. — Mythology and Monuments of ancient Athens, being a translation of a portion of the Attica of Pausanias by Margaret de G. VERRALL, with introd. essay and archaeolog. comment. by Jane E. HARRISON. (témoigne de soin et de savoir.) — A collection of Babylonian tablets.

The Athenaeum, n° 3269 : Poetry and prose by John Keats, a book of fresh verses and new readings, p. p. FORMANN. — Extracts from records of the royal burgh of Stirling 1667-1752. — TOUT, History of England, for the use of the middle forms of schools, III, William and Mary to the present time. (Livre pratique pour les classes). — Excavations at Megalopolis. (Loring.)

Literarisches Centralblatt, n° 26 : VESTE, Gesch. der braunschw. Landeskirche von der Reform. bis auf unsere Tage. (Important.) — HEISTERBERGK, Fragen der ält. Gesch. Siciliens. (Cp. *Revue*, 1889, n° 33.) — PANNENBORG, Lambert von Hersfeld. (Cp. *Revue*, 1889, n° 50.) — RIEZLER, Gesch. Baierns, III. (Cp. *Revue*, n° 24.) — LANDAU, gesch. Kaiser Karl's VI als König von Spanien (680 pages sur un roi éphémère, sans terre, sans puissance et sans argent ; en réalité, ne traite que de la guerre de succession d'Espagne sur laquelle on a, d'ailleurs, d'autres ouvrages excellents.) — Kriegsgesch. Einzelschriften, XII. — KAERGER, Brasilian. Wirthschaftsbilder, Erlebn. u. Forschungen. — EPPING, Astronomisches aus Babylon oder das Wissen der Chaldäer über den gestirnten Himmel, unter Mitwirk. von STRASSMAIER (fera époque). — Euripides' Herakles, erkl. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (très intéressant, embrasse un grand et important domaine de l'histoire littéraire de l'antiquité ; touche à une foule de questions contestées, apporte bien des choses nouvelles et suggestives). — Theodosii Alex. canones, Cherobosci Scholia, Sophronici excerpta, p. p. HILGARD, I (excellent travail). — LOTH, Les Mabinogion, I. (Cp. *Revue*, 1889, n° 37.) — Bürger, Ged., p. p. GRISEBACH (bon). — Goethes Tagebücher der sechs ersten Weimar. Jahre, erleutert (de Düntzer, naturellement, et sera utile, mais pourquoi de telles sévérités envers ses devanciers, lorsqu'on n'est pas irréprochable?). — HAYN, Bibliotheca german. nuptialis, Verz. von Einzeldrucken deutscher Hochzeitsged. u. = Scherze in Prosa von Mitte des XVI Jahrh. bis zur Neuzeit. — WOLF, Deutsches Lesebuch (en 5 volumes, pour les écoles de Transylvanie).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 7 juillet —

1890

Sommaire : 294. BESTHORN, Ibn Zaidoun. — 295. Strabon, Table, p. p. TARDIEU. 296-297. MARQUARDT, L'organisation de l'empire romain, trad. WEISS et LOUIS-LUCAS; Le culte chez les Romains, trad. BRISSAUD. — 298. RONCHINI, Les Satires de Perse. — 299. KRETSCHMER, La géographie au moyen-âge. — 300. BERGMANS, L'autobiographie de Juste-Lipse. — 301. TRAUTMANN, Comédiens français à la cour de Bavière. — 302. La Fontaine, vi, p. p. K. REGNIER. — 303. PICOT, Catalogue du cabinet des livres de Chantilly. — Lettre de M. Michael et réponse de M. Pfister. — La querelle de M. Cantoni contre M. Rod. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

294. — **Ibn Zaidoun** vitam scripsit epistolamque ejus ad Ibn Dschahvarum scriptam nunc primum edidit R. O. BESTHORN. Copenhague, Guillaume Prior, 1883, in-8, 97 p.

Ibn Zaidoun fut le plus célèbre des poètes arabes de Cordoue du ^x^e siècle. Il excella dans le genre épistolaire rythmé, composa plusieurs poèmes renommés et écrivit l'histoire des Omayyades d'Espagne. Son éloquence et ses connaissances étendues dans les sciences philosophiques et juridiques en firent le favori des princes arabes; il remplit les fonctions de grand-vizir à la cour de Cordoue et, à la fin de sa vie, à la cour de Séville. Il sut aussi gagner les faveurs de la princesse Wallada, fille du calife Al-Mustakfi Billahi et femme d'un esprit supérieur à son sexe, qui captiva tous les cœurs par ses charmes et ses poésies. Tant de fortune ne pouvait durer sans vicissitudes; aussi Ibn Zaidoun connut l'amertume de la vie après en avoir goûté les douceurs. A propos de ses amours avec Wallada, il fut mis en prison où il demeura une année et demie et, après s'être évadé, il dut errer en proscrit pendant plusieurs années. Sa célébrité lui valut de nombreux biographes. Il reste cependant dans sa vie une page obscure; c'est cette page que M. Besthorn a éclaircie au moyen de nouveaux documents et qui fait l'objet de sa thèse soutenue devant l'Université de Copenhague pour l'obtention du grade de docteur.

Sur la foi d'Ibn Khaqan, les savants modernes, Weijers, Dozy et Schack, admettaient qu'Ibn Zaidoun avait été jeté en prison sous Aboul-Hazam ibn Djahwar et que, après s'être échappé, il avait erré pendant de longues années dans les contrées occidentales de l'Espagne, jusqu'au moment où il se fixa à la cour de Séville, où il fut accueilli avec honneur par Al-Motadid. Cependant Ibn Nubaita rapporte qu'Ibn Zaidoun fut vizir d'Aboul-Walid ibn Djahwar, fils et successeur d'Aboul-Hazam

ibn Djahwar, et que, après être tombé en disgrâce sous ce prince, il vécut à la cour d'Al-Motadid à Séville. On pourrait croire qu'Ibn Nubaita a confondu Aboul-Walid avec Aboul-Hazam, désignés tous deux sous le nom d'Ibn Djahwar; et, en effet, AÇ-Çafadi parle d'Ibn Djahwar sans mentionner le premier nom du prince régnant. Mais M. B. publie pour la première fois un passage d'Ibn Bassam, duquel il résulte qu'Ibn Zaidoun fut effectivement incarcéré sous Aboul-Hazam, mais que, après la mort de celui-ci, arrivée en 1043, il avait été rappelé par Aboul-Walid et qu'il fut son vizir jusqu'au moment où, ayant de nouveau déplu à son souverain, il dut s'exiler et se retirer à Séville. La lettre, accompagnée d'un poème, qu'Ibn Zaidoun écrivit à un puissant ami, après avoir fui de sa prison, était adressée à Aboul-Walid, du vivant de son père, et le pria d'intercéder auprès de celui-ci en faveur du poète. Cette intercession n'ayant pas eu d'effet, Ibn Zaidoun dut se cacher jusqu'à la mort d'Aboul-Hazam, arrivée en 1043. On peut donc fixer son incarcération vers 1040. Après sa fuite, il continua ses relations, au moins par correspondance, avec Wallada qui lui avait conservé son amour. De retour à Cordoue, après la mort d'Aboul-Hazam, il reprit ses fonctions de vizir auprès d'Aboul-Walid; peu à peu ses relations avec Wallada se refroidirent et devinrent même hostiles; elles donnèrent bientôt lieu à un échange d'accusations et d'épigrammes entre les deux amants. C'est en l'année 441 (1049-50 de notre ère) qu'Ibn-Zaidoun aurait été exilé de Cordoue pour la seconde fois; il devint alors grand-vizir d'Al-Motadid à Séville, où il mourut en l'année 463 (1070-71); il était né à Cordoue en 394 (1003-4).

La lettre et le poème qu'Ibn Zaidoun adressa à Aboul-Walid pour rentrer en grâce auprès d'Aboul-Hazam ont été édités et traduits par M. Besthorn avec un appareil critique qui fait honneur à l'éditeur et à son maître, M. van Mehren. Cette thèse, qui établit un point d'histoire intéressant, augure bien des futurs travaux de son auteur, et mérite les félicitations et la reconnaissance du lecteur.

Rubens DUVAL

295. — **Géographie de Strabon.** Traduction nouvelle par Amédée Tardieu. Tome IV : Table alphabétique et analytique. Paris, Hachette, 1890. 1 vol. in-16. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Ce volume, de plus de 600 pages en caractères de notes, mérite une présentation en forme. Ce n'est pas seulement un aride répertoire des matières traitées dans la *Géographie*; c'est l'ouvrage lui-même transformé par son traducteur et devenu comme un dictionnaire de géographie et d'ethnographie anciennes. Il est à peine utile d'ajouter que cette table, œuvre toute personnelle de M. Amédée Tardieu, est exécutée avec un soin minutieux et une méthode irréprochable. Aussi l'étudiant ou

l'homme du monde qui commencera par la feuilleter d'un œil distrait, sera-t-il bientôt amené à s'engager résolument dans la lecture du célèbre géographe. M. Tardieu ne pouvait faire plus et pour son auteur et pour le public.

C.-E. R.

296. — J. MARQUARDT. *Organisation de l'empire romain*. (Traduction de MM. A. Weiss et P. Louis-Lucas Tome I^{re}). Paris, 1889, in-8, 327 pages.

297. — *Le culte chez les Romains*. (Traduction de M. Brissaud. Tome II). Paris, 1890, in-8, 457 pages. Librairie Thorin.

La traduction du *Staatsrecht* de M. Mommsen et celle du *Staatsverwaltung* de Marquardt se poursuivent avec la même régularité, mais avec une fortune différente; j'entends par là que si la première ne mérite guère que des éloges, la seconde peut donner lieu à plus d'une observation. Je ne parlerai pas longuement de la façon dont le texte allemand a été rendu : on pourra relever des inadvertances ou des impropriétés, ou trouver que les traducteurs ne se sont pas suffisamment affranchis du joug de leur modèle; mais ce sont là des imperfections inhérentes à toute traduction et j'ai de bonnes raisons pour réclamer l'indulgence envers ceux qui entreprennent de faire passer dans notre langue les ouvrages étrangers. Somme toute, ils rendent service aux travailleurs; c'est beaucoup. Ce qui me choque surtout dans la méthode employée par les traducteurs de Marquardt, ce sont les additions qu'ils font subir à leur modèle dans les notes, sous prétexte de le compléter et de le mettre au courant. Une des qualités du *Handbuch* de Marquardt est de donner au bas de chaque page et à propos de chaque détail, les textes essentiels et d'indiquer à côté les livres où la matière est traitée le plus complètement : le lecteur y trouve donc de quoi contrôler l'assertion de l'auteur et de quoi pousser plus avant le travail, s'il en sent le besoin. J'avouerai que cette bibliographie est bien un peu exclusive et que les travaux allemands y tiennent la plus grande place, ce qui est naturel puisque le livre est destiné surtout au public allemand; il y avait donc lieu, en le faisant passer en français, d'ajouter quelques références aux ouvrages que les travailleurs ou les étudiants peuvent se procurer aisément dans nos bibliothèques, et dont bon nombre auraient peut-être pu et dû entrer aussi dans l'édition allemande. Mais de semblables additions, pour être vraiment utiles, demandent une certaine réserve : c'est ce que n'ont pas compris les traducteurs. Je dois pourtant faire une distinction très nette entre le procédé de M. Brissaud et celui de MM. Weiss et Louis-Lucas. M. B. n'a ajouté que rarement en note des observations : il les a réservées pour des appendices dont il a fait suivre le volume ou qu'il a insérés à la fin des certains chapitres; à sa place, j'en aurais omis les trois quarts, et pour le quatrième j'aurais renvoyé aux ouvrages ou aux articles des auteurs qu'il cite, au lieu de leur emprunter des passages qu'il

reproduit *in-extenso* ; car c'est du Marquardt que nous attendions de lui, et non une sorte de pot-pourri. MM. W.-L. n'ont pas craint, au contraire, de surcharger le bas des pages de renseignements de toute sorte, surtout bibliographiques, qui me paraissent absolument déplacés. Je sais qu'ils ont cru rendre service et qu'ils se sont imposé à notre intention de longues et fastidieuses recherches ; je voudrais les en remercier ; mais je ne le puis, car je crains bien que cette orgie d'additions n'égare les travailleurs au lieu de les guider. Je me permettrai de leur signaler les détails qui ont particulièrement frappé mon attention :

1^o Dans leur bibliographie, ils ne tiennent aucun compte de la valeur relative des différents ouvrages. Exemple : p. 269 et 270, ils ont ajouté *entièrement* un renvoi au mot Sénat (municipal), que Marquardt n'a pas indiqué. Ce renvoi qui commence à Antibolus (1513 !) pour finir à MM. Robiou et Delaunay (1888) — je ne compte pas les renvois qui terminent la note et qui ont trait au sénat romain, sous le spécieux prétexte qu'il est souvent question de ce corps dans le chapitre, — contient, en comptant largement, soixante et une références. Naturellement MM. W.-L. n'ont pas cité tous les ouvrages qui parlent du sénat, je ne l'apprendrai à personne. Mais franchement, parmi tous ces travaux, combien MM. W.-L., je ne dis pas en ont-ils lus, mais combien en liraient-ils s'ils voulaient faire un travail consciencieux sur le sujet ? Et surtout, quels sont ceux qu'ils liraient la plume à la main ? Ce sont ceux-là, et ceux-là seuls qu'il convenait d'ajouter ¹. Agir autrement, c'est « faire de la fantasia », comme nous disons, en Afrique.

2^o MM. W.-L. ajoutent des références entièrement étrangères au sujet. Exemple : p. 265, Marquardt parle des sommes honoraires, et cite certaines villes où il était d'usage d'en payer : Aeclanum Lanuvium Ostia. Or, à chacune de ces villes les traducteurs ont ajouté une référence ainsi conçue : sur Aeclanum, voir etc. ; sur Lanuvium, voir etc. Est-il donc question dans ce passage de ces villes en général ou seulement de sommes honoraires qu'on y payait ? Aussi, ou l'on ne tiendra pas compte de la référence, et elle est inutile, ou on se reportera aux passages indiqués et on n'y trouvera que des détails étrangers au sujet. Autre exemple. P. 226, Marquardt dit : On retrouve les *quinquennales* au temps de Constantin le Grand ; ce qui veut dire, tout le monde le comprend, de 306 à 337. Or, les traducteurs se sont crus autorisés à ajouter en note : Sur l'époque de l'avènement de Constantin, voir la *Revue numismatique*, 1887, etc. Mais il ne s'agit pas dans Marquardt de l'époque précise de l'avènement de Constantin à quelques jours près, et s'il y avait une addition à faire, ce qui n'était pas, il fallait indiquer, pour le lecteur ignorant, les dates extrêmes de son règne.

1. Je citerai, pour la curiosité du fait, la note suivante insérée aux *addenda* : « M. Beudant, fils de l'éminent doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris, prépare actuellement sa thèse de doctorat sur ce sujet » (p. 325). Quelle riche bibliographie on pourrait faire avec les ouvrages que chacun de nous prépare !

3° Je n'aurais pas ajouté non plus de références aux manuels d'institutions romaines ou aux dictionnaires, même à celui de M. Saglio, sauf peut-être par exception. Il est bien évident, en effet, que pour étudier le sénat municipal, par exemple, et contrôler les assertions de Marquardt, chacun de nous se reportera aux livres de Willems, Mispoulet, Bouché-Leclercq, ainsi qu'aux articles *Curia*, *decurio*, *curiales*, etc., des dictionnaires. Il en est de même des *Indices* du *Corpus*, d'Orelli-Henzen, de Wilmanns. Le manuel de M. Bouché-Leclercq est sur ce rapport un modèle de discrétion et de méthode.

4° MM. L.-W. vont plus loin. Ils introduisent en note des développements tout à fait déplacés dans un manuel. Exemple : p. 245. A propos du flamine municipal, ils citent tout au long une inscription nouvelle de Sidi-Brahim en ajoutant que le principal intérêt du texte est.... non pas qu'il y est question d'un flamine mais qu'on y lit *tribunus ab ordine lectus*, ce qui les amène à parler des *tribuni militum a populo* et à donner 25 lignes de bibliographie dans lesquelles le journal *le Temps*, du 13 juin 1887, est cité! — De même, à propos du flamine municipal, MM. W.-L. traduisent et commentent la loi récemment trouvée à Narbonne — cette addition comprend exactement dix pages entières de petit texte serré. Ils ont commencé, d'ailleurs, par avouer (p. 248, note 15) qu'il n'est nullement question dans ce document du flamine municipal, mais du flamine provincial. Comme cette même loi est donnée en entier à sa vraie place dans le volume de M. Brissaud, p. 229-402, les acheteurs du manuel sont sûrs de l'avoir au moins deux fois.

5° Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pas pourquoi, dans les ouvrages de droit, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L. 1, 21, § 4, ce qui est clair et permet de trouver aisément le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.*, D., L. 1, ce qui est, on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quinginta*. M. B. n'a pas suivi cette fâcheuse méthode. Ce n'est rien et c'est beaucoup; car dans des notes aussi chargées que celles de Marquardt, surtout avec les additions des traducteurs et les crochets de toute nature dans lesquels ils ont été insérés, de semblables détails augmentent la confusion.

Dernière observation, celle-ci, commune à tous les volumes de la traduction. Marquardt fait souvent des renvois à d'autres passages de son manuel. Les traducteurs les donnent naturellement d'après l'édition française quand la traduction est faite; mais pour les parties non traduites ils renvoient à l'édition allemande, ce qui n'est pas sans inconvénients. Ainsi, au tome II du *Culte*, p. 341, on lit : Cpr. ci-dessous, p. 565, 5... et le volume français à 452 pages! Il faut ou abandonner ce système et supprimer des références de cette sorte, ou maintenir en marge et entre crochets les pages de l'édition allemande.

Si j'ai donné à mes critiques autant de développement, c'est que, à mon sens, les traducteurs sont en train de nous préparer un Marquardt médiocre au lieu du bon que nous étions en droit d'attendre. Il est temps encore pour eux de s'arrêter et de revenir à la saine méthode. Qu'ils mettent dans les volumes suivants beaucoup moins de phrases et de pensées étrangères à leur modèle. L'imprimeur en sera peut-être contrarié; mais j'en sais plus d'un autre qui s'en félicitera.

En terminant je dois, et c'est toute justice, signaler l'excellente table des matières analytiques que M. Brissaud a ajoutée à sa traduction.

R. CAGNAT.

298. — **Le satire di Aulo Persio Flacco** interpretate dal prof. Amadio RONCHINI. Parma, impr. M. Adorni, 1889, x-169 pp. In-8.

M. le professeur Ronchini a publié, peu avant sa mort, le travail qui avait fait l'occupation de presque toute sa vie, une traduction de Perse avec un commentaire. L'originalité de cette tentative est dans l'idée de retrouver la forme du dialogue dans les satires de Perse et de diminuer ainsi leur obscurité proverbiale. Il distribue entre deux ou plusieurs personnages le texte du poète latin, introduit dans sa traduction les jeux de scène et les gestes, en un mot fait de chaque morceau un petit drame en un acte. L'idée est séduisante. Dans bien des cas, on arrive à mieux comprendre la pensée de Perse. C'est là un moyen d'interprétation qui n'est peut-être pas aussi nouveau que le croit M. R., mais qu'on n'avait pas encore songé à appliquer avec autant de suite. La traduction elle-même semble exacte, autant qu'en peut juger un étranger. Les notes ont quelquefois un caractère élémentaire qui étonne le lecteur. On peut aussi leur reprocher une certaine prolixité.

P.-A. L.

299. — K. KRETSCHMER. **Die physische Erdkunde im christlichen Mittelalter**. Geogr. Abhandl. herausgegeben von Penck. Vienne et Olmütz, 1889, pp. iv-150.

Si, pendant le moyen âge chrétien, les doctrines géographiques — comme tant d'autres — subirent une éclipse, on jugerait à tort qu'elles furent négligées. Les problèmes posés par les anciens furent recueillis, les vérités proclamées par eux soumises à une nouvelle critique. Mais la spéculation et l'observation cessent d'être désintéressées et libres; elles sont servies de la théologie. L'esprit scientifique ne périt pas assurément, mais il se fausse et s'oblitére. C'est qu'il se débat entre la tradition antique et la révélation; il s'épuise à vouloir concilier ces antinomies irréductibles. L'histoire de cette phase ingrate et stérile de la pensée humaine vaut-elle d'être racontée en détail? Elle a tenté M. Kretschmer. L'auteur cède à une double tendance : l'une, louable, la curiosité qui s'exerce dans un domaine jusqu'alors à peu près inex-

ploré; l'autre, louable ou condamnable à volonté, le désir de faire le procès, sur cet article spécial, moins au christianisme qu'à la théologie. Il y a beau temps que la cause est entendue.

Les savants du moyen âge s'éprirent des questions naturelles, dont ils trouvèrent les données dans les œuvres latines de Martianus Capella, de Pline, de Macrobe, etc., et plus tard, dans les œuvres grecques qui leur parvinrent défigurées à travers des traductions aussi multiples qu'infidèles. A leur tour ils rédigèrent des *Encyclopédies*, des *Miroirs*, des *Sommes*. Nécessairement ils abordèrent la géographie, non pas comme une discipline indépendante, à vrai dire, — le mot n'est même pas en usage — mais sous diverses rubriques : mensuration de la terre, nature des lieux, géométrie, cosmographie, cosmométrie. Beaucoup d'entre eux sont (que l'on nous passe l'expression) en coquetterie avec les idées païennes : c'est le fruit défendu ; c'est aussi le fruit vivace et nourricier. Mais la géographie ancienne avait le tort grave de contredire la Bible, et la Bible le tort non moins grave de se contredire elle-même. Les exégètes ressentirent de cruels embarras : ils s'en tirèrent par l'allégorie. Le Paradis terrestre, impossible à localiser, devint chez saint Ambroise, l'*anima fecunda* ; les quatre fleuves paradisiaques sont les quatre vertus théologales. M. K. cite d'amusants exemples du genre. Il y eut assurément des révoltes et des écarts : le moine Kosmas Indicopleustes, auteur d'une *Topographie chrétienne*, et Lactance, fulminèrent contre ces tentatives insensées. La plupart s'ingénierent à mettre d'accord leurs sympathies et leurs scrupules. On professa couramment que la Bible avait éclairé les géographes païens ; que Hipparque et Ptolémée procédaient de Moïse. Grâce à ce stratagème s'annonça la résurrection des sciences antiques, puis au ^{xiii} siècle, l'apothéose d'Aristote.

Cette influence se manifesta puissamment dans les théories géographiques. La notion primordiale est ici la forme de la terre. L'Église se prononçait sur ce point : elle niait les antipodes, châtiât comme hérétiques ceux qui adhéraient à cette doctrine ; donc la sphéricité était elle-même impliquée dans la condamnation. Au nom des Écritures, Lactance, l'école syrienne à laquelle se rattache Kosmas, poursuivirent la polémique contre la sphéricité ; ils proposèrent des systèmes plus conformes à l'orthodoxie. M. K. résume, sans fatigue... pour lui, les rêveries et les absurdités d'un Severian de Gabala, de Kosmas, du Pseudo-Cæsarius, de Procope de Gaza, etc. Il énumère avec la même impartialité les partisans de l'opinion contraire, parmi lesquels figurent des noms illustres dans l'Église, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin, Isidore de Séville, Bède le Vénérable. Tous se réclament de la Bible et y découvrent des arguments. Ceux de saint Augustin, dit avec justesse M. K., offrent quelque chose de comique : ils témoignent en tout cas que le saint avait professé la rhétorique.

Depuis le ^{viii} siècle, aucun cosmographe sérieux ne mit plus en doute la sphéricité. Albert le Grand et Bacon interprètent en toute liberté et confirment Aristote.

Nous n'entreprendrons pas l'analyse des analyses que M. K. consacre à chaque ordre de problèmes, hydrographie, orographie, météorologie, etc. Car de ces nomenclatures répétées où reparaissent forcément les mêmes noms, de ces revues d'opinions qui, quand elles ne sont pas la paraphrase de textes anciens, n'ont de personnel que leur ineptie, se dégage rarement une vue vraiment originale et féconde. On relève cependant la controverse du Dante sur la position respective de la sphère terrestre et de la masse aqueuse. Les discussions d'Albert le Grand et de Bacon sur divers sujets méritent aussi d'être signalées bien que leurs idées n'aient point fait fortune.

Le livre de M. K. est un répertoire complet de tout ce que le moyen âge chrétien a su de géographie, de tout ce qu'il en a ignoré. On y peut suivre l'évolution de chaque théorie : car l'auteur a soin d'inaugurer ses chapitres par un exposé de la doctrine antique qu'il oppose, s'il y a lieu, à celle de la Bible. C'est là le véritable intérêt de son ouvrage. Nous doutons que le moyen âge gagne à être mieux connu. Mais la géographie n'y perdra rien : c'est ce qui nous console.

Il importe d'ajouter que M. Kretschmer déploie autant de savoir comme géographe que comme philologue : il cite avec une égale aisance l'hébreu, les textes de la basse grécité et de la basse latinité, le vieux français. Nous recommandons son introduction bibliographique ; c'est une étude des sources à l'intention de ceux qui ne sont pas familiarisés avec la patristique et la scolastique.

B. AUERBACH.

300. — **L'autobiographie de Juste Lipse**, publiée avec une traduction française et des notes, par Paul BERGMANS. Gand, C. Vijt, 1889, 69 p. in-8.

Dans une lettre des calendes d'octobre 1600, adressée à son ami et ancien élève, Jean van den Wouwer (Woverius), Juste Lipse a raconté les principaux événements de sa vie. Ce n'est pas l'unique base de la biographie de Lipse, comme le dit M. Bergmans, puisque sa volumineuse correspondance, la collection de ses ouvrages et les écrits contemporains fournissent bien des détails omis dans ce récit de 9 pages. Mais c'est un cadre commode pour le biographe. M. B. reproduit le texte de ce précieux document d'après l'édition de 1602 (*Epistolarum selectarum Centuria miscellanea*, ep. 87), en donnant en note les variantes de l'édition de 1605. M. B. pousse l'exactitude jusqu'à conserver des fautes d'impression évidentes (*intcriores* pour *interiores*, p. 20)¹. En regard du texte se lit une traduction française assez fidèle². La plus

1. Il semble en avoir ajouté pour son propre compte : p. 13, la date de naissance de Lipse est ∞ . 15 XLVII non ∞ . 15 XLVIII.

2. P. 12 : *in contubernio meo fuisti et hoc paene est uitam meam totam nosse* : « tu as vécu dans mon intimité et c'est PRESQUE connaître mon existence tout entière », non pas : « c'est ASSEZ POUR connaître... » P. 22, dernière ligne, *a meridie* n'est pas traduit ; le texte de cette phrase n'est pas d'ailleurs serré de très près.

grande partie de la brochure (37 pages) contient des notes destinées surtout à renseigner sur les personnages nommés par Lipse.

Il est regrettable que M. B. se soit borné à annoter ce que dit Lipse, sans suppléer ce qu'il ne dit pas. Dans une autobiographie, il est des lacunes volontaires. M. B. aurait pu au moins signaler les changements de religion du célèbre savant ¹. Mais il préfère peut-être aborder cette délicate question dans un travail plus étendu. Son étude, nous dit-il dans sa préface, peut être considérée comme le canevas d'un travail consacré à Lipse et à ses amis. Espérons qu'il nous donnera ce livre qui nous manque encore ². Nous ne saurions trop l'engager, s'il l'entreprend, à ne pas se borner à une simple biographie : l'histoire des voyages de Lipse ne nous intéresse plus que comme indication sur la formation d'esprit et l'éducation scientifiques du grand philologue. Ce sont les œuvres et la méthode de travail de l'érudit que nous tenons surtout à connaître. Il ne suffira plus, comme dans la présente esquisse, de renvoyer à la *Bibliographie Lipsienne* ³. De récents auteurs ont trouvé le moyen d'écrire de gros volumes, utiles par ailleurs, sur Mabillon et sur Muret, sans traiter ces questions, en omettant précisément ce qui fait que Mabillon et Muret sont aujourd'hui autre chose que des noms d'inconnus. Il serait bien regrettable que M. Bergmans suivit ces exemples.

Paul LEJAY.

301. — Karl TRAUTMANN. *Französische Schauspieler am bayrischen Hofe*. (Extrait du Jahrbuch für Münchener Geschichte, 2^{er} Jahrgang, München, 1888, in-8, p. 185-334).

Voici un chapitre bien curieux de l'histoire de l'influence littéraire de la France à l'étranger pendant le xvii^e et la première moitié du xviii^e siècle; on sait combien cette influence a été grande à cette époque dans tous les genres et dans tous les pays; M. K. Trautmann nous apprend ce qu'elle fut au point de vue dramatique à la cour de Munich. Si le

1. Cf. K. Halm, *Sitzungsberichte der philos. — philol. Classe der K. bayer. Acad. der Wissensch.*, 1882, II, p. 1.

2. On ne peut considérer la lacune comme comblée par le livre d'Amiel. *Un publiciste du xvi^e s., Juste Lipse*, Paris, 1884. M. B. ne paraît pas le connaître : il n'y a rien perdu. Cf. *Rev. cr.*, 1885, I, 296.

3. Il existe à la bibliothèque de l'Université une édition des deux premières centuries non signalée dans cet ouvrage : *Iusti Lipsii Epistolarum centuriae duae quarum prior innouata altera noua*. Parisiis, apud Viduam Gulielmi CAVELLAT, sub Pelicano MC.XCIX. In-16, 223 pp. (côté LL pr. 55). Cf. *Bibl. Lips.* I, 285. qui mentionne une seule édition parisienne. L'exemplaire de la *Chilias*, éditée à Avignon en 1609, que possède la Bibliothèque nationale (Invent. Z, 13995; reliure en parchemin au timbre du monastère Saint-Bernard des Feuillants de Paris) contient sur des feuillets ajoutés à la fin une copie manuscrite des lettres XIII, XIV, XV, XVI, XXIII de la deuxième des centuries indiquées plus haut. Cette copie anonyme a été faite au xvii^e s. *ex Autographo quem habeo*. Elle présente avec l'imprimé des différences qu'un lecteur (ou le copiste ?) a notées en marge.

mariage d'Élisabeth de Lorraine, en 1568, avec le duc Guillaume V de Bavière contribua à répandre dans ce dernier pays le goût des choses de la France, c'est avec Adélaïde de Savoie, petite-fille, par sa mère Christine, de Henri IV, que l'influence française s'établit d'une manière définitive à la cour de Bavière; reléguée encore dans l'ombre pendant la vie de la duchesse douairière, Anne-Marie d'Autriche, elle put se livrer toute entière à ses goûts artistiques et littéraires après la mort de celle-ci. Son influence se fit partout sentir; ce fut elle en particulier qui détermina Ferdinand-Marie à appeler, en 1671¹, à Munich une troupe française. Ce n'était pas la première qu'on vit en Allemagne et M. K. T. a consacré quelques-unes des premières pages de son étude à nous faire connaître celles que, dès la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle, on rencontre dans les villes de la région du Rhin. Ce n'étaient là, il vrai, que des troupes de passage; les ducs de Brunswick furent les premiers à en avoir une à demeure dans leur cour. Le duc de Bavière suivit leur exemple.

L'histoire des comédiens de Munich est aussi pleine d'intérêt qu'elle était inconnue avant M. K. T., on doit lui être reconnaissant aussi de l'avoir reconstituée et d'avoir rappelé l'attention en particulier sur son directeur Philippe Millot, cet ancien camarade de Molière au temps de l'Illustre théâtre, et qui depuis lors avait couru la France et l'étranger. M. K. T. nous le montre tour à tour à Lyon, à Dijon, à Saint-Fargeau avec les comédiens de Mademoiselle, à Bruxelles, à Chambéry, à Turin; ce fut sans doute son séjour en Savoie qui le fit connaître de la duchesse Adélaïde. Appelé à Munich, il arriva dans cette ville au mois de juin 1671 et y resta jusqu'en 1677, après la mort d'Adélaïde, suivie bientôt de celle de Ferdinand-Marie. Le départ de Millot et de sa troupe ne mit pas fin aux représentations dramatiques de la cour; mais elles sont données maintenant par des amateurs. Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que des acteurs français revinrent à Munich.

Pendant son séjour à Bruxelles au milieu de la guerre de la ligue d'Augsbourg, le nouveau duc de Bavière s'était pris du goût le plus vif pour le théâtre français. A peine de retour dans sa capitale en 1701, son premier soin fut d'y appeler une troupe française; elle y resta jusqu'à l'époque de l'occupation de Munich par les Autrichiens. M. K. T. a raconté avec soin et, comme toujours, à l'aide des documents originaux, l'histoire littéraire de ces temps troublés et les tribulations des comédiens français obligés de fuir devant l'invasion ennemie. Maximilien-Emmanuel s'était retiré en Belgique; ils ne tardèrent pas à l'y rejoindre, et grâce à eux le duc exilé put satisfaire son goût pour notre théâtre. Quand il rentra aussi dans ses états en 1715, il ne manqua pas de les

1. M. K. T. dit de cette princesse qu'elle avait été sur le point d'épouser Louis XIV; ce fut avec sa sœur Marguerite que ce mariage dut avoir lieu, encore, je le sais, que Grammont affirme le contraire; mais M^{le} de Montpensier, que cite M. K. T., ne fait pas cette confusion.

faire revenir à Munich. C'est l'époque la plus glorieuse peut-être des représentations françaises à la cour de Bavière. La troupe ducale comptait même un poète, Dauvilliers, que M. K. T. nous fait connaître. Un journal, celui de Vacchieri, les notes prises par le comte Max. Preysing, lui ont permis de donner la liste des principales pièces jouées à cette époque; on voit que les comédiens français représentaient à Munich toutes les œuvres les plus connues de l'ancien répertoire. Le mauvais état des finances bavaïroises ne permit pas au duc d'entretenir sa troupe au delà de 1720; les comédiens français quittèrent alors Munich. Max-Emanuel mourut lui-même six ans après.

Le goût de son successeur Charles-Albert pour le théâtre français ne devait pas tarder à ramener à la cour de Bavière des acteurs de notre nation; ils y reparurent dès 1728. La troupe nouvelle comptait un poète, comme celle de 1715; il s'appelait Legrand; on le voit entre autres composer en 1740 un « Dialogue pour le jour de la naissance de son Altesse Sérénissime électoral de Bavière ». Il y avait aussi à côté du théâtre de la cour un théâtre de société sur lequel des membres de la famille ducale et de l'aristocratie bavaïroise jouaient des pièces françaises. Lors de l'entrevue de la famille électoral, en 1739, avec l'impératrice mère Wilhelmine-Amalie au monastère de Mœlk, cette troupe d'amateurs représenta *Athalie* et le *Mari retrouvé* de Dancourt, auteur très aimé de la cour de Bavière. La guerre de la succession d'Autriche porta un coup fatal à la troupe française de Munich; elle se dispersa. Charles-Albert, élu empereur, s'établit d'ailleurs à Francfort; il songea un instant à y rappeler les débris de son ancienne troupe; sa mort vint en 1745 tout arrêter. C'est à cette date que s'arrête M. K. T.; il y eut encore plus tard sans doute des troupes françaises à Munich; mais elles se trouvèrent en concurrence avec le théâtre national naissant; leur présence n'a plus dès lors la même importance que dans la période précédente, où M. K. Trautmann en a recherché les traces et refait l'histoire. On ne saurait trop le remercier de l'avoir écrite; l'exactitude des renseignements¹, la sûreté et l'abondance des informations — trente pages de notes en donnent la mesure — assurent à son étude une inestimable valeur; on pourrait lui reprocher trop de digressions peut-être; mais ces digressions nous apprennent tant de choses qu'on les pardonne aisément et qu'on s'y arrête même avec plaisir.

C. J.

1. Dans le vers de Mimi, p. 253, il faut *qu'ils* au lieu de *qui*, et p. 254, le vers

Je ne seray. Jamais comme elle.

n'a pas de sens ainsi ponctué, il faut :

Je ne seray jamais comme elle.

302. — *Œuvres de J. de La Fontaine*, T. VI. Paris, Hachette. Un volume in-8, 374 pages. Prix : 7 fr. 50.

Les éditeurs, comme dans les volumes précédents, ont illustré le texte de La Fontaine d'un commentaire qui est en général juste, riche et abondant. Néanmoins ils laissent encore à glaner derrière eux.

P. 11, v. 69. — Le fond des bois et leur vaste silence.

Vaste, belle épithète employée par Tacite : *per vastum silentium*. (Ann. IV, 50.)

P. 42, v. 15. —

A peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
Juventas

Occipit, et molli vestit lanugine malas. (Lucrèce, liv. V.)

P. 43, v. 23. —

Les seuls parens, par un esprit manceau, etc.

Les Manceaux n'ont jamais eu une réputation de franchise : « Li papelart du Mans », est un proverbe cité dans le *Dit de l'Apostole*, XIII^e siècle. Ils ont cependant trouvé un apologiste : « Les Manceaux sont gens industrieux, de subtile esprit, non aisez à decevoir, bons menagers..., *entiers en parolles*, quoy qu'aucuns gaussant dient que un Manceau vaut normand et demy. » (Belleforest, *Cosmog. univers.* de Munster, 2^e partie, 52, édit. 1575).

P. 51, v. 1. — Paris sans pair n'avoit en son enceinte, etc.

Paris sans pair est une locution qui signifie « Paris sans égal, qui n'a point son pareil ». Les éditeurs ne l'ont pas comprise, puisqu'ils mettent en note : « Sans qu'on pût rien trouver qui fût égal à cette beauté. » Je les renvoie à un article intéressant de M. Meyer, où il est démontré que la ville de Paris « a accaparé un éloge qui n'était pas fait pour elle, et en a exproprié celui qui y avoit les droits les plus légitimes. Celui-ci n'est point autre que le beau Pâris, le ravisseur d'Hélène. On trouve, en effet, le dicton *Est Paris absque pari* dans le poème de *Excidio Trojæ*, qui est très probablement d'Hildebert, mort archevêque de Tours en 1133 ou 1134 ». L'exemple suivant confirme la remarque de M. P. Meyer : « O noble *Paris sans per*, perlifié de toute spéciosité corporelle (dit la gente damoiselle), pourquoi te celerois-je la verité? » (Le Maire de Belges, *Ill.*, I, 171, Stecher).

P. 68, v. 14. — Ayant su raffiner sur l'amour conjugal.

Boileau a dit de même : « Mais vous quî *raffinez* sur les écrits des autres (*Sat.* IX).

P. 77, v. 114. —

Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie;
Le temps avoit agi.

Lentescunt tempore curæ;

Vanescit que absens, et novus intrat, amor.

(Ovide, *Ars amat.*, II, 357).

Multa vetustas lenit.

(id., II, 647).

- P. 80, v. 153. — Voilà donc nostre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré.
Delectant etiam castas præconia formæ. (Ovide, *Ars amat.*, I, 623.)
Il n'est riens qui tant fame atise
Come qui bien la loe et prise...
Meismes les leides pucelles
Quant l'en lor dit que elz sont belles
Soies certain que elle croient
Et tres durement s'en gogaient.
(*La Clef d'amour*, 39, Tross.)

- P. 83, v. 177. — O volages femelles!

Virgile fait aux femmes le même reproche : « *Varium et mutabile semper femina.* » (*Enéide*, IV, 569.)

Sor tote riens est feme de muable talent...
En son propos est ferme com est fumee a vent.
(*L'Euvangille as femmes*, 40, Constans.)

- P. 92, v. 33. — Princes et rois, et la tourbe menue
Jetoient maint pleur.

La note « toute la hiérarchie des enfers », ne dit rien, ou plutôt elle explique mal ce qui n'avait pas besoin d'être expliqué.

- P. 100, v. 141. — *Solennités* et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen Amour n'ait des débats.

Littre, qui cite ce passage sous *Solennité*, explique le mot par « cérémonie publique qui rend une chose solennelle ». Ce terme très usité chez nos vieux jurisconsultes avait le sens de *formalité*, comme *solennitas* dans le latin du Digeste, ex. : « Le moyeu justicier prend les espaves en gardant les solempnités declairées au chappitre d'espaves. » (*Cont. de Touraine*, 224, D'Espinay.) La Fontaine l'emploie avec cette signification, et les vers qui précèdent le prouvent clairement.

- P. 147, 1. — Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Guy de Tours (*Poésies*, I, 22, édit. Blanchemain) a dit à peu près dans les mêmes termes :

- Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point.
P. 163, v. 153. — Le corps n'est *tantôt* plus que feuillage et que bois.

Ce *tantôt* signifie « peu après, peu de temps après » : la note de Géruzez, citée par les éditeurs, obscurcit ce qui est très clair.

- P. 197, v. 286. — Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, etc.

Sur le bouclier d'Achille « on voyait Neptune et Pallas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux, etc. » (Fénelon, *Télémaque*, XIII).

P. 212. *Adonis*. Parmi les poètes qui ont traité ce sujet légendaire, il fallait ne pas oublier Froissart (*Trésor amoureux*), Jean Passerat (*Poés.* I, 21 édit. Blanchemain) et Ronsard (*Œuv.* IV, 239, *bibl. elz.*).

- P. 239, v. 137. — Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés, etc.
Certum est in sylvis...
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus; crescent illæ, crescetis amores. (Virg., X^e Eglogue.)
- P. 243, note 3. — Combien de fois le jour a vu les antres *sourds*
Complices des larcins qu'ont produits leurs amours.

Ces deux vers étaient dans le manuscrit de 1658; plus tard, La Fontaine remplaça *sourds* par *creux*, sans doute pour éviter la rime des deux hémistiches. Boileau applique cette épithète, qui a été critiquée, au mot *antre*, comme l'avait fait La Fontaine :

Mais sans examiner si vers les antres *sourds*
L'ours a peur du passant ou le passant de l'ours.
(*Sat. sur l'homme*).

- P. 245, v. 191. — Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons...
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.

Dans Froissart (*Trésor amoureux*, v. 1745), Vénus donne les mêmes conseils à Adonis, qui n'est pas son amant, mais son fils :

Pour ce que tu ne sces tes pars,
Je te deffens tigres, lieppars,
Lyons, senglers, ours ne licornes
Et cerfs qui ont agues cornes...
Bien veul que tu mettes cure
A chasser singes, biches, dains,
Lièvres et connins,

De même dans Ronsard :

Chasse les daims légers et les sauvages chèvres,
Et les cœurs effrayez des connils et des lièvres
(T. IV, 242, bibl. elz.).

- P. 259, v. 400. — Elle (la bête) en frémit de rage, écume et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards,

Il y a dans la *Chasse au sanglier* par Cl. Gauchet, des vers qu'on peut comparer avec ceux de La Fontaine :

Et faisant teste aux chiens escumante s'accule,
Elle dresse son poil et soufflant des nazeaux,
Menasse les chasseurs, les chiens et les chevaux
(*Poés.*, 237, bibl. elz.)

- P. 367, v. 537. — Il cherche encore un coup la lumière des cieux.

Réminiscence évidente de ce délicieux vers de Virgile :

Quæsitv cælo lucem ingemuitque reperta. (*Enéide*, IV, 692.)

- P. 325, v. 130. — L'art est long et trop court les termes de la vie.

Traduction assez languissante du célèbre apophtegme d'Hippocrate :
« L'art est long, mais la vie est courte ».

- P. 330, v. 177. — C'est sa guide...

La note qui explique pour quelle raison *guide* est ici féminin, est à effacer. Voir le *Dict.* de Littré.

P. 336, v. 288. — Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.

La Fontaine se rappelait sans aucun doute ce beau passage de Pline : « *Itaque felicitari natus jacet... flens, animal cæteris imperaturum, et suppliciis vitam auspicatur* (I, 5).

P. 338, v. 16. — Les destins avec lui (Louis XIV) semblent être d'accord.

Est-ce un souvenir de ce vers de Boileau dans le *passage du Rhin* ?

Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

J'ai un reproche à faire aux éditeurs : ils font beaucoup trop voyager le lecteur. Ainsi la note 3 de la page 366 de ce volume renvoie à la page 34 note 8, laquelle vous renvoie encore au t. V, p. 79 et note 6. Comme je suis assez patient, je cherche à l'endroit indiqué, espérant bien cette fois être au bout de ma course. Il n'en était rien : on me donne une nouvelle adresse, le t. IV, p. 276 et note 2. Je prends dans ma bibliothèque le t. IV, je cherche la page, la note, et l'on me dit de recourir au t. III, p. 122, etc. On comprendra que je n'aie pas voulu aller plus loin.

A. DELBOULLE.

303. — **Catalogue du cabinet des livres de Chantilly.** Spécimen rédigé par M. Emile PICOT. Paris, Damascène Morgand, 1890, grand in-8 de 48 p.

Les beaux livres de Mgr le duc d'Aumale sont représentés dans ce spécimen par 31 articles (1 pour la théologie, 1 pour la jurisprudence, 4 pour l'histoire et 25 pour les belles-lettres). La rédaction du catalogue est telle qu'on pouvait l'attendre d'un bibliographe consommé tel que M. Picot, et l'impression est telle qu'on pouvait l'attendre d'un imprimeur aussi habile que M. Danel. Les titres avec leurs bois sont reproduits avec une admirable fidélité sur un magnifique papier. Les descriptions de chaque livre sont accompagnées de notes qui complètent et rectifient les travaux précédents. C'est ainsi, pour nous en tenir à quelques exemples, que nous lisons (p. 7), à propos de l'édition du *Stille de Parlement* donnée vers 1520 par Jacques Nyverd : « M. Brunet ne cite pas cette édition. M. Ernest Langlois dit à tort dans ses *Notices des manuscrits français et provençaux de Rome*, 1889, p. 291, que le livret imprimé au commencement du xvi^e siècle reproduit des instructions abrégées qui se trouvent dans plusieurs manuscrits à la suite du *Stilus Parlamenti* de Guillaume Du Breuil et qui se rencontrent aussi séparément. C'est un ouvrage tout différent. Notre livret ne se confond pas non plus avec le *Brief Traité sur le stille et forme de poursuivre plusieurs matières en la court de parlement*, etc. contenu dans le ms. fr. 2840. » Veut-on des renseignements aussi précis que complets sur *Le Grant blason des faulces amours* ? Les voici (p. 11) : « Nous assignons à cette édition la date approximative de 1514, parce qu'elle a dû être publiée en même temps que l'édition du *Contre-Blason* décrite ci-après, laquelle a été exécutée entre 1512 et 1515. Parmi les ouvrages en

vers composés dans le dernier quart du xv^e siècle, il n'en est aucun qui ait eu plus de succès que le *Blason des faulces amours*. Ce succès est attesté par plus de 25 éditions imprimées entre 1486, date de celle de Pierre Levet, et 1614, date de celle de Pierre Menier. Le *Blason* n'était pas même oublié dans la seconde moitié du xvii^e siècle, puisque La Fontaine a fait au moine de Lyre l'honneur de l'imiter et de reproduire la disposition de ses strophes. L'ouvrage de Guillaume Alexis a été reproduit par les soins de Le Duchat à la suite des *Quinze joyes de mariage* (La Haye, Rogissart, 1726, in-12). M. G. Brunet en a donné une réimpression moderne (Genève, Guy, 1867, in-16). » Au sujet du *Contre blason des faulces amours*, M. P. rappelle (p. 12-13) qu'il a montré (n^o 73 de *Romania*, 1890), que l'auteur devait s'appeler Estrées, que le prince et la princesse à qui l'ouvrage est dédié sont Charles de Croy, mort en 1521, et Louise d'Albret, sa femme, morte en 1531, que la date indiquée en acrostiche est celle de 1512, et il relève ainsi une plaisante erreur d'un des doyens de la bibliographie : « Le poète était un *povre simple frère hermite et immerite prestre religieux* ; c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son prologue. La Croix du Maine, qui avait mal lu le logogriphe, avait cru que Charles de Croy était le nom du poète, réduisant ainsi à l'état de pauvre ermite le prince qui fut chargé de tenir Charles-Quint sur les fonts baptismaux. » Diverses omissions de l'auteur du *Manuel du Libraire* sont comblées ça et là, notamment p. 14 : « M. Brunet, qui décrit deux éditions du *Testament* [de Jehan Molinet], ne cite pas celle-ci [Paris, vers 1520] ; il n'a pas connu non plus l'édition de Troyes, 1598, dont la bibliothèque de Wolfenbüttel possède un exemplaire ¹. » Un homonyme de l'auteur du *Manuel du Libraire*, M. Gustave Brunet (de Bordeaux) a mis au nombre des *Livres perdus* (Bruxelles, 1882, in-8^o, p. 20) *La Couvee des Anglais et des Espaignolz qui ont cuyde descendre en Bretaigne*. M. P. décrit

1. Ce ne sont pas seulement les omissions de Brunet qui sont signalées, mais aussi ses méprises. *La complainte de la cité crestienne* (vers 1525) contient, dit M. P. (p. 19), une vue de ville que Brunet (II, 1157) dit à tort être une vue de Nancy ; c'est en effet une vue de Paris, et c'est probablement l'une des plus anciennes que l'on puisse citer. Je me reprocherais de ne pas mettre sous les yeux du lecteur cette importante note (p. 20) : « *La complainte de la cité crestienne* est l'œuvre de Pierre Gringore, qui y déplore le dommage causé à l'Eglise par l'hérésie des Luthériens. Du Verdier cite cette pièce ; il indique même exactement l'édition que nous venons de décrire ; mais on n'en connaissait jusqu'ici qu'un simple fragment (Biblioth. nat., Rés., Y 6133, c. 1, art. 5), et l'attribution à Gringore restait toujours assez incertaine. L'exemplaire complet que nous décrivons la justifie ; il se termine en effet par l'acrostiche et par la devise du poète. » Cf. une note de la p. 17 contenant l'énumération par ordre chronologique des neuf ouvrages de P. Gringore qui nous sont parvenus, énumération d'une minutieuse exactitude, comme on le voit dès la première ligne : « *Les Abus du monde* parurent pour la première fois au mois d'octobre 1509. » Indiquons d'autres curieuses et savantes notes sur le poète Michel Boucher (p. 23), sur les *Regretz de Picardie et de Tournay* (1522), insérés par Le Roux de Lincy dans son *Recueil des chants historiques français* (II, 140-149), avec la fausse date de 1543 (p. 29), etc.

(sur le n° 25) cette pièce dramatique (Paris. vers 1523) dont le titre seul était connu jusqu'ici, de même que sous le numéro précédent il a décrit (p. 39) une *Farce nouvelle à troys personnages* (Paris, vers 1520), qui est restée inconnue à tous les bibliographes.

La haute valeur du *spécimen* publié par M. Emile Picot permet dès à présent de déclarer que le *Catalogue du cabinet des livres de Chantilly* sera entièrement digne de cette admirable collection.

T. DE L.

LETTRE DE M. MICHAEL ET RÉPONSE DE M. PFISTER.

Veillez me permettre de vous faire quelques courtes observations sur l'appréciation qu'un de vos collaborateurs vient de publier dans votre estimable feuille sur ma brochure « Rankes' Weltgeschichte » (mai 19, p. 392). Depuis bien des années, je suis lecteur attentif de votre Recueil; j'en ai conçu une haute idée et je sais apprécier toute la valeur de ses articles. C'est pourquoi je ne me serais jamais attendu à y trouver tant d'inexactitudes en si peu de lignes. M. Pfister n'a évidemment pas lu mon travail avec l'attention requise pour en faire un rapport objectif conforme à la vérité. Il me fait souvent dire le contraire de ce que j'ai avancé dans ma brochure, et je crois rendre un service à la *Revue* et à vous, Monsieur le Directeur, en signalant ici quelques-unes de ses erreurs. Ainsi, par exemple, il n'est pas vrai que « je ne saurais reconnaître aucune valeur à l'histoire universelle de Ranke, parce que les desseins de la Providence lui échappent dans l'histoire et qu'il explique les événements par des motifs purement humains; parce qu'il a comparé le sacrifice d'Isaac à celui d'Iphigénie; parce qu'il ne croit pas à la réalité objective de la vision de Constantin; parce qu'il a trouvé les prétentions de Grégoire VII nouvelles et excessives; parce qu'il a appelé Luther un grand homme ». En général, ce n'est pas vrai que « je ne saurais reconnaître aucune valeur à son Histoire universelle », que « je ne lui accorde que certain mérite d'écrivain. » Aussi est-ce faux de dire que « j'affirme que Ranke est un esprit fort étroit ». M. Pfister me fait pareillement tort par son assertion générale que « je proteste contre les jugements favorables rendus sur ce livre, notamment par votre collaborateur M. A. Lefranc » (*Revue critique*, 15 mai 1889, p. 369). Enfin le reproche n'est pas fondé que je me suis « permis de parler (de R.) de façon irrévérencieuse ». Tout ce que j'ai avancé sur Ranke est prouvé par ses propres paroles. Il n'a jamais été considéré comme manque de respect à un historien de faire contre lui de sérieuses observations objectivement fondées.

Voilà, Monsieur le Directeur, ce que j'ai cru devoir brièvement observer dans l'intérêt de la vérité sur l'appréciation de mon écrit dans votre honorable feuille. J'ose espérer de votre impartialité que vous voudrez bien vous en servir pour rectifier les fausses assertions de M. Pfister. Je me réserve de traiter la question plus longuement dans un autre endroit.

Émile MICHAEL.

Je crois inutile d'entrer dans une longue controverse avec M. Michael, à propos de son insignifiante brochure. Il juge Ranke à un point de vue strictement catholique et, — malgré lui, nous en sommes bien persuadés, — il est injuste et irrévérencieux à son égard. Voici quelques-uns des titres placés en tête de ses pages : « *Rankes Willkür.* — *Neue Paradoxa.* — *Subjektive Ergüsse.* — *Ungerechtigkeit Rankes.* — *Sein schlecht verhüllter Hass gegen Rom.* — *Rankesche Phraseologie.* — *Rankes*

Befangenheit. — Andere historische Verstösse. — Rankes blinder Glaube. » Voici maintenant quelques phrases de l'ouvrage même; p. 18 : « *Was wunder, dass ihm für Kirche, Katholicismus u. Papsttum jedes tiefere Verständniss abgeht?* » P. 24 : « *Sein Unglaube ist um so gefährlicher, da sich derselbe unter einer trügerischen Form verbirgt u. durch salbungsvolle Sprüchlein für viele unkenntlich wird.* » P. 45 : *Ranke führt eine doppelte Sprache, er misst die Dinge nicht nach objektivem Wert, sondern nach den Eingebungen seiner Sympathie. Durch diese werden vielfach seine so hoch gerühmten historischen Portraits bestimmt.* » Voici enfin la conclusion de l'ouvrage : « *Es wird nie an Verehrern fehlen, welche die Rankesche Art kunstvoll, genial nennen. Aber es giebt auch einen Geniekult, mit dem der Wahrheit wenig gedient ist.* » Si M. Michael croit, en écrivant de la sorte, parler de Ranke sans « irrévérence », il montre une grande naïveté.

Ch. PFISTER.

LA QUERELLE DE M. CANTONI CONTRE M. ROD.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous m'avez chargé, il y a quelque temps, d'examiner une plainte en plagiat portée par M. Alberto Cantoni de Mantoue, contre M. Edouard Rod, de Genève, au sujet du roman de celui-ci, *Le Sens de la Vie*, publié en février 1889 à la librairie Académique et couronné par l'Académie française (prix de Jouy). M. Cantoni déclarait ce roman imité d'une sienne nouvelle « *L'altalena delle antipatie* » (La Bascule des Antipathies), publiée avec deux autres études *Più persone ed un cavallo*, et *Il Demonio dello Stile*, dans un volume édité sous ce dernier titre par Barberà, Florence, 1887. — D'après lui, ces trois nouvelles sont des satires du pessimisme dans l'art, dans la famille et dans la société, et elles sont « à base d'intuitivisme ». Il résumait ainsi sa querelle sur un exemplaire qu'il m'a adressé du *Sens de la Vie* :

« Prière de comparer la présentation monologuée du pessimisme domestique dans une famille composée d'un seul jeune père, d'une seule jeune mère et d'une petite fille, les doutes et les oscillations dans le mariage, la peur et la contrariété dans la paternité, la maladie de l'enfant, même le sermon à la petite fille inconsciente (au bout) qui sont dans ce volume avec la deuxième nouvelle du « Démon du style » 1887. M. Rod a ajouté à lui seul ce qui a rapport avec l'altruisme et la religion. Aucun extrait du *Sens de la Vie* n'avait paru avant 1889. »

Et, dans une note inscrite en tête du *Demonio dello Stile*, il ajoutait : « Prière de comparer la seconde nouvelle de ce volume satirique, sa mise en scène, ses personnages principaux, sa méthode, son plan et la plus grande part de ses épisodes et de ses incidents avec le *Sens de la Vie*. »

M. Cantoni répondait en même temps à une objection qu'on n'aurait pas manqué de lui faire, à savoir que M. Rod a donné un compte rendu de son livre, et qu'il est peu vraisemblable dès lors qu'il l'ait pillé. Sa réponse est assez subtile pour que je la cite :

« Si vous me demandiez pourquoi M. Rod, après m'avoir pris... ce qu'il m'a pris, ait néanmoins parlé de mon petit livre, deux mois avant de paraître avec le sien, dans la *Revue suisse*, de décembre 1888, page 610, je vous répondrais que ce fût probablement pour pouvoir dire que s'il eût admis le parallélisme, il ne l'aurait pas fait du tout et parce que je venais de lui envoyer, quoique très tard, un exemplaire recommandé du *Démon du style*, lui ôtant ainsi sans le savoir la possibilité de se défendre en disant d'avoir ignoré ma nouvelle. »

M. Cantoni disait du reste, très galamment, « n'avoir pas le plus petit intérêt matériel dans l'affaire », et ajoutait que « rien ne lui serait plus pénible que de passer pour un revendicateur de prix académiques ».

J'ai lu de près le roman de M. Rod et la nouvelle de M. C., et je ne puis que redire ici ce que je viens d'écrire à M. Cantoni, au sujet de ce prétendu plagiat :

1^o Il y a certainement ressemblance entre l'*Altalena* et le *Sens de la Vie*, au sujet des personnages et de quelques épisodes (l'ennui d'être père, la maladie de l'enfant, le discours à la petite fille). Mais on ne peut dire qu'il y ait imitation, car longtemps avant C. et R., on a eu l'idée de mettre en scène un jeune ménage avec un enfant et de traiter des épisodes de la vie de famille. Dans *Monsieur, Madame et Bébé*, il y a aussi un père, une mère et un enfant, un père parfois ennuyé de l'être, une maladie de l'enfant, un discours (et même plusieurs) au petit enfant inconscient. Cependant, ni Rod ni Cantoni n'ont imité Droz. Voilà pour la matière du roman ;

2^o Quant à la méthode littéraire et à l'esprit du roman, je ne comprends pas que M. Cantoni ait pu croire à une imitation. La nouvelle italienne est satirique et humoristique (c'est là sa principale qualité), tandis que celle de M. Rod est pessimiste, philosophique et, parfois, à mon avis, un peu prétentieuse. Dans l'*Altalena*, il s'agit d'un homme de caractère inquiet qui, après diverses alternatives, finit par trouver la paix de l'esprit dans la vie de famille ; dans le *Sens de la Vie*, d'un pessimiste qui découvre que le toltôisme et la religion sont les raisons d'être de la vie. M. Cantoni reconnaît que M. Rod a ajouté à lui seul ce qui a rapport à l'altruisme et à la religion ; mais c'est l'essentiel dans son roman ; la peinture de la famille n'est pour ainsi dire que la préparation de ces deux dernières parties. — Il est surprenant de croire que M. Rod ait imité M. Cantoni ;

3^o Du reste, il y a presque toujours, « depuis quatre mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, » des imitations involontaires et des réminiscences inconscientes. Si je voulais faire une mauvaise querelle à M. Cantoni, je pourrais lui dire que dans l'*Altalena*, le paragraphe 7, page 63, est imité de la préface de l'*Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas II. Il s'agit du mariage considéré comme panacée universelle ; « Perchè — dato che l'ignoratie — quando non si sa come addirizzare una creatura umana, si cura sempre col matrimonio?... Oh universale panacea! Basta che non si sappia più come tener ritta una donna isterica, o quasi tistica, o peggio, che le si da marito. Che cosa importa se guarirà a tutte spese dei suoi primi nati? Basta che guarisca Lei... Oh panacea universale! Oh sciroppo Pagliano!! » Ce passage ne semble-t-il pas être une réminiscence — abrégée et alourdie — du célèbre morceau qui commence par « Docteur, je suis vraiment inquiète de ma fille », et qui finit par « et que la nature, qui a fait la sottise, s'en tire comme elle pourra » ? Il est très probable, cependant, que M. Cantoni ne songeait guère à l'*Ami des Femmes* en écrivant les lignes précitées ¹.

J'ai mis sous les yeux de nos lecteurs, très longuement, les réclamations de M. Cantoni et mes réponses. Quelques ressemblances évidentes dans des détails matériels ne m'empêchent pas de penser que M. Cantoni a tort de se plaindre d'avoir été dérobé. M. Cantoni, qui cite fréquemment Horace dans sa correspondance, me permettra de le renvoyer à ce sujet à « Publica materies privati juris erit... » Il n'y a pas plagiat, quand l'esprit d'un roman et son sujet diffèrent autant de ceux de l'*Altalena* que ceux du *Sens de la Vie*. Il me semble hors de doute que M. Rod n'a rien pris à M. Cantoni, et que son compte rendu n'a pas eu les intentions par trop machiavéliques que lui suppose l'auteur italien. Que si mes arguments, au surplus, ne suffisent pas à convaincre et à rasséréner M. Cantoni, que ne défère-t-il le serment à M. Rod ? J'espère qu'il s'en tiendrait à une explication sincère de l'auteur du *Sens de la Vie* : je doute que cette explication diffère beaucoup des miennes ².

Veuillez agréer, mon cher directeur, avec mes remerciements pour l'honorable mission que vous m'avez confiée, mes meilleurs sentiments.

LÉON-G. PÉLISSIER.

1. Il m'a écrit depuis n'avoir jamais lu cette préface.

2. Il serait à souhaiter, pour mettre le public français à même de se prononcer, que Madame Bentzon publiât la traduction qu'elle a faite de l'*Altalena*.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Abel LEFRANC a fait tirer à part son instructive étude sur les *Origines du Collège de France*, parue dans la « Revue internationale de l'enseignement » du 15 mai. On y trouve nombre de détails curieux et inédits sur les lecteurs royaux et sur le premier fonctionnement de l'institution qui fut fondée, non point formellement, non point par des lettres-patentes du 24 mars 1529 ou 1530 (qui n'existent pas), mais sans bruit ni appareil, pour ne pas alarmer la Sorbonne. Notons également tout ce que dit M. L. de la négligence de François I^{er}, de son peu de conviction, de « la part de fantaisie » qu'il apporta dans l'affaire : malgré les plus séduisantes ordonnances de paiement, les lecteurs durent attendre quatre, cinq ans avant de toucher leur traitement, et beaucoup durent plaider pour se faire payer. M. L. établit la chronologie précise des premiers professeurs ; il esquisse la physionomie de chacun, de Danès, « le chef des nouveaux récents », de Jacques Toussaint, de Variable, de Finé, d'Agathias Guidacerius, de Paradis sur lequel il a trouvé plusieurs actes authentiques inédits. Enfin, il retrace rapidement le combat décisif que la Sorbonne livre aux lecteurs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juin 1890.

L'Académie désigne M. Ravaisson pour lire, à la séance publique annuelle des cinq Académies, au mois d'octobre, un extrait de son mémoire sur *la Vénus de Milo*.

M. Ravaisson, continuant la lecture de ce mémoire, expose les circonstances de l'acquisition de la statue par l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Rivière. Il réfute les récits légendaires d'après lesquels la Vénus, encore entière au moment de la découverte, aurait été brisée dans une lutte entre les marins français et les habitants de l'île; il n'est pas douteux, dit-il, que la statue n'ait été découverte dans le même état où elle est arrivée au Louvre, c'est-à-dire en morceaux et sans bras. Déposée au Musée, elle fut transportée à l'atelier de restauration, où on en assemblea les morceaux, non sans commettre dans ce travail quelques fautes qui ont toujours nui depuis à l'intelligence du monument. M. Ravaisson s'élève à ce propos contre « cet usage si général des restaurations, presque toujours très nuisibles aux œuvres d'art des temps passés ».

M. Jules Girard annonce que la Commission du prix Bordin a décerné le prix au mémoire unique déposé sur cette question : *Examen de la Géographie de Strabon*. L'auteur de ce mémoire est M. Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur le jour civil et le calcul des délais légaux en Gaule.

Après la période franque, sous les derniers Carolingiens, le principe de la personnalité des rois disparaît partout, et avec lui l'usage de compter différemment les délais légaux selon la nationalité des parties. Mais il reste deux classes d'hommes, soumises à deux lois différentes : les clercs, pour qui les délais sont comptés par jours, selon le mode romain ; les laïques, pour qui on compte par nuits, à la façon germanique. Cette distinction est établie par un texte de l'abbé Geoffroi de Vendôme, au XII^e siècle. Mais, précisément vers cette époque, l'intervention de plus en plus fréquente des clercs et des lettrés dans les actes, notamment dans la rédaction des chartes de coutumes et de commune, provoque une réaction, et l'on remarque une tendance à revenir dans tous les cas à la supputation romaine par jours.

Ouvrages présentés : — par M. l'abbé Duchesne : ALLARD (Paul), *la Persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise*; — par M. Renan : LEFRANC (Abel), *les Origines du Collège de France*; — par M. Senart : IADRINTSEFF (N.), *Anciens caractères trouvés sur des pierres de taille et des monuments au bord du Orkhon dans la Mongolie orientale*; — par M. Delisle : 1^o MOLINIER (Auguste), *les Obituaires français au moyen âge*; 2^o *Deux correspondants limousins de Baluze. Lettres inédites de Pradillon de Sainte-Anne et de M. du Verger (1692-1695)*, publiés par Emile du Bors.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Philologische Wochenschrift, n° 25 : Krit. Bemerk. zu Eutrop (Dias). — *Programme* : SCHECK, De font. Clementis Alex.; STEINBERGER, Œdipus, Trag. von Seneca, übers. u. hist. krit. erleutert, I; BOB, Zur Kritik u. Erkl. der Satiren Juvenals; RENN, Die griech. Eigennamen bei Martial; GELGER, C. Marius Victorinus Afer, u.; J. BAUER, Das Bild in der Sprache; RUSS, Die tiron. Endungen; WUNDERER, Bruchstücke einer afrikan. Bibelübers. in der pseudocypr. Schrift; IFFELKOFER, Die Rhetorik des Anaximenes unter den Werken des Aristoteles; SCHEPSS, Conradi Hirsaug. Didascalon. — TANNERY, pour l'hist. de la science hellène, de Thalès à Empédocle (2^e art.; cp. *Revue*, 1889, n° 37). — Varro, rerum rustic. libri tres recogn. KEIL (précieux complément de l'éd. de 1884). — LINKE, Studien zur Itala (très soigné). — CROISSET (A. et M.), Hist. de la litt. grecque, I (cp. *Revue*, 1888, n° 9). — W. CHRIST, Gesch. der griech. Liter. bis auf die Zeit Justinians (abondants mais beaucoup de critiques à faire sur des points de détail). — PRELLWITZ, Die argiv. Inschriften. — PALLU DE LESSERT, Les fastes de la Numidie sous la domin. rom. (cp. *Revue*, 1889, n° 9). — LEONHARD, Roms Vergangenheit u. Deutschlands Recht (intéressant et remarquable). — MATZAT, Die Ueberfüllung der gelehrten Fächer u. die Schulreformfrage.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, hrsg. von QUIDDE (à Fribourg en Brisgau, chez Mohr, paraît quatre fois par an, au prix de 18 mark), 1^{er} volume, 1^{er} fascicule, 1889 : QUIDDE, zur Einführung. — HARTWIG, Ein Menschenalter Florentinischer Gesch. 1250-1252. — BROSCHE, Schuldig oder non liquet? Zur Streitfrage über Maria Stuart. — BERNHEIM, Ueber die chronolog. Einteil. des histor. Stoffes. — VON BIPPEN, Die Hinrichtung der Sachsen durch Karl den Grossen. — H. von KAP-HERR, Die unio regni ad imperium, ein Beitrag zur Gesch. der staufischen Politik, I. — KAUFMANN, Die Universitätsprivilegien der Kaiser. — *Kleine Mitteilungen* : QUIDDE, Zum Romzugsplan von Wilhelm von Holland. — HEUER, Zur Heirath der Lucrezia Borgia mit Alfons von Este. — HÖHLBAUM, Die Papiere des Grafen Heinrich Mathias von Thurn. — *Berichte u. Besprechungen* : Neuere Literatur zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen* : Histor. Comm. in München; Mon. germ. hist.; Preuss. Station in Rom; Monum. Borussica; Hist. Comm. für die prov. Sachsen; Hansischer G. V.; Gesellsch. für Rhein. Geschichtskunde; Bad. hist. Comm.; Lexical. Nachschlagewerke; Herausg. deutscher Verwaltungsacten; Franz. Beschwerden über Ausschluss von elsass. lothr. Archiven; etc.

1^{er} volume, 2^e fascicule : H. HAUPT, Waldensertum u. Inquisition im südl. Deutschland bis zur Mitte des XIV Jahrh. — H. von KAP-HERR, Die unio regni ad imperium, II. — ULMANN, Aus deutschen Feldlagern während der Liga von Cambrai. — BERNAYS, Zur inneren Entwicklung Castiliens unter Karl V. — PRUTZ, Französ. polnische Umtriebe in Preussen, 1689. — *Kleine Mitteilungen* : v. BELOW, Die Kölner Richerzeche. — SOMMERFELDT, Erzbischof Balduin's von Trier italien. Einnahme 1311, ein neuerdings entdecktes Einnahme register. — HEYD, Ueber den Plan der Erricht. eines Fondaco dei Tedeschi in Mailand 1472. — *Berichte u. Besprechungen* : Neuere Liter. zur Gesch. Englands seit dem XVI Jahrh. (Brosch); *id.* im Mittelalter (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen*. — MASSLOW, Liter. von 1888 u. 1889, Bibliogr. zur deutschen Geschichte.

2^e volume, 1^{er} fascicule : H. BAUMGARTEN, Differenzen zwischen Karl V u. seinem Bruder Ferdinand 1524. — BUCHHOLZ, Ursprung u. Wesen der modernen Geschichtsauffassung. — HARTWIG, Ein Menschenalter Florentinischer Gesch. 1250-1292, V-VI. — SOMMERFELDT, König Hein-

rich VII u. die lombard. Städte 1310-1312. — *Kleine Mittheilungen*: ULMANN, Zur Hinricht. der Sachsen 782. — FESTER, Zur Gesch. der Frankfurten Association 1697. — *Berichte u. Besprechungen*: Die geschichtl. Studien in Frankreich (Monod). — Die neuere böhmische Geschichtsforsch. (Vancura). — Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter I. Besprech. einz. Werke, II. Kurze Mitteil. über die Liter. von 1887-1888 (Liebermann). — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen Gesch. Liter. 1889, mitte märz bis mitte Juni. Auf October 1888, mitte Juni 1889, mit Nachträgen zu 1888, Jan. Sept. bearb. von MASSLOW.

2^o vol. 2^e fasc.: QUIDDE, Jul. Weizsäcker. — SACKUR, Der Rechtsstreit der Klöster Waulsort u. Hastière, ein Beitrag zur Gesch. mittelalt. Fälschungen. — WOLKAN, Der Winterkönig im Liede seiner Zeit. — ARHEIM, Beitr. zur Gesch. der nordischen Frage in der zweiten Hälfte des XVIII Jahrh. — *Kleine Mittheilungen*: K. MAURER, Zur älteren norweg. Gesch. — I. v. GRÜNER, Zwei Schriftstücke Justus Gruner's, eine Denkschrift 1809 u. ein Bericht an Hardenberg 1811. — KAUFMANN, Rehfuës über die Anfänge seiner admin. Thätigkeit in den preuss. Rheinlanden. — *Berichte u. Besprechungen*: Public. der K. belg. histor. Commission (Hubert). — Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter, einz. Werke u. Liter. 1887-1889 (Liebermann). — Nachtr. u. Berichtig. zu den Berichten Monod's u. Vancura's im vorigen Heft. — Nachrichten u. Notizen. — MASSLOW u. SOMMERFELDT, Bibliogr. zur deutschen Gesch. Liter. mitte Juni. — Ende Sept. 1889.

3^o volume, 1^{re} fascicule, 1890: PÖHLMANN, Zur Beurtheil. Georg Grote's u. seiner. griech. Geschichte. — M. RITTER, Wilhelm von Oranien u. die Genter Pacification 1576. — FESTER, Arthur Schopenhauer u. die Geschichtswissenschaft. — LINDNER, Die Vemeprocessen gegen Herzog Heinrich den Reichen von Baiern-Landshut. — A. STERN, K. E. Oelsner's Briefe u. Tagebücher, eine vergessene Quelle der Gesch. der franz. Revolution. — *Kleine Mittheilungen*: O. FISCHER, Der Zeitpunkt der ersten Austrasischen Periode. — Zur Absetzung König Wenzel's, die Stellung Sachsens auf dem Mainzer Tage Sept. 1399 (aus dem Nachlasse WEIZSÄCKER's). — EM. ARNOLDT, Kuno Fischer's Leibniz Biographie. — QUIDDE, Chronologisches. Kindleintag. — *Berichte u. Besprechungen*: Neuere Literatur zur Gesch. Frankreichs im Mittelalter (A. Molinier); Franz. Geschichtsliter. des Jahres 1889, neuere Zeit (L. Farges); Neuere Liter. zur Gesch. Englands im Mittelalter (Liebermann); Neuere Liter. zur Gesch. Englands seit dem XVI. Jahrh. (Brosch.) — Nachrichten u. Notizen. — Bibliogr. zur deutschen Gesch. (Liter. von Sept. 1889 bis Anfang Januar 1890, bearb. von Masslow.)

EMILE BOUILLON, ÉDITEUR, 67, RUE RICHELIEU.

EN VENTE

CORRESPONDANCE DE MADAME DUCHESSE D'ORLÉANS

Extraite de ses lettres originales déposées aux Archives de Harovre
et de ses lettres publiées par M. L.-W. HOLLAND.

Traduction et notes par E. JARGLÉ.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

3 vol. petit in-8. — Prix : 10 fr. 50.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 20 francs.

Le Puy, typographie MARCHESOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'É-
GLISE COPTE. Etude critique par E. AMÉLINEAU. Un
beau volume grand in-8..... 10 fr.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE
CHAME, par E. AYMONIER. In-8..... 7 50

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS
recueillis, publiés et traduits par James DARMESTETER. In-8. 20 fr.

L'INSTRUCTION SOUS LA CONVEN-
TION, par J.-G. PRAT. Troisième édition. In-18.... 1 fr.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} juillet : Mém. inédits d'Hippolyte Auger, 1810-1817. — Une fille de Desaix. — Prise du Trocadéro. — Un chevalier peu galant (1748). — Erreur judiciaire et indemnité (1767).

Bulletin critique, n° 13 : LEMM (von), Koptische Fragm. zur Patriarchengesch. Alexandriens (excellent). — FRANCK, Nouveaux essais de critique philosophique. — J. THOMAS, Princ. de philosophie morale. — RIEMANN, Syntaxe latine (nouvelle édition; contient d'importantes modifications). — CHOTARD, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortif. du nord de la France, d'après les lettres de Louvois à M. de Chazerat (recherches insuffisantes).

The Academy, n° 947 : RUSSELL, Nelson and the naval supremacy of England (insuffisant). — G. BRANDES, Impressions of Russia, translated from the Danish by EASTMAN (intéressant, mais a parfois le caractère d'une compilation, et renferme bien des négligences). — Some historical books : MORRISON, The Jews under Roman rule (très sobre et judicieux); O' CONNOR MORRIS, Dublin Castle; BURCKHARDT, The civilisation of the Renaissance in Italy, translated by NIDDMORE). — Some classical texts : The speech of Demosthenes against the law of Leptines, p. p. SANDYS; Eutyphro, p. p. ADAM; Livy, IV, p. p. STEPHENSON; Herodotus, V, p. p. SCHUCKBURGH; Demosthenes, orations against Philipp, II, p. p. ABBOTT and MATTHESON; Homeri Ilias, p. p. CAUER; p. p. RZACH; Horati opera, p. p. KELLER u. HAUESSNER. — Cockney (Murray). — Scandinavia (Bradley). — Survivals in negro funeral ceremonies (Brown). — O. SCHRADER, prehistoric antiquities of the Aryan peoples. transl. by JEVONS, from the second ed. of the german. — Philological books : SCHUMACHER, Northern Aylun (un des meilleurs volumes publiés par le Palestine Exploration Fund); DE HAMME, The Pilgrim's Handbook to Jerusalem; KING, The Asaph Psalms in their connexion with the early religion of Babylonia; Schabbath, p. p. STRACK; BACHER, Die Agada der Tannaiten, II. — The Yenissei inscriptions, n° 111 (Rob. Brown, juin). — Some books on Roman archaeology : HÜBNER, Röm. Herrschaft in Europa (recueil d'essais fort utiles); P. LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (« a. useful and valuable publication »). — CAGNAT, L'année épigraphique 1889 (« a continuation of Cagnat's admirable epigraphic summaries »). — Das röm. Lager in Bonn. — Archaeol. epigr. Mittheil. XXI, 1.

The Athenaeum, n° 3270 : W. M. ROSSETTI, Dante Gabriel Rossetti as designer and writer. — Waifs and strays of Celtic tradition. Argyllshire series, n° II, folk and hero tales, coll., ed. and transl. by MAC INNES, with notes by the editor and NUTT. — EDWARDS, The Romanoffs tsars of Moscow and emperors of Russia (intéressant, quoique non sans négligences). — THOMSON (Jos.), Mungo Park and the Niger. — Theological books : WESTCOTT, The Epistle to the Hebrews, the Greek text, with notes and essays; ORELLI (von), The prophecies of Jeremiah, transl. by BANKS. — M. Baber (not. nécrol.). — Washington's ancestry. — Theories about Junius (Rae).

Litterarisches Centralblatt, n° 27 : BRANDT, Die mandäische Religion. — Antonini Placentini itinerarium mit deutscher Uebers., p. p. GILDEMEISTER. — KLEE, Geschichtsbilder aus der deutschen Urzeit (fait d'une façon intéressante). — SEELIGER, Erzkanzler u. Reichskanzler (travail très soigné qui aboutit à des résultats importants et qui est précieux pour l'histoire de l'administration). — PFLUGK-HARTTUNG, Gesch. des Mittelalters, I. (On avait jusqu'ici Dahn et Kaufmann. Mais Dahn qui comprend quatre gros volumes, est si proluxe et si irrégulièrement composé

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28

— 14 juillet —

1890

Sommaire : 304. WHITNEY, Grammaire sanscrite. — 305. LOCH, Les épitaphes grecques. — 306. PAPADIMITRACOPOULOS, La prononciation erasmienne. — 307. BRESSLAU, Manuel de diplomatique, I. — 308. KNUTTEL, Les pamphlets de la bibliothèque de La Haye. — 309. GÜNTHER, Kepler et le magnétisme terrestre. — 310. SCHIPPER, Shakspeare et Bacon. — 311. NERI, Etudes bibliographiques et littéraires. — 312. SOURCHES, Mémoires, p. p. COSNAC et PORTAL, v-ix. — 313. PUY-MAIGRE, Jeanne d'Arc au théâtre. — 314. M^{me} KRAFT-BUCAILLE, Causerie sur la langue française. — 315. SEIGNOBOS, Histoire de la civilisation contemporaine. — 316. MAUGRAS, Journal d'un étudiant pendant la Révolution. — 317. PATORNI, Abd-el-Kader. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

304. — William Dwight WHITNEY : *A Sanskrit Grammar*, including both the Classical Language, and the Older Dialects, of Veda and Brahmana. Second (revised and extended edition). Leipzig, Breitkopf and Härtel. London, Trübner and Co. 1889, xxv-552 p. in-8.

En rendant compte de la première édition de la grammaire de M. Whitney ¹, j'ai indiqué les caractères généraux de l'ouvrage, et j'ai rendu hommage aux admirables qualités qui, dès son apparition, l'ont mis aussitôt hors de pair. Je n'ai donc plus à décrire, encore moins à recommander de nouveau un livre qui, depuis dix ans, est dans toutes les mains, et je me bornerai à indiquer brièvement en quoi se distingue cette seconde édition. C'est à bon droit que M. Whitney la déclare « revue et augmentée ». Le nombre et l'ordre des paragraphes sont restés les mêmes, de façon que toute référence à l'ancienne édition reste valable pour la nouvelle; mais le nombre de leurs subdivisions a été considérablement augmenté, et à peine en est-il un seul qui n'ait reçu quelque addition. L'auteur y a incorporé, en tant qu'elles concernent la grammaire générale, les données recueillies et publiées par lui sous forme de supplément en 1885 ². Il a aussi mis à profit les observations de M. Holzmann ³ et celles d'autres savants. Les anomalies, les exceptions, les exemples, tant pour la phonétique et la morphologie que pour la syntaxe, ont été multipliés ou enregistrés d'une façon plus complète. La statistique de la langue est devenue encore plus riche et plus précise. La rédaction même, déjà si irréprocha-

1. *Revue critique* du 11 juillet 1881.

2. *The Roots, Verb-forms and Primary Derivatives of the Sanskrit Language*. Leipzig, Breitkopf and Härtel, 1885.

3. *Grammatisches aus dem Mahabharata. Ein Anhang zu W. D. Whitney's Indischer Grammatik*. Ibidem, 1884.

ble, a vu disparaître ses dernières imperfections. Les chapitres relatifs à l'alphabet et à la phonétique ont été portés ainsi de 79 pages à 87, avec une augmentation d'un dixième; pour l'ensemble, cette augmentation a été d'un huitième, 551 pages au lieu de 485. Et, pour bien apprécier ces chiffres, il faut se représenter comment ils se décomposent; il faut y voir le total de milliers d'additions dont les plus étendues dépassent rarement les proportions d'un membre de phrase. Quant aux suppressions, comme on pouvait s'y attendre en une œuvre d'une doctrine si sûre, elles ont été infiniment moins nombreuses. En me reportant à des cas qui m'avaient frappé jadis, je n'en ai relevé que deux : au paragraphe 21, M. W. a retiré une observation sur l'origine relativement récente de la prononciation *samvrita* de l'*a* bref, et au paragraphe 69 il a atténué son verdict sur le caractère purement théorique du *jihvāmūliya* et de l'*upadhmāniya*. Sur ce dernier point, j'aurais aimé trouver une rétractation plus complète. Les inscriptions ne permettent pas de douter de l'usage pratique de cette notation. Dans des parties écartées de l'Inde, comme le Cashmire, elle s'est conservée jusqu'à une époque toute récente dans l'écriture des manuscrits et, peut-être, a-t-elle laissé une trace dans les fluctuations de l'orthographe commune pour le groupe de sifflante + *k*, *kh*; car, dans plusieurs alphabets archaïques, il est difficile de distinguer le *śh* du *jihvāmūliya*. Par contre, une addition, si je la comprends bien, est de trop : au paragraphe 571 c, à propos du sens bénédictif attribué par les grammairiens à l'impératif en *tāt*, M. W. ajoute cette fois : « No instance of such use appears to be quotable. » Il faut que je ne saisisse pas bien la portée de l'observation; car l'usage très fréquent de cette forme, précisément dans les stances de bénédiction, ne peut faire doute.

En fait d'omissions, il va sans dire qu'il n'y a rien d'important à signaler. Peut-être M. W. aurait-il pu dire que la contraction de *saisha* pour *sa esha* est si fréquente dans la langue épique qu'on pourrait tout aussi bien la présenter comme étant la règle. J'aurais aussi voulu voir du moins discuter les formes verbales avec infixes préjoratif *ak* mentionnées par Patanjali et par d'autres grammairiens, et dont M. Aufrecht croit avoir trouvé un exemple dans le *Kaushîtaki Brâhmana*¹. M. W. a relevé assez de formes rares et même uniques pour admettre encore celle-ci. Enfin, je regrette qu'il n'ait rien dit des optatifs avec la signification du passé que M. Holtzmann a signalés dans le *Mahâbhârata*². Depuis, j'en ai relevé d'autres dans des inscriptions du Cambodge³ et, dans celles de Campâ, préparées par feu Bergaigne et qui paraîtront prochainement, ces exemples ne se comptent pas⁴. La même dépra-

1. *Zeitschr. d. Deutsch. Morgenl. Gesellsch.* XXXIV, p. 175.

2. *Grammatisches aus dem Mahabharata*, p. 42.

3. *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, XV A, 2 et 5; B, 4.

4. Dans le *Mahâbhârata* et au Cambodge, les cas se réduisent à des optatifs de la forme *iyât*, *bhūyât*, ce qui peut s'expliquer comme une sorte de pracritisme. Mais à Campâ, la confusion s'est étendue à des optatifs de thèmes en *a*, comme *bhavet*.

vation, apparaissant à des distances pareilles, devient privilégiée. Elle est un des rares indices qui nous permettent de supposer que, même en sanscrit, il y a eu parfois une règle d'usage en contradiction avec la grammaire officielle. Comme on voit, ce sont là de simples vétilles; et je doute fort que de meilleurs yeux que les miens en trouvent beaucoup d'autres et de plus graves. Depuis dix ans, l'œuvre de M. Whitney est notre meilleure grammaire sanscrite. Il est à prévoir qu'elle le restera longtemps encore.

A. BARTH.

305. — *De Titulla græcia sepulcralibus*. Dissertatio inauguralis quam.... publice defendet.... Eduardus LOCH. Regimonti, ex officina Leupoldiana, 1890. In-8, 64 p.

Cette *dissertatio inauguralis* d'un jeune élève de M. Gustave Hirschfeld est la première partie d'un travail d'ensemble sur les épitaphes grecques, travail dont le besoin se faisait vivement sentir et qui promet de fournir d'intéressants critères pour fixer la date et la provenance des inscriptions. Le premier essai de ce genre est la thèse latine de M. Vidal-Lablache (1871) sur les épitaphes d'Asie-Mineure; le second en date est le mémoire de M. G. Hirschfeld, publié dans les *Königsberger Studien* et dont nous avons rendu compte dans la *Revue* (1888, I, p. 269). Ces deux savants s'étaient surtout occupés des inscriptions qui édictent des clauses pénales à l'adresse de ceux qui violeraient les sépultures; M. Loch a laissé de côté ces textes, qui appartiennent à l'époque de la décadence, pour étudier les épitaphes archaïques (p. 1-12), celles du ^v^e siècle (p. 12-17), les épitaphes attiques (p. 17-57), les formules des épitaphes attiques qui se rencontrent dans toute la Grèce (p. 57-62). Chemin faisant, il s'est occupé, après M. Brueckner, des bas-reliefs qui décorent les stèles attiques, scènes de réunion, banquets funèbres, et s'est inscrit en faux contre l'opinion qui place ces représentations familières dans le monde élyséen (p. 56). Cette partie de son travail est insuffisante; M. L. ne semble pas connaître les deux mémoires de M. Ravaisson (*Gaz. Archéol.*, 1876 et *Revue de l'histoire des religions*, t. II), dont les idées n'ont été que partiellement adoptées par M. Furtwaengler (*Sammlung Saburoff*, préface, p. 15 et suiv.). Mais les chapitres proprement épigraphiques de la dissertation de M. L. témoignent d'un dépouillement consciencieux et intelligent des textes, d'où il a tiré plusieurs observations nouvelles. M. Koumanoudis avait cru établir (*Ἀττικῆς ἐπιγρ. ἐπιτύμβιοι*, p. 452) que dans aucune épitaphe attique avant Euclide on ne rencontre le démotique du défunt; à la suite de M. Kirchhoff, M. L. montre qu'il faut modifier cette règle et dire seulement que le démotique ne se trouve dans aucune épitaphe écrite dans l'alphabet attique (tel qu'il était usité avant Euclide). On doit, en effet, attribuer au ^v^e siècle, comme l'a montré M. Koehler, bon nombre d'épitaphes où

l'alphabet ionien est employé avant la réforme qui l'introduisit dans l'épigraphie officielle. L'absence complète de la formule Χαῖρε dans les épitaphes de citoyens athéniens avait déjà été signalée ; M. L. confirme, sur ce point, la doctrine de M. Koumanoudis et écarte le témoignage de l'inscription C. I. A. III, 2200, qui paraissait faire exception à la règle. Les études de l'auteur sur la forme des noms, l'indication du patronymique et du démotique, sont conduites avec beaucoup de méthode et attestent une louable préoccupation de distinguer les époques.

Le latin de M. Loch est convenable, bien qu'embarrassé d'incises qui trahissent trop souvent, aux dépens de la clarté, une plume germanique.
Salomon REINACH.

306. — Th. PAPADIMITRACOULOS, Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς ἐρασμικῶν ἀποδείξεων. Athènes, 1889. In-8, 16-752.

M. Papadimitracopoulos est un homme studieux et passionné. Il en veut à Érasme. Il en veut aussi à M. Blass — Βλάσσιος — dernière incarnation du méchant Hollandais. Il croit volontiers que les découvertes récentes de la science sur l'évolution et la prononciation du grec — c'est tout un — sont une taquinerie personnelle d'Érasme ou de Blass à l'égard de M. P. et des Hellènes. Pour réfuter Érasme et M. Blass, il écrit un livre épais, il y accumule les citations¹, et ces citations sont exactes. Il a recueilli des faits en grand nombre ; est-il besoin d'ajouter que, pour les comprendre, la méthode a fait défaut ? Ce serait dur, mais sincère.

Nous ferons un seul reproche à M. P., et encore est-ce plutôt un doute que nous lui soumettrons. M. Papadimitracopoulos intitule son livre Βάσανος, etc. Ce titre, quand on cherche dans les dictionnaires, finit par signifier : *Critique des preuves*, etc. Mais le Grec, qui n'a pas de dictionnaire sous la main, pense immédiatement au moderne Βάσανο, qui veut dire *supplice*. Pourquoi, dès le seuil, jeter au lecteur cette prophétie menaçante ?

Jean PSICHARI.

307. — H. BRESSLAU. *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*. Tome I. Leipzig, Veit et C^{ie}, 1889, xxiv et 992 pp. in-8.

Si la longueur d'un compte-rendu devait être en proportion de la valeur du livre auquel il est consacré, celui-ci serait extrêmement étendu. Peu d'ouvrages, en effet, étaient attendus avec plus d'impatience et seront plus utiles que le *Handbuch der Urkundenlehre* de M. Bress-

1. M. P. n'a négligé qu'un seul petit article de la *Revue critique* (1887, n° 14, p. 261-268). Il est vrai que cet article ruine d'avance toute son argumentation et rend le livre superflu. — Disons aussi, pour être complet, que partout où l'auteur cite du grec moderne (entre autres, p. 519, n. 2), il le cite mal et sans compétence spéciale.

lau. Le nom de l'auteur est ici un sûr garant de l'excellence de l'œuvre. Dès son apparition, le livre de M. B. a figuré sur la table de tous les diplomates à la place la plus proche de la main.

Le manuel de M. B. aura deux volumes. Le premier est consacré à la partie générale de la diplomatie; l'autre contiendra la partie spéciale. Comme le titre l'indique, l'auteur n'a pas compris dans son sujet l'ensemble de l'Empire au moyen âge. Des trois royaumes dont il se composait : Allemagne, Italie, Bourgogne, il n'a cru devoir s'occuper que des deux premiers. Pour la Bourgogne, il l'a laissée en dehors de ses recherches. Les actes dressés dans ce pays appartenant scientifiquement à la diplomatie française, M. B. n'eût pu s'en occuper sans altérer le caractère spécial qu'il a voulu donner à son livre.

Depuis la publication du *Versuch eines vollständigen Systems... der Diplomatie* de Schönemann en 1818, c'est-à-dire depuis quatre-vingts ans, il n'a plus paru de traité de diplomatie digne de ce nom. En comparant l'ouvrage de M. B. avec celui de son devancier, on peut se faire une idée du prodigieux développement de la science pendant cette période. Les travaux de Sickel, de Ficker, de Böhmer et de tant d'autres ont renouvelé et précisé la méthode, augmenté les moyens d'information, mis plus de souplesse dans la critique et fait enfin de la diplomatie, cette science qui rend à l'étude du moyen âge autant de services que l'épigraphie à celle de l'antiquité, la plus exacte peut-être, des sciences auxiliaires de l'histoire.

Le livre de M. B. n'est pas seulement un exposé des travaux antérieurs. Venant après des maîtres, et maître lui-même, l'auteur a sur bien des points apporté des solutions nouvelles et fait la clarté. Son *Handbuch*, au mérite d'une connaissance impeccable de l'immense littérature du sujet, joint celui d'être un ouvrage original et de première main.

Comme je l'ai dit, le présent volume traite de la partie générale de la diplomatie. L'auteur a réservé pour le tome II l'examen spécial des caractères internes et externes des chartes et diplômes. La liste des chapitres du premier volume fera apprécier de suite la valeur de son contenu :

- I. Objet et définition de la diplomatie.
- II. Histoire de la diplomatie.
- III. Des diverses parties des documents diplomatiques et classification de ces documents.
- IV. Originaux, copies, registres, etc.
- V. Archives des papes, des rois francs et lombards, des empereurs, des rois de Sicile, des princes ecclésiastiques et laïcs, des villes.
- VI. Chancellerie des empereurs romains et chancellerie des papes.
- VII. Chancelleries des rois et empereurs francs, allemands, italiens.
- VIII. Autres chancelleries d'Allemagne et d'Italie.
- IX. La preuve par document écrit au moyen âge.
- X. Langue des documents diplomatiques.

XI-XII. Formulaire, actes, *Vorurkunden* et leur rapport avec les documents dressés d'après eux.

XIII. Pétition, supplique, consentement.

XIV. L'acte juridique et sa consignation par document (*Handlung und Beurkundung*).

XV. *Intervenientes* et témoins.

XVI. Date.

XVII. Matières sur lesquelles sont écrits les documents diplomatiques.

XVIII. Écriture des documents.

XIX. Sceaux.

Il faudrait, pour donner une idée de la richesse de ces dix-neuf chapitres, pouvoir en imprimer ici les sommaires. Tous sont également au courant de la science et pas un seul n'est écrit de seconde main. M. B. a tout vu, tout contrôlé. Là même où il semblerait qu'il ait pu se contenter d'exposer les résultats acquis par des recherches spéciales, on trouve encore dans son livre des additions, des rectifications de détail. Il n'y a pas un point, si minime soit-il, de la diplomatie de l'empire ou de l'Italie, pour lequel il ne faille désormais consulter son *Handbuch*. Quelques-uns des chapitres sont neufs d'un bout à l'autre. L'histoire des rapports de la chancellerie pontificale avec la chancellerie des empereurs romains (ch. vi) et celle de la preuve par écrit au moyen âge (ch. ix) appartiennent complètement en propre à M. Bresslau.

Comme on le voit suffisamment par cette courte analyse, le livre de M. B. est destiné aux diplomatistes et non aux étudiants en diplomatie. Le plan du travail n'a pas été, dans ces conditions, ce qu'il aurait dû être si l'auteur avait écrit pour des commençants. Le public auquel s'adresse M. B. le remerciera d'avoir surtout insisté sur les détails et ne songera pas à lui demander des divisions plus nettes, des catégories plus tranchées, une allure plus systématique. Tel qu'il est, d'ailleurs, le manuel est non seulement riche et original, mais aussi très commode. Chaque page est pourvue d'un entête spécial qui facilite singulièrement les recherches. Ajoutons que l'impression et la correction du volume sont irréprochables.

Il serait puéril de présenter ici des critiques de détail. M. B. a parcouru un champ immense dont bien des parties sont encore inexplorées. Il a vu et connu tout ce qu'il était possible de voir et de connaître, lu tout ce qu'il fallait lire. Humainement parlant, son travail est donc aussi consciencieux qu'il est complet. Il serait absurde, par exemple, de lui reprocher de n'avoir pas étudié davantage tant de chancelleries princières ou ecclésiastiques de second ordre, quand on sait où en sont encore aujourd'hui les études de diplomatie privée. Les chancelleries des Pays-Bas qui se sont constituées plus tôt et plus régulièrement que celles des autres territoires de l'empire, sont passées à peu près complètement sous silence dans son livre. Mais qui les a étudiées jusqu'à pré-

sent? Ni l'évêché de Liège, ni le comté de Hainaut, ni celui de Hollande, ni le duché de Brabant n'ont fait encore l'objet du moindre travail de diplomatique. D'ailleurs, ce qui est vrai de la Bourgogne, l'est en grande partie aussi de ces contrées. A bien des points de vue, les documents qui y ont été dressés au moyen âge rentrent plutôt dans le cadre de la diplomatique de la France que dans celui de la diplomatique de l'empire

Sur d'autres questions, M. B. s'attend lui-même à n'avoir pas emporté tous les suffrages. « Sur bien des points, dit-il, comme par exemple sur la classification des documents au point de vue formel, il sera toujours difficile d'obtenir l'assentiment unanime des spécialistes. Cela tient à ce que le moyen âge, abstraction faite de la chancellerie pontificale pendant les derniers siècles, n'a pas connu lui-même ni systématiquement appliqué une telle classification. Il en résulte que tout essai de classification a fatalement quelque chose d'artificiel et cela d'autant plus qu'il est plus compliqué. Chacun se fait à lui-même son système et personne ne parvient à faire disparaître toutes les objections. Heureusement, cette question si controversée a beaucoup moins d'importance qu'on ne l'a dit souvent. » Je m'arrêterai ici. Le compte-rendu d'un manuel est toujours difficile à faire. Tout manuel court, en effet, un grand risque : celui d'être jugé, non d'après ce qu'il est et ce que l'auteur a voulu qu'il fût, mais d'après ce que le lecteur voudrait qu'il eût été. Chaque spécialiste a dans la tête, plus ou moins précis, le plan d'un manuel de la science dont il s'occupe. Il faut se garder contre soi-même pour apprécier le travail d'autrui. Quand, comme c'est ici le cas, la science la plus solide, la plus grande sûreté d'informations, l'intelligence la plus complète des questions se trouvent réunies, la critique n'a pas à s'occuper de tel ou de tel détail. Elle ne peut que constater avec reconnaissance l'excellence de l'œuvre.

H. PIRENNE.

308. — *Catalogus van de Pamfletten-Verzameling berustende in de Koninklyke Bibliotheek....* door W. P. C. KNUTTTEL; St-Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1889, v, 598 p. 493 p. pet. in-4.

Le présent catalogue sera le bienvenu auprès de tous ceux qui ont à s'occuper de l'histoire des Pays-Bas et de l'histoire générale de l'Europe au XVI^e et au XVII^e siècle. La collection de La Haye est si riche en plaquettes ou feuilles volantes, relatives aux affaires politiques et religieuses du temps, que le répertoire de ces trésors, dressé par M. Knuttel, est bien près d'équivaloir à une bibliographie complète de la matière. En dehors d'une courte introduction, rédigée par M. F.-A.-G. Campbell, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque royale de La Haye, les deux volumes de M. K. ne renferment que des titres, avec quelques courtes notes explicatives là où l'éditeur les a cru indispensables. On

peut juger par là quelle masse de matériaux est accumulée dans ces mille pages de texte, et que de pièces, bien inédites pour les historiens actuels, quoiqu'elles soient sorties jadis des presses néerlandaises ou flamandes en un grand nombre d'exemplaires, renferme cette rubrique spéciale des collections de La Haye. Le premier volume s'ouvre avec l'avènement de Philippe-le-Beau ; le second se termine par les négociations relatives aux traités de Westphalie (1486-1648). Ils offrent aux érudits un ensemble de plus de 5,800 pièces, rentrant toutes dans la catégorie des brochures d'actualité (ayant de *un à trente* feuillets), tirées d'ailleurs dans tous les formats possibles et traitant les sujets les plus divers. Ce qui frappe, c'est la répartition chronologique, très inégale, de ces pamphlets. *Quatre* seulement se rapportent au règne de Philippe-le-Beau et 103 à celui si long pourtant et si mouvementé de Charles-Quint. Évidemment, le chiffre des publications d'alors doit avoir été bien plus considérable, en réalité, et les nôtres ne s'expliquent que par la date tardive de la formation des collections de La Haye. Le règne de Philippe II, jusqu'à la déclaration d'indépendance, en 1581, compte 466 pièces. Mais c'est surtout l'historien de la guerre de Trente-Ans qui maniera les volumes de M. K. avec plaisir ; il n'y a pas moins de 2,683 pièces relatives aux années 1620-1648, et l'on y trouvera dorénavant un guide aussi sûr qu'abondant en renseignements sur les mouvements de l'opinion publique des Pays-Bas à cette époque. Naturellement, la langue néerlandaise est celle de l'immense majorité des auteurs, généralement anonymes, de ces feuilles volantes. Un assez grand nombre sont écrites en latin, quelques-unes en français, très peu en allemand, ce qui ne laisse pas d'étonner, vu les rapports suivis de la République avec les états protestants du Saint-Empire romain. On n'analyse pas un catalogue de ce genre ; s'il est bien fait, on le signale à la reconnaissance des érudits, et nous nous empressons de satisfaire à ce devoir. Le jour où les bibliothèques de Munich, de Berlin, de Wolfenbüttel et d'autres encore, que nous pourrions nommer, publieront des répertoires analogues à celui de M. Knuttel, et permettront ainsi de prendre connaissance, autrement que sur place, des vastes collections analogues de brochures contemporaines qu'elles recèlent, un *desideratum* souvent formulé par les travailleurs sérieux serait réalisé, et leurs administrations auront bien mérité des études historiques.

R.

309. — S. GÜNTHER. *Johannes Kepler und der tellurisch-kosmische Magnetismus*. Extrait des *Georg. Abhandl.* de Penk. Vol. III, fasc. 2. Vienne, 1888.

L'on ne savait guère que Kepler au cours de ses spéculations astronomiques descendit parfois du ciel sur terre et toucha quelques problèmes de physique du globe. M. Brocard de Grenoble, dans son *Essai sur la*

météorologie de Kepler (1879-81) revendiqua, le premier, pour Kepler ce titre de gloire qui lui manquait. Stimulé peut-être par le savant travail de cet « étranger », auquel il rend hommage, M. Siegmund Günther, l'éminent historien de la géographie mathématique, met en lumière la part que prit Kepler au développement de la doctrine du magnétisme terrestre et cosmique.

Après avoir exposé les progrès et l'état de la question — avec un sens critique toujours en éveil et cette impeccable abondance d'informations qu'il a déployée déjà dans son *Lehrbuch der Geophysik* — M. G. recherche comment la théorie s'est formée dans l'esprit de Kepler. C'est la correspondance de l'astronome avec un Mécène allemand, Herwart v. Hohenburg, chancelier de Maximilien I^{er} de Bavière, qui livre le secret de cette genèse. M. G. ne laisse pas d'interroger les autres œuvres et rattache cette théorie spéciale à la cosmogonie singulièrement mystique de Kepler. La conclusion de M. G. est que Kepler s'est convaincu, après de longues études, de l'identité de la pesanteur avec le magnétisme terrestre et planétaire, mais qu'il a commis une erreur de formule, parce qu'il considère comme foyer d'attraction non le globe entier, mais simplement l'équateur.

Il suffira d'indiquer ici que Kepler prend désormais rang parmi ceux qui ont servi — de très haut — la géographie.

B. AUERBACH.

310. — Dr. J. SCHIPPER. *Zur Kritik der Shakspeare-Baconfrage*. Wien, 1889, in-8, iv, 99 pages.

Shakspeare est-il l'auteur des drames et des poèmes mis sous son nom? Voilà une question qui pourra surprendre plus d'un lecteur en France, mais qui a été posée depuis de longues années déjà en Amérique, — jusqu'en 1882 elle n'y avait pas suscité moins de deux cent cinquante-cinq mémoires ou articles de revue, — et qu'on a agitée également en Angleterre et en Allemagne. Dans ce dernier pays, entre autres, le comte Vitzthum von Echstädt, en 1888, a publié à Stuttgart, chez Cotta, un livre¹, où il l'examine et la résout négativement. Si cet ouvrage paraît avoir déterminé M. J. Schipper à prendre la plume, ce n'est pas à lui toutefois qu'il s'attaque et répond, mais à celui de l'écrivain américain Ignace Donnelly, paru la même année : *The Great Cryptogram Francis Bacon's Cipher in the so-called Shakspeare-Plays*, publication en deux énormes volumes, l'une des plus étranges qu'aient pu inspirer l'amour du paradoxe, ainsi que l'absence la plus complète de tout esprit critique et, disons le mot, du bon sens le plus vulgaire.

Ce n'est pas Shakespeare qui a composé les œuvres mises sous son nom ; son éducation négligée, sa jeunesse aventureuse et misérable, la vulgarité du milieu où il a grandi, l'ont rendu incapable de concevoir

1. *Shakespeare und Shakspeare. Zur Genesis der Shakspeare-Dramen*.

et d'écrire des drames et des poèmes aussi admirables et passionnés'; il a pu jouer les pièces qu'on lui attribue, c'est de la plume de Bacon qu'elles sont sorties; lui seul a été capable de produire ces chefs-d'œuvre qui témoignent d'une connaissance si profonde du cœur humain. Et ce ne sont pas seulement les drames shakespeariens qu'il a composés, mais encore ceux qui sont attribués à Marlowe. Comment l'homme d'état a-t-il pu trouver le temps, au milieu de ses nombreuses occupations, d'écrire tant de pièces de théâtre? Comment se fait-il, que le philosophe, qui s'est refusé lui-même tout espèce de talent poétique — *I profess not to be a poet*, a-t-il écrit quelque part — en a-t-il pu montrer un si grand et aussi réel? Enfin pourquoi Bacon a-t-il si soigneusement caché qu'il était l'auteur de drames, qui lui auraient procuré tant de gloire et les a-t-il mis sous le nom de Shakespeare? Voilà quelques-unes des objections principales qu'on peut faire à ceux qui attribuent à Bacon les œuvres du grand tragique anglais. M. Donnelly les a prévues et a cherché à y répondre. Il lui paraît tout simple que Bacon, pour se reposer sans doute de ses graves occupations, ait composé des pièces de théâtre, comme il lui est arrivé d'en faire représenter à l'occasion de fêtes qu'il donna; on voit ce que vaut la raison. Le style des œuvres philosophiques de Bacon, dit encore le critique, rivalisant ici avec Mrs. Pott, qui, elle aussi soutient cette jolie thèse¹, offre plus d'une ressemblance avec celui des drames shakespeariens, et il fait de nombreux rapprochements, qui ne prouvent qu'une chose, c'est que Bacon et Shakespeare, ce qui ne peut surprendre de la part de contemporains, parlaient la même langue, celle même du xvi^e siècle. Enfin, Bacon a caché, il est vrai, qu'il était poète dramatique, mais c'était pour ne pas compromettre son crédit d'homme d'état, comme si, à l'époque où il vivait, le nom de poète n'avait pas été une recommandation, bien loin d'avoir été une cause de discrédit; — M. J. S. en donne de nombreux exemples.

Mais si Bacon s'est tu pendant sa vie, il n'a pas voulu que la postérité restât dans l'ignorance de ce qu'il avait fait; elle l'a appris dans le « grand cryptogramme » découvert par M. Donnelly, et qu'il s'est bien gardé néanmoins de nous faire connaître en entier. Ce qu'il nous en dit toutefois suffit pour nous édifier, sinon sur la paternité poétique de Bacon, du moins sur l'état intellectuel de M. Donnelly. Le lord chancelier a bien mis ou laissé mettre le nom de Shakespeare sur les drames qu'il avait composés; il les a même laissé publier, après la mort de cet auteur prétendu, sous son nom de convention; mais il a pris soin d'avertir la postérité: si on n'en a rien su jusqu'à notre époque, c'est qu'on avait mal lu les œuvres poétiques du philosophe. M. Donnelly a été plus habile ou plus heureux; il a découvert dans le *Henri IV* la réfutation de l'erreur si longtemps accréditée; aux pages 74, 75, 76 de l'édition prin-

1. Mrs. Pott, n'est pas la seule femme qui ait attribué à Bacon les drames de Shakespeare; mais s'il a eu des adversaires, le grand tragique a trouvé aussi des défenseurs parmi le sexe faible.

ceps se trouvent éparés les mots d'une déclaration qui ne laisse plus l'ombre d'un doute; les voici tels que les a réunis la patience du voyant américain :

Seas ill said that more low or Shak'st spur never writ a word of them ;

ce qui signifie :

Cecil dit que Marlowe ou Shakespere n'en ont jamais écrit un mot (de ces drames).

Qui hésiterait encore à croire après une preuve aussi convaincante ?

On pourrait demander pourquoi M. Donnelly n'a pas trouvé d'autres déclarations dans cette pièce ou dans les autres drames de Shakespeare; mais celle-ci suffit sans doute, et il me semble même que c'était assez de la citer pour réfuter l'auteur du *Great Cryptogram*; on ne discute pas avec un écrivain capable d'avancer une pareille insanité. M. J. S. a cru bon de le faire néanmoins; il s'est attaché entre autres à venger Shakespeare de l'indignité que M. Donnelly fait peser sur lui; il a rassemblé tous les témoignages, — depuis la diatribe de Robert Greene en 1592, jusqu'à l'éloge de Milton en 1632, en faisant la plus grande place, comme de juste, aux vers admirateurs de Ben Jonson, — qui prouvent que tous les contemporains ont vu dans Shakespeare l'auteur des drames et des poèmes qui portent son nom. La démonstration est complète; si elle n'était pas nécessaire pour quiconque est de sang froid, elle servirait à montrer à quelles théories étranges peut conduire un esprit paradoxal et faux; à cet égard M. J. Schipper n'a pas eu tort d'écrire son livre et il m'a semblé qu'il pouvait y avoir aussi quelque intérêt à en parler, — même un peu longuement, — ne fut-ce que pour mettre les lecteurs de la Revue au courant d'une polémique, que beaucoup d'entre eux peut-être ignoraient.

Ch. J.

311. — Achille NERI. *Studi bibliografici e letterari*. Gênes, typ. des sourds-muets, 1890, in-12 de 297 p. Prix : 3 fr.

M. Neri vient de réunir en volume, en les remaniant et les complétant, une série d'articles parus dans diverses revues. On notera ceux qui regardent un opuscule ignoré de Giorgio Sommariva, poète véronais contemporain de l'expédition de Charles VIII, un manuscrit de musique du xvi^e siècle, des autographes de Chiabrera et la *Galatea* du même poète, quelques traductions de Juvénal (Leone Allacci, etc.), la chronique génoise des Stella, publiée par Muratori, la dernière œuvre de Goldoni, les vieux almanachs milanais, etc. Je signale particulièrement le travail sur Goldoni et la supplique inédite, par laquelle l'illustre écrivain, vieilli et malade, privé par le décret de la Convention de son traitement annuel sur la Liste civile, s'adressait « aux Représentants de la République françoise pour obtenir de leur bienveillance et de leur justice les moyens de subsister pendant le peu de jours qui lui restent à

vivre avec sa femme septuagénaire ». Cette supplique, d'un ton simple et digne, fut, comme on le sait, écoutée. Tout le volume de M. Neri est d'une bonne érudition, consciencieuse et intéressante.

P. N.

312. — **Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV**, publiés d'après le ms. authentique par le comte de COSMAC (Gabriel Jules) et Edouard PONTAL. Tomes V-IX. Paris, Hachette, 1888-1889.

La publication de ces mémoires suit son cours avec une régularité parfaite, et les volumes succèdent aux volumes, sans que l'intérêt devienne plus vif. C'est toujours un recueil des *on-dit* du temps de Louis XIV; plus on avance, plus on trouve de phrases commençant par « *On sut, on eut avis, on apprit, on eut nouvelle, on disait, on parlait de...* ». Si le lecteur est désireux de savoir le plus ou moins bien fondé de ces informations, c'est à lui à chercher ses renseignements ailleurs. Le marquis de Sourches dit parfois que la nouvelle annoncée ne fut pas confirmée, ou même qu'elle se trouva fausse; quant à ses éditeurs, leur discrétion est beaucoup plus grande; ils n'ont pas cru devoir contrôler. Même silence relativement aux indications que l'on pouvait espérer d'eux lorsque Sourches dit, par exemple, à la date de 1695, que l'évêque de Langres était malade (t. IV, p. 71). Comment se nommait cet évêque? Lecteur curieux, vous n'avez qu'à consulter la *Gallia christiana* ou les autres recueils de ce genre que tout le monde a évidemment sous la main, et vous saurez que l'évêque de Langres, mort en 1695, à l'âge de 90 ans, se nommait Louis-Marie-Armand de Gordes. On trouve pourtant çà et là quelques notes, surtout pour constater que tel ou tel nom est resté en blanc dans le manuscrit, rarement pour combler les lacunes signalées.

Mais si nous voulons savoir combien de fois Louis XIV a eu le dévoiement, si nous désirons compter les accès de fièvre de M^{me} de Maintenon; si, en un mot, nous sommes curieux d'apprendre ce que peut indiquer un apothicaire de profession, le marquis de S. est sur ces matières d'une abondance extraordinaire, et l'on a cru s'apercevoir qu'il avait entre les mains, ce grand prévôt de France, de véritables journaux d'apothicaire.

Ajoutons, pour être juste, que ces mémoires, généralement si secs, si décharnés, sont parfois d'un intérêt relatif, notamment quand il est question de la jeune princesse de Savoie, devenue duchesse de Bourgogne, ou encore quand l'auteur relate quelques faits de guerre comme ceux de Vendôme en Espagne, quelques exploits de marins tels que Jean Bart et Pointis. Mais, en somme, il est toujours vrai que les mémoires du marquis de Sourches sont absolument illisibles, que l'absence totale de tables partielles les rend d'un maniement très difficile, et qu'ils ne peuvent être utiles qu'à un fort petit nombre d'érudits cher-

chant à connaître les menus événements d'une année déterminée. C'est quand ils seront publiés en entier, avec de bons index, qu'ils pourront rendre quelques services aux historiens désireux de contrôler l'exactitude de Saint-Simon ou de Dangeau.

A. G.

313. — Comte de PUYMAIGRE. *Jeanne d'Arc au théâtre* 1439-1890. Paris, A. Savine, 1890, in-8 carré de 11-115 p.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue critique* que j'ai besoin de le dire, l'étude de M. de Puymaigre sur les œuvres dramatiques où figure la Pucelle, est l'œuvre d'un consciencieux érudit et d'un spirituel écrivain. M. de P. a su mettre autant d'agrément que d'exactitude dans son dénombrement, accompagné de force citations dont plusieurs sont tirées de livres ou livrets d'une grande rareté. Le travail est complet, et M. de P. a pu dire (p. 11) : « Je ne crains pas d'avoir commis trop d'oublis dans la longue période qui commence en 1439 par le *Mystère du siège d'Orléans* et finit en 1890 par la pièce remaniée de M. J. Barbier. Je crains plutôt d'avoir trop arrêté mon lecteur devant bien des écrivains au sujet desquels j'aurais dû peut-être lui répéter le vers de Dante : *Non ragioniam di lor, ma guarda et passa.* » M. de P. mentionne d'une plume légère et rapide une soixantaine d'œuvres dramatiques inspirées par Jeanne d'Arc¹. Citons-en quelques-unes : le *Mystère*, de 20,529 vers, publié par MM. Guessard et de Certain ; l'*Histoire tragique de la Pucelle d'Orléans*, par le P. Fronton du Duc, représentée devant Charles III, duc de Lorraine, le 7 septembre 1580², la pièce attribuée à Shakspeare, et dont, pour l'honneur du grand poète, on voudrait lui refuser la paternité ; la pièce de Virey des Graviers (Rennes, 1600), et la *Grande pastorale* de Nicolas Chrétien, 1608 ; la *Joanna Darcia* de Nicolas de Vernulz, de Louvain, 1656 ; *Jeanne-d'Arc*, tragédie en prose de l'abbé d'Aubignac, 1642 ; la *Juana de Francia* de Lope de Vega, pièce dont on n'a que le titre⁴ ; la *Jungfrau Von Orléans*, 1802,

1. Aucun personnage, dit-il (p. 1), n'en a inspiré autant. En France seulement, on en compte plus de cinquante. On a fait débiter à Jeanne d'Arc de la prose de drame, déclamer des alexandrins de tragédie, chanter des vers d'opéra : on l'a fait gesticuler dans des pantomimes, galoper dans des cirques, on lui a même fait fredonner des couplets de vaudeville.

2. On remarquera (p. 9) une excellente note bibliographique sur les éditions de la tragédie du jésuite bordelais. M. de P. cite p. (p. 11) « un beau vers » du « mauvais poème » de Chapelain :

Elle se cherche en elle et ne s'y trouve plus.

En revanche, il cite (p. 43) un vers bien « étrange » que le même poète met dans la bouche de Jeanne interpellant Agnès :

Éloigne de ce camp ton agréable peste!

3. M. F.-V. Hugo ne croit pas que Shakspeare ait écrit la *première partie de Henri IV*, où est si déplorablement souillée la mémoire de la bonne Lorraine.

4. Encore n'est-il pas certain qu'il s'agisse là de notre Jeanne! M. de P. a, ce me semble, un peu trop facilement adopté la conjecturale théorie de M. de Latour

de Schiller; la *Jeanne d'Arc* de Dumolard, jouée sur le théâtre d'Orléans, en 1807; celle de M. de Puymaigre (Metz, 1843), dont l'auteur parle avec une charmante bonhomie. Nous arrêterons là l'indication des excellentes analyses et appréciations du critique, et nous reproduirons ses conclusions (p. 115): « Les noms des auteurs dramatiques inspirés bien ou mal par Jeanne d'Arc forment une longue liste. Est-elle close? Cela n'est pas probable. Sans doute l'avenir garde de nouveaux poètes à la Pucelle d'Orléans, mais dès à présent, tout en souhaitant qu'un sujet si beau, si propre à éveiller les plus nobles sentiments soit encore souvent traité, ne peut-on penser que jamais on n'aura sur Jeanne d'Arc rien de plus émouvant, de plus sublime que sa chronique, que son procès, que la vérité? »

T. DE L.

314. — *Causeries sur la langue française*, le Goût, la Poésie champêtre, par M^{me} KRAFFT-BUCAILLE, officier d'Académie, membre de la Commission des brevets et du Conseil d'administration du Lycée de filles de Nice. 1 vol. in-12, 300 pages. Prix : 3 fr. 50. Paris, Perrin et C^{ie}, 1890.

Cet ouvrage est un recueil de leçons ou de conférences prononcées sans doute devant un auditoire féminin. Il se divise en trois parties : 1^o origines, difficultés, mérites, bizarreries de la langue française ; 2^o le goût ; 3^o la poésie champêtre. Le livre, heureusement, n'a que 300 pages aux lignes très espacées, ce qui ne l'empêche pas d'être mauvais ; s'il était plus long, il serait détestable. M^{me} Krafft-Bucaille prouve une fois de plus qu'il est impossible de parler raisonnablement de ce que l'on ignore ou de ce que l'on ne sait que très superficiellement. Le premier chapitre est un ramassis de toutes sortes de sornettes où l'auteur nous débite quelques souvenirs personnels sur la maison d'éducation de Saint-Denis, cite un calembour échappé à Napoléon I^{er}, un bon mot de M^{me} Théodora Malher, et en arrive, je ne sais par quelle transition, à nous raconter que le participe passé « l'amphibie de la grammairie, est plus capricieux qu'une jolie femme, qu'il s'accorde par ici, se désaccorde par là », tandis que chez nos voisins d'Outre-Manche « ce bon participe, aussi bien que son frère l'adjectif, possède au plus haut degré le flegme britannique ». Après ces préciosités qui ont dû faire pâmer d'aise les Cathos et les Madelons, car il y en a encore, M^{me} K.-B. passe à l'origine du français, lequel, dit-elle avec assurance « commence à poindre dans les *poèmes* de Roland et les *Chroniques de Turpin* ». Elle ne se doute guère que ces chroniques ont été écrites en latin, et qu'il y avait presque trois siècles que notre langue existait quand elles ont été mises en français. On ne lira pas sans étonnement cette affirmation que Charles d'Orléans, Villon, Commynes, sont les précurseurs de

(*Jeanne d'Arc sur la scène espagnole*, dans la *Revue britannique* du 10 octobre 1875).

la Renaissance. Quant à Antoine Muret, qui a écrit en latin, il est mis au nombre de ceux qui, au xvi^e siècle, ont enrichi et épuré la langue française. Cette causerie qui, comme on le voit, fourmille d'aperçus tout nouveaux, se termine par une citation de Maupassant « un de nos auteurs contemporains, choisi parmi les plus dans le mouvement comme idées philosophiques et comme formules de style ». L'autorité du jeune romancier est invoquée pour renforcer un précepte de Boileau : assurément l'auteur de *Bel Ami* ne s'attendait pas à tant d'honneur.

La seconde *Causerie* n'est pas inférieure à la première. M^{me} K.-B. commence par faire une excursion dans les « régions culinaires » (car elle entretient d'abord son auditoire du *goût physique et matériel*), puis elle s'étend assez longuement sur les gastronomes célèbres, depuis Brillat-Savarin jusqu'à Monselet, et enfin nous donne le menu du banquet offert, en l'an de grâce 1889, par la ville de Paris aux maires de toutes les communes de France, lequel « fut servi miraculeusement chaud et en deux heures », ce qui est aussi instructif qu'intéressant, et ce qui prouve quels progrès nous avons faits depuis Nemrod qui dévorait son gibier tout froid et tout cru. M^{me} K.-B. traite ensuite du goût dans les œuvres d'art et dans la littérature : « L'esclavage, la religion du temps et les combats de bêtes annihilèrent la sensibilité » et empêchèrent qu'il se développât chez les anciens. Il y en a sans doute dans Aristippe (il paraît que M^{me} K.-B. a lu les ouvrages de ce philosophe), dans Ovide et même dans Horace, mais « que de passages chez eux sont en opposition avec le goût de nos jours » ! Pour le moyen âge « il n'offre aucun intérêt sous le rapport du goût », et l'auteur « ne pense pas qu'il y ait choses très intéressantes à en dire ». Ce n'est qu'au xvi^e siècle et surtout au xvii^e que le bon goût « s'insinue dans des sociétés qui jusqu'alors en avaient fait peu de cas », grâce à l'influence féminine « affirmée ». C'est pourquoi M^{me} K.-B. nous fait un historique rapide des salons, à partir de M^{me} la marquise de Rambouillet jusqu'à M^{me} Swetchine, en regrettant fort qu'aujourd'hui ils aient été remplacés par les clubs, les cercles, les cafés, les estaminets « où les mœurs ne sont assurément pas bien jolies ». Quelques pages sur la révolution littéraire de 1830, qui « commença par une crise de germanisme et d'anglomanie », et sur la Mode « qui est un des sceptres du goût », mettent fin à cette très divertissante leçon.

La troisième et dernière, sur la poésie champêtre, permet à M^{me} K.-B. de se promener ou plutôt de courir à travers champs, c'est-à-dire de raconter toute sorte de choses *ab hoc* et *ab hac* avec la plus plaisante assurance. Ainsi elle affirme que « la Bible n'est qu'une succession de tableaux champêtres » (l'a-t-elle lue ?), que les Égyptiens ont eu nécessairement une littérature pastorale, vu qu'ils adoraient le bœuf, le chien, le chat et les légumes.

Il paraît que chez nous, Charles d'Orléans et la fidèle Clotilde de Sur-

ville (dont les poésies ont été faites par Vanderbourg, au commencement de ce siècle), peuvent être classés parmi les poètes pastoraux, et des centaines d'autres, jusqu'à Sainte-Beuve, Lamartine et Hugo, car M^{me} K.-B. trouve partout de la « bergerie », comme feu Raspail se faisait fort de trouver de l'arsenic dans tous les barreaux de chaise. Elle nous apprend que Boileau « savait cent fois mieux que Malherbe ce que pouvait être le véritable amour », et que l'*Ismène* de Fontenelle, dialogue de la plus fine galanterie « est assez semblable aux compliments et aux déclarations qui se font sous le feu des lustres, en papillonnant de l'éventail ». Voilà un passage qui pourrait faire rêver les jeunes filles, comme les quelques lignes où il est question de M^{me} du Bocage « qui était coiffée à coiffer tout le monde », et de M^{me} Tallien « qui tenait plus à mettre en relief la beauté de ses formes que le talent de sa couturière ». Il y en a bien d'autres de cette espèce, mais je suppose que ce livre n'a pas été fait pour les jeunes filles. En somme, cet ouvrage de M^{me} Krafft-Bucaille ne m'empêche pas de reconnaître qu'il y a eu, qu'il y a encore des femmes qui ont écrit et écrivent délicieusement de jolis riens et des choses sérieuses, et de trouver très brutal ce mot de Napoléon : « Il faut que les femmes tricotent ¹. »

A. DELBOULLE.

315. — Ch. SEIGNOBOS. *Histoire de la civilisation contemporaine*. 1 vol. in-12, 424 pages. Paris, G. Masson, 1890.

Comme le titre le fait deviner, M. Seignobos n'a pas voulu faire une œuvre d'érudition; il n'a pas non plus eu la prétention de composer une philosophie de l'histoire contemporaine et de dégager des lois de l'énorme masse des faits. Dans sa pensée, son livre n'est qu'un livre de classe. Quand les élèves possèdent dans leur mémoire les principaux événements de l'histoire, leur tâche n'est pas terminée : ils doivent discerner quelle est l'importance relative de chacun de ces événements, s'il a été un bien ou un mal, s'il a contribué au progrès ou, pour mieux dire, s'il a amené une transformation dans la société. M. S. a voulu les aider dans cette étude générale : et, pour eux, il a écrit successivement trois ouvrages : la *Civilisation ancienne*, la *Civilisation au moyen âge et dans les temps modernes*, enfin, la *Civilisation contemporaine*.

Pour réussir dans ce dessein, il était nécessaire de réunir deux qua-

1. M^{me} K.-B., qui ne me semble pas avoir l'oreille très poétique, estropie superbement, page 29, un vers de Molière :

Oh ! *vicissitude* à mon oreille est rude.

Il faut lire : (en petit)...

Ah ! *sollicitude* à mon oreille est rude.

P. 137. « De ses gais festins on exilait la gêne », vers de onze syllabes.

P. 195. Bion, poète pastoral, est appelé *Dion*.

lités en apparence contradictoires. M. S. les possède l'une et l'autre, et c'est ce qui donne à ces volumes une très haute valeur.

La première est une grande curiosité, qui s'applique à tous les faits, à toutes les idées, à toutes les manifestations de l'esprit humain. Tel historien n'attache d'importance qu'aux événements militaires ; tel autre croit avoir rempli sa tâche quand il a suivi les intrigues d'une négociation diplomatique et quand il a raconté, pendant une certaine période, les relations de la France avec les pays voisins ; un troisième étudie seulement les institutions. M. S., lui, ne fait pas de semblable choix ; dans la *Civilisation contemporaine*, qu'il fait dater avec raison, non de 1789, mais du milieu du XVIII^e siècle, vous trouverez un remarquable résumé des campagnes de la Révolution et de l'Empire ; vous y lirez des pages fort bien faites sur les négociations et les traités de paix, notamment sur le congrès de Vienne et sur la politique des congrès ; enfin, vous y verrez quelle était la situation de la France en 1789, et quelles constitutions multiples notre pays s'est données de 1791 jusqu'en 1875. Mais là ne se borne pas la curiosité de l'auteur. Comment faire une histoire de la civilisation sans jeter un coup d'œil sur les lettres et les arts ? M. S. leur a consacré d'excellents chapitres ; je le félicite d'avoir osé, dans un livre de classes, nous dire ce qu'était l'école réaliste et de citer, avec Alphonse Daudet, Émile Zola ; je le félicite surtout d'avoir donné une place aux littérateurs et artistes étrangers, qu'il semble bien connaître ; des écrivains comme Thackeray, Tolstoï, Freytag, des sculpteurs comme Thorwaldsen et Schwanthaler, des musiciens comme Richard Wagner doivent être appréciés dans une histoire du XIX^e siècle. Ce n'est pas encore tout. On sait de quelle importance sont de nos jours les questions économiques et sociales ; M. S. n'a eu garde de les négliger ; il a fait connaître avec clarté les doctrines de Lassalle et de Karl Marx ; il a expliqué ce qu'étaient un collectiviste et un anarchiste ; il a même dit quels efforts on a tentés pour amener l'émancipation civile et politique de la femme.

Mais comment faire contenir tant de choses dans un livre assez petit ? Comment, sans être confus, et en restant toujours clair, exposer tant de faits, tant de systèmes ? M. Seignobos y a réussi, et c'est la seconde qualité dont nous parlions. Il y a réussi, d'abord parce qu'il a lui-même une vue très nette de l'histoire, des idées personnelles très arrêtées, parfois un peu tranchantes ; parce qu'ensuite il sait enfermer ses opinions en des formules simples et précises ; enfin parce qu'il prend soin de très bien diviser ses chapitres, d'annoncer d'avance son plan, de ne le jamais perdre de vue et de le reprendre à l'occasion (cf., p. 83, ce qu'il dit de l'ancien régime ; le même plan se retrouve p. 108, et servira à résumer l'œuvre de la Constituante).

Pour tous ces motifs, malgré quelques petites erreurs de détail ¹, ce

1. P. 86, M. Seignobos prétend qu'avant 1789 les États provinciaux votaient l'impôt foncier ; la quotité de cet impôt était fixée par le conseil du roi ; les États

livre intéressera non seulement les élèves pour lesquels il a été écrit, mais encore les historiens de profession. Il apprendra à ceux-là à réfléchir; il leur montrera qu'en histoire les faits ne sont qu'une matière première, que l'essentiel est d'en saisir l'enchaînement et la portée. Ceux-ci feront leur profit d'une série d'observations de détail fort justes; ils retiendront quelques-unes des formules *énoncées*, celle-ci, par exemple, qui nous dépeint fort bien l'état actuel du monde : « Le monde civilisé se trouve pris entre deux courants opposés. La civilisation commune crée un courant *international* qui pousse les peuples à se sentir solidaires et à se rapprocher; les réalités et les haines créent un courant *national* qui pousse les peuples à s'isoler et à se traiter en ennemis. De la force de ces courants dépendra l'avenir du monde »; ils entreront en communion d'idées avec un esprit vif, tout-à-fait dégagé de préjugés.

Ch. PFISTER.

316. — G. MAUGRAS. *Journal d'un étudiant pendant la Révolution*, 1789-1793. Paris, Calmann-Lévy, 1890. In-8, xi et 393 p. 3 fr. 50.

M^{me} Jardel-Géraud a confié à M. Maugras la correspondance de son père, Edmond Géraud. Cette correspondance s'étend de décembre 1789 à décembre 1792; Edmond Géraud, fils d'un riche armateur bordelais, faisait alors ses études à Paris, sous la direction d'un jeune médecin du nom de Terrier; et, de temps en temps, Géraud ou Terrier mandaient à Bordeaux les événements du jour. M. M. aurait dû nous donner purement et simplement le texte de ces lettres, comme l'a fait M. Lockroy en publiant le *Journal d'une bourgeoise*. Il a mieux aimé grossir son volume, en reliant les lettres ou extraits de lettres par quelques lignes d'explication ou de récit et par des citations du *Journal d'une bourgeoise*, de Mercier et d'autres. Ces lettres de Géraud et de Terrier, sans être, comme dit la préface, une « peinture merveilleuse » et un « saisissant tableau », retracent assez fidèlement les impressions de la classe bourgeoise. Parmi les sujets qu'elles traitent, on remarquera une séance de l'Assemblée nationale (p. 24); les cours de Sélis au collège de France (p. 29) et de Fourcroy et de Delille au Lycée (p. 31), la mort de Favras (p. 37-38), l'entrée du roi à Paris (p. 42-44), le séjour de Paoli (p. 70), la fête de la Fédération (p. 86-87), la mort de Mirabeau (p. 115-122), Varennes (p. 175). A mesure que la correspondance approche de l'année 1792, elle prend un ton plus révolutionnaire, plus *patriote* :

le répartissaient ensuite. — P. 92, l'auteur affirme qu'avant 1789 les nobles étaient totalement exempts de la taille; mais, dans certaines provinces, les nobles devaient l'impôt pour les terres roturières qu'ils possédaient; en revanche les roturiers, propriétaires de terres nobles, ne payaient rien. — P. 128, lire 1793 au lieu de 1792. — P. 239, aux termes de la constitution de 1875, les 75 sénateurs inamovibles ont été élus d'abord par l'Assemblée nationale, puis par les autres sénateurs, non par le congrès.

peu à peu Edmond s'exalte; il trouve Paris froid et timide; il voit partout des traîtres; il ne parle de Pétion et des Girondins qu'avec admiration et de Louis XVI qu'avec haine et mépris¹; il décrit sur le ton de l'enthousiasme le triomphe des Suisses de Châteaueux; il applaudit à la journée du 10 août qui « consacre à jamais l'affermissement de la liberté » et « nous avance de dix ans ». Viennent les massacres de septembre: notre étudiant les justifie (p. 350); mais bientôt il en a horreur, et il ne voit plus dans Paris qu'« un amas impur d'hommes dont tous les projets tendent à perpétuer l'anarchie sans laquelle ils ne sont rien » (p. 365). Marat, dit-il dans une lettre qui renferme de curieux jugements sur les principaux députés de Paris, Marat est un *forcené*, et « sa nomination atteste la lâcheté et l'étrange turpitude des électeurs ». Les Girondins, écrit-il encore, sont « seuls dignes de porter le nom d'amis de la liberté et de l'égalité »; les Jacobins « ne sont que des esclaves », et le jeune homme qui prévoit de sinistres événements, appelle les Bordelais à marcher sur Paris pour sauver et la Convention et la France (p. 369). Ici s'arrête cette intéressante correspondance. Terrier et Edmond Géraud se rendirent à l'armée des Pyrénées².

A. CHUQUET.

317. — L'Emir El Hadj Abd el Kader, par F. PATRNI, interprète militaire. (Alger, 1890, in-8 de 94 p.)

Lorsque l'Émir organisa des forces régulières destinées à servir de point d'appui et de centre de ralliement aux contingents indigènes, son premier soin fut de donner des règlements à ces nouvelles troupes; il en confia la rédaction à son secrétaire Si Kaddour ben Mohammed ben Rouila, qui choisit pour son œuvre le titre de Ouichah el-Kataïb. (*L'Écharpe des escadrons*.) Cet intéressant document fut traduit en 1848 par M. l'interprète Rosetty, et publié d'abord dans le *Spectateur militaire* (15 février 1844), puis dans le tome IV de la *Revue de l'Orient* (p. 225-234 et 341-355). Mais cette traduction est fort inexacte³, et l'on doit savoir

1. « Un traître, un parjure, vrai tigre déguisé en cochon » (p. 245).

2. P. 97, lire Deprez-Crassier (non *Desprez de Crassier*); p. 171, Pont de Sommevesle (non *Sommevelle*); p. 251, maréchal (non *général* Bender); p. 281, Berthois (non *Butois*); p. 308, les Prussiens n'étaient pas 80,000, et Luckner, en Flandre, ne tint jamais tête à *Brunswick*; p. 329 Servan était à Lyon, non à *Soissons*.

3. Il faut se méfier des traductions de M. Rosetty; on peut, sans trop craindre de se tromper, lui attribuer celle de l'inscription de Taza, reproduite à la légère par Pellissier de Reynaud (*Annales*, II, 468), auquel M. Camille Rousset l'a empruntée, parmi tant d'autres choses. (La *Conquête de l'Algérie*, 1841-1857, t. I, p. 41.) Cette version est un contre-sens d'un bout à l'autre; elle est pleine de jactance, alors que le texte est profondément empreint d'humilité religieuse. L'Émir a dit : *Dieu sait bien que ceci n'est pas de ma part l'indice de longues espérances*, et on lui fait dire : *Dieu m'est témoin que cette œuvre m'appartient et que la postérité m'en conservera des souvenirs*. Et ainsi de suite ! Aussi, M. C. R. s'écrie : *si fière et siôt démentie !* Exclamation qui serait juste, si la traduction était exacte. (Voir M. P., p. 72, note 5.)

gré à M. Patorni d'avoir donné une nouvelle version, aussi fidèle pour le fond qu'élégante pour la forme ; elle est enrichie de notes abondantes, qui décèlent chez l'auteur beaucoup d'érudition et de goût littéraire, et qui font attendre avec impatience la publication de ses travaux sur les œuvres d'Abd-el-Kader.

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave vient de mettre en vente le 1^{er} fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, si longtemps attendu, par MM. HATZFELD et DARMESTETER, avec le concours de M. A. THOMAS. Ce 1^{er} fascicule comprend une introduction de 28 pages et 64 pages de Dictionnaire (jusqu'au mot *ajournement*.) L'ouvrage sera publié en 30 fascicules de 80 pages, au prix de 1 franc chacun. Il paraîtra un fascicule tous les deux mois, et aussitôt que l'avancement du travail le permettra, un fascicule tous les mois. La *Revue* reviendra prochainement sur le début de cette œuvre capitale.

— Voici un nouveau et excellent travail de M. KONR, c'est une édition d'extraits de *Poésie et vérité* (Garnier, in-8°, xx et 175 p.). L'introduction est attachante, exacte, pleine de jugements qu'on ne peut qu'approuver ; on reprochera toutefois à M. K. de n'avoir pas eu un mot d'éloge pour M. de Loeper. Les textes sont choisis avec goût. Le commentaire se lit avec intérêt, et porte presque toujours sur les endroits qu'il faut expliquer ; on y remarquera les notices sur les écrivains et les œuvres que l'auteur de *Dichtung und Wahrheit* mentionne au cours de son récit ; M. K. a tiré un très grand profit de l'admirable annotation de Loeper, — toutefois, sans le dire trop haut. — P. 53, lire Thorenc et non *Thorane* ; p. 57, Derosne et non *Derones* ; p. 102, maréchal des logis et non *sergent* (le Paul Werner de *Minna*) ; p. 125, ne pas dire que *kirre* se rattache à *Kæder* ; p. 147, citer sur H. L. Wagner, non pas Froitzheim, mais Erich Schmidt.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 juillet 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert.

La commission a proposé, pour le premier prix, M. Coville, auteur de l'ouvrage intitulé *les Cabochiens et l'ordonnance de 1413* ; pour le second prix, M. Julien Havet, éditeur des *Lettres de Gerbert*. M. Luchaire avait envoyé au même concours son livre intitulé : *Louis VI le Gros*.

Le scrutin donne les résultats suivants :

Premier prix :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour
M. Coville.....	16 voix.	19 voix.
M. Luchaire.....	14 —	17 —
M. Julien Havet.....	7 —	1 —
	37	37

Second prix :

M. Julien Havet.....	27 voix.
M. Luchaire.....	2 —
Bulletins blancs.....	2 —
	31

En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Coville et le second prix à M. Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

qu'il y a peu de gens qui l'aient lu d'un bout à l'autre. Kaufmann est de beaucoup plus maniable et plus lisible; mais il traite trop longuement certains détails, touche trop brièvement à d'autres, et en laisse d'autres de côté. L'auteur du présent ouvrage cherche à éviter ces défauts en retraçant dans un grand tableau d'ensemble tous les côtés de l'ancienne vie germanique. Sa tâche difficile a été entreprise avec sérieux et terminée avec succès. On apprend beaucoup dans ce premier volume qui est à la fois clair et complet, sous une forme concise.) — ELBEN, Niederösterreich u. seine Schutzgebiete 1524, ein Beitr. zur Gesch. des Bauernkrieges. — RATZEL, Die Schneedecke bes. in deutschen Gebirgen. — CLERKE, Gesch. der Astronomie im XIX. Jahrh. — ALB. LEVY, Beitr. zum Kriebsrecht im Mittelalter, insbes. in den Kämpfen, an welchen Deutschland betheiligt war. (peu de résultats scientifiques; ne connaît pas toutes les sources du sujet). — Subhadra, buddhist. Catechismus zur Einführ. in die Lehre des Buddha Gautama. — VON SCALA, Die Studien des Polybios, I (quelques bonnes remarques, mais l'auteur tire des documents plus qu'ils ne le permettent). — LEJAY, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (très estimable travail). — Bruder Hermanns Leben der Gräfin Jolande von Vianden, p. p. MEIER (bon). — SITTARD, Zur Gesch. der Musik u. des Theaters am württemb. Hofe, I, 1458-1773. — BESSON, De Seb. Brant sermone; Etude sur Fischart (le travail sur Fischart est fort recommandable). — FROITZHEIM; Goethe u. H. L. Wagner (trop de fantaisie). — GOLDSCHMIDT, Lübecker Malerei u. Plastik bis 1530 (très bon travail).

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : Bruch, seine Wirks. in Schule u. Kirche 1821-1872. — KÖLTZSCH, Melanchtons philosoph. Ethik. — K. A. SCHMID, Gesch. der Erzieh. vom Anfang an bis auf unsere Zeit, II, 2. — SAL. STEIN, Das Verbum der Mischnahsprache; ROSENBERG, Das aram. Verbum im babylon. Talmud; M. SCHLESINGER, Das aram. Verbum im jerusalem. Talmud (de bons travaux; celui de Schlesinger est excellent). — GLOSSAE CODICUM VATICANI 3321, Sangall. 912, Leid. 67 F., p. p. GOETZ. — WORMSTALL, Ueber die Chamaver, Bructerer u. Angrivarier, mit Rücksicht auf den Ursprung der Franken u. Sachsen (contestable). — LAMPRECHT, Die röm. Frage von König Pippin bis auf Kaiser Ludwig den Frommen (« laisse trop de carrière au jeu de la sagacité »). — Archiv für Frankfurts Gesch. u. Kunst, III, 2. — Bibliothek denkwürd. Forschungsreisen, p. p. FALKENHORST, 1-3. — BURCKHARDT, Zur Gesch. der locatio conductio. — ALB. LEVY, Beitr. zum Kriebsrecht im Mittelalter, insbes. in den Kämpfen, an welchen Deutschland betheiligt war (sujet ingrat). — MACK, Die Finanzverwaltung der Stadt Braunschweig bis 1374 (a de bonnes parties). — I Nibelunghi, trad. PIZZI (fait avec soin, et bien réussi). — Generalversammlung der Goethegesellschaft (réunion du 31 mai).

Gettlingische gelehrte Anzeigen, n° 12 : Dr. Martin Luthers Werke, VI^e vol. p. p. KOLDE. — NUTT, Studies on the legends of the holy Grail (long et important article de H. Zimmer qui constate qu'il manque beaucoup à M. Nutt et qui conclut par le vers « ut desint vires, tamen est laudanda voluntas »; Nutt ne connaît point par lui-même les langues et les littératures celtiques et se trouve réduit à des traductions, des sommaires, etc.; en outre, il n'a aucune idée de l'influence que les peuples civilisés de l'Europe, Romans, Celtes, Germains, ont exercée les uns sur les autres pendant mille ans).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Die Ausgrab. in Troja. — Zu den Hymnen des Proklos (Ludwich). — AMMON, De Dionysii Halic. libr. rhetor. fontibus (instructif). — Philodemi fragm., p. p. HAUSRATH. — ZELLE, Novum Testam. graece, I. Das Evangel. des Matthäus. —

Horaz, I. Oden u. Epoden, 3^e Aufl. p. p. Schütz — Tertullian, p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA, I (texte considérablement amélioré). — STUDNICZKA, Kyrene, eine altgriech. Göttin (fait avec grand soin). — Gabriel MELIN, La clientèle romaine (original, soigné, mais trop d'hypothèses. — V. HENRY, Esquisses morphologiques, V. Les infinitifs latins (travail où l'infatigable auteur montre de nouveau sa pénétration).

Deutsche Rundschau, juillet : G. von LOEPER, Goethe u. Weimar (conférence faite le 31 mai à l'assemblée générale de la Société de Goethe). — JUNKER VON LANGE, Heilige Bäume und Pflanzen, culturgesch. Skizze. — O. HARTWIG, Florenz u. Savonarola. — RODENBERG, Jul. Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen : Der Theaterintendant und Freiherr. München. I, 1851-1857. — EUCKEN, Der Kampf der Gegenwart u. die Lebensanschauung im Lichte der weltgeschichtlichen Arbeit. — KRAUSE, Aus dem Berliner Musikleben. — NIETZSCHE, Berichtigung. — Ad. FREY, Aus einer Schweizerischen Kleinstadt. — Die Nibelungen in italienischer Uebersetzung.

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, XV, 3 : SACKUR, Reise nach Nord-Frankreich 1889. — SIMONSFELD, Bericht über einige Reisen nach Italien. — GUNDLACH, Ueber die Columban-Briefe. — HARTMANN (L. M.), Ueber die Orthographie Papst Gregors I. — Breslau, Zusatz über einen Gregor I zugeschriebenen Brief (Original auf Papyrus in Monza). — V. SIMSON, Kritische Erörterungen. — Miscellen : WREDE, Zwei ostgot. Miscellen; CHROUST, Topogr. Erklär. zu einigen Stellen in den Monum. Germ.; L. V. HEINEMANN, Die älteren Diplome für das Kloster Brogne u. die Abfassungszeit der Vita Gerardi; SACKUR, Zu den Legenden des hlg. Franz von Assisi; BAUMGARTEN (P. M.), Ueber eine Handschrift der Briefe Gregors I; SCHMITZ, Tiron, Miscellen; LIPPERT, Zu dem Necrol. S. Vitoni Virdunensis.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1890, XIV, 1-2 Heft : WIEPRECHT, Die latein. Homilien des Haimo von Halberstadt als Quelle der altthuring. Haimo — Uebersetzung. — E. GESSNER, Die hypothetische Periode im spanischen in ihrer Entwicklung. — Ch. BONNIER, Etude critique des chartes de Douai, 1223-1275. — SCHIAVO, Fede e superstizione nell'antica poesia francese. — CRESCINI, Azalais d'Altier. — GORRA, Fonetica del dialetto di Piacenza. — *Vermischtes* : BAIST, Die Todtenbrücke. — APPEL, zu Guillelm Ademar, Grimoart Gausmar u. Guillelm Gasmar. — KÖPPEL, Ist Bice Portinari Dante's Beatrice? — BINZ, Zum Evangile de femmes. — SUCHIER, Zu Aucassin (tateron, soïsté). SCHUCHARDT, Wortgeschichtliches (Span. dengue; mimus, momus; malandria; gilet; span. port. tomar; franz. mauvais, altfr. mauvé). BAIST, manera. — *Besprechungen* : A THOMAS, poésies complètes de Bertran de Born. — Du PUTSPELU, Dict. etymol. du patois lyonnais. — Leop. de EGUILAZ y YANGVAS, glos. etimolog. de las palabras españolas. — KRESSNER, Bibl. span. Schriftsteller. — BARSEANU, Doine si Strigaturi din Ardeal; MARIAN, Descanteze poporane romane; SCHWAZFELD, poeziile populare colectia Alecsandri; XENOPOL, Storia Rominilor din Dacia Traiana. — BÉDIER, Le lai de l'ombre.

Theologische Literaturzeitung, n° 13 : RESCH, Agrapha, aussercanon. Evangelienfragm. — WOLF, The Lutherans in America. — WEISS, Einleit. in die christl. Ethik. — EULER, Handb. zum Kleinen Catechismus Luthers. — WILD, Der Kleine Catechismus Luthers. — EHMKE, Die fünf Hauptstücke des lutherischen Katechismus. — Notiz. zu Priscillian. (Schepss.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION

ANTIQUE, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux
croisades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de
la France a conservé la trace, par M. G. DE LA NOÉ, colonel du
génie. 1^{er} fascicule. Fortification préhistorique et fortification gau-
loise. In-8, fig. et planches..... 3 50
2^e fascicule. Fortification romaine. In-8, 5 planches..... 3 50

DE ARCHIA POETA, thesim proponere Facultati
Litterarum Parisiensi Theod. REINACH. In-8..... 3 fr.

L'AFRIQUE DU SUD. Histoire de la colonie an-
glaise du Cap de Bonne Espérance et de ses annexes. Par M. Paul
LÉLÉ. In-8, carte..... 2 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 948 : The Journal of Marie Bashkirtseff, translated with an introd. by Math. BLIND. — STUBBS, The history of the University of Dublin, from his foundation to the end of the XVIII century. — DOLSON, Russia's railway advance into Central Asia, notes of a journey from St. Petersburg to Samarkand. — The etymology of davit (Skeat). — Cockney (Chance) — The Apographon of the Ambrosian palimpsest of Plautus, p. p. STUDEMUND. — The art of Judaea (Petrie). — The Antigone at Bradfield. (Sandys et Am. B. Edwards).

The Athenaeum, 5 juillet : Continental literature, July-1889 July 1890 : Belgique, Bohême, Danemark, France, Allemagne, Grèce, Hollande, Italie, Norvege, Pologne, Russie, Espagne (Laveleye et Fredericq; Cermak; Petersen; J. Reinach; Zimmermann; Lambros; Van Campen; Bonghi; Jaeger; Belcikowski; Milyoukov; Riano). — STANLEY, In Darkest Africa, or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria. — Prince Dorus (Tuer). — The manuscripts of the House of Lords. — The explorations at Cyprus (Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 28 : The psalms in Greek, p. p. SWETE. — NEUMANN, Der römische Staat u. die allgemeine Kirche bis auf Diocletian. I. (excellent). — RODENBERG, Ueber wiederholte deutsche Königswahlen im XIII Jahrh. (instructif). — Hanserecesse 1477-1530, p. p. D. SCHAEFER, IV. — GUNDLACH, der Streit der Bistümer Arles u. Vienne (cp. *Revue*, n° 26). — HEIGEL, Quellen u. Abhandl. zur neueren Gesch. Bayerns, neue Folge (neuf études). — G. WOLF, Josefina (extraits de documents). — SCHEELE, Die Lettres d'un officier prussien Friedrich's des Grossen (fait avec méthode et soin). — BARTHOLOMAE, Indogerm. ss (cp. *Revue*, n° 16). — LARSEN, Studia critica in Plutarchi moralia (composé avec une bonne méthode et non sans pénétration) — Hue de Rotelande's Ipomedon, ein franz. Abenteuerroman des XII Jahrh., p. p. KÜLBING u. KOSCHWITZ. — KILIAN, Die Mannheimer Bühnenbearbeit. des Götz von Berlichingen vom Jahre 1786, hrsg. — DROYSEN, Heerwesen u. Kriegführ. der Griechen, II. (Toujours le même savoir, la même abondance de matériaux et le même soin). — HOGARTH, Devia Cypria (cp. *Revue*, n° 7). — SCHIESS, Die römischen collegia funeraticia nach den Inschriften (cp. *Revue*, n° 29).

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences religieuses, vol. I (cp. *Revue* 1889, n° 65). — O. JÄGER, Abriss der neusten Gesch. 1815-1871, 2^e Aufl. — The minor Law-Books, translated by Julius JOLLY, part I, Nārada, Brihaspati (très bon). — GRUNDMANN, Ueber 98 in Attica gefundene Henkelinschriften auf griech. Tongefässen (art. de Kaibel « eine gründliche Prüfung u. Beurteilung des reichen Materials ist dringend von Nöten; weder was G. noch was seine Vorgänger ermittelt haben, kann genügen »). — LEISEWITZ, p. p. R. M. WERNER. — RAJNA, Le corti d'amore (conférence qui est devenue un petit livre destiné au grand public; ce qu'il renferme de plus important, se trouve à la note 67). — G. F. HERTZBERG, Gesch. der Stadt. Halle a. S. (l'auteur qu'on a coutume de rencontrer sur le domaine de l'histoire byzantine et romaine, a écrit l'histoire de sa ville natale, avec beaucoup de soin et de couleur). N. WEISS, La chambre ardente, étude sur la liberté de conscience sous François I^{er} et Henri II (très recommandable). — SIFFARD, Gesch. des Musik- und Concertwesens in Hamburg; Studien u. Charakteristiken. — SURCOUF, Un corsaire malouin, Robert Surcouf (se lit avec intérêt).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29

— 21 juillet —

1890

Sommaire : 318. FABRICIUS, Thèbes. — 319. DANIELSON, Epigraphica. — 320. PIRENNE, La version flamande de la bataille de Courtrai. — 321. Bulletin de la Société historique de Compiègne, VII. — 322-325. Sources de l'histoire suisse, III et VI-VIII. — 326. DEL BALZO, Les poésies sur Dante, I-II. — 327. PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France. — 328. GEIGER, Annuaire de Goethe, XI. — 329. L. HAVET, La simplification de l'orthographe. — 330. DEVAUX, Les patois du Haut-Dauphiné. — 331. KÆSTLIN, Prolégomènes de l'esthétique. — 332. MÜNSTERBERG, Psychologie expérimentale. — 333. GANIER et FRÉLICH, Voyage aux châteaux historiques de la chaîne des Vosges. — Lettre de M. Clédat et réponse de M. Lejay. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

318. — Ernst FABRICIUS. *Theben*. Eine Untersuchung ueber die Topographie und Geschichte der Hauptstadt Bœotiens. Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr, 1890. In-4, 32 p., avec une carte en couleurs. Prix : 1 mk. 60.

Aucune grande ville de la Grèce propre, sans en excepter Sparte, n'a laissé aussi peu de vestiges apparents que Thèbes. De là viennent les difficultés particulières que présente la restitution de sa topographie antique. Ce qu'on trouve à ce sujet dans les ouvrages modernes dérive surtout des études d'Ulrichs (1841) et de Forchhammer (1854). M. Fabricius, en reprenant leur travail en 1885, s'est fondé sur ce principe fort juste, que l'accumulation des débris céramiques témoigne avec certitude de la présence d'habitations anciennes. L'observation de ces débris, disséminés à la surface du sol, l'a conduit à la conclusion que la ville antique était beaucoup plus étendue vers l'ouest que ne l'ont admis les précédents topographes, et se développait à peu près également de part et d'autre du ruisseau de Dircé (Plakiotissa). La découverte de fragments de tuiles faîtières, qui doivent avoir servi de couronnement au mur d'enceinte, lui a permis de suivre presque entièrement l'ancien tracé de ce mur. Il a pu aussi établir que l'enceinte de la Cadmée, loin d'être enveloppée par celle de la ville, se confondait avec celle-ci au sud et venait, en quelque sorte, s'y appuyer. Ces modifications aux opinions reçues en ont naturellement entraîné d'autres; ainsi la porte Νήϊται, qu'Ulrichs indique sur la rive droite du ruisseau de Dircé, se trouve rejetée très loin de la rive gauche de ce cours d'eau; la porte Κρηναίαι subit une translation analogue. Il faudrait, pour bien faire comprendre l'importance du travail de M. F., reproduire sa carte à côté de celle d'Ulrichs; nous devons nous contenter d'indiquer cette instructive comparaison à ceux que la question intéresse. Si, comme paraît l'avoir établi M. Fabricius, le vaste terrain à

l'ouest de Plakiotissa, qui n'est pas occupé par la ville moderne, faisait partie de la ville antique, il y a lieu de se demander si des sondages opérés sur ce terrain ne conduiraient pas à des découvertes importantes.

Salomon REINACH.

319. — *Epigraphica* scripsit O. A. DANIELSSON. Upsala Universitets Årsskrift, 1890.

Dans la seconde partie de cette brochure, M. Danielsson étudie une ancienne inscription arcadienne, trouvée par M. V. Bérard, en décembre 1888, près du village de Piali, à deux cents pas environ au nord du temple d'Athéna Aléa. C'est un règlement de temple en dix articles, dont l'interprétation présente de grandes difficultés. Publiée avec un commentaire par M. Bérard ¹, dès le commencement de 1889, cette inscription fut peu de temps après l'objet d'un travail de M. Richard Meister ².

M. Danielsson n'a connu l'article de ce dernier que lorsque le sien était imprimé : nous ne saurions malgré l'autorité incontestable que le philologue allemand possède en ces matières, regretter ce retard qui nous a valu sur le même sujet deux études absolument indépendantes dont la divergence même peut suggérer de nouvelles hypothèses et dont l'accord donne aux opinions proposées une certitude presque complète.

Le fac-similé présente à la première ligne le mot ΕΙΚΟΣΙ; M. Danielsson pense que M. Bérard a mal lu et que la plaque de marbre porte *Flxosi*, et il entre à ce sujet dans une discussion que l'on trouvera bien longue si l'on considère qu'elle ne prouve rien : dans une inscription « aussi soignée », on ne peut guère songer à une difficulté de lecture ou à une faute du lapicide; d'autre part, nous rencontrons plusieurs fois dans le même texte *ei* et non *Fei* (*osk. svai* — Hés. *βαίαν*... *Κρήτες*, = *έάν*?) et dans d'autres monuments arcadiens comportant le F initial, *εὖ-εργέτην* ³ qui est dans la même situation qu'ici le mot *εἶκοσι*. — Nous ne discuterons pas l'interprétation de la phrase tout entière : il y règne encore beaucoup trop d'incertitude à cause du mot *ΛΕΥΤΟΝ*, qu'on ne sait à quelle racine rattacher; disons cependant que pour le sens de ce mot même et de *καταλλάσση* M. Danielsson semble beaucoup plus près de la vérité que M. Meister. — Pour ce qui est de *ἰν δᾶμον*, le philologue suédois a fort bien montré que le dialecte d'une part et le sens de l'autre ne permettent pas d'y voir avec M. Bérard un mot *ἰνδαμον* (= * *ἰνζαμον*). Il est d'ailleurs sur ce point d'accord avec le philologue allemand.

Au deuxième paragraphe, M. D. reconnaît dans *HIEROΘΥΤΕΖ* un participe présent éolien : c'est une de ces interprétations qui, une fois

1. *Bull. Corr. Hell.*, XIII, p. 281 sqq.

2. *Ber. ü. d. Verh. d. k. Sachs. Ges. d. Wiss., phil. hist. Cl.*, 1886, p. 71 sqq. (juillet 1889).

3. Par exemple *S. G. D. I.*, 1181.

trouvées, ne permettent plus de songer à aucune autre. Mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible. Il s'étonne que l'inscription ne parle que d'un hiérothyte, alors qu'il devait en exister toute une corporation. Mais de deux choses l'une : ou TON HIEROΘYTAN (ligne 5) et HIEROΘYTEΣ (ligne 7) désignent le même personnage, et alors il faut de toute nécessité corriger le second en ἱεροθύτας, comme l'a fait M. Meister — il n'est pas admissible que dans le même mot un -α- panhel-lénique soit représenté à deux lignes de distance, une fois par -α- et l'autre par -η- ; — ou bien ἱεροθυτές signifie, comme l'a très heureusement expliqué M. D., celui des hiérothytes qui est en fonction ; alors TON HIEROΘYTAN désigne toute la corporation, et il faut lire (ligne 5) non pas τὸν ἱεροθύταν acc. sg., mais τῶν ἱεροθυτῶν gén. pl., dépendant de οἱ ἀν' ἀσκηθὲς ἤ.

On peut nous faire une objection : la première phrase commence par τὸν ἱερήν, qui est incontestablement le sujet de νέμεν, il est donc tout naturel de construire dans la deuxième TON HIEROΘYTAN νέμεν de la même manière. Mais si TON HIEROΘYTAN est un gén. pl., il doit également commencer la phrase pour marquer le passage du premier article au deuxième, de ce qui se rapporte au ἱερής à ce qui concerne le hiérothyte. La construction est donc indifférente à l'une ou à l'autre traduction. Reste le sens : or le sujet de ἐσπερᾶσαι ne peut pas être le même que celui de λέγει, à savoir ἱεροθυτές, et le sujet de νέμεν est le même que celui de ἐσπερᾶσαι, ce n'est donc pas TON HIEROΘYTAN. — Cette explication a l'avantage de bien déterminer les troupeaux dont il s'agit : au premier article, celui du ἱερής, au deuxième, celui des hiérothytes. De plus, elle tranche une difficulté au troisième en montrant qu'il faut lire non pas ὥς, mais ὅς (= ὅς), comme l'avaient déjà compris M. Bérard et M. Meister.

Nous ne rapporterons pas parmi les conjectures de M. D. toutes celles qui sont nouvelles ou intéressantes, mais seulement celles que nous rejetons comme insoutenables ou que nous accueillons comme certaines.

M. Meister et M. Danielsson pensent tous deux et avec raison que dans ἐπὶ δῶμα πῦρ ἐποίησεν (§ 6), le mot δῶμα désigne le temple ; mais le philologue suédois a seul vu qu'il s'agit dans cet article de précautions contre un incendie. Pausanias¹, rapportant que ce temple avait été détruit par le feu quelques années seulement avant la date présumée de notre règlement, donne à cette interprétation toute l'autorité désirable. — Parmi les restitutions des quatre derniers paragraphes, celles de κελύθῳ et de ὀφλῆν ἀντὶ Φεκάσταν (§ 7), faites à la fois par les deux philologues, peuvent être considérées désormais comme certaines. Mais ici encore, pour l'interprétation de l'article, nous accorderons la préférence à M. Danielsson. La formule semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une redevance pour un acte régulier, mais d'une amende pour un délit. D'ailleurs le premier sens, adopté par M. Meister, néglige dans

1. Pausanias, VIII, 45, 4.

παραμαξεύη le préfixe παρ- dont le second rend parfaitement compte. — A partir de cet endroit, le texte est tellement mutilé qu'il ne peut plus être question de le rétablir avec certitude. La conjecture de M. D., πάντα, [τά δ' ἄλλα τ]ὸς δαμιουργ[ς ::] est du moins remarquablement ingénieuse et peut fort bien être admise. Pour le reste, il faut espérer la découverte de nouveaux monuments qui nous permettent de retrouver les parents de AEYTON et d'éclaircir les autres obscurités que ce texte présente encore.

En attendant, M. Danielsson a le grand mérite d'avoir fait notablement avancer l'interprétation d'un document qui apporte à la science, pour ce qui concerne le dialecte arcadien, un certain nombre de formes et de mots que nous ne connaissions pas encore, et pour le grec en général un -F- intérieur (καταρFον) qu'un éminent linguiste ¹ avait restitué par conjecture, mais qui attendait encore une confirmation historique.

Maurice GRAMMONT.

320. — H. PIRENNE. *La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai*. Bruxelles, Hayez, 1890. In-8, 42 p.

Étude très sagace et pénétrante. M. Pirenne esquisse d'abord, d'après le général Kœhler, dont il regarde le récit comme « définitif », la physionomie réelle de la bataille de Courtrai. Puis il montre comment se sont formées sur cette bataille deux traditions nettement distinctes : la version flamande et la version française. La première apparaît dans trois sources : les *Annales Gandenses* (relation encore strictement historique, quoique *tendancieuse*), le *Spiegel historiael* de van Welthem (narration vivante, pittoresque, mais légendaire), la *Genealogia comitum Flandriae*, écrite au monastère de Clairmarais (également légendaire). La version française n'offre qu'une seule source qui contienne le récit historique de l'évènement : la continuation de la Chronique de Guillaume de Nangis ; elle donne « en quelques lignes très sèches, très précises, le dessin fidèle du combat ». Mais Guiart, Geoffroi de Paris, l'auteur de la guerre entre Philippe-le-Bel et Guy de Dampierre, le bourgeois de Valenciennes dénaturent les faits. Ce fut la version française qui se répandit en Europe (chroniques d'Ottokar et de Jean de Winterthur, récit de Villani) ; elle finit même par s'introduire en Flandre et par y supplanter la tradition nationale ; que de gens croient encore aujourd'hui que les Flamands ont dû leur victoire aux fossés qui protégeaient leur front de bataille et où vint s'engloutir la chevalerie !

C.

1. Wackernagel, K. Z. XXV, 262.

321. — *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. VII. 1 vol. in-8, 325 pages, 5 planches. Compiègne, Lefebvre, 1888.

La Société historique de Compiègne figure assurément, parmi les sociétés d'érudition du Nord de la France, comme l'une des plus actives et des plus sérieuses. Fondée en 1869, elle en est arrivée aujourd'hui au VII^e volume de son *Bulletin*. Ce dernier volume, récemment paru, renferme plusieurs mémoires intéressants sur lesquels il n'est pas inutile d'attirer l'attention. Le plus étendu et aussi le plus important est le Mémoire de M. l'abbé Morel sur les *Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*¹. Ce travail, qui occupe 160 pages du *Bulletin*, présente à lui seul la matière d'un véritable ouvrage. On sait que, depuis quelques années, les études sur l'histoire de l'enseignement dans l'ancienne France sont tout particulièrement en faveur. Les sociétés locales, en première ligne, se sont portées avec la plus grande et la plus louable activité vers les recherches de ce genre. De nombreuses dissertations ont été mises au jour, sur cet attrayant sujet, dans la plupart des publications régionales ou locales de notre pays. Il faut reconnaître, en toute justice, que des résultats très appréciables ont été obtenus grâce à ce mouvement. Personne évidemment ne peut songer à s'en plaindre. Seulement, comme un certain nombre de ces sociétés (il n'est pas téméraire, je crois, de l'affirmer) professent pour l'ancien état de choses des sympathies marquées, en même temps qu'un assez vif désir de dénigrer les institutions actuelles, il en est résulté que la plupart de ces dissertations ont pris un tour tout particulier. Louangeuses à l'excès pour le passé, elles se sont attachées à démontrer que notre siècle n'avait rien innové, qu'il n'avait fait que reconstruire à grand'peine et à grand fracas ce que les siècles précédents avaient fondé solidement et sans bruit, bref que la Révolution n'avait servi qu'à détruire et que l'œuvre, si vaillamment poursuivie par la troisième République, n'était qu'une reconstitution coûteuse et pénible de l'œuvre anéantie par la première.

Telle est, en substance, la thèse qu'exposent la majeure partie de ces travaux, avec une très sérieuse conviction, à grand renfort de textes et de citations érudites. Il y aurait assurément une curieuse étude de critique à entreprendre sur l'ensemble de ces mémoires et sur leurs communes tendances. Il en résulterait des observations aussi piquantes qu'inattendues sur les méthodes et les procédés de démonstration suivis dans la plupart de ces apologues². Mais la tâche serait trop vaste pour

1. Il faut signaler en outre d'intéressants mémoires de M. de Marsy, une curieuse étude de M. Alexandre Sorel sur les séjours de Jeanne d'Arc à Compiègne et les maisons où elle a logé en 1429 et 1430, etc.

2. Je ne crois pas qu'il soit possible de constater nulle part aussi nettement que dans les travaux de ce genre les excès auxquels peuvent conduire le parti pris, l'absence de réflexion et l'interprétation littérale des textes. On en pourrait donner d'étranges exemples. Je citerai seulement celui-ci : pour démontrer que les évêques d'un diocèse de Picardie ont témoigné constamment la plus vive sollicitude pour les choses de l'enseignement, l'un de ces érudits locaux cite gravement un mandement

être entreprise ici. Il est seulement permis de s'étonner que des assertions aussi contestables aient rencontré autant de créance dans le monde savant et que les conclusions d'ordre général qui s'en dégagent aient été admises avec une pareille facilité, comme si cette vaste et minutieuse enquête avait été conduite partout avec une méthode rigoureuse et une constante impartialité.

Le mémoire de M. M., tout en présentant de sérieuses qualités d'érudition que n'ont pas toujours les travaux de ce genre, offre cependant quelques-uns des défauts que je viens de signaler. Faisons tout de suite la part des éloges avant d'en venir aux critiques. La somme des faits réunis est véritablement considérable. Ce travail est le fruit de longues et persévérantes recherches. L'information est consciencieuse, bien qu'elle n'ait pas épuisé la matière, mais elle est en somme tout à fait suffisante. De plus, un certain nombre d'inexactitudes mises à part, les textes sont en général corrects, les sources précises et sûres. C'est là un mérite très appréciable. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas mis assez d'art dans la composition et de n'avoir pas coordonné suffisamment ses matériaux. Tout cela est vraiment un peu sec, parfois même indigeste. Il y a trop de divisions. Il eût mieux valu grouper pour chaque ville l'ensemble des données relatives à un même ordre d'enseignement, au lieu de les répartir suivant les différents établissements. L'ouvrage comprend trois grandes parties : les Ecoles avant l'an 1100; les Grandes Ecoles depuis le XI^e siècle; les écoles élémentaires. Ce dernier groupe se divise lui-même en deux subdivisions : les Écoles paroissiales et les Écoles de congrégations. Quelques pièces justificatives intéressantes et bien choisies terminent le mémoire.

La première partie est très courte, mais elle donne lieu cependant à plusieurs observations. M. M. affirme qu'il existait au V^e siècle de grandes écoles à Vermand et à Tournai et une école paroissiale à Salency. Passe pour la petite école de Salency, dont M. M. nous prouve l'existence à l'aide d'un seul mot cité à propos de tout autre chose dans la vie de saint Médard, écrite par le poète Fortunat, près d'un siècle et demi plus tard, à Poitiers. Mais pour Vermand et Tournai, l'objection est plus grave : le seul texte cité par l'auteur à l'appui de sa démonstration est extrait de la vie de saint Médard par Ratbod II, évêque de Noyon. Or, cette vie a été écrite en réalité au XII^e siècle. M. M., par suite d'une confusion qu'un érudit de sa valeur aurait dû éviter, l'attribue à Ratbod I^{er} (989-997), mais c'est là une grave erreur. Ainsi la preuve du fait avancé pour ce qui concerne les écoles au V^e siècle repose uni-

de la fin du XVIII^e siècle, à côté d'un texte hagiographique du XII^e siècle s'appliquant à un saint du VI^e (!) et de ces deux textes ainsi rapprochés, il tire les conclusions les plus enthousiastes en faveur de la sollicitude épiscopale. A coup sûr, de pareilles sottises sont l'exception, mais, dans bien d'autres cas, le procédé, quoique moins choquant et moins cynique est exactement le même. Il faut avouer d'autre part que les exagérations commises en sens contraire et les attaques systématiques contre le passé justifient trop souvent d'aussi puériles réponses.

quement sur quelques mots pris dans un texte hagiographique du ^{xii}^e siècle. Je n'insiste pas. Plus loin, à la page suivante (p. 43), M. M. affirme que « la présence d'enfants de chœur parmi les signataires d'un contrat (du ^x^e siècle) prouve que les enfants savaient écrire et sans nul doute lire ». Il n'est pas un médiéviste familiarisé avec l'étude des souscriptions de chartes qui puisse prendre au sérieux cet argument. Si tous les gens dont on retrouve les noms mentionnés au bas des actes avaient su lire, on pourrait alors soutenir que le moyen âge tout entier n'a pas eu un seul illettré. Voilà comment M. M. démontre l'existence de « ces foyers de lumière et de vertu qui jouirent dans tous les temps d'une réputation justement méritée ».

Les deux autres parties sont meilleures. Seulement là encore on constate à regret des vices de méthode non moins choquants. Il existe pour l'histoire de l'enseignement dans le pays picard, dans la seconde moitié du ^{xii}^e siècle et au commencement du ^{xiii}^e, un texte capital, c'est celui de Guibert de Nogent ¹. Or, ce texte si curieux, unique à tout point de vue, qui s'applique à la région même qu'étudie M. M., ce texte qui donne des détails si précis, détails lamentables, il est vrai, sur l'état misérable de l'instruction et la monstrueuse ignorance des maîtres, M. M. ne le cite nulle part. Est-ce là, je le demande, la saine et scrupuleuse méthode historique? Plus loin, p. 54 et suiv., comment l'auteur ne voit-il pas que l'enquête relative aux charges de l'écolâtre de Noyon, enquête dont il proclame l'importance, ne prouve absolument rien. Les minutieuses dépositions qui se trouvent rapportées dans cette pièce, non seulement ne fournissent aucune donnée sur les études proprement dites, mais sont en outre d'une rare ineptie. Les § 2 et 3 du chapitre II sont, sous le rapport des renseignements, les moins contestables du mémoire ². Seulement, là comme ailleurs, M. M. manque d'érudition générale. Il n'a pas la moindre idée de ce qu'était l'enseignement durant la période qui précéda la Renaissance ni des changements décisifs réalisés par cette dernière. Les termes dont il use pour célébrer les fondations de Jean Standonc ³ indiquent qu'il ignore complètement ce que furent Montaigu et les collèges du même genre, leur saleté infecte, la sottise et la brutalité des maîtres qui y enseignaient. La réforme pédagogique réalisée à ce moment par certains professeurs lui échappe totalement. La dernière partie aurait pu être développée davantage. Telle quelle cependant, elle renferme d'intéressantes indications ⁴.

Ce n'est point d'ailleurs sur la substance même du travail de M. M.

1. Guibert de Nogent. Edit. d'Achery. p. 460 et 461.

2. Il y aurait cependant plus d'une remarque de détail à y faire, par exemple des identifications de noms bizarres. Laurent de Médont pour traduire *Laurentum de Medunla*. La liste donnée page 111 renferme bien des lacunes, pendant qu'on y voit figurer des gens sans aucune valeur, etc.

3. Pourquoi orthographier ce nom, contrairement à l'usage?

4. P. 125. Toute l'histoire du calligraphe est puérile, et la conclusion qu'en tire M. M. l'est encore davantage.

que portent nos critiques, mais bien plutôt sur les conclusions qu'il s'efforce de tirer à chaque pas des plus petits faits et sur les préoccupations auxquelles il obéit. Il triomphe de la moindre mention qu'il rencontre d'un enseignement quelconque organisé par l'Église, sans songer que cet enseignement avait le plus souvent pour but unique de former des enfants de chœur ou de jeunes clercs capables de lire et de chanter les offices. Que d'écoles où les lettres n'étaient que les humbles servantes du culte, des auxiliaires de la liturgie ! Il faut éviter de jouer sur les mots. Certes, il n'est pas impossible de démontrer que nos pères n'ont pas été les ignorants que l'on croit, que les siècles qui nous ont précédés ont apporté eux aussi leur contingent d'efforts en faveur de l'enseignement, que l'Église a eu un rôle plus noble, plus humain que celui qu'on lui attribue, mais il faudrait démontrer tout cela d'une autre manière, avec une méthode plus saine, avec moins de passion et plus de mesure, en sachant reconnaître les faiblesses et les lacunes, bref en faisant œuvre de science et non plus de parti. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; or, M. Morel veut trop prouver.

A. LEFRANC.

Quellen zur Schweizer Geschichte hrsg. von der allgem. geschichtsforsch. Gesellschaft der Schweiz. Basel. Schneider. In-8.

322. — Die ältesten Urkunden von Allerheiligen in Schaffhausen, Rheinau und Muri, hrsgb. von F. L. BAUMANN, G. MEYER VON KNONAU und P. Martin KIEB. 1883. v, 218, 98 et 206 p. 3 cartes. 10 mark 20 (II^{er} Band).

323. — **Conrad Türlat**, de situ confœderatorum descriptio ; **Balel** descriptio Helvetiæ ; **Fellele Fabri**, descriptio Sveviæ ; Joh. **Stumpf**, Reisebericht von 1544. 1884. 372 p. 1 carte 7 mark 20 (VI^{er} Band).

324. — **Ulrich Campell** Rætiæ alpestris topographica descriptio, hrsgb. von C. J. KIND. 1884. xvi et 448 p. 8 mark 60 (VII^{er} Band).

325. — **Ulrich Campell** Historia rætica. Tomus I, hrsg. von Plac. PLATTNER. 1887. vi et 724 p. 13 mark 60 (VIII^{er} Band).

La Société générale d'histoire suisse poursuit avec succès la publication des *Quellen zur Schweizer Geschichte* ; depuis que la *Revue critique* a annoncé les tomes III et IV¹, quatre autres volumes ont paru.

Le tome III, dont la seconde partie n'a été publiée qu'après le tome V, contient des documents relatifs à trois couvents de la Suisse, celui de Allerheiligen de Schaffhouse, celui de Rheinau et celui de Muri. L'abbaye de Allerheiligen avait des archives remarquables ; elles sont maintenant dispersées ; M. Baumann a entrepris de publier toutes les chartes qu'elles contenaient, jusqu'à l'année 1150. Il a réuni 72 pièces, pour la plupart déjà connues, mais qu'il a rééditées avec soin, les faisant suivre de notes explicatives et de commentaires portant sur la diplomatique et sur l'histoire. Une trentaine de ces documents émanent des chancelleries impériale ou papale ; les autres sont des actes privés du x^e et du xii^e siècle dont beaucoup sont originaux et qui constituent une série

1. Numéros du 3 octobre 1881 et du 8 janvier 1883.

précieuse pour l'histoire politique et administrative et pour la topographie du duché de Souabe, ainsi que pour la diplomatique de cette époque. M. Baumann a joint aux chartes de l'abbaye un terrier inédit du milieu du ^{xiii}^e siècle et un certain nombre de notes historiques, en partie inédites, relatives au couvent et rédigées à Schaffhouse ou ailleurs. M. Meyer de Knonau a publié d'une façon tout analogue le cartulaire de Rheinau; ce cartulaire date dans son ensemble du second quart du ^{xii}^e siècle; les chartes qu'il contient, publiées déjà au siècle dernier, sont comprises entre les années 841 et 1125. M. Meyer de Knonau a eu soin de copier les pièces originales, toutes les fois qu'il les a retrouvées, et de ne suivre le cartulaire que lorsqu'il avait ce texte seul sous la main, ce qui a été malheureusement le cas le plus fréquent; il a joint au cartulaire un nécrologe du monastère. Enfin, c'est M. Martin Kiem qui a publié les *Acta Murensia*, un des écrits les plus consultés et les plus discutés du moyen âge. Ils avaient été composés dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, pour donner une idée nette aux religieux de Muri des origines de leur couvent, de ses droits, de ses biens et de l'apparentage de ses fondateurs. Ces fondateurs étant les Habsbourg, les généalogistes, depuis le ^{xvi}^e siècle, se sont emparés de ces documents, les ont commentés et en ont le plus souvent tordu ou forcé le sens, chacun espérant y trouver des preuves à l'appui de sa thèse. L'importance qu'ils attachaient à ces *Acta* était pleinement justifiée, puisque, de nos jours, ils sont encore la source la plus importante à consulter sur la filiation des premiers Habsbourg. M. Kiem les a fait suivre d'un nécrologe d'Hermetswil qui complète sur plusieurs points cette généalogie et il a réédité quelques chartes et lettres relatives à Muri; malheureusement les actes de ce monastère sont très rares, ses archives ayant été détruites par le feu en 1300. Ce volume est accompagné de trois cartes destinées à figurer les biens des trois couvents; chaque collection de documents est suivie d'une postface (*Nachwort*) et d'un index alphabétique.

Après ce volume documentaire, voici deux volumes contenant des descriptions de la Suisse. Le tome VI s'ouvre par l'une des plus anciennes que nous possédions: elle a été écrite dans les années 1495 à 1497, en latin d'abord, puis en allemand, par un médecin zurichois, Conrad Türlst, dont la biographie n'est que très imparfaitement connue. Son *De situ Confœderatorum descriptio* est accompagné d'une carte remarquable pour le temps où elle a été dressée et dont on nous donne un fac-simile. Cette description, éditée par MM. Georges de Wyss et Hermann Wartmann, est suivie d'une autre écrite, peu après 1499, par un Milanais nommé Balci; elle fournit un curieux témoignage de l'impression que faisait sur un étranger la Confédération à une époque où elle jouissait d'un si grand renom auprès de ses voisins; nous en devons la publication à M. A. Bernoulli. Vient après le travail d'un Zurichois, Félix Schmid. Ce Schmid ou Fabri avait été deux fois en Terre-Sainte, et il nous a laissé, de ses pérégrinations, des récits qui lui assignent une

place honorable parmi les écrivains de voyages du ^{xv}^e siècle. A son retour, il écrivit une *Descriptio Sueviae* de laquelle M. Hermann Escher a extrait et publié tout ce qui concernait la Suisse. L'ouvrage de Fabri ne répond pas exactement au titre; il commence, il est vrai, par un traité géographique; mais, peu à peu, l'auteur est entraîné par son sujet; l'histoire des Habsbourg prend une place toujours grande, et les luttes de cette maison avec les Confédérés finissent par devenir le centre de sa narration. Les sympathies de Fabri, et on nous explique très bien pourquoi, sont tout autrichiennes; son récit, dont la première rédaction a été terminée vers 1488 ou 1489, est trop partial, les sources auxquelles il a puisé sont trop peu sûres et trop peu originales pour qu'on puisse espérer trouver dans son travail des données historiques nouvelles; mais il est intéressant parce qu'il nous fait connaître l'état des esprits à cette époque; ses tableaux sont inexacts, la perspective en est fautive: ce sont néanmoins autant d'illustrations qui ont leur prix. Ce volume se termine par le récit du voyage en Valais que le chroniqueur Stumpf fit en 1544; ce voyage est curieux tant au point de vue géographique que par les notes historiques que le savant Zurichois accumule chemin faisant.

Le VII^e volume des *Quellen* contient une description de la Rhétie par Ulrich Campell. Elle n'est que le livre premier d'une *Historia Raetica* du même auteur dont une partie a déjà paru dans le tome VIII des *Quellen*. Il nous paraît préférable d'attendre, pour parler de cette description, que l'œuvre de Campell soit entièrement éditée; on pourra la juger alors dans son ensemble et nous y reviendrons.

La publication des *Sources pour l'histoire suisse* est maintenant assez avancée pour qu'on puisse dire quelques mots du plan suivi. Elle est restée fidèle à un programme fixé dès le début et dont voici les points essentiels: 1^o Les *Quellen zur Schweizer Geschichte* contiennent des matériaux narratifs, descriptifs ou documentaires, tels que chroniques, curiosités, lettres, chartes, régestes; 2^o chaque volume doit être homogène, c'est-à-dire ne doit contenir que des sources de même nature, des chroniques ou des chartes, et encore ces chroniques ou ces chartes contenues dans le même volume doivent-elles avoir trait à la même époque ou au même sujet; 3^o chaque chronique ou collection de textes doit être accompagnée d'une préface qui donne les renseignements nécessaires sur son origine, sa valeur, sur le texte original et la manière dont il a été reproduit; 4^o chaque volume doit contenir un index des noms de lieux et de personnes. Cette collection des *Quellen*, commencée en 1877, renferme déjà trois volumes de chroniques (tomes I, VIII, IX à paraître), un volume de chartes (tome III), trois volumes d'histoire et de documents diplomatiques du ^{xvii}^e siècle (tomes II, IV et V), deux volumes de descriptions de la Suisse ou de quelqu'une de ses parties (tomes VI et VII). Les éditions sont excellentes. Peut-être y aurait-il quelques restrictions à faire au point de vue de l'ordonnance matérielle de certains volumes. Pourquoi, par exemple, l'emploi si fréquent de la postface

(*Nachwort*)? Cet emploi, qui n'a pas même le mérite de pouvoir être constant, rompt l'uniformité de la série. De plus petits détails pourraient encore étonner ; mais il vaut mieux ne pas s'y arrêter et ne pas porter un jugement entaché de mesquinerie sur une entreprise utile et bien menée.

Édouard FAVRE.

326. — *Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri* raccolte ed ordinate cronologicamente con note storiche, bibliografiche e biografiche da Carlo DEL BALZO. Vol. I. Rome, Forzani, 1888, in-8 de xv-66g. Prix : 12 fr. (Edition de 500 ex. numér.)

Je dirais mieux ma pensée sur le travail considérable entrepris par M. Del Balzo, si l'œuvre était plus avancée et si on voyait plus complètement les services qu'elle est appelée à rendre. Le premier volume permet cependant, avec la préface qui l'introduit, de prendre une idée du but de l'auteur. Boccace, dans sa *Vie de Dante*, raconte qu'à la mort du « divin poète », à Ravenne, ses confrères de la Romagne composèrent beaucoup de vers pour son tombeau, les uns dans un sentiment d'admiration, les autres pour faire leur cour à Guido da Polenta, seigneur de Ravenne, qui avait résolu de lui élever un monument. L'épithaphe ne fut point gravée, et tous ces vers, sauf ceux de Giovanni del Virgilio, furent perdus. La série devait en être considérable ; mais ne les regrettons pas trop : M. Del B. tresse, en l'honneur du poète, une couronne de fleurs plus riche et de couleurs moins monotones. Tous les poètes qui ont parlé de Dante sont appelés à y contribuer, et comme l'auteur veut faire une collection complète, il descendra jusqu'à nos jours et donnera toutes les œuvres, sans se préoccuper du choix qu'y pourra faire la postérité au point de vue du mérite littéraire. Dans un pareil ouvrage, où l'ordre chronologique doit être suivi, les premiers volumes seuls ont un réel intérêt pour l'érudition. C'est ainsi qu'on trouvera avec plaisir, dans celui qui nous occupe, une série de pièces qui ont une importance considérable pour la biographie de Dante ou pour l'histoire de son œuvre. Plusieurs sont très connues, mais la plupart sont dispersées en des ouvrages différents et d'un accès parfois difficile. La collection s'ouvre naturellement par les sonnets adressés à Dante par Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia, Dante da Maiano, en réponse au premier sonnet de la *Vita nuova* ; suivent les autres correspondances poétiques de Dante, les vers composés contre lui de son vivant, les sonnets, canzones, vers latins inspirés par sa mort, les parties de l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli dirigées contre Dante, le célèbre *Capitolo* de Bosone da Gubbio, celui de Jacopo Alighieri, l'explication poétique de l'*Inferno* par Fra Guido de Pise, etc. Un des plus curieux morceaux est le texte hébreu, transcrit en caractères latins, d'un grand ouvrage en prose rimée d'un illustre écrivain juif, né à Rome en 1265, Immanuel ben Salomo

(*Manoel Giudeo*); l'auteur a connu Dante personnellement et son poème sur l'enfer et le paradis, qui a été composé au plus tard en 1332, se trouve être, par ordre de date, la première imitation de la *Divine Comédie*. J'aurais, pour ma part, dispensé M. Del B. de l'édition intégrale des traductions anglaises, allemandes, hongroises de certains des morceaux publiés; ces traductions sont en vers, et, à ce titre, rentraient dans son cadre; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'elles tiennent beaucoup de place. Un titre courant varié eût mis de la clarté dans la lecture. Les textes sont d'ailleurs publiés avec beaucoup de soin, et lorsqu'il y a lieu, sous forme critique. L'éditeur s'est fait aider, toutes les fois que sa compétence spéciale a été dépassée. Les notes historiques, biographiques, bibliographiques, sont extrêmement abondantes; plusieurs sont de véritables dissertations d'une grande utilité et d'une information très étendue ¹.

— Le second volume des *Poesie di mille autori* paraît au moment où me parviennent les épreuves de ce compte-rendu ². L'encombrement des traductions inutiles y est moindre. On y trouve encore quelques hors-d'œuvre; n'y a-t-il pas, par exemple, dix pages perdues, à donner, à propos du sonnet où Pétrarque nomme Dante, le résumé chronologique de la vie de Pétrarque par Ferrazi? Tous les lecteurs de M. Del Balzo possèdent le *Manuale dantesco*, et la seule excuse de la réimpression de ce long morceau eût été de le compléter et d'en corriger les erreurs. D'ailleurs, le volume n'est pas moins riche que le précédent. On y trouve d'abord la traduction en tierces-rimes du poème hébreu cité plus haut, traduction due à S. Seppilli; puis viennent tous les témoignages poétiques se rapportant à Dante, qui vont de l'année 1335 à l'année 1390, mentions latines et italiennes dans Boccace, Pétrarque, Antonio da Ferrara, Franco Sacchetti, Antonio Pucci, Benvenuto da Imola, Chaucer et beaucoup d'autres auteurs moins connus. Une grande partie du volume, faisant exactement 200 pages, est occupée par l'important poème anonyme de la *Léandréide*, dont on trouvera ici pour la première fois le texte intégral, publié d'après un manuscrit de Venise. Les notices sont de valeur inégale; celle de Benvenuto da Imola est très complète, très au courant des travaux récents; il n'en est pas de même de celle de Boccace ni des pages sur le Dante *Vat.* 3199. Malgré ces réserves et celles qui précèdent, le travail de M. Del Balzo n'en reste pas moins une œuvre importante et d'un très grand intérêt bibliographique et littéraire. Plus tard, de bons index, largement conçus et destinés à orienter le lecteur dans la masse des renseignements réunis, ajouteront beaucoup à la valeur de l'ouvrage.

P. DE NOLHAC.

1. Je regrette que M. Del B. ait cru devoir louer un admirable sonnet de Dante, qu'il dit à juste titre « le plus beau sonnet d'amour du Parnasse italien, » au moyen d'un mot méprisant pour Pétrarque.

2. Il porte la date de 1890 et compte 568 pages. Le vol. III, assure l'éditeur, paraîtra avant la fin de l'année.

327. — **Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France** (1579-1838), par Eugène PLANTET. (Paris, Alcan, 2 vol. grand in-8 de LXXV-560 et 619 p.)

Les relations officielles de la France avec Alger datent du 11 février 1534, jour où François I^{er} délivra des lettres de créance au sieur de La Forest, pour le représenter auprès de Kheir-ed-Din ¹. A cette ambassade, succéda celle de Jean de Monluc ², puis la mission politique et militaire de Saint Blancard et de Marillac ³, et, plus tard, celles de d'Aramon, du chevalier d'Albisse, de San Pietro d'Ornano et de M. de Ménillon ⁴. Mais les lettres royales qui ont pu être adressées dans ces occasions aux Pachas et aux Sandjiahs d'Alger n'ont pas été retrouvées, non plus que les réponses auxdites lettres ⁵. Il en est tout autrement de la correspondance entretenue entre les chefs de l'Odjeac et la France, à partir des dernières années du xvi^e siècle; ces relations, nouées à l'origine avec les gouverneurs de Marseille, se poursuivent directement avec la Cour de France à partir de la mission de Sanson Napollon, et sont continuées jusqu'en 1830. Les pièces originales, ou, à leur défaut, les minutes, ont été conservées ⁶ aux Archives de la Chambre de Commerce de Marseille, à celles de la Marine, des Colonies et du Ministère des affaires étrangères.

C'est dans ces riches dépôts que M. Plantet a réuni les matériaux du bel ouvrage qu'il vient de publier; les lettres sont accompagnées de nombreuses annotations et d'éclaircissements qui en font apprécier la valeur historique, et montrent combien l'auteur s'est pénétré de son sujet.

L'introduction est longue, et on ne le regrette pas; elle forme, à elle seule, un excellent abrégé de l'histoire de la Régence, présenté sous une forme très élégante et très claire. Nous y signalerons, cependant, quelques petites inexactitudes; il n'est pas juste de dire (p. xxvi), que notre pavillon fut *le plus insulté de tous* par les Barbaresques; il le fut, au contraire, moins qu'aucun autre ⁷. Le fort l'Empereur n'a pas été cons-

1. *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, 255 et suiv.

2. *Id.*, *ibid.*, 327 et suiv.

3. *Id.*, *ibid.*, 340, 371 et suiv.

4. *Id.* t. II, 156, 204, 201, 714. — T. III, 552 et suiv.

5. Il semble cependant presque certain que ces lettres ont existé, entre autres celles par lesquelles Charles IX faisait savoir au Pacha d'Alger que l'Espagne se disposait à l'attaquer (L. c. t. III, 388, 854 et suiv.)

6. A ce sujet, il est bon de dire qu'il a dû y avoir autrefois des pertes importantes dans les Archives de la Chambre de Marseille, qui n'avaient été ni classées ni inventoriées jusqu'au moment où M. O. Teissier se chargea de ce travail et l'accomplit très heureusement. Pour donner une idée des lacunes qui existent, il suffira de dire que la correspondance consulaire d'Alger manque de 1633 à 1654.

7. Les captifs français, au moment où les déprédations furent le plus multipliées contre nous, ne formaient que le vingtième du total des esclaves (1200 environ sur 25000).

truit par Charles V (p. xxvi) ¹; M. Barreau était laïque, et n'a aucun droit à être qualifié de *Père* ²; les Reïs n'étaient nommés à un grade par personne (p. xix), sauf dans les derniers temps de l'Odjeac; tous ceux qui pouvaient armer en course un bâtiment quelconque étaient des Reïs; le partage des prises (p. xx) a infiniment varié; enfin, la distinction établie entre les Deys et les Pachas-Deys (p. xxiii) n'a pas de raison d'être ³. Cela dit, il ne nous reste plus qu'à faire des éloges mérités ⁴; cette œuvre, pour emprunter les expressions de l'auteur lui-même, *fera connaître un grand nombre de faits ignorés jusqu'à ce jour, d'incidents restés dans l'ombre, de détails rapportés d'une façon inexacte où tout au moins incomplète*. Nous terminerons en disant que l'édition est très soignée, tant pour le choix du papier que pour l'exécution typographique, et que chaque volume est orné d'une belle héliogravure représentant, l'une, la vue cavalière d'Alger au xviii^e siècle, l'autre, le palais de la Jénina. M. Plantet prépare la publication de la correspondance des Beys de Tunis, des Beys de Tripoli et de l'Empereur du Maroc avec la Cour de France, ainsi que l'histoire des anciennes concessions de la France en Barbarie; tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Afrique du Nord attendront l'apparition de ces nouvelles œuvres avec une impatience justifiée par le mérite de celle dont nous venons de parler.

H. D. DE GRAMMONT.

328. — *Goethe-Jahrbuch*. hrsg. von L. GEIGER. XI Band. Frankfurt am Main, Litter. Anstalt (Rötten et Löning), 1890. In-8, x et 276 p. 10 mark.

L'*Annuaire de Goethe* pour 1890 s'ouvre par trois superbes portraits de Goethe, de Christiane Vulpius et d'Auguste de Goethe. Ce sont les

1. Charles V campa sur l'emplacement du fort l'Empereur, le 24 octobre 1541, au soir; la tempête commença à neuf heures; on se battit toute la journée du lendemain 25, et la retraite fut décidée le 26 au matin; le temps matériel de la construction d'un fort fait donc défaut. De plus, Haëdo dit formellement que cet ouvrage fut édifié par Hassan-Pacha, en 1545. (V. Villegaignon, le *Journal de Vandenesse*, et la *Topografia* de Haëdo).

2. *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. II, p. 186.

3. C'est M. Watbled qui, le premier, a fait cette distinction peu fondée. (*Revue africaine*, t. XVII, p. 438). En fait, ce qui se passa en 1711 (et non en 1710) n'avait rien de nouveau, et Ali Chaouch, en refusant de recevoir le Pacha Charkan Ibrahim, ne fit que suivre l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, qui, comme lui, avaient vu leur rébellion récompensée par le caftan d'investiture; on peut citer Hadj Hus sein, en 1686, et Chaban, en 1691. Il n'y eut donc, en réalité, ni innovation, ni révolution.

4. Nous signalerons quelques petites corrections à effectuer dans une nouvelle édition; Gramaye était à Alger en 1619 et non en 1568 (p. xx); — le chef de l'expédition de 1601 était Jean-André Doria (p. LXVI); — l'édition du *Massacre des Turcs* est de 1620 et non de 1640 (p. 7); on doit lire *Piou*, et non *Pion* (p. 52); *id.*, le F. Dubourdieu, et non le P. Dubourdieu (60). — La Croisière de Motheux était *Officier de marine* et non *Religieux* (Table). — A la liste des Pachas, au lieu de *El. Hadj*, lire *El Hadj' Becher ben Ateladja*.

portraits en miniature que fit en 1811, à Weimar, le capitaine Raabe.

La première partie (*Neue Mittheilungen*), contient : 1^o le ghasel de Goethe sur l'Eilfer sous sa forme première, avec un instructif commentaire de M. K. Burdach ; 2^o une pièce de trois strophes attribuée à Goethe, mais que M. Suphan restitue à Siegmund de Seckendorf ; 3^o un épilogue en vers de la *Vasthi* de Gotter, et qui serait peut-être l'œuvre de Goethe ; 4^o la correspondance de Goethe et du prélat de Diez, 1815-1816 ; 5^o des lettres bien intéressantes de Reinhard au chancelier Müller, avec une annotation de M. L. Geiger, et, en appendice, des extraits de lettres de Reinhard à Wessenberg¹ ; 6^o l'itinéraire de Goethe dans son voyage de 1790 en Silésie (reconstitué par M. Zarncke) ; 7^o quarante-neuf lettres de Goethe à divers personnages, deux lettres curieuses de Lavater au poète (1775 et 1781), une lettre de Schiller (11 août 1802), une lettre des parents de Goethe à Crespel (18 janvier 1777), une lettre de *Frau Rath* à M^{me} Stock (9 mai 1808).

La deuxième partie (*Abhandlungen*), renferme quatre études. M. Suphan raconte, d'après un récit manuscrit du comte Maurice de Brühl, une journée de Goethe à Carlsbad en 1785. M. de Loeper recherche l'origine de quelques-uns des *Sprüche in Prosa*, d'après les manuscrits du poète que possédait Varnhagen. M. Büsgen apprécie les études botaniques de Goethe. M. H. Dechent fait mieux connaître les *Seelsorger* de la famille Goethe, Fresenius et Schmidt.

On trouvera dans la troisième partie, comme toujours, des mélanges intéressants (entre autres sur la langue de la Bible, les proverbes, les jeux de mots dans Goethe, le théâtre de Leipzig à l'époque où le poète suivait dans cette ville les cours de l'Université), une chronique bien informée, une bibliographie à la fois précise et complète, ainsi que le cinquième rapport annuel de la *Goethe-Gesellschaft*.

A. C.

329. — **La Simplification de l'orthographe**, par Louis HAVET, professeur au Collège de France. Paris, Hachette. Un vol. in-12, 60 p. Prix : 1 fr.

« Nos chinoiserries d'orthographe coûtent au pays bien plus qu'il ne s'en doute : perte de temps et perte de travail, moindre culture d'un bon nombre de Français, moindre expansion de la langue française. » La chose est très grave, si elle est vraie ; mais n'y a-t-il point là un peu d'exagération ? Pourtant, je le veux bien : abrégeons, simplifions, régularisons l'orthographe ; supprimons dans les mots venus du grec les *th* = *θ*, les *ch* = *χ*, les *ph* = *φ*, les *hy* = *ύ*, et écrivons *autoktone*, *Korografie*, *idrofobie*, *idrocéfale*, etc. Ceux qui savent le grec le reconnaîtront quand même sous ce nouvel affublement, mais ceux qui l'ignorent en seront-ils plus

1. P. 42, le baron *Sezza* doit être le baron Serra (cp. Jonas, *C.G. Kærner*, p. 258) ; — p. 54, lire dans la citation de Mignet « ouvrait » et non *aurait* ; — p. 61, lire « de » (Brogie) et non *le* ; — p. 261, Firmery et non *Firmey*.

avancés? Ces mots, de quelque façon qu'on les orthographie, seront toujours pour le populaire un assemblage de lettres mystérieux, et il est absolument illusoire de penser que cette prétendue simplification lui sera de quelque utilité. Il y a des réformes qui me paraissent plus rationnelles, plus nécessaires. Ainsi je ne serais pas opposé à ce que l'on supprimât dans beaucoup de mots *très usuels* les lettres inutiles qui sont venues, je ne sais comment les surcharger, et attirer leur physionomie; il y aurait avantage à orthographier *abé, aquiter, attendre, ateler, attirer*, etc. Mais, comme le disait A. Darmesteter, c'est d'une main légère et discrète qu'il faut toucher à la langue écrite, surtout quand cette langue a, comme la nôtre, produit dans sa maturité, une suite ininterrompue de chefs-d'œuvre. C'est pourquoi les réformateurs sages et modérés, tels que M. Havet, me permettront de proposer à leur méditation ces quelques lignes de Vinet, qui, pour mon compte, m'ont fait beaucoup réfléchir : « La langue est sacrée comme la Société. Elle n'est pas immuable, elle ne peut pas l'être; mais elle ne souffre aucun changement arbitraire et capricieux, aucune violence gratuite, aucune modification individuelle. Dans les changements qu'elle accepte, elle subit sa propre loi, et n'obéit qu'à ses besoins. » Voilà qui me paraît fort bien dit : aussi je trouverai les réformes proposées par M. Havet excellentes le jour où le commun usage qui est le « *jus et norma loquendi* » leur donnera son consentement.

A. DELBOULLE.

330. — **De l'étude des Patois du Haut-Dauphiné**, par l'abbé A. DEVAUX, chanoine honoraire, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, membre associé de l'Académie delphinale. Grenoble, F. Allier, 1889; in-8, 62 pages.

Cet opusculé est une lecture faite à l'Académie delphinale le 29 mars 1889 : après avoir retracé d'une façon détaillée l'histoire des études relatives à la philologie patoise du Dauphiné depuis le *xvii^e* siècle jusqu'à nos jours, M. l'abbé Devaux raconte comment il a été amené à s'occuper à son tour de ces questions. Il a limité ses investigations linguistiques à une contrée bien déterminée, celle du Haut-Dauphiné, connue généralement sous le nom de « Terres-Froides », et qui comprend une notable partie de l'arrondissement de la Tour-du-Pin. Il nous promet à brève échéance une étude complète sur la phonétique comparée des patois de cette région, et aussi, semble-t-il, un glossaire qui ne contiendra pas moins de 50 ou 60,000 formes. Ce sera là une contribution considérable à la connaissance des parlers « franco-provençaux », et il faut savoir gré à M. D. de l'avoir entreprise en recueillant les faits sur place, en se mettant au courant des méthodes actuelles et de la notation phonétique usitée dans la *Revue des patois gallo-romans*. Toutefois, si l'auteur veut publier son œuvre dans de bonnes conditions, s'il veut, comme il semble en avoir l'intention, aborder des questions

déliçates d'étymologie, trier l'élément indigène de l'élément emprunté, remonter en un mot jusqu'aux transformations du latin vulgaire dans le Dauphiné, ce ne serait plus assez que d'avoir à sa disposition une notation phonétique perfectionnée : il faut encore qu'il possède d'une façon très sûre son « commencement », c'est-à-dire les principes de la philologie romane. Espérons qu'il en est ainsi. — Dans les exemples que, vers la fin du présent opusculc, M. D. cite un peu au hasard, glanant, comme il le dit lui-même, à travers ses notes, on pourrait relever certains détails et quelques expressions qui ne sont point d'une justesse parfaite. Ainsi, pourquoi dire (p. 40) que le fr. *aimer* reproduit le lat. *amare*, puisque cette forme est analogique? Le dauphinois *favôla* (p. 47) serait « un produit provençal » ! M. D. sait bien que le mot provençal est *faula*, seule forme vulgaire possible; il y a bien des chances pour que le mot en question ait été emprunté à l'italien *fàvola*, qui est littéraire, tout comme notre fr. *fable*. La forme *larima* (= lacryma) laisse aussi des doutes. Enfin (même p.) on trouve encore *ténye* (tingere), *zúnyc* (iungere), et autres analogues cités comme « des infinitifs provençaux avec chute de l'r final et recul de l'accent » : provençaux, soit; mais où est ici le recul de l'accent? Il ne faut jamais se hâter non plus de croire qu'on vient de faire une découverte, quelque minime qu'elle soit. « On sait, dit l'auteur (p. 50), que *écrouelle* vient du latin vulgaire *scrofella* pour *scrofula*; mais sait-on que *scrofa* avait le même sens dans le latin vulgaire? Littré l'ignore, et je ne l'ai vu signalé nulle part. » M. D. n'aurait pas écrit ces lignes, s'il avait ouvert *sub verbo* le lexique de Georges ¹. — Ces légères critiques n'empêchent pas d'ailleurs que M. l'abbé Devaux ne fasse une œuvre utile et très méritoire en se livrant à l'étude des patois du Haut-Dauphiné : le livre annoncé dans cette lecture académique ne peut qu'être attendu avec impatience.

E. BOURCIEZ.

331. — Karl KÖSTLIN. *Prolegomena zur Ästhetik*. Tübingen, Fues, 1889, 103 p. in-4.

332. — Hugo MÜNSTERBERG. *Beitrag zur experimentellen Psychologie*. I. Fribourg en Br. Mohr. 1889, 188 p. in-8.

I. L'étude de M. Köstlin a un défaut capital, c'est d'être ennuyeuse. Ce n'est pas qu'elle soit vide, mais elle n'est remplie que de choses traditionnelles et connues. Ce n'est pas qu'elle soit démesurément longue, mais les développements se traînent, et ne marchent pas. Décidément l'intellectualisme de la queue hégélienne n'est plus de notre temps, et perd sa peine à se rajeunir.

II. M. H. Münsterberg a de belles qualités, une ardente confiance en lui-même, une science solide, un esprit net et décidé, une aisance remar-

¹. On peut encore trouver des exemples plus nombreux de *scrofa* (= *scrofula*) dans H. Roensch, *Semasiologische Beiträge*, p. 64, et dans Nettleship, *Contributions to latin Lexicography*, p. 584.

quable dans la composition, et une production extraordinairement rapide. Il n'est pas douteux qu'il n'ait devant lui un bel avenir scientifique, s'il sait éviter quelques écueils : la trop grande hâte dans la production qui a failli déjà jouer un méchant tour à sa jeune réputation, la prolixité diffuse à laquelle il paraît être porté, et une tendance un peu juvénile à opposer fortement sa personnalité à celle de Wundt, qui fut et reste son maître.

Il nous envoie la première livraison d'une série d'études de psychologie expérimentale, où seront données, sous sa signature unique, les expériences faites à Fribourg par lui-même ou sous sa direction. Il paraîtra environ trois fascicules par an. Celui-ci contient l'esquisse générale d'un programme de psychologie physiologique, et une première étude expérimentale sur l'association des représentations. — La science a évidemment tout à gagner et rien à perdre à cette concurrence toute scientifique faite aux *Philosophische Studien* de M. Wundt.

LUCIEN HERR.

333. — H. GANIER et J. FRÉLICH, *Voyage aux châteaux historiques de la chaîne des Vosges*. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, VIII et 508 p.

L'ouvrage comprendra trois volumes : les Vosges septentrionales, les Vosges centrales, les Vosges méridionales. C'est peut-être trop, par le temps qui court, et un seul volume aurait suffi, mais l'éditeur l'a voulu ainsi et nous n'avons qu'à juger le présent tome qui comprend cinq chapitres : de la Queich à la Lauter ; de la Lauter aux vallées du Sauerbach et du Steinbach ; groupe de Niederbronn ; de la Zinsel savernoise à la Mossig ; de la Mossig à la Magel et au Donon. Ce n'est pas une œuvre historique ni un livre d'érudition ; c'est, comme disent les auteurs, une œuvre *vue* ; ils « font plus de pittoresque que d'archéologie » et ne se préoccupent que du récit, de l'anecdote. Il serait aisé de relever de ci de là quelques erreurs, des longueurs, des répétitions ; mais à quoi bon ? Laissons, pour citer encore les deux auteurs, la description et la légende occuper la place principale dans ce *Voyage historique* ; louons la plupart des dessins, des vignettes ; et souhaitons que cette « promenade à coups de crayon d'un bout à l'autre de nos belles montagnes » trouve de nombreux lecteurs.

C.

LETTRE DE M. CLÉDAT.

Permettez-moi de répondre quelques mots à l'article de M. Paul Lejay sur la reproduction photolithographique du *Catulle* de Saint-Germain-des-Prés.

Entre la page donnée par M. Chatelain dans sa *Paléographie des classiques latins* et la page correspondante de notre reproduction, il y a toute la différence qui sépare l'héliogravure de la photolithographie. Sans doute le premier procédé est bien supérieur, mais il est infiniment plus coûteux.

La question est de savoir si le procédé économique permet d'avoir une reproduction du manuscrit de nature à rendre des services. Il me semble que la réponse n'est pas douteuse. Dans quelques cas il sera utile de se référer au manuscrit lui-même ; mais dans beaucoup d'autres la reproduction suffira, et elle permettra toujours pour le moins de faire commodément une étude préalable du texte.

Est-ce à dire que MM. Lumière et moi nous soyons satisfaits de l'exécution de ce volume ? Pas le moins du monde ; mais grâce à une modification du procédé, qui réduit au strict minimum le rôle de l'imprimeur, MM. Lumière comptent arriver dans les volumes suivants à un résultat bien meilleur.

L. CLÉDAT.

Comme on le voit, M. Clédat est du même avis que moi sur l'imperfection du *Ca-tulle* et sur la nature des services qu'il rendra. M. Em. Thomas a porté un jugement aussi sévère dans une note de son édition (*Avertissement*, p. VIII, note 1). Je n'ai rien à ajouter à mon article. Il faudrait savoir si par le procédé photolithographique, mieux surveillé dans son exécution, on peut obtenir des résultats satisfaisants. Les prochains volumes de la collection nous donneront la réponse à cette question.

PAUL LEJAY.

CHRONIQUE

FRANCE.— La « Revue de philologie française » de M. CLÉDAT adopte les *modifications orthographiques* suivantes (voir la brochure de huit pages in-8°, qu'elle publie, au prix de dix centimes, à la librairie Bouillon) : 1° remplacer partout par une *s* l'*x* final muet ou prononcé comme *s* (*caillous, jalous, hébreus*) ; 2° écrire par un *z* les adjectifs et substantifs numéraux en *zième, zaine* ; 3° à l'ind. prés. des verbes en *re, oir, ir*, terminer uniformément par une *s* pure et simple les 1^{re} et 2^e personnes, et par un *t* la 3^e personne du singulier (*je prens, il prent*) ; 4° ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter* (*j'appèle*) ; 5° ne jamais faire l'accord du participe passé quand le complément direct est le pronom *en*, quand le participe est suivi d'un infinitif sans préposition (*je les ai vu venir*), pour le participe de *couïter* et de *valoir*.

— L'*Annuaire de la jeunesse*, que M. H. VUIBERT publie à la librairie Nony au prix modique de trois francs (in-12°, 900 p.), renferme dans ses trois parties *Instruction, Écoles spéciales, Carrières et professions* un tableau rapide et complet de notre outillage scolaire et un grand nombre de renseignements de tout genre sur nos grandes écoles, les moyens de s'y préparer et leurs débouchés.

— La librairie Sidot (Nancy, rue Raugraff, 5), publie *Les jetons de l'Hôtel de Ville de Nancy aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles*, descriptions de ces jetons et de quelques autres qui intéressent la même ville, par M. LÉOPOLD QUINTARD. L'ouvrage, gr. in-4° raisin, orné d'un frontispice et de cinq planches en phototypie, se vend 12 francs.

ALLEMAGNE. — La collection des *Deutsche Literaturdenkmale* du xviii^e et du xix^e siècle que M. SEUFFERT publie, avec la collaboration d'autres érudits (Sauer, Muncker, Baechtold, Schmidt, Martin, Minor, Geiger, d'Urlichs, etc.), est désormais éditée, non plus par la librairie Henninger de Heilbronn, mais par la librairie Göschen, de Stuttgart. Elle compte à l'heure actuelle 32 volumes et se grossira bientôt d'un volume nouveau : les poésies complètes d'Uz.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce les publications suivantes : KALB, *Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt* ; SUDHAUS, éd. des *Volumina rhetor-*

rica de Philodème; J.-W. BECK, *Synonyma Ciceronis, adjectae sunt Differentiae sermonum*; PROKSCH, *Anleitung zur Vorbereitung auf Cæsars Gallischen Krieg*, III; Rud. HILDEBRANDT, *Gesammelte Aufsätze und Vorträge zur deutschen Philologie und zum deutschen Unterrichte*; W. VIETOR et Fr. DIERR, *Uebungsbuch zum englischen Lesebuch (Unterstufe)*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juillet 1890.

M. d'Arbois de Jubainville annonce que la commission du prix La Fons-Mélicocq a décidé de ne pas décerner le prix et d'en distribuer le montant (1,800 fr.) ainsi : 1,200 fr. à M. Abel Lefranc, pour son *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, et 600 fr. à M. Alcibièd Ledieu, pour l'ensemble de ses publications relatives à la Picardie.

M. Alexandre Bertrand entretient l'Académie des fouilles que dirige, pour le ministère de l'instruction publique, M. J. de Morgan, dans le Linkoran (nord de la Perse, littoral de la Caspienne).

Ces fouilles ont donné les plus heureux résultats. M. de Morgan a constaté, dans la contrée explorée par lui, l'existence d'un grand nombre de sépultures en forme de dolmen. Mais ces dolmens, au lieu de renfermer, comme ceux des pays scandinaves, un mobilier funéraire de pierres-polies, appartiennent, les plus anciens à l'âge du bronze pur, les plus récents à l'âge du fer. M. de Morgan croit pouvoir affirmer que le pays était inoccupé quand les constructeurs de ces monuments (qu'il croit être des Aryens) sont venus s'y établir. L'âge de la pierre aurait été inconnu dans le Linkoran.

Plus de treize cents objets ont été recueillis au cours de ces fouilles. Plusieurs caisses, destinées au ministère, sont déjà en route. La vue des objets qu'elles renferment permettra de se faire une idée plus exacte de l'industrie de ces populations primitives des montagnes septentrionales de la Perse.

M. Saglio, reprenant la question de l'existence du chat domestique chez les anciens, débattue dans une précédente séance, met sous les yeux de ses confrères les reproductions de divers monuments où il reconnaît l'image de cet animal, savoir :

1^o Des peintures de tombeaux étrusques, où l'on voit des chats dans l'intérieur des habitations, notamment un chat qui, pendant un repas, joue, sous les lits où sont couchés les convives, avec un poulet et une perdrix privée;

2^o Deux hydries du Musée britannique, du ^{ve} siècle avant notre ère, dont les peintures représentent des chats familiers dans l'intérieur d'une école de musique : l'un est tenu en laisse, un autre est debout sur un escabeau et un jeune homme lui offre un gâteau;

3^o Un couvercle peint, du Musée de Berlin, qui représente des souris chassées à la fois par des hommes armés de bâton et par des chats : ceux-ci, rencontrant des jattes, se précipitent pour y boire;

4^o Un bas-relief du Musée du Capitole (celui-ci moins ancien que les monuments précédents), où est figuré un chat dressé à danser au son de la lyre.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Ravaissou, continuant la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo, donne des détails sur la façon dont se pratiquaient autrefois dans nos musées les restaurations qui ont défiguré tant de monuments précieux et dont il a enfin fait cesser l'usage au Louvre. En ce qui concerne la Vénus, on n'osa pas la restaurer entièrement, à cause des divergences d'opinion qui s'étaient produites sur la façon d'entendre cette restauration : mais, par des travaux en apparence peu considérables, on la prépara en vue d'un système préconçu de restitution et on en altéra l'aspect assez gravement pour retarder de longtemps la véritable interprétation du monument.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : 1^o LABOURASSE (H.), *Vouthon-Haut et ses seigneurs*; 2^o VIMONT (Eugène), *Histoire du collège de Rabodanges*; — par M. Delisle : 1^o THIERRY-POUX (Olgar), *Premiers Monuments de l'imprimerie en France au XV^e siècle*; 2^o TOURNEUX (Maurice), *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, tome I; 3^o COLIN (Germain), *Poésies*, publiées par Joseph DENAIS; — par M. Ravaissou : *Les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Ch. RAVAISSOU-MOLLIER, 5^e fascicule; — par M. Georges Perrot : DIEHL (Ch.), *Excursions archéologiques en Grèce*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales),
professeur en Sorbonne.

HISTOIRE

DES

INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE

LES ORIGINES DU SYSTÈME FÉODAL

LE BÉNÉFICE ET LE PATRONAT PENDANT L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

Revu et complété, sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur

Par Camille JULLIAN

Chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE :

La Gaule romaine. 1 vol. in-8° (En préparation).

L'invasion germanique. 1 vol. in-8° (En préparation).

La Monarchie franque. 1 vol. in-8°, broché. 7 fr. 50.

L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne. 1 vol. in-8, broché. 7 fr. 50.

SOURCHES (Marquis de)

MÉMOIRES SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars

Par le comte DE COSNAC (Gabriel-Jules)

ET

Édouard PONTAL, archiviste paléographe.

Mise en vente du Tome X embrassant la période de janvier 1706
à décembre 1707.

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

L'ouvrage complet formera environ 15 volumes.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur grand raisin vélin de Hollande, à 30 fr. le volume.

Les neuf premiers volumes (septembre 1681 — janvier 1704) ont paru précédemment. Chaque volume. 7 fr. 50.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

THIERRY-POUX

PREMIERS MONUMENTS DE L'IMPRIMERIE EN FRANCE
AU XV^e SIÈCLE

Un vol. in-folio, cartonné. 60 fr.

LES CAHIERS D'UN RHÉTORICIEN
DE 1815

Un volume petit in-16, imprimé sur papier du Marais, broché. . . 7 fr. 50

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 500 exemplaires numérotés.

Tous ceux qui ont passé par l'Université, dans les années qui précédèrent la révolution de 1848, ont gardé le souvenir de M. Bary, qui était professeur de physique et répétiteur de science à l'Ecole polytechnique. Ses enfants ont retrouvé dans ses archives trois cahiers, d'un papier jauni, écrit par leur père, et qui portaient ce titre : *Mes Ephémérides*. M. Bary, à l'heure où il était encore sur les bancs du lycée, en rhétorique, avait eu idée de noter, chaque soir, ses impressions du jour, d'écrire son journal. Le journal ne dura que trois mois, ou du moins, on n'en a retrouvé que trois cahiers. Mais ces trois mois sont précisément ceux que l'on a nommés les *Cent jours*, ce qui permit à l'enfant de s'occuper de politique et de nous montrer, en parlant de son père et des amis de son père, l'état des esprits à cette époque si troublée et si curieuse.

On a fait imprimer les cahiers tels quels, sans y changer un mot. Ils sont bien amusants à lire, parce qu'ils nous donnent des renseignements très précis sur les idées, les mœurs et les tours d'esprit de cette génération d'écoliers, qui allaient être des hommes et accomplir les grandes choses de la Restauration.

(Extrait du *XIX^e Siècle* du 4 avril 1890.)

GUILLAUME (J.)

PESTALOZZI

(ÉTUDE BIOGRAPHIQUE)

Un volume in-16, broché, avec un portrait de Pestalozzi. . . . 3 fr. 50

FERDINAND BRUNETIÈRE

L'ÉVOLUTION DES GENRES
DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

LEÇONS PROFESSÉES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

TOME PREMIER

INTRODUCTION : L'évolution] de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION

ANTIQUE, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux
croisades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de
la France a conservé la trace, par M. G. DE LA NOÉ, colonel du
génie. 1^{er} fascicule. Fortification préhistorique et fortification gau-
loise. In-8, fig. et planches..... 3 50
2^e fascicule. Fortification romaine. In-8, 5 planches..... 3 50

DE ARCHIA POETA, thesim proponebat Facultati
Literarum Parisiensi Theod. REINACH. In-8..... 3 fr.

L'AFRIQUE DU SUD. Histoire de la colonie an-
glaise du Cap de Bonne Espérance et de ses annexes. Par M. Paul
LÉLU. In-8, carte..... 2 50

PERIODIQUES

Bulletin du Cercle Saint-Simon, n° 2, juin 1890 : Assemblée générale du 29 mars. — Nomination du bureau et des commissions. — Nouveaux membres. — Livres nouveaux. — Chronique (le prochain numéro contiendra un compte-rendu des conférences de MM. DURAND-GREVILLE, MOUNET-SULLY et G. DESCHAMPS, et des dernières réunions qui ont eu lieu au Cercle).

The Academy, n° 941 : STANLEY, In Darkest Africa on the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria. Deux volumes. — MACCARTHY, The French Revolution, vol. I. (Ne contient encore qu'une introduction aux trois volumes suivants). — WRIGHT, The composition of the four gospels, a critical inquiry. — WOODBURY, Talks with Emerson. — MYERS, Lord Althorp. — Some books on folklore : ALLEN, Korean tales; GÖRNES, studien zur griech. Mythologie; LAUCHERT, Gesch. des Physiologus; MARX, Griech. Märchen von dankbaren Tieren u. Verwandtes (cp. sur Lauchert, *Revue*, 1889, n° 24 et sur Marx, *Revue*, 1889, n° 37). — Notes and news. — A Pali adress to an English governor. — De Quincey's alleged untruthfulness (Florence Baird-Smith. De Quincey's daughter). — The lost works of Philo (Conybeare). — The substantive louke in Chaucer (Skeat). — An Icelander upon the bondman (Stefansson). — Printing at Avignon in 1444 (Axon : l' « ars scribendi artificialiter » de Waldvogel ne serait-il pas un terme impropre « for stencils to be used by the scribe » ?) — LILLY, On Right and Wrong. — Contributions to Pāli lexicography : 1. Lūha, lūhasa, lukhasa. 2. Rabhasa. 3. Araṇa-vihārī 4. Sālitṭaka. 5. Pitta. 6. Samāsītis 7. Satakkatu. 8. Sahunnavāsī (R. Morris). — MILLAR, The historical castles and mansions of Scotland, Perthshire and Forfarshire.

The Athenaeum, n° 3272 : Ernst II, Herzog von Sachsen Coburg Gotha, Aus meinem Leben und aus meiner Zeit, III Band; Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Coburg-Gotha, vols III and IV, translated from the German by Percy ANDREAE. — DRIVER, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel, with an introd. on Hebrew palaeography and the ancient versions and facsimiles of inscriptions. — FRASER MACKINTOSH, Letters of two centuries. — The Gutenberg celebration in Cologne. — The official despatches of the Great Rebellion. — LERMOLIEFF, Kunstkritische Studien über italienische Malerei, die Galerien Borghese und Dorian Panfili, in Rom. — Notes from Athens (Lambros). — The British Archaeological Association at Oxford. — The British School at Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiasticus in Semitic literature. — Von HASE, Kirchengesch. — Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, p. p. HAGENMEYER (édition définitive et indispensable par son commentaire). — WITTE, Die Armagnaken im Elsass (attachant). — N. WEISS, La chambre ardente, étude sur la liberté de conscience sous François I^{er} et Henri II (« image saisissante de la cruauté de la persécution et du martyre héroïque des protestants français »). — Von WERNER, Ein deutsches Kriegsschiff in der Südsee. — Die Befestigungen Frankreichs, ein Beitrag zur Kenntniss der franz. Landesvertheidigung. — MOMMSEN, Römisches Stadtrecht, III, 1 et 2. — REINISCH, Die Kunama-Sprache in Nordost-Afrika, II. — Alb. ZIMMERMANN, Krit. Untersuchungen zu den Posthomeric des Quintus Smyrnaeus (met à une trop rude épreuve la patience du lecteur). — BÜLBRING, Gesch. der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südenglischen (fait avec grande compétence et méthode). — APPEL, Provenzalische inedita aus Pariser Handschrif-

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30

— 28 juillet —

1890

Sommaire : 334. CURTI, La création de la langue. — 335. SMYTH, Le vocalisme du dialecte ionien. — 336. PAULSON, Un nouveau manuscrit de Chrysostome. — 337. BENNDORF, Album archéologique. — 338. GUDMUNDSON, L'habitation en Islande. — 339. U. CHEVALIER, Répertoire hymnologique. — 340. CLÉDAT, Grammaire élémentaire. — 341. Du Pac de Bellegarde, L'église catholique de Hollande. — 342. BRUNEL, La Nouvelle Héloïse et Mme d'Houdetot. — 343. GRAND-CARTERET, J. J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui. — 344. SURCOUF, Robert Surcouf. — 345. Salamon, Mémoires, p. p. BRIDIER. — 346. WELSCHINGER, Le roman de Dumouriez. — 347. BERENZI, L'école bresciane de lutherie. — 348. MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, V. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

334. — **Die Sprachschöpfung.** Versuch einer Embryologie der menschlichen Sprache, von Theodor CURTI. Würzburg, A. Stuber, 1890. In-8, 74 pp. Prix : 1 mk. 50.

On remarquera, dans le nouvel ouvrage de M. Curti, maints aperçus ingénieux, notamment sur le langage des animaux, maints rapprochements intéressants, sinon convaincants, et une classification fort méthodique de ce qu'il nomme les « *Urwörter* », premiers embryons du langage humain. Mais, puisque le malentendu persiste entre ceux qui proscrivent le problème de l'origine du langage et ceux qui s'obstinent à en chercher la solution dans les mots et les soi-disant « racines » des langues historiquement connues, puisque, malgré tout ce qu'on a dit et écrit, l'on n'entrevoit pas encore la formule de synthèse supérieure qui conciliera les positivistes et les idéologues de la linguistique, il faut se borner à signaler le livre à l'attention de ceux-ci, en prévenant les autres qu'il ne paraît pas de nature à les convertir.

V. H.

335. — **The Vowel System of the Ionic Dialect**, by Herbert Weir SMYTH, Ph. D. Extracted from the Transactions of the American Philological Association. (Strasbourg, Trübner, 1890). In-8, 138 pp.

Tous les linguistes, et particulièrement tous les hellénistes qui s'intéressent au progrès des études dialectologiques, connaissent le nom de M. H. W. Smyth, et il est désormais superflu de faire l'éloge de sa méthode et de la valeur scientifique de ses travaux. Ce qu'il entreprend aujourd'hui, c'est l'analyse statistique et raisonnée du vocalisme ionien, œuvre plus ardue qu'il ne semble de prime abord. Ainsi qu'il le fait remarquer au début, le dialecte ionien est encore bien peu connu, eu égard à son importance historique et littéraire et aux monuments qu'il a laissés.

Nouvelle série, XXX.

30

sés : longtemps on a vécu sur l'idée que, quand on changeait les α en η et qu'on résolvait toutes les contractions, on faisait de l'ionien, à peu près comme on pourrait faire du picard en remplaçant partout *ch* français par *k* et *c* sifflant français par *ch*. L'état déplorable dans lequel nous sont parvenus les divers manuscrits d'Hérodote, successivement corrigés par des scribes qui les adaptaient à leur langue ou les « hyperionisaient » à leur plaisir, n'était pas de nature à rectifier cette vue sommaire, et même la découverte de nombreuses inscriptions n'apportait qu'un faible adjuvant à la reconstitution définitive du texte ; car, à supposer que la langue d'Hérodote ne fût contaminée (*κεκραμένη*), que dans son lexique, et eût gardé pur le phonétisme ionien, il n'en résultait point nécessairement qu'il eût écrit dans la langue usitée de son temps ; il demeurerait au contraire infiniment probable qu'il avait dû se servir de quelque dialecte littéraire ou de convention, où dès lors le départ du réel et du convenu reste encore à faire. On n'y arrivera que par la collation constante et scrupuleuse des sources manuscrites et des sources épigraphiques, méthode dont M. W. S. nous donne à la fois l'application et le modèle.

Son étude comprend une période d'environ dix siècles, soit du VIII^e avant notre ère au II^e après, espace de temps largement suffisant pour l'évolution d'un langage, s'il était possible de saisir des traces d'évolution dans l'ionien ; mais, sauf dans les positions d'où il a été débusqué de bonne heure par la *κοινή* attique, l'ionien semble plutôt avoir duré que vécu. En tout cas, d'un bout à l'autre de sa vie et de son domaine, les traits essentiels de son vocalisme subsistent sans altération, et c'est le vocalisme seul que M. W. S. a eu en vue dans sa monographie. Son plan très simple consiste à examiner successivement chacune des voyelles — brèves, longues et diphtongues — du dialecte ionien, en la rapportant à chacune des voyelles panhelléniques dont elle peut être le substitut. L'ouvrage se termine par le relevé, également très détaillé, des rencontres de voyelles et des contractions ioniennes. L'absence d'un index alphabétique ne serait un défaut que si cette lacune ne devait pas être comblée dans l'avenir au cours des travaux ultérieurs de l'auteur sur le même dialecte.

Il va sans dire que M. W. S. n'a pas la prétention de résoudre toutes les questions qu'il soulève. Quelques-unes sont désespérées. Ainsi *καλός*, avec son α long ionien, demeure une énigme après comme avant ses relevés (p. 42) : il est aussi difficile de renoncer à une forme imaginaire **κηλός* ou **καλλός*, que de croire à l'emprunt ou à la contamination pour un mot aussi usuel. Sur le type ionien *ἀληθείη* opposé au type attique *ἀλήθεια* (α bref, p. 50 et 62), on voudrait des explications plus précises. C'est l'ionien qui paraît ici dans le vrai : les féminins des adjectifs consonnantiques se formaient au moyen du suffixe *-î* (cf. lat. *suāvis* = sk. *svādvyī*), qui en grec donnait *-γα* (α bref) ; au contraire, les noms féminins tirés des mêmes adjectifs avaient le suffixe *-iā* (cf. lat. *prudent-ia*,

glôria = sk. *çravas-yâ*, etc.), et le grec même a conservé trace de cette différence dans le contraste de *φέρουσα* participe féminin et *γερούσια* (α long) substantif dérivé; lorsqu'on cessa d'employer en grec le féminin des adjectifs du type *ἀληθής*, les deux formations, très voisines, durent se confondre partiellement. — L'enclitique *γα* (p. 21, i. n.), n'a aucun rapport ni sémantique ni morphologique avec le sk. *hi* (puisque) toujours accentué : la locution grecque *ὄχι* est, au point de vue du sens et de l'accent, l'exact équivalent du sk. *nahí*¹. — Le retour partiel de η ionien à α long attique, révoqué en doute p. 48, est pourtant mis en évidence par l'exact parallélisme des contractions attiques *ἀληθέα* devenant *ἀληθῆ* et *εὐφρέα* devenant *εὐφρῆ*, d'où *εὐφρᾶ*. — On ne voit pas trop comment l'introduction du vocalisme ionien aurait « défiguré » le mot *ἀθάνατος* : si les Ioniens n'ont point écrit **ἠθάνατος* tout comme *ἡμεῖς*, c'est sans doute que l'α initial n'était long que par position. — Le génitif *φρέατος* (p. 111), devait être rangé sous la rubrique ε + α long.

Il est à souhaiter que M. H. W. Smyth nous donne bientôt la suite de ces études si fortement documentées.

V. HENRY.

336. — *Symbolæ ad Chrysostomum patrem scripsit J. PAULSON*. II, de Libro Holmensi. Lundæ, Hjalmar Møller, 1890, 96-v pp. in-4.

M. Paulson nous a donné déjà sur un ms. de S. Jean Chrysostôme une étude dont j'ai rendu compte il y a quelques mois². Voici un deuxième ms. décrit, dépouillé, collationné avec le même soin minutieux et la même sagacité. Comme le *Lincopensis*, le *Holmensis* est mutilé; il présente le texte plus ou moins complet d'une série d'homélies dispersées dans les tomes III, IV et V de l'édition Migne. Ce qui est important, c'est que le contenu paraît correspondre à ce qu'on appelle le *Catalogus Augustanus*. Des *Indices*, fort bien faits, terminent ce travail et permettent de se retrouver facilement dans la masse énorme de détails qu'il contient.

P.-A.-L.

337. — *Wiener Vorlegeblätter für archæologische Uebungen*. 1889. Herausgegeben von OTTO BENNDORF. Wien, A. Holder, 1890. In-fol.

Le nouveau fascicule de cette publication (cf. *Revue crit.*, 1889, I, p. 321) contient 12 planches d'une très bonne venue, dont sept offrent une collection de peintures de vases signés et les cinq autres des monuments divers relatifs à la légende d'Œdipe, au cycle thébain et aux scènes figurées sur la ciste de Ficoroni. La plupart de ces gravures ont été faites sur des dessins nouveaux; il y en a même quelques-unes d'inédites.

1. Cf. *Mém. Soc. ling.*, VI, p. 378 sq.

2. *Rev. cr.*, 1890, I, 307.

Parmi les vases signés, nous signalerons ceux de Ménaidas, d'Amasis, de Timagoras, de Lasimos, qui appartiennent au musée du Louvre et dont on trouve ici des dessins fidèles exécutés, sous la surveillance de M. E. Pottier, par M. Devillard. Le texte est extrêmement bref ; il se borne à donner les références essentielles aux publications modernes, sans aborder les questions de technique et d'exégèse, sans même indiquer les sujets. Il nous semble qu'il y a là quelque excès dans la sobriété et que huit ou dix lignes sur chaque gravure ne seraient pas un luxe superflu.

Salomon REINACH.

338. — **Privatboligen på Island i Sagatiden samt delvis i det ævrige Norden af VALTYR GUDMUNDSSON** (publié avec une subvention de la fondation du comte Hjelmstjerne-Rosenkrone). Copenhague, And. Fred. Høst et fils, 1889, iv-270 p. in-8.

La question des demeures privées dans le Nord, après avoir été bien des fois traitée, est plus que jamais à l'ordre du jour ; en même temps que le présent ouvrage, deux autres paraissent sur le même sujet : l'un en Danemark (*les Anciennes maisons danoises du xvi^e au xvii^e siècle*, par R. Mejborg) ; l'autre en Finlande (*Die Gebäude der Tcheremissen, Mordwinen, Esten und Finnen*, par le dr A. O. Heikel). Notre auteur peut remonter plus haut que ses prédécesseurs ou ses émules contemporains, non pas que les constructions anciennes se soient beaucoup mieux conservées en Islande qu'en Norvège, en Danemark ou en Suède, mais parce que ses sources fort abondantes, les sagas, sont de plusieurs siècles antérieures aux documents des autres pays scandinaves. Il est vrai que ces derniers sont également mentionnés çà et là dans les sagas, quoique celles-ci traitent surtout des mœurs et usages de l'île où elles furent composées pour la plupart. C'est donc l'Islande qui, selon la remarque fort juste de M. Valtyr Gudmundsson, doit servir de terme de comparaison pour les temps anciens, sans remonter d'ailleurs au-delà du ix^e siècle, puisque l'on ne sait rien sur les chapelles et cellules des cénobites Gaëls, les Papas, premiers occupants de l'*Ultima Thulé*.

Il y avait d'ailleurs de nombreuses différences entre les constructions de l'Islande et celles des autres pays scandinaves : les habitants de cette île, ne possédant en fait de bois de charpente que les troncs d'arbres amenés par la mer, étaient le plus souvent réduits à bâtir en pierre et en terre ; tandis qu'en Danemark, où il n'y a pas de rochers en Jutland et dans l'archipel des Belts, on se servait surtout de bois et, après le déboisement, de briques en terre cuite. Des modifications ont aussi dû avoir lieu dans le cours des temps : les sagas l'attestent en disant que telle manière de construire était en usage à telle époque, de sorte que, à la lueur des renseignements donnés par elles, nous pouvons parfois suivre le développement des formes architecturales. Notre auteur a grand soin de signaler les modifications tenant aux contrées et aux temps. Mais

ce n'était pas la partie la plus difficile de sa tâche : il fallait établir avec précision le sens des termes appliqués aux habitations, à leurs divisions et à leurs détails. Outre que les descriptions ne sont pas toujours claires, elles suffisent bien rarement à donner une image nette des objets que l'on n'a pas sous les yeux, mais en réunissant, en comparant et en commentant les passages des sagas relatifs à chaque sujet, M. V. G. en a exprimé tout ce qu'il était possible d'en tirer, et ce n'est pas peu de chose, on peut le dire à la louange de ces récits historiques ou romanesques (les derniers ne devant pas être dédaignés dans la présente question), car il n'y a que les plus riches littératures pour peindre non seulement les hommes, mais aussi les circonstances dans lesquelles ils ont vécu.

Les habitations privées des Islandais du moyen âge, si simples et si modestes qu'elles fussent, méritaient d'ailleurs bien d'être décrites : elles ne comportaient pas la promiscuité des peuples barbares, chez lesquels les âges, les sexes, les rangs, sont confondus, et les personnes à peine séparées des animaux domestiques. Il y avait des bâtiments de plus de deux cents pieds de longueur sur une trentaine de largeur. On avait généralement cru jusqu'ici qu'ils se composaient d'une seule pièce, mais M. Valtyr Gudmundsson a démontré qu'ils comprenaient plusieurs appartements et chambres (cuisine, salle à manger, chambres à coucher, ou tout au moins alcôves autour de la cuisine), soit sous un toit commun, soit en différentes constructions communiquant entre elles par un corridor couvert. Ses assertions sont confirmées par de nombreux restes d'anciens soubassements, ainsi que par des constructions encore existantes. Ne s'en tenant pas à ces généralités, il passe successivement en revue la forme des constructions et les matériaux employés (argile en place de chaux ou de plâtre ; planches en place de briques pour séparer les pièces) ; huit diverses espèces de toits (citré, cône, en coupole, à deux pentes, en appentis, en plate-forme, en mansarde, en croupe et demi-croupe) ; les couvertures en gazon, en chaume, en planches goudronnées (mais non en tuiles) ; les fenêtres et lucarnes servant aussi bien au passage de la fumée et de l'air que de la lumière ; enfin les diverses sortes de pièces ; la chambre commune, la cuisine, le dortoir (avec l'estrade en bois qui régnait autour et qui servait de lit commun, plus tard divisée en alcôves et même en chambres), le garde-manger, les corridors, l'étuve, le gynécée, les latrines, le magasin, la forge, la cave, le hangar, la remise des embarcations, la chambre des esclaves, le moulin, le bûcher, la vacherie, la bergerie, la grange, l'écurie, l'étable à chèvres, la porcherie, la gelinière, le parc à moutons, le cellier, la cour, les clôtures, l'orientation des maisons, les chalets. Trente plans et dessins dans le texte en facilitent l'intelligence, comme une table des termes islandais facilite les recherches. Cet ouvrage, fait avec soin et où sont résumées toutes les notions sur le sujet fournies par les sagas, devra être consulté pour l'histoire générale de l'habitation humaine.

E. BEAUVOIS.

339. — **Repertorium hymnologicum.** Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine Ulysse CHEVALIER, correspondant de l'Institut. 1^{er} fascicule. Louvain, décembre 1889. Grand in-8 de 272 p.

Le nouveau répertoire de M. U. Chevalier comprend les lettres A, B, C et une partie de la lettre D (jusqu'à *Deus*) et se compose de 4,539 articles qui sont numérotés ¹. C'est un monument de courage, de patience, de précise érudition. M. C. n'a pas seulement entrepris de cataloguer toutes les pièces lyriques de l'église latine, quel que soit le nom que ces pièces portent dans l'histoire liturgique, déjà imprimées : il a voulu dresser aussi l'inventaire aussi complet que possible de celles de ces pièces qui sont encore inédites. On est effrayé à la pensée de l'immensité des recherches auxquelles l'auteur s'est livré dans les collections publiques ou privées, en France et dans presque tout le reste de l'Europe. L'admirable bibliographe a tout dépouillé : bréviaires, missels, antiphonaires, processionnaires, simples livres d'heures, vies de saints, recueils divers qui pouvaient renfermer quelque document hymnographique, enfin des manuscrits innombrables de toute provenance, mais principalement consultés à la Bibliothèque nationale de Paris, à la bibliothèque royale de Bruxelles, à la bibliothèque du Vatican, etc.

Autant la science de l'auteur est vaste et solide, autant sa méthode est simple et sûre. Les chants d'église sont enregistrés par lui dans l'ordre alphabétique des premiers mots, avec le premier ou les premiers vers de la pièce. Puis sont condensés en quelques lignes tous les renseignements utiles aux travailleurs : 1^o la nature du morceau, chant, hymne, séquence, prose ou trope, avec désignation de la fête et de la partie de l'office auxquelles il appartient; 2^o le nombre des strophes et des vers composant la strophe; 3^o le nom de l'auteur, certain, probable ou douteux, tout au moins le siècle où le morceau apparaît pour la première fois; 4^o les sources manuscrites ou imprimées où il se trouve, spécialement les bréviaires et les missels, avec la date du manuscrit ou de l'édition; 5^o la liste des auteurs qui l'ont édité, traduit ou commenté. Tout cela est indiqué avec une netteté parfaite et le *Repertorium hymnologicum* sera d'un usage aussi commode que fructueux.

Pour plus de détails sur le plan et l'importance de l'ouvrage et sur le 1^{er} fascicule, je renverrai mon lecteur à une notice spéciale fort bien faite et dont, dans mon incompetence, j'ai prudemment tenu grand compte ²; je me contenterai de dire que l'on ne peut assez louer les di-

1. Le manuscrit est terminé avec le chiffre de 24,400 et M. C. espère qu'avant la fin de l'impression il l'aura aisément porté à 25,000. Il rêve même déjà à un supplément qui, grossi par de nouveaux voyages, donnerait plusieurs milliers d'autres articles.

2. *De l'hymnologie latine à propos d'un ouvrage récent* par l'abbé A. Devaux (Lyon, Vitte, 1890, brochure grand in-8^o de 25 p.). J'emprunte au docte critique une anecdote qui montre mieux que de longs discours l'utilité du recueil de M. C. (p. 15) :

vers mérites du savant qui nous aura donné deux répertoires bibliographiques auxquels l'érudition étrangère n'a rien à comparer¹.

T. DE L.

340. — **Grammaire élémentaire**, par L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française. — Livre du Maître. Paris, Emile Bouillon, 1890. Petit in-12, 165 p. 1 fr. 50.

M. Clédat a composé cette grammaire élémentaire pour ses enfants, et c'est sur eux qu'il l'a expérimentée. Il a su, comme dit Montaigne, « se ravalier pour s'accommoder à leur force, à leurs allures puériles ». C'est pourquoi il a réussi à faire pour les débutants un petit livre à la fois simple et original, et d'autre part à donner d'excellents conseils à ceux qui sont chargés d'enseigner les premières notions du français. L'auteur n'a pas suivi l'ordre théorique des parties du discours. Il commence par donner quelques notions générales et sommaires sur le nom, l'adjectif et le verbe, ces éléments principaux de toute proposition. Les enfants, dont le vocabulaire est très restreint, commencent, dès qu'ils peuvent exprimer leur pensée, par employer le plus souvent ces trois espèces de mots : il faut donc qu'ils apprennent d'abord à les reconnaître, à les distinguer, et qu'ils sachent quel rôle jouent les noms et les adjectifs dans la phrase, à quoi sert le verbe placé entre un nom et un adjectif, à quoi servent les verbes qui ne sont pas placés devant un adjectif, etc. Des exemples bien choisis, composés avec des mots que les enfants connaissent, où l'accord, comme disait Joubert, entre l'adjectif et le substantif, sera non seulement grammatical, mais moral, serviront plus au développement progressif de leur esprit que les définitions les plus savantes. Plus tard et peu à peu on leur fera lire et écrire de courtes phrases qui contiendront des articles, des pronoms, des adverbes, des prépositions, et par des analyses orales fréquemment répétées (exercice qui est aujourd'hui beaucoup trop négligé), ils se rendront compte de chaque mot séparément, le maître ayant bien soin de procéder toujours du connu à l'inconnu. Le tort des grammairiens et de beaucoup d'institu-

« Une revue, ordinairement bien renseignée, a commis une méprise assez explicable, mais qui n'en est pas moins fort instructive. La *Revue de l'art chrétien* vient gravement de publier, en qualité de pièce inédite, la prose *Verbum bonum et suave* ; il n'y a qu'un petit malheur, c'est que cette prose se trouve intégralement dans 54 missels et 15 éditions, sans compter d'autres écrits qui n'en donnent que les variantes. Il est vraisemblable que pareille erreur n'est pas isolée, et que les éditeurs d'hymnes anciennes, pourraient, à la lecture du *Repertorium hymnologicum*, regretter amèrement que cette bibliographie n'ait pas existé de leur temps. »

1. Avant 1889 il n'existait aucune bibliographie hymnologique. M. A. Devaux m'apprend (p. 15), qu'il vient d'en paraître une en Angleterre, en même temps que celle de M. Chevalier : Moorson, *A historical companion to hymns ancient and modern*, etc. (London, 1889). M. Chevalier, ajoute M. Devaux, n'a rien à craindre de la comparaison ; la bibliographie anglaise n'a que 25 hymnes latines en regard des 1,297 de M. Chevalier pour la lettre A : le reste à proportion !

teurs est de supposer des connaissances *à priori* chez l'enfant : ou ils fabriquent pour lui des définitions exprimées dans des termes abstraits qu'il peut retenir, (car la mémoire à cet âge est la principale faculté), mais qu'il ne comprend pas, ou ils donnent aux règles une expression synthétique sans les rattacher à un fait déjà connu, c'est-à-dire qu'ils posent à l'enfant des problèmes qu'il n'est pas encore en état de résoudre. M. Clédat en donne des preuves frappantes, et il a raison d'insister pour qu'on lui ménage les mots abstraits, les exceptions, les difficultés grammaticales. Quand il aura grandi, et que son jugement sera développé par un petit nombre de connaissances bien digérées et solidement acquises, il pourra alors aborder les complications délicates de l'orthographe, mais en attendant il faut le promener sur un grand chemin uni, où il n'y a ni ronces ni épines. J'ai relu cette grammaire plusieurs fois dans l'intention de faire à l'auteur quelques objections de détail, mais le tout est si raisonnable, si juste, si bien marqué au coin de l'expérience, et particulièrement les chapitres qui traitent du verbe, que je ne trouve rien autre chose à dire que la recommander aux maîtres et maîtresses des écoles enfantines.

A. DELBOULLE.

341. — DU PAC DE BELLEGARDE. *Coup d'œil sur l'ancienne église catholique de Hollande*, et Récit de ce qu'on a fait sous Clément XIV pour concilier cette église avec la cour de Rome. Publié d'après les manuscrits inédits par Rich. J. Hooijkaas. Un vol. in-8, 59 pp. La Haye, Martinus Nijhoff, 1890.

Le titre très détaillé de cette brochure indique suffisamment son contenu. Ces deux mémoires fournissent quelques détails nouveaux sur l'histoire de l'Église séparée de Hollande. Le premier qui n'est guère qu'un résumé de l'*Histoire abrégée de l'église métropolitaine d'Utrecht* du même auteur, ne méritait peut-être pas d'être imprimé. L'éditeur donne une reproduction minutieuse du manuscrit, mais l'annotation est insuffisante ¹.

L. G. P.

342. — *La Nouvelle Héloïse et Mme d'Houdedot*, par Lucien BRUNEL. Berger-Levrault, gr. in-8 de 63 pp. 1889.

Depuis longtemps on aurait dû parler ici de cette brève, mais substantielle et très originale étude sur la *Nouvelle Héloïse*. On ne le peut que bien tardivement ; mais il n'est jamais trop tard pour signaler un travail qui fait la lumière sur plus d'un point obscur de la vie et de l'œuvre de Rousseau.

Quand on veut étudier la vie de Rousseau, on la cherche dans ses

1. La langue de l'éditeur n'est pas toujours correcte et il y a même à la première ligne un barbarisme (inventariser).

Confessions plutôt que dans la *Nouvelle Héloïse*. Pourtant, la biographie est souvent un roman bâti sur des faits réels, et le roman une histoire vraie — vraie à demi et ça et là — mêlée à de pures fictions. On s'était toujours douté que ce roman, si peu lu, si fastidieux aujourd'hui dans son ensemble, mais éloquent et poignant par endroits, était dans une certaine mesure une œuvre *vécue*. Il semble que l'auteur ait tenu à éveiller la curiosité sans la satisfaire. Dans la seconde préface, il écrit : « La correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? » — « Ce n'est pas ainsi qu'on imagine », observait Duclos ; et Voltaire allait jusqu'à affirmer que c'était « Jean-Jacques tout pur ». On sentait vaguement cela, mais personne n'avait alors le moyen de préciser. De nos jours même, aucune étude consacrée à Rousseau n'a apporté de lumière décisive sur ce petit problème. Villemain constate que le public chercha l'homme dans son œuvre, sans dire s'il l'y trouva. Saint-Marc-Girardin (*J.-J. Rousseau*, ch. 7) écrit bien : « Il vit sa Julie en M^{me} d'Houdetot, et il vit M^{me} d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie » ; mais c'est reproduire simplement l'aveu de Rousseau lui-même dans les *Confessions*, et Saint-Marc-Girardin est si loin d'aller au fond des choses qu'il parle beaucoup moins de M^{me} d'Houdetot que de M^{me} de Warens. Enfin, dans le *Dix-huitième siècle* de M. Faguet, le meilleur chapitre peut-être est l'étude sur Rousseau. Il y est parlé de la *Nouvelle Héloïse*, où Rousseau a mis tout son cœur, mais l'affirmation n'est pas appuyée de preuves.

Le premier, croyons-nous, M. Brunel a essayé, dans une étude critique et approfondie, de remettre sous leur véritable jour bien des faits habilement dénaturés par Rousseau pour les besoins de sa cause, notamment en ce qui concerne ses relations avec M^{me} d'Houdetot et leurs conséquences. A l'étude des faits il rattache une très curieuse étude sur la genèse du roman ; je les réunirai pour plus de clarté.

Les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse* forment une idylle voluptueuse, dont l'inspiration manque de chasteté, mais non de sincérité ni de vigueur. Rousseau, dans ses *Confessions*, affecte de dédaigner ce « remplissage verbeux » auquel il s'abandonnait, dit-il, sans aucun plan arrêté. Il y est déjà pourtant sous les traits de Saint-Preux ; mais c'est un Rousseau jeune, ou plutôt rajeuni par les rêveries vagues et passionnées dont il se grise au printemps de 1756, peu de temps après son arrivée à l'Ermitage. Tout à coup M^{me} d'Houdetot vint fixer ces rêveries indécises : « Je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet ; cet objet se fixa sur elle ; je vis ma Julie en M^{me} d'Houdetot. » C'est alors qu'il *vécut* la 3^e et la 4^e partie de son roman.

Distinguons la réalité et la fiction. Réalité : Rousseau a aimé M^{me} d'Houdetot, mais M^{me} d'Houdetot n'a jamais songé à aimer Rousseau. Elle est flattée, sans doute, d'apprivoiser ce sauvage ; mais elle aime, elle aima constamment, pendant un demi-siècle, Saint-Lambert, alors à l'armée, et M. d'Houdetot, qui ne porta pas moins de constance

dans une autre passion extra-conjugale, disait d'elle et de lui : « Nous avons tous deux la vocation de la fidélité ; seulement, il y a eu un malentendu. » Dans ses *Confessions*, Rousseau lui donne tous les mérites et garde pour lui tous les torts. Ne semble-t-il pas cependant que, se sentant invulnérable près de Rousseau, elle en ait abusé pour coqueter impunément avec lui, et l'affoler, cœur et sens ? Il est vrai que sa situation était difficile entre un fou comme Rousseau, qu'il fallait ménager, ne fût-ce que par pitié, et un amant-époux comme Saint-Lambert, dont il fallait craindre d'éveiller la jalousie. C'est pour tout concilier, sans doute, qu'elle imagina cet accommodement équivoque dont l'idée plut si fort à Rousseau : « Elle ne me parlait de rien avec tant de plaisir, que de l'intime et douce société que nous pourrions former *entre nous trois*, quand je serais devenu raisonnable. » Voyons maintenant la fiction : « Il (Wolmar) avait raison de croire que l'amitié, qui commençait à s'établir entre nous rendrait cette société agréable à tous les trois. » Ces points de contact entre la fiction et la réalité, M. B. les met ingénieusement en lumière. Seulement, il ne faudrait pas exagérer la thèse. Ce Saint-Preux, très amoureux, mais très sage en fait, c'est bien Rousseau, mais un peu idéalisé et apaisé ; cette Julie toute à ses devoirs, mais hantée de doux souvenirs qui parfois la troublent, ce ne serait tout à fait M^{me} d'Houdetot que si celle-ci avait eu à faire le sacrifice d'un amour pour Rousseau qui n'a jamais existé ; ce Wolmar, mari confiant, philosophe imperturbable, est tel que Rousseau eût souhaité Saint-Lambert, mais non pas tel que Saint-Lambert s'est montré d'abord, car, averti par une indiscretion, il témoigna quelque froideur, quelque irritation même. M^{me} d'Houdetot devint plus prudente, et le rêve du ménage à trois s'envola.

A quelles roueries, souvent peu délicates, Rousseau eut alors recours, M. B. nous le dit ; il montre le romancier amoureux, d'une part essayant par de belles protestations d'endormir la jalousie de Saint-Lambert ; de l'autre s'efforçant, comme l'atteste M^{me} d'Épinay, de faire naître chez M^{me} d'Houdetot des scrupules sur une liaison qu'il juge criminelle, pour la séparer de Saint-Lambert et la rapprocher de lui. Mais surtout il indique avec une force et une clarté toutes nouvelles quelles sont les vraies causes de la rupture de Rousseau avec Diderot (cf. la préface de la *Lettre sur les spectacles*), conséquence directe des fausses manœuvres de Rousseau, près de M^{me} d'Houdetot et de Saint-Lambert d'abord, près de Diderot ensuite. Appuyée sur des dates précises, cette explication est absolument différente de celle qui est donnée dans les *Confessions*. Loin d'avoir été trahi par son ami, c'est Rousseau qui l'a trompé ; loin de l'abandonner, Diderot et Saint-Lambert l'accablent de leur générosité au moment où, brouillé par sa faute avec Grimm et M^{me} d'Épinay, il doit quitter l'Ermitage.

Dès lors, la *Nouvelle Héloïse* peut finir, et doit finir médiocrement. Les deux dernières parties en sont froides, n'étant plus soutenues par les

émotions et les souvenirs personnels. Tandis que le roman écrit est couronné par la scène touchante de Meillière et par la mort de l'héroïne, le roman vécu resta, pour ainsi dire, suspendu en l'air, faute d'un Wolmar qui sût comprendre et guérir Saint-Preux. M. B. a donc le droit de conclure que la *Nouvelle Héloïse* vit surtout par ce qu'elle a d'individuel et de réel ; et nous avons le droit de le féliciter d'avoir éclairé cet intérêt *essentiel* de l'œuvre. Mais le sentiment de la nature et la mélancolie qui respirent dans les lettres sur le Valais et dans les dernières scènes ne doivent rien à M^{me} d'Houdetot. Même dans la partie vécue, la fiction se mêle souvent à la réalité qu'elle altère. M^{me} de Staël a dit très justement de Rousseau qu'il rêvait plutôt qu'il n'existait et que les événements de sa vie se passaient dans sa tête plutôt qu'en dehors de lui. Voilà ce qui fait son roman si complexe et sa vie si contradictoire. Autant que M. Brunel je le blâme, mais plus que lui je le plains.

F. HÉMON.

343. — John GRAND-CARTERET. *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*. 1 vol. in-8 de xxxii, 575 pages. Paris, librairie académique, 1890.

Il a paru à Genève en 1878, lors du centenaire de Rousseau, un petit recueil de six conférences, sous ce titre : *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*. Six professeurs de Genève, dont quelques-uns (Amiel, Marc Monnier, Oltramare) avaient une très étendue notoriété, et qui tous représentaient avec autorité l'élite lettrée de leur ville, s'étaient partagé les principaux points sur lesquels il y avait lieu de juger Rousseau. « Loin de se répéter, disait à bon droit l'éditeur, ces conférences devaient former un tout harmonique. Leurs auteurs étudiaient successivement dans Rousseau, le philosophe, le politique, l'éducateur, tout ce qui, en un mot, a fait de lui le grand initiateur sous tant de rapports différents. » Ce recueil contient, en effet, un véritable corps de doctrine. Vu son lieu d'origine, vu la circonstance qui en avait donné l'idée, et dont il devait perpétuer le souvenir, il était assez naturel qu'il tournât au panégyrique. Mais comme les écrivains associés pour cette pieuse entreprise étaient gens de critique et d'enseignement, il était curieux de voir à quelles conclusions les amènerait, cent ans après la mort du grand Genevois, le sentiment patriotique qui leur était commun avec leur auditoire, corrigé, tempéré, dominé par leur méthode et leur conscience de savants. Ils ont dédaigné de partir en campagne contre des ennemis imaginaires ou frivoles. Ils ont simplement et comme de vrais juges (puisque *jugement* il y avait) résumé les éléments du débat, déterminé les points de vue qui leur paraissaient équitables, et prononcé en faveur de Rousseau (non sans réserves) une opinion fortement motivée, qui n'affiche pas la prétention d'être définitive, mais qui doit faire date, et dont toutes les parties s'adaptent assez exactement pour que cette œuvre collective présente le caractère d'unité qu'elle annonçait.

Le gros volume publié par M. Grand-Carteret (à propos de la statue de Rousseau inaugurée à Paris, place du Panthéon, le 3 février 1889) est destiné, comme l'indique la similitude du titre, et comme le déclarent les premières lignes de la préface, à servir de pendant au recueil de Genève, : cette fois, c'est « Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui ».

Mais une enquête de ce genre avait-elle sa raison d'être en France? Il est permis d'en douter. Il n'y a pas à l'heure présente en France, sur Rousseau, d'opinion dominante et locale. Il en est chez nous tout autrement qu'à Genève, où depuis cinquante ans Rousseau est à l'ordre du jour, devant un public relativement homogène, qui a sa physionomie propre, et qui s'est formé sur ce sujet, moitié par étude, moitié sous l'influence de préjugés respectables, une manière à peu près uniforme de penser et de sentir. Il se peut qu'en France les préjugés ne soient pas moins forts ; le principal auteur de l'ouvrage en est à lui seul un assez bel exemple ; mais ils sont plus variés : chaque groupe philosophique, religieux ou politique, applique à Rousseau des passions particulières, en sorte que de cette anarchie je ne crois pas qu'il puisse résulter un jugement commun ou moyen. En outre, la connaissance de Rousseau est parmi nous médiocrement répandue. Avouons-le : si française que soit sa gloire, il n'est pas pour nous un sujet d'étude *national*. Les sentiments de mille Français, sur son compte, fussent-ils réunis en un seul volume, ne seraient que mille sentiments individuels, et non pas le « jugement des Français d'aujourd'hui. » Il n'y a pas là chez nous, même au suffrage restreint, matière à plébiscite.

M. G.-C. a simplement présenté une sorte d'album à un certain nombre de nos concitoyens lettrés, en les priant d'inscrire (un peu à la hâte, nous disent quelques-uns, et nous les en croyons) ce qu'ils pensaient de Rousseau en général, ou de telle question à leur choix relative à Rousseau. Chacun a répondu ce que bon lui semblait, sur le sujet ou à côté. Chaque réponse a sa valeur propre, extrêmement variable. Mais de cette bigarrure, ou plutôt de ce chaos, je défie qu'un habile homme parvienne à dégager une conclusion, et je pense bien que, si l'on en pouvait dégager une, M. G.-C. n'aurait pas négligé de couronner ainsi son œuvre. Comme il ne l'a pas fait, nous en voyons le pourquoi. Mais à quoi bon alors sa consultation ?

En outre ces jugements, pour disparates qu'ils puissent être, n'auraient de portée que s'ils émanaient des hommes qui, en critique, passent ici pour chefs d'école. Lesquels? ce n'est pas mon affaire de le dire, et je n'aurai garde de désobliger personne. Il est cependant hors de doute que les « Français d'aujourd'hui » ne sont pas représentés ici par leurs interprètes les plus qualifiés. Il est même regrettable que les illustrations dont M. G.-C. s'est procuré le concours, un Daudet, un Mézières, un Berthelot, ne se soient pas mises en frais pour Rousseau, et n'aient vraiment pas donné toute leur mesure. Mais surtout parmi les Français qui font ici

figure comme s'ils étaient chez nous les hérauts de l'opinion, il s'en trouve bien la moitié dont la signature n'engage qu'eux-mêmes. Cela fait beaucoup de bruits discordants, et, ce qui est pire, beaucoup de bruit pour rien.

Des aperçus, même hardis, ne sont pas des jugements. De là une confusion de plus, et bien des morceaux parasites. Voici, par exemple, M. le docteur Roussel, qui par des arguments très solides, je le veux croire, assurément fort techniques, soutient que les cinq enfants de Rousseau, les cinq enfants-trouvés, n'ont jamais existé, par la raison que son infirmité lui interdisait d'en avoir. Voici M. Edgar Monteil qui recommande à notre sympathie certains vices secrets du grand homme, en nous faisant entrevoir combien cette prétendue tare a favorisé le développement de son originalité. Voici encore M. Eugène Garcin qui nous montre en Rousseau le maître favori, « l'inspirateur » de Lazare Carnot, découvre dans le *Contrat social* l'idée mère de la garde nationale, et qui, en si beau chemin, finit par faire remonter au philosophe la plus belle part de nos gloires militaires pendant la Révolution. Enfin, voici toute une section du livre (qu'on aurait pu sans inconvénient grossir encore) fort justement intitulée : *Fantaisie*. Cette section n'est pas, tant s'en faut, la moins attrayante. Mais, ce me semble, on nous promettait des *jugements*.

Dans le détail, il y aurait beaucoup à reprendre en fait d'exactitude, beaucoup plus encore en fait de goût. Les enthousiastes, à qui M. G.-C. paraît s'être adressé avec une extrême complaisance, se sont installés dans son volume comme chez eux, et y ont épanché tout à leur aise un galimatias qu'il serait cruel d'imputer aux « Français d'aujourd'hui », qui sont plutôt, sur cet article, en voie d'amendement. Les études d'un caractère précis et limité sont les plus instructives et, par surcroît les plus agréables : *Jean-Jacques devant la nature*, par Jules de Glouvet; *J.-J. Rousseau précurseur*, par Albert Réville; *J.-J. Rousseau musicien*, par Arthur Pougin, etc.

Il y a fort heureusement, comme dans les solennités académiques de province, une *partie artistique* qui aide à prendre patience. Le volume s'ouvre par quelques poésies; celles de M. Chantavoine et de M. Manuel, deux sonnets, ont bien de la grâce. Il est d'ailleurs orné de gravures, dont quelques-unes sont curieuses et ont bon air, et de deux *fac-simile*. Le petit recueil genevois n'a pas, hélas ! tous ces agréments ; mais en revanche il réalise beaucoup mieux l'idée dont il est né, ce qui est bien aussi quelque chose.

L. BRUNEL.

344. — **Robert Surcouf**, par ROBERT SURCOUF, ancien sous-préfet. (Paris, Plon, 1890, in-8 de (vii-524) p.)

Ce livre est une monographie du célèbre corsaire malouin, écrite par un de ses descendants, qui a voulu présenter la véritable image de celui

que la légende et les romans ont quelque peu défiguré. L'auteur a cherché des preuves irréfutables dans nos archives nationales ; il s'est aidé des travaux de Ch. Cunat et des Mémoires de Garneray, qui fut le secrétaire de Surcouf. Tout en écartant avec soin ce qui n'est pas absolument démontré, il lui est resté assez d'actions glorieuses pour consacrer une véritable épopée en l'honneur de son aïeul. Il nous décrit avec talent les luttes incessantes et les combats de tous les jours ; il nous fait aimer cet homme d'une nature exubérante, intrépide, généreux, terrible dans la bataille, humain dans la victoire, et dont les grandes vertus guerrières font aisément excuser un peu de violence et d'indiscipline.

H.-D. DE GRAMMONT.

345. — **M^r de Salamon.** Mémoires inédits de l'internonce à Paris, pendant la Révolution 1790-1801, avec introduction, notes et pièces justificatives, par l'abbé BRIDIER, du clergé de Paris. Paris, Plon, 1890. In-8, LVI et 375 p. 7 fr. 50.

Louis Sifferin de Salamon, auditeur de la rote et doyen du chapitre d'Avignon, conseiller-clerc au Parlement de Paris, était internonce de Pie VI auprès de Louis XVI lorsqu'éclata la Révolution. Ce fut lui qui répandit les brefs relatifs à la constitution civile du clergé et rédigea l'adresse des catholiques de Paris (6 octobre 1791). Il était donc signalé aux révolutionnaires. Aussi fut-il arrêté et conduit à l'Abbaye. Il échappa aux massacres de septembre. Mais, comme dit son biographe (p. xxxii), il y avait en lui deux personnages et tous « deux devaient avoir maille à partir avec la Révolution. L'internonce en était quitte, du moins pour le moment. C'était le tour du magistrat ». Il avait collaboré à la protestation du Parlement contre les actes de l'Assemblée nationale ; ce document fut découvert en 1794, et un décret de prise de corps lancé contre les signataires. De nouveau Salamon échappa, et lui-même raconte qu'il erra au plus épais du bois de Boulogne, couchant sur la paille ou sur des feuilles, sans abri, sans pain, comme un vagabond ou comme une bête fauve. Sous le Directoire, il fut derechef emprisonné, d'abord à la Grande Force, puis à la Conciergerie ; il devait négocier un concordat entre le pape et le gouvernement français (p. 235), mais son courrier fut arrêté et une lettre qu'il écrivait au pape, interceptée. Salamon était sous le coup d'une accusation capitale ; Bellart, son avocat, le sauva par un chaleureux plaidoyer. L'internonce a raconté ses *Prisons* dans des mémoires qu'il composa tout exprès pour M^{me} de Villeneuve, entre 1808 et 1812 ; mais, par précaution, il les écrivit en italien. M. l'abbé Bridier les a traduits en français et les publie aujourd'hui. On lui en saura gré. Tout d'abord, sans être une révélation, ces *Mémoires* contiennent de dramatiques détails sur les journées de septembre, et on les rapprochera très utilement du récit de l'abbé Sicard — que Salamon nous montre « caché en un petit endroit retiré qui servait de lieu d'aisances » et « assis sur une pierre, au milieu

de l'infection » (p. 102). En outre, le livre deuxième, où Salamon raconte son odyssée de proscrit, est bien curieux par les anecdotes qu'il renferme, et, comme dit M. B., il « donne la sensation de la Terreur ». Enfin, la physionomie de Salamon est assez originale; ce n'est pas, ainsi que l'observe l'éditeur des *Mémoires*, un prêtre comme l'héroïque curé de Saint-Jean en Grève; c'est un prêtre qui fréquente peu les gens d'église et fait sa société des gens de robe, qui « débite des rapports au lieu de prêcher des sermons, instruit des procès au lieu d'entendre des confessions, connaît mieux les coutumes de France que son Écriture sainte » (p. xxxix); en somme, diplomate, homme du monde, naïvement satisfait de lui-même, plus Italien que Français, égoïste, poltron, gourmand, mais couvrant tout cela sous de grands airs, et sympathique par sa franchise et par la tendresse filiale que lui inspire sa vieille gouvernante, l'excellente Blanchet, « la perle des héroïnes de ces *Mémoires* » et, comme dit le docteur Guastaldi (p. 159), « la plus estimable des femmes ». L'introduction que M. B. a mise à son texte, se lit avec autant de plaisir que de profit; il y a, outre les recherches historiques, de l'esprit et de la verve. Mais pourquoi M. Bridier dit-il que, « comme de juste, il a fait la toilette » aux *Mémoires* de Salamon? Cette expression nous inquiète¹. Comment n'a-t-il pas vu (p. 6) que le mot inconnu et qu'il prend pour un mot de terroir, *pitolante*, n'est autre que « epistolante² » — ou, puisque le texte est « mal écrit », quelque chose de très approchant? Pourquoi n'a-t-il pas remarqué une grave erreur de Salamon qui déclare qu'au moment des massacres « une nouvelle assemblée s'était réunie sous le nom d'assemblée législative », qu'elle « avait commencé ses travaux par la proclamation de la République, et, le 27 août, décrété le serment de liberté et d'égalité » (p. 30)? Pourquoi écrit-il *Monotte* le nom de l'horloger Monnot, le sauveur de Sicard (*id.*) et ne donne-t-il pas le nom du « très vieux soldat, lieutenant général des armées du Roi », qu'il était si facile de trouver (p. 43)³? Citons enfin *Bailli* pour Bailly (p. 130, 131, 132), *Sulx* pour Saulx (p. 163), *Le Couteux* et *Le Couteau* pour Le Couteux de La Noraye (p. 302 et 307).

A. CHUQUET.

1. P. 126, nous lisons dans le texte : « Si j'ai péché, j'espère avoir obtenu mon pardon de la miséricorde infinie de Dieu » et en note « le tour italien est plus leste, e a ciascun peccato misericordia ». Pourquoi n'avoir pas traduit « et à tout péché miséricorde? » — P. 292, le passage « indéchiffrable » ne l'est pas du tout : *La differenza che non la caricava, e che essa andava sentendola*, traduisez : la différence, c'est qu'elle (ma sœur) ne la remontait pas et qu'elle (la montre) marchait en la pressant. — De même (p. 270); si *carrozza di zeppi* signifie « panier à salade, voiture des condamnés », ne dit-on pas *una mala zeppa*, un mauvais sujet? Quant à *la mia lovata... edera bleio* (p. 29), cela doit signifier « et j'étais beau », mais je ne connais pas *bleio*.

2. « Elle allait jusqu'à m'écrire trois lettres par jour. C'était une terrible (pitolante) que j'avais à mes trousses ».

3. Wittgenstein.

346. — H. WELSCHINGER. *Le Roman de Dumouriez*. Paris, Plon, 1890. In-8, 332 p. 3 fr. 50.

Ce volume renferme cinq études : *Le roman de Dumouriez*, *Le livret de Robespierre*, *Adam Lux et Charlotte Corday*, *Le comité de salut public et la comédie française*, *Le journaliste Lebois et l'« Ami du peuple »*, qui n'ont pas du tout, comme le croit M. Welschinger, « une réelle cohésion ». Aussi l'auteur a-t-il simplement — et inexactement — intitulé son livre, comme font nos romanciers, d'après la première de ses études, le *Roman de Dumouriez*. Ce roman, c'est le mariage de Dumouriez avec M^{lle} de Broissy, mariage qui commença par la passion la plus vive et se termina par une séparation à l'amiable. M. W. a consulté la correspondance des deux époux et en reproduit d'attachants extraits : « C'est à la femme, conclut-il, que doivent s'adresser toutes nos sympathies. C'est à elle, à l'épouse lâchement abandonnée, injustement sacrifiée qu'il convient d'en adresser l'ample tribut. » Soit. Mais il faudrait ajouter que la femme de Dumouriez fut très dévote, très intolérante, très acariâtre, et que sa maîtresse, M^{me} d'Angel ou de Barruel-Beauvert, fut pour lui « l'amie sincère » à qui « il confiait avec sûreté ses espérances et ses chagrins »¹. — Dans la deuxième étude, M. W. étudie (et il le reproduit entièrement à l'appendice) un cahier où Robespierre écrivait en 1793, à la hâte et en quelques mots, ses pensées les plus intimes. — La troisième étude, la plus faible de l'ouvrage, est consacrée à Adam Lux, cet admirable fou. Mais il faudra, même après M. W., consulter encore le bel article de Louis Bamberger (*Revue moderne* du 1^{er} oct. 1866) et M. W. n'a connu ni le récit saisissant de Georges Kerner (voir le *Bilderbuch* de son frère Justin p. 75-92), ni l'étude de Jean Paul *Ueber Charlotte Corday*, ni les pages brillantes de Venedey (*Die deutschen Republikaner*, III, 140-157; Venedey avait consulté la seconde fille de Lux); ni deux lettres importantes de Forster. Le 23 juillet 1793, Forster écrit sur son collègue mayençais les lignes suivantes : « Il a laissé libre cours à la vivacité de ses sensations et imprimé son opinion sur les événements du jour; par suite il s'est attiré la colère et peut-être la vengeance de ceux qui peuvent tout. Son dessein est noble; son courage, héroïque; son sentiment, juste et beau. » Le lendemain, il écrit de nouveau : « Mes craintes se sont vérifiées. Mon collègue a été arrêté ce matin, parce qu'en effet, soit imprudemment, soit héroïquement, selon qu'on prend son action, il a hautement loué la jeune fille qui a levé le poignard sur Marat avec un si merveilleux courage. Elle a fait perdre la tête à ce brave garçon qui ne connaît rien de plus heureux que de devoir mourir pour elle et pour le parti qui lui semble avoir exclusivement raison. La preuve qu'il a été en réalité trop profondément saisi par ses sentiments : depuis huit jours il n'a presque rien pris, et durant toute une journée il mange à peine le quart d'une

1. Cp. ce que dit d'elle Boguslawski, II, 285.

livre de pain, et rien d'autre. On trouve que ses écrits troublent la tranquillité publique. Je lui avais toujours conseillé de ne pas s'abandonner à son imagination, mais je prêchais dans le désert ; la crainte même de me compromettre, la seule qui eût sur lui quelque influence, ne l'a pas retenu. Il sera impossible de faire pour lui la moindre démarche, et il ne le désire pas du tout. » — La quatrième étude de M. W. expose les rapports du comité de salut public avec les théâtres de la Nation et de la République, et la censure brutale, rigoureuse qu'il exerça. — La cinquième étude nous fait connaître, non sans lacunes, le journaliste Lebois qui continua la feuille de Marat, l'*Ami du peuple*. — Ces cinq études de M. Welschinger, composées d'après les documents des archives nationales, se lisent avec intérêt, malgré quelques fautes assez graves¹.

A. CH.

347. — BERENZI. *Gli artefici lital Bresciani*. Lettura con note. Un vol. in-8, 32 pp. Brescia, Appollonio, 1890.

Cette conférence faite à l'Athénée de Brescia, le 12 janvier 1890, est un intéressant résumé de tout ce qui a été écrit sur l'école brescienne de lutherie. Les assertions d'Arthur Pougin, Vidal, G. Hart, J. Stainer, Heron-Allen, y sont critiquées et parfois corrigées. Les passages sur Gasparo da Salò et sur Scarpella sont surtout remarquables. Le second a même une valeur de document original.

L. G. P.

1. P. 10, c'est en 1771 et non en 1772 que Dumouriez fut rappelé et remplacé par Viomesnil ; — p. 16, lire du Muy et non de Muy ; — p. 20, Pirch et non Pirsch ; — p. 66, Collot n'a pas coiffé Dumouriez du bonnet rouge ; — p. 68, M^{me} Dumouriez était à Saint-Quentin, lorsqu'elle fut arrêtée ; — p. 101, il s'agit de René Moreaux, et non de Moreau ; — p. 129, lire Kostheim et non Klostheim ; — p. 130, reporter les séances du 26 et du 27 octobre au 24 ; supprimer le nom de Chantilly, écrire Rühl et non Buhl ; — p. 132, lire d'Oyré et non Varé (!) ; — p. 152, M. W. se flatte d'avoir mieux compris que Vatel les sentiments d'Adam Lux ; il a tort : Lux n'éprouvait pas pour Charlotte Corday un « amour réel » ; comme l'a très bien vu Venedey, Lux jugeait que Charlotte « avait fait quelque chose de plus grand que ce qu'il projetait lui-même », et il faut dire avec Bamberger que « si son enthousiasme emprunte certaines tournures au langage des amoureux, ce sentiment ne pouvait sérieusement entrer pour quoi que ce fût dans les mobiles de ses actes arrêtés depuis longtemps » ; — p. 161, je crois de même, avec Bamberger, que le patriote Moschenberg, « dont le nom est tout à fait inconnu dans les annales de la révolution de Mayence », n'est autre que Lux. M. W. ne trouve aucune ressemblance d'écriture entre la lettre de Moschenberg et les lettres de Lux ; parbleu ! — p. 176, les noms de Jean Paul, de Venedey, de Bamberger suffisent pour que M. W. efface la phrase « les Allemands ont oublié Lux » ; — p. 250, lire Piorry et non Piori, p. 256, le titre de l'écrit de Lebois est non pas *Rendez-vous !* mais *Rendez-nous nos dix-huit francs !* (à moins que ce ne soit l'écrit intitulé *Rendez-nous nos comptes et nos portefeuilles*) — lire dans le « Livret de Robespierre » (p. 288), Dentzel et non Deutzel ; — (p. 290), Blanval et non Blainval, Raffron et non Rafron, Jagot, et non Jayot, Laloy et non Laloï, Gentil du Mont-Blanc et non Gentil Dunaut Blanc, Lombard Lachaux et non Fombaut Lachaux, Enlart et non Eulard ; — pourquoi ne pas dire que Lebois fut envoyé à Cayenne après l'attentat du 3 nivôse (c'est du moins ce que rapporte la *Biographie de Leipzig*) ?

348. — **Cartulaire de Mulhouse**, par Xavier MOSSMANN, archiviste de la ville de Colmar. Tome V. Strasbourg, Héitz ; Colmar, Barth, 1889, VIII, 593 p. in-4. Prix : 25 fr.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, parlé du *Cartulaire du Mulhouse* aux lecteurs de la *Revue*. Le grand travail de M. X. Mossmann avance avec une rapidité réjouissante. Le cinquième tome a suivi de près ses aînés, et renferme les pièces relatives aux événements qui se sont passés autour de la petite cité de la Haute-Alsace, depuis son entrée dans la Confédération suisse, de 1516 à 1586, mais avec une lacune de quatorze années (1549-1563). Celle-ci provient de l'incendie de l'Hôtel-de-ville de Mulhouse, qui eut lieu en 1552, et qui amena la destruction des dossiers d'affaires courantes et, par contre-coup, la dispersion des pièces officielles afférant aux années qui suivirent. Nous avons longuement insisté, dans nos précédents comptes-rendus, sur les mérites de la publication de M. M., sur les soins minutieux qu'il lui a voués, sur la longue préparation de son œuvre, préparation qui lui permet de l'activer aujourd'hui, sans précipitation dangereuse pour sa valeur scientifique. Nous n'aurions qu'à répéter ici ces éloges bien mérités. Disons seulement que la seconde moitié du cinquième volume est consacrée presque tout entière, à l'épisode le plus curieux de l'histoire de Mulhouse au XVI^e siècle, au procès des frères Finninger et du docteur Schreckenfuchs et à tous les conflits qui s'en suivirent. Une insignifiante querelle à propos d'un étang de la banlieue de Dornach, donna lieu à des crises violentes, provoquées par la mésintelligence entre le gouvernement aristocratique de Mulhouse, qui ne représentait en réalité que la minorité des citoyens, et la majorité de ceux-ci. Elle amena finalement l'intervention des cantons suisses. La rivalité des *Eidgenossen* protestants et catholiques envenima la querelle, les premiers prenant parti pour l'oligarchie régnante, les seconds soutenant le parti populaire; c'est ce qui a donné lieu à certains historiens récents, d'attribuer la révolution mulhousienne de 1586-87 à des motifs purement religieux et d'y voir en quelque sorte un épisode de la grande lutte qui se poursuivait alors par toute l'Europe en vue d'une contre-réformation générale. Dans son introduction, M. X. Mossmann a nettement déterminé, ce nous semble, les véritables motifs du soulèvement populaire et montré le rôle tout à fait secondaire que les questions religieuses jouèrent en toute cette affaire. Le tome V s'arrête d'ailleurs au moment de la révolution de décembre 1586; le sixième volume nous en apportera le dénouement. Le savant éditeur estime que ce prochain volume suffira pour achever la belle entreprise à laquelle il a voué le meilleur de ses forces depuis plus de vingt ans, et pour mener le dépouillement des archives de Mulhouse jusqu'au moment où la petite république helvétique s'absorbe, en 1798, dans la République française. Souhai-

tons bien sincèrement au vaillant archiviste de Colmar que le couronnement de l'édifice ne se fasse pas attendre ¹.

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — La 4^e livraison du tome VII de l'*Histoire littéraire du XIX^e siècle*, par Ant. LAPORTE (Paris, Bouillon, 1889), contient la continuation de la bibliographie des œuvres de V. Hugo, et termine le volume.

— M. JADART nous envoie plusieurs études qu'il a composées tout récemment et qui témoignent de son ardeur infatigable : 1^o une notice biographique sur *Nicolas Bergéat*, dernier vidame du chapitre, premier conservateur du musée de Reims (1733-1815); la notice est accompagnée de documents sur la fondation et les collections du musée de Reims à l'époque de la Révolution; 2^o une notice historique et descriptive de l'*église d'Asfeld* (Ardennes), avec quatre planches donnant la vue, les plans et la coupe longitudinale de cet édifice; 3^o une notice sur *le passage de Pierre le Grand à Reims*, le 22 juin 1717; 4^o la *relation de Dom Sutaine*, des derniers jours de l'abbaye de Saint-Remi de Reims (1790-1792), avec notice et pièces justificatives; 5^o le *Catalogue des incunables* de la Bibliothèque de Reims, sur lequel nous reviendrons plus longuement.

ALLEMAGNE. — Dans le dernier automne, il s'est formé à Fribourg en Brisgau un comité pour la restauration et la conservation de la cathédrale de cette ville. Dans une grande réunion tenue le 13 mai de cette année, M. KRAUS, si connu par son Répertoire archéologique de l'Alsace-Lorraine, a exposé l'utilité de l'œuvre entreprise au triple point de vue religieux, artistique et patriotique; il a indiqué quels étaient les travaux les plus urgents, dont il évalue le coût à 2 millions 1/4 de marcs; il termine par un appel pressant au public allemand. Ce discours a paru dans une brochure qui porte pour titre : *Die Restauration des Freiburger Münsters*. (Freiburg, i. B. Herder, 15 p.in-8^o).

— La librairie Freytag, de Leipzig, nous envoie un recueil de pièces choisies des élégiaques latins, préparé et annoté par M. Alfred BIESE, l'auteur connu d'un livre sur le sentiment de la nature chez les anciens (*Römische Elegiker Catull' Tibull, Propert, Ovid, in Auswahl für den Schulgebrauch*, hgg. v. Alfr. BIESE; xx-65 pp.; 1890; prix 75 pfennigs). Ce recueil est très capable de donner à de jeunes esprits une idée juste et agréable de cette branche de la littérature. Le choix est quelque peu hardi : on trouve dans ce petit volume tout le roman de Catulle et de Clodia (pièces 5, 7, 8, 107, et autres). Mais peut-être péchons-nous en France par excès de réserve. Le commentaire a un caractère bien élémentaire pour la classe élevée à laquelle on le destine. Est-il utile de donner des notes comme celles-ci : *diuum*, gén. plur.; *numerus*, *rhythmus*; *nosti*=*nouisti*; *Romuli nepotes* = *Romani*?

ANGLETERRE. — Vont paraître : *The principles of Economics*, par M. Alfred MARSHALL (Macmillan); une nouvelle traduction anglaise de Rabelais, avec notes cri-

1. Parmi d'autres pièces, intéressantes pour l'histoire générale, nous signalerons particulièrement les rapports militaires de Franz Hagenbach, capitaine des milices de Mulhouse, sur les opérations de guerre auxquelles il a pris part en Italie (1522) sous Lautrec. (p. 52-68).

tiques et explicatives, par M. W.-F. SMITH (tiré par souscription à 750 exemplaires).

ITALIE. — Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 15^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 33 à la p. 72, et du 30 mai 1291 au 5 décembre de la même année.

— Le XVIII^e fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. DE RUGGIERO, qui paraît à l'instant (Rome, Pasqualucci), contient un article très développé sur l'administration des eaux de Rome et les principaux aqueducs qui alimentaient la ville.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juillet 1890.

M. Siméon Luce rappelle que dans un mémoire communiqué à l'Académie l'année dernière, et publié depuis dans son volume : *la France pendant la guerre de Cent ans*, il a signalé le rang de « dixième preux » donné, à partir du x^v^e siècle, sur l'initiative du duc Charles d'Orléans, au connétable Du Guesclin. Dans le même mémoire, M. Luce avait cru pouvoir appliquer à Jeanne d'Arc le nom de « dixième preuse ». Il vient d'apprendre, par une communication de M. Emile Bouchet, d'Orléans, que l'idée d'associer Jeanne d'Arc aux « neuf preuses » traditionnelles remonte à environ trois siècles. Dans la grande salle de l'hôtel de ville de Hondschoote (Nord), se voient des peintures de la fin du xvi^e siècle ou du commencement du xvi^e siècle, qui représentent dix figures de femmes : celles des neuf preuses de la légende et celle de la Pucelle d'Orléans.

M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, fait un rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik (Troie). A la suite des attaques de M. Boetticher contre M. Schliemann et de la polémique qui s'était engagée à ce sujet, M. Babin a été désigné par l'Académie pour assister à une visite contradictoire des lieux, faites au mois de mars dernier, en présence de divers savants. Le résultat de cet examen a confirmé, sur tous les points essentiels, les conclusions de M. Schliemann et a démontré l'inanité des suppositions de M. Boetticher, qui ne voulait voir dans les ruines mises au jour que les restes d'une nécropole à incinération. On est en présence, non à la vérité d'une ville proprement dite (l'espace occupé est trop restreint), mais d'une citadelle, dans laquelle on distingue des constructions d'au moins quatre époques différentes. Les plus récentes sont d'époque grecque et romaine ; les plus anciennes ont encore été peu explorées et l'on n'en saurait rien dire ; la couche intermédiaire, celle de la seconde époque, se compose de monuments aussi anciens que ceux de Tyrnthe et de Mycènes. Ces édifices paraissent avoir subi un ou plusieurs incendies, ce qui explique que M. Schliemann ait cru pouvoir y reconnaître les restes de la Troie homérique, brûlée par les Grecs après la prise de la ville.

M. Georges Perrot confirme les conclusions de M. Babin et insiste, après lui, sur la valeur et l'exactitude des constatations techniques dues à M. Doerpfeld, l'ingénieur qui assiste depuis quelques années M. Schliemann dans ses travaux.

M. Ravaissou, continuant sa lecture sur la Vénus de Milo, parle des travaux dont la statue fut l'objet dans l'atelier de restauration du Louvre. Ces travaux furent dirigés dans le sens de l'opinion préconçue, qui voyait dans la Vénus une figure isolée, élevant en l'air, de la main gauche, un symbole de victoire. M. Ravaissou explique les circonstances qui, à l'époque dont il s'agit, favorisèrent cette manière de voir. Il expose en outre comment les divers fragments de la statue ont été, par ses soins, remis dans leur état primitif et comment il est possible maintenant d'essayer la restitution de l'ensemble.

Ouvrages présentés : — par M. Jules Girard : RUELLE (Ch.-Em.), *Damascius, son traité des premiers principes*, III (extrait de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*); — par M. Boissier : LAFAYE (Georges), *l'Amour incendiaire* (extrait des *Mélanges de l'Ecole française de Rome*); — par M. de Barthélemy : LA NOË (G. DE), *Principes de la fortification antique*; — par M. Le Blant : SCHWAB (Moïse), *les Coupes magiques et l'hydromancie dans l'antiquité orientale* (extrait des *Proceedings of the Society of Biblical archaeology*.)

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ten (travail fort consciencieux). — GASTON PARIS, Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de S. Louis, 2^e éd. (guide commode et sûr; la main du maître qui s'est trouvée prête pour une tâche en apparence peu importante, ne se dément nulle part). — BONET-MAURY, Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne (rien de nouveau, mais l'essentiel devait être mis plus clairement en relief et il faudrait en certains endroits plus d'exactitude; cp. *Revue*, n° 1). — ROSCHER, Ausführl. Lexicon der griech. u. röm. Altertümer, I, 1 u. 2. Aba bis Hysiris. — BOHN, Altertümer von Aegae, unter Mitw. von K. SCHUCHARDT, hrsg. (important). — LUTSCH, Die Kunstdenkmäler der Landkreise des Regierungsbezirkes Breslau, IV. — ZIEL, Erinner. aus dem Leben eines alten Schulmannes. — DE PARVILLE, L'exposition universelle, lettre-préface par ALPHAND. — Caspar's Directory of the American book, news and stationery trade, wholesale and retail, comprising the publishing, subscription, retail book, antiquarian, etc. in the United States and Canada (servira d'indicateur à la librairie américaine). — Jahresverzeichnis der an den deutschen Schulanstalten erschienenen Abhandlungen, I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : DELITZSCH, Buch Jesaja. — ADAM, Die Aristotel. Theorie vom Epos nach ihrer Entwickl. bei Griechen u. Römern. (n'est pas au courant). — HÜBNER, Bibliogr. der Klass. Altertumswiss. 2^e éd. — SCHIPPER, Zur Kritik der Shakspeare — Baconfrage (cp. *Revue*, n° 28). — MAX HERRMANN, Siegfried I Erzbischof von Mainz 1060-1084 (bon à critiquer sur plusieurs points). — STANLEY LANE POOLE, The Barbary Corsairs (fait avec soin et habileté). — VAN MUYDEN, La Suisse sous le pacte de 1815 (cp. *Revue*, n° 24). — DE LA MARTINIÈRE, Marocco, journeys in the Kingdom of Fez and to the court of Mulai Hassan. — G. GALLAND, Gesch. der holländ. Baukunst u. Bildnerei im Zeitalter der Renaissance, der nationalen Blüte u. des Classizismus (bien des reproches à faire : manque de clarté et d'ensemble, pas de grands points de vue, pas de caractéristique frappante, mais enthousiasme pour le sujet et connaît en détail les œuvres d'art). — Amerikanische orientalische Gesellschaft (7 mai).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : ZDZIECHOWSKI, sur les critiques de Byron. — POREBOWICZ, Notice relative à la bibliographie espagnole (liste des livres espagnols de la Bibliothèque de Cracovie). — LEWICKI, Ueber das Verhältnis Lithauens zu Polen zur Zeit Jagiellos und Witolds.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 25 : REHBERG, Der Niedergang der Lyrik. — VON SUTNER, Octave Mirbeau. — NEUMANN-HOFER, Berliner Theaterbriefe. — Aus Thomas Moore's Irish Melodies, übers. von Gisberte FREILIGRATH. — Guy de MAUPASSANT, Wer weiss?

N° 26 : K. BLIND, Ein griech. Forscher unter den alten Deutschen I. (Il s'agit de Pytheas.) — OLA HANSSON, Scand. Litteratur, II. — P. RACHI, Helene Swarth. — OTTO ERNST, Neue Lyrik. — A. F. Die Bruderschaft der Humanität in Nordamerika. — ALECSANDRI, Der Schub nach Sibirien, übertr. von RADOW. — Guy de MAUPASSANT, Wer weiss?

N° 27 (paraît désormais avec une couverture de couleur jaune) : HARDEN, Rembrandt als Erzieher. — O. ERNST, Die Scheu vor der Tendenzdichtung. — STÖSSEL, Bücher-Physiognomien. — GURLITT, Gottfried Shadow als Impressionist. — Aus der niederländischen Lyrik (Übersetz. von PLUIM). — CIAMPOLI, Schierling, I (übers. von LOCELLA).

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

DU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PRÉCÉDÉ D'UN

TRAITÉ DE LA FORMATION DE LA LANGUE

ET CONTENANT :

- 1^o LA PRONONCIATION FIGURÉE DES MOTS ;
- 2^o LEUR ÉTYMOLOGIE ; LEURS TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES, AVEC RENVOI
AUX CHAPITRES DU TRAITÉ QUI LES EXPLIQUENT,
ET L'EXEMPLE LE PLUS ANCIEN DE LEUR EMPLOI ;
- 3^o LEUR SENS PROPRE, LEURS SENS DÉRIVÉS ET FIGURÉS, DANS L'ORDRE A LA FOIS
HISTORIQUE ET LOGIQUE DE LEUR DÉVELOPPEMENT ;
- 4^o DES EXEMPLES TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS, AVEC INDICATION
DE LA SOURCE DES PASSAGES CITÉS

PAR MM.

ADOLPHE HATZFELD

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

ET

ARSÈNE DARMESTETER

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN ÂGE ET D'HISTOIRE DE LA LANGUE
FRANÇAISE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

AVEC LE CONCOURS DE

M. ANTOINE THOMAS

CHARGÉ DU COURS DE PHILOGIE ROMANE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MODE DE PUBLICATION

Cet ouvrage sera publié en 30 fascicules de 80 pages, du prix de 1 franc chacun.

Il paraîtra un fascicule tous les deux mois au début de la publication, et bientôt, nous l'espérons, un par mois.

On souscrit d'avance à l'ouvrage complet au prix de 30 francs.

Les souscripteurs recevront, sans frais, tous les fascicules au fur et à mesure de leur apparition, et bénéficieront, en outre, sans que le montant de leur souscription en soit augmenté, de tout ce qui pourra paraître en plus de ces 30 fascicules.

Les souscriptions doivent être adressées, en mandat-poste, à la *Librairie Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.*

Le Puy, typographie MARCHESOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Envoyer les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*M. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
ont un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ALBUM ARCHÉOLOGIQUE

DES

MUSÉES DE PROVINCE

sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et sous la direction de
ROBERT DE LASTEYRIE

Membre de l'Institut

1^{ère} LIVRAISON, comprenant 13 feuilles de texte et 8 pl. en héliograv. 12 fr.

Cet ouvrage n'est fourni qu'en compte ferme.

C-SIMILÉS DES MANUSCRITS GRECS DATÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DU IX^e AU XIV^e SIÈCLE

Publiés par HENRI OMONT

La première livraison vient de paraître. — Prix de souscription à l'ouvrage
complet. 60 fr.

L'ouvrage est publié en deux livraisons de chacune 50 planches in-folio, accompagnées d'un texte explicatif. Ces 100 planches contiendront environ 150 reproductions en héliotypie de tous les manuscrits à date certaine, du IX^e au XIV^e siècle, conservés à la Bibliothèque nationale, et formeront le recueil le plus complet jusqu'à ce jour pour l'étude de la paléographie grecque au moyen âge.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 14 : HARRIS, The rest of the words of Baruch, a Christian Apocalypse of the year 136 (édition très soignée). — DUCHESNE, Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (répond à ses critiques, entre autres à M. Sabatier; cp. *Revue*, n° 22). — SERRE, Au large! Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. — DE LA GRASSERIE, De la catégorie des cas (des réserves à faire : mais l'auteur a le premier en France tenté de mettre en œuvre les données de linguistique polyglotte si riches et si neuves, pour la plupart recueillies et débrouillées dans les ouvrages de Müller et Winkler; cp. *Revue*, n° 18). — G. THOMAS, Du Danube à la Baltique, descriptions et souvenirs (excellent compagnon de voyage pour ceux qui aiment à voyager dans leur fauteuil). — *Analecta Bollandiana*, IX, 1 et 2.

Mélusine, juillet-août : LOQUIN, La nouvelle brochure de M. Gaston Paris « Les chants populaires du Piémont » (théorie séduisante et exacte). — H. G. Les contes populaires dans l'antiquité classique. — Les chemins de fer, II. — Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXIV, Les trois buveuses (Ernault). — L'étymologie populaire et le folklore; V. Dans les bras de Morphée (en français, « de l'orfèvre », en irlandais, « de Murphy »); Saint Virgile (ce saint est l'Irlandais Fergal ou Fergil, évêque de Salzbourg qui latinisa son nom). — Irish prognostications on the howling of dogs (O'Grady). — Devinettes de la Haute-Bretagne, XI (Orain). — TUCHMANN, La fascination, 4. Les fascinateurs. Moyens d'acquérir le pouvoir de fascination. — *Bibliographie* : ORTOLI, Les conciles et synodes dans leurs rapports avec le traditionnisme (travail intéressant; ce serait l'étude de la superstition et des traces du paganisme dans les canons des conciles; mais pour faire un semblable travail, il faut être un critique ou mieux encore un historien, c'est-à-dire un autre savant que M. Ortoli). — JAHN, Schwaenke und Schnurren aus Bauern Mund; Volkssagen aus Pommern und Rügen, 2° éd. (le 1^{er} vol. contient 19 contes du genre facétieux; le second, les légendes et traditions de la Poméranie et de l'île de Rügen). — FINAMORE, Credenze, usi e costumi abruzzesi. — El Folk-lore Filipino, II, p. p. de Los REYES.

The Academy, n° 950 : BROWN, George Buchanan, humanist and reformer, a biography (très recommandable). — MORFILL, Russia (la partie historique laisse à désirer, mais le reste est excellent). — FR. WARNER, Mental Faculty. — The latin hymn writers and their hymns, by the late Samuel Willoughby Duffield, ed. and completed by R. E. THOMPSON. — An unknown edition of Tyndale's New Testament. — The Romaunt of the Rose (Skeat). — Cockney (Wedgwood). — A logus old-english word (Logeman). — The Bondman (Caine). — Fitzgerald's Omar Khayyam (Weekes). — LUNIAK, Quaestiones Sapphicae (traité de 150 pages en latin, et modèle de monographie). — PETRIE, Historical scarabs, a series of drawings from the principal collections.

The Athenaeum, n° 3273, THORNTON, Opposites, a series of essays on the unpopular sides of popular questions. — CONWAY, Climber's Guide to the Central Pennine Alps. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature (petit livre sans prétention, mais méritoire). — KERR, History of Curling. — CLINCH, Bloomsbury and St Giles', past and present. — DU BLED, Le prince de Ligne et ses contemporains. — Irish history. — The public schools in 1890. — Mr Cosens' mss. — Joshua, his life and times. — The Washingtons of Warton. — Royalist composition cases. — Scottish National Memorials, illustrated. — The British Archaeological Association at Oxford, II. — The site of Hieropolis-Castabala (Bent).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31

— 4 août —

1890

Sommaire : 349. DELBRÜCK, Les noms de parenté indo-européens. — 350. VOGELINZ, Grammaire du dialecte homérique. — 351. BOULFROID, Rome et ses monuments. — 352. ZDEKAUER, Le Codice Pisano. — 353. La notation musicale du moyen-âge. — 354. BOLTE, Le Schlœmer de Stricker. — 355. BERNONI, Les Torresani. — 356. BLANDINI, La tyrannie italienne à la Renaissance. — 357. BESSON, Fischart. — 358. GINDELY, Wallenstein et son traité avec l'empereur. — 359. Du Bors, La Monnoye et Thoynard. — 360. DOUMIC, La question du Tartuffe. — 361. VIGNOLS, La piraterie sur l'Atlantique au XVIII^e siècle. — 362. HANS, Le culte protestant. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

349. — **Die Indogermanischen Verwandtschaftsnamen.** Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde, von Berthold DELBRÜCK. (Des XI. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften N° V). Leipzig, Hirzel, 1889. Gr. in-8, 228 pp.

Nos ancêtres indo-européens ne nous ont laissé d'autre témoin de leurs mœurs et de leurs institutions sociales, que leur langue reconstituée pièce à pièce par la philologie contemporaine. Tel est pourtant l'attrait de ce passé inconnu, que plus d'une tentative a déjà été faite pour évoquer de ses cendres le génie primitif de notre race ; aucune plus habile et plus heureuse que celle de M. Delbrück. Son but a été surtout de réagir contre une de ces généralisations brillantes et hâtives, dont il faut parler avec respect alors même qu'on les condamne ; car elles vivifient un instant ce qui sans elles ne serait qu'une poussière de faits isolés, et, lorsqu'elles disparaissent enfin devant une vue plus saine et plus exacte, elles gardent encore l'éternel mérite de l'avoir préparée. Je crois, avec M. D., qu'après son étude la thèse du matriarcat indo-européen a vécu, ce qui d'ailleurs n'infirmerait point l'hypothèse, toute gratuite alors, d'un matriarcat antérieur à l'époque la plus lointaine à laquelle nous reportent nos documents.

Dans la première partie de son livre (pp. 30-161), l'auteur examine les noms des divers rapports de parenté et d'alliance dans toutes les langues immédiatement dérivées de l'indo-européen, et relève les dénominations qui, se retrouvant dans deux branches au moins de la famille, sont par là présumées remonter à la souche commune. De ce travail se dégagent bien des constatations importantes. Ainsi l'union conjugale en tant que telle n'a pas encore de nom chez nos premiers parents (p. 62) : ils connaissaient certainement la cohabitation durable, permanente, continuée jusqu'à la mort ; mais elle n'avait pas encore revêtu l'aspect d'une union contractuelle, qu'un régime monogame pouvait seul lui donner. Il est aussi bien curieux de voir (p. 67) que le mot « veuf » paraît être

dans toutes les langues une création postérieure, tirée par flexion ou autrement de celui qui signifiait « veuve », en sorte que ce dernier seul serait primitif et que l'état de veuvage n'aurait eu de nom en indo-européen que par rapport à l'épouse. Ce fait cadre bien avec l'interdiction, pour la femme, de la polygamie, non seulement simultanée ou polyandrie (p. 163), mais encore successive, ou, autrement dit, des secondes noces (p. 175), toutes prohibitions inconnues à l'époux. On s'étonne toutefois de ne pas voir cité le grec ἡθεος, qui sans doute signifie « célibataire », et non « veuf », mais qui ressemble fort à *viduus* et qui, à raison même de son changement de signification, ne prête guère au soupçon.

En dressant la statistique des noms de parenté, M. D. ne pouvait manquer de s'engager sur le terrain périlleux de l'étymologie. Il s'y meut avec aisance et avec une sage réserve. Il aime mieux ignorer que de hasarder une dérivation de pure forme qui n'ajoute rien à la valeur connue d'un vocable, et ne croit point, comme il le dit, qu'un mot soit expliqué lorsqu'on est parvenu à le suspendre tant bien que mal à quelque'un de ces portemanteaux étiquetés qu'on dénomme « racines ». Il rejette à peu près en bloc (pp. 6-7) les étymologies séduisantes et surannées, qui faisaient du « père » le « gardien », de la « mère » la « formatrice », du « frère » le « supporter », et ainsi de suite. Ce sont bien plutôt, enseigne-t-il, des appellations enfantines et caressantes (*papa, tata, mama*), qui, d'amorphes qu'elles étaient, ont pris forme et flexion dans la bouche des gens mûrs. Mais ce qu'il conserve des anciennes spéculations sur les origines ne me paraît pas toujours aussi heureux ni aussi sûr qu'à lui-même. La racine *av*, en sanscrit, signifie « secourir, protéger », et Bergaigne se refusait à lui reconnaître un autre sens dans le Rig-Véda¹; qu'on y joigne encore, si l'on veut, celui de « favoriser, satisfaire »; mais n'y a-t-il pas un peu de complaisance à partir de là pour voir dans l'*avos* latin un « donneur », quelque chose comme le « grand-papa gâteau » de nos familles bourgeoises, et surtout à donner pour certaine cette quasi-divination (pp. 13 et 104)? Je ne suis pas non plus convaincu que le mot sanscrit *vadhû* « jeune épousée » ait rien à voir avec la racine *vah* « traîner » et le cortège nuptial (pp. 36 et 61): si je ne craignais de tomber dans les errements mêmes que je critique, je dirais que le mot peut tout aussi bien, sinon mieux, procéder de *bandh* « lier, unir », et avoir dévié sous l'influence d'une étymologie populaire qui le rattachait à *vah*. En revanche, je serais beaucoup plus affirmatif sur la formation de *pitámahá* « grand-père » en sanscrit, qui me paraît d'une parfaite limpidité (p. 95): une juxtaposition telle que *maháh pitá* a'aurait pu signifier que « père de grande taille »; en plaçant, contrairement à l'ordre syntactique habituel², le déterminant après le déter-

1. *Journ. Asiat.*, VIII^e sér., IV, p. 469.

2. Les fondements de la syntaxe indo-européenne, découverts et exposés par Bergaigne, ont été admis sans modification par M. Delbrück dans sa *Syntaxe védique*, cf. *Rev. crit.*, XXVII, p. 3.

miné, on appelait l'attention sur l'épithète *mahá* et la signification spéciale qu'elle revêtait; puis, la juxtaposition *pitá maháh*, tout comme *mitrá váruná* et tant d'autres, tout comme en latin *triumvir*, et en français *gendarme*, s'est fondue en un seul mot dont on n'a plus décliné que la fin.

Dans sa II^e partie (*sachlicher theil*), l'auteur a réuni les principales particularités que nous révèlent les livres rituels sanscrits, sur le mariage, les rapports légaux des époux et le rang de préséance des divers membres de la famille. Il va sans dire que ces documents ne valent, à proprement parler, que pour l'Inde; mais ce sont, faute de mieux, les plus rapprochés de la période indo-européenne et ceux qui le mieux en reflètent les usages. M. D. les utilise avec l'esprit critique et la subtilité d'interprétation d'un maître à qui la vieille littérature de l'Inde est depuis longtemps familière.

Relèverai-je quelques minuties : — l'omission assez étrange du grec *ἐπαρτος* « consanguin », qui eût trouvé sa place p. 88; — l'omission des mots ital. *zio*, esp. *tío* « oncle », qui, bien que l'auteur ait avec raison exclu de son plan les langues modernes, auraient dû être cités (p. 113) en tant du moins qu'étrangers à la langue latine; — *avia* « grand'mère » considéré comme féminin régulier de *avos* et apparié à un sk. **aví* (pp. 97 et 160), alors que le suffixe qui devient *i* en sanscrit n'apparaît point, ne peut même, si je ne me trompe, apparaître sous la forme *ia* en latin; — *stritavos* (p. 98), qui, malgré l'autorité de Festus et l'appui que lui prête M. D., ne peut guère avoir été une vieille forme latine, puisqu'il serait devenu **stertavos*; — le suffixe latin *-aster* mentionné (p. 93) sans aucune référence à l'ingénieuse théorie de M. Bréal qui le rattache presque sûrement à un emprunt grec¹? Sur le mot *δαμαρ* exclusivement hellénique (p. 45), j'ai proposé, il y a déjà plusieurs années, une étymologie que je maintiens encore provisoirement².

Viennent enfin les lapsus : quelques fautes d'impression, dont la moins insignifiante est le faux accent de *sûte* (p. 13, l. 3), et un léger contresens sur un passage védique (R. V. VI, 51, 5) cité p. 84; la scansion à elle seule indique que l'épithète *ádhrug* « non nuisante » s'applique à *prthiví* et non pas à *ágne*.

A plusieurs reprises (pp. 4, 21, 29), M. Delbrück nous promet la continuation de ces belles et solides études. Elle sera accueillie avec un égal intérêt par les philologues, les historiens et les jurisconsultes soucieux d'histoire³.

V. HENRY.

1. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 346.

2. *Analogie*, p. 118.

3. Le système de transcription qu'adopte M. D. est irréprochable, mais non pas tout à fait celui qu'il préconise (p. 215) : ne lui en déplaise, la notation du yod indo-iranien par *j* au lieu de *y* ne serait pas un progrès, mais un recul. Quelle lettre demeurerait disponible pour l'explosive palatale sonore? Il faudrait en revenir au *g* agrémenté d'un accent quelconque, qui n'a rien de commode ni d'attrayant. Et puis,

350. — VOGRINZ. *Grammatik des homerischen Dialektes* (Laut=, Formen=, Bedeutungs= und Satzlehre). Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1889, p. xvi-416.

« Les critiques modernes, en ce qui concerne l'établissement du texte d'Homère, sont tellement en désaccord qu'une entreprise comme celle d'écrire une grammaire du dialecte homérique est véritablement un *opus plenum aleæ* (p. 2) » ; néanmoins l'auteur pense qu'un tel livre peut être composé avec quelques chances de succès (p. vii). Je crois volontiers que M. Vogrinz n'est pas étranger aux théories linguistiques qui peuvent nous éclairer sur le lexique d'Homère ; je veux bien reconnaître aussi qu'il a, pendant longtemps sans doute, vécu intimement avec le poète grec, et qu'il a étudié de près toutes les difficultés de construction et de syntaxe qui surgissent à chaque instant dans la lecture de l'Iliade et de l'Odyssée. Mais j'ai des réserves à faire, et je ne saurais dire que l'auteur ait pleinement atteint son but. N'est pas grammairien qui veut ; on peut savoir beaucoup, et ne pas savoir exposer ce que l'on sait ; et dans le domaine grammatical, il est besoin, pour composer un ouvrage didactique, d'une sûreté de méthode, d'une netteté d'exposition, d'une précision d'analyse qui, sans manquer entièrement à M. V., ne me semblent pas être ses qualités dominantes. Des cinq parties dont se compose son livre (3^e partie : Dérivation et Composition, plus les quatre indiquées dans le sous-titre), les dernières sont incontestablement les meilleures ; dans la syntaxe, M. V. critique à juste titre (p. 292) la terminologie « embrouillée et pleine de contradictions » de la grammaire usuelle. C'est là, en effet, une des causes principales qui rendent les traités si indigestes, et un des plus sérieux obstacles à la composition d'une grammaire intelligible. Mais à côté de bonnes théories, d'analyses judicieuses, on rencontre trop souvent des développements confus, des résumés incomplets, et même quelques passages obscurs. Par endroits, M. V., qui pourtant a l'habitude de discuter et se laisse même aller à des subtilités, se contente trop facilement de renvoyer aux *Syntaktische Forschungen* de Delbrück ou à d'autres ouvrages du même genre, là où l'on a le droit d'exiger quelques éclaircissements et où l'opinion de l'auteur cité est très contestable. Le texte d'Homère et les différentes éditions sont d'ailleurs consciencieusement étudiés ; M. V. a su puiser d'excellentes observations dans les remarques des éditeurs et les théories des grammairiens, sans compter celles qu'il doit à ses propres recherches. — Je regrette d'avoir à juger tout différemment la phonétique et la morphologie. M. V. a sur ces sujets des idées toutes personnelles : il revendique le droit (p. viii-ix) de se servir des hypothèses qui lui plaisent : je me garderai bien de le lui refuser ; il trouve qu'il n'est point démontré qu'on doive partir de la forme forte des racines, et qu'il lui

pitie pour ceux qui, dans leur courte carrière, ont déjà dû apprendre et désapprendre tant de transcriptions différentes ! Il y a de bons alphabets, il n'y en a pas de délicieux.

est loisible de prendre une autre forme pour point de départ : à son aise, chacun est libre. On est libre aussi d'user d'une méthode défectueuse, de donner des explications dénuées de fondement, de confondre des formations différentes, et de mélanger au hasard des formes qui n'ont entre elles aucun rapport ¹. Mais alors il n'y a pas lieu de s'étonner si la critique impartiale vous accueille avec peu de faveur ; et pour dire ma pensée tout net, les deux premières parties de ce livre, quelle que soit d'ailleurs la valeur des théories linguistiques de M. Vogrinz, sont médiocrement traitées. Dans la préface, l'auteur nous avertit que l'ouvrage devait primitivement paraître en deux parties séparées ; il eût mieux fait de donner suite à ce projet, et de ne publier que la dernière. C'est la seule dont on puisse tirer profit.

My.

351. — A. BOULFROID. **Rome**, ses monuments, ses souvenirs. Grand in-8 Jésus de 300 pages illustré de 86 gravures. Prix : 3 fr. Société de Saint-Augustin, Lille.

M. l'abbé Boulfroid me permettra de ne pas parler longuement de son livre ; car il échappe à la critique. La *Revue* n'a pas à s'occuper du pouvoir temporel du pape, à souhaiter ou à repousser son rétablissement ; elle n'a pas non plus à discuter des croyances parfaitement respectables ; son domaine est limité à l'examen des doctrines ou des méthodes scientifiques ; il n'y a rien de pareil dans ce volume.

R. C.

352. — ZDEKAUER (Lodovico). **Su l'origine del manoscritto Pisano delle Pandette Giustiniane**, e la sua fortuna nel medio evo. Un vol. in-8, 38 pp. Sienna, Torrini, 1890.

Dans ce discours d'ouverture de son cours de droit italien, M. Zdekauer essaie de prouver que le fameux manuscrit de la Laurentienne, dit *Codice Pisano*, a été écrit à Ravenne, et, qu'avant d'arriver à Pise, il a été connu à Bologne, où sa présence a contribué au développement des études juridiques. Ces deux démonstrations sont menées avec une grande richesse d'arguments et, la seconde surtout, semblent concluantes. M. Zdekauer souhaite que ce précieux manuscrit soit phototypé intégralement : c'est un vœu auquel tous les juristes et tous les paléographes s'associeront volontiers.

L.-G. P.

1. Quelques exemples entre beaucoup d'autres : P. 63 : « dans ὅδωρ et ἡπαρ le ρ est mis à la place du ν, comme le montrent les langues congénères » ; *id.* : « noter les accusatifs Ἀπόλλω, Ποσειδῶν... ; cette formation est fréquente dans les comparatifs, par exemple ἀμείνω » ; p. 65 : « le suff. du génitif aux thèmes consonnantiques n'est pas -ς, mais -s, cf. le latin *monti-s* » ; p. 97 : « dans ἦτον, ἡ est dû au jod qui suit, mais cet effet pouvait être facultatif, exemple ἐσίπρω. » Les thèmes en ἦ et ἱ. ῶ et ῦ sont perpétuellement confondus. J'ajouterai qu'un certain nombre de renvois au texte d'Homère sont inexacts, et ne sont pas corrigés dans les errata.

353. — **The Musical Notation of the Middle Ages** exemplified by facsimiles of Mss. written between the tenth and sixteenth centuries inclusive. (London, 1890, in-fol.)

Sous ce titre, la *Plain-song and Mediæval Music Society* publie un recueil de fac similes fort intéressant pour la musique et la paléographie du moyen âge. Les 20 planches ¹ qui le composent sont bien exécutées; une planche supplémentaire contient des essais de transcription. La préface résume assez nettement l'état de la question; mais d'où a pu venir aux éditeurs la bizarre idée de rédiger en latin les sommaires marginaux de cette préface qui est écrite en anglais? On y lit le nom de l'abbé Raillard, mais sans aucune indication bibliographique; il n'aurait cependant pas été inutile de citer l'*Explication de Neumes*, couronnée par l'Acad. des Inscr. en 1860, le *Mémoire sur la restauration du chant Grégorien*, Paris, 1862, et le *Mémoire explicatif sur les chants de l'Église rétablis dans leur forme primitive*. Paris, 1882. Enfin, les notices qui accompagnent les planches sont maigres et même insuffisantes. — Pourquoi cette jolie publication est-elle encore déparée par une inadvertance? Dans le texte de la pl. XI, la Haute-Savoie se nomme *alta Savoia*. La forme *Saboia* fut, il est vrai, employée au moyen-âge; mais les paléographes du xix^e siècle ne sont pas obligés, dans leurs notices, de rechercher ou plutôt d'exagérer ainsi la couleur locale.

L. D.

354. — **De düdesche Schlömer**, ein niederdeutsches Drama von Johannes Stricker, 1584, hrsg. von J. BOLTE. Norden et Leipzig, Soltau, 1889. In-8, 76 et 238 p. 4 mark.

Le *Düdesche Schlömer* de Jean Stricker est, avec le *Verlorener Sohn* de Burkard Waldis, le meilleur drame qu'on ait en bas-allemand, et on saura le plus grand gré au *Verein für niederdeutsche Sprachforschung* d'avoir fait éditer cette œuvre importante. La tâche a été confiée à M. Bolte qui s'en est acquitté avec le soin le plus louable. Il a reproduit le texte d'après l'édition originale de 1584 (Lubeck, Balhorn), en ajoutant à la fin du volume les petits changements des deux réimpressions de 1593 (Francfort sur l'Oder, Voltz) et les préfaces rimées qui les accompagnaient. Mais l'introduction de M. B. mérite surtout l'attention. Il raconte plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la vie de Jean Stricker — qui écrivait son nom *Stricerius* — et analyse son premier drame qui a pour sujet la chute d'Adam et Ève. Puis il étudie très longuement les sources du *Schlömer* qui sont l'*Homulus* allemand de Gennep (1540) et l'*Hecastus* latin de Macropedius (1539); mais « Stricker n'a pas fait une mosaïque à la façon de Gennep; les imitations littérales sont très clairsemées; c'était un poète indépendant qui

1. A propos de la pl. XII, cf. [Barrois]. *Éléments carlov. linguistiques et littér.* Paris, 1846, in-4°, p. 51.

n'empruntait à ses devanciers que l'idée, et non l'expression » (p. 47). Enfin, M. Bolte termine cette précieuse introduction par une analyse du *Schlömer* et par seize pages de remarques sur plusieurs mots et locutions du drame. Toutefois, ces remarques eussent mieux et plus commodément figuré, soit sous le texte, soit en appendice, et l'éditeur aurait dû, dans le texte même, signaler par un chiffre ou une astérisque les mots qu'il explique.

A. CHUQUET.

355. — **Del Torresani, Blado e Regazzoni**, celebri stampatori a Venezia e a Roma nel xv e xvi secolo, cogli elenchi annotati delle rispettive edizioni per Domenico BERNONI, cavaliere della Corona d'Italia. Milan, Hoepli, 1890, in-8 de viii-403 p. (320 ex. numér.) Prix : 10 fr.

Ce livre, très élégamment édité, n'a guère de valeur historique. Dans l'étude la plus étendue qu'il renferme, l'auteur a voulu soutenir une thèse de clocher en faveur de ses compatriotes, les imprimeurs Torresani, d'Asola en Lombardie. On sait que le chef de la famille, Andrea Torresano, dit André d'Asola, fut le beau-père et l'associé d'Alde l'ancien, et continua la maison avec ses fils, après la mort du grand imprimeur vénitien. M. Bernoni croit que la gloire des Alde a fait tort à celle que mériteraient les Torresani; André d'Asola, selon lui, a été plus qu'un collaborateur modeste de son gendre, et il est temps de venger, par un éloge bien senti, « l'énorme injustice » traditionnelle commise à son détriment. En achevant la lecture de ce plaidoyer, on demeure convaincu, au contraire, que la tradition est exacte, à quelques nuances près, et que ni les contemporains, ni la postérité ne se sont trompés à la véritable importance des rôles. On peut dire plus : bien loin d'avoir perdu à ses relations avec Alde, c'est à ces relations seules qu'André Torresano doit de n'être point oublié; s'il n'avait été, à un moment donné, le bailleur de fonds et le soutien d'Alde Manuce, s'il n'avait mis son nom au frontispice des éditions aldines, personne ne songerait à lui aujourd'hui. Que M. Bernoni veuille lire, par exemple, la *Stampa a Venezia* de M. Castellani; il y verra qu'il y avait à Venise, au temps d'André d'Asola, cinquante marchands de livres laborieux et intelligents comme lui, qui ont peut-être gagné moins d'argent, mais qui n'ont pas eu moins de mérite. Si Alde Manuce a laissé un grand souvenir, c'est qu'il fut bien autre chose, un homme de science, d'initiative et de dévouement, un rénovateur de son art et un inventeur, un des travailleurs, en un mot, qui ont rendu aux lettres, en une courte carrière, d'inappréciables services. André Torresano ne fut rien de tout cela, et on parle encore de lui; de quoi se plaint-on à Asola?

Malgré l'erreur d'un point de vue qui fausse ses appréciations, M. B. pouvait faire un livre utile, une monographie complète des Torresani. Il n'y a réussi qu'à demi. Le catalogue, imprimé en appendice, est de

nature à rendre service aux travailleurs; quelques extraits de préface, quelques documents nouveaux y auraient été joints avec profit. Les pages les meilleures du travail sont celles qui traitent des rapports de Paul Manuce avec les Torresani, pour lesquels Renouard semble avoir été injuste. Mais la partie la plus intéressante du récit, celle qui se rapporte à l'époque de la vie d'Alde l'ancien, est très insuffisante. L'auteur ignore les livres spéciaux sur la question, les sources qui lui auraient permis de renouveler son sujet ¹. Il cite sans cesse des ouvrages de seconde main; il considère comme une autorité le livre si peu sûr d'Ambroise Firmin-Didot. Les erreurs de détail abondent. M. B. fait d'André d'Asola le premier imprimeur vénitien, p. 14 ². Il continue à assigner au mariage d'Alde avec la fille d'André, la date de 1499 au lieu de 1505 (p. 16, 18), ce qui modifie sensiblement les hypothèses qu'on peut se permettre sur les rapports des deux imprimeurs. Il déclare que, d'après les témoignages contemporains, Erasme était *dedito alla crapula*, p. 40! Le grand hollandais, qui tient tant de place dans le volume, n'est, du reste, que bien peu connu de l'auteur. Il attribue une importance exagérée au colloque de l'*Opulentia sordida*, où Erasme a décrit plaisamment, comme chacun sait, l'intérieur d'Alde et de son beau-père ³. Les relations d'Erasme avec François Torresano sont racontées très inexactement, p. 109, d'après la lettre unique de 1526 imprimée dans la correspondance: M. B. n'a pas connu les autres let-

1. Je n'ai aucun scrupule à mettre au premier rang de ces sources deux travaux signés de mon nom: *Erasme en Italie* (Paris, 1888) et *Les Correspondants d'Alde Manuce, 1483-1514* (Rome, 1888; extrait des *Studi e doc. di storia e diritto*, 1887-88). Ces deux recueils ont plus que doublé le nombre de documents épistolaires réunis jusqu'à présent sur Alde Manuce; le nom de « messer Andrea » y revient sans cesse, avec des dates et des faits qui permettent de remplacer les traditions vagues par des indications précises. M. Bernoni ne connaît pas davantage le *Cabinet des manuscrits* de M. Delisle ni l'existence des manuscrits grecs de François d'Asola portant l'inscription A ME FRANCISCO ASVLANO, qui se trouvent à Paris. (La liste en est donnée par M. Omont, dans les notes de son *Catalogue des mss. grecs de Fontainebleau sous François I^{er} et Henri II*, Paris, 1889).

2. *Andreas de Torresanis* figure le cinquante-deuxième sur la liste chronologique approximative des imprimeurs vénitiens dressée par M. Castellani (*La stampa a Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore*, Venise, 1889, p. xxxvii).

3. Le colloque a été traduit en français par M. Develay, au t. III de ses *Colloques d'Erasme*, Paris, 1875-76; M. Bernoni l'a traduit pour la première fois en italien, en y ajoutant l'indication d'usages locaux intéressants. Je crois avoir déjà tiré de ce document tous les renseignements qu'il renferme sur la maison d'André d'Asola dans le chapitre d'*Erasme en Italie* consacré au séjour à Venise; mais il y faut faire une part, comme dans tous les colloques, à l'imagination de l'auteur et à la déformation subie par ses souvenirs; je n'oserais y chercher, par exemple, comme le fait M. B. (p. 145), le chiffre de la fortune de Torresano. Je n'aurais pas non plus l'assurance qu'il montre pour identifier les commensaux d'Alde en 1508; en tout cas, le *Stratège* du colloque ne saurait être Musurus, alors professeur à Padoue; j'ai proposé Démétrius Doucas, qui préparait à ce moment, chez Alde, les *Rhetores graeci* et le *Plutarque*.

tres d'Erasmus à son éditeur, qui changent bien les choses ; il n'a pas vu non plus les motifs de mécontentement que pouvait avoir l'humaniste à propos de la réimpression tronquée des *Adages*, faite à Venise en 1520.

Il est inutile de multiplier ces observations. On voit déjà que, si le sujet en valait la peine, le travail de M. B. serait à refaire. Je n'en dirai pas autant de la biographie d'Antonio Blado, d'Asola, car, s'il faut toujours se défier de la méthode de l'auteur, on est du moins satisfait de trouver réunis un grand nombre de renseignements sur un imprimeur qui mérite d'être connu et qui a joué à Rome, au milieu du xvi^e siècle, un rôle assez important. La liste de ses éditions et de celles des Ragazzoni, d'Asola (1488-1505), complète le volume. Les érudits, qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie, devront donc se le procurer. Pour moi, qui ai jugé le livre au point de vue de l'histoire littéraire, il m'est pénible d'avoir été obligé d'en dire si peu de bien.

P. DE NOLHAC.

356. — **BLANDINI** (Giacomo). *La tirannide italiana nel rinascimento*. Un vol. in-8, 131 pp. Catania, Galati, 1888.

L'idée mère de cet opuscule est ingénieuse. L'auteur essaie, après Pertile, de retrouver le droit politique des tyrannies italiennes du xv^e siècle, qui passent ordinairement pour avoir été la négation même du droit. Il faut remarquer surtout ce qu'il dit de l'évolution qui conduisit les républiques du podestat au prince, et les chapitres sur les lois de succession dans les tyrannies, leurs rapports avec l'Empire et le Saint-Siège, et leur gouvernement interne. Mais M. Blandini a rendu la lecture de son livre très difficile par la division qu'il a établie entre ses raisonnements et leurs preuves : il imprime seulement les premiers dans le texte et les autres en notes. Son travail n'est plus qu'une dissertation fort abstraite où manquent tous les faits qui le rendraient vivant et pittoresque, et que tous les lecteurs n'auront pas la patience de rechercher dans les notes.

L.-G. P.

357. — **Etude sur Jean Fischart**. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres, par P. Besson, agrégé de l'Université. Paris, Hachette. In-8, 364 p.

M. Besson, après un chapitre très court sur la vie de Fischart, examine d'abord le *Gargantua* et quelques autres ouvrages qui, sans être directement imités de Rabelais, appartiennent au même genre humoristique et satirique ; il parle ensuite des théories littéraires et esthétiques de Fischart, de ses querelles théologiques, de ses idées sur la religion et l'éducation, de sa politique intérieure et extérieure, enfin de sa

1. Publiées dans *Erasmus en Italie*, p. 107-112 ; datées de 1523, 1525, 1528.

langue et de son style. Le sujet, comme on le voit, est bien divisé; les écrits sont bien groupés, et le lecteur qui, sans se donner la peine de lire un gros volume, voudra demander à l'auteur des renseignements sur telle ou telle partie de l'œuvre multiple, authentique ou contraversée, de Fischart, les trouvera facilement sous l'une des rubriques indiquées. Les analyses sont ordinairement bien faites, et quand elles paraissent longues, c'est plutôt la faute de Fischart que celle de son historien. Les chapitres qui laissent l'impression la moins satisfaisante sont ceux où M. B. essaye de condenser les résultats de ses recherches, de donner une idée de Fischart soit comme écrivain, soit comme moraliste, en un mot de conclure. Et ici encore, ce n'est pas M. B. qu'on est tenté d'accuser, c'est son sujet. Conclure est facile, lorsqu'on a affaire à un génie clair et solide; mais quelle conclusion tirer d'une œuvre incohérente, puisée à toutes les sources, et dont la marque caractéristique est précisément le manque de personnalité dans la pensée comme dans le style? Les théories esthétiques de Fischart se résument en ceci (chapitre iv), que la littérature doit être subordonnée à la morale : cela est peu profond; l'Allemagne a vécu pendant deux siècles sur cette banalité. En théologie, il estime que deux religions peuvent bien vivre ensemble dans un même état, mais le protestantisme est, pour lui, l'Église véritable. C'est dans le chapitre intitulé : Conclusion, que l'on cherche naturellement l'opinion définitive de M. B. sur son auteur. Fischart, nous dit-il, en effet, est une incarnation de la Renaissance. Est-ce suffisant, et cela marque-t-il bien le caractère d'un écrivain? Peut-on, d'ailleurs, considérer comme un représentant de la Renaissance un homme qui n'a su dérober à l'antiquité ni le secret de penser juste ni celui de bien dire?

M. B., et c'est une justice à lui rendre, ne professe pas pour Fischart une de ces admirations de commande ou de ces préventions naïves qui sont l'assaisonnement ordinaire des thèses du doctorat. Il a pensé à Fischart, parce qu'on n'y avait pas encore pensé avant lui dans les soutenances de Sorbonne; il l'a lu et il a essayé de le comprendre, parce qu'il a jugé que c'était son devoir. Mais il semble le goûter médiocrement. Dans le chapitre où il le compare avec Rabelais, et qui est un des meilleurs du livre, sa préférence n'est pas douteuse. Il ne trouve guère chez Fischart que l'exagération des défauts de Rabelais. « Chaque fois que le traducteur rencontre chez son modèle une longue énumération, il se croit tenu de la grossir encore (p. 72); il traduit intégralement tous les passages malpropres, et il en ajoute bon nombre de son cru (p. 48); le texte français est délayé, amplifié de mille manières (p. 109), sans être enrichi d'un seul épisode nouveau (p. 772). » Qu'on lise, dans l'auteur allemand, le chapitre de la généalogie de Gargantua, ou le passage, très court dans Rabelais, démesurément long dans Fischart, où il est question des provisions de bouche de Grandgousier : il est difficile de pousser plus loin l'abus de la parole. Rabelais dit beau-

coup et suggère davantage ; il engage ses lecteurs, dans son prologue, « à briser l'os et à sucer la substantifique moelle » : dans Fischart, l'os est tout brisé, mais la moelle est répandue.

M. Besson ne trouve que peu d'éloges à donner à Fischart ; pourtant il lui consacre trois cent cinquante pages, et nous n'aurions rien à dire là-dessus, si le cas était isolé. Un auteur, même un auteur de thèse, n'a-t-il pas le droit de choisir son sujet, et de dépenser son encre comme il lui plaît ? Mais l'usage des grosses thèses sur de minces sujets tend à se généraliser d'une manière inquiétante pour le bon sens critique. Ecrire des centaines de pages sur un écrivain qui mérite tout au plus un article, c'est d'abord une faute de goût. N'oublions pas qu'un jeune docteur, une fois que sa thèse l'a fait déclarer *dignus intrare*, peut devenir à son tour directeur d'études, être chargé de conduire et de former, dans le travail scientifique et littéraire, toute une génération d'étudiants. Autrefois, pour donner une preuve de son aptitude à l'enseignement supérieur, on cherchait, dans un mince volume qui ressemblait plutôt à une brochure, à jeter un peu de lumière sur une question obscure ou mal posée ; on reprenait, avec des arguments et des documents nouveaux, un sujet controversé ; on discutait et l'on éclairait quelquefois un fait intéressant d'histoire littéraire. Aujourd'hui, on fouille dans les décombres, pour être sûr de ne se rencontrer avec personne. Pourtant les grands sujets, à la fois grands et nouveaux, ne manquent pas dans les littératures étrangères, et surtout dans la littérature allemande. Les Allemands ont beaucoup écrit sur leur littérature ; mais ils en ont fait surtout l'objet d'une étude scientifique, exacte, minutieuse. Il y aurait profit pour nous à reprendre leur travail à un autre point de vue, celui de l'art et du goût, qui n'exclut pas la rigueur scientifique, mais qui l'élève et l'ennoblit. Nos jeunes professeurs trouveraient là un beau champ d'expérience et une occasion d'être vraiment neufs en apportant des idées neuves.

A. BOSSERT.

358. — *Waldstein's Vertrag mit dem Kaiser bei der Uebnahme des zweiten Generalats*, von Anton GINDELY. (Abhandlungen der K. Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften). Prag, Gregr, 1889, 44 p. in-4.

C'est un fait connu de tous et consigné dans chaque *Histoire moderne*, même élémentaire, que Wallenstein, avant de reprendre le commandement des armées impériales en 1632, força Ferdinand II à signer un traité formel, qui devait garantir le célèbre condottiere contre une surprise pénible, pareille à celle de la diète de Ratisbonne en 1630. On croyait même posséder le texte de ce traité de Znaym dans les *Annales Ferdinandeï* de Khevenhüller. Récemment, pourtant, il a été établi que la pièce publiée par Khevenhüller n'était qu'un avant-projet, qui n'a pu être sanctionné par l'empereur, au moins dans sa forme présente. Peut-on

fixer, par conséquent, le contenu de cette pièce importante, soit par de nouvelles découvertes dans les archives, soit par des inductions légitimes ? Tel est le problème que M. A. Gindely, poursuivant ses études sur « la question de Wallenstein », aborde dans le présent mémoire, et qu'il traite, à son ordinaire, avec une connaissance approfondie du sujet, basée sur la masse de documents réunis, durant trente années de fouilles heureuses, dans les dépôts de Vienne, de Prague et de Munich. M. G. commence par remonter aux origines des négociations entamées avec Wallenstein en mai 1631, peu après la prise de Francfort sur-l'Oder par l'armée suédoise. La cour de Vienne ne demandait alors à l'ex-duc de Mecklembourg que des conseils, car les chefs de la Ligue catholique venaient de se prononcer contre sa rentrée au service de l'Empire, à la diète de Dinckelsbühl. Encore après l'écrasement de l'armée de la Ligue à Breitenfeld, en septembre, Ferdinand hésitait, son confident Eggenberg penchant pour Wallenstein et son confesseur Lamormain pour l'archiduc Ferdinand, roi de Hongrie. Les diplomates espagnols proposaient de faire du premier l'*ad latus*, le lieutenant-général du second. Mais Questenberg envoyé vers Wallenstein, en octobre, pour lui proposer cette combinaison, ou quelque autre analogue, essuya un refus catégorique, sans explications. Alors le prince d'Eggenberg fut chargé de négocier à Znaym avec Wallenstein en personne. Ses instructions fort embrouillées, et qui, tout en concédant à W. le titre de *Generaloberstfeldmarschall*, n'en faisaient pourtant qu'un conseiller du roi de Hongrie, subsistent, mais pour les conférences de Znaym elles-mêmes nous n'avons qu'un rapport assez détaillé de l'un des compagnons d'Eggenberg, de Bruneau, président de la Chambre des comptes de Lille, à l'infante Isabelle ; Eggenberg a présenté sans doute un rapport verbal à l'empereur. Nous voyons seulement que W. s'engage à réunir en trois mois, sans toucher de solde, et sans accepter un titre officiel, une nouvelle armée impériale. Cette besogne préliminaire accomplie, il fait mine de rentrer dans la vie privée. Eggenberg le supplie, au nom du souverain, de rester à la tête des troupes, et revient vers lui, muni de nouvelles instructions également conservées, qui, cependant ne lui donnaient pas une autorité plus absolue sur l'armée que celle qu'il exerçait déjà en 1630. Le 13 avril 1632. W. et E. se rencontrent à Goellersdorf, entre Znaym et Vienne, et, à la suite de longues et pénibles entrevues, Eggenberg rentre épuisé à Vienne et annonce à Ferdinand que les prétentions de W. sont « inouïes ».

Maintenant quelles étaient ces conditions ? On répondait jusqu'ici en citant le document publié par Khevenhüller, et retrouvé depuis dans d'autres archives ; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le P. Dudik et Ranke ont prouvé que ce n'était là qu'un projet, le résumé d'un rapport sur les demandes du futur généralissime. On y trouve, en effet, des points que l'empereur ne pouvait pas du tout décider à lui seul, puisqu'ils concernaient directement la couronne d'Espagne, etc. M. G.

essaie de fixer les points de cet accord secret entre W. et le souverain, en interrogeant les documents authentiques, les correspondances diplomatiques de l'époque et c'est cette investigation, à la fois sagace et prudente, du savant professeur de Prague, qui est la partie la plus curieuse et la plus neuve de son mémoire. Nous ne pouvons naturellement pas entrer ici dans les détails de sa démonstration, qui nous paraît aussi lucide dans ses développements que concluante dans ses résultats. Nous dirons seulement que M. G. arrive à établir que la légende du traité supposé de Znaym ne s'écartait guère des exigences véritables de W. et que c'est plutôt encore davantage qu'il réclamait à son interlocuteur effrayé, pour l'obtenir en fin de compte. Ainsi les dépêches du nonce de Vienne au cardinal Barberini affirment qu'on lui promet un électorat, celui de Saxe ou de Brandebourg. D'autres correspondances montrent qu'on le dispensa de tout serment, craignant à Vienne qu'il pourrait se refuser à le prêter; et Ferdinand II lui-même disait à l'ambassadeur espagnol Castañeda « qu'il n'y avait point de troupes ni de chefs dans tout l'Empire qui ne dussent lui être soumis ». Cela n'empêchait pas l'abbé de Kremsmünster, l'un des négociateurs impériaux, de parler, très sincèrement, de la « modération » du duc de Friedland ! C'est que Ferdinand, affolé plus qu'on n'a voulu l'admettre, et qui parlait à ce moment de se retirer à Graz, voire même en Italie, voulait avoir à tout prix une armée solide et un chef militaire puissant entre sa capitale et le conquérant suédois. Ces conditions léonines, plus ou moins librement consenties, firent, au dire de M. G., de W. un général fidèle jusqu'au moment où il perdit l'espoir d'une victoire décisive (juin 1633). Alors commencèrent les intrigues diplomatiques qui l'entraînèrent toujours plus avant et finirent par amener sa chute. Nous recommandons le travail de M. Gindely comme un modèle de discussion scientifique sur un sujet épineux et surtout controversé.

R.

359. — **Un Bourguignon et un Orléanais** érudits au **xvii^e** siècle. Lettres inédites de B. de La Monnoye à Nicolas Thoynard de 1679 à 1697, publiées et annotées par M. Emile Du Boys. Paris, L. Techener, 1890, in-8 de 43 p.

Tout le monde donnera raison à M. du Boys déclarant (p. 1) qu'une des plus intéressantes figures littéraires en province, pendant la seconde moitié du **xvii^e** siècle et la première du **xviii^e**, a été incontestablement Bernard de la Monnoye (né à Dijon le 15 juin 1641, mort à Paris le 15 octobre 1728). Tout le monde aussi reconnaîtra que cet « homme d'infiniment d'esprit » se montre, dans les douze lettres tirées du département des mss. de la B. N. (vol. 562 des nouvelles acquisitions françaises), digne de l'éloge que lui donne M. Fertiault (*Nouvelle Biographie générale*) en s'écriant, au sujet de la correspondance générale de l'érudit bourguignon : *Quel agréable causeur !* M. du B. a réuni, dans les huit premières pages de son élégante brochure, toute sorte de renseignements

sur La Monnoye et sur son correspondant Thoynard, n'oubliant aucun des travaux récents dont ces deux travailleurs ont été l'objet de la part de MM. Caillemet, A. Jacquet¹, Henri Beaune, Moulin, Charavay, Jovy, etc. Les informations du diligent éditeur ne sont pas moins complètes, sur chacun des personnages mentionnés dans son petit recueil, et l'on trouvera tout à la fois abondance, exactitude et saveur dans les notes sur Maurice David, J.-B. Denis, le poète Lainez, Guillaume Prousteau, Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans, poète « que l'on chercherait en vain dans nos recueils biographiques, mais auquel M. Viollat-Le-Duc a consacré un article dans sa *Bibliothèque poétique*, » etc. Citons aussi d'excellentes notes sur le *Dictionnaire de l'Académie* (p. 18), le *Dictionnaire de Richelet* (p. 24), le *Dictionnaire de la Crusca* (p. 25-26), l'*Arlequiniana* et le *Bignoniana* (p. 29-30), ces deux dernières notes empruntées à l'ouvrage encore inédit du P. Adry (*Bibliothèque critique des anas*, à la B. N. vol. 1955 des N. ac. fr.). Le soin et l'érudition avec lesquels M. E. du Boys a publié, cette année, son *La Monnoye*² et, l'an dernier, son *Ezéchiél Spanheim*, font vivement désirer qu'il puisse bientôt nous donner les deux importants recueils épistolaires qu'il prépare : les lettres inédites d'Étienne Baluze et les lettres inédites d'Éméry Bigot.

T. DE L.

360. — René Doumic. *La Question du Tartuffe*. Paris, De Soye et fils, 1890, in-8, 16 p.

Sous le titre de : La question du Tartuffe, M. René Doumic vient de publier une énergique réponse à M. Brunetière. Il présente à l'appui de l'opinion traditionnelle les arguments d'usage, insistant notamment sur les déclarations de Molière dans les placets, la préface et le rôle de Cléante. Il cherche ensuite à ruiner les preuves que M. Brunetière a tirées du petit nombre des hypocrites en 1664, de la philosophie naturaliste de Molière et de ses attaches avec le groupe des libertins. C'est une discussion fort habilement conduite, et, sinon convaincante, au moins très intéressante à lire.

R. P.

361. — *La Piraterie sur l'Atlantique au XVIII^e siècle*, par Léon VIGNOLS. (Rennes, 1890, in-8 de 121 p.)

Le titre de cette brochure, extraite des *Annales de Bretagne*, n'est pas parfaitement justifié; car il y est beaucoup plus parlé des pirates de

1. Les publications de ces deux savants ont été analysées et appréciées ici par celui qui écrit ces lignes.

2. Je n'aperçois en toute la brochure qu'une petite tache formée par une faute d'impression qui défigure le grand nom de Du Cange (p. 13) : M. du Fesne pour du Fresne).

la Méditerranée que de ceux de l'Atlantique, et des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles que du ^{xviii}^e. Mais la seconde partie donne des renseignements curieux et peu connus sur la grande flibuste et sur les forbans qui survécurent à la dissolution de l'association des Frères de la Côte.

Quelques-unes des appréciations de l'auteur nous semblent être un peu hasardées. Les Barbaresques, en enlevant les vaisseaux chrétiens et en portant le fer et le feu sur les rivages ennemis, ne firent guère qu'imiter ce que les chrétiens eux-mêmes leur avaient appris, et les protestations de Sélim et de Soliman contre les agissements des chevaliers de Rhodes sont exactement celles que le roi d'Espagne faisait, cent ans plus tard, contre les Algériens. Pourquoi traiter de *chef de forbans* Khaïr-ed-Din Barberousse, le Grand-Amiral des flottes ottomanes, le rival souvent heureux d'André Doria, et, surtout, pourquoi donner aux Musulmans, en dépit de l'histoire tout entière, le monopole du prosélytisme religieux à main armée? Que M. Vignols pense à Charlemagne, aux Croisades, aux Chevaliers Porte-Glaives, aux Albigeois, aux Espagnols et aux Portugais dans les Indes et dans l'Amérique du Sud!

H.-D. DE GRAMMONT.

362. — J. HANS. *Der protestantische Kultus*. 1 vol. in-8, 140 pages. Augsburg, Schlosser, 1890.

Ce volume, dû au pasteur protestant de l'Église Sainte-Anne d'Augsbourg, est beaucoup plus dogmatique qu'historique. L'auteur, il est vrai, nous montre en vertu de quels principes le culte a été organisé dans la religion de Luther et dans celle de Calvin; il nous indique brièvement les principales modifications introduites dans la célébration de l'office divin depuis le ^{xvi}^e siècle jusqu'à l'année 1822, où, sous l'influence de l'union évangélique et du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, parut la fameuse liturgie (*Kirchenagende*) pour la cathédrale de Berlin; mais cet exposé, assez court, n'est qu'une introduction à la partie théorique de l'ouvrage. M. Hans y fait voir la nécessité d'une réforme dans les formes extérieures du culte; il indique ensuite en quoi devrait, selon lui, consister cette réforme. Il faudrait donner plus d'éclat aux cérémonies religieuses, multiplier les services accessoires (*Nebengottesdienste*), et, dans le service principal, introduire, à côté du sermon, une liturgie qui, tout en respectant la tradition, satisferait les nouveaux besoins de notre époque.

Ch. PFISTER.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 21 juin, a proposé pour le prix Bordin à décerner en 1892 le sujet suivant : *Faire ressortir le caractère national de la sculpture française à partir du ^{xiii}^e siècle jusqu'à la Révolution, c'est-*

à-dire depuis les imagiers qui ont décoré les cathédrales et autres édifices du centre de la France jusqu'à Houdon. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892.

— Sous le titre *Universités transatlantiques* (Hachette. In-8°, p. 3 fr. 50). M. Pierre DE COUBERTIN raconte d'une façon très intéressante, alerte, familière, ses visites aux établissements d'instruction du Nouveau-Monde. Il nous mène d'abord autour de New-York (l'Université de Princeton et son collège de Lawrenceville, Columbia College, Berkeley School, West Point), puis dans la Nouvelle Angleterre, au Canada, dans la Louisiane, la Floride, la Virginie, enfin à Washington et à Baltimore. « Le style fantaisiste, comme le reconnaît l'auteur, contraste avec l'habituelle gravité des documents pédagogiques » (p. 364), mais l'impression qu'il donne de ces universités transatlantiques, est d'autant plus nette et plus vivante; comme toujours, M. de Coubertin défend avec chaleur son programme : « Sport et liberté ».

ALLEMAGNE. — M. Alex. CONZE, aidé de MM. Ad. MICHAELIS, Achille POSTOLAKAS, Robert DE SCHNEIDER, Em. LÆWY et Alfred BRÜCKNER, vient de publier, sous les auspices de l'Académie impériale des sciences de Vienne, la première livraison d'une grande publication intitulée *Die attischen Grabreliefs* (Berlin, Spemann, 16 pages de texte et 25 planches, 60 mark). L'ouvrage comprendra dix-huit livraisons environ.

— Viennent de paraître le premier volume du *Deutsches Wörterbuch*, de Moritz HEYNE (Leipzig, Hirzel. In-8°, 10 mark), et une *Italienische Grammatik*, par W. MEYER-LÜBKE (Leipzig, Reisland, 12 mark), qui forme le second volume de la « Collection des grammaires romanes ».

— L'*Arkiv for nordisk filologi* paraîtra, à partir du VII^e volume, chez Harrassowitz, à Leipzig.

— Les *Romanische Forschungen* de K. VOLLMÖLLER, paraissent désormais chez Fritz Junge, à Erlangen.

— Le *Literaturblatt* annonce en préparation : une *Altsæchsische Grammatik*, par S. H. GALLÉE et O. BEHAGHEL, et les éditions suivantes : *Clef d'amours*, par DOUTREPONT (*Bibliotheca normannica*), *Beuve d'Hanston*, par A. STIMMING, *Anseis de Carthage*, par J. ALTON.

— M. Fritz NEUMANN, professeur à Fribourg en Brisgau, est nommé à Heidelberg.

— Le 6 mai est mort à Strehlen, près de Dresde, dans sa 68^e année, Edmond DORER, connu par ses travaux sur l'histoire littéraire de l'Espagne.

— La classe de philosophie et d'histoire de l'Académie des sciences de Berlin décrènera un prix de 5,000 mark (6,250 francs) à l'auteur du meilleur travail — en allemand, latin, français, anglais ou italien — sur Suidas, ses sources et sa méthode.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 juillet 1890.

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1^o BRUN-DURAND, *Censier de l'évêché de Die*; 2^o BEAUREPAIRE (Ch. DE), *Notes sur les juges et les assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc*; 3^o OMONT (H.), *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale*; — par M. Gaston Paris : HATZFELD, DARMESTETER (Arsène) et THOMAS (Ant.), *Dictionnaire général de la langue française*, 1^{re} livraison; — par l'auteur: DELOCHE (Maximilien), *Etudes de numismatique mérovingienne*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales)
Professeur en Sorbonne.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE

LES ORIGINES DU SYSTÈME FÉODAL

LE BÉNÉFICE ET LE PATRONAT PENDANT L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

OUVRAGE REVU ET COMPLÉTÉ SUR LE MANUSCRIT ET D'APRÈS LES NOTES DE L'AUTEUR
PAR Camille JULLIAN, CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE BORDEAUX

Un volume in-8°, broché. — Prix. 7 fr. 50

Du même auteur :

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE :

La Monarchie franque 1 volume in-8,
broché. 7 fr. 50

L'Alleu et le domaine rural pen-
dant l'époque mérovingienne.
1 volume in-8, broché. . . 7 fr. 50

La Gaule romaine. 1 volume in-8 (en
préparation).

L'Invasion germanique. 1 volume
in-8 (en préparation).

Marquis de SOURCHES

MÉMOIRES

SUR

LE RÈGNE DE LOUIS XIV

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTHENTIQUE APPARTENANT
A M. LE DUC DES CARS, PAR LE Comte de Cosnac (GABRIEL-JULES),
ET ÉDOUARD Pontal, ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

Mise en vente du tome X, embrassant la période de janvier 1706 à décembre 1707

Un volume in-8, broché. — Prix. 7 fr. 50

L'ouvrage complet formera environ 15 volumes
Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur grand raisin vélin de Hollande,
à 20 francs le volume

Les neuf premiers volumes (septembre 1681 — décembre 1705)
ont paru précédemment. — Chaque volume. 7 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Albert SOREL

de l'Institut.

MADAME DE STAËL

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché. 2 fr.

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

Victor Cousin, par M. JULES SIMON, de l'Académie française. 1 vol.

Montesquieu, par ALBERT SOREL. 1 vol.

D'Alembert, par JOSEPH BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol.

Madame de Sévigné, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 1 vol.

George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française. 1 vol.

Turgot, par M. LÉON SAY, de l'Académie française. 1 vol.

A. Thiers, par P. DE RÉMUSAT, sénateur. 1 vol.

Vauvenargues, par M. MAURICE PALÉOLOGUE. 1 vol.

Chaque volume in-16, avec un portrait en photogravure broché. . 2 fr.

J. GUILLAUME

PESTALOZZI

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

Un volume in-16, broché, avec un portrait de Pestalozzi. 3 fr. 50

THIERRY-POUX

PREMIERS MONUMENTS DE L'IMPRIMERIE EN FRANCE

AU XV^e SIÈCLE

Un volume in-folio cartonné. 60 francs.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LA BRODERIE

DU XI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

D'après des spécimens authentiques et les anciens inventaires

Par M. LOUIS DE FARCY

L'ouvrage est publié en deux volumes in-folio, comprenant chacun
au moins 50 pages de texte et 60 planches. Prix de souscription. 80 fr.

Ce prix sera porté à 100 fr. lors de la publication du second volume.

Le premier volume vient de paraître.

PRÉCIS DE L'ART ARABE

ET MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA THÉORIE ET A LA TECHN'QUE
DES ARTS ET DE L'ORIENT MUSULMANS

Par J. BOURGOIN

Livraisons 7 à 12. Chaque livraison..... 7 fr 50

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août 1890 : Alfred BAUDRILLART, Les intrigues du duc d'Orléans en Espagne, 1708-1709 (suite et fin). — B. de MANDROT, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, 1433-1477 (premier article). — P. MARAIS, Docum. inédits sur la Révolution dans le dép. de la Gironde, Les frères Faucher, Laffon de Ladébat et leur correspondance inédite. — *Bulletin historique* : France (A. Molinier et G. Monod). Roumanie (Xénopol). — *Comptes-rendus* : DUCHESNE, Origine du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne (net et pénétrant). — HINSCHIUS, Das Kirchenrecht der Katholiken u. Protestanten in Deutschland, IV, 2, I-II (consacrés à l'instruction publique et à l'enseignement des clercs, ainsi qu'à la juridiction ecclésiastique). — EHRLICH, Die Spiritualen, ihr Verhältniss zum Franziskanerorden u. zu den Fraticellen (il était difficile d'apporter à l'éclaircissement de points encore si neufs pour la plupart, tant de qualités diverses et également précieuses, une pratique profonde de la bibliographie et des dépôts publics de toute sorte, une connaissance parfaite de l'histoire de l'église et de la philosophie scolastique, à laquelle l'auteur rattache avec raison les débats qui l'ont occupé, un sens critique des plus sûrs, une impartialité enfin d'autant plus louable qu'elle avait à s'exercer sur des objets plus délicats. Œuvre essentiellement d'érudition qui ne pouvait avoir d'autre but que d'exhumer des documents inconnus jusqu'ici ou encore à peine soupçonnés, d'en établir la valeur et le sens exact, les relations entre eux, tout au plus d'en livrer quelques conclusions destinées à servir de point de repère pour une histoire définitive des discussions franciscaines). — FAGUET, Dix-huitième siècle, Etudes littéraires (art. de G. Monod : « Livre admirable, le plus intéressant, le plus amusant, le plus nourissant qui soit; aucun qui vous fasse voir plus de pays, ni en compagnie d'un guide plus intelligent. L'auteur est à un degré éminent, instructif et persuasif, neuf sans être paradoxal, sensé sans être banal. Il a ce don singulier de modifier vos jugements en vous laissant persuadé que vous avez toujours pensé comme lui. Aucun critique n'est aussi impersonnel que lui, aussi libre de parti pris et d'opinions préconçues, aussi objectif. Il se met en face des livres; il les prend, les lit, comme si on n'avait jamais rien écrit à leur sujet, et il dit à son tour ce qu'il y a trouvé, sans s'inquiéter si ce qu'il dit paraîtra un lieu commun ou un paradoxe. Et il se trouve dire presque toujours des choses à la fois vraies et neuves. Même si elles ne sont pas neuves en elles-mêmes, elles le sont par la manière dont il les dit, parce qu'elles sont nées de l'impression immédiate, directe de l'œuvre, parce qu'elles sont senties et jamais répétées. Il faut se pénétrer de ce livre. On y trouvera une riche matière à instruction et à réflexion. Trois critiques seulement : le style, coloré, vivant, riche en formules expressives, en trouvailles heureuses, trouvailles de mots et trouvailles de pensées, est souvent haché, contourné, encombré d'incidentes, volontairement négligé; on sent rarement l'émotion admirative, et pour pénétrer tout à fait le XVIII^e siècle, siècle d'action et de passion, peut-être faut-il mêler un peu plus de sensibilité à son intelligence; — l'introduction, indigne du volume, n'est qu'une critique assez étroite des défauts de la littérature du XVIII^e siècle; dire que ce siècle a été inférieur au XVII^e parce qu'il n'a été ni chrétien ni français, sans expliquer ce qu'il faut entendre par ces mots, c'est faire une phrase. Mais c'est la seule que j'ai trouvée dans l'admirable livre de M. Faguet; car je ne m'en dédis pas; pour admirable, il l'est. »)

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Tertulliani opera, rec. REIFFERSCHNEID et WISSOWA I (cher, mais excellent). — CORNELIUS, Die Rückkehr Calvin's nach Genf. II. Die Artichauds. III. Die Berufung (simple et atta-

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32-33

— 11-18 août —

1890

Sommaire : 363. SWEET, Manuel de phonétique. — 364. HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à Saint-Bernard. — 365. DESILVE, L'école de Saint-Amand. — 366. SCHÖNBACH, Lecture et culture. — 367. MAHRENHOLTZ, Jeanne d'Arc. — 368. PRIBRAM, L'Autriche et la guerre du Nord. — 369. BOBBIO, Deux mazarinades. — 370. BERTANA, Etudes sur le XVIII^e siècle. — 371. RASTOUL, Le maréchal Randon. — 372. GODET, Histoire littéraire de la Suisse française. — 373. LÉBAIGUE, La réforme orthographique et l'Académie française — Chronique. — Académie des Inscriptions.

363. — (Clarendon Press Series). **A Primer of Phonetics**, by Henry SWEET, M. A. — Oxford, at the Clarendon Press (London, H. Frowde), 1890. Pet. in-8, xi-113 pp.

Cet excellent petit livre doit, dans la pensée de l'auteur, servir tout à la fois d'introduction élémentaire aux débutants en phonétique, et tenir lieu d'une 2^e édition de son *Handbook*, qu'il se voit, nous dit-il, dans l'impossibilité d'arrêter en ce moment sous une forme définitive. Cet aveu plein de modestie et cet exemple de conscience scientifique, venus de si haut, seront peut-être de nature à tempérer le dogmatisme d'école, toujours funeste aux sciences en formation.

Le manuel de M. Sweet se divise en deux parties, l'une analytique (pp. 7-40), l'autre synthétique (pp. 41-110). Dans la première, il étudie le mécanisme de la parole, la production des voyelles et des consonnes à l'état isolé et indépendamment les unes des autres. Il est superflu de dire, d'après le titre et le plan de l'ouvrage, que l'on n'y trouve rien d'essentiellement nouveau, mais toujours cette clarté et cette sobriété d'exposition, cette délicatesse d'observation et d'analyse, qui ont fait de M. S. un initiateur et un maître de premier ordre. Dans la synthèse, il reconstitue ce qu'il a décomposé, en montrant les relations des voyelles, des consonnes, des syllabes, des mots, des groupes de mots entre eux, et étudiant ainsi la quantité, l'intensité, les phonèmes de transition (*glides*¹), l'accent tonique; puis il transporte ces données dans le domaine pratique, en établissant le phonétisme vrai, normal, ou tout au moins moyen, de l'anglais, du français, de l'allemand et — autant que faire se peut — des deux langues classiques, et donnant pour chacune d'elles quelques spécimens de prononciation accompagnés d'une transcription phonétique.

1. Notre nomenclature manque de ces mots expressifs et pittoresques qu'affectionnent avec raison les phonétistes anglais, *glide* (transition d'un phonème à un autre), *vanish* (transition de la voix au silence), etc. (Ce dernier n'appartient pas non plus à la nomenclature de M. Sweet.)

Sur ce dernier point seulement je voudrais hasarder une timide réserve. La transcription de M. S., qui rend en quelque sorte le langage « visible », est certainement une merveille de précision scientifique; mais ne se fait-il pas quelque peu illusion sur la facilité avec laquelle on l'adoptera? Nous sommes tous, depuis l'enfance, accoutumés à associer certains signes et certains sons, et nous voici bien empêchés en face de formes qui, non seulement ne nous rappellent rien de familier — ce ne serait que demi-mal — mais nous rappellent tout autre chose que ce qu'elles représentent; car nombre de signes de M. S. ont une ressemblance proche ou lointaine, en tout cas très fâcheuse, avec des lettres d'alphabets connus. Cette difficulté d'ailleurs fût-elle aussi aisée à vaincre qu'il se l'imagine, qu'il veuille bien aussi considérer que ses livres ne s'adressent point seulement aux yeux et à la mémoire encore neufs des apprentis phonéticiens, qu'ils sont lus avec intérêt par des linguistes qui ont déjà déchiffré bien des grimoires, et qu'il y a conscience à leur mettre à si haut prix le profit qu'ils en pourront tirer.

Une raison inverse, je veux dire l'absence complète, dans les types de la *Revue*, d'une notation phonétique même approximative, m'interdit naturellement de suivre M. Sweet dans les détails de sa minutieuse analyse¹. Je dois donc me borner à appeler l'attention de tous les linguistes sur ce manuel si court et si plein à la fois, l'attention de tous les lettrés sur les premières pages de ce livre, dont je ne puis me tenir de détacher quelques lignes à leur intention :

« Souvenez-vous que le langage n'existe que comme fait individuel, et qu'une expression telle que « prononciation anglaise normale » n'est qu'une pure abstraction. Songez qu'il est absurde de fixer une règle suivant laquelle les Anglais *doivent parler*, avant de savoir comment ils *parlent en fait*, notion encore toute rudimentaire à cette heure...

« Evitez en conséquence tout dogmatisme et toute généralisation hâtive; soyez circonspect dans votre façon d'affirmer que « tout le monde prononce ainsi » ou que « nulle personne instruite ne prononce de telle façon ». N'en appelez point à l'autorité d'un être imaginaire tel que le sujet parlant « correct » ou « attentif ».

« Bornez-vous à constater les faits. Si les gens vous disent que la réforme de l'orthographe est « une hérésie pestilente », ou que votre prononciation de Londres, d'Edinbourg ou de Dublin est « abominable », ne discutez point avec eux. »

V. HENRY.

1. Une seule observation : M. S. est-il bien sûr que *μύξα* se prononçât *mu'fa* comme il l'a écrit (p. 108)? Je croirais bien plutôt que l'*ι* était voyelle et l'*υ* semi-voyelle, autrement dit, que l'initiale de *μύξας* était l'anglais *wh* : autrement, l'*ι* intervocalique serait-il demeuré? Il est vrai qu'on trouve *ύός*.

364. — **Des poèmes latins** attribués à Saint-Bernard, par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Paris, Klincksieck, 1890, in-8, v-102 pages.

Si, par une grâce particulière, l'illustre fondateur de Clairvaux avait pu revenir au monde quelques cent ans après sa mort, il eût sans doute été à la fois surpris et indigné des œuvres que certains copistes, plus zélés qu'habiles, mettaient sous son nom. Saint Bernard avait écrit des vers, et même des vers badins, on a sur ce point un texte formel ; mais c'étaient là péchés de jeunesse dont il était le premier à rougir, et ses adversaires eux-mêmes, Pierre Bérenger par exemple, se faisaient scrupule de les citer dans leur défense d'Abélard. Mais entre ces vers mordants et satiriques et les plates compositions que des copistes plus récents ont par ignorance, par faux zèle attribués au grand réformateur du XII^e siècle, il n'y a sans doute aucun rapport. Saint Bernard était avant tout un homme d'action, plein de fougue et d'énergie ; les misérables œuvres qu'on lui prête sont dues à des moines désœuvrés et mystiques ; il s'était fait en lisant beaucoup une langue personnelle ; rien de plus banal assurément que le style et les pensées de tous ces poèmes. M. Hauréau, qui n'aime pas saint Bernard (et nous partageons ce sentiment ; l'ennemi d'Abélard et de la philosophie n'a en somme rendu aucun service à la science et à l'humanité), a cru toutefois utile de venger sa mémoire et de réparer les bévues des anciens copistes et des premiers éditeurs. Prenant chacune des pièces poétiques publiées sous le nom de cet écrivain, il montre que pour des raisons diverses aucune ne saurait lui être attribuée ; des unes on connaît pertinemment ou on soupçonne l'auteur ; les autres, restées anonymes malgré des recherches approfondies, sont de cent, quelquefois de deux cents ans plus récentes et ont pour auteur des moines mendiants, franciscains ou dominicains. Présentées avec agrément, ces petites dissertations se lisent avec un réel intérêt et laissent le lecteur absolument convaincu. C'est là assurément mérite assez rare, même dans un ouvrage d'érudition.

A. MOLINIER.

365. — **DESILVE. De Schola Klouonensi Sancti Amandi a sæculo IX ad XII usque.** Lovanii. Apud Carolum Peeters, 1890, in-8.

L'idée d'étudier en détail une grande école monastique carolingienne était heureuse, et le choix fait par l'auteur de celle de Saint Amand, irréprochable. Malheureusement le livre, écrit dans un latin bizarre, de M. Desilve, témoigne d'une ignorance impardonnable de la littérature du sujet. L'auteur ne connaît ni l'existence de la récente édition des lettres de Loup de Ferrières, ni, ce qui est plus grave, celle d'une vie de saint Lambert écrite en vers par Hucbald de Saint-Amand et publiée dès 1878. Il aurait dû lire le travail de Schulze sur la Réforme monastique en Lotharingie et en Flandre, ainsi que maints articles du *Neues Archiv*, qui lui eussent été fort utiles. S'il ne l'a pas fait, c'est, semble-t-

il, faute de connaître l'allemand. Il imprime, en effet, régulièrement *Hoelder* pour *Holder*, *Weber* pour *Ueber*, etc. Ces réserves faites, je reconnais volontiers que le livre de M. Desilve contient d'intéressants appendices : des catalogues instructifs de la bibliothèque du monastère; un office de saint Cyr et des hymnes inédits sur sainte Rictrude par Hucbald, ainsi qu'un poème du moine Folquin (xii^e s.) sur la chute d'Adam. Les recherches de l'auteur dans les manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes lui ont, en outre, fourni des détails nouveaux sur la destinée de l'école de Saint Amand après le x^e siècle.

H. PIRENNE.

366. — SCHÖNBACH. *Ueber Lesen und Bildung*. Graz, Leuschner u. Lubensky, 1889. In-8, XIII et 210 p. 3 mark. (Quatrième mille).

Voilà un livre à lire. L'auteur, qui est un homme de grand savoir et aussi un homme d'un goût très fin, essaie de déterminer au juste le sens des mots *Bildung* et *gebildeter Mensch*. Mais il remarque avec mélancolie que la véritable *Bildung* n'est plus guère de ce monde; ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'acquiert, ni dans les voyages, et on ne lit plus que les journaux. Et pourtant le seul moyen de devenir un homme réellement *gebildet*, est de lire, de lire avec choix; *es gibt eine Technik des Lesens*; lire est un art comme un autre. Emerson dit qu'il ne faut lire que les livres célèbres qui ont plus d'un an et qui vous plaisent. M. Schönbach fait mieux : il donne une liste des livres qu'il faut lire dans toutes les littératures. Mais ce n'est pas cette liste qui fait l'intérêt du volume de M. S.; ce sont ses propres réflexions, les remarques ingénieuses qu'il exprime en un allemand toujours élégant, châtié, et qui témoignent d'une lecture immense, d'une observation pénétrante de notre société, et d'un jugement sûr. Enfin, dans les deux chapitres que M. Schönbach consacre à la poésie allemande contemporaine et au réalisme¹, on trouvera sous une forme concise et brillante (p. 109-182) nombre d'appréciations excellentes qu'il nous importe de connaître, sur Heyse, Fitger, K.-F. Meyer, Wildenbruch, Anzengruber, M^{me} d'Ebner-Eschenbach, Bleibtreu, Kretzer, etc.

A. CHUQUET.

367. — R. MAHRENHOLTZ. *Jeanne Darc in Geschichte, Legende, Dichtung auf Grund neuerer Forschung*. 1 vol. in-8, iv-174 pages. Leipzig, Renger, 1890.

La liste des ouvrages sur Jeanne d'Arc s'allonge tous les jours et bientôt M. Pierre Lanéry d'Arc pourra ajouter un supplément considérable à sa bibliographie, parue en 1887. Nous signalons aujourd'hui le livre

1. Le livre comprend six chapitres qui ont pour titre : Le temps présent. — Le but. — Les moyens. — La poésie allemande contemporaine. — Le réalisme. — Liste de livres.

d'un écrivain allemand, dont nous avons entrepris la lecture avec une grande curiosité. Jadis les Allemands ont rendu justice à la Pucelle d'Orléans : en 1864, un de leurs historiens, Fr. Eysell, lui a consacré une longue et fort savante étude ; mais, après les événements de 1870, un historien d'outre Rhin saurait-il parler de Jeanne avec tout le respect qui lui est dû ; pourrait-il éprouver de la sympathie et de l'admiration pour une héroïne dont le dévouement a contribué au salut de la France ? Eh bien oui, M. Mahrenholtz nous entretient de Jeanne sur le ton le plus convenable ; il admire son courage sur le champ de bataille ; il nous raconte avec une commisération évidente son procès et sa mort ¹.

Mais M. M. a voulu faire avant tout œuvre d'historien. Or, de très bonne heure, nous le disions ici même il y a quelque temps, il s'est formée une légende de Jeanne d'Arc : légende religieuse, qui nous montre la jeune fille de Domrémy inspirée par le ciel et qui ajoute foi à ses apparitions miraculeuses ; légende patriotique, qui attribue à Jeanne seule la délivrance du royaume, qui oublie la valeur du roi et de ses officiers, les progrès faits par l'artillerie, qui ne tient nul compte des dissensions intestines des Anglais, commandés par un enfant. Notre auteur a cherché à faire la part exacte de l'histoire et de la légende. Il a étudié pour cela avec une très grande attention les documents contemporains : il nous donne à la fin de son livre une critique remarquable des sources de l'histoire de Jeanne d'Arc. Il distingue avec soin les chroniqueurs qui ont écrit avant et ceux qui ont rédigé leurs ouvrages après le procès de réhabilitation, les Français des Bourguignons, les laïques des ecclésiastiques. A un autre point de vue, il partage les écrivains en trois catégories : ceux qui ne croient pas du tout à la mission de Jeanne, comme Monstrelet et le rédacteur du *Journal de Paris*, ceux qui y ajoutent une foi entière comme Jean Chartier et Perceval de Cagny, ceux qui ne se prononcent pas ou restent neutres, comme le héraut d'armes de Charles VII, Jacques le Bouvier. M. M. connaît de plus à peu près tous nos ouvrages modernes sur Jeanne, même de petits articles disséminés dans des revues de province, et ici il nous faut bien signaler la différence entre sa méthode et celle des derniers écrivains français qui ont abordé le

1. Nous avons écrit cet article avant d'avoir lu le compte-rendu fait du livre de M. par la *Revue des questions historiques* (1^{er} juillet 1890, 95^e livraison, p. 282). M. Sepet y cite une phrase de notre auteur, qui pourrait être fort mal comprise et nous avons à cœur de rétablir le sens exact. M. M. conclut son chapitre sur la délivrance d'Orléans par ces mots : « Nous ne voulons en aucune façon nier l'impression prodigieuse et salutaire que la jeune fille héroïque produisit sur le peuple et les soldats d'Orléans, et grâce à laquelle elle finit par entraîner les chefs : mais sans les fautes commises par Talbot et Fastolf, sans le talent militaire de Dunois, elle n'aurait pas suffi pour délivrer la ville. Nous devons lui contester le titre de *Pucelle d'Orléans* que les bourgeois reconnaissants lui ont donné et que la postérité lui conserve. » Cette dernière phrase est sans doute malheureuse ; mais M. M. ne conteste en aucune façon à Jeanne le titre de pucelle, il conteste celui de *Pucelle d'Orléans*. Nous croyons d'ailleurs comme lui que des causes purement humaines expliquent la délivrance de la ville.

même sujet : lui a tout lu, les autres ont comparé entre elles trois ou quatre biographies modernes et entr'ouvert les documents réunis par Quicherat, puis ils ont eu la prétention de nous expliquer entièrement Jeanne d'Arc.

Malgré toutes ces études préliminaires, nous ne pensons pas que M. M. ait complètement réussi dans son dessein. La légende s'est formée du vivant même de Jeanne d'Arc : comment dès lors serait-il possible d'affirmer à propos de chaque évènement : « Ici s'arrête la vérité et commence le faux ? » Pour faire cette distinction, on ne se laisse guère guider que par son sentiment personnel ; mais mon sentiment peut ne pas être le vôtre. Le sujet de Jeanne d'Arc ne saurait être traité entièrement par une critique *objective* des sources : bon gré mal gré chaque auteur interprète les anciens documents d'après ses croyances et ses préjugés. M. M. rejette, par exemple, à peu près tous les témoignages apportés dans le procès de réhabilitation ; il prétend que la légende avait pris corps en 1436, lors de l'apparition de la fausse pucelle ; que presque tous les témoins avaient subi l'influence de la cour ; que, pour ce double motif, ils dénaturèrent à l'envi la véritable figure de Jeanne ; il a peut-être raison, mais pourquoi quelques faits avancés dans le second procès ne seraient-ils pas vrais, pourquoi ne pas admettre entre autres que la mort de la bonne Lorraine ait arraché des larmes à ses adversaires ? Il nous paraît bien que souvent l'écrivain allemand va trop loin dans la négation ; il diminue la part de l'histoire au profit de la légende.

Cette réserve faite, nous reconnaissons qu'en règle générale nos appréciations sont d'accord avec les siennes : nous avons été très heureux de lire dans son ouvrage nos propres pensées sur l'enfance de Jeanne : selon nous, il a fort bien expliqué comment l'idée d'une mission à remplir a germé et grandi en son âme. Nous ne nous séparons de lui que sur quelques points secondaires : nous pensons qu'il a été beaucoup trop indulgent pour Pierre Cauchon. Il ressort de son récit même que l'intérêt seul guide l'ancien évêque de Beauvais. Il ne cherche qu'à plaire au duc de Bourgogne et aux Anglais, par ambition personnelle. Pour un motif aussi bas, il avait jadis justifié au concile de Constance le meurtre de Louis d'Orléans.

En dépit du soin avec lequel le livre a été fait, l'auteur a laissé échapper des erreurs. Nous avons contrôlé toutes les assertions des deux premiers chapitres et nous relevons les inexactitudes suivantes. P. 2, il faut lire Philippe VI au lieu de Philippe IV. Le jugement porté sur le comte de Richemond, p. 14 et ss., doit être corrigé à l'aide du livre de M. Cosneau que M. M. ne connaît pas. P. 17, la comparaison entre le Brandebourg et la Bourgogne me paraît mauvaise, en tous cas bien inutile. P. 22, il est dit : « En 1419, une partie de Domrémy qui appartenait jusqu'à présent aux ducs de Bar, suzerain de la France, fut unie au duché de Lorraine, par suite à l'empire d'Allemagne. » Le fait

nous paraît faux ; en 1419, le cardinal de Bar fait donation du duché de Bar à son petit-neveu René d'Anjou et celui-ci fut fiancé à Isabelle, héritière de la Lorraine ; mais René n'entrera en possession de la Lorraine que beaucoup plus tard. La question de la nationalité de Jeanne d'Arc n'est pas bien comprise, p. 24. P. 31, il est question du « tribunal archiépiscopal de Toul ». Il n'y a jamais eu d'archevêque en cette ville.

Le dernier chapitre, intitulé : *Jeanne d'Arc au cours des siècles* est intéressant. Mais à notre avis l'auteur a voulu trop raffiner. Son jugement sur la *Pucelle* de Chapelain est, somme toute, exact ; mais pourquoi attribuer à l'auteur de cet ennuyeux poème des desseins politiques ? Le plan en aurait été conçu en 1625, et Richelieu aurait voulu se servir de cette œuvre pour éveiller contre les Anglais, qui secouraient la Rochelle, l'animosité des Français ! Je pense aussi que dans cette revue Michelet méritait mieux qu'une mention. M. M. explique d'ailleurs assez bien comment Jeanne d'Arc est revendiquée de nos jours par le parti catholique et comment nos désastres de 1870 lui ont valu en France de chauds partisans, souvent assez peu au courant de l'histoire.

En somme, M. M. a beaucoup travaillé son sujet ; il a suivi une bonne méthode ; il a l'esprit critique éveillé, le jugement d'ordinaire sain ; mais, peut-être pour comprendre Jeanne d'Arc, pour nous la rendre bien vivante, faut-il plus que de la conscience, plus que l'habitude de manier les textes historiques, plus que du bon sens. Ces qualités supérieures, M. Mahrenholtz ne les a pas et voilà pourquoi son livre n'est qu'un livre fort estimable.

Ch. PFISTER.

367. — A.-F. PRIBRAM. *Oesterechliche Vermittelungs-Politik im Polnisch-russischen Kriege 1654-1660*. Vienne, 1889, 66 p. in-8

Les dépêches de Lisola, précédemment publiées par M. Pribram, avaient jeté un jour peu favorable sur l'action de l'Autriche dans les affaires du Nord, pendant la guerre de 1654 à 1660, qui se termina par la paix d'Oliva. Elles avaient révélé que l'Autriche pratiqua une politique d'intervention sans énergie, sans honneur et sans profit. M. P. examine cette politique à la lumière de documents nouveaux qui complètent les relations de Lisola, mais n'infirmant pas le jugement qui s'en dégage.

Dès que la Pologne devint le champ clos des intrigues et des ambitions étrangères, la maison d'Habsbourg se préoccupa d'y empêcher l'établissement de toute dynastie ou influence qui pût la menacer. Au milieu du xvii^e siècle, Français, Suédois, Moscovites l'inquiétaient également. Engagée trop à fond contre les deux premières puissances, elle tenta de leur opposer le grand duc de Moscou, Alexis. Mais ce prince méditait l'annexion entière et la confiscation de la couronne polonaise. Il était malaisé de le réconcilier avec les Polonais. La cour de

Vienne proposa sa médiation avec l'arrière-pensée de garantir l'intégrité comme l'indépendance de la Pologne.

C'est sur ce thème que s'engagea une négociation dont le plus saillant épisode est la conférence de Wilna (1656). Les Autrichiens y jouèrent un rôle peu glorieux. Leur protégé Jean Casimir dut signer un traité qui assurait au czar l'hérédité, c'est-à-dire la perpétuité de la royauté polonaise. Cet échec ne les dégoûta pas d'une nouvelle offre d'interposition, quand la non-exécution de ce pacte provoqua un nouveau conflit : les Russes la rebutèrent grossièrement; les Polonais, à l'instigation du parti français, la déclinèrent avec autant d'ingratitude que de politesse.

L'Autriche voulut prendre sa revanche du traité d'Oliva en rapprochant la Pologne et la Moscovie : ces deux États, sous la pression du péril turc, sentaient la nécessité d'un accord, mais ils exclurent sans façon l'Autriche de la transaction dont l'armistice d'Andrussow fut le début (janvier 1657).

M. Pribram condamne les tergiversations de la cour de Vienne, lui reproche de n'avoir su comprendre ni seconder les combinaisons parfois trop subtiles de Lisola, et conclut avec justesse que le prestige de l'empereur était amoindri à l'orient comme à l'occident de l'Europe. Son récit suggère une autre réflexion que l'auteur, en bon autrichien, a sans doute gardée pour lui. C'est que la diplomatie russe déploie sur celle de l'Autriche une éclatante supériorité : non seulement le czar traite de pair à pair avec le César germanique, mais ses envoyés à demi barbares traitent de haut, dans toutes les rencontres, les ministres impériaux. L'Autriche a de longue date appris l'humilité.

B. AUERBACH.

369. — *Curiosità Storico-letterarie del Secolo XVII*. Due famose Mazarinades studio di Giacomo Bobbio. Roma, unione cooperativa editrice, 1890, in-8 de 79 p.

M. Bobbio a eu la main heureuse en choisissant, pour en donner une élégante traduction et une non moins élégante réimpression, deux pièces aussi intéressantes que *la foule des esprits revenus à Saint-Germain* (*la fola degli spiriti riapparsi in San-Germano*) et que *la plainte des pauvres contre le cardinal Mazarin* (*La querela dei poveri contra il cardinale Mazarino*). Chaque mazarinade est précédée d'une notice explicative et suivie de notes courtes et excellentes. L'éditeur n'ignore rien de l'histoire des événements et des personnages mentionnés dans les deux livrets qui furent certainement au nombre des plus piquantes publications fugitives de l'année 1649. Sur Mazarin, sur Anne d'Autriche, sur Louis XIII, sur Gaston d'Orléans, sur le prince et la princesse de Condé, sur M^{lle} de Montpensier, sur Charles, maréchal de la Meille-

raye, Armand, duc de la Meilleraye, sur le comte de Guiche¹, etc., M. Bobbio dit tout ce qu'il faut en quelques mots. Sa plaquette, où les lettres ornées, les fleurons, les vignettes sont d'une grâce exquise², mérite le meilleur accueil tant auprès des bibliophiles français que des bibliophiles italiens.

T. DE L.

370. — BERTANA (Emilio). *L'Arcadia della Scienza*. Castone della Torre di Rezzonico. (Studi sulla letteratura del secolo XVIII). Un vol. in-8, 230 pp. Parme, Luigi Battei. Prix : 3 f r.

Ces deux études n'intéressent pas seulement l'histoire littéraire, mais aussi l'histoire sociale et psychologique de l'Italie au XVIII^e siècle. Dans la première, M. Bertana examine les rapports de la science et de la poésie dans la péninsule et les œuvres produites par la *poesia dotta*, aujourd'hui si oubliée et qui excita alors tant d'espérances et d'admiration. Il fait une revue très complète des diverses œuvres poétiques à base de science : on allait jusqu'à composer en hommage de noces un poème sur les lentilles optiques ou sur l'origine des fontaines, ou un poème sur le système cartésien pour une prise de voile. Un chapitre spécial est consacré aux poèmes didactiques, — la *Vigne*, de Pelizzari, la *Culture du riz*, de Spolverini, cinq *Saisons* de Rolli, Frugoni, Gherardelli, Vicini, Barbieri, — parmi lesquels la palme revient à Calbi, pour sa *Filosofia esposta in sonetti*. L'ambition de laisser un grand poème philosophique travailla ce siècle depuis le poème en cent chants de Maffei jusqu'à l'*Invito a Lesbia Cidonia* de Mascheroni ; elle inspira le *Pregiudizio* de Brognoli, la *Plurità dei mondi* de Cassola, le *Sistema dei cieli* de Rezzonico. Après la revue de tant d'œuvres dont une seule a survécu, l'*Invito a Lesbia Cidonia*, on comprend la conclusion de l'auteur : « L'action indirecte de la science sur la poésie, comme sur le reste de la vie intellectuelle et civile, fut profonde et bienfaisante. Mais qu'a donné la science directement transportée dans la poésie ? Rien. »

Dans la seconde étude, M. B. trace un portrait bien vivant de l'un de ces savants poètes, Rezzonico, « incarnation caractéristique de ce patriarcat du XVIII^e siècle, dans lequel finissait de se dissoudre, non sans quelques symptômes d'une prochaine renaissance, la décrépète société italienne. » La vie de Rezzonico à Parme pendant la Révolution française est particulièrement intéressante.

L. G. P.

1. M. B. donne à tort deux *m* au nom du futur maréchal de Gramont, lequel, ainsi que ses aïeux et ses descendants, écrivait son nom comme je viens de l'écrire. Le péché est si petit que ce ne serait pas la peine de le relever, si l'on avait une observation plus sérieuse à soumettre au soigneux éditeur.

2. Indiquons particulièrement deux portraits de Mazarin, l'un, en tête de la plaquette (gravure représentant le cardinal racontant, devant des hommes et femmes du monde assis sous les beaux arbres d'un grand parc, l'historiette des esprits revenus à Saint-Germain), l'autre à la fin (p. 76, en cul-de-lampe).

371. — **Le Maréchal Randon**, par A. RASTOUL. (Paris, Didot, 1890, in-12 de (III-401) p., avec portrait).

« Cette étude est, avant tout, une œuvre de réparation », nous dit l'auteur, dès la première ligne ; plus d'un lecteur dira : c'est un panegyrique. On a cherché à y démontrer que le maréchal Randon fut un bon général en chef, un très bon gouverneur de l'Algérie, un excellent ministre de la guerre ; qu'il eut toutes les vertus publiques et privées, et que, si ses avis eussent été écoutés, les désastres de 1870 eussent été épargnés à la France. S'il en était ainsi, il aurait été jugé bien iniquement par ses contemporains, par la plupart de ses chefs, et par la grande majorité de ceux qui ont servi sous ses ordres. Bugeaud écrivait en le désignant : *Il ne peut rendre aucun service à la tête des troupes, parce qu'elles n'ont aucune confiance en lui..... Ce n'est pas un homme de guerre*¹. Telle était l'opinion de Saint Arnaud qui ne consentit jamais à lui rien laisser entreprendre d'important ; de Baragney d'Hilliers, qui le nota en quelques lignes d'une concision draconienne ; de Pélissier, qui ne perdit jamais une occasion de le cribler de ses traits les plus acérés². Et les quatre maréchaux de France desquels je viens de parler le connaissaient bien, l'ayant eu longtemps sous leurs ordres, ou à leurs côtés.

Cela dit, il convient d'ajouter que cette biographie est exacte, en ce qui concerne les faits qui y sont relatés ; nous ne trouvons à redire qu'à leur interprétation, qui nous semble quelque peu faussée par le parti-pris de l'admiration. M. R. loue son héros de sa conduite au moment du retour de l'île d'Elbe ; nous estimons que, ce jour-là, il mérita toutes les rigueurs de la justice militaire, qui ne lui furent épargnées, du reste, que parce qu'il aurait fallu punir trop de monde³. Mais le gouvernement royal savait à quoi s'en tenir, et le laissa passer quinze ans dans le même grade. Après la révolution de 1830, il se fit un mérite de cette disgrâce, et, en onze ans, échange les épaulettes de capitaine contre les étoiles de maréchal de camp, sans que cet avancement extraordinaire eût été justifié par des services éclatants. Nous n'avons pas à écrire ici l'histoire du maréchal Randon ; mais nous pouvons éprouver quelque

1. Lettre adressée au maréchal Soult, le 20 août 1843.

2. On remplirait plusieurs pages de ces boutades ; nous n'en citerons qu'une : « Chose bizarre que les prénoms ! Randon s'appelle Alexandre César, et moi, je m'appelle Amable ! »

3. Que penser de l'aide de camp d'un général, qui, envoyé par lui, et le représentant *ipso facto*, assiste sans protestation à l'embauchage de ses soldats, à des pourparlers avec des insurgés, et se contente de prendre la fuite au moment final, sans avoir même tenté une démonstration vigoureuse, laquelle eût très certainement rallié la plus grande partie des hommes, qui, bien que sollicités depuis plus de vingt-quatre heures, n'avaient pas encore fait défection ! — « Il paraît constant, dit-il, que j'excitai le commandant Descessart à commander le feu. » — Cela ne nous paraît pas constant du tout ; car, dans ce cas, Napoléon n'eût pas, quelques jours après, appelé à Paris le général Marchand et son neveu.

surprise en voyant qu'on lui fait un mérite de son refus d'aller à Rome ¹, de sa conduite au Ministère de 1851 ², de son abstention lors du coup d'État ³. Quant à la campagne de Kabylie, nous réservons notre admiration pour le maréchal Bugeaud, qui l'avait préparée ⁴, en avait dressé le plan dans tous ses détails; son successeur ne fit qu'appliquer ce plan, et encore le fit-il assez mal; il dut s'y reprendre à trois fois, subit plus d'un échec grave, et le succès final lui coûta bien cher.

Nous touchons maintenant au point le plus important. Le Maréchal a été accusé, et l'est encore, d'avoir, pendant son deuxième ministère (1859-1866), laissé l'armée s'affaiblir à un tel point, qu'on ne put pas, après Sadowa, risquer une démonstration sur le Rhin. M. Rastoul s'élève contre ces allégations, qu'il qualifie de *calomnieuses*; mais, en fait, il ne prouve qu'une chose: c'est que le ministre *offrit* de faire marcher immédiatement 80,000 hommes, et *promettait* d'en réunir 450,000 en un mois (p. 300). On se garde bien de nous parler des approvisionnements et du matériel.

Bien des pages sont consacrées à la louange des convictions religieuses du Maréchal, qui, tout protestant qu'il était, *fut un des plus dévoués défenseurs des droits de Pie IX* (p. 245). Après les dernières révélations de M. Rothan, c'est un singulier éloge à faire d'un homme d'État. Peu de personnes partageront l'avis de l'auteur, non plus que son admiration pour la création de la légion d'Antibes, qui enlevait à la France (en 1866 !) douze cents hommes d'élite. Enfin, le 22 décembre 1867, âgé de plus de soixante-treize ans, le Maréchal abjura la religion protestante et se convertit au catholicisme; ses ennemis (et il n'en manquait pas) crurent qu'il cherchait ainsi à s'ouvrir les portes du conseil de Régence; d'autres dirent qu'il voulut avoir, au moins une fois dans sa vie, quelque chose de commun avec Turenne.

H. D. DE GRAMMONT.

372. — Ph. GODET. *Histoire littéraire de la Suisse Française*. Paris, Fischbacher, 1890; un vol. in-8 de ix-569 p.

L'auteur de ce livre n'a pas eu la prétention de faire une œuvre originale; dès la première ligne de sa préface, il avertit que cette histoire

1. En quoi la religion du Maréchal l'empêchait-elle de commander le corps d'occupation? Ce fut un prétexte, et rien de plus.

2. Il passa tout son temps à louvoyer entre les deux partis.

3. Il n'y participa pas; mais il en profita largement; d'ailleurs, en pareil cas, l'abstention est une adhésion peu compromettante.

4. Une grande partie du dossier (lettres, etc.) du maréchal Bugeaud a été détournée des Archives du ministère de la guerre. Quand?

5. Quand on voit dans quel état de dénuement nous trouva la guerre de 1870, même après les efforts qu'avait faits le maréchal Niel pour réparer le passé, il est difficile de croire que nous étions, en 1866, en état d'affronter une lutte semblable à celle qu'une simple démonstration eût déchaînée.

« existait déjà, pour ainsi dire, à l'état de chapitres isolés, dans plusieurs ouvrages ; » et il considère « comme un devoir pressant » de rendre hommage à ses devanciers. Il dit ailleurs, à propos des emprunts qu'il a faits à tel ou tel, à M. Sayous par exemple : « Je pille trop pour pouvoir citer toujours. » (P. 183). On voit par là ce que peut être le livre de M. Godet, une véritable mosaïque ; ce n'en est pas moins un manuel utile que l'on consultera avec fruit, si l'on veut bien connaître l'histoire de la littérature française à l'étranger. Peut-être semblera-t-il un peu long à ceux qui n'étant pas nés Suisses, ne tiennent pas absolument à « vivre de la vie » des lettrés de Genève, de Lausanne, de Fribourg ou de Neuchâtel, à étudier l'un après l'autre les illustres inconnus dont les centaines de noms remplissent l'index alphabétique. Intéressante pour les compatriotes de M. G., cette histoire littéraire l'est aussi, dans une certaine mesure, même pour le grand public français, et les chapitres consacrés à Calvin, à Rousseau, à Benjamin Constant, à Mallet du Pan, aux collaborateurs de Mirabeau, à M^{me} de Staël, à Sismondi, à Tôepffer sont d'une lecture instructive ; on ne lira pas sans profit ce que M. G. a dit du xvi^e siècle et de la Révocation de 1685 qui a fait tant de bien à la Suisse. M. G. est même parfois autre chose qu'un excellent secrétaire de rédaction : il sait juger les hommes et les livres ; il ajoute aux indications sur M^{me} de Staël quelques documents inédits.

M. G. critique (p. 319) les écrivains suisses qui emploient des locutions comme « Mon but est *rempli*... Je ne me rappelle *de rien* » ; p. 171 il parle de « la langue un peu roide des écrivains indigènes. » La langue de M. G., elle aussi, est parfois un peu *roide*, son style ne laisse pas de sentir un peu le réfugié, et il emploie des locutions, des constructions qui dénotent un étranger, par exemple : *Un hymne latin* (p. 27) ; *Un exode* (p. 45-46) ; C'est un des hommes qui *sait* le mieux son Vinet (p. 494, note) ; Retremper le français dans le latin *et dans le sérieux* (p. 96) etc.

Il n'en est pas moins vrai que le livre de M. Godet a été fait avec grand soin et qu'il mérite d'être consulté, même par les Français auxquels il apprendra bien des choses.

A. GAZIER.

373. — Ch. LEBAIGUE. *La réforme orthographique et l'Académie française*. Deuxième édition. Revue et augmentée d'un Appendice. Paris, Delagrave, 1890, vii-136 p. in-12.

J'ai rendu compte de la première édition dans la *Revue* du 21 octobre 1889. Il y a un an qu'elle a paru, et déjà voici la seconde livrée au public. Il n'y a pas de meilleure preuve qu'on n'a réussi ni à le dégoûter de la réforme, ni à entortiller son jugement.

La seconde édition diffère de la première par un format plus commode et par l'addition de quelques pages, un court préambule et un

Appendice. Ce dernier est divisé en deux parties : 1° *Réponse à M. L. Havet* (c'est-à-dire à l'article de la *Revue*) ; 2° *M. Bréal et la réforme*. M. Lebaigue me fait l'honneur de discuter mes vues avec beaucoup de précision et de courtoisie ; je l'en remercie et je ne reviens pas sur la discussion ; je me bornerai à répondre à une question qu'il me pose. Dans telles phrases, demande M. L. (il y fait entrer, par exemple, la locution *vains discours*), est-il une seule lettre que M. Havet consentirait à éliminer, sous prétexte qu'elle ne correspond pas à la prononciation ? « Non, sans doute. » Cette réponse n'est pas la mienne. Non seulement je *consens* à ce qu'on élimine l'*a* inutile de *vains* (tout de suite si l'on veut), mais je *désire* qu'on le fasse un jour. Il y a des réformes plus pressées, et j'aime mieux les voir passer d'abord. Mais quand le moment sera venu d'ôter l'*a non latin* de *vaincre* = *uincere*, je crois qu'il sera temps aussi d'ôter l'*a latin* de *vain* = *uanus*. L'« étymologie » continue de compter à mes yeux pour zéro. Ce n'est pas l'étymologie qui indique sur quels points les novateurs doivent être patients, c'est l'ordre pratique de la besogne. Cela dit, je suis heureux de dire à M. L. que je respecterais en effet, quant à présent, la plupart des mots qu'il cite (je voudrais seulement qu'on adoptât sans retard *aus* pour *aux*, *èles* pour *elles*, *home* pour *homme*). Et je me félicite de voir que, de son côté, il est tout prêt à faire des concessions sur l'emploi de certains signes diacritiques.

Au fond, les divergences entre mon savant contradicteur et moi sont toutes d'ordre théorique. Pour ce qui est à faire actuellement, il y a accord parfait quant à la mesure et quant à la plupart des détails. Et si M. Lebaigue était nommé, par l'Etat ou par l'Académie, *dictator orthographiae constituendae*, je serais des plus chauds à applaudir d'avance à toutes ses décisions.

Louis HAVET.

CHRONIQUE

ALSACE. — Le cinquième centenaire du *Pfeiffertag* de Ribeauvillé sera prochainement célébré par la représentation d'une pièce en vers intitulée *Die Pfeiferbrüder*. Les rôles seront remplis par la jeunesse du lieu, costumée comme au *xv^e* siècle. L'auteur de la pièce, M. le Dr JAHN, a placé l'action à l'époque où venait de se former la corporation des *Pfeifer*, c'est-à-dire dans la plus belle période de l'histoire des Ribeaupierre. Il évoque assez habilement le passé, au moyen d'une intrigue qui excite suffisamment l'intérêt : il imagine qu'un jeune gentilhomme, enlevé en son bas-âge par des bohémiens et vendu à un charlatan, est reconnu plus tard à Ribeauvillé par son frère aîné qui, pour retrouver plus sûrement l'enfant perdu, a revêtu l'habit de ménétrier et parcourt le pays sous ce déguisement.

ALLEMAGNE.—On annonce la publication d'un *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*. Ce *Jahresbericht* qui offrira un tableau d'ensemble de toutes les œuvres qui se seront produites sur le domaine des langues et littératures romanes, sera publié par M. VOLLMÖLLER, professeur de philologie romane à l'Université de Göttingue, et « rédigé » par M. R. OTTO, de Munich. (Munich et Leipzig, Oldenbourg). Il paraîtra chaque année en six fascicules qui seront accompagnés d'un *Anzeigebblatt* ou bibliographie. On est prié d'envoyer un exemplaire de tout ouvrage qui rentre dans le cadre du *Jahresbericht*, à M. Otto, Munich, Gabelsbergerstrasse, 55.

— Nous apprenons la mort d'Émile HEITZ, professeur de philologie classique à l'Université de Strasbourg, décédé dans sa 65^e année, et de Gottfried KELLER, « le grand Zurichois, dit la *Deutsche Literaturzeitung*, en qui les pays de langue allemande ont perdu leur poète le plus original » (16 juillet).

ANGLETERRE. — M. Joseph JACOBS qui vient de publier les *Fables de Bidpai* et l'*Esope* de Caxton, va réimprimer le *Palace of pleasure* de W. Pointer (1567), qui renferme la traduction de plus de cent nouvelles italiennes. C'est dans ce volume que les dramaturges anglais, Shakspeare, Massinger, etc., ont puisé le sujet d'un grand nombre de leurs pièces. M. Jacobs reproduit le texte de la deuxième édition qui est plus complet. La publication formera 1,500 pages en trois volumes (chez David Nutt, 500 exemplaires).

— On annonce, pour paraître prochainement dans la collection des « Great Writers », une étude de M. Moncure D. CONWAY sur *Nathaniel Hawthorne*.

— L'English Dialect Society fera paraître bientôt un *Glossary of words in use in the county of Gloucester*, par M. J. D. ROBERTSON et un ouvrage de M. Alex. ELLIS, *English dialects, their homes and sounds*.

HONGRIE.— M. E. FINACZY, attaché au ministère de l'instruction publique, vient de publier un volume sur l'*Enseignement secondaire en France* (265 p.). Après avoir visité à deux reprises quelques lycées de Paris, et lu à peu près tout ce qu'on a écrit dernièrement sur l'organisation et les réformes de notre enseignement secondaire, M. Finaczky, avec une hâte fébrile, a déposé dans ce volume le fruit de ses expériences et de ses lectures. La partie historique n'a rien d'original; elle embrasse l'époque de Charlemagne jusqu'à 1815. La deuxième partie sur l'organisation actuelle des lycées montre que l'auteur a souvent bien vu, mais comme tous les visiteurs, il s'attache plutôt à des formalités extérieures qu'à l'esprit de l'enseignement. On voit partout l'étranger habitué aux externats, guidé dans ses excursions par un membre de l'enseignement libre; quoi de plus naturel dans ces conditions, que de s'élever contre l'internat, le baccalauréat, le concours général et l'installation de quelques établissements? Mais en général l'éloge l'emporte sur la critique.

— M. SIMONYI, après avoir publié ses deux grandes monographies sur les *Conjonctions* et sur les *Adverbes hongrois*, vient de publier deux volumes de *Causeries sur la langue hongroise* (pp. 301 et 362). Il y expose au grand public les résultats obtenus par les philologues de ce siècle, en les appliquant à l'idiome hongrois. L'origine, les influences étrangères, les monuments linguistiques, la langue littéraire et le patois forment autant de chapitres curieux et qui montrent la grande compétence de l'auteur.

— La langue turque, représentée à l'Université de Budapest, par le célèbre voyageur Vámbéry, a trouvé en M. KUNOS un fervent adepte. Il vient de publier *les Chants populaires turcs* en deux volumes (328 et 422 p.) et un volume de *Contes turcs* (202 p.), recueillis par lui pendant son voyage en Turquie.

— M. PECZ, privat-docent, à l'Université, a fait paraître le premier volume de ses *Études sur les tragiques grecs*. Ce volume embrasse l'histoire générale de la tragédie. M. Pecz a utilisé tous les travaux français et allemands sur le sujet.

— Signalons enfin deux études sur la littérature française; celle de M. BANFI, correspondant du *Figaro*, sur *Alceste et la Misanthropie* (75 p.), étude esthétique intéressante, et celle de M. HARASZTI sur *La poésie d'André Chénier* (162 p.), publiée dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise.

ITALIE. — M. Arturo GRAF, professeur à l'Université de Turin, vient de réimprimer chez Loescher (Turin, 1890, in-8° de 292 p.), son recueil de vers intitulé *Médusa*, qui en est déjà à sa 3^e édition et se présente aujourd'hui augmenté d'un troisième livre.

— On doit signaler la tentative d'un jeune érudit, M. Mario MENGhini, attaché au ministère de l'instruction publique, à Rome, qui s'est proposé de reproduire les anciennes impressions de poèmes populaires conservés, quelquefois à un unique exemplaire, dans les bibliothèques italiennes. Le premier fascicule, très bien imprimé, in-8°, et reproduisant page par page le texte original, contient deux plaquettes tirées de l'*Alessandrino* de Rome. Cette collection, qui coûtera seulement 1 franc par fascicule, a pour titre : *Canzoni antiche del popolo italiano* et complètera la revue récemment fondée par le même éditeur, la *Rassegna di letteratura popolare e dialettale*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1^{er} août 1890.

M. Fierlinger, professeur à Olmütz, avait adressé à l'Académie la photographie de deux pages d'un livre imprimé, si l'on en croit la mention finale, à Venise en 1414. M. le Secrétaire perpétuel communique une note de M. Delisle, qui, après examen des photographies, a reconnu qu'il s'agit d'un livre imprimé en 1514. Le chiffre 1414 n'est qu'une faute d'impression. On possède d'autres ouvrages qui portent le nom du même imprimeur, avec la date de 1514.

M. Deloche termine sa lecture sur le jour civil en Gaule. Au calcul légal des délais par nuits, usité depuis la conquête franque, on voit se substituer, à partir du XIII^e siècle, selon les régions, deux modes nouveaux de supputation : le calcul par jours et le calcul par jours et nuits. Le premier ne tarda pas à prévaloir et est seul resté en usage jusqu'à aujourd'hui. C'est à tort que des historiens du droit français ont professé que la numération par nuits avait persisté d'une manière générale jusqu'en 1789.

M. Edmond Le Blant communique une inscription latine chrétienne, qui lui paraît remonter au VI^e siècle, et qui a été découverte à Andance (Ardèche). Elle est ainsi conçue :

HIC TITVLVS TEGET DIAC
EMILIVM QVEM FVNERE
DVRO EV NIMIVM CELERE
RAPVIT MORS IMPIA CVRSV
XXXVIII ETATIS SVE ANNO MOR
TEM PERDEDIT VITAM INVE
NIT QVIA AUCTOREM VI
TE SOLVM † DILEXIT

On reconnaît au commencement de ce texte deux vers défigurés :

*Hic titulus tegit Aemilium, quem funere duro,
Heul nimium celeri rapuit mors impia cursu.*

Le graveur de l'inscription a maladroitement ajouté, devant le mot *Aemilium*, le mot *diaconum*, qui fausse le vers. M. Le Blant signale, dans les inscriptions de l'antiquité chrétienne qui nous sont parvenues, un grand nombre d'exemples de fautes semblables. Il indique aussi des textes où est exprimée une pensée analogue à celle qu'on remarque dans les lignes de l'inscription : *mortem perdidit, vitam invenit*.

M. Salomon Reinach communique une inscription grecque, découverte à Magnésie-du-Méandre, par M. D. Baltazzi. C'est un récit, historique ou légendaire, des origines du culte de Dionysius ou Bacchus à Magnésie. Un coup de vent ayant, dit le texte,

fendu un platane auprès de la ville, on trouva une image de Bacchus à l'intérieur de l'arbre. Les habitants de Magnésie, qui entretenaient des rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes, envoyèrent une députation pour la consulter. La Pythie rendit un oracle, en quatorze vers hexamètres, que l'inscription nous a conservés : elle ordonna aux Magnètes d'élever un temple à Bacchus et de s'adresser à Thèbes pour recruter les prêtresses du nouveau culte. Les ambassadeurs ramenèrent trois prêtresses ou ménades thébaines, Cosco, Boubo et Thettalé, qui organisèrent à Magnésie trois thiasos ou collèges dionysiaques. Après leur mort, elles furent l'objet d'honneurs publics et reçurent la sépulture sur trois points différents du territoire de Magnésie, que l'inscription désigne par leurs noms ; l'une d'entre elles fut enterrée auprès du théâtre.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : BAYE (le baron J. DE), *Note sur quelques antiquités découvertes en Suède* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — par M. de Boislisle : MEYER (Paul), *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France*.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France* (période celtique et période romaine). Paris, Thorin. — AULARD, *Mémoires secrets de Fournier l'Américain* publiés pour la première fois d'après le manuscrit des Archives nationales avec introduction et notes. Paris, Charavay. — Lady BLENNERHASSETT, née comtesse de Leyden, *Madame de Staël et son temps, 1766-1817*, avec des documents inédits, portrait d'après Gérard, ouvrage traduit de l'allemand par Auguste DIETRICH. Trois volumes, Paris, Westhauser. — *Souvenirs de la comtesse de La Bouère, La guerre de la Vendée, 1793-1796*, mémoires inédits publiés pour la première fois par M^{me} la comtesse de La Bouère, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon. — COSTA DE BEAUREGARD (marquis), *Épilogue d'un règne*. Milan, Novare et Oporto. Les dernières années du roi Charles-Albert. Paris, Plon. — A et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*. Alfred CROISSET, Tome second. *Lyrisme, premiers prosateurs*. Hérodote. Paris, Thorin. — DEJOB, *Madame de Staël et l'Italie, avec une biographie de l'influence française en Italie, de 1790 à 1814*. Paris, Colin. — DELOUME, *Les manières d'argent à Rome, les grandes compagnies par actions, le marché, puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire*. Paris, Thorin. — DES GRANGES, *Bossuet, sermon sur l'ambition, étude critique littéraire et morale*. Paris, Croville-Morand. — DIEHL, *Excursions archéologiques en Grèce*. Paris, Colin. — DU BOIS, *Deux correspondants limousins de Baluze, lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et de M. du Verdier, 1692-1695*. Limoges, Ducourtieux. — DUMONT, *Dépopulation et civilisation*. Paris, Alcan. — FIRMERY, *Gœthe* (classiques populaires édités par Lecène et Oudin). — FUSTEL DE COULANGES, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les origines du système féodal. Le bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne*. Ouvrage revu et complété d'après le manuscrit et les notes de l'auteur, par Cam JULLIAN. Paris, Hachette. — GACHARD, *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas*. Trois volumes. Bruxelles, Hayez. — GUILLAUME, *Pestalozzi, étude biographique*. — JEAN (R. P. Auguste), *Le Maduré. La nouvelle mission*. — JOGUET-TISSOT, *Les armées allemandes sous Paris*. Paris, Perrin. — LE GOFFIC, *Les romanciers d'aujourd'hui*. Paris, Vanier. — PARIGOT, *Emile Augier* (classiques populaires édités par Lecène et Oudin). — PÉLISSIER (Léon G.), *Documents annotés, fascicule VIII, Lettres inédites de Dom Claude de Vic à Fr. Ant. Maroni; fascicule IX. Une relation inédite de l'Escalade de Genève, 1602*. — ROD. REUSS, *Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer, 1681-1685*. Paris, Fischbacher. — Maxime de LA ROCHEFARTE, *Histoire de Marie-Antoinette*. Deux volumes. Paris, Perrin. — SIGOGNE, *Essais de philosophie et de littérature*. Paris, Carré. — SOREL (Albert), *Madame de Staël*. Paris, Hachette (collection des grands écrivains français). — SOURCHES (marquis de), *Mémoires sur le règne de Louis XIV, tome X*. Paris, Hachette. — TOURNEUX, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. Tome premier. Préliminaires, événements*. Paris, Impr. nouv. (assoc. ouv.) — TUBETZ, *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. Tome premier. États-généraux et Assemblée constituante*. Paris, Impr. nouv. — VANDERLINDEN, *La révolution démocratique au XIV^e siècle à Louvain*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

chant). — WENDT, Der deutsche Reichstag unter König Sigmund bis zum Ende der Reichskriege gegen die Hussiten, 1410-1431 (soigné). — Bibliothek deutscher Geschichte, I. EGELHAAF, Deutsche Gesch. im XVI Jahrhundert, I, 1517-1526 (ne donne pas « le pendant de la caricature de Janssen »); II. Moriz RITTER, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation u. des dreissigjährigen Krieges, I, 1555-1586 (fait d'un seul jet et très attachant, très solide). — A. BUCHHOLTZ, Geschichte der Buchdruckerkunst in Riga, 1588-1888. — Gust. MÜLLER, Die Entwicklung der Landeshoheit in Geldern bis zur Mitte des XIV Jahrhunderts, — SALEMANN und SHUKOWSKI, Persische Grammatik mit Literatur, Chrestomathie und Glossar (cp. *Revue*, n° 17). — HARTMAN, *Analecta Xenophontea nova*. — HENSE, *Teletis reliquiae* (fait avec tout le soin possible). — Ausonii Mosella, p. p. DE LA VILLE DE MIRMONT (important pour le bibliophile et offre peu au philologue, cp. *Revue*, n° 10). — SCHWEIGEL, *Esclarmonde, Clarisse et Florent, Yde et Olive*, drei Fortsetzungen der Chanson von Huon de Bordeaux, nach der einzigen Turiner Handschrift (textes qui attendaient encore leur publication et qui sont reproduits avec une exactitude « diplomatique »). — Katalog over den Arnamagnaeanske Handskriftsamling, II. — MINOR, Aus dem Schillerarchiv, Ungedrucktes und Unbekanntes zu Schiller's Leben und Schriften (interessant). — BOPP, Der Vocalismus des Schwäbischen in der Mundart von Münsingen. — LEHFELDT, Bau- und Kunstdenkmäler Thüringens, VI. Herzogthum Sachsen-Meiningen. Amtsgericht Saalfeld. — Herm. SCHILLER, Pädagogische Seminarier für das höhere Lehramt, Geschichte und Erfahrung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : KATAJEW, Geschichte der Predigt in der russischen Kirche, eine kurze Darstellung ihrer Entstehung u. Entwicklung bis auf das XIV Jahrhundert, übertragen von Al. MARKOW (recueil qui contient de nombreuses citations et qui sera le bienvenu). — GORRES, Studien zur griechischen Mythologie (tout un système qui n'est fondé que sur les affirmations assurées de l'auteur; cette sorte de mythologie doit être rejetée d'emblée; là où il n'y a pas de preuves, il n'y a pas de réfutation, et nous doutons que les théologiens trouvent dans cet ouvrage « un arsenal pour combattre l'incrédulité »). — GORKEIN, Der Optimismus und Pessimismus in der jüdischen Religionsphilosophie, eine Studie über die Behandlung der Theodicee in derselben bis auf Maimonides (bon). — Jacob WACKERNAGEL, Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita (convaincant, instructif, clair, méthodique). — Taciti de vita et moribus Julii Agricolae liber, p. p. SCHOENE (pas une correction évidente). — Kleinere deutsche Gedichte des XI und XII Jahrhunderts, hrsg. von WARG (l'éditeur ne possède même pas les éléments de la grammaire allemande, quoiqu'il ait le ton hardi et prétentieux; il n'a pas rougi d'imprimer 5,350 vers tirés de mauvais manuscrits, sans apporter une simple obole à l'établissement du texte; je me trompe: il hasarde une conjecture, une seule, et qui ne vaut rien). — DOPFFEL, Kaisertum und Papstwechsel unter den Karolingern (bon, mais un peu « tüftelnd », subtile et sans conclusion, cp. *Revue*, 1889, n° 44). — Inventaire-sommaire des archives départementales antérieures à 1790, département de la Lorraine; archiviste, M. Edouard SAUER. Metz, 1879 (cet inventaire publié il y a dix ans, vient seulement d'entrer dans le commerce; mais les sommaires surprennent soit par leur trop grande concision, soit par leur diffusion; dit trop au dilettante et trop peu au savant). — PRIBRAM, Oesterreichische Vermittelungs-politik im polnisch-russischen Kriege 1654-1660 (possède tous les mérites des précédents travaux du jeune érudit). — Austrian plan de Constantinople imprimé entre 1566 et 1574 avec notes explicatives, par CAEDICIUS. — ROSENBERG, Geschichte der modernen Kunst (trois volumes sur l'histoire de l'art depuis la Révolu-

tion jusqu'à nos jours; excellent guide). — FAY, Journal d'un officier de l'armée du Rhin (« prouve que la France n'était pas prête et l'engage à être prête une autre fois. Mais cet avis doit servir à un autre peuple: même sur les lauriers il n'y a pas de repos, et heureuse la nation dont le gouvernement reste vigilant, dont l'armée est telle que le vif courant de l'esprit populaire et du patriotisme puisse s'y montrer toujours à temps et dans sa pleine vigueur, pour sauver même dans de difficiles circonstances la patrie menacée et punir l'orgueil de l'ennemi! »). — Alfred Lord TENNYSON, *Demeter and other poems*. — Gaston PARIS, *La littérature française au moyen âge*, 2^e éd. (de nombreuses améliorations, et un tableau chronologique très utile).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : Euripides, *Ion* p. p. BAYFIELD (utile) — MENZEL, *Der griech. Einfluss auf Prediger u. Weisheit Salomos* (bon tableau d'ensemble). — MENTZ, *De L. Aelio Stilone* (rendra service à l'étude des vieux grammairiens latins). — LEW, *Quellenuntersuch. zur Gesch. des Kaisers Hadrian* (cp. *Revue*, n° 3). — HOUQUES-FOURCADE, *Massurius Sabinus, sa vie, son œuvre, les théories sabinienues* (clair et réfléchi) — ENGELBRECHT, *Studien über die Schriften des Bischofes von Reii Faustus* (travail louable). — CAGNAT, *Cours d'épigr. latine*, 2^e edit. (excellent; cp. *Revue*, n° 20). — HÜBNER, *Römische Herrschaft in Westeuropa* (très intéressant et plein de détails). — KALLEE, *Das rätisch obergerman. Kriegstheater der Römer*. (L'auteur a été chef de l'état-major wurtembergeois; son étude stratégique est un des meilleurs travaux qui aient paru sur le domaine de la littérature du « limes »). — BRICON, *De la profession d'homme de lettres chez les anciens* (rien de nouveau, mais sensé dans l'ensemble et très clair). — BROCCARDI, *Grammatica latina secundo i metodi piu recenti* (compilation sans valeur scientifique et qu'on ne peut consulter qu'avec précaution). — Πετρακίδης, *Γραμματική τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης*. (Repose sur des études très soignées; mais n'a pas la vertu grecque de la mesure; sera un tourment pour les écoliers et écolières).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 13 : BARTHOLOMAE, *Indogermanisches ss.* (le chemin qu'a pris l'auteur, ne le conduit pas au but). — Von MIASKOWSKI, *Agrarpolitische Zeit = und Streitfragen*.

Magazin für die Litteratur des In=und Auslandes, n° 28 : Ola HANSSON, *Arne Garborgs Bücher*. — ERNST, *Die Scheu vor der Tendenzdichtung*, II. — Karl BLIND, *Ein griechischer Forscher unter den alten Deutschen*, II. — Ramon de CAMPOAMOR, *Weihnachten*; Pedro Soto de ROJAS, *An einen Stieglitz* (übers. aus dem span. von A. MÖSER u. Fr. LEON). — CIAMPOLI, *Schierling*, II (übers. von LOCCELLA).

— N° 29 : SILESUS, *philosophische Rundschau*, I. — MAHRENHOLTZ, *Französische Sprachverwirrung*. — Ola HANSSON, *Arne Garborgs Bücher* II. — FERNAN, *Ein Buch der Zukunft*. — ERNST (O.), *Andacht im Gebirge*. — CIAMPOLI, *Schierling*, II (übers. von LOCCELLA).

— N° 30 : Ola HANSSON, *Scandinavische Litteratur*, IV. — BRAUSEWETTER, *Neue Dramen*. — H. FRÄNKEL, *Eine verlockende Aufgabe für deutsche Erzähler*. — SHERWOOD, *Neue Tauchnitz-Bände*. — SILESUS, *Philosophische Rundschau*, II. — Pol de MONT, *In der Schmiede*. — CIAMPOLI, *Schierling*, II (fin).

N° 34-35 Vingt-quatrième année 25 août-1 septembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EU-
ROPE, par E. PARMENTIER. Un volume in-18..... 3 fr.

DIPLOMATIE DE L'ANCIENNE RUS-
SIE, par SERGE DE WESTMAN. In-8 1 fr.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'ÉGLISE COPTE
ÉTUDE CRITIQUE PAR E. AMÉLINEAU

Un beau volume grand in-8..... 10 fr.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION ANTIQUE
Par M. le colonel G. DE LA NOÉ

1^{er} fascicule. *Fortification préhistorique et fortification gauloise.* In-8.
planches..... 3 fr. 50

2^e fascicule. *Fortification romaine.* In-8, planches..... 3 fr. 50

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} août : Mém. inédits d'Hippolyte Auger, suite, 1810-1869. — Journal de M. de Bausset, 1740 (voyage de Pondichéry à Trisirapally). — La république et le savon (1793). — Un procès de perruquiers (1776). — Châteaubriand candidat malgré lui.

Annales du Midi, n° 7, juillet 1890 : A. JEANROY, La tenson provençale. — DOUAI, Les manuscrits du château de Merville. — SPONT, La taille en Languedoc, 1450-1515. — *Mélanges et documents* : A. T. Notice sur un recueil de mystères provençaux du x^ve siècle. — A. T. Rodrigue de Villandrando en Auvergne. — L'imprimerie à Avignon en 1444. — *Comptes-rendus* : L. DELISLE, Instructions adressées par le comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'instruction publique et des cultes. Littérature latine et histoire du moyen âge (signale aux érudits un grand nombre de documents inédits et contribue par cela même au progrès de nos connaissances historiques). — GRANET, Histoire de Bellac (l'histoire de Bellac jusqu'au commencement du xvii^e siècle reste encore à écrire). — A. LEROUX, Géographie et histoire du Limousin (fort réussi comme tableau d'ensemble et repose sur des fondements scientifiques très sérieux. Cp. *Revue*, n° 20). — J. MARCHAND, Un intendant sous Louis XIV, étude sur l'administration de Lebreton en Provence, 1687-1704 (sera fort utile). — PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France, 1579-1833 (excellent; cp. *Revue*, n° 29). — ROSSIGNOL, Histoire de l'arrondissement de Gaillac (Tarn) pendant la Révolution, 1789-1800 (l'auteur est un annaliste simple, concis et vrai). — Nécrologie (note sur le docteur Barthélemy, auteur de l'Histoire d'Aubagne; sur Fr. Combes, sur Adolphe Tardif, sur le Dr J.-B. Noulet).

Revue celtique, n° 3, juillet 1890 : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Variétés* : I. L'inscription prétendue gauloise de Nîmes. II. Camaracus. — III. Tridentum. IV. Callemarcus. V. Nancy. — L'abbé BERNARD, Mystère breton de la Création du monde (suite). — NETLAU, The Fer Diad episode of the Tain Bo Cuailnge. — *Mélanges* : MOWAT, Epitaphe britannique chrétienne. — LOTH, Rapprochement entre l'épopée irlandaise et les traditions galloises; saint Amphibalus, Aguetou, Cynneu. — *Bibliographie* : LOTH, Chrestomathie bretonne (Ernault : publication qui présente un intérêt scientifique de premier ordre; elle est appelée à faciliter grandement l'étude approfondie de l'armoricain aux Bretons bretonnants et autres : c'est surtout pour la période si peu connue du ix^e au x^ve siècle que les recherches laborieuses de l'auteur ont été fécondes en résultats nouveaux; par sa révision du ms. du Cartulaire de Redon et son étude sur les textes des chartes et des vies de saints, il a rendu à la science historique du breton un service éminent dont tous les celtistes doivent lui savoir gré). — *Chronique* : Traduction du Nouveau Test. par M. LE COAT. — O'GRADY, Irish items, notes critiques sur les Vies de saints irlandais du Livre de Lismore. — Une grammaire irlandaise du moyen âge, découverte par M. Kuno MEYER. — Vies des saints contenues dans le ms. de Bruxelles, dit de Salamanque. Les trois aiguillons de la mort, de Geoffroy Keating, p. p. ATKINSON. — Leçon de M. John RHYS, sur l'ethnologie primitive des Îles Britanniques. — La revue Y Cymmrodor; art. de M. GAIDOZ sur l'usage antique des rançons consistant en un métal précieux dont le poids est égal à celui de la personne rachetée. — Max BONNET, Le latin de Grégoire de Tours. — John L. ROBINSON, Celtic remains in England. — THURNEISEN, L'étude des formes verbales sigmatiques en irlandais. — JULLIAN, Inscriptions romaines de Bordeaux, vol. II (rendra de grands services). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Résumé du cours de droit irlandais et Recherches sur

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34-35

— 25 août-1 septembre —

1890

Sommaire : 374. Commodien, p. p. DOMBART. — 375. Tertullien, p. p. REIFFERSCHIED et WISSOWA. — 376. ENGELBRECHT, Fauste de Riez. — 377. KRONENBERG, Minuciana. — 378. Le lai de l'ombre, p. p. BÉDIER. — 379. STREITBERG, Les comparatifs germaniques. — 380-381. PÉLISSIER, Lettres de Dom de Vic à Maroni et Relation inédite de l'Escalade. — 382. R. REUSS, Correspondances et chroniques parisiennes adressées à Güntzer. — 383. WALLON, Les représentants en mission, v. — 384. LUCAS, Portraits et souvenirs littéraires. — 385. LE GOFFIC, Les romanciers d'aujourd'hui. — 386. JOGUET-TISSOT, Les armées allemandes sous Paris. — Lettre de M. Louis-Lucas. — Académie des Inscriptions.

374. — 1. **Commodiani carmina**, recensuit et commentario critico instruit Bernhardus DOMBART (*Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, editum consilio et impensis Academiæ litterarum Cæsareæ Vindobonensis, vol. XV). Vindobonæ, apud C. Geroldi filium. MDCCCLXXXVII. XXIV-250 pp., in-8. Prix : 5 M.
375. — 2. **Q. Septimi Florentis Tertulliani opera**, ex recensione Augusti REIFFERSCHIED et Georgii Wissowa, pars I (*Corpus Scriptorum eccl. latin.*, vol. XX). Pragæ et Vindobonæ, F. Tempsky; Lipsiæ, Freytag, 1890, XIII-396 pp. in-8. Prix : 15 M. 60 (19 fr. 40!).
376. — 3. **Studien ueber die Schriften des Bischofes von Rell Faustus**. Ein Beitrag zur spätlateinischen Literaturgeschichte von Dr. August ENGELBRECHT. Prag u Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag, 104 pp. in-8. Prix : 3 M.
377. — 4. A.-J. KRONENBERG, **Minuciana**, siue annotationes criticae in Minucii Felicis Octauium. Specimen litterarium inaugurale. Lugduni Batauorum, S. C. van Doesburgh, 1839, 101 p. in-8.

1. M. Dombart avait offert au monde savant les prémices de ses recherches sur Commodien dans un mémoire lu à l'Académie de Vienne et tiré à part; nous l'avons analysé en 1885, quand il a paru ¹. Si nous signalons seulement en 1890 l'édition publiée dans les derniers mois de 1887, cela tient à des retards en partie imputables aux libraires ². Nos lecteurs ont eu le temps de prendre connaissance de ce très beau travail, qui est comme un *Corpus* de toutes les études antérieures sur Commodien. Dans les dix années qui se sont écoulées depuis l'apparition de l'édition Ludwig (1877-1878), les théologiens, les historiens, les philologues se sont occupés souvent de cet auteur. M. Dombart a profité de leurs recherches. Il a fait mieux. Il nous donne pour la première fois

1. *Rev. crit.*, 1885, I, 218.

2. [Nous saisissons cette occasion pour rappeler à MM. les éditeurs de l'étranger notre prière de nous adresser directement, par la poste, non par commissionnaires, les ouvrages dont ils désirent des comptes-rendus. C'est parce qu'on n'a pas suivi cette recommandation qu'un livre expédié le 5 novembre 1887 nous est parvenu en avril 1890. — Réd.]

une collation minutieuse des mss. de Cheltenham dont les précédents éditeurs n'avaient eu qu'une connaissance fort imparfaite. C'est ce qui a permis de classer avec sûreté les mss. des *Instructiones* et d'établir un texte du *Carmen apologeticum* notablement supérieur à celui de Pitra. M. D. s'est servi de toutes ces ressources nouvelles avec un tact parfait. En voici un exemple. La pièce XXIII du liv. II des *Instructiones* a pour titre *De zelo concupiscentiae* dans les mss., mais l'acrostiche assure l'épél *concupiscentiae* (v. 18 : *Cum, pro die tuo uigilas...*) ; M. Hanssen, n'osant admettre l'assibilation, avait proposé de lire : *Tu pro die*. M. D. a compris que ce qui peut se défendre dans une dissertation ne peut pas toujours être admis dans une édition. Il a conservé *cum* et corrigé le titre : « Ego uero, dit-il, tam antiquum sibilationis indicium caute notandum potius quam per *cum* auferendum censeo. » Exécutée dans un tel esprit, la présente édition de Commodien paraît une construction durable ; à part la découverte de nouveaux mss., on ne voit pas ce qui pourrait l'ébranler.

2. Auguste Reifferscheid est mort il y a deux ans, laissant de nombreux travaux préparatoires pour l'édition de Tertullien ; le premier volume était presque achevé pour l'impression. C'est ce volume que MM. Alexandre Reifferscheid, von Hartel et G. Wissowa nous donnent aujourd'hui, après avoir revu et complété l'œuvre du défunt. On y trouvera les traités parvenus jusqu'à nous grâce à l'*Agobardinus* seul (B. N. lat. 1622) ou aux premières éditions (*de spectaculis, de idololatria, ad nationes, de testimonio animae, scorpiace, de oratione, de baptismo, de pudicitia, de ieiunio aduersus psychicos, de anima*). Le deuxième volume contiendra les œuvres conservées par plusieurs mss. du moyen âge ; le troisième, celles qui ne sont que dans les mss. récents. J'avoue que je ne comprends pas bien cette disposition. On aurait pu suivre un ordre chronologique ; c'eût été fort contestable, mais fondé en raison ; on aurait pu adopter l'ordre alphabétique, mécanique et conventionnel, mais commode et ne soulevant aucune question délicate. Enfin on aurait pu prendre l'ordre indiqué par l'index de l'*Agobardinus*. Cet ordre représente une tradition ; quelle en est la valeur, c'est une question que nous n'avons pas à discuter. Mais quand on se trouve en présence d'un recueil de sermons ou de traités, le plus simple et le plus sage est de se fier au classement des manuscrits les plus anciens. Souvent ce classement nous est donné par une table qui survit aux perturbations produites dans le texte par des accidents de tout genre. C'est le cas de l'*Agobardinus*. J'ajouterai qu'il est même du devoir d'un éditeur d'adopter cette disposition, quand par un heureux hasard elle nous a été ainsi conservée ; elle fait partie de l'histoire de la tradition et, si l'on doit mettre sous les yeux du lecteur tous les documents, on n'a pas le droit de lui dérober cet élément d'appréciation. Agir autrement comme pour le *Tertullien* de Vienne, c'est pécher contre la méthode. On retombe dans les errements des Bénédictins qui, dans une intention

fort louable, ont classé les sermons de saint Augustin d'après le cycle liturgique ; ils ont ainsi détruit l'unité de recueils qui avaient une existence propre et fait disparaître de précieux jalons du fourré touffu de la littérature homilétique.

Ces réserves faites, il convient de louer les éditeurs de l'exactitude et du soin avec lesquels ils se sont acquittés de leur tâche. Conformément à un désir exprimé ici à l'occasion d'un autre volume de la même collection, ils ont indiqué en marge les numéros des feuillets du ms. Ils ont placé entre crochets les parties du texte dont le mauvais état de la marge nous a privés ¹. L'apparat critique est d'une lecture claire et sans surcharges inutiles. En un endroit, il est cependant obscur. P. 5, l. 14 : *nam apud spectacula et in cathedra sedetur* [et in u]ia statur ; de ce texte, il est très difficile de détacher ce qui est addition conjecturale à l'aide des indications suivantes : « et et sedetur add. E. Klussmannus, in cathedra om. A » ; le ms. donne de fait seulement : *apud spec[ta]cula et in u]ia statur*. A la page suivante, l'apparat omet de relater que les mots *neque ad idolatriam* de la ligne 17 manquent dans le ms. d'Agobard.

3. L'édition de Fauste de Riez, que prépare M. Engelbrecht ne pouvant paraître de suite, l'auteur publie les principaux résultats de ses recherches sur trois points : l'état du texte du *de gratia*, la paternité du *de spiritu sancto* et l'authenticité des homélies de Fauste.

Grâce aux indications fournies par les *indices* et aux citations faites par le moine Iohannes Maxentius, M. E. démontre que le *de gratia*, conservé dans un ms. unique (B. N. lat. 2166), a perdu dans le premier livre la fin du chap. 14 et la plus grande partie du chap. 15, dans le deuxième livre la fin du ch. 6, le ch. 7 entier et le commencement du chap. 8, et la fin du ch. 11 avec le commencement du ch. 12 ².

Le traité de *spiritu sancto* a été attribué au diacre Paschasius sur la foi de quelques mss. et sur un témoignage très vague du pape Grégoire le Grand. Depuis longtemps, on croyait cependant assez généralement que c'était l'ouvrage mentionné par Gennadius dans le catalogue des ouvrages de Fauste de Riez. M. E. reprend à nouveau les preuves qu'on en a données et les fortifie de nouvelles considérations. M. E. se fonde notamment : 1° sur le témoignage de Gennadius qui fait

1. La marge du ms. a été rongée par l'humidité, puis réparée. Des portions de texte ont ainsi entièrement disparu ; d'autres ont beaucoup pâli au point d'être illisibles en plus d'un endroit ; d'autres sont recouvertes de taches brun foncé qui rendent toute tentative de lecture impossible. Il en résulte que le commencement de certains mots peut encore être lu, quoique avec difficulté, tandis que la fin est recouverte par ces taches. Les éditeurs en général n'ont indiqué entre crochets que les parties du texte qui ont été enlevées avec le parchemin. Ainsi, p. 7, 8, dans *exinde ludi* [*Consualia*] dicti, qui..., *Consualia* était dans la partie aujourd'hui détruite, *dicti* est presque effacé et, à la suite, couvrant l'espace de deux à trois lettres se trouve la tache, puis sur le parchemin sain, on lit *qui* etc. A cause de l'intervalle qui sépare *dicti* et *qui*, je rétablirais *s(unt)* après *dicti*.

2. P. 19, l. 18, lire sans doute 11, 9 au lieu de 1, 9.

allusion au début de notre traité; 2° sur les citations de Sedulius Scotus, écrivain qui vivait au ix^e siècle; 3° sur le style et l'emploi de la locution caractéristique *non est ita*, au sujet de laquelle il entreprend une statistique; 4° sur le témoignage d'un ms. du Vatican (Palat. 241). Il existe de ce dernier ms. une copie faite par Holstenius et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, copie décrite et étudiée par M. E. (p. 29). C'est le n° 12233 du fonds latin. Or, à la suite de ce ms., f° 70, se trouve la note suivante, écrite par J. Sirmond, comme l'atteste une indication au crayon due à M. Omont¹ : « Librorum de spiritu sancto qui Paschasio tribuuntur auctor est Faustus Reiensis. — Gennadius scriptum ait a Fausto sumpta occasione ex Symbolo. Quod quadrat. — Citatur a Sedulio (Collectaneum in Matthaeum) Fausti nomine ex cap. 2 lib. 1 : *Homo namque assumptus ex Maria*, etc. — Stylus conuenit, et pharsis illa *non est ita* quam usurpat toties in libris de gratia et libero arbitrio. — Fausto tribuuntur in Codice Vaticano, ut a Scaligero lib. V de emendatione temporum, et Garsia Loaysa ad concilium Eliberitanum [dicitur], etc. » Il est difficile que M. E. n'ait pas eu connaissance de cette note où le vieux Sirmond, qui n'avait pas fait de statistiques, indiquait quelques-unes des raisons, fort bien mises en œuvre d'ailleurs, par son émule moderne².

Dans la troisième partie de sa brochure, M. E. reconstitue et étudie deux collections d'homélies. L'une est attribuée à Eusebius Emisenus. M. E. la rétablit à l'aide de l'index du ms. B. N. 2166³. Il essaie d'établir ensuite que Fauste est l'auteur de toutes les pièces de cette collection. L'autre est conservée dans un ms. du ix^e-x^e siècle de la bibliothèque de Carlsruhe. M. E. passe en revue, de plus, quelques sermons conservés isolément. On voit que, dans cette partie de son travail, il a suivi la vraie méthode. D'un seul coup, il semble avoir retrouvé ainsi le recueil des homélies de l'évêque de Riez. Le procédé réussit surtout quand on a un index, ce qui indique une collection bien définie. Il faut au contraire des précautions quand elle résulte seulement du contenu du ms. Il arrivait qu'on s'empruntait les mss. de sermonnaires de monastère à monastère, pour copier les pièces qu'on n'avait pas. Ainsi ont pris naissance des recueils factices contre lesquels il faut être en garde. J'ai trouvé la preuve de ces habitudes dans un ms. cité en passant par M. E., le ms. B. N. lat. 1771. En marge du titre des homélies, on lit

1. La seconde main, qui a complété le texte du traité, mutilé dans le *Palatinus*, est également celle de J. Sirmond.

2. P. 44, l'emploi du mot *liber* dans les anciens catalogues est très flottant, comme on peut s'en convaincre en parcourant Becker. Trithem a pu prendre ce mot dans le sens d'« ouvrage ». P. 45, il faut ajouter aux considérations exposées par M. E. qu'on voit bien comment le nom de l'orthodoxe Paschasius a pu se substituer à celui du suspect Faust de Riez, mais qu'on ne s'explique pas comment l'échange inverse aurait pu se produire.

3. Sirmond avait aussi entrevu l'utilité de cette table, puisqu'il avait pris la peine de la transcrire en l'accompagnant de renvois à la page des éditions. Sa copie se trouve au f° 67 du ms. 12233 déjà mentionné.

les indications suivantes écrites au XI^e siècle (le ms. est du VIII^e s.) : f^o 18^a, *ista scribantur* ; 34^a, *scribatur* ; 35^b, *ista habemus* ; 36^b, 39^b, *ista scribatur*. On voit donc qu'avant de faire copier le ms., le moine chargé de la bibliothèque avait vérifié dans l'*armarium* les sermons que l'on avait déjà.

Pour déterminer la paternité des sermons étudiés, M. E. se sert de rapprochements avec d'autres discours qui sont certainement de Fauste ou avec les ouvrages didactiques de l'évêque de Riez. Je crains qu'il ne se soit glissé quelques cercles vicieux dans la discussion de ces cent vingt à cent cinquante homélies. M. E. attache beaucoup d'importance à ce fait que Fauste aimait à se copier littéralement. Ce peut être en effet un moyen de preuve assez sûr quand il s'agit de savoir quel est l'auteur du *De spiritu sancto*. Il l'est beaucoup moins à propos des sermons. M. E. oublie trop facilement qu'il n'est pas de genre littéraire où le plagiat s'exerce plus largement. Attribuer à un auteur un discours parce qu'on y trouve un passage d'une œuvre authentique copié textuellement, c'est s'exposer à de graves mécomptes. Il semble aussi que M. E. n'a pas répondu d'une manière suffisante à certaines objections soulevées contre l'attribution à Fauste de quelques pièces de la collection d'Eusèbe, surtout des nos 11, 49 et 24¹. Malgré ces points sur lesquels on désirerait un supplément de preuve les déductions de M. E. ont une vraisemblance générale très suffisante.

Les recherches de M. E. portent sur un matériel manuscrit considérable. Il me permettra de lui indiquer un ms. du IX^e siècle qu'il ne mentionne pas et qui contient des sermons de Fauste. C'est le ms. des nouvelles acquisitions latines 447. Il porte en tête un titre du XII^e-XIII^e siècle : *Ammonicioes cesarii*. Au mois de janvier 1889, j'en avais indiqué ici même le véritable contenu². M. Engelbrecht trouvera dans ce petit ms. les sermons 38 (incomplet au début), 39 (f^o 12), 40 (f^o 22), 43 (f^o 25^b) de la collection d'Eusèbe, 1 (f^o 6^b), 3 (f^o 30^b) de son § II³.

1. Je fais allusion aux raisonnements des auteurs de l'*Histoire littéraire*, t. II, p. 606 : « La 11^e, qui est sur sainte Blandine, a été prononcée assurément par un évêque de Lyon, qui nomme cette ville sa patrie, saint Pothin son père, et l'église de Lyon, son église ». Même argumentation à propos de la 49^e. « De même on peut assurer que la 24^e, qui est sur les litanies ou les Rogations, n'est point de Fauste. Elle a été faite par l'évêque d'une ville qui, étant tombée sous la puissance des ennemis, ne perdit rien ni de sa paix, ni de sa liberté. Assurément cela ne convient ni à la Ville de Riez, ni à Fauste qui fut exilé, sitôt qu'Euric se fut rendu maître de la Ville ». Le passage visé ici est cité par M. E., p. 70, qui veut en faire une preuve de sa thèse, je ne vois pas comment.

2. *Rev. cr.*, 1889, I, 27, n. 1.

3. M. E. est assez indécis au sujet de l'origine du nom d'Eusèbe : p. 63, ce serait un cas de substitution d'un nom connu à un inconnu, et p. 80, un pseudonyme pris par Fauste. P. 73, 18, le texte cité ne peut-il pas s'entendre d'une façon tout opposée ? P. 85, l. 11 du bas, lire *paenæ*, l. 12, *cottidiaæ* ; même page, une autre preuve que le ms. 13333 est celui que Martène et Durand ont consulté chez le garde des sceaux Chauvelin est la note du fol. 1 : *Harlay 373* ; les mss. de Harlay avaient été

4. Si la thèse de M. Kronenberg ne se rattache pas directement à l'entreprise de l'Académie de Vienne, elle appartient à cette classe de travaux dont le *Corpus Scriptorum* a été le point de départ. C'est un recueil de conjectures, dont quelques-unes sont vraiment bonnes : XI, 1, *compagne qua continetur et cingitur diuisa, moles...* (exemple de correction fourvoyée); XVIII, 3 *Nilus et cotannis Euphrates*. Toutes témoignent d'une excellente méthode. M. K. s'est en particulier servi très habilement des imitations cicéroniennes de Minucius et des rapports sensibles, malgré tout, entre sa langue et celle des auteurs chrétiens, de Tertullien surtout. Notons que d'après certaines considérations paléographiques, un des ancêtres du ms. unique aurait pu être écrit en anglo-saxonne (p. 46). Ces considérations paléographiques, dans lesquelles M. K. se complait, s'étalent çà et là un peu plus que de raison; voir la n. 1 de la p. 56, où il s'agit d'expliquer un fait très simple, l'altération de *quis* en *quius*. A la fin de la brochure sont indiquées sommairement vingt-huit conjectures sur divers auteurs grecs et latins; la XVI^e concerne, Hor. *Ep.* II, 3, 358 : *quem, bis terue cum risi, miror* au lieu de *cum risu*. Voilà ce qui s'appelle une conjecture manquée. Fort heureusement, M. Kronenberg en a fait de meilleures.

Paul LEJAY.

378-379. — *Index lectionum* quæ in Universitate Friburgensi per menses æstiuos anni mccccxc inde a die xv Aprilis habebuntur. Præmittuntur 1) Carmen francogallicum s. XIII, cui inscribitur « Le lai de l'ombre », ad fidem codicum manu scriptorum editum a Josepho BÉDIER; 2) Guilelmi STREITBERG, de comparatiuis Germanicis qui suffixo -ôz- formantur, commentatio. Friburgi Heluetiorum, 1890, 110 pp. in-4.

Les débuts d'une Université doivent toujours exciter un grand intérêt; ceux de l'Université de Fribourg en Suisse en ont un tout particulier, qui tient aux conditions mêmes de la fondation. Je me hâte de dire qu'ils font bien augurer de l'entreprise.

Le poème, publié par M. Bédier, n'est pas un chef-d'œuvre; il a des longueurs rebutantes. Mais non seulement la langue en est curieuse à étudier, le fond même du récit a de l'importance au point de vue de l'histoire de tout un type de légendes. M. B. s'est très bien acquitté de sa besogne d'éditeur. Sa classification des manuscrits est un modèle de clarté et de rigueur méthodique. C'est là l'important. On a contesté ses vues sur les caractères de la langue. On ne peut guère décider d'une façon certaine une question aussi complexe. Ce récit, comme tant d'autres, a dû traverser plusieurs rédactions avant de nous arriver sous la forme que nous lui connaissons. Si ces rédactions étaient dans d'autres dialectes, il est bien difficile de croire qu'il n'en soit rien resté.

légues aux Bénédictins à la condition que Chauvelin en aurait l'usufruit (*Cabinet des mss.*, II, 102-103). P. 103, addition à la p. 32, la citation du *de sp. s.*, I, 8, sous le nom de Paschasius, par Ratramnus de Corbie, est mentionnée par J. Sirmond dans les notes du ms. 12233, fol. 70^a.

Le travail de M. Streitberg est un chapitre de l'histoire du comparatif allemand. Il est spécialement dirigé contre une hypothèse de Mahlow, d'après laquelle les comparatifs germaniques en *-oŕ-* seraient le résultat d'un développement d'un adverbe en *-o* par un suffixe *-iŕ-* dont la finale serait devenue monosyllabique, puis aurait subi une contraction. D'après M. S., au contraire, le comparatif serait directement formé sur la racine.

L'*index lectionum* qui termine est important, parce qu'il nous donne sur l'organisation des cours des renseignements officiels. L'enseignement a lieu en trois langues : le français, le latin, l'allemand, et chaque cours est annoncé dans la langue où il se fait. Voici d'après cela la statistique des trois langues : droit : 7 cours en français¹, 2 cours en allemand ; lettres : 7 cours en français, 1 cours en latin, 10 en allemand. Au point de vue de la nationalité, les professeurs se groupent ainsi : droit : 1 français, 7 suisses, 2 allemands ; lettres : 2 français, 1 américain, 1 polonais, 6 suisses, 10 allemands. De ce côté-ci du Jura, on pourra trouver peut-être que la langue et la nationalité françaises tiennent une trop petite place dans cette œuvre internationale.

L.

380. — Documents annotés. Fascicule VIII. **Lettres inédites de Dom Claude de Vic à Fr. Ant. Maroni**, publiées par Léon G. PÉLISSIER, ancien membre de l'Ecole française de Rome. Montpellier, 1890, grand in-8 de 64 p.

381. — Même collection. Fascicule IX. **Une relation inédite de l'Escalade de Genève** (1602), tirée de la Bibliothèque vallicelliane par le même. Toulouse, 1890, grand in-8 de 10 p.

C'est dans la bibliothèque Magliabecchiana que sont conservées les 25 lettres du collaborateur de Dom Vaissete à Francesco Antonio Marmi, le savant Florentin qui succéda à Magliabecchi comme bibliothécaire des grands ducs de Toscane et qui avait accueilli dom C. de Vic à Florence avec le même empressement que son devancier avait mis jadis à recevoir Mabillon et Montfaucon. M. Péliissier a très bien apprécié (*Introduction*) ces 25 lettres qui nous renseignent non seulement sur le caractère et sur certains détails de la biographie de l'historien du Languedoc, mais aussi sur le milieu où il a vécu, et qui, considérées comme document sur la vie littéraire de Saint-Germain-des-Prés, de 1717 à 1721, sont d'une grande importance, car elles prouvent que « jamais peut-être et nulle part au monde, l'activité scientifique n'a été plus intense et ses résultats plus solides qu'à l'Abbaye. » Parmi les personnages dont s'occupe Dom de Vic dans sa correspondance citons Dom Bernard de Montfaucon, Dom Coutant, Dom Mabillon, Dom Martène, Dom Toutté, Dom Garnier, Dom de Sainte-Marthe, D. Nic. Le Nourry, le duc d'Orléans, « à qui le *Gallia Christiana* est dédié, » le cardinal de Noailles, Anselme Banduri, bibliothécaire de Raguse, la *bête noire* du correspondant de Marmi, l'archéologue Fontanini, Dom

1. J'entends par cours l'enseignement donné par un professeur.

Gervaise, le biographe de saint Cyprien, l'académicien Boivin, « second custode de la bibliothèque du roy, » Dom Félibien, M^{me} Dacier, « femme fort distinguée par son bel esprit et par son érudition profane, » le P. Hardouin, « toujours fort singulier dans tous ses sistèmes (*sic*) et dans ses ouvrages, » le P. Poirée, D. Prudent Maran, le cardinal de Bissy, Basnage de Beauval, Barbeyrac, David Martin, l'abbé Legendre, Quirini, Etienne Baluze, le P. Lequien, Eusèbe Renaudot, l'abbé Fleuri, Dom Malachie d'Inguibert, le P. Le Long, Dom Calmet, etc. Une 26^{me} lettre, tirée de la bibliothèque de Brescia, et adressée à Mgr Quirini (1731), roule sur l'édition de S. Ephrem préparée par le prélat, sur les *Monuments de la monarchie françoise* présentés au roi par D. de Montfaucon, sur le saint Basile de Dom Maran, sur les deux premiers volumes de l'*Histoire générale de Languedoc*, etc.

La *Relation inédite de l'Escalade de Genève* est à rapprocher des *Trois relations de l'Escalade tirées des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris* par M. Louis Duval (Genève, Fick, 1885) et des *Deux relations de l'Escalade, suivies d'une lettre de Simon Goulart* publiées par M. Th. Dufour (Genève, Jullien, 1880). Le mémoire (en langue italienne) adressé à Mgr Germonio par un écrivain que M. Pé-lissier regarde comme un capucin, se distingue, selon la remarque du savant éditeur, des autres relations précédemment connues, qu'il complète et qu'il permet de contrôler. On ne saurait, au surplus, trop connaître un événement qui caractérise si bien à la fois les vertus civiques de Genève et la politique des ducs de Savoie.

T. DE L.

382. — R. REUSS. *Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer*. 1681-1685. In-vol. in-8 de 142 pages. Paris, Fischbacher, 1890.

En 1681, après la capitulation de Strasbourg, Christophe Güntzer, secrétaire de la ville, fut nommé syndic royal et à ce titre chargé de surveiller, au nom de l'État, le gouvernement de la cité. Il fut le principal représentant de Louis XIV dans sa nouvelle conquête jusqu'au mois d'avril 1685 où Obrecht reçut le titre de préteur royal. Güntzer passa, à partir de cette date, au second plan. Aussi longtemps qu'il fut le premier en scène, il avait grand intérêt, cela se conçoit, à être renseigné sur tout ce qui se tramait ou se disait à Paris, à la cour et à la ville, sur les négociations diplomatiques et les événements de guerre, aussi bien que sur les faits-divers, les scandales et les galanteries du jour. Le résident strasbourgeois à Paris, J. Beck et d'autres correspondants plus obscurs, le tinrent au courant; ils rédigèrent pour lui de véritables *gazettes à la main*, semblables à celles qu'on a longtemps compilées pour les princes étrangers. M. Rod. Reuss a retrouvé aux archives municipales de Strasbourg les lettres adressées à Güntzer; il en a extrait les parties les plus

curieuses et les a livrées au public dans la *Revue d'Alsace* et dans un tirage à part. C'est un nouveau service qu'il a rendu aux historiens ; ils ne sont plus à les compter.

Voulez-vous savoir quelle impression ont produite à la cour les grands événements survenus pendant les années 1682¹, 1683, 1684 et les premiers mois de 1685 ? Ouvrez cette correspondance ; on vous y racontera comment y furent accueillies les réunions de l'assemblée du clergé, l'exploration du Mississipi par M. de La Salle, la mort de la reine, celle de Colbert, la naissance des ducs de Bourgogne et d'Anjou, le bombardement de Gênes, le siège de Vienne par les Turcs. Voulez-vous d'une façon plus spéciale étudier les mesures que prit Louis XIV contre les protestants avant la révocation de l'édit de Nantes ? Vous les y trouverez relatées tout au long, et rien n'est plus triste à lire que ces récits d'une persécution de jour en jour moins déguisée : ministres arrêtés, temples fermés parce qu'une relapse a assisté à l'office, premières dragonnades, bibliothèque de l'Académie de Saumur confisquée et donnée aux Oratoriens, etc.... J. Beck semble prendre le parti des huguenots ; mais il n'ose pas trop le montrer. Il sait que Gütntzer est une créature dévouée de Louvois, et prêt à le servir en toutes choses. Désirez-vous des renseignements sur l'Académie française et sur l'histoire littéraire de cette époque ? La présente correspondance vous en fournira. Vous y apprendrez, par exemple, que le jour où Racine reçut à l'Académie Thomas Corneille et Bergeret (2 janvier 1685), « M. Benserade y lut des vers satiriques presque contre tous les membres de cette illustre compagnie ; quoique cette pièce fust fort spirituelle et fort agréable, elle n'a pas plu à la plupart des académiciens qui n'y furent pas bien traités. » Mais surtout si vous voulez connaître toutes les médisances et toutes les calomnies qui se débitaient à la cour, adressez-vous à nos écrivains. Ils y insistent avec complaisance, sachant faire plaisir à Gütntzer : ceux-là comme celui-ci restent indifférents à la saine morale. Vous connaîtrez par ces lettres les querelles de Monsieur et de sa seconde femme, la princesse palatine, à propos de M^{lle} Théaubon ; vous saurez que « la duchesse de Vitry a pris en affection un Allemand, autrefois son laquais, et maintenant elle soutient qu'il est prince de la maison de la Saxe ; présentement elle veut épouser ce nouveau prince, fait de sa main, dont elle connaît toutes les bonnes qualités. » Et comme si les scandales de Paris ne suffisaient pas, on vous dira qu'à Brescia « il y a un couvent où il n'y a que des nobles vénitiennes, dont il y en a présentement huit qui sont grosses, du fait de jeunes nobles vénitiens. » Bref, tous les historiens qui veulent étudier à fond les années précédant la révocation de l'édit de Nantes, devront consulter cette correspondance ; nous en

1. Deux lettres datant de 1681 sont antérieures à la capitulation du 30 septembre 1681. M. Reuss croit que la correspondance a dû être continuée après avril 1685. Mais il est permis de supposer que, Gütntzer cédant le pas à Obrecht en avril 1685, les lettres suivantes furent adressées à ce dernier.

conseillons même la lecture à tous ceux qui aiment à passer quelques moments agréables; car si parfois elle est écrite un peu lourdement, la pensée a une allure très dégagée. Le style est impersonnel, mais les auteurs ont touché de très près à la cour.

Si l'on veut bien oublier quelques fautes d'impression (par ex. p. 16, *Saint-Nicolas-du-Chardonneret* pour *Saint-Nicolas-du-Chardonnet*), l'édition devient parfaite; elle fait le plus grand honneur à M. R.; cette publication, jointe à ses nombreux écrits antérieurs, lui assigne une très haute place parmi les érudits alsaciens. On affecte par delà les Vosges d'oublier les travaux de ces savants; mais nous avons le devoir de rappeler combien l'histoire de notre Alsace et l'histoire générale doivent à des hommes comme MM. Ch. Schmidt, X. Mossmann et Rod. Reuss.

Ch. PFISTER.

383. — **Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements**, par H. WALLON. Tome V. Paris, Hachette, 1890. In-8, 418 p. 7 fr. 50.

Voici le cinquième et dernier volume de l'ouvrage de M. Wallon. On en sait à l'avance les défauts et les qualités. M. W. nous y raconte les missions des représentants en Lorraine et dans le nord de la France. Il nous transporte successivement dans les Vosges, dans la Meurthe, la Moselle et la Meuse, dans les Ardennes, dans le Pas-de-Calais et le Nord. Comme toujours, il a fait de très consciencieuses et utiles recherches dans les archives des départements, sans négliger les documents imprimés et les travaux de ses devanciers, de Bouvier sur les Vosges, de A.-J. Paris et de tant d'autres sur le proconsulat de Le Bon et sur Arras pendant la Terreur, de Thénard sur Cambrai, de Regnard sur Valenciennes, ainsi que le précieux recueil de Plouvain qui est à la bibliothèque de Douai. Telle est la première partie du volume qui termine l'histoire des terroristes en province. La seconde porte ce titre dramatique *Les châtiments*; M. W. a jusqu'ici, comme il dit lui-même (p. 338) « dépouillé les représentants de leurs masques de théâtre, de leurs manteaux de pourpre trop souvent teints de sang pour les montrer tels qu'ils sont, tels que les a gardés le dépôt de nos archives, cette grande nécropole d'où l'on peut sûrement évoquer les morts ». Il retrace maintenant la réaction qui se produisit contre eux, contre les juges, contre tous ceux qui avaient pris part aux violences et aux excès de la Terreur; « que ceux qui ont échappé à la sentence des tribunaux subissent au moins le jugement de l'histoire! » (p. 302). On trouve à la fin du volume plusieurs appendices intéressants, notamment sur les victimes et les meneurs des départements de l'Est, sur le tribunal criminel du Nord, sur Valenciennes pendant l'occupation autrichienne, ainsi qu'une liste d'errata — assez incomplète — et une table générale des matières contenues dans les cinq volumes. Cette table des matières achève de rendre l'ouvrage

indispensable à quiconque veut bien connaître la Révolution, et nous devons louer encore le zèle érudit de M. Wallon qui n'a ménagé, pour composer ces cinq gros tomes, ni son temps ni sa peine ¹.

A. C.

384. — *Portraits et souvenirs littéraires*, par Hippolyte Lucas, avec des lettres inédites d'écrivains contemporains. Paris, librairie Plon, 1890, in-18, 261 pages. 3 fr. 50.

Hippolyte Lucas, mort en 1878 à l'âge de 70 ans, a été poète, romancier, auteur dramatique, historien, philologue, journaliste, critique, et par dessus le marché, bibliothécaire à l'Arsenal, c'est-à-dire beaucoup trop de choses à la fois. J'ai lu, il y a bien des années, les compte-rendus de théâtre qu'il faisait dans le journal le *Siècle*, au temps où Janin apportait chaque lundi ses fanfreluches aux *Débats*. Ils étaient d'une belle insignifiance, et écrits à la diable, mais non pour l'immortalité. Cependant auteurs, acteurs, musiciens, et parmi eux les plus huppés, faisaient la cour au critique, et lui envoyaient les autographes les plus flatteurs, comme celui-ci qui est d'Alexandre Dumas père : « Mon cher confrère, soyez assez bon pour me faire passer à la postérité en disant dans le *Siècle* que le *Voyage au Sinaï* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Mille compliments empressés ». — « Cher Lucas, lui écrivait un autre, un mot de vous, c'est la vraie monnaie de la gloire, et ce matin vous m'avez fait riche. » Il peut se faire que le critique prit ces compliments au sérieux, et comme on dit, pour du bon argent; en tout cas il faisait de son mieux pour contenter, ce qui n'est pas facile, la vanité de la gent littéraire, et il avait assez d'imagination et surtout d'indulgence pour trouver du talent à des écrivains parfaitement « ineptes et inutiles. » Il était réellement né obligeant, serviable, et à défaut d'autre gloire, il a eu celle qui suit la bonté. Il ne fallait pas grand'chose pour gagner sa bienveillance, mais pour la conquérir tout entière, il suffisait de lui citer adroitement quelques vers de ses *Heures d'amour* : les malins connaissaient bien son faible. En 1860 Victor Hugo lui assénait ce compliment : « Nous avons lu solennellement vos beaux vers. Votre livre est solide et charmant, etc. » Lucas dut longtemps savourer ce billet. Aussi, lorsque Victor Hugo revint à Paris en 1870, le critique offrit généreusement au poète de venir, pendant le siège, habiter avec sa famille la bibliothèque de l'Arsenal, comme étant à l'abri des obus prussiens. Le poète lui répondit avec cette simplicité que l'on connaît : « Je vous remercie du fond du cœur... Je suis venu à Paris pour des devoirs suprêmes, et j'ai l'intention de peu me ménager. *Je ne ferai pas au bombardement l'honneur de me déranger.* » Quel comé-

¹. Lire à la table des matières : Riel et non Ruel (art. Beurnonville); Bruille et non Bruile; D'Hangest et non Dangest; D'Elbhecq et non Delbhecq (cité en outre IV, 3); d'Espagnac, IV, 38 et non V, 38; Fibich et non Fibisch; Févelat et non Sévelat.

dien ! J'aurais bien envie encore de citer la lettre où il remercie M. Frédéric Masson de lui avoir envoyé « la gargousse historique » du canon offert par lui et nommé le *Châtiment*, lequel fit sauter une poudrière prussienne : c'est aussi grand que le monde, mais, comme dit l'autre, il faut savoir se borner.

En somme, les lettres des écrivains contemporains sont la partie la plus intéressante de ce petit volume : elles pourraient servir à faire un chapitre assez piquant sur « la vanité des gens de lettres. »

A. DELBOULLE.

385. — Charles LE GOFFIC. *Les Romanciers d'Aujourd'hui*. Paris, chez Vanier, 1890, 1-v, 357 p. in-12. 3 fr. 50.

Il y a bien du talent, de la finesse, un bien joli style, bien du désordre et bien des idées contestables dans le livre de M. Le Goffic, *Les romanciers d'aujourd'hui*. L'auteur paraît admirablement informé et son travail représente une somme considérable de lectures, dont il a eu peine à se dégager.

Cet ouvrage doit prendre place dans une série sur les *Écrivains d'aujourd'hui*, où Jules Tellier a déjà fait les poètes. Le plan de ces volumes a été concerté entre les collaborateurs ; il servira pour les études suivantes, et c'est grand dommage. On sent que M. Le G. s'est débattu contre un plan proposé ou imposé, mais détestable, avec des apparences rigoureuses et claires. Après avoir parcouru le domaine du roman, l'équerre et la chaîne d'arpenteur à la main, après l'avoir, au prix de bien des combinaisons, mesuré, sectionné, jaloné et quadrillé comme un plan du cadastre, il nous fait cette piteuse confidence : « Je prie qu'on n'attache pas plus d'importance à ces catégories que je n'en attache moi-même. » C'était bien la peine. D'ailleurs M. Le G., qui est un agréable dilettante, est un lamentable architecte. Sa boîte de compas le gêne, et il manie mal la règle plate. Son plan n'en est pas un. Le territoire du Roman se divise en dix provinces que voici : Naturalistes, Impressionistes, Symbolistes, Philosophes, Rustiques, Mondains, Nouvellistes, Romantiques, Éclectiques, Divers. Cette nomenclature n'est-elle pas de celles que Voltaire se plaisait à appeler du gali-Thomas ? On nous explique ces formules, on fait des naturalistes, impressionistes et symbolistes trois variétés du genre réaliste, sans qu'on nous rende suffisamment compte de ce que le symbolisme vient faire ici ; dans la préface (p. iv), l'auteur est même conduit à renier ces classifications qu'il simplifie, n'en reconnaissant que deux, réalisme et idéalisme : il fallait les adopter. Le reste de la nomenclature est arbitraire et même incomplet : je n'y vois pas, par exemple, le roman historique, et j'aurais voulu qu'on ne confondit pas les romanciers philosophes avec les psychologues. Je trouve la *Vie parisienne* dans les Nouvellistes : puisqu'il y a une classe pour les *Mondains*, c'est peut-être là que je l'aurais cherchée d'abord.

Le Roman Feuilleton, qui revêt à volonté tous les caractères, me paraît peu propre à devenir le type d'une catégorie à part. Quant aux deux dernières classes, Eclectiques et Divers, on n'aperçoit pas nettement pourquoi c'est là, et non ailleurs, que nous rencontrons Cherbuliez, H. Malot, Fr. Coppée, G. Ohnet, H. Gréville ou H. France.

Le plan n'est pas net, et pourtant on eut rarement besoin de plus de clarté pour se diriger et s'orienter à travers la quantité énorme de noms et de titres qu'on nous offre. Si on ne nous présente pas tous les romanciers vivants, c'est qu'« on dit qu'ils sont six mille ! » d'après Bergerat; quoi qu'il en soit, on nous en présente beaucoup trop. Il y a deux façons d'aborder un sujet d'histoire littéraire : ou bien on l'épuise en réunissant patiemment et scrupuleusement tous les documents qui s'y rapportent, on en fait un relevé consciencieux, un pouillé complet, et l'on a tous les éléments d'un très bon dictionnaire spécial; ou bien on commence par limiter et déterminer le champ de ses investigations, on choisit dans la foule non pas toujours ceux qui dépassent, mais ceux qui caractérisent le mieux leur genre, et l'on travaille seulement après ce choix éliminatoire au quatrième ou au cinquième degré. M. Le G. n'a pris ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes, mais un peu de l'une et de l'autre, et c'est un tort. Il a fait un dictionnaire raisonné, une nomenclature rédigée; en un mot, le livre sent le manuel, par la surabondance des détails auxquels il manque d'être dominés et coordonnés sous de grandes idées générales. La gêne, où cette position fautive a mis l'auteur, est sensible à la recherche variée, mais quelquefois pénible des procédés d'exposition et des transitions. Une page parodiée de Zola nous sert d'introduction au Réalisme; nous faisons connaissance avec les Mondains grâce à un interview de l'auteur avec un « Monsieur homme du monde ». Le chapitre commence : « ... Je l'allai voir et lui dis d'abordée : « Monsieur l'homme du monde, que pensez-vous de nos romanciers mondains ? » Il se recueillit... » Voici comment se présentent les Nouvellistes (p. 257) : « J'imagine une sorte de défilé des nouvellistes où nous verrions... » Suit la liste des noms : elle occupe cinq pleines pages, et ce n'est qu'une seule phrase (257-261). L'auteur s'arrête essouffé d'énumérer « tous les dignes figurants de cette Courtille littéraire » et ajoute en note : « Il y faudrait la plume d'airain qui servit dans sa tâche l'auteur du *Dictionnaire des cent mille adresses*. » Mais quel besoin de faire un dictionnaire ? Ou alors, il fallait franchement adopter la forme du vocabulaire, à laquelle l'auteur finit par arriver au chapitre ix : c'est le dictionnaire dans toute sa limpidité.

Cette méthode intermédiaire et douteuse l'a empêché de nous rendre tous les services que nous pouvions attendre de son travail. Comme nomenclateur, il est trop incomplet, et nous le trouvons un peu sans gêne quand il nous conseille : « pour les manquants, il sera plus simple de se reporter au *Journal de la Librairie* » ; comme critique, il est un peu bref quand il nous parle de noms connus sur lesquels on eût aimé à

l'entendre s'expliquer plus amplement, et quant aux inconnus, il ne nous les fait pas connaître. Ajouterai-je que sa critique n'est pas toujours suffisamment personnelle, et que MM. Brunetière, Cartault, J. Lemaitre et autres en font un peu trop souvent les frais? Certains jugements étonnent. Je ne crois pas devoir être taxé de népotisme si je proteste, par exemple, de voir G. Ohnet (p. 329) mieux traité que J. Claretie (p. 81).

Ces réserves mises à part, on sent à travers ce livre un peu émietté un talent fin et délicat, une agréable science de la plume, un vocabulaire riche et pittoresque, une facilité rare... Mais arrêtons-nous et n'allons pas consacrer à ce volume plus de temps qu'il n'a coûté à faire.

LÉO CLARETIE.

386. — J. JOGUET-TISSOT. *Les armées allemandes sous Paris*. Paris, Perrin, 1890. In-8, vii et 498 p. 7 fr. 50.

M. Joguet-Tissot a fait là un récit intéressant du siège de Paris. Il s'est surtout servi du livre du général Ducrot, *La défense de Paris*, et de la relation de l'État-major allemand. On peut même dire qu'il s'est borné à rapprocher et à combiner — parfois trop littéralement — les informations que lui fournissaient ces deux ouvrages. Mais tout ce qu'il avance est exact, et son travail mérite d'être consulté. Il laisse de côté la partie politique du sujet pour ne reproduire que les opérations les plus marquantes, et il s'attache particulièrement, avec un soin louable, à bien marquer les emplacements des Allemands, leur manière de combattre et de se ravitailler, (voir p. 101-109), les travaux de campagne grâce auxquels ils résistèrent efficacement aux furieux assauts de l'assiégé, le chiffre de leurs effectifs et des pertes qu'ils essuyèrent. Le récit comprend sept chapitres : Chatillon, L'investissement, Les premiers combats, Villiers-Champigny (30 novembre et 2 décembre), De Champigny à Buzenval, Montretout-Buzenval ¹.

C.

LETTRE DE M. LOUIS-LUCAS ET RÉPONSE DE M. CAGNAT

Le numéro du 7 juillet contient un compte rendu du tome I de la traduction de l'*Organisation de l'empire romain* de Marquardt (pp. 5-6), que je ne puis laisser passer sans réponse. M. R. Cagnat, qui en est l'auteur, se trouve « choqué surtout... par les additions » que nous avons « fait subir à notre modèle dans les notes, sous prétexte de le compléter et de le mettre au courant ». Je n'hésite pas à repousser cette critique et les observations qu'elle a motivées de la part de M. Cagnat. Pour moi, un *Manuel* n'est vraiment utile qu'autant qu'il peut fournir *tous* les renseignements connus se rattachant à une question donnée. Voilà pourquoi la partie du *Handbuch*, dont la traduction nous a été confiée, nous ayant paru aussi arriérée qu'incomplète (M. Cagnat est obligé de l'« avouer » lui-même, p. 6), nous avons accepté la lourde tâche de la mettre à jour dans la mesure du possible. Voilà pourquoi

1. Lire p. 97 « von der Tann, et non von der Thann. »

surtout je me refuse énergiquement à « revenir à la saine méthode », qui consisterait, aux yeux de votre savant collaborateur, à donner aux lecteurs français une traduction aussi vieillie que l'original, dût *notre* Marquardt lui sembler plus « médiocre » encore. Aussi bien, quelque « déplacés » qu'ils puissent paraître, notre tome second, actuellement sous presse, contiendra-t-il encore beaucoup plus de renseignements bibliographiques et autres que le premier, et si, au cours de l'impression, quelque travail était publié ayant trait à notre sujet qui parvint à notre connaissance, ce qui est fort probable, M. Cagnat peut être dès à présent assuré qu'il le trouvera consigné dans nos notes. Au surplus, je tiens personnellement à exprimer ma reconnaissance à M. Cagnat pour les longues et inutiles critiques qu'il s'est donné la peine de formuler. De toutes parts, en effet, en France comme à l'étranger, en Allemagne même, où le défaut d'impartialité était ici particulièrement à redouter, nous avons reçu les témoignages et les encouragements les plus flatteurs. Il y a plus : plusieurs membres de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques; Académie des Inscriptions) ont poussé la bienveillance jusqu'à nous affirmer que notre « orgie d'additions » et notre « fantasia, comme on dit en Afrique », rendraient les plus réels services au public français. Il y avait bien là de quoi égayer notre modestie, et je me permets d'adresser à M. Cagnat mes plus sincères remerciements pour être venu juste à temps jeter une note discordante dans ce concert, à coup sûr immérité, mais unanime, d'éloges. Je n'insisterais pas autrement, si je n'avais à cœur d'être, moi aussi, utile aux lecteurs de la *Revue critique* en leur signalant deux erreurs commises par M. Cagnat. L'une résulte de sa dernière observation (p. 5, dernier alinéa). M. Cagnat articule ce grief « commun à tous les volumes de la traduction », que les traducteurs indiquent les renvois à certains passages de Marquardt à la fois d'après l'édition française, « quand la traduction est faite », et d'après l'édition allemande, « pour toutes les parties non traduites ». Or, s'il avait lu, « la plume à la main », notre premier volume de traduction, sa critique se fût certainement spécialisée. Nous avons *toujours* pris soin d'indiquer si le renvoi était fait à l'édition allemande ou à l'édition française, de telle sorte que l'« inconvénient » et l'incohérence qu'il relève ne nous touchent en rien. Quant à l'autre erreur, elle est beaucoup plus grave, et je suis d'autant plus à l'aise pour la dénoncer, qu'ici c'est aux ouvrages de droit en général que M. Cagnat fait le procès. « Pour conformer les citations à de mauvaises habitudes que l'on suit encore, je ne sais pourquoi, dans les ouvrages de droit, écrit M. Cagnat, MM. W.-L. ont corrigé Marquardt dans ses citations. Là où celui-ci a mis par exemple : *Dig.*, L. 1, 21, § 4, ce qui est clair (!) et permet de trouver aisément (!!!) le passage voulu dans un Digeste, MM. W.-L. écrivent : Paul., L. 21, § 4, *Ad municip. et de inc.*, D., L. 1, ce qui est on ne peut plus embrouillé, ne serait-ce que parce que L signifie à la fois *Lex* et *quingaginta*. » Je maintiens que MM. W.-L. ont raison de corriger Marquardt et d'écrire avec les ouvrages de droit incriminés comme ils le font et j'avoue qu'une pareille critique m'ébranlerait plus de la part d'un romaniste que de celle de M. Cagnat à qui, puisqu'il veut bien m'en procurer l'occasion, je suis heureux de donner un renseignement qu'il confesse ignorer : c'est que les jurisconsultes ont d'excellents motifs pour citer de la sorte les passages par eux visés des Pandectes. Adopter le procédé de Marquardt, c'est courir la chance de fréquentes erreurs, et si M. Cagnat se doutait de toutes celles qui ont été relevées par nous, il reconnaîtrait sans doute la supériorité de l'autre mode. En suivant ce dernier, évidemment plus long, on a le double avantage d'une grande clarté, quoi qu'il en dise, et d'une précision à l'abri de tout danger, même de fautes typographiques. Le lecteur sait d'abord de qui émane la Loi dont il s'agit ; il sait ensuite, — et c'est là le point essentiel, — à quel titre elle appartient. De telle manière que si, par le résultat d'une incorrection quelconque, le numéro de la Loi,

le livre ou le titre du Digeste, quelquefois même tous les trois, sont faussement cités, grâce à l'indication de la rubrique du titre et du nom du jurisconsulte, il arrivera sans trop de peine à retrouver le fragment qu'il désire consulter, ce qui lui est impossible avec l'autre méthode. Quant à l'amphibologie qui résulte de l'emploi de la lettre L, suivie du n° de la Loi et de la transcription de la rubrique, elle n'existera jamais dans l'esprit du jurisconsulte, j'en puis donner l'assurance à M. Cagnat. Et, de même qu'un épigraphiste, lisant à la fin d'une inscription cette formule si fréquente : L. D. D. D., ne songera pas à traduire L. par *lege, libero, liberto* ou *quinquaginta*, mais bien par *loco*, ainsi l'homme de droit ne s'ingéniera pas comme à plaisir à chercher laborieusement dans un Dictionnaire tous les mots commençant par L, ou le sens numérique qu'il convient d'attacher à ce signe, pour attribuer à cette lettre la signification de l'un d'eux,... sauf la bonne ¹. — Louis-Lucas.

RÉPONSE DE M. CAGNAT

Je n'ai rien à ajouter ni à retrancher à mon article du 7 juillet dernier. Libre à M. Louis-Lucas de croire que sa traduction est réussie et que la méthode qu'il suit est la bonne. — René CAGNAT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 août 1890.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République, par lequel l'Académie est autorisée à accepter le legs universel qui lui a été fait par M. Eugène Piot.

M. Ravaissou achève la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

De l'étude de la statue, des fragments qui en dépendent et de la configuration de la base, il résulte, dit M. Ravaissou, qu'elle était groupée avec un second personnage, sur l'épaule duquel posait sa main gauche et vers lequel s'élevait sa main droite. Ce personnage, d'après la comparaison de nombreux monuments antiques, était semblable à la statue du Musée du Louvre qu'on a longtemps pris pour un Achille et qui est en réalité un Mars. La composition primitive, dont la statue trouvée à Milo est la copie, représentait Vénus apaisant et peut-être désarmant le dieu de la guerre. Elle dut avoir pour premiers auteurs Alcamène et Phidias. On l'appelait la Vénus des Jardins, parce qu'elle était placée dans la région d'Athènes ainsi dénommée, comprenant le Céramique et l'Académie, où étaient ensevelis les morts illustres et où l'on élevait, comme en leur présence, la jeunesse. Le Mars Borghèse porte à la jambe droite l'anneau qu'on mettait aux captifs. Cette particularité doit faire reconnaître ici, divinisé en Mars, Thésée, fondateur et patron d'Athènes, qui avait subi, pour délivrer ses concitoyens, un esclavage volontaire.

Le groupe, ajoute l'auteur du mémoire, conforme, dans sa composition, et aux idées d'apothéose que rappellent presque tous les monuments funéraires de l'antiquité, et à l'idée qu'elle se faisait de l'héroïsme, représentait donc, par l'union de Vénus identifiée, comme elle l'était souvent, avec Proserpine, et de Thésée, transformé en Mars, la divinisation finale, couronnement de la vie héroïque. Aussi en fit-on, pendant des siècles, des imitations destinées à orner des sépultures.

M. Maspero communique un rapport de M. René de la Blanchère, directeur du service des antiquités et des arts dans la régence de Tunis, sur les fouilles exécutées par les soins de ce service depuis le commencement de l'année 1890. Sept chantiers ont été ouverts, savoir : à Tabarka, au Bardo, à Bulla Regia, à Bicharna, à Sousse, à Gafsa et à Mahédia. Cette campagne de fouilles est certainement, dit M. de la Blanchère, la plus fructueuse qui ait jamais été faite en Afrique et une des plus heureuses que l'archéologie française ait mené dans ces derniers temps en aucune partie du monde antique.

M. Menant communique à l'Académie la traduction d'un passage des inscriptions hétéennes de Hamath, qui avait résisté jusqu'ici aux tentatives d'interprétation de ses devanciers. Cette traduction, dit-il, est d'autant plus importante qu'elle complète le sens général de l'inscription et qu'elle apporte la confirmation de la lecture du nom de la ville de Kar-Kemis (Kar-Kamis), que M. Menant avait présentée dans une séance précédente.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Maspero : — 1° LORET (V.), *les Flûtes égyptiennes antiques* (extrait du *Journal asiatique*); 2° LORET (Cl.), *Recherches sur l'orgue hydraulique* (extrait de la *Revue archéologique*).

1. M. Weiss s'associe pleinement et sans réserve à cette réponse et joint son nom au mien.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France. — Mémoire de Fr. KLUGE sur l'histoire la plus ancienne des dialectes germaniques dans le Grundriss der Germanischen Philologie de PAUL. — MURET et CHABOUILLET, Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. — NUTT, Celtic myth and saga (dans le n° 11 du Folklore). — OSTHOFF et BRUGMANN, V^e partie des morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. — Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo ex libro Armachano, II, p. p. P. E. HOGAN (le glossaire est une des plus importantes contributions à la lexicographie du vieil irlandais qui se soient produites depuis plusieurs années). — HOLDER, Altceltischer Sprachschatz (l'impression de ce grand travail est commencée). — Le nom d'homme Arda. — L'inscription gauloise du menhir du Vieux-Poitiers et les mémoires de MM. LIÈVRE et ERNAULT.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 3 : CAPPERON, Lamartine parlementaire, 1834-1848. — G. BERTRAND, La réforme de la législation des cabarets en Alsace-Lorraine, — MARCÉ, La cour des comptes italienne (suite). — ZOLLA, Le budget des grandes routes en France (suite et fin). — P. de QUIRIELLE, Pie IX et l'église de France. — POINSARD, Introduction à l'étude de l'économie rurale. — *Analyses et comptes-rendus* : LEBON, Etudes sur l'Allemagne politique (intéressant). — Jules FERRY, Le Tonkin et la mère patrie (plaidoyer, qui vient à son heure). — LÉVY-BRUHL, L'Allemagne depuis Leibniz (très suggestif et original). — La vie politique à l'étranger, année 1889. — PLANTET, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (cp. *Revue*, n° 29). — La Réforme sociale et le Centenaire de la Révolution. — MACLEOD, The theory of credit, I. — Fr. de PRESSENSÉ, L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (plein d'intérêt et d'enseignement). — DOMERGUE, La révolution économique. — BLOCK, Les progrès de la science économique depuis Adam Smith. — De COURCY, Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France (cp. *Revue* 1889, n° 15). — Marquis de Vogüé, Villars (cp. *Revue* n° 11). — LIOY, La philosophie du droit. — M. MONNIER, Des Andes au Para. — GEBHART, L'Italie mystique (suite de tableaux curieux, colorés, harmonieux, mais n'est pas un livre). — S. LUCE, La France pendant la guerre de Cent-Ans, épisodes historiques et vie privée au xiv^e et au xv^e siècle (encore une série de tableaux séparés, et non pas un livre suivi). — Max LECLERC, Lettres du Brésil (observations sérieuses et clairvoyantes, (cp. *Revue*, n° 26, p. 518).

Annales de l'Est, n° 3, juillet 1890 : E. KRANTZ, Alfred de Musset (leçon d'ouverture). — DEBIDOUR, Le général Fabvier (suite). — NERLINGER, Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace. — Ch. PFISTER, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile. — *Variétés* : LEMERCIER, Sur un passage du Phédon, 69 A, B. — *Bibliographie* : DE LA VILLE DE MIRMONT, La Moselle d'Ausone, édit. crit. (cp. *Revue*, n° 10). — O. BERGER-LEVRAULT, Les costumes strasbourgeois édités au xvii^e siècle par Fr. Guill. Schmuck et au xviii^e siècle par ses fils, reproduits en fac-similés (cp. *Revue*, 1889, n° 52). — LAUGEL, Henry de Rohan, son rôle politique et militaire sous Louis XIII (cp. *Revue* n° 11). — THIRIET, L'abbé L. Chatrian, sa vie et ses écrits. — Amours et voyages. — Recueils périodiques et savantes. — Chronique de la Faculté des lettres de Nancy (126 étudiants, dont 13 correspondants; 30 aspirants à la licence littéraire, 6 à la licence philosophique, 7 à la licence historique, 9 à la licence d'allemand, 23 au certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand; 19 aspirants à l'agrégation de grammaire, 5 à l'agrégation de philosophie, 7 à celle d'histoire, 12 à

celle d'allemand, 2 à celle de l'enseignement secondaire spécial, 6 vers).

La Révolution française, n° 1, 14 juillet 1890 : A nos lecteurs (la Revue devient la propriété et l'organe de la société de l'histoire de la Révolution. Elle sera envoyée gratuitement à tous les membres adhérents de la Société. Le prix de l'abonnement annuel pour les autres personnes, reste fixé à 20 fr. Rien n'est changé au titre, ni au programme, ni à la méthode.) — Edme CHAMPION, L'unité nationale et la Révolution. — AULARD, La diplomatie du premier Comité de salut public : Suisse, Genève et Valois. — Et. CHARAVAY, Le général Fromentin. — ROBIGNET, Documents inédits : la correspondance de Bailly et de La Fayette. — *Chronique et bibliographie* : Liste des membres de la Société de l'histoire de la Révolution (comprend 142 noms). — TOURNEUX, Bibliogr. de l'hist. de Paris pendant la Révol. I ; TURTEY, Répertoire général des sources manuscrites de l'hist. de Paris pendant la Révol. I (Deux beaux travaux que nul historien de la Révolution ne pourra se dispenser d'avoir sur son bureau et sous sa main. Ces deux œuvres sœurs se répondent et se complètent harmonieusement; elles forment les deux parties d'un monument bibliographique qui, une fois achevé, sera un des types les plus remarquables de l'érudition contemporaine). — Mgr. de SALAMON, Mém. inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution, 1790-1801, p. p. BRIDIER (cp. *Revue*, n° 30).

Revue de Belgique, n° 7, 15 juillet : de LAVELEYE, Le congrès des chemins de fer. — NAVEZ, Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre (fin). — POTVIN, Les syndicats professionnels et agricoles. — *Essais et notices* : VALLIN, La lucha por los nacionalidades; Te WINCKEL, Les évolutions du « nederlandsch » (dans le Grundriss der german. Philologie de Paul); Léon de MONGE, Etudes morales et littéraires; Recensement général de Buenos-Ayres; LUZAC, De landen van Overmaze, inzonderheid sedert 1662.

The Athenaeum, n° 3274 : P. Hume BROWN, George Buchanan, humanist and reformer (bon livre sur un homme qui fut « a cold, hard-headed, far-seeing opportunist »). — The Journal of Marie Bashkirtseff, translated by Mathilde BLIND. — CAIRD, The critical philosophy of Immanuel Kant, 2 vols. — Sir Charles WILSON, Lord Clive (utile et impartial exposé, fait partie de la collection des « English men of action »). — Les contes moralisés de Nicole Bozon, p. p. Miss L. Toulmin SMITH, et P. MEYER (excellente publication d'un texte important à beaucoup d'égards). — Stanley LANE-POOLE, The barbery corsairs (plein de vie et de vigueur, mais composé par un gallophobe). — Shakspeare's Sonnets edited with notes and introduction by Thomas TYLER (« marks an important stage on the progress of Shakspearean criticism. »), — Philological literature : TISDALL, Simplified Grammar, and Reading Book of the Panjabi language; Records of the past, new series, vol. II, p. p. SAYCE; Irish ms. series, etc. — MAHAN, The influence of sea-power upon history 1660-1783. — A Malagasy Maud (Oliver). — The Bishop of London transcript. (Phillimore) — Another Goethe anecdote (H. Schütz Wilson). — The Dies iræ in English (Warren). — Ecclesiasticus and the Wisdom of Solomon. — Raverty's Notes on Afghanistan. — MONKHOUSE, The earlier English water-colour painters. — WALDSTEIN, catalogue of casts in the Museum of classical archaeology, Fitzwilliam Museum, Cambridge. — Notes from Pisidia (Ramsay et Hogarth). — Louis ENGEL, From Handel to Halle, biographical sketches. — HAIGH, The Attic theatre; DUMON, Le théâtre de Polyclète.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EU-
ROPE, par E. PARMENTIER. Un volume in-18..... 3 fr.

DIPLOMATIE DE L'ANCIENNE RUS-
SIE, par SERGE DE WESTMAN. In-8 1 fr.

LES ACTES DES MARTYRS DE L'ÉGLISE COPTE
ÉTUDE CRITIQUE PAR E. AMÉLINEAU

Un beau volume grand in-8..... 10 fr.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION ANTIQUE

Par M. le colonel G. DE LA NOÉ

1^{er} fascicule. *Fortification préhistorique et fortification gauloise.* In-8.
planches..... 3 fr. 50

2^e fascicule. *Fortification romaine.* In-8, planches..... 3 fr. 50

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 août : Lettres de Michelet, de Quinet et d'Hippolyte Carnot à Marc-Dufraisse. — ROUVIÈRE, Le général de Ménard. — Un débat sur Danton au Sénat. — BORNAREL, Danton collaborateur de Barère.

Bulletin critique, n° 15 : MASPERO, Les contes populaires de l'Égypte ancienne (recueil renfermant dix contes complets et six fragments). — MASPERO, L'archéologie égyptienne (livre de bonne et saine vulgarisation, qui expose clairement des notions précises sur les arts et l'industrie en Égypte). — The IV Book of Thucydides, p. p. RUTHERFORD (tentative intéressante — comme exercice de philologie — d'un élève de Cochet). — CELLARIER, Rapports du relatif et de l'absolu. — MÜNTZ, Les archives des arts, recueil de documents inédits ou peu connus, 1^{re} série (ne contient que des matériaux bruts, des documents enfilés les uns au bout des autres, mais se lit avec intérêt et profit; premier volume d'une série dont il faut souhaiter la durée). — L. HAVET, La simplification de l'orthographe; M. BRÉAL, La réforme de l'orthographe française. — LE GOFFIC et THIEULIN, Nouveau traité de versification française. — Voyage d'Alain Desprez, recteur de Saint-Julien de Vouvantes à Brioude, 1710.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIII, 4^e livre : L. PARMENTIER, Une correction au texte de Thucydide, I, 11. — *Comptes rendus* : Quicherat et Daveluy, Dictionn. latin-français, nouv. éd. p. p. CHATELAIN (œuvre sensiblement améliorée). — CASTELEIN, Cours de philosophie, II. — Dissertations académiques publiées par G. KURTH, 1^{er} fascicule. (Deux travaux : DONY, l'auteur unique des vies des saints Amat, Romaric et Arnulphe; BACHA, Etude biographique sur Eginhard.) — Annales de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, I, 1^{er} fasc. (trois travaux : LECLÈRE, L'élection du pape Clément V; VERERUYSE, La chronique d'Albert d'Aix; WODON, Le wergeld des Romains libres chez les Ripuaires). — Prou, Manuel de paléographie latine et française du VI^e au XVII^e siècle (bien supérieur à Chassang par la méthode, par l'abondance des renseignements, par la sûreté des informations et le soin apporté à l'exécution; divisions très nettes; doctrine sobre et puisée aux bonnes sources). — BONJEAN, L'hypnotisme. — JASPAR, Grieksche Spraak Kunst (conscientieux travail; quelques points exigent une revision très attentive). — HARRISSE, Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français (la question est close). — ENGELMANN, Bilderatlas zu Ovids Metamorphosen (malgré des critiques de détail, rendra un vrai service aux étudiants et aux professeurs de l'enseignement secondaire). — KOCH, Griechische Schulgrammatik, 13^e édit. (excellent; quelques modifications à faire encore). — Varia (De Ceuleneer).

The Academy, n° 951 : MAHAN, The influence of sea-power upon history 1660-1673. (Remarquable et très intéressant.) — DRIVER, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel. — Th. WOOD, The Rev. J. G. Wood, his life and work. — Historical books : BRIDGETT, Blunders and forgeries, historical essays; FERGUSON, Cumberland, Col. MALLESON, Akbar. — General Plantagenet Harrison. — Memorial to the author of « John Halifax, gentleman. » — Shakspeare's sonnets in Italy. — A memorial to Richard Jefferies. — Notes from Rennes (W. Stokes.) Cockney (Max Müller). — Old-French encrement et la goule d'aoust (Paget Toynbee). — Hetman and Hauptmann (Krebs). — Fitzgerald's Omar Khayyam. — SALMONÉ, An Arabic-English Dictionary on a new system. — Philology notes. (A DARMESTETER, et HATZFELD, Dictionnaire général de la langue française, 1^{re} fascicule). — P. de NOLHAC, La reine

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36-37

— 8 septembre 15 septembre —

1890

Sommaire : 387. WARTON, Etymologie latine. — 388. HÜBNER, La domination romaine dans l'ouest de l'Europe. — 389. Th. MÜLLER, Le conclave de Pie IV. — 390. Catherine de Ricci, Lettres, p. p. GHERARDI. — 391. WEISS, La Chambre Ardente. — 392. NÈVE, La Renaissance en Belgique. — 393. VERNIÈRE, Courses de Mandrin dans l'Auvergne. — 394. JOUBERT, Les Constantin, grands prévôts d'Anjou. — 395. BOUVY, Pietro Verri. — 396. FAX, Journal d'un officier de l'armée du Rhin. — Chronique.

387. — **Etyma Latina**, an etymological Lexicon of classical Latin, by Edward Ross WHARTON, M. A., fellow and lecturer of Jesus College, Oxford. — London, Rivingtons, MDCCCXC. Pet. in-8, xxxiv-152 pp.

M. Wharton, que ses pénétrantes recherches sur la grammaire historique et notamment sur la phonétique du latin ont mis hors de pair en quelques années, nous donne aujourd'hui le résumé de ses travaux, sous la forme d'un dictionnaire étymologique aussi court que complet, accompagné d'un aperçu sommaire de la phonétique du langage indo-européen et des langues qui en sont issues. Ce petit volume, maniable, solide, d'une netteté typographique irréprochable, est à tous égards le bienvenu. C'est affaire à la librairie anglaise de joindre ainsi l'élégance de la forme à l'excellence du fond. Les têtes d'articles, rigoureusement rangées par ordre alphabétique, sont rapportées à leur origine probable et rapidement rapprochées de leurs principaux congénères indo-européens : jamais de superflu, mais tout l'essentiel ¹, et une concision de rédaction qui, sans nuire à la clarté, fait tenir en trois lignes la matière d'une longue discussion. Bon memento pour les dérivations déjà connues, le livre en contient aussi beaucoup de nouvelles : la plupart sont discutables — on ne fait plus rien d'original qu'à ce prix — mais parfaitement scientifiques; quelques-unes, peu convaincantes (*amô*, *fore*, *parricîda*) ou même inintelligibles (*formîca*); plusieurs, d'une heureuse et frappante simplicité (*abundô*, *edepol* ², *famês*, *pulcer*, *vitricus*).

Concision et nouveauté, ce sont là deux qualités qui, sans s'exclure, ne vont pas ensemble sans un assez grave inconvénient, et M. Wh. ne se l'est certainement pas dissimulé, mais il a dû s'y résigner. Sur

1. Il y a pourtant quelques lacunes : ainsi *mûniô* et *pûniô* sont omis, à dessein sans doute en tant que verbes dérivés; mais, si par hasard le débutant ne s'avise pas de songer à *moenia* et à *poena*, il ne se tirera point d'affaire.

2. Finale détachée du juron complet « *E Castor ed* (= *et*) *e Pol*, O Castor et ô Pollux ».

chaque mot il ne donne jamais qu'une étymologie, y en eût-il quatre ou cinq aussi plausibles. Rien de mieux pour les vétérans de la linguistique, qui, en la lisant, ont les autres présentes à la mémoire, ou savent au besoin où les trouver. Mais les étudiants, à qui spécialement le livre est dédié, qui les avertira que telle dérivation fournie par leur guide n'est pas la seule proposée, n'est peut-être point la vraie, en tout cas doit être discutée, contrôlée avec soin, tenue provisoirement pour hypothétique ¹? La forme de l'enseignement qu'ils reçoivent les invite trop à devenir *homines unius libri*. Il faut donc leur dire en toute franchise que l'usage quotidien de ce précieux lexique ne les dispense point de recourir souvent à d'autres ouvrages, tels que les *Grundzüge* de Curtius — mis au point, bien entendu, en ce qui concerne la phonétique — ou le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly. Il ne leur est point permis d'ignorer que certains linguistes assimilent *serô* à ἑρμ et *glória* au sk. *čravyšā*, dussent-ils même, quand ils le sauront, préférer ces vieilles dérivations à celles de leur auteur; et, pour ma part, j'avoue que je ne me sentirais pas le cœur de les en blâmer.

La même raison, entre mille autres, empêche d'entrer dans l'examen détaillé des dérivations proposées par M. Wh. : quand, par exemple, on le voit rattacher *cella* à *cêlô*, on ne peut savoir s'il ignore ou s'il repousse l'étymologie récente *cella* = * *cêlla* = * *cêrula* ² « fragment de cire (dans un rayon de miel) ». Mais, *a priori*, c'est la seconde présomption qui doit l'emporter; le savoir et la conscience de l'auteur nous en sont garants.

C'est avec une vive satisfaction qu'on voit se multiplier les livres destinés à répandre en Angleterre la connaissance, le goût et les saines méthodes de la grammaire comparée. L'ambition de M. Wharton est plus haute, et il la justifie : les indogermanistes de tous pays lui sauront gré de ce qu'il leur apprend, leur suggère ou leur rappelle ³.

V. HENRY.

1. Le défaut est atténué par la liste des trois cent soixante dérivations *nouvelles* que l'auteur a dressée dans sa préface; mais il subsiste tout entier pour les cas nombreux où l'auteur cite exclusivement une des étymologies anciennes, sans donner aucune raison de sa préférence ni même avertir qu'il en existe d'autres (un simple signe, tel que « pb. » signifiant « probable », eût pu suffire à mettre en garde le lecteur et à distinguer les rapprochements conjecturaux de ceux qui sont absolument sûrs). Que dire enfin des cas, fort rares, il est vrai, où l'auteur semble trop céder à l'attrait de la nouveauté et lui sacrifier un peu la vraisemblance?

2. *K. Z.*, XXIX, p. 192.

3. Au nombre des incontestables mérites de M. Wh., je dois mentionner la notation de la vraie quantité latine, souvent si difficile à reconnaître quand la voyelle est en position, v. g. *fôrma*, *fortássis*, *órno*, *véstibulum*, etc.

388. — E. HÜBNER. *Römische Herrschaft in Westeuropa*. Berlin, 1890, in-8, chez W. Hertz, 296 pages. (6 marks).

Le titre que M. Hübner a inscrit en tête de son livre ne donne pas une idée exacte du contenu. On pense, avant de l'ouvrir, que l'on va y trouver un tableau d'ensemble sur le développement de l'occupation et de la civilisation romaines dans l'ouest de l'Europe, quelque chose comme des chapitres détachés d'une *Histoire romaine*, écrits largement, à la manière de M. Mommsen. Il n'en est rien. Le vrai titre de l'ouvrage devrait être *Mélanges d'Histoire et d'archéologie*. M. H. a repris un certain nombre des articles qu'il a composés depuis quelque trente ans ; il les a mis au courant et en a fait un volume. On se tromperait aussi si l'on cherchait dans ce livre un travail de science pure ; c'est plutôt un écrit de vulgarisation scientifique ; la preuve en est que M. H. n'a pas introduit une seule référence dans le corps de l'ouvrage ; il signale seulement, au début de chaque chapitre, les articles principaux parus sur le sujet. Il n'y est question que de trois provinces de l'empire romain, la Bretagne, la Germanie et l'Espagne, celles que l'auteur a étudiées plus spécialement, soit parce qu'il est allemand, soit parce qu'il a rédigé le recueil des inscriptions latines qui y ont été trouvées. (*Corp. insc. lat.*, t. II et VII.) Il est inutile de dire que la lecture du volume est fort instructive. M. H. est trop connu pour qu'il soit utile d'insister ; nul ne peut parler avec plus d'autorité que lui de l'Espagne et de la Bretagne romaines. Il suffira d'indiquer ici la suite des sujets qu'il a abordés. Le chapitre I^{er} traite de la Bretagne. L'auteur raconte les destinées de cette île depuis sa soumission jusqu'à la fin de la domination romaine dans le pays, en insistant surtout sur la description du *vallum* d'Adrien et de celui d'Antonin. Un paragraphe spécial est consacré à Mars Thingous, signalé par une inscription de Borcovicium, et, à ce propos, aux dieux dont les auxiliaires gaulois et germains amenèrent avec eux le culte en Bretagne. Au chapitre II, il est question du *limes* de Germanie et du développement des différentes villes romaines de la région. Dans un appendice, M. H. a émis des réflexions intéressantes sur Arminius, particulièrement sur son nom. Le dernier chapitre, qui m'a paru supérieur aux autres, sans doute parce que les sujets qui y sont traités m'étaient plus étrangers, a trait à l'Espagne. M. H. s'arrête successivement sur Tarragone, avec ses murs primitifs qui remontent aux Ibères ; sur les Baléares et sur Litanía, ville de Lusitanie. Le livre se termine par la description d'une tasse d'argent (*C. I. L.*, II, 2917), dont j'aurais souhaité trouver une reproduction à côté de la description, et par quelques réflexions instructives sur les eaux minérales de l'antiquité.

R. CAGNAT

389. — Dr. Theodor MÜLLER. **Das Konklave Plus IV**, 1559. 1 vol. in-8, VII-278 pages. Gotha, Andr. Perthes, 1889.

Dans son livre, à la fois d'une érudition si solide et d'une lecture si agréable, sur le cardinal Carlo Carafa, M. Georges Duruy nous résumait naguère l'histoire du conclave, qui fut réuni le 5 septembre 1559, à la mort de Paul IV et qui se termina le 26 décembre, par l'élection du cardinal Gianangelo Medici (Pie IV). Mais le brillant écrivain ne voulait nous donner qu'un récit sommaire de cette assemblée; il se contenta par suite de reproduire les détails fournis par Bromato (*Storia di Paolo IV*), par Pallavicino (*Istoria del consilio di Trento*) et surtout par les *Mémoires d'Estat* réunis par Ribier et publiés à Paris en 1666. Il laissa de côté d'autres pièces de premier ordre, par exemple celles que Petrucelli mit en œuvre dans son *Histoire diplomatique des conclaves*, les rapports envoyés au roi des Romains, Ferdinand, par son député à Rome, Thurm, et publiés en partie par Sickel (*Zur Geschichte des Konzils von Trient*), enfin les dépêches adressées à Philippe II par son représentant à Rome, Vargas, et éditées par Döllinger-Heine (*Beiträge zur politischen, kirchlichen und Kulturgeschichte der letzten sechs Jahrhunderte*). En s'appuyant sur tous ces documents et sur une série de lettres inédites trouvées aux archives de Simancas¹, M. Théodore Müller nous fait aujourd'hui un récit complet, peut-être trop complet, du fameux conclave de 1559. Il nous montre successivement quelle était la situation du Saint-Siège, sous Paul IV; quel plan formèrent les diverses puissances catholiques, au moment de la mort de ce pape; quels candidats se disputèrent sa succession. Puis il entre dans le récit des opérations électorales. (Peut-être ici sa narration eût-elle gagné en netteté, s'il nous avait dit d'une manière générale quelles règles l'on suivait lors de la nomination du souverain pontife). Pendant près de quatre mois, quarante-huit cardinaux enfermés dans le Vatican avec environ cent cinquante conclavistes, n'ont d'autre occupation que de désigner un pape. En dépit des règlements, ces cardinaux entretiennent une correspondance active avec leur souverain; par la fenêtre de leurs cellules, ils communiquent avec les représentants de leur pays. L'on peut s'imaginer par suite combien d'intrigues furent nouées, combien de ruses furent inventées, combien de pièges furent tendus. Et cela se passait à un moment où la Réforme triomphait en Allemagne et où Calvin était encore en vie! Tantôt un candidat français, tantôt un candidat espagnol semble l'emporter; puis le lendemain tout est à recommencer. Enfin, de guerre lasse, l'on s'accorde à élire un cardinal, auquel l'on n'avait pas songé au début, mais qui rallia tous les suffrages autour de

1. Nous signalons à M. M. une relation inédite de ce conclave, due à l'un des cardinaux présents, probablement au cardinal de Guise, et qui se trouve à la bibliothèque nationale de Paris, fonds français, n° 6617, fol. 73. M. de Ruble s'est servi de cette relation dans son histoire du *Traité de Cateau-Cambrésis*. Paris, Labitte, 1889, p. 100.

son nom, à cause de son honnête médiocrité et de son grand âge. Il faut lire dans M. Müller le journal exact du conclave ; je connais peu de récits aussi instructifs et plus propres à faire réfléchir. Un dernier chapitre retrace la vie de Pie IV jusqu'au jour de sa nomination ; il ne dépasse pas un volume très étudié, assez bien conduit, qui eût toutefois gagné à être un peu réduit.

Ch. PFISTER.

390. — **Le lettere di Sancta Catarina de' Ricci** fiorentina religiosa domenicana in S. Vincenzio di Prato alla famiglia con la giunta di alcune altre raccolte da Cesare Guasti e pubblicate per cura di Alessandro GHERARDI. Firenze, coi tipi di Mariano Ricci, via san Gallo, n° 31, 1890. 1 vol. in-12 de xxix-406 p.

Sainte Catherine des Ricci jouit d'une si grande renommée en Toscane que sa vie a été plusieurs fois écrite, et que diverses parties de sa correspondance ont déjà vu le jour en 1846 et 1861. Aux lettres qui le voient aujourd'hui pour la première fois, quelques-unes des précédentes ont été jointes, parce qu'elles avaient été corrigées avant la publication, non pas, comme les *Pensées* de Pascal, pour que rien ne s'y trouvât qui ne pût concourir à édifier les fidèles, — il ne se trouve dans les missives de sainte Catherine des Ricci rien que d'édifiant, — mais par un scrupule exagéré d'académicien de ne donner son *exeat* à aucun terme qui ne parût d'une irréprochable noblesse. On avait, par exemple, fait disparaître les mots *pantoufles*, *souliers*, *bas* et autres semblables, pour les remplacer par le mot générique, mais peu explicatif, de *vanités*. Notre respect actuel pour les textes ne permettait pas de tolérer plus longtemps, même dans le passé, de telles libertés.

Le recueil ainsi constitué contient quatre cent trente-trois lettres adressées aux parents et aux amis de la sainte religieuse qui les écrit, et je n'ai pas besoin de dire quelle confiance il doit inspirer, puisque c'est l'impeccable Alessandro Gherardi qui a pris, après la mort de son chef et ami Cesare Guasti, le soin de cette publication.

Pour se rendre compte de l'intérêt qu'elle présente, il faut se rappeler qui et quelle était sainte Catherine des Ricci. Issue d'une des plus illustres familles de Florence, qui avait longtemps tenu tête aux Albizzi dans la période oligarchique de la République florentine, ayant trois frères et une sœur du premier lit, dont elle était, quatre frères et cinq sœurs du second, elle était entrée en religion ; elle faisait profession en 1536, quoique sa marâtre fût une mère. Dans les familles nombreuses, le couvent était un bon moyen de débarras : quatre des sœurs de Catherine y entrèrent comme elle, après elle et auprès d'elle.

Sa célébrité tient à ses extases. C'est une Louise Lateau avant la lettre. Elle est malade d'hydropisie, voit Savonarole en vision et est par lui guérie deux fois. Pendant douze ans elle a, toutes les semaines, l'extase de la Passion, avec stigmates. Son immobilité durait vingt-huit heures. Elle n'en sortait que pour mouvoir son bras et bénir, si quelque assis-

tant demandait par son intermédiaire la bénédiction de Dieu. On avait commencé par se demander si c'était de Dieu ou du Diable qu'elle était possédée; mais le doute n'avait pas duré longtemps. Chaque fois qu'elle devait communier, on en était averti par un parfum des plus agréables qui sortait de son corps. Bientôt même, sans communier, elle parfumait le couvent. Jésus, le divin rédempteur, lui avait ôté son cœur pour lui en donner un nouveau formé sur le modèle de celui de la Vierge. C'était bien avéré. Elle avait une puissance miraculeuse pour convertir les pécheurs. Le Christ et la Vierge avaient avec elle de grandes familiarités. Ils la prenaient dans leurs bras et la couvraient de caresses. Les anges et les saints venaient l'entretenir dans sa cellule avec un abandon tout fraternel, « comme si, déjà, dit le père Bayonne, un de ses biographes, elle leur eût appartenu ». Des vierges martyres des temps héroïques du christianisme venaient aussi lui rendre visite.

On ne pouvait faire moins que de la nommer prieure. Il paraît qu'elle gouverna très bien son troupeau, qu'elle exerça même une action bienfaisante au dehors, et, ce qui est curieux, qu'elle obtint de Dieu, sur sa prière, d'être délivrée des effets extérieurs de ses extases. Morte, elle fit plus tard de nombreuses apparitions dans son couvent, et, selon l'usage, constaté par les hagiographes pour tant d'autres saints, de non moins nombreux miracles.

On comprend, dès lors, le genre d'intérêt que peuvent présenter les lettres familières d'une personne si fort avant dans les grâces du Seigneur. Elle y donne sans doute des conseils relatifs aux devoirs de la vertu et de la religion; mais pas trop fréquents, ni trop longs, en vérité. C'est une femme, c'est une sœur qui ne se désintéresse pas des siens, qui leur montre sa tendresse, sa sollicitude, et descend aux moindres détails. Ces Italiens, quoiqu'ils nous aient donné saint François d'Assise, ne se perdent pas dans le mysticisme, comme tant d'autres en diverses nations. Elle fait aux siens des cadeaux, rajeunit ou renouvelle leur linge, leur garde-robe, s'occupe de leur santé, s'inquiète de ne pas recevoir de leurs nouvelles, en demande au tiers et au quart. Envers son plus jeune frère, son demi frère Vincenzo, qui a vingt-deux ans de moins qu'elle, et qui est orphelin depuis ses premières années, elle est une véritable mère, elle administre les biens de ce Benjamin, fait pour lui des rentrées, passe pour lui des contrats. Quand il est sur le point de se marier, elle veut sans doute qu'il traite l'affaire avec le cœur, mais elle veut surtout qu'il fasse « les choses claires », qu'il ne « laisse pas son bien à un autre », et qu'il « ne faiblisse pas dans ce qui est juste ». Elle travaille avec ardeur au trousseau de la mariée, comme si elle n'avait pas autre chose à faire. Elle parle à tout instant de chemises à coudre ou à raccommoder, de collerettes, de coiffes, de torchons. Comme cette belle-sœur est jeune et sans expérience, elle lui recommande de ne rien gaspiller, de ne rien laisser perdre; elle lui envoie un tas de recettes pour les indispositions et maladies; elle prépare le trousseau.

seau du bébé à venir; elle cherche la nourrice; elle sait, quoique n'ayant pas eu d'enfant, quoique n'ayant jamais ressenti, assure-t-on, « l'aiguillon de la chair », comment il faut s'y prendre pour que le nouveau-né ne se torde pas les jambes; elle demande s'il ne veut rien de sa tante. Le père est-il absent pour les affaires de sa banque, elle console et rassure sa belle-sœur, malgré sa propre et vive inquiétude. Tonino, écrit-elle une fois, ne veut pas rester sans son papa, ni moi sans mon frère.

La partie édifiante de ces lettres a pour nous moins de prix que pour les Italiens, et aussi les détails qui leur permettent de rectifier certains menus faits de l'histoire florentine d'alors; car, en ce qui concerne ces derniers, l'histoire de Florence et de la Toscane, après l'immolation définitive de la liberté, n'a plus d'intérêt que pour eux. Mais n'est-il pas curieux de voir qu'au milieu du xvi^e siècle, Catherine parle d'une épidémie d'*influenza*, en lui donnant les mêmes caractères qu'a présentés celle qui vient de travailler si fortement l'Europe?

Il y a aussi dans cette correspondance bien des renseignements utiles sur la vie des couvents. Outre les travaux féminins communs à tous, dans le couvent dominicain de Prato, les nonnes peignaient, et leurs anges bouffis leur rapportaient gros. Comme les couleurs coûtaient moins cher à Venise qu'à Florence, quand son frère Vincenzo était dans les lagunes pour ses affaires, elle le chargeait de ses achats. Mais les bénéfices que rapportait la peinture, d'art devenue industrie, ne diminuaient en rien le prurit d'acquérir. Après tout, c'était peut-être pour donner d'une main ce qu'elles recevaient de l'autre que les dominicaines de Prato les tendaient toutes deux.

Ce nouveau travail du vigilant éditeur est un modèle comme les précédents. Toujours exact, on peut se fier à lui. Toujours sobre, s'il met des notes au bas de toutes les pages, il se borne au strict nécessaire. J'ai quelquefois cherché à le prendre en faute, et je n'y ai jamais réussi. *Pauca, sed bona*.

F.-T. PERRENS.

391. — **La Chambre ardente**, étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II (1540-1550), suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le Parlement de Paris de mai 1547 à mars 1550, par N. Weiss, pasteur, bibliothécaire de la Société de l'histoire du protestantisme français. Paris, Fischbacher, 1889, in-8, CLI-432 pages.

L'ouvrage que vient de publier M. Weiss, pour le premier centenaire de la liberté de conscience, est, à tous égards, digne de cette grande date. Il peut, mieux que toute autre publication, nous en faire apprécier l'immense bienfait. C'est une œuvre fortement conçue qui jette des clartés nouvelles et presque inattendues sur tout un côté de l'histoire religieuse du xvi^e siècle, jusqu'ici négligée et mal connue. De tels livres, en découvrant impitoyablement à tous les yeux la part de cynisme et de cruauté que peuvent dissimuler les époques en apparence les plus brillantes et

les plus polies, rendent à la cause de la justice et de la vérité historique un signalé service. Voilà près de quarante ans que le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français* travaille vaillamment dans ce sens. Ses efforts n'ont pas été inutiles. Il a interrompu, sur nombre de points, le concert des admirations béates, dénonçant courageusement le crime de si haut qu'il soit parti, et faisant entendre les voix des victimes oubliées. Malgré tout, il reste encore bien des erreurs à rectifier et des préjugés à combattre. Pour ce qui concerne notamment le milieu du xvi^e siècle, période cependant décisive, on ne possédait que des informations insuffisantes. Le rôle de Henri II dans les questions religieuses et son attitude vis-à-vis des réformés étaient très vaguement définis. Le savant rédacteur du *Bulletin* s'est attaqué courageusement à ce problème. Il a fait sortir, presque tout entière des archives, l'histoire infiniment poignante des cruelles persécutions de la Chambre ardente, persécutions que les précédents historiens avaient à peu près passées sous silence. Sachons lui gré d'avoir entrepris et mené à bien cette œuvre salutaire.

Son livre se compose de deux parties distinctes : une étude historique et un recueil d'arrêts rendus par le Parlement de Paris contre les luthériens, depuis le mois d'avril 1547 jusqu'au mois de mars 1550. L'étude historique traite de la liberté de conscience, pendant les dernières années du règne de François I^{er} et les trois premières de celui de Henri II (1540-1550). C'est un morceau solide, condensé, aux vues larges et sûres, qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'époque. Un souffle vigoureux circule à travers ses pages, d'où l'auteur a su bannir les déclamations inutiles. Peut-être le ton aurait-il pu être en quelques endroits moins agressif, et l'indignation moins véhémence. Mais cette énergie dans le langage s'explique parfaitement dans l'espèce. Du reste, l'auteur se contente le plus souvent de grouper des faits précis et significatifs qui emportent, mieux que tout commentaire, la conviction du lecteur. Le deuxième chapitre, en particulier, renferme des données vraiment neuves et intéressantes. L'auteur y expose les préliminaires de la Chambre ardente (déc. 1547) et les circonstances dans lesquelles elle fut fondée. Il esquisse, au passage, les hommes qui ont pris une part active à l'organisation de cette juridiction exceptionnelle et flétrit, comme il le mérite, ce féroce Pierre Lizet dont un journal tentait, il y a quelques mois, une réhabilitation bien importune. Il traite ensuite de la suppression de l'institution arrivée en 1549. Un édit de Henri II, promulgué le 19 novembre de cette année là, et rendu exécutoire, à partir du 8 janvier de l'année suivante, substituait en effet les juridictions ecclésiastiques aux juridictions séculières, sauf en ce qui concernait les cas appelés *privilegiés*. La découverte tout à fait inattendue faite aux Archives nationales d'un registre original du Parlement confondu jusqu'ici au milieu des copies de la série U¹, a fourni à M. W., malheureusement

1. C'est à mon savant collègue M. Paul Guérin qu'est due la découverte de ce registre. Le registre est coté U. 446.

trop tard puisque son livre était déjà imprimé, tous les actes officiels concernant l'établissement et le fonctionnement de la première *Chambre ardente*, appelée au palais la *seconde Tournelle*. Les lettres d'institution sont du 8 octobre 1547 et se trouvent, par là même, antérieures de quelques mois à la date conjecturée tout d'abord par M. W. Un autre résultat important qui ressort de ces nouveaux textes, c'est qu'il y eut quelques années plus tard une seconde *Chambre ardente*, dont l'existence était restée ignorée jusqu'à présent.

Le registre U. 446 renferme, en effet, à la suite de l'édit du 19 novembre 1549, dont il vient d'être parlé, et de l'édit de Châteaubriant, promulgué le 27 juin 1551, un troisième édit qui rétablit la seconde Tournelle criminelle « discontinuée et délaissée » à l'occasion des deux précédentes ordonnances. Il n'y avait eu de la sorte qu'une interruption momentanée dans les opérations du tribunal extraordinaire institué contre les hérétiques. C'est là une donnée précieuse, faute de laquelle il était difficile de se rendre un compte exact du véritable caractère de cette juridiction. Ces divers documents, découverts après coup, montrent d'ailleurs que l'auteur avait vu juste sur la plupart des points et que plusieurs de ses conjectures étaient sérieusement fondées. Il est à souhaiter maintenant que, muni de ces éléments nouveaux, M. W. puisse étendre et remanier son étude, en lui donnant les proportions que comporte un sujet à la fois si neuf et si fécond.

Rien de plus instructif ni de plus varié que le recueil d'arrêts publié par M. Weiss. Certains de ces jugements sont, si l'on peut dire, éloquents dans leur simplicité. Il faut lire ces textes pour se faire une idée des humiliations terribles, plus poignantes que la mort même, infligées dans certains cas aux malheureux condamnés¹. Comme le fait très bien remarquer l'auteur, il est presque impossible de se rendre un compte exact du chiffre des victimes. C'est que la peste, les prisons infectes, les cruautés de la procédure dispensaient souvent le bourreau de faire son œuvre. Il est nécessaire de tenir le plus grand compte de ces circonstances pour apprécier avec justesse le caractère et les proportions véritables de la persécution religieuse, à cette époque. C'est pour les avoir négligées que la plupart des historiens ont émis des jugements si inconsidérés à son sujet. Remarquons encore que nombre de ces victimes eurent une attitude très courageuse et souffrirent avec une admirable constance. Parmi les personnes poursuivies, il s'en trouve de conditions sociales les plus diverses : des prêtres, des religieux, des écoliers (par exemple, nos 116 et 117), des libraires, etc. Il est à remarquer que la proportion des gens de modeste condition est considérable. Que d'histoires tragiques, parfois même mystérieuses, se dissimulent sous ces formules monotones de jugements et de procès-verbaux²!

1. Je citerai en particulier les arrêts nos 40, 50, 58, 59, 89, 101, 130, 136, 154, 282 et l'arrêt 81 condamnant un certain *Bouffean* à être fouetté au collège de Montaigu, par les régents dudit collège, en présence des étudiants assemblés.

2. On aimerait à savoir par exemple ce que sont ces *Enfants sans soucis*, aux sur-

Ces documents sont publiés et analysés avec soin. Une table très détaillée rend les recherches commodés. Il suffit de la parcourir pour juger du grand nombre de renseignements que ce recueil fournit à l'histoire locale de certaines villes, de Langres, d'Amiens, de Sens (n° 119), pour ne citer que quelques exemples. Plusieurs noms de lieux, restés non identifiés, auraient pu l'être sans trop de difficulté. Nous ne pouvons qu'engager M. Weiss à poursuivre ses recherches et à nous donner sur cet importante question de la Chambre ardente le travail définitif qu'on est en droit d'attendre de lui.

A. LEFRANC.

392. — **La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique**, par Félix Nève, professeur émérite de l'Université de Louvain. Louvain, Peeters; Paris, Leroux, 1890, in-8 de viii-439 p. Prix : 8 fr.

Ce livre ne tient pas toutes les promesses du titre. On attend un tableau d'ensemble de la renaissance littéraire en Belgique; on trouve un recueil de monographies détachées sur des sujets se rattachant à cette époque; des points importants, comme le rôle de Plantin, celui de Juste Lipse ne sont pas étudiés. L'ouvrage, formé en grande partie d'anciens articles de revues, est donc irrégulièrement composé et plein de lacunes. Ce n'est pas dire qu'il soit sans mérite. Il y a beaucoup à prendre dans cette série d'études qui commencent aux rapports d'Érasme avec le Brabant, objet d'un chapitre long et nourri, pour finir aux érudits du commencement du xvii^e siècle, Pierre Castellan, André Catulle, et le premier auteur de la *Bibliotheca Belgica*, Valère André. L'Université de Louvain, ses maîtres, ses élèves tiennent dans l'ouvrage une place prépondérante, justifiée par le rôle que ce grand établissement scientifique a joué au xvi^e siècle; les prédilections de l'auteur s'y attachent pour d'autres raisons et, depuis l'époque où il publiait son grand *Mémoire sur le collège des Trois-Langues* (1856), il n'a cessé d'étudier avec amour l'histoire des écoles catholiques de Louvain, où il a lui-même professé avec honneur. On remarquera le chapitre sur les relations de Thomas Morus avec Louvain et la Belgique, qui fait pendant au chapitre sur Érasme, la biographie de Jérôme Busleiden, celle de Martin Dorpius, d'Adrien Barlandus et le récit de la vie et des voyages en Portugal, en Espagne et en Afrique de Nicolas Cleynaerts (*Clenardus*) de Diest. Il faut signaler aussi le travail de M. Nève sur Guy Le Fèvre de la Boderie, la plus complète étude qui ait été consacrée à ce savant français, poète et orientaliste, collaborateur de la Bible royale. L'auteur a relevé avec soin tout ce qui, dans son sujet, se rattache aux études hébraïques et orientales, et, à côté du chapitre sur La Boderie, il faut citer celui sur J.-B. Gramaye. Il y a, en somme, un grand nombre

noms classiques, *Narcissus*, *Troilus*, *Hector*, *Priam* et *Ascanats*, arrêtés à Noyon, et dont il est question à diverses reprises (n° 227 et 243).

de renseignements dans ce livre, un grand effort de recherche neuve et utile. Après avoir dit ce qui lui manque, je crois le louer suffisamment en déclarant que nous n'avons rien d'équivalent en France, pour la même période d'histoire littéraire, et que les travailleurs ont souvent l'occasion de le regretter ¹.

P. DE NOLHAC.

393. — **Courses de Mandrin dans l'Auvergne**, le Velay et le Forez (1754), par Antoine VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, typographie Mont-Louis, 1890, grand in-8 de 98 p.

M. Vernière déclare (p. 5) que, bien que le récit de la *vie* et des *gestes* de Mandrin ait tenté beaucoup de plumes ², son histoire *vraie* reste encore à faire ³. En attendant qu'un érudit Dauphinois publie le travail d'ensemble dont il s'occupe depuis longtemps, M. V. a voulu apporter à cette étude une part contributive, la région par lui habitée ayant été un des principaux théâtres des méfaits de Mandrin. De nombreux documents, puisés aux sources officielles, surtout aux Archives départementales du Puy-de-Dôme, ont permis à l'auteur « de suivre jour par jour, presque heure par heure, cet audacieux bandit dans ses courses à travers le Forez, l'Auvergne et le Velay. » Avant d'établir avec tant de précision l'itinéraire de Mandrin, M. V. raconte rapidement la vie de Louis Mandrin depuis sa naissance (à Saint-Étienne de Saint-Geoirs, le 11 février 1725), jusqu'à sa rentrée de Savoie en France (5 janvier 1729). A partir de cette dernière date, il emboîte le pas, pour ainsi dire, du célèbre brigand et ne le quitte qu'à Valence où, le 26 mai 1755, ce dernier fut roué, puis étranglé. L'exactitude du narrateur n'est jamais en

1. Plusieurs travaux allemands importants restent inconnus à l'auteur; je citerai seulement deux recueils de documents qu'il aurait eu profit à consulter : la correspondance de Beatus Rhenanus (éd. Horawitz et Hartfelder) et celle d'André Masius (éd. Lossen, 1886). Les conclusions sur Érasme qu'il veut bien annoncer, p. 55, ont été déjà données dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} juillet 1888. L'édition originale des traductions latines d'Euripide par Érasme, citées p. 69, n'est pas de Venise, 1507, mais de Paris, 1506.

2. Une ample *Bibliographie des écrits relatifs à Mandrin* a été récemment publiée par M. Edmond Maignien, conservateur de la bibliothèque de Grenoble. Voir sur les principaux biographes, nos contemporains (1860-1882), consultés par M. V., p. 5, note 1.

3. M. V. rétablit ainsi en quelques lignes le portrait réel d'un personnage que l'on a travesti dans trop de livres : « La légende, si facile à créer en France, a fait de ce brigand un précurseur de Fra-Diavolo, une sorte de chevalier-errant qui s'était donné la mission de soutenir les intérêts du peuple contre les sévérités parfois exagérées des employés des Fermes. Sa méthode, ses allures, nous n'en disconvenons pas, ont pu séduire certains esprits romanesques et servir de thème à de nombreuses variations littéraires. Nous estimons, après mûr examen, qu'il faut considérer cet homme, non comme un vulgaire malfaiteur (son courage et son intelligence le mettaient au dessus de la tourbe à laquelle il commandait); mais simplement comme un hardi contrebandier, doublé, lorsque l'occasion semblait l'exiger, d'un voleur ou d'un assassin ».

défaut, et c'est presque un procès-verbal que cette histoire des mille courses de Mandrin dans les trois provinces d'Auvergne, du Velay et du Forez, mais un procès-verbal plein d'animation et d'intérêt, et écrit d'une plume agréable et fine. Autour du personnage principal, M. Vernière a groupé beaucoup de personnages accessoires, que tous il nous fait bien connaître soit à l'aide de documents imprimés, soit encore plus à l'aide de documents manuscrits (documents des dépôts publics, des collections particulières) ¹. Les notes, très abondantes, éclairent mille points géographiques, généalogiques, bibliographiques, et on peut leur appliquer l'éloge qui a été donné à celles dont l'éditeur du *Journal de voyage de Dom Jacques Boyer* a enrichi ce précieux recueil (1886). Texte et commentaire sont si riches en indications de toute sorte, que M. Rochas, dans son tableau général des aventures de Mandrin, n'aura guère qu'à reproduire, pour l'année 1754, les excellentes pages de son devancier.

T. DE L.

394. — **Une famille de grands prévôts d'Anjou, aux XVII^e et XVIII^e siècles.** Les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie, d'après les Archives inédites du château de la Lorie, par André JOUBERT. Angers, Germain et Grassin, 1890. In-8, xi-363 p.

Voilà un livre auquel on ne saurait guère reprocher de n'avoir pas épuisé la matière dont il traite. Un gros volume de près de quatre cents pages, imprimé avec le plus grand luxe et orné de vingt-quatre gravures, c'est peut-être beaucoup pour l'histoire d'une famille de grands prévôts d'Anjou, durant deux siècles seulement. Il nous semble que M. Joubert a quelque peu exagéré l'intérêt de son sujet. Les fonctions dont les Constantin furent investis n'étaient pas si importantes qu'il le prétend (p. viii). Je crois qu'on peut dire sans exagération, d'après le tableau qu'il en trace lui-même (p. vii), qu'elles ne différaient pas essentiellement de celles d'un officier supérieur de gendarmerie ou d'un procureur de la République de nos jours. Et puis, quel luxe de documents! Tout y passe, depuis la lettre la plus insignifiante jusqu'aux comptes ou mémoires de fournisseurs, les plus monotones. Franchement, pendant qu'il reste encore tant de documents intéressants, essentiels même, à mettre au jour, n'est-il pas fâcheux de voir une publication si soignée et si coûteuse comprendre de pareilles inutilités? Les pièces justificatives qui occupent cent soixante pages du livre ² sont loin, pour la plupart du moins, d'être aussi curieuses que l'affirme M. J. Pour ne choisir qu'un

1. M. V. a reproduit dans toute leur teneur quelques uns de ces documents, par exemple des actes notariés où figure Mandrin (pp. 32-33), une délibération municipale de la ville d'Ambert (p. 34), une chanson conservée parmi les mss. de la bibliothèque de Clermont-Ferrand (p. 80), etc. Voir (entre les pages 36 et 37) le fac-simile d'une quittance de Mandrin et (entre les pages 64 et 65) une gravure représentant le coquin au combat de Baune.

2. Non compris celles, très nombreuses, qui se trouvent intercalées dans le texte.

seul exemple, le fait de l'occupation du château de la Lorie par les soldats de la République puis par les troupes vendéennes étant connu, était-il bien nécessaire de consacrer près de vingt pages à nous donner, d'après un mémoire, l'énumération complète de toutes les serrures forcées et de tous les carreaux brisés ? Si l'on s'obstine à marcher dans cette voie — et il semble bien que ce soit le désir d'un certain nombre d'érudits — il faudra nous résigner à voir publier dans leur intégrité les minutes du moindre notaire rural. Plaignons de grand cœur nos arrières-neveux. Il ne suffit pas qu'un inventaire ou qu'une prisée quelconque présente un certain nombre de chiffres, pour qu'il abonde « en renseignements nouveaux sur la vie privée, à la ville et à la campagne, à la fin du xvii^e siècle ». Cette réserve faite, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que le travail de M. Joubert a été exécuté avec soin, que les recherches sont étendues et bien coordonnées, et que les gravures — bien qu'on puisse contester l'utilité de certaines d'entre elles — sont agréables à regarder. Que n'a-t-il réuni tout cela en une brochure modeste qui l'aurait forcé à supprimer les détails fastidieux d'une étude qui, réduite à des proportions restreintes, pouvait n'être pas sans attrait ?

A. L.

395. — Eug. Bouvy. **Le comte Pietro Verri** (1728-1797). Ses idées et son temps. Un vol. in-8, vii-300 pp. Paris, Hachette, 1889.

A ce titre en trois parties correspondent trois séries de chapitres : 1° La *biographie* de ce personnage de médiocre importance est très bonne. M. B. a connu et utilisé toutes les sources accessibles, et tracé un portrait qui semble exact de ce brouillon encyclopédique. Pourquoi n'a-t-il pas joint à cette biographie les deux pages qu'il consacre à la mort de son héros et qui sont perdues à la fin ? — 2° Les *idées* sont décrites et exposées avec une grande exactitude et d'une façon aussi complète que solide : il y en a dans le nombre de bien singulières, et elles ne démontrent pas toutes que leur auteur fût le génie qu'il voulait qu'on crût qu'il était. — 3° Reste *le temps*. Qu'est-ce que le *temps* d'un homme ? Je comprends cette expression quand l'homme a fortement marqué son époque de son empreinte, ou quand il a été, au contraire, le miroir fidèle de son époque : mais pour un personnage comme la maréchale de Villars, comme Girolamo Morone ou Verri, le mot me paraît mal employé. *Groupe* serait plus modeste et plus juste : c'est le terme que Sainte-Beuve a employé pour Chateaubriand. — Le *temps* sert ici de prétexte à divers chapitres, les plus intéressants peut-être du livre, sur la société du *Caffé*, sur Beccaria (un assez triste caractère), sur les réformes administratives en Lombardie, sur Milan pendant la Révolution française. On aurait pu en glisser bien d'autres sous le même titre ; deux au moins me semblent manquer : description de la société milanaise au milieu et à la fin du xviii^e siècle, tableau de l'administration de Firmian et du gou-

vernement de Joseph II.— Le tout fait un livre intéressant, qui sera consulté avec fruit par tous les historiens de l'Italie *settecentista* : je ne dis pas les historiens futurs de Verri, car c'est bien assez d'un bon livre sur cet assez mince sujet '. L. G. P.

396. — **Journal d'un officier de l'armée du Rhin**, par le général Fay. Avec une carte des opérations, 5^e édition. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, vi et 404 p.

Ce livre vient d'atteindre, et c'est justice, sa cinquième édition. L'auteur, bien connu de nos lecteurs (cp. *Revue*, n° 16), était attaché au quartier-général de l'armée du Rhin en 1870. Il retrace ses impressions mois par mois depuis la déclaration de guerre jusqu'à la reddition de Metz. Les trente-six pages consacrées au mois de juillet signalent les premières erreurs d'« un déplorable système en vertu duquel les agents du pouvoir ont perdu tout esprit d'initiative et tout sentiment de la responsabilité ». Suit le journal du mois d'août où l'on remarquera la description du désordre qui régnait dans la petite salle de l'état-major général, à l'hôtel de l'Europe (p. 37), les observations sur le service d'état-major tel qu'il aurait dû être (p. 63), le récit de la bataille de Rezonville et les réflexions qu'inspirent à l'auteur les difficultés de cette sanglante journée (p. 96-100), la bataille de Saint-Privat, l'envoi de M. Fay en parlementaire et l'émotion qui le saisit au château de Jussy, à la vue de la vallée de la Moselle ravagée par la guerre (p. 133-135), les projets de sortie, le combat de Sainte-Barbe. Notons dans le journal du mois de septembre les pages consacrées aux abus de la convention de Genève (p. 169-170), aux premières rumeurs de Sedan, aux nouvelles de la Révolution de Paris. Déjà la situation s'assombrit; les chevaux dépérissent; les journées deviennent monotones : « Pendant les longs loisirs que nous laisse notre service, nous lisons tous avec avidité quelques classiques, découverts dans une maison du Ban Saint-Martin. Cette lecture nous procure un repos véritable; les héros de Corneille surtout nous rafraîchissent et nous fortifient par la grandeur et l'élévation de leurs caractères; avec eux, on sort du terre à terre de la situation actuelle; on parvient à donner un cours moins triste aux idées de chaque jour. Le soir, dès que nous sommes réunis, nous devisons sans fin sur les rares et incomplètes données qui nous arrivent à travers le cordon ennemi... Et pendant que notre esprit s'épuise à creuser les secrets de la situation, pendant que nous mourons presque sur place, par ennui de ne rien faire, au-delà de la ligne des sentinelles à casques, qui nous enserré étroitement, tout s'agite, tout se transforme, tout combat, tout est en

1. M. B. qui connaît à fond Verri et son *temps*, puisque temps il y a, semble moins familier avec les choses italiennes qui ne sont pas de ce *temps*. Il appelle *Querini* le cardinal Quirini, de Brescia; il parle des tortures organisées par *Galéas Visconti*, de Pavie, et d'un décret de Philippe II. souverain de Milan, publié le 7 août 1630. Il suffirait d'une révision attentive pour faire disparaître ces petites taches.

feu! Seuls, comme dans une île déserte, ou plutôt comme dans le remous que forme l'eau courante au coude d'une rivière, nous tournons sur nous-mêmes, enveloppés de forts et de hautes collines qui nous cachent même une partie du ciel! » (p. 188-189). Vient le mois d'octobre; l'auteur commence à deviner les calculs du commandant en chef. « Si Paris se rendait ces jours-ci, le Gouvernement français ne pourrait qu'accepter les conditions du roi de Prusse. L'armée du maréchal, pourvue de vivres jusqu'au milieu d'octobre, victorieuse dans plusieurs batailles, et non entamée par l'ennemi, sortirait pleine de gloire d'une situation fort difficile; et quel critique insensé pourrait prétendre ensuite que, la guerre continuant, cette armée aurait pu être réduite à capituler comme celle de Sedan! » (p. 234). Mais la guerre continue, Paris ne se rend pas, le temps se passe. « Il faut, écrit M. Fay, il faut absolument, coûte que coûte, se faire jour, sans tarder davantage », et, un instant, il croit aux « résolutions viriles » (p. 246-247). Hélas! la pluie tombe; les chevaux s'abattent par dizaines; le soldat n'a plus qu'une ration de pain insuffisante, et il est triste, découragé; au lieu d'agir, « on paraît vouloir temporiser, négocier encore; on semble n'attendre que du dehors la solution » (p. 250). Des bruits étranges se répandent; au départ inexpliqué de Bourbaki succèdent les deux missions de Boyer; on parle de l'arrivée de l'impératrice, de la capitulation de l'armée, de la reddition de la place. Enfin, au 25 octobre, M. F. écrit dans son journal : « L'impératrice a refusé de se prêter à la combinaison proposée. Nous nous retrouvons en face de la question des vivres. Plus de pain! De négociations en négociations, les ennemis nous ont conduits à ce terme final où les plus courageux sont obligés de taxer de folie une tentative de sortie » (p. 301). Il accompagna Jarras à Frescaty. « Jamais je n'oublierai ces six mortelles heures pendant lesquelles j'ai éprouvé la plus grande douleur de ma vie et assisté à l'agonie de notre armée, de notre honneur militaire. Quel supplice dans cette salle où j'ai entendu tomber goutte à goutte comme du plomb, sur mon cœur de français, tant de choses que je ne puis redire! Que de frémissements j'ai dû comprimer, en écrivant, sous la dictée du vainqueur, ces dures conditions! » (p. 312). Le livre de M. Fay se termine par un *Supplément* qui renferme quelques documents; le plus intéressant est le journal du commandant David, de l'armée de Mac-Mahon.

A. CH.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — On vient de réimprimer en trois volumes les *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas* qu'avait publiées le regretté M. GACHARD (Bruxelles, Hayez, 1890, in-8°, 524, 465 et 610 pages). On trouve dans le premier volume les études suivantes : *Les États de Gand en 1476*; *Captivité de François I^{er}*; *La chute du cardinal de Granvelle en 1564*; *Sur l'origine du nom de Gueux* donné aux révolutionnaires des Pays-Bas dans le xvi^e siècle; *Sur le Conseil des Troubles* institué par le duc d'Albe; *L'abolition du Conseil des Troubles*; les quatre *Études*

historiques sur don Juan d'Autriche (la mère de don Juan, l'enfance de don Juan, don Juan et Marguerite, Donna Giovanna d'Austria); *La déchéance de Philippe II*; *Ambassade du prince de Ligne en 1616*; *Histoire d'un procès célèbre* à propos de l'inventaire du palais Granvelle à Besançon; *Le voyage de Pierre le Grand dans les Pays-Bas autrichiens en 1717*. — Le deuxième volume comprend : *Acceptation et publication aux Pays-Bas de la pragmatique sanction de l'empereur Charles VI*; *Jean-Baptiste Rousseau*, historiographe des Pays-Bas autrichiens; *Mémoires du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo*; *Le prince-évêque de Liège et Frédéric le Grand*; *Éloge de l'impératrice Marie-Thérèse* (discours prononcé à la séance publique de l'Académie le 11 mai 1864); *Voyage de Paul I^{er} en Belgique* (1782); *Les d'Arenberg*; quatre études sur *Jeanne la Folle* (la publication de M. Bergenroth, Jeanne et Charles-Quint, Jeanne et saint François de Borja, Les derniers moments de Jeanne); et vingt-trois Variétés (I. Documents inédits sur Commynes, Charles le Téméraire et Charles-Quint; II. Les derniers moments de Marguerite d'Autriche; III. Le nombre des exécutions faites aux Pays-Bas par le duc d'Albe; IV. La princesse d'Épinoy; V. Ambassade de Jacques I^{er} à l'archiduc Albert pour demander justice contre Erycius Puteanus; VI. Le peintre Gerbier et la conspiration de la noblesse belge contre l'Espagne; VII. Contestation entre les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies sur l'emploi des mots *sieurs* et *seigneurs*; VIII. Introduction et usage du thé en Belgique au XVII^e siècle; IX. Joseph II et la franc-maçonnerie belge; X. Les trois couleurs brabançonnaises et les trois couleurs flamandes; XI. M^{lle} de Robespierre à Tournai; XII. Extravagances révolutionnaires de la fin du XVIII^e siècle; XIII. Mort de Philippe le Bon sur Gand; XIV. Hommage rendu au caractère belge par Alexandre Farnèse; Translation des entrailles de Marguerite d'Autriche (1778); XVI. Sur le titre de souverain des Pays-Bas; XVII. Une colonie belge établie dans l'île de Nordsirand (Sleswig); XVIII. La fontaine du Sablon à Bruxelles et le comte d'Ailesbury; XIX. L'introduction de la culture des pommes et poires de terre en Belgique; XX. Marie-Thérèse et ses deux médecins, Van Swieten et Engel; XXI. Gustave III à Bruxelles (1771); XXII. Des anciennes inaugurations des souverains des Pays-Bas; XXIII. Théroigne de Méricourt). — Le troisième volume est ainsi composé : *Anne de Boleyn*, son élévation et sa chute; *Le duc Emmanuel Philibert de Savoie*, gouverneur-général des Pays-Bas; *Christophe Plantin et la Bible polyglotte*; Floris de Montmorency, *baron de Montigny* (sa mission en Espagne, son arrestation à Madrid et son supplice au château de Simancas 1566-1570); *Le cardinal Bentivoglio*, sa nonciature à Bruxelles; *La cour de Bruxelles* sous les princes de la maison d'Autriche; *L'incendie du palais royal de Bruxelles* (1731); *Le traité de Versailles* (1756, lettres confidentielles de Marie-Thérèse au prince Charles de Lorraine); *Un épisode de l'histoire de l'Université de Louvain*; *Le jubilé du prince Charles de Lorraine* (1769-1775); *Voyage de Joseph II en Belgique* (1781); *Le feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne*, particularités inédites; *Les Mémoires historiques et politiques du chef et président de Nény*; *Les Bollandistes*, leurs travaux, leur suppression sous Joseph II (1773-1789); *Recherches historiques sur les princes de Chimay et les comtes de Beaumont* (1415-1843). — Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce recueil, où les historiens du XVI^e et du XVIII^e siècle trouveront beaucoup à prendre et à apprendre. On regrettera qu'une introduction, si courte soit-elle, ne précède pas le premier volume. Tome III, p. 311, supprimer la phrase « jour où l'on célébrait la réunion de la ville à la république française » (on célébrait simplement la bénédiction du drapeau des sans-culottes); *id.*, p. 390, note, lire « Boux » au lieu de Roux.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Marie-Antoinette. (Charmant et nécessaire complément du livre de Lord Ronald Gower.) — M. Flinder Petrie's excavations in Palestine. — Sculptured slabs from Mesopotamia found in Egypt. (Sayce.) — Egyptian jottings (Am. B. Edwards).

— N° 952 : The corresp. of mad. Dunoyer. — Fr. THACKERAY, Translations of Prudentius. — Warren Hastings in the Indian State Papers, Selections from State papers in the Foreign Department of the Government in India, 1772-1785, p. p. FORREST (très intéressant et important). — WOOD-MARTIN, History of Sligo, county and town. — Scandinavian books. — Wynkyn de Worde's Morte Darthur (Brown). — Old-French encrement et la goule d'aoust (Mayehw). — Otaman, Ataman, Hetman, Hauptmann (Bain). — Cockney (Wedgwood). — The sagas (Caine). — JEVONS, Pure logic and other minor works. — Hebrew inscriptions of the pre-exilic epoch (Sayce). — British inscriptions of the Emperor Victorinus (Westwood). — ARCHER, Macready.

— N° 953 : Sir Charles DUFFY, Thomas Davis, the Memoirs of an Irish patriot, 1840-1846. Memorials of the civil War in Cheshire, edited by James HALL for the Record Society for the public. of original documents relating to Lancashire and Cheshire. — HOSKIER, Collation of Cod. Ev. 604 ad Essays in New Testament criticism. — HUBERT, Liberty and a living. — Mad. Ackermann Letters, in party unpublished, of Samuel Pepys. — An Italian translation from Tennyson. — The Franks Casket (Browne). — Hetman and Hauptmann (Krebs). — The fragment of Wynkin de Wordes La Morte Darthur (Sommer). — The etymology of inveigle (Skeat). — The substantive louke in Chaucer (Hart). — PROU, Manuel de paléographie et Dictionnaire des abréviations (très bon et rendra de bien grands services). — Satellite (Rob. Brown). — CHRIST, Gesch. der griech. Liter. bis auf die Zeit Justinians (bon, solide et sans rival en Angleterre). — Italian works on majolica. — The supposed slabs supposed to have been brought from Mesopotamia to Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3275 : Dictionary of national Biography, XIX-XXIII. — BÖHM-BAWERK, Capital and interest. — Rec. des actes du comité de salut public, I et II, p. p. AULARD; Procès-verbaux du Comité d'instr. publ. de la Législative, p. p. GUILLAUME (cp. *Revue*. 1889, n° 40 et 51; 1890, n° 10). — FROZER, The golden bough, a study in comparative religion (important et par les résultats et surtout par l'exemple qu'il donne). — FIRTH, Nation making, a story of New Zealand (intéressant). — Select. from the letters, despatches and other State Papers preserved in the Foreign Department of the government of India, 1772-1785, p. p. FORREST (de très grande valeur). — Antiquarian literature. — Nicholas Bozon (Atwood). — An early Hebrew inscription (Neubauer). — Margaret de VERRALL, Mythology and monuments of ancient Athens, a translation of a portion of the Attica of Pausanias, with introductory essay and archaeol. comment. by Jane HARRISON. — The Oxford Congress of the British Archaeological Association.

The English Historical Review, juillet, 1890 (vol. V, n° 19) : PARKER, The seven liberal arts. — STRACHAN-DAVIDSON, The decrees of the Roman plebs. — WELLS, St Patrick's earlier life. — Miss Kate NORGATE, Odo of Champagne, count of Blois and « tyrant of Burgundy » — Stanley LANE-POOLE, Sir Richard Church. — *Notes and documents*: gafol (Round). — The Black Death in Lancashire, p. p. LITTLE. — The Trial of Richard Wyche, p. p. MATTHEW. — The Draft Dispensation for Henry's VIII marriage with Anne Boleyn, p. p. GAIRDNER. — Aske's Examination, p. p. Miss Mary BATESON. — *Reviews of books*: SACK, Die Religion

Altisraels (malgré quelques exagérations, digne d'être lu, surtout pour ce qui concerne le développement du rabbinisme) — BURY, A history of the Later Roman Empire, from Arcadius to Irene, 395-800. (Sujet difficile et traité avec conscience, mais, en somme, un peu sec et terre à terre.) — L. M. HARTMANN, Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (bon travail). — Il Regesto di Farfa di Gregorio da Catino, p. p. GIORGI et BALZANI, II, III, IV; Regesto sublacense dell' undecimo secolo, p. p. ALLODI et LEVA. — Select pleas in manorial and other seignorial courts, I, edited for the Selden Society by MAITLAND. — Papers of the American Society of Church History, vol. I. — Etudes de critique et d'histoire par les membres de la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études. — A de La BORDERIE, Essai sur la géographie féodale de la Bretagne, avec la carte des fiefs et seigneuries de cette province. — Year-Books of the reign of King Edward III, years 14 and 15, p. p. PIKE. — Calendar of Wills, Court of Husting, London, p. p. SHARPE. — G. Ross, Oliver Cromwell and his Ironsides, a study in military history. — Calendar of Domestic State Papers, 1644, p. p. W. D. HAMILTON. — WAKEFIELD, Life of Thomas Atwood. — DE LA GORCE, Histoire de la seconde république française. — MORFILL, Russia. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature. — EBNER, Die klösterlichen Gebets-Verbrüderungen bis zum Ausgange des Karolingischen Zeitalters. — CHURCH, Early Britain. — FERGUSON, History of Cumberland. — FISKE, The beginnings of New England or the Puritan theocracy in its relations to civil and religious liberty.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin 1890 : PELCZAR, Ueber das Leben und die Schriften des Nicolaus Hussovianus (sur l'auteur du poème De statura, feritate ac venatione bisontis). — KORZENIOWSKI, Catalogus actorum et documentorum res gesta Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura deprompta sunt (40 tomes de documents provenant des recherches de 1886-1888 et recueillis par les soins de M. Smolka et de ses compagnons). — *Id.* Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani (matériaux concernant la hiérarchie polonaise du xvi^e siècle). — BLUMENSTOK, Die Canonensammlung der Bibliothek Sainte Geneviève.

Germania, I. 1890 (35^e année, nouvelle série, XXIII) : HETTEMA, Der alte Druck der Westerlauwerschen Rechte. — BECHSTEIN, Gottfried Studien, I. von der Hagens collation der Florentiner Tristan-Handschrift. — Max HERRMANN, Zur Fränkischen Sittengeschichte des XV Jahrhunderts. — EHRLSMANN, Gruntwelle, selpwege; Unsih, iuwih; Meatris. — BARTSCH u. EHRLSMANN, Bibliographische Uebersicht der Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie 1885, I. — Preisaufgaben der Jablonowski Gesellschaft in Leipzig.

Deutsche Rundschau, août : ERICH SCHMIDT, Der christliche Ritter ein Ideal des XVI Jahrhunderts. — J. RODENBERG, Julius Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen, Der Theaterintendant und Freiherr, II, Weimar, 1857-1867. — J. ROSENTHAL, Grundsätze der Naturforschung. — KLUCKHOHN, Heinrich von Sybel's Geschichte der Begründung des neuen deutschen Reiches. — Gneomar Ernst von NATZMER, Die Réfugiés und die Gebrüder Gaultier. — Professor Fournier und Gruner's Aufenthalt in Oesterreich. — Der Katalog eines Handschriftensammlers (lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Et. CHARAVAY).

N° 38-39 Vingt-quatrième année 22-29 septembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE DE LA GRÈCE

Sous la domination romaine

PAR G. - F. HERTZBERG

Traduit de l'allemand sous la direction de

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

3 forts volumes in-8..... 30 fr.

La publication de cet ouvrage termine

L'HISTOIRE GRECQUE

Par CURTIUS, DROYSSEN, HERTZBERG

Traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

12 volumes in-8, dont un atlas..... 100 fr.

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Et par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 31 : Novum Testam., p. p. WORDSWORTH, I. Evang. sec. Matthaeum. — Luther und Emser, ihre Streitschriften aus dem Jahre 1521, hrsg. von ENDERS, I. — LINDENSCHMIT, Das römisch-germanische Central-Museum in bildlichen Darstellungen aus seinen Sammlungen. — C. MEYER, Die Herkunft der Burggrafen von Nürnberg, der Ahnherren des deutschen Kaiserhauses (méritoire). — BACHFELD, Die Mongolen im Jahre 1241 (lourd). — RÜBSAM, Johann Baptista von Taxis, ein Staatsmann und Militär unter Philipp II und Philipp III, 1530-1610, nebst einem Excurs. Aus der Urzeit der Taxischen Posten (insuffisant). — BÜTTNER, Reisen im Congolande. — Tirouvallouva, Le livre de l'amour, trad. par FONTAINIEU (cp. *Revue* n° 10). — BECHTEL, Die Inschriften von Aigina, Pholegandros, Anaphe, Astypalaia, Teles, Nisyros, Knidos. — FEHRNBORG, De verbis latinis in uo (cp. *Revue*, n° 20). — Altprovenzalische Marienklage des XIII Jahrhunderts, p. p. MUSHACKE (fait avec soin et méthode). — Lessing, Minna von Barnheim, p. p. PRIMER (édition très instructive et qui épaise le sujet). — BREUSING, Die Lösung des Trierenräthsels (cp. *Revue*, n° 10). — HASSE, Kunststudien, III, 4, die Verklärung Christi von Raffael.

— N° 32 : BAUR, Zwingli's Theologie, ihr Werden u. ihr System, II, 2. — GÜLDENPENNING, Die Kirchengesch. des Theodoret von Kyrros (n° 19). — Hist. des guerres d'Amda Syon, roi d'Ethiopie, trad. de l'éthiopien par J. PERRUCHON (travail très recommandable quoique l'auteur n'ait pas connu la traduction de Dillmann et que son jugement historique ne soit pas tout à fait mûri). — J. SCHNEIDER, Die alten Heer = und Handelswege der Germanen Römer und Franken im deutschen Reich, VII. — H. GRAF, Roman. Altertümer des bayer. Nationalmuseums. — LÉVY-BRÜHL, L'Allemagne depuis Leibniz (bien pensé et en somme réussi). — FÖRSTER, Deutsch-Ostafrika, Geogr. u. Gesch. der Colonie. — W. GEIGER, Etymol. des Baluci. — De LAGARDE, Uebersicht über die im Aram., Arab. u. Hebräischen übliche Bildung der Nomina (des idées neuves et des pensées fécondes). — FRANKEN, Rumän. Volkslieder u. Balladen übers. u. erleutert. — Rob. von Blois, Beaudous, ein altfranz. Roman des XIII Jahrh., p. p. ULRICH, I. — DONATI, fonetica, morfologia e lessico della raccolta d'esempi in antico Veneziano (soigné et sensé). — CORSON, An introd. to the study of Shakspeare (n'est pas à recommander, suffit peut-être aux Américains). — FRANKL, Friedrich von Amerling.

— N° 33 : DUBOIS, Das Buch der Religionen, I. — KRAUSE, Das Eigenthüm, der Wesenlehre. — BARCHUDARIAN, Leibniz u. Herbart. — PFLUGK-HARTUNG, Geschichtsbetrachtungen (important). — DIEHL, Etudes sur l'administr. byzantine dans l'exarchat de Ravenne; HARTMANN, Untersuchung. zur Gesch. der byzant. Verwaltung in Italien (deux bons travaux qui se complètent et s'appuient l'un l'autre). — KRETZSCHMAR, Die Formularbücher aus der Kanzlei Rudolf's von Habsburg (très louable). — GRADNAUER, Mirabeau's Gedanken über die Erneuer. des franz. Staatswesens (bon jugement historique et connaissance du sujet). — Alfred STERN, das Leben Mirabeau's (excellent). — BÜTTIKOFER, Reisebilder aus Liberia. — J. BARTH, Die Nominalbildung in den semit. Sprachen, I. Die schlichten Nomina (beaucoup de répétitions et de négligences de style; mais le fond est bon et important à beaucoup d'égards). — MIDDENDORF, Das Runa Simi oder die Keshua Sprache, wie sie gegenwärtig in der Provinz Cusco gesprochen wird. — Lipse, Autobiogr. p. p. BERGMANS (soigné et exact). — WALDSTEIN, Fornnorska Homilibokens Ljudlära. — BRÉAL, la réforme de l'orthographe française (excellent jugement, c'est ainsi qu'il faut employer les armes de la science contre le dilettan-

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38-39

— 22 septembre-29 septembre —

1890

Sommaire : 397. SCHRUMPF, Les langues indo-européennes. — 398. R. de SCALA, Les études de Polybe. — 399. BERNHEIM, Manuel de la méthode historique. — 400. AUVRAY, Les registres de Grégoire IX, I. — 401. VIRAC, Recherches historiques de la ville de Macaire. — 402. DÆLLINGER, Lettres et déclarations. — 403. ROBERT, Etudes historiques. — 404. JEAN, Le Maduré. — Chronique.

397. — **A first Aryan Reader**, consisting of Specimens of the Aryan Languages which constitute the basis of comparative philology, viz., Indic, Erânic, Armenian, Hellenic, Albanian, Italic, Keltic, Baltic, Slavonic, Teutonic,..... edited by G. A. SCHRUMPF. — London, D. Nutt, 1890. Pet. in-8, x-212 pp.

Cet ouvrage est destiné, dans la pensée de l'auteur, à servir d'introduction à la *Chrestomathie Indo-européenne* de Schleicher, en donnant à l'étudiant une idée générale et sommaire de la structure et de la physiologie de chacune des langues indo-européennes. L'intention est louable et le travail méritoire ; mais il est permis de se demander si le but est entièrement atteint. Ne parlons pas, si l'on veut, du manque d'équilibre, qui fait tenir les langues italiques en douze pages et le grec en six, tandis que le sanscrit, par exemple, s'espace sur quarante-quatre pages. N'insistons pas sur les fautes d'impression, relativement peu nombreuses, mais toujours fâcheuses dans un livre élémentaire, ni même sur les erreurs grammaticales, qui tiennent à ce que M. Schruppf a visiblement travaillé de seconde main ; il ne s'en cache point d'ailleurs. Mais voici qui est plus grave.

Celui qui n'a aucune idée d'une langue en apprendra-t-il quelque chose pour en avoir lu cent lignes accompagnées d'une traduction et d'une rapide analyse ? Ne vaudrait-il pas mieux lui donner un bon lexique, et qu'il se tirât d'affaire tout seul ? Pour moi, je le crois : l'on ne sait bien que ce qu'on a appris soi-même. Avec la meilleure volonté du monde son guide ne peut tout lui dire : il lui enseigne (p. 14) — à tort, du reste ; c'est sur *patita* (p. 16) que la leçon devrait venir — que *pâtita* est le verbal du sk. *pat* ; mais sur *vrddhûm* (p. 23) il se contente de traduire « old » ; dans un lexique l'élève verrait : 1° que *vrddha* n'est pas un simple adjectif, mais le verbal de *vardh* « croître » ; 2° que le *t* du suffixe *-ta-* prend ici euphoniquement une forme particulière. Double profit qui lui échappe, de par la méthode qui lui fournit le travail tout fait au lieu de le lui laisser faire.

Je ne voudrais point, toutefois, ériger en principe une impression toute personnelle. Il peut y avoir, il y a sans doute des débutants qui aiment mieux être tenus par la main que d'être abandonnés à eux-

mêmes. C'est pour eux que le livre a été écrit : il les intéressera par l'abondance et la variété des documents ; il piquera peut-être leur curiosité. Je souhaite qu'il nous amène beaucoup d'adeptes.

V. HENRY.

398. — SCALA (Rudolf von). *Die Studien des Polybios*, I Band, Stuttgart, Kohlhammer, 1890, S. xvi-344, in-8.

M. Rud. von Scala s'excuse dans sa préface d'ajouter encore deux volumes au nombre déjà considérable des écrits relatifs à Polybe ; mais il justifie par d'excellentes raisons le choix de son sujet. Polybe lui-même a signalé une singulière contradiction chez les historiens de son temps : s'agit-il de l'histoire d'une ville, on s'étend avec complaisance sur toutes les circonstances qui ont préparé, accompagné et suivi la fondation de cette ville ; mais, pour les hommes qui ont eu en main les affaires publiques, on passe sous silence et on néglige l'histoire de leur éducation, c'est-à-dire la formation même de leur esprit (X. 21, 3). M. R. v. S. n'a pas voulu mériter ce reproche, et, appliquant à Polybe lui-même la méthode d'investigation que le profond historien demandait qu'on appliquât aux grands personnages de l'histoire, il s'est efforcé de mettre en lumière les circonstances où s'est développé le génie propre de Polybe, et les influences diverses qui ont agi sur son éducation. Aussi bien, cette étude particulière d'un homme prend-elle un intérêt général, si l'on songe que Polybe est pour nous presque le seul représentant de toute une période de la littérature grecque, et que cette période, peu connue, offre tout l'attrait qui s'attache aux époques de transition. Quel était au second siècle avant notre ère l'état des esprits en Grèce ? De quoi se composait alors l'éducation d'un jeune homme ? Quelle place y occupaient la poésie, la philosophie, l'éloquence, l'histoire, les sciences proprement dites ? Voilà les questions que M. R. v. S. a essayé de résoudre, en prenant Polybe pour guide et pour témoin.

Le premier volume, le seul paru jusqu'à ce jour, contient d'abord, après quelques pages d'introduction, un tableau de la jeunesse de Polybe ; le caractère et les idées du futur historien de la conquête romaine y sont expliqués en partie par l'influence directe de sa famille, de sa ville natale, de sa patrie. Abordant ensuite les études spéciales de Polybe, M. R. v. S. signale d'abord chez lui certains souvenirs d'Homère, d'Hésiode, et quelques allusions aux autres genres de poésie. Mais il n'insiste pas outre mesure sur ce point, et il arrive bientôt à ce qui forme la partie la plus considérable et la plus importante du livre : les études philosophiques de Polybe. Ce chapitre se divise en six paragraphes : traces de la philosophie d'Héraclite, Platon et l'Académie, Aristote et Théophraste, Démétrius de Phalère, Straton de Lampsaque, l'école stoïcienne. Chacune de ces recherches est poursuivie avec une pénétration et une subtilité remarquables ; l'auteur s'efforce de donner des démonstrations

rigoureuses, et il soumet au lecteur tous les éléments du problème, en rapprochant, pour les comparer, les passages de Polybe et des philosophes. Enfin le volume se termine par huit appendices, parmi lesquels nous signalerons le second, sur les sources de Polybe, et le huitième, sur le droit des gens chez Polybe. A ce propos, M. R. v. S. fait un résumé intéressant des théories antérieures sur le même sujet, dans Hérodote, Euripide, Thucydide, Xénophon, Platon et l'école d'Isocrate.

Le tome II, annoncé pour l'année prochaine, comprendra les études oratoires, historiques et géographiques de Polybe.

On ne saurait trop encourager un auteur qui nous promet un tableau aussi complet de la culture grecque au second siècle.

Am. HAUVERTE.

399. — *Lehrbuch der historischen Methode*, mit Nachweis der wichtigsten Quellen und Hülfsmittel zum Studium der Geschichte, par Ernst BERNHEIM (professeur d'histoire à l'Université de Greifswald.) Leipzig, Duncker et Humblot, 1889, 1 vol. in-8, xi-530 p.

Les ouvrages de la nature de celui-ci ne sont pas sans inspirer, de prime abord, une certaine défiance. On craint, en les ouvrant, de se heurter à des généralités vagues et inutiles¹, quand elles ne sont point paradoxales et fantaisistes. Il est si facile de raisonner à perte de vue sur la méthodologie historique et d'échafauder des considérations pompeuses et hardies sur une science qui, étant en réalité la plus concrète et la plus vivante de toutes, se prête assez peu à des développements abstraits. Depuis quelque temps, les ouvrages de ce genre semblent vouloir se multiplier. Il serait facile d'en signaler un nombre relativement considérable, aussi bien en France qu'en Allemagne². Il y a là assurément un symptôme tout à fait caractéristique. Je me hâte de dire qu'au milieu de ces productions, gros livres ou articles de revue, il en est peu d'aussi sérieuses, d'aussi complètes et surtout d'aussi utiles, que celle dont il s'agit ici.

M. Bernheim observe justement, au début de sa préface, qu'il n'y a guère de science où règne, au même degré que dans la nôtre, une si extraordinaire diversité d'opinions touchant les principes fondamentaux de la méthode. Il part de là pour tenter d'exposer dans son ensemble la méthode des sciences historiques, depuis les principes essentiels jusqu'aux détails concrets de savoir-faire technique. Le livre de M. B., clairement divisé et composé avec beaucoup de soin, comprend six parties bien distinctes. La première est consacrée à la notion et à l'essence de la science historique; la seconde à la méthodologie; la

1. Telles que celles du *Précis de la science de l'histoire*, dont nous avons rendu compte dans le n° 43 de la *Revue* de 1888.

2. Pour ne citer qu'un exemple, le plus récent numéro de l'*Historische Zeitschrift* contient une étude de M. Paul Hinneberg : *Die philosophischen Grundlagen der Geschichtswissenschaft*.

troisième à la science des sources, et, en particulier, à l'étude des sciences auxiliaires. La suivante, qui traite de la critique, est, comme de juste, la plus importante, la plus approfondie de toutes. Vient ensuite la conception historique (*Auffassung*), partie également subtile et délicate, qui comprend, à son tour, l'interprétation, la coordination, l'imagination historique, l'appréciation des conditions générales, la philosophie de l'histoire, l'essence de la compréhension (objectivité et subjectivité). *L'exposition* fournit la matière du dernier chapitre. Tout cela, à ne considérer que le plan, peut paraître assez abstrait, rébarbatif même. Mais il ne faut pas s'en tenir aux apparences. Le ton général du livre est, au contraire, vivant et animé, et par là même beaucoup moins vague qu'on ne pourrait le supposer de prime abord. Chacun des chapitres est illustré de nombreux exemples, topiques et bien choisis. Tout au plus pourrait-on reprocher à ces derniers une forme qui devient, en certains cas, par trop mathématique, une simplification excessive dans l'argumentation qui ne tient pas assez compte de l'extrême complexité des choses et semble attribuer aux raisonnements en matière historique une rigueur qu'ils ne comportent pas. Je reprocherai également à M. Bernheim de n'avoir pas fait la part assez large aux faits de l'histoire moderne et de s'être trop cantonné dans les choses du moyen âge ¹. Il aurait dû varier un peu davantage et prendre moins d'exemples dans l'histoire d'Allemagne, étant donné le caractère général de son livre. Il faut signaler en particulier le chapitre relatif à la *critique*. C'est un morceau vraiment intéressant, sobrement et clairement écrit. Le § 3 du chapitre II, *Développement historique de la méthode* (p. 119-151) est également substantiel. Au point de vue bibliographique, toute cette partie est au courant, bien qu'on puisse relever çà et là plusieurs lacunes et que certaines indications n'y figurent pas à leur place ². La classification des ouvrages cités est aussi parfois un peu compliquée. Nous constatons avec plaisir que justice a été pleinement rendue par l'auteur aux services rendus par l'érudition française, que le rôle de cette dernière est équitablement mis en relief, et qu'en particulier l'œuvre des anciens bénédictins et celle de l'école des Chartes se trouvent citées en une place des plus honorables.

Ce qui manque le plus dans cet ouvrage — et c'est le principal reproche qu'on ait à lui adresser — c'est un *index* méthodique et alphabétique.

1. Il y a cependant des exemples tirés de l'histoire contemporaine, tel que celui de la page 437, sur les chutes de nos ministères.

2. De Wailly cité p. 179 devrait l'être plutôt à la page 184 ; page 165, l'auteur aurait dû citer le supplément de la bibliographie de Vallée. Peut-être aurait-il bien fait d'indiquer par un mot les observations critiques auxquelles les grands répertoires bibliographiques peuvent donner lieu. Plusieurs des chiffres donnés ne sont pas exacts. Pour ce qui concerne en particulier les publications françaises, l'auteur en est resté aux chiffres cités par d'anciens répertoires. P. 163, par exemple, la Société de l'histoire de France, a aujourd'hui publié près de quatre-vingts ouvrages. P. 200, pour la géographie, M. Bernheim aurait dû citer les travaux de Freeman et surtout l'atlas de M. Longnon actuellement en cours de publication.

que. En raison de la diversité des matières traitées, l'absence d'une table complète rend les recherches pénibles et peu sûres. Quoi qu'il en soit, ce livre, qui n'est pas seulement un exposé de considérations ou d'idées générales, mais encore un répertoire commode et précis, est appelé à rendre de réels service. C'est une tentative courageuse en vue de constituer une synthèse de la science historique. L'auteur y a mis le résultat de longues réflexions et d'habiles recherches. Sans doute, il n'est pas besoin pour devenir historien d'avoir une connaissance approfondie des principes qui président aux études historiques, mais encore est-il vrai que cette connaissance n'est pas sans but. Grâce à elle, l'historien se rend mieux compte que, suivant le mot de Ranke « tout se tient : l'étude critique des sources authentiques, la conception impartiale, l'exposition objective. Das Ziel ist die Vergegenwärtigung der vollen Wahrheit. »

A. LEFRANC.

400. — **Les Registres de Grégoire IX.** Recueil des bulles de ce pape publiées et analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican, par Lucien AUVRAY. Premier fascicule. Paris, 1890, in-4, 256 colonnes. (Biblioth. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

Le premier fascicule des *Registres de Grégoire IX* se rattache à la série des registres pontificaux dont l'École française de Rome poursuit la publication depuis plusieurs années. L'éditeur, M. L. Auvray, s'est conformé au plan de ses devanciers; c'est-à-dire qu'il s'est appliqué à donner la physionomie des manuscrits originaux, en suivant dans la publication des lettres apostoliques l'ordre même où elles sont transcrites dans les registres de chancellerie conservés aux Archives du Vatican. Il s'est contenté d'analyser celles dont une exacte reproduction avait été donnée dans des ouvrages accessibles à tous; mais il l'a fait de telle façon que souvent les historiens pourront se dispenser de recourir aux livres où se trouve le document tout entier. Pour les lettres déjà publiées M. A. renvoie à Potthast et aux recueils ou ouvrages postérieurs à l'achèvement de ce précieux répertoire, tels que Valois (*Guillaume d'Auvergne*), Rodenberg (*Epistolæ sæculi XIII e regestis pontificum romanorum selectæ*), Denifle et Chatelain (*Chartularium Universitatis Parisiensis*.) Ces références sont toujours exactes. A peine osons-nous reprocher à M. A. de n'avoir pas indiqué que la bulle n° 16 de sa publication est analysée dans Potthast sous le n° 9570, car cet auteur l'a rangée parmi les bulles non datées l'ayant empruntée aux décrétales; il en est de même du n° 219 qui est le n° 9675 de Potthast. Enfin la bulle n° 94 d'Auvray correspond au n° 7920 a ou 26176 de Potthast. Ce sont là de bien légères omissions. Les textes sont établis avec le plus grand soin. Je signalerai toutefois à M. A. une faute d'impression; dans l'analyse de la bulle n° 122, à la troisième ligne il faut lire *regularem* au lieu de *sæcularem*. Ce premier fascicule comprend les bulles expé-

diées pendant les trois premières années du pontificat de Grégoire IX, soit 409 chapitres, je dis chapitres, car, comme on le sait, dans les registres pontificaux, plusieurs lettres adressées à divers personnages mais de même teneur, sont insérées sous une seule rubrique. Pour donner une idée du genre de ressources que fourniront les registres de Grégoire IX aux historiens, je ne crois pouvoir mieux faire qu'indiquer parmi les documents inédits qu'ils contiennent ceux qui sont relatifs à la France. La bulle du 23 mars 1227 par laquelle Grégoire IX annonça au roi de France son élévation au trône pontifical n'avait pas encore été publiée, mais elle n'a pas grand intérêt. Le pape y proclame le roi de France fils de l'Église romaine, et en retour du dévouement respectueux qu'il lui demande, lui promet de son côté une affection paternelle. Les troubles qui marquèrent les commencements du règne de saint Louis donnèrent occasion à Grégoire IX de manifester ses sentiments de bienveillance à l'égard du jeune roi. Comme au traité de Vendôme (16 mars 1227) on avait arrêté le mariage de Jean, deuxième frère de Louis IX, héritier des comtés d'Anjou et du Maine, avec Yolande, fille du comte de Bretagne, et aussi celui d'Alphonse, autre frère du roi, avec Isabelle fille du comte de la Marche, et que ces unions ne pouvaient manquer, par la création de grandes puissances baronales, de susciter dans l'avenir de terribles embarras au gouvernement royal, le souverain pontife lui vint en aide et déclara (Auvray, bulles n° 87 et 88 des 26 et 25 mai 1227) s'opposer à ces mariages en raison du degré de parenté des parties contractantes. Ce qui ne permet pas de douter que la régente n'ait elle-même provoqué l'intervention du pape, c'est qu'une clause du traité de Vendôme l'avait préparée en réservant l'approbation de l'Église. En décembre 1229 (n°s 376 et 377) nous voyons encore Grégoire IX se préoccuper de maintenir l'ordre en France et écrire aux évêques de Senlis, d'Orléans et de Meaux d'apaiser les troubles qui pouvaient exister dans le royaume et de veiller à ce qu'aucun autre ne se produise désormais. Par lettre du 14 novembre précédent (n° 231) il avait engagé le duc de Bretagne à se montrer plus respectueux envers l'Église. Le représentant du pouvoir pontifical en France, le légat Romain, cardinal de Saint-Ange, était entièrement dévoué aux intérêts de la régente; dans son désir de lui procurer des subsides, il se laissa aller à des exactions contre le clergé qui lui attirèrent les reprimandes du souverain pontife. L'affaire mérite qu'on s'y arrête; Le Nain de Tillemont l'a résumée (t. I, p. 470) d'après les bulles analysées et publiées par Rinaldi; ces mêmes documents et deux autres donnés par M. A. dans leur intégrité (n°s 130, 131, 133, 134 et 182) permettent d'ajouter quelques détails. Le 30 novembre 1225 s'était tenu à Bourges, sur la convocation du légat, un concile où celui-ci s'était efforcé d'obtenir du clergé de France l'engagement de payer au roi Louis VIII, pendant cinq ans, la décime des revenus ecclésiastiques pour subvenir aux frais de la guerre contre les Albigeois. Les députés des chapitres,

sans rien promettre, répondirent que la demande leur paraissait raisonnable ; au reste ils en parleraient à ceux qui les avaient délégués, n'ayant pouvoir de rien consentir. Le clergé, voyant que le roi se donnait tout entier à la guerre contre les hérétiques, pensa qu'il ne pouvait se montrer moins ardent pour la cause de la foi, et, de son plein gré accorda un subside, et non une décime; il en acquitta une partie, promettant de payer le reste plus tard si le roi persévérait dans son entreprise. Après la mort de Louis VIII, les chapitres des églises, jugeant que personne ne pouvait prendre l'affaire en main et en assurer le succès, refusèrent de rien donner, d'autant plus que la reine et le légat avaient agi sans les consulter et que la reine se refusait à prendre de son côté aucun engagement ni sur la date de l'expédition, ni sur le nombre d'hommes qu'elle armerait. Le légat eut recours à des mesures de rigueur et fit saisir par les gens du roi les biens des églises. Les chapitres en appelèrent au Saint-Siège le 27 mai 1227. Ils eurent gain de cause. Le pape, par bulle du 18 juillet 1227, ordonna à son légat de révoquer l'ordonnance, datée de Sens, qu'il avait fait publier au sujet du paiement de la décime et qui avait provoqué le mécontentement du clergé de France; il lui enjoignit aussi de faire restituer aux églises les biens mis sous la main royale à cette occasion. Le Nain de Tillemont (t. I, p. 472) ajoute : « Ces lettres du pape n'estoient pas sans doute arrivées au mois d'aoust lorsque les évêques de Sens et de Chartres promirent à Paris, du consentement du légat, de donner au roy et à la reine, durant quatre ans, si la guerre d'Albigeois duroit autant, mille cinq cent livres parisis par an ». Il est plus probable au contraire qu'une composition sera intervenue entre le légat et la régente d'une part, et les évêques et chapitres d'autre part, après que, sur l'ordre du pape, les églises auront été réintégrées dans leurs biens. Dans leur requête au Saint-Siège, les chapitres de Reims, de Sens, de Tours et de Rouen faisaient observer que s'ils protestaient contre les exigences du légat, ce n'était pas tant pour éviter de payer un subside que pour garantir leur liberté, ne voulant pas qu'on transformât en une obligation ce qui de leur part avait été un don gracieux. On comprend donc que, les mesures coercitives une fois révoquées, le clergé ait accordé une aide au roi. Le cardinal Romain quitta la France; mais il y reparut en juin ou juillet 1228, chargé de préparer et de diriger la guerre contre les Albigeois. Les bulles relatives à cette légation et qui conféraient au cardinal des pouvoirs spéciaux et des privilèges (nos 232, 237, 239 et 240) sont malheureusement dépourvues de dates. Le légat avait pour mission de rétablir la paix et d'assurer le triomphe de la foi. Pour procurer la paix au royaume, on fit de grands préparatifs de guerre. Afin de gagner les seigneurs à la cause de l'Église, on leur accordait des faveurs, comme par exemple des dispenses de mariage, pourvu qu'ils armassent un nombre de guerriers suffisant (no 234). Le pape recommandait vivement le comte de Montfort au roi, comme un homme qui, à l'exemple de ses ancêtres, avait fait plus que

personne pour la paix et pour la foi : « ipsi enim pro negotio pacis et fidei nec expensis nec laboribus pepercerunt » (n° 235). Tandis que l'évêque de Saint-Jean d'Acre, Jacques de Vitry, appliquerait son éloquence à exciter le zèle des fidèles (n° 236), les moines de tout l'ordre de Cîteaux devaient adresser au ciel des prières spéciales pour le succès de l'entreprise (n° 233). Si la royauté et la papauté étaient d'accord pour combattre l'hérésie, il n'en faudrait pas conclure que l'union la plus parfaite régnât entre la royauté et le clergé. Ces deux puissances se rencontraient continuellement sur des terrains où elles cherchaient à s'évincer l'une l'autre. Nous avons vu d'ailleurs que les églises de France, soucieuses de conserver intact leur temporel, ne paraissaient pas approuver sans réserve une croisade qui menaçait d'entamer leur liberté avec leurs revenus. Les questions féodales, l'exercice des droits de justice et spécialement la juridiction amenaient entre le pouvoir royal et les évêques de fréquents conflits. La bulle n° 216 des *Registres de Grégoire IX* concerne un procès entre la régente et l'archevêque de Rouen. Ce document mentionne une sentence rendue par la Cour du roi et donne quelques détails sur la procédure suivie devant cette Cour. Quant au procès lui-même, il était déjà connu par une chronique de l'église de Rouen (d'Achery, *Spicileg.*, t. II, p. 819 ; 2^e édit., t. III, p. 613). Les dissensions n'étaient pas rares au sein même de l'Eglise. Une véritable lutte, où l'on se battait à coup d'excommunications et d'interdits, était née ou plutôt s'était ravivée entre l'archevêque de Bourges et celui de Bordeaux au sujet de la primatie dont le premier réclamait l'exercice sur la province du second (nos 96, 97, 98, 353). C'est bien plus tard, seulement au xiv^e siècle, que Clément V, qui avait eu peut-être à repousser lui-même, quand il n'était qu'archevêque de Bordeaux, les prétentions de l'archevêque de Bourges, déclara l'église de Bordeaux entièrement libre de tout pouvoir primatial. Les registres pontificaux permettent de compléter sur bien des points le *Gallia Christiana* ; en cela, ceux de Grégoire IX ne seront pas moins précieux que ceux d'Innocent IV, d'Honorius IV, de Nicolas IV, de Benoît XI et de Boniface VIII. Ainsi, pour prendre un exemple, le *Gallia Christiana* (t. IV, col. 138), dit que Robert, évêque de Clermont, fut transféré sur le siège archiepiscopal de Lyon en 1227, avant le 18 décembre. La publication de M. A. nous permet d'être plus précis, car les bulles par lesquelles Grégoire IX annonce la remise du pallium au nouvel archevêque et invite ses suffragants à lui obéir, sont datées des 3 et 7 avril (nos 20, 21 et 22). Le chapitre de Clermont choisit comme évêque son prévôt maître Hugues ; mais comme il n'avait pas encore trente ans mais seulement vingt-neuf ans, il ne put être consacré ; le pape se contenta de lui confier, par bulle du 30 avril 1227, l'administration de l'église de Clermont (n° 62 à 68). Les auteurs du *Gallia* (t. II, col. 276) n'ont rien su de tout cela. De plus ils qualifient Hugues de prieur de Sauxillanges ; et cependant ils le font figurer dans la liste des prévôts de Clermont en 1227.

Hugues, qui était de la famille de la Tour, a-t-il été revêtu de ces deux dignités à la fois ? Peut-être ; car plusieurs personnages de sa famille se sont succédés comme prieurs de Sauxillanges à la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e siècle (*Gallia Christ.*, t. II, col. 375). La bulle n° 51, du 24 avril 1227 concerne l'élection d'un évêque à Dax. Un assez grand nombre de bulles sont relatives à des collations de bénéfices dans les églises de France (n°s 42, 121, 126, 163, 319 et 367). Nous signalerons plusieurs procès en matière ecclésiastique (n°s 89, 161, 402, 403, 409). Parmi les bulles relatives aux ordres religieux nous en avons remarqué plusieurs qui accordent ou confirment des privilèges à l'ordre de Cluny (n°s 196, 198) aux abbayes de la Charité-sur-Loire (n° 164), de Vézelay (n° 177), de Saint-Pons-de-Tomières (n°s 355 et 360), de Fécamp (n° 383). La bulle n° 221 se rapporte à l'administration de Cluny. Au même ordre d'idées, mais aux monastères du diocèse de Toul, se rattache la bulle n° 122. Dans les bulles inédites relatives à la France, je n'ai trouvé qu'une dispense pour naissance illégitime : il s'agit d'un trésorier de l'église de Rennes (n° 243). Quelques bulles sont des levées d'excommunication en faveur de laïcs (n°s 380 et 407). Les n°s 390 et 408 ne pourront manquer d'intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire du droit. Je citerai enfin la bulle n° 359, du 15 octobre 1229, où sont mentionnées les écoles d'Arras qui, paraît-il, ne comptaient pas moins de deux cents écoliers.

Autant qu'on peut en juger par ce premier fascicule, les *Registres de Grégoire IX* ne sont pas destinés à modifier l'opinion reçue sur la politique de ce pontife. Ils n'en sont pas moins une publication très importante. Car les nombreux documents inédits qu'ils mettent à la disposition des historiens renferment beaucoup d'éléments chronologiques nouveaux, des renseignements biographiques de toutes sortes, et s'ils n'ajoutent que peu de chose à l'histoire générale de l'Église, du moins permettront-ils de rectifier et de compléter l'histoire particulière des églises de la chrétienté.

M. PROU.

401. — **Recherches historiques sur la ville de Saint-Macaire**, l'une des filiales de Bordeaux, par D. A. VIRAC, ancien conseiller municipal de Saint-Macaire, membre de la commission de publication des Archives municipales de Bordeaux et de la commission des monuments et documents historiques de la Gironde. Ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux et orné d'une eau-forte et d'un plan par Leo Drouyn. Paris, E. Lechevalier ; Bordeaux, Feret, 1890. Grand in-8 de viii-708 p.

Ouvrage très consciencieusement préparé et pour lequel ont été utilisés de nombreux documents inédits tirés d'archives publiques ou particulières et surtout d'études de notaires. L'auteur s'en occupait depuis sa jeunesse et l'on peut dire que ç'a été le travail de presque toute sa vie.

Le 26 juin 1872, dit M. Leo Drouyn (*Notice biographique sur*

Désiré-Antoine Virac, en tête du volume, p. 8), la mort le frappa avant qu'il eût pu faire imprimer son manuscrit, composé « avec tant de soin et d'amour »; mais M^{lle} Marie Virac, « mue par un sentiment de piété filiale qu'on ne saurait trop louer », a voulu donner satisfaction au désir de son père et a chargé un des meilleurs collègues et amis de ce dernier de surveiller l'impression de la monographie de Saint-Macaire. Il eût été très regrettable que la fille de l'auteur n'eût mis en lumière l'œuvre paternelle, car cette œuvre est vraiment des plus estimables.

M. Virac s'occupe d'abord de la topographie de sa ville natale. Il raconte ensuite (seconde partie) l'histoire de cette ville : 1^o dans les temps antérieurs à la domination anglaise; 2^o de 1153 à 1453; 3^o de 1454 à 1653; 4^o de 1654 à 1788; 5^o de 1789 à 1800; 6^o de 1801 à 1869. La troisième partie est formée de *Notices complémentaires* sur le château et les enceintes murales, les églises, les couvents, l'hospice, le bureau de bienfaisance, le domaine public, l'Hôtel de ville, l'horloge, le port, le chemin de fer, les rues, la justice, la municipalité, les privilèges, les vins, le logement des gens de guerre, les foires et marchés, les notaires, le cimetière, la biographie (c'est-à-dire une série de notices sur les principales familles de Saint-Macaire). On voit par cette énumération combien la monographie est complète¹. Et pourtant, que de choses encore il resterait à indiquer, comme la liste des personnages qui, sous les titres de seigneur, connétable, bailli, garde, châtelain, gouverneur ou capitaine, ont commandé dans le château de Saint-Macaire (p. 404-405); la liste des curés de cette paroisse, de 1441 à 1866 (p. 426); la liste des prieurs de Saint-Sauveur (ordre des Bénédictins), de 1170 à 1579 (p. 435-436); la liste des supérieurs (ordre des Jésuites) de la résidence de Saint-Sauveur, de 1622 à 1770 (p. 449); la liste des propriétés qui ont appartenu ou appartiennent encore à la ville (p. 495-500); la liste des droits et impôts (p. 501-502); la liste des juges royaux, assesseurs, procureurs du roi, juges de paix (p. 585-587), la liste des maires et lieutenants de maires, agents municipaux, adjoints de maires, jurats (p. 605-611), etc.

M. L. Leo Drouyn, qui a si bien édité le manuscrit de son collègue et ami², dit (p. 540) : « Il est fâcheux que M. Virac n'ait pas connu les

1. Elle est même trop complète en quelques passages. L'auteur, par exemple, n'apprend rien de nouveau à personne quand il dit (p. 522) que la voie ferrée « relie la ville de Saint-Macaire avec tout le réseau des chemins de fer français et la met en communication avec tous les points de la France et de l'Europe ». D'autres détails, je le crains, paraîtront insignifiants, comme le détail donné (p. 375) sur les huit réverbères établis à Saint-Macaire le 8 novembre 1865 (date mémorable pour cette petite ville-lumière!). Ça et là sont reproduites *in extenso* des harangues municipales, d'une époque récente, dont le besoin ne se faisait pas trop sentir. Je pourrais signaler encore d'autres superfluités. Mais, m'objecterait-on peut-être si j'insistais trop là-dessus, le monographe ne ressemble pas au préteur antique : *curat de minimis*.

2. Le sujet était familier au savant archéologue, car il a publié en 1861 un travail spécial sur *Saint-Macaire et ses monuments*. M. Drouyn a enrichi le volume de M. Virac, non seulement de la *Notice biographique* déjà citée, ainsi que d'une vue

remarquables études de M. F. de Verneilh sur l'origine des bastides fondées en Gascogne au ^{xiii}^e siècle. » Je dirai à mon tour qu'il est non moins fâcheux que M. Virac, pour la deuxième période, au sujet des guerres anglo-françaises dans le Sud-Ouest, n'ait pu connaître les « remarquables études » de M. Siméon Luce sur les *Chroniques* de Froissart et que, pour la troisième période, au sujet des guerres de religion, il n'eût pu connaître les « remarquables études » de M. de Ruble sur les *Commentaires* de Blaise de Monluc ¹.

T. de L.

402. — **Briefe und Erklärungen von I. von Döllinger** über die Vaticanischen Decrete, 1869-1887, 1 vol. in-12, VIII-163 pages. München, Beck, 1890.

Le 10 janvier dernier, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, s'est éteint à Munich le chanoine Ignace von Döllinger. Il a été de notre temps l'un des plus remarquables historiens de l'Église et naguère la *Revue critique* rendait hommage à l'un de ses derniers travaux. Lui-même a joué dans l'histoire de l'Église en ce siècle, un rôle fort important. Dès 1869, il protesta avec énergie contre le dogme de l'infaillibilité qu'on invitait le futur concile à proclamer; sous son inspiration fut rédigé le célèbre livre, signé Janus : *Der Papst und das Konzil*; de sa plume, sortirent divers articles dans le même sens, publiés par l'*Allgemeine Zeitung*. Malgré lui, le nouveau dogme fut promulgué le 18 juillet 1870. Les catholiques Allemands qui s'étaient d'abord déclarés

de Saint-Macaire et du plan de cette ville, admirablement gravés, mais encore d'un très bon index des principaux noms de personnes et de lieux, et de notes qui n'ont que le tort d'être beaucoup trop rares.

1. Dans une note (p. 144). M. Virac dit : « La bataille de Targon fut, d'après La Colonie, livrée le 26 juillet et celle de Vern (*sic* pour *Vergt*), en Périgord, eut lieu, selon M. Guinodie, le 9 octobre. » La seconde date est exacte, mais la première ne l'est pas : le combat de Targon est du 17 juillet 1562. Il faut signaler, parmi les bons morceaux du livre, la discussion (p. 149-151) des erreurs commises, au ^{xvi}^e siècle, par Claude de Saintes (*Discours sur les saccagements*, etc. Paris, 1563), et renouvelées, en notre siècle, par l'abbé O'Reilly (*Histoire complète de Bordeaux*, t. II, p. 320), en ce qui regarde la prise de Saint-Macaire par les huguenots que conduisait Duras (28 juin 1562). Voici les judicieuses observations du critique : « Les excès commis par les religionnaires furent loin d'être ce que les deux narrateurs nous les ont dépeints : catholiques enterrés vifs, enfants coupés en deux, ventres des prêtres ouverts et leurs entrailles dévidées autour d'un bâton, etc.) : un habitant pendu parce qu'il avait été trouvé priant dans l'église ; un cordelier attaché à une aile de moulin et probablement étranglé dans cette situation ; un autre religieux auquel on coupa une oreille, et de nombreux tués ou blessés pendant l'assaut ; puis un pillage presque général qui ne dut pas s'effectuer sans de graves désordres, c'est assurément trop, beaucoup trop, mais les atrocités que nous venons de rappeler sont de pures inventions : Claude de Saintes a évidemment été trompé ; nous en avons la preuve dans les dépositions individuelles des principaux habitants de la ville, lesquels n'eussent pas manqué de les signaler au conseiller enquêteur si elles avaient réellement eu lieu. Ces dépositions recueillies trois mois seulement après la prise de la ville, et émanant du plus grand nombre des victimes de Duras, nous ont paru mériter beaucoup plus de confiance que les dires de Ch. de Saintes et d'O'Reilly. »

hostiles, se soumirent les uns après les autres. L'archevêque de Munich, Scherr, qui avait voté *non* au Vatican, prononça le « *Roma locuta, causa finita.* » Il invita Döllinger à imiter son exemple ; mais celui-ci refusa, par une très digne lettre du 29 janvier 1871 et, sur de nouvelles instances de son prélat, il publia le fameux manifeste du 28 mars. Aussitôt on interdit aux étudiants en théologie de suivre les cours du chanoine ; puis, le 17 avril, on lança contre lui-même l'excommunication majeure. Depuis cette époque, de pressantes démarches ont été faites auprès de lui, pour qu'il fit sa soumission. Une dame de haute naissance en 1880, l'évêque de Rottenbourg Hefe, — l'auteur bien connu de l'*Histoire des conciles*, — en 1886, le nouvel archevêque de Munich, Steichele, en 1878, 1879 et 1886, le nonce du pape Ruffo Scilla en 1887 le supplièrent de rentrer dans le giron de l'Église et de ne pas mourir dans l'impénitence finale. Mais le digne vieillard résista à toutes ces instances ; il déclara qu'il voulait demeurer fidèle aux opinions de toute sa vie.

La présente brochure contient la plupart des articles écrits par Döllinger en 1869 et en 1870 contre l'infailibilité ; puis la correspondance échangée entre son archevêque et lui en 1871. Toutes ces pièces étaient déjà connues. On y trouve ensuite les lettres inédites que lui ont adressées depuis 1878 les hauts personnages cités, avec les réponses qu'il y fit. Au seul Hefe, il ne répliqua point, à cause de l'amitié qui l'avait jadis uni à lui. Döllinger se proposait de publier ces documents, pour arrêter certains bruits et bien attester sa foi ; mais la mort le frappa sur ces entrefaites. Un de ses disciples, Keusch, s'est chargé de ce soin, et il lui en faut savoir gré. Nous regrettons seulement que, dans une préface substantielle, il n'ait pas mis en lumière la conduite de son maître vénéré depuis 1870.

Ch. PFISTER.

403. — *Historische Studien* aus dem Pharmacologischen Institut der Kaiserlichen Universität Dorpat, herausgegeben von Dr. Rudolf KOBERT, Professor der Geschichte der Medicin und der Pharmakologie. I. Halle a. S. Verlag von Tausch u. Grosse, 1889, in-8, x, 266 pages. Prix : 8 m. = 10 fr.

Cette publication est dédiée à la « Faculté d'histoire et de géographie de l'Université de Dorpat » ; ce serait déjà une raison qui permettrait d'en parler dans la *Revue critique*, si les questions qui y sont abordées ne touchaient par bien des côtés à celles dont elle s'occupe d'ordinaire. « L'histoire de la médecine, M. R. Kobert le remarque avec raison, fait partie essentielle de l'histoire générale de la culture » ; à ce titre on a le droit, je dirais presque le devoir, de rendre compte ici des curieuses études dont le savant professeur de Dorpat vient d'entreprendre la publication. En dépit du titre des divers sujets qui y sont traités, elles peuvent intéresser l'humaniste — M. R. K. dirait le philologue

— ainsi que l'historien; ils n'y trouveront guère moins à apprendre que le médecin ou le pharmacien.

Le premier fascicule des *Historische Studien* se compose de trois mémoires principaux : le premier, sorti de la plume du directeur, est consacré à l'« Histoire de l'ergot du seigle » ; il est suivi d'un « court extrait des travaux en langue russe qui en traitent » ; le second mémoire de M. R. von Grot, mais revu par M. R. K., est un exposé étendu et habilement fait des « connaissances pharmacologiques renfermées dans « la collection des écrits hippocratiques » ; le troisième, d'une nature toute différente, passe en revue les « médicaments populaires tirés du règne végétal et usités dans l'Empire russe ». Il est dû à M. Wassily Demitsch, mais M. R. K. y a joint des additions précieuses du plus grand intérêt historique. On le verra plus loin.

I. Quand on parle de l'ergot du seigle, on songe tout de suite au médicament tiré de ce champignon, et si connu en obstétrique ; sans doute M. R. K. parle de cet emploi du *secale cornutum* ; mais il le considère surtout comme substance vénéneuse, pouvant produire dans l'organisme les effets les plus désastreux, et qui, comme tel, a déterminé les épidémies les plus terribles ; M. R. K. nous le montre à travers les âges exerçant son action délétère, surtout dans les années pluvieuses et de mauvaise récolte, chez presque tous les peuples de l'Europe occidentale et méridionale. Les nécroses ou gangrènes épidémiques — le « feu saint Antoine », comme les appellent nos anciens chroniqueurs, — n'avaient point d'autre cause. L'ergot du seigle n'a pas exercé moins de ravages en Russie ; jusqu'en notre siècle, il a été un des fléaux qui ont frappé le plus cruellement la population.

II. L'étude de M. R. von Grot sur les remèdes de la collection hippocratique a une haute valeur et témoigne d'une grande compétence ; après avoir rappelé rapidement quel était l'état de la médecine avant Hippocrate, d'où étaient tirés les remèdes usités de son temps, et, cela n'était pas moins indispensable, comment peuvent se classer les écrits mis sous le nom du grand médecin grec, M. R. v. G. examine successivement les ingrédients employés par son école comme purgatifs et vermifuges, vomitifs ou diurétiques, sudorifiques, etc. Rien de plus curieux que cette énumération ; si parfois, et il était difficile qu'il en fût autrement, la pharmacopée hippocratique fait preuve d'empirisme, de quelle observation profonde et juste aussi témoignent le plus souvent ses recettes, quel emploi rationnel elle savait faire des remèdes qui étaient à sa disposition ! M. R. v. G. a raison de dire en terminant que la médecine peut, aujourd'hui encore, trouver dans le recueil des écrits mis sous le nom d'Hippocrate, de nombreuses et précieuses indications thérapeutiques.

III. Le travail de M. W. Demitsch sur la pharmacopée populaire russe, s'il ne témoigne pas de plus longues recherches, a peut-être encore un intérêt plus grand que celui de M. v. G. ; il nous conduit du moins

dans un domaine plus inconnu. On est étonné, en le lisant, de la variété et de la richesse de la pharmacopée du peuple russe ; plus d'un des remèdes qu'elle renferme ou son emploi lui a sans doute été transmis par les Grecs ; mais il n'en est pas moins curieux de voir avec quelle fidélité ces remèdes ont été conservés jusqu'à nos jours et quel accord existe entre cette pharmacopée abandonnée à elle-même et la thérapeutique des écoles. M. W. D. a étudié quatre-vingt-huit remèdes végétaux. A ce travail déjà si considérable, M. R. K. a joint pour chaque plante connue des anciens, l'indication de ce que ceux-ci en avaient dit ; il y a là une série de remarques de la plus haute valeur ; on y trouve des renseignements aussi précieux qu'instructifs sur plus d'un point obscur de l'antiquité classique, par exemple sur le *castoreum*, sur la véritable nature de la plante appelée *cicuta* chez les Latins et κώνιον par les Grecs, sur le πολυγόνaton de Dioscoride, etc.

M. W. D. s'est attaché à indiquer toutes les propriétés curatives, vraies ou supposées, des simples dont il parle ; il en donne aussi la composition chimique, quand on la connaît ; elle prouve le plus souvent le bien fondé de l'emploi que le peuple russe en fait. Rien de moins connu en Occident que ces remèdes ; aussi les articles qui leur sont consacrés offrent-ils presque tous l'intérêt le plus grand. J'ai remarqué, entre autres, l'article du muguet (*Convallaria maialis* L.), du genévrier ordinaire (*Juniperus communis* L.), etc. A propos de la scabieuse à racine tronquée (*Scabiosa succisa* L.)¹, M. W. D. raconte la légende russe de cette plante ; elle est aussi jolie que curieuse ; bien d'autres végétaux en ont d'un non moins grand intérêt mythique ; on regrette que M. W. D. n'en ait pas rapporté quelques-unes. Au sujet de l'épilobe à feuilles étroites (*Epilobium angustifolium* L.), par exemple, il dit que « cette plante joue un grand rôle dans la mythologie populaire » ; mais il n'indique pas en quoi consiste ce rôle, et renvoie simplement à l'« important » ouvrage d'Afanasjew² sur la matière ; cet ouvrage est en russe et partant inaccessible pour bien des lecteurs ; M. W. D. n'aurait-il pas pu en donner quelques extraits, comme il l'a fait pour les études de A. Treichel, bien autrement abordables, puisqu'elles sont en allemand³ ? Espérons, comme il semble le promettre, qu'il nous fera prochainement connaître ce côté si curieux de l'histoire générale du monde végétal russe.

On voit tout ce qu'offre d'attrait la publication de M. R. Kobert ; il faut souhaiter qu'elle rencontre l'accueil qu'elle mérite et que son savant directeur puisse nous donner encore plus d'un article comme ceux dont

1. M. W. D. dit que cette plante porte en français les noms d'« herbe de saint Joseph » ou de « Langue de bœuf » ; je ne connais pas ces noms ; en tout cas, ce ne sont pas ceux qui désignent d'ordinaire la *Scabiosa succisa* ; on l'appelle le plus souvent « mors-du-Diable. »

2. *Poetische Anschauungen der Slaven über die Natur*. Moskau, 1886.

3. *Volksthümliches aus der Pflanzenwelt* (Allpreussische Monatsschrift, XLIV Band, 7-8 Heft, 1887.)

je viens de parler, articles qui se recommandent par des recherches si consciencieuses et des renseignements d'un intérêt si grand et si général.

Ch. J.

404. — R. P. Auguste JEAN. *Le Maduré. La nouvelle mission*. Lille, Debrouwer et Desclées. 1889.

Le Maduré est un district de l'Hindoustan, embrassant, à l'angle sud oriental de la péninsule, les terrasses que dominant à l'ouest les Ghâts, et qui s'abaissent sur le détroit de Palk, depuis l'embouchure du Vellaur jusqu'au cap Comorin. C'est là que végète, depuis 1837, une mission de la Compagnie de Jésus dont le R. P. A. Jean écrit l'histoire. Cette histoire se résume jusqu'à nos jours dans la lutte contre « le démon de l'idolâtrie ». Lutte facile au regard de celle contre « deux autres puissances de l'enfer », le schisme ou parti goanais (celui des concurrents catholiques qui supplantèrent les Jésuites à Maduré après la suppression de l'Ordre au siècle dernier), et le protestantisme, « l'ennemi né de l'Eglise de Dieu ». Ce livre, consacré au récit des incessants déboires temporels et des rares triomphes spirituels de la Mission, n'est qu'une œuvre de secte et de polémique, où la science désintéressée ne trouve à glaner que quelques renseignements précaires, notamment sur l'instruction publique aux Indes. On ne saurait le comparer aux *Annales de la Propagation de la Foi*, rédigées avec plus de souci de l'information et dans un esprit plus véritablement religieux. Le résultat des prédications et contre-prédications évangéliques dans le Maduré ne surprendra pas, après la lecture de cet ouvrage. La population est de 5,912,000 âmes « dont 5,631,000 païens, 82,000 protestants et 199,000 catholiques. Pas même un chrétien sur cent! »

Cet « humble volume » dément cette épithète par la grandeur du format, le luxe de l'impression et les illustrations, parmi lesquelles figure le portrait du T. R. P. Becks, feu le supérieur général de la Compagnie de Jésus.

B. A.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. LÉON DOREZ publie des *Notes et Documents sur la Bible polyglotte de Paris* (15 pp. in-8°; Paris, 1890; extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*, mai-juin 1890). Ce sont des lettres de Vitré, de Le Jay et de Morin à Peiresc, conservées à la Bibliothèque nationale; elles montrent l'organisation de cette vaste entreprise et les difficultés qu'on pouvait avoir à se procurer les manuscrits nécessaires, même auprès d'un amateur éclairé comme Peiresc.

— La librairie Welter met en distribution le deuxième fascicule complétant le premier volume de la traduction E. RABIER de la *Grammaire des langues romanes*, de

M. Wilhelm MEYER-LÜBKE. Un de nos collaborateurs reviendra prochainement sur cette importante publication, original et traduction.

— M. Jean PSICHARI publie un tirage à part de la *Nouvelle Revue* du 1^{er} juillet : *la Prononciation du grec*; Paris, typographie Chameroi, 1890, 24 pp. in-8. Notre collaborateur dissipe les malentendus qui règnent chez les gens du monde et chez les Grecs avec une compétence et un talent que lui assure sa triple qualité de Grec, de linguiste et d'écrivain. C'est une réfutation indirecte d'un article récent où la fantaisie scientifique de l'auteur a été une fois de plus malheureuse. Nos lecteurs n'avaient pas besoin de cette réfutation, faite d'avance par le même savant avec une plus grande abondance de preuves dans la *Revue* de 1887, t. I, p. 261. Mais ils pourront recommander aux personnes qu'effraieraient six pages d'érudition serrée la lecture de ce morceau, de digestion plus facile pour les gens du monde. Espérons que le contrepoison opérera, et surtout qu'on ne verra plus se renouveler le scandale d'une grande revue, considérée naïvement par les étrangers comme le miroir de l'esprit français, accueillant des théories où l'influence de l'article de tête se fait vraiment trop sentir.

— M. Henri CORDIER a fait tirer à part l'intéressante et substantielle notice qu'il avait publiée dans le « Journal asiatique » sur le *Colonel Sir Henry Yule* dont « la mémoire est si chère à tous ceux qui s'occupent de la géographie historique de l'Asie dans les temps anciens et à l'époque du moyen âge. » Comme le dit fort bien M. Cordier, Henry Yule appartenait à cette grande famille de géographes qui comptent en France depuis le XVIII^e siècle de glorieux représentants (d'Anville, Eyriès, Walckenaer, Barbié du Bocage, Jomard, d'Avezac).

ALSACE. — On annonce la mort de l'helléniste alsacien Emile HEITZ, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, né dans cette ville le 13 novembre 1825, décédé le 13 juillet, après une longue et douloureuse maladie. En 1865, il publia *Die Verlorenen Schriften des Aristoteles*; dans la collection grecque-latine de Firmin Didot, il est l'auteur des *Fragmenta Aristotelis*, et, en 1874, il a terminé la publication de l'*Index nominum* qui forme le tome V des œuvres de ce philosophe. Il préparait depuis six ou huit ans une édition du traité de Damascius sur les premiers principes dont la partie inédite a été publiée l'an dernier par notre collaborateur M. Em. Ruelle.

ALLEMAGNE. — Voici terminée l'importante publication dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, au fur et à mesure que paraissaient les fascicules : l'*Encyclopædie der neueren Geschichte* (Gotha, Perthes). Les deux dernières livraisons, la 45^e et la 46^e, ont paru. On y remarque, entre autres articles, *Wied*, les *Wilhelm*, les *Wimpfen*, les *Wrangel*, *Württemberg*, *Würzburg*, etc. Peu de remarques à faire : *Willaumez* devait figurer à « Bouet-Willaumez »; Félix *Wimpfen* était colonel, non en 1782, mais dès 1776 (où il fut nommé colonel en second du régiment de la Marck); François Wimpfen entra le 15 mars 1761, et non en 1760, au service du Wurtemberg; le livre de M. A. Lefèvre-Pontalis (et non *Lefèvre*) a paru en français, et il ne fallait pas en citer seulement la traduction anglaise; l'article *Wohlfahrtsausschuss* ou « Comité de salut public » est insuffisant, et il ne fallait pas dire que dans le premier Comité les Girondins « n'avaient que neuf partisans ». Mais, quelques critiques que l'œuvre mérite dans les détails, elle ne peut qu'être louée et recommandée dans l'ensemble, et l'*Encyclopédie de l'histoire moderne* est un répertoire utile et commode.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

tisme). — MENDE, Die Aussprache des französ. unbetonten e im Wortauslaut (petit travail intéressant et méritoire). — TIMON, Shakspeare's Drama in seiner natürl. Entwicklung (beaucoup de soin et d'enthousiasme; mais Timon — ou M. M. P. de Haan — manque de méthode et de critique). — TRAUTMANN, Oberammergau u. sein Passionsspiel. — PRÜHLE, Abhandl. über Goethe, Schiller, Bürger u. einige ihrer Freunde (tiennent le milieu entre « Essay und Forschung »). — STUDNICZKA, Kyrene, eine altgriech. Göttin, archäol. u. mytholog. Untersuchungen (rend un grand service aux archéologues, et l'on voudrait des livres semblables sur Rhodes, Chypre, la Crète). — ALBERTI, Die Schule des Redners.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : GODET, Commentar zu dem Evangelium des Lukas, deutsch bearb. von WUNDERLICH, 2° aufl. — WAHLE, Die Glückseligkeitslehre der Ethik des Spinoza. — Catalogue of Additions to the manuscripts of the British Museum 1882-1887 (œuvre gigantesque et d'un prix inestimable). — KALINKA, De usu conjunctionum quarundam apud scriptores atticos antiquissimos (soigné, exact, utile). — ULLRICH, Studia Tibulliana (écrit avec soin et clarté; cp. *Revue*, n° 12). — Goethes Gespräche, hrsg. von BIEDERMANN, III u. IV. 1819-1823. — KREYSSIG, Geschichte der franz. Nationalliteratur von ihren Anfängen auf die neueste Zeit. 6° verm. Auflage gänzlich umgearb. von KRESSNER u. SARRAZIN, II. — KUBICKI, Das Schaltjahr in der grossen Rechnungsurkunde, Corpus Inscr. Alt. I, n° 273, II. — Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, p. p. QUIDDE (cp. la couverture du n° 27 de la *Revue*). — THOUVENEL, Le secret de l'empereur, corresp. confident. et inéd. entre Thouvenel, le duc de Gramont et le comte de Flahaut, 1860-1863 (intéressant). — BLINK, Der Rhein in den Niederlanden. — LITZMANN, Fr. L. Schroeder, ein Beitrag zur deutschen Liter. u. Theatergeschichte, I (bon). — Von der WENGEN, Karl Graf zu Wied. — Margarete von Bülow, Neue Novellen.

— N° 31 : DILLMANN, Der prophet Jesaia, 5° éd (excellent répertoire). — BIESE, Das Metaphorische in der dichterischen Phantasie. — BAUMANN, Einführung in die Pädagogik. — SOLTAU, Zur Erklärung der in punischer Sprache gehaltenen Reden des Karthaginers Hanno im V Act der Komödie *Poenulus* von Plautus (absurdités naïves d'un celtomane). — Philademi II fragmenta, p. p. HAUSRATH. — FEHRNBORG, De verbis latinis in *uo* divisas desinentibus disputatio (utile; cp. *Revue*, n° 20). — H. Ad. von Keller, Verzeichnis altdeutscher Handschriften hrsg. von Ed. SIEVERS. — KUTTNER, Das Naturgefühl der Franzosen u. sein Einfluss auf die Dichtung (peu de résultats). — BACHMANN, Die deutschen Könige u. die Kurfürstl. Neutralität, 1438-1447 (détails utiles). — MEINARDUS, Protokolle und Relationen des brandenburgischen Geheimen Rates aus der Zeit des Kurfürsten Friedrich Wilhelm, I, bis zum 14 April 1463 (publication très importante). — WOLF, Josefina (quelques documents). — FABRICIUS, Theben (cp. *Revue*, n° 29). — ROGUIN, La règle de droit. — ZEYSS, Adam Smith und der Eigennutz.

— N° 32 : URBA, Beitr. zur Gesch. der Augustinischen Kritik. — SCHURÉ, Les grands initiés, esquisse de l'hist. secrète des religions (aussi peu utile à l'histoire des religions qu'un roman historique à la science). — REINISCH, Das Zahlwort vier und neun in den chamitisch — semitischen Sprachen. — Teletis reliquiae, p. p. HENSE (très bon). — SIEBS, Zur Gesch. der englisch-friesischen Sprache (n'est pas assez mûri). — Stanislaï Hosii cardinalis episcopi Varmiensis epist. II, 1551-1558, p. p. HIPPLER et ZAKRZEWSKI (très méritoire). — Ang. de GUBERNATIS, Dizionario degli artisti italiani viventi. — NIEMEYER, Depositum irregulare. — Nestroys gesamm. Werke, p. p. CHIAVACCI u. GANGHOFER, I.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

8^e session 1890.

PROGRAMME

Par décision du Congrès international des Américanistes, tenu à Berlin en 1888, la ville de Paris a été désignée comme siège de la huitième session, qui aura lieu du 14 au 18 octobre 1890.

Le Congrès international des Américanistes a pour objet de contribuer au progrès des études scientifiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs et immédiatement postérieurs à Christophe Colomb. Il sert aussi à mettre en rapport les personnes qui s'occupent de ces études.

Toute personne s'intéressant au progrès des sciences peut faire partie du Congrès en acquittant la cotisation qui est fixée à 12 francs.

Le reçu du trésorier donne droit à la carte de membre et à toutes les publications émanant du Congrès.

Les adhérents sont priés de faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur cotisation, soit en un mandat postal, soit en un chèque sur une des grandes capitales européennes, à M. C. Aubry, trésorier-adjoint, 184, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Les communications seront orales ou écrites et ne pourront durer plus de vingt minutes. Les mémoires dont la lecture exigerait un temps plus long seront déposés sur le bureau, et il en sera présenté au Congrès un résumé soit écrit, soit oral, faisant connaître l'objet ainsi que les points importants et les conclusions du travail.

Les auteurs qui enverront des mémoires auxquels cette dernière disposition serait applicable devront les accompagner d'une analyse.

Les mémoires des personnes qui ne pourraient se rendre à Paris devront être adressés au Secrétaire général du Comité d'organisation avant le 1^{er} octobre 1890. De même, les membres qui voudraient en personne faire des communications, sont invités à en aviser le Secrétaire général avant le 1^{er} octobre, afin qu'on puisse distribuer le programme détaillé du Congrès à l'ouverture de la réunion.

Les auteurs qui assisteront aux travaux du Congrès sont instamment priés de substituer à la lecture un exposé oral.

Les livres, manuscrits ou autres objets offerts au Congrès seront acquis aux établissements scientifiques de Paris ; leur destination définitive sera déterminée par le Comité d'organisation après la clôture de la session.

Le Puy, typographie MARCHESSEAU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D' HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE DE LA GRÈCE

Sous la domination romaine

PAR G.-F. HERTZBERG

Traduit de l'allemand sous la direction de

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

3 forts volumes in-8..... 30 fr.

La publication de cet ouvrage termine

L'HISTOIRE GRECQUE

Par CURTIUS, DROYSSEN, HERTZBERG

Traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

12 volumes in-8, dont un atlas..... 100 fr.

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Et par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques.

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33: WEISS, Christl. Ethik. — ZIEGLER, Sittliches Sein u. sittl. Werden. — KALER, Moral der Zukunft. — PERTSCH, Verzeichnis der türk. Handschriften der Königl. Bibliothek zu Berlin, VI. — BREUSING, Die Lösung des Trierenrätsels (ne résout pas la question, mais est une contribution utile à la discussion). — KOPECHY, Die attischen Trieren (de seconde main). — BOLTE, Der Bauer im deutschen Liede, 32 Lieder des XV-XIX Jahrh. nebst einem Anhang (inédits et intéressants). — Bull. della Soc. Dantesca, I. — BOUTKOWSKI, Petit Mionnet de poche. — LINDNER, Deutsche Gesch. unter den Habsburgern u. Luxemburgern 1273-1437. I (de Rodolphe de Habsbourg à Louis de Bavière; simple et lumineux tableau d'ensemble). — BAUMANN, In Deutschostafrika während des Aufstandes. — H. H. KOCH, Die Karmelitenklöster der niederd. Provinz, XIII-XVI Jahrh. — DELBRÜCK, Die Strategie des Perikles erläutert durch die Strategie Friedrichs II (cet ouvrage est, en somme, la meilleure et la plus indispensable introduction à une histoire de la guerre du Péloponnèse et le plus instructif commentaire de Thucydide qu'on ait jamais écrit).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28: Pfälzische Grabfunde (Mehlis). — Zu Hesiodos et Zum Recht von Gortyn (Ludwich). — KAUSCHE, Mythologumena Aeschylea (très utile). — SEMITELOS, Διωρωτικὰ εἰς Ἑλληνισμὸν (un grand nombre de conjectures, mais l'auteur n'a pas de méthode ni une connaissance exacte de la métrique, de la grammaire, du lexique et du style). — Anabasis, p. p. REHDANTZ, I, 6^e éd., p. p. CARNUTH. — Ovidi Tristium libri V, p. p. OWEN (cp. *Revue*, n° 3). — Handbuch der klass. Altertumswiss. p. p. Iwan MÜLLER (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — C. Chr. BURCKHARDT, Zur Gesch. der locatio conductio (joli travail d'ensemble). — LAISTEN, Das Rätsel der Sphinx (que de soin et même de sagacité en pure perte!) — OLIVIER, Une voie gallo-romaine dans la vallée de l'Abbaye et le passage d'Annibal dans les Alpes (ne convaincra que l'auteur). — De LA GRASSERIE, De la catégorie des cas (clair et compréhensible pour tous, mais sur beaucoup de points on sera d'une autre opinion que l'auteur; cp. *Revue*, n° 18). — Arnold HIRZEL, Gleichnisse u. Metaphern im Rigveda in culturhistorischer Hinsicht zusammengestellt u. verglichen mit den Bildern bei Homer, Hesiod, Aeschylus, Sophokles und Euripides (travail solide dont les résultats sont très intéressants et persuasifs, et offrent une importante contribution à la « tropique » comparée de la poésie). — Tocco, Le opere latine di Giordano Bruno esposte e confrontate con le italiane.

— N° 29-30, 19 juillet 1890: Die römischen Ausgrabungen vom 1 Jan. 1889 bis 1 Mai 1890 (O. Richter). — Flinders PETRIE, Naukratis, I; GARDNER, II; PETRIE, Tanis, II; PETRIE, Hawara, Biahmu and Arsinoe (cp. *Revue*, n° 1); MARUCCI, Monumenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae; HIRSCHBERG, Aegypten, Studien eines Augenarztes; H. ZIMMERN, Die Assyriologie als Hilfswissenschaft für das Studium des alten Testaments u. des klassischen Altertums; EPPING, Astronomisches aus Babylon; JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier (cp. *Revue*, n° 25) — Euripides Herakles, erkl. von WILAMOWITZ-MÖLLENDOFF, I. Einleitung in die attische Tragödie; II. Text und Commentar (long article défavorable de Wecklein qui blâme la « Konjekturei » de l'auteur et assure qu'on ne peut lire une demi-page du commentaire sans trouver une erreur; aussi ce que le livre renferme de bon et d'utile, est-il gâté ou échappe aux yeux). — GÜNTHER, Geschichte der antiken Naturwissenschaft und Philosophie, Mathematik, Naturwissenschaft, Medicin, und wissenschaftl. Erdkunde im Altertum (très intéressant et fait d'après les sources). — Historische Studien aus

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40

— 6 octobre —

1890

Sommaire : 405-406. DE HARLEZ et PHILASTRE, *Le Yi King*. — 407. L'Invention de la Sainte Croix, p. p. HOLDER. — 408. KNUST, La légende de Sainte Catherine. — 409. La chronologie d'Ennodius. — 410. FÉLIX, Comptes-rendus des échevins de Rouen. — 411-413. TOMMASINI, *Le Journal d'Innessura*; Les Génois de Rome; Le registre des magistrats municipaux de Rome. — 414. HARTMANN, L'administration byzantine en Italie. — 415. GEIGER, Quelques cas de labialisation en français. — 416. WAHLUND, La philologie française au temps jadis. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

405. — *Le Yih King*, texte primitif rétabli, traduit et commenté par Ch. de HARLEZ. Bruxelles, 1889, in-4, 153 pages.

406. — *Le Yi King ou le Livre des Changements de la Dynastie des Tcheou*, traduit pour la première fois du chinois en français, par P. L. E. PHILASTRE. Première partie, in-4, 1885, 489 pages. Tome VIII des Annales du Musée Guimet.

Le Yih-King (ou I. King) est peut-être le plus ancien monument de la littérature chinoise, ou, du moins, il remonte aux origines mêmes de cette littérature; et cependant ce n'est pas un livre, à proprement parler, primitif. Il se compose essentiellement de soixante-quatre *koua* (figures ou *hexagrammes*), consistant chacun en six traits horizontaux superposés, continus ou discontinus. Ces soixante-quatre hexagrammes, communément appelés *koua de Wen-Wang* (du nom du prince auquel on les attribue), ne sont que la combinaison de huit signes primitifs ou *trigrammes*, formés de trois traits semblables et appelés *koua de Fo hi*, parce que l'empereur *Fo hi* en est réputé l'inventeur. Le nom de *Livre des changements* donné à l'ouvrage qui les explique vient probablement des « changements » apportés par Wen-Wang à l'œuvre de Fo hi.

Chacun de ces soixante-quatre *koua* est accompagné d'un caractère chinois ordinaire qui le désigne, est comme son nom et sa définition, — d'un texte général qui en indique la portée, et d'un second texte divisé en six parties dont chacune est ou est censée être l'explication de chacune des six lignes de l'hexagramme. Sept commentaires incorporés dans le livre servent à expliquer les mystères des *koua*. Une foule d'autres commentaires, dont le nombre s'élève à quatorze cent vingt, ont la prétention d'en révéler les profonds secrets.

Le Yi-King est, pour les Chinois, le résumé de toute la science. Ce caractère est sensiblement indiqué, dès le début, par les deux premiers *koua*, dont le premier, composé de six traits continus, représente le Ciel, et le deuxième, composé de six traits discontinus, représente la Terre.

Le Ciel et la Terre, c'est le monde, la nature physique et morale tout entière, la raison d'être et l'existence de toutes choses. Certains commentateurs établissent un lien entre les soixante-quatre hexagrammes, les rattachent les uns aux autres et en font un système continu d'enseignement. Mais l'enseignement moral et scientifique émané des soixante-quatre *koua* n'a pas suffi aux Chinois ; ils ont voulu chercher dans ces signes mystérieux des indications sur le succès et l'insuccès des entreprises, de bons ou de mauvais présages : en un mot, ils en ont fait un livre de divination. C'est surtout dans trois des sept commentaires principaux que ces tendances prédominent ; c'est pourquoi M. de Harlez les écarte ordinairement et ne les invoque que par occasion.

En effet, il repousse toute la partie divinatoire qu'il considère comme une altération, et, par le travail dont son livre nous donne le résultat, il s'est proposé de ramener le Yi-King à sa pureté primitive, de nous donner le vrai Yi-King, c'est-à-dire « l'ouvrage qu'avait en mains celui qui en a fait un livre de divination ».

Après un long exposé (p. 1-38) de l'histoire et de ce que j'appellerai la théorie de Yi-King, en un mot de la façon dont il conçoit la restitution de ce livre, M. de H. donne successivement les soixante-quatre *koua* de la façon suivante : 1° l'hexagramme avec son nom chinois et l'explication sommaire ; 2° le texte général ; 3° le texte détaillé partagé en six parties avec des extraits de commentaires ; 4° la valeur symbolique du caractère ; 5° une ou plusieurs notes, selon le besoin (p. 39-128). — L'ouvrage se termine par deux extraits étendus de commentaires que l'auteur n'a pas voulu découper, et deux appendices, consistant l'un en extrait des commentaires philologiques, l'autre en extrait des commentaires divinatoires que M. de H. repousse, mais dont il a voulu donner une idée à ses lecteurs.

L'interprétation de M. de H. nous paraît en général très satisfaisante. Surtout elle est intelligible ; mais est-ce bien là une marque sûre et infaillible de justesse ? Ce n'est pas qu'il ne reste, lui-même le déclare, « quelques passages obscurs ou d'interprétation difficile », et vraiment, si tout était d'une clarté parfaite, on serait peut-être autorisé à suspecter la fidélité du traducteur. — Mais M. de H. a fait un choix dans la masse de documents qu'il exploitait. Si judicieux que ce choix ait été, on est toujours en droit de supposer que certaines parties ont pu être écartées qui auraient dû être admises, d'autres conservées qui auraient pu être omises. A supposer d'ailleurs que la restitution du Yi-King soit parfaite et que M. de H. nous le présente tel qu'il a dû être ou même qu'il a été, nous avons toujours besoin de l'avoir tel qu'il est. C'est M. Philastre qui s'est chargé de nous le donner dans son état présent.

Nous n'avons encore qu'une partie de son travail ; la seconde partie est annoncée sur la couverture du dix-septième volume des *Annales du musée Guimet* comme devant former le vingt-quatrième volume. Cela peut nous servir d'excuse pour le retard que nous mettons à parler en 1890 d'un livre publié en 1885.

On ne fera pas à M. Philastre le reproche d'être trop clair. L'obscurité de la traduction tient surtout au texte lui-même; mais peut-être le traducteur aurait-il pu essayer de se faire mieux comprendre. Il emploie trop de termes chinois et n'interprète pas suffisamment ceux qu'il traduit. Son travail sera fort utile à ceux qui voudront étudier le texte chinois; les autres lecteurs devront s'armer de patience et de courage. La série des numéros de ses paragraphes ne se comprend pas bien; on aurait attendu une série nouvelle pour chacun des soixante-quatre *koua*. La suite de la publication fera peut-être comprendre la raison du système adopté. Ces critiques ne nous empêchent pas de remercier M. Philastre du travail considérable qu'il s'est imposé pour nous donner le Yi-King et de regretter que les parties de sa publication se succèdent à de si grands intervalles.

Remarquons, en finissant, que ces deux traductions sont les premières qui paraissent en français; et elles n'ont été devancées que par la traduction anglaise de l'éminent sinologue Legge. Les missionnaires des deux derniers siècles avaient beaucoup travaillé le Yi-King et laissé sur ce livre curieux et mystérieux un grand nombre de notes et d'essais de traduction. Jules Mohl, en 1834, avait essayé de résumer leurs travaux dans une traduction latine publiée à Stuttgart. C'est seulement dans ces dernières années qu'on a abordé directement l'étude et l'interprétation de ce livre fameux.

L. FEER.

407. — *Inventio sanctæ Crucis*, actorum Cyriaci pars I latine et græce; ymnus antiquus de sancta cruce; testimonia inventæ sanctæ crucis. Conlegit et digessit ALFRED HOLDER. Lipsiæ, Teubner, 1889. In-12, xi-56 pp.

408. — Hermann KNUST, *Geschichte der Legenden der h. Katharina von Alexandrien und der h. Maria Aegyptiaca nebst unedirten Texten*. Halle sur la Saale, Max Niemeyer, 1890, 346 pp. in-8. Prix : 8 M.

Il existe trois versions de l'Invention de la sainte Croix. La première nous a été conservée par les écrivains ecclésiastiques grecs et latins; elle fait honneur de cette découverte à l'impératrice Héléne. Une autre attribuée à Héléne un rôle encore fort important : la princesse fait une enquête sur les lieux et, guidée par un juif nommé Judas et par un prodige, elle découvre les trois croix; celle de Jésus est déterminée par un miracle; elle retrouve ensuite les deux clous de la crucifixion, et Judas, baptisé par l'évêque de Rome, Eusèbe, sous le nom de Cyriaque, devient évêque de Jérusalem. Cette version est connue en syriaque (Br. Mus. add. 14644 et 12174), en arménien (B. N., anc. f., 44), en grec (cf. Gretser, *opera omnia*, de *sancta Cruce*, II, 417 C-429 A), en latin. Les mss syriaques ont été récemment publiés et traduits par M. Nestle¹; le texte

1. *De sancta Cruce*, in-8°, 1889. Cf. *Rev. cr.*, 1890, I, 61. Je cite ces textes dans la traduction allemande de M. Nestle; les chiffres renvoient aux numéros des lignes du ms. latin de Paris, publié par M. Holder.

latin est l'objet de la brochure de M. Holder, qui donne à la suite un des récits grecs édités par Gretser, une hymne latine du v^e siècle, en relation avec la même légende, et les témoignages des historiens auxquels je faisais allusion plus haut. La troisième légende n'existe que sous sa forme syriaque; elle a été de bonne heure introduite dans le recueil intitulé *la Doctrine d'Addaï* et se trouve isolément dans trois mss. : Br. Mus. add. 14654, 12174; B. N. syr. 234. Les deux derniers ont été publiés par M. Nestle. L'invention est attribuée à Protonice, femme du vice-empereur Claude, sous l'épiscopat de Jacques; la reconnaissance a lieu par la résurrection de la fille de l'impératrice ¹.

Le texte latin que publie M. H. est une traduction du grec. Il existe dans cinq mss. : Par. lat. 2769 (vii^e siècle), S. Gall 225 (viii^e siècle), Wolfenbüttel XLVIII (ix^e-x^e siècle), Carlsruhe Aug. XCI (x^e-xi^e siècle), Leyde, Voss. lat. 80. 86 (x^e siècle). M. H. a reproduit page par page, ligne par ligne, lettre par lettre le ms. de Paris et a donné à la suite les variantes des autres mss. par rapport à ce texte. Cette disposition est très incommode; les variantes auraient dû être placées au bas des pages. Je ferai observer de plus que la façon de procéder de M. H. lui a épargné la peine de faire une récénsion critique; il a laissé au lecteur ce travail à faire. La publication juxtaposée des mss. ne s'explique que dans le cas d'un texte très remanié, pour lequel chaque ms. représente une tradition isolée. Ici au contraire, tous les mss. remontent au même archétype et sont des copies de la même traduction. C'est ce que prouvent des fautes communes : 156, *frater tuus Stephanus*, tous les mss.; le grec donne la traduction littérale Στέφανος ὁ ἀδελφός τοῦ πατρὸς τοῦ πάππου μου (p. 33, l. 4 Holder) du syriaque conservé dans le ms. Br. Mus. add. 14644 : « der Bruder des Vaters meines Vaters » (Nestle, p. 58). Un curieux contre sens se trouve dans tous les mss. latins. Le grec racontait que l'évêque Macaire (Μακάριος) de Jérusalem vint à mourir; le nom du personnage est devenu un adjectif, et Μακάριος ἐπίσκοπος, *beatus episcopus* (311). A la fin, Hélène ordonne de célébrer la fête de l'Invention « à tous les hommes et à toutes les femmes qui aiment le Christ »; la traduction représentée par tous nos mss. latins a passé ἀνθρώποις : *omnibus qui Xpm diligunt ac mulieribus* (384) ².

1. L'expression employée par le ms. 12174 pour désigner la religion juive : *timores eorum*, a frappé M. Nestle (p. 40). Il est curieux de la rapprocher du mot *metuere*, employé en latin, ordinairement au participe présent, pour indiquer les prosélytes du judaïsme. Cf. l'intéressante dissertation de Bernays à propos de Juv. XIV, 96, dans ses *Abhandlungen*, t. II, pp. 73-78.

2. Voici encore quelques faits du même genre. 94. *Non enim intellegitis in sermonibus prophetarum quemadmodum de aduentum Xpi prophetizauerunt pro hoc ergo uos hodiae interrogo quia puer uobis nascetur...* Il est évident que *pro-interrogo* est une phrase égarée placée par erreur dans le discours d'Hélène; tous les mss. latins la donnent à cet endroit; il n'en est pas question dans le syriaque et dans le grec. 201, *Iudas dixit : quemadmodum habetur in gestis qui sunt anni ducenti plus minus*; il semble que ce texte n'offre pas de difficulté et qu'on puisse ne pas tenir compte de la leçon de trois des mss. récents : *dixit Iudas* à la place de *qui*. C'est

Si M. H. nous avait donné un texte critique, il aurait été obligé de corriger le Parisinus par les autres mss. Il y a des cas, en effet, où on y est absolument forcé : 245, *ad draconum fetoribus*, lire *a draconum f.* ; 19, l'inscription de la croix qui apparut à Constantin est *In hoc signo uince*, non *in hoc signo* qui n'offre aucun sens ; 77, *inmundis spiritibus iniuriati estis* doit être corrigé d'après les autres mss. en *immundis sputibus i. e.*, qui fournit un fait intéressant de grammaire ; 210, une ligne passée par le copiste du ms. de Paris met dans la bouche de Judas les paroles d'Hélène ; cette ligne nous est conservée par les autres mss ; 308, *depraecantibus ignis ostensus est fidelis* n'a pas de sens ; les autres mss. donnent : *de praecedentibus signis ostensus est fidelis* (Judas) ; cf. syriaque : « *Und wurde beglaubigt durch Zeichen die Christus durch seine Hand that.* » Cet exemple montre de quelle utilité serait le texte syriaque pour choisir parmi les leçons des mss. ; il offrirait une garantie de plus à ceux qui s'imaginent à tort que l'établissement critique d'un texte est un travail arbitraire.

L'édition idéale devrait donc présenter sur trois colonnes le syriaque traduit très littéralement en latin, le grec et le latin. Chacune de ces versions donnerait du jour à l'autre. Nous venons de voir le syriaque servir de contrôle pour l'établissement du texte latin ; il est des cas où le latin aide à préciser le sens du syriaque. Ainsi 215, *quia nec eram tunc* ; M. Nestle hésite entre *hier* ou *damals* (p. 59) ; 258, *quia ipse est*, M. Nestle : « *Der [oder dass er]* » (p. 60). Le texte syriaque à choisir serait celui du Br. Mus. add. 14644. Il n'a pas le début : récit de la vision, de la victoire et du baptême de Constantin, et commencé à la l. 54 de Holder. A partir de cet endroit, il correspond mot pour mot à la version latine, sauf des variantes de rédaction très rares (seulement depuis 260) et quatre additions : 70, le syriaque du ms. 14644 (comme celui du ms. 12174) ajoute ce détail qu'à cette époque Jérusalem était dévastée et déserte ; 150, il développe l'idée que les anciens et les scribes savaient que Jésus était le Messie ; 175, le père de Judas termine son discours en recommandant à son fils de révéler le lieu où est la croix si on le lui demande, sinon de confier ce qu'il sait à ses enfants ; 290 et suiv., le démon prononce contre Jésus et Judas une malédiction (*uae*) affaiblie dans le latin. Il faut ajouter que le passage relatif aux mauvais anges ne se trouve dans aucun ms. syriaque (243-247) non plus que la formule de conjuration

pourtant le débris d'une tirade passée dans le texte grec ou l'archétype latin ; le syriaque : « *Iudas sprach : Nach dem was geschrieben ist in den Denkwürdigkeiten. Sie sprach : Zeige mir. Iudas sprach : Viele lahre sind...* » 209, *quidam* (*quidem* mss. rel.) et *paulo ante a te ipso quae* (*quia* mss. rel.) *gesta sunt confessus est* (es mss. rel.) ; syriaque ms. 14644 : « *Wie oft trifft es sich dass auch Idioten um grosse Begebenheiten wissen, du aber hast vor kurzem erkennen lassen, dass es Denkwürdigkeiten gibt.* » On voit que *quidam* du ms. de Paris, inintelligible et corrigé dans les autres mss. en *quidem*, est l'amorce d'une proposition passée dans l'archétype et que *quia* et *es* des mss. récents sont la bonne leçon. Tous ces faits prouvent que B. N. 2769 n'est pas l'original ; on peut citer aussi les fautes *fercbatur* (277), *et* (303), *legem* (189), *cicinis* (70), qui indiquent un modèle latin écrit en onciale.

(225-230). Ce travail de juxtaposition et de comparaison ne pouvait être fait par M. H., puisque les textes orientaux n'étaient pas encore traduits intégralement; c'est peut-être ce qui l'a détourné de publier une édition latine dont il a seulement recueilli les matériaux.

Pour la même raison, M. H. n'était pas en mesure d'entreprendre une classification des formes successives de la légende. Avant lui et à la suite de M. Lipsius, M. Tixeront l'avait tenté. Mais s'il avait obtenu des résultats importants, il restait encore bien des points à préciser. D'après lui, *sous leur forme actuelle*, la légende

1. Une tâche plus facile et qui aurait augmenté la valeur de son édition, même dans la forme imparfaite où elle se présente, était un index des particularités grammaticales. Voici un aperçu des faits très intéressants fournis par le texte du ms. 2769. PHONÉTIQUE. Confusions habituelles de *ae* pour *e* (*AElena* constant), *e* et *i*, *o* et *u*, *b* et *u*, *b* pour *p* devant *t*; aspiration, psilose; *Srahel* 105 (après *sui*), *Strahel* 119 (après *filiu*), *rex Srael* 257; *mandacium*, 80. DÉCLINAISONS. Confusion des cas, quarante et une fois au moins; *sputibus* 75, *passos* 270, *pectum* 336, *spiritu sancti* 54; *Ierusalem*: acc.: *Iherusalem* 67, *Iherosolyma* 312; abl.: *Iherosolyma* 69, *Hierosolimis* 374 (cp. *Hierosolimae ecclesiae* 316); nom.: *Iudas* (passim), gén. *Iuda* 130, ac. *Iudam* (193, etc.); *semet* dat. (357). CONJUGAISONS. *Faci* (= *feci*) 293, *metisti* (2^e pers. parf.) 231, *sedis* (ind. prés.) 232. SYNTAXE. Accord: *collectam multitudinem lapidauerunt eum* 159; *gens multa barbarorum congregata est... parati ad bellum* 4; *putantes mortificare inmortalem quem deponentes de ligno sepultus est*, 152. Genre: *animalia quae habentes*, 237. Accusatif: *semet ipsos quaestionem facientes* 87, *catachizauit eum omnem fidem* 42. Génitif: *quaestionem ligni* (wegen des Holzes) 131, 137; *odor suauitatis* 256, 261; *fraudasti tuae gratiae* 265; *aduentum* (*aduentum*) *sanitatis* (= *aduentum salubrem*) 61. Datif: *dominaueris omnibus* 242. Ablatif: *sputo* (= *a s.*) *illuminauit* 76, *mortuis resurrectionem* 63. Auxiliaires: *erat persequens* 166; *cœpi* 23, 117, 167, 270, 321; *facio* 21, 42, 213, 216, 255, 281. Indicatif dans l'interr. indirecte 50, 199. Participe présent en tête de la phrase équivalant à une proposition circonstancielle, quarante-cinq fois environ. Prépositions: *ab eum maledixistis* 76, *a draconum fetoribus cruciant[ur]* 245; *contra*, 5, 368; *cum* = abl. instr. 111, 302; *de* = *ex* 70, 73, 345; *signum ex lumine constitutum* 17; *in tempore*, 57; *dannare in* 138 et 300; *in obuia* 8; *supra* 282, 284; *super*, au bord, 5, 10. LEXIQUE. *Adhuc* = *etiam* 127, 329, 339; *arma inexpugnabilis* 368; *demandare*, ordonner, 383; *sacramentum*, Geheimniss, 365; *timor multa* 86; *aduentio*, découverte, 1; *beatificare*, proclamer bienheureux, 338; *beatus* désigne les croyants: Hélène, Constantin après sa conversion (47); *contestari*, affirmer solennellement, 175; *coruscatio*, éclair, 345; *credere in* + abl. 167 et 339, *in* + acc. 171 et 173, dat. 257; *cultor*: *Dei cultorem*, 26; *desiderium*, l'objet du désir, 214; la distinction entre *Deus*, Dieu en général, le Père, et *Dominus* = le Christ, est généralement observée, sauf *Deus* 388 et *Dominus* 225 et 254; *dilectus*, ami, 74; *dormitio*: *dormitionem acciperet in spiritu* 313; *ecclesia*, temple, 46, 53, 305; *et* pléonastique 7, 33, 125, 244; *emendare*: *lucem tenebras aemendastis* 80 (gehalten habt); *factura*, 242; *fixorium*, 326; *fossorium*, 269; *fundus* (*abyssi*), 244; *incredibilis*, qui ne croit pas, 243; *lacus siccus* 218, 221, 223; *loculus*, 304; *maledictum*, malédiction, 75, 82; *maneo*, 219; *multitudo*: *fumi*, 260; *minare*, mener, 376; *mittere*, jeter, 186, 218; *mortificare*, mettre à mort, 152; *mundare*, déblayer, 213; *nec* = non, 215; *pietas*, pitié, miséricorde (Erbarmen), 164, 169; *non posse*, être impuissant, 234; *postmodum*, à la suite (in folge), 59; *pronuntiare*, raconter, 135 et 136; *prospicere*, regarder en haut, 15; *rex*, appliqué à Constantin, cinq fois (d'après le grec; cp. *imperator*, 55); *Romania*, l'empire romain, 5 et 9; *saliuaves*, 367; *uolatile*, substantivement, 233; *iste* manque, les seuls pronoms démonstratifs employés sont *hic*, *is* et *ille*.

de Protonice remonterait au dernier tiers du IV^e siècle ou aux premières années du V^e siècle, celle de Judas-Cyriaque à la première moitié du V^e siècle. Toutes deux seraient, d'origine mésopotamienne; celle de Protonice serait un décalque des récits grecs sur Hélène¹. Ces conclusions me paraissent bien fondées. Ce qui est plus contestable, c'est l'indépendance de l'histoire de Protonice et de celle de Judas-Cyriaque². M. Lippius avait donné en preuve de la thèse contraire le lien établi entre les deux légendes par le ms. Br. Mus. add. 12174; M. Tixeront pense : à bon droit, que ce lien peut être factice, mais la raison qu'il en donne, la date tardive (1196) de ce ms., est détruite par ce fait que le ms. 14644 du même fonds, probablement du VI^e siècle, suppose le lien entre les deux légendes³. En réalité, il n'y a rien à tirer de cet artifice de rédaction. On pourrait plutôt alléguer en faveur de l'opinion de M. Lippius les considérations que fait valoir M. Tixeront pour établir la dépendance de la légende de Protonice et des récits grecs⁴. Mais la question est plus compliquée.

La légende de Judas-Cyriaque est le résultat de la réunion de deux narrations : l'invention de la Croix par Hélène sous l'épiscopat de Macaire et l'histoire d'un juif nommé Judas qui se convertit au christianisme, devient évêque de Jérusalem sous le nom de Cyriaque, et est martyrisé par ordre d'un empereur païen⁵. La fusion est obtenue par le rôle que l'on fait jouer à ce personnage dans la découverte de la Croix. Mais ce rôle, on peut le supprimer. On obtient ainsi un récit assez court et très simple. Hélène vient à Jérusalem pour y chercher la Croix; les Juifs lui indiquent le Golgotha. Le lieu précis de l'enfouissement est inconnu. Des phénomènes merveilleux et un tremblement de terre le révèlent. On creuse et l'on trouve les trois croix. Celle du Christ est désignée par une résurrection. Sur les lieux, Hélène fait construire une (ou des) basiliques. La suppression du rôle de Judas se fait d'autant plus facilement qu'il ne sert à rien. On n'a pas encore remarqué que Judas fait double

1. *Les Origines de l'église d'Édesse et la légende d'Abgar*. Paris, 1888, in-8° (cp. *Rev. cr.*, 1889, I, 241), pp. 178, 180, 182-184, 186-190. Pour plus de brièveté je renvoie à cet ouvrage où l'on trouvera toute la bibliographie antérieure.

2. *Ib.*, p. 182.

3. Ce ms. ne donne pas la légende de Protonice; mais l'original d'où il dérive devait la contenir, car le récit commence par les mots : « Geschichte, wie das Holz des Kreuzes zum zweiten Mal aufgefunden wurde... », et finit ainsi : « Zu Ende sind die Denkwürdigkeiten darüber, wie das Holz des Kreuzes zum zweiten Mal aufgefunden wurde ». Ces paroles supposent bien le récit d'une première invention.

4. *Ib.*, p. 185.

5. Je laisse de côté la vision de la croix : *In hoc signo vinces* et l'invention des clous. Ce sont deux petits récits, assez indépendants de la narration centrale, et qui ne se présentent pas dans toutes les sources. Je remarquerai seulement que dans le premier, il n'est pas question de la deuxième vision que, d'après Eusèbe, Constantin aurait eu en plein jour; cette deuxième vision, dont ne parle pas Lactance qui écrit moins d'un an après l'événement, est un ornement ajouté par Eusèbe. En revanche, le rapport établi par nos récits entre cette vision et le baptême, est imaginaire.

emploi avec les éclairs et le tremblement de terre, obtenus sur sa prière. Cette prière aurait d'ailleurs été mieux placée dans la bouche d'Hélène. D'où vient donc ce personnage ? Il a existé un évêque de Jérusalem, le quinzième de la liste, appelé Cyriaque et martyrisé sous Hadrien ¹ ; d'un autre côté la référence locale, omise par le latin, qu'à cette époque Jérusalem était déserte et dévastée, dirige les recherches vers cette date. Judas-Cyriaque a été emprunté à un récit, une passion peut-être, que l'on connaissait encore au iv^e siècle à Jérusalem. Ce texte a reçu en Mésopotamie des modifications et des broderies qui l'ont fait entrer dans le cycle des histoires relatives à Hélène et à Constantin. On peut se faire une idée des procédés des légendaires syriaques par l'insertion de la légende de Protonice dans la *Doctrine d'Addai* ².

Quant à l'histoire d'Hélène, elle se retrouve dans les écrivains grecs et latins avec plus ou moins de détails. Il est curieux de voir quels accroissements successifs elle reçoit avec les années. Entre 381 et 389 ³, le récit de la pèlerine gauloise mentionne l'invention avec les basiliques et ailleurs établit un lien entre les basiliques et Hélène. Un peu avant 398, saint Jean Chrysostôme, en 395, saint Ambroise nous donnent le nom d'Hélène et la reconnaissance de la vraie Croix au moyen du *titulus* ; ces trois écrivains forment comme un premier groupe. Un deuxième est constitué par Rufin (vers 400) et Socrate (439/443) ; ils ajoutent aux précédents la mention de Macaire et substituent au *titulus* la guérison (la résurrection dans Socrate) d'une femme comme moyen de reconnaissance. Paulin de Nole, vers 403, et Sulpice Sévère qui le copie, est plus circonstancié que les écrivains orientaux : il parle le premier de l'assemblée des Juifs tenue par ordre d'Hélène et introduit dans la scène de la résurrection un homme au lieu d'une femme. Ces quatre auteurs mettent leur récit en relation avec la dédicace des basiliques. La légende d'Hélène est donc constituée au commencement du v^e siècle, telle que nous l'avons isolée des actes de Judas-Cyriaque. Avec Sozomène (443/444) ⁴, cette légende apparaît dans l'Orient grec pour la première fois amalgamée

1. C'est tout ce qu'on en sait par Eusèbe, *H. E.*, IV, 5.

2. Tixeront, p. 178. Le texte a dû recevoir des interpolations de plus d'un genre. Il y a dans la prière de Judas toute une angélogologie qui paraît suspecte ; on obtient, en la supprimant, une suite meilleure. — Le choix même du personnage de Cyriaque n'est peut-être pas sans quelque motif spécial. Les historiens racontent que sur les lieux saints les païens avaient construit un édifice consacré à Vénus. On devait rattacher ce monument au souvenir de la profanation de Jérusalem et du temple par Hadrien. Dès lors le personnage qui avait vu le dernier l'ancien état des choses était le meilleur guide qu'on pouvait prendre. On voit quelles confusions historiques et quels anachronismes comporte cette hypothèse : c'est ce qui pourrait la rendre vraisemblable, étant donné les habitudes d'esprit des légendaires. On ne peut cependant la formuler qu'avec une très grande réserve, comme un exemple de ce qui a pu se passer. Le raisonnement n'a pas de prise sur l'imagination et la fantaisie.

3. Cf. Gamurini, pp. xxvii-xxix.

4. C'est la date établie par M. Guldenpenning, *Die Kirchengeschichte des Theodoret*, pp. 12-13 ; il ne pourrait y avoir qu'un écart de trois ou quatre ans, sans importance pour notre sujet. Sur le récit de Théodoret, que M. Guldenpenning

à celle de Cyriaque. Il mentionne en effet le rôle joué par un juif venu d'Orient ; dans le récit de l'invention des clous, il reproduit une prophétie de Zacharie citée dans la légende Hélène-Cyriaque ; enfin les expressions plus précises dont il se sert pour désigner les basiliques semblent indiquer une source locale. La légende d'Hélène partie de Jérusalem y était donc revenue, accrue et embellie par l'ingéniosité et l'imagination des Edesséniens. Il n'est pas inutile de noter qu'à trois reprises, Sozomène se réfère plus ou moins explicitement à une tradition orale ¹. Après le milieu du v^e siècle, l'histoire des légendes n'est plus que celle de leur voyage d'Orient en Occident et de la créance qu'on leur donne.

Il résulte de cet exposé que l'histoire d'Hélène se forme dans l'Orient grec pendant les vingt dernières années du iv^e siècle : en 379, saint Grégoire de Nysse (*Opp.* 1638, t. II, p. 198 D) ne la connaît pas encore. Vers 400 elle sort des milieux locaux et populaires où elle s'élabore pour se répandre promptement en Orient et en Occident, et elle est apportée en Mésopotamie où elle donne naissance à la légende de Protonice. Dans le même pays, quelques années plus tard, elle est apportée de nouveau de Jérusalem avec l'histoire d'un évêque de cette ville nommé Cyriaque. De là naît le type Hélène-Cyriaque. Elle est réintroduite sous cette forme dans son pays d'origine à l'époque où écrit Sozomène ².

L'histoire de la légende de sainte Catherine est moins compliquée. M. Knust la suit depuis son apparition dans le premier document daté, le ménologe de Basile, qui est du x^e siècle. Ce court récit se trouve singulièrement amplifié dans la collection de Siméon Métaphraste. Il se présente ensuite sous cette forme plus complète dans des mss. grecs encore inédits. Ce n'est qu'au xi^e siècle que l'histoire de la sainte fait son apparition en Occident, dans un ms. latin du Mont Cassin. A cette date encore, certains traits de la légende ne sont pas encore mentionnés : le nom du père de la sainte et le transfert du corps par les anges sur le mont Sinai. Ces détails et quelques autres sont popularisés dans une rédaction latine dont il existe plusieurs copies du xi^e siècle ; la première traduction dans une langue vulgaire est une version rimée, en

croit emprunté à Sozomène, cf. *op. cit.*, p. 41 ; je crois cependant qu'il exagère l'indépendance de Sozomène ; cet historien paraît puiser dans Rufin ce qu'il ne doit pas aux renseignements oraux.

1. Pour plus de commodité, je renvoie à l'extrait de Holder, p. 50, l. 3 du bas : *ὡς μὲν τινες λέγουσιν* ; p. 51, l. 13 du bas, *λέγεται δέ* ; p. 52 : *τάδε ἡμιν, ὡς παρελθόμεν, ἱστορεῖται, ἀνδρῶν τε ἀκριβῶς ἐπισταμένων ἀκούσαντι, εἰς οὓς ἐκ διαδοχῆς πατέρων εἰς παῖδας τὸ μανθάνειν παρεγίνετο, καὶ ὅσοι γε αὐτὰ δὴ ταῦτα συγγράψαντες, ὡς δυνάμει εἶχον, τοῖς ἑπειτα καταλελοίπασιν*. M. Guldenpenning avait déjà entrevu l'importance de ce dernier passage.

2. Quant à la réalité des faits, le silence d'Eusèbe, contemporain et probablement témoin oculaire, la compromet très gravement. Cf. Tixeront, pp. 174-175. L'inscription trouvée récemment en Afrique, à Tixter, prouve l'existence de la Croix à Jérusalem en 359, mais rien de plus (*Ac. Inscr.*, 23 mai 1890). Il en est de même des mentions faites par Clément d'Alexandrie.

allemand, du XI^e siècle, qui est perdue ; vient ensuite un texte anglais, également rimé, du XIV^e siècle. La plus ancienne version française se trouve dans un ms. de la Bibliothèque nationale écrit vers 1200 (f. fr. 23112), mais on en avait fait d'autres qui se sont perdues. Nous ne suivrons pas jusqu'à nos jours M. K. dans son étude ; elle sera très utile à tous ceux qui s'occupent de littérature moderne.

A la fin de son enquête, l'auteur revient au petit noyau de faits qui a été le point de départ de cet immense développement et en conclut qu'on a affaire à un pur roman. Il rejette avec dédain la tentative faite par Baronius pour retrouver les linéaments de cette histoire dans un passage d'Eusèbe. En dehors des différences entre le récit de l'histoire ecclésiastique et la légende, M. K. fonde son opinion surtout sur le silence des hagiographes avant le X^e siècle. Ils écrivent en Occident, il est vrai, mais le culte des saints d'Orient pouvait entrer dans le monde latin par bien des portes. Tantôt on les retrouve démarqués dans des récits qui se présentent comme l'histoire de saints locaux, tantôt ils passent à la faveur du martyrologe oriental introduit au milieu du V^e siècle dans le martyrologe hiéronymien, tantôt les monastères grecs de l'Italie et l'autorité des empereurs sur Rome propagent dans ces régions les cultes orientaux. Pour Catherine, nous n'avons absolument rien de semblable. Personne n'en parle en Occident avant le XI^e siècle, en Orient avant le X^e. Il y a là un argument très fort, mais c'est un argument négatif. On ne pourra en mesurer la valeur que le jour où sera publié le texte grec le plus ancien de la légende. Il porte le nom d'Athanase, esclave et secrétaire de la sainte. Cette pièce est apocryphe, mais il importerait d'en déterminer la date exacte, car elle peut jouer un grand rôle dans l'appréciation des documents de cette histoire.

Les différences entre le récit d'Eusèbe et la légende n'ont rien d'étonnant. Eusèbe (*H. E.*, VIII, 14) parle d'une femme d'Alexandrie très sage et très noble, ἐπισημοτάτῃ τε καὶ λαμπροτάτῃ, illustre à la fois par la fortune, la race et la culture (πλούτῳ τε καὶ γένει καὶ παιδείᾳ), qui excita la passion de Maximin et ne lui échappa que par la fuite. Catherine est aussi la femme sage et savante, au point de tenir tête à une assemblée de philosophes ; comme la personne dont parle Eusèbe n'est pas nommée, il n'est pas impossible que l'on ait tiré son nom Αἰκατερίνα, *Aecaterina*, du détail de la chasteté : Catherine est la femme toujours pure, ἀεικαθαρά. Il s'agit dans Eusèbe de l'empereur Maximin, non de Maxence qui n'a jamais été à Alexandrie et qui s'est montré bienveillant pour les chrétiens. M. K. veut à tout prix que le nom de Maxence soit le texte primitif de la légende : c'est ce qui n'est pas prouvé. Le ménologe de Basile, rédigé par des gens instruits, peut porter le nom de Maximin par le fait d'une correction. Mais la version latine, indépendante du ménologe, donne une fois le nom de Maximin et deux fois celui de Maximien. Eusèbe parle non de supplice, mais d'exil ; mais l'histoire de la légende prouve que certains détails de la mort, notam-

ment ceux qui concernent les roues, sont d'invention assez tardive. Le transfert du corps de la sainte au mont Sinaï est dans le même cas : c'est une localisation postérieure du récit déjà fort développé. D'un autre côté, une circonstance historique peut expliquer la provenance de certaines additions. Une femme a joui à Alexandrie d'une renommée toute semblable à celle dont le nom de Catherine a été entouré plus tard. C'est Hypatie. Le désir d'avoir à opposer à l'illustre païenne une chrétienne aussi versée dans la sagesse profane a dû aider au développement des maigres éléments fournis par l'histoire. Il n'est pas jusqu'à l'idée de mort violente qui n'ait pu sortir de ce rapprochement. L'opinion de Baronius ¹ n'est donc pas tout à fait méprisable ; il s'agit seulement de la préciser.

On voit par ces deux exemples quel intérêt peut présenter l'étude de ces légendes, négligées si longtemps par les historiens. Les unes sont des monuments précieux de la langue populaire et des témoins des sentiments d'une époque ; les autres ont conservé un noyau de faits certains qu'il n'est pas toujours impossible de dégager. Toutes sont le point de départ d'une littérature considérable : le moyen âge a vécu de ces récits constitués dans leurs grandes lignes au déclin de l'antiquité. Leur histoire et celle de leurs migrations est l'histoire littéraire d'un âge de l'humanité et des relations intellectuelles de deux mondes. Mais on doit toucher à ces sujets d'une main délicate et respectueuse. Trop souvent M. Knust a gâté son excellent livre par des expressions inspirées aux polémiques quotidiennes. Quoi qu'il en dise, il y a encore quelque différence entre les croyants de la légende de sainte Catherine et les cannibales (p. 191) ; l'hypocrisie cléricale (p. 141), les miasmes théologiques (p. 184), la conscience de M. Windhorst (p. 184), les propos des cochers de Lourdes (p. 62) ne semblent pas naturellement destinés à être mis sous le patronage de la sainte. La première condition pour voir clair en ces questions difficiles, c'est d'avoir l'esprit calme et sain, également éloigné du scepticisme superficiel qui n'accepte rien et de la crédulité puérile qui admet tout.

Paul LEJAY.

1. Après avoir consacré les 192 premières pages de son livre à sainte Catherine, M. K. donne rapidement l'histoire de la légende de sainte Marie l'Egyptienne (pp. 193-228). Puis il publie (pp. 231-314) un texte latin de la légende de sainte Catherine d'après le ms. Br. Mus. Caligula. A. VIII, un texte français d'après B. N. f. fr. 412 (et accessoirement 411, 185 et 183), un texte espagnol d'après le ms. de l'Escurial h. 1. 13 ; la légende de sainte Marie l'Egyptienne est donnée (pp. 315-346) en français d'après Br. Mus. add. 6524 (accessoirement B. N. f. fr. 183) et en espagnol d'après le ms. de l'Escurial h. 1. 13. Ces textes ont reçu une copieuse annotation historique. Le volume n'a ni table ni index, l'auteur étant mort avant le tirage ; mais puisqu'il a eu le temps de corriger les épreuves, on doit le rendre responsable de l'absence de divisions en chapitres.

409. — Anonyme. *Una fantastica cronologia degli scritti Sant' di Ennodio* (Extrait de *La Scuola Cattolica* de Milan, fasc. 207-208). Un vol. 38 pp. Milan.

Pourquoi l'auteur de cette brochure éprouve-t-il le besoin de faire son procès à la jeune école historique italienne et lui reproche-t-il de se présenter « en simarre bigarrée d'érudit allemand, c'est-à-dire avec une écriture conventionnelle en hiéroglyphes et en formules algébriques, avec cet argot qui fait de l'histoire elle-même un monopole, une doctrine *esoterica* (sic) soustraite à la connaissance des simples mortels ? » Cette déclaration de principes, ornée de ce contre-sens, ne peut que diminuer l'autorité de l'anonyme. La brochure est du reste une discussion décisive d'un travail de M. Carlo Tanzi sur la chronologie d'Ennodius (*Archeografo Triestino* 1889). Tanzi, exagérant une hypothèse de Vogel, prend comme base de la chronologie des lettres d'Ennodius l'ordre où nous les ont conservées les manuscrits. L'anonyme prouve que cette opinion ne résiste pas à l'examen de ces lettres et, de plus, qu'on ne peut les dater toutes de 502 à 513. Sa réfutation est fort amusante.

L.-G. P.

410. — *Comptes-rendus des Échevins de Rouen*, avec des documents relatifs à leur élection (1409-1701), extraits des registres des délibérations de la ville, et publiés pour la première fois par J. FÉLIX. Rouen, A. Lestringant. Deux vol, in-8. Prix : 24 fr.

A partir du xv^e siècle, la ville de Rouen fut administrée par un conseil composé de vingt-quatre échevins, lequel se renouvelait par tiers tous les trois ans à la Saint-Martin d'été. Le lieutenant général du roy faisait en sorte que le choix des électeurs se portât sur « des gens idoynes, suffisans et sans nulle affection », et l'on ne voit pas qu'il ait eu grand mal à faire accepter ses candidats. Électeurs et élus étaient triés sur le volet, et il faut bien reconnaître que les intérêts de la ville ne s'en portaient pas plus mal. A chaque renouvellement triennal, le plus ancien des échevins « en la grant salle de l'ostel commun de la ville de Rouen », et en présence des notables et bourgeois, rendait compte de l'administration des conseillers, et « déclaroit les choses advenues pendant le temps de leur charge, en quel estat ilz avoient trouvé le bien commun de la ville, et en quel estat ilz le laissoient. » Ces comptes-rendus, jusque vers la fin du xvi^e siècle, étaient faits simplement, avec candeur, sans prétention, je veux dire en bon style administratif : les bons échevins tenaient plus à se montrer hommes d'affaires qu'à passer pour de petits Cicérons. En 1590 (la province est toujours un peu retardataire), l'échevinat rouennais subit la contagion commune : il est atteint à la fois de la manie de l'antiquité et du bel esprit, et dès lors les comptes-rendus se transforment en harangues interminables, hérissées de pointes, farcies

de citations de toute espèce, gonflées d'allusions historiques et mythologiques, si bien que l'orateur n'aborde son sujet que dans la péroraison. Il n'y arrive qu'après avoir parlé de Cleombrote, de Darius, de Palamède, de l'escrimeur Mellenconius, des Iles Fortunées avec leurs fleuves aurifères, argentifères, gemmifères, de la fontaine d'Apollon, des Hespérides, des Psylles, des Agathyrses, de Xénophane, de Phocion, des Gétules, de toutes sortes d'animaux fabuleux et de leurs propriétés non moins fabuleuses, le tout assaisonné des citations latines les plus variées et les moins attendues. Il faut lire les harangues de mons^r Desteville Bigot (t. I, pp. 100-131 et 146-189) pour avoir une idée de cette éloquence pédantesque : ce vieil échevin ne crachait, comme aurait dit l'auteur de Francion, que perles, émeraudes et « aromatiques. » Il paraît avoir eu peu d'imitateurs, sauf un certain Nicolas Pouchet qui, en 1632 et en 1643, dans une double harangue éblouit sans doute Monsieur le lieutenant du roy et toute l'assemblée des notables rouennais par un glorieux étalage de science physique et astronomique. Il avait à rendre compte des dépenses et des recettes de la ville, et voici qu'il commence par dire à ses auditeurs que « les vicissitudes qui règnent dans les régions supérieures amènent tantôt le froid, tantôt le chaud, tantôt le sec, tantôt l'humide, et qu'il n'y a rien de si muable que la terre », ce qui est du reste attesté par le Trismégiste de Pimandre. Après ce bel exorde, il disserte solennellement sur les révolutions des huit cioux inférieurs, sur leurs mouvements harmoniques, et passe, non sans avoir cité le *Songe de Scipion*, aux vicissitudes de ce bas monde. Ce n'est qu'après avoir longuement voyagé dans les républiques de Lacédémone, d'Athènes, de Carthage et de Rome, qu'il revient à Rouen pour se plaindre de la cherté des blés, et exposer toutes les sages mesures que le Conseil a prises pour subvenir aux besoins « des pauvres travaillans aux ateliers publics ». Les braves échevins cédaient au goût du temps : ils ronsardisaient ou pindarisaient, comme on disait en ce temps-là, innocente manie qui ne les empêchait pas d'être *honnêtes* (c'est un point sur lequel il est bon d'insister en notre temps), et de consacrer tous leurs soins au bien et soulagement de leurs administrés dont ils défendaient les intérêts avec sagesse, et cette ténacité normande qui ne se décourage jamais. On le vit bien en 1647, époque où la dette de la ville s'était accrue sous des charges exorbitantes. Tantôt il fallait héberger un temps plus ou moins long des régiments d'infanterie et de cavalerie, tantôt loger et nourrir un grand nombre d'Espagnols pris au fort de Link, à Gravelines ou à Rocroi : les échevins, à force de bonnes raisons et de démarches, « poursuivies avec un cœur agissant », obtiennent une forte diminution de taxe, et en même temps la suppression de certains impôts « en dépit des traitans, ennemis capitaux des peuples. » En 1656 le Conseil communal de Rouen commence à perdre beaucoup de son indépendance et de ses franchises, si l'on en juge par ce curieux extrait d'une harangue prononcée par devant Monseigneur le duc de Longue-

ville, pair de France et gouverneur de la Normandie : « Monseigneur, disait l'orateur en s'adressant au duc, nous devrions dans nos élections présentes choisir : 1^o *de rore cœli*, c'est-à-dire des personnes de maison d'extraction noble ou noblement vivans; 2^o *de pinguedine terræ*, c'est-à-dire des personnes ayant fidèlement et dûment acquis quantité de biens et de commodités : nous entendons par là d'honnêtes marchands; 3^o pour ce qu'ils appellent *de fœce plebis*, nous serions d'avis de n'y avoir aucun égard. » Et le vieil échevin ajoutait : « S'il y a des quartiers assez malheureux où l'on ne puisse rencontrer un homme d'honneur, quelle difficulté trouverait-on à l'emprunter en un autre et le baptiser du nom d'icelui ? Il y a des hommes de bien qui ne courent pas au-devant des honneurs, qui ne les recherchent ni par eux-mêmes, ni par leurs amis, ni par des présens; il faut les contraindre d'y entrer, *et compellere eos intrare* ». Si cet échevin eût encore vécu une quinzaine d'années, il aurait vu Colbert combler ses vœux en accaparant la direction des affaires municipales, ce dont s'était abstenu le tout puissant cardinal de Richelieu.

Il est juste de remercier M. J. Félix d'avoir édité avec beaucoup de soin cette intéressante publication : elle sera très utile à l'histoire de Rouen, et les conseillers municipaux de plus d'une grande ville y trouveront des leçons de sagesse et de modération.

A. DELBOULLE.

-
411. — TOMMASINI (Oreste). *Il Diario di Stefano Infessura* Studio preparatorio alla nuova edizione di esso. Un vol. in-8, 164 pp.
412. — *Nuovi documenti illustrativi del diario di Stefano Infessura*. Un vol. in-8, 36 pp. Rome. Società di Storia patria, 1889. (Extrait de l'*Archivio Romano di Storia Patria*, t. XI et XII).
413. — *Il registro degli ufficiali del comune di Roma*, esemplato dallo scribasenato Marco Guidi. Un vol. in-4, 56 pp. Rome, impr. Salviucci, 1888. (Extrait des *Memorie della R Accademia dei Lincei*).

1. L'Istituto storico italiano a l'excellente habitude de publier, avant les éditions des *Fonti*, des mémoires sur les recherches et les méthodes de ses éditeurs. Leur travail définitif peut ensuite profiter des discussions nées à propos de ces premiers comptes rendus et des découvertes que leurs propres enquêtes ont pu suggérer. Cette précaution serait d'ailleurs bien inutile, si l'Istituto avait beaucoup de collaborateurs comme M. Oreste Tommasini, chargé depuis 1886 de l'édition du *Journal d'Infessura*. Le présent essai est destiné à justifier le choix des bases critiques de son édition. Il expose rapidement pourquoi l'on s'est peu occupé d'Infessura sous le régime papal, rappelle les très peu nombreuses dates connues de sa vie, donne la liste des manuscrits et en fait un classement très ingénieux, d'après la présence ou l'absence de divers textes relatifs aux Colonna. En appendice, il publie des documents sur la famille Infessura et la correspondance de l'envoyé de Sienne à Rome

(Lorenzo Lanti) de 1482 à 1484. — Dans les *nuovi documenti*, M. T. donne d'intéressants détails sur la colonie gènoise à Rome sous les Riario et les Cybo (non loin de Ripa grande, sur la rive droite du Tibre, les Gènois avaient alors leur quartier, comme leur Galata romaine) et publie un document capital pour l'histoire des institutions municipales de Rome et des États de l'Église sous Innocent VIII (la taxe des offices d'après la bulle du 31 décembre 1488.)

2. Le registre des magistrats municipaux de Rome est conservé à la bibliothèque Angélique à Rome, où il est resté inconnu à presque tous les historiens, Vendettini, Vitale, Giorgi, Pastor, qui se sont occupés de l'histoire de Rome au *xv^e* siècle. C'est un tableau très complet des magistratures municipales sous Nicolas V, important pour l'histoire des institutions communales et des familles romaines. Il faut savoir gré à M. Tommasini de l'avoir publié intégralement, avec une savante introduction où il étudie la personnalité de l'auteur et les fonctions du *scribase-nato*. Je regrette toutefois qu'il n'ait pas examiné la périodicité de ces fonctions, qui me semble presque toujours avoir été régulière¹. Mais ce n'est là qu'un des nombreux problèmes que soulève ce texte, si important pour l'histoire d'une époque où de tels documents n'abondent pas.

L. G. PÉLISSIER.

414. — L. M. HARTMANN. *Untersuchungen zur Geschichte der Byzantinischen Verwaltung in Italien* (540-750). Leipzig, Hirzel, 1889, 1 vol. in-8, 182 p.

L'histoire de l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne, si longtemps négligée, vient, par une singulière coïncidence, d'attirer presque en même temps l'attention en France et en Allemagne; quelques mois à peine après la publication de mes *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (Paris, 1888), paraissait le livre de M. Hartmann; et les deux ouvrages, absolument indépendants l'un de l'autre, apportaient sur la plupart des questions controversées des solutions à peu près identiques. Sans doute, dans le volume de M. H., bien des problèmes de l'histoire religieuse ou sociale de l'Italie byzantine ont été laissés de côté; bien des points sommairement discu-

1. Il ne serait pas impossible de retrouver dans quel ordre de temps et de lieu étaient nommés les *Conservatores camerae*, les *Camerarii camerae*, les *Marescalli*, les *Magistri edificiorum*. La fonction trimestrielle de *Conservator camerae* semble attribuée une fois par an à chaque rione et deux au moins des conservatores sur trois sont pris en général dans le même rione. Ainsi les conservatores du premier trimestre (*tracta*) sont pris dans le rioni Ponte, Regola et Pigna, et nous trouvons le tableau suivant (où les chiffres désignent les *tracta* de 1 à 30) :

Ponte : 1 — 6 — 10 — 14 — 18 — 23 — 27.

Regola : 1 — 4 — 9 — 13 — 18 — 22 — 26 — 30.

Pigna : 1 — 5 — 9 — 13 — 17 — 22 — 26 — 30.

Il pourrait être utile de vérifier plus complètement et plus exactement cette hypothèse.

tés par l'auteur dans la longue série des notes qui terminent l'ouvrage, auraient mérité de prendre place dans le texte ; et il serait aisé de relever dans ces pages plus d'une lacune et plus d'une inexactitude. Mais les choses essentielles ont été bien comprises et mises en pleine lumière : le caractère essentiellement militaire qu'eut à l'origine la charge d'exarque, la lente transformation qui peu à peu relégua au second plan les agents de l'administration civile et donna à l'élément militaire la première place dans la vie publique et dans la société, les conséquences qu'eut cette révolution sur le régime de la propriété et les rapports des personnes, ont été fort bien expliquées par M. H. dans le chapitre consacré par lui à l'administration militaire, et qui est le meilleur du livre. M. H. a fort justement marqué les traits caractéristiques par lesquels la réorganisation de l'Italie se rattache à la réforme des *thèmes* et montré comment l'histoire de l'exarchat éclaire l'importante transformation qui renouela, à partir du *vii^e* siècle, l'administration provinciale de l'empire d'Orient.

Je n'insisterai point ici sur certaines questions de détail, me contentant de renvoyer aux passages de mon livre où j'ai soutenu la doctrine contraire : p. 9, je doute qu'il faille reconnaître un exarque dans le *vir gloriosus Decius patricius* nommé dans une lettre de Pélage II ; à cette époque, comme on le voit par la correspondance de Grégoire le Grand, le titre de patrice se rencontre fréquemment dans l'Italie byzantine et suffit rarement à désigner le vice-roi de la province ; et, d'autre part, le terme de *gloriosus* convient peu à un aussi haut personnage. — P. 13. Le *vir venerabilis Johannes* nommé à propos de la révolte d'Eleuthérius n'est autre que l'archevêque de Ravenne (cf. *Études*, 341). — P. 19. Les sources indiquent nettement le caractère politique que prit l'élection des papes grecs du *vii^e* siècle (*Études*, 257). — P. 22-91. Il est inexact que Grégoire II ait décidé l'Italie à refuser l'impôt (*Études*, 376, note 8). — P. 29. Les conclusions tirées du *Liber diurnus* sont excessives, le texte ne visant qu'un cas particulier. — P. 39. Sur le préfet Maurilio, cf. *Études*, 127. — P. 40. Sur la disparition des vicaires du diocèse, *ibid.*, 161, et Mommsen, *Nachträge zu der Ostgoth. Studien* (Neues Archiv, XV, 181), qui se range à mon avis contre M. H. — P. 46. Sur le *Quinquennalis*, cf. *Études*, 98, note 8. — P. 62. Sur l'organisation des milices provinciales de Ravenne, *ibid.*, 317. — P. 67, 154, 161. Sur la multiplication des *duces minores* au *viii^e* siècle, dans lesquels M. H. veut voir des gouverneurs de province, *ibid.*, 301-302. — P. 147, 148. Sur la persistance des anciennes divisions provinciales, *ibid.*, 19-20.

Il est inutile de multiplier ces remarques de détail, qui n'ôtent rien à la valeur du livre. Mais on peut regretter que M. H. ait consacré un long chapitre à l'étude de l'administration financière dans l'exarchat ; car, dans le silence presque absolu des textes, il a dû nécessairement remplacer par des généralités déjà connues les informations précises

qui lui manquaient sur l'époque byzantine. — Il faut regretter surtout que M. H. n'ait pas rendu meilleure justice aux efforts que fit Byzance pour défendre les provinces italiennes, et ait prêté gratuitement aux populations de la péninsule et aux évêques de Rome un constant désir de se séparer de l'empire d'Orient. Les faits donnent ici une impression toute différente; et c'est méconnaître singulièrement l'amour de l'Italie pour l'unité romaine et le long dévouement des papes à Byzance que de transformer en un antagonisme politique une opposition toute religieuse. Jusqu'à l'insurrection de 727, et dans ce soulèvement même, il est impossible, dans les sentiments des Italiens comme dans la politique des papes, de trouver nulle trace de tendances séparatistes (cf. *Études*, 359-366, 376-379); et, d'autre part, il y a quelque injustice à croire Byzance incapable de tout effort sérieux en faveur de la péninsule, et c'est trop sacrifier à un vieux préjugé, trop oublier la longue énergie que l'empire d'Orient mit à vivre, que de le montrer (p. 2, 17) impuissant à défendre, dès le VII^e siècle, ces provinces orientales qui furent si longtemps son plus sûr appui. — Je ne pense pas non plus que les empereurs se soient désintéressés de l'Italie, au point de la laisser plusieurs fois sans gouverneur (p. 20, 21). Qu'il y ait dans la liste des exarques, telle que nous la connaissons, plus d'une lacune, cela est incontestable; mais, outre que les bulles de plomb byzantines nomment plusieurs exarques, un Anastase, un Étienne, que l'on ne sait à quelle date assigner, rien ne prouve que les lacunes des textes permettent de conclure à des interruptions dans le gouvernement. J'ai tâché, tout au contraire, de montrer dans mon livre (p. 193-288) quels efforts le gouvernement impérial fit pour défendre et pour helléniser l'Italie; et si la tentative n'a point donné tous les fruits qu'on en pouvait espérer, à tout le moins prouve-t-elle la sollicitude de Byzance pour l'exarchat.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, il faut rendre justice au soin consciencieux qu'a mis M. Hartmann à étudier les textes, à l'ingéniosité qu'il a apportée à les interpréter, à la justesse des solutions qu'il a proposées : peut être est-il regrettable que ces efforts se trouvent rendus quelque peu inutiles, et que ce livre, paru après mes *Études*, ait en somme pour principal effet de confirmer des résultats déjà acquis.

Ch. DIEHL.

415. — I. P. A. GEIGER. **Sur quelques cas de labialisation en français.** Stockholm, imprimerie centrale, 1889, in-8, 10 pages.

416. — II. Carl WAHLUND. **La philologie française au temps jadis.** Deux discours sur la nation et la langue françaises faits par des Français et datant de la fin du XVI^e siècle et du commencement du XIX^e, réimprimés d'après les éditions originales devenues rarissimes. Stockholm, imprimerie centrale. 1889, in-8, 72 pages.

Ces deux publications d'un caractère si différent ont cependant un lien commun qui me fait les réunir dans un même article; l'une et

l'autre ont été composées à l'occasion du cinquantenaire de M. Gaston Paris et font partie du recueil que les élèves Suédois du maître des études romanes en France ont eu la gracieuse idée de lui offrir en cette circonstance; on ne pouvait lui faire un plus digne présent.

I. Les phénomènes de labialisation étudiés par M. P. A. Geijer se rattachent à la tendance générale à l'assimilation, en vertu de laquelle les sons d'une langue, dans leurs diverses modifications, subissent l'influence des sons qui les environnent dans le groupe phonétique dont ils font partie¹; mais ici l'assimilation n'a pas lieu d'une manière générale, ni régulière; aussi n'a-t-elle pu être considérée comme une loi phonétique et n'avait-elle point même encore été étudiée comme il convient. C'est le mérite de M. P. A. G. d'avoir rappelé l'attention sur ce phénomène curieux mais trop peu observé et d'avoir cherché à en donner une explication scientifique. Il étudie successivement la « labialisation d'une voyelle qui se trouve en contact avec une consonne labiale » et celle d'une voyelle « qui n'est pas exposée au contact d'un son labial ». Dans le premier cas, la voyelle peut être suivie de *b*, de *m* ou de *v*; les exemples données par M. P. A. G. sont : *affubler* et *défubler* (fibulare), *alumelle* (lamella), *aumaille* (animalia), *chalumeau* (calamello), *dommage* (damnatico), *fumier* (fimarior), *jumeau* (gemello), *lumignon* (licmen), *Rodomont* (Rodomonte), — *auvent* (ante vanno), *breuvage* (*biberratico), *buvs*, *buvez*, etc. (bib...), *épouvante* (pavente), *provende* (præbenda), *veuve* (vidua). Il est certain que ce nombre eût pu être considérablement augmenté, si M. P. A. G. avait pris en considération les formes dialectales, comme *fumelle*, *sumelle*, *sumence*, etc. Parmi celles qu'il cite il faut écarter : *aumaille*, ce mot n'est que la transformation régulière de *almaille*, tiré de *an'malia* par l'intermédiaire *armalia*; *rodomont* qui est un nom étranger, *auvent* dont l'étymologie est douteuse, *épouvanter*, où le *v* est récent, *dommage* même, qui paraît venir de *domnatico* plutôt que de *damnatico*; j'ajouterais encore *breuvage* et *veuve*; M. P. A. G. dit lui-même que *breuvage* (vient) « de *bevrag* », et pour *veuve*, l'ancienne forme *veve* montre que *eu* n'est aussi dans ce mot qu'une transcription de *e*. Quant aux autres vocables, la labialisa-

1. M. P. A. G. a signalé les phénomènes d'assimilation qui se produisent au milieu d'un mot ou même « en passant d'un mot à un autre », dans « la prononciation rapide qui met en contact deux consonnes d'un caractère différent ». « Ainsi, dit-il, le *b* des mots *absolu*, *obtenir* s'assourdit et l'*s* de *presbytère* devient sonore sous l'influence de la consonne suivante. » Rien de plus exact; mais il ne l'est pas que « le *d* du mot *anecdote* perd sa sonorité à cause du *c* sourd qui le précède; c'est le *c* qui s'assimile ici au *d* suivant et non le *d* qui s'assimile au *c* qui le précède; » en vertu même d'une règle donnée par M. G., à savoir que « de deux sons contigus, c'est le son qui suit qui exerce une influence assimilatrice sur le son précédent »; on prononce *anecdote* et non *anectote*. Deux lignes plus loin, j'écrirais *bois t'sandal* et non *boit' sandal*; il faudrait aussi *téd' d'veau* et non *téd' veau*, *quech' sois* et non *que chois*; on ne peut prononcer ainsi *tête de veau* et encore moins *que je sois*; il n'y aurait plus d'ailleurs dans ce cas assimilation, mais absorption d'une consonne par l'autre.

tion s'y présente réellement et, si l'on excepte *provende*, sous la forme *u* et à l'atone. M. P. A. G. ajoute qu'elle ne peut avoir lieu qu'à cette place; les patois ne savent rien de cette nécessité, et le français *truble* même n'offre-t-il pas un exemple de labialisation de la tonique?

Lescas de labialisation d'une voyelle, qui n'est pas au contact d'un son labial, sont plus compliqués ou plus obscurs et cela se comprend; M. P. A. G. les étudie tour à tour dans la voyelle initiale et dans la voyelle médiale, suivie d'une consonne ou en hiatus. Il en donne pour exemples *olifant*, *orange* (*naranja*), *orteil* (*articulo*) — *jujube* (*zizypho*), *lutrin* (*lectrino*), *malotru* (pr. *malastruc*), *pontuseau* (*ponticello* (?), — *Noël* (*natale*), *noer* (*natare*), *poële* (*patella*). M. P. A. G. avoue que « *olifant* reste à expliquer », ce mot est donc à écarter; il en est de même de *orange*, où « l'o est amené par une assimilation de ce mot à celui d'or »; si l'o de *orteil* vient, comme l'a dit M. Ascoli, du celtique correspondant *ordag*, il n'y a pas lieu davantage de prendre ce mot en considération. Dans la seconde classe, *pontuseau* est à rejeter comme d'origine incertaine; « *malotru* dépend peut-être du type provençal », — je supprimerais le peut-être; — quant à *lutrin*, il paraît être une atténuation de la forme *lieutrin* qu'on rencontre dans les patois; reste *jujube*, dont le premier *u* a pris naissance sans doute, comme le remarque avec raison M. P. A. G., sous l'influence de l'*u* suivant. La troisième classe n'offre pas plus de cas authentiques de labialisation; *noer* remonte à une forme vulgaire *notare*; *poële* n'est que la transcription de *poile*, dernier terme des transformations successives *paele*, *paile* de *patella*; d'ailleurs si l'on admettait dans ce mot la labialisation, elle pourrait très bien s'expliquer par l'attraction de la consonne précédente; il n'est donc point nécessaire d'y voir un procédé destiné à « sauver la voyelle protonique. » La forme *Noël*, apparaissant dès l'époque la plus reculée et bien avant que la langue eût écarté le groupe *aë*, très habituel en ancien français, on ne peut guère voir non plus ici, dans la transformation *aë* en *oë*, un expédient pour conserver la protonique.

A ces deux catégories de labialisation, M. P. A. G. en a ajoutée une troisième, celle où « la labialisation n'est qu'apparente »; il l'explique par la substitution au suffixe primitif d'un suffixe plus usité, ce qui est incontestable, et il en donne pour exemples *arroche*, *firole*, *fantôme*, *taon*. On voit, par l'analyse de ce mémoire, quelle étude attentive M. P. A. Geijer a faite de notre langue, et, s'il n'est pas toujours parvenu à les expliquer, combien il est familier avec ce que ses formes offrent de plus délicat et de plus obscur.

II. Avec la publication de M. Carl Wahlund, nous quittons le domaine de la phonétique pour aborder celui de l'histoire littéraire; les deux « discours » qui en traitent et sur lesquels il vient d'appeler l'attention, étaient tellement peu connus ou oubliés qu'il nous les a vraiment révélés. Le second — c'est par lui que je commence — a pour titre *Recherches historiques sur les obstacles qu'on eut à surmonter pour*

épurer la langue française; il est dû à la plume de l'abbé Edmond Cordier; né à Orléans en 1730, Edmond Cordier, n'ayant pu obtenir de bénéfice ecclésiastique, vint à Paris et s'y livra à la littérature; après avoir eu beaucoup de peine à vivre des compilations qu'il entreprit d'abord, il se tourna du côté du théâtre; en 1762, il donna une tragédie, *Zarukma*, qui n'eut que trois représentations. Plus tard, il écrivit, sous le pseudonyme de Saint Firmin, trois comédies en prose (1793, 1797 et 1799); il publia aussi, vers la même époque (1795-1799), et sous le titre d'*Abeille française*, une anthologie dont l'abbé Sicard fit un compte-rendu favorable à l'Institut. Quant aux *Recherches historiques*, elles parurent non en 1805, comme on l'a imprimé jusqu'ici, mais en 1806, ainsi que le montre M. Carl Wahlund. Ce n'est de l'aveu même de l'auteur qu'une compilation; elle dut être assez mal accueillie, car il n'en donna que deux chapitres, le premier et le troisième: M. C. W. a reproduit le premier, « Etudes des Francs, depuis leur établissement dans les Gaules jusqu'au XII^e siècle »; il témoigne de la connaissance la plus superficielle du sujet. En dépit de leurs titres, les autres chapitres ne nous en auraient probablement pas appris davantage; mais il est curieux d'y voir déjà formulée la théorie que Raynouard devait développer quelques années plus tard, à savoir que « la langue française (est) élevée sur la romane. »

Le premier discours, — ici ce mot convient parfaitement — publié par M. C. W., a une toute autre importance que les *Recherches historiques* d'Edm. Cordier, et si son auteur a moins de titres auprès de la postérité que ce dernier, il était jusqu'à présent resté si ignoré, qu'on ne saurait trop remercier M. C. W. de nous l'avoir, bien qu'incomplètement, fait connaître. Il s'appelait Guillaume Rabot; sa famille originaire d'Upie, près Crest, où elle possédait entre autres biens la terre de Salène, a donné pendant deux siècles des magistrats distingués au Parlement de Dauphiné. Le père de Guillaume, Bertrand, avait été nommé conseiller en 1495; il mourut en 1537; il avait eu cinq fils; M. C. W. suppose que Guillaume, le second, naquit au plus tard vers 1530; je ne sais pourquoi il prend une date si reculée; Bertrand s'était marié en 1502, son second fils dut naître, ce semble, bien avant l'année 1530. Pendant un séjour qu'il fit à Paris, Guillaume entra en relations avec le comte palatin du Rhin, Frédéric, qui lui donna le commandement d'une compagnie de cheval-légers et l'emmena en Allemagne; il lui fit, de plus, épouser, nous apprend Guy Allard, auteur d'une *Généalogie des Rabot*, « une riche héritière de ce pays »; mais après la mort du comte palatin, Guillaume se serait vu, d'après le même Guy Allard, en butte à tant de tracasseries de la part des parents de sa femme, qu'il revint en France. Une autre *Généalogie* due à Jean Rabot, fait mourir Guillaume dans son emploi de commandant; mais ni l'une ni l'autre ne parlent de lui comme écrivain, ni de ses occupations professorales. Ainsi que plusieurs membres de sa famille, G. Rabot avait

des goûts littéraires ; on a de lui trois lettres adressées à Calvin, en 1550, 1553 et 1554 ¹ ; il traduisit aussi « du latin en français » le « *Miroir d'Alquimie* de Roger Bacon », Lyon 1557 ; enfin, quinze ans plus tard, il écrivit un « *Discours sur la nation et la langue française* ». Il avait été, en 1572, chargé par l'électeur de Saxe d'un cours de langue française à l'Université de Wittenberg ; ce fut, à cette occasion, qu'il composa son discours. Écrit dans un latin clair et élégant, il fut imprimé à Wittenberg. A-t-il pénétré en France ? On pourrait en douter, car aucune de nos grandes bibliothèques ne le possède ; mais en Allemagne il existe dans celles de Halle, de Berlin, de Hambourg et de Dresde. M. C. W. nous en donne une réimpression d'une exactitude scrupuleuse. Ce discours est intéressant ; G. Rabot, parlant de l'utilité pour les Allemands d'apprendre notre langue, en donne une raison inattendue ; c'est non seulement le voisinage et les relations nombreuses tant publiques que privées de l'Allemagne et de la France, ce qui va de soi, mais « la nature semblable et l'étroite parenté des deux peuples » (*propter naturarum similitudinem, ac sanguinis cognationem*). Les Celtes ou Gaulois, dont Rabot refait rapidement l'histoire, ont formé des établissements, non seulement en Italie et en Asie-Mineure, mais encore dans la Germanie, en particulier sur les bords de l'Elbe, et les noms de leurs chefs les plus illustres sont identiques d'après lui, à des noms germaniques encore employés ; ainsi *Brennus* n'est autre que l'allemand *Brando* ; *Autaricus*, nom du chef des mercenaires gaulois dans la première guerre punique, correspond à *Edward* ou *Ehrard* en allemand, etc. La ressemblance qu'offrent les noms communs n'est pas moins frappante ; les Gaulois, dit Pline, donnèrent à la moelle des os sa dénomination de *marca*, vocable, encore usité en allemand, et employé, ajoute G. Rabot, jusqu'à présent chez les Normands pour désigner la moelle du sureau ² ; ces derniers se servent également du mot *acre*, mesure agraire, dérivé de *acker*, de *mande* — lire *manne* — pour une corbeille d'osier, etc. Le français possède lui-même les mots *halte* (faire), *marswin*, et beaucoup d'autres qui sont aussi germaniques. Il en faut conclure, — G. Rabot, on le voit, ne recule pas devant les propositions aventurées, — que les nations germanique et gauloise ont eu jadis un même idiome, l'allemand, que le mélange des peuples étrangers a peu à peu corrompu et transformé. N'est-il pas curieux de trouver ici en germe la théorie, de Holzmann, de l'identité des Germains et des Celtes ? Le latin a plus que tous les autres idiomes, contribué à la transformation du gaulois ; c'est de lui surtout qu'est sorti le français, mais cette langue présente dans les diverses provinces des différences dialectales profondes.

Tel est le résumé du « Discours » de G. Rabot, on pourrait dire de la leçon d'ouverture de son cours. Il est suivi d'un « écrit public » qui en est le programme. G. Rabot expose la marche qu'il suivra dans son

1. M. C. W. nous donne la première avec la réponse de Calvin.

2. Je ne connais point de vocable semblable dans le patois normand.

enseignement ; il prendra pour base de ses leçons la grammaire de Jean Pillot, qu'il fait, dit-il, réimprimer, à cet effet ; quand ses élèves seront plus avancés, il leur fera traduire en français les *Dialogues allemands latins* de Camerarius ; plus tard, il mettra entre leurs mains un « livre français, récemment paru, et contenant diverses histoires vraies et agréables du temps présent, genre de compositions, ajoute-t-il, où l'auteur n'a peut-être pas son pareil »¹. Il se proposait, dit-il encore, de publier un jour, afin de servir d'exercices de conversations, des *Dialogues latins-français*, avec une traduction en allemand et peut-être en italien² ; on devait y trouver les phrases les plus nécessaires en voyage. Enfin, il promettait de donner le plus grand soin à la prononciation, cet élément si indispensable de la connaissance complète d'une langue. Rien n'est ainsi oublié dans le programme de G. Rabot ; mais ce qui me frappe encore plus que les idées justes et saines qu'il y expose, c'est de voir cet étranger, simple professeur extraordinaire au traitement de 100 florins par an, s'adresser ainsi directement et sans aucun intermédiaire à ses futurs élèves. On a là le spectacle de la liberté et de la dignité de l'enseignement supérieur, tel qu'on l'a toujours compris et qu'on le comprend encore dans les pays germaniques, et comme on ne voudra peut-être jamais le comprendre en France. Mais il faut finir cet article déjà trop long ; les lecteurs de la *Revue* m'excuseront, je n'en doute pas, et ils penseront, sans doute, qu'il n'était pas inutile de montrer, par un compte-rendu détaillé des ouvrages de MM. Geijer et Wahlund, avec quel zèle et quel succès les études de philologie romane et l'étude de notre langue en particulier, sont poursuivies dans les pays scandinaves, et quels disciples distingués y compte l'École des hautes études.

Ch. J.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — M. Paul THOMAS est chargé du cours de latin, et M. Léon PARMENTIER, du cours de grec à l'Université de Gand.

GRÈCE. — Parmi les nouvelles publications, nous signalons les suivantes : Παρμιακή Βιβλιοθήκη, par M. Jean SAKKÉLION : c'est un catalogue détaillé des manuscrits du monastère de Saint-Jean de Patmos (chez Bart et Hirst) ; — Χιακά ἀνάλεκτα (mœurs, coutumes, proverbes, chants, etc., de Chios), par M. Constantin CANELLAKI (mêmes éditeurs) ; — George PHRANKOUDIS, 'Η Κύπρος τῆς σήμερον, Histoire de l'île de Chypre

1. Quel est l'ouvrage que G. Rabot désigne d'une manière si vague ? M. G. Paris vient de supposer, avec beaucoup de vraisemblance, *Romania*, XIX, 129, qu'il s'agit du *Recueil d'aucuns cas merveilleux advenus de nostre temps* de Jean de Marconville.

2. *Nostros quoque Latino gallicos Dialogos, adjuncta simul Germanica et fortasse etiam Italica versione in vestrum usum aliquando edendos curare cogitamus*. Ces dialogues ne paraissent pas avoir été publiés, mais on voit qu'ils avaient été écrits, preuve du soin avec lequel G. R. s'était préparé à ses fonctions de professeur.

depuis les temps mythologiques jusqu'à aujourd'hui; — Une nouvelle traduction, en prose grecque, de *Hamlet*, par M. Michel DAMIRALIS (chez Perris).

— Enfin nous signalons le Βιβλιογραφικόν Δελτίον de la librairie de l'Hestia (M. Kasdonis), dont quatre numéros ont déjà paru.

— M. S. C. SAKELLAROPOULOS, directeur de gymnase et privat-docent à l'Université d'Athènes, vient d'être nommé professeur de philologie latine à l'une des deux chaires de latin, laissée vacante par la mort du professeur Castorchis. L'autre chaire est occupée par M. S. VASSIS.

— M. N. G. POLITIS a été nommé professeur de mythologie grecque, chaire nouvellement créée. Il est chargé également du cours d'antiquités grecques, ou cours sur la vie publique, religieuse et privée des anciens Hellènes.

SUISSE. — Le XVIII^e fascicule (neuvième fascicule du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache* publié, sous les auspices de l'« Antiquarische Gesellschaft » de Zurich, par MM. Fr. STAUB, L. TOBLER, R. SCHOCH et H. BRUPFACHER, vient de paraître à la librairie Huber, de Frauenfeld. Il comprend les pages 1329-1488 et va de *hin* à *hüp*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1890.

M. Siméon Luce lit un mémoire sur *Louis d'Estouteville, le bâtard d'Orléans et la défense du Mont-Saint-Michel*.

Pendant trente-deux ans, au commencement du xv^e siècle, toute la Normandie fut au pouvoir des Anglais. Une seule place fit exception, le Mont-Saint-Michel, qui, sous le commandement d'abord de Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, puis du bâtard d'Orléans et enfin, à partir de 1425, de Louis d'Estouteville, seigneur d'Aubose, tint tête à l'ennemi et resta française. En 1428, le siège du Mont-Saint-Michel fut levé et les défenseurs, prenant l'offensive, purent conquérir plusieurs places avoisinantes. Louis d'Estouteville continua ses succès jusqu'à la bataille de Formigny, qui délivra définitivement du joug anglais la Normandie tout entière.

M. Luce exprime le vœu que le monument où repose le défenseur du Mont-Saint-Michel soit restauré et qu'on y grave l'inscription suivante :

« Ici repose, aux côtés de Jeanne Paynel, sa digne compagne, Louis d'Estouteville, capitaine du Mont-Saint-Michel pendant trente-neuf ans, qui défendit cette forteresse contre les Anglais pendant vingt-cinq ans. Que tous les bons Français prient Dieu pour lui et pour elle! »

M. Digard communique une note sur la papauté et l'étude du droit romain au xiii^e siècle. Il existe une prétendue bulle du pape Innocent IV, qui exclut les professeurs de droit civil des bénéfices ecclésiastiques et interdit l'enseignement du droit romain en France, en Angleterre et dans les autres pays du droit coutumier. M. Digard montre que cette pièce est apocryphe et qu'elle a été fabriquée en Angleterre. Elle n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache à l'histoire des supercheries littéraires.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *D. Junii Juvenalis satira septima*, édition HILD; — par M. de Barthélemy : 1^o DELAVILLE LE ROULX (J.), *la Suppression des Templiers* (extrait de la *Revue des questions historiques*); 2^o *Bulletin monumental*, dirigé par le comte DE MARSY, 1885-1889.

Séance du 22 août 1890.

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil et la supputation des délais légaux en Gaule.

M. Salomon Reinach lit une note sur le passage du pseudo-Scymnus, relatif aux Celtes. Ce passage dérive, dit-il, du roman d'Hécate sur les Hyperboréens. Au même roman, pris au sérieux par plusieurs écrivains postérieurs, doit être rapportée l'origine des allégations de Solin et de Tacite sur des inscriptions grecques, relatives à Ulysse, qui auraient été trouvées dans la Grande-Bretagne et sur les bords du Rhin.

M. le Dr Prompt communique une étude sur le *Descors* de Dante.

Le *Descors* est une plainte allégorique sur la cruauté d'une dame dont le poète recherche les faveurs : cette créature idéale n'est autre que la Philosophie, et l'intention du poète est de se plaindre des difficultés qu'il rencontre pour en pénétrer les mystères. La pièce est en trois langues, italien, latin et provençal. M. Prompt s'est appliqué à restituer le texte provençal, qui était très corrompu, et à en retrouver le rythme. L'examen de ce rythme ne permet guère, pense-t-il, de mettre en doute l'attribution de la pièce au grand poète italien.

M. Delisle lit une note sur un psautier latin-français du ^{xiii}^e siècle qui vient d'être acquis par la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit, certainement exécuté en Angleterre, offre des particularités paléographiques très intéressantes : le scribe a employé des o barrés pour figurer les diptongues *oe* et *eo* ; il semble, en outre, avoir entrevu l'utilité de distinguer les *i* et les *u* voyelles des mêmes lettres employées comme consonnes (aujourd'hui *j* et *v*).

Ouvrage présenté par M. Deloche : NADAILLAC (le marquis DE), *le Pêril national* (sur l'affaiblissement de la natalité en France).

Séance du 29 août 1890.

M. Bréal lit un mémoire sur les rapports de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin.

L'alphabet étrusque n'est autre chose que l'alphabet grec, diminué d'un certain nombre de lettres qui représentaient des sons étrangers à la phonétique étrusque. C'est cet alphabet qui a été adopté, selon M. Bréal, par les Latins et les autres peuples de l'Italie, Osques, Ombriens. Plus tard, les Latins ont senti les lacunes d'un alphabet qui n'avait pas été fait pour eux et ont cherché à y remédier. Ils sont allés reprendre, dans l'alphabet grec, les lettres qui leur manquaient. Mais la suture est encore visible et certaines inconséquences, inexpliquées jusqu'ici, tirent de là leur explication naturelle.

M. Boissier fait des réserves sur les conclusions de M. Bréal. L'alphabet latin ne diffère pas seulement de l'alphabet étrusque par quelques lettres en plus, empruntées aux Grecs : on y trouve quatre lettres de moins et une de forme différente. Croira-t-on que l'influence des grammairiens grecs ait été assez forte pour faire abandonner l'usage de ces quatre lettres ? L'opinion de MM. Kirchhoff et Mommsen, qui rattache directement l'alphabet latin à celui des Grecs de Cumes et de Naples, conserve, pense M. Boissier, une grande vraisemblance.

M. Deloche termine la seconde lecture de son mémoire sur le jour civil en Gaule.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies des principaux monuments de la collection d'antiquités récemment offerte au Musée du Louvre par M. le commandant Marchant.

Ces monuments, au nombre de 220, proviennent de Carthage pour la plupart ; ils ont été rapportés en France par les soins de M. Joseph Letaille et doivent prendre place dans la salle des antiquités africaines actuellement en préparation. En attendant, ils sont exposés provisoirement sous l'escalier Daru.

M. Héron de Villefosse signale à l'attention particulière de l'Académie les articles les plus importants et insiste sur la valeur de cette précieuse collection.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : HAMX, *les Origines du musée d'ethnographie* ; — par M. Oppert : *Babylonische Texte*, IX.

Séance du 5 septembre 1890.

M. Siméon Luce, par une lettre en date d'Agon-Coutainville (Manche), annonce qu'il a retrouvé la pierre tombale du monument de Louis d'Estouteville dont il a entretenu l'Académie dans la séance du 13 août. Ce monument se trouvait autrefois placé dans l'église abbatiale de Hambye (Manche). La dalle tumulaire forme aujourd'hui le seuil de la maison d'habitation de l'ancien meunier de l'abbaye.

M. Clermont-Ganneau annonce l'intention de présenter prochainement à l'Académie un fragment d'inscription himyarite recueilli aux environs d'Obock par M. Lagarde, gouverneur de cette colonie.

M. Bréal communique diverses notes sur l'étymologie des mots *τύχη* (en grec) : *invidio*, *uber*, *cervix* (en latin), *zelter* (en allemand), *convoiter* (en français), et sur l'examen de cette question : Le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter ?

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Il s'attache à démontrer que cette localité existait dès l'époque mérovingienne et qu'elle formait déjà alors une dépendance de l'abbaye de Saint-Rémy de Reims. L'acte de l'an 1100, dans lequel on a voulu voir la fondation du prieuré de Saint-Rémy, n'a eu pour but que d'améliorer l'état matériel d'une fondation déjà existante.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

dem pharmakologischen Institut der kaiserl. Universität Dorpat, hrsg. von Rud. ROBERT. — BRADKE, Ueber die arische altertumswissenschaft und die Eigenart unseres Sprachstammes (cp. *Revue* 1888, n° 49).

— N° 31-32 : Die röm. Ausgrab. jan. mai 1890 (O. Richter). — Röm. Reitergrabmal in Trier (The Iliad., with English notes and introd, by LEAF. I, II (remarques très détaillées qui n'ont trait qu'aux passages difficiles et douteux.) — HILLER, Beitr. zur Textgesch. der griech. Bukoliker (excellent travail qui servira de base à la critique des textes traités). — SCHULZE, quaest. grammat. ad Xenophonem pertinentes (très louable). — Lucianus recogn. SOMMERBRODT (premier et très long art. sur la seconde partie du premier volume). — THIELE, Quaest. de Cornifici et Ciceronis artibus rhetoricis (bien fait et indispensable). — BOB, zur Kritik u. Erklär. der Satiren Juvenals (parfois inexact et contestable, parfois juste). — DELBRÜCK, Die Strategie des Perikles erläutert durch die Strategie Friedrichs des Grossen, mit einem Anhang über Thukydides u. Kleon (étude très minutieuse et juste dans ses résultats). — A catalogue of engraved gems in the British Museum. — I. H. SCHMIDT, Handbuch der latein. u. griech. Synonymik (très savant et instructif). — Cas. von MORAWSKI, Beitr. zur Gesch. des Humanismus in Polen. (Deux études : J. Sylvius Siculus et Melanchton appelé en Pologne). — Monum. germ. paedag. X. Gesch. des Militär-Erziehungs- und Bildungswesens in den Landen deutscher Zunge I intéressant et plein de matériaux utiles). — Zum griech. u. latein. Unterricht (traité de quatorze grammaires et livres d'exercices; Höhne, Koch, Hartel, Hensell, Böhm, Wetzell, Schenkl, Jacobs, Lutsch, Riemann et Gölzer, Heussner, Scheindler, Schmidt).

— N° 33 : Zum griech. u. latein. Unterricht (ouvrages de Lutsch, Steiner et Scheindler, Holzweissig, Wesener, Wezel, von Jan). — Lucianus, p. p. SOMMERBRODT, 1, 2 (il faudra ou que l'éditeur suive dans les volumes ultérieurs de tout autres principes, ou qu'il ait un rival qui soit en état de faire une édition de Lucien digne de ce nom). — Quinto Orazio Flacco opere espurgate, versione dell'Aurelio COLLA. — BILGER, De Ovidi Heroidum appendice quaest. Paridis et Helenae epistulae sintne Ovidi quaeritur (contestable). — ZIMMERMANN, De Tacito Senecae philosophi imitatore (méritoire). — SCHIESS, Die röm. collegia funeraticia nach den Inschriften. — DARBISHIRE, notes on the spiritus asper im Greek (méthode exacte et résultats à remarquer). — KRETSCHMER, Beitr. zur griech. Grammatik (très fouillé). — HOFMEISTER, Die Matrikel der Universität Rostock, 1419-1499.

Getttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : SCHUPPE, Das Gewohnheitsrecht, zugleich eine Kritik der beiden ersten Paragraphen des Entwurfs eines bürgerlichen Gesetzbuches für das deutsche Reich. — VIOLLET, Hist. des institutions politiques et administratives de la France. I (long article de Sickel qui juge l'ouvrage plus original que celui de Glasson et plus instructif que celui de Fustel).

Theologische Literaturzeitung, n° 14 : Keilinschriftliche Bibliothek, II Bd. — SIEGFRIED, Die theologische u. die historische Betrachtung des Alten Testaments. — P. EWALD, Das Hauptproblem der Evangelienfrage und der Weg zu seiner Lösung. — NESTLE, De Sancta Cruce, ein Beitrag zur christlichen Legendengeschichte; HOLDER, Inventio sanctae crucis, Actorum Cyriaci pars I latine et graece, ymnus antiquus de sancta cruce, testimonia inventae sanctae crucis. — Von DÖLLINGER, Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters (cp. *Revue*, n° 7). — REIFFERSCHIED, Marcus Evangelion Mart. Luthers. nach der Septemberbibel mit den Lesarten aller Originalausgaben und Proben aus den hochdeutschen Nachdrucken des XVI Jahrhunderts (très louable). — WEISS, La Cham-

bre ardente, étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II, 1540-1557, suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le parlement de Paris (excellente et indispensable mine pour la connaissance de cette époque).

— N° 15 : Ἡ καινὴ διαθήκη, Novum Testam. cum parallelis S. Scripturae locis, vetere capit. notat., canon. Eusebii. — Pergamene purpuree Vaticane di Evangelario a caratteri di ore e di argento, memoria di Giuseppe Cozza-Luzi. — JUNDT, Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland, un problème de psychologie religieuse (accède à l'argumentation de Denifle, mais veut prouver que Merswin était un halluciné; solution qui n'est pas plus simple et plus sûre que celle de Denifle). — BESTE, Geschichte der braunschweigischen Landeskirche von der Reform bis auf unsere Tage (beaucoup de documents peu connus et inédits, d'ailleurs bien disposés). — MICHEL, Die römische Kirche, ihre Einwirkung auf die German. Stämme u. das deutsche Volk. — KLEINERT, Zur christl. Kultus = und Kulturgeschichte, Abhandl. u. Vorträge.

— N° 16 : Novum Testam. e codice Vaticano 1209 phototypice repraesentatum, p. p. Cozza-Luzi. — KÜHL, Die Heilsbedeutung des Todes Christi. — HARRIS and GIFFORD, The acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas, the original Greek text now first edited. — RÖHM, Zur Tetzels-Legende. — Mittheil. über die konfessionellen Verhältnisse in Württemberg, XIII Heft.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 6, juin : GOLTHER, Studien zur germanischen Sagengeschichte; I, der Valkyrjenmythus; II, ueber das Verhältnis der nordischen u. deutschen Form der Nibelungensage (original, mais contestable). — STRNADT, Der Kirnberg bei Linz u. der Kurenberg-Mythus, ein kritischer Beitrag zu Minnesangs Frühling (intéressant). — HURCH, zur Kritik des Kürnbergers (n'éveille pas la confiance). — HIRT, Untersuchungen zur westgermanischen Verskunst, I, Kritik des neueren Theorie, Metrik des Angelsächsischen (très recommandable; dirigé contre Sivers, non sans sagacité ni profondeur; mais n'a pas raison contre Müller). — CALLAWAY, The absolute participle in Anglo-Saxon (un des meilleurs travaux qui aient paru sur la syntaxe dans ces dix dernières années). — SCHIPPER, Zur Kritik der Shakspeare-Bacon-Frage (prouve que toute cette question Shakspeare-baconienne n'est que « amerikanischer Humbug und dilettantische Flunkerei »; cp. *Revue*, n° 28). — BIRCH-HIRSCHFELD, Geschichte der französ. Literatur seit Anfang des XVI Jahrhunderts (livre à saluer avec joie, clair, attachant et très instructif; cp. *Revue*, n° 11). — KUTTNER, Das Naturgefühl der Altfranzosen und sein Einfluss auf die Dichtung (très bon travail). — Tristranromanens gammel-franske prosahaandskrifter i Pariser nationalbibliotheket af Eilert Løseth (n'avance pas la science). — A. THOMAS, Poésies complètes de Bertran de Born (très long art. d'Em. Levy).

— N° 7, juillet : A. SCHULTZ, Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger, 2^e Aufl. — HAMANN, Der Humor Walters von der Vogelweide (épouse le sujet). — SCHWETZER, Etude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs (très louable, cp. *Revue*, n° 47). — BÜLBRING, Geschichte der Ablaute der starken Zeitwörter innerhalb des Südenslichen (soigné et méthodique). — The Jew of Malta, p. p. A. WAGNER. — G. PARIS, La littérature française au moyen âge, 2^e édition revue, corrigée, augmentée et accompagnée d'un tableau chronologique (très long art. de W. Foerster). — ANTONIEWICZ, Ikonographisches zu Chrestien de Troyes. — NEGRONI, sul testo della Divina Commedia, discorso accademico.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

LES RUINES D'ANGKOR

Etude historique et artistique
sur les monuments Khmers du Cambodge Siamois

PAR LUCIEN FOURNEREAU
Architecte, chargé d'une mission archéologique
par le Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts

ET JACQUES PORCHER
Professeur à l'Ecole municipale J. B. Say.

Un beau volume in-4, comprenant un texte, richement illustré de vues, de types, de sites, de monuments, etc., une carte et 101 planches reproduisant par la phototypie les chefs d'œuvre des temples d'Angkor. Le tout en un carton artistique... 50 fr.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1^{er} sept. Mém. inédits d'Hyppolyte Auger, suite, III, de 1817 à 1820.

[1^{er} oct. *id.* (suite) de 1820 à 1830.

Bulletin critique, n° 16 : A. BERTRAND, La psychologie de l'effort. — BERTHELÉ, Recherches pour servir à l'hist. des arts en Poitou. — H. de Larochejaquelein et la guerre de la Vendée. — LEBON, Etudes sur l'Allemagne politique (très précis et utile). — METCHNIKOFF, La civilisation et les grands fleuves historiques. (Le « fatalisme potamique » est le dernier mot du livre.)

— N° 17 : Novum Testam. graece rec. Tischendorf, ed. octava critica major, vol. III, Prolegomena, rec. GREGORY. — DIEHL, Etudes sur l'admin. byzantine dans l'exarchat de Ravenne (remarquable par la sûreté et l'ampleur des informations comme par le talent de l'auteur). — De BONNIOT, L'âme et la physiologie. — Du BOYS, Lettres de Pradillon de Sainte-Anne et M. du Verdier.

— N° 18 : HATZFELD et A. DARMESTER, Dict. gén. de la langue française, 1^{er} fasc. (publication magistrale ; rédaction sobre et claire ; logique rigoureuse dans le classement des sens). — AUBERT, Le Parlement de Paris 1314-1422 (second volume, considérable à tous égards et plein de faits nouveaux). — LAIR, Fouquet (très consciencieux et très intéressant).

— N° 19 : Edm. de PRESSENSÉ, L'Eglise et la Révol. franç., hist. des relations de l'Eglise et de l'Etat de 1789 à 1814 (effort persévérant vers l'impartialité, infatigable énergie à plaider la cause de la liberté de conscience, hauteur des vues). — BERGAIGNE et V. HENRY, Manuel pour étudier le sanscrit védique (art. de P. Regnaud qui « montre, en concentrant ses critiques sur une courte partie d'un court chapitre, à quel point les principes erronés de l'école de la nouvelle grammaire sont de nature à stériliser et à fausser les explications auxquelles on prétend les appliquer »). — CARTAULT, Vases grecs en forme de personnages groupés. — CARUSI, L'azione publiciana in diritto Romano (écrit avec clarté et conscience). — BLANCHET, Numismatique du moyen âge et moderne, (encyclopédie spéciale très portative, au courant des questions). — Em. MOLINIER, Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections (bon guide et résumé substantiel).

The Academy, n° 954 : CLARK and HUGHES, The life and letters of Adam Sedgwick. — GROT, Iz istorii Ugrii i Slavjanstva v' XII viekie (neuf et détaillé). — HOSIE, Three years in Western China. — Cardinal Newman (Greenhill). — The International « Conférence du Livre » at Antwerp. — The original French editions of the Kalender of Shepherdes. — Hetman and Hauptmann. — The Ogam Stones in the isle of Man. — Madhava and Sayana.

— N° 955 : Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Cobourg-Gotha, vols III and IV. — Dante's Treatise De vulgari eloquentia transl. by HOWELL. — OLIVER, Across the Border, or Pathan and Biloch. — CARPENTER, The first three Gospels, their origin and relations (important, et le meilleur livre sur ce côté de la question). — MCCARTHY, The French Revolution, II (quelques bons endroits et des portraits bien tracés.) — Letters, in part unpublished, of Samuel Pepys. — Chaucer's prioress's nun-chaplain. — Bellesheim's History of the Catholic Church in Ireland. — The mss. of the New Testament. — The Memorials of St Edmundsbury. — The Ogam stones in the isle of Man. — Taylor the Platonist. — The gods Zur and Ben-Hadad. — The Beni Hassan cartouches. — The Dahr-el-Bahari mummies.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41

— 13 octobre —

1890

Sommaire : 417. KIRSTE, Le Grihyasûtra. — 418. KLATT, Cléomène. — 419. KUKULA, Le Saint-Augustin des Bénédictins. — 420. PFLUGK-HARTTUNG, Considérations sur l'histoire. — 421. CRUISE, Le Codex Paulinus de l'Imitation. — 422. Chroniques de Bâle, IV, p. p. BÉRNOULLI. — 423. HEITZ, Bois gravés du XVI^e et du XVII^e siècle. — 424. QUESNEL, Borromée. — 425. BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V. — 426. DALIMIER, A propos des Précieuses Ridicules. — 427. JADART, Mémoires de Jean Maillefer. — 428. Lessing, Œuvres, p. p. LACHMANN-MUNCKER, IV. — 429. M^{me} d'ARMAILLÉ, La comtesse d'Egmont. — 430. STERN, La vie de Mirabeau. — 431. DE LA ROCHETERIE, Histoire de Marie Antoinette. — 432. G. AUGUSTIN-THIERRY, Le capitaine Sans-Façon. — 433. DE LAGRÈZE, Les Normands dans les deux mondes. — 434-435. PERRERO, Les derniers rois de Savoie; La Glorieuse rentrée de 1689. — 436. BURDO, Stanley. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

417. — J. KIRSTE. *The Grihyasûtra of Hiranyakeçin*, with Extracts from the Commentary of Matridatta. Vienna, Alfred Hœlder, 1889. — XII-177-42 pp. in-8.

Les brâhmanes sectateurs du Yajurveda, qui se rattachent à la tradition de Hiranyakeçin, avaient les mêmes textes fondamentaux (*samhitâ* et *brâhmana*) que leurs confrères qui se réclament des noms plus fameux de Baudhâyana et d'Apastamba. Comme eux, ils reconnaissaient pour leur Veda traditionnel le Taittiriya. Ils ne se séparaient d'eux que par leurs sùtras, dont ils nous ont laissé une série complète, comprenant le *çrautakalpa*, le *dharma* et le rituel domestique ou *grihya*. En éditant ce dernier texte, le *Hiranyakeçi-grihyasûtra*, M. Kirste n'avait pas à revenir sur les rapports historiques de ces diverses écoles. Il a pu se contenter de renvoyer au beau travail de M. Bühler, qui, dans son introduction au Dharmasûtra d'Apastamba (*Sacred Books of the East*, II), a réuni tout ce que l'on sait, et ce tout est peu de chose, sur le passé de cette tradition probablement originaire du Dêkhan. A mesure que la littérature sera mieux dépouillée, que les résultats de la statistique officielle et les résultats de cette autre statistique qui se dégage peu à peu des textes épigraphiques gagneront en étendue et en précision, peut-être obtiendra-t-on sur ce point des lumières nouvelles. Pour le moment, il n'y avait rien à ajouter aux données recueillies et discutées par M. Bühler.

La tâche de M. K. se réduisait donc à l'édition de son texte. Il s'en est acquitté de la façon la plus louable. Il a réuni et soigneusement classé tous les matériaux manuscrits disponibles, tant pour le texte que pour le commentaire. Il a mis à profit, en outre, toutes les ressources accessi-

bles que lui offrait la littérature congénère, tant éditée qu'inédite. Enfin de tout cela, il a fait un usage excellent. Dans le texte du sūtra, il a signalé les quatre chapitres qui lui paraissent être des additions postérieures (I, 26 et II, 18-20). Du commentaire, il a dû se contenter de donner des extraits, qu'on souhaiterait parfois plus copieux, mais pour lesquels il s'est efforcé du moins, et ce n'était sans doute pas chose facile de restituer une forme lisible et correcte. Un Index réunit tous les mots employés dans le texte avec référence au chapitre et au sūtra. Ce n'est peut-être pas assez. Pour la commodité des recherches, on regrette de ne pas trouver un Index des mantras, et, en l'absence surtout d'une traduction, un résumé des matières traitées plus détaillé que la petite table sanscrite, beaucoup trop sommaire, placée à la suite de la préface. Mais à part ces *desiderata*, tout le travail est fait avec soin et dénote une expérience parfaite. Des rares fautes d'impression, bien peu ont dû échapper au court errata de la dernière page¹. L'exécution typographique irréprochable sous le rapport de l'élégance et de la netteté des types, fait le plus grand honneur aux presses de la maison Drugulin de Leipzig.

Ce n'est pas le lieu de faire ici l'analyse du sūtra, ni de le comparer aux traités similaires. Tous ces textes, si l'on fait abstraction des suppléments dont quelques-uns sont pourvus, ne diffèrent les uns des autres que par le détail, et ce sont précisément ceux qui nous ont été transmis comme partie intégrante d'une série complète de sūtras, comme le *Hiranyakeci-grihya*, qui présentent le moins de particularités. Ils se renferment plus spécialement dans le rituel que les textes qui nous sont parvenus isolés et qui, pour cela même, admettent parfois un appoint de matières étrangères. On y trouve moins de ces traits dénotant des divergences dans la coutume, plus intéressantes en général que des divergences liturgiques, mais qui appartiennent proprement à la section du *dharma*. C'est ainsi que notre sūtra, qui donne d'une façon particulièrement complète le cérémonial relatif au noviciat, ne dit presque rien des règles de conduite du novice, qui sont exposées sans doute dans l'autre section. Pris un à un, ces textes ne nous apprennent donc pas grand'chose de nouveau. Ce qui doit plutôt frapper, c'est leur uniformité, de quelque partie de l'Inde qu'ils proviennent, uniformité qui contraste singulièrement avec la très grande diversité de coutumes qui règne de fait et, selon toute apparence, depuis longtemps, parmi les brâhmanes.

Par contre, je dois dire quelques mots d'une controverse depuis longtemps pendante et qui s'est renouvelée à propos de la publication de M. K. La plupart de ces textes présentent un nombre plus ou moins considérable d'irrégularités grammaticales. Comme M. Bühler et ses élèves, M. K. est d'avis de les maintenir et, comme eux, il s'est attiré de ce chef des observations de M. Böhtlingk, qui n'hésite pas à les suppri-

1. Je n'ai noté que *nirūpya*, p. 3, l. 5, pour *nirupya*.

mer ¹. Il y a évidemment dans la question du pour et du contre. Les manuscrits des sûtras ne comptent pas parmi les plus corrects. De plus, ils sont rarement vieux, et les commentateurs eux-mêmes, la plupart des inconnus, de date incertaine ², ne peuvent pas non plus prétendre à une bien grande autorité pour les temps anciens. En maintenant ces leçons incorrectes, on court donc toujours le risque de perpétuer comme une particularité traditionnelle, une simple faute de copiste. *A priori*, et à moins d'être garanties par des exemples pris ailleurs, elles sont toutes suspectes, et il n'en est pas une seule dont je voudrais me servir, à l'exemple de M. Bühler, pour faire remonter ces textes à une époque antérieure à la fixation théorique de la langue sanscrite. Suit-il pourtant de là qu'il faille à tout prix les faire disparaître? Je ne le pense pas et, en principe, c'est M. Bühler qui me paraît être dans le vrai. Quelque indiscutée que soit depuis des siècles l'autorité de Pânini, elle n'a pas pu faire que sa doctrine ait été partout et toujours rigoureusement appliquée. Dans toute la littérature classique, il y a des exemples où elle est enfreinte, et des puristes ont pu se donner le malin plaisir d'en relever jusque dans des vers qui passent pour l'œuvre de Pânini même et qu'ils acceptaient parfaitement pour tels. Dans les derniers écrits védiques qui, pour la langue, appartiennent déjà au sanscrit classique, les fautes foisonnent. Elles ont été en grande partie acceptées par la tradition, qui les autorise en les qualifiant de *chândasa*, et il en est de même des irrégularités qu'elle a laissées subsister dans la poésie épique. Je dis à dessein qu'elle a laissé subsister parce que les textes épigraphiques, qui n'étaient pas toujours l'œuvre de maladroits et qui sont restés, eux, tels que leurs auteurs les avaient faits, permettent de croire que, dans les œuvres littéraires, la tradition a beaucoup corrigé et que ces irrégularités étaient autrefois bien plus nombreuses. Elles ont fait admettre par quelques-uns un dialecte épique. Heureusement que, protégés par le mètre, se sont conservés çà et là quelques barbarismes purs et simples, de nature à nous édifier à cet égard. Pourquoi n'en serait-il pas de même ici, en présence de tant d'indices qui permettent de croire que les écoles du rituel n'étaient pas toujours des écoles du beau langage, quand nous voyons la critique indigène elle-même s'incliner de bonne heure devant certaines irrégularités de ces textes qu'elle regardait comme consacrées et les faire bénéficier de l'axiome *chandovat sûtrâni*? La question, telle que je la vois, n'est pas tant de décider si ces formes sont des vestiges d'un âge prégrammatical, si elles étaient dans nos textes dès l'origine, ce qui n'est plus guère possible, que de savoir si, pendant un temps plus ou moins long, elles ont été traditionnelles dans l'école. Or, sur ce point, il n'y a pas, je crois, à hésiter. Le commentateur de notre sûtra, pour nous en tenir à la publication de M. K., les signale comme des *apapâthas*, des

1. *Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.* XLIII (1889), p. 598.

2. Tout ce qu'on sait de celui du *Hiranyakeçi-grihya*, Mâtridatta, c'est qu'il est antérieur à l'année 1612 AD., où il a été cité par Kamalâkara Bhatta.

leçons incorrectes; mais par cela même il en affirme l'existence, et, quelque moderne que puisse être son témoignage, comme il est bien évident que ce témoignage ne vise pas une simple faute de copiste, mais un fait durable d'enseignement, il a droit à être traité avec égard. Il est vrai qu'à côté des formes incorrectes, Mâtriditta donne les formes régulières. M. K. pouvait donc, à la rigueur, hésiter sur la place qui convenait le mieux aux premières, s'il fallait les recevoir dans le texte ou les reléguer dans les notes. Mais, de toute façon, il devait les signaler, et de manière à forcer l'attention¹. Agir autrement, c'eût été faire trop bon marché des scrupules qu'a éprouvés même la critique indigène, et contribuer à effacer davantage encore un chapitre de l'histoire de la langue. Il peut nous être indifférent qu'Apatsamba ou Hiranyakeçin, personnages qui n'ont peut-être jamais existé comme auteurs, au sens que le mot a pour nous, aient été ou non des puristes. Mais il nous importe de savoir que le sanscrit, malgré son admirable législation, n'a pas échappé au sort commun de toute langue savante, qu'il a connu non-seulement ces fautes

*quas aut incuria fudit
aut humana parum cavit natura,*

mais qu'il a pu subir des dépravations durables dans des milieux instruits et même, dans certains cas, comme j'ai eu l'occasion de le montrer ici naguère, « des règles d'usage en contradiction avec la grammaire officielle »

A. BARTH.

418. — KLATT (Dr Max). *Chronologische Bemerkungen* über die Regierungszeit des Königs Kleomenes III von Sparta (extrait du *Rhein. Museum*, N. F. XLV). Bonn, 1890, 28 p. in-8.

Cette notice est une réponse à un article de Unger (*Philologus*, XLVI, 1888, pp. 766-776). Unger soutenait que le texte de Plutarque (*Cleom.*, c. 38, 1) devait être corrigé, et que Cléomène, au lieu d'avoir régné seize ans, de 235 à 219, n'avait régné que six ans et demi, de 227 à 221. M. Klatt défend l'authenticité du texte de Plutarque, et il divise sa démonstration en deux parties : 1° il n'est pas vrai que les années du règne de Cléomène doivent être comptées seulement jusqu'à sa fuite en Égypte (221) : le vaincu de Sellasie porte le titre de roi jusqu'à sa mort (219); 2° il n'est pas vrai que Cléomène ait commencé à régner très peu de temps avant la guerre qui porte son nom (227) : plusieurs années se placent entre son avènement et le début des hostilités.

Cette discussion n'est pas de celles qui peuvent se résumer en quel-

1. Par contre, M. K. me paraît être allé trop loin quand il a reçu dans son texte des fautes que le commentaire ne signale pas expressément, comme le *nūrte* absolument inexplicable de II, 9, 10. Ici la conjecture de M. K., *tūrtam*, s'imposait et aurait dû passer des notes dans le texte. Je crois aussi, avec M. Bœhtlingk, que l'éditeur a eu tort de ne recevoir dans l'index que les formes incorrectes.

ques lignes ; je remarque seulement que M. Klatt a raison quand il se refuse à rien conclure du silence de Plutarque sur les années du règne de Cléomène antérieures à l'année 227. Plutarque lui-même nous avertit quelque part (*Alex.*, 1) qu'il écrit, non une histoire, mais des biographies, et qu'il lui arrive de laisser de côté des événements, même importants, qui n'apprennent rien sur le caractère, bon ou mauvais, d'un personnage. Cet aveu du moraliste ne devrait-il pas décourager ceux qui persistent à vouloir chercher dans Plutarque une chronologie rigoureuse?

Am. HAUVERTE.

419. — Richard C. KUKULA. *Die Mauriner Ausgabe des Augustinus*. Ein Beitrag zur Geschichte der Literatur und der Kirche im Zeitalter Ludwigs XIV. I Theil. Wien, 1890. Tempsky. (Sitzungsberichte der Ak. des Wiss. in Wien, cxxi). 106 pp. in-8.

M. Kukula a été chargé de préparer un des volumes du saint Augustin de la collection de Vienne. Au cours de ses recherches, il a rencontré les études préliminaires, les pièces et la correspondance relatives à l'édition des Bénédictins. Cet *Apparatus Benedictinorum* comprend vingt-deux volumes in-folio du fonds Saint-Germain de la Bibliothèque nationale (lat. 11644-11666). Dans l'article que nous avons sous les yeux, M. K. se borne à raconter l'histoire de l'édition ; il se réserve de revenir sur les détails techniques dans un autre travail.

La principale source de M. K. est le récit du bénédictin Thuillier, (1726 ou 1727), dont il a retrouvé en manuscrit la première rédaction publiée jusqu'ici fort incomplètement. Ce récit est contrôlé, commenté et appuyé par des pièces diverses, surtout par des lettres dont M. K. donne de longs extraits. Les mémoires de dom Thuillier reposent eux-mêmes sur des documents contemporains : le journal de Guénier, celui de Ruinart, des lettres et autres écrits.

Un des principaux buts de la Congrégation de Saint-Maur était « d'inspirer du goût pour l'Écriture-Sainte et les Saints Pères. » Il était difficile de séparer ces deux sources de la foi catholique, l'Écriture-Sainte devant être interprétée conformément à la doctrine des Pères. Cette obligation, imposée par le concile de Trente, avait eu pour conséquence d'inspirer le désir d'avoir de bonnes éditions des Pères, à côté de l'édition officielle de la Vulgate. Au commencement du xvii^e siècle, il avait été sérieusement question de publier à Rome un saint Augustin. A propos de ce projet, abandonné par suite de l'indifférence de certains papes, on peut rappeler le mot d'Innocent X : « *non è la mia professione; oltra che son vecchio, non ho mai studiato in Theologia* ».

Ce fut sur le désir exprimé par Arnauld en 1669, que les Bénédictins se décidèrent à entreprendre une édition complète, faite d'après les mss. La direction en fut confiée à dom Delfau et à dom Guérard ; on envoya aussitôt une circulaire en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre,

en Allemagne, en Suisse et aux Pays-Bas pour solliciter le concours des savants ; le supérieur général, dom Audebert, dans une lettre adressée le 17 octobre 1670, à tous les monastères français, demanda aux supérieurs d'examiner par eux-mêmes ou par des personnes compétentes, leurs mss. de saint Augustin ; en 1671, parut un prospectus complet de l'édition. Ces appels furent entendus : en France, où le roi par le privilège accordé en 1671 ouvrait aux religieux les bibliothèques dépendant de lui ; à Rome, où le procureur de la congrégation, Durban, s'occupait des mss. de la Vaticane pendant que l'abbé Falconieri dépouillait la Vallicellane et d'autres collections moins célèbres ; en Angleterre, d'où les professeurs d'Oxford, Bernard et Wallis, envoyèrent des variantes ; on n'obtint presque rien de la paresse des moines d'Allemagne et d'Italie, et rien des protestants de Genève. La préparation était en pleine activité à Saint-Germain-des-Prés, quand le chapitre général de 1675 relégua soudain Delfau et Guérard à Saint-Denis, d'où ces deux moines partirent pour l'exil bientôt après, en vertu d'une lettre de cachet du 18 septembre 1675. Les causes de cette disgrâce sont mal connues ; on a allégué tour à tour la jalousie de dom Tixier, le supérieur, à l'égard de Delfau, la participation de Delfau à la composition du pamphlet de l'*Abbé Commendataire* (1673), les intrigues des Jésuites rendus inquiets par la publication d'une édition critique de saint Augustin. M. K. croit que tous ces motifs ont poussé Harlay de Chanvalon, l'indigne archevêque de Paris, à solliciter du roi cette mesure de rigueur.

Les deux premiers volumes touchaient alors à leur fin. Thomas Blampin succéda à Delfau, avec René Pasquier comme auxiliaire. L'impression commença le 5 octobre 1677 chez Muguet et se poursuivit activement, malgré les sinistres prédictions du P. jésuite Garnier qui ne cessait de répéter à la femme du libraire « que son mari s'étoit engagé dans une affaire, dont il doutoit fort, qu'il fut jamais bon marchand ». On décida de dédier l'ouvrage à Louis XIV. L'épître dédicatoire, écrite en une nuit par Mabillon, reçut un excellent accueil du roi, au commencement de mars 1679. En vain les éditeurs lyonnais de la Bibliothèque des Pères intentèrent un procès à Muguet ; ils le perdirent, et Muguet, voyant le succès démentir les prophéties du P. Garnier, doubla son tirage et augmenta le prix des volumes.

Cependant deux capucins attaquèrent l'édition dans une lettre à Boileau, doyen de Sens, parce « qu'après que messieurs du Port Royal nous ont changé le Nouveau-Testament, les Pères Bénédictins changent saint Augustin », parce qu'ils ont choisi la leçon « dangereuse » *si uellet* dans Enchir. 95, et qu'ils ont utilisé des mss. d'Angleterre, pays hérétique. Blampin réussit à se justifier ; mais il eut l'imprudence de placer en tête du *De correptione et gratia*, dans le x^e vol., une analyse due à la plume d'Arnauld. A l'instigation du P. de la Chaise, il fut déposé de la charge de sous-prieur de Saint-Germain des Prés et le chapitre de 1693 l'envoya comme prieur à Reims. L'édition était achevée depuis trois ans.

La querelle fut rouverte à la fin de 1698 par la *Lettre de l'Abbé Allemand*, titre abrégé sous lequel les contemporains désignent ce pamphlet dirigé contre les Bénédictins. Tout le monde accusa les Jésuites; le contenu concordait trop bien avec les jugements qu'ils portaient sur l'édition et ils firent trop bon accueil à cette brochure pour qu'on pût s'y tromper. Ils croyaient que le travail des Bénédictins mettaient en péril le Molinisme; de plus ils n'étaient pas fâchés d'attaquer un ordre qui leur faisait dans le haut enseignement une concurrence redoutable : la preuve en est dans l'histoire curieuse du collège d'Anchin près de Douai, si semblable à l'histoire, plus récente, de l'Université catholique de Dublin. Une guerre de brochures éclata. Notons-en les deux incidents importants, deux victoires pour les Bénédictins : l'impression à Rome même des *Vindiciae* de Mabillon (1699), qui furent fort bien accueillies du pape, et l'intervention du roi qui, la même année, imposa silence aux deux partis. Il ne fut rompu que par un dernier pamphlet, dû à la plume d'un « Abbé savoyard », proche parent de l'« Abbé Allemand ». Pendant ce temps, Mabillon remettait trois fois sur le métier la préface générale, long exposé de principes, et ne pouvait arriver à satisfaire les exigences des évêques de Meaux, de Reims et de Paris.

Là s'arrête l'intéressant travail de M. Kukula. Nous ne lui adressons que deux reproches. Il contient des longueurs, surtout au commencement; les détails peu nouveaux sur le Jansénisme et sur la préparation de l'édition officielle de la Vulgate sont parfaitement inutiles. Il nous semble de plus qu'il a exagéré l'importance de ces discussions, secondaires après tout, dans l'histoire religieuse du xvii^e siècle. Vouloir trouver dans le saint Augustin des Bénédictins le pendant de l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres et montrer dans cette publication le point de départ de la seconde phase du Jansénisme, c'est évidemment se méprendre. Le roi et les autorités ecclésiastiques ne s'y sont point trompés. Malgré les intrigues et les calomnies, les Bénédictins, toujours suspectés, n'ont jamais été condamnés. C'est ailleurs qu'ont porté les coups. Les religieuses et les solitaires de Port-Royal en ont su quelque chose.

P.-A. L.

420. — Julius von PFLUGK-HARTTUNG. *Geschichtsbetrachtungen*. Gotha, Andreas Perthes, 1890. 1 vol. in-8, 47 pages.

Cette brochure contient, avec des développements nouveaux, la leçon d'ouverture (*Antrittsvorlesung*) faite par M. von Pflugk-Harttung en 1886 à l'Université de Bâle. L'auteur y montre brièvement quelles ont été les grandes publications historiques depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours; il énumère quelles sont les qualités nécessaires à un vrai historien (esprit historique, faculté de tout s'assimiler, application d'une méthode sûre); il le met en garde contre un certain nombre d'écueils

(idées préconçues empruntées à une philosophie naturaliste ou idéaliste, dangers amenés par une *spécialisation* hâtive, étroitesse du point de vue); enfin il indique quelles règles il faut suivre dans la critique des sources. Il y a dans ces divers chapitres, des remarques ingénieuses et fines; mais le tout est trop condensé. L'écrivain, à force de résumer, devient inexact; il n'a pas fait certainement aux érudits français la place à laquelle ils ont droit. Ce sont là les défauts ordinaires du genre; M. von P-H y a ajouté quelques-uns qui lui sont particuliers. Il a une grande érudition, beaucoup d'idées; mais il manque d'une qualité précieuse pour un historien : la simplicité. Il est parfois trivial; plus souvent, il s'élève de terre par de hardies métaphores et plane dans les nues. Puis, il n'est pas toujours équitable. Il montre dans son ouvrage qu'il a des rancunes à satisfaire. Nous protestons contre l'épithète de charlatan appliquée à Wilhelm Scherer (p. 34); si les critiques formulées contre les historiens qui se cantonnent dans un petit coin, sont en partie fondées, M. von Pflugk-Harttung oublie les services rendus à la science par ces *spécialistes* : là encore, il semble viser tel ou tel professeur. Il ne devrait pourtant rien paraître dans nos livres de nos inimitiés ou de nos amitiés personnelles.

Ch PFISTER.

421. — Note sur le Codex Paulinus de l'Imitation de Jésus-Christ, par F.-R. CRUISE, M. D. Bruxelles, Alfred Vromant, 1890, grand in-8 de 15 p.

M. le docteur Cruise, auteur d'un remarquable *Essai sur Thomas à Kempis* (Londres, 1887), déclare que, pour traiter la question de l'origine de l'*Imitation*, l'étude approfondie des manuscrits est de la dernière importance; que ces manuscrits peuvent être rangés en deux groupes : 1^o ceux qui ne sont pas datés; 2^o ceux qui portent une date; que, pour infirmer les droits de Th. à Kempis à la paternité de l'*Imitation*, ses adversaires prétendent qu'il existe des mss. qui lui sont antérieurs; que jusqu'ici l'on n'a pas produit un seul ms. dont la date devance la quarantième année du pieux écrivain, et qui puisse en conséquence lui enlever son rang de priorité

Après avoir présenté ces observations générales, M. C. aborde la question particulière du *Codex Paulinus*, lequel porte les dates 1384 et 1385. Comme Th. à Kempis avait alors quatre ou cinq ans, il est évident que si l'on doit accepter ces dates comme authentiques, sa cause est à jamais perdue. Pour le docte critique, le *Codex Paulinus* a été falsifié; il en avait eu déjà le soupçon après inspection des deux pages photographiées que Dom Wolfsgruber a insérées à la fin de son *Giovanni Gersen*. Ce soupçon se changea en certitude quand il eut lui-même examiné et photographié (août 1889) le ms. en question au monastère de Saint-Paul, en Carinthie. M. C. montre combien il a raison de refuser toute autorité au *Codex Paulinus* par des reproductions de

quatre feuillets (folio 58 recto, folio 86 verso, folio 211 verso, folio 257 verso), dont l'exactitude, dit-il (p. 10), « ne peut être révoquée en doute, vu que l'artiste à qui elles sont dues est le soleil lui-même ¹ ». Devant les quatre photogravures, toute discussion est inutile : les souscriptions et les dates, invoquées par les adversaires de Th. à Kempis, ne font nullement partie de l'original, car elles sont d'une écriture toute différente du manuscrit lui-même; elles ont donc été ajoutées après coup; c'est l'œuvre incontestable d'un faussaire et chacun des lecteurs de la note de M. le dr Cruice redira de ce document indigne de toute confiance : « Espérons que nous n'en entendrons plus parler au cours de l'interminable controverse sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. »

T. DE L.

422. — **Basler Chroniken herausgegeben** von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. Vierter Band, bearbeitet von August BERNOULLI. Leipzig, Hirzel, 1890, VIII, 522 p. in-8. Prix : 12 mark.

Le quatrième volume de cette intéressante série des *Chroniques bâloises* ² paraît bien plus tôt que l'on n'aurait osé l'espérer, grâce au zèle déployé par M. Aug. Bernoulli dans sa tâche d'éditeur et aux travaux préliminaires des précédents éditeurs. Il renferme, tout d'abord, une série d'Annales, quasiment officielles, consignées dans les registres du Conseil de Bâle, et qu'embrassent les années 1356 à 1548. M. B. n'y a pas seulement joint des annotations copieuses, mais les a fait suivre d'une série d'appendices traitant de l'importance des *Rathsbücher* bâlois, des secrétaires de la ville, et de divers points spéciaux de l'histoire locale. La Chronique de Jean Brüglinger n'embrasse que trois années (1444-1446), celle du curé Erhard d'Apenwiler s'étend de 1439 à 1471, et est également accompagnée de plusieurs *excursus* assez volumineux (additions bâloises à la Chronique Universelle saxonne, Annales de Paris, etc.). A la fin du volume se trouvent quelques fragments de continuateurs de la Chronique strasbourgeoise de Koenigshoven, et un calendrier bâlois qui servira pour l'orientation des lecteurs de ces chroniques. Une table des matières détaillée, ainsi qu'un petit glossaire terminent ce volume qui fait honneur à la Société historique de Bâle et dont le contenu intéressera tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Suisse et du sud-ouest de l'Allemagne au xv^e siècle. Ajoutons que M. Bernoulli nous promet le cinquième volume pour bientôt.

R.

1. M. C. aurait pu citer ici le vers de l'abbé Delille, en sa traduction de l'*Énéide* :
Qui pourrait, ô Soleil, t'accuser d'imposture ?

2. Voy. *Revue critique*, 18 avril 1874, 12 septembre 1880, 17 septembre 1888.

423. — **Originalabdruck von Formschneider-Arbeiten des XVI und XVII. Jahrhunderts**, aus Strassburger Druckereien, mit erläuterndem Text herausgegeben von Paul HEITZ. Strassb., J.-H. Ed. Heitz, 1890. In-16, 73 planches.

L'imprimerie Heitz, une des plus anciennes et des plus importantes de Strasbourg, possédait un grand nombre de bois gravés qui avaient servi à l'illustration d'ouvrages du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e. En 1840 une partie en fut vendue à un libraire de Paris; cependant, ce qui reste forme une collection de vieux ornements xylographiques, comme il serait difficile d'en trouver une autre. Les bois sont tous antérieurs à la fondation de la maison Heitz; ils proviennent de différentes officines; on voudrait savoir comment et par qui ils ont été recueillis d'abord, mais il ne s'est conservé à cet égard aucune tradition.

On sait que le goût pour les livres illustrés n'est pas un des traits les moins caractéristiques des mœurs de la Renaissance. Dès qu'on publia des ouvrages pour les laïques, ceux-ci voulurent avoir aussi des images; les éditeurs s'empressèrent de leur en offrir. D'abord elles sont naïves et rudes jusqu'à la barbarie, elles trahissent des ouvriers maladroits, qui ne connaissent pas même les règles de dessin les plus élémentaires; peu à peu elles deviennent plus soignées, plus correctes, plus élégantes; des artistes véritables prêtent aux imprimeurs le concours de leur talent; sans faire toujours des chefs-d'œuvre, ils ornent certains livres de planches fort distinguées. On admire surtout, à cause de la richesse ou de l'originalité de leurs ornements, les cadres qui entourent les titres; ces cadres sont souvent bien supérieurs aux sujets historiques ou religieux disséminés dans les volumes eux-mêmes. Comme ceux-ci ne sont pas à la portée de tout le monde, M. Paul Heitz a rendu aux amateurs, par sa publication, un service dont on ne saurait lui savoir assez de gré. Rien dans son ouvrage n'est une copie, tout est reproduit par les bois originaux. Ces nouvelles épreuves, appliquées par des procédés perfectionnés sur du papier moins rugueux que l'ancien, sont plus nettes et permettent, par conséquent, de mieux apprécier la finesse des gravures. Pour la plupart de celles-ci, M. H. a pu déterminer les ouvrages où elles avaient paru pour la première fois. Aucune, il est vrai, sauf peut-être la soixante-huitième, ne remonte jusqu'au commencement du xvi^e siècle; les plus anciennes sont du milieu de ce siècle. Dans le nombre il y a des morceaux d'artistes, tels que Tobie Stimmer, Josse Amman, Jean Boksergen, etc., qui marquent un progrès très notable sur les dessinateurs et les graveurs antérieurs.

Le recueil s'ouvre par quelques bois d'une Danse des morts de Holbein, qui devait paraître à Strasbourg en 1546; un peu plus loin on rencontre la bordure supérieure d'un almanach de 1585, composition très-intéressante; on sera frappé aussi de la beauté de deux encadrements, dessinés aux titres d'un Ancien et d'un Nouveau Testament; la plupart des autres sujets, de dimensions diverses, appartiennent soit à l'histoire biblique

soit à celle de Rome; on remarquera enfin quelques curieux échantillons de modèles de calligraphie. Ce beau volume de M. Paul Heitz complète ainsi d'une manière très heureuse ceux de Butsch, *Die Bücher-Ornamentik der Renaissance* Leipzig 1878, et de Muther, *Die deutsche Bücher-Illustration der Gothik und Früh-Renaissance*, Munich 1884. S.

424. — Ch. QUESNEL. **Le cardinal Frédéric Borromée**. Ouvrage posthume, publié par les soins de M. Alexandre Piedagnel. Un vol. in-8 de VIII-192 pp. Lille, Société de S. Augustin, 1890.

Écrit « pour rendre respectueusement hommage à l'une des gloires religieuses de l'Italie, » ce livre n'est guère du domaine de la critique historique. Il se compose d'une suite de tableaux tracés d'une plume facile, sur l'éducation de F. Borromée, le Milanais espagnol, l'Ambrosienne, la canonisation de saint Charles, la famine, la peste, qui sont trop dépourvus de références pour être vraiment utiles. Les noms italiens sont souvent cités inexactement et les faits sont rapportés sans grande critique. L'éditeur prédit au livre de son ami un grand succès auprès des « érudits de bon aloi » : je puis lui assurer, tout au moins, qu'il s'y trouve des histoires de brigands... convertis qui charmeront les âmes pieuses.

L.-G. P.

425. — **La Vaticane de Paul III à Paul V**, d'après des documents nouveaux par Pierre BATIFFOL. Paris, Leroux, 1890, in-16 de VIII-154 p. Prix : 3 fr. (Petite bibliothèque d'art et d'archéologie).

I

L'histoire de la Bibliothèque du Vatican se fait par morceaux. L'œuvre d'ensemble, magistralement esquissée par M. de Rossi, est trop considérable pour être terminée par un seul travailleur; il faut que plusieurs générations s'y succèdent; on s'y met, du reste, activement et, dans ces recherches aujourd'hui internationales, il n'est que juste de reconnaître, avec M. de Rossi lui-même, la part active prise par les érudits français. Au livre de MM. Müntz et P. Fabre sur *La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle*, à celui de M. Müntz sur *La B. du V. au xvi^e siècle*¹, à un autre encore que je trouve ici rappelé avec bienveillance, M. l'abbé Batiffol vient ajouter une précieuse monographie. L'ouvrage est court, agréable à lire, facile à consulter, une bonne table tenant en partie lieu de l'index absent. Il fait suite au travail de M. Müntz paru dans le même format et qui s'arrêtait à Paul III, mort en 1549; c'est à Paul III que commence M. B. et il conduit le sujet jusqu'au pontificat de Paul V, embrassant ainsi une période de l'histoire des

1. Cf. R. C. 1887, I, p. 88; II, p. 404 sqq.

collections vaticanes marquée par d'importants accroissements. Toutefois, c'est presque uniquement de manuscrits grecs qu'il est question dans le récit et le livre serait plus exactement intitulé : *Le fonds grec de la Vaticane de Paul III à Paul V*.

L'enrichissement du fonds grec fut l'œuvre de trois cardinaux bibliothécaires, tous trois appliqués à l'étude de l'antiquité ecclésiastique : Marcello Cervini, Sirleto, Antonio Carafa. Le second surtout, à qui M. B. a consacré dans son premier chapitre une véritable biographie, a été un des prélats les plus instruits et les plus zélés de la génération qui a pris part au Concile de Trente. Sa grande correspondance inédite, dont il a été parlé ici-même à propos d'un livre de M. Dejob ¹, reste un monument de son activité féconde et une source de premier ordre pour l'histoire littéraire et religieuse du xvi^e siècle. M. B. aurait pu en utiliser moins brièvement les parties qui touchaient à son sujet. Le chapitre relatif au cardinal A. Carafa, successeur de Sirleto, est le plus nouveau ; il intéresse non seulement l'histoire de la Vaticane à laquelle le cardinal légua ses livres, mais celle de la philologie biblique, car on retrouve en grande partie dans la collection Carafa les matériaux de l'édition sixtine des Septante. M. B. effleure toutes ces questions avec la précision rapide d'un homme qui les connaît bien ². La notice sur les manuscrits de Grotta-Ferrata, entrés à la Vaticane sous Paul V, a déjà paru dans la *Revue des questions historiques* ; la rédaction en a été sensiblement modifiée ³. On reprocherait volontiers à l'auteur le fil trop ténu qui coud ses chapitres ; il nous répond que ce sont de « simples notes » pour servir à d'autres ; reconnaissons alors que ces « notes » sont remarquablement ordonnées et rédigées ⁴. M. l'abbé B. fait, en effet, beaucoup de place à la narration anecdotique ; il anime son livre de détails de mœurs, d'extraits de correspondances, et on prendra quelque idée de son style et de son sentiment par la phrase finale de la préface : « Si humbles, si arides trop souvent soient ces pages, je les ai écrites avec fierté, en sentant comme tout y était à l'honneur scientifique de cette noble *domus vaticana*, qui est pour nous

1. Cf. R. C. 1884, p. 460, et *Lettere inedite del card. de Granvelle*, Rome, 1884.

2. Parmi les documents inédits, signalons une lettre de Bellarmin à Sirleto sur les difficultés qu'il rencontre dans ses études sur l'Écriture (p. 29), une lettre curieuse du cardinal Carafa sur la Saint-Barthélemy (p. 67), des fragments de lettres de Van Linden et de Plantin à Sirleto (p. 140 sqq.), la liste des mss. grecs acquis par Cervini pour la Vaticane (p. 114 sqq. ; les plus nombreux ont été vendus à Venise, en 1551, par Antoine Eparque), et le catalogue des mss. grecs du card. A. Carafa (p. 131 sqq.).

3. Dans cette étude, comme dans celle qu'il a publiée sur les mss. du Collège grec, M. Batiffol fait bien augurer du travail beaucoup plus étendu qu'il imprime en ce moment, me dit-on, sur Rossano et le fonds de mss. de ce couvent, entré également à la Vaticane.

4. On ne s'explique pas le point d'interrogation après *hayuti* (pp. 22, 115). P. 81, la date « entre 1514 et 1569 » n'offre pas de sens. André d'Asola n'était pas le « gendre » d'Alde Manuce, mais son beau-père.

tous, hommes d'église, la maison du père de famille, et avec une émotion plus intime encore, au contact de ces érudits d'une si parfaite probité et d'une si pure vertu de la cour romaine du xvi^e siècle. » Sera-t-il permis à un simple laïque d'ajouter que plusieurs années de familiarité avec le xvi^e siècle romain l'ont conduit à la même estime ?

P. DE NOLHAC.

II

Cet aimable petit livre, que l'auteur appelle avec une injuste discrétion « une modeste contribution à l'histoire de la Vaticane », est un chapitre important et durable de l'histoire des études grecques au xvi^e siècle. On trouve en effet ici, à propos des collections de manuscrits grecs formées par Cervini (Marcel II), Sirleto, Antoine Carafa ou à l'abbaye de Grotta Ferrata et successivement entrées à la Vaticane¹, une biographie vivante et curieuse de Cervini et de Sirleto, un tableau pittoresque des relations de Sirleto avec les érudits de son temps, l'histoire de la formation de la collection de Sirleto, des renseignements neufs et précis sur les copistes de grec au xvi^e siècle à Rome, l'histoire de l'édition Sixtine des Septante, enfin un abrégé d'histoire de Grotta-Ferrata. Ce rapide aperçu montre combien ce livre servira, non seulement aux bibliographes hellénistes (pour lequel il est complété heureusement par les listes de manuscrits grecs de Cervini et de Carafa), mais aussi aux historiens de l'humanisme en général et de la Renaissance et à tous ceux qu'intéressent « ces érudits d'une si parfaite probité et d'une si pure vertu de la cour romaine du xvi^e siècle ». Peut-être plaira-t-il encore d'un charme plus intime à tous les hôtes de « cette noble domus vaticana qui est pour nous tous, hommes d'église ou de travail, la maison du père de famille. » M. Batiffol me pardonnera d'ajouter trois mots à sa phrase ; n'est-ce pas surtout de la Vaticane que l'on peut dire : *multæ sunt mansiones in domo patris mei* ?

L. G. PÉLISSIER.

426. — Henri DALIMIER. **A propos des Précieuses Ridicules.** Jacqueline, Saint-Lô, 1890, 22 pages in-12.

C'est toujours une question importante et difficile que celle des sources de Molière : M. Dalimier vient de la résoudre en ce qui concerne les *Précieuses Ridicules*, D'après lui, Molière s'est inspiré bien moins des *Précieuses* de l'abbé de Pure ou du *Maître-Valet* de Scarron, que de l'*Héritier ridicule* du même Scarron. Il y a entre les deux œuvres une analogie générale dans l'intrigue, et des ressemblances textuelles souvent fort curieuses. Molière paraît même avoir systématiquement évité

1. Pourquoi M. B. ne mentionne-t-il pas la collection de Panvinio entrée à la Vaticane vers la même époque et qui contient quelques manuscrits grecs, dont un surtout pourrait avoir une importance bibliographique : *Index græcorum voluminum R. card. Grimani* ?

de jouer ensemble les *Précieuses* et l'*Héritier*. Sa supériorité reste d'ailleurs indiscutable, et M. Dalimier est le premier à la reconnaître.

R. P.

427. — *Mémoires de Jean Maillefer*, marchand bourgeois de Reims (1611-1684), continués par son fils jusqu'en 1716, publiés sur le manuscrit original de la Bibliothèque de Reims, avec une introduction, des notes et la généalogie de la famille, par Henri JADART. Paris, A. Picard; Reims, F. Michaud, 1890, grand in-8 de xxxi-375.

Tout est excellent dans la publication de M. Jadart, l'*introduction*, le *texte*, les *notes*, la *généalogie de la famille Maillefer*. Cet éloge n'étonnera aucun de ceux qui connaissent déjà le mérite des travaux du biographe de Dom Mabillon et de Dom Ruinart. Je résumerai en peu de mots l'*introduction* et les *Mémoires*, souhaitant que mon analyse donne quelques lecteurs de plus à un ouvrage qui mérite d'avoir des centaines de lecteurs.

M. J. rappelle tout d'abord que l'Académie de Reims a inauguré en 1855, sous l'inspiration de MM. E. Henry et Ch. Loriquet, la mise au jour d'une suite de documents nouveaux tirés du cabinet des mss. de la bibliothèque de Reims, parmi lesquels les plus remarquables furent le *Journalier de Jean Pussot*, maître charpentier en la Couture, naïf et véridique annaliste du temps de la Ligue, et les *Mémoires de Oudard Coquault*, observateur sagace et conteur caustique des événements de la Fronde, ajoutant qu'il devient urgent de poursuivre une série que tant de précieux matériaux peuvent enrichir encore¹. Il nous présente ensuite en ces termes Maillefer père et fils et leur œuvre (p. II-III) : « Jean Maillefer, que l'on peut appeler l'historien du foyer et de la vie de famille à Reims au XVII^e siècle, était issu de l'une des plus honorables maisons bourgeoises de la cité, où elle a compté des descendants jusqu'à nos jours. L'auteur de ces mémoires est un négociant lettré, homme avisé en affaires, qui fut surtout un honnête père de famille. C'est à ce titre qu'il nous a laissé un document inestimable pour l'étude des anciennes mœurs et des traditions domestiques, sorte de livre de raison où il a consigné en toute simplicité et franchise le récit de sa vie. Il y a mêlé quelques œuvres morales, fruits de ses réflexions ou de ses nombreuses lectures, et son fils, marchand comme lui, y a joint quelques renseignements analogues sur tous les siens. »

M. J., entrant ensuite dans les détails, indique ce que contient le

1. M. J. cite pour l'avenir les *Mémoires de Jean Rogier*, comprenant la suite historique des annales de Reims, ceux de René Bourgeois, offrant la chronique de la vie municipale sous Louis XIV, ceux de Dom Châtelain, présentant le tableau de la vie des abbayes rémoises au XVIII^e siècle. Il y aurait encore à publier dans un autre genre les cartulaires de Saint-Nicaise et de Saint-Thierry, la correspondance de Mondoucet, résident en Hollande, etc. On voit que les vaillants travailleurs qui composent l'Académie de Reims ont, pour me servir d'une expression que ne désavoueraient pas les Maillefer, du *pain sur la planche*.

volumineux recueil autographe des Maillefer, incidents quotidiens de l'existence, affaires commerciales, maladies, voyages, toutes choses relatées au jour le jour. Il n'a cru devoir reproduire l'intégralité du texte, à raison des longueurs, des répétitions, des considérations inutiles pour l'histoire qui s'y rencontrent fréquemment ¹. Mais la partie essentielle, formant environ les deux tiers du registre petit in-f^o, a été donnée par le soigneux éditeur sous sa forme originale, avec son orthographe incorrecte et ses singularités de tournures qui ont été toutes respectées.

La vie de Jean Maillefer racontée par lui-même nous transporte de Reims à Paris, de Paris à Lyon, de Lyon à Paris, de Paris à Reims, de Reims à Cambrai, Valenciennes, Mons, Bruxelles, Anvers, etc., puis de Flandre en Italie, par Lyon, Avignon, Marseille. Les villes d'Italie visitées par le fils du marchand de soie sont Florence, Rome, où il baisa les pieds du pape Urbain VIII, Lorette, Ancône, Ferrare, Bologne, Venise ², Padoue, Parme, Plaisance, Vérone, Pavie, Milan, etc. Le narrateur a une page d'une naïveté charmante sur son mariage dont il parle avec le plus vif enthousiasme (p. 37) ³. Il fut nommé capitaine de ville en 1650 et il donne, à cette occasion, diverses indications sur « ce temps de guerre civile bien fâcheux. » Le récit de son second mariage (p. 47-50) est bien curieux. Signalons encore (p. 52) une sédition à Reims, l'entrée de Louis XIV en cette ville (p. 55), le compliment à Anne d'Autriche du narrateur qui avait l'honneur de loger la reine en son logis (p. 56), le baptême de Philippe, fils dudit narrateur, dont Anne fut marraine et dont le duc d'Orléans fut parrain (p. 58), la collation donnée à la Cour par l'heureux père (p. 59), diverses particularités sur M^{lle} de Montpensier (p. 59), le maréchal et la maréchale de l'Hospital (p. 60), la liste de toutes les localités françaises et étrangères (au nombre de 153) vues par Jean Maillefer (p. 71-73). La seconde partie des *Mémoires* contient les *œuvres morales*, c'est-à-dire des mélanges sur le temps, le commerce et la marchandise, la préséance entre marchands, le mariage, les voyages, les amis, les emplois, les repas, les artisans, les fainéants et vagabonds, portrait de *feue ma mère* (Madeleine Roland), *commandement à mes enfauts*, *discours au cardinal Antoine Barberin*, *conduite pour ma vie*. Ces morceaux divers sont suivis du *Journalier* de Maillefer père, de 1669 à 1681, et du *Journalier* de Maillefer fils, de 1679 à 1716, avec récit de la mort de son père, discours prononcé en la justice consulaire de Reims et discours funèbre sur la mort de sa femme, Marie de la Salle.

1. Jean Maillefer, prévoyant que tout ne serait pas très attrayant dans son manuscrit, nous donne (p. 45) cet avertissement charitable « Mon cher lecteur, sy il vous ennuit, vous este libre, n'alés pas plus avant, la matière n'est pas riche, et moy qui l'ecris, je n'è peut estre pas l'industrie de la relever. »

2. M. J. se plaint (p. 18) de ne pouvoir identifier le nom de *Morgue* avec une désignation géographique actuelle. *Morgue* n'est autre que *Monaco*.

3. Une toute petite citation donnera une idée de cet enthousiasme : « Ha ! Quand je m'en souviens, l'eau en vient encore à la bouche ! »

Le volume contient (en ses premières pages) : 1° une notice sur la maison construite et habitée par Jean Maillefer en 1651 (rue de l'Université, n° 40), avec deux vues et une reproduction de la plaque de cheminée de la cuisine, aux armes du constructeur de la maison ; 2° un tableau généalogique de la famille Maillefer (branche de l'auteur des *Mémoires*), et, en ses dernières pages : 1° l'armorial de cette famille (avec phototypie d'un bois gravé du Musée de Reims) ; 2° la généalogie et les alliances de la famille Maillefer (travail complet avec nombreux écussons) ; 3° preuves et documents divers sur ladite famille (de l'année 1394 jusqu'au XIX^e siècle) ; 4° une copieuse table alphabétique des noms de lieux, de personnes et de choses, une table de concordance du manuscrit original avec la présente édition, enfin une table générale des matières.

T. DE L.

428. — **Gotthold Ephraim Lessing's sämtliche Schriften**, hrsg. von K. LACHMANN. Dritte Auflage. bes. durch Franz MUNCKER. 4^e volume. Stuttgart, Göschen, 1889. In-8, xvi et 475 p. 4 mark 50.

M. Muncker poursuit avec le même soin et la même conscience son édition des œuvres complètes de Lessing. Le quatrième volume renferme les premiers travaux en prose, les articles parus dans le *Naturforscher*, la *Berlinische Zeitung*, les *Critische Nachrichten aus dem Reiche der Gelehrsamkeit* et le *Das Neueste aus dem Reiche des Witzes*. Il contient quelques articles qui ne se trouvent pas dans les éditions antérieures et dans lesquels M. M. a cru reconnaître l'empreinte de Lessing, le *lessingisches Gepräge*. En revanche, M. M. rejette des articles que Redlich, Wagner, Maltzahn, Boxberger regardaient comme *lessingisch*, et il en donne des raisons souvent convaincantes. Néanmoins, il a bien fait de reproduire ces articles en appendice : on n'aura pas besoin de les chercher dans l'édition Boxberger-Kürschner. Ce fut pendant les années auxquelles est consacré ce volume que Lessing composa sa traduction des *Captifs* de Plaute et de l'*Histoire romaine* de Rollin ; M. Muncker a comparé soigneusement le texte de Rollin à la traduction de Lessing, et trouvé que ce dernier n'avait ajouté à l'original que deux remarques insignifiantes ; il les reproduit p. 45 et 46. Quant aux *Captifs*, M. M. en donne le texte et la préface tels qu'ils ont paru en 1750 dans les *Beiträge zur Historie und Aufnahme der Theaters* ; mais il a retrouvé, au dernier moment, une édition particulière des *Captifs* dont l'avant-propos diffère passablement de la préface ; il reproduit donc une partie de cet avant-propos (p. xii).

A. C.

429. — La comtesse d'Armaillé, née de Ségur. — **La comtesse d'Egmont, fille du maréchal Richelieu** (1740-1773). Un vol. in-12 de 305 pages. Paris, librairie académique. 3 fr. 50.

Voici un livre d'une érudition sobre et sûre, d'une marche alerte, d'un style un peu flottant mais facile et naturel; un livre vraiment français et féminin. Je le recommande vivement à tous ceux qui s'intéressent à la société du dernier siècle. Il offrira aux curieux beaucoup d'enseignements, et à tout lecteur un véritable charme.

La comtesse d'Egmont est un personnage du plus haut attrait. Belle, spirituelle, sérieuse tout ensemble et romanesque, grande dame par les sentiments comme par la naissance, elle nous donne le spectacle d'une âme fière, un peu désorientée dans un monde plus que frivole, où elle figure avec éclat, effleurée quelquefois par d'éphémères calomnies, jamais par la corruption. De toutes les influences pernicieuses la plus redoutable était sans doute pour elle celle de son père, le duc de Richelieu. Dignement secondée par un mari fort honnête homme (que pourtant elle n'aimait pas, l'ayant épousé par unique déférence), soutenue surtout par la pureté morale qu'elle tenait de sa mère, et qu'une forte éducation avait développée, elle sut témoigner à ce triste père tout le respect commandé par les bienséances, mais sans jamais s'associer à aucune de ses bassesses. Il y avait chez elle une inflexible fermeté quand l'honneur parlait, et nulle pression ne put lui faire courber le front devant la Dubarry. « Peu de gens, écrivait-elle, veulent faire les sacrifices qu'une telle conduite exige. Quant à mon mari, j'ai le bonheur de lui voir observer la même réserve. Nous sommes parfaitement d'accord.... Vous savez la position de ce qui m'entoure (son père et son cousin d'Aiguillon).... Jugez ensuite si notre délicatesse est un vain mot, et s'il est, en France, quelqu'un qui ait le droit de parler avec autant de fierté. » Personne, en effet, dans la circonstance dont il s'agit ne bravait la disgrâce du maître avec un sentiment plus désintéressé. L'acte n'était peut-être pas héroïque, les motifs assurément l'étaient.

M^{me} d'Egmont mérite une petite, mais très honorable place dans l'histoire littéraire de son temps. Elle avait connu Rulhière comme officier attaché au maréchal de Richelieu, quand elle était venue à Bordeaux aider son père à inaugurer brillamment ses fonctions de gouverneur. Rulhière resta sous le charme, et quand il refusa de livrer à prix d'argent le manuscrit où, témoin oculaire, il racontait l'avènement de Catherine II, c'est de concert avec M^{me} d'Egmont qu'il accomplit cet acte de haute probité littéraire. L'affaire, on le sait, prit un caractère semi-diplomatique; M. de Choiseul fut obligé d'intervenir, et c'est à la requête de M^{me} d'Egmont qu'il couvrit Rulhière et son ouvrage d'une protection déguisée, mais effective. Ce point d'histoire littéraire est ici repris en détail, éclairci et précisé. M^{me} d'Armaillé nous renseigne encore avec la même précision sur les relations entre M^{me} d'Egmont et Jean-Jacques. L'enthousiasme de M^{me} d'Egmont pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*

coulait, on peut le dire, de source; qu'on en juge: « J'éprouve, dit-elle, un grand plaisir à me retrouver dans mes bois... Ce temps de calme me met à portée de faire des réflexions que le tumulte de Paris rend impossibles. Je crois devoir le peu que je vauX à l'éducation que j'ai eue à la campagne, et à y avoir passé plusieurs mois, chaque année, depuis mon mariage... » Cet enthousiasme ne lui laissa, comme à tant d'autres, apercevoir de Rousseau que les beaux côtés. Elle fut, si l'on veut, une de ses dévotes, mais surtout une de ses bienfaitrices, sans ostentation, sans fracas ni phrases, avec le goût délicat qu'elle portait en toutes choses.

Il y a enfin dans sa vie une page politique. Ses réflexions, son amour ardent du bien public, la poussaient de ce côté; elle avait sur cet objet des idées et un idéal; elle avait lu et médité, on peut en être sûr, l'*Esprit des Lois* et le *Contrat social*: « Une monarchie limitée par des lois me paraît, dit-elle, le plus heureux des gouvernements. » L'amitié romanesque qu'elle eut pour le prince de Suède, depuis Gustave III, la conduisit à jouer une sorte de rôle historique. Cette partie du livre est celle où M^{me} d'A. nous apporte le plus d'informations nouvelles, et en vue de laquelle le livre est écrit. Gustave III, pendant son séjour à la cour de France, vit M^{me} d'Egmont, et occupa dans son cœur une place restée libre. Elle avait trente-un ans, et lui vingt-trois. Cet amour, en quelque mesure réciproque, a été de la part de la comtesse un attachement presque maternel à certains égards, chevaleresque à certains autres, aussi pur en tout cas que passionné. Elle s'est proposé de guider le jeune prince dans le dédale de la politique française; laissant aux hommes d'État suédois l'art des trafics diplomatiques, elle s'adressait à ses généreux instincts, le mettait en garde contre les compromis avilissants, et cultivait en lui le héros. Une correspondance devint la suite de ces entretiens. M^{me} d'A. en extrait pour nous les passages les plus significatifs, et nous offre un document fort digne d'attention au point de vue de l'histoire, plus encore peut-être au point de vue psychologique et romanesque. L'alliance, dans le cœur de cette jeune femme, entre l'amour le plus chaste et la passion politique la plus élevée, nous transporte en pleine atmosphère cornélienne. Au lendemain du coup d'état que le peuple de Suède a salué comme son affranchissement, elle écrit au jeune souverain: « Que je vous remercie de m'avoir fait connaître le sentiment que j'éprouve! Il me met au dessus de moi-même! Il a doublé mon être! Il en a élevé toutes les facultés!.. Ah! aimez-moi! Aimez-moi toujours!... Je ne demande que le droit de croire que vous me comptez pour quelque chose dans tous ce que vous ferez de grand... » C'est ainsi que parle la Julie de Rousseau, j'entends avec cette emphase, mais c'est ainsi que pensent, chez Corneille, les Laodice et les Rodogune: l'inspiration vient de haut.

Cette analyse fort incomplète, où j'insère à dessein quelques-uns des fragments mis au jour par M^{me} d'Armaillé, suffira, je l'espère, à expliquer le rare agrément de l'ouvrage. C'est la biographie d'une femme

qui eut le cœur d'une héroïne; un roman vrai, touchant et triste. Mme d'Egmont a dédaigné les joies faciles que sa condition mettait à sa portée; en a cherché d'autres, plus exquises et plus nobles, dont elle s'enivra pendant un moment; elle allait en éprouver l'inconstance quand elle mourut, à trente-trois ans; elle méritait de mourir si jeune.

En tête du volume est la reproduction de la miniature commandée par Mme d'Egmont à l'intention de Gustave III. Ce portrait, comme on le verra, est l'une des pages mêmes du livre, et non la moins captivante. La reproduction laisse deviner une œuvre délicieuse; c'est tout ce qu'on peut dire. Après avoir rendu plein et entier témoignage au goût de l'auteur, nous sera-t-il permis de regretter que l'exécution matérielle ne soit pas un peu plus coquette? C'eût été « le superflu chose très nécessaire : » il faut mettre les œuvres dans leur cadre.

L. BRUNEL.

430. — Alfred STERN. *Das Leben Mirabeaus*. Berlin (Cronbach), 1889, 2 vol. in-8.

Les grands hommes sont exposés à de fréquentes variations dans les jugements que l'on porte sur eux et ils traversent une série de phases d'admiration et de mépris qui réagissent sans fin les unes sur les autres. Tel est le cas de Mirabeau : décrié à ses débuts, populaire à sa mort, honni à la chute de la monarchie, regagnant l'estime au milieu de ce siècle, il semble qu'en l'étudiant de plus en plus près il soit menacé d'une condamnation prochaine, qui ne sera pas non plus définitive. Dans l'enthousiasme de la vingtième année, on peut exalter le mérite de ses idées politiques; mais dix ans de plus suffisent à refroidir cette admiration.

Si, en France, on a changé d'avis sur le compte de Mirabeau, en Allemagne on lui a été presque toujours favorable, sans doute en considération de son respect pour la mémoire du grand Frédéric. Au-delà du Rhin, plusieurs auteurs se sont occupés de lui. Cependant on ne s'y trouvait pas au courant des derniers travaux qui permettent de le pénétrer plus à fond. Un savant professeur zuricois, M. Alfred Stern, s'est donné à tâche de le faire connaître et il y a fort bien travaillé. Au courant de toute la bibliographie du sujet, il a beaucoup mérité de ceux qui parlent sa langue. Son œuvre est si exactement faite qu'à peine y pourrait-on relever une seule erreur matérielle; elle est si clairement écrite que les Français eux-mêmes tiendront à se familiariser dans la connaissance de l'allemand en étudiant, dans son livre, un sujet qui leur est sympathique.

Est-ce à dire que le livre de M. S. apporte des renseignements nouveaux? Initiés aux révélations que MM. de Loménie, père et fils, ont tirées avec une bien sage lenteur des archives de M. de Montigny, les lecteurs français, en dépit de l'indication de quelques manuscrits nou-

veaux, ne trouveront rien d'inédit dans l'œuvre du biographe zuricois. Ce dernier ne s'est pourtant pas ménagé la peine ; il a frappé à toutes les portes. Lui reprochera-t-on de n'avoir pas possédé le « Sésame ouvre-toi » de ses rivaux français ? Ne l'oublions pas : c'est un ouvrage de vulgarisation qu'il s'est proposé d'écrire à l'usage des lecteurs allemands.

Tel qu'il est, l'exposé des faits est excellent. Mais il cause quelque déception en ce qu'il ne laisse pas une impression satisfaisante de Mirabeau. L'auteur ne s'en doute pas, et la cause de ce défaut c'est précisément qu'il s'abstient d'expliquer le caractère de son héros. Les critiques allemands le disent eux-mêmes. M. S. a fait une biographie impeccable, mais il y manque un jugement définitif, la critique de l'homme même. Sans doute, le simple récit des faits suffit d'ordinaire à juger les gens ; celui des démêlés du père et du fils, par exemple, depuis les rectifications de feu M. de Loménie, ne peut qu'être favorable au premier. Mais il est d'autres questions plus complexes. Que dire des querelles de bourse de Mirabeau et de Beaumarchais ? L'auteur ne semble même pas soupçonner en cette affaire toute la vénalité des basses âmes de ces deux grands hommes. C'est qu'il s'attache moins au côté moral qu'au point de vue politique et littéraire, et, à cet égard, il marque admirablement les progrès de l'éloquence et de la popularité du futur constituant. Cette éloquence éclate dans les procès que Mirabeau soutient à Aix ; on se pressait au tribunal pour l'entendre, et, parmi les auditeurs, M. S. nous permettra de lui signaler le jeune Vitrolles. Si nous en croyons ce dernier, le sublime révolutionnaire, dans l'écume de son éloquence, couvrirait d'une abondante rosée le futur légitimiste placé près de lui.

Pendant la Révolution, l'auteur ne reste pas moins indifférent aux écarts de conduite de Mirabeau, chez qui l'on relève mainte preuve de lâcheté civique et de cupidité. Il faut avoir une bien grande confiance dans la fidélité des troupes royales pour croire qu'au moment même de la prise de la Bastille leur présence à Versailles menaçait l'Assemblée. Mirabeau ne demanda leur renvoi que parce que cette mesure s'imposait à la Cour. A part quelques cas, que l'on réunit avec peine, il va au-devant des désirs de la foule. Après la prise de la Bastille, lors des journées d'octobre et des émeutes de province, la violence de son langage révolterait tout autre historien. Ce n'est pas tant, aux réactionnaires qu'il en veut, qu'aux honnêtes défenseurs de la cause libérale, les Necker, les Saint-Priest, les Lafayette. C'est après eux qu'il aboie, ce sont eux qu'il déchire pendant toute sa vie, et cela non par conviction politique, mais par ambition, parce qu'il veut leur place, au défaut de leur considération.

C'est bien là que le bât le blesse : l'estime de ses contemporains lui échappe. Les honnêtes gens l'emportent sur lui uniquement parce qu'ils sont honnêtes, ainsi Lafayette et Necker, oui, Necker lui-même, « l'incapable Necker », qui, en dépit de la popularité de l'éloquent tribun,

lui fait fermer l'entrée du ministère. C'est le triomphe du caractère sur l'esprit, triomphe facile, car le caractère est une valeur politique autrement solide que l'esprit. Et quel triomphe! Tout d'abord Mirabeau comptait sur son portefeuille ministériel pour payer ses dettes. Puis, comme il veut à tout prix conseiller la Cour, le voilà réduit au rôle de conseiller secret, d'un conseiller qu'on paie et qu'on n'écoute pas. A quoi bon? On ne l'estime pas. Et le voilà livré à ce double jeu de trahison : à la tribune et au club, il trahit la Cour qui l'emploie, et cela depuis 1785 (M. Stern n'insiste pas sur ce fait), et dans ses notes à la Cour, il trahit l'Assemblée et le peuple qui l'applaudissent et qui, jusqu'à plus ample informé, le croient leur homme.

On l'excuse, disant que le soin de sa popularité l'obligeait en public à battre en brèche la cause qu'il défendait en secret. Beau moyen de réussir, en vérité! Sans compter que les conseils qu'il donne au roi sont impraticables : un espionnage royaliste dans toute la France révolutionnaire, une guerre civile dans laquelle Louis XVI, à la tête d'une armée, venue on ne sait d'où, attaquera Paris et le peuple et l'Assemblée, et ainsi de suite.

Voilà ce qu'il faut blâmer ou expliquer, puisqu'il restera toujours à l'actif du grand homme quelque chose qui n'est pas rien : l'éloquence entraînant qui passionne les foules, à la condition, il est vrai, d'entrer dans leurs idées; la sagacité politique qui faisait recueillir à Mirabeau, dans son arsenal oratoire, tout le système d'une monarchie parlementaire que la France acceptait, qu'il n'a pas inventé, mais qu'il a pris dans les livres, dans les travaux de ses amis, dans l'air du temps, si je puis m'exprimer ainsi. Et la preuve que l'idée était populaire, c'est que Mirabeau la soutenait. Malgré tout enfin, on lui réservera une grande part de sympathie à cause de la tendresse de son cœur, en amitié comme en amour. C'est même cette sympathie qui lui manquera le moins; l'admiration baissera à mesure qu'on l'étudiera de plus près, à mesure aussi que s'affaiblira l'écho d'une éloquence qui ne nous parvient plus qu'à travers une rédaction de discours souvent pénibles à lire, plus souvent encore écrits par d'autres que par lui.

Ainsi les facultés oratoires, les conceptions politiques, certaines qualités du cœur sont hors de discussion; mais le caractère et la conduite demandent à être expliqués et, au besoin, sévèrement blâmés. Le simple exposé des faits ne suffit pas. Il faut embrasser l'action dans son ensemble et fouiller le portrait. Voilà la lacune qu'on peut déplorer dans un ouvrage, d'ailleurs remarquable par l'exactitude du récit, et nous le faisons avec franchise, parce qu'un historien du mérite de M. Stern peut bien plus facilement combler une lacune que corriger une erreur. Et pour cela, il y a une bonne raison : chez lui l'erreur n'existe pour ainsi dire pas.

Francis DECRUE.

431. — Maxime de LA ROCHESTERIE. *Histoire de Marie Antoinette*. Paris, Perrin, 1890. In-8, 2 vols. xvi et 596 p., 596 p. 15 francs.

M. de la Rochesterie nous donne là une œuvre considérable, très exacte, pleine de recherches étendues et consciencieuses, et qui dépasse de beaucoup, par l'ampleur et la sûreté de l'information, le livre surfait de M. de Goncourt. Il s'efforce d'être impartial; il cherche la vérité historique, et il la trouve très souvent. Pourtant, il a quelquefois trop d'enthousiasme pour son héroïne, et il ne dissimule pas suffisamment ses défauts. Par exemple, il dit que la reine a été seulement « touchée » en trouvant chez Fersen un caractère solide, une délicate réserve, un zèle désintéressé (I. 273), et il ajoute que Mercy ne fait aucune allusion à cette passion royale dans ses lettres d'ordinaire si minutieuses. Mais M. de la R. connaît et il cite la lettre de l'honnête et véridique comte de Creutz à Gustave III; il sait que l'ambassadeur de Suède affirme le *penchant* de la reine pour Fersen : « J'en ai vu, dit Creutz, des indices trop certains. » Quant au silence de Mercy, il ne prouve rien, sinon que le mentor de la souveraine, informé du prochain départ de Fersen pour l'Amérique, jugeait inutile de prévenir Marie-Thérèse de cette passion naissante. D'ailleurs, le sujet était singulièrement délicat à traiter, et Mercy, tel que nous le connaissons, ne l'aurait sûrement abordé qu'à la dernière extrémité et devant une nécessité évidente. — De même, dans l'affaire de Hollande, il fallait avouer simplement les imprudences de la reine qui n'aurait pas dû intervenir (I, p. 469 et suiv.); comme l'a dit Gachard (*Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle*, p. 576), Marie-Antoinette ne négligea rien pour entretenir Louis XVI dans des dispositions favorables à l'empereur; n'écrit-elle pas à Joseph II que le roi trouve ses demandes justes, ses motifs très raisonnables, mais que, lorsqu'il a vu Vergennes, son ton n'est plus le même : « Il évite de me parler d'affaires, et quand je le mets dans le cas de me répondre, il se trouve souvent quelque nouvelle entrave qui affaiblit ce qu'il m'a dit de bon » — Il nous semble aussi que c'est dépasser la mesure que de parler du *patriotisme* de Marie-Antoinette dans l'affaire de Bavière (I, p. 381). — Enfin, le récit du 6 octobre est légèrement inexact (II, p. 77) parce que l'auteur a pris trop au sérieux une image emphatique de Mounier, et qu'il passe sous silence la mort (accidentelle ou non) d'un homme du peuple au seuil de la cour de marbre. — Mais, nous le répétons, l'ouvrage a une haute valeur : il est bien divisé, écrit avec agrément et sans lourdeur, rempli de faits et de détails de toutes sortes que l'auteur a puisés aux bonnes sources; n'est-il pas trop long pour le public auquel il s'adresse ?

A. C.

432. — **Le Capitaine Sans-Façon** (1813), par M. GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.
1 vol. in-18 jés. A. Colin et C^{ie}, éditeurs, 1890.

M. Gilbert Augustin-Thierry donne une seconde édition de son roman historique *Le capitaine Sans-Façon*. Il ne s'est pas laissé arrêter par les critiques sévères qui goûtent peu ce genre hybride, ni roman, ni histoire. Il s'est plus soucié, il est vrai, que beaucoup de ses devanciers de la peinture exacte de l'époque qu'il étudiait ; il a fait une tentative fort intéressante de psychologie historique. Le récit de cette insurrection du Bas-Maine qui, dans les années sombres du premier Empire, mêla les fidèles de la Petite-Église aux Chouans, serviteurs toujours dévoués de la cause royaliste, est mené avec beaucoup de mouvement, et en même temps avec une science curieuse des choses ignorées. Mais nous craignons que l'effort de l'auteur n'ait pas pour le genre les résultats heureux qu'il espère. Les lecteurs qui recherchent en histoire cette vérité qu'on appelle scientifique, iront droit aux documents cités en appendice ; les autres se contenteront du récit. Les critiques seuls liront les deux parties de ce volume, et ce n'est peut-être pas pour eux que M. Gilbert Augustin-Thierry l'avait écrit.

E. B.

433. — **Les Normands dans les deux mondes**, par G.-B. de LAGRÈZE.
Paris, Firmin-Didot, 1890, xi-358 p. in-18.

Que de fécondité chez l'auteur de ce livre ! A un âge où les survivants du premier Empire ne songent qu'à se reposer et ne vivent plus guère que de souvenirs, il continue à étendre le cercle de ses connaissances et à faire part de ses études aux nombreux lecteurs qui goûtent ses essais de vulgarisation. Magistrat, il a écrit sur le droit ; né dans les Pyrénées-Orientales, il s'est passionné pour l'histoire et l'archéologie du Béarn, de la Bigorre et de la Navarre, qui font le sujet de la plupart de ces monographies ; compatriote du fondateur de la nouvelle dynastie suédoise, il s'était déjà intéressé aux Scandinaves avant d'arriver au présent ouvrage, et il avait traduit les *Légendes et poèmes* du roi Charles XV, conté les aventures de la reine Caroline-Mathilde et de Struensee. Ce n'était pas assez pour son activité ; il a aussi voulu dire son mot sur *Pompéi*, les *Catacombes* et l'*Alhambra*. Il y a plaisir à le voir papillonner de fleur en fleur, butinant les plus belles et ne se faisant aucun scrupule de laisser de côté celles qui ne peuvent figurer avec avantage dans ses bouquets. On pourrait dire qu'il est doué d'une perpétuelle jeunesse, si c'était une recommandation aux yeux des érudits ; mais ce n'est pas d'eux qu'il a cure. Appliquant à la composition le précepte que Buffon formulait relativement au style, il s'attache surtout à ce qu'il y a de plus général. Son but est de vulgariser, et il le fait avec succès, sachant saisir partout ce qu'il y a de plus caractéristique. Dans aucune littérature, pas même dans celles du Nord, il n'existe de tableau aussi

large de l'œuvre des Normands. Après les avoir étudiés chez eux, il les suit dans leurs expéditions en Russie, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Afrique, en Italie, en Grèce, en Syrie et jusqu'en Amérique. Il ne faut regarder que l'ensemble ; il y aurait trop à dire si l'on voulait éplucher les détails. Ce serait, d'ailleurs, peu équitable ; on ne doit pas demander à l'écrivain autre chose que ce qu'il se propose de donner. On ne voit chez lui aucun appareil pour jeter de la poudre aux yeux, aucun désir de se donner un faux air de savant. C'est aux gens du monde qu'il s'adresse ; il y aura tout profit pour eux, en faisant une lecture agréable, de prendre une idée de ce qu'était le plus récent des peuples qui ont formé la nationalité française.

E. BEAUVOIS.

434. — PERRERO (Domenico). *Gli ultimi reati di Savoia del ramo primogenito*. Appendice : Replica al marchese Costa de Beauregard. Nuovi appunti e Documenti. Un vol. in-8, 232 pp. Turin, Casanova. 2 frs.
435. — *Il Rimpatrio del Valdesi del 1689 e i suoi cooperatori*. Saggio storico su Documenti inediti. Un vol. in-12, de 102 pp. Turin, Casanova, 1889. 75 c.

M. de Beauregard, souvent pris à partie par M. Perrero dans l'ouvrage dont nous avons récemment rendu compte ici même, lui a adressé une *Réponse à propos de son livre*, publiée chez Plon, mais vendue seulement hors de France. (Pourquoi ?). Perrero réplique à son tour, et le présent volume est charmant d'entrain et de verve. Il se défend d'avoir *diminué* la figure de Charles-Albert (pp. 27-38) ; il relève les erreurs et les fausses assertions de Costa au sujet du mariage de la princesse Béatrice et du duc de Modène (pp. 100-114), au sujet de Victor Emmanuel 1^{er} (pp. 114-130), de la reine Marie Thérèse ; il l'accuse d'avoir altéré la fameuse dépêche du 8 octobre 1814 (pp. 137-145), d'avoir commis au sujet des deux Marie Thérèse (la reine mère et la duchesse de Lucques) « *un famoso qui pro quo* », de s'être trop fié aux mémoires et aux documents d'archives privées, et, en somme, de n'avoir rien compris à la physionomie historique de Charles-Albert (p. 170). Les pages 177-232 sont consacrées à M. Poggi qui se plaignait d'avoir été pillé par Costa, et Perrero ne le turlupine pas moins que son prétendu plagiaire. C'est une polémique bien amusante, mais il ne faudrait pas qu'elle durât plus longtemps.

— Dans sa plaquette sur la *Glorieuse rentrée* de 1689, M. Perrero démontre au moyen de documents inédits des Archives de Turin que le ministre Arnaud doit partager avec le cap. Turrel et Josué Janavel l'honneur d'avoir conçu et dirigé l'expédition, et qu'il a tronqué le manuscrit de Reinaudin, dans son édition de 1710 pour augmenter sa propre importance. M. P. publie en appendice le texte très important des *Instructions* de Janavel aux Vaudois pour attaquer les Vallées avec les armes et des notes sur les prisons des ministres vaudois sous le règne de Victor-Amédée II.

L. G. P.

36. — Stanley, par BURDO. (Paris, Kolb, s. d., in-12).

Tout le monde n'a pas le loisir de lire et la facilité de se procurer les dix gros volumes dans lesquels Stanley a fait le récit de ses aventures ; il est cependant peu de personnes qui ne désirent savoir à quoi s'en tenir sur le compte du plus hardi des explorateurs ; l'ouvrage de M. Burdo leur donnera satisfaction ; c'est un intéressant résumé, qui décrit d'une plume alerte l'homme et les péripéties de son existence agitée. Tout en rendant justice à l'indomptable énergie du voyageur, M. B. sait voir et montrer les côtés défectueux de ses entreprises : il l'accuse d'avoir, par sa morgue et sa cruauté, aliéné à jamais les indigènes, et détruit le commencement de civilisation que Livingstone y avait apporté. Pour nous, ces reproches sont fondés. Terminons en disant que ce volume est le premier d'une série intitulée *Bibliothèque du Journal des voyages*.

H. D. DE G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ch. RAVAISSON-MOLLIEN poursuit avec persévérance et conscience sa publication des manuscrits de Léonard de Vinci. Il vient de donner les ms. G, L et M (Quantin, 420 p. 150 fr.). On trouvera dans cette livraison de remarquables dessins : une tête de cheval (G), des personnages et des représentations allégoriques (L et M). Sous le texte d'une des feuilles du ms. L, est un des premiers croquis de la Cène. Les trois mss. offrent d'ailleurs nombre de maximes, d'allégories, de facéties. G offre les parties les plus importantes du traité de la peinture et notamment l'étude du paysage ; on y remarque aussi des observations sur les yeux des animaux, les muscles, le cœur de l'homme, l'eau, la réflexion du soleil à la surface de la lune, la mesure de la vitesse des navires, le vol des oiseaux et des insectes. L présente de copieuses notes sur le vol artificiel et naturel, sur la perspective, le pelage du cheval, la fortification et les ponts. M contient aussi des calculs et des remarques mécaniques.

— M. TAMIZEY DE LARROQUE a publié tout récemment et tiré à part (Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France, XXVI, p. 121-126), une *Lettre de Peiresc à son relieur Corberan*. Ce Corberan, très habile en son métier et nommé par Gasendi « ingeniosus glutinator », reçut en 1630, comme dit M. Tamizey de Larroque, « une des plus belles lettres qui aient jamais été écrites par son maître ». Ce dernier était à la campagne et craignait le pillage de sa maison envahie par les émeutiers ; c'est alors qu'il écrivit à Corberan « une sorte de protestation où est exprimée, avec une simple et forte éloquence, l'indignation de l'homme de bien méconnu, du bon citoyen calomnié, du bibliophile menacé dans l'objet de ses plus tendres affections. »

— Nous recevons trois nouvelles brochures de M. André JOUBERT : 1° un compte-rendu du livre de M. Lair sur Fouquet ; 2° un curieux travail sur *les lanternes à Angers sous l'ancien régime*, xvii^e-xviii^e siècles (Angers, impr. Lachèse et Dolbeau, in-8°, 16 p.) ; 3° un *Rapport* inédit de deux commissaires nationaux, La Chevardière et Minier, à la Commune de Paris (Vannes, impr. Lafolye. In-8°, 8 p.). Ce *rapport*, daté de Saumur, 15 mai 1793, est un important document ; M. Joubert l'accompagne de notes instructives.

ALSACE. — Vient de paraître à Mulhouse, le *Bulletin du Musée historique* pour l'année 1889; il contient les articles suivants : X. MOSSMANN, *La sécularisation du prieuré de S. Pierre à Colmar*; E. MEININGER, *Une chronique suisse inédite du XVI^e siècle*; E. WALDNER, *Médecins et pharmaciens d'autrefois à Colmar*.

— Paraît en même temps à Colmar le XV^e *Rapport* de la Société Schœngauer, par Ed. FLEISCHHAUER; il y est question de la Madone au buisson de roses qui se trouve à l'église Saint-Martin et qu'on attribue à Schœngauer.

— On nous écrit à propos de l'article que nous avons consacré au Fischart de M. BESSON (n^o 31) : « La *Revue* trouve bien court le chapitre sur la vie de Fischart et M. Besson dit lui-même que les vieux parchemins ont opiniâtement gardé leur secret. Encore faut-il les consulter. M. SEYBOTH, dans son *Alt-Strassburg*, rapporte que Fischart logea vraisemblablement jusqu'en 1585, au n^o 39 de la rue des Grandes-Arcades. En 1599, Hans Fischer von Trier, épicier, et Elisabeth de Bensheim, achètent le coin de la rue des Dominicains (39, Grandes-Arcades), des créanciers de Jérémie Faber. Von Trier a remplacé dans l'acte von Mainz qui a été effacé. En 1532, George Kirchhoff, tuteur des enfants de Bernard Jobin et des enfants de Jean Fischart, docteur en droit, vend à Albert Ackermann, épicier, la maison d'angle de la rue des Dominicains, que le docteur Fischart avait promis de lui vendre dès 1589. De 1599 enfin, date un inventaire de la succession du docteur Fischart, dit Menzer. M. Seyboth ne désespère pas de trouver de plus amples renseignements dans les archives municipales de Strasbourg. »

ALLEMAGNE. — Livres à paraître ou qui paraissent chez Teubner, à Leipzig : KALB, *Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt*; — Philodemi volumina rhetorica, p. p. Siegfried SUDHAUS; — *Synonyma Ciceronis*, rec. et illustr. J. W. BECK; — *Gesammelte Aufsätze u. Vorträge zur deutschen Philologie und zum deutschen Unterricht*, par Rud. HILDEBRAND; — *Lexicon Petronianum*, par J. SEGEBADE; *Die griechischen Volksbeschlüsse, epigraphische Untersuchungen*, par H. SWOBODA; — *Korkyräische Studien, Beiträge zur Topographie Korkyras u. zur Erklärung des Thukydides, Xenophon und Diodoros*, par Bernhard SCHMIDT; — *Georgii Cyprii descriptio orbis romani, acc. Leonis imperatoris diatyposis genuina adhuc inedita*, p. p. H. GELZER; — *Epicteti dissertationes ab Arriano digestae*, rec. H. SCHENKL.

— L'édition de l'*Annolied* dans les « *Monumenta Germaniae* » a été confiée à M. MAR ROEDIGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 septembre 1890.

M. Siméon Luce, par une nouvelle lettre, signale à l'attention de l'Académie une brique émaillée, provenant du tombeau de Louis d'Estouteville, et qui a appartenu jadis à M. Léopold Delisle.

M. Deroche, terminant la lecture de son mémoire sur Saint-Rémy-de-Provence, expose l'histoire de cette ville pendant la dernière partie du moyen âge. Il repousse, en outre, l'opinion qui identifie Saint-Rémy avec les anciennes localités de *Glanum* et de *Freta*.

M. l'abbé Batiffol lit une note sur la chronique arabe de Sicile connue sous le nom de *Chronique* de Cambridge. Il montre que cet ouvrage n'est autre chose que l'adaptation musulmane d'une chronique grecque chrétienne, dont il a retrouvé des fragments manuscrits à la Bibliothèque nationale.

M. Ch. Grellet-Balguerie communique une étude sur l'annotation chronologique du prêtre Lucérios, inscrite sur le plus ancien manuscrit de la chronique dite de Frédégaire, à la Bibliothèque nationale. Il estime que cette annotation a été écrite au mois d'août 674, indiction II, l'an IV du règne de Dagobert II (670-680).

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat, rédigé en caractères cunéiformes, par lequel une femme cède à sa fille la nu-propriété de toute sa fortune et s'en réserve seulement l'usufruit sa vie durant. Cet acte témoigne, dit M. Oppert, de la liberté civile dont jouissaient les femmes à Babylone.

Ouvrage présenté par l'éditeur : *Le Mahāvastu, texte sanscrit*, accompagné d'introductions, etc., par E. SENART, tome II.

Séance du 19 septembre 1890.

M. Grellet-Balguerie fait une communication sur le poème du *Waltarius*, épopée latine du moyen âge relative à un prince d'Aquitaine. L'auteur de ce poème s'appelait Gérard et a dédié son œuvre à son frère, l'évêque Archambaud. On tient ordinairement cet auteur pour un Allemand. M. Grellet-Balguerie estime que c'était un moine de Saint-Benoît-sur-Loire, qui vivait au ^xe siècle et dont nous possédons d'autres œuvres en vers. Il rapporte à ce Gérard une épitaphe mutilée, conservée à Saint-Benoît-sur-Loire, et il identifie l'évêque Archambaud, à qui est dédié le *Waltarius*, avec Archambaud de Sully, archevêque de Tours vers 984. Enfin, il pense qu'un certain Tifrid, qui a mis à la fin du manuscrit du *Waltarius* conservé à Paris une souscription plaisante (*explicit liber Tifridi episcopi crassi de civitate nulla*), est le même que Tedfrid, abbé de Saint-Florentin de Bonneval vers 1010, déposé, vers 1017, par l'évêque Fulbert de Chartres.

M. Oppert lit une note sur *Un passage de Ptolémée et sa source babylonienne*. Il s'agit d'un passage où Ptolémée mentionne une éclipse de lune, observée à Babylone, l'an 7 de Cambyse ou 225 de Nabonassar, dans la nuit du 17 au 18 du mois égyptien de Pamenoth, une heure avant minuit. Ce renseignement, ainsi que les autres du même genre qui se trouvent dans Ptolémée, avait été emprunté par lui à Hipparque, et celui-ci avait eu à sa disposition des textes chaldéens qu'il s'était fait expliquer. En ce qui concerne l'éclipse en question, le texte cunéiforme consulté par Hipparque a été retrouvé et vient d'être publié par le P. Strassmaier (*Babylonische Texte*, inscriptions de Cambyse, n° 400). Il y est dit que la lune fut éclipsée le 14 Thammuz de l'an 7 de Cambyse, 3 heures et 1/2 après la tombée de la nuit. Cette date et celle que donne Ptolémée répondent au 16 juillet 523, selon le calendrier julien. On peut tirer de là une fixation plus précise pour certaines dates de la chronologie perse. Il en résulte, en effet, dit M. Oppert, que la mort du faux Smerdis et l'avènement de Darius doivent être placés en octobre 521, et l'avènement de Xerxès postérieurement au mois de septembre 485.

Ouvrage présenté par M. Bréal : DUVAU (Louis), *Ciste de Préneste* (extrait des *Mélanges* de l'Ecole française de Rome).

Julien HAVET.

Séance du 26 septembre 1890.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire *Sur trois statues cachées par les anciens*.

Trois des plus belles statues de l'antiquité païenne, aujourd'hui conservées dans nos musées, ont été découvertes dans des réduits obscurs où les anciens les avaient cachées : la Vénus du Capitole, dans un mur du quartier de Suburra ; la Vénus de Milo dans un caveau étroit, au coin d'un rempart ; le colosse d'Hercule en bronze doré, dit l'Hercule Mastai, que renfermait, à 8 mètres sous terre, une petite fosse murée et construite avec beaucoup de soin.

Ce ne sont pas là des hasards. Des textes, cités par M. Le Blant, prouvent que les idoles furent ainsi cachées à dessein, au moment du triomphe du christianisme, par les païens qui voulaient les sauver d'une destruction à peu près certaine. Ces dévots de la vieille religion mettaient d'autant plus de zèle à préserver les images de leurs dieux, qu'ils pensaient que la victoire du christianisme était éphémère et que l'ancien culte serait bientôt rétabli. Une prédiction, répandue parmi eux, affirmait que le règne du christianisme ne durerait que 365 ans. De toutes parts, on s'appliqua donc à dissimuler les idoles, et les chrétiens virent là l'accomplissement d'une prophétie d'Isaïe : *Abcondent Deos suos in speluncis et cavernis petri rum, neque ibi celabunt eos*. Souvent, conformément à ces derniers mots, les cachettes furent découvertes et les images furent, tantôt détruites, tantôt simplement « désaffectées » et utilisées, comme de simples objets d'art, pour la décoration des édifices publics.

M. Michel Bréal lit une étude sur la prononciation du c en latin. La plupart des linguistes admettent que le c, dans la langue latine, a conservé jusqu'à la fin de l'antiquité, même devant les voyelles e ou i, la prononciation du k. M. Bréal conteste cette assertion. Il indique diverses raisons de croire que, de très bonne heure, la

prononciation du *c* devant l'*e* ou l'*i* se modifia et que cette lettre prit, dans cette position, un son intermédiaire entre le *k* et le *ci* italien.

M. Deloche rappelle que, dans un mémoire lu à l'Académie, il a étudié un vase gaulois du temps de Justinien, qui porte une inscription où le mot *officina* est écrit OFIKINA.

M. Bréal incline à voir, dans l'exemple cité par M. Deloche, une simple faute de gravure. Au temps de Justinien, la syllabe *ci* ne se prononçait certainement plus comme *ki*.

M. Grellet-Balguerrie communique une note sur l'emploi de l'ère chrétienne en France au vii^e siècle. Il combat l'opinion commune, selon laquelle l'ère chrétienne ne fut d'un usage habituel qu'à partir de la seconde moitié du viii^e siècle, et il soutient qu'on rencontre, dès le siècle précédent, de nombreux exemples de cette façon de dater. Le plus ancien de ces exemples serait de 632, sous le règne de Dagobert I^{er}.

M. Oppert, continuant sa lecture sur l'interprétation des données chronologiques contenues dans les tablettes babyloniennes, critique la traduction proposée par le P. Epping, au sujet de certains tableaux d'observations lunaires. Là où le savant jésuite a voulu voir des indications de degrés, M. Oppert ne reconnaît que des chiffres d'heures, et il montre que ces chiffres sont en accord exact avec les constatations des astronomes.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1^o OMONT (Henri), *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des villes hanséatiques, Hambourg, Brême et Lubeck* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*); 2^o LE MÊME, *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque nationale* (extrait de la *Revue celtique*); 3^o LE MÊME, *Inventaire sommaire des manuscrits de la collection Renaudot, conservée à la Bibliothèque nationale* (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*); 4^o DOUAI (le chanoine C.), *les Manuscrits du château de Merville*; — par M. Siméon Luce : MARIN (Paul), *Jeanne Darc tacticien et stratège*, tome IV.

Julien HAVET.

Séance du 3 octobre 1890.

M. Léopold Delisle donne lecture d'un mémoire sur les traductions françaises de l'ouvrage de Pétrarque : *Remèdes de l'une et l'autre Fortune*. Il distingue deux traductions : l'une, exécutée pour Charles V, vers 1378, imprimée en 1524, et attribuée à tort par les bibliographes modernes à Nicole Oresme, est de Jean Daudin, chanoine de la Sainte-Chapelle; l'autre fut faite en 1503, pour Louis XII, par un auteur dont le nom n'est pas connu.

M. Hamy signale les fouilles dirigées par M. le Dr Verneau, du Muséum d'histoire naturelle, sur le territoire de la commune des Mureaux, près Meulan (Seine-et-Oise). On a mis au jour une allée couverte, comprenant une chambre sépulcrale et un vestibule, et renfermant de nombreux squelettes accroupis, accompagnés de divers objets en os, en silex, etc. Les enfants étaient inhumés à part, contre une des parois du monument. Les matériaux employés sont gigantesques; la chambre sépulcrale mesure 9 mètres de longueur, 1 m. 60 à 2 m. 10 de largeur et 1 m. 55 à 1 m. 60 de hauteur. — L'entrée de la galerie a été en partie démolie lors de la construction d'une voie romaine, qui passe immédiatement au-dessus du vestibule d'entrée du monument. Ce fait suffirait à démontrer, s'il en était encore besoin, l'antiquité relative des deux ordres de construction. — On a rencontré, aux environs, diverses antiquités de l'époque romaine, notamment un petit édifice carré, couvert de peintures, où l'on distinguait encore, entre autres figures, une sorte de phénix polychrome.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la ville de Saint-Remi-de-Provence.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce qu'en vertu d'une décision prise par l'assemblée générale des cinq académies, un même ouvrage ne pourra désormais être présenté à la fois à plusieurs concours de l'Institut.

M. Louis Batifoll communique une étude sur la magistrature du prévôt des marchands, à Paris, à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e siècle. Il expose que, sous le règne de Charles VI, la municipalité parisienne et toutes les libertés de la ville furent supprimées par l'autorité royale. Pendant plus de vingt ans, de 1339 à 1412, les fonctions du prévôt des marchands furent exercées par un commissaire ou délégué du gouvernement, une sorte de vice-prévôt. Les Parisiens, cependant, conservèrent l'habitude de considérer le prévôt des marchands comme le véritable chef du peuple de Paris.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : GASTÉ (Armand), *la Jeunesse de Malherbe, documents et vers inédits*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Géant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE

Ouvrage contenant 64 cartes en couleur

Accompagnées d'un texte géographique, statistique et ethnographique
et d'un grand nombre de cartes de détail

Par F. SCHRADER

Directeur des travaux cartographiques de la Librairie Hachette et C^{ie}

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel de génie au service
géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur-chef du service de la carte de France
et de la statistique graphique au Ministère
de l'Intérieur.

Un volume in-folio, relié. 25 fr.

LE MÊME ATLAS DIVISÉ PAR CLASSES

CLASSE DE QUATRIÈME

Un volume in-folio, cartonné, contenant 16 cartes. Prix. . . 7 fr.

LISTE DES CARTES

- | | | |
|----------------------------|--|------------------------------|
| 1 } 8 Hémisphères. | 6 Amérique du Nord physique | 11 Mexique. |
| 2 } — — — — — | 7 — — — — — politique. | 12 Antilles et Amérique Cen- |
| 3 Planisphère physique. | 8 Canada. | trale. |
| 4 — — — — — hypsométrique. | 9 États-Unis. | 13 Amérique du Sud physique. |
| 5 — — — — — politique. | 10 — — — — — parties E. et O. développées. | 14 — — — — — politique. |
| | | 15 } Amérique du Sud en deux |
| | | 16 } feuilles. |

CLASSE DE TROISIÈME

Un volume in-folio, cartonné, contenant 19 cartes. Prix. 7 fr. 50

LISTE DES CARTES

- | | | |
|------------------------|----------------------------|-----------------------------|
| 1 Asie physique. | 8 Indo-Chine. | 14 } Afrique en 3 feuilles. |
| 2 — — — — — politique. | 9 Archipel malais. | 15 } — — — — — |
| 3 Empire Russe. | 10 Empire Chinois. | 16 } — — — — — |
| 4 Arménie, Caucase. | 11 Japon, Chine orientale. | 17 Océanie. |
| 5 Asie Mineure. | 12 Afrique physique. | 18 Australie. |
| 6 Perse. | 13 — — — — — politique. | 19 Australasie. |
| 7 Hindoustan. | | |

CLASSE DE SECONDE

Un volume in-folio, cartonné, contenant 18 cartes. Prix. 7 fr. 50

LISTE DES CARTES

- | | | |
|---------------------------|------------------------|-----------------------------|
| 1 Europe physique. | 7 Alpes. | 13 Balkans. |
| 2 — — — — — hypsométrique | 8 Italie. | 14 Grèce. |
| 3 — — — — — politique. | 9 Espagne et Portugal. | 15 Méditerranée. |
| 4 Îles Britanniques. | 10 Allemagne. | 16 Suède-Norvège, Danemark. |
| 5 Belgique et Pays-Bas. | 11 Europe centrale. | 17 Russie d'Europe. |
| 6 Suisse. | 12 Autriche-Hongrie. | 18 Russie occidentale. |

CLASSE DE RHÉTORIQUE

Un volume in-folio, contenant 11 cartes. Prix. . . . 5 fr.

LISTE DES CARTES

- | | | |
|------------------------------|----------------------------------|----------------------------------|
| 1 France muette. | 4 France politique et adminis- | 7 } France politique et adminis- |
| 2 — — — — — physique. | trative en 1 feuille. | 8 } nistrative en 4 feuilles. |
| 3 — — — — — hypsométrique et | 5 } France politique et adminis- | 9 Algérie-Tunisie |
| géologique. | trative en 4 feuilles. | 10 Colonies françaises. |
| | | 11 — — — — — |

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

COURS COMPLET
D'HISTOIRE DE FRANCE

A L'USAGE DES LYCÉES ET COLLÈGES

Par M. Victor DURUY

Ancien Ministre de l'Instruction publique
Membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences morales et politiques
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION, COMPLÈTE ET REMANIÉE CONFORMÉMENT AUX PROGRAMMES DU 28 JANVIER 1890

SOUS LA DIRECTION DE

M. E. LAVISSE

Professeur à la Faculté des lettres de Paris

3 volumes in-16, avec gravures et cartes, cartonnage toile

Histoire de l'Europe et de la France, jusqu'en 1270, Classe de Troisième,
par M. L'armentier, professeur au Lycée de Troyes, 1 vol... 4 f. 50

Histoire de l'Europe et de la France, de 1270 à 1610, Classe de Seconde,
par M. Mariéjol, chargé de cours à la Faculté des lettres de Dijon, 1 vol... 5 fr.

Histoire de l'Europe et de la France, de 1610 à 1789, Classe de Rhétorique,
par M. Lacour Gayet, docteur ès lettres, professeur au Lycée Saint-Louis, 1 vol... 5 fr.

LECTURES HISTORIQUES

RÉDIGÉES CONFORMÉMENT AU PROGRAMME DU 28 JANVIER 1890

A L'USAGE DES LYCÉES ET COLLÈGES

6 volumes in-16, illustrés de nombreuses gravures, cartonnage toile.

Histoire ancienne (Egypte, Assyrie), à l'usage de la classe de Sixième, par M. G. Maspero, membre de l'Institut, professeur au collège de France, 1 vol. in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile... 5 fr.

Histoire grecque (Vie privée et vie publique des Grecs), à l'usage de la classe de Cinquième, par M. P. Guiraud, maître de conférences à l'École normale supérieure, 1 vol. in-16 illustré de nombreuses gravures d'après les monuments, cartonnage toile... 5 fr.

Histoire romaine (Vie privée et vie publique des Romains), à l'usage de la classe de Quatrième, par M. P. Guiraud, maître de conférences à l'École normale supérieure, 1 vol. in-16, illustré de nombreuses gravures d'après les documents, cartonnage toile... » »

Histoire du moyen âge, à l'usage de la classe de Troisième, par M. Ch.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures d'après les monuments, cartonnage toile... 5 fr.

Histoire du moyen âge et des temps modernes, à l'usage de la classe de Seconde, par M. Mariéjol, chargé de cours à la Faculté des lettres de Dijon, 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile... » »

Histoire des temps modernes, à l'usage de la classe de Rhétorique, par M. Lacour-Gayet, docteur ès lettres, professeur au Lycée Saint-Louis, 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile... » »

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

Instructions adressées par le Comité des Travaux historiques et scientifiques
aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique.

- I. Littérature latine et Histoire du moyen âge**, par Léopold DELISLE, membre de l'Institut. In-8, avec une planche en héliogravure. 3 fr. 50
- II. L'Épigraphie chrétienne en Gaule** et dans l'Afrique romaine, par M. Edmond LE BLANT, membre de l'Institut. In-8, avec 5 planches en héliogravure. 4 fr.

ALEX. MAX. DE ZOGHEB

L'Égypte ancienne. Aperçus sur son histoire, ses mœurs et sa religion. Ouvrage illustré de 61 dessins. Un volume in-8. . . 5 fr.

H. DE GRAMMONT

Correspondance des Consuls d'Alger (1690-1742). Un volume in-8. 6 fr.

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

TABLE GÉNÉRALE

COMPRENANT LES TROIS SÉRIES JUSQU'AU TOME XV INCLUS

Un volume in-8. 9 fr.

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 5, septembre-octobre : GAIPOZ, L'opération d'Esculape. — *id.*, Echos de la littér. antique au moyen âge. — TUCHMANN, Les fascinateurs, moyens d'acquérir le pouvoir de fascination (suite). — H. G. Le solarisme boulangiste. — Israel LÉVI, La légende d'Alexandre dans le Talmud. — *Bibliogr.* : KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslawen (louable). — CURTIN, Myths and folk-lore of Ireland. — MEYRAC, Trad. cont. lég. et contes des Ardennes (trop long). — AURICOSTE DE LAZARQUE, Cuisine messine (plein d'originalités et d'excellentes recettes). — La mythologie lithuanienne et M. Veckenstedt (étude considérable de M. Karłowicz qui démontre les « bévues » de M. Veckenstedt, sa « rare ignorance », sa « témérité insolite » — il invente tout bonnement la mythologie lithuanienne).

Revue d'Alsace, II^e fasc. (avril mai-juin) : SAHLER, La coopération au pays de Montbéliard et ses rapports avec la question sociale. — Ch. PFISTER, Les mss. allemands de la Bibliothèque nat. relatifs à l'hist. d'Alsace (suite). — BENOIT, Jean Vivant, évêque de Paris, suffragant de Strasbourg, 1730-1739. — LIBLIN, Ancien nécrol. de l'église de Strasbourg, tiré des mss. de Grandidier 1181-1293. — BERDELLÉ, Poésies de Ch. Boese en dialecte alsacien (suite).

III^e fasc. (juillet-août-septembre) : R. REUSS, L'Alsace pendant la Révol. fr. (corresp. offic. de Schwendt.). — PFISTER, Les mss. allemands de la Bibl. nat. (suite). — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans, matériaux tirés des archives de Colmar, 13 juillet-26 août 1647. — LIBLIN, La dynastie colmarienne des Haussmann. — WALTZ, Mémoires de P. H. J. Chauffour dit le syndic (suite). — Chroniques centenaires de la Haute-Alsace.

La Révolution française, 14 sept. : CHAMPION, Bailliages et sénéchaussées de 1789 et leurs cahiers. — VIGUIER, L'encadrement des biens et droits féodaux en Provence. — VIDAL, Mission polit. de Cassanyes dans le Mont-Blanc. — ROBQUET, Corresp. de Bailly et de Necker. — *Chron.* et *bibl.* ROBQUET, Le personnel municipal de Paris. — MAUGRAS, Journal d'un étudiant. — Une lettre de Cam. Desmoulins.

Revue de Belgique, 15 août : ROMBERG, Les lettres missives, étude de propriété littéraire. — X. de REUL, Une leçon de géologie. — ERRERA, La respiration des plantes. — De LOMBAY, Au Sinaï, souvenirs de voyage, I.

— 15 sept. : VERCAMER, La Vendée belge. — DE LOMBAY, Au Sinaï, (fin). — GITTÉE, L'étude du folklore en Flandre. — POTVIN, La participation aux bénéfices.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXIII, 5^e livraison : KEELHOFF, note sur un passage de César, B. G., l. 4. c. VII, XIV. — MAGNETTE, L'instruction publique à la République argentine. — *Comptes rendus* : MULLER et DIEGERICK, Doc. conc. les relat. entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1583, Tome II, Troubles des Malcontents et des Gantois 1578-1579 (très important). — PIRARD, Choix de fables d'Esopé. — FREUND, Wander. auf klassischem Boden, die griech. Ruhmesstätten (trop hâtif). — CHOT, Grammaire française (simple et clair). — SOCIN, Schriftspr. u. Dialekte im Deutschen nach Zeugn. alter u. neuer Zeit (matériaux abondants). — BANGERT, Die Tiere im altfr. Epos (travail surtout lexicographique et plein de références très précieuses).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 20 octobre —

1890

Sommaire : 437. La science la robe au vent. — 438. ETHÉ, Catalogue des manuscrits persans de la Bodléienne. — 439. SPANHOGUE, Corrections à Cicéron. — 440. REICH, Institutions gréco-romaines. — 441. CASTELLI, Histoire des Israélites. — 442. VERNES, Précis d'histoire. — 443. Journal de la Société finno-ougrienne. — 444. GASQUET, Etudes byzantines. — 445. ZELLER, Histoire d'Allemagne, VI. — 446-447. De MARSY, La fausse Jeanne d'Arc; Pierre Cauchon. — 448. FOURNEL, Les hommes du 14 juillet. — 449. BERTHELÉ, Les arts en Poitou. — 450. LECQY DE LA MARCHE, Les sceaux. — 451. Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris, monuments civils, II. — 452. TRIGER, Eugène Hucher. — 453. PETROZ, La peinture au musée du Louvre. — 454. WOLFRAM, Une statuette de Charlemagne. — 455. BOYER, Les enceintes de Bourges. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

437. — **La Science la Robe au Vent.** Promenades buissonnières en cinq parties. Souvenirs du VIII^e Congrès international des Orientalistes Stockholm-Christiania, 1889, en prose, en vers et en latin, par l'original du portrait. Frontispice. — Leiden, E. J. Brill, 1890, petit in-8, pp. VIII-88 + 12 p. de musique. 4 francs.

Je transcris *in extenso* le titre de ce joli volume parce qu'il indique la nature de l'aimable fantaisie que vient de nous donner M. Olivier Beauregard sous le voile de l'anonyme. Malgré quelques notes scientifiques, cette publication n'est pas justiciable de la grave *Revue critique*. Les Français qui sont allés au Congrès des orientalistes en Suède et en Norvège l'année dernière, se rappellent le vieillard alerte, qui par sa gaieté et son entrain a grandement contribué à abrégé de longues heures de route; il veut évidemment, aujourd'hui, laisser à ses anciens compagnons de voyage un *keepsake* rappelant d'agréables heures passées ensemble. Nous le remercions de tout cœur.

Henri CORDIER.

438. — **Catalogue of the Persian, Turkish, Hindûstânî, and Pushtû Manuscripts in the Bodleian Library**, begun by Professor Ed. SACHAU, Ph. D. of the University of Berlin, continued, completed and edited by Hermann ETHÉ, Ph. D., Hon. M. A. Part I, The Persian manuscripts. Oxford, at the Clarendon Press, 1889, 1 vol. in-4, XII-1150 pages.

Le catalogue des manuscrits persans de la Bodléienne fait un digne pendant à celui du British Museum. Les deux collections sont à peu près aussi considérables : celle du Museum compte, ou du moins comptait, quand l'impression du catalogue fut achevée (1883), deux mille cinq cent trente-six manuscrits; celle de Bodley en compte deux mille trente-

huit. La rédaction de l'un et l'autre catalogue a été confiée aux deux savants d'Europe qui possèdent le mieux cette vaste littérature, pour l'un au Dr Rieu, pour l'autre au Dr Ethé.

M. Ethé a été chargé de rédiger le catalogue des manuscrits persans, turcs, hindûstânîs et pushtûs de la Bodléienne. Le présent volume comprend le catalogue persan : le second volume décrira les manuscrits turcs, hindûstânîs et pushtûs et comprendra les divers index et l'histoire des diverses collections qui ont contribué à former le trésor oriental de la Bodléienne. Le catalogue avait été commencé par le Dr Sachau qui avait rédigé la partie relative au fond Ouseley et aux manuscrits Zoroastriens (lesquels appartiennent pour la plus grande partie au fonds Ouseley). Mais M. Sachau quitta Oxford vers 1872 pour aller professer à Vienne, et M. Ethé, professeur de langues orientales à l'Université de Galles (collège d'Aberyswith), a repris son œuvre. Après près de quinze ans de travail, il vient de la terminer.

L'œuvre de M. Ethé diffère essentiellement de celle de M. Rieu. Ce qui fait le *charme* particulier du catalogue du British Museum, c'est qu'il constitue en même temps comme une histoire de la littérature persane. M. Rieu a réuni sur chaque auteur tous les détails historiques et littéraires essentiels, de sorte qu'en attendant l'histoire de la littérature persane que nous promet M. Ethé, le catalogue de M. Rieu peut y suppléer dans une certaine mesure. M. Ethé, écrivant après M. Rieu, n'avait pas à refaire l'œuvre de son prédécesseur et s'est contenté d'y renvoyer. Il s'est strictement renfermé dans l'analyse des manuscrits, se bornant à donner le nom et la date de l'auteur, la date de la composition de l'ouvrage et celle du manuscrit : pour toutes les questions d'histoire littéraire, il renvoie aux travaux qui peuvent exister sur le sujet et dont il donne une bibliographie très complète. Même quand il s'agit d'œuvres inconnues avant lui et sur lesquelles il a apporté des lumières nouvelles, il se contente de renvoyer à ses mémoires sans en donner le résumé. Dans quelques cas rares seulement il s'écarte de cette règle ; par exemple, dans la description du n° 1422, qui contient tant de traités philosophiques intéressants, entre autres une traduction du Περὶ Ψυχῆς d'Aristote, qu'il attribue à Avicenne, et un commentaire sur un apocryphe philosophique, le *risâlai zûra* de Zoroastre, qu'il attribue à un contemporain zoroastrien d'Ibn Sinâ ; dans la description du n° 97 (Chronique universelle écrite sous Humâyûn), ou dans la description du n° 1576 le *Dhakhîrahi Khwârizmshâhi*, la première encyclopédie médicale de la Perse, rédigée au commencement du XII^e siècle. Nous nous tromperons peu sans doute en attribuant à M. Sachau les articles de ce genre, qui la plupart d'ailleurs se rapportent au fond Ouseley ; mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter que M. Ethé n'ait pas suivi ce modèle. Dans les 1,146 pages de ce catalogue, il ne sort du style d'inventaire que dans deux occasions : une fois pour décerner l'épithète d'inimitable au poème de Firdousi, sur qui

pourtant ses recherches ont amassé tant de faits nouveaux qui auraient intéressé le lecteur, et une autre fois pour défendre contre le catalogue du British Museum la respectabilité d'un poème mystique de Hilâli traduit par M. Ethé (le *Shâh u Gadâ*). Mais il faut accepter l'œuvre de M. Ethé telle qu'il l'a conçue, et en ce sens elle est le modèle du genre. Il nous dédommagera dans son Histoire de la littérature persane.

Un catalogue ainsi conçu prête peu à l'analyse. Il y aurait à mettre en lumière les raretés de cette collection : mais M. Ethé le fera mieux que personne dans l'introduction de son second volume, ayant eu au cours de son travail à passer en revue en détail les richesses des grandes collections d'Europe, déjà cataloguées, et à part celle de Paris, qui le sera bientôt, la plupart le sont déjà. Bientôt il sera possible de faire un catalogue des catalogues et de dresser un index général de la littérature manuscrite de la Perse en Europe. Si jamais un nouveau congrès des Orientalistes se réunit, il devrait bien prendre des mesures pour amener la rédaction d'un index international de ce genre pour les divers départements de l'orientalisme : ce serait après tout le moyen de rendre utile cette institution étrange.

Voici quelques notes prises au courant de la plume.

N° 16 *Tabaqât i Nâsiri* ; on s'étonne que dans la bibliographie M. Ethé, qui mentionne les fragments traduits par Elliot dans son Histoire de l'Inde, ne mentionne pas la traduction complète bien connue du colonel Raverty, 2 vol. 1881.

N° 33. Premier volume du *Ta' rîkh* de Hâfiz Abrû, une des raretés de la collection.

N° 153. *Zafar-nâma* de Sharaf-aldin ; histoire de Tamerlan ; ajouter à la Bibliographie l'édition de la Bibliotheca Indica, 1887 et suite.

N° 221. *Tûzuki Jahângîrî*, Mémoires de Jahângîr ; une édition a été publiée par Sayyid Ahmed, le chef du parti libéral musulman, à 'Alîgarh, 1864.

N° 384, p. 286 : le texte complet de Minocihri a paru depuis, avec traduction et commentaire par M. Kazimirski, Paris, 1887.

N° 493. *Shâh Nâma*. Signalons ici, à propos de l'importance spéciale que semble accorder M. E. à la préface dite de Bâisunghar, une erreur traditionnelle, réfutée il y a plus de soixante ans par M. de Sacy et qui s'est pourtant perpétuée jusqu'à présent et forme un des dogmes de la critique du *Shâh Nâma*. La source principale pour l'histoire de la transmission des éléments épiques en Perse jusqu'à Firdousi est une préface du *Shâh Nâma* écrite par le prince Bâisunghar Khân, petit-fils de Timûr en 829 (1426). Il est admis que les exemplaires qui ont cette préface représenteraient une édition faite sur les ordres de Bâisunghar, laquelle d'ailleurs aurait fait disparaître les anciennes versions, car ni les ressemblances ni les différences des exemplaires existants ne permettent d'établir des familles. De là la valeur particulière — antiquité à part — prêtée aux manuscrits antérieurs à 1426 ; on salua avec joie en 1885 la décou-

verte à Téhéran du Zafar Nâma de Hamdulla Mustaufi qui porte sur les marges une recension complète de Firdousi de 735 (1334), c'est-à-dire antérieure d'un siècle à Bâisunghar. Cette division des manuscrits en deux classes, manuscrits antérieurs à 1426, manuscrits postérieurs à 1426, acceptée par M. Rieu même comme un fait reconnu, repose exclusivement sur deux lignes malheureuses de Macan dans sa Préface à son édition du Shâh Nâma : « La première tentative publique pour corriger « le texte du Shâh Nâma, dit-il, fut faite par ordre de Bâisunghar Khân, « petit-fils de Timûr... L'éditeur, dans sa préface, dit que Bâisunghar « Khân prenait grand plaisir à lire le Shâh Nâmâ, mais qu'il trouva le « tout si corrompu et si plein d'erreurs de toutes sortes qu'il fit collation-
 « ner tous les exemplaires de sa bibliothèque et en écrire un correct »
 « (he directed all the copies in his library to be collated, and a correct « one written). » Macan ne donne pas le passage de la préface relatif à cette prétendue recension et ses successeurs n'ayant pas eu recours au texte original ou l'ayant lu d'un œil prévenu, ont accepté sa donnée de confiance. M. Mohl parle de cette recension de Bâisunghar sans citer l'autorité, se référant sans doute à Macan. La chose était pourtant assez importante pour qu'elle valût la peine d'être vérifiée. Cinq ans avant la publication du premier volume du Shâh Nâma, le maître de M. Mohl, Sylvestre de Sacy, ayant à parler de l'édition et de la préface de Macan, se reportait au texte de la préface de Bâisunghar et constatait que Macan avait transporté et appliqué les idées et les procédés de la critique européenne à une simple revision d'un genre fort différent. La préface dit que Bâisunghar s'occupait de temps à autre de la lecture du Shâh Nâma, mais « quoiqu'il y eût dans la Bibliothèque royale plusieurs exemplaires « du Shâh Nâmeh, il n'y en avait cependant aucun qui satisfît le naturel « délicat et le goût fin de ce roi fils de roi... Un ordre émana donc de la « volonté royale pour que, de plusieurs exemplaires en ayant corrigé un, « on le décorât ¹ d'une écriture semblable à une chaîne formée d'anneaux « de couleur de musc, enlacés ensemble, et qui, cependant, coulât avec « aisance comme un ruisseau d'eau courante. Le même ordre comman-
 « dait que dans la préface on racontât de quelle manière a été composé « le *Bâsitân Nâmeh* qui est la source du Shâh Nâmeh ² ». Bâisunghar fait corriger les fautes d'un exemplaire de sa collection et en fait prendre une copie calligraphique. Il y a loin de là, comme on voit, à une collection de manuscrits et à une recension critique. Nous avons cru utile de profiter de l'occasion pour relever un exemple curieux de la façon dont la convention scientifique perpétue des erreurs que l'à peu près du premier instant a créées et que la plus haute autorité ne peut déraciner.

1. A partir d'ici jusqu'à la fin de la phrase le texte est une citation en vers. Il est probable que la préface de nos manuscrits n'est point la préface même de l'exemplaire de Bâisunghar, que celle-ci était en vers et que la nôtre en est une rédaction en prose postérieure.

2. *Journal des Savants*, 1833, p. 39.

N° 511. *Barzû Nâma*. Il existe un *refacimento* gujerati du Barzû nâma en seize volumes, publié à Bombay par l'imprimerie du Samâcâr. Toute l'épopée persane a d'ailleurs produit une bibliothèque bleue gujeratie qu'il ne faudra pas négliger dans une histoire complète de l'épopée. Ces traductions, que des lecteurs publics lisaient au public réuni en cercle sur l'Esplanade, au bord de la mer, il y a quarante ans encore, sont relativement anciennes.

N° 646. *Jalâl-aldîn Rûmî*, Mathnawî. Aux éditions citées ajouter la meilleure de toutes, celle de Muhammad Tâhir Mustaufi (Téhéran, H. 1299), accompagnée d'un index alphabétique des commencements de vers qui permet de retrouver n'importe quel vers de l'immense poème.

N° 753. *Amîr Khosrau*. Noter l'édition du *Divân 'Ansari* (choix des Quatre Divâns), Lucknau, 1874.

Parmi les raretés de la Bodléienne, signalons le premier volume du *Ta'rikh de Hâfiẓ* Abrû, le grand historien et géographe des Timurides, une des principales autorités de Mirkhond (n° 33), le *Ta'rikh-i Alfî* ou annales du Millenium qui suit la mort de Mahomet, écrit sur l'ordre d'Akbar et importantes par la détermination précise des dates (n° 99); la correspondance diplomatique de Shâh 'Abbâs et de Jahângîr sur les affaires de Qandahâr en 1621 (n° 255); et surtout les *tadhkira* de poètes, d'où M. Ethé a tiré tant de renseignements inédits sur les premières périodes de la poésie persane et qui ont permis de refaire l'histoire de ses origines. Si la Bodléienne n'a pas le *tadhkira* de Muhammad 'Aufi, le plus ancien et le plus précieux de tous, elle a le *Butkhâna* avec des citations de cent quinze poètes, la plupart anciens (cf. le n° 1094); le *Mirât al Khayâl*, avec cent trente-six biographies de poètes; le second volume de la *Safina* avec huit cent dix biographies; l'Anthologie de Muhammad 'Alikhân avec des spécimens de sept cent cinquante-cinq poètes; le colossal dictionnaire biographique d'Ahmad 'Alikhân Hâshîmî (H. 1218 = 1803), le *Makhzan al ghavâ'ib*, qui contient trois mille cent quarante-huit biographies. Pour chacun de ses ouvrages, le catalogue donne la liste complète des poètes cités : la liste du *Makhzan* occupe soixante-dix colonnes. Il n'est guère, comme on voit, de poète ou de poèteureau, sur lequel on ne soit à peu près sûr de trouver rapidement quelque renseignement dans la collection de la Bodléienne.

La collection zoroastrienne est sans grande importance : mais cette année y a ajouté deux joyaux, donnés par le Dastur Jamaspji. Elle possède un manuscrit d'intérêt historique, le premier manuscrit zend qui soit venu en Europe, dont un feuillet reproduit en fac-similé décida la vocation d'Anquetil, et qu'à son retour de Bombay il trouva à Oxford attaché avec une chaîne à la réserve. C'est un Vendidad Sadé copié en 1650 et donné à la Bodléienne en 1718 par un marchand de Surate nommé Boucher (le Bouchier d'Anquetil) ¹.

James DARMESTETER.

1. Le manuscrit porte : « Donum Dni Geo. Boucher Mercat. in Surat, in usum Biblioth. Bodleianae apud Oxonienses. Anno Domini 1718 ». De *Boucher Anque-*

439. — Em. SPANHOGUE. *Emendationes Tullianæ Miscellæ*. Leyde, Brill; Louvain, Peeters, 1890. Præf. v-vii, p. 1-66, in-8.

Virtuosités critiques d'un professeur d'Anvers. Les patients auxquels elles sont appliquées, sont, outre Cicéron à peu près dans tous ses ouvrages, quelques prosateurs grecs, quelques prosateurs latins et Horace. Beaucoup d'audace et aussi beaucoup de sagacité dépensée souvent mal à propos et en pure perte. Il n'est que trop clair que l'auteur n'a eu plus d'une fois sous la main que des secours insuffisants¹.

L'idéal de M. Spanhogue serait d'avoir donné ne fût-ce qu'une bonne correction sur vingt. J'en ai lu beaucoup, hélas! combien en est-il de bonnes?

Ém. THOMAS.

440. — Emil REICH. D. J. *Graeco-Roman Institutions from anti-evolutionist points of view*. Oxford, Parker, 100 p. in-8.

Pourquoi les Romains ont-ils été, de tous les peuples, les seuls qui aient fait du droit civil une science véritable, rigide dans ses principes, souple mais toujours conséquente dans ses applications, fixée par le *jus strictum*, mais gardant comme instrument d'expérimentation et de progrès l'Édit du préteur avec ses *actiones in factum conceptae*? Dire qu'ils avaient pour le droit des aptitudes spéciales, c'est répondre à la question par la question; c'est aussi rendre à peu près inexplicable le contraste que nous offre la perfection de leur droit civil et l'incohérence, l'insuffisance de leur droit criminel.

M. Reich affirme hardiment que cette *vera causa* tant cherchée est l'institution de l'*infamia* ou privation à perpétuité du droit de suffrage et de l'éligibilité, infligée à la suite de procès en matière civile (p. 21). La menace perpétuelle de l'infamie a obligé les Romains à recourir aux lumières de « jurisprudents » qui ont, des siècles durant, cherché et trouvé les moyens de tourner la loi sans la violer. De là ce développement parallèle des deux aspects du droit, strict et formaliste avec la loi, accommodant et soucieux de l'équité naturelle quand il procède de l'*imperium* du préteur. De là, en un mot, la supériorité du droit civil romain sur tous les autres.

Cette explication surprend à première vue, et les objections ne manquent pas. Pourquoi l'*ἀτιμία* n'a-t-elle pas produit les mêmes effets à Athènes? Parce que, répond M. R. (p. 29-30), l'*ἀτιμία*, d'ailleurs très différente de l'*infamia*, graduée, révocable, est infligée par la juridiction criminelle, et non par la juridiction civile. A Rome, au contraire, le

til a fait *Bourchier*; mais le premier *r* a été rayé sur le manuscrit; reste donc *Bowcher* que le catalogue transcrit *Bowcher*, tant il est difficile d'arriver à l'accord même sur un fait aussi simple en apparence que la détermination d'un nom propre moderne.

1. Pour Cicéron, Klotz, et dans les lettres, Nobbe.

droit criminel est, sous ce rapport, plus indulgent que la loi civile, dans laquelle il a infusé son esprit. Soit. Mais, en consultant les textes, on voit que les actions civiles entraînant l'*infamia* visent toujours des actes entachés de dol, de fraude, de parjure, ou de véritables vols; si bien qu'en définitive, l'*infamia* ne relève pas du droit civil proprement dit, mais de cette partie du droit criminel qu'une classification rudimentaire n'a pas dégagée à temps du droit civil. M. R. prévient l'objection en déclarant (p. 24) que les textes ne disent pas tout, et que « toute action civile pouvait infliger l'*infamia*, aussi bien que l'exécution de n'importe quel jugement civil ». Il n'accorde aux textes qu'une valeur relative et a beaucoup plus de confiance dans l'induction, qui le mène tout droit, non pas, pense-t-il, à l'hypothèse, mais à la certitude historique. Rome était un État timocratique; or, l'histoire démontre que les timocraties sont bien vite emportées par un fléau qu'elles ont elles-mêmes déchaîné, l'envie d'acquérir, la préoccupation exclusive de la richesse. Puisque Rome a prospéré, c'est qu'elle a su trouver un frein à cet appétit désordonné, et il n'en est pas de plus efficace que la menace de l'*infamia* suspendue au-dessus de tout calcul d'intérêt. C'est raisonner fort bien, dirons-nous à notre tour, mais c'est aussi substituer le raisonnement *a priori* aux preuves matérielles, qui font ici défaut.

Faisons un pas de plus, et analysons — au besoin, avec l'aide de la logique hégélienne — cette crainte, si féconde en conséquences, de l'*infamia*. Cette force négative se ramène à un sentiment positif qu'elle présuppose, à savoir une haute estime des droits du citoyen, ceux-ci, ne l'oublions pas, gradués d'après la fortune. M. R. n'en demande pas davantage pour expliquer une autre particularité du droit civil romain, l'étendue anormale et la persistance de la puissance paternelle. Si les fils de famille, quoique formant la majorité dans les comices, n'ont jamais voté de loi qui les émancipât à un certain âge, c'est qu'ils trouvaient leur compte à être classés d'après la fortune de leur père, tandis que, une fois émancipés, ils n'auraient eu d'autre cens que leur petit pécule et auraient vu leur droit de suffrage s'amoindrir d'autant. C'est encore le même sentiment — équivalent positif de la crainte de l'*infamia* — qui a engendré et maintenu l'esclavage dans le monde classique. Il fallait que les citoyens, les hommes libres, fussent peu nombreux pour que le droit de cité gardât toute sa valeur. D'autre part, l'esclave antique n'était pas, à Rome surtout, la bête de somme qu'a été le nègre d'Amérique. Précisément parce qu'il échappait à toutes les relations sociales, que c'était « l'homme pur et simple (p. 44) » et, en ce sens, le plus « libre » des hommes, il est devenu un instrument précieux aux mains des jurisconsultes de Rome, qui faisaient aboutir par son intermédiaire des combinaisons autrement impraticables. Or, ces combinaisons ont elles-mêmes pour but d'éviter l'*infamia*, si bien que c'est, au fond, le même facteur psychologique qui aiguillonne l'intelligence du jurisconsulte et lui fournit son outil de prédilection. Nous voilà revenus au point

de départ. L'exaltation du sentiment civique, la crainte de perdre l'exercice du plein droit de cité, a été le ressort moteur de la jurisprudence romaine et la cause cachée de son incomparable virtuosité.

Du reste, M. R. n'est pas autrement enthousiaste de ce droit romain, qui n'a été propagé parmi les nations modernes qu'à l'instigation et au bénéfice des despotes (p. 54-64). Il n'en est pas de plus scientifique; mais scientifique ne veut pas dire satisfaisant pour le sens moral. Pourquoi M. Reich veut-il, par surcroît, que l'histoire de ce droit, et, en général des institutions sociales, soit une réfutation des théories darwiniennes? Il raisonne pour le droit romain comme les catholiques pour leur dogme, affirmant qu'il était donné tout entier dès le début et que les définitions postérieures n'y ont rien ajouté. Mais faire sortir des principes les conséquences qui y étaient virtuellement contenues, c'est aussi de l'évolution; c'est même l'évolution au sens rigoureux du mot. Il y a là (p. 65-72) une sorte de hors-d'œuvre, qui a pu être très goûté à Oxford, où ces études ont fourni la matière de quatre « lectures », mais qui a perdu de son actualité en passant le détroit.

Je ne prétends pas que ce petit livre soit un guide très sûr pour les amateurs de science toute faite; il heurte avec un air de défi bien des idées reçues et qui ne me paraissent pas encore réfutées; mais il est éminemment suggestif, et ceux-là même, j'allais dire ceux-là surtout qu'il n'aura pas convertis ne l'auront pas lu sans profit.

A. B.-L.

441. — 1. David CASTELLI. *Storia degli Israeliti*. Milano, Hoepli. 2 vol. in-8 de cm-416 et 470 p., 1887-8.

442. — 2. Maurice VERNES. *Précis d'histoire juive* depuis les origines jusqu'à l'époque persane. Paris, Hachette, in-16, 828 p.

1. L'ouvrage de M. Castelli n'apprendra peut-être pas grand-chose aux lecteurs qui sont au courant des travaux accomplis depuis un demi-siècle par l'exégèse protestante dans le domaine des études bibliques; mais ces lecteurs sont rares en France; ils doivent l'être encore davantage en Italie. En dehors de cette petite élite, tout le monde lira ces deux volumes avec autant de profit que de plaisir. L'auteur est bien informé, sa méthode est sûre et prudente, ses divisions heureuses, enfin il sait présenter le résultat de ses recherches avec clarté et non sans agrément. Tout au plus pourrait-on souhaiter que, dans un ouvrage aussi affranchi de préjugés d'église, l'histoire israélite eût été exposée suivant son véritable ordre chronologique, et non pas d'après la succession arbitraire à laquelle nous a habitués la disposition traditionnelle des livres bibliques. Plus cette habitude est invétérée, plus il importe de réagir contre elle, surtout dans des ouvrages comme celui-ci, destiné à l'éducation des générations futures.

2. La même critique, ou peu s'en faut, s'adresse au très intéressant

Précis de M. Vernes¹; lui aussi a cru devoir conserver en tête d'une *Histoire juive* deux longs chapitres consacrés à l'« Épopée des patriarches » et à « l'Épopée de l'exode et de la conquête », qui eussent été beaucoup mieux placés ailleurs; nous n'apercevons pas clairement les raisons pour lesquelles M. V., comme il le dit lui-même (p. 18), a décidé, « à la réflexion », de ne pas modifier l'usage traditionnel.

Ce défaut de composition est d'ailleurs à peu près le seul trait commun à nos deux *Précis*. Autant M. Castelli est un disciple, sinon servile, du moins docile, des maîtres actuels de l'exégèse biblique, Reuss, Kuenen, Wellhausen, etc., autant M. Vernes, après avoir puisé d'abord aux mêmes sources, a eu hâte de s'affranchir et de se poser à son tour en chef d'école. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, qu'il manque de respect et de reconnaissance envers les savants qui lui ont frayé la voie, envers M. Reuss en particulier; son admiration pour ce dernier se traduit même par de fréquentes, de longues, de très longues citations textuelles. Mais sur les deux ou trois points capitaux qui forment pour ainsi dire les piliers du système de l'exégèse moderne, M. Vernes est arrivé à des conclusions diamétralement opposées à celles de ses maîtres. Il ne croit plus ni au polythéisme primitif des Hébreux, ni à la possibilité de distinguer dans l'*Hexateuque* des couches successives, maladroitement juxtaposées par le dernier compilateur. Pour lui, toutes les parties essentielles de la Bible ont été non pas *rédigées* (là-dessus on pourrait s'entendre), mais « librement composées » dans une période très récente et très courte — entre 400 et 200 avant J.-C., — par des « docteurs juifs » qui différaient sans doute d'avis sur certaines questions de dogme et de culte, mais qui, en somme, s'accordaient tous « dans un monothéisme hautement moral et spiritualiste et affirment que la divinité a fait choix, entre toutes les nations, du peuple israélite pour le combler de ses dons s'il se conforme à ses lois. » L'*Hexateuque* tout entier est un roman historique destiné à illustrer cette thèse. Quant aux écrits prophétiques, où l'on voyait jusqu'à présent (sauf exceptions) l'œuvre authentique de témoins et d'acteurs des grandes crises politiques et religieuses qui marquèrent la fin des deux royaumes hébreux, M. Vernes, à la suite de M. Ernest Havet, veut y reconnaître de simples ouvrages *pseudépigraphiques* où des noms célèbres, mis en vedette, servaient à couvrir et à recommander au public du III^e siècle avant J.-C. une marchandise littéraire plus ou moins estimable. A cet égard, il n'y aurait plus aucune différence à faire entre *Jérémie* et *Daniel*.

On ne peut méconnaître que M. Vernes a mis au service de ces opinions paradoxales beaucoup de hardiesse, d'érudition et d'ingéniosité. Mais ces qualités seules ne suffisent pas pour écrire l'histoire, et

1. Dans un autre ouvrage intitulé, un peu ambitieusement peut-être, *Les résultats de l'exégèse biblique* (Leroux, 1890) M. Vernes n'a guère fait que grouper systématiquement sous les trois chefs : Histoire, Religion, Littérature, les vues développées plus longuement dans le *Précis*.

c'est d'histoire qu'il s'agit dans ce livre. Il faut à l'historien, avant tout, un sens critique exercé et sévère, même à l'égard de ses propres hypothèses, le sentiment du possible et du « successif », la connaissance exacte du milieu ambiant où se déroulent les événements qu'il raconte. Nous craignons que ces qualités et ces connaissances ne soient pas développées chez M. Vernes au même degré que d'autres, moins nécessaires. A chaque instant il passe, sans s'arrêter, devant des détails caractéristiques, des nuances d'expression et de pensée qui auraient dû l'avertir des différences énormes d'âge et de civilisation existant entre des textes qu'il jette intrépidement dans le même moule. Le terrain sur lequel a poussé l'histoire israélite, l'histoire ancienne de l'Égypte, de la Syrie, de l'Assyrie, est pour lui, nous ne dirons pas une *terra incognita*, mais certainement une région peu explorée, et dont, chose singulière, il déclare l'exploration peu utile pour le but qu'il s'est proposé : il semble que cet ex-théologien croie encore à la création *ex nihilo*, sinon du monde, du moins des idées. Ajoutons que ce n'est pas seulement à propos de ces périodes anciennes que l'on surprend des lacunes dans la préparation scientifique de M. Vernes ; il suffit de lire, par exemple, les pages consacrées au chapitre x de la *Genèse* (p. 727 suiv.) pour se convaincre à quel point l'exégèse biblique, dépourvue d'une solide base historique et géographique, est vouée à l'impuissance ou à la divagation. M. Vernes nous affirme sérieusement, que ce fameux tableau ethnographique a été tracé « vers l'époque des conquêtes d'Alexandre », dans l'intention de souhaiter la bienvenue aux Grecs, déguisés sous le nom de Japhat-Javan, et que l'écrivain juif brûle d'amener au giron de son église ! Comment le savant auteur ne s'est-il pas aperçu qu'à l'époque où il place ce morceau l'emploi des mots *Gomer*, *Ashkenaz*, *Thoubal*, *Mosoch*, pour désigner les différentes régions de l'Asie-Mineure, aurait constitué un anachronisme aussi ridicule qu'inintelligible ? Et que penser d'un écrivain, contemporain d'Alexandre « ou de ses successeurs », qui aurait divisé la nation hellénique en quatre tribus : l'Élide (?), Tarse (?), Chypre et Rhodes ? Si de pareilles fantasmagories s'appellent « les résultats de l'exégèse moderne », je demande à être ramené aux contes du Talmud ; au moins les bons docteurs de Babylone donnaient-ils leurs rêveries pour des rêveries.

Je ne parlerai pas du style de ce livre puisque, aussi bien, M. Vernes paraît n'attacher qu'une médiocre importance à cette partie essentielle de la tâche de l'historien. Mais il m'est impossible, en terminant, de ne pas signaler le contraste singulier que l'on observe entre, d'une part, la thèse fondamentale et le ton général de ce commentaire biblique, — du Voltaire, avec, peut-être, moins d'esprit — et, d'autre part, la prétention hautement affichée par l'auteur de rester en bons termes avec l'Église, avec toutes les églises. Comment M. Vernes réussit-il à concilier « son respectueux attachement pour la grande tradition religieuse qui », etc., (p. 12) avec un système qui aboutit à faire de la Bible tout entière —

Hexateuque et Prophètes — une vaste entreprise de falsification littéraire? C'est là un mystère qui exigerait pour être élucidé une psychologie bien autrement pénétrante que la mienne. Après tout, dans les temps curieux où nous vivons, il ne faut s'étonner de rien. Nous avons revu ailleurs — s'en souvient-on encore? — ce mélange piquant de formules radicales et d'œillades cléricales. M. Vernes nous comprendra peut-être et nous pardonnera certainement si nous définissons sa méthode et son livre « le boulangisme de l'exégèse »

T. R.

443. — **Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja.** Journal de la Société finno-ougrienne. Helsingissæ. Suomalaisen kirjallisuuden seuran kirjapainossa, in-8; fasc. II, 1887. xii-184 p.; fasc. III, 1888; 175 p.; fasc. IV, 1888, xxxi-352 p. avec 311 fig. dans le texte; fasc. V, 1889, 159 p.; fasc. VI, 1889, 173 p.; fasc. VII, 1889, vii-181 p.

Ce recueil n'est pas encore un journal, comme il en prend le titre en français; mais, par sa périodicité de plus en plus fréquente, il tend à s'en rapprocher : au lieu d'un fascicule en 1886, autant en 1887, il en a paru deux en 1888 et trois en 1889, et les derniers ne sont ni moins volumineux, ni moins bien remplis que les premiers. La plupart ne contiennent qu'un seul mémoire, deux seulement se composent de mélanges; et ce ne sont pas uniquement des Finnois qui ont donné leur concours à cette utile publication : un mémoire est dû à deux Norvégiens; un autre à un Russe. Ainsi le caractère de cosmopolitisme, au moins ougro-finnois, que nous avons signalé dans un article sur le premier fascicule, y est marqué autant par la nationalité différente des auteurs que par les langues dont ils se sont servis : le français, qui figure sur le titre a été employé par Mainof (fasc. V) et dans le Rapport annuel de 1886 (fasc. III); le reste est en allemand ou en finnois.

Le fasc. II est rempli par des recherches de E. N. Setælæ, *Zur Geschichte der Tempus- und Modus-Stammbildung in den finnisch-ugrischen Sprachen*; elles portent sur le finnois avec ses dialectes : le karélien, le vepse méridional, le vote, le kreevine, l'esthonien et le live; sur le lapon, le mordouine, le tchérimisse, le zyriæne-votiaque, le magyar, le vogoule et l'ostiaque. Outre les textes dans chacune de ces langues qui toutes sont écrites depuis plus ou moins longtemps, l'auteur a eu à consulter nombre de travaux en hongrois, en finnois, en allemand, en suédois, en esthonien et en latin et en russe. Pour faciliter les comparaisons, il a fallu transcrire en caractères latins (modifiés par de nombreux signes placés au-dessus, mais surtout au-dessous des lettres) les citations tirées des idiomes qui s'écrivent avec l'alphabet russe. L'auteur s'efforce de ramener les formes du présent à deux suffixes, celles du prétérit à un seul, celles du conjonctif à trois; il regarde l'impératif comme un indicatif accompagné d'interjections. Mais les diverses branches de cette famille sont assez différentes entre elles pour qu'il ne puisse les compa-

rer directement l'une avec l'autre; il classe dans des paragraphes juxtaposés leurs dialectes qu'il compare entre eux, commençant toujours par donner des exemples qu'il soumet ensuite à une analyse pénétrante.

Le même étudie les éléments de formation du suffixe finnois *ise* (inen) dans le fasc. III, qui contient en outre : *Rapport du Dr V. Porkka sur son voyage chez les Tchérémisses*; de courtes notices de J. Krohn, du regretté Aug. Ahlqvist et de J. R. Aspelin; le *Rapport annuel de 1886* en finnois, avec résumé en français; un autre en allemand par O. Donner sur les *Progrès des études ougro-finnoises en 1885-86* avec bibliographie; enfin de nombreux *Spécimens de langue laponne* : traditions historiques assez originales, contes qui le sont moins, ayant pour la plupart subi l'influence scandinave, fables, poésies. Ce recueil formé par F. Qvigstad et G. Sandberg, traduit en allemand par le premier, est accompagné de remarques par Lars Olsen sur le *Tambour magique des Lapons* (avec planche).

Le fasc. IV, deux fois plus volumineux que les autres, présente un intérêt particulier; le Dr A. O. Heikel y traite des *Habitations des Tchérémisses, des Mordouines, des Esthoniens et des Finnois*. Cette étude approfondie fait pendant à celle de Valtyr Gudmundsson sur les *Habitations privées en Islande à l'époque des sagas*; mais elle est plus détaillée et contient dix fois plus de figures; seulement, au lieu de remonter au moyen âge, elle se confine dans le présent. Voici un nouvel exemple du rôle prééminent que les Finnois en général et la Société ougro-finnoise en particulier veulent et peuvent jouer dans les travaux démographiques sur le nord de la Russie : la littérature de cet immense empire ne possédait pas encore d'ouvrage d'ensemble sur le sujet; le Dr Heikel a pris les devants; après avoir fait des excursions en Finlande et chez les Finnois du gouvernement d'Olonetz, il a parcouru, en compagnie d'un dessinateur, le pays des Tchérémisses, celui des Mordouines, l'Esthonie et la Livonie; il a rapporté de ces voyages quinze cents dessins avec des descriptions faites sur les lieux et qu'il a complétées par des recherches dans les musées ethnographiques de Helsingfors, de Moscou, de Kazan et de Saint-Petersbourg, et naturellement aussi dans des écrits russes, finnois, allemands et suédois, au nombre de plus de soixante-dix. Le résultat est un manuel fort bien fait, écrit dans une des langues qu'aucun homme de science ne doit ignorer. Il y est parlé non seulement des huttes et des maisons, mais encore des cuisines, des étuves, des magasins, des séchoirs à récoltes, des granges, des hangars, des étables, des moulins à vent, mais aussi des décors et de l'ameublement qui sont originaux et parfois élégants et gracieux chez les Mordvines et les Tchérémisses; chez les Finnois et les Esthoniens, ils ne se sont pas développés d'une manière aussi indépendante, parce que les influences suédoise et allemande se sont de bonne heure fait sentir dans les constructions les plus riches, l'une au nord, l'autre au sud du golfe de Finlande.

Le fasc. V ne se compose également que d'un seul mémoire : *les Restes de la mythologie mordvine*, sujet peu connu, quoiqu'il ait été traité dans plusieurs monographies pour la plupart manuscrites, et surtout dans des articles de revue. Un savant russe, feu W. Mainof, à qui l'on devait déjà des mémoires sur les antiquités mordouïnes et sur les coutumes juridiques de ce peuple, a recueilli de nouveaux faits en interrogeant de vieilles femmes qui sont là, comme partout, les dernières dépositaires des anciennes croyances; en assistant aux fêtes, chrétiennes en apparence, mais greffées sur des cérémonies païennes et souvent célébrées dans les lieux autrefois consacrés aux idoles; et en transcrivant le texte mordouïne, ou à son défaut l'imitation russe, de curieuses prières et formules superstitieuses. Combinant ces nouvelles notions avec celles qui étaient éparses dans les écrits de ses compatriotes et ceux de quelques rares étrangers, il a tracé un tableau de la mythologie, mais surtout des superstitions des Mordouïnes et en particulier de la tribu des Mokchanes. La religion nationale de ceux-ci n'a pas encore été totalement supplantée par l'orthodoxie russe qui ferme les yeux sur le mélange du profane avec le sacré et qui célèbre parfois d'anciens dieux (comme Inechké-Paz confondu avec saint Nicolas) sous le nom de saints chrétiens : elle a eu ses martyrs jusqu'au commencement de notre siècle; elle a toujours ses miracles. On est surpris de lui trouver si peu de ressemblance avec la mythologie finnoise; c'est sans doute parce que celle-ci n'a pris sa forme actuelle qu'après la séparation des deux branches; tandis que les croyances mordouïnes ont dû successivement subir, dans les temps historiques, l'influence des Khazars, des Bulgars, des Mongols, des Tatars islamisés auxquels elle a emprunté Chaïtan (Satan), enfin des Slaves. Il ne serait même pas difficile de lui trouver des rapports avec des religions d'ailleurs très différentes, par exemple avec celle des Mexicains. Chez ceux-ci, en effet, Citlalique, femme du dieu suprême, passait pour avoir accouché d'un silex qui, en tombant sur la terre, se brisa en seize cents morceaux qui formèrent autant de génies (J. de Torquemada, *Monarquia indiana*, L. VI, ch. 19 et 41); chez les Mordouïnes, Angué-Patiai, fille du dieu suprême, en battant le briquet sur un silex produisit autant d'anges gardiens qu'il en jaillit d'étincelles (Mainof, p. 112). Cette croyance a trait évidemment à un ancien culte rendu au silex, c'est-à-dire à la matière dont on tirait le fer et les outils indispensables à l'industrie, à la culture et au culte. Aussi chez les Mexicains signalait-on des couteaux de pierre enveloppés comme des reliques et adorés conjointement avec deux morceaux de bois, enveloppés de même et destinés à produire du feu par le frottement (Torquemada, *Mon. ind.* L. II, ch. 2); chez les Mordouïnes, les couteaux en silex sont encore en usage pour sacrifier les bêtes immolées les jours de fête (Mainof, p. 149).

En tête du fasc. VI est le résumé allemand, fait par Oscar Hackman, du mémoire finnois de Carl Krohn sur *l'Ours* (loup) *et le renard*. Cette consciencieuse étude comparative que le jeune érudit a rédigée

avec l'aide de quatre savants étrangers (E. Kunik, H. Suchier, J. Moltke Moe et K. Koehler), dépasse bien les limites de la Finlande et des pays ougro-finnois, puisqu'elle s'étend sur trois parties du monde; tous les traits du cycle y sont analysés et leurs variantes indiquées; aussi n'est-il guère de peuple de l'Europe qui ne puisse tirer profit de ces recherches pour l'histoire de ses propres études. — On trouve en outre dans le même fascicule : *Rapport du Dr V. Porkka sur son voyage chez les Tchérémisses en 1885-86*; pour apprendre la langue de ce peuple, il eut le courage de s'enfermer cinq semaines en prison avec un de ses maîtres qui, sevré d'eau-de-vie, conservait au moins toute sa lucidité d'esprit. Viennent ensuite les rapports de 1887, de 1888 en finnois et en allemand.

Dans le fasc. VII, le Dr Arvid Genetz a donné la première partie de ses *Études sur le dialecte tchérémisses oriental*, assez différent du dialecte des prairies et de celui des montagnes, et parlé par quinze mille personnes dans les cercles de Krasnoufinsk et de Koungour. Il débute par des spécimens de la langue : poésies (toutes sous forme de monotones quatrains à l'exception de quelques ballades), énigmes, formules magiques, prières; mais le morceau principal est un recueil de contes en prose, parfois entremêlé de vers, mais rarement assaisonné de traits d'esprit ou de naïveté; les défauts du genre y sont accentués; la continuelle répétition des mêmes scènes et des mêmes phrases, avec des variations insignifiantes, finit par fatiguer; les actions et les paroles ne sont pas suffisamment motivées, de sorte que ces textes, tout en étant précieux, comme spécimens d'un dialecte peu connu, n'ont cependant pas de valeur littéraire. On sent que l'influence européenne n'a pas pénétré jusque dans cette lointaine contrée ouralienne.

Ce recueil, on le voit, ne donne que des travaux neufs sur des matières trop négligées, en se tenant exclusivement à sa spécialité ougro-finnoise. Poursuivi sur le même plan, il deviendra la source la plus abondante de nos connaissances sur les langues, les littératures, les croyances et les mœurs des peuples ouralo-finnois.

E. BEAUVOIS.

444. — A. GASQUET. *Études byzantines*. L'Empire byzantin et la Monarchie franque. Paris, Hachette, 484 p. in-8.

Les byzantinistes, moins rares que jadis, ne constituent encore qu'un groupe bien restreint. En France, ils sont quatre ou cinq tout au plus. Une nouvelle recrue ne peut donc qu'être accueillie avec joie par eux, surtout alors qu'elle se présente avec un travail considérable, riche en renseignements inédits, grâce à un vaste ensemble de faits ingénieusement groupés. M. Gasquet, connu déjà par de très bons travaux d'érudition, par un, en particulier, qui confine à l'histoire de l'empire d'Orient, a abordé courageusement dans ce volume, qui paraît devoir

être le premier d'une série d'*Études byzantines*, la question si vaste et jusqu'à ce jour si mal traitée des relations entre l'empire byzantin et la monarchie franque depuis leurs origines jusqu'au règne du grand empereur Basile I^{er} et en même temps la fin de l'empire carolingien. Traiter ce sujet si étendu, c'est aborder une fois de plus, non seulement l'histoire des deux empires, mais celles de l'Église et de la papauté durant cette longue période d'années. Le temps et l'espace me manquent pour aborder la critique détaillée de ce gros volume de cinq cents pages, plein de faits, de discussions et d'appréciations. Je me bornerai à exprimer simplement mon opinion sur l'œuvre en général et à en indiquer les grandes divisions.

Le livre de M. G. est tout à fait remarquable ; les conclusions auxquelles il est arrivé me semblent parfaitement justes. C'est à peine si je trouverais à reprendre quelques points de détail fort secondaires. Après le livre excellent de M. Rambaud sur l'empire grec au x^e siècle, celui de M. G. est certainement ce qui a été écrit en France de meilleur et de plus neuf sur l'histoire de l'empire d'Orient. L'auteur possède admirablement son sujet. Il est, avec M. Rambaud, un des bien rares modernes qui me semblent s'être rendu un compte vrai de ce qu'était cette monarchie byzantine encore aujourd'hui si profondément inconnue, cette monarchie où tant de choses sont à admirer et dont les incomplètes annales sont venues jusqu'à nous si totalement défigurées par les passions religieuses des contemporains.

Le livre de M. G. est divisé en huit chapitres dont un d'*Introduction*. Ce sont autant d'études séparées concordant cependant toutes à l'éclaircissement d'un sujet unique. Chaque chapitre est lui-même subdivisé en plusieurs paragraphes. L'*Introduction* porte ce titre : *l'Empire grec et les Barbares*. La lecture m'en a vivement intéressé. Dans un premier paragraphe, l'auteur a présenté et discuté sous un jour très neuf les divers arguments qui ont été si souvent mis en avant pour blâmer ou au contraire pour approuver le transfert du siège du gouvernement de Rome à Byzance. Les avantages que l'empire devait retirer de la situation privilégiée de sa nouvelle capitale sont exposés de main de maître. Vient ensuite un vivant tableau de ce qu'était l'empereur grec, l'empereur d'Orient, ce César byzantin qui diffère si profondément de l'ancien César de Rome. Ce portrait aussi est fort exactement tracé. « Pour les Byzantins, l'empereur est une sorte de Messie de qui ils attendent le relèvement et le salut. Dieu ne doit pas laisser protester l'alliance qu'il a conclue avec lui au jour de son couronnement. » Le chapitre qui suit est une longue et complète définition de l'empire byzantin, une comparaison entre l'ancien empire païen et la nouvelle monarchie chrétienne. M. G. insiste avec raison sur la force considérable que donnait à l'empire d'Orient cette conviction que si l'empereur était lui, l'image et le représentant même de Dieu sur la terre, la monarchie aussi était, elle, le modèle et l'antitype de la monarchie

humaine. « L'empire terrestre est l'image de l'empire céleste. L'empire de Constantinople, en un mot, est l'empire universel. » M. G. montre bien l'utilité de cette conviction profonde, surtout dans les rapports avec les princes étrangers, conviction qui ne s'affaiblit jamais de Justinien au dernier des Constantin malgré les plus cruels coups de la fortune, conviction qui faisait que, sous les Paléologues encore, lorsque l'ennemi était aux portes, cette fiction de l'empire universel existait toujours et infusait quelques étincelles de vie à ce corps mutilé. Le paragraphe IV de ce 1^{er} chapitre nous fournit un tableau du monde barbare et des changements introduits par les circonstances et les temps dans l'attitude prise vis-à-vis de lui par les empereurs. L'habileté extraordinaire déployée par les *Basileis* et leurs conseils dans la science de contenir ce monde immense par le moyen de l'or, des présents et des dignités, est fort bien appréciée. Justinien fut le plus subtil de tous dans cette pratique du reste ruineuse du gouvernement des barbares. C'est elle également qui a inspiré à Constantin Porphyrogénète une grande partie de ses précieux écrits. Les paragraphes V et VI sont intitulés : *La propagande chrétienne. Les barbares à Byzance*. Ce dernier chapitre est un des plus curieux et des plus instructifs. C'est le frappant récit des efforts faits par le gouvernement des *Basileis* pour charmer et séduire les Barbares en séjour dans la Ville gardée de Dieu.

L'espace manquerait, je le répète, pour poursuivre cette analyse. Par le résumé que je viens de donner de l'*Introduction*, on peut juger déjà de l'intérêt puissant que présente ce vaste et sérieux travail. Je me bornerai à donner, en terminant, les titres des sept chapitres qui composent le volume : *L'empire romain et les origines de la monarchie franque. Les successeurs de Clovis et les empereurs de Byzance. Le royaume lombard. Charlemagne et l'impératrice Irène. L'alliance grecque. L'empereur Louis II. Jean VIII et la fin de l'empire carolingien*.

Gustave SCHLUMBERGER.

445. — J. ZELLER. *Histoire d'Allemagne*, t. VI. Les Empereurs du xiv^e siècle. Habsbourg et Luxembourg, 1 vol. in-8, 480 pages. Paris, Didier, 1890.

Avant de dire tout le bien que nous pensons de l'œuvre de M. Zeller en général et de ce volume en particulier, nous demandons la permission de nous débarrasser de quelques menues critiques que nous sommes bien obligés de faire. Elles s'adressent beaucoup plus au prote qui a revu les épreuves, qu'à l'auteur lui-même : en effet, de très nombreuses fautes typographiques subsistent dans le volume ; entre autres, presque aucun ouvrage allemand n'est cité de façon correcte. (Cf. p. 13, p. 23, p. 49, p. 67, p. 87, p. 93, etc. etc.) Le fait ne laisse pas que d'être fâcheux dans une histoire d'Allemagne. Nous notons ensuite que le même nom propre de ville reçoit les orthographes les plus différentes :

nous lisons ainsi p. 255 *Rheinfelden*, p. 442 *Rheinfeld*, ailleurs encore *Rhinfeld* et il en est de même pour *Rheinau* et *Rhinau*, *Ruffach* et *Rouffach*, etc. Ces inadvertances deviennent parfois graves : p. 476, on a imprimé, dans un tableau de l'Allemagne au début du xv^e siècle : « L'École de peinture de *Constance* est célèbre. » Il faut lire l'École de *Cologne*. P. 233, on a mis : « Albert avait sous la main les évêques de *Haguenau* et de *Frisingen* (*sic*) qui lui étaient dévoués. » Il n'y a jamais eu d'évêque à Haguenau : ce mot a été substitué à un autre. P. 223, on a imprimé : « On voit Adolphe accourir devant Colmar avec l'évêque de Bâle, le comte de *Pfort*. » Il faut lire le comte de *Pfirt*, c'est-à-dire de Ferrette.

Oserons-nous encore aller plus loin ? Nous regrettons que M. Z. n'ait pas indiqué ses sources ou, quand il l'a fait, qu'il l'ait fait de façon si vague. Il y a chez lui des renvois de ce genre. *Pertz Script. t. XII* (voir p. 101). M. Z. connaît fort bien les documents de l'histoire allemande ; il les a compulsés avec le plus grand soin ; dans ses récits, on retrouve notamment des expressions caractéristiques, empruntées aux chroniqueurs réunis dans la collection : *Die Chroniken der deutschen Städte* ; il s'est approprié leurs tours de phrase, leur esprit même : pourquoi donc ne les avoir pas cités de façon exacte ? Son livre, ce nous semble, y eût gagné en autorité. Peut-être aussi pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas toujours employé le mot précis, technique, quand il s'agit d'une institution : ainsi le terme *empereur* à cette époque devrait être réservé au souverain d'Allemagne, qui a reçu la couronne des mains du pape : avant cette cérémonie, il est simplement *roi*. Les expressions *empereur Rodolphe*, *empereur Adolphe*, sont presque des contre-sens.

Mais nous avons hâte de proclamer en quelle haute estime nous avons l'histoire de M. Z., quelle profonde et sincère admiration elle nous inspire. Déjà, avant la guerre de 1870, M. Z. avait formé le dessein d'écrire une histoire complète de l'Allemagne ; le premier volume n'a vu le jour qu'au lendemain de nos désastres. Depuis cette date, l'œuvre a été continuée avec une grande persévérance, avec un zèle digne d'être imité. Le sixième volume paraît aujourd'hui et il doit être suivi bientôt d'un septième consacré à la Réforme. Avec chaque tome, le travail s'est, pour ainsi dire, épuré et est devenu plus parfait. Au début, le livre sentait encore la poudre ; la préface était presque un cri de guerre ; un ton d'amertume perçait dans le corps même de l'ouvrage. Aujourd'hui l'ardeur de la lutte s'est calmée : M. Z., tout en gardant au fond de son cœur ses sentiments et ses espérances, est moins agressif. Il admire sans réserve ce qu'il y avait dans l'Allemagne du moyen âge de forces vivifiantes ; il rend pleine justice à ses poètes, à ses artistes, à l'esprit sage et économe de ses bourgeois. Ses récits acquièrent ce charme d'impartialité qui, selon une expression chère à M. Fustel de Coulanges, est la chasteté de l'historien.

Cette histoire d'Allemagne, que M. Z. mènera à bonne fin, sera unique : car, même de l'autre côté du Rhin, il n'existe point d'ouvrage de ce genre. Les anciennes histoires de Kohlrausch et de Pfister, que des traductions ont fait connaître en France, sont aujourd'hui bien démodées ; après le magnifique essor pris en Allemagne, ces derniers temps, par les études du moyen âge, elles ne sont plus au courant de la science. Luden n'a poussé son histoire si complète que jusqu'en l'année 1237 ; Giesebrecht est mort à la tâche, et son livre, que nous admirons de tout cœur, s'arrête avant la fin du règne de Barberousse. Arnold n'a fait que commencer son entreprise, et jusqu'à présent, il est à peine sorti de la période obscure des origines. Seul, M. Z. aura la gloire de pousser jusqu'au bout une histoire d'Allemagne, très étudiée, très vivante. Notre directeur, M. Chuquet, disait naguère ici même, combien une œuvre, comme l'*Histoire de Florence* de M. Perrens, faisait d'honneur à la France. Celle de M. Z. ne le lui cède en rien et notre pays a le droit d'en être fier.

Le sixième volume, dont nous devons rendre compte de façon spéciale, commence à la mort de Frédéric II et finit à celle de Robert le Palatin ; il nous conduit ainsi de l'année 1250 à l'année 1410. Cette période n'est point très glorieuse pour l'Allemagne : elle n'est point marquée par de grands événements qui frappent les imaginations et restent gravés dans le souvenir. Et pourtant M. Z. s'y arrête avec complaisance ; sans doute, les dehors sont peu brillants ; mais, au dedans, l'Allemagne est bien vivante. L'Empire universel n'est plus qu'un vain mot ; mais l'Allemagne n'en est que plus heureuse. M. Z. écrit, avec raison : « En passant de la tête monstrueuse qui absorbait tout aux membres mieux nourris, la sève produit une nouvelle végétation matérielle et morale plus avantageuse à tous. Les principautés sont plus denses, mieux constituées ; les villes sont plus riches, plus industrielles. Les différentes classes librement rapprochées se pénètrent plus les unes les autres et cette pénétration mutuelle engendre des mœurs, grossières encore, mais plus égales, plus honnêtes et plus saines. Délivrée de l'empire universel qui était successivement saxon, franco-nien ou souabe, l'Allemagne devient plus allemande. » Voilà pourquoi M. Z. préfère cette période à la précédente. Et il me semble qu'il est plus juste envers l'Allemagne que ne le sont d'ordinaire les écrivains allemands. Ceux-ci ne cessent de regretter les temps où l'Allemagne débordait hors de ses frontières propres, où elle opprimait et l'Italie et le royaume d'Arles, où elle soutenait de longues querelles contre la papauté ; ils gémissent sur les temps où elle se replie sur elle-même, où elle développe librement ses richesses, son commerce, son esprit, son génie. Les époques glorieuses sont pour eux celles où l'histoire d'Allemagne est en dehors de l'Allemagne ; les époques fécondes et vraiment intéressantes sont pour M. Z. celles où la force de l'Allemagne, au lieu de se concentrer dans l'Empereur et de se dépenser à poursuivre un des-

sein chimérique, reste au-dedans, quoique divisée, détenue par les provinces et par les villes.

Le volume s'ouvre par un brillant tableau de l'Allemagne sous le grand interrègne. M. Z. nous montre tour à tour la décadence des anciens duchés et comtés, la formation de nouvelles principautés ecclésiastiques et laïques. Il insiste surtout sur la marche de Brandebourg, où commandait la dynastie ascanienne, sur l'ordre teutonique en lutte avec les païens du Nord, sur le royaume de Bohême et son souverain Ottokar II. Des principautés il passe aux villes dont il décrit les privilèges et les luttes intestines ; il parle des confédérations formées par ces cités pour le maintien de la paix et donne les détails les plus intéressants sur la ligue commerciale de la *hanse*. Par lui aussi nous connaissons cette organisation si bizarre de la sainte Vehm. Il ne néglige point de nous entretenir de la littérature populaire des *meistersänger* qui ont succédé aux *minnesänger* et de ces belles cathédrales gothiques dont se couvre le sol de l'Allemagne ¹.

L'interrègne finit en septembre 1272, quand, à Francfort-sur-le-Mein, les électeurs désignent comme roi des Romains un petit seigneur de la Suisse, Rodolphe de Habsbourg. Dès lors, de 1272 à 1410, se succèdent sur le trône allemand Rodolphe ; Adolphe, un prince de Nassau, dont les domaines peu considérables sont situés entre le Mein, la Lahn et le Rhin ; Albert I^{er}, fils de Rodolphe ; Henri VII de la maison de Luxembourg ; un duc de Bavière, Louis IV ; un petit-fils de Henri VII, Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême ; son fils Venceslas ; Robert le Palatin. De chacun de ces rois, M. Z. fait un portrait très net ; leurs physionomies revivent devant nous ; leurs caractères sont dessinés de main de maître ; leurs intentions sont scrutées ; l'éloge et le blâme leur sont équitablement distribués. Peut-être ici M. Z. ne s'est-il pas toujours contenté des traits que lui fournissaient les documents ; son imagination très éveillée supplée parfois à l'insuffisance des textes ; mais il use de ce procédé avec une grande discrétion ; il développe les indications à nous données par les vieux chroniqueurs ; il achève le portrait tel qu'il ressort de leurs livres ; jamais il ne le crée de toutes pièces.

Après nous avoir fait connaître les souverains, M. Z. nous expose quelle fut leur politique. Pour chacun de ces règnes, il s'est posé une triple question. Comment le roi des Romains a-t-il agrandi ses états

1. M. Zeller écrit p. 85 : « Dans la ville de Strasbourg, grâce au maître Erwin de Steinbach, la cathédrale dresse les orgueilleuses ogives de sa nef à la suite du chœur byzantin des siècles précédents, projette pour former les deux bras de la croix ses deux chapelles avec leurs portes latérales, élève enfin dans les airs, au-dessus des broderies de pierre de son portail, cette unique tour qui pour la hauteur fut longtemps sans rivale. » La phrase est très jolie ; mais elle est tout à fait inexacte. Erwin, qui peut-être n'était pas de Steinbach, mourut en 1318 : il ne saurait donc être l'auteur de la nef et du transept, terminés dès 1275 ; la tour est d'époque bien postérieure ; elle fut achevée en 1439 par Jean Hueltz. Erwin est seulement le constructeur de la façade : ce qui est déjà un assez beau titre de gloire.

patrimoniaux? Quelles mesures a-t-il prises pour assurer l'ordre en Allemagne? A-t-il fait revivre, en dehors de la Germanie, les vieilles prétentions impériales et quelles ont été ses relations avec le pape, l'Italie, le roi de France? Les princes, nommés chefs de l'Allemagne, songent à profiter de leur nouvelle dignité, pour acquérir des domaines propres. Rodolphe de Habsbourg s'empare des provinces autrichiennes et la bataille de Marchfeld, dont M. Z. décrit si bien les péripéties, fut « le baptême de sang de la monarchie d'Autriche ». Henri VII livre la Bohême à son fils Jean et le fait solennellement couronner, le 7 février 1311, dans la cathédrale de Prague. Charles IV met la main sur le margraviat de Brandebourg. M. Z. insiste avec beaucoup de raison sur tous ces changements territoriaux; néanmoins, jamais il ne perd de vue l'Allemagne dans son ensemble. Au chapitre intitulé : « Organisation du patrimoine autrichien de Rodolphe » succède le chapitre : « Rodolphe de Habsbourg en Allemagne » où il nous dépeint tous les efforts faits par ce souverain pour maintenir la tranquillité, s'appuyant tour à tour sur les princes ecclésiastiques et laïques ou, à leur défaut, sur les petits seigneurs et les villes. Et, pour chacun de ses successeurs, il recherche avec soin quelle conduite il a tenue vis à vis des ligues des villes ou des ligues seigneuriales. L'un des chapitres les plus remarquables de son ouvrage est consacré à la Bulle d'or, qui règle l'élection du roi des Romains et consacre l'oligarchie des sept électeurs. Enfin, M. Z. a étudié avec un soin particulier la politique extérieure de ces rois. Il loue fort Rodolphe de n'avoir point répondu aux instances de Grégoire IX, qui le pressait de venir à Rome pour la cérémonie du couronnement; il blâme Henri VII de sa désastreuse expédition dans la péninsule italienne où il trouva la mort; il ne saurait partager l'enthousiasme de Pétrarque allant au-devant de Charles IV à Mantoue et saluant son arrivée dans des vers enflammés : *Venisti tandem*, etc.; il n'a que raillerie pour la démonstration inutile du Palatin au sud des Alpes. Les rapports de l'Allemagne et de la France à cette époque sont surtout bien mis en lumière. M. Z. a employé l'ouvrage fort savant, très fouillé d'Alfred Leroux : *Recherches sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne* de 1298 à 1378; mais il a donné à cette partie de son exposition un éclat qu'on ne trouve point dans ce livre.

Il nous reste à citer certains morceaux fort brillants sur les franciscains et les dominicains, sur la peste noire de 1348 et sur ces bizarres processions de flagellants, dont le chroniqueur de Strasbourg, Twinger de Kœnigshofen, nous a laissé une si pittoresque description, sur les persécutions des juifs au temps de Charles IV, sur le grand schisme.

Nous avons fait à l'ouvrage de M. Zeller quelques menues critiques et nous lui avons décerné les plus grands éloges; d'une part comme de l'autre, nous avons été d'une sincérité complète. Nous nous résumons,

en disant : Il est regrettable que l'auteur n'ait pas toujours poussé le souci de l'exactitude et de l'entière correction jusqu'au scrupule ; mais son œuvre n'en est pas moins l'une des plus considérables de notre époque, l'une de celles qui font le plus d'honneur à la France.

Ch. PFISTER.

446. — **La fausse Jeanne d'Arc. Claude des Armoises. Du degré de confiance à accorder aux découvertes de Jérôme Vignier.** Lettre à M. de la Chanonie, rédacteur en chef de l'Echo de l'Oise, par le comte de Marsy. Compiègne, imprimerie H. Lefebvre, 1890, grand in-8 de 14 p.

447. — **Pierre Cauchon**, évêque de Beauvais, l'un des juges de Jeanne d'Arc, par le même. *Ibid.*, 1890, grand in-8 de 14 p.

A propos de la singulière *Vie de Jeanne d'Arc*, de 1409 à 1440, par M. Lesigne, on a rappelé que l'inventeur des premiers documents allégués par les partisans de Claude des Armoises est le Père Jérôme Vignier, né en 1606 et mort en 1661¹. Le comte de Marsy rappelle, à son tour, que cet historien a été convaincu du crime de faux en matière historique par bon nombre de nos plus sérieux érudits, notamment, sans compter Jules Quicherat, par M. Julien Havet², par le Père Ingold³, par l'abbé Batiffol⁴, par M. A. de Barthélemy⁵, et il rappelle encore que non seulement Vignier a sur la conscience la production de l'acte de mariage de Jeanne et de Robert des Armoises, mais encore qu'il a interpolé le fragment du texte de la chronique de saint Thibaut de Metz, donné par son frère comme trouvé dans ses papiers. Il défend ensuite Vallet (de Viriville) contre une accusation de M. Lesigne, lequel prétend que l'historien de Charles VII croyait à l'identité de Jeanne d'Arc et de Claude des Armoises. Il établit que Vallet, peu de jours avant sa mort, a tout au contraire dénoncé la *fausse pucelle Claude*, mariée à Robert des Armoises (*Revue moderne* du 17 mai 1867).

Dans la seconde brochure, M. de M. démontre contre M. Victor Bouton, auteur d'une toute récente notice sur *Pierre Cauchon* (janvier 1890), que ce prélat appartient réellement à l'épiscopat et ne fut point simplement « un évêque temporel ayant la direction et l'administration d'un évêché pour en recueillir les bénéfices ». Il combat avec vigueur les assertions de M. Bouton et démolit en entier un travail

1. Voir surtout dans le *Temps* du 10 janvier, un article d'un de nos critiques les plus distingués, M. Anatole France.

2. *Les découvertes de Jérôme Vignier (Questions mérovingiennes dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, 1885, p. 205-271.)*

3. *Bulletin critique* du 15 septembre 1886, au sujet de la vie de sainte Odile, manifestement fabriquée par Vignier, d'après le professeur Roth, de Bâle, dans *Alsatia* de 1856.

4. *Bulletin critique* du 15 avril 1886, au sujet de l'Épître de Théonas à Lucien, à l'authenticité de laquelle ont complaisamment cru dom d'Achéry, Tillemont, les Bollandistes et l'abbé Migne, etc.

5. *Histoire de la maison de Dampierre.*

« qui dénature la vérité historique ». M. de M. n'admet pas que l'évêque Cauchon appartint à la famille bourgeoise déjà connue depuis deux siècles dans la ville de Reims. Il n'admet pas davantage que l'évêque de Beauvais soit l'auteur de la *Chronique normande* de Pierre Cauchon, et, en cette question, il s'appuie sur l'indiscutable autorité du dernier biographe du chroniqueur, M. Charles de Robillard de Beau-repaire.

De même que tous les lecteurs de la première brochure de M. de Marsy seront avec lui contre M. Lesigne, tous les lecteurs de la seconde brochure seront avec lui contre M. Bouton.

T. de L.

448. — **Les hommes du 14 juillet**, gardes-françaises et vainqueurs de la Bastille, par Victor FOURNEL. Paris, Calmann-Lévy. 1890, 1 vol. in-18, iv-349 pages.

Travail consciencieux, opinions exprimées d'une manière modérée, style agréable à lire, telles sont les qualités qui frappent d'abord dans le livre de M. Victor Fournel, qualités précieuses.

Le livre s'ouvre par un coup d'œil sur l'histoire et le régime intérieur de la Bastille. Ce chapitre n'est qu'un résumé de travaux antérieurs, de l'excellente introduction mise par F. Ravaisson en tête de ses *Archives de la Bastille* et des articles parus sous le titre de *la Bastille d'après ses archives*, dans la « Revue historique » (1^{er} janvier et 1^{er} mars 1890). Le chapitre II est consacré aux *gardes françaises avant le 14 juillet*. L'auteur y explique heureusement l'état de désorganisation où était tombé, à la veille de la Révolution, ce régiment privilégié. Le chapitre III, la *prise de la Bastille*, ne contient aucun fait nouveau, mais il faut savoir gré à M. F. d'avoir su choisir avec discernement, parmi les nombreuses relations de la prise de la Bastille, celles qui méritent plus particulièrement créance, et d'en avoir composé un tableau rigoureusement historique. Nous en dirons autant du chapitre IV, *les prisonniers délivrés*. L'auteur y fait justice de la légende du comte de Lorges, en se servant des indications fournies à ce sujet par M. Alf. Begis dans l'*Intermédiaire* du 10 mars 1889. Enfin s'ouvre cette extraordinaire épopée des vainqueurs de la Bastille, lesquels, après être arrivés au plus haut point de gloire et d'honneur, tombèrent dans la misère, les dissensions meurtrières, et un complet discrédit. Mais ils surent se relever avec énergie, et jouer, — jusqu'après 1848, — de leur héroïsme qui avait fondé la liberté, pour obtenir pensions et honneurs. Il est encore question de la Bastille dans le dictionnaire des pensions inscrites au Trésor public en 1874! Comme Latude avait su faire une carrière de sa captivité, ces braves parvinrent à se faire une carrière de la Bastille qu'ils avaient prise, ou que d'autres avaient prise en leur nom. Les recherches de M. F. éclairent d'une manière franche et curieuse un grand nombre d'individualités révolutionnaires.

Voici quelques critiques. L'auteur écrit (p. 9) : « Au temps de La Parte, c'est-à-dire sous le sévère cardinal de Richelieu, les prisonniers de la Bastille avaient la liberté de se voir entre eux ; ils avaient organisé diverses occupations pour adoucir les rigueurs de la captivité. A plus forte raison en fut-il ainsi au XVIII^e siècle ». Cette phrase est en contradiction avec l'histoire du régime intérieur de la Bastille, celui-ci, comme nous croyons l'avoir montré, allant se retrécissant d'année en année.

Pour faire le récit des premières journées révolutionnaires, celles qui ont précédé et suivi le 14 juillet, M. F. se sert avec trop de confiance du *Moniteur*, lequel ne contient à cette date qu'une compilation de seconde main. On sait que la rédaction quotidienne n'en commença qu'au 24 novembre 1789. Ainsi, p. 83 M. Fournel cite, à propos d'un détail de la prise de la Bastille, le récit du *Moniteur* pour confirmer la relation des invalides imprimée dans la *Bastille dévoilée* tandis qu'elle n'est qu'une reproduction de cette même relation des invalides quelque peu étendue et accommodée au goût du jour.

Quant à la forme du livre, louons le style vif, plein d'entrain, que surchargent peut-être trop de traits d'esprit.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

449. — 1. BERTHELÉ (Jos.) *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*. Melle, 1889, 1 vol. in-8 de 500 p.
450. — 2. LECOY DE LA MARCHÉ. *Les Sceaux*. (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts). Paris, Quantin (1890). 1 vol. in-8 de 320 p. avec fig.
451. — 3. Inventaire général des richesses d'art de la France. *Paris. Monuments civils*, t. II. Paris, 1889, 1 vol. in-4.
452. — 4. TRIGER (R.) *Notice sur la vie et les travaux de M. Eugène Hucher*. Le Mans, 1890, 1 vol. in-8 de 110 p. avec fig.
453. — 5. PETROZ (Pierre). *Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre*. Paris, Alcan, 1890, 1 vol. in-8 de 290 p.
454. — 6. WOLFRAM (Dr G.) *Die Relieftstatuette Karls des Grossen aus der Kathedrale zu Metz*. Strasbourg, Trübner, 1890, in-8 de 26 p.
455. — 7. BOYER (Hipp.) *Les encelintes de Bourges*. Bourges, 1889. 1 vol. in-8 de 225 p.

1. — Le livre de M. J. Berthélé, archiviste des Deux-Sèvres, comprend deux parties distinctes, d'inégale importance : une série d'études d'archéologie monumentale, déjà mises au jour pour la plupart, et une sorte de répertoire important des inscriptions conservées sur les cloches et sur les divers objets du mobilier sacré des églises poitevines. — Après ces quelques articles, que nous nous bornerons à mentionner : *La crypte de Saint-Léger à Saint-Maixent* (VII^e et XI^e siècles) ; *l'église de Gourgé* ; *l'église d'Airvault* ; *de quelques influences auvergnates et limousines dans les églises romanes du Poitou et de la Saintonge*, (étude sur les voûtes de Saint-Hilaire de Poitiers) ; *de quelques influences périgourdines et angoumoises* etc. (clochers) ; *une influence champenoise en Bas-Poitou* (l'église de Maillezais, bonne discussion), — il

faut citer plus spécialement l'étude, lue au Congrès des sociétés savantes, sur l'*architecture Plantagenet*. C'est une école gothique dont les monuments, en Anjou, en Touraine, en Poitou, offrent assez de particularités pour qu'on la distingue des grandes écoles ses voisines. Il y a là une évolution, une dérivation, curieuse à étudier, de la voûte à nervures : fusion de la coupole à pendentifs non distincts (forme rare) et de la croisée d'ogives dont l'influence envahissait tout, à cette époque du milieu du *xii^e* siècle. M. B. donne ici un bon résumé de la question et d'intéressants détails sur les principaux types à examiner.

La seconde partie du volume, qui ne comprend pas moins de trois cents pages, est un inventaire méthodique de reliquaires, chefs et bras, de vases sacrés et de cloches, avec le texte de leurs inscriptions, mais nourri de nombreux détails et renseignements locaux, avec des études soignées sur les anciens fondeurs de cloches, leur outillage, leurs procédés, leur vie. Tout cela est net et bien établi, et d'ailleurs la méthode de M. Berthelé est excellente, et ses doctrines parfaitement saines. On pourrait simplement reprocher un peu de minutie dans la discussion et la documentation de ces études archéologiques. Le texte et les notes sont quelquefois encombrés de citations de travaux sans valeur et inutiles, qui forcent l'auteur à une courtoisie un peu banale. Sa conscience n'a pas besoin vraiment d'aller jusque-là, et le volume y gagnerait un peu de légèreté.

2. — M. Lecoy de la Marche a déjà publié, dans la collection dirigée par M. J. Comte, un volume sur *les manuscrits et la miniature*. Ce nouveau travail sur les *sceaux* sera certainement plus apprécié des lecteurs : c'est un bon résumé d'ensemble, avec un nombre suffisant de reproductions héliographiques pour attirer non seulement l'attention mais le goût des gens du monde, et qui même ne sera pas sans commodité pour les gens du métier. La matière est si vaste, toutefois, qu'il n'y faut pas chercher des développements très approfondis, des documents très nombreux; chacun regrettera peut-être le trop peu de place occupée par telle catégorie de sceaux qui l'intéresse plus spécialement. Mais l'important, c'est que l'auteur ait dressé un plan de travail et de recherches exact et nettement défini, et ces qualités se trouvent dans le livre de M. Lecoy de la Marche. Il a eu soin de donner de bons renseignements sur l'usage, la législation, la fabrique du sceau, les matières employées pour les empreintes, la composition des matrices; tout cela, bien entendu, pour la seule époque du moyen âge et des temps modernes. Il ne faut pas chercher ici beaucoup de détails sur les sceaux antiques et orientaux.

M. L. de la M. fait justement remarquer l'intérêt qu'offrent les sceaux de villes pour les monuments qui y sont représentés. On a plusieurs fois fait usage de ces documents très particuliers, et bien qu'il n'y faille pas attacher une importance capitale pour la restitution ou l'histoire des édifices, à cause de l'étroitesse extrême du champ, et de l'habitude fré-

quente des graveurs d'entasser les objets en une perspective essentiellement déformatrice, il y aurait là, croyons-nous, un curieux travail à faire. On pourrait relever d'ensemble toutes les représentations architecturales des sceaux, les identifier autant que possible à l'aide des données archéologiques, et en dresser une table critique permettant les rapprochements et les comparaisons. Il est impossible qu'il ne sorte pas de là un vrai profit pour l'histoire des villes et des monuments.

Un dernier mot. M. Lecoy de la Marche n'emploie à peu près jamais, avec raison, le mot si inexact de sceau *ogival*, et paraît avoir été embarrasé pour trouver un terme équivalent et juste, car il a évité tant qu'il a pu la nécessité de son emploi. Pourquoi ne pas prendre l'expression très simple des archéologues allemands : sceau *oval aigu* (spitz-oval) ?

3. — Nous nous contenterons d'annoncer le nouveau volume de l'inventaire des richesses d'art, concernant quelques-uns des monuments civils de Paris. La partie principale y est consacrée au Jardin des Plantes, c'est-à-dire surtout à la description des cent quatre volumes de vélins (dont soixante-quatre composés de reproductions de plantes) conservés au Muséum, dont s'est chargé M. H. Stein. M. Michaux a décrit vingt mairies, dix-sept places et squares, la Bourse, le Tribunal de commerce; M. Ruprich-Robert, le Val-de-Grâce; M. de Chennevières, le Panthéon. Chacune de ces notices est précédée d'un bon résumé historique, avec indication des sources principales.

4. — La notice de M. Triger n'est pas une sèche biographie quelconque : nous en ferions à peine mention, s'il en était ainsi; mais c'est une vraie étude archéologique sur un des meilleurs antiquaires de la province, et illustrée de nombreuses figures, qu'on a d'autant plus de plaisir à revoir ici, qu'elles sont dues au crayon de M. Hucher même, qui était aussi dessinateur habile, comme on sait. « Trop souvent dépouillée, au profit de la capitale, de ses intelligences d'élite et de ses talents naissants, la province a rarement le privilège de posséder de véritables savants, dont la réputation, franchissant les limites ordinaires de la région, se répande dans toute la France et même à l'étranger. » Très justes sont ces lignes de M. T., et il est juste aussi de considérer comme une de ces exceptions heureuses de nos sociétés de province, l'auteur de l'*Art gaulois*, des *Calques des vitraux de la cathédrale du Mans*, de l'*histoire du jeton au moyen âge*, du *jubé du cardinal de Luxembourg*, de l'édition du *Saint-Graal*, etc. — La table bibliographique qui termine la notice ne contient pas moins de deux cent soixante-seize numéros.

5. — Il n'y a pas grand'chose à dire de l'« esquisse générale » de M. Petroz sur l'histoire de la peinture. Il se défend d'avoir voulu faire un livre et se présente à nous comme un curieux, désireux de rédiger ses idées et de nous faire part de ses réflexions en face des principaux chefs-d'œuvre, particulièrement ceux du musée du Louvre. Il y aurait donc mauvaise grâce à trop exiger de lui. Cependant il est permis de trouver qu'il au-

rait dû se borner à ces excursions pittoresques dans le monde du beau, et laisser de côté cette préoccupation continuelle, qui pénètre toutes les pages, de « déterminer les rapports des diverses écoles avec l'état intellectuel, moral ou social contemporain. » Il s'est empressé de prendre, au système connu de M. Taine, ce qu'il a de plus outré et de plus mesquin, et sans l'appuyer, du moins, comme lui, sur des bases sérieuses, absolues..., sans l'éclairer par les conceptions d'un esprit supérieur. La méthode ne lui a servi au contraire qu'à lancer toutes sortes d'assertions légères et suspectes, appuyées d'autorités de troisième main. En somme, en voulant trop être profond, il a été superficiel, et son livre n'apprendra rien à personne.

6. — La brochure du d^r Wolfram est un résumé de l'histoire de la fameuse statuette équestre de Charlemagne, autrefois conservée à la cathédrale de Metz, disparue à l'époque de la Révolution, achetée par Al. Lenoir, arrivée après diverses aventures à l'Hôtel de ville de Paris, sauvée de l'incendie de la Commune et aujourd'hui enfin installée au Musée de la Ville à l'Hôtel Carnavalet. Plusieurs reproductions en ont été exécutées en bronze, et l'une d'elles a été placée à Metz, en souvenir de l'original : c'est à propos de cette installation que le d^r Wolfram a écrit cette notice, à laquelle il a joint une phototypie de la reproduction. Donner l'original même eût été, semble-t-il, plus intéressant pour le lecteur messin. — Il expose l'état de la discussion ouverte sur l'authenticité du portrait, et ajoute des détails sur le cérémonial dont la statuette impériale était l'objet dans la cathédrale de Metz.

7. — Bourges renferme deux enceintes successives, séparées par cinq ou six siècles, l'enceinte de la cité et celle de la ville. La dernière a presque entièrement disparu, et c'est la muraille antique qui s'est conservée, englobée dans les constructions particulières, entre la partie ancienne et la partie moderne de la ville. L'enceinte antique serait des premières années du v^e siècle, et postérieure à l'invasion des Vandales. La maison célèbre de Jacques cœur est établie sur cette puissante muraille. La seconde enceinte remonterait à 1150 environ. — La notice de M. Boyer, la monographie plutôt, abondamment documentée et pourtant serrée de près, est précieuse au double point de vue de l'archéologie et de l'histoire locale et vraiment très intéressante à suivre pour qui connaît Bourges. C'est à coup sûr un des meilleurs travaux que les sociétés de province aient fourni l'année dernière.

H. DE CURZON.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un archéologue de grand mérite, M. F. Pouy, vient de publier une très curieuse notice sur *les bas-reliefs relatifs à Saint-Firmin-le-Martyr à Amiens et à Saint-Acheul*, xiii^e, xv^e et xvi^e siècles. (Amiens, Langlois, 1890, in-8^o de 15 p.).

ALLEMAGNE. — La librairie Göschen, de Stuttgart, va publier : 1° un ouvrage de M. R. FESLER, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, qui comprend onze chapitres ; 2° une *Geschichte der deutschen Verfassungsfrage während der Befreiungskriege und des Wiener Kongresses 1812-1815*, par W. Ad. SCHMIDT ; ce livre posthume est publié par les soins de M. Alfred STERN ; il rectifie et complète Treitschke sur plusieurs points.

— MM. Max HERRMANN et Siegfried SZAMATÓLSKI publient à la librairie Speyer et Peters, de Berlin, une collection de *Lateinische Denkmäler des XV und XVI Jahrhunderts* ou « Monuments latins du xv^e et du xvi^e siècles ». Un grand nombre d'érudits leur ont promis leur appui. Il est convenu que les éditions renfermeront une introduction complète (critique du texte, bibliographie caractéristique, historique et littéraire), et que l'orthographe des latinistes du xv^e et du xvi^e siècle ne sera pas conservée. Paraîtront d'abord : 1° *Gulielmus Gnapheus, Acolastus*, p. p. J. BOLTE ; 2° *Eccius dedolatus*, p. p. S. SZAMATÓLSKI ; 3° *Thomas Naogeorgus, Pammachius* (avec introd. d'E. SCHMIDT), p. p. J. BOLTE ; 4° *Philippus Melancthon Declamationes*, extraits, p. p. K. HARTFELDER ; 5° *Euricius Cordus, Epigrammata*, p. p. C. KRAUSE ; 6° *Ugolinus Parmensis, Philogenia*, p. p. Max HERRMANN. Paraîtront postérieurement : *Baptista Mantuanus, de septem peccatis capitalibus*, p. p. ENDERS ; *Henricus Bebelius, Facetiae*, p. p. ROETHE ; *Xystus Betulius, Judith*, p. p. Fr. SPENGLER ; *Thomas Campanella, De civitate solis*, p. p. P. HENSEL ; *Conradus Celtes, Odae*, p. p. K. HARTFELDER ; *Cornelius Crocus, Josephus*, p. p. BOLTE ; *Epistolae obscurorum virorum*, p. p. SZAMATÓLSKI ; *Desiderius Erasmus, Carmina et Pädagogische Schriften*, p. p. Karl HARTFELDER ; *Eligius Eucharis, Grisellis*, p. p. Philippe STRAUCH ; *F. H. Flayder, Ludovicus bigamus*, p. p. Alex. von WEILEN ; *Nicodemus Frischlinus, Julius redivivus*, p. p. G. ROETHE ; *Eobanus Hessus, Heroides*, p. p. Max von WALDBERG ; *Eobanus Hessus, Satirische Dialoge*, p. p. Carl KRAUSE ; *Johannes Kerckmeister, Codrus*, p. p. Edward SCHRÖDER ; *Deutsche Lyriker des 16. Jahrhunderts (Auswahl)*, p. p. George ELLINGER ; *Georgius Macropedius, Rebelles, Aluta*, p. p. J. BOLTE ; *Thomas Murner, Honestorum poematum condigna laudatio*, p. p. Th. von LIEBENAU ; *Franciscus Poggius, Facetiae*, p. p. M. HERRMANN ; *Jacobus Schoepper, Joannes decollatus*, p. p. Karl DRESCHER ; *Ludovicus Vives, De pauperum subventionem*, p. p. P. Fr. EHRLÉ.

— M. MUNCKER a été nommé professeur extraordinaire de littérature allemande à l'Université de Munich ; M. BAIST, professeur ordinaire de philologie romane à l'Université de Fribourg.

— La *Zeitschrift für deutsches Altertum* a désormais pour directeur, à la place de M. STEINMEYER qui se retire, M. SCHRÖDER, de Marbourg.

ITALIE. — M. Eugène MÜNTZ a été nommé membre étranger de l'académie royale di San Luca, en même temps que MM. Ferd. GREGOROVIVUS et Wolfgang HELBIG.

— Un de nos collaborateurs nous écrit à propos de la brochure *Una fantastica cronologia degli scritti di Sant' Ennodio* dont nous avons rendu compte dans notre numéro 40, la note suivante que nous insérons volontiers. « C'est une réfutation en règle de Tanzi. Elle aurait gagné en valeur si les arguments étaient produits sur un ton plus mesuré, si l'écrivain anonyme ne soupçonnait pas Tanzi aussi bien que Vogel, le dernier éditeur d'Ennodius, d'avoir voulu discréditer l'évêque de Pavie et l'Eglise catholique, si enfin on n'y trouvait une défense de toutes les opinions émises jadis dans la *Scuola cattolica* de Milan (t. XXI, 1883) par Franc. Magani. Le commentaire est d'ailleurs très estimable. »

— Quelques érudits de Girgenti ont fondé une Société, la *Biblioteca patria Agrigentina* qui se propose de recueillir les œuvres des écrivains agrigentins et tout ce qui a été écrit et s'écrit sur Agragas, Agrigente et la moderne Girgenti. Elle

recherche tous les livres, opuscules, journaux, estampes, manuscrits, autographes, etc., relatifs à l'histoire passée et présente de Girgenti.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 octobre 1890.

M. Ch. Schefer, président, annonce à l'Académie que Sa Majesté dom Pedro, empereur du Brésil, associé de l'Académie des sciences, honore la séance de sa présence.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur l'*Histoire de la ville de Saint-Rémi-de-Provence*.

M. Edmond Le Blant est désigné pour lire, à la séance publique annuelle de l'Académie, son mémoire intitulé : *Trois statues cachées par les anciens*. Cette séance aura lieu le vendredi 14 novembre.

M. René de Maulde-la-Clavière communique un travail sur les origines du canton du Tessin. Il formule dans les termes suivants le résultat de ses recherches : « Il n'est pas exact de dire que le canton du Tessin doit sa naissance, en l'année 1500, à une promesse ou à une tolérance de Louis XII, comme l'ont affirmé Prato et Guichardin. C'est par un acte de violence que les Suisses arrachèrent ce lambeau de la Lombardie. Ils s'y maintinrent par l'appui de l'Allemagne et des amis de l'Allemagne en Italie, c'est-à-dire des Gibelins, principalement des Gibelins de Lugano. »

M. Menant annonce en ces termes la découverte de quelques inscriptions hétéennes nouvelles : « J'ai l'honneur de vous faire part d'une découverte qui intéressera vivement ceux qui se préoccupent des études hétéennes. Je viens de recevoir une lettre de M. le prof. Sayce (6 de ce mois) qui m'apprend que MM. Ramsay et Hogarth ont voyagé tout l'été en Cappadoce, et qu'ils ont pris des estampages, des photographies et des copies des inscriptions de Bov, d'Ibreez de Bulgovmaden, de Gurun et d'Ilgun. Ils ont découvert également une série de sculptures rupestres à Frathin. Les estampages des inscriptions de Bov et d'Ibreez, peuvent être considérées comme faisant connaître de nouvelles inscriptions, car les copies qu'on en avait jusqu'ici étaient tellement défectueuses qu'elles ne pouvaient servir de base à un travail sérieux. Les autres inscriptions sont complètement inédites. M. Sayce a déjà sous les yeux les estampages des textes de Bov et d'Andaval, ainsi que les copies des inscriptions d'Ibreez, de Bulgovmaden et de Gurun; il attend dans quelques semaines des estampages et des photographies de tous les autres documents. »

« L'examen sommaire auquel M. Sayce s'est livré sur ces nouveaux textes, l'a amené à la confirmation de plusieurs de ses lectures antérieures, et quelquefois à en compléter ou à en rectifier d'autres. C'est ainsi qu'il a été conduit à reconnaître à un signe qu'il n'avait pas traduit dans les inscriptions de Hamath, la valeur idéographique de « construire, faire, fonder ». Or, c'est précisément le même signe auquel j'avais attribué de mon côté la valeur du « construction, temple, palais, forteresse » en m'appuyant sur le rôle qu'il joue dans le nom de Kar-Kemish, ainsi que je l'ai expliqué dans notre séance du 9 juin dernier; c'est aussi cette valeur qui m'a conduit à compléter également la lecture de la partie finale des trois inscriptions de Hamath dont j'avais entretenu l'Académie antérieurement. Permettez-moi de faire remarquer ici que M. Sayce n'a pu avoir connaissance de mes travaux actuellement sous presse, l'un dans vos *Mémoires*, l'autre dans le *Recueil* de M. Maspero; pas plus que je ne pouvais soupçonner l'existence des documents nouveaux sur lesquels M. Sayce s'appuie aujourd'hui. Je suis heureux de faire appel aux souvenirs de l'Académie en cette circonstance, pour constater qu'on peut déjà, dans cette science si nouvelle, arriver aux mêmes résultats en se livrant d'une manière indépendante à l'étude des textes hétéennes. »

M. Théodore Reinach commence une communication sur l'histoire des rois de Commagène, d'après des inscriptions récemment découvertes dans ce pays par MM. Humann et Puchstein.

Ouvrages présentés : — par M. le Secrétaire perpétuel : HAURÉAU (B.), *Notices et Extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*; — par M. Schlumberger : SVORONOS, *Numismatique de la Crète ancienne*, 1^{re} partie, texte et atlas; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 14; — par M. Gaston Paris : MÉLY (F. DE), *la Croix des premiers croisés* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*); — par M. Daubrée, de l'Académie des sciences : un numéro du *Monatsblatt der numismatischen Gesellschaft in Wien*, contenant un article de M. Brezina, sur des médailles antiques où sont représentés des météorites; — par M. Delisle : BABELON (Ernest), *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale*, tome 1^{er}.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

The Academy, n° 956 : MARSHALL, Princ. of Economics, I. — SYMONDS, Essays speculative and suggestive. — GUINNESS (mrs), The new world of Central Africa. — WAKEMAN, Life of Fox (clair et intéressant). — JENKINS, Ignatian difficulties and historic doubts. — Some letters from Cardinal Newman. — Letters of Sam. Pepys. — The original French editions of the Kalender of Shepherdes. — The Carlsruhe Bede. — The mss. of the New Test. — La goule d'aoust. — ISAAC TAYLOR, The origin of the Aryans (clair, savant, plein d'intérêt). — Some contributions to Pali lexicography. — A first Aryan Reader. — SCHMARSOW, S. Martin von Lucca u. die Anfänge der toskan. Sculptur im Mittelalter. — An ancient inscribed stone on Exmoor. — The Dahr-el-Bahari mummies.

— N° 957 : The book of John Mandeuill, a hitherto unpubl. English version from the unique copy in the Brit. Mus. edited, together with the French text, notes and an introd. by WARNER. — NOEL, Lord Byron (satisfaisant). — CHILD, Church and State under the Tudors. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgesch. I. — PENDLETON, Newspaper Reporting in olden time and today. — LAURIE, Lectures on linguistic method; FITCH, Notes on American schools and colleges. — Pro Roscio, p. p. STOCK. — Notes from the Lincoln Registers, I. — Letters of Sam. Pepys. — Discovery of Greek texts of the third century (papyrus grecs rapportés d'Egypte par M. Petrie; fragments du Phédon et de l'Antiope d'Euripide). — The Exmoor and Ballaqueny inscriptions. — An obscure passage in The Pearl. — Dante's De vulgari eloquentia. — J. DARMESTER, Chants populaires des Afghans (œuvre qui réunit à la fois les qualités du philologue, de l'historien et du poète). — The goddess Kadesh and the semitism of the Hittites. — The Aryans (I. Taylor). — Faenza and Casaggiolo. — Inscr. of the emperor Pionius.

— N° 958 : BAGWELL, Ireland under the Tudors, III (très consciencieux et minutieux; quelques défauts néanmoins; manque d'intérêt). — Selected poems of Matthew Prior, p. p. DOBSON. — Diaries of Sir Moses and Lady Montefiore, p. p. LOEWE. — ARBUTHNOT, Arabic authors, a manual of Arabian history and literature. — Early reviews of great writers, 1786-1832, p. p. STEVENSON. — HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à saint Bernard. — An obscure passage in The Pearl. — The pound of flesh in the Merchant of Venice. — Paris and Tristran in the Inferno. — The mss. of the New Testament. — HALE, An international idiom, a manual of the Oregon trade language or Chinook Jargon. — The Aryans (Glennie et Sayce). — CONWAY, Literary remains of Albrecht Dürer, with transcripts from the British Museum mss. and notes upon them by Lina ECKENSTEIN. — Vandalism in Pembrokeshire.

— N° 959 : La Morte Darthur, by Sir Thomas Malory, faithfully reprinted from the original edition (1485) of William Caxton, ed. by N. O. SOMMER, vols. I and II. (excellente édition.) — MALLESON, Dupleix (un des meilleurs livres de la collection dirigée par Sir W. Hunter). — RODWELLE, The Mosaic sacrifices in Leviticus I-VIII. — KRAUSHAN, Sprawa Zygmunta Unruga, epizod historyczny z Czasów Saskich, 1715-1740. — THISELTON-DYER, The loves and marriages of some eminent persons. — Notes from the Lincoln Registers, II. — Old-Norse names in the Irish annals (W. Stokes). — The mss. of the New Testament. — An obscure passage in The Pearl. — H. ELLIS, The criminal. — The Yenissei inscriptions, n° 1 (Rob. Brown jun.) — de CARA, Gli Hycsos. — Irish and Eastern art.

— N° 960 : Earl of DUNDONALD, The autobiography of a seaman (livre très intéressant sur lord Cochrane dont la vie est un drame aussi héroïque que la vie de Drake et de Raleigh). — AUSTIN, English lyrics,

p. p. WATSON. — Marquis of DUFFERIN, Speeches delivered in India, 1884-1888. — COTTON, Barnstaple and the Northern part of Devonshire during the Great Civil War 1642-1646. — Lady WILDE, Ancient cures, charms and usages of Ireland, contrib. to Irish lore. — KOELLING, Der erste Brief Pauli an Timotheus; STECK, Der Galaterbrief nach seiner Echtheit; STEINMEYER, Die Gesch. der Auferweck. des Lazarus. — Two of Lyef Tolstoi's letters. — English scholars and the Morte D'Arthur. — Junius' transcripts of Old English texts. (Logeman). — Arabian poetry for English readers (Clouston). — Contrib. to Pāli lexicography (Morris). — Grébaut's forthcoming work on the National Egyptian Museum. (Le musée égyptien, recueil de monuments choisis et de notices sur les fouilles en Égypte.)

The Babylonian and Oriental Record, n° 8 : BONAVIA, Bananas and melons as dessert fruits of Assyrian monarchs. — T. de L. On Eastern names of the banana. — ARKWRIGHT, On a Lycian inscription. — TERRIEN DE LACOUPERIE, An unknown King of Lagath, from a lost inscription of 6000 years ago. — De HARLEZ, A Buddhist repertory.

— N° 9 : TERRIEN DE LACOUPERIE, An unknown King of Lagath, from a lost inscription of 6,000 years ago (suite). — GLENNIE, The traditional deluge and its geological identification. — De HARLEZ, A Buddhist rerertory (suite).

— N° 10 : TERRIEN DE LACOUPERIE, The calendar plant of China, the cosmic tree and the date-palm of Babylonia. — Rob. BROWN jun., The Yenesei inscriptions, I. — De HARLEZ, A Buddhist repertory (fin).

Altpreussische Monatsschrift, III-IV : KRUMBHOLTZ, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See (fin). — Em. ARNOLDT, Zur Beurtheilung von Goethe's Kritik der reinen Vernunft und Kant's Prolegomena. — FRYDRYCHOWITZ, Der Ritterorden von Calatrava in Tymau bei Mewe. — SEMBRZYCKI, Sprachl. Bemerk. zu den drei Königsberger Zwischenspielen von 1644. — TREICHEL, Dialect. Räthsel, Reime u. Märchen aus dem Ermland *et* Sprachliche Ueberbleibsel aus der Franzosenzeit. — FRISCHBIER, Ostpreussische Sagen. — BOLTE, Zu den Königsberger Zwischenspielen von 1644. — *Kritiken und Referate*: NERRLICH, Jean Paul, sein Leben u. seine Werke; BYSTRON, Katechizm Ledesmy w przekladzie wschodnio-litewskim; STANKIEWIEZ, W sprawie gromadzenia materyalow do dziejow Pismiennictwa Litewskiego; LOHMEYER, Herzog Albrecht von Preussen, eine biogr. Skizze — Alterthums-Gesellschaft Prussia 1889. — Universitäts Chronik 1890 — Altpreuss. Bibliographie 1889.

Magazin für die Litteratur des In=und Auslandes, n° 31 : NEUMANN-HOFER, Die junge Generation — PRÖLSS, Zur Geschichte der französischen Emigration, 1789-1793 — KRAUS, Zur Reform der Gymnasien — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes — SRÖSSEL, Drei Gedichte — Arne Garborg, eine Grossthat (übers aus dem nordischen von MARHOLM).

— N° 32 : NEUMANN-HOFER, Eine strafgerichtliche Verfolgung der Litteratur — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes (suite) — HOEPFNER, Fausto. — CARUS, Das psychologische Problem und die Religion (deutsch von Bertha von SUTTNER) — Coppée, Liebesbriefe, übertr. von Em. BURGER).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXV

Les Antiquités sémitiques, par Ch. CLERMONT-GANNEAU,
membre de l'Institut. Un volume in-18..... 2 fr. 50

Études sur l'Asie Centrale, d'après les historiens chinois,
par Edouard SPRECHT. Première livraison. Indo-Scythes et Ephthalites. In-8..... 2 fr.

San li tu, tableau des trois Rituels. Traits de mœurs
chinoises avant l'ère chrétienne, par C. de HARLEZ. In-8, avec
une planche..... 2 fr. 50

Pour paraître dans quelques jours

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE

Publié sous la direction de M. R. DE LA BLANCHÈRE

Première livraison : **Musée d'Alger**, par M. DOUBLET. In-4, avec
17 planches..... 15 fr.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1890 : CAMPAUX, La critique du texte d'Horace avant Peerlkamp (suite et fin). — Ch. SCHMIDT, Laurens Fries. de Colmar. — V. JACQUES, Le siège d'Epinal par le maréchal de Créquy. — Aug. Jundt (nécrol.). — *Comptes-rendus* : GERMAIN (Léon), Mélanges hist. sur la Lorraine (livre d'un travailleur infatigable. le dom Pelletier moderne). — HEIMWEH, La question d'Alsace; le régime des passeports en Alsace-Lorraine. — DIEHL, Excursions archéol. en Grèce. — Société des amis de l'Univ. de Nancy.

La Révolution française, 14 oct. GAFFAREL, L'annexion du Piémont à la France, 1798. — BUSSIÈRE et LEGOUIS, Beaupuy et Wordsworth. — GOGLIA, Le Journal polit. nat. de Rivarol. — AULARD, Les cendres de Mirabeau. — Les Mém. de Talleyrand. — Mém. de Moreau de Jonnés, I. — *Chron. et bibl.* : Stendahl, Vie de H. Brulard, p. p. STRYENSKI; Mém. du duc des Cars; FAGE, Le diocèse de la Corrèze pendant la Rév., etc.

The Academy, n° 961 : CONWAY, Hawthorne (de valeur). — DELITZSCH, Bibl. comm. on the prophecies of Isaiah; HERFORD, The prophecies of the captivity. — ALTAMIRA, Hist. de la propiedad communal. — An undescribed (?) impression of the Elzevir Virgil, 1636. — English scholars and the Morte Darthur. — A Blasphemy Case in Poland. — The life of Byron. — Keilinschriftl. Bibliothek, II, p. p. SCHRADER; *id.*, Zur Geogr. des assyr. Reichs. — Páli Asuropa and Asulopa of the Asoka inscr. — Ἰππότης — Vispati.

The Athenaeum, n° 3276 : Handbook for Lincolnshire; USHER, An Anglo-Saxon cathedral, a handbook to Stow Church, near Lincoln. — Ovid, Tristia, p. p. OWEN (cf. *Revue*, n° 3). — Sir Charles DUFFY, Thomas Davis, the Memoirs of an Irish patriot; Prose writings of Thomas Davis, p. p. ROLLESTON. — JUSSERAND, The English novel in the time of Shakespeare (« a contribution of permanent value to the history of Elizabethan literature »). — D. OWEN, Declaration of war, a survey of the position of belligerents and neutrals, with relative considerations of shipping and marine insurance during war. — SCHLUMBERGER, Nicéphore Phocas (cf. *Revue*, n° 26). — British Museum reports for 1889. — Junius and his contemporaries. — CLARK and HUGHES, The life and letters of Sedgwick. — NIGHTINGALE, The church plate of the county of Dorset. — UHLE, Kultur u. Industrie südamerik. Völker. — GRIFFITH, The inscr. of Siût and Der Rifêh (cf. *Revue*, 1889, n° 49). — Bettona.

— N° 3277 : BAINES, Records of the manor, parish and borough Hampstead. — THACKERAY, Translations from Prudentius. — HOSIE, Three years in Western China. — Anecdota Oxoniensia, Lives of Saints from the Book of Lismore, p. p. Whitley Stokes. — Gray and his friends, letters and relics in great part hitherto unpublished, p. p. TOVEY. — Daphnis and Chloe, the Elizabethan version, from Amyot's translation, by Angel Day, reprinted from the unique original edition and edited by Jos. JACOBS. — Cardinal Newman. — Wordsworth's verses in his Guide to the Lake Country. — The Conférence du livre at Antwerp. — Burgess, Archaeolog. Survey of India, the Sharqi architecture of Jaunpur, with notes on Zafarabad, Sahet-Mahet, and other places. — Norwich cathedral. — Notes from Isauria and Cappadocia.

— N° 3218 : BAILLIE, Kurrachee, past, present and future. — FISHWICK, The history of the parish of Rochdale. — MORRISON, The Jews under Roman rule (court et complet néanmoins). — PERRENS, Hist. de Florence, III (cf. *Revue*, n° 22). — BURTON, The history of Hemingborough. — SCHUMACHER, Northern Ajlun, within the Decapolis (petit

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43

— 27 octobre —

1890

Sommaire : 456. BERGAIGNE et HENRY, Manuel pour étudier le sanscrit védique. — 457. Tacite, Germanie, p. p. ZERNIAL. — 458. EBERT, Littérature latine du moyen âge, 2^e éd. t. — 459. BRATKE, Sources de l'histoire ecclésiastique. — 460. BLANCHET, Manuel de numismatique. — 461. LAIR, Foucquet. — 462. Saint-Simon, Mémoires, VII, p. p. BOISLISLE. — 463. FAGUET, XVIII^e siècle, études littéraires. — 464. TOURNEUX, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

456. — A. BERGAIGNE et V. HENRY. **Manuel pour étudier le sanscrit védique.** Précis de grammaire — Chrestomathie — Lexique. Paris, Emile Bouillon, 1890. — XVII-336 pp. in-8.

Le projet de doter notre enseignement d'un Manuel de la langue védique était arrêté chez Bergaigne dès le temps où il traçait le plan de son Manuel de la langue classique¹. Dans sa pensée, l'un était le complément nécessaire de l'autre et, en rédigeant le seul des deux ouvrages qu'il lui était réservé d'achever, il n'avait si soigneusement écarté toute allusion aux formes archaïques, que parce qu'il était bien décidé à les traiter à part. D'autres travaux l'avaient obligé d'ajourner ce projet; mais il ne l'avait pas abandonné. Le dessin général du livre était arrêté; des parties même en avaient été rédigées et lui avaient encore été soumises par celui de ses élèves qu'il s'était plus particulièrement associé pour cette tâche et à qui devait incomber le pieux devoir de l'achever.

Dans le Manuel, tel que le publie M. Henry, le choix des hymnes du Rigveda et de l'Atharvaveda est de Bergaigne, sauf un hymne à Yama, que M. H. s'est décidé à admettre, pour que cette importante figure du panthéon védique fût, comme les autres, représentée dans le recueil. Les textes rituels (un morceau du Çatapatha Brâhmana, un morceau de l'Aitareya Brâhmana et deux chapitres du Grihyasûtra de Gobhila²) ont été choisis par M. Henry. Bergaigne n'avait rien arrêté de définitif à cet égard. Peut-être se serait-il décidé à faire la place plus grande aux spécimens de la prose védique. Dans l'incertitude et pour maintenir une proportion plus exacte entre les deux manuels, M. H. a cru devoir limiter son choix, en se conformant d'ailleurs à la pensée de son maître, qui était de prendre des morceaux rituels de préférence à des morceaux légendaires.

La grammaire est entièrement l'œuvre de M. Henry. Elle a été retrou-

1. Cf. *Rev. crit.* du 20 sept. 1885.

2. Ces deux derniers morceaux appartiennent bien à la littérature du Véda, mais non à la langue ni à la grammaire védique.

vée dans les papiers du défunt, telle qu'elle lui avait été envoyée, sans aucune annotation de sa main. Il est donc douteux que Bergaigne ait eu le temps de la revoir. Mais, de toutes les parties de l'œuvre, c'était peut-être celle où l'on risquait le moins de se méprendre sur ses intentions. Le Manuel sanscrit donnait le cadre : il n'y avait qu'à le remplir, en reprenant, paragraphe par paragraphe, les faits d'ordre archaïque qui en avaient été exclus. L'admirable grammaire de M. Whitney, qui avait déjà servi de terme de comparaison et de moyen de contrôle pour le premier Manuel, était désignée d'avance pour le même service à rendre au second. Le reste, même pour les matières entièrement neuves, telles que l'accentuation et la métrique, n'était qu'affaire de rédaction et aussi de mesure : il s'agissait, tout en écrivant un Manuel, de n'omettre aucun fait important. M. H. avait vécu trop longtemps en parfaite communion d'idées avec son maître, pour n'avoir pas l'exact sentiment de cette mesure. Sur un petit nombre de points seulement, je crois qu'il aurait pu être plus complet. Au chapitre de la composition, par exemple, pourquoi ne pas remarquer que les types *jamadagni*, *bharadvāja*, *çrutkarna* et, en général, les composés syntactiques sont védiques ? Les règles d'accentuation pour ce chapitre auraient aussi pu être plus développées. Le traité de M. Aufrecht sur l'accent des composés, bien que vieux de près d'un demi siècle, eût été consulté avec profit. De même les monographies de MM. Avery et Lanman auraient fourni quelques données de statistique plus précises pour les formes nominales et verbales. Mais ce sont là des faits d'appréciation toute personnelle et forcément variable.

Plus délicate de beaucoup était la rédaction du lexique. Pour les morceaux empruntés au Rigveda, M. H. avait pour se guider, outre les travaux généraux de Bergaigne, une traduction entièrement rédigée de sa main, qui s'est trouvée dans ses papiers ¹. Mais, pour les morceaux de l'Atharvaveda, il était livré à lui-même. Je n'ai pas eu le temps d'examiner en détail cette partie de l'ouvrage. Mais j'en ai vu assez pour me convaincre que là aussi M. H., sans abdiquer en aucune façon son jugement propre, a travaillé dans l'esprit de son maître, avec un soin dévoué.

Il ne me reste qu'à signaler à M. H. quelques menus détails de rédaction sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui.

P. 1, § 1 et suivants, M. H. oppose l'un à l'autre *Veda* et *Brāhmana* d'une façon qui ne me paraît pas admissible, quand on procède par définitions. Comment s'y prendrait-il pour appliquer sa terminologie au Yajus Noir ? — P. 6, § 16 : « L'accent grave, correspondant à ce que nous nommons la syllabe atone ». Cela est un peu sommaire après ce qui vient d'être dit de la nature musicale de l'accent védique. Pour nous, la syllabe atone est avant tout une syllabe qui n'a pas l'*ictus*, sur laquelle la voix faiblit ; en sanscrit, l'accent grave marque les syllabes sur les-

1. A côté d'une autre traduction complète de M. Henry, que celui-ci lui avait envoyée et à laquelle il n'avait ajouté que quelques courtes annotations.

quelles la voix baisse. L'accent *svarita* ne descend pas non plus « de l'aigu au grave ». D'après la tradition, il prend de plus haut que l'aigu et descend plus bas que le grave. — P. 8, § 21 B; p. 32, § 93; p. 19, § 41 : pourquoi dire que, dans les cas spécifiés, le verbe personnel et les vocatifs sont « enclitiques, par conséquent atones », et ne pas dire simplement qu'ils ne sont pas marqués de l'accent. Il y a là évidemment des faits qui nous échappent, parce que la notation védique n'a pas tenu compte de l'*ictus*. — P. 10, § 25 : « Cette notation (celle du *Rigveda*) est suivie dans toutes les éditions européennes des Vedas ». M. H. sait fort bien que cela n'est pas vrai pour les vers du *Sāmaveda*, ni pour l'*Aitareya* et le *Çatapatha-brāhmaṇa* (puisqu'il en fait lui-même la remarque ailleurs), ni pour la *Maitrāyaṇi Samhitā*, ni pour le *Kaushītaki-brāhmaṇa*, ni pour les *Brāhmaṇas* du *Sāmaveda* et de l'*Atharvaveda*. Or tout cela fait bien partie « des Vedas ». — P. 13, § 20 F : je n'aime pas beaucoup « le groupe primitif *ɹd* », qui nous transporte sans transition sur un tout autre domaine, celui de la phonétique indo-européenne. Partout ailleurs, M. H. a évité de s'y engager avec une abnégation de sa part tout à fait louable. J'eusse préféré qu'il s'en fût encore abstenu cette fois-ci, et qu'il eût remarqué plutôt que le fait en question rentre dans les tendances *pracritisantes* qui se manifestent parfois dans la langue védique. Une observation semblable aurait pu être faite en passant pour d'autres particularités de cette langue; par exemple, la confusion qu'elle autorise, en beaucoup de cas, entre les thèmes en *i*, *u* et ceux en *î*, *û*. — P. 43, § 124 : à prendre les termes strictement, il y a là une confusion entre la *gāyatrî* et le *gāyatra pāda*. La formule si fréquente *ashtāk-sharā gāyatrî* ne signifie pas précisément que huit syllabes font une *gāyatrî*, qui, dans la langue technique, en comprend toujours vingt-quatre. La même observation s'applique aux paragraphes suivants ¹.

Mais ce sont là d'insignifiants détails, qui ne sauraient diminuer en rien la reconnaissance que nous devons à M. H. pour le soin qu'il a mis à achever cette œuvre de collaboration posthume. Elle nous rappelle d'une façon touchante tout ce que nous devons à celui qui n'est plus, et elle nous permet d'espérer beaucoup de ceux qu'il a formés. A l'enseignement supérieur en France, elle donne un instrument excellent. Les changements que M. Henry a introduits dans les dispositions extérieures du livre, la substitution du caractère romain au caractère *devanāgarī*, la suppression de certaines lisières bonnes pour des commençants, mais inutiles ici, l'arrangement du lexique rendu plus commode, sont tous justifiés dans un ouvrage qui s'adresse à des élèves beaucoup plus avancés et qui, tous, sont supposés en parfaite possession du *Manuel de la langue classique*.

A. BARTH.

1. P. 10, l. 6, lire (dans le *devanāgarī*), *yajamānāya*.

457. — U. ZERNIAL. *Tacitus Germania* erklärt mit einer Karte von H. Kiepert. Berlin, Weidmann, 1890. Vorwort, III-IV. Einleitung, 1-14. Texte, 17-91. Kritischer Anhang, 92-94. Namenverzeichniss, 95-101.

La collection Weidmann ne contenait pas jusqu'ici les œuvres complètes de Tacite. On avait depuis longtemps l'excellente édition des *Annales* de Nipperdey, revue depuis quelques années par Andresen. Il y a deux ans, Ed. Wolf a donné, pour y faire suite, une bonne édition des *Histoires*. Voici la *Germanie* annotée d'après la même méthode qui certes est la bonne.

L'auteur, M. U. Zernial, a eu déjà l'occasion de s'occuper de cet ouvrage de Tacite en rendant compte de la 4^e édition de Halm ¹. Il a montré dans son article que, de la 3^e à la 4^e édition, les idées de Halm sur la valeur des mss. de la *Germania* ont beaucoup changé, et que, comme l'a proposé Waitz et comme le fait Halm, il faudra désormais attacher beaucoup plus d'importance aux mss. Cc.

Le choix du texte est judicieux; l'apparat critique très clair, et bien au courant. On relèverait entre la carte due à Kiepert et l'orthographe de l'édition certains désaccords (42, *Varisti*) et dans la carte quelques omissions (28, *Nemetes*; 40, *Aviones*, etc.). — Dans le texte les fautes d'impression sont malheureusement assez nombreuses.

On sait combien sont nombreux les travaux allemands sur la *Germanie*. M. Z. en a tiré bon parti sans s'y perdre. L'introduction contient sur le moment où a été composé le livre, sur le but de l'ouvrage, sur le style dans lequel il est écrit, de bonnes remarques où j'aurais seulement voulu çà et là un peu plus de clarté. Je citerais volontiers, sur les imitations de Tacite, une page (p. 8-9) très intéressante, mais sur laquelle il y aurait bien à dire. Qu'il me suffise ici de regretter que dans cette introduction comme dans les notes, Tacite n'ait pas été un peu plus comparé à lui-même. Sans compter beaucoup de passages des *Annales* auxquels il eût fallu renvoyer, ne devait-on pas rapprocher (38 fin) : *ament amenturque* de l'expression fameuse (19) : *corrumpere et corrumpi* et remarquer que ce tour célèbre a été repris plus tard et, comme il arrive dans ces reprises, quelque peu gâté par Tacite dans un ouvrage postérieur (*Ann.* XIV, 20)? L'excellent lexique de Gerber et Greef rend, à l'heure présente, moins excusables des omissions de ce genre.

Émile THOMAS.

458. — *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande bis zum Beginn des XI Jahrhunderts*, von Adolf EBERT. Erster Band, zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig, Vogel XIV-667 pp. Prix : 12 Mark.

La première édition de ce volume comprenait 616 pp. de texte; la seconde en a 659. Comme il n'y a pas à revenir sur l'importance capi-

1. Voir la *Wochenschrift* de 1885, p. 1040 et suiv.

ale d'un livre qui est la meilleure histoire de la littérature latine chrétienne, je voudrais indiquer seulement dans cet article les modifications que quinze années de recherches entreprises partout ont nécessitées dans ce tableau d'ensemble. Comme on va le voir, ces changements ne portent guère sur l'essentiel, à part quelques additions importantes. Ainsi qu'on doit s'y attendre, c'est la bibliographie surtout qui a reçu de l'accroissement.

P. 26, n. 1 (traduction française, 35, 1) : éd. de Minucius Félix par Baehrens (1886); Schwenke, ueber die Zeit des M. F., dans Jahrb. f. prot.-Th., IX; Kühn, der Octavius des M. F., 1882. P. 26, n. 4 (35, 4), M. Ebert ne se déclare convaincu ni par la dissertation de Wilhelm (Breslauer phil. Abhandl. II) ni par l'article de Massebieau (*Rev. hist. rel.*, 15, 316) au sujet des rapports entre M. F. et Tertullien; il maintient son ancienne opinion. P. 33, 1 (42, 1) : Hauschild, die rationale Psychologie u. Erkenntnisstheorie Tertullians, 1880; Nöldechen, Tertullian als Mensch u. Bürger (Sybels, H. Z. S., 54). P. 33, 2 (42) : mention de l'opinion de Nöldechen (Z. f. w. Th., 29, 207) qui ramène l'année de la naissance de Tertullien à 150. P. 41 (51), l'ouvrage de T. *Ad nationes* a été écrit vers le même temps que l'*Apologeticum*; ce dernier a été d'abord achevé, mais par contre l'*ad nationes*, tout au moins son premier livre a été publié auparavant, tandis que l'*apologeticum*, était envoyé seulement aux *praesides*. P. 44, 1 (54), éd. du *De spectaculis* par Klusmann, 1877. P. 63 (74), le *De aleatoribus* est l'œuvre d'un évêque qui interdit, avec des accents qui atteignent parfois l'éloquence, le jeu de dés, une invention du diable, comme la luxure et l'idolâtrie. Cet écrit est intéressant aussi au point de vue archéologique. C'est en vain que Harnack, dans une étude très habile et par là d'autant moins probante, a essayé d'attribuer l'ouvrage au pape Victor. Des autorités théologiques comme Zahn (*Gesch. des neut. Kanons*, I, 1, 346) et philologiques comme Wölfflin, se sont prononcées contre l'hypothèse de Harnack¹. Wölfflin place l'opuscule après S. Cyprien, Haussleiter (Th. LB. 1 févr. 89), après 250. Cependant on ne peut descendre au-delà du III^e siècle, date adoptée par Zahn. On ne comprend pas pourquoi Harnack annonce au titre le *d. a.* comme « le plus ancien écrit chrétien en latin », à moins qu'il n'adopte comme règle chronologique le *de uiris illustribus* de S. Jérôme qu'il malmène si fort, p. 120. P. 64, 1 (74, 1) : Kettner, Cornelius Labeo, ein Beitrag zur Quellenkritik des Arnobius, 1877; Francke, die Psychologie und Erkenntnislehre des Arnobius, 1878. P. 64, 2 (74, 2), Reifferscheid a montré que le nom d'Arnobé pouvait avoir une origine grecque, ce qui expliquerait l'absence de surnom et de prénom. P. 72, 1 (82, 5) : Arnobé est surtout important à cause des données mythologiques empruntées en grande partie à des ouvrages perdus, comme ceux de Cornelius Labeo; une partie est puisée dans le *Protrepticus* de S. Clément. P. 89, 1 (100, 1) : éd.

1. Cf. cependant *Rev. cr.*, 1889, I, 23 et un prochain article.

Dombart de Commodien, dans la collection de Vienne. P. 90, 3 (101, 3 et 4), on ne peut suivre la division des *Instructiones* donnée par les mss. ; le 2^e livre commence à l'acrostiche 46, comme le prouvent sa destination *catacumini*, son contenu, et le caractère des acr. 42-45 qui se rattachent bien au 1^{er} livre. Gennade vise certainement, dans l'indication *librum adu. paganos*, les *Instr.* non le *Carmen*, comme le prouve sa dernière phrase (*uoluntariae paupertatis amorem*), qui convient à *Instr.* I 29 et 30, non à *Carm.* 27. P. 93, 1 (104, 1) sur la métrique de C., consulter Hanssen, de arte metrica Commodiani (1881) et W. Meyer, Anfang u. Ursprung der r. Dichtung. P. 93, 2 (104), au rôle de l'accent, il faut ajouter l'ébauche de la rime, par exemple le dernier acrostiche (en o), II, 8 (en e ou ae) P. 95, 1 (106, 1), *Carm.* 809, *persecutio* est sur jet de *pulsat*; pour *cingitur ense* (conjecture de Dombart), le sujet est *qui* suivant, représentant *Apolion*. Il faut remarquer que dans l'analyse du *Carmen*, donnée dans ces pages, les renvois sont faits maintenant d'après la numérotation de l'édition Dombart. P. 100, n. 3 (112, 2) : l'attribution du *De Phœnice* à Lactance a été fortifiée par les recherches citées de Riese et de Dechent, notamment par les comparaisons linguistiques instituées par ce dernier.

P. 111, 2 (123, 2) : Schultze, Gesch. des Untergangs des griech. — röm. Heidenthums, t. I, 1887. P. 114, 2 (127), la *praefatio* de Iuencus est précédée d'une autre en 8 hexamètres, où sont caractérisés les quatre Évangélistes; il est difficile de croire à l'authenticité de cette préface, rejetée à bon droit par le dernier éditeur, Marold (1886). Le titre *Euangeliorum libri IV* de Iuencus est attesté par tous les mss., tandis que celui des éditions *Historia Evangelica* n'a aucune autorité, P. 117, 1 (129), outre Virgile, Iuencus a imité Lucrèce, Ovide, Lucain et Horace. P. 118, 3 il faut signaler le poème *Laudes Domini*, éloge du Seigneur, créateur et sauveur, à propos d'un miracle arrivé au pays des Eduens et considéré comme un signe précurseur de sa venue. La pièce, aujourd'hui mutilée, se termine par un éloge de Constantin. L'œuvre est certainement d'un Gaulois, peut-être comme le croit le dernier éditeur, Brandes (pr. Braunschweig, 1887²), d'un rhéteur d'Autun; en tout cas, on doit placer la composition de ces 148 hexamètres à la même époque que celle de l'*Historia euangelica*. P. 119 (131), on n'a pas encore recherché jusqu'à quel point les poèmes sur Moïse et Josué pouvaient être attribués à Iuencus. L'hypothèse de Peiper (éd. d'Auitus, préf., LXIII), qui croit trouver leur auteur dans un Cyprien vivant au milieu du vi^e siècle dans la Gaule méridionale, est contredite par l'usage de l'Itala fait dans ces pièces; de plus, le nom de Cyprien ne repose sur rien; enfin, Peiper attribue au même personnage *de Sodoma* et *de Iona*, qui sont certainement d'une main toute différente. P. 124, 4 (136, 6) sur le rhéteur chrétien Victorinus, cf. Koffmane, de Mario Victorino, 1880; Koffmane ne veut pas qu'on

2. Cp. Rev. cr. 1887, II, 355.

lui attribue le poème sur les Macchabées, mais son opinion, d'après laquelle l'ouvrage serait d'Hilaire d'Arles, n'est pas mieux fondée. P. 125, 2 (138), lire maintenant le centon de Proba dans l'édition de Schenkl, de Vienne, 1888¹. P. 126 (138), le centon est certainement l'œuvre de Proba, mais de la femme, non de la fille d'Adelphius; c'est ce qu'a clairement prouvé Seeck dans les prolégomènes de l'édition de Symmaque (1883). P. 126, 2 (138, 3), le premier prologue donné par quelques mss., dédicace à Arcadius, n'est pas l'œuvre de Proba, mais probablement l'œuvre du copiste de l'exemplaire offert à ce prince. P. 126, 3 (138), on avait considéré le centon comme adressé par Proba à ses enfants sur la foi d'une mauvaise lecture (*natis* pour *uatis*, 12); cependant, il a servi dans l'enseignement, comme aide-mémoire pour retenir les vers de Virgile. P. 133, 1 (145, 2) : Dombart a démontré que les citations bibliques de Firmicus proviennent des *Testimonia* de S. Cyprien (Zsch. f. w. Th., 22, 375). P. 142, n. 1 (155) : Gamurrini a trouvé à Arezzo dans un ms. du ^{xii}^e siècle un traité *De mysteriis* et des hymnes attribués à S. Hilaire. Il est très difficile d'accepter cette indication. P. 143, 1 (155, 3) : Ewald, *der Einfluss der stoischciceronianischen Moral auf die Darstellung der Ethik bei Ambrosius*, 1881. P. 151, 2 (164), Förster place le *De Isaac* en 387 ou 388, à cause des allusions historique et de sa parenté avec les autres ouvrages consacrés aux patriarches. P. 171, 1 (186, 1), M. E. est plus réservé dans le rejet de l'attribution à S. Ambroise de l'ouvrage d'Hégésippe et renvoie à l'art. de Reifferscheid, dans les *Mémoires de l'Ac. de Vienne* (LVI, 442). P. 173, 3 (188, 2) : Kayser, *Beiträge zur Gesch. u. Erklärung der ältesten Kirchenhymnus*, I, 1881. P. 191, 1 (207) : Nowack, *die Bedeutung des Hieron. für die alttestamentliche Textkritik*, 1875. P. 198, 1 : sur la correspondance de S. Augustin et de S. Jérôme, cf. l'art. d'Overbeck, dans *Sybel's H. Z.*, 42, 222. P. 200, (217), la passion des Quatre Couronnés est dans son texte actuel au plus tard du ^v^e siècle; sur cette légende, cf. le progr. de Luisen-Gymnasium à Berlin (1886) par Edm. Meyer. P. 204, 1 (221, 1), mention de l'édition manquée du *De uiris illustribus* de S. Jérôme par Herding. P. 211, 1 (229), sur la langue de S. Jérôme, indication des travaux de Paucker et de Gœlzer. P. 212, 1 (230, 1) : Storz, *die Philosophie des heil. Augustinus* (1882); Reuter, *Augustinische Studien* (1887). P. 252, 1 (273, 1), sur Prudence : Faguet, *de P. carminibus lyricis*, 1883; Allard, *Prudence historien*, *Rev. q. hist.*, 36 (cf. ib. t. 37); Rösler, *der kath. Dichter Pr.*, 1886. P. 253, 5 (274), les deux dernières pièces du Cathemerinon sont séparées dans certains mss. et rattachées au Peristephanon; mais c'est aller trop loin que d'y voir avec Rösler le commencement d'un nouveau recueil d'hymnes, resté inachevé. P. 254, 2 (274), Prudence a peut-être aussi exploité des écrits en prose, par exemple le livre *De Elia ieiunio*. P. 255, 1 (276, 1), on trouvera sur les rapports de Prudence avec la liturgie espagnole des

1. *Rev. cr.*, 1888, I, 289.

détails dans l'ouvrage de Rösler indiqué plus haut. P. 280, 4 (282, 1), dans le cas où il y a des concordances verbales entre l'illatio de la messe et les hymnes de Prudence, si on ne peut admettre l'hypothèse d'une source commune, il faut supposer une influence des hymnes sur le texte liturgique. P. 270, 1 (291), le Priscillianisme a certainement joué un rôle dans la composition des poèmes de Prudence. Mais il est assez difficile de le déterminer exactement. On ne s'explique pas pourquoi Prudence ne nomme pas Priscillien comme les autres hérétiques. P. 289, 1 (312), il ne peut y avoir de doute sur l'authenticité du Dittochaëon; la concordance est trop frappante, et Georges, évêque d'Ostia, écrivant au pape Hadrien en 786, en cite un v. sous le nom de Prudence. P. 298, 2 (321, 1), il est peu croyable que la lettre d'Ausone en question soit la dernière, comme le pense Schenkl. P. 320 (396), un poém. de 110 hexam. attribué sans raison à Marius Victor montre une certaine parenté avec le *de providentia*. Il fait l'effet d'un fg., surtout au commencement; le poème a été composé dans le midi de la France, et dans la Narbonaise, si la conjecture de Schenkl (v. 105) est juste. Dans les mss., cette pièce porte pour titre : *S. Paulini Epigramma*; cf. l'éd. Schenkl. P. 326, 2 (349), les concordances entre les *Vitae* de Rufin et l'Histoire Lausiaque donnent lieu de croire à un original grec commun. Cependant on peut les expliquer par des emprunts faits à Rufin par Palladius. Il faut d'ailleurs remarquer que certaines données ne conviennent ni à la personne de Rufin, ni au temps de son séjour en Égypte. Il y a là une question à étudier de plus près. P. 327, 2 (349, 3), cf. l'article Sulpice Sévère de Harnack dans *Real-Encycl. f. prot. Th.*, XV, 62. P. 328, 3 (350), il faut considérer comme perdues les *Epistolae ad amorem Dei et contemptum mundi hortatoriae*, adressées par Sulp. Sévère à sa sœur et signalées par Gennadius. Deux de ces épîtres sont en tête des éditions, mais Halm les tient pour apocryphes, tandis que Harnack en défend l'authenticité. P. 345, addition d'un chapitre xvii, la *Peregrinatio ad loca sancta*. En voici le résumé. Cet ouvrage, connu par la découverte de Gamurrini, contient le récit d'un voyage aux Lieux-saints, fait par une femme de haut rang vers 380. L'éditeur croit que cette personne est Silvia, sœur du ministre Rufin; en tout cas elle demeurerait dans le sud de la Gaule. Malheureusement le récit est fragmentaire : le commencement et la fin manquent. Nous avons seulement la narration de la visite au Sināi, à Aysma, Pithom, Heroopolis, Arabia et du retour à Jérusalem; puis viennent des excursions au mont Nébo, au tombeau de Job, etc. Après un séjour à Jérusalem, le retour s'effectue par Antioche, avec crochet sur Édesse, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, Chalcédoine et Constantinople. De longues digressions sur les rites et cérémonies de l'Église de Jérusalem, surtout sur la fête de Pâques, offrent un intérêt de premier ordre¹. Le récit est écrit avec simplicité et porte le

1. Cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, appendice.

caractère de la langue populaire ¹. P. 348, 1 (369, 1) : éd. de Cassien par Petschenig, 1886 et 1888 ². P. 353, 1 (374, 1) : c'est d'après le contenu du ch. 8, qui traite d'une nouvelle espèce de moines, que le titre de la coll. XVIII, porte dans beaucoup d'éditions l'adjonction : *et quarto nuper exorto*.

P. 365, 1 (388, 1) : Holder-Egger, Untersuchungen, dans Neues Archiv, 154 ss.; Hauck, art. Prosper, dans Réal-Enc. f. prot. Th. XII, 300. P. 366, 2 (389, 2), M. E. maintient, malgré la contradiction de Holder-Egger, qu'on ne peut toujours pas sans fondement croire que Marcellinus a traité arbitrairement les renseignements d'histoire littéraire empruntés à Gennadius. P. 367 (389), Prosper a vécu à Rome au service du pape Léon depuis 450. P. 369, 2 (392, 3), éd. de Cl. Marius Victor par Schenkl ³; l'attribution est confirmée par les tendances semi-pélagiennes de l'auteur, mises en lumière par Bourgoin (de Cl. Mar. V., 1883). P. 370 ss., M. E. indique les renvois au texte de Gagny, entre crochets et déclare qu'il ne peut souscrire entièrement au jugement de Schenkl sur l'édition de Gagny. P. 373, 2 (398, 1) : Boissier croit que Sedulius, dans la dédicace de l'*Opus* dit seulement qu'il a envoyé le *Carmen* à Macedonius avant l'édition pour le soumettre à sa critique. Mais le passage n'a pas ce sens. P. 374, 1 (398, 1) : éd. de Sedulius par Huemer (1885) ⁴. P. 383, 2 (408, 2), éd. de Dracontius, dans le V^e volume des Poetae lat. min. de Baehrens; Barwinski, Quaestiones ad Dracontium et Orestis tragoediam pertinentes, 1887 et 1888 ⁵. P. 393, éd. d'Auitus par Peiper, 1883, P. 402, 1 (428, 3), éd. de Paulin de Périgueux, par Petschenig, 1887. P. 403, 3 et 4 (430), le commencement du prologue confirme l'impression de l'ensemble; mais on ne peut plus dire que l'occasion est une guérison d'yeux, puisque Petschenig publie au lieu de *uultus, fultus*, d'après les mss. P. 405, 4 et 5 (432, 2 et 3), le vrai titre est *Eucharisticos* d'après les mss, comme on peut le voir dans la nouvelle édition donnée par Brandes en 1888. P. 407, 2 (435, 3), le passage 474 ss., a été corrigé par Brandes. Dès lors l'auteur aurait eu quatre-vingt-trois ans lors de la composition du poème; il serait né en 376 et l'invasion des Barbares serait celle de 406, puisqu'il avait trois ans quand Ausone fut consul (379), d'après le v. 49. Il est plus difficile de décider quel était le père de Paulin. P. 410, 1 (437, 1), éd. d'Orientius, par Ellis, qui ne semble pas avoir lu Ebert ⁶. P. 419, 1 (447, 1), éd. de Sidoine par Luetjohann, 1887 ⁷. P. 420 (449), l'élévation de Sidoine au siège de Clermont est placée en

1. Cf. Archiv. de Wœlfflin, 1887, 259.

2. Rev. cr., 1889, I, 24.

3. Rev. cr., 1888, I, 289.

4. Rev. cr., 1885, II.

5. Cf. Arch. de Wœlfflin, 1887, 44, art. de Rossberg, qui aboutit à des conclusions identiques à celles de Barwinski.

6. Cf. Rev. cr., 1888, I, 287.

7. Rev. cr., 1888, I, 308.

470 (non en 472) d'après Mommsen ; il serait mort en 480 ; cependant dans une lettre, il dit qu'il n'a plus fait de vers *ab exordio religiosae professionis* et qu'il y a de cela trois olympiades ; cela conduirait au plus tôt à 482, comme date de sa mort. P. 421, 6 (450, 1) : Sidoine a commencé à publier ses lettres peu après 470 (non 472). P. 429, 3 (458, 2), mention de l'hypothèse de Bährens qui attribue la compilation de l'Anthologie au jeune Octavianus ; sur l'anthologie, cf. Klapp, Quaest. de anth. lat. carminibus nonnullis, 1875. P. 431 (460), il y a lieu de mentionner parmi les centons composés à l'imitation de celui de Proba, le centon bucolique *Ad gratiam Domini* de Pomponius et le *De Verbi incarnatione* (publiés par Schenkl, Poet. christ. minores, I, 1888). P. 432, 5 (461, 2) éd. d'Ennodius par Vogel, 1885 ; Magani, Ennodio, 1886. P. 433, 2 (462), il est difficile de savoir si c'est à Paris ou à Milan qu'Ennodius a été ordonné diacre. Magani tient pour la première ville et Vogel pour la seconde. On n'a pas fait assez de compte du passage de l'hymne de S. Ambroise déjà citée dans la première édition (trad. p. 464, 1). P. 437, 1 (466) : Cipolla, della occasione in cui Enn. compose il suo panegirico a re Teodorico, Arch. stor. it., 1883, 353. P. 447, 4 (476, 3) : le raisonnement fondé sur le texte *mihi ad beat. Gelas.* est renforcé par la leçon meilleure *missam*, publiée par Jungmann, Qq. Gennadianae, 1881, 19, P. 452, 4 (482, 1) : éd. de la *uita s. Seueri* par Knœll, 1886 ; Knœll, sur les mss, Ac. de Vienne, XCV. P. 454, 3 (483), d'après Büdinger, Eugippius vivait encore vers 540. Il a composé des extraits de S. Augustin, très goûtés, et publiés par Knœll en 1884. P. 455, 4 (485, 3), les deux derniers éditeurs de Victor de Vit (Halm, 1879, et Petschenig, 1881) ont confirmé les vues de E. sur l'authenticité du chapitre final. P. 473, 1 (503, 1) : Schultze, die Schrift des Claud. Mamertus über das Wesen der Seele, 1883. P. 476, 1 (506), nous possédons encore de Claudien deux lettres, à Sidoine et à Sapaudus, publiées par Engelbrecht. P. 476, 2 : Jungmann, die Zeit des Fulgentius, Rh. Mus., 1877, 564 ; Gasquy, de Planciade Fulgentio., 1887. L'excellent article de Jungmann rend très croyable la date 523 pour le commencement du règne de Hilderich. P. 497 : Usener, Hildebrand et Peiper considèrent les écrits théologiques de Boèce comme authentiques, en opposition avec Nitzsch et Schenkl. Hildebrand en donne un résumé et fait un exposé complet de la question. P. 509, 2 (543, 1), Mommsen place la composition de l'ouvrage entre 526 et 533. P. 510 (543), les *Variae* de Cassiodore ont été publiées vers 538. P. 532, 1 (567) : Ch. Nisard va trop loin en attribuant à sainte Radegonde les pièces qu'elle a seulement inspirées. Il est le premier qui se soit servi du *carmen xxxi* de l'Append. pour prouver que Radegonde faisait des vers, au grand plaisir de son ami. Cette pièce est en tout cas importante pour comprendre le caractère des relations de Fortunat et de Radegonde à ce point de vue. P. 533 (569), E. n'affirme pas sans restriction que le *Vexilla regis* et le *Quem*

terra pontus aethera sont l'œuvre de Fortunat. P. 540, 1 (576, 1), le ms. de l'Escurial, utilisé par Krusch (Fortun. opp. pedestria) présente la dedicace de la vie d'Albinus sous le nom de Fortunat. De même Krusch est d'accord avec E. pour attribuer au même auteur la vie de Germain de Paris, celle de saint Hilaire de Poitiers (qui repose sur Sulpice Sévère), celle de Paternus d'Avranches († 563), cette dernière écrite d'après la tradition orale. P. 544, 1 (580), sur Grégoire-le-Grand et le culte, cf. l'art. de Kesselring, dans Böhringer, die Kirche Christi, 2^e éd., XII, 243. P. 557 (595) : Iordanes a achevé son travail en 551. P. 574, 1 (613, 1) : Koch, die Siebenschläferlegende, 1883. P. 575 (614), l'ouvrage de Grégoire n'est plus désigné que sous le titre *Vita patrum* et il n'est plus question du titre *uitae*. P. 577, 1 (616, 1) Omont, Les sept miracles du monde, B. Ec. ch. 1882, 40. P. 578 (617) : on doit vraisemblablement attribuer encore à Grégoire le *De miraculis b. Andreae* mentionné au c. 37 du livre I du *De gloria mart.* P. 579, addition du chap. xxix sur Martin de Braga. Né en Germanie, il vint chez les Suèves, y devint évêque de Dumio, puis de Braga et mourut en 580. Il est l'auteur de traités de morale et de sermons, d'une sagesse toute païenne, et qui révèlent au plus haut degré l'influence de Sénèque. Son sermon *De correctione rusticorum*, écrit entre 572 et 574, présente une très curieuse histoire de l'idolâtrie. Cf. l'important ouvrage de Caspari, Martin von Bracara's Schrift, De correctione rusticorum, 1883. P. 594, 3 (627, 4) : sur les emprunts faits par Isidore à Justin, Salluste, Vitruve, Lucrèce, Hygin, cf. Dressel, De Isid. Originum fontibus, 1874. P. 603, 1 (637, 1) : l'édition d'Eugenius dans Migne donne beaucoup plus de morceaux que celle de Sirmond, mais dont l'authenticité paraît douteuse. Il y a des distiques remarquables sur les oiseaux et sur les pierres précieuses, et une série d'hexam. adressés à un roi. P. 606 (640) : il résulte des recherches de Krusch (éd. publ. en 1888), que la collection de Frédégaire ne comprend que quatre livres : (1^o Hippolyte ; 2^o Jérôme et Idace ; 3^o Grégoire I-VI ; 4^o Grégoire depuis VII). Elle a eu deux auteurs, l'un pour les livres I-II, IV depuis c. 40 ; l'autre, qu'on peut considérer comme Frédégaire, pour III-IV, 39. Ça et là quelques chapitres proviennent d'un d'un troisième auteur. Les deux premiers sont bourguignons, le troisième paraît être de Metz. P. 611 (645) : on doit ajouter vingt-quatre strophes abécédaires, composées vers 730 ou 740 en l'honneur de Milan. P. 614 (648), M. E. donne l'analyse détaillée des vies de sainte Bathilde et d'Arnoulf de Metz. P. 623, 2 (655, 1) : Hahn, Bonifaz und Lul, 1883 ; Manitius, zu Aldhelm u. Baeda, 1886 (Ac. de Vienne, CXII). P. 650 (684) : M. E. introduit ici les résultats de ses recherches sur la poésie d'énigmes : die Räthselpoesie des Angelsachsen (Tatwine u. Eusebius), Ac. de Saxe, 1877, t. 29, p. 20. Sur le modèle d'Aldhelm se sont formés Tatwine et Eusebius. Le premier, un Mercien, devint évêque de Cantorbéry en 731 et mourut en 734. Son ouvrage comprend quarante énigmes. L'auteur marque dans le

choix des sujets une prédilection pour les objets religieux et les abstractions; généralement il use du procédé de la personnification, mais avec une plus grande puérilité qu'Aldhelm. Eusebius est cet Hwaetberht auquel Bède dédia son commentaire sur l'Apocalypse. Il fut en 716 abbé de Wearmouth. Il a vécu au moins jusqu'en 740. Son recueil comprend soixante énigmes; il semble s'être servi de Tatwine et d'Aldhelm et son œuvre présente les mêmes caractères. On doit noter cependant un certain nombre de pièces sur des animaux, généralement exotiques ou fabuleux. Il faut enfin ajouter à ces textes une douzaine d'énigmes, provenant de Lorsch, dans lesquelles on a dû utiliser les trois recueils précédents.

Ces indications, forcément sommaires, feront comprendre l'importance de la revision à laquelle M. Ebert a soumis son premier volume. Il y aurait çà et là à noter quelques divergences et des omissions: la longueur de cet article m'oblige à renoncer à les indiquer. Je me bornerai à trouver étonnant que M. E. ait cité si peu souvent les articles que M. Boissier a écrits sur ces sujets depuis une dizaine d'années¹. Ces articles, si leur auteur se décidait à les réunir en volume, formeraient un ouvrage plus fragmentaire, mais comparable à celui d'Ebert par la profondeur et la sûreté du coup d'œil.

Paul LEJAY.

459. — **Wegweiser zur Quellen- und Litteraturkunde der Kirchengeschichte.** Eine Anleitung zur planmässigen Auffindung der litterarischen und monumentalen Quellen der Kirchengeschichte und ihrer Bearbeitungen. Par Eduard BRATKE, a. o. Professor der Kirchengeschichte an der Universität Breslau. Gotha, Friedr. Andr. Perthes, 1890.

On reproche fréquemment, et non sans raison, aux bibliographes de profession de citer et de recommander par là même des ouvrages dont ils ne connaissent que le titre et dont le titre correspond mal au contenu. Mettons donc en garde les futurs auteurs de « bibliographie des bibliographies » contre le livre de M. Bratke. D'après le titre de ce livre, on pourrait croire que c'est un manuel appelé à rendre, pour l'histoire ecclésiastique, les signalés services que rend l'ouvrage de MM. Dahlmann et Waitz pour l'histoire d'Allemagne; il n'en est rien. M. Bratke n'a point dressé la liste des sources, ni celle des bons livres de seconde main, en les disposant dans des cadres simples, commodes et uniformes, comme l'ont fait Dahlmann-Waitz. Au lieu de cette modeste, mais utile besogne, il a fait un travail d'allure plus prétentieuse, orné de dissertations relatives à la méthodologie historique, au milieu desquelles s'enchaînent dans un ordre en apparence très rigoureux, mais en réalité très arbitraire, des indications bibliographiques au nombre de dix-huit cents environ. Sur ces dix-huit cents titres de livres de seconde main

1. Si je ne me trompe, M. E. a mentionné seulement un des articles sur Sedulius.

ou de recueils de textes, il y en a bien un quart qui n'ont aucun rapport ou qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec l'histoire ecclésiastique.

Le *Wegweiser* se divise en trois parties : I. *Die Wissenschaftskunde im allgemeinen* (pp. 39-89). M. Br. énumère sous cette rubrique les différentes encyclopédies qu'il connaît, théologiques et autres. Je remarque (p. 63) que notre *Grande Encyclopédie* est omise ; n'avait-elle pas autant de titres à figurer sur la liste que les dictionnaires de la conversation de Brockhaus et de Meyer ? Cette première partie se termine par un paragraphe relatif à la « Propädeutik » de l'histoire. On n'y rencontre pas sans étonnement l'indication de livres aussi médiocres et aussi peu directement intéressants pour l'histoire ecclésiastique que : Mably, *De la manière d'écrire l'histoire*, Paris, 1783 ; E. A. Freeman, *The methods of historical study*, Londres, 1886, et vingt autres du même genre. — II. *Einzelne Wissenschaftzweige*. L'auteur entend par là la Biographie « ou généalogie des sources et travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique » ; la Bibliothéconomie « ou topographie des collections scientifiques de ces mêmes sources ou travaux » ; la Bibliographie, l'Histoire de la Littérature et de l'art, « ou statistique de ces mêmes sources ou travaux » ; enfin l'histoire de l'imprimerie et de la librairie (!). — III. Voici la rubrique de la troisième partie : *Spezialisierung der gefundenen methodologischen Litteratur Gattungen in Bezug auf einzelne Personen and kleinere Gebiete der Kirchengeschichte*. Suit (pp. 221-265), une sorte de dictionnaire alphabétique où les noms de choses et de personnes sont confondus dans la plus amusante confusion. J'en choisis quelques-uns au hasard : *Ambrosios, Amerikanische theologie, Apologetik, Bauernkrieg, Cardinale, Cistercienser, Dante, Deutsche Kirchengeschichte, Judenthum*, etc. Observons que les indications mises sous chacun de ces mots sont généralement insuffisantes. Sous le mot *Concilien*, M. Br. cite seulement le traité de Salmon et le lexique d'Alletz-Filsjean. On trouve un article *Johanniterorden*, et point d'article sur les Templiers. — C'est partout la même confusion, dissimulée par l'imposition de catégories pédantesques ; c'est partout, dans le choix des auteurs cités, la même absence de critique.

Le Guide de M. Bratke sera néanmoins le bien venu. Il n'est point de répertoire bibliographique, si mal fait qu'il soit, qui ne soit utile à feuilleter pour les spécialistes, sinon pour les étudiants. La lecture d'une liste de livres est toujours divertissante et profitable. On lira ce *Wegweiser* avec le même plaisir qu'on pourrait éprouver à lire le catalogue des livres de fonds et d'occasion d'une librairie spéciale pour les livres théologiques, qui ne s'interdirait point de vendre des ouvrages étrangers à la science ecclésiastique, et qui aurait adopté sur les rayons de sa bibliothèque une classification assez maladroite.

Ch. V. L.

460. — J. Adrien BLANCHET. **Nouveau Manuel de Numismatique du moyen âge et moderne.** (Collection des manuels Roret). 2 vol. petit in-16 de 536 et 552 p. et atlas. Paris, Roret, 1890.

M. Blanchet a rendu un réel service aux études numismatiques en consentant à refaire le Manuel de M. de Barthélemy, dont la publication remontait à 1851 et qui était épuisé depuis quelque temps. Nous disons « refaire » et non « mettre à jour », car le nouveau Manuel est bien un nouvel ouvrage; c'est à peine si M. B. y a conservé le cadre général et une trentaine de pages du texte de son prédécesseur, sans compter les douze premières planches de l'Atlas.

Donnons une idée de la disposition des matières dans ces deux petits volumes d'un aimable embonpoint, qui sont si concis et si pleins de choses. Le premier est entièrement consacré aux monnaies françaises : royales d'abord (mérovingiennes, carlovingiennes, capétiennes) puis féodales, celles-ci classées par ordre géographique. Dans le tome second (subdivisé pour la commodité des lecteurs en deux demi-tomes) on trouve successivement le monnayage des différentes contrées d'Europe, puis les monnaies obsidionales, le monnayage de l'Orient latin, les médailles artistiques de diverse provenance, enfin les jetons, méreaux, plombs historiés, etc. D'excellents index, répartis entre les deux volumes, y facilitent singulièrement les recherches. La rédaction est partout sobre, claire et correcte.

La numismatique n'est pas une science qui se suffise à elle-même; elle n'est qu'un auxiliaire de l'histoire, et réciproquement elle a besoin, à chaque pas, d'être éclairée et soutenue par la connaissance des faits historiques. Tout son intérêt réside dans ces relations réciproques, dont on n'aperçoit bien l'importance qu'en pénétrant dans le détail des questions. Un manuel ne peut donner qu'une silhouette très générale de cette vaste matière; son rôle se borne à orienter les chercheurs par de bonnes indications bibliographiques et à guider les collectionneurs novices en leur fournissant les renseignements indispensables pour le classement de leurs pièces. Le nouveau Manuel paraît répondre à ce double objet : l'auteur est généralement au courant de la bibliographie, et il donne sur chaque classe de monnaies l'état de la science, sans chercher à trancher les questions controversées. Quelques critiques blâmeront M. B. de cette réserve systématique, qui l'a exposé sans doute à une multitude d'erreurs de détail et même à quelques contradictions; les vrais lecteurs de son livre, les amateurs et les débutants à qui il est destiné, l'en féliciteront; s'il avait eu la prétention de faire œuvre originale dans chaque chapitre, quoiqu'il ait commencé le Manuel très jeune, il aurait eu des cheveux gris longtemps avant de l'avoir terminé, et nous serions toujours réduits à faire usage de compilations plus anciennes et plus imparfaites. Celle-ci nous permettra d'attendre le Manuel « définitif » auquel nous serons heureux de voir M. Blanchet attacher un jour son nom.

T. R.

461. — J. LAIR. **Nicolas Fouquet**, procureur général, surintendant des finances, ministre d'Etat de Louis XIV. Paris, Plon, 1890, 2 vol. in-8, III-577 et 571 p. avec deux portraits. 15 fr.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces deux volumes, pour se rendre compte de l'énorme somme de travail qu'ils ont coûtée à l'auteur. M. J. Lair est un laborieux. Ancien élève de l'École des Chartes, il y a débuté par des études sur l'histoire du moyen âge; avocat, il a composé des traités juridiques estimés; puis, avec *Louise de La Vallière*, il a abordé l'histoire moderne. Aujourd'hui, il nous donne une biographie complète de Nicolas Fouquet, pour laquelle il n'a rien négligé. Il a tenu entre ses mains tous les papiers manuscrits qui concernent ce personnage; il a lu avec une scrupuleuse attention ce qui subsiste encore du gros recueil, improprement appelé la *Cassette de Fouquet*; il a fouillé le fonds du ministère des affaires étrangères, où il a recueilli quelques lettres très curieuses: de nombreuses archives privées se sont ouvertes devant lui. Il est bien peu probable qu'après lui on trouve encore un document, si minime qu'il soit, sur le célèbre ministre d'État.

Voilà les éloges qu'on peut adresser à M. L., sur une simple inspection de son livre. Quand on lit son ouvrage avec tout le soin nécessaire, on admire encore davantage ces qualités d'érudition rare, ces recherches si nombreuses et si précises; mais en même temps on est frappé de certains défauts assez graves. Nous devons critiquer la forme du livre et faire des réserves sur le fond, sur la *thèse* soutenue.

La science de M. L. est très vaste et très solide; mais son ouvrage est touffu. A la page 483 du second volume, il dit, d'une manière incidente, en note: « Si cet ouvrage intéresse le public, je publierai sur le même sujet un volume de documents inédits. » M. L. aurait bien fait de réserver pour ce volume de documents un très grand nombre de pièces qui sont citées tout au long dans son ouvrage, qui interrompent sans cesse le cours de la narration et qui finissent par fatiguer le lecteur. Nous comprenons fort bien que M. L. attache une grande importance aux papiers inédits qu'il a trouvés et qu'il ait voulu s'assurer le bénéfice de la découverte: mais cette satisfaction lui a été donnée au détriment de la netteté de son récit. Mieux eût valu, à notre avis, renvoyer à l'appendice ces longues citations et n'en détacher, dans le livre, que deux ou trois phrases caractéristiques. Souvent même, là où cet écueil a été évité, l'exposition reste obscure. M. L. nous raconte, par exemple, dans un chapitre très étudié, l'histoire de la conspiration de Chalais, lequel eut pour juge le père de Nicolas, François Fouquet; nous n'avons jamais rien compris à ce procès; nous y comprenons encore moins, après avoir lu le récit de notre auteur. Nous nous permettrons encore de reprocher à M. L. ses allusions à des événements contemporains; elles sont bien déplaisantes. L'histoire doit

1. T. I, p. 115 et ss. le récit est obscur à cause d'une simple faute d'impression; il faut lire *banqueroute de 1648* au lieu de *banqueroute de 1649*.

offrir cet avantage de nous faire oublier, en nous transportant dans le passé, les petites misères du présent. Nous serions injuste, si nous n'ajoutions que M. L. a souvent de très heureuses trouvailles d'expression, que dans certaines pages il fait preuve d'un véritable talent d'écrivain, que le spectacle de la grandeur et de la chute de Foucquet lui inspire des réflexions morales profondes. La lecture de ces deux volumes compacts est un peu pénible, mais on est dédommagé de sa peine par des pages charmantes, fort bien venues.

« A défaut d'autre mérite, écrit quelque part M. L., mon travail se présente comme une œuvre de vérité et de réparation. » Son livre est une apologie presque sans restriction de Foucquet. M. L. vante la vive intelligence, servie par une grande facilité de travail, du Nicolas, alors qu'il n'est encore qu'un élève assis sur les bancs du collège de Clermont; il célèbre les talents du jeune homme, conseiller à Metz et à Nancy, maîtres des requêtes, intendant à l'armée du Nord, puis intendant de police en Dauphiné. Il nous le présente comme un véritable héros, apaisant par sa présence une émeute qui a éclaté à Valence. Évidemment il exagère l'importance du rôle joué, dans cette circonstance, par son personnage; dès lors, nous sommes devenus méfiant et nous nous tenons sur nos gardes contre les conclusions de l'écrivain. Après des vicissitudes diverses, Foucquet est nommé, en avril 1648, intendant de Paris; en novembre 1650, il est installé au Parlement de la même ville comme procureur général, et, en cette double qualité, il prend une part très active aux deux Frondes, la Fronde parlementaire, dont M. L. a tort de dire tant de mal, et la Fronde des princes, dont il a eu peine à démêler l'écheveau embrouillé. Ici l'historien exalte l'habileté grande de Foucquet; il n'a pas de termes assez forts pour louer sa perspicacité. Il écrit, p. 178. « Un seul homme conservait une vue claire des choses et suivait une ligne de conduite bien tracée. C'était le procureur général Nicolas Foucquet. » Et plus loin, p. 204 : Foucquet se révéla non-seulement serviteur fidèle, mais homme d'État de premier ordre. » Plus loin encore, p. 214 : « De chaque côté, pas ombre de bonne foi, ni de confiance, ni de dévouement, chacun cherchant à prendre un pied dans les deux camps. Deux hommes seulement tranchaient sur ce fond louche aux nuances fuyantes : à la tête de l'armée Turenne; à la tête du Parlement, Foucquet. » Nous avouons ne pas comprendre cet enthousiasme. Foucquet, procureur, passe son temps à requérir au Parlement contre Mazarin banni; il demande au gouvernement une déclaration excluant les étrangers de toute administration publique : et en secret il instruit Mazarin de tout ce qui l'intéresse; il reste en relations suivies avec lui. Cette comédie a peut-être été habile, encore que, pour notre part, l'habileté nous échappe; en tous les cas, elle est peu digne; et comment soutenir que l'acteur qui la joue tranche sur *le fond louche aux nuances fuyantes*? La vérité n'échapperait-elle pas ailleurs à M. L., en quelque sorte

malgré lui, quand il dit, p. 173 : « Au milieu de ces luttes politiques, Foucquet gardait tant qu'il pouvait un certain ménagement envers les ennemis du jour, amis possibles du lendemain. »

Cependant la Fronde est finie. Le 7 février 1653, le lendemain du jour de la rentrée du cardinal à Paris, Foucquet et Servien sont nommées en commun surintendants des finances : mais bientôt Foucquet passe au premier plan, et, en février 1659, après la mort de son collègue, il obtint pour lui seul la surintendance. C'est l'époque de ses dilapidations. M. L. ici ne plaide pas seulement des circonstances atténuantes; il ne rejette pas la faute de ces concussions sur le Cardinal, sur les pressantes sollicitations des courtisans, sur l'esprit de l'époque; il n'invoque pas l'absence de toute règle de comptabilité et les usages reçus; il va plus loin; il ne croit pas le surintendant coupable; il affirme qu'il fut victime de la basse jalousie de Colbert. Quand Louis XIV prit la résolution de l'arrêter, il ne songeait nullement au désordre des finances; mais il voulait se venger des assiduités de son ministre auprès de M^{lle} de La Vallière. M. L. n'a pas réussi à nous convertir. Nous gardons de Foucquet l'opinion courante : nous pensons qu'il y a eu sûrement malversation. Notre écrivain a beau montrer, en diminuant les chiffres, que les domaines de Saint-Mandé, de Vaux et de Belle-Isle n'ont coûté que cinq millions, que les dépenses de table par mois n'excédaient pas 12,000 livres; nous restons convaincu que ce luxe a été alimenté en partie par les deniers de l'État.

Tel est le désir de M. L. de réhabiliter le surintendant qu'il va jusqu'à nier ses amourettes. Passe encore pour M^{lle} de Trécesson; mais M^{me} du Plessis-Bellièvre, mais M^{lle} de Menneville! Une entremetteuse de bas étage, la femme La Loy, ménage des entrevues à Foucquet et à M^{lle} de Menneville dans un petit pavillon de Fontainebleau. Pourquoi donc ces entrevues? M. L. nous explique que la demoiselle avait en poche une promesse de mariage signée par le duc d'Amville; elle prie Foucquet d'user de son crédit, pour contraindre le duc à s'exécuter, de là ces rendez-vous. « Étrange galant que Foucquet, écrit M. L., à qui toutes les filles s'adressaient pour trouver un mari. » L'apologiste a beau dire; il nous déplaît que la femme La Loy se soit mêlée de cette affaire.

Ainsi la thèse que soutient l'auteur nous semble être fausse. Mais M. L. triomphe, lorsqu'il nous montre avec quel goût Foucquet appréciait, avec quel tact il récompensait les artistes et les grands écrivains; lorsque il nous énumère les esprits éminents qui restèrent les fidèles amis du surintendant disgracié, Pellisson, Molière, La Fontaine, Madame de Sévigné, Le Brun, Le Nôtre. Il triomphe encore, quand il nous signale toutes les injustices du procès: vices de forme dans les saisies et dans les inventaires des papiers, création d'une chambre de justice spéciale, choix arbitraire des magistrats, procédures irrégulières, partialité du président, le chancelier Séguier. Nous l'approuvons, quand il critique le roi d'avoir commué la peine du bannissement en

prison perpétuelle. Enfin, nous nous indignons avec lui, quand il nous décrit la vie si triste de Foucquet au château de Pignerol. L'ancien ministre resta enfermé de 1665 jusqu'en 1680, date de sa mort, n'ayant pendant longtemps aucune nouvelle de sa famille, ne pouvant pas écrire, trouvant seulement quelque consolation dans ses pensées religieuses!

M. L. a cherché, dans cette dernière partie, à résoudre le problème historique de l'homme au masque de velours noir qui habita la citadelle de Pignerol en même temps que Foucquet, qui plus tard fut emmené par le gouverneur Saint-Mars successivement à Exiles, à l'île Sainte-Marguerite, et à la Bastille, et qui mourut le 19 novembre 1703. Selon lui, cet homme était Eustache Dauger, emprisonné en juillet 1669. Qu'avait-il fait? M. L. l'ignore : « Vraisemblablement, écrit-il, c'était un de ces hommes qu'on charge de missions louches, enlèvement de pièces ou de personnes, peut-être pis encore, et dont, le coup une fois accompli, on assure le silence par la mort ou par la prison. » Le raisonnement de l'historien est très bien conduit; pourtant il n'a pas réussi à expliquer pourquoi l'on prit tant de précautions à propos d'un personnage aussi subalterne. Probablement, le mystère ne sera jamais tout à fait éclairci.

En 1865, M. A. Chéruel, qui a rendu à notre histoire de France des services si éminents, avait déjà publié sur Foucquet deux volumes très remarquables; pour la première fois, on racontait du surintendant autre chose que sa chute; on exposait les causes de son élévation, ses relations avec Mazarin, sa conduite pendant la Fronde. Mais M. Chéruel s'était borné à réunir sur son personnage les pièces de la bibliothèque nationale; M. L. a fouillé tous les autres dépôts publics; il a découvert bien des faits que n'avait pas connus le premier historien; il a rectifié avec soin en note les petites erreurs qui lui avaient échappé. Le récit de M. Chéruel devra toujours être amplifié, et quelquefois corrigé à l'aide du livre de M. Lair. Mais le jugement porté sur le surintendant par celui-là me semble beaucoup plus conforme à la vérité, plus juste et plus mesuré que l'apologie de celui-ci.

Ch. PFISTER.

462. — **Les grands écrivains de la France. Saint-Simon.** T. VII. *Mémoires*. Paris, librairie Hachette, 1890, in-8 de 685 p. 7 fr. 50.

J'ai déjà publié ici un article assez long sur chacun des six premiers tomes du *Saint-Simon* de M. de Boislisle. Je puis, en toute sûreté de conscience, cette fois et dorénavant, me dispenser de m'étendre sur le mérite de l'éditeur et annotateur. A quoi bon répéter des éloges déjà si souvent donnés et insister sur des qualités si connues et, pour ainsi dire, si célèbres? Je me contenterai donc, sans autre préambule, d'indiquer ce que contient le tome VII consacré à l'année 1700.

Les notes les plus importantes mises au bas des pages et qui sont

presque toutes des *notices* ' concernent Coulommiers, le « magnifique château » des Longueville, la duchesse de Nemours, le cardinal de Bouillon, le cardinal Cybo, les ambassadeurs vénitiens, Erizzo et son successeur Pisani, les nonces Cavallerini, Delfini et Gualterio, le cardinal Le Camus, le cardinal de Fürstenberg, le Comtat-Venaissin, la famille de Navailles, la maréchale de Guébriant, le bandeau des veuves (excellent supplément aux renseignements de Jules Quicherat en son *Histoire du Costume*), le lieutenant-général François de Gontaut-Biron, le chevalier de Villeroy, le marquis d'Hauterive, le cardinal Casanata, la bibliothèque de la Minerve, la plus grande de Rome après celle du Vatican, Oiron « beau château et beau parc en Poitou » qu'acheta M^{me} de Montespan, Antoine François de la Trémoille, plus connu sous le nom de Noirmoutier, le président Duret de Chevry, le jeu à la cour de Louis XIV, les Langlée, « l'immense hôtel de Guise » acheté par « la belle M^{me} de Soubise », le château de la Bourdaisière ², le comté et les comtes de la Marck, le duché de Sedan, le duc de Berwick (à l'occasion de son mariage avec M^{lle} Bulkeley), les affaires d'Espagne, l'abbaye Notre-Dame d'Orcamp, Nicolas Desmaretz, le neveu de Colbert ³, la terre de Maillebois, la ville de Châteauneuf, les loteries, les eaux thermales de Bourbon-l'Archambault, le secrétaire d'État Châteauneuf et sa terre de Châteauneuf-sur-Loire, le marquis de la Vrillière, le cardinal Maidalchini, la terre de Serrant, le palais de Caprarola, auprès de Viterbe, où se retira le cardinal de Bouillon, l'assemblée du clergé, le vin de Champagne, le P. Michel le Tellier, le cardinal de Noailles, la maison des Rantzau ou Ranzow (originaires du duché de Holstein),

1. Ces notes, toujours si instructives, sont parfois d'un piquant intérêt. Voir, par exemple, p. 117, la note où, à propos des chasses de Charles II, M. de B. rappelle « les six loups devenus historiques de par Victor Hugo » et « les *Études sur l'Espagne* par M. Morel-Fatio (1888) où l'on trouve la critique des erreurs du poète en tout ce qui regarde cette cour espagnole. » Voir encore, p. 136, la note où, sous cette phrase de Saint-Simon : « Un reste de seigneurie palpitait encore, » l'éditeur, qui est au courant de tout en littérature comme en histoire, dit : « Victor Hugo n'a-t-il pas fait ici un emprunt, quand il a mis ces mots dans la bouche du marquis de Nançis, sur le règne d'Henri IV (*Marion Delorme*, acte IV, scène) VII :

Un peu de seigneurie y palpitait encore ? »

2. M. de B. dit (p. 93) : « Gabrielle d'Estrées y naquit en 1565. » Il avait dit en une note précédente (p. 14) : « Gabrielle d'Estrées, née en 1571 ou 1572. » La vérité, c'est que l'on ne connaît d'une façon certaine ni le lieu, ni la date de la naissance de la future duchesse de Beaufort. Voir, sur ces deux points, l'excellente discussion de M. Desclozeaux (*Gabrielle d'Estrées*, Paris, 1889, grand in-8°, pp. 1 et 2). Le savant historien regarde comme probable que son héroïne naquit au château de Cœuvres vers la fin de 1573. Il est impossible d'accepter la date de 1565, car Gabrielle, selon son propre témoignage, avait dix-huit ans quand elle se maria avec le sieur de Liancourt, à Noyon, en juin 1592.

3. M. de B. fait bonne justice de ces légendes recueillies et agrémentées, si non inventées, par Saint-Simon, sur l'origine toute *rurale* des père et grand-père de N. Desmaretz, et il prouve qu'on doit admettre l'existence d'une ou deux générations de magistrature secondaire.

André le Nostre, Michel le Vassor, la comtesse de Verue, « la belle et délicieuse maison de Sceaux » achetée des héritiers de M. de Seignelay par le duc du Maine, M^{lle} de Condé, l'abbé de Rancé, divers membres du conseil d'État d'Espagne et autres grands personnages d'au-delà des Pyrénées, l'électeur de Brandebourg devenu roi de Prusse sous le nom de Frédéric I^{er}, etc.

La première partie de l'*Appendice* est formée des *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, lesquelles sont au nombre de 23 (p. 381-403); la seconde partie se compose de dix-neuf morceaux (pp. 405-622). En voici l'énumération : *Les conseils sous Louis XIV*, suite et fin de la magistrale étude commencée dans le tome IV et continuée dans les tomes V et VI ¹; *Ouverture de la Porte Sainte du Jubilé* (relation de la cérémonie de l'ouverture de la Porte Sainte de Saint-Pierre pour le grand jubilé de l'année 1700, accompagnée de lettres du cardinal de Bouillon); le *Duc et la duchesse de Navailles* (fragment inédit de Saint-Simon); *La maréchale de Guébriant, son mari, leurs familles; les rois et reines de Pologne* (autre fragment inédit); *les Duret de Chevry* (autre fragment inédit); *les Preuves de noblesse de l'abbé de Soubise*; le *cardinal de Fürstenberg* (fragment inédit de Saint-Simon, avec huit pièces destinées à justifier ce que Saint-Simon raconte de la pénurie constante du cardinal, et le jugement porté sur lui, à l'époque même où le roi des chroniqueurs nous le présente, par deux contemporains italiens, Pierre Venier, ambassadeur de Venise en France, et l'auteur de la relation de la cour de Rome au temps du conclave de 1700); la *Disgrâce du cardinal de Bouillon* (nombreux et considérables documents inédits qui n'occupent pas moins d'une quarantaine de pages (de 480 à 515); *Mémoire sur les finances en 1700 et 1701* (mémoire qu'on peut supposer d'origine anglaise, puisque les calculs y sont faits en livre sterling, et qui est tiré du ms. Clairambault 647); la *Taxe des gens d'affaires*; *Desmaretz et l'Affaire des pièces de quatre sols* ²; la *Comtesse de Verue* (fragment inédit de Saint-Simon); *M. de Rancé, abbé de la Trappe* (fragment inédit); *mort de M. de Rancé* (récit de la mort de l'ancien abbé de la Trappe, par une personne pré-

1. Signalons dans cette dernière partie les paragraphes relatifs au conseil de conscience (pp. 407-410), au conseil ou bureau de commerce (pp. 415-432), au *Roi dans les conseils* (p. 433-443).

2. Dissertation très documentée et très remarquable (p. 521-591), où M. de B. complète avec une parfaite compétence les insuffisantes observations de Pierre Clément sur la *Question monétaire avant 1789 et spécialement sous le ministère de Colbert*, et où il restitue, d'après d'incontestables témoignages, « le véritable caractère de la disgrâce qui frappa ce neveu de Colbert en 1683. « M. de B. dit (p. 521) : « On me pardonnera, je l'espère, la longueur des détails qui vont suivre, et cela non seulement parce que le récit de Saint-Simon, habilement disposé et combiné pour faire fortune, est un de ceux auxquels la critique n'a rien opposé jusqu'ici, mais aussi parce que Desmaretz, élevé à bonne école, remarquablement doué pour les choses de la finance, est le seul ministre sur qui l'historien puisse s'arrêter avec intérêt dans la dernière et triste période du règne de Louis XIV. »

sente à cet événement, récit dont la Bibliothèque nationale possède trois manuscrits); *Le duc d'Anjou déclaré roi d'Espagne* (relation de l'ambassadeur vénitien traduite littéralement); *Rapport* [17 décembre 1700] *de l'ambassadeur vénitien* (avec traduction également littérale); *L'Affaire du prince Vaini*; *le Cardinal Albani jugé par le cardinal de Bouillon*; actes concernant Saint-Simon et sa mère (documents inédits d'ordre administratif ou judiciaire qui montrent notre Tacite à l'œuvre pour la défense de ses intérêts à la Rochelle, comme seigneur du fief de Saint-Louis, à Blaye, comme gouverneur de la place).

Indiquons encore de copieuses *Additions et corrections* (pp. 623-647) et diverses tables dressées, comme d'habitude, de façon irréprochable : *Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit autographe*; *Table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés*; *Table de l'appendice*.

Avec le tome VII s'achève le premier quart à peu près du grand voyage à travers le xviii^e siècle et les premières années du xviii^e entrepris par M. de Boislisle, sur les pas de Saint-Simon. Encore une vingtaine d'étapes à franchir et le but sera atteint ¹. L'éditeur, dont l'activité n'est pas moins remarquable que le talent, et auquel dans sa longue et pénible marche font cortège tant de fortifiantes sympathies, savourera le bonheur — que nul travailleur n'aura jamais mérité plus que lui — de mettre le pied sur la *terre promise*.

T. DE L.

463. — Emile FAGUET. **Dix-huitième siècle.** Etudes littéraires. Un volume in-18, 538 pages. Paris, Lecène et Oudin. Prix : 3 fr. 50.

Le xviii^e siècle, dit M. Faguet, dans l'avant-propos de ces *Études*, n'a été ni chrétien, ni français. Ce jugement que l'auteur prononce, non sans l'avoir fortement motivé, a révolté les critiques mêmes les plus doux, comme M. Anat. France qui s'écrie avec une indignation que je ne puis m'empêcher de trouver plaisante : « Voilà comme les fils traitent leurs pères ! Voilà comme nous blasphémons les hommes dignes d'une éternelle louange qui ont affranchi la pensée, et nous ont acquis le droit de parler librement ! » Il me semble pourtant qu'au xvi^e siècle, et même au xvii^e, la pensée n'était pas si contrainte que cela : je prends à témoin Rabelais, Montaigne, Molière, La Bruyère, qui n'ont pas été condamnés au feu, quoiqu'ils aient eu l'audace d'émettre des opinions téméraires que les encyclopédistes ont délayées plus tard dans de lourds in-folios, comme si elles leur appartenait. Si au moins M. Faguet faisait profession de catholicisme ou même de christianisme, M. France lui pardonnerait peut-être « sa froide violence » ; mais comment un universitaire, c'est-à-dire un sceptique, peut-il remarquer

1. On apprendra avec joie que le tome VIII est déjà sous presse et que la préparation des volumes suivants est très avancée.

dans le XVIII^e siècle « un abaissement notable du sens moral, de l'esprit littéraire et de l'esprit philosophique » ? Pour mon compte, je répondrais à M. France que rien n'est plus facile à voir ; il suffit simplement de lire, et cela sans parti-pris, les œuvres de Voltaire qui est, en somme, l'incarnation de ce XVIII^e siècle, et si après cette lecture qui, bien qu' instructive n'est pas toujours amusante (j'en parle par expérience), on n'approuve pas les prémisses et les conclusions de M. F., avec quelques restrictions, je le veux bien, j'ai grand peur qu'on ne ferme volontairement les yeux à la lumière. Un autre critique, M. Chantavoine, dans un article assez ondoyant, pardonne beaucoup au XVIII^e siècle « parce qu'il a été, dit-il, charitable, parce qu'il a inauguré le dogme de la tolérance », et naturellement, c'est toujours Voltaire auquel nous serions redevables de ce progrès dans les mœurs ou de ce bienfait. Autant vaudrait dire que Calvin et de Bèze qui, en réclamant la liberté pour eux-mêmes, exhortaient les magistrats « à frapper vertueusement du glaive tous ceux qui étaient ennemis mortels du salut des hommes », ne prêchaient aussi que la douceur et la mansuétude. Voltaire usa et abusa, je le sais, dans ses vers aussi bien que dans sa prose, des mots « tolérance » et « tolérantisme » : ce qui n'empêche pas que dans le temps même où il prend en main la défense de Sirven et de Calas, il réclame les galères et la Bastille contre ses ennemis, il souhaite qu'on écrase ceux qui pensent autrement que lui ou qui s'attaquent à ses œuvres (et là-dessus les preuves abondent dans sa correspondance), il les appelle « sots, fripons, monstres exécrables, serpents odieux, folliculaires faméliques ou ivrognes, excréments des humains ». Vinet a raison : le mépris de l'homme et des choses humaines est au fond de tout ce qu'il a écrit. Si nous en croyons M. Chantavoine, Voltaire « avait trop d'esprit pour ne pas pardonner à ceux de ses ennemis qui n'étaient ni des sots, ni des cafards, ni des Pompignans » : On sait pourtant de quelle haine féroce il a poursuivi sans relâche ce pauvre Rousseau, coupable seulement d'avoir au moins autant de talent que lui, et de faire ombre à sa popularité. Il n'y a que les ducs, les princes, les rois et les favorites des rois, en un mot, tous les puissants du jour devant lesquels il rampe ou s'agenouille : il loue Frédéric II d'écrire l'histoire comme Salluste, et de faire des vers comme Virgile ou Lucrèce, de gouverner comme Marc-Aurèle. M^{me} de Pompadour qui réunit « tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire », a droit à ses apothéoses, et il envoie à M^{me} du Barry des compliments vomitifs. Il n'est pas jusqu'au cardinal Dubois dont il n'ait chanté « la sublime intelligence ». Dans sa jeunesse comme dans sa vieillesse, il eut toujours besoin d'encenser quelqu'un. Au fond il était né respectueux, et surtout respectueux de la force : c'est pourquoi le partage de la Pologne et la prise de la Silésie lui sembleront des choses si naturelles qu'il en félicitera Catherine II « de tout son cœur ». Cette Sémiramis du Nord, écrit-il à M^{me} du Deffand, fait marcher cinquante mille hommes en Pologne pour

établir la tolérance et la liberté de conscience. » Voilà comment il la comprend la tolérance et la liberté ! La France à cette époque (1766) est humiliée, abaissée : croyez-vous qu'il en soit attristé ? « Je me console, dit-il, en faisant mes tours de singe sur la corde ». A vrai dire, il n'a ni patriotisme ni sens moral, et c'est pourquoi il a écrit *Candide* et *la Pucelle*. Sans doute *Candide* est une œuvre pétillante de malice et d'esprit, mais qui donc s'est senti meilleur après l'avoir lue ? A qui a-t-elle inspiré quelque noble sentiment ? Quand à *la Pucelle*, c'est un poème infâme, dit M. Renan qui l'admire en curieux et à titre de document « parce que c'est le siècle, parce que c'est l'homme » ; parce que c'est dans ce poème que Voltaire « a déposé l'élégant (cet adjectif est de trop) témoignage de sa finesse et de son immoralité, de son spirituel scepticisme. » M. F. n'a rien dit de plus cruel, et s'il a été sévère pour l'homme, il ne l'a été qu'avec mesure. Voltaire d'ailleurs n'a pas eu assez de génie pour qu'on lui pardonne d'avoir manqué à peu près de toutes les vertus humaines : il n'a rien fait ni en vers ni en prose qui soit comparable, même de loin, aux chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle. Il est l'auteur d'un poème épique détestable, il a composé avec des centons de Racine des tragédies de collège qu'on ne lit plus, et fait des comédies qui suent l'ennui ; enfin, il a écrit l'histoire pour son couvent, comme disait spirituellement Montesquieu. Son *essai sur les mœurs*, que M. F. admire beaucoup trop, n'est au total qu'un tissu d'anecdotes (lui-même l'appelait un tableau des sottises humaines) que ne relie aucune idée générale ; c'est un livre qui a fait plus de mal que de bien, et je ne suis pas le seul qui soit de cet avis. Toutes ces graves questions religieuses ou philosophiques qui ont inquiété tant de nobles âmes, il ne les aborde que pour s'en jouer avec une ironie fatigante, avec des plaisanteries trop souvent fangeuses. Les esprits forts de province et les commis-voyageurs trouvent dans ses *Romans*, dans son *Dictionnaire philosophique* ou *portatif*, dans ses *Mélanges*, un arsenal de railleries pour confondre les curés de village et les âmes naïves qui ont la faiblesse de croire au surnaturel et à une providence divine. Sa philosophie et sa religion sont contenues dans ces quelques mots : « Buvez chaud quand il gèle, buvez froid dans la canicule ; rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaisir, et moquez-vous du reste. » Voilà son *Sursum corda*. Du reste, un homme qui, selon le marquis d'Argenson, était « insatiable de fortune », et avide de popularité, pouvait-il avoir une morale plus élevée ? Il est resté au niveau de la société de son temps qu'il amusait avec les agréments de son esprit, avec l'éclat diabolique de sa corruption, et c'est en flattant le peuple dans ses plus bas instincts, quoiqu'il fut le plus dédaigneux des aristocrates, c'est en ne repoussant rien de ce qui avait pour but et pour effet de porter le désordre dans les âmes, qu'il a mérité les amours et les honneurs démocratiques. Il faut lire et relire sa volumineuse correspondance pour le connaître à fond : jamais, je l'accorde, on n'a été

plus souple, plus insinuant, plus spirituel, mais jamais aussi un épistolier n'a écrit contre lui-même, sans qu'il s'en doutât, un acte d'accusation plus chargé. C'est de l'histoire, et c'est son histoire : il amuse, captive, éblouit, ce qui n'empêche point, a dit excellemment Joubert, que « ceux qui observent d'en haut les influences que son esprit a répandues, se font un acte d'équité, une obligation rigoureuse et un devoir de le haïr. »

Prêcher avec une sorte de jubilation inconsciente et dans « un bavardage intarissable mêlé de galimatias » le retour à l'état sauvage, l'anéantissement de la morale et de la pudeur; attaquer avec une violence parfois éloquente, le plus souvent grossière et niaise la société, la religion, et glorifier surtout l'instinct naturel ou animal, tel a été au XVIII^e siècle le rôle de Diderot. Les basses classes de la nation lisent et liront encore longtemps la *Religieuse*, les *Bijoux indiscrets*, *Jacques le Fataliste*, parce que cela est bien à leur portée, parce que cela, nous ne craignons pas de le dire, est ordurier et crapuleux. Entrez dans une bibliothèque publique, et demandez les œuvres de Diderot : vous remarquerez, comme moi, que les volumes qui contiennent ces romans sont à peu près les seuls dont les feuillets soient coupés, et en même temps salis par des mains malpropres. Je suis persuadé que la lecture de Diderot est pour les demi-savants et pour les ignorants plus funeste encore que celle de certains ouvrages de Voltaire. D'ailleurs rien n'agit sur un lecteur ignorant autant qu'un style déclamatoire, et ce style, Diderot l'a au suprême degré. N'est-ce pas de lui surtout que se réclament ces sectaires à courte vue qui haïssent toute religion, « ces bêtes sauvages, comme dit Montesquieu, qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent, ces animaux terribles qui ne sentent leur liberté que lorsqu'ils déchirent et qu'ils mordent? » Je veux bien croire avec M. Monod (*Revue Hist.*, juillet 1890) que la foi religieuse n'est pas nécessaire pour faire de grands écrivains, mais il faut bien avouer qu'elle n'a pas nui à Corneille, à Racine, à Pascal, à La Bruyère, ni à tant d'autres qu'il n'est pas besoin de nommer. Ils ont aimé l'humanité autant et plus que ces philosophes, adulateurs intéressés de Frédéric II et de Catherine de Russie, et il serait facile de citer tel passage de Bossuet, tel autre de La Bruyère, qui touchent plus que toutes les tirades philanthropiques des encyclopédistes. C'est qu'ils étaient avant tout chrétiens et français, et dire que les écrivains du XVIII^e siècle n'ont été ni l'un ni l'autre n'est pas faire une « phrase fâcheuse », mais d'une incontestable justesse, d'autant plus qu'elle résume tout le livre de M. Faguet. Sans doute La Fontaine, La Rochefoucauld, Molière, Goethe, Shakspeare, ont fait des chefs-d'œuvre, quoiqu'ils aient été bien loin d'être de fervents chrétiens; mais ils n'ont pas été anti-religieux, ou de parti pris comme Voltaire, ou par bravade comme Diderot. Ils n'ont pas obéi en écrivant à leurs passions et à leur humeur, et c'est pourquoi rayonnent dans leurs œuvres ces immortelles beautés auprès desquelles

pâlissent les plus ingénieuses lubies. En somme, M. F. n'accorde à Diderot que la gloire d'avoir été un éloquent initiateur dans la critique d'art, et encore cette gloire lui est-elle contestée, non sans de bonnes raisons, il me semble, par M. Brunetière.

J'aurais voulu rendre compte de chacune de ces magistrales *Études*, tant elles sont originales, tant on y sent l'homme de bonne foi qui dit avec courage ce qu'il croit être la vérité, et cela avec une rare vigueur de style et de pensée. Le critique, ce qui est moins fréquent qu'on ne le croit, a lu et relu les auteurs qu'il juge : de là point de parti pris, mais de vifs accents de sincérité, avec je ne sais quelle force, quel enchaînement de raisons qui saisit et enlace le lecteur. M. F. a, par exemple, pour Buffon une admiration singulière, et cette admiration il nous contraint presque à la partager. C'est qu'il a été séduit par « l'énergie tranquille, par la lucidité de cette pure intelligence qui ne voulut jamais être qu'en face des choses éternelles », par la fierté de cet homme qui n'appartint jamais à une coterie politique ou philosophique, et « travailla cinquante ans sans faire attention aux rumeurs, ni aux critiques, ni même aux louanges. » Si Buffon ne fut pas chrétien, dirait volontiers M. Faguet, il méritait de faire partie de « cette secte admirable » qui prépara les voies au christianisme. Pour cette raison et pour d'autres il l'a préféré à tous les écrivains du XVIII^e siècle, même à Montesquieu, chez lequel il resta toujours quelque chose de l'auteur charmant et frivole des *Lettres Persanes*. Et cependant ne rencontre-t-on pas dans l'*Esprit des Lois* autant et même plus d'idées fécondes que dans les *Époques de la nature* et la *Théorie de la terre*?

A. DELBOULLE.

464. — **Ville de Paris.** Publications relatives à la Révolution française. Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, par Maurice TOURNEUX. Tome I. Paris, imprimerie nouvelle, 1890, très grand in-8 de LXXX-520 p.

Pour bien analyser le tome I^{er}, si plein et si riche, du recueil de M. Tourneux, vingt pages seraient nécessaires. La *Revue* ne pourrait me les accorder. Je ne lui demanderai donc pas la permission d'abuser de son hospitalité et je me contenterai de dire en quelques mots rapides ce que je pense des deux parties du volume, l'*Introduction* et le *texte*.

L'*Introduction*, qui n'a pas moins de 50 pages, et qui est suivie (LI-LXVIII) d'une *Liste chronologique des principales ventes à l'amiable ou aux enchères de documents imprimés, concernant la Révolution française* (depuis 1803 jusqu'en 1889) et d'une *Note à consulter* (p. LXXIX-LXXX), est très intéressante et très remarquable. L'auteur y rappelle, (p. II), que, sur la motion de M. Léopold Delisle, la commission des travaux historiques de la ville de Paris fut unanime à reconnaître, en 1886, la nécessité de doter cette ville « d'un manuel de bibliographie

pratique, embrassant tout ce qui avait été écrit, soit au moment même, soit plus tard, sur les événements dont la grande ville avait été le théâtre pendant la Révolution, sur son organisation municipale et sociale et sur les personnages qui y avaient joué un rôle. » Il trace ensuite le plan de l'ouvrage, plan très judicieux et véritablement excellent. Il signale les graves et nombreuses difficultés d'une tâche qu'il devait si habilement remplir. Pour se faire une juste idée de ces difficultés, il faut lire l'historique des collections particulières mises aujourd'hui à la portée de tous (p. iv-xxvii) ¹ et l'aperçu des répertoires de toute valeur dont le dépouillement lui a fourni les éléments mêmes de ce travail ².

Le texte renferme les *préliminaires* et les *événements*. Les *préliminaires*, divisés en sept paragraphes, embrassent tout ce qu'il convient de connaître sur les histoires générales ou fragmentaires, de la Révolution, sur les recueils iconographiques, sur les Assemblées qui se succédèrent de 1789 à 1799, sur les constitutions, lois, décrets, etc., qu'elles votèrent. L'histoire chronologique des *événements* de la Révolution française à Paris (de juillet 1789 au 18 brumaire an VIII) est partagée en treize chapitres : Les *élections de Paris aux États-Généraux*, les *événements* de 1789, de 1790, de 1791, de 1792 (jusqu'au 21 septembre), de l'an I (22 septembre 1792, 21 septembre 1793), de l'an II, de l'an III, de l'an IV, de l'an V, de l'an VI, de l'an VII et de l'an VIII ³.

Je ne voudrais pas décerner de vulgaires éloges à un érudit du mérite de M. Tourneux ⁴. Qu'il me suffise de dire que, de la première à la

1. Collections Rondonneau, Portiez (de l'Oise), Deschiens, La Bédoyère, Pixérécourt.

2. *Annonces de bibliographie moderne, Feuille de correspondance du libraire, Nouveautés politiques et littéraires, Courrier de la librairie, Bulletin de la littérature, Nouvelliste littéraire, Journal de la librairie et des arts, Journal typographique et bibliographique*; collections de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, de la bibliothèque de la Chambre des députés, de la bibliothèque du Sénat, des bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, de la ville de Paris, de l'École libre des sciences politiques (collection Pastoret), de la bibliothèque de Rouen (collection Leber), du *British Museum*, M. T. a pu dire, après cette énumération, (p. xii) : « Ce ne sont pas, on le voit, les matériaux qui manquaient à l'ouvrier, mais bien plutôt l'ouvrier qui a pu craindre un moment que ses efforts ne fussent impuissants à lui frayer la voie dans un pareil dédale. »

3. Ai-je besoin d'ajouter que les heureuses trouvailles de M. T. sont en grand nombre? Mais aussi à quelles découvertes ne peut prétendre celui qui dit (p. xlviii) : « Pour les mériter [ces bonnes fortunes], il faut ne pas craindre d'examiner le même titre dans dix collections différentes. Ce procédé, fort lent, j'en conviens, m'a souvent réussi. » Rapprochons de cette déclaration du plus patient des chercheurs, cette belle fin de l'*Introduction* : « Je n'ai jamais cessé, depuis tantôt quatre ans, de creuser mon sillon plus avant chaque jour, soutenu par l'aide de chacun et par l'espoir que de ce labeur, en apparence ingrat, sortirait une œuvre utile, ce qui, pour un travailleur consciencieux ou pour sa mémoire, est la meilleure et la plus durable des récompenses. »

4. Il a donné du bibliographe (p. xlii) une définition qui s'applique admirablement à lui-même : « Le bibliographe ne doit pas seulement s'attacher à grouper le plus grand nombre possible de titres d'ouvrages sur un sujet donné, il doit encore les présenter suivant la méthode la plus favorable aux recherches qu'il se propose d'aplanir ».

dernière ligne de son volume, il a parfaitement justifié la confiance mise en son zèle, qui lui a fait tout rechercher et tout voir de ses propres yeux, mise en son érudition, qui lui a fait tout si bien décrire¹. Je ne crains pas d'affirmer qu'il ne justifiera pas d'une façon moins éclatante une aussi flatteuse confiance dans les quatre volumes suivants qui seront consacrés à l'*organisation* et au *rôle politique de Paris*, aux *monuments, mœurs, institutions*, aux *biographies et mémoires*, enfin à la *Table générale*.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Alfred SCHULZE travaille à une édition des sermons de saint Bernard, en vieux français, contenus dans le ms. Phillips 1925, de la Bibliothèque royale de Berlin.

— Une *Société des amis de l'Université de Nancy* s'est fondée le 15 juillet pour assurer la reconnaissance et la constitution définitive de cette Université. Augmenter les ressources de l'Université, pourvoir les laboratoires de l'outillage indispensable, créer des bourses de voyage et d'étude, récompenser les meilleurs travaux, organiser des conférences supplémentaires ou des cours nouveaux, faire de Nancy un centre d'études qui attire les élèves et retienne les maîtres, tel est le but de l'Association. Au 15 septembre, elle avait recueilli une somme de 32,440 francs.

ALLEMAGNE. — M. B. LITZMANN, d'Iéna, doit publier à la librairie Voss, de Hambourg, des *Theatergeschichtliche Forschungen*, qui paraîtront par fascicules à espaces indéterminés. Il y recueillera les travaux sur l'histoire du théâtre allemand qui, quoique d'une valeur réellement scientifique, n'ont pu être insérés à cause de leur étendue ou de leur sujet trop spécial, dans les revues d'un caractère général.

— La *Société für nieder-deutsche Sprachforschung* fera paraître prochainement : le *Redentiner Spiel*, p. p. K. SCHREDER ; une réimpression de la trad. en bas-allemand de la Bible de Luther, p. p. REIFFERSCHIED ; une étude de M. SEITZ, *Niederdeutsche Alliteration*, et un travail de M. JELLINGHAUS, *Uebersicht. Darstell. der niederl. Mundarten*.

— Va paraître à la librairie Göschen, de Stuttgart, une étude de C. FLAISCHLEN, *Otto Heinrich von Gemmingen*, avec un travail préliminaire sur Diderot dramaturge.

— M. le Dr UHLIG, directeur du Gymnase d'Heidelberg, a commencé la publication d'une nouvelle revue trimestrielle intitulée *Das humanistische Gymnasium*. La tendance de cette revue est essentiellement conservatrice. En Allemagne, comme chez nous, il est devenu de mode de crier au surmenage ; on accuse l'enseignement secondaire d'imposer aux élèves quantité de connaissances superflues, on réclame des programmes nouveaux qui fassent une place plus grande à ce qui paraît d'une utilité pratique et immédiate. En un mot, c'est la base même de l'enseignement secondaire et l'organisation séculaire des gymnases allemands que les réformateurs tentent aujourd'hui d'ébranler. La Revue nouvelle a pour but de répondre à leurs attaques, d'en montrer le danger pour la haute culture intellectuelle du pays, et, tout en demandant le maintien de ce qui existe, de provoquer des consultations

1. « La commission voulut bien désigner le travailleur qui lui semblait réunir les aptitudes nécessaires pour mener à bien ce vaste labeur. » (p. m).

compétentes sur la question des réformes de détail. Elle fait une large place aux comptes rendus d'ouvrages pédagogiques, aux discussions parlementaires et académiques sur l'enseignement, l'*Abiturientenexamen* qui est l'équivalent de notre baccalauréat et qui se trouve accusé des mêmes méfaits, etc. Attaqué en Allemagne comme il l'est en France, l'enseignement classique ne sera pas moins bien dépendu là-bas que chez nous.

— M. KARL LENTZNER met sous presse (Halle, Niemeyer), un dictionnaire intéressant : *Colonial English, a Glossary of Australian, Anglo-Indian and Pidgin-English words*.

ITALIE. — Le numéro du 1^{er} octobre de l'*Istruzione* que dirige M. Basilio Magni, renferme un long article de M. Enrico SOLAZZI sur Lamartine.

SUISSE. — Grâce à l'initiative, chaque année plus féconde, de la Société académique de Genève, le programme de l'Université de cette ville s'enrichira cet hiver d'un cours de M. MAX VAN BERCHEM sur l'archéologie arabe. Ce cours comprendra une étude historique et critique des monuments, de tous les produits artistiques, des inscriptions, des monnaies et des papyrus de l'Orient, spécialement de l'Égypte et de la Syrie.

SUÈDE. — Une nouvelle Université a été fondée à Gothenburg; M. VISING y professe la philologie romane; M. DANIELSON, la philologie classique; M. AXEL KOCK, les langues du nord; M. HJALMAR EDOREN, les langues germaniques.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 octobre 1890.

L'Académie procède à la formation de trois commissions, qui seront chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours pour divers prix, dans les trois ordres d'études de l'antiquité classique, de l'Orient et du moyen âge.

Sont élus :

Pour l'antiquité classique, MM. Jules Girard, Georges Perrot, Boissier, Croiset;

Pour l'Orient, MM. Renan, Barbier de Meynard, Sénart, Maspero;

Pour le moyen âge, MM. Delisle, Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer.

M. Théodore Reinach termine sa lecture sur les rois de Commagène, d'après les inscriptions découvertes par MM. Humann et Puchstein. Rectifiant et complétant, à l'aide des médailles et des textes, les conclusions de ces deux savants, il établit la série généalogique des rois de Commagène pendant sept siècles environ, depuis le règne de Darius, fils d'Hystaspe, jusqu'à celui de Trajan. L'ancêtre de ces rois est le satrape bactrien Oronte, gendre d'Artaxerxès Memnon. Le fondateur de la dynastie est Ptolémée, satrape qui secoua, vers l'an 164 avant notre ère, le joug des Séleucides et se fit roi. Son fils et son petit-fils, Samos et Mithridate I^{er}, épousèrent des princesses séleucides. Le dernier roi, Antiochus Epiphane, fut déposé par Vespasien. Son petit-fils, Philopappos, fut consul à Rome, et archonte à Athènes; son tombeau existe encore dans cette dernière ville. Le premier et le dernier personnage connu de cette grande famille, Oronte et Philopappos, furent tous deux citoyens d'Athènes.

M. Charles Grellet-Balguerie fait une communication sur la chronologie des papes, de 649 à 683. Selon lui, l'avènement d'Eugène I^{er} devrait être fixé au 15 septembre 655, sa mort au 3 juin 658, au lieu de 657, et les dates des papes suivants reculées d'un an jusqu'à Agathon, dont il place la mort au 10 janvier 682, au lieu de 681. La vacance du saint siège, après ce dernier pape, n'aurait été, dans le système de M. Grellet-Balguerie, que de sept mois et cinq jours, au lieu d'un an, sept mois et sept jours.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélémy : EVANS (John), *the Coins of the ancient Britons, supplément*; — par M. Croiset : EGGER (Emile), *la Littérature grecque* (ouvrage publié par les fils de l'auteur); — par M. Siméon Luce : *Deux lettres inédites de Bossuet et Documents nouveaux pour servir à l'histoire de son épiscopat à Meaux*, publiés par Armand Gasté; — par M. L. Delisle : JORET (Charles), *Pierre et Nicolas Formont, un banquier et un correspondant du Grand Electeur à Paris* (extrait des *Mémoires* de l'Académie de Caen).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

volume plein de renseignements). — Philological literature : SWEET, A primer of spoken English; DUDGEON, An introd. to the origin of surnames; KING and COOKSON, An introd. to the comparative grammar of Greek and Latin; BATIFFOL, La Vaticane de Paul III à Paul V (cf. *Revue*, n° 41). — Ch. Gibbon. — Plantin as a poet. — Defoe's birth and marriage (Aitken). — Afterthoughts on Cardinal Newman as a man of letters. — BRYDALL, Art in Scotland, its origin and progress. — Aquae Solis. — An inscr. of Megalopolis. — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3279 : SYMONDS, Essays, speculative and suggestive. — DANIELL, The industrial competition of India. — GYZICKI, A student's manual for ethical philosophy. — ELLIS, On Early English pronunciation, with especial reference to Shakspeare and Chaucer, V. Existing Dialectal as compared with West Saxon pronunciation (fin de ce long et laborieux ouvrage qu'aucun autre peut-être n'aurait exécuté avec un égal succès). — HOLROYD, Memorials of the life of G. E. Corrie. — WHITNEY, A concise dictionary of the principal roads, chief towns and villages of Japan. — Unpublished verses by Coleridge. — Nicholas Bozon. — Early printing at Avignon. — Letters of Sir John Vanbrugh. — ALLEN, The monumental history of the Early British church. — Greek medical writers (Lambros). — The Cambrian archaeological association at Holywell. — M. Petrie's forthcoming exhibition of Egyptian antiquities. — Aquae Solis (De Gray Birch). — Masques and entertainments by Ben Jonson, ed. by H. MORLEY.

— N° 3280 : Sir Frederick ABEL, Address to the British association for the advancement of science. — RIMMER, Summer rambles about Manchester. — Corresp. secr. de Mercy avec Joseph II, p. p. D'ARNETH et FLAMMERMONT, I. — RUTHERFORD, The fourth book of Thucydides, a revision of the text illustrating the causes of corruption in the ms. of this author. — CUSHING, Anonyms, a dictionary of revealed authorship. — Miss Marianne North. — The Welsh Prayer Book and the proposed further revision. — Some early poems of Wordsworth. — Letters of Sir John Vanbrugh, II. — H. ELLIS, The Criminal. — Numismatic literature : THORBURN, A guid to the coins of Great Britain and Ireland; HOWORTH, Coins and tokens of the English colonies; BOUTKOWSKI, petit Mionnet de poche. — FLEAY, A chronicle history of the London Stage, 1559-1642.

— N° 3281 : LILLY, On right and wrong. — GEBHART, L'Italie mystique, hist. de la Ren. relig. au moyen-âge (« a delightful little book »). — Calendar of the State Papers and ms. relating to English affairs existing in the archives and in other libraries of Northern Italy. — MACKAY, A sketch of the history of Fife and Kinross. — A new palimpsest of Mount Athos (Lambros). — Canon Liddon. — WROTH, Catalogue of Greek coins, Pontus. Paphlagonia, Bithynia and the Kingdom of Bosphorus. — The tomb at Vaphion (Stillman). — Tonge Halle. — Notes from the Piraeus.

— N° 3282 : Victor Hugo, En voyage, Alpes et Pyrénées. — MALLESON, Dupleix (récit concis et souvent animé, non seulement de la carrière de Dupleix dans les Indes, mais de la lutte entre l'Angleterre et la France). — Encyclopaedia Americana. — The predecessors of the Service Book. — An Elizabethan poet and his relations. — Bonfires. — The archaeological societies. — The Royal Society of Antiquaries of Ireland in Donnegal. — The tomb of Vaphio (Gardner).

— N° 3283 : CASTELLANI, L'origine tedesca e l'origine olandese de l'invenzione della stampa; La stampa in Venezia. (cf. *Revue*, n° 12). — The Roxburghe ballads, p. p. EBSWORTH, XX. — Lord Rosslyn's poe-

try. — Capt. Cook's logs. — Bonfires or bonfires. — The predecessors of the Service Book. — Fontainebleau Greek mss. (Sur la publication de M. OMONT). — The Cecil papers.

— N° 3284: Giovanni Pico della Mirandola, his life by his nephew G. Fr. Pico : also three of his letters, his interpretation of Psalm XVI, his twelve points of a perfect lover, and his deprecatory hymn to God, transl. from the Latin by Sir Thomas MORE, p. p. with introd. and by RIGG. — Chronicon Henrici Knighton, monachi leycestrensis, p. p. LOMBY; Ada Murimuthi continuatio Chronicorum. Robertus de Avesbury de gestis mirabilibus regis Edwardi III, p. p. Maunde THOMPSON; Year books of the reign of King Edward III, years XIV and XV, ed. and transl. by PIKE. — SCHRUMPF, A first Aryan reader; HYDE, Leabhar Sgeulaigheachta; BRÜNNOW, A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the texts hitherto published, with their Assyro-Babylonian equivalents, phonetic values, etc. — A new ms. of the conquest of the Canaries (Warner). — The Greek mss. at Salonika (Lambros). — Last notes from Asia Minor (Hogarth et Headlam). — ARCHER, William Charles Macready.

— N° 3285 : Sir William BUTLER, Sir Charles Napier (pourrait être meilleur). — HARE, France. — W. WRIGHT, Lectures on the comparative grammar of the Semitic languages. — HENLEY, Views and reviews, essays in appreciation. — MORFILL, A grammar of the Russian language; KINLOCH, Russian conversation grammar; MOTTI, Russian convers. gramm., Elem. Russian grammar. — A proposed monument to Shelley (Saunders). — The next Oriental Congress. — Higher education in America. — The Dict. of Nat. Biography (de Lea à Lempriere). — New ms. of the conquest of the Canaries (Wylie). — HEALES, The churches of Gottland, other than those of Wisby.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, juillet : WITKOWSKI, das Verhältnis des Gedichtes Kochanowski's Szachy zum Gedichte Vida's Scaccia ludus. — KARLOWICZ, Ueber die leydensche Handschrift der Silvae von Modrzewski. — LOZINSKI, Leopold ancien, étude pour servir à l'histoire des arts et des mœurs : I. L'orfèvrerie à Leopold, dans les siècles passés; II. Le patriciat et la bourgeoisie de Leopold au xvi^e et au xvii^e siècle (œuvre de longue haleine, pleine de détails et de faits inédits sur une ville qui, formée tout d'abord de tant d'éléments étrangers, devint en définitive essentiellement polonaise et, jetée sur les derniers confins de la frontière orientale, représente brillamment la civilisation orientale).

Deutsche Rundschau, septembre : M. NECKER, Marie von Ebner-Eschenbach, ein liter. Charakterbild. — HÜBNER, Granada. — RODENBERG, Dingelstedt, der Theaterintendant u. Freiherr, III, Wien (1867-1881). — RÜMELIN, Ueber die Temperamente. — HENKE, Aurora u. Nacht des Michelangelo. — RICHARD, Stanley's neuestes Werk. — KRAUS, Histor. Forsch. in den Rheinlanden. — G. Keller. — Zur Gesch. der franz. Rev. — PNIOWER, W. Scherer in franz. Darstell.

Octobre : HAECKEL, Alger. Erinner. — W. SCHERER, Achim von Arnim. — REINKE, Die preuss. Commission zur wissenschaftl. Untersuchung der deutschen Meere. — COHN, Die Beamten-Consumvereine in England. — BATSCHE, Helgoland fest oder sicher? — JUSTI, Das Ende eines alten Stadthores. — Gustav zu Putlitz. — Salis (C. F. Meyer).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MUSÉES

ET

COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE

Publiés par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique
sous la direction de

M. R. DE LA BLANCHÈRE

Délégué du Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts en Algérie et Tunisie.

PREMIER FASCICULE

Musée d'Alger. Texte rédigé par M. Georges DOUBLET, ancien
membre de l'Ecole d'Athènes.

In-4, en un carton, avec 17 planches en héliogravure
et en phototypie..... 12 fr.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 34 : Basler Chroniken, IV, p. p. BERNOULLI (cf. *Revue*, n° 41). — SCHIRRMACHER, Gesch. von Spanien. V (très louable). — LIPPERT, Deutsche Sittengeschichte, III, die Neuzeit (inégal). — BIDERMAN, Gesch. der österr. Gesamtstaatsidee II, 1705-1740 (d'abondants matériaux). — BROCKELMANN, Das Verh. von Ibn-el-Athirs Kamil fit Tarih zu Tabaris Ahbar errusul walmuluk. — HESS, Der demot. Roman von Stne Hamus (soigné). — LOCCELLA, Zur deutschen Dante-Literatur. — Schiller, Die Künstler, p. p. GROSSE.

— N° 35 : HUBER, Die Erwerb. Siebenbürgens durch König Ferdinand I (1551). — BERTIN, La soc. du Consulat et de l'Empire (cf. *Revue*, n° 6). — WELLMANN, H. W. von Horn. — KUROPATKIN, Russ. türk. Krieg. — Bismarcks deutsche Politik seit Begründ. des neuen Reiches. — FRÖHLICH, Das Kriegswesen Cäsar's (instructif et de valeur durable, cf. *Revue*, n° 18). — MERX, Hist. artis gramm. apud Syros (avance réellement la science). — ODYSSEA, p. p. LUDWICH, I. — CAGNAT, L'année epigraph. (très soigné). — HENZEN, Die Träume in der altnord. Liter. (interessant).

— N° 36 : SCHULTE, De restit. atque indole genuinae versionis graecae in libro Judicum. — HEFFLE, Conciliengesch. IX. — HOFFMANN, Gesch. der Hansestadt Lübeck, I (un peu confus). — THOMMEN, Gesch. der Univ. Basel, 1532-1632 (poursuit l'œuvre de Vischer). — KREBS, Schaffgotsch. (interessant). — AMAGAT, La gestion conservatrice et la gestion républicaine jusqu'aux conventions (tableau complet). — WEISBACH, Die Achämeniden-Inschriften zweiter Art. (beau travail). — SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, II (très méritoire). — RUBIO Y ORS, Lo Gayter del Llobregat.

— N° 37 : ROSENTHAL, Die monist. Philos. — SIMSON, Der Begriff der Seele bei Plato. — BUTTLAR, Joachim I von Brandenb. gegen den Adel. — Ignatii diaconi vita Tarasii archiepiscopi Constantinopolitani, p. p. HEIKEL (édit. très soignée et correcte). — BLUMENSTOCK, Der Päpstliche Schutz im Mittelalter (un peu prolixe). — MÜLLER, Das Conclave Pius' IV (bien fait). — DIEFFENBACH, der franz. Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV (très mauvais). — HOFFMANN, Einige Phönik. Inschriften (instructif). — REGNAUD, Les grandes lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes. — DANIELSSON, Epigraphica (cf. *Revue*, n° 29). — KAMMER, Ein aesthet. Commentar zu Homer's Ilias (recommandable). — TORP, Den graeske Nominalflexion (méritoire). — Die Protokolle des Mannheimer Nationaltheaters unter Dalberg. — WERNICKE, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen.

— N° 38 : STRICKER, Calvin als erster Pfarrer der reform. Kirche zu Strassburg (important). — FINCK, Uebers. der Gesch. des Ordens S. Johannis von Spital zu Jerusalem u. der Balley Brandenburg (clair et court). — BAISSAC, Les grands jours de la sorcellerie (sera le bienvenu). — WENGEN, Karl Graf zu Wied. — KUNZ, Der poln. russ. Krieg von 1831. — BAUSSERN, Deutschland u. Oesterreich-Ungarn. Abh. Reden u. Briefe. 1868-1869. — REINISCH, Die Saho-Sprache, II. — SMYTH, The vowel system of the Ionic dialect (cf. *Revue*, n° 30). — HAGEN, Ueber Wesen u. Bedeut. der Homer-Frage (simple conférence). — CAUMONT, Cours de littér. franç. — STICHEL, Beitr. zur Lexicogr. des altprovenz. Verbums (blâmable sur beaucoup de points). — KLETTE, Die griech. Briefe des Fr. Philadelphus (« acribie » très remarquable). — Montchrestien's Sophonisbe, p. p. FRIES. — SPANIER, Der Papist Shakspeare in Hamlet (« plumpe Tendenzschrift »). — J. Grimm, Vorreden, Zeitgeschichtliches und Persönliches. — Briefw. zwischen M. von Schwind u. Mörike, p. p. BAECHTOLD. — HENKEL, Goethe u. die Bibel (sera

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44

— 3 novembre —

1890

Sommaire : 465. DUVAU, Ciste de Préneste. — 466. WILAMOWITZ-MOELLENDORF, L'Hercule d'Euripide. — 467. DIEHL, Excursions archéologiques en Grèce. — 468. Maximien, *Elégies*, p. p. PETSCHENIG. — 469. OMONT, Catalogue des mss. celtiques et basques de la Bibliothèque nationale. — 470. DUCKETT, Les visites de l'ordre de Cluny en Angleterre. — 471. FREDERICQ, Documents relatifs aux persécutions contre les hérétiques en Néerlande. — 472-474. STEIN, Pierres tombales du Musée municipal de Saint-Germain; Les frères Anguier; Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Etampes. — 475. Du Boys, Deux correspondants limousins de Baluze. — 476. BRUNETIÈRE, L'évolution des genres. — 477. Fr. de PRESSENSÉ, L'Irlande et l'Angleterre. — 478. DELISLE, Instructions du comité des travaux historiques. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

465. — Louis DUVAU. **Ciste de Préneste.** (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome, t. X). 1890.

Nous signalons aux amateurs de vieux latin et aux déchiffreurs d'inscriptions énigmatiques ce travail de M. Louis Duvau sur une ciste qui sera bientôt célèbre sous le nom de ciste Tyskiewicz, du nom de son possesseur. Comme l'a bien vu M. D., il s'agit des apprêts d'un repas. Les paroles inscrites à côté des personnages ont tout l'air d'être les paroles échangées entre les cuisiniers. Une conjecture assez vraisemblable du commentateur, c'est que l'inscription COENALIA est plus ancienne que les autres : c'est ce qu'on peut inférer de la forme de l'O, qui est ouvert par en bas, et de la place occupée par ce mot. Peut-être faut-il l'interpréter CONVENALIA, qui aurait à peu près le sens du grec συμπόσιον ou du latin *convivium* : fête donnée aux *convenae* ou convives. La contraction ne serait pas plus forte que dans *contio*.

Une comparaison avec le monument original nous a prouvé que le fac-simile joint au travail de M. D. est exact. Celui-ci s'est tiré à son honneur d'une épreuve difficile. Les explications qu'il donne sont généralement plausibles, sinon toujours convaincantes : il les présente lui-même sans trop y insister et à titre de premier essai. *Tradidit disputationibus*.

Michel BRÉAL.

466. — H. von WILAMOWITZ-MOELLENDORF. **Euripides Herakles.** Berlin, Weidmann, 1889; 2 vol. in-8 de XII-388 et 308 p.

Voici un ouvrage qui peut paraître à bon droit singulièrement composé : la tragédie d'Euripide qui donne son nom à l'ensemble, est publiée par M. de Willamowitz au début du second volume, où elle occupe

Nouvelle série, XXX.

44

quarante-sept pages ; le reste du volume est rempli par des commentaires ; quant au premier, il est tout entier consacré à une Introduction générale dans laquelle l'auteur, pour nous amener à l'intelligence de la tragédie attique, se livre à une revue à peu près complète de toute l'histoire de la poésie grecque, de toute l'histoire de la philologie ancienne et moderne, et de bien d'autres choses encore. Il est clair que cette énorme introduction et ce non moins énorme commentaire, ainsi rattachés à une tragédie de 1,500 vers, ont quelque chose de disproportionné qui étonne. M. de W. lui-même avoue avec beaucoup de bonne grâce, dans sa préface, que les muses n'ont pas répondu à son appel et que c'est pour cela que son livre est si bizarrement composé. On aurait tort, pourtant, d'abuser contre lui de cet aveu et de s'en tenir à une première impression défavorable. L'ouvrage est plein de savoir, et, ce qui vaut mieux, plein de sens et d'intérêt, quelques réserves de détail qu'on puisse être obligé de faire. Le plan lui-même, sans se justifier, s'explique par le dessein de l'auteur.

Ce n'est pas, en effet, une édition comme une autre, une édition quelconque d'une pièce quelconque d'Euripide, que M. de W. a voulu faire : c'est une édition-type et, pour ainsi dire, un manifeste. Car M. de W. est un érudit militant : il a des haines vigoureuses, et M. Wecklein, par exemple, en sait quelque chose. Sans entrer dans ces querelles de personnes, où se glisse toujours quelque injustice, il vaut la peine de dégager la théorie qui s'y trouve impliquée. M. de W. a horreur de la science qui s'étale pour le plaisir de s'étaler, qui, au lieu de se subordonner à un objet, devient à elle-même sa propre fin. Dans la publication d'un texte, par exemple, amasser des conjectures avec une sorte de volupté, lui paraît une niaiserie : donner une interprétation vraie qui dispense des conjectures ingénieuses lui semble être le plus grand mérite d'un éditeur. Le travail de critique verbale, d'ailleurs, n'est, à ses yeux, qu'une petite partie de la tâche d'un véritable interprète : l'objet essentiel qu'il doit se proposer, c'est de rendre vraiment la vie à ce texte mort, en permettant au lecteur de ressentir, en présence des mots qu'il lit, des impressions aussi semblables que possible à celles que ces mêmes mots, récités au ^ve siècle dans le théâtre de Dionysos, faisaient vibrer dans l'âme des Athéniens qui les entendaient. Il faut donc que l'interprète crée en lui-même d'abord, et ensuite chez son lecteur, par une étude patiente et pénétrante de tout ce lointain passé, par des explications profondément pénétrées d'esprit historique, une sorte d'aptitude à revivre ce passé, à le comprendre jusque dans son essence la plus intime. Cela posé, on ne s'étonnera plus que l'étude d'une seule tragédie grecque implique tant d'études préliminaires et tant de commentaires, car elle tient au passé par les liens les plus délicats et les plus complexes. Mais il faut ajouter que cette introduction, mise en tête d'une tragédie particulière, ouvre également l'accès à toutes les autres tragédies attiques, et qu'elle ne paraît disproportionnée qu'en raison de

l'application spéciale qui en est faite. On voit l'intérêt et la justesse de ces vues théoriques. Sont-elles absolument neuves ? Évidemment non. Il faut cependant savoir gré à M. de W. de les avoir exprimées de nouveau en excellents termes, avec une vigueur qu'un secret instinct de polémique redouble encore (t. I, p. 253-257). De là l'idée de tout l'ouvrage.

L'Introduction s'ouvre par un chapitre sur la vie d'Euripide ; l'auteur y examine d'abord les questions de faits et de dates, ensuite celles qui se rapportent à l'histoire intellectuelle d'Euripide : tout ce chapitre est excellent, sans être particulièrement original.

Suit un très long chapitre (p. 43-120) intitulé : *Qu'est-ce qu'une tragédie attique ?* M. de W. rappelle la définition d'Aristote et montre qu'elle a un caractère plutôt abstrait et général que proprement historique et spécifique. C'est donc l'histoire même des origines et du développement de la tragédie attique qu'il faut étudier pour arriver à déterminer exactement ce qui la distingue de toute autre composition dramatique plus ou moins analogue. La tragédie sort du dithyrambe : à ce propos, étude rapide, mais originale et pénétrante, de toute la vieille poésie lyrique grecque. Entre autres idées nouvelles, M. de W. émet cette opinion (p. 76) que le dithyrambe, contrairement à la tradition générale, n'aurait pas été à l'origine un genre lyrique distinct, mais que ce nom s'appliquait à tous les genres de poésie chorale religieuse qu'on a plus tard distingués les uns des autres. Je crois, en effet, qu'il y a beaucoup à dire sur la valeur des distinctions faites entre les genres lyriques par les théoriciens d'époque postérieure ; mais l'opinion de M. de W. n'en est pas moins difficile à accepter sous cette forme absolue. Toutes ces pages d'ailleurs sont pleines d'observations tantôt très justes, tantôt contestables, que je ne puis ici ni discuter ni même indiquer : il vaut la peine d'aller les chercher dans l'original. Dans la poésie dithyrambique ainsi entendue, M. de W. distingue une forme spéciale (celle où le chœur est formé de satyres) qui s'appelle *τραγωδία*, qui est spécialement consacrée à Dionysos, et d'où la *tragédie* proprement dite, c'est-à-dire la *tragédie dramatique*, est sortie. Ce passage de la tragédie lyrique à la tragédie dramatique se fit au VI^e siècle par l'introduction d'un acteur et du dialogue. Mais ce caractère *dramatique* de la tragédie attique n'est pas, aux yeux de M. de W., le plus important : c'est là presque pour lui un caractère accessoire. Aussi, le vrai fondateur de la tragédie attique, dans sa théorie, n'est-il pas l'auteur du premier dialogue entre un acteur et le chœur primitif ; le vrai « père » de la tragédie, c'est le poète de génie qui eut l'idée de faire passer dans la forme dialoguée du dithyrambe tragique toute la substance de la vieille épopée, c'est-à-dire le mythe, tel qu'Homère et ses successeurs l'avaient conçu ; en d'autres termes, le premier poète tragique est Eschyle, qui recueillit, disait-on, les reliefs du festin d'Homère, et qui, par là, fit de la tragédie attique la digne fille de l'épopée, appelée à tenir, dans la vie intellectuelle et morale de la Grèce attique, la même place que l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient prise dans la vie de

la Grèce ionienne et archaïque. D'où cette définition enfin de la tragédie attique (p. 107) : « La tragédie attique est un morceau complet en soi de la légende héroïque, traité poétiquement en style élevé pour être représenté par un chœur de citoyens attiques et deux ou trois acteurs, et destiné à faire partie du culte public dans le sanctuaire de Dionysos. » On voit qu'il n'est plus question ici de la « terreur et de la pitié » mises par Aristote en pleine lumière, ni de la célèbre *κάθαρσις*, et que le caractère dramatique lui-même de la tragédie est presque laissé de côté : l'action, qui était pour Aristote le principal, n'est pas expressément désignée. Sur tous ces points encore, je ne veux pas discuter, bien que la définition de M. de W. me semble, à vrai dire, tenir systématiquement un compte beaucoup trop restreint des faits très justement observés par Aristote. Il n'en est pas moins vrai que cette vue sur l'importance du mythe est capitale, et qu'elle explique notamment à merveille la disparition presque complète de la tragédie au IV^e siècle : c'est la mort des croyances mythiques qui a entraîné la mort de la tragédie.

Viennent alors deux chapitres sur l'histoire du texte des tragiques grecs et sur la critique de la tragédie grecque chez les modernes. Dans le premier, c'est toute l'histoire de l'érudition antique qui se déroule devant nous. Dans le second, c'est toute l'histoire de l'érudition moderne depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Que l'auteur n'ait jamais perdu de vue, dans ce long et savant récit, l'objet particulier de son livre, qu'il n'ait jamais dit que ce qu'il était nécessaire de dire pour faire comprendre une tragédie grecque à fond, je n'oserais l'affirmer : mais ce qu'on peut déclarer sans hésiter, c'est qu'il était difficile de présenter de tous ces faits un tableau d'ensemble plus vif, plus net et plus agréable. C'est à la fin du second de ces chapitres, en forme de conclusion, que se placent les idées sur le rôle actuel de la critique dont j'ai cité plus haut quelques détails et indiqué l'esprit général.

Le volume se termine par deux chapitres sur la légende d'Héraklès en général et sur l'*Héraklès* d'Euripide en particulier. Le premier est fort curieux. Je ne sais si le second, qui est une étude d'ensemble sur la pièce d'Euripide, met assez en lumière les traits propres à Euripide dans la manière de traiter une tragédie, ceux qui le distinguent de ses prédécesseurs. Il me semble que, sur ce point, bien des idées essentielles ont été laissées de côté. Il est vrai qu'on pourra les chercher dans d'autres ouvrages ; mais M. de W. ne s'est pas interdit, dans les premiers chapitres, de reprendre et de traiter à sa manière des idées déjà plus ou moins exprimées par d'autres critiques : pourquoi, sur ce sujet particulier, tant de brièveté ?

L'édition du texte de l'*Héraklès*, qui ouvre le second volume, dénote un helléniste fort habile, comme on pouvait s'y attendre. L'appareil critique, conformément aux principes de l'auteur, est sobre, mais il est plein de choses intéressantes. On y trouvera notamment quelques corrections de M. de W. lui-même, qui, en dépit de sa méfiance générale

contre la critique conjecturale, en a fait pour son propre compte, et souvent de fort ingénieuses.

Vient enfin le commentaire, précédé de quelques pages excellentes sur les conditions extérieures de la représentation tragique. Pourquoi ces pages ne font-elles pas partie de l'introduction générale du premier volume? Je n'en vois guère la raison, sinon peut-être que la muse, comme dit M. de W., ne lui a pas inspiré cette idée. Quoi qu'il en soit, le commentaire lui-même est exécuté selon les principes exposés plus haut : faire comprendre à fond la pièce d'Euripide, non seulement le sens littéral des mots, mais la nuance exacte qu'ils revêtaient pour les auditeurs athéniens, la liaison des scènes, le rôle des personnages, le caractère des morceaux, la marche de l'ensemble, par où tout cela est grec, attique, marqué du cachet personnel d'Euripide, voilà le but que M. de W. s'est proposé. Je ne vois guère qu'un reproche à faire à ce commentaire : c'est d'être trop long. Il me semble que l'auteur a traité le commentaire écrit en commentaire oral. Toutes ces explications, habilement données dans une interprétation orale, sont de nature à plaire et à instruire ; exposées par écrit, elles surchargent le texte et j'ai peur qu'elles ne l'écrasent ; il me semble que l'exemple, utile peut-être à donner une fois, ne devra pas être suivi dans chaque nouvelle édition d'une tragédie grecque.

Au total, l'ouvrage de M. de Willamowitz est à lire : on y trouvera toujours profit et plaisir. C'est un livre érudit qui n'est ni une série de notes grammaticales, ni une statistique, ni une obscure métaphysique, mais qui abonde en aperçus historiques et en idées personnelles.

Alfred CROISSET.

467. — Ch. DIEHL. *Excursions archéologiques en Grèce*. Paris, Colin 1890. In-8, x et 388 p., avec 8 plans.

Ce livre répond à un besoin et y répond d'une manière très satisfaisante. L'auteur, ancien membre des écoles de Rome et d'Athènes, connu par ses recherches sur l'art et l'administration de l'époque byzantine, non moins que par ses découvertes et ses publications épigraphiques, a pris pour modèle les *Promenades archéologiques* de M. Boissier et conduit agréablement ses lecteurs sur les principaux emplacements des fouilles récentes, Mycènes, Délos, Athènes, Akraephiae, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tirynthe, Tanagra. M. Diehl paraît avoir vu lui-même un bon nombre des villes antiques dont il parle ; il est d'ailleurs fort bien informé des publications qui les concernent et sait les résumer sans frivolité comme sans pédantisme. Les fructueuses explorations conduites par MM. Philios, Cavvadias et d'autres à Éleusis et à Épidaure, celles que M. Holleaux a dirigées dans les ruines du temple d'Apollon Ptoïos près d'Akraephiae, n'avaient pas encore été, dans leur ensemble, l'objet de notices également propres à contenter les archéolo-

gues et le grand public. Les voyageurs qui partiront pour la Grèce avec ce livre dans leur valise seront très reconnaissants à M. D. et trouveront dans les dix essais qu'il renferme un bien précieux complément à leur Baedeker.

En tête de chacun de ses chapitres, M. D. a donné une courte bibliographie. Il ne devait naturellement pas prétendre à être complet et le choix de ses références m'a généralement semblé fort heureux. Je ferai pourtant quelques réserves à cet égard. Ainsi, p. 51, M. D. renvoie à un article de Marx sur le taureau de Tirynthe, et, en même temps, au livre récent de Schuchhardt; mais ce dernier a précisément prouvé que l'hypothèse de Marx est une erreur. P. 67, à propos de Dodone, l'indication des travaux de Bursian et de Pomtow, annulés par la publication récente d'O. Hoffmann, est inutile aux lecteurs des *Excursions*; il eût mieux valu citer l'article de M. Girard, dans la *Revue des Deux mondes* du 15 février 1879. P. 203, il n'est pas exact qu'on trouve dans l'ouvrage de MM. Laloux et Monceaux une « bibliographie complète » des travaux relatifs à Olympie. Je relève aussi quelques inexactitudes matérielles : p. 13, note 1, écrire *Loeschke*; p. 14, note, lire *herausgegeben vom d. Inst.* et non *durch das d. Inst.*, qui serait un solécisme.

Dans le texte lui-même, quelques erreurs faciles à corriger m'ont arrêté au passage; ainsi M. D. dit que le buste de Jupiter d'Otricoli est au Louvre (p. 263), alors qu'il se trouve au Vatican; il affirme aussi (p. 348) que la collection des terres-cuites de M. de Sabouroff est au musée de Berlin, alors qu'elle a été acquise en 1884 par l'Ermitage, à l'exception du groupe faux de la pl. LXXXVI. M. D. a tort d'accuser la Société archéologique d'Athènes d'avoir été « préoccupée, avant tout, de remplir ses vitrines vides » (p. 342), lorsqu'elle a pratiqué des recherches à Tanagra; le journal des fouilles a été tenu par feu Stamatakis. Il s'avance peut-être trop (p. 123) en qualifiant de *certaine* la restitution de la statue d'Anténor par M. Studniczka. On regrette de ne pas trouver, au début du chapitre sur Dodone (p. 65), le nom de Gaultier de Claubry, qui a découvert avant M. Carapanos l'emplacement de la ville antique. Les lecteurs non spécialistes seront induits en erreur en lisant (p. 40) que, d'après les documents égyptiens, « les Troyens, Mysiens, Lyciens, Pélasges, Tyrrhéniens, etc., s'allièrent aux populations de la Syrie ». Il ne faut pas offrir ainsi d'ingénieuses hypothèses comme l'expression reconnue de la vérité. Enfin, il y a plus d'un contre-sens dans le résumé que M. D. a donné (p. 334) de l'inscription de Julius Apellas, si élégamment traduite par M. de Wilamowitz.

Tout cela est peu de chose dans un ouvrage à la fois très agréable et très exact; le reproche qu'il me reste à lui faire est plus sérieux. M. D. avertit (p. X) que l'on retrouvera dans son livre « les idées et parfois les expressions mêmes des maîtres qui ont illustré l'archéologie classique »; malgré cette précaution, on est obligé de dire que M. D. ne se gêne

pas assez pour prendre ce qui lui convient chez autrui et qu'il lui arrive de l'y prendre sans même indiquer sa source dans la bibliographie qui ouvre ses chapitres. Il était facile d'ajouter un renvoi en note là où l'emprunt était à peu près textuel; quand même ce n'eût pas été facile, M. Diehl n'aurait pas eu raison de s'en dispenser.

Salomon REINACH.

468. — *Maximiani elegiæ ad fidem codicis Etonensis* recensuit et emendavit M. PETSCHENIG. Berlin, Calvary, 1890, 39 pp. (Berliner Studien, XI, 2).

Les élégies de Maximianus nous ont été conservées dans deux mss. du ^x^e siècle, l'Etonensis et le Reginensis, et dans une foule de mss. du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle. M. Petschenig semble s'être proposé de donner un texte moins corrigé que celui de Bährens, et par suite plus sûr. Il aurait tout à fait réussi s'il ne s'était pas fié exclusivement à l'Etonensis. Son édition rendra service surtout par les notes explicatives trop rares et par l'*index uerborum* complet qu'il y a joints. Les nombreuses particularités de la langue de l'auteur rendent ce travail indispensable pour l'histoire de la syntaxe et du lexique.

P. A. L.

469. — *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale*, par Henri OMONT. Paris, 1890, 46 p. in-8. (Extrait de la *Revue Celtique*).

Le catalogue des manuscrits celtiques de notre Bibliothèque Nationale n'avait pas encore été dressé, au moins d'une façon complète¹; ce n'est pas un fonds très nombreux, car il ne comprend que 105 volumes : 29 irlandais ou relatifs à la langue irlandaise, 73 en langue bretonne et 3 en langue basque! L'addition des manuscrits basques aux manuscrits celtiques a sans doute été faite à une époque où l'on n'avait encore que des idées très confuses sur la classification des langues; peut-être aussi le fonds basque a-t-il été jugé trop peu nombreux pour être classé à part.

L'éminent administrateur de la Bibliothèque Nationale veut faire connaître aux savants l'existence de tous les manuscrits confiés à sa garde, manuscrits en langues modernes aussi bien que manuscrits en langues anciennes; les petits fonds doivent être aussi bien traités que les grands. C'est pour concourir à cette œuvre que M. Omont a entrepris le catalogue du fonds celtique et basque, et il l'a mené à bonne fin avec les qualités de critique et d'exactitude dont il a tant de fois fait preuve dans des travaux d'ordre plus élevé. La tâche lui a été facilitée par le concours obligeant de plusieurs érudits, notamment de M. d'Arbois de Jubainville pour les manuscrits irlandais.

1. Le catalogue des manuscrits des mystères bretons rassemblés et donnés par M. Luzel avait été publié dans la *Revue Celtique*, t. V, p. 317 et suiv.

De ces manuscrits irlandais un seul est vraiment important : c'est le n° 1. M. d'Arbois de Jubainville en a rédigé une analyse très complète en identifiant les textes que ce ms. contient; et, avec une modestie qu'on ne rencontre que chez les maîtres, il a communiqué cette analyse à M. Whitley Stokes qui « a bien voulu en revoir une épreuve ». Les celtistes ne trouveront donc rien à reprendre, mais beaucoup à apprendre, dans cette analyse du ms. n° 1, analyse qui forme quatorze pages, et qui est la partie la plus instructive et la plus nouvelle du catalogue de M. Omont. Nous nous permettrons seulement d'ajouter que le texte du fol. 28, v°, col. 1, a été publié, avec traduction française, dans les *Κρυπτάδια*, t. IV (Heilbronn, 1888), p. 270-279¹.

Pour nous renseigner sur la provenance de ce ms. et en même temps pour nous montrer quelle idée on se faisait à la fin du siècle dernier sur la généalogie de la langue irlandaise, M. Omont a reproduit la note que Villebrune, bibliothécaire de 1793 à 1795, a jointe au manuscrit. Elle commence par cette phrase : « Manuscrit irlandais que les commissaires de la section Beaurepaire ont trouvé dans une de leurs visites... » Pour appeler les choses par leur nom, le ms. a sans doute été pris, c'est-à-dire volé, dans une perquisition, et probablement chez quelque prêtre irlandais réfugié en France, mais tombé de Charybde en Scylla. — A propos du nom de « section Beaurepaire », M. Omont dit en note : « Du nom du général Beaurepaire, mort au siège de Verdun en 1792 ». Cette note n'est pas *ad rem* : ce que le lecteur attendait ici, c'était l'indication du quartier de Paris auquel correspond cette dénomination éphémère de « section Beaurepaire » — et Beaurepaire était-lieutenant-colonel.

P. 27, n° 32. A la lecture de cet article on serait tenté de croire que le ms., qui est du xviii^e siècle, a été copié par M. Luzel. Sur ma demande, M. O. veut bien m'apprendre que les deux derniers feuillets ont été copiés par M. Luzel pour compléter le ms.; et je reproduis cette indication comme correctif au catalogue.

Les manuscrits ne sont pas classés par ordre de langues, et les manuscrits irlandais, bretons et basques se rencontrent au hasard. Il n'appartenait pas sans doute à M. Omont de refaire ce numérotage, si défectueux et si peu critique qu'il soit; mais n'eût-il pas été bon de joindre, aux très utiles tables qui terminent ce catalogue, une autre qui distribuât les n°s du catalogue par langues?

Parmi les mss. irlandais, de beaucoup moindre importance, nous trouvons à la p. 31 le n° 71 : Défense de la Messe par Geoffroi Keating. La description commence par cette phrase : « Le ms. est intitulé : « Clef à bouclier de la messe » *Eochair sciath an Aifrinn*) ». Cette « clef à bouclier » nous a beaucoup tourmenté, d'autant que, par suite

1. Dans le catalogue de M. Omont, la première phrase de ce texte est ainsi traduite : « Une certaine femme alla donner sa confession à un autre moine saintement pieux. » Il faut traduire « à certain moine... »

des vacances, nous ne pouvions demander à un de nos confrères de la Société des Antiquaires ce que pourrait être une « clef à bouclier ». Après y avoir bien réfléchi, nous nous sommes dit que la « clef à bouclier » devait appartenir au même arsenal que le « pivot de conversion » dont il est question au régiment et à la recherche duquel un sergent ou un caporal facétieux envoie quelquefois un conscrit naïf, « parce que, sans le pivot de conversion, on ne peut pas faire l'exercice, subsequmment... »

Voyons donc le terme irlandais traduit par « clef à bouclier ». La première observation est qu'il faut écrire en un seul mot *eochairsciath*, et que c'est un terme composé appartenant à cette catégorie *substantiva cum substantivis* dont Zeuss a parlé dans la *Grammatica Celtica*, 2^e éd., p. 853 et suiv. Dans les composés de ce genre, c'est d'ordinaire le second mot qui est le mot principal ou déterminé, de même qu'en latin *aquilifer* signifie « porte-aigle » et non « aigle à porter » et *anguicomus* « qui a des serpents pour cheveux, c'est-à-dire dont la tête est hérissée de serpents » et non pas « serpent à cheveux ». Le mot déterminé étant ici *sciath* « bouclier », la traduction serait donc « bouclier à clef »... si du moins le mot *eochair* se traduisait nécessairement par « clef ».

Pour ce mot, les dictionnaires irlandais donnent bien « a key » ; mais, si on continue, on trouve aussi d'autres sens : « a tongue » ; — « the brim, brink, edge » ; — « the gills of a fish » ; — « a young plant, a sprout » ; — « a right angle ». En outre, dans plusieurs textes le mot *eochair* a le sens bien net de « tranchant »¹. Si maintenant on se rappelle que les anciens Irlandais employaient quelquefois des boucliers dont le bord était tranchant ou bien dentelé comme une scie, afin que dans le corps-à-corps l'ennemi ne pût les saisir et les écarter², — le célèbre héros Cûchullain avait un bouclier dont le tranchant coupait aussi bien que celui de son épée — il est aisé de penser qu'un bouclier de ce genre était le bouclier défensif par excellence. Nous pensons donc qu'il faut traduire ici « le bouclier tranchant [ou acéré] de la messe ».

La traduction que nous critiquons, « clef à bouclier de la messe », a pour elle l'autorité de la tradition. En effet, en 1820, dans les *Transactions of the Hiberno-Celtic Society*, t. I, p. cxciv, O'Reilly traduisait ce titre « a key to the shield of the mass » litt. « clef au bouclier de la messe », ce qui pourtant peut faire supposer que cet ouvrage sert de « clef » à un autre qui serait intitulé « bouclier de la messe ». Tout récemment, M. Atkinson traduisait ce titre plus grammaticalement³ « Keyshield of the Mass », litt. « bouclier à clef de la messe ». Malgré ces précédents, nous préférons notre traduction donnée plus haut et

1. Voir Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 524, a ; et Wh. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 391, a.

2. Voir O'Curry, *Manners and Customs of the ancient Irish*, t. I, p. cccclxi.

3. Keating, *The three Shafts of Death*, édition Atkinson, Dublin, 1890, p. 368, a.

nous la soumettons au jugement de M. d'Arbois de Jubainville et de M. Atkinson ¹.

Nos observations ne portent que sur des détails, et n'infirmant pas la valeur et l'utilité du nouveau travail de M. Omont : nous ne les présentons que comme de simples *Addenda et Corrigenda*.

H. GAIDOUZ.

470. — *Visitations of English Cluniac foundations....* by sir G. F. DUCKETT, bart. London, 1890. In-8, 52 pages.

Une bulle de Grégoire IX, du 13 janvier 1233, a institué dans l'ordre de Cluny les visiteurs et les définiteurs. Chaque année le chapitre général désignait deux visiteurs pour chacune des dix provinces de l'ordre. Leurs rapports servaient de base à la plupart des décisions des définiteurs. Ce sont là de précieux documents; il n'en est pas qui puissent mieux nous révéler l'état des maisons clunisiennes. Quand pour une même province, plusieurs procès-verbaux, échelonnés à quelques années de distance les uns des autres, nous ont été conservés, nous pouvons mesurer les progrès accomplis ou les pertes éprouvées par l'ordre de Cluny; ce sont comme autant de jalons qui nous permettent de suivre le développement de cette célèbre et puissante congrégation. M. Siméon Luce et M. Bruel ont publié, le premier, la relation de la visite des monastères du Poitou en 1292 (*Bibl. de l'École des Chartes*, 1859, p. 237), le second, les relations des visites des monastères de l'Auvergne en 1286 et 1310 (*Ibidem*, 1877, p. 114).

Il est regrettable que, voulant faire connaître les visites des monastères de l'ordre de Cluny en Angleterre pour les années 1262, 1275 et 1279, M. Duckett n'ait pas pris pour modèles les deux publications que nous venons d'indiquer. Les rouleaux de parchemin où sont transcrits les procès-verbaux de ces visites sont conservés à la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. lat. 2280). Au lieu de reproduire ces documents, M. D. s'est contenté de les traduire en anglais. A supposer qu'il fût utile de rendre ces documents accessibles à tout le monde, au moins fallait-il songer d'abord aux érudits, c'est-à-dire à ceux qui peuvent s'en servir comme de matériaux, et par conséquent il convenait de mettre le texte latin en regard de la traduction. Quelle confiance doit-on accorder à cette traduction? L'auteur nous avertit qu'elle est à la fois *littérale et libre*. Qu'on en juge plutôt par le dernier article du pré-

1. Le ms. de la Bibliothèque Nationale, comme nous venons de le vérifier, écrit bien en deux mots : *eochair sgiath* (et non pas *sciath*, par un c, qui appartient à un âge antérieur à la langue); et cette graphie (par g) se rencontre, non pas seulement dans le texte, mais dans le titre courant au verso de toutes les pages du manuscrit. La séparation du mot en deux montre que le scribe du xviii^e siècle n'en comprenait pas le sens. L'introduction des armes à feu avait depuis longtemps fait sortir ces boucliers de l'usage et quelques archéologues irlandais pouvaient seuls comprendre le mot *eochairsgiath*.

mier rouleau. Il s'agit du prieuré de Pontefract : « Sunt ibi sexdecim monachi. Domus debet mille marcas. » Ce que M. D. rend ainsi : « We made out that the pecuniary obligations incurred by the monastery, reach the sum of a thousand marks; and that the number of the brethren amount to sixteen. » M. D. donne aussi une version anglaise d'une liste des maisons de l'ordre de Cluny en Angleterre et en Ecosse, dressée au xv^e siècle. Enfin, à la suite de l'*index*, vient en appendice — et c'est là la seule page intéressante du volume — le texte latin d'une ordonnance rendue en 1247 par le prieur de la Charité-sur-Loire, et relative au transport des rouleaux mortuaires de France en Angleterre et réciproquement, dans les maisons relevant de la Charité. La copie de ce document, conservé à la Bibliothèque, a été transmise à M. Duckett par M. Léopold Delisle, c'est assez dire quelle en est l'exactitude.

M. PROU.

471. — **Corpus documentorum Inquisitionis hæreticæ pravitatis Neerlandiæ.** Verzameling van stukken betreffende de Pauselijke, en bisschoppelijke inquisitie in de Nederlanden, uitgegeven door D^r Paul FREDERICQ... Eerste Deel, tot aan de herinrichting der inquisitie onder Keizer Karel V. Gent en 'S Gravenhage, 1889, in-8, xxxix-640 pages.

Dans l'ouvrage dont le titre précède, M. Frédéricq a réuni tous les textes ou fragments de textes, imprimés ou manuscrits, qu'il a pu connaître relatifs à l'histoire des persécutions contre les hérétiques dans ce qu'il appelle la Néerlande. Cette expression, ne répondant ni à une région géographique bien déterminée, ni à une nationalité bien définie, a besoin d'explication. Sous le nom de Néerlande, l'auteur comprend des pays de langue allemande (Luxembourg, partie occidentale de l'archevêché de Trèves), des pays de langue française (Artois, Hainaut, pays de la Meuse et partie du Brabant), des pays de langue flamande (comté de Flandre, partie du Brabant), enfin la Hollande proprement dite. C'est, en somme, la Belgique actuelle, le nord de la France, les Pays-Bas et quelques portions de la Prusse rhénane.

Près des deux tiers des fragments rapportés datent du xiv^e et du xv^e siècle; pour les temps antérieurs au xiii^e, M. Frédéricq n'a relevé qu'un petit nombre de documents, et beaucoup des textes rapportés *in extenso* ou allégués par lui ont trait plutôt à la lutte de la papauté contre l'hérésie dans toute l'Europe qu'aux pays dont il étudie l'histoire religieuse. Il est vrai que l'auteur a été assez sobre à cet égard; de beaucoup de textes généraux il ne cite que les premiers mots, se contentant de renvoyer aux auteurs qui les ont publiés. Peut-être aurait-il pu, sur ce point, se montrer encore plus réservé.

Le recueil de M. Frédéricq est riche surtout pour le xv^e siècle, et les historiens français le consulteront avec profit, notamment pour le grand procès contre les Vaudois d'Arras dans les premières années du règne de Louis XI. On y trouvera également beaucoup de détails sur les

agitations religieuses, qui marquèrent en Artois, en Hainaut et dans les pays voisins la fin du xiv^e et tout le xv^e siècle, mouvements avant-coureurs de la réforme.

Chaque fragment publié est précédé d'une copieuse analyse et suivi de notes bibliographiques parfois assez étendues. Une table des ouvrages imprimés et des recueils manuscrits consultés par l'auteur, un index chronologique des fragments publiés, enfin une table alphabétique et analytique terminent et complètent le volume qui fait grand honneur au savant professeur de Gand.

Nous n'adresserons à l'auteur qu'une légère critique. Les actes publiés par lui sont pour la majeure partie en latin et en français; un petit nombre seulement est rédigé en flamand. M. Frédéricq n'en a pas moins adopté cette dernière langue pour les notes, les analyses et les index. Le choix en lui-même est parfaitement légitime, mais la langue flamande est en somme peu connue en dehors d'une petite partie de la Belgique; elle est très certainement ignorée de la plupart des érudits et des étrangers qui auront à consulter le recueil de M. Frédéricq. C'est là un premier inconvénient, ajoutons-en un autre bien plus grave : les noms de lieux de terre française ont été parfois tellement transformés par les Flamands qu'ils en sont devenus difficilement reconnaissables; citons seulement *Doornik*, *Kamerijk*, *Atrecht*. Jamais les habitants de ces trois villes n'ont employé d'autre forme que Tournay, Cambrai et Arras, et il est peu probable que ceux de Mons consentent jamais à changer leur vieux nom roman en celui de *Bergen*. Que M. Frédéricq dise *Gent* pour *Gand*, c'est son droit strict, mais n'est-il pas puéril de changer des appellations géographiques consacrées depuis des siècles? Si l'auteur, pour des raisons personnelles, répugnait à employer la langue française, la plus usitée en Belgique, au moins dans les classes lettrées, il eût pu sans aucun inconvénient recourir au latin. Aucun érudit français ou allemand n'aurait eu un instant d'hésitation en lisant le nom *Leodium*; pour saisir le sens de la forme *Luik*, il faudra un instant de réflexion. Ce sont là, si l'on veut, des vétilles, mais il s'agit ici de clarté et de précision, qualités qu'on réclame avant tout d'un ouvrage d'érudition et de diplomatique.

472. — **Pierres tombales du Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye**, par Henri STEIN, ancien élève de l'Ecole des Chartes, membre de la commission départementale des richesses d'art de Seine-et-Oise. Versailles, Cerf, 1889, grand in-8 de 9 p.

473. — **Les frères Angulier**. Notice sur leur vie et leurs œuvres d'après des documents inédits, par le même. Paris, Plon, 1889, grand in-8 de 86 p.

474. — **Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Etampes**, par le même. Paris, H. Laurens, 1890, grand in-8 de 17 p.

I. M. H. Stein appelle l'attention sur des pierres tumulaires qui, depuis 1874, appartiennent à la ville de Saint-Germain-en-Laye, et qui

n'ont été connues ni du baron de Guilhermy, quand il a publié, en 1877, le tome III de ses *Inscriptions de la France*, (ancien diocèse de Paris), ni de l'auteur du supplément qui remplit la plus grande partie du tome V (1883) de cette importante publication. Le jeune et savant archéologue décrit très bien les trois pierres, dont deux proviennent de l'ancien prieuré d'Hennemont, fondé en 1308, l'origine de la troisième n'étant pas indiquée, et il n'interprète pas moins bien les inscriptions incomplètes gravées sur ces pierres ¹.

II. La notice sur la vie et les œuvres des frères Anguier est de tout point excellente. M. Stein, mieux qu'aucun de ses nombreux devanciers (Guillet de Saint-Georges, le comte de Caylus, F. N. Le Roy, Jal, M. Emile Léger, M. Arm. Sanson), nous fait connaître les trois fils d'Henri Anguier, le maître menuisier d'Eu, les sculpteurs François et Michel, et le peintre Guillaume, lequel travailla surtout aux Gobelins. La notice est divisée en six chapitres : *La ville d'Eu, patrie des Anguier*; *la famille des Anguier*; *le sculpteur François Anguier*; *Michel Anguier à l'Académie*; *le peintre Guillaume Anguier*. On trouve à la suite : *Portrait de Michel Anguier*; *Catalogue des œuvres d'art* (actuellement existantes) de *François Anguier* (p. 31-38) et de *Michel Anguier* (p. 38-48); *Œuvres attribuées aux Anguiers* (p. 49-50). L'*Appendice* est formé de quatre conférences de Michel Anguier : 1° sur *l'Hercule de Farnèse*, du 9 novembre 1669; 2° sur *la figure de Laocoon*, du 2 août 1670; 3° sur *l'expression de la colère*, du 7 septembre 1675; 4° sur *la manière de représenter les divinités selon leur tempérament*, du 1^{er} août 1676. Les *Pièces justificatives*, relatives à la famille Anguier, sont au nombre de quinze, la première datée du 8 septembre 1638 et la dernière du 13 mars 1721 ².

III. La connaissance de la vie de Jean Goujon nous échappe complètement pendant les années 1551 à 1555. Un document du 27 septembre de cette dernière année, conservé aux Archives nationales, et publié (p. 13) par M. Stein, nous apprend que Jean Goujon, sculpteur du roi, se trouvant à Étampes, y fut emprisonné par le lieutenant du bailli,

1. M. S. a deviné avec beaucoup de sagacité (p. 5) dans la syllabe *Ro...* le commencement du prénom de *Robert* de Meudon, grand panetier de France, mort en 1325, et enterré à Hennemont comme son parent et homonyme Robert de Meudon, concierge et capitaine du château de Saint-Germain-en-Laye, décédé peu d'années auparavant.

2. Les rectifications indiquées par M. S. sont nombreuses. Je n'en citerai que deux : « Prosper Mérimée, il y a un demi-siècle (*Notes d'un voyage en Auvergne*, Paris, 1838, p. 386), citait le tombeau par Fr. Anguier de Henri II de Montmorency et de Félicie-Marie des Ursins, sa femme, que l'on voit à Moulins, dans l'ancien couvent de la Visitation, aujourd'hui la chapelle du lycée comme l'ouvrage d'un sculpteur italien nommé *Aghieri*, se contentant de transcrire, sans plus ample informé, l'erreur du gardien ou du sacristain de la chapelle. » (p. 10). — « On a quelquefois attribué les sculptures de la porte Saint-Denis à François Anguier, ce qui est impossible, puisque François mourut en 1669, et que les premiers travaux ne commencèrent qu'en 1671. »

puis conduit à Paris, et qu'après un certain temps de détention, il demanda à être mis en liberté provisoire sous caution, ce qui lui fut accordé. S'appuyant sur cette pièce indiscutable et quasi-officielle, M. Stein conclut de la présence de Jean Goujon à Étampes peu de mois avant 1555, que le grand artiste a dû construire la belle maison de Diane de Poitiers dans cette ville¹, la date du document révélateur concordant parfaitement avec la date de 1554, inscrite au-dessus de l'une des fenêtres de l'édifice. Espérons qu'une nouvelle trouvaille viendra confirmer les très probables conjectures de l'habile critique et jeter un peu plus de jour sur la mystérieuse période de la vie de Jean Goujon, comprise entre les années 1551 à 1555².

T. DE L.

-
475. — **Deux correspondants limousins de Baluze.** Lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et M. du Verdier, par Em. Du Boys. Limoges, Ducourtieux, 1890. In-8, 32 p.

Baluze eut, entre autres correspondants, deux limousins, Pradilhon de Sainte-Anne, religieux feuillant, grand généalogiste, et Du Verdier, conseiller au présidial de Tulle et receveur des tailles à Nevers. M. Du Boys nous donne sept lettres de Pradilhon et sept lettres de Du Verdier, qu'il accompagne d'un minutieux commentaire. Les sept lettres de Pradilhon contiennent de nombreux renseignements sur les grandes familles du Limousin. Elles se rapportent, comme celles de Du Verdier — qui ont un caractère plus intime — aux années 1692-1695.

C.

-
476. — **L'évolution des genres** dans l'histoire de la littérature. (Leçons professées à l'Ecole normale supérieure) par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. Tome premier. Introduction : L'Evolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. 1 vol. in-16 de xiv, 283 pp. Paris, chez Hachette, 1890.

L'idée d'évolution a, depuis vingt-cinq ans, envahi pour les renouveler toutes les provinces de la science. L'histoire et la critique ne pourraient-elles pas aussi l'utiliser? — Telle est la question que s'est posée M. Bru-

1. Voir deux des gravures dont la brochure est ornée, l'une représentant la cour intérieure, l'autre la façade sur la rue.

2. M. S. dit (p. 7), que « si depuis quelques années seulement on ne le compte plus au nombre des innocentes victimes de la Saint-Barthélemy, c'est grâce à M. A. de Montaiglon, lequel a prouvé que l'artiste vivait encore en Italie après 1572 où il se réfugia sans doute à cause de sa religion pour échapper aux haines de ses compatriotes, et abriter son génie sous un ciel plus hospitalier. » Je rappellerai que bien avant M. de Montaiglon, un autre éminent archéologue, M. Adrien de Longpérier, avait établi (article *Goujon* du *Plutarque français*), que le silence des martyrologes protestants ne permet pas de croire à l'assassinat du sculpteur calviniste, en août 1572. Je connais trop M. de Montaiglon et M. Stein pour n'être pas sûr qu'ils me sauront gré d'avoir appliqué ici le *cuique suum*.

netière. On sait en quel sens se sont effectués dans ce siècle les progrès de la critique, et qu'elle a fait un pas en avant chaque fois qu'elle a pu emprunter quelque chose aux méthodes particulières des sciences. Aussi peut-on le dire dès à présent : depuis l'époque où M. Taine publiait ses premiers *Essais*, il ne semble pas qu'aucune tentative ait été faite, qui intéresse à un plus haut degré l'avenir de la critique.

Les genres ne sont-ils que des mots, des catégories arbitraires imaginées par les historiens de la littérature? ou bien ont-ils une existence réelle et vivent-ils de leur vie propre? (*De l'existence des genres.*) Comment les genres se dégagent-ils de l'indétermination primitive? (*Différenciation des genres.*) Les genres se fixent pour quelque temps. Quelles sont les conditions de stabilité qui leur assurent une existence individuelle, avec un commencement, un milieu et une fin? (*Fixation des genres.*) Sous quelles influences se dissout un genre? (*Des modificateurs des genres.*) Et n'y aurait-il pas une loi générale de l'évolution des genres? (*De la transformation des genres.*) Tels sont les différents problèmes que comporte une étude de l'*Évolution des genres*. M. B. se contente de les poser, dans ce premier volume. Dans les suivants, il expliquera comment il comprend la doctrine de l'évolution, et dans quelle mesure il prétend l'appliquer à la critique littéraire. Il ajoutera des exemples tirés de l'histoire de la tragédie classique et des transformations du roman; et il se fait fort de montrer comment la poésie lyrique de notre siècle est sortie de ce qui fut jadis l'éloquence de la chaire. Enfin il donnera ses conclusions. — Nous devons donc attendre avant d'examiner en elle-même la théorie de M. Brunetière. Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, c'est d'en signaler l'importance.

Mais, avant d'aborder le problème de l'évolution des genres, encore fallait-il montrer comment la critique s'est trouvée amenée à le poser. C'est l'objet que poursuit M. B. dans les leçons consacrées à l'*Évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*. — La critique, à ses débuts, se bornait à n'être que l'expression d'un jugement ou d'une opinion; elle est maintenant devenue, ou peu s'en faut, une science analogue à l'histoire naturelle. Elle a donc, elle aussi, « évolué. » Quels sont les « moments » de cette évolution? A l'époque de la Renaissance, la critique, mise en présence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, cherche à cataloguer leurs mérites et à se rendre compte des raisons de l'impression qu'ils produisent. Ces remarques sont érigées en règles; et Malherbe, mais surtout les Chapelain et les Balzac ont une foi superstitieuse dans la toute puissance et dans la bienfaisance des règles. Boileau s'efforce de fonder ces règles en nature; et par là, il porte la critique classique à son point de perfection. Voltaire, Marmontel, La Harpe, au siècle suivant ne sauront que rédiger le testament de cette sorte de critique. — Mais dès les dernières années du xvii^e siècle s'était posée la question du progrès : elle fait tout l'intérêt de la querelle des anciens et des modernes. Le résultat de cette querelle, c'est « qu'on ne croit plus

« que les règles soient immuables; on se rend compte qu'elles sont en « mouvement » (p. 137). « L'idée d'une certaine relativité des choses « littéraires s'introduit dans la critique » (p. 138). L'action de Jean-Jacques Rousseau s'exerce dans le même sens. Il érige l'individu en mesure de toutes choses, et remplace la notion de l'absolu par celle du relatif. Son influence se fait sentir dans les livres de la *Littérature*, du *Génie du christianisme*, de l'*Allemagne*, d'où procède le mouvement littéraire du XIX^e siècle. Villemain, aidé de Cousin et de Guizot, introduit l'histoire dans la critique. Il est désormais entendu que l'œuvre littéraire soutient d'étroites relations avec l'état social, avec l'état politique, avec les actions et les influences du dehors. Sainte-Beuve fait entrer dans la critique la psychologie et la physiologie; et dans la meilleure partie de son œuvre il se propose de faire « l'histoire naturelle des esprits. » M. Taine prend à la lettre cette expression et fait de la critique une science qui emprunte à l'histoire naturelle ses méthodes. C'est ici que M. B. reprend la question à son compte : « A la critique fondée « sur les analogies qu'elle présente avec l'histoire naturelle de Geoffroy-Saint-Hilaire et de Cuvier, nous nous proposons de voir si l'on ne « pourrait pas substituer, ou ajouter pour la compléter, une critique à « son tour qui se fonderait sur l'histoire naturelle de Darwin et de « Hæckel. » (p. 18). — M. B. se défend d'avoir voulu, dans ces pages, écrire une histoire complète de la critique littéraire. Il a essayé seulement d'en donner « quelque idée », et de marquer « les différents temps de l'évolution de la critique. » On ne pouvait le faire avec plus de clarté, de précision et de vigueur.

Ce qui se dégage encore de ce livre, et qui contribue à lui donner une singulière valeur, c'est la conception que M. B. se fait de la critique, de son rôle, et de ses devoirs. « Depuis trois cents ans, écrit M. B., la critique est vraiment l'âme de la littérature française »; et il ne pense pas qu'aucune littérature moderne eût pu se développer en dehors de la tutelle et de l'action de la critique. Mais pour exercer une telle action, il est clair que la critique ne peut se borner à être l'expression d'une préférence personnelle, et qu'elle ne doit pas relever exclusivement du caprice et de la fantaisie. « Il faut que la critique *juge*, puisqu'elle n'a « été précisément inventée que pour cela, pour trouver à nos impressions des motifs plus généraux qu'elles-mêmes, des justifications qui « les dépassent, des causes enfin qui leur soient antérieures, extérieures, « supérieures... Et il faut que la critique *classe*, si nos impressions, « comme nous le savons bien, différentes en quantité, ne le sont pas « moins en qualité » (p. 197). Or ces jugements et ces classifications ne peuvent avoir de valeur, qu'autant que le critique a « fait une longue et « laborieuse éducation de son goût » et que s'il a demandé à la connaissance de l'histoire et des méthodes scientifiques les secours qui lui sont nécessaires. — Il est un point encore sur lequel insiste M. Brunetière. Il écrit, p. 201 : « Je ne puis m'associer à ce dédain

« qu'on affecte encore quelquefois aujourd'hui pour les idées générales, même prématurées, même arbitraires, même fausses. L'étonnement qu'elles provoquent, l'opposition qu'elles soulèvent, les contradictions qu'elles suggèrent, les recherches enfin dont elles deviennent ainsi l'occasion ou le point de départ, c'est ce qui entretient autour des grands problèmes cette agitation des esprits qui est, pour ainsi dire, la première condition de la découverte et du progrès. » Ailleurs il adresse à l'un des « penseurs » les plus vigoureux comme les plus inventifs de ce siècle, cet éloge « que personne n'a jeté dans la circulation sur l'histoire de la littérature et de l'art plus d'idées nouvelles, fortes ou profondes, et vraies ou fausses d'ailleurs, mais en tout cas suggestives et provocatrices » (p. 246). C'est précisément en ces termes qu'on pourrait apprécier l'action exercée depuis plus de dix années par la critique de M. Brunetière. Aussi ne saurait-on le trop remercier d'avoir voulu nous présenter ses idées liées en système, ni témoigner trop de l'impatience avec laquelle tous ceux qui s'intéressent au mouvement des lettres attendront l'apparition des volumes où ils doivent trouver le complet exposé de ce système.

René DOUMIC.

477. — **L'Irlande et l'Angleterre** depuis l'acte d'Union jusqu'à nos jours 1800-1888, par Francis de PRESSENSÉ. Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1889, in-8.

« Ce livre est un essai d'histoire politique. J'ai cherché dans le passé les causes de la division apparemment irrémédiable qui arme l'une contre l'autre les deux moitiés de l'empire britannique. J'ai entrepris cette étude avec un préjugé favorable à la suprématie anglaise et une prévention défavorable contre l'autonomie irlandaise : je l'achève pleinement acquis au principe de l'indépendance limitée ou du *Home Rule* tel qu'il a été défini par M. Gladstone et accepté par M. Parnell. »

Ainsi commence la préface de M. de Pressensé. C'est la conclusion de son livre, c'est le résultat auquel l'a conduit une étude détaillée et approfondie des débats parlementaires, des luttes électorales, des procès politiques qui ont fixé le sort de l'Irlande depuis 1800. J'admire le talent d'exposition montré par le savant auteur dans le récit de ces faits historiques ; je n'admets pas la conséquence qu'il en tire, cela tient probablement à ce que j'ai vu l'Irlande sous un autre aspect que lui.

J'ai passé à Dublin près de trois mois en 1881. J'y étais venu étudier la plus ancienne littérature de l'Irlande et la politique n'était pas l'objet de mon voyage. J'y ai trouvé de toutes parts le plus aimable accueil. Je ne parlerai que des morts, et je me bornerai à citer deux noms. Le premier est celui de Sir Samuel Ferguson *deputy keeper of the Public Record Office*, on dirait en français « Garde général des Archives Nationales. » Sir Samuel Ferguson passait pour Orangiste. Il me parla un jour du « traître » qui était devenu le chef du parti national-irlandais.

Une autre fois, j'insistais près de lui sur la nécessité de faire des fouilles dans les sépultures antiques, et il me raconta qu'ayant organisé une opération de ce genre, il fut prévenu sur le terrain par une foule de paysans, armés de fourches et de faux qui annoncèrent l'intention de tuer le premier qui tenterait de profaner les ossements de leurs ancêtres. Je rapportai ce trait à des Irlandais leur témoignant ma surprise : « Sir Samuel est un orangiste », me répondirent-ils, « faites des fouilles, vous, Français, et au lieu de vous menacer, on vous aidera. » Et cependant les Irlandais qui s'occupent de l'histoire et de la littérature nationale n'ont jamais trouvé d'amateur plus bienveillant que Sir Samuel Ferguson. Quand O'Beirne-Crowe, continuateur du catalogue des manuscrits irlandais de l'Académie d'Irlande, mourut, tué par l'alcoolisme et la misère, le protestant Sir Samuel Ferguson pourvut aux frais des funérailles catholiques de ce malheureux savant.

Un jour, Sir Samuel Ferguson me fit visiter les Archives publiques dont il avait la garde ; j'admirais leur excellente organisation ; appelé dans son cabinet, il me laissa entre les mains d'un de ses employés. Cet employé était William M. Hennessy, un des hommes qui en notre siècle ont le mieux connu l'irlandais moyen, l'éditeur des « Annales de Loch Cé », du *Chronicon Scotorum*, du *Mesca Ulad*, des Annales d'Ulster ; je désirais voir les pièces les plus anciennes conservées dans le dépôt : ces documents semblaient n'avoir pas d'intérêt pour lui ; il me conduisit devant une collection de gros registres en écriture moderne qui, à ses yeux, étaient ce qu'il y avait de plus important dans les archives d'Irlande. Or, de quoi s'agissait-il dans ses registres ? Des grandes confiscations exécutées au xvii^e siècle : une colonne contenait les noms des propriétés, une autre les noms des anciens propriétaires dépouillés, une autre les noms des propriétaires nouveaux. Hennessy me fit observer que les propriétaires actuels portent en général les mêmes noms que les propriétaires nouveaux du xvii^e siècle, et qu'ils sont leurs descendants : puis il disparut, je ne le revis pas de la journée.

Quelques jours après je faisais une visite à un autre irlandais catholique ; dans son cabinet je remarquai une carte de géographie encadrée et pendue au mur en face de la fenêtre à la place d'honneur, je demandai ce que c'était : c'est, me répondit-il, le plan des propriétés de ma famille, confisquées au xvii^e siècle.

Ensuite passant dans la rue, près de la cathédrale Saint-Patrice, je priai un ouvrier que je croisais de me dire qu'était cet édifice. Il parut étonné de mon ignorance. « Vous le savez bien, répliqua-t-il, c'est une « belle église que les Anglais nous ont prise à l'époque de leur *Reformation*. »

Il y a chez les Irlandais une conviction, c'est qu'ils ont été victimes d'une spoliation injuste. Et cette conviction est fondée. Au xvii^e siècle, l'aristocratie anglaise ne s'est pas contentée de se substituer à l'aristocratie irlandaise vaincue ; elle a, contrairement à toute justice, trans-

formé en fermiers les tenanciers irlandais, vrais propriétaires du sol : au lieu et place de la coutume irlandaise, elle a mis une législation importée d'Angleterre, et, grâce à cette législation nouvelle, elle a acquis la propriété du sol que n'avait pas l'aristocratie irlandaise sa devancière ; en agissant ainsi, elle a eu l'habileté de faire croire au peuple anglais qu'elle a de son côté la justice ; un mot anglais a suffi : le titre de *land-lord* « maître de la terre » que s'est attribué chaque membre de l'aristocratie anglaise substitué aux chefs de clans irlandais.

De là, le malentendu qui sépare les deux nations. On a longtemps cru que la différence de religion en était en grande partie la cause. Depuis le *disestablishment* de l'église anglicane, ce grief n'existe plus. M. d'Israëli, combattant le projet de cette mesure, prétendait que sa réalisation aurait pour effet « la restauration de l'influence souveraine du pape en Irlande »¹. Il le disait en 1869. Or, dix ans plus tard, un protestant, élu membre à la Chambre des communes par un collège irlandais, acquérait en Irlande, comme chef du parti hostile à l'Angleterre, une autorité que jamais n'y avait possédée ni le pape ni aucun souverain : O'Connell avait un héritier, c'était M. Parnell² ; M. Parnell est devenu le chef politique des Irlandais parce qu'il est l'avocat de leur droit traditionnel au sol de la patrie.

Les administrateurs anglais ont constaté que dans l'Inde infliger, comme peine politique, la confiscation est une faute irréparable ; l'Indou, dont le père a perdu la vie dans la lutte contre l'Angleterre peut pardonner cette mort, une loi de la nature voulait qu'il survécût à son père ; mais il n'oubliera jamais le tort qu'on lui a fait quand, s'emparant de l'héritage paternel, le vainqueur a mis cet héritage dans d'autres mains. Le vaincu pense rarement à son père qui dort dans le tombeau, mais il voit tous les jours les champs dont la défaite l'a dépouillé, il souffre à chaque instant de la misère que cette spoliation lui inflige.

Ce n'est pas le peuple anglais qui s'est enrichi au détriment du tenancier irlandais, c'est l'aristocratie anglaise, de toutes les aristocraties modernes la plus habile et la plus impitoyable. L'Irlandais ne fait pas de distinction entre le lord catholique et le lord protestant ; la haine que lui inspire la Chambre des pairs anglais ne met pas de différence entre les membres de la haute assemblée qui ont la même religion que lui et ceux qui professent une religion différente. Dans le pair anglais, il voit l'ennemi. Son affection pour le prêtre catholique tient à la communauté de traditionnelle infortune : il a été dépouillé de son droit de propriété par ceux qui dans le même temps ôtaient au clergé catholique ses bénéfices et ses couvents, et interdisaient à ce clergé la célébration du culte. Tous deux malheureux, le prêtre et le paysan se sont associés contre l'ennemi commun :

1. F. de Pressensé, p. 318.

2. F. de Pressensé, p. 369 et suivantes.

Qui dans la nuit d'hiver,
 Prêtre chéri!
 Quand la froide bise mordait,
 Prêtre chéri!
 Est venu à la porte de ma cabane
 Et sur le sol de ma chambre,
 S'est agenouillé près de moi malade et pauvre?
 Prêtre chéri!

Ah! c'est vous, et vous seul,
 Prêtre chéri!
 Et c'est pour cela que je vous ai été fidèle,
 Prêtre chéri!
 Notre amour ils ne l'ébranleront jamais,
 Alors que pour la vieille Irlande
 Nous avons épousé une juste cause,
 Prêtre chéri !¹

A ce chant mélancolique peut servir de pendant la pièce que M. de Pressensé appelle la Marseillaise irlandaise, c'est-à-dire le poème populaire d'O'Sullivan sur la mort de trois patriotes irlandais condamnés à la peine capitale pour avoir arraché aux mains des gendarmes deux chefs du parti Fenian, 1867² :

Haut à la potence
 Se balançaient les trois au noble cœur.
 Par la vengeance du tyran fauchés dans leur fleur.
 Mais ils le regardèrent face à face
 Avec le courage de leur race;
 Et, avec des âmes indomptées, ils marchèrent à leur destin.

Dieu sauve l'Irlande! dirent les héros;
 Dieu sauve l'Irlande! dirent-ils tous;
 Que ce soit sur le haut échafaud
 Ou sur le champ de bataille que nous mourions
 Oh! qu'importe? puisque c'est pour l'Irlande chérie que nous tombons.

Jamais jusqu'au dernier jour
 La mémoire ne passera
 Des vaillantes vies ainsi données pour notre pays;
 Mais la cause doit marcher
 Au milieu de la joie, du bonheur ou du chagrin,
 Jusqu'à ce que nous ayons fait de notre île une nation libre et grande.

Dieu sauve l'Irlande! dirent les héros;
 Dieu sauve l'Irlande! dirent-ils tous;
 Que ce soit sur le haut échafaud
 Ou sur le champ de bataille que nous mourions,
 Oh! qu'importe, puisque c'est pour l'Irlande chérie que nous tombons³

1. F. de Pressensé, *l'Irlande et l'Angleterre*, p. 389.

2. F. de Pressensé, p. 292.

3. F. de Pressensé, p. 388. — Pour bien comprendre ce qu'est en Irlande le gouvernement anglais, il faut rapprocher de ce chant le fait suivant : Sur la place principale de Dublin s'élève une statue fort remarquable du patriote O'Brien, mort.

A ce cri de guerre un cri d'approbation répond de l'autre côté de l'Atlantique :

Au fond des bois du Canada nous nous sommes rencontrés,
Fugitifs d'une île brillante.
Grande est la terre que nous foulons, mais cependant
Nos cœurs sont à notre terre à nous.
Et avant de quitter cette pauvre cabane,
Pendant que décline le jour d'automne,
Nous voulons boire à la vieille Irlande.
Chère vieille Irlande!
Irlande! compagnons, hurrah!
Chère vieille Irlande!
Irlande! compagnons, hurrah !¹

En France, la Révolution n'a reconnu d'autre droit de propriété que celui du tenancier; elle a supprimé celui du seigneur. En Irlande, un siècle plus tôt, l'Angleterre a introduit des seigneurs étrangers, et à leur profit elle a supprimé le droit du tenancier.

Aujourd'hui le gouvernement anglais cherche à réparer cette injustice²; on le doit à l'influence de plus en plus dominante en Angleterre des idées démocratiques. Il est à regretter qu'en réclamant mal à propos une sorte d'indépendance politique, les Irlandais aient détaché de leur cause une importante portion du parti radical anglais qui craint que cette indépendance ne soit la ruine de l'empire britannique. Sans cette objection, tout le parti radical anglais marcherait uni avec les Irlandais à l'assaut des privilèges de l'aristocratie la plus puissante, la plus habile et la plus exclusivement égoïste qui existe en Europe aujourd'hui et la victoire serait plus prochaine et plus sûre. J'arrive donc à une conclusion sensiblement différente de celle que nous propose M. F. de Pressensé.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

478. — **Instructions** adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Littérature latine et histoire du moyen âge, par L. DELISLE, président de la section d'histoire et de philologie. Paris, Ernest Leroux, 1890, grand in-8 de 116 p.

Nul n'aurait pu rédiger mieux que M. L. Delisle les instructions destinées à guider les correspondants du ministère; nul n'aurait pu leur

en 1864. Or, voici ce qui justifie le droit d'O'Brien à cet honneur. A la suite d'une révolte à main armée contre l'Angleterre, en 1848, il a été condamné à mort comme convaincu de haute trahison, et s'il n'a pas péri sur l'échafaud, c'est grâce à une commutation de peine. Au pied de la statue de ce forçat glorieux, on voit circuler avec une lente gravité les *policemen* qui, ailleurs, procèdent aux évictions des tenanciers irlandais.

1. F. de Pressensé, p. 387.

2. La législation nouvelle de l'Irlande sur le droit des tenanciers ressemble à la jurisprudence de la cour de Rennes sur le contrat de convenant.

donner avec plus d'autorité les leçons et les modèles. A la suite de trois pages d'*observations* d'une netteté parfaite, l'éminent critique publie cinquante *exemples de communications destinées au Bulletin historique*. Cela forme une mosaïque d'une grande richesse et d'une grande variété. Je ne voulais d'abord citer que les pièces les plus importantes ou les plus curieuses du recueil, mais je crois qu'une énumération complète vaut encore mieux.

Gloses sur quelques vers de Fortunat (d'après un ms de l'université de Leyde. Ces gloses interlinéaires, de l'époque carlovingienne, lèvent les doutes qu'on pouvait avoir sur les sièges de plusieurs évêques mentionnés par le poète, notamment sur le siège du prétendu Maracharius que le Recueil des historiens de France (II, 480) et le *Gallia Christiana* (II, 980) plaçaient à Angoulême, alors qu'il s'agit incontestablement de Romacharius, évêque de Coutances). *Notes sur un ms. perdu des Capitulaires*. (C'est une note du P. Sirmond tirée du ms. 13069 du fonds latin de la B. N., laquelle note contient une table du ms. dont Baluze s'est servi pour son édition des Capitulaires, conservé de son temps au collège de Navarre, et aidera à le reconnaître). *Inscription d'un livre carlovingien de la cathédrale de Lyon* (d'après le n° 392 de la bibliothèque de Lyon, qui contient les commentaires de St Jérôme sur Isaïe, en caractères du 1^{er} siècle). *Notes sur des ornements du trésor de Saint-Denis à l'époque carlovingienne* (notes consignées par un moine du 10^e siècle sur le ms. latin 7230 de la B. N., relié aux armes et au chiffre de Charles IX et débris de la bibliothèque de Saint-Denis). *Registre des professions et des associations de l'abbaye de Saint-Rémi de Reims*. (11^e et 12^e siècles. Au sujet des offrandes d'enfants à ce monastère. Actes tirés du ms. latin 13090, provenu de Saint-Germain-des-Près). *Prière pour obtenir la grâce d'être délivré des invasions normandes*. Vers l'an 900 (Plus d'une fois on a dit qu'au temps où les incursions des Normands jetaient la terreur dans une grande partie de la France, l'usage s'était introduit d'ajouter dans les litanies des Saints la formule : *A furore Normannorum libera nos*. M. D. n'a point remarqué ces mots dans les litanies de l'époque carlovingienne qu'il a eu l'occasion d'examiner. Mais un antiphonaire de la fin du 11^e siècle, peut-être du commencement du 12^e, ms. latin 17436 contient une prière qui en est l'équivalent). *Calendrier breton* (11^e siècle. Ms. de la bibliothèque royale de Copenhague). *Deux lettres des papes Alexandre II et Grégoire VII, relatives à l'église de Soulac en Médoc* (vers 1067 et 1080. Lettres tirées du célèbre ms. de Saint-Sever en Gascogne, qui contient le commentaire de Beatus sur l'Apocalypse, n° 8878 du fonds latin, lettres qui paraissent avoir échappé aux éditeurs de lettres de papes¹). *Lettre du pape Alexandre II à l'évêque de Limoges* (vers 1070, au sujet d'un

1. Suivant une conjecture du D^r Loewenfeld (*Regesta pontif. Rom.* t. I p. 725, n° 6089), la lettre d'Alexandre II serait émanée de Pascal II, le 20 juin 1106. Cette hypothèse paraît inadmissible à M. D.

différend entre Itier, évêque de Limoges, et Aimar, abbé de Saint-Martial, d'après un texte copié dans une bible de Saint-Martial de Limoges, n° 5 du fonds latin). *Concile de Soissons* (1079? non mentionné dans la liste dressée par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Canons inscrits à la marge du ms. 17527 du fonds latins). *Donation d'une église à l'abbaye de Castres* (vers 1085. Charte d'une collection particulière). *Éloge de Renaud, archevêque de Reims, et de Bernard, abbé de Marmoutier* (vers 1090. Pièce en vers latins dans le ms. 90 de la bibliothèque de Tours ¹). *Départ d'un seigneur normand pour la première croisade* (9 septembre 1096, cédula de parchemin qui fait partie du fonds de Fécamp, aux Archives de la Seine-Inférieure). *Éloge de la Flandre par Pierre le Peintre* ² (commencement du xiii^e siècle. Ms. latin 16699). *Fragment du rouleau mortuaire de Hugues, abbé de Saint-Amand* (1107, n° 1525 du fonds latin. Nouv. acq.). *Lettre du pape Eugène III sur la réforme de l'abbaye de Fleuri* (16 avril 1146. Ms. 372 de l'Arsenal). *Notice de donations faites au prieuré de La Flèche*. (Vers 1160, collection particulière). *Lettre de l'archevêque de Tyr, concernant les dernières volontés d'un chevalier normand, mort à l'hôpital de Saint-Lazare d'Acre*. (1163 ou 1164. Original aux Archives nationales S. 4890, n° 28). *Privilege accordé par Louis VII à deux étrangers établis en France* (1175. Ms. latin 4763 B. N.) ³. *Prise de Toulon par les Sarrasins* (1178, copié dans les papiers du P. Le Brun, ms. latin 16797) ⁴. *Poème de Godefroi de Viterbe* (2^e moitié du xii^e siècle, n° 299 du f. lat. N. Acq., permet d'ajouter quelques détails à la publication de Waitz, t. XXII des *Scriptores*, 1872). *Richard Cœur de Lion à Marseille* (5 avril 1190. Archives Nat. charte du fonds de Savigny). *Relation de la bataille de Bouvines* (1214. Extrait de l'obituaire de Saint-Laurent de Heilly, n° 12583 du f. latin). *Charte de Saint-Quentin*, en français (n° 2309 du f. latin). *Un faux diplôme de l'empereur Frédéric II* (16 mars 1218, coll. parl. ⁵). *Marché pour la construction du château de Dannemarche à Dreux* (1224, orig. à la B. N. cabinet des titres). *L'orfèvre de l'évêque de Beauvais* (charte de 1228. B. N.). *Une bible portative de l'année 1235* (à la bibliothèque laurentienne de Florence transcrite à Toulouse pour Pierre de Daux, prieur de la Daurade).

1. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (ix, 521) ont parlé de ce ms., qu'ils croyaient être disparu de la bibliothèque de Marmoutier.

2. Sur ce chanoine de Saint-Omer, voir *Hist. litt. de la France*, t. XIII, p. 429, M. Hauréau prépare une édition des Œuvres de P. Le Peintre.

3. Omis par M. Luchaire dans ses *Études sur les actes de Louis VII* (1885 in-4°).

4. Le meilleur commentaire qu'on y puisse ajouter, dit M. D. (p. 40), c'est une lettre adressée par Peiresc, en 1630, au protonotaire Du Blanc, prévôt de Toulon. lettre qui est copiée dans le recueil du P. Le Brun à la suite de l'acte du malheureux prisonnier des Sarrasins.

5. Voir, à la fin du volume, l'héliogravure de cet acte qui, malgré sa fabrication moderne, a trouvé place dans les plus célèbres recueils diplomatiques. (Schoepflin, Huillard-Bréhollet, Bœhmer, Ficker). La discussion de M. D. est aussi piquante que concluante.

Charte de Saint-Louis pour l'ordre des Chartreux (septembre 1237. Bibliothèque de Tours. Complète l'itinéraire de Saint-Louis dressé par N. de Wailly, *Recueil des hist. de France*, XXI, 411). *Éloge de Barthélemy de Roie, grand chambrier de France mort vers 1237* (d'après un feuillet à la B. N. de l'ancien obituaire de l'abbaye de Morienval, au diocèse de Soissons). *La Somme dorée de maître Guillaume de Drokede*¹ (vers 1240, copie à la bibliothèque de Tours). *Le Champion de la commune de Beauvais* (9 août 1256. B. N.) *Mandement des enquêteurs de Saint Louis* (23 octobre 1257 B. N.). *Changement du sceau de Jean de Nesle, comte de Soissons* (janvier 1263, n. 51 B. N.). *Deux lettres relatives à la seconde croisade de Saint-Louis* (1270 B. N.). *Jugement du parlement de la Pentecôte* (1276 B. n.). *Le complot du vicomte de Narbonne* (1242 B. n.). *L'hôtel du doyen de Saint-Martin de Tours à Paris* [Pierre de Châlon, chancelier de France] (1286 n. st. Bibliothèque de Tours). *Abolition et rétablissement des appellations dans le Laonnois* (1296. Bibliothèque de Tours). *Fragment de l'obituaire de Saint-Martin de Seez* (xiv^e siècle. Ms. 47 de la bibliothèque de Berne). *Hugues de Charolles, jurisconsulte français du commencement du xiv^e siècle* (ms. 653 de la bibliothèque de Tours). *Convocation du ban en 1313 et en 1319* (ms. 211 de la bibliothèque d'Avranches). *Notes en vers sur plusieurs événements des années 1346-1348* (n^o 155 de la bibliothèque de Berne). *Fragments d'un journal du trésor du roi Jean*, 1356 (ms. latin 15725 de la bibliothèque royale de Munich). *Commencement de l'année dans le Forez*, 1417 (note du bréviaire de Jean Vernin, abbé de Montieramei, n^o 1063 du fonds latin, d'où il résulte formellement que dans le Forez, au commencement du xv^e siècle, on faisait partir du 25 mars le commencement de l'année, et non pas du jour de Pâques, qui était l'usage de France, ni du jour de Noël, qui était l'usage de Rome). *Retraite de la garnison écossaise du château de Tours* (1424 ms. de la bibliothèque de Tours). *Souscription du caligraphe Thierry Rouer* (1457-1458, ms. de la bibliothèque royale de Stockholm). *Note autographe de Thomas Basin, évêque de Lisieux*. 1489 (ms. 10161 de la Bibliothèque royale de Bruxelles). *Fabrication d'une lettre de Jeanne, fille naturelle de Louis XI, veuve du bâtard de Bourbon, amiral de France* (B. N.). *Catalogue d'une librairie française du temps de Louis XII* (B. N.).

T. DE L.

1. M. le chanoine Ulysse Chevalier (*Répertoire*, col. 958) l'appelle Guillaume de Drogheda et le qualifie de *mathématicien irlandais*. C'était un jurisconsulte anglais, qui enseigna le droit dans les écoles d'Exeter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Quatre brochures de M. André JOUBERT : 1° *Un exemplaire annoté de l'Histoire de Sablé par G. Ménage* (Mamers, Fleury et Dangin. In-8°, 8 p. reproduit les corrections les plus importantes et les indications les plus curieuses de l'exemplaire); 2° *Documents inédits pour servir à l'Hist. de l'île de Noirmoutier sous Louis XIV* (Vannes, Lafolye. In-8°, 11 p. Trois arrêts rendus par le conseil du roi en faveur de M^{me} de La Trémoille, duchesse de Noirmoutier, 1674-1677); 3° *Mémoire historique sur Château-Gontier rédigé en 1781 pour le marquis d'Autichamp* (Laval, Moreau. In-8°, 15 p.); 4° *Lettres inédites de l'abbé Bernier* (Angers, Germain et Grassin. In-8°, 24 p. renferme onze lettres inédites du célèbre abbé et un mémoire sur les impositions arriérées du Maine-et-Loire).

ALSACE. — M. Ernest MEININGER a fait tirer à part du « Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse » son *Rapport sur le Cartulaire de Mulhouse* de M. X. MOSSMANN (Mulhouse, Bader); il y démontre l'intérêt multiple d'un pareil recueil et propose de décerner à l'éminent archiviste de Colmar la médaille d'honneur et la deuxième partie du prix quinquennal Engel-Dollfus.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce : 1° GARDTHAUSEN, *Augustus und seine Zeit*, en deux volumes; 2° *Scriptores physiognomonici graeci et latini*, p. p. Rich. FOERSTER; 3° *Demosthenes' ausgew. Reden*, p. p. REHDANTZ et BLASS, II, *Die Rede vom Kranze*; 4° RÖSSLER, *Gesch. der Fürsten ꝛc und Landes-schule Grimma*.

— MM. Th. LIPPS et R. M. WERNER publient une collection qui s'intitule *Beiträge zur Aesthetik* et paraîtra par fascicules à intervalles indéterminés. Le premier fascicule — qui est un gros volume de plus de six cents pages — a pour titre *Lyrik und Lyriker* et pour auteur M. R. M. WERNER. Le deuxième fascicule est sous presse (*Der Streit über die Tragödie*, par M. Th. LIPPS, coûtera environ 2 mark. Hambourg, Léopold Voss.)

— Paraîtront à la même librairie Voss, de Hambourg, dans la collection, récemment annoncée ici-même, des *Theatergeschichtliche Forschungen* de M. B. LITZMANN : *Das Repertoire des Weimarschen Theaters unter Goethes Leitung, 1791-1817*, p. p. BURKHARDT; *Gesamm. Aufsätze zur Bühnengeschichte*, par G. v. VINCKE; *Die ältesten Schauspielhäuser in Deutschland*, par K. TRAUTMANN; *Zur Geschichte des deutschen Schauspiels im XVII Jahrhundert*, par J. BOLTE; *Studien über das Drama des XVIII Jahrh.*, par G. WITKOWSKY; *Geschichte des Wiener Hanswurst*, par A. von WEILEN; *Geschichte des Dramas und Theaters in Berlin bis 1740*, par J. BOLTE; *Aktenstücke zur Gesch. der Ackermannschen Truppe*, par B. LITZMANN; *Ueberblick ueber die Gesch. des Theaters an der Wien*, par Aug. SCHMIDT; *Einfluss der deutschen Bühne auf die Entwick. des russischen Theaters*, par R. LÖWENFELD; *Studien zur Technik des Dramas im XVIII Jahrh. I, Vorhang u. Drama*, par K. HEINEMANN; *Briefe von Beck und Iffland an Gotter, 1786-1794*, p. p. LITZMANN; *Aus verschollenen Dramen des XVI u. XVII Jahrhunderts*, par GAEDERTZ; *Gesch. des Schuldramas in Salzburg*, par R. M. WERNER; *Beiträge u. Studien zur Gesch. der Jesuiten-Komödie und des Klosterdramas*, par J. ZEIDLER.

— La commission historique de l'Académie royale bavaroise des sciences a tenu sa 31^e séance plénière à Munich du 25 au 27 septembre. Elle a publié depuis sa dernière séance : 1° *Geschichte der Kriegswissenschaften*, par Max JÄHNKE, I et II; 2° les *Jahrbücher des deutschen Reiches*, sous Henri IV et Henri V, par Gerold MEYER von

KNONAU, vol. I, 1056-1069; 3° *Allgem. deutsche Biographie*, vol. XXX et XXXI, fasc. 1. M. RIEZLER a presque terminé l'impression des Actes du Vatican pour l'histoire de l'empereur Louis de Bavière. M. KOPPMANN commencera dans l'été de 1891 l'impression des VII^e et VIII^e volumes des *Hanserecesse*, années 1419-1430. M. OELSENER remanie le livre de Bonnell sur les commencements de la dynastie carolingienne. M. Fr. ROTH entreprendra bientôt la publication du III^e vol. des Chroniques d'Augsbουργ du x^v^e siècle (chronique de Hector Mûlich, 1448-1487, avec additions de Damer, Manlich, Walther, Rem et chronique de Clément Sender), etc.

BELGIQUE. — Concours de l'Académie royale, 1891 : 1° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière s'est-elle exercée? 2° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830; 3° quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits imposés, et dans quelle mesure ce genre d'impôts pèse-t-il sur le consommateur? Exposer et discuter, à l'aide de documents critiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard en divers pays, et plus spécialement en Belgique; 4° étude critique sur les Vies de saints de l'époque carolingienne (de Pépin le Bref à la fin du x^e siècle); 5° faire d'après les résultats de la grammaire comparée, une étude sur le redoublement dans les thèmes verbaux et nominaux du grec et du latin; 6° étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes, considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus; 7° étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la réforme religieuse du xvi^e siècle, leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; accorder une attention toute particulière à Jean Ruysbroeck : (1,000 fr. pour la septième question et 800 fr. pour chacune des autres questions). — 1892 : 1° apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiii^e et xiv^e siècles; 2° étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française, en Belgique de 1800 à 1848; 3° étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État; 4° montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700; 5° faire l'histoire et la statistique des caisses d'épargne en Belgique, exposer leurs diverses opérations et les résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière (1,000 fr. pour la troisième question; 600 fr. pour chacune des quatre autres). — *Prix Teirlinck* pour une question de littérature flamande (1,000 fr.): faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Saint-Aldegonde. — *Prix de Stassart* (1,000 fr.): notice sur la vie et les travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège. — *Grand prix de Stassart* (3,000 fr.): faire l'histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794, examiner ses attributions, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice. — *Prix Saint-Genoïs* (1,000 fr.): caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du xvi^e et du xvii^e siècle. — *Prix Antoon Bergmann* (3,000 fr.): la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté) et comptant au moins cinq mille habitants. — *Prix Castiau* (1,000 fr.): sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. — *Prix biennial de philologie classique* (2,750 fr.): étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. — Les mémoires devront être adressés à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au

Palais des Académies, à Bruxelles, pour les concours de 1891, avant le 1^{er} février 1891; pour les concours de 1892, avant le 1^{er} février 1892; pour le prix Teirlinck, avant le 1^{er} février 1891; pour le prix de Stassart, avant le 1^{er} février 1892; pour le grand prix de Stassart, avant le 1^{er} février 1894; pour le prix Saint-Genois et le prix Bergmann, avant le 1^{er} février 1797; pour le prix Castiau et le prix de philologie classique (ne sont admis à concourir que des auteurs belges), avant le 31 décembre 1892.

HOLLANDE. — M. le Dr J.-H. GALLÉE, professeur à l'Université d'Utrecht, doit prochainement publier à la librairie E.-J. Brill, de Leyde, un recueil de *Monuments linguistiques du vieux-saxon*. Cette belle publication contiendra, avec une introduction historique, la reproduction en fac-similés phototypiques des manuscrits de l'*Héliand* et des fragments et gloses en vieux-saxon des manuscrits d'Essen, Werden, Münster, Corvey, etc. Le prix de la souscription (qui sera très prochainement close) est fixé à 44 francs.

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le 16^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, de M. Alessandro Gherardi. Il va de la p. 73 à la p. 112, et du 6 décembre 1290 au 8 février 1292.

— M. Ch. DIEHL nous envoie le tirage à part d'un article des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École de Rome : *Notes sur quelques monuments byzantins de l'Italie méridionale; I, La Calabre* (23 pp.). On y trouvera les plans des églises byzantines de S. Marc de Rossano et de l'abbaye de Santa Maria del Patir, ainsi que la description de quelques restes moins importants de l'époque de la domination des empereurs d'Orient.

— M. Andrea MOSCHETTI publie un fragment d'une rhétorique pour les collèges sur le style figuré : *Linguaggio figurato, studio di rettorica*; Venezia, Merlo, 1890, 74 pp. in-16. M. Moschetti veut donner du style figuré un enseignement « scientifique »; aussi emploie-t-il des figures de géométrie pour faire comprendre celles du langage et proscriit l'anacoluthie comme une erreur. Les lois du style sont pour lui celles de la logique la plus étroite. Il oublie qu'il y a des logiques de bien des sortes.

SUISSE. — M. Aug. REYMOND, professeur au collège d'Yverdon, a entrepris de traduire l'excellente édition, avec commentaire, du *De rerum natura* de Lucrèce, par H.-A.-J. MUNRO. Le premier fascicule de cette traduction, contenant l'introduction et le premier livre, vient de paraître à la librairie C. Klincksieck, avec une préface de M. L. Crouslé, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 octobre 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Schefer, président, fait connaître les décisions prises au sujet des concours ouverts pour divers prix ¹.

La question relative à la *Chute des Omeyyades* et à l'*avènement des Abbassides*, qui avait été proposée sans succès pour le prix ordinaire, est retirée du concours.

L'Académie propose, pour le prix ordinaire, le sujet suivant :

Etude comparative du rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras.
— Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et l'autre série et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire.

1. Pour les conditions et termes exacts des concours, voir le programme qui sera réimprimé à la suite du compte rendu de la séance publique du 14 novembre prochain.

Pour le prix Bordin, l'Académie retire du concours la question relative aux *Chroniques de Normandie* et y substitue la question suivante, qu'elle met au concours pour l'année 1893 :

Etude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les croisés.

L'Académie propose en outre, pour le même prix, à décerner en 1893 :

Etude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V.

Le prix Delalande-Guérineau sera décerné en 1894 au meilleur ouvrage d'*archéologie ou de littérature ancienne classique*.

M. de Nolhac, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, donne lecture d'un mémoire sur *Un ouvrage inédit de Pétrarque*, qu'il a retrouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. On sait qu'un des plus importants parmi les ouvrages latins dus à Pétrarque est un *De viris illustribus* emprunté à l'histoire romaine et resté inachevé. Il y a, dans un manuscrit qui jusqu'à présent semble unique, une autre rédaction de cet ouvrage antérieure à la rédaction connue et qui n'a jamais été signalée. Elle comprend treize biographies inédites appartenant à l'histoire de l'Orient et à la mythologie grecque. Ce recueil montre que Pétrarque avait commencé le *De viris* sur un plan tout autre et beaucoup plus vaste que celui qu'il a adopté ensuite. La série de biographies découverte par M. de Nolhac forme aujourd'hui un ouvrage distinct, resté inachevé, comme est resté inachevé le *De viris* que nous connaissons. Il est précédé d'une préface très étendue et fort curieuse, où Pétrarque explique le but de son ouvrage et la méthode qu'il a suivie pour contrôler le témoignage des historiens anciens qu'il avait à sa disposition. Cette préface et le travail qui l'accompagnent jettent un jour nouveau sur les études historiques au XIV^e siècle : ils montrent dans Pétrarque le précurseur, très naïf encore mais très zélé, des savants orientalistes de notre temps.

M. l'abbé Duchesne présente le plan des fouilles qu'il a exécutées, au mois de septembre dernier, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale d'Alet. Il a pu reconstituer avec précision le plan de l'édifice antique, qui doit avoir été construit, d'après ce qu'on sait de l'histoire locale, à la fin du I^{er} siècle ou au commencement du II^e. Les détails de l'architecture sont d'une grande simplicité, pour ne pas dire d'une extrême pauvreté ; ils conviennent bien, dit M. Duchesne, à la période de renaissance pénible qui suivit en ce pays l'invasion normande. Une particularité à remarquer est que l'édifice se terminait, à chacune de ses deux extrémités, par une abside semi-circulaire.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : FOURNEREAU (L.) et PORCHER (J.), *les Ruines d'Angkor, étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois* ; — par M. Barbier de Meynard : 1^o *I Li, cérémonial de la Chine antique, avec des extraits des meilleurs commentaires*, traduit pour la première fois par C. DE HARLEZ ; 2^o BAR BAHLOUL (Hassanus), *Lexicon Syriacum*, edidit Rubens DUVAL fasc. 2 ; — par M. Siméon Luce : DUVAL (Louis), *Etat de la généralité d'Alençous Louis XIV* ; — par M. l'abbé Duchesne : LEVAL (André), *Ἱστορία καταρτισμένη, ἐκ τῶν κοπικῶν καταλόγων* (publication de la Société d'études médiévales de Constantinople) ; — par M. Georges Perrot : REINACH (Théodore), *Mithridate Eupator, roi de Pont*, — par M. Viollet : *Archives municipales de Bordeaux*, tome V, *Livre des coutumes* publié par BARCKHAUSEN.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

BIART, Cervantès. Paris, Lecène et Oudin. — H. CORDIER, Notice sur la Chine. Paris, Lamirault. — GRÉARD, Edmond Scherer. Paris, Hachette. — JORET, P. et N. Formont, un banquier et un correspondant du Grand Electeur à Paris. Picard et Bouillon. — LE BRETON, Le roman au XVII^e siècle. Paris, Hachette. — MEYRIET, Napoléon I^{er}, sa vie, son œuvre. Paris, Delagrave. — MINOR, Schiller, sein Leben u. seine Werke. II, Berlin, Weidmann. — MONTAGNE, Les légendes de la Perse. Paris, Bouillon. — PALLAIN, Le ministère de Talleyrand sous le Directoire. Paris, Plon. — Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV, p. p. ABBADIE. Paris, Champion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

accueilli avec joie). — BURESCH, Klaros, Untersuch. zum Orakelwesen des späteren Altertums. — SCHREIBER, Die hellenist. Reliefbilder, 2-6.

— N° 39 : BARTH, Die Geschichtsphilos. Hegel's u. der Hegelianer bis auf Marx u. Hartmann (spirituel et plein de choses). — BACHMANN, Die deutschen Könige u. die Kurfürstl. Neutralität, 1438-1447 (clair et très détaillé), — Stanley LANE-POOLE, The barby corsairs (incomplet, peu profond, quoique habilement fait). — GONNER, Die Luxemburger in der neuen Welt. — STOCKMAR, Ludwig XVI u. Marie-Antoinette auf der Flucht nach Montmedy (cf. *Revue*, n° 24). — MEISTER, Zum eleischen, arkad. u. kypr. Dialect. — TEUFFEL, Studien u. Charakteristiken zur griech. u. röm. Literaturgesch. 2° éd. — Plauti fabularum reliquiae Ambrosianae codicis rescripti Ambrosiani apographum, p. p. STUEMUND (définitif dans l'essentiel). — SCHWEITZER, Gesch. der skandin. Liter. im XIX Jahrh (cf. *Revue*, 1889, n° 18). — KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslaven. — ZIMMERMANN, Versuch einer Schillerschen Aesthetik.

— N° 40 : Rechn. aus dem Archiv der Stadt Kronstadt, II. — HÖFLER, Der Hohenzoller Johann. — EHRENBURG, Hamburg u. Antwerpen seit 300 Jahren (savant et intéressant). — LOTHEISEN, Zur Culturgesch. Frankreichs im XVII u. XVIII Jahrh. — MICHAEL, Ranke's Weltgesch. — EDKINS, The evolut. of the Hebrew language. — SCHÜTZ, Sophokl. Studien (s'era le bienvenu). — WEISKE, Anmerk. zur griech. Syntax. — KAUFFMANN, Gesch. der schwäb. Mundart im Mittelalter u. in der Neuzeit (occupera une des premières places parmi les travaux de ce genre). — ROSENBERG, Gesch. der modernen Kunst III (très remarquable et offre de nombreuses qualités). — BETTINGEN, Grundz. der dramatis. Kunst.

N° 41 : HARTEL, Patrist. Studien (4 fasc. sur la crit. du texte de Tertullien). — PFLUGK-HARTUNG, Specimina sel. chartarum pontif. roman. I-III. — Erinn. aus dem Leben des Gen. Feldm. Boyen, p. p. NIPPOLD, III. — FAY, Journal d'un off. de l'armée du Rhin, 5° éd. (cf. *Revue*, n° 36). — Μαυραγλανης, Ἱστορία τῶν ἰονίων νήσων, 1797-1815. — Censorini de die natali liber, p. p. CHOLODNIK. — JAHN, Dionysiaca. — Lactantii opera omnia, p. p. BRANDT et LAUBMANN, I (remplit son but). — FRITZSCHE, Glarean, sein Leben u. seine Schriften. — Max BONNET, Narratio de miraculo a Michaelae archangelo Chonis patrato (traité à fond). — SIMONSEN, Sculpt. et inscr. de Palmyre à la glyptothèque de Ny Carlsberg. — PINLOCHE, La réf. de l'éduc. en Allem. au XVIII^e siècle. Basedow et le philanthropisme (très sérieusement fait et enrichit la littérature de la pédagogie historique).

— N° 42 : KOEHNE, Der Urspr. der Stadtverf. in Worms, Speier u. Worms. — Ubrich Schmidels Reise nach Süd-Amerika 1534-1554, p. p. LANGMANTEL (très soigné) — HENIG, Cromwell, II. u. III (trop de défauts, surtout manque de mesure). — BARTON, Hist. of South Wales, I. — GUGLIA, Die conserv. Elem. Frankreichs am Vorabend der Revol. — GÜNTHER, Handb. der mathem. Geogr. — HERMANN, Noch über ein Wort über Mithio (savant, mais non convaincant). — ENGELMANN, Bilderatlas zu Ovids Metamorph. — Sili Italica, p. p. BAUER, I, 1-10 (soin louable). — LAMMENS, Rem. sur les mots français dérivés de l'arabe (beaucoup de savoir). — HELTEN, Altfries. Grammatik (diffus et manque de précision). — BISCHOFF, J. B. Schupp (bonne esquisse).

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbes. die alte Erzdiocese Köln. 50^{me} fascicule (avec un portrait de feu le prof. Dr H. Floss). Leon. KORTH, Köln im Mittelalter. — SCHOLTEN, Urkundl. über Moyland u. Till im Kreise Cleve. — MERLO, Zur Gesch. des Kölner Theaters im XVIII u. XIX Jahrh. — E. FRIEDLÄNDER, Rhein. Urkunden, I. — Rechnungs-Ablage für 1888-1889.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

O. GRÉARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDMOND SCHÉREFF

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

ANDRÉ LE BRETON

LE ROMAN AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

(A.-Ed.) CHAIGNET

Recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut.

HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE DES GRECS

TOME III : *La psychologie de la nouvelle Académie et des Écoles éclectiques.*

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

EN VENTE :

TOME I^{er} : *Histoire de la psychologie des Grecs avant et après Aristote.*

Un volume in-8, broché... .. 7 fr. 50

TOME II : *La psychologie des Stoïciens, des Épicuriens et des Sceptiques.*

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45

Vingt-quatrième année 10 novembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu..*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MUSÉES

ET

COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE

Publiés par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique
sous la direction de

M. R. DE LA BLANCHÈRE

Délégué du Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts en Algérie et Tunisie.

PREMIER FASCICULE

Musée d'Alger. Texte rédigé par M. Georges DOUBLET, ancien
membre de l'Ecole d'Athènes.

In-4, en un carton, avec 17 planches en héliogravure
et en phototypie..... 12 fr.

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : COHN, Saadia, Buch Hiob (cf. *Revue*, 1889, n° 49). — HALE, The Cum-constructions; Harvard Studies in classical philology. — ECKARD, Das Präfix ge in verb. zusammensetz. bei Berthold von Regensburg (louable). — FOELSING-KOCH, Lehrb. der engl. Sprache, III wissensch. gramm. — BULLE, Gesch. des zweiten Kaiserr. u. des Königr. Italien; BAMBERG, Gesch. der orient. Angelegenh. im Zeitraume des Parisen u. des Berliner Friedens; ONCKEN, das Zeitalter des Kaisers Wilhelm. — Antonini Placentini Itiner, p. p. GILDEMEISTER. — Homers Odyssee übers. von JORDAN.

— N° 35 : VARENTRAPP, Joh. Schulze u. das höhere preuss. Unterrichtswesen in seiner Zeit. (réussi). — STRACK, Uebungsstücke zur hebr. gramm.; Hebr. Vocabul. für Anfänger (excellents livres d'enseignement). — DEUTSCHMANN, De poesis Graecorum rhythmicæ usu et origine (peu convaincant). — WENTZEL, De grammaticis Graecis quaessel. I. — LITZMANN, Schiller in Iena (cf. *Revue*, n° 8). — COCHIN, Boccace (cf. *Revue*, n° 20). — Nicolai episcopi Botrontinensis rel. de Henrici VII itinere, p. p. HEYCK (cf. *Revue*, 1889, n° 2). — Hyde de Neuville, Mém. et souvenirs, II. — WERNICKE, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen. — BÉRINGUIER, Die Rolande Deutschlands (très méritoire et attachant).

— N° 36 : WEISS, Der Barnabasbrief. — REICH, Gravina als Aesthetiker. — Manutikâsangraba, p. p. JOLLY, III, — P. LEJAY, Inscr. de la Côte d'or; ESPÉRANDIEU, Epigr. rom. du Poitou et de la Saintonge (cf. *Revue*, n° 6). — R. M. MEYER, Die altgerm. poesie nach ihren formelhaften. Elem. (études profondes, extraits savamment faits, mais de la fantaisie et un style de feuilleton). — WIRTH, Quaest. Severianæ (bien étudié, résultats contestables). — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen X-XIII Jahrh. — RODENBERG, Ueber widerholte deutsche Königswahlen im XIII Jahrh. (recherches pénétrantes). — KENNAN, Sibirien.

— N° 37 : Briefe u. Erkl. von Döllinger (cf. *Revue*, n° 38). — HUSEIN, ALDSCHISR, Die Hamid. Abhandl. über das Wesen der islam. Relig. u. die Richt. des Gesetzes Mohammeds. — MARBACH: Die psychologie des Lactantius. — BLOOMFIELD, The origin of the recessive accent in Greek (cf. *Revue*, 1889, n° 5). — DOMBOWSKI, Mitteil. über Goethe u. seinen Freundeskreis. — CORSON, An introd. to the study of Shakspeare (jugement sûr, exposition claire, livre très recommandable). — DAVIDSON, Philipp August u. Ingeborg (cf. *Revue*, 1888, n° 51). — BREYSIG, Der Process gegen Danckelmann (très bon travail). — LAMMERT, Polybios u. die röm. Taktik (arbitraire et à rejeter). — HEYSE, Gedichte, 4° éd.

— N° 38 : KLIEFOTH, Christl. Eschatologie. — EUCKEN, Die Lebensanschauungen der grossen Denker (savant, mais inégal). — BRINTON, The ethnologic affinities of the ancient Etruscans; On Etruscan and Libyan names (deux conférences; beaucoup de choses insoutenables, mais d'autres à remarquer). — Caesar, Bellum civile, p. p. DINTER, p. p. PAUL. — WADSTEIN, Fornnorska Homiliebokens Ljudlära (soigné). — BERNHEIM, Lehrb. der histor. Methode (cf. *Revue*, n° 38). — Mitteil. zur Gesch. des Heidelberger Schlosses, I u. II. — GUIZE, Le militarisme en Europe.

— N° 39 : Tertullianus, p. p. REIFFERSCHEID et WISSOWA, I (très bon et à continuer). — BETTINGEN, Grundz. der dramat. Kunst (creux). — R. SCHMIDT, Vier Erzähl. aus der Çukasaptati (établissement réfléchi du texte et traduction sûre). — Dionysii Halicarn. de imitatione reliq. epistulaeque criticae duae, p. p. USENER. — REICHEL, Von der deutschen Betonung (du bon et du neuf). — BERTANA, L'Arcadia della scienza, Rezzonico (cf. *Revue*, n° 32). — TREUSCH von BUTTLAR, Der Kampf

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45

— 10 novembre —

1890

Sommaire : 479. GLASER, Esquisse de l'histoire et de la géographie de l'Arabie, II. — 480. SCHENK, Le dieu Télesphore. — 481. CASTELLANI, L'Epithalame de Prodrome. — 482. HARTMANN, Les fables de Phèdre. — 483. BAUDISSIN, Le sacerdoce dans l'Ancien Testament. — 484. KUENEN, Les livres prophétiques de l'Ancien Testament. — 485. WELLHAUSEN, La composition de l'Hexateuque. — 486. HAUCK, Histoire ecclésiastique de l'Allemagne, I. — 487. GOURCUFF et BÉNÉTRIX, Du Bartas. — 488. BRANDES, Un poème de Rusticius. — Académie des Inscriptions.

479. — *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, von den ältesten Zeiten bis zum Propheten Muhammad, nebst einem Anhang zur Beleuchtung der Geschichte Abessyniens im 3. und 4. Jahrhundert n. Chr. Auf Grund der Bibel von Eduard GLASER. Zweiter Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1890.

Après avoir donné dans la première partie de son « Esquisse » le cadre général de l'histoire résultant de diverses catégories d'inscriptions découvertes en Arabie et qui lui sont redevables en grande partie, M. E. Glaser nous présente dans le second volume un tracé général de la géographie de ce pays naguère presque inconnu. Toutes les sources d'information, la Bible, les auteurs classiques, les textes cunéiformes, les géographes arabes sont mis à profit pour nous donner une image fidèle de ce pays depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'apparition de l'Islamisme. D'après les règles ordinaires, l'accomplissement d'une tâche aussi hardie et aussi vaste exigerait de longues études et des recherches patientes, mais ce que l'esprit timide et circonspect d'un savant quelque peu mûr n'aurait osé aborder qu'après avoir pris mille précautions, l'esprit vif et plein de ressources du jeune voyageur, enthousiasmé de la grandeur d'une telle entreprise, l'a exécuté dans peu de mois et avec un entrain merveilleux qui ne tient compte ni des difficultés du sujet, ni du caractère subversif de la plupart de ses hypothèses. Si je ne consultais que mes propres sentiments, j'aurais préféré un travail moins compréhensif et fondé seulement sur les nouvelles données résultant exclusivement des inscriptions que le savant voyageur a eu la bonne fortune de découvrir. Mais il paraît qu'un besoin différent s'est fait sentir dans le monde des éditeurs, qui ont toujours le dernier mot quand il s'agit de publications de quelque importance. M. G., n'ayant pu résister à ces exigences impérieuses, s'est vu obligé, en étendant considérablement le plan primitif de son livre, d'y englober la géographie de l'Arabie tout entière au

1. Voir *Revue des Études juives*, 1889, p. 312-317.

lieu de se borner aux régions particulièrement éclairées par ses inscriptions. Sans méconnaître les avantages que peut avoir l'agrandissement de cette perspective, il est impossible de ne pas regretter que le résultat géographique des nouvelles inscriptions tienne si peu de place dans l'ensemble et soit comme noyé dans un vrai océan de dissertations n'ayant presque aucun lien avec les découvertes épigraphiques qui sollicitent notre intérêt. C'est peut-être un sentiment personnel que d'autres ne partageront pas. J'ai pourtant voulu l'exprimer avant que les innombrables problèmes que l'auteur touche successivement dans sa marche rapide ne viennent l'effacer de mon esprit. C'est peut-être, du reste, un point différé et non entièrement abandonné, et dans ce cas l'auteur saura bientôt nous dédommager du retard si pénible pour notre impatience. Les sujets discutés présentent la plus grande variété et tendent visiblement à épuiser la matière. Nous ne pouvons que les indiquer très sommairement.

Les premiers chapitres sont consacrés aux renseignements des géographes classiques : Théophraste, Strabon, Eratosthène, Artémidore et Agatharchide (p. 1-61). L'auteur étudie ensuite les villes détruites par Aelius Gallus dans l'Arabie méridionale, et examine les autres renseignements géographiques en connexion avec cette invasion (p. 61-78). Une étude particulière et très minutieuse est consacrée à la géographie de Pline, relative à l'Arabie orientale, à l'Arabie moyenne de la côte occidentale, à l'Arabie sud-ouest avec le pays de Mahra, aux tribus de Thamud, de Lihyan et les tribus limitrophes, au pays d'Asir, à la 2^e série des peuples de l'Arabie sud-ouest, aux colonies grecques d'Arabie, à la ville nommée Muranimal et aux autres contrées méridionales. C'est certainement le commentaire le plus vaste qui ait été jamais fait sur l'Arabie de Pline (p. 73-163). Une attention particulière est prêtée aux renseignements géographiques donnés par l'auteur du *Periplus Maris Erythraei*, formant plusieurs divisions : la côte occidentale, avec Aden et Kané, le pays de l'encens et l'île de Socotra, l'Oman et l'Arabie orientale, la Barbarie (le Somali septentrional) et l'Azanie (p. 163-210). Le *Periple* est suivi de Ptolémée dont toutes les données sont successivement examinées, surtout la description des montagnes et des fleuves. A cette étude sont annexées des considérations sur le rôle que les influences perso-indiennes ont exercées dans les villes du golfe Persique, sur les côtes d'Arabie et les tribus limitrophes. Les tribus de l'Arabie intérieure sont étudiées d'après les renseignements de Pline comparés avec les inscriptions assyriennes. Pour cette recherche, l'auteur s'est principalement fondé sur l'histoire assyrienne de M. le professeur Hommel. Puis vient la suite de l'énumération des tribus arabes de l'intérieur à laquelle s'ajoutent des recherches sur le pays de Puna identifié au Somali actuel et sur les changements géologiques des côtes arabiques. Un appendice relatif à la géographie des inscriptions assyriennes clôt cette série d'études (p. 210-314).

La partie consacrée à la géographie de l'Arabie, d'après la Bible, est peut-être la plus intéressante du livre. Après une discussion préliminaire sur le nom de l'Arabie chez les écrivains bibliques et assyriens, l'auteur émet des considérations très neuves sur la position du paradis de la Genèse et cherche à déterminer les deux fleuves : Pischon et Gihon, ainsi que le pays de Havila auquel ils se rattachent. Pour ces explications, il met en œuvre tout ce que la haute antiquité nous a laissé sur ces contrées peu connues. Il y introduit en même temps la question embrouillée des Hyksos, la division égyptienne des peuples du sud et les Satrapies mentionnées dans l'inscription de Darius. A cette occasion, il nous donne sur les indices d'El-Hamdani une description très détaillée du bassin du Rumma, c'est-à-dire de la province intérieure de Yemama avec le littoral limitrophe. Il reprend ensuite la question du pays d'Ophir et arrive à cette conclusion que c'était un nom collectif qui embrassait à la fois le littoral sud de l'Arabie et celui de la Perse jusqu'aux embouchures de l'Indus (p. 314-387). Un examen très approfondi est ensuite consacré au tableau ethnographique de la Bible en commençant par les Kouchites, et, en passant du sud au nord, il soumet à une tentative d'identification les peuplades arabes du nord : les Ismaélites, les Katuréens et les Iduméens. L'ouvrage se termine par un appendice très étendu contenant des remarques additionnelles sur la géographie et l'histoire de l'Abyssinie et de l'Arabie dans les III^e et IV^e siècles après J.-C. Son but principal est de répondre aux observations faites par M. Dillmann au sujet des noms géographiques de l'inscription d'Adulis que, contrairement à l'opinion générale, M. G. place en Arabie méridionale et non pas en Afrique. Chemin faisant, il reprend la question relative à la guerre entre l'Abyssinie et le pays d'Himyar qui a mis fin au règne de Dhoul-Nouwas, lequel aurait professé la religion juive (p. 471-564). Ce qui suit contient une déclaration purement personnelle sans attache nécessaire au sujet du livre (p. 565-575).

J'ai à peine besoin de dire que l'ouvrage de M. G. fera beaucoup de bruit dans le monde savant. L'abondance, je dirais presque l'exubérance des sujets traités, ainsi que le ton tranché de la rédaction, sont de nature à provoquer bien des contradictions et à effaroucher bien des susceptibilités. Les théories de l'auteur renversent si parfaitement les notions acquises jusqu'à présent que la quiétude ordinaire des hommes de science sera mise à une rude épreuve. Du reste, l'auteur s'attend lui-même à une foule de protestations et paraît même se complaire à les provoquer, afin de les mieux maîtriser. Pour ma part, la lecture assidue de l'ouvrage n'a pas été achevée sans me suggérer plusieurs observations que le manque d'espace ne me permet malheureusement pas de formuler dans tous leurs détails. Je ne veux cependant pas les supprimer entièrement, ne fût-ce que par acquit de conscience. Je vais donc relever ci-après certains points particuliers sur lesquels il m'est impossible d'être en accord avec l'auteur. Je donne la préférence à ceux qui sont en con-

nexion avec la Bible et l'histoire juive. L'identification du Pischon avec le Wadi Rumma me paraît assez acceptable; moi-même, je l'ai souvent caressée comme une hypothèse vraisemblable et l'ai souvent répétée à mes élèves dans mes conférences. Mais je persiste encore à croire que le Gihon, qui entoure tout le pays de Cousch, ne saurait être autre chose que ce que les Anciens appelaient la mer Erythrée, partagée en trois sections: le golfe Persique, l'Océan Pacifique et la mer Rouge. De plus, il est impossible, en se tenant aux documents dont nous disposons, de faire venir les Couchites du pays d'Elam. Le nom de Kasdim, ainsi que le prétendu sumérien Kahda, n'a rien à voir avec le nom de Couchite. Cette considération absolument certaine enlève toute base à l'idée de placer le pays d'Ophir en dehors de l'Arabie. Je m'étonne que M. G. n'ait pas pris connaissance de ce que j'ai dit sur cette question dans mes *Mélanges de critique et d'histoire*, où j'ai fait valoir un argument qui me paraît encore irréfutable. Ceux qui cherchent Ophir dans des parages trop lointains n'ont pas réfléchi que la Palestine n'avait rien à offrir aux Indiens en échange de l'or et des autres articles précieux qu'on leur demandait. Les seuls articles d'exportation qui pouvaient alimenter le commerce des Hébreux consistaient en blé, en huile et en vin. Or, il est clair que le vin ne pouvait pas supporter un long voyage. Restent le blé et l'huile, mais ces denrées très demandées dans les ports de la mer Rouge qui sont situés dans une plaine stérile et sablonneuse, ne devaient avoir aucune valeur pour l'Inde qui est un des pays les plus fertiles du monde. Du reste, le voyage de la reine de Saba à Jérusalem atteste suffisamment l'intérêt que l'Arabie méridionale attachait à ses rapports avec la Judée et, je le répète, les relations également profitables aux deux pays ne pouvaient que consister dans l'échange des denrées comestibles de la Palestine contre les matières précieuses et de luxe que fournissait l'Arabie méridionale. Il va sans dire que les rapprochements d'Ophir et d'Apirak, Apirdi, etc., ne tiennent pas debout et ne sont faits que pour jeter le discrédit sur les autres études, où il y a certainement beaucoup à prendre et à apprendre. Je regrette de devoir faire entrer dans cette catégorie d'hypothèses insoutenables celle qui place dans le Yemama les pays de Bazu et de Hazu envahis par Asurbanibal. Il faut noter que cette expédition est partie de l'Idumée et est retournée par Damas; pour faire la conquête du Yemama, l'armée assyrienne aurait dû prendre la direction du golfe Persique et abrégé ainsi considérablement sa marche, surtout au retour.

Il m'est également impossible de souscrire aux nouvelles interprétations de M. G. relativement aux noms ethniques mentionnés dans l'inscription d'Adoulis. Non seulement le témoignage de Cosmas Indicopleuste s'y oppose, mais l'analogie des inscriptions éthiopiennes d'Aksum fait voir aussi clairement que possible qu'il s'agit en grande partie de la conquête de pays africains. N'est-ce pas renverser arbitrairement toutes les notions historiques que nous avons acquises avec tant de peine jus-

qu'à présent, que d'attribuer cette inscription à un roi himyarite? Si l'on fait abstraction des types monétaires imités des drachmes athéniennes portant le nom de la ville d'Athènes, jamais les rois himyarites n'ont employé la langue grecque, et si, comme le croit M. G., ils ont parfois fait la conquête de l'Afrique, ils auraient employé plus que tout autre idiome celui qu'ils parlaient eux-mêmes ou du moins la langue éthiopienne, car la connaissance du grec a toujours été insignifiante en Abyssinie, et le roi Ellesbaos lui-même a dû recourir à un étranger pour se faire expliquer l'inscription d'Adulis. Un fait historique, qui aurait une très grande portée s'il se vérifiait, est sans contestation celui qui se rapporte au Tobba, nommé Hissan-ben-Assad, contemporain de saint Frumentius qui a propagé le christianisme en Abyssinie. M. G. identifie ce roi d'une part avec le Adad des historiens grecs¹, de l'autre, avec le Aïdog des écrivains syriens. Le nom Adad serait la transcription grecque de celui de Hadhad que la légende arabe attribue à l'époux de la reine de Saba qu'elle nomme Belqis. Le Tobba qui s'était converti au judaïsme aurait pris le nom de Salomon et aurait donné lieu à la confusion de ce roi avec le roi juif Salomon. Malheureusement cette combinaison assez péniblement échafaudée s'écroule à la première investigation, car le nom de la fameuse Belqis tire son origine d'une grossière altération du nom de Nicaulis que l'historien Josèphe donne à la reine de Saba. En effet, en transcrivant en caractères arabes ce nom grec, les scribes ont faussement descendu le point diacritique de la première lettre qui de *n* est devenue *b*, tandis que les deux lettres suivantes ont changé de place. On voit donc combien peu l'histoire sérieuse peut se fonder sur ce qu'on nomme si pompeusement la tradition arabe; et il y a lieu d'être surpris que M. G. y soit aller puiser des renseignements originaux.

L'origine du nom arabe Hadhad est encore plus fabuleuse parce qu'elle nous fait toucher pour ainsi dire du bout du doigt les artifices à l'aide desquels les premiers écrivains musulmans ont transformé en quasi histoire les légendes du peuple juif. La reine de Saba est une des figures que l'imagination des Rabbins a traitée avec prédilection. Une des questions que ces légendes ont cherché à résoudre est celle de savoir comment cette reine a pu trouver le chemin pour se rendre du fond de l'Arabie jusqu'à Jérusalem. La légende lui a donc octroyé un guide parmi les oiseaux, qui, comme les animaux et les démons, étaient soumis à la domination du grand roi de Jérusalem. Cet oiseau qui conduisait la caravane de la reine était, dit-on, la huppe, en hébreu Dukiphat. Les écrivains musulmans en acceptant ce récit ont naturellement bien conservé l'oiseau conducteur qui se dit en arabe *hudhud* et c'est de ce nom d'oiseau que les faiseurs de romans historiques ont créé le nom propre *Hadhad* qu'ils ont appliqué à l'époux de la reine. On se demande vraiment ce que toutes ces fabrications fabu-

1. Plus exactement, de Théophane, voyez *Revue des études juives*, 1889, p. 171.

leuses et absurdes peuvent avoir de commun avec la vraie histoire. Ce ne sont pas des inventions pareilles qui peuvent avoir été présentes à l'esprit des écrivains ecclésiastiques antérieurs à l'islamisme pour en construire le nom de *Aïdog* ou *Adad*. Je crois que cette considération suffira pour convaincre M. G. qu'il est absolument impossible de faire le moindre fond sur les récits arabes. Les auteurs musulmans manquaient de toute information exacte par rapport à leur propre histoire. Nous ne leur en faisons pas un crime, mais quand on voit ce qu'est devenue entre leurs mains l'histoire des Thamudites ou celle de Palmyre, quand on considère de plus qu'ils n'ont pas eu la plus petite connaissance du royaume de Lihyan qui touchait presque le territoire de Médine, il sera difficile de leur accorder le moindre crédit en ce qui concerne l'histoire du pays de Saba et surtout celle qui a trait aux événements des siècles reculés. Non, toute cette littérature, soi disant historique, sur les époques antérieures à l'islamisme, doit être rangée dans la catégorie des légendes populaires où elle peut faire les délices des folkloristes, avides d'exotismes. Les historiens n'ont rien à y chercher, ils n'y trouveront pas la moindre notion de la réalité.

Il me paraît inutile d'insister davantage. Ce n'est pas chez les Arabes qu'on doit chercher la solution du problème qui s'attache à la profession religieuse des derniers Tobbas et surtout des Dhou-Nouwas. Les inscriptions seules peuvent et doivent mettre fin à nos doutes relativement au judaïsme de ce roi qui jusqu'à présent ne s'appuie que sur la lettre de Siméon de Beth-Arsham, dont l'authenticité est des plus compromises. Or, ces inscriptions, dont, grâce à la complaisance de l'auteur, j'ai entre les mains les copies et que j'ai pu examiner à loisir, ne permettent aucunement de les attribuer à des auteurs juifs et moins encore à des personnages princiers professant le judaïsme. Le résultat négatif de cet examen fait malheureusement écrouler tout ce qui a été dit, soit par M. G. lui-même, soit par ses partisans au sujet de la dynastie juive de la dernière époque himyarite. L'écroulement s'étend jusqu'à la dynastie lihyanite du Hidjaz dont on a également voulu faire des Israélites ou du moins des demi-convertis au judaïsme. Je peux affirmer d'avance, et je le démontrerai dans un prochain travail, que tous les passages des inscriptions lihyanites dans lesquelles on a cru relever des idées bibliques ou rabbiniques doivent se comprendre tout autrement. Malgré mon meilleur désir, je n'ai pu y découvrir la moindre trace d'esprit juif. Au contraire, le caractère païen s'y manifeste partout par la mention de la divinité supérieure Dhou-Ghâbat. Ce sont des erreurs qui ne doivent pas prendre place dans l'histoire véridique de l'Arabie; nous en savons si peu qu'il serait vraiment regrettable d'y mêler de nouvelles inexactitudes à l'aide d'interprétations erronées de textes mutilés ou mal copiés.

J'ai encore un mot à dire au sujet de certaines identifications qui intéressent particulièrement la rédaction de la Genèse. Je laisse de côté la curieuse interprétation que M. G. et après lui M. Hommel donnent à

l'inscription 155 de mon recueil, interprétation qui me paraît inadmissible déjà par cette raison seule que le caractère paléographique de l'écriture ne montre aucun indice de haute antiquité. Ce que je veux relever ici, c'est le rapprochement du nom géographique de Madhi avec le nom propre Miza, qui figure dans la liste des tribus iduméennes de la Genèse 36, 13. Cette tribu obscure n'aurait jamais été en mesure de faire une guerre régulière aux Égyptiens, surtout avec cette circonstance tout à fait surprenante d'avoir entraîné dans son entreprise les caravanes minéennes arrivées à ce moment du fond de l'Arabie méridionale. M. G., il est vrai, trouve les Minéens établis et dominant dans la partie sud de la Palestine, où la Bible mentionne la peuplade des Méunim qui a souvent opprimé les Israélites aux premiers siècles de la conquête. Ces sortes de spéculations seront difficilement admises par ceux qui assignent peu de valeur à la similitude apparente des noms. Pourquoi aller chercher si loin dans l'Arabie méridionale les héros des événements palestiniens, quand la nomenclature géographique de la Palestine suffit pour nous les faire connaître? Les noms de Maon ou Meon ne sont pas rares en Palestine et le sud de la Judée a possédé une ville du nom de Maon, parfaitement reconnaissable dans le Ma'an d'aujourd'hui. La contrée aride où est situé Ma'an était anciennement le rendez-vous des tribus les plus sauvages du désert, notamment des Iduméens et des Amalécites; ce sont ces tribus qui saccageaient souvent la Palestine, surtout aux premières époques de l'occupation hébraïque, lorsque les lieux de refuge et de défense n'étaient pas encore construits en nombre suffisant pour se garantir contre les attaques subites de la part des nomades. C'est de cette façon que l'absence de Minéens dans le tableau ethnographique de la Genèse s'explique le plus naturellement. Les Méunim ne formaient pas une nationalité tranchée, mais un agglomérat éventuel de tribus voisines dont chacune a sa place dans ce tableau. Si, au contraire, les Méunim avaient été la nation aussi nombreuse que riche des Minéens de l'Arabie méridionale, ils auraient eu leur place à part dans le tableau généalogique des peuples sabéens, et cela d'autant plus nécessairement que la Genèse énumère des populations beaucoup plus méridionales. On ne saurait objecter que le royaume minéen a cessé d'exister avant la rédaction de ce document biblique. Cette échappatoire, purement arbitraire d'ailleurs, disparaît devant ce fait que l'importance des Minéens est encore connue des auteurs grecs et romains; à plus forte raison devait-elle être connue de l'auteur de la généalogie qui, d'après M. G., aurait vécu vers le ^{viii}^e siècle de l'ère vulgaire. Si je ne me trompe, M. Glaser trouvera peu de partisans dans cette voie dangereuse des hypothèses préhistoriques, dont les meilleures n'équivaudront jamais au plus petit fait historique basé sur des documents clairs et intacts. Qu'il nous donne de ceux-là, qu'il possède en si grand nombre et nous serons prêts à écouter et à apprendre. Mais, par Dieu, qu'on laisse les hypothèses à ceux qui ne peuvent pas faire autrement; nous en avons déjà de trop, qu'on nous en fasse grâce.

480. — 1. L. SCHENK. *De Telesphoro Deo*. Göttingæ (s. n. d'éditeur), 1888. In-8, 55 p.
481. — 2. Epitalamio di *Teodoro Prodomo*... con traduzione italiana in versi e note storiche e filologiche, di C. CASTELLANI. Venezia, Visentini, 1890. In-8, 39 p.

1. La dissertation de M. L. Schenk, que nous regrettons de signaler un peu tard, est une utile contribution à un sujet encore peu étudié. On y trouvera d'abord (p. 3-19) les témoignages empruntés aux auteurs et aux inscriptions, puis (p. 19-45) la description des œuvres d'art, statues, bas-reliefs, monnaies où paraît le dieu Télésphore, tantôt seul, tantôt en compagnie d'Hygie et d'Esculape ou d'autres divinités¹. L'énumération des localités où les inscriptions et les monnaies attestent le culte de Télésphore (p. 46-50) et des considérations sur la nature du dieu (p. 50-55) terminent ce bon travail; l'auteur y a fait preuve de connaissances étendues et précises. On sait que l'étymologie du nom de Télésphore est fort obscure : M. Schenk se rallie à l'opinion de Creuzer (*Telesphoros ist der Gereifte und der Reifende*), en prenant τέλος dans le sens de τὸ τῆς ὑγιείας τέλος (Plut. *Mor.* p. 135 C).

2. Emmanuel Miller avait déjà publié l'épithalame de Prodomo dans les *Historiens grecs des Croisades* (t. II, p. 288 sq.), d'après l'unique ms. connu de la Marcienne; mais son édition n'est pas toujours correcte et n'est accompagnée d'aucun commentaire. Il faut savoir gré à M. Castellani d'avoir fait imprimer à nouveau ces 221 vers politiques, avec une traduction en vers italiens et des notes. Le fiancé est Jean Comnène, fils aîné d'Andronic sebastocrator, frère de l'empereur Manuel; la fiancée, dont le nom est inconnu, appartient à la noble famille des Taronites. La valeur littéraire de l'œuvre est médiocre, mais il s'y trouve des allusions intéressantes aux événements contemporains, entr'autres à la destruction de la flotte vénitienne dans les eaux de Chios (1172), catastrophe sur laquelle M. C. a insisté dans sa préface. On y rencontre aussi des mots composés qui manquent aux lexiques, σύναστρος (v. 23), ἀρτιλάμπης (v. 56), ἐπωνοπαπώνυμος (v. 65), χαριτόκλητος (v. 75), ἀντιβραβεύω (v. 84). Au vers 32, le ms. et l'éditeur donnent ἀπὸ πλατάνου Ξερξικῆς et M. Castellani fait observer que l'adjectif Ξερξικός est nouveau; peut-être faudrait-il lire Περσικῆς (cf. Athen. XII, 539: τὰς δὲ χρυσᾶς πλατάνους... ὅφ' ἦν οἱ Περσῶν βασιλεῖς ἐχρημάτιζον).

Salomon REINACH.

482. — J.-J. HARTMANN. *De Phædri fabulla commentatio*. Lugduni Batav. Van Daesburg, 1890, 124 p. petit in-8.

Six chapitres dont voici la matière: vie de Phèdre; développement des sentiments du poète d'après les prologues et les épilogues de chaque

1. Depuis la publication du travail de M. Schenk, M. Fougères a fait connaître une intéressante statue de Télésphore découverte à Mantinée (*Bull. Corr. Hellén.*, t. XIV, pl. VIII.)

livre; les fables : changements malencontreux par lesquels Phèdre a souvent altéré la donnée de son original; vers contenant la morale avant ou après la fable : M. Hartman propose de les rejeter en bloc comme dépourvus d'authenticité; le critique, on le voit, n'y va pas de main morte; édition de Bentlei : ses faiblesses sont soulignées; défauts de Phèdre qu'on a tort de vouloir lui ôter; enfin remarques sur quelques vers. Chaque chapitre est orné en tête d'une épigraphe piquante ou qui veut l'être. Pas de table des matières; aucun index. On devine comme il est commode de se retrouver dans un ouvrage qui abonde en digressions¹, et où toutes sortes d'indications nécessaires sont tout à fait omises ou données d'une manière insuffisante. Plaignons ceux qui s'occupent spécialement de Phèdre et des fabulistes. Ils auront ici le temps et l'occasion de réfléchir sur l'imperfection de certains ouvrages de haute critique.

M. H. est un élève de Cobet². Il a composé ce travail dans l'esprit et suivant les habitudes de l'école de Leyde. Mais si cette école a brillé d'un vif éclat, est-ce à dire que toutes les habitudes introduites par Cobet soient bonnes à conserver? Pardonnera-t-on à ses élèves ce qu'on passait au maître? Craint-on d'épargner aucune peine au lecteur? Est-il si sûr qu'il se trouve en fin de compte payé de sa peine? La littérature de Phèdre et des fabulistes est touffue et compacte au point de devenir ou de paraître impraticable. Fallait-il y ajouter un nouveau poids, et craignait-on que ceux qui l'explorent, manquassent jamais de lectures longues et fastidieuses?

A certains aveux de l'auteur, je reconnais qu'il me serait difficile de m'entendre avec lui dans la discussion critique des textes; ainsi, p. 82, quand il met en doute la correction de Bentlei sur V, 10, 7 : *Lacon*; p. 60, celle de Bæhrens³, sur V, 5, 2 : *præjudicio*; ou encore quand il défend la vraisemblance paléographique d'une de ses conjectures, p. 24, note. A quoi bon signaler encore des contradictions⁴, des fautes d'impression ou plus vraisemblablement des confusions dont je ne cite que

1. Que viennent faire ici, p. 203 et 204, la mention de conjectures, excellentes sans aucun doute, mais que l'auteur lui-même a abandonnées; p. 100, une page de morale à l'occasion de polémiques particulières, etc.

2. Lire, p. 90, un récit humoristique d'exercices critiques faits sous la direction du maître. On voit comment les lexiques et surtout le *Thesaurus* fournissaient aux élèves des armes quelconques pour défendre la leçon proposée quelle qu'elle fût. Nos étudiants apprécieraient surtout la phrase : « Cum inventum erat quod satis placeret omnibus, de solida nocte haud parvam partem vino gaudioque dabamus ».

3. Voir cependant sur Bæhrens le jugement *assez juste* des p. 82 et 83.

4. Tel épilogue (liv. II) est donné comme apocryphe p. 66 et 67, et cependant il a servi, p. 27, à établir la pensée et les sentiments de l'auteur. — P. 70. On appuie un retranchement proposé du goût habituel de Phèdre pour la brièveté, et l'on reconnaît ensuite que tout le morceau dont il s'agit est d'un style très diffus. — Tel passage (V, 5, 1-3), ayant telle leçon et donné comme apocryphe, p. 76, est ailleurs, p. 60, sous une autre forme et tenu pour authentique. — Cf. de même III, 13, aux p. 31, 59 et 71.

les plus graves : l'explication à faux de telle omission dans les mss. ², ou la mauvaise explication de tel mot latin ³ ?

Ayons tout au moins la brièveté, qui a manqué à l'auteur. Je regrette de n'avoir comme conclusion à proposer que celle-ci : ce travail sur Phèdre me paraît pour la forme aussi incommode qu'il est possible, et pour le fonds, ne pourrait-on soutenir qu'il est presque entièrement inutile ?

Émile THOMAS.

483. — I. **Die Geschichte des alttestamentlichen Priesterthums**, untersucht von W. W. grafen BAUDISSIN, professor der Theologie an der Universität Marburg. Leipzig, S. Hirzel, 1889, in-8, xv et 312 pp.

484. — II. **Historisch-critisch onderzoek** naar het ontstaan en de verzameling van de boeken des Ouden Verbonds, door A. KUENEN, Hoogleraar te Leiden. Tweede, geheel omgewerkte uitgave, tweede deel : De profetische boeken des Ouden Verbonds. Leiden, P. Engels en doon, 1889, in-8, ix et 508 pp.

485. — **Die Composition des Hexateuchs** und der historischen Bücher des Alten Testaments, von J. WELLHAUSEN. Zweiter Druck, mit Nachträgen. Berlin, Georg Reimer, 1889, in-8, 361 p.

I. — Nous sommes quelque peu en retard avec les *Recherches* du comte Baudissin sur l'histoire des institutions du sacerdoce dans l'Ancien Testament ; mais le livre est de ceux qui peuvent attendre. C'est, en effet, une œuvre solide, étudiée, nourrie et à laquelle les circonstances donnent un véritable à propos.

On sait que les études relatives à la religion et à la littérature des Hébreux traversent une crise des plus graves. De très savants et très ingénieux exégètes avaient cru le moment venu de substituer aux idées traditionnelles une construction, qu'ils déclaraient capable de résister aux assauts de la critique. C'était, au point de vue du jugement littéraire, une succession établie dans les livres et documents bibliques : 1^o l'écrit jéhoviste du *Pentateuque* ; 2^o le *Deutéronome*, appuyé par le livre de Jérémie ; 3^o le livre du prophète Ézéchiël, appartenant à l'époque de l'exil ; 4^o le Code sacerdotal, extrait du *Pentateuque* et mis en relation directe avec les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*. Le premier de ces écrits ou groupe d'écrits appartenait, pensait-on, au ix^e ou au viii^e siècle avant notre ère ; on classait le second à l'époque de Josias (fin du vii^e siècle), le troisième au vi^e siècle et le dernier aux environs de 450. Puis venait la tâche de l'historien des institutions et des idées religieuses. S'appuyant sur les déterminations indiquées ci-dessus, on refaisait l'évolution du culte depuis les temps les plus anciens jusqu'au moment où le judaïsme a reçu sa forme définitive. Cela aurait été fort bien si

1. P. 56 : *Eutycho* ; lisez : *eunucho* ; p. 36 : *capra* ; lisez *capro* ; p. 68, [III, 6, 10] : *equi* ; lisez *mulæ* ; p. 21, au bas : *vulpe* ; lisez *cornice*, etc.

2. P. 69 : le vers *vir natus...* a dû être retranché par quelque copiste qui se sera avisé d'un sentiment de pudeur à la suite d'un contre-sens.

3. P. 23 : *genus* ; p. 67-68 : *usu peritus*.

l'on ne s'était pas avisé, de différents côtés, que la base de cet ingénieux édifice n'était point solide et que les dates proposées n'avaient aucun caractère de certitude, en raison de l'époque récente à laquelle il faut rapporter la rédaction définitive des livres bibliques.

Mais, sans s'attaquer au fondement même des hypothèses qui possèdent aujourd'hui la faveur publique, tout en maintenant l'authenticité de *Jérémie* et d'*Ézéchiél*, tout en admettant l'historicité de la réforme religieuse attribuée au roi Josias et du tableau qu'on nous rend de l'action d'un Esdras et d'un Néhémie, — la succession des documents peut-elle passer pour établie d'une façon définitive? — C'est ce que conteste M. Baudissin. Se proposant de traiter un point précis, qui est l'institution du sacerdoce ou du clergé, il a comparé de la façon la plus minutieuse les données correspondantes des divers écrits bibliques, et il aboutit à une conclusion, qui n'est celle ni de Reuss, ni de Kuenen, ni de Wellhausen.

Pour ceux qui admettent comme une vérité inattaquable l'authenticité : 1° de la réforme de Josias, considérée comme ayant eu pour objet de donner force de loi au *Deutéronome* ; 2° du livre de *Jérémie* ; 3° du livre d'*Ézéchiél* ; 4° de la réforme d'Esdras et de Néhémie telle qu'elle est relatée aux livres de mêmes noms, — la question est de savoir si le *Deutéronome* est antérieur au Code sacerdotal et si *Ézéchiél* est venu avant ou après le même Code sacerdotal ¹. Or, M. B., qui accorde sans hésiter les points mentionnés ci-dessus, se décide pour l'antériorité du Code sacerdotal à l'endroit du *Deutéronome* et de la prophétie d'*Ézéchiél*. Pour ne pas porter sur tous les points, ce désaccord n'en a que plus de gravité. Voilà un savant, qui aborde l'examen de l'hypothèse Reuss-Kuenen dans un esprit à la fois indépendant et bienveillant, qui accorde à ces critiques et sans marchander toutes leurs prémisses et qui est amené à conclure nettement contre eux. Je ne puis dissimuler que je considère le refus de M. B. de se rallier à la théorie Graf-Reuss comme ayant une grande portée à raison des circonstances où il se produit et de la nature des considérations invoquées à l'appui. En ce qui nous touche plus particulièrement, — nous qui avons été conduit à rejeter les prémisses mêmes de l'argumentation de l'école de Reuss et non pas seulement ses conclusions, — le théologien de Marbourg nous apporte le plus précieux concours : en établissant que des gens, partant de principes communs, ne peuvent réussir à se mettre d'accord sur des points essentiels, on fait voir, en effet, à tous, ainsi que nous l'avons soutenu nous-même, que les études de littérature biblique sont dépourvues d'une méthode sûre et que, tant qu'on se refusera à reconnaître ce défaut, les préférences ou appréciations personnelles seront, en définitive, le critérium de la date des livres et de la succession des textes.

Dans un premier chapitre, M. B. étudie l'institution du sacerdoce

1. Nous rappelons que par Code ou Ecrit sacerdotal on désigne tout spécialement la législation rituelle contenue à l'*Exode*, au *Lévitique* et aux *Nombres*.

d'après le Code ou Écrit sacerdotal du *Pentateuque*, c'est-à-dire d'après les données de l'*Exode*, du *Lévitique* et des *Nombres*. Il procède ensuite à une analyse minutieuse des données correspondantes dans l'Écrit jéhoviste, dans le *Deutéronome*, dans le livre de *Josué*, dans le livre d'*Ézéchiel*, dans les livres de la *Chronique*, d'*Esdras* et de *Néhémie*, en dernier lieu dans les livres historiques, prophétiques et poétiques. Un chapitre final sert de résumé et donne l'aperçu de l'évolution des institutions du sacerdoce.

Je veux aller tout de suite, en négligeant les points secondaires, au plus pressé, c'est-à-dire au plus important. — La législation deutéronomique, qui prescrit la centralisation du culte à Jérusalem sans insister sur le clergé et sur ses fonctions, est-elle, comme le soutiennent MM. Reuss, Kuenen, Wellhausen, antérieure à la législation dite sacerdotale, qui expose par le menu les obligations et les droits du clergé? M. B. a repris la question et son enquête, très minutieusement conduite, aboutit à un résultat opposé. Même contradiction en ce qui concerne la relation du code sacerdotal avec le prophète Ezéchiel. Je ne voudrais pas donner la démonstration de M. B. comme décisive, principalement en ce qui touche le rapport du *Deutéronome* et du Code sacerdotal; mais elle est de nature à frapper l'attention et à éveiller les doutes. Quant à Ezéchiel, nous dirons non seulement que les raisons invoquées ici doivent être très sérieusement pesées, mais que M. B. nous paraît être dans la vérité.

Si nous tenons pour ayant une haute valeur la discussion des rapports du Code sacerdotal, en premier lieu avec le *Deutéronome*, en second lieu avec la prophétie d'*Ezéchiel*, en troisième lieu avec les données des livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, trois points du plus grand intérêt, nous considérons, en revanche, comme très insuffisant ce qui est dit du Document jéhoviste. Comment émettre la prétention d'emprunter à cet écrit des renseignements sur le caractère du culte à l'époque des patriarches? Ce sont là de ces imaginations, qu'il faudrait décidément laisser de côté. Il y a aussi une longue et confuse dissertation sur la relation des « lévites », ministres du culte, avec une prétendue tribu de Lévi, dont M. B. a admis trop facilement l'existence sur la foi de textes dépourvus de tout caractère d'antiquité¹. Nous regrettons enfin de retrouver chez un critique aussi indépendant la déplorable erreur, qui fait interpréter les chap. XXI à XXIII et le chapitre XXXIV du livre de l'*Exode* dans le sens de la pluralité des lieux de culte, tandis que ces textes sont à mettre, sous ce rapport, sur le même pied que le *Deutéronome* ou que le Code sacerdotal².

1. Le texte auquel il est fait ici allusion est la Bénédiction de Jacob (*Genèse*, XLIX); on croit, bien à tort, qu'elle repose sur d'antiques souvenirs.

2. La pluralité des lieux de culte est particulière à la section *Exode* XX, 22-26, laquelle ne fait pas partie du « Livre de l'Alliance » (*Exode* XXI-XXIII) et doit être mise en relation avec la légende des prophètes, Samuel, Élie et Élisée.

Nous ne saurions faire reproche à M. Baudissin de n'avoir pas discuté à fond les nouvelles vues proposées sur la non historicité de la réforme de Josias et le caractère pseudépigraphe des livres de Jérémie et d'Ézéchiel. Ainsi que le dit l'Évangile, à chaque jour suffit sa peine. L'attaque du professeur de Marbourg contre la thèse des « Graftiens » aura d'autant plus d'importance et de retentissement qu'il a visé un endroit précis, où ses contradicteurs sont obligés de le suivre. Or, la seule circonstance, qu'on puisse mettre en doute le système des écoles modernes sur le point précisément où celles-ci avaient concentré leurs efforts et s'imaginaient avoir cause gagnée, est un singulier encouragement pour ceux qui, comme nous, tentent d'aborder les questions bibliques avec des procédés sensiblement nouveaux.

II. — Poursuivant la revision de sa magistrale *Introduction historico-critique aux livres de l'Ancien Testament*, M. A. Kuenen nous en livre aujourd'hui la seconde partie, consacrée aux *Livres prophétiques*. Le présent volume traite d'abord des généralités concernant la prophétie et la composition des écrits prophétiques, puis aborde, analyse et discute successivement les livres d'*Isaïe*, de *Jérémie* et d'*Ezéchiel*, les écrits des douze petits prophètes, enfin le livre de *Daniel*.

On connaît la méthode et les procédés du savant professeur hollandais. C'est un examen consciencieux et nourri, où la patience de l'auteur ne se dément jamais; c'est une revue méthodique et complète de tout ce qui a été écrit sur les livres prophétiques dans les cent dernières années. Nous signalerons tout particulièrement l'attention donnée à la partie philologique.

Quant au fond même, nous n'avons pas grand'chose à dire. M. K., qui passe pour un radical sur le chapitre des *livres de Moïse*, devient presque conservateur en matière de littérature prophétique. Son point de vue, à cet égard, ne s'est pas sensiblement modifié d'une édition à l'autre. Ainsi il combat très nettement M. Stade, qui admet pas mal d'interpolations dans les écrits qu'on rapporte au temps des anciens royaumes; M. K. ne se refuse pas absolument à reconnaître en principe des traces de remaniement, mais il les conteste presque constamment dans l'espèce¹.

Le savant hollandais, on s'en doute, est absolument hostile à l'idée de faire à la pseudépigraphie ou pseudonymie une place importante dans l'explication de l'origine et de la composition des écrits prophétiques. Il faudra bien pourtant se résoudre à aborder ce terrain brûlant.

Si le présent volume ne donne, sous ce rapport, aucune satisfaction à notre légitime curiosité, nous avons heureusement sous les yeux un travail détaché, où M. K. se prononce très nettement.

La *Revue de l'histoire des religions* a publié dans son numéro de juillet-août 1889 un mémoire du professeur de Leyde, intitulé : *La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes*. Une partie de

1. Il admet cependant quelques interpolations dans le livre de *Michée*.

ces pages traitent directement de la question d'authenticité des écrits prophétiques. Les remarques de M. K. se ramènent à quatre points essentiels :

1° M. K. nous reproche, en premier lieu, de traiter des écrits prophétiques pris dans leur ensemble, au lieu de les envisager un à un. Nous avouons ne pas comprendre l'objection. Il y a là une collection faite à une époque donnée, et ceux qui l'ont menée à bien ont obéi à une préoccupation visible, qui était de grouper pour l'édification de leurs contemporains des œuvres appropriées à cette destination. Il y a donc lieu d'envisager tour à tour le recueil prophétique dans son ensemble et dans ses parties.

2° M. K., relevant la première objection générale que nous avons émise contre l'authenticité des prophéties qu'on attribue au temps des anciens royaumes ou à l'époque de la captivité, nous reproche d'exagérer l'intention de propagande religieuse qu'on peut signaler à mainte place. Nous avons écrit : « A quelle époque le peuple d'Israël se convainquit-il qu'il ne suffisait pas à son ambition religieuse de réaliser l'idéal de la foi spirituelle qu'il avait conçue et tourna-t-il ses efforts du côté des païens pour les gagner à sa cause ? A quels moments, à quelles circonstances convient cette préoccupation de propagande, par laquelle le Dieu d'Israël manifeste des prétentions à la domination universelle ? » Et nous répondions : « Cette préoccupation ne s'applique à aucun moment et à aucune circonstance plus aisément qu'au temps de la Restauration. Israël a cessé d'être une nation politique pour devenir une communauté religieuse, une Eglise qui, toute pénétrée des grands souvenirs d'un glorieux passé, aspire à rester à leur hauteur en établissant sa domination spirituelle sur le monde. » M. K. déclare que ces considérations ne le touchent pas ; que les prophètes, « représentants d'une faible minorité », pouvaient parfaitement nourrir sur ce point des ambitions inconnues du vulgaire ; que, d'ailleurs, nous avons exagéré et que les passages en ce sens sont très peu nombreux, si peu nombreux — ici je crois devoir citer — « que M. le professeur Stade regarde comme des interpolations postérieures le texte des prophètes antérieurs à l'exil qui parlent de la conversion future des païens, parce que, à son point de vue, ils ne sont point en harmonie avec leur constante manière de penser. » Eh bien ! voilà qui me donne singulièrement raison. Un critique, à l'opinion duquel M. K. accorde une haute valeur, a été, de même que moi, frappé de la présence de passages conçus dans le sens de la propagande religieuse et les déclare ajoutés après coup. Quant au nombre et à l'importance de ces passages, M. K. fait effort pour les réduire, et cela dans une intention facile à comprendre. Je me bornerai sur ce point à le renvoyer à l'œuvre d'un élève de Reuss, partisan résolu des théories de l'école de Graf ; dans l'estimable *Théologie de l'Ancien-Testament* de M. Piepenbring, tout un paragraphe est consacré à « la participation des païens à la nouvelle alliance » d'après les prophètes antérieurs à la

Restauration (pp. 187 à 194); je m'en réfère simplement à l'énumération donnée à cette place. Que l'on veuille avec Stade traiter d'interpolés les passages prophétiques proclamant la mission religieuse d'Israël, ou les conserver en niant leur importance, comme le fait M. K., ma remarque subsiste dans toute sa force.

3° Nous avons relevé encore cette circonstance, que les prophètes annoncent à coup sûr la Restauration comme suite de la Captivité et de la déportation à l'étranger. Et nous disions : c'est la marque de gens qui appartiennent aux temps de la Restauration. Que répondre à un argument aussi simple, aussi décisif? — M. K. réplique : Les prophètes ont annoncé, non pas seulement une restauration, mais une « restauration glorieuse ». Or, le rétablissement d'Israël sur le sol natal ne fut rien moins que cela; il fut modeste et pénible. Donc, ces descriptions flatteuses sont antérieures à la réalité, réalité elle-même médiocre et sans éclat. Ici, je m'aperçois avec tristesse que nous parlons deux langues différentes; car ce que M. K. déclare évident, je le trouve, pour ma part, non moins évident, mais dans un sens contraire. Je me bornerai à renvoyer mes lecteurs à certaines vanteries qui se lisent au livre d'*Esdras*. On y voit Cyrus déclarant dans un édit que le Dieu des Juifs lui a donné (à lui, à Cyrus) l'ordre de rebâtir son temple à Jérusalem, prescrivant aux indigènes de l'empire de combler de dons précieux les Israélites qui reprennent le chemin de la Judée et leur rendant, hablerie inouïe, la propre vaisselle d'or et d'argent enlevée au Temple par Nabuchodonosor, et cela au nombre de cinq mille quatre cents pièces (*Esdras*, I, 1-11, cf. l'ensemble du chap. VII, VIII, 24-30). Voilà comment de prétendus historiens rapportaient les circonstances du retour de l'exil. Il me paraît que c'est là « une restauration glorieuse » et que les prophètes ne font que développer ce thème. Donc, de même qu'*Esdras*, il y a d'excellentes raisons pour les rapporter à l'époque qui suivit l'exil.

4° M. K. n'est pas davantage sensible à un argument qui a eu sur notre propre décision une influence en quelque sorte décisive. Nous nous sommes convaincu qu'il y avait une contradiction foncière entre la manière dont les livres des *Rois* décrivent la situation religieuse des contemporains d'Ezéchias ou de Josias et l'exposé contenu aux livres prophétiques. Obligé de faire un choix, nous avons sacrifié l'authenticité et l'historicité des seconds. — M. K. déclare qu'il ne voit là aucune difficulté. Je saisis ici, plus clairement encore que tout à l'heure, que mon éminent contradicteur et moi nous ne voyons pas les mêmes choses de la même manière. Le public jugera, quand il aura sous les yeux les pièces du procès dans un ouvrage complet que je prépare sur la matière.

En résumé, j'ai relevé trois ordres de faits qui m'interdisent de considérer les recueils prophétiques comme appartenant aux VIII^e, VII^e et VI^e siècles avant notre ère. Si on les pèse sérieusement, on aboutira à un

dilemme : ou considérer que la collection prophétique a reçu de nombreuses interpolations datant de l'époque de la Restauration — c'est la vue à laquelle je n'ai pu me tenir, — ou adopter l'hypothèse de la pseudépigraphie. M. K. déclare qu'il n'a rien à garder de mes observations. Il oppose à mes doutes et à mes négations un *non possumus* hautain ; je serais bien étonné si, d'ici à quelques années, les hommes de son bord maintenaient cette attitude de pure intransigeance, qui me rappelle l'ostracisme dont furent frappées au début les propositions de George, de Vatke et de Graf ¹.

Cependant, après avoir refusé de tenir compte de mes objections, M. K. condescend à m'en présenter, à son tour, trois ou quatre qui sont d'un réel intérêt, mais auxquelles la publication annoncée tout à l'heure pourra seule donner une réponse complète. Je dois cependant les indiquer dès ce moment en quelques mots. — J'ai expliqué la composition des livres prophétiques en disant que leurs auteurs avaient sous les yeux les livres historiques (*Juges, Samuel, Rois*) et n'ont fait que développer et préciser le rôle attribué par ceux-ci aux prophètes dans les événements politiques. M. K. entend par là que nous avons stipulé l'entière dépendance des écrits prophétiques à l'égard des *Rois*. En aucune façon : nous avons simplement indiqué un procédé de travail ou de composition, tout en réservant la pleine liberté des auteurs. Je comprends que, sur ce point, M. K. n'ait pas nettement discerné ma pensée, qui a été exprimée sous une forme forcément abrégée. Je n'ai donc rien à dire contre ce qu'il remarque, « qu'une différence tranchée distingue les prophéties écrites des paroles rapportées par les livres historiques ». L'indépendance, l'originalité de pensée qu'il revendique pour les premières, je les accorde d'autant plus volontiers que je n'ai jamais eu l'intention de les contester. M. K. ajoute : « Dans les livres historiques, nous trouvons des prédictions, que la suite du récit nous montre entièrement réalisées. Au contraire, les livres prophétiques nous présentent toute une série de menaces et de promesses, qui n'ont jamais été accomplies. Et, s'il faut s'en rapporter à M. Vernes, les premières sont les modèles; les secondes, les imitations. *Credat Judæus Apella!* » J'ai beaucoup de peine à comprendre la raison de cet accès d'indignation. Assurément, les livres historiques font intervenir les prophètes pour faire voir que les événements sont dirigés d'en haut par une volonté céleste. Il me semble que les livres prophétiques partent de la même donnée fondamentale. Malheureusement, je ne suis pas très sûr de comprendre la pensée de M. K., de qui je n'oserais pas affirmer qu'il ait saisi la mienne. Le débat sera repris plus utilement quand j'aurai donné mon argumentation sous forme complète ².

1. Ces critiques s'étaient permis d'affirmer, les premiers, que l'époque de la Restauration avait produit des œuvres vraiment originales. Ce qu'ils avaient fait pour la *Loi*, je le prétends, à mon tour, pour les *Prophètes*.

2. Je ne sais trop ce que M. K. entend par prophéties « accomplies » ou « non accomplies ». Je ne suppose pas qu'il s'agisse de prophéties qui se soient réalisées à

Voici enfin une difficulté de quelque portée, au moins en apparence : Qu'est-ce qu'un pseudépigraphe ? dit M. K. — C'est un écrit composé, comme le livre de *Daniel*, en vue d'une circonstance déterminée. « Comment appliquer ce principe d'une si parfaite évidence à *Isaïe*, *Jérémie* et aux autres livres prophétiques ? » S'ils ont été écrits après l'exil, ils sont pour les sept huitièmes de leur contenu, pour ne pas dire plus, absolument sans but. Le lecteur postérieur à l'exil n'en peut rien tirer, rien apprendre qui soit d'une application directe aux circonstances dans lesquelles il se trouve. » Et M. K. se demande ce que pouvaient signifier un *Amos* et un *Osée* pour les gens du iv^e siècle. — Ce qu'ils pouvaient signifier, ce que signifiaient pour les mêmes générations un *Isaïe*, un *Jérémie*, un *Ezéchiel*, — je m'en vais le lui dire. Ils servaient, par l'exemple d'un passé criminel et sévèrement châtié, à prémunir les Juifs contre de nouvelles défaillances. On admettra, je le suppose, que les livres historiques servaient de livre d'édification et d'instruction aux Juifs de la Restauration par la manière dont ils racontaient le passé ; les livres prophétiques remplissent le même office. Ils constituent une sorte de philosophie vivante de l'histoire, une espèce de morale en action, où les vérités religieuses et les préceptes de la conduite sont illustrés par l'autorité des faits, des personnages, des circonstances d'un passé fameux¹. Mais, ce que les livres prophétiques offrent comme aliment à la pensée religieuse, à côté des éléments qu'ils ont en commun avec les livres historiques, ce sont, d'une part, les vues de l'avenir, les perspectives glorieuses de l'ère messianique, l'ambition de convertir les païens et de leur donner Jérusalem pour centre ; de l'autre, le souci des questions sociales : car nous tenons qu'en attaquant le riche et ses accaparements, en protestant contre les pratiques extérieures du culte quand elles sont séparées de l'accomplissement des devoirs moraux, les écrivains visaient non un passé disparu, mais les abus dont souffraient les Juifs de la Restauration. *Falso sub nomine, de te res agitur*. M. K. nous a mis au latin, nous lui en servons aussi. Et nous concluons que les Juifs du v^e, du iv^e et du iii^e siècle comprenaient fort bien tout ce que les livres prophétiques devaient leur apprendre. Est-ce à un homme tel que M. K. que je devrai rappeler jusqu'à quel point, dans les époques de crise et de persécution, les prophéties et les psaumes sont redevenus, à vingt siècles de distance, vivants et *actuels* pour la piété des protestants éprouvés ? Et ils auraient été lettre morte pour les Juifs de la Restauration !

M. K. remarque encore l'originalité littéraire dont font preuve les

la lettre. Et puis comment distinguer la prédiction proprement dite de ce qui est une prévision générale ou simplement le tableau librement tracé d'un avenir idéal ?

1. Je viens précisément de relire les écrits prophétiques au point de vue de ce qu'ils disent des fêtes et des sacrifices, et en notant qu'ils attribuent à la violation du sabbat une grande partie des calamités qui ont frappé les ancêtres, j'ai vu clairement qu'ils en recommandaient l'observation à leurs contemporains.

écrivains prophétiques. « Ce qui les distingue, ce n'est pas seulement la situation historique supposée, c'est aussi le point du développement religieux, la prévision personnelle de l'avenir, le style et très particulièrement le vocabulaire. » J'accorde le fait, sans chicaner sur tel détail, et je déclare hautement que les auteurs de *Jérémie*, d'*Ezéchiel*, du second *Isaïe*, et, dans une mesure secondaire, d'*Osée* et d'*Amos* ont été des « artistes de premier ordre » (l'expression est de M. Kuenen). Pourquoi de tels maîtres écrivains ne se seraient-ils pas rencontrés aux IV^e et III^e siècles avant notre ère, à l'époque, où, d'après nous, l'on composait Job? — Mais, là où je me refuse à suivre l'éminent professeur de Leyde, c'est quand il dit qu'à cette époque « l'hébreu était déjà sur le chemin de la dégénérescence et la connaissance de l'antiquité hébraïque très limitée ». Voilà des assertions dépourvues de tout fondement; l'histoire de la langue hébraïque ne peut s'échafauder que sur la date assignée aux livres, et ces livres n'ont pas de date reconnue. M. K. se met ici d'autant plus dans son tort qu'il admet que la plupart des *Psaumes*, et parmi eux des morceaux d'une langue distinguée, datent, soit de cette même époque, soit du second siècle seulement avant notre ère. Quant à une « connaissance très limitée de l'antiquité hébraïque », nous prétendons, au contraire, qu'on se retrempait avec une incroyable ardeur dans ces souvenirs d'un passé plus ou moins authentique, qu'on vivait de l'histoire des ancêtres depuis Abraham jusqu'à Sédécias, qu'on s'y plongeait sans relâche, et nous en voyons une preuve frappante dans cette circonstance que, vers le III^e ou II^e siècle, on ait cru devoir, à côté des livres de *Juges*, *Samuel*, *Rois*, établir une seconde édition de ce tableau des destinées antiques, qui est la *Chronique*.

J'arrive à un dernier point, qui me semble plus digne qu'on s'y arrête et qui est de nature à provoquer de ma part une explication utile pour l'intelligence de ma pensée. « Les livres prophétiques, dit M. K., renferment bon nombre de détails historiques. *L'exactitude de ces détails a trouvé sa confirmation en dehors de l'Ancien Testament.* » Fort bien, et je n'y vois aucun inconvénient. Parce que je prétends que les livres historiques ont servi de point de départ et en quelque sorte de *thème* aux auteurs des livres prophétiques, je n'exclus point pour eux les autres sources d'information. Or, j'ai soutenu précisément que ces livres sont nés au sein de cercles remarquablement instruits, où l'on commentait le passé d'après les souvenirs nationaux, où l'on pouvait également faire usage de données venues des pays étrangers. Chacun sait qu'à côté du texte des livres historiques, il circulait des additions, des variantes, des compléments, dont quelques-uns ont trouvé place dans la *Chronique*. Et je vais, sans plus tarder, préciser ma pensée par un exemple significatif. Voici Jérémie, sous le nom duquel on a placé un recueil considérable. Eh bien! les *Rois* ne connaissent pas l'existence de ce personnage, ce qui suffit, à mon sens, à démontrer qu'il n'a pas eu l'importance qu'on lui prête d'habitude; mais ce nom aurait-il été

inventé par l'auteur du recueil prophétique? Assurément non; il appartenait à une série de récits oraux, qui se transmettaient plus ou moins librement dans les écoles et flottaient aux alentours du texte des livres historiques.

Je ne dissimulerai pas que j'ai lu avec un véritable désappointement les remarques suggérées à Kuenen par mes vues sur le caractère *pseudépigraphique* des livres de prophéties. J'espérais qu'il y verrait un motif pour ouvrir la porte à l'hypothèse des remaniements et des additions post-exiliennes; en cas de refus, je comptais sur des arguments ou des objections de quelque portée. Je regrette de n'avoir trouvé chez lui ni l'un, ni l'autre.

III. — M. J. Wellhausen avait donné, il y a une douzaine d'années, à un recueil périodique, un travail très solide et complet, consistant dans une analyse critique des six premiers livres de la Bible, ou de l'*Hexateuque*. Ce mémoire a été regardé comme une contribution d'une grande valeur aux études qui se proposent de distinguer les documents ou sources entrés dans la composition des livres de *Moïse* et de *Josué*; en autorisant sa réimpression, M. W. a rendu service aux savants. Il a complété son œuvre en extrayant de l'*Introduction à l'Ancien Testament* de Bleek dont il a revu la 4^e édition, l'analyse des livres historiques, *Juges*, *Samuel*, *Rois*. Ainsi s'est formé le présent volume, intitulé : *La composition de l'Hexateuque et des livres historiques de l'Ancien Testament*. Sous le rapport de la distribution des sources et des documents primitifs, c'est-à-dire en matière d'*analyse littéraire*, le livre de W. donne le résumé d'un travail considérable et dont les résultats peuvent passer pour remarquablement solides. Mais, en ce qui touche l'attribution des principaux documents à des époques déterminées, il en est tout autrement. Nous nous inscrivons notamment en faux contre la prétention de rapporter l'écrit jéhoviste aux ix^e et viii^e siècles et le *Deutéronome* à l'époque de Josias.

Dans les « additions » que M. W. a placées à la fin de son volume, nous relevons quelques lignes, où il nous semble que l'écrivain a visé certaines de nos propres déclarations. M. W. assure que, en attaquant l'unité du *Deutéronome*, on ne met nullement en péril l'hypothèse de Graf, par la raison que « la base de celle-ci, ce sont les livres historiques et les Prophètes ». Cela veut dire, je pense, que M. W. place en première ligne l'historicité de la réforme de Josias et des prophéties de *Jérémie*, et qu'il estime que le *Deutéronome* s'enchaîne sans effort dans les circonstances relatées par les *Rois* et *Jérémie*, au moins en ce qui touche sa partie législative (chap. xii à xxvi). En effet, M. W. considère la première partie du livre comme ayant été écrite à une date plus récente. J'avais émis, pour ma part, cette pensée que, si l'on admettait l'essentiel des thèses défendues par M. d'Eichthal, on ruinait l'ensemble du système de Graf-Reuss-Kuenen. La question, en définitive, est de savoir si la réforme prêtée au roi Josias doit être considérée comme la

réalisation de la loi deutéronomique (et peu importe ici qu'on distingue entre le noyau législatif, XII-XXVI, et l'ensemble du livre, V-XXVI). A cet égard, nous ne pouvons que maintenir ce que nous avons dit : refuser le *Deutéronome* à l'époque de Josias, c'est ruiner le système de Graf.

En tête du travail de M. Kuenen qui a été mentionné plus haut, se lisent les lignes suivantes : « A force d'études laborieuses, on a réussi à fixer d'une manière rationnelle et conforme aux lois de l'histoire les points saillants du très remarquable développement de la littérature religieuse d'Israël. Les divergences inévitables des critiques ne sauraient empêcher l'étude scientifique de l'Ancien-Testament de se mouvoir dans des lignes désormais arrêtées quant à leur direction générale. » C'est en vain que l'éminent professeur de Leyde s'efforce de rassurer le public et de le persuader que les points noirs qui surgissent à l'horizon sont de simples fumées sans consistance. La vérité est que l'on semble s'être mis à peu près d'accord sur la *disjonction littéraire* des documents entrés dans la composition de l'*Hexateuque*, mais que, sur tout le reste, on est en pleine anarchie. Ainsi M. Baudissin conteste par des raisons très étudiées l'antériorité du *Deutéronome* sur le Code sacerdotal. Je crois qu'il a tort et j'invoque à l'appui de l'opinion soutenue par Reuss-Kuenen-Wellhausen cette circonstance, à mon avis décisive, que les *Rois* connaissent le *Deutéronome*, mais ignorent encore le Code sacerdotal ; à quoi M. Baudissin réplique que le livre existait, mais n'« avait cours » que dans des cercles fermés et devait rester encore quelque temps lettre morte pour le public : c'est là une voie scabreuse, où je refuse de m'engager. Mais, quand même M. Kuenen aurait raison de placer le *Deutéronome* avant le Code sacerdotal, il n'en résulte ni que le *Deutéronome* soit de l'époque de Josias, ni que le Code sacerdotal soit l'œuvre d'Esdras. Toutes ces dates et désignations sont contestables et contestées. En matière de livres historiques, je prétends que leur rédaction est franchement post-exilienne. L'authenticité de l'ensemble du recueil des prophéties a été attaquée par M. Havet et par moi. Au point de vue de l'évolution des idées, même confusion. On parle d'un animisme primitif, auquel aurait succédé le polythéisme, suivi à son tour par le monothéisme : nous le contestons de la façon la plus formelle. Au moins, pourrions-nous continuer d'affirmer que le « prophétisme » est la marque des temps qui précèdent la Captivité et que le « sacerdotalisme » caractérise ceux qui la suivent ? Mais ce résultat lui-même est compromis par les récentes hypothèses, et ces deux tendances apparaissent plutôt comme simultanées que comme successives. — On voit ce qui reste des « lignes désormais arrêtées dans leur direction générale. »

Comment sortir de cette impasse ? — En accordant franchement que l'ensemble des écrits bibliques porte la marque des temps post-exiliens, en s'avouant à soi-même que ce n'est pas là une littérature *datée*, per-

mettant de rétablir les phases d'une évolution littéraire et religieuse : en un mot, en changeant de méthode.

Maurice VERNES.

486. — Alb. HAUCK. *Kirchengeschichte Deutschlands*. Erster Theil. Leipzig, Hinrichs' sche Buchandlung, 1889, 1 vol. in-8, viii-557 p.

L'histoire ecclésiastique de l'Allemagne a déjà tenté deux écrivains : Rettberg et Friedrich. Les deux premiers volumes de Rettberg parurent à Göttingue en 1846 et en 1848 ; ils promettaient un chef-d'œuvre. Rarément historien a fait preuve d'une aussi prodigieuse force de critique. Rettberg a fait justice d'une foule de légendes qui avaient été accueillies auparavant sans contrôle ; il a su montrer, avec une netteté parfaite, dans un style précis, sans ornement superflu, à quelle époque et pour quelles raisons elles avaient été formées. On ne lui peut adresser qu'un seul reproche ; il est allé trop loin dans la négation ; la légende n'est souvent qu'un développement poétique d'un fait bien réel ; il n'a pas cherché à dégager le fait réel des ornements qui le couvrent, le fruit de la végétation luxuriante qui le cache. Malheureusement l'éminent professeur est mort à la tâche ; son histoire s'arrête en 814, à la mort de Charlemagne. Friedrich n'est même pas allé si loin : il n'a pas dépassé la période mérovingienne. Ses deux volumes présentent d'assez graves défauts ; catholique fervent, il s'efforce de sauver du naufrage au moins des débris de ces vieilles légendes ; aussi, bien souvent, au lieu d'exposer, il s'attarde à réfuter Rettberg ; des dissertations très longues arrêtent la marche du récit ; puis, il s'accroche souvent à des branches peu solides. Néanmoins, dans son ouvrage, il fait preuve d'une érudition rare, presque toujours au courant des travaux modernes ; il a des jugements justes ; il a parfois raison contre son adversaire, et le mérite n'est pas mince.

M. Hauck reprend aujourd'hui la tâche commencée par Rettberg et par Friedrich ; nous souhaitons qu'il lui soit donné de l'accomplir et de mettre enfin au jour une histoire complète de l'Église en Allemagne depuis les origines jusqu'à la Réforme. Dans la première partie, la seule parue, il traite de l'histoire ecclésiastique jusqu'à la mort de Boniface : ici il se rencontre avec ses devanciers.

Il en diffère pourtant beaucoup. Rettberg et Friedrich ont pris les diocèses les uns après les autres ; ils ont cherché à reconstituer la liste des évêques ; ils ont énuméré les églises qui se dressaient dans les villes, les monastères qui furent construits dans chaque circonscription. M. H. n'entre pas autant dans le détail ; c'est à peine si, de loin en loin, en note, il discute l'authenticité d'une liste épiscopale, presque toujours pour la rejeter : il s'en tient davantage aux généralités. Il fait l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne en général, non l'histoire des divers diocèses. Et même on doit lui reprocher d'avoir laissé de côté quelques questions

importantes : à peine, par exemple, s'il parle de l'organisation intérieure de l'Église, du clergé des villes et des campagnes. Il nous raconte l'histoire des premières communautés des diocèses rhénans au début et assez longuement ; il ne parlera de la conversion des habitants du Norique et de la Rhétie que beaucoup plus tard (p. 326), de façon presque incidente ; il ne dira presque rien de la Pannonie. Son histoire n'est pas complète, c'est une série de dissertations générales assez bien liées et que nous allons faire connaître.

L'ouvrage se divise en trois livres. Le premier est intitulé : *Le christianisme dans les pays du Rhin pendant la domination romaine*. Voici la thèse soutenue : Le christianisme s'est développé assez tard, parce que les circonstances lui étaient défavorables ; les habitants des campagnes continuaient de parler le celtique, et la nouvelle religion n'était prêchée qu'en latin ; le culte national des druides avait toujours de fervents adeptes ; la misère matérielle était trop grande pour qu'on pût songer aux choses de l'âme ; les lettrés étaient trop frivoles, et trop incrédules pour ouvrir leurs oreilles à des dogmes. Il y eut pourtant, après Constantin, d'importantes communautés dans certaines villes, surtout à Trèves ; mais, en somme, au début du ^{ve} siècle, l'œuvre de conversion n'était pas accomplie et l'Église n'était pas encore organisée. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre cette thèse. Sans doute nous ne croyons pas à l'apostolicité des Églises de la Gaule ; mais nous pensons que l'auteur exagère l'échec du christianisme sur les rives du Rhin et quelques-unes des raisons qu'il nous donne pour l'expliquer sont mauvaises. M. H. s' imagine à tort que la langue celtique était la langue courante dans le voisinage de Trèves ; quelques-uns des textes qu'il cite ont été bien mieux interprétés par M. Fustel de Coulanges (voir surtout pour le *celtice aut gallice loquaris*, dans le dialogue de Sulpice Sévère : *Histoire des institutions politiques*, I, 69). Les druidesses dont parlent Lampride et Vopiscus sont de vulgaires sorcières, comme il y en a en tous temps ; depuis longtemps, les vrais druides avaient disparu (voir les travaux de MM. Fustel de Coulanges et d'Arbois de Jubainville dans la *Revue critique*). Nous devons surtout mettre en garde contre la façon suivante de raisonner : « Quand Martin devint évêque, écrit M. H., p. 33, le paganisme régnait chez la population rurale celte, dans le voisinage de Tours... il faut donc bien admettre que, sur les bords du Rhin, le christianisme avait alors à peine dépassé les murs de la ville. » Nous ne saurions assez rappeler que les régions du Rhin, séjour ordinaire des légions, avaient subi l'influence romaine beaucoup plus vite et de façon bien plus profonde que les pays du centre de la France ; il est téméraire de conclure ce qui se passait à Cologne et à Trèves de ce qui avait lieu à Tours ou à Chartres.

Mais quelles étaient les idées de ces chrétiens gaulois, encore assez peu nombreux sur les bords du Rhin ? M. H. montre avec raison qu'ils étaient demeurés très orthodoxes et pleins de déférence pour le pontife

de Rome. Au début du iv^e siècle, ils se prononcent contre les donatistes; un peu plus tard, ils sont les énergiques adversaires des ariens; ils restent très unis; pourtant, à la fin du siècle, deux tendances, que l'écrivain a saisies de façon très fine, se manifestent chez eux : les uns, avec saint Martin à leur tête, sont des ascètes, voulant renoncer à toutes les affaires du monde; les autres, au contraire, recherchent les dignités terrestres et blâment les excès des ascètes. Ceux-ci sont battus; mais le clergé tomba dans toutes sortes de vices. M. H. fait de lui un tableau très sombre, dont il emprunte les principaux traits à Salvien : à notre avis, on ne devrait se servir de cet écrivain qu'avec une grande méfiance; c'est un déclamateur qui exagère tout. Je ne pense pourtant pas que plus tard M. H. se serve de certain traité de Pierre Damien, pour juger les mœurs des moines au xi^e siècle.

Tel était le clergé avant les invasions. Le second livre nous décrit l'*Église nationale franque*. M. H. nous expose comment les Alamans, les Burgondes et les Francs se sont fixés en Gaule. Les premiers sont restés païens; les seconds, établis autour de Worms, sont devenus chrétiens orthodoxes pour embrasser plus tard, en Savoie, l'arianisme; les derniers suivent la voie que leur trace Clodovech et se font baptiser. Dans ce chapitre l'auteur témoigne d'une remarquable connaissance de l'histoire générale; sur certains points, il arrive même à des résultats nouveaux et dépasse le livre de Junghans. Nous citerons sa discussion sur la manière dont Clodovech s'est converti (p. 108, n° 2). Le portrait qu'il trace de ce prince est supérieur à tous ceux qu'on a esquissés jusqu'à présent.

La Gaule est conquise par les Francs devenus chrétiens. Quels seront les rapports de l'Église et du nouvel État? M. H. traite cette question avec une grande supériorité. L'influence de l'évêque sur les affaires publiques est considérable¹; il accomplit les fonctions que néglige l'État, construisant des routes et des digues, prenant des mesures sanitaires, organisant l'assistance des pauvres. L'Église s'enrichit par les dons considérables que lui font les rois et les particuliers; dans certains districts, elle touche la dîme; les souverains lui confèrent souvent pour ses biens l'immunité (ce dernier point toutefois n'a pas été traité avec le développement nécessaire). Pourtant, malgré cette puissance, l'Église vit d'ordinaire en bons rapports avec l'État; c'est que les rois nomment les évêques, et M. H. reprend ici les conclusions de sa brochure : *Die Bischofswahlen unter den Merovingern*; c'est aussi que les évêques ne vont chercher aucun mot d'ordre au dehors. Depuis les

1. M. Hauck soutient que les évêques étaient en général gallo-romains, tandis que beaucoup de Germains étaient entrés dans les rangs du bas-clergé. Le fait est possible; mais la preuve sur laquelle il s'appuie ne vaut rien. On ne saurait tirer des noms propres mérovingiens aucune conclusion sur la race de ceux qui les portent. L'auteur le reconnaît lui-même plus loin, p. 164, n. 7. Voir des exemples plus nombreux cités par M. Fustel de Coulanges, *De l'analyse des textes historiques*, p. 12 et 13.

invasions, le pontife de Rome ne jouit en Gaule d'aucun pouvoir effectif.

Dans le chapitre suivant, l'écrivain recherche quelle était la situation morale et religieuse à l'époque mérovingienne. Il avait peint un tableau très sombre de l'Église au début du ^v^e siècle ; nous nous figurions qu'il allait soutenir plus tard cette opinion : l'Église romaine corrompue a été régénérée par les Francs. Il ne l'a pas fait et avec raison. Au contraire, il nous montre combien la moralité était basse chez les Francs : partout des meurtres, de l'ivrognerie, des adultères, la soif ardente de l'or. Toute cette partie est un peu banale ; en 1886, dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Lavisce avait tracé des Mérovingiens un portrait bien plus vivant. Mais M. H. reprend ses avantages, lorsqu'il nous montre, au milieu de cette immoralité extrême, des traces d'un sentiment religieux sincère. Les Francs sont fiers d'être chrétiens orthodoxes, les églises regorgent de fidèles ; l'on croit à l'intervention de Dieu en ce monde, à l'efficacité de la prière, à la Providence, aux miracles, à la vertu des reliques. Au ^{iv}^e siècle, Ausone se demandait s'il avait une âme immortelle ; au ^{vi}^e siècle une telle question aurait paru impie. L'on croit au châtiment dans un autre monde. Cette analyse très fine fait honneur à la perspicacité de l'historien.

Le monachisme va donner une force nouvelle à ces idées religieuses. M. H. nous expose la vie de saint Colomban et l'importance de son œuvre. Il écarte avec raison les singulières idées émises jadis par Ebrard (*Die iro-schottische Missionskirche*) et il nous donne de la règle du moine irlandais une appréciation profonde ; un idéalisme élevé y est en opposition avec une sévérité trop grande : la moindre des fautes est punie de coups de bâton. Puis l'auteur nous décrit le magnifique essor de la vie monastique et énumère les monastères qui partout sortirent du sol au début du ^{vii}^e siècle. Colomban n'a pas seulement eu la gloire de restaurer le monachisme ; grâce à Luxeuil, sa fondation principale, l'on a repris l'œuvre de la conversion des païens au nord de la Gaule et au-delà du Rhin. Et M. H. nous raconte l'apostolat des saints Amand, Remacle, Éloi dans les contrées de l'Escaut et de la Meuse, celui des saints Gall, Fridolin, Trudpert et Pirmin chez les Alamans. Après avoir décrit quelle était sous la domination romaine la situation religieuse des pays à l'est du Lech, il montre comment Rupert, à la fin du ^{vii}^e siècle, donna, par la création de l'archevêché de Salzbourg, une nouvelle organisation à ces provinces, devenues bavaroises ; enfin il nous dit que des semences de christianisme sont jetées dans les champs de la Thuringe.

L'Église mérovingienne, en multipliant les monastères, en commençant la conversion des païens, a ainsi rendu de grands services au christianisme. Mais cette Église va tomber dans une profonde décadence. Les faibles rois qui succèdent à Dagobert sont impuissants à la protéger ; les grands s'emparent des évêchés ; ils pillent les biens ecclésiastiques ; Charles Martel les donne en précaire à ses leudes ; les synodes

cessent d'être réunis, tout lien est rompu entre le métropolitain et les prélats. Une réforme est nécessaire; cette réforme sera l'œuvre de Boniface.

Le troisième livre est consacré à *la vie et à la mission de Boniface*. Les faits sont fort bien placés en lumière. M. H. a mis à profit les travaux de Müller, Pfahler, Werner, Scherer, Hahn. Mais souvent il a vu plus juste que ses devanciers; il a mieux compris l'importance de certains événements. Ainsi il montre fort bien quelle chose extraordinaire fut l'ordination épiscopale de Wyntrith à Rome, le 30 novembre 722. Pour la première fois, le pontife de Rome nommait un prélat d'au-delà des Alpes comme il nommait le pontife de Tivoli. C'est le début d'une grande révolution. Boniface va chercher à mettre l'Église franque, jusqu'à présent indépendante, aux pieds du Saint-Siège. Il est un second mérite qu'on doit reconnaître à M. H. Il a tracé de Boniface un portrait plus fidèle que la plupart des autres historiens. M. Lavis, dans la *Revue des Deux-Mondes*, a abordé le même sujet; le portrait qu'il donne est bien vivant, mais c'est presque une caricature; M. H. a mis davantage en relief l'activité prodigieuse de ce mystique, son génie d'organisateur, sa conduite noble et élevée, son grand talent et son caractère supérieur à son talent.

Nous avons donné une analyse complète de ce beau livre. Naturellement, il est échappé à l'auteur un certain nombre de fautes de détail. Voici les principales de celles que nous avons relevées. L'auteur écrit d'ordinaire *la ville de Maçon* au lieu de la ville de Mâcon; *la bataille de Tertri* au lieu de la bataille de Testri; *l'abbaye de Saint-Trou* au lieu de l'abbaye de Saint-Trond (p. 281). Il met *Samson de Dole* au lieu de *Samson de Dol* en Bretagne (p. 187, n.); il écrit, p. 173, le meurtre des enfants de *Caribert*, lisez Clodomir. Il attribue encore, p. 305, n. 3) à Erkambald le catalogue des évêques de Strasbourg, quoique l'erreur ait été réfutée par Engelhard, *Archiv.* VI, p. 458. P. 316, il fait à tort de l'évêque de Strasbourg Heddon le petit-fils d'Ettichon, duc d'Alsace. Il admet l'authenticité du diplôme d'Eberhard, comte d'Alsace, publié par Pardessus II, 355 et daté de 728; mais la pièce a été inventée; par suite, son histoire des origines de Murbach devra être modifiée (p. 317). Un reproche plus grave, c'est qu'il ignore les travaux français. Il ne cite guère que Havet qui a démontré dans ses *Questions mérovingiennes* la fausseté de la lettre du pape Anastase à Clodovech. Mais il ne connaît cette conclusion que de seconde main. S'il avait lu l'ouvrage cité, il n'attacherait plus aucune importance à la *vita Ottiliae*, publiée par Jérôme Vignier et reproduite par Grandidier (p. 281, n. 3).

Ces taches sont légères. Le livre n'en reste pas moins l'un des plus remarquables qui aient paru ces derniers temps en Allemagne; il mérite cet éloge par la hardiesse de l'entreprise, par la sûreté de l'érudition, par la netteté de l'exposition. M. Hauck est un véritable historien; il domine les faits et sait en dégager des portraits et des idées.

Ch. PFISTER.

487. — **Saluste du Bartas.** Choix de poésies françaises et gasconnes avec notice biographique et notes littéraires, par Olivier de GOURCUFF et Paul BÉNÉTRIX. Portrait et armes de Du Bartas. Auch, J. Capin, 1890, in-8 de 66 p.

Plaquette fort curieuse et que je recommande chaudement aux amis du xvi^e siècle. On y trouve beaucoup de choses et, sur le nombre, pas mal de choses nouvelles. L'énumération qui va suivre en dira plus que tout éloge : 1^o reproduction d'un portrait sur bois de Du Bartas, placé en tête de la traduction anglaise de ses œuvres par Joshua Sylvester, de la fin du xvi^e siècle ¹, avec accompagnement d'un quatrain en langue française dont je ne citerai que le dernier vers : « Il s'est peint le dedans dans son divin volume » ; 2^o une *notice biographique* par Paul Bénétrix ; 3^o une lettre écrite à ce dernier par M. Paul Parfouru, archiviste du département du Gers, lettre très importante où sont condensés des renseignements inédits qui, comme le dit M. Bénétrix (p. 6) « éclairent d'un jour nouveau l'existence de l'illustre poète et la situation de sa famille ² » ; une *notice littéraire*, par M. Olivier de Gourcuff, laquelle n'a qu'un tort, le tort de se composer de deux pages seulement ; 5^o divers fragments des œuvres du poète, l'*Uranie ou Muse céleste*, l'*hymne de la paix*, les *neuf Muses Pyrénées présentées par Guillaume de Saluste, sieur Du Bartas, au Roy de Navarre*, le *Poème dressé par G. de Saluste pour l'accueil de la Reyne de Navarre faisant son entrée à Nérac, auquel trois nymphes débattent qui aura l'honneur de saluer sa Majesté*, sonnet gascon sur l'amour [qui nous a été conservé par Pierre de Brach], *Description du jardin d'Eden, portrait de la reine Élisabeth d'Angleterre*, *Vœux du poète* ; 6^o *Armoiries de Saluste Du Bartas* (d'après un tableau retrouvé au château Du Bartas, par le baron de Frère de Peyrecave ; 7^o *Signature [DE SALLUSTE] du poète*, calquée sur un acte du 8 mars 1571 dans les minutes de G. Vignaux, notaire du Puycasquier, déposées aux archives départementales du Gers ; 8^o *Testament de Saluste Du Bartas*, publié par l'archiviste P. Parfouru ³ ; 9^o *Essai bibliographique* par Bénétrix.

1. Si ce portrait est authentique, il est infiniment précieux, car c'est le seul qui nous ferait connaître les traits du poète gascon. J'ai vainement cherché dans nos collections françaises la moindre image de Du Bartas.

2. M. Parfouru établit contre Guillaume Colletet et tous les autres biographes, que la famille de Saluste Du Bartas n'était pas noble et que le père du poète était un simple bourgeois, exerçant la profession de *marchand* à Monfort. Les documents analysés par l'excellent paléographe nous révèlent le nom du grand-père dudit poète, Guillaume ou plutôt *Guillem* (forme gasconne autrefois très usitée) : *Guillem Saluste* (*sic* et non *Saluste* ou *Salluste*) était lui aussi marchand à Monfort. Le poète supprima l'*R* dans sa signature pendant que les notaires continuaient à écrire son nom avec cette lettre.

3. M. Parfouru fait précéder cette pièce (p. 157) des observations que voici : « Le testament de Du Bartas a déjà été publié, en 1864, par M. Bladé, dans la *Revue d'Aquitaine*, t. VIII, p. 392, avec tirage à part. Mais cette première édition renferme plusieurs fautes de lecture, qui nuisent un peu à l'intelligence de ce curieux document. C'est pour faire disparaître ces fautes, — qui n'échapperaient certainement plus aujourd'hui à l'éminent et savant correspondant de l'Institut, — que je donne cette nou-

La plaquette, qui s'est beaucoup vendue en Gascogne à l'occasion des fêtes de l'inauguration, à Auch, par les Félibres et Cigaliers, du buste de l'auteur de la *Sepmaine* (l'ombre de Goethe a dû en tressaillir d'aise!), aura bientôt une nouvelle édition. Je voudrais que l'*Essai bibliographique* y fût plus développé, que l'anthologie bartassienne s'y enrichît de quelques extraits du rare recueil de 1573¹ et qu'enfin quelques notes y fussent retouchées². Après ces modifications, le recueil de MM. O. de Gourcuff et P. Bénétrix mériterait d'être le petit manuel de tous les amis de celui qui fut jadis surnommé le *prince des poètes français*.

T. DE L.

488. — *Des Rusticius Helpidius Gedicht de Christi Iesu beneficiis*, kritischer Text u. Kommentar von Oberlehrer Dr. Wilhelm Brandes (Wissenschaftliche Beilage zu dem Programm des Gymnasiums Martino-Catharineum in Braunschweig). Braunschweig, H. Meyer, 1890, 15 pp. in-4.

En 1887, M. Brandes a publié, sous forme de programme, la pièce anonyme *Laudes Domini*. Cette fois-ci, c'est le *de Christi Iesu beneficiis* qu'il soumet à la critique avant de l'éditer dans le prochain volume des *Poetae christiani latini minores* du *Corpus* de Vienne. La tâche était d'autant plus difficile que le ms. de ce morceau est perdu depuis que Fabricius l'a fait connaître pour la première fois. M. Brandes s'en est tiré avec honneur. Il a d'autant plus de mérite que toute base solide manque à la critique, que l'œuvre de Rusticius est fort mal écrite et qu'on est exposé à chaque instant à corriger l'auteur et non ses copistes ou le négligent Fabricius. Ceux qui ont assez de philanthropie pour se vouer à de pareilles besognes et assez de bonheur pour trouver la mesure convenable de prudence et de hardiesse, méritent toute notre reconnaissance.

P.-A. L.

velle transcription. » M. Parfouru dit (p. 58) sous cette phrase : « 40 escus d'or pour estre employés en usages *preces* » : — « Je ne comprends pas ce mot. Peut-être faut-il lire *prévus*, comme l'a fait M. Bladé. » Je proposerais une autre lecture, et, dans le mot *preces*, je retrouverais le mot *précis* : en usages *précis*, déterminés.

1. *La Muse chrestienne* (Bordeaux, Simon Millanges, in-4°). J'ai appelé, dès 1866, l'attention sur ce recueil si peu connu et dont plusieurs pièces n'ont pas été réimprimées dans les nombreuses éditions des œuvres complètes. Voir *Vies des poètes gascons* par Guillaume Colletet (Auch et Paris, grand in-8°, p. 85-86).

2. Par exemple (p. 39), la note 2, à propos du *roc de Tarascon* : « On peut voir là, à travers une imagination nourrie de souvenirs mythologiques, une allusion à la *Tarasque*, qui ravagea les bords du Rhône, etc. » Mais pas du tout ! Il ne s'agit ici d'aucune légende provençale : nous sommes à Tarascon, dans l'Ariège, ce que précise le poète en parlant des « montagnes de Foix ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 octobre 1890.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Renan présente à l'Académie un opuscule de S. M. l'empereur du Brésil, offert par lui l'été dernier au lycée Stanislas à Cannes, à propos de la distribution des prix. « Ce sont, dit M. Renan, des sentences hébraïques, arabes, sanscrites, persanes; d'autres sont des pensées pleines d'élévation, de S. M. l'empereur lui-même. Toutes ces maximes, écrites de la main de S. M. l'empereur, et remarquablement autographiées, sont relatives à l'instruction, à la culture intellectuelle, à tout ce qui fait la valeur réelle de l'homme. L'Académie sera sans doute profondément touchée de ce beau cadeau. »

M. Schefer, président, annonce que l'Académie a décidé de maintenir au concours, pour le prix Bordin à décerner en 1894, la question relative à la langue berbère, en réduisant le programme de cette question à ces mots : *Etude sur les dialectes berbères*.

M. Delisle présente le *Catalogue raisonné de la collection de deniers mérovingiens de la trouvaille de Cimiez*, rédigé par feu M. Arnold Morel-Fatio (qui était propriétaire de cette collection et qui en a fait don à la Bibliothèque nationale), publié par M. Chabouillet, et l'*Inventaire sommaire des monnaies mérovingiennes de la collection d'Amécourt acquises par la Bibliothèque nationale*, rédigé par M. Maurice Prou.

M. Deloche, à propos de cette dernière présentation, propose de voter des remerciements à M. Delisle pour le zèle qu'il a mis à assurer à la collection nationale du Cabinet des médailles l'acquisition de la collection de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt.

L'Académie adopte par acclamation la proposition de M. Deloche.

M. Paul Meyer communique des détails sur un manuscrit de la cathédrale de Durham, qui renferme un recueil d'histoires édifiantes, composé, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, par un franciscain anglais ou irlandais. Les récits de faits miraculeux y abondent. Plusieurs de ces faits sont donnés par l'auteur comme récents et garantis par le témoignage de tels ou tels de ses contemporains. Parmi ceux-ci, il nomme des personnages dont le nom est resté dans les lettres ou dans l'histoire, tels que saint Bonaventure, Roger Bacon, Thomas O'Quin, évêque de Clonmacnois, et Albert, archevêque d'Armagh.

M. René de la Blanchère met sous les yeux des membres de l'Académie un diptyque de plomb qui a été trouvé dans les fouilles exécutées par le service beylical tunisien des antiquités et des arts, à Sousse (Hadrumète), sous la direction de M. Doublet. Ce monument, qui renferme, dit M. de la Blanchère, une figure de Vénus et l'Amour d'un caractère tout particulier, semble jusqu'à présent unique.

M. Oppert communique l'analyse d'un contrat babylonien, daté du 14 ador de l'an 42 de Nabuchodonosor (février-mars 562 avant notre ère) et relatif à deux esclaves donnés en gage pour une dette. Ces deux esclaves sont une mère et son fils, la première appelée Akhat-abisu (littéralement « sœur de son père », c'est-à-dire ressemblant à son père), l'autre Barachiel. Leur maîtresse, Gagâ, se réserve le droit de garder chez elle le jeune garçon qu'elle assigne en gage à son créancier et ne livre à celui-ci que la mère; elle s'oblige, par compensation, à fournir chaque année une robe pour l'habillement de celle-ci.

M. Viollet signale l'intérêt d'une ordonnance royale, inédite et inconnue jusqu'ici, en date de février 1358, qui fut rendue sur la demande des Etats généraux des pays de langue d'oïl, alors assemblés à Paris. Le texte en a été retrouvé par M. Viollet aux archives de la ville de Tours. Par cet acte, le dauphin Charles, régent, révoque toutes les concessions faites jusqu'alors aux Etats particuliers des diverses provinces du royaume.

Ouvrages présentés (outre ceux qui ont été mentionnés ci-dessus) : — par M. Barbier de Meynard : BASSET (René), *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541*; — par M. de Boisslisle : TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.), *Hercule d'Argilemont* (extrait des *Actes de l'Académie nationale de Bordeaux*); — par M. Paul Meyer : *Annales du Midi*, dirigées par Antoine THOMAS, tome II.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Joachims I von Brandenburg gegen den Adel (très attachant). — Th. Platters Briefe an seinen Sohn Felix, p. p. BURCKHARDT (fort intéressant). — WLISLOCKI, Vom wandernden Zigeunervolke. Bilder aus dem Leben der Siebenbürger Zigeuner (un des livres les plus remarquables sur l'ethnologie). — Burns, Gedichte (deux trad. en vers, l'une par LEGERLOTZ, l'autre par RUETI).

— N° 40 : HARNACK, Lehrb. der Dogmengesch. III. — System. Verz. der Lessingliter. der hzl. Bibl. zu Wolfenbüttel mit Ausschluss der Hschr. — Alden SMITH, Die Keilschrifttexte Asurbanipals (un bon ensemble, consciencieux et sûr). — KLOTZ, Grundz. altröm. Metrik (exposé brillant, mais la vérité est entre Klotz et Ritschl). — Marcus Evangelien Mart. Luthers, nach der septemberbibel mit den Lesarten aller Originalausg. u. Proben aus den hochd. Nachdrucken des XVI Jahrh., p. p. REIFFERSCHIED. — GIETMANN, Ein Gralbuch (peu de nouveau, point de vue arriéré). — KOEHNE, Der Ursprung der Stadtverf. in Worms, Speier u. Mainz. (fait avec un très grand soin). — Recueil des Actes du Comité de salut public, I u. II (cf. *Revue*, 1889, n° 40 et 1890, n° 10). — STANLEY, Im dunkelsten Africa. — LEPSIUS, Griech. Marmorstudien (travail d'un géologue qui sera bien accueilli). — Cam. ROUSSET, La conquête de l'Algérie, 1841-1857 (très intéressant, brillamment écrit, les petits faits trop éclairés, des faits plus importants trop obscurs; cf. *Revue*, 1889, n° 23). — Amerik. philol. Gesellschaft.

— N° 41 : BRANDT, Die mand. Religion (cf. *Revue*, nos 6 et 12.) — REINISCH, Die Sahosprache, II. — Herman GRIMM, Homer. Ilias, 1-9 Gesang (jugements d'un homme cultivé, fines analyses, rapprochements; mais bien des choses qui étonnent). — Maximiani Elegiae, p. p. PETSCHENIG (cf. *Revue*, n° 43). — GÆDEKE, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dicht. fortgef. von GÆTZE IV, 1. — BUECHNER, De Neocoria (cf. *Revue*, 1889, n° 3). — Fürstenb. Urkundenbuch, VI. 1360-1469. — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Deutsche Gesch. im Zeitraum der Gründ. des preuss. Königtums (très soigné et sera le bienvenu pour mainte question). — KUNTZE, Der servus fructuarius des röm. Rechts.

— N° 42 : Fr. GIESEBRECHT, Beitr. zur Jesaiakritik. — JENSEN, Die Kosmologie der Babylonier (cf. *Revue*, n° 25). — EPPING, Astronom. aus Babylon. — SMYTH, The vowel system of the Ionic Dialect (cf. *Revue*, n° 30). — KÖRTING, Latein. romanisches Wörterbuch, 1-4 Liefer (très recommandable). — PASTOR, Gesch. der Päbste, II, im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus IV. (Ne s'élève pas toujours à la hauteur des travaux antérieurs, ne comble pas suffisamment les lacunes, et malgré le mérite de la forme et bien des choses neuves, offre trop de disproportion entre l'œuvre elle-même et les prétentions qu'elle élève). — HESSE-WARTEGG, Mexico, Land u. Leute. — MARTERSTEIG, Die protokolle des Mannheimer Theaters 1781-1789. — Strassburger Zunft = und Polizeiverordn. des XIV u. XV Jahrh., p. p. BRUCKER (très instructif). — TEICHER, Kleber (cf. *Revue*, nos 19 et 21). — Firdos's Königsbuch, übers. von RÜCKERT. — *Id.* p. p. PIZZI (cf. *Revue*, n° 15).

— N° 43 : Schabbâth, p. p. STRACK. — ZIMMERMANN, Die Univ. Engl. im XVI Jahrh. (Polémique.) — CONWAY, Verner's law in Italy (cf. *Revue*, 1889, n° 14). — Ignatii Diaconi Vita Tarasii archiep. Constant, p. p. HEIKEL (bon). — K. FISCHER, Die Erklär. des Goetheschen Faust; Kreysig's Vorles. über Faust, p. p. KERN. — STSCHUKAREFF, Unters. über die athen. Archontenliste des III Jahrh. (en russe très instructif). — MARCKS, Die polit. kirch. Wirks. des Agobard. — GHIRON, Annali d'Italia in contin. al Muratori (cf. *Revue*, 1889, n° 44). — OTTOLINI, le 5 giornate milanesi del 18-22 marzo 1848. — STUDNICZKA, Kyrene (fort louable). — Die Kriege Friedrichs des Grossen. hrsg. vom Grossen Generalstabe, I. Der erste schlesische Krieg, 1740-1742, I. Die Besetz. Schlesiens u. die Schlacht bei Mollwitz (excellent à tous égards).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION

ATLAS

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

PAR

F. SCHRADER

Directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette et C^e.

F. PRUDENT

Lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée.

E. ANTHOINE

Ingénieur-chef du service de la carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'Intérieur.

COLLABORATEURS

NOTICES

D. AIROF. — H. BOLAND. — CAMENA D'ALMEIDA. — M. DIEULAFOY. — M. DUBOIS. — L. GALLOIS. — H. JACOTTET. — D. KALTBRUNNER. — C. KOECHLIN. — EMM. DE MARGERIE. — L. POIRRL. — CH. RABOT. — ÉLISÉE RECLUS. — ONÉSIME RECLUS. — L. ROUSSELET. — L. ROUSSET.

CARTES

G. BAGGE. — L. BÉNINGER. — RENÉ BOLZÉ. — H. DELACHAUX. — VICTOR HUOT. — C. PERRON. — M. H. CHESNEAU. — T. WEINREB. — E. GIFFAULT.

LISTE DES CARTES

1 } 8 Hémisphères.	23 Alpes.	48 {
2 } 8 Hémisphères.	24 Italie.	49 { Afrique en 3 feuilles
3 Planisphère physique.	25 Espagne et Portugal.	50 {
4 — hypsométrique.	26 Allemagne.	51 Océanie.
5 — politique.	27 Europe centrale.	52 Australie.
6 Europe physique.	28 Autriche-Hongrie.	53 Australasie.
7 — hypsométrique.	29 Balkans.	54 Amérique du Nord physique.
8 — politique.	30 Grèce.	55 Amérique du Nord politique.
9 France muette.	31 Méditerranée.	56 Canada.
10 — physique.	32 Suède-Norvège, Danemark	57 États-Unis.
11 — hypsométrique et géologique.	33 Russie d'Europe.	58 — partie E et O. développées.
12 — politique et administrative en 1 feuille.	34 Russie occidentale.	59 Mexique.
13 {	35 Asie Mineure.	60 Antilles et Amérique centrale.
14 { France politique et administrative en 4 feuilles.	36 — politique.	61 Amérique du Sud physique.
15 {	37 Empire russe.	62 Amérique du Sud politique.
16 {	38 Arménie, Caucasie.	63 } Amérique du Sud en
17 Algérie-Tunisie.	39 Asie Mineure.	64 } 2 feuilles.
18 Colonies françaises.	40 Perse.	
19 — —	41 Hindoustan.	
20 Iles Britanniques.	42 Indo-Chine.	
21 Belgique et Pays-Bas.	43 Archipel-malais.	
22 Suisse.	44 Empire Chinois.	
	45 Japon, Chine orientale.	
	46 Afrique physique.	
	47 — politique.	

L'ouvrage complet comprend 64 cartes en couleur, accompagnées d'un texte géographique, statistique et ethnographique et d'un grand nombre de cartes de détail, ainsi que d'un répertoire alphabétique des noms contenus dans l'Atlas, permettant, à l'aide de renvois, de trouver immédiatement le nom cherché sur la carte.

Prix de l'Atlas complet, en feuilles, 20 fr.; relié, 25 fr.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

INSTRUCTIONS

ADRESSÉES PAR LE

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

AUX CORRESPONDANTS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

- I. LITTÉRATURE LATINE ET HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE,
par Léopold DELISLE, membre de l'Institut. In-8, avec planches
en héliogravure. 3 fr. 50
- II. L'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE EN GAULE et dans l'Afrique
romaine, par M. Edmond LE BLANT, membre de l'Institut. In-8,
avec 5 planches en héliogravure. 4 fr.
- III. INSTRUCTIONS POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS
DANS L'AFRIQUE DU NORD, par Messieurs les membres
de la Commission d'Afrique. (Sous presse.)
- IV. INSTRUCTIONS NUMISMATIQUES, par M. A. DE BATHÉ-
LEMY, membre de l'Institut. (Sous presse.)

PÉRIODIQUES

Berliner philologische Woehenschrift, n° 34 : STEIGER, Der Eigennamen in der att. Kom. (très soigné). JUNGHANN, Agos-Sühne als polit. Forderung bei Thuk. I, 126-139. — Xenophons Hellenika III. 5-7, p. p. GROSSER. — Catull, p. p. POSTGATE (cf. *Revue*, n° 14). — WILDE, De Plinii et Trajani epist. mutuis. — LERSCH, Einleit. in die Chronologie verschiedener Völker u. Zeiten (intéressant). — RENDALL, The cradle of the Aryans. — BRUGMANN, Griech. Gramm.; STOLZ u. SCHMALZ, Latein. Gramm. (Manuel d'Iwan Müller). — THOMMEN, Gesch. der Univ. Basel, 1532-1632.

— N° 35 : GURLITT, Pausanias (cf. *Revue*, n° 11). — MENGE u. PREUSS, Lexicon Caesar. (court, bon marché et recommandable, quoique inférieur à Meusel). — WÖLFFLIN, Ueber die Latinität des Asinius Pollio; Pollionis de bello Africo comm., p. p. WÖLFFLIN u. MIODONSKI (1^{er} art.). — CHÉNON, Et. hist. sur le defensor civitatis (utile). — EDLINGER, Ueber die Bildung der Begriffe, I. — BARTHOLOMAE, Stud. zur indogerm. Sprachgesch. I (cf. *Revue*, n° 16). — STUBBS, The hist. of the Univ. of Dublin.

— N° 36 : HUMANN u. PUCHSTEIN, Reisen in Kleinasien u. Nordsyrien. — WÖLFFLIN, Pollio (2^o art.). — FÜGNER, Lexicon Livianum, I (fait avec conscience). — CHAIGNET, Hist. de la philos. des Grecs. II, stoiciens, epicur., sceptiques (travail sérieux d'un homme qui est « le plus habile et le plus laborieux des érudits français sur le domaine de la philosophie ancienne »). — I. TAYLOR, Hist. of the transmission of ancient books to modern times together with the process of historical proof (d'une valeur scientifique générale). — PICHLMAYR, T. Flavius Domitianus (fait avec soin). — DE LA GRASSERIE, De la véritable nature du pronom. — FEHRNBORG, De verbis latinis auf uo (cf. *Revue*, n° 20).

— N° 37 : GOMPERZ, Die Apologie der Heilkunst, eine griech. Sophistenrede (long art. d'Illberg, qui place le discours au temps de Protagoras). — Brutus, p. p. PIDERIT-FRIEDRICH. — VON GUTSCHMID, Kleine Schriften, p. p. RÜHL, I. — MARX, Griech. Märchen von dankb. Thieren (cf. *Revue*, 1889, n° 37). — OTTO, Zur Gesch. der ält. Hausthiere (bon et réfléchi). — FISCH, Die latein. nomina personalia auf o-onis (érudit et sagace). — KLEMM, European schools.

— N° 38 : COUAT, Aristophane et l'anc. comédie attique (intéressant; cf. *Revue*, n° 13). — Plutarchi moralia, p. p. BERNARDAKIS (plus conservateur que Hercher). — SABBADINI, Studi crit. sulla Eneide (instructif; cf. *Revue*, n° 9). — W. MEYER, Die Berliner Centones der Laudes Dei des Dracontius (résultats inattaquables). — AUG. ROSSBACH, Griech. Metrik (art. de Reimann sur cette nouvelle édit. qui a reçu de très importantes additions). — Jahresber. der Geschichtswiss., p. p. JASTROW, IX. — NETTLESHIP, Contrib. to Latin lexicography (très recommandable). — BÜELER, Verzeichnis der Programm-Beilagen der Schweiz. Mittelschulen.

— N° 39 : BÄRWINKEL, Zur Odyssee (louable). — Ovid, Fasten, p. p. PETER, 3^e éd. — SCHILLER, Gesch. der röm. Kaiserzeit, II, von Diokletian bis zum Tode Theodosius (1^{er} art.). — ONFFROY DE THORON, Les Phéniciens à Haïti et sur le continent américain, les vaisseaux d'Hiram et de Salomon au fleuve des Amazones (fantaisies). — IMMERWAHR, Die Lakonika des Pausanias auf ihre Quellen untersucht (de grande valeur). — ZARNCKE, Die Entsteh. der griech. Litteratursprachen (cf. *Revue*, n° 18). — KÖRTING, Latein. roman. Wörterbuch, I (utile aux latinistes comme aux romanistes). — Die Pelasger als Träger der myken. Kultur.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 17 novembre —

1890

Sommaire : 489. THIBAUT et SUDHAKARA DVIVEDI, La Pancasiddhantika. — 490. FLEET, Recueil des inscriptions de l'Inde, III. — 491-492. CHRIST, Platon. — 493. URBINI, La patrie de Properce. — 494. Catulle, p. p. EM. THOMAS. — 495. CORSEN, L'Altercatio de Simon et de Théophile. — 496-497. CORRÉARD, Histoire de l'Europe et de la France. — 498. CAMUS, Les manuscrits français de la bibliothèque d'Este. — 499. SAINT-BRIS, L'empire d'Amaraca. — 500. TURBA, L'expédition de Charles-Quint contre Alger. — 501. PROU, Peiresc et la numismatique mérovingienne. — 502. La Bruyère, p. p. SERVOIS et REBELLIU. — 503. HABASQUE, Le dernier duc d'Aquitaine, Xavier de France. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

489. — G. THIBAUT et Mahāmahopādhyāya Sudhākara Dvivedī: **The Pancasiddhantika**, the Astronomical Work of Varāha Mihira. The Text, edited with an Original Commentary in Sanskrit and an English Translation and Introduction. Printed by E. J. Lazarus and Co., at the Medical Hall Press, Benares, 1889. — LXI-61-110-105 pp. in-4.

Les indianistes n'ont certainement pas oublié le beau mémoire dans lequel M. Thibaut a communiqué les premiers résultats de ses études sur la *Pañcasiddhāntikā* de Varāha¹ Mihira. Depuis l'*Aryabhatīya* de M. Kern², il n'avait rien été publié d'aussi important pour l'histoire de l'astronomie hindoue. Ici, c'est le texte même de ce curieux traité que nous donnent M. T. et son savant collaborateur, le *pandit* Sudhākara Dvivedī. La *Pañcasiddhāntikā* est un *karana*, un manuel pratique d'astronomie ou plutôt de comput. Elle n'offre donc pas cet intérêt varié, s'étendant à toutes les branches de l'archéologie, qui fait la valeur pour nous de la *Brihatsamhita* du même auteur. Mais elle en présente un autre qui, pour être concentré sur un seul point, n'est pas moindre pour l'historien. Comme l'indique le titre du traité, Varāha Mihira y a résumé les données et la doctrine de cinq *siddhāntas*, probablement ceux qui faisaient autorité de son temps, le Vāsishtha, le Romaka, le Paulīṣa, qui sont perdus, le Paitāmaha ou Brāhma, qui doit être également considéré comme tel, tant la tradition dont il a été le germe, a été remaniée et amplifiée avant de nous parvenir, enfin le Sūryasiddhānta, que nous possédons, mais dans une recension sensiblement différente de celle que Varāha Mihira a connue. Ces textes qui représentaient l'infiltration graduelle, dans l'Inde, de l'astronomie grecque, sont soumis ici par Varāha Mihira à une étude comparative bien sommaire et plus faite, la plupart du temps, pour éveiller notre curiosité que pour la satisfaire,

1. *Journ. of the Asiatic Soc. of Bengal*, LIII (1884), p. 259 et s.

2. Cf. *Rev. crit.* du 17 avril 1875.

mais qui, malgré toutes ses lacunes et ses imperfections, n'en est pas moins la seule qui nous soit parvenue. Et ce n'est pas seulement à ce titre qu'elle est unique. Varāha Mihira, en dépouillant ces textes, ne choisit pas, comme l'ont fait ses successeurs, l'un d'eux pour en faire une autorité révélée et infaillible : il les apprécie librement et lui, qui, dans ses autres ouvrages, nous apparaît comme le plus crédule des hommes, fait ici œuvre de critique.

Malheureusement ce traité qui, à tant d'égards, est hors de pair dans la littérature scientifique de l'Inde, nous est parvenu dans un état très peu satisfaisant. On n'en connaît jusqu'ici que deux manuscrits, sans commentaire, tous deux découverts par M. Bühler et acquis par lui pour le gouvernement de Bombay (1876 et 1880). Les enquêtes ultérieures n'ont rien ajouté à ces matériaux, dont les éditeurs ont dû se contenter, sous peine de différer indéfiniment la publication d'un texte qui, même dans un état imparfait, est un document de premier ordre. Les citations de la *Pañcasiddhāntikā* qui sont éparses dans la littérature astronomique et qu'ils ont recueillies avec le plus grand soin, leur ont fourni un supplément d'informations. Mais, même avec ce secours, il leur a été impossible de produire une édition proprement dite. Au lieu de se buter contre la difficulté, ils l'ont tournée. Avec un heureux mélange de prudence et d'audace, ils ont publié un double texte, l'un diplomatique, l'autre restauré. Chaque page est divisée en deux colonnes. Dans celle de gauche, ils ont fidèlement reproduit le meilleur des deux manuscrits, celui de 1880, en réservant le bas de la page pour les variantes de l'autre, beaucoup moins correct : dans la colonne de droite, ils se sont efforcés de retrouver ce que Vahāra Mihira a dû écrire. Ce qu'il leur a fallu, pour ce travail de restauration, d'ingénieuse critique philologique, de science profonde de la technique hindoue et, outre cela, de simple et bonne patience, est difficile à imaginer. « Ce n'est pas exagérer », nous dit M. T. et tout lecteur compétent l'en croira sans peine, « que d'affirmer que le temps et l'effort de pensée consacrés à ce volume, « auraient suffi amplement pour éditer vingt fois son contenu d'un « texte ne présentant que les difficultés normales ». Le texte ainsi restauré a été expliqué et justifié dans un commentaire sanscrit original qui s'adresse en première ligne aux lettrés indigènes, par le *pandit* Sudhākara Dvivedī, aussi profondément versé dans la science pure des mathématiques que dans leur histoire chez les Hindous. Un autre commentaire, plus court, se trouve intercalé dans la traduction anglaise de M. T. Les auteurs de ce beau travail peuvent se rendre le témoignage qu'ils n'ont cherché à éviter aucune des difficultés de ce texte embarrassant. Ils les ont toutes abordées de front et ils en ont résolu la plupart de la façon la plus satisfaisante. Pour celles qui ont résisté à leurs efforts, il est peu probable que d'autres soient de sitôt plus heureux. Il est tel cas pourtant où M. T. me semble avoir péché par un excès de scrupules. Ainsi pour XV, 4, l'explication qu'il propose

avec hésitation, est évidemment la bonne. Je ne trouve rien de si étrange dans l'observation de Varāha Mihira que, pour les Pitris habitant la lune, l'éclipse de soleil dure quinze jours. Ne vient-il pas de définir cette éclipse comme résultant de l'interposition de la lune entre le soleil et un spectateur quelconque et, pour appuyer encore davantage, d'ajouter la remarque que cette éclipse a lieu à chaque instant en quelque point de l'espace ? La nuit lunaire n'est donc qu'un cas particulier de sa définition générale, et, s'il le relève, c'est qu'il tient à protester à sa façon, c'est-à-dire ingénieuse et un peu recherchée, contre l'explication vulgaire, qui voit dans cette éclipse l'œuvre du monstre Rāhu. Seulement il a dû laisser incomplet le dernier *pāda*, qui ne s'applique qu'aux Pitris habitant la face de la lune opposée à la terre. J'imagine que, si la stance lui en avait laissé la place, il aurait dit quelque chose comme ceci : « (pour les uns), le milieu de l'éclipse est marqué par la pleine lune ; (pour les autres, par la nouvelle lune) », ce qui eût coupé court à toute incertitude. De même je ne vois rien d'*incompréhensible* dans les deux vers suivants, où il est dit que les dieux habitants du Méru, la montagne du pôle nord, ne voient jamais le soleil éclipsé, la lune et le soleil étant trop bas par rapport à eux pour pouvoir jamais se masquer l'un l'autre. Pour comprendre cette perspective imaginaire, il suffit de se figurer le Méru suffisamment haut. L'explication, il est vrai, suppose chez Varāha Mihira un singulier mélange de représentations populaires et de notions exactes sur les dimensions de l'univers. Mais sous ce rapport il ne faut pas compter trop rigoureusement avec un homme chez qui ce ne serait pas là le seul cas de cette sorte d'atavisme intellectuel.

Dans une longue et admirable introduction, M. Thibaut a repris l'ensemble des questions historiques que soulève la *Pañcasiddhāntikā*. Il a montré comment les données fournies par Varāha Mihira sont à répartir entre les différents Siddhāntas, ce qui n'était pas une tâche facile avec les indications clair-semées ou peu précises de l'auteur et en l'absence d'un commentaire pouvant y suppléer au nom de la tradition. Il a déterminé ensuite, autant que possible, les caractères généraux de chacun de ces ouvrages, tels que Varāha Mihira les a connus, la nature de leur doctrine, les sources probables de cette doctrine, l'époque de son introduction dans l'Inde, la façon dont elle s'y est introduite et les vicissitudes qu'elle y a subies. Pour toute cette astronomie des Siddhāntas et pour les questions historiques d'influence étrangère qu'elle implique, c'est dans cette introduction qu'il faudra désormais chercher le dernier mot.

A. BARTH.

490. — **Corpus Inscriptionum Indicarum.** Vol. III. *Inscriptions of the early Gupta Kings and their successors*, by John Faithfull FLEET. Calcutta, printed by the superintendent of Government printing, 1888, in-4, 194 et 348 p., xlv planches.

Il a été rendu compte dans la *Revue critique* (n° du 29 nov. 1879) du premier volume de ce vaste et important Recueil des Inscriptions de l'Inde, entrepris par ordre du Gouvernement anglais. On sait que le premier volume a été rédigé par Sir A. Cunningham et comprend toutes les inscriptions alors connues d'Asoka. Le second volume n'a pas encore paru : sa rédaction, à raison du nombre et de la variété des matériaux se rapportant aux premiers siècles avant ou après l'ère chrétienne nécessitera encore quelque retard ; mais le tome troisième, qui est tout entier consacré aux rois Guptas et à leurs contemporains et successeurs, a pu être mené plus rapidement à bonne fin. Il est aussi l'œuvre d'un seul homme, M. Fleet, indianiste consommé, préparé depuis longtemps à ce grand travail, par ses nombreuses études épigraphiques.

Dans une longue introduction, de près de deux cents pages, M. F. donne d'abord la généalogie et la chronologie des rois Guptas, des rois de Valabhi et indique la méthode pour calculer les différentes ères usitées dans l'Inde, telles que l'ère de Vikrama, des Sakas, des Guptas. Il explique ensuite quelques points de l'astronomie indienne, comme le cycle de Jupiter, les nakshatras etc., qui sont souvent mentionnés dans les inscriptions et il termine par un aperçu de la chronologie ancienne du Népal dans ses rapports avec les Guptas. Le chapitre le plus important est celui relatif à la détermination de l'ère des Guptas. On sait combien les savants d'Europe ont varié sur la date exacte à laquelle a commencé cette ère qui a été placée tour à tour en 166, 190, 194, 200 de J.-C., M. F. fait l'historique de tous les systèmes proposés successivement par J. Prinsep, Reinaud, Cunningham, E. Thomas, Bayley, J. Fergusson, Bühler, Oldenberg et R. Hoernle. L'étude de ces variations est intéressante pour montrer comment la science est souvent obligée de procéder par tâtonnements, avant d'arriver à la vérité. La date de cette ère est fixée aujourd'hui à 319 de J.-C. Il est bon de faire remarquer à ce sujet que ce que nous appelons *ère des Guptas* est une expression conventionnelle moderne, car les rois Guptas, dans leurs inscriptions, n'emploient jamais que les mots *samvatsara*, *samvat* qui signifient simplement « année » sans indiquer le point de départ de leur comput — la plus ancienne date énoncée par eux dans leurs monuments est de l'an 82 — aussi M. F. a-t-il pensé, non sans quelque raison, que ce mode de comput n'avait pas été créé par le fondateur de la dynastie (le maharaja Gupta), mais avait été emprunté par un de ses successeurs aux Lichchavi du Népal, puissante famille royale à laquelle les Guptas étaient alliés et qui se sont servis de l'ère de 319, même après l'adoption, au Népal, de l'ère de Harsha qui est de 606. L'appendice qui se trouve à la fin de l'introduction contient un mémoire important sur la chrono-

logie de ces anciens rois du Népal d'après les chartes publiées par Bhagvanlal en 1880. Reprenant le travail de ce Pandit, dont la plupart des dates étaient erronées, et mettant à profit les découvertes toutes récentes de M. C. Bendall, M. F. a établi d'une manière très claire que les chartes de ces princes doivent se rapporter à l'ère de 319 ou à l'ère de 606, suivant qu'elles émanent des Lichchavi ou des Thakhuri, autre famille régnante au Népal à partir du VII^e siècle.

La deuxième partie du *Corpus* est consacrée à l'étude des inscriptions émanant soit des rois Guptas, soit des princes feudataires contemporains, soit même de particuliers mais avec la mention des règnes. Chacun de ces textes est reproduit en photographie, avec transcription en caractères latins (ce qui vaut mieux que la transcription en sanscrit moderne) et une traduction anglaise. Les nos 1 à 16 comprennent les inscriptions des rois de la première dynastie des Guptas; elles sont presque toutes datées, sauf pourtant la première et la plus célèbre qui est l'inscription du pilier d'Allahabad, sur l'interprétation de laquelle on a tant varié depuis 1834 époque de la première publication. Il est reconnu aujourd'hui que cette inscription est *posthume*, c'est-à-dire qu'elle a été rédigée en l'honneur du roi Samudra-Gupta et après sa mort, par son fils Chandragupta II vers le commencement du V^e siècle. On sait l'importance capitale qu'a ce texte pour la nomenclature des peuples étrangers et des différentes dynasties de l'Inde à cette époque. C'est à l'aide de ces divers monuments, et aussi avec les monnaies d'or et d'argent frappées par ces souverains, que l'on a pu établir, d'une manière à peu près certaine, leur chronologie. Et cependant tout n'est pas définitif dans ces conquêtes de la science, on vient d'en avoir une preuve par la récente découverte faite dans l'Inde, d'un sceau de Kumâra Gupta II, qui contient une généalogie un peu différente de celle des inscriptions, en sorte que le Tableau généalogique donné par Fleet doit être déjà modifié.

Parmi les inscriptions nos 17 à 37 consacrées aux princes contemporains, je citerai celles (nos 19 et 20) trouvées à Éran, datées des années 165 et 191 et qui sont d'une grande importance pour la chronologie de Budha Gupta l'un des rois de la branche de Malava, et les deux inscriptions (nos 36 et 37) d'Éran et de Gouâlior, émanant des rois Hunas Toramâna et Mihirakula. Ces deux souverains, dont les noms apparaissent pour la première fois dans les inscriptions, étaient déjà connus par la chronique indigène, le Rajatarangini, et par les mémoires de Hiouen Thsang, mais leur identification n'est pas encore certaine. Il existe en outre des monnaies au nom de Toramâna et de Mihirakula, et une inscription trouvée en 1889 à Kura dans le Penjâb, mentionne un roi Toramâna avec l'épithète de *shâhi*, titre d'origine iranienne, usité dans l'Inde depuis Kanichka et adopté uniquement par les rois étrangers au sol. M. Bühler prépare une interprétation du texte de Kura, cette publication jettera sans doute beaucoup de clarté sur la question encore

obscur de la domination des Huns blancs dans l'Inde, sans toutefois résoudre le problème. M. F. place vers 515 la date de la mort de Toramâna et fait remonter son accession à l'an 463, lui donnant ainsi cinquante-deux ans de règne afin d'expliquer la date 52 qui se trouve sur une monnaie d'argent de ce monarque. Peut-être vaut-il mieux supposer que cette date se réfère à l'ère des *Hunas*, c'est-à-dire à leur établissement dans le N. de l'Inde, surtout si, comme l'a proposé Cunningham, il faut lire 82 au lieu de 52, sur la monnaie en question.

Je mentionnerai encore les curieuses inscriptions de Yasodharman (le vainqueur de Mihirakula), de Dharasena II et de Siladitya rois de Valabhi, la grande inscription d'Aphsad, en 28 lignes, et celle du roi Jivita Gupta II, toutes deux écrites en caractères kutila, très importantes pour la généalogie des Guptas de Magadha au VII^e siècle, cinq inscriptions concernant l'ancienne famille des Maukharis très répandue dans le N. de l'Inde, et un certain nombre de plaques gravées et de sceaux. Enfin M. F. a inséré dans son recueil, sous le titre de *Miscellaneous*, divers documents se rattachant à l'histoire de l'Inde, parmi lesquels une inscription du Népal, de l'an 386, mentionnant le *nakshatra*, et une charte de l'an 586 relatant une éclipse solaire. Nous arrêtons ici notre analyse des textes, ce que nous en disons suffira à donner une idée de leur valeur historique.

La langue de toutes ces inscriptions est du sanscrit de la bonne époque, avec quelque variantes orthographiques et lexicographiques soigneusement relevées par l'auteur. Un assez grand nombre des inscriptions ont des lacunes qui ont exigé des restitutions souvent conjecturales. Il est certain que plusieurs des traductions devront être reprises; quelques-unes ne sont pas très intelligibles, ce qui peut s'expliquer, vu le mauvais état des monuments et le style emphatique de la littérature lapidaire. — L'alphabet de nos inscriptions, est l'indo-pali, il n'est plus question de l'alphabet arien ou bactrien du Nord-Ouest qui, encore employé par les rois Indo-Scythes, a disparu définitivement de l'Inde vers le II^e ou III^e s. de notre ère, et a été remplacé par l'alphabet dit du Sud-Est qui formait déjà l'écriture de la plus grande partie des édits d'Asoka. C'est cet alphabet indo-pali qui est devenu la source de toutes les écritures de l'Inde. Au IV^e s. il a une physionomie particulière, dont le type se trouve dans l'inscription d'Allahabad et dans la plupart des textes des premiers Guptas. Mais, en dehors de cet alphabet général du nord de l'Inde, il existe d'autres écritures qui procèdent du précédent et qui se différencient d'une manière notable suivant les provinces. M. F. a donné à ces variétés les noms de *southern* (méridional), *box-headed* « à tête carrée en guise de mât », *nail headed type* « cuspidiforme » et *kutila* « courbé » mais ces dénominations sont encore insuffisantes pour rendre toutes les variétés : l'inscription de Pravarasena II, par exemple (n° 55 pl. 34), a le haut des lettres creusé en boules, ce qui donne un aspect singulier à l'ensemble; les caractères des inscriptions

n^{os} 40, 41, 50, 56, etc. ont aussi une forme toute particulière qui rappelle l'écriture mongole dite *Pa-sse-pa*. Il aurait été intéressant de relever dans un tableau synoptique toutes ces diverses écritures; M. Fleet dit bien que ce travail mériterait un traité spécial, mais il est à craindre qu'il ne le publie jamais, pas plus que le commentaire historique et philologique des inscriptions. Aussi est-ce une lacune regrettable qui va causer bien du souci aux paléographes.

Je ne peux non plus m'empêcher d'exprimer quelque regret au sujet des fac-simile photolithographiques qui sont loin d'être tous exécutés avec le soin désirable. La grande inscription d'Allahabad, par exemple, les planches contenant les inscriptions de Kumâra Gupta (n^o 5), de Skanda Gupta (n^o 8), de Visvavarman (n^o 10), de Sarvanatha (n^o 20), de Saliditya VII (n^o 25), de Jivita Gupta II (n^o 29), de Sanchi (n^o 29), de Samudrasena (n^o 44) sont presque illisibles. Par contre il y en a qui sont des merveilles, je citerai : le sceau de Sarvavarman, les inscriptions de la grotte de Nagarjuni, les plaques de Raypur, d'Arang, et de Tiravadeva, les chartes de Dharasena II, de Vishnuvardhana, de Jayanatha, etc. où l'on voit se dérouler toutes les formes gracieuses et variées des différents alphabets.

Le *Corpus* se termine par un index de tous les termes techniques, noms propres et géographiques contenus dans les inscriptions. Ainsi que je l'ai dit en commençant, la publication de ce volume est une œuvre considérable qui mériterait les suffrages et les récompenses réservés par les Académies aux grands travaux d'érudition. Les quelques critiques qui ont été faites n'atténuent en rien la valeur de l'ouvrage et ne doivent pas empêcher de rendre hommage au savant qui, au prix de grands efforts et d'un labeur de plusieurs années, a su constituer le vaste répertoire dont j'ai essayé de donner une idée.

E. DROUIN.

-
491. — **PLATON. Apologie et Criton**, par A. Th. CHRIST. Leipzig, Freytag, 1889.
 492. — **Euthyphron et Gorgias**, par le même. Vienne, Tempsky, 1890.

Dans ces différentes publications, M. Christ ne poursuit pas d'autre but que de faciliter la lecture de Platon aux maîtres comme aux élèves des « gymnases » allemands; son intention est de leur présenter un texte aussi rapproché que possible de la tradition. Il a pris comme base de son texte la révision de M. Schanz, tout en s'en écartant sur un certain nombre de points, qu'il a soigneusement énumérés dans la préface des deux dernières brochures. Les introductions, sobres et claires, sont destinées à mettre le lecteur au courant des questions philosophiques traitées par Platon et à indiquer la marche du dialogue.

A la suite du texte, un relevé des noms propres qui s'y rencontrent donne au lecteur les indications biographiques nécessaires. Le travail de M. Christ n'offre rien de particulièrement original, mais, tel qu'il est, il nous paraît bien répondre au but que l'éditeur s'est proposé.

E. BAUDAT.

493. — **La patria di Propertio.** Studi e polemiche di Giulio URBINI. Turin, Loescher, 1889, in-12 de 211 p. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume sont réimprimées et mises au courant les publications antérieures de l'auteur sur la question de la patrie de Propertius. Le dernier critique qui eût traité le sujet était M. F. Plessis. Tout en faisant le plus grand cas du livre du professeur français sur Propertius, M. Urbini se sépare de lui sur le point spécial de ses recherches : M. Plessis concluait pour Assise, avec quelques doutes en faveur de Spello ; M. Urbini rejette résolument Assise et conclut pour Spello. Un appendice bibliographique sur les manuscrits, éditions et traductions de Propertius est joint au volume ¹. On aurait pu d'autant mieux éviter, à la fin, l'encombrement des polémiques locales, que le travail qui précède est consciencieux et solide.

P. N.

494. — **C. Valerii Catulli liber.** Les Poésies de Catulle. Traduction en vers français par Eugène ROSTAND. Commentaire critique et explicatif des poèmes LXIV-CXVI, par Emile THOMAS, professeur à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Hachette, 1890, xvi et 272 pp.

M. Thomas a bien voulu consentir à achever l'œuvre commencée par M. Benoist, dont nous avons rendu compte ici, il y a quelques années ². Il s'est acquitté de ce pieux devoir avec la conscience et la compétence qu'on lui connaît. Il mérite notre très sincère reconnaissance.

Deux circonstances rendaient la tâche de M. Th. à la fois plus facile et plus difficile que celle de son prédécesseur. D'abord, il se trouvait en présence d'un plan tracé et d'un texte constitué. Ensuite, on avait publié, dans l'intervalle, deux commentaires considérables sur Catulle, deux nouvelles éditions du texte, et une multitude d'opuscules, de mémoires, d'articles de revues, etc.

Dans le modèle à suivre, on aurait pu voir surtout une gêne. M. Th. déclare s'en être volontiers accommodé : « En supposant même, dit-il ³, que les circonstances m'eussent laissé plus de liberté, je crois que j'aurais tâché de réunir... à très peu près comme l'a fait M. Benoist, tous les éléments d'une étude approfondie sur chacun des poèmes. » De toutes façons donc, il est inutile de renouveler les regrets précédemment exprimés ⁴ et que les lecteurs ne manqueront pas d'éprou-

1. M. U. ne sait pas que la question des anciens mss. de Propertius a été reprise à nouveau dans Nohac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, 1887, p. 232-235 et p. 456 — P. 115, au lieu de Paolo III, lire Alessandro Farnese. — P. 123, l. 31, lire Turnèbe.

2. *Revue critique*, 1883, I, p. 343.

3. Page IX, note 1.

4. *Revue critique*, 1883, I, p. 345.

ver encore cette fois ¹. J'étendrai seulement à plusieurs séries de remarques concernant la grammaire et le style, l'observation faite autrefois sur les notes relatives à la métrique ²; c'est qu'elles gagneraient à être groupées ³.

La nécessité d'expliquer un texte qu'il n'avait pu établir lui-même, a été bien plus pénible à M. Th., il le déclare franchement ⁴, et cela se sent en maint endroit. Il lui arrive assez souvent de recommander une leçon et d'en commenter une autre, du bout des lèvres, naturellement ⁵. Ailleurs il est obligé de s'affranchir tout à fait, et de refaire son texte, afin de pouvoir l'expliquer avec conviction ⁶. Une ou deux fois, il ignore la provenance de la leçon adoptée ⁷. En tout cela, le lecteur équitable tiendra compte des nécessités imposées par les circonstances. On sait, par les autres éditions de M. Th., qu'il n'a pas l'habitude de se retrancher derrière des autorités ni de se contredire lui-même.

Les commentaires de Riese et de Baehrens, la nouvelle édition de celui d'Ellis, les textes de Schwabe et de B. Schmidt, entourés de tant d'éléments d'un commentaire explicatif, les écrits des Magnus, des K. P. Schulze, des Harnecker, et de tant d'autres qui se sont occupés de Catulle depuis M. Benoist, ont sur bien des points aplani le chemin que M. Th. avait à parcourir. Il leur a emprunté ce qu'il a jugé propre à éclaircir le texte et qui rentrait dans le cadre de son commentaire. Inutile de dire à ceux qui connaissent les autres travaux de M. Th., qu'il a agi en cela avec une parfaite indépendance de jugement.

1. En particulier, dans ce volume, la longueur des poèmes 64 à 68 rend très gênante l'absence de tout point de repère en marge ou au haut des pages. La pièce 75, transposée à la p. 752, est oubliée à la table, p. 835, et à peu près introuvable.

2. Dans ce volume, on a réuni en effet la plupart des notes relatives à l'hexamètre, p. 565, et au pentamètre, p. 647. Pour en finir de la métrique ici aussi en une fois, je ne comprends pas, 65, 17, comment le vers spondatique peut exprimer un « mouvement rapide »; il semble que ce serait plutôt le contraire; et 76, 1 (p. 754) la coupe du vers est bien plus répréhensible que 68b, 9 (49); il y a double fin de vers.

3. Je veux parler des remarques comme 64, 93 (92) sur *cunctus*, et 69, 8 sur *bellus*, etc., qu'on pourrait faire aussi bien à chacun des passages où ces mots se trouvent, et qu'on ferait mieux une fois pour toutes dans l'Introduction; ou comme 89, 2 sur *venusta*, et d'autres, dont l'intérêt ne consiste qu'à attirer l'attention sur la différence de style observée entre les trois groupes de poèmes de Catulle; question à traiter également dans l'Introduction plutôt qu'incidemment. Les remarques 64, 57 (56) sur *ut pote* (voir pourtant *Hor. sat.* 1, 5, 94); 64, 199 (198) sur *quae quoniam*; 68b, 5 (45) sur *porro*, réunies, auraient donné lieu à une observation générale sur le style de Catulle. Catulle, presque autant que Lucrèce, emploie les particules dont l'usage fut dans la suite limité à la prose, *praeterea*, *namque*, *quare*, *quoniam*, *quandoquidem*, etc. (Voir Riese, *Introd.* p. xxv). Qui après un point produit le même effet prosaïque sur notre oreille accoutumée à Virgile et Ovide.

4. Page ix, note 1.

5. 65, 9 suiv.; 82, 4; 87, 4 et 5; 91, 3; etc.

6. 64, 301 (299); 66, 59; 68b, 61; etc.

7. 64, 179 (178), et 110, 7, où M. Th. pense qu'il y a une conjecture de M. Benoist (*est facinus*).

Mais dépouiller toute cette littérature, en partie peu accessible, n'était pas petite affaire. On a écrit sur Catulle, depuis dix ans, l'équivalent de quarante fois au moins le volume de ses œuvres; et, sans faire injure aux auteurs de ces écrits, ils ne sont pas tous aussi agréables à lire que Catulle lui-même. De plus, ils ont peu laissé à dire. Il devient difficile aujourd'hui, en parlant de Catulle, d'être original sans tomber dans le paradoxe ou la subtilité, défauts dont M. Th. a su fort heureusement se garder. « Malgré tous les efforts des savants, nous dit M. Th. », dans la biographie du poète comme dans l'établissement du texte, le dernier mot n'est pas dit, tant s'en faut; les anciens problèmes n'ont pas trouvé leur solution, et les *questions* qui concernent Catulle, pour être posées autrement, restent toujours sans réponse et au fond presque sans changement. » Cette dernière affirmation n'est-elle pas effrayante? Ne devrait-elle pas servir tout au moins d'avertissement? Ne serait-il pas temps de reporter ses efforts sur tant d'auteurs moins étudiés, à propos desquels on ne serait pas réduit à tourner et retourner toujours les mêmes arguments, à prendre parti dans des controverses anciennes, au lieu de soulever, avec quelque chance de les résoudre, des problèmes nouveaux? Que d'auteurs qui attendent encore une édition critique, quand Catulle en compte dix ou douze; un commentaire, quand il en existe quatre ou cinq sur Catulle; des études biographiques, littéraires, grammaticales, etc., quand Catulle en est inondé! Je suis d'autant plus à l'aise pour faire cette réflexion, que le commentaire dont je parle ici est le *second* en date, le premier de langue française, et que, d'ailleurs, M. Th. s'est très bien tiré de l'embarras qui naissait pour lui du trop de richesses. S'il n'a pas vu absolument tout par lui-même, ce qui est presque impossible aujourd'hui, du moins en province², il possède une connaissance très étendue des travaux de ses devanciers³, et, malgré tout, il a

1. Page 815.

2. Citons seulement une ponctuation nouvelle, que M. Th. aurait sans doute adoptée, s'il l'avait connue : 94 « *Mentula mœchatur.* » « *Mœchatur Mentula?* » « *Certe.* » « *Hoc est,* » etc. (Muellenbach, dissertation de Bonn, 1885 p. 35), et une étude intéressante à ajouter à la p. 818 : W. Meyer, zu Catull's Gedichten, Acad. de Munich, cl. de phil., 1889, II, p. 245.

3. Quelquefois, pourtant, leur pensée n'est pas rendue assez exactement. Ainsi on ne doit plus attribuer à M. Riese l'hypothèse d'après laquelle la pièce 64 serait traduite du grec, puisqu'il l'a rétractée p. 154 de son édition; 68 a, 40 Schmidt lit *ultra* et non *ultra*; 71, 4. « On pourrait conserver *a te* » : c'est ce que fait Riese; 77, 5 « Baehrens défend *ehu* » : il combat *heu heu*! 80, 8 la conjecture de Baehrens n'entraîne pas l'asyndète, puisqu'il explique *labra notata (esse)*; 87, 1 ce n'est pas *tantum quantum* en général, mais *tantum quantum cum uerbis affectuum* que M. Overholthaus relève; 96, 3 Baehrens, à l'errata p. LX, donne *renouam id est renouamur*; 113, 4 Baehrens (p. 604) entend *milia adulteriorum* et non *adulterorum*; 113, 4 Ellis lisait *singlum* en 1867; il lit (1878 et 1889) *singula*; 116, 1 Riese aussi lit *studiose*, Schwabe recommande cette leçon en note seulement. Ailleurs on aurait pu renvoyer à d'autres ouvrages. A propos de 64, 84 (83) *nec funera*, il n'est pas besoin de remonter à Lambin; les notes d'Ellis et de Baehrens sont plus instructives. Par contre, la remarque de Quicherat sur *Dorioa castra* (Versif. lat. p. 397) a

su ménager à son ouvrage certains mérites de nouveauté.

En ce qui concerne d'abord les sources du texte, M. Th. nous donne une nouvelle lecture du ms. G¹, la sienne propre. Exercé comme il l'est à l'étude des mss., venant après plusieurs autres, on peut admettre que M. Th. n'aura guère laissé à glaner, et ses indications ont pour elles la présomption d'être à peu près définitives. Pourtant, dans les menus détails, il me reste quelques doutes sur des points où ma collation se trouve d'accord avec celle de M. Schwabe contre celle de M. Thomas². L'édition de M. Th. est aussi la première pour laquelle on ait utilisé le ms. M, de Venise, trouvé par M. Schulze.

En second lieu, M. Th. non seulement s'est appliqué à réunir un choix utile des conjectures qui ont été publiées çà et là dans ces dernières années, il en propose lui-même un certain nombre. Sans être de celles qui s'imposent — on n'en fait plus guère de celles-là dans Catulle, et M. Th., qui le sait bien, présente les siennes avec une louable réserve — ces conjectures soutiennent l'examen fort honorablement³.

Au sujet du commentaire explicatif, une question se pose nécessairement, ou plutôt M. Th. l'a posée⁴ : à quelle classe de lecteurs ce commentaire est-il destiné, aux gens du monde ou aux hommes du métier ? Et parmi ceux-ci, aux maîtres ou aux élèves ? M. Th. répond qu'il n'a pas en vue des amateurs en quête d'un simple délassement ; il compte sur des lecteurs qui voudront prendre la peine de « serrer de près les textes », qui « tenteront d'approfondir », et de « commencer une enquête personnelle » sur les problèmes que soulève l'étude du poète. C'est à ceux-là qu'il entend fournir les « matériaux nécessaires », le « moyen de poursuivre » leur enquête. Voilà qui est clair. Il suffit d'ailleurs de lire

dit presque autant sur cette répétition, observée déjà par Bentley (Hor. c. 2, 20, 10), que l'article de M. Biese cité par M. Th., 64, 240 (238). Sur *potius quam* 64, 83 (82), Riemann, Synt. lat. § 226 est bien supérieur à Kuehner ; 68b, 69, (109) et ailleurs, on est étonné de voir Plinie cité d'après l'édition Lemaire.

1. Ms. de Saint-Germain, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, latin 14137.

2. 64, 81 (80) *inoema* Th., *inoenia* Sch. et B. ; 64, 127 (126) *A ttot*, *A ctum* ; 64, 408 (406) *tifica* de seconde main, *fica*, *ifca* ; 65, 12 (18) *effluxisse*, *efluxisse* ; 66, 60 *auña*, *aura* ; 66, 67 *bootem*, *boothem* ; 66, 69 *quaq'*, *quamquam* (*quāq̄q̄*) ; 77, 1 *ne uicquam*, *nequicquam* ; etc. Cependant, sauf vérification nouvelle, c'est le dernier venu, M. Th., qu'on doit croire. Je n'ai pas bien compris d'après quel principe M. Th. tantôt imite les abréviations de G, tantôt les résout ou les passe sous silence. 66, 55 j'ai cru lire, dans le temps, *que* de première main, *quia* de seconde (abréviations).

3. 64, 110 (109) *per quercetum omnia* ou *obuia* ; 206 (205) *quo tremuit* ; 220 (219, cum ; 239 (237) *lux* (pour *aetas*) ; 282 (280) *Anauri* (pour *magnis*) ; 352 (350) *cum ad cinerem* ; 387 (385) *ueros* (pour *nereus*) ; 66, 43 *Acte* ou *Acta* ; 66, 44 *Cephei* ; 66) 59 *denique uti* ou *inde Venus* ; 66, 78 *post una unguenti* ; 68 b, 29 (69) *atque ubi* ; 68 b, 61 (101) < *circum* > ou < *laeta* > ou < *fama* > ; 73, 4 *etiam* < *factum* > ; 110, 4 *cepe* ; 110, 7 *est fatuae et* ; 111, 4 *elicere* ; 112, 1 *homo non descendit* ; 114, 62 < *ibi* > ; 115, 1 *Stabiis* ou *Satricis* ou *Firmi* ; etc. Ailleurs, comme 64, 213 (212) ; 68 b, 51 (91) M. Th. se borne à marquer le siège du mal ; ou encore il essaie d'y porter remède par un changement de ponctuation, comme 87, 5 (75, 1) ; 81, 6 ; 106, 2.

4. Page ix.

quelques pages du livre pour voir que c'est là le but auquel il tend, et qu'il ne peut manquer d'atteindre. Bon nombre des notes exégétiques et presque toutes les notes critiques supposent des lecteurs déjà initiés aux études philologiques, ou tout au moins désireux de s'y faire initier; les autres ne se soucieront pas de consulter ces pages-là, ou n'en seront pas capables. Seulement alors, pourquoi toutes les notes ne sont-elles pas faites pour ces mêmes lecteurs? Pourquoi quelques-unes ne font-elles que fournir des rapprochements ou des observations qui n'éclairent pas le texte ¹, traduire en français les expressions latines ², ou injurier le sens du texte, sans preuves à l'appui ³? Le public auquel M. Th. s'adresse doit exiger qu'on justifie l'interprétation adoptée, ou tout au moins qu'on la discute, qu'on réfute les opinions contraires, qu'on produise des arguments en faveur de celle qu'on propose. C'est ce que M. Th. fait presque toujours et fait excellemment en maint endroit. S'il ne le fait pas partout sans exception, est-ce parce qu'il n'a pas voulu se montrer trop exclusif? Ou bien est-ce une conséquence involontaire de la destination primitive du livre, dont la traduction en vers formait d'abord la partie essentielle, et de l'aspect élégant que lui donnent le format in-18, le papier teinté, l'impression Lemerre avec en-tête et culs-de-lampe? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas nous qui nous plaindrons si, grâce à tout cela, nos études peuvent gagner quelques recrues parmi les lettrés sérieux.

Le commentaire de M. Th., je viens de le dire déjà, remplit très bien la tâche qui lui est assignée. Il est très propre à mettre le lecteur au courant des travaux relatifs à Catulle, et, de plus, à le diriger, à l'orienter au milieu de cette littérature un peu touffue; enfin à éclairer quiconque le consultera sur l'interprétation d'une pièce ou d'un passage. M. Th. n'esquive aucune difficulté ⁴. S'il en est qu'il ne croit pas pouvoir résoudre, il les expose avec franchise et rapporte impartialement les différentes solutions qui en ont été données, avec les arguments qu'on peut faire valoir pour et contre chacune. Certaines personnes lui reprocheront peut-être de rester trop souvent sans conclure, sans prendre parti ni pro-

1. 64, 12 « *uentosum aequor*. Cette épithète a été reprise par Virgile A. 6, 335 et Horace, Odes, 3, 4, 45 ». Catulle n'a pas eu besoin d'inventer cette épithète ni les autres de la lui emprunter. Elle est trop naturelle. 64, 229 (228) « *concesserit ut* : construction dont on verra dans Merguet, *Lexicon zu den Reden des Cicero*, de très nombreux exemples ». C'est une construction très commune, qui ne peut embarrasser personne. 64, 326 (324) « *tutamen*. On trouve encore ce mot dans l'Aen. 5, 262 », 70, 1 « le datif *nulli* pris substantivement est rare »; etc.

2. 64, 372 (370) « *prociety* : précipiter à terre. — *truncum* : séparé de la tête. — *summisso* : s'inclinant, défaillant; » etc.

3. 64, 5 « Joignez *Colchis auertere*, et expliquez *Colchis* comme un ablatif. Cf. 408 *nobis* ». Mais 408 (406) on lit : « *Nobis* peut être également au datif ou à l'ablatif ». Ce rapprochement ne sert donc pas de preuve. 64, 275, (273) « *cachinni* est ici plutôt au nominatif ». 63 a, 33 « *scriptorum* est ici le génitif non de *scriptores*, comme au v. 7, mais de *scripta* »; 69, 3 « donnez plutôt à l'adjectif le sens de précieux »; etc.

4. Je n'ai noté à cet égard que quelques rares oublis, comme 108, 4 *sit data* (le parfait); 114 : quel est le sel de l'épigramme?

poser des solutions nouvelles. Je serais plutôt porté à le louer d'une si sage réserve. Non pas peut-être dans chaque cas particulier ¹, mais en général; ni par principe, mais parce qu'il s'agit de Catulle. Le fait est que tout n'est pas explicable dans Catulle. Vu la nature toute personnelle et, s'il est permis de dire, circonstancielle de sa poésie, le peu d'étendue de son œuvre, et l'insuffisance de ce que nous savons sur lui par d'autres auteurs, bien des passages — sans parler des poèmes savants, abstrus par convention — restent forcément obscurs, et donnent lieu à des hypothèses dont plusieurs peuvent atteindre une vraisemblance à peu près égale. Mieux vaut en prendre son parti et se contenter de balancer les probabilités, que de s'obstiner à trancher les questions, au risque de s'attacher à des erreurs. Et je n'entends pas parler seulement des grandes controverses relatives à la pièce 68 ², à Lesbie, à Rufus, etc., mais aussi bien du sens de tel ou de tel mot.

Il est impossible qu'à propos d'un ouvrage où sont traitées tant de questions épineuses ou délicates, il ne s'élève quelques dissentiments entre l'auteur et les lecteurs. Je n'entreprendrai pas de signaler ici tous ceux que, pour ma part, j'ai notés au passage ³, pas plus que de relever les petites taches, telles que fautes d'impression, etc., que le critique se fait un devoir de rechercher la loupe à la main ⁴. Terminons plutôt en

1. Ainsi 64, 293 (291) *flammati Phaethontis* ne peut se rapporter, selon moi, grammaticalement et d'après le contexte (*sorore*), qu'à la mort de Phaëthon, et non à l'incendie qu'il causa; 64, 322 (320) M. Th. donne deux explications de *pellentes*, et recommande néanmoins la conjecture *uellent*: si l'une des explications est bonne, la conjecture est de trop; 65, 7 *subter* ne peut être adverbe, placé comme il l'est, et *superne obterere* (chez Lucrèce d'ailleurs, 3, 891, *superne* va avec *urgeri*) ne saurait justifier *subter obterere*; 73, 3 *omnia sunt ingrata*, d'après le contexte (*omnia... nihil*) ne peut guère signifier : tous sont ingrats, mais seulement : tout ce qu'on fait de bien est peine perdue.

2. En même temps à peu près que le volume de M. Th., il paraissait deux opuscules, de W. Hirschelmann (Catull 68, Dorpat, 1890) et de Th. Birt (*de Catulli ad Mallium epistula*, Marburg, 1890), qui reprennent après tant d'autres la question de savoir si les vers 68, 1 à 160 forment deux poèmes ou un seul, et qui arrivent à des conclusions diamétralement opposées. Mais ils sont d'accord sur un autre point capital, sur lequel M. Th. se serait sans doute laissé convaincre, c'est que 68 a, 10 les mots *munera Musarum* et *munera Veneris* désignent deux choses distinctes.

3. 64, 103 (102) *oppetere praeuia laudis* est un zeugma bien dur; mais *oppeteret* ne convient pas à *mortem* non plus; il faudrait *oppetiturus esset* (101 *cupiens contendere*!); *appeteret* me paraît nécessaire : Thésée désirait ou la mort ou la gloire; 82, 3 *sû(r)r-pere* (et *sû(r)r-gere*) ne peuvent justifier *érpère* (ni *érgere*); 82, 4 *seu* me paraît seul possible; Catulle ne peut pas, au moment où il dit que sa maîtresse lui est plus chère que ses yeux, mettre en doute qu'il existe quelque chose de plus cher que ses yeux; 113, 3 je ne vois pas que *in unum* puisse signifier « par unité ». Il faudrait *in singulos*. Le texte est sans doute altéré.

4. Les fautes d'impression ne sont pas rares. Quant aux autres petites inadvertances, voici de quoi montrer qu'elles ne sont pas bien graves : 64, 41 *falx* est ici la serpe et non la faux. 68, préambule p. 692 : ce n'est pas Atticus, c'est Pomponius que Cicéron emploie improprement après l'adoption de son ami; 96 préambule : « Quintilie... la femme de Catulle »; lisez : « de Calvus ». 116 N. cr. : *uernacula* peut-il s'appeler une crase? Le terme d'allitération aussi est employé 73, 6; 83, 6 d'une ma-

ments, M. C. conclut à quatre sources principales utilisées par Eua-grius, l'auteur de l'*Altercatio* suivant Gennadius : 1° les deux premiers livres des *Testimonia* de saint Cyprien ; 2° le traité de Tertullien *adversus Iudaeos*, y compris les parties apocryphes ; 3° un recueil perdu d'allégories dans le genre de l'ouvrage postérieur d'Eucher ; 4° le dialogue de Iason et de Papiscus, traduit en latin par un certain Celsus à la fin du v^e siècle, et qui n'est plus connu maintenant que par la préface de cette traduction. Les longues discussions dans lesquelles entre M. Corssen, l'amènent à résoudre quantité de problèmes littéraires ; c'est ainsi qu'il prouve que la partie apocryphe du traité *adversus Iudaeos* de Tertullien est une adaptation maladroite du troisième livre contre Marcion.

L.

496. — F. CORRÉARD. *Histoire de l'Europe et de la France* depuis 395 jusqu'en 1270. 1 vol. in-12, 328 pages.

497. — *Histoire de l'Europe et de la France* depuis 1270 jusqu'en 1610. 1 vol. in-12, 440 pp. Paris, Masson 1890.

Au mois de juillet dernier, quelques changements ont été introduits dans les programmes d'histoire de nos lycées. De nouveaux livres classiques devenaient par suite nécessaires. M. Corréard arrive, croyons-nous, bon premier avec ses manuels pour les classes de troisième et de seconde. Ces deux ouvrages sont très estimables ; l'exposition est claire et nette, si elle manque un peu de relief ; les idées sont sages et prudentes, sinon originales ; nous louerons d'une façon particulière les paragraphes sur la féodalité, qui sont très précis et bien ordonnés. On nous permettra toutefois d'exprimer quelques regrets. Les nouveaux chapitres du programme ne sont pas toujours traités avec un développement suffisant. Celui sur Grégoire-le-Grand et la papauté au vi^e siècle est convenable ; mais, en revanche, celui sur l'art roman et sur l'art gothique (t. I, p. 319-321) est beaucoup trop court. Les débuts de la Renaissance en Italie (t. II, p. 192) ne sont pas exposés avec assez de soin ; M. C. se borne à donner quelques indications biographiques très sèches sur Dante, Pétrarque et Boccace. En outre, nous devons signaler dans le premier volume un certain nombre d'erreurs assez graves. L'auteur parle en ces termes de l'établissement des Burgondes en Gaule : « Les Burgondes, restés en Gaule à la suite de l'invasion de 406, s'étaient étendus de la Haute-Alsace dans la Savoie et la Suisse occidentale. » Tout est faux dans cette phrase. Les Burgondes ne sont pas restés en Gaule en 406 ; ils ne se sont pas établis dans la Haute-Alsace, mais bien autour de Worms où ils ont embrassé le catholicisme ; plus tard, après de graves défaites que leur firent essuyer les Huns, ils furent transférés par Aétius en Savoie, où la plupart d'entre eux se convertirent à l'arianisme. P. 65, M. C. cite la lettre du pape Anastase à Clovis ; M. Julien Havet a prouvé qu'elle avait été fabriquée par Jérôme Vignier. Sickel a fait voir que la date de l'avène-

ment de Pépin était 751, et non 752, comme il est écrit p. 113. P. 126, il est question des soixante-cinq capitulaires de Charlemagne; le chiffre était vrai au temps de Guizot auquel nos manuels l'empruntent; il ne l'est plus depuis que Borétius a publié son édition. P. 127, on parle des *duchés* administrés au temps de Charlemagne par des *ducs*. Ce roi a précisément supprimé les derniers ducs qui existassent encore dans ses États. Plus loin, on mentionne encore les terreurs de l'an mille; on écrit, en dépit des articles de M. Bémont, p. 263 : « Philippe-Auguste était le suzerain de la victime. Le meurtre d'Arthur, son vassal, commis par Jean-sans-Terre son autre vassal, était un acte de trahison envers lui, dont il avait le droit et le devoir de poursuivre réparation, selon les coutumes de France. C'est pourquoi le roi de France cita Jean-sans-Terre à comparaître devant les *pairs* de l'accusé. » Ce sont là sans doute des vétilles; mais nous pensons qu'une grande exactitude est la première qualité d'un précis; nous pensons aussi que ces livres, qui trop souvent se copient les uns les autres, devraient toujours être au courant de la science; d'une édition à l'autre, le professeur devrait tenir compte des travaux scientifiques parus dans l'intervalle. Ces réserves faites, nous répétons que, dans son ensemble, l'ouvrage de M. Corréard est digne d'estime; ces deux volumes rendront certainement service à notre jeunesse des écoles.

Ch. PFISTER.

498. — Giulio CAMUS. *I codici francesi della regia biblioteca Estense*. Modena, Coi tipi della società tipografica, 1890, in-8, 74 pages.

M. Camus donne l'indication de quatre-vingt-six manuscrits français de la bibliothèque d'Este et la description détaillée de ceux de ces manuscrits, au nombre de vingt, qui sont antérieurs au *xvi^e* siècle. L'auteur présente modestement son œuvre comme une contribution « à la rédaction future d'un travail d'ensemble sur tous les manuscrits étrangers de la Bibliothèque d'Este. » La partie de ce travail qui concerne les manuscrits vieux-français, est dès maintenant faite, et bien faite.

L. C.

499. — Thomas de SAINT-BRIS. *The empire of Amaraca, origin of the national name; or thrilling adventures of the Spanish pioneers*. New-York, in-8, 140 pages. 50 cents.

L'approche du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ramène de tous côtés l'attention sur ce grand événement. Un assez grand nombre de travaux ont paru dans ces derniers temps, consacrés soit à Colomb, soit à son œuvre. Il s'en faut malheureusement que tout soit à louer dans cet ensemble disparate. C'est même un spectacle attristant que de voir jusqu'à quel point certains esprits, aveuglés par

la passion, par le patriotisme local le plus étroit, peuvent se jouer des règles les plus élémentaires de la critique. L'origine du nom d'Amérique est une des questions qui ont le plus mal inspiré ceux qui ont cru devoir la reprendre. J'ai déjà signalé et combattu dans la *Revue*¹ la théorie récemment émise par un géologue de talent, M. Marcou, théorie d'après laquelle le nom d'Amérique serait un nom indigène, que ses compagnons auraient donné par reconnaissance à Améric Vespuce. J'ai montré que, depuis les travaux de Humboldt et de d'Avezac, il n'était pas de problème historique mieux élucidé que celui-ci; que ce nom d'Amérique avait été donné en 1507 au nouveau continent par un savant qui résidait alors à Saint-Dié dans les Vosges, Waldseemüller. J'ai cité le passage de son livre, la *Cosmographiæ introductio*, où ce nom est proposé, passage d'une clarté telle qu'on n'en pourrait souhaiter de plus concluant. Une seule difficulté, d'une minime importance, il est vrai, et qui, d'ailleurs, ne se rattachait qu'indirectement à la question, avait arrêté Humboldt, et M. Marcou prétendait en tirer grand parti en faveur de son hypothèse : c'était la bizarrerie de ce prénom *Amerigo*, tout à fait inusité en Italie, et qu'on ne pouvait démontrer avoir réellement été porté par Vespuce avant le début du xvi^e siècle. Un savant italien, M. Govi, vient de donner sur ce point un dernier coup à la théorie de M. Marcou. Il a trouvé et communiqué à l'Académie des *Lincei*² une lettre écrite par Vespuce à Stanga, commissionnaire milanais à Gênes, datée de Séville, du 30 déc. 1492, et qui est signée *Amerigho Vespucci*. Je ne reviendrais pas sur la théorie de M. Marcou, si, malgré les critiques dont elle a été l'objet, elle n'avait pénétré dans plusieurs de nos livres d'enseignement et ne menaçait de devenir classique.

En voici une autre, qui nous vient également d'Amérique, accompagnée de tout un cortège de certificats d'authenticité extraits des journaux américains. Comme une de nos revues spéciales les plus répandues vient d'en donner un compte-rendu élogieux, on me permettra d'y insister ici, plus peut-être qu'il ne semblerait nécessaire. Je résumerai le plus fidèlement possible les arguments de M. de Saint-Bris, sans m'astreindre à suivre l'ordre du livre, rempli d'ailleurs de digressions étrangères à la question, et qui prend ainsi l'apparence d'une sorte d'histoire populaire de la découverte de l'Amérique.

Colomb, dans son troisième voyage, découvrit une partie de la côte actuelle du Vénézuëla. Or « le nom national de la plus grande partie du continent méridional... était *America* » (p. 35). Ce nom, ajoute assez singulièrement l'auteur, « apparut sur les premières cartes comme un hommage rendu au grand navigateur qui avait fait cette découverte ». (*Ibid.*) Comment M. de Saint-Bris établit-il l'existence de ce nom *America*? Il a remarqué qu'un certain nombre de noms approchant de cette forme se trouvent sur les cartes de l'Amérique du Sud, depuis les plus

1. *Revue critique*, 1889, n° 29.

2. *Reale Accademia dei Lincei*, 18 nov., 2 déc. 1888.

anciennes jusqu'aux plus récentes, joints, il est vrai, à des préfixes ou à des suffixes. Tels sont, par exemple, les noms de *Amaracapana*, *Mara-caibo*, *Cundinamarca*, *Caxamalca*, *Angamarca*, *Chenpinamerca*, *Uriamarca*, *Patinamitamarca*. A l'époque de la conquête, dit-il, « les règles de l'orthographe n'étaient pas encore fixées; et sans compter les fautes d'impression, les noms étaient écrits de la façon qui semblait le plus appropriée » (p. 35). Un des premiers portulans donnant le tracé des premières découvertes, contient la petite île de *Tamariqua*. C'est le nom du continent tout entier, de la grande île, maladroitement appliqué à la petite. Ce nom d'*Amaraca*, M. de Saint-Bris prétend en donner l'explication : c'était le nom du serpent *Amaru*, l'idole nationale des Incas. On l'écrivait par « une croix faite d'un serpent traversé par des cordes nouées ». Cette racine péruvienne se retrouverait également en chinois et en égyptien. Dans cette dernière langue, il serait formé de la racine *Am* qui signifierait la vie, et du nom du dieu Ra.

Je n'ai aucune compétence pour discuter la signification de ce suffixe *Amarca*, qui se retrouve en effet dans un certain nombre de noms de villes ayant fait partie de l'empire des Incas. Je ne sais pas non plus s'il se retrouve en chinois; je me contenterai, pour les rapports avec l'égyptien, de citer le témoignage d'un égyptologue, M. Victor Loret, d'après lequel le signe qui, dans le langage hiéroglyphique, représente la vie, n'est point une croix, mais plutôt une sorte de trèfle de carte à jouer. Ce signe enfin ne se prononce pas *Am*, mais *Ankh*, ce qui est fort différent.

Là n'est pas, d'ailleurs, la question. Y a-t-il eu un grand empire d'*Amaraca* ayant occupé la plus grande partie de l'Amérique méridionale? C'est ce qu'il faudrait démontrer. Or, aucun texte, à l'époque de la conquête, ne nous parle d'un empire de ce genre. Je ne m'arrête pas à l'in vraisemblance de certains rapprochements, qu'il n'y a pas de raison pour ne pas considérer comme simplement fortuits. En bonne critique, il est impossible d'affirmer qu'il y ait la même racine dans *Maracaibo* et *Caxamalca*. Mais si le nom d'*Amaraca* a été en usage dans le nouveau continent, si les marins l'ont emprunté aux indigènes, comment se fait-il que ce nom d'Amérique ne se trouve jamais sur les premières cartes marines? Car s'il est un fait bien établi, c'est que ce nom d'Amérique apparaît d'abord sur les cartes des savants et non pas sur les documents des marins. La première carte qui le contienne est le petit globe dessiné en 1507 par Waldseemüller lui-même, et que je publierai très prochainement, et c'est par les cartes imprimées qu'il se transmet de proche en proche.

Abandonnant la théorie de Humboldt, M. de Saint-Bris devait nécessairement la réfuter. C'est même par là, semble-t-il, qu'il eût dû commencer. Il y consacre un très court passage à la fin du volume. Vespuce, dit-il, textuellement, « envoya ses lettres au duc de Lorraine, qui vit sans doute dans le mot *Amaracapana* ou *America*, la preuve que le

nouveau continent avait été découvert par Améric Vespuce, et le secrétaire du duc, Walter Ludd, écrivit un opuscule de quatre pages (1507), donnant à entendre que le nouveau monde avait été ainsi nommé d'après le nom d'Améric Vespuce qui l'aurait découvert » (p. 131). Je suis obligé de constater que tout est faux dans cette manière de présenter les faits : 1° Améric Vespuce n'a pas écrit au duc de Lorraine, M. d'Avezac a parfaitement rétabli la vérité sur ce point; 2° Ludd a bien écrit un opuscule, mais ce n'est pas dans cet ouvrage, c'est dans la *Cosmographiæ Introductio* de Waldseemüller que se trouve la proposition de donner le nom d'Améric Vespuce au nouveau continent. L'ouvrage de M. de Saint-Bris est accompagné d'une carte montrant le continent américain, et, chose étrange et incompréhensible, le Cathay de Marco Polo, c'est-à-dire la Chine, dessinée à l'orient de ce continent. Me permettra-t-on encore de relever une affirmation singulière? L'auteur semble attribuer aux Ptolémées, rois d'Égypte, l'œuvre du géographe Ptolémée. « A brother of Columbus gave a map to the Canon of the church of S. John of Lateran, at Rome, but none of these were recognized as standart works by the nautical world; *who were still guided by those originally issued for many centuries, by the Ptolemy Kings of Egypt....* » (p. 111). Je ne serai pas trop sévère en disant que la théorie de M. de Saint-Bris repose sur une connaissance insuffisante de l'histoire et que sa méthode s'écarte par trop de nos procédés ordinaires de critique.

L. GALLOIS.

500. — **Über den zug kaiser Karls V gegen Alger**, von D^r Gustav TURBA. (Wien, 1890, in-8).

Cette dissertation apporte une utile contribution à l'histoire de Charles-Quint, et, particulièrement, à l'épisode de l'expédition contre Alger. Ce dernier sujet, quoique traité bien des fois déjà, ne semble pas près d'être épuisé, ce dont il n'y a pas trop lieu de s'étonner. Les divers récits qui ont été faits de cette entreprise avortée contiennent de nombreuses variantes; ceux mêmes des témoins oculaires ne concordent pas parfaitement, chaque narrateur se laissant influencer, soit par son amour-propre national, soit par des haines et des jalousies préconçues¹. Chez les historiographes officiels, c'est encore pis, et, pour eux, l'Empereur demeure impeccable². S'il faut les croire, toutes les fautes doivent

1. Les uns louent Fernand de Gonzague, les autres lui imputent l'insuccès; Doria est porté aux nues par quelques-uns, et vilipendé par ses ennemis; certains auteurs ont exalté la valeur italienne, ou, tout au moins, cherché à dissimuler la panique, alors que le chroniqueur Dreschler (Basileæ, 1568) dit, tout crûment : « Germanus miles, Italo fugiente, fortiter contra Mauritanos pro Cæsare pugnavit. »

2. Autant l'expédition de Tunis avait été magnifiée, parce qu'elle avait réussi, autant se fit la conspiration du silence sur celle d'Alger, dont le souvenir n'avait rien d'agréable pour le maître. — M. T. a peut-être un peu trop de confiance dans Paul Jove.

être imputées aux lieutenants de Charles-Quint ; s'ils eussent exécuté les ordres donnés, tout eut réussi, même en dépit de la tempête. Ce sont des assertions qui méritent une longue étude critique ; M. le docteur Schomburg l'avait déjà facilitée en indiquant la plupart des sources ¹, et ce travail est complété très heureusement par celui dont nous parlons aujourd'hui ². Il se divise en deux parties ; la première décrit les préparatifs de guerre, les causes de l'expédition, ses péripéties, et le rôle personnel que jouèrent Charles-Quint et André Doria ; la seconde partie fait l'énumération et l'étude des sources ; enfin l'appendice donne deux lettres de l'Empereur, et trois de Giovanni Bandini ; ce sont des documents fort curieux. En résumé, on peut ne pas partager toujours les appréciations de M. le docteur Turba ³ ; mais il est impossible de méconnaître la valeur de son travail.

H. D. DE GRAMMONT.

501. — **Fabril de Peiresc et la numismatique mérovingienne**, par M. Maurice Prou. Toulouse, éd. Privat, 1890, grand in-8 de 35 p.

M. Prou, avant de s'occuper particulièrement des recherches de Peiresc relatives à la numismatique mérovingienne, a voulu nous montrer le digne élève de Bagarris, réservant dans ses collections une place importante aux médailles de tout genre et de toute époque, comme il avait consacré à leur étude une bonne partie de son temps, curieux de bonne heure de ce qu'il appelait des *anticaillies*, recherchant et réunissant, dès l'âge de quinze ans, des monnaies anciennes avec un zèle dont Gassendi compare la violence à celle d'un feu dévorant une forêt. M. P.,

1. Leipzig, 1875.

2. M. G. T. indique les sources orientales ; les traductions qu'on en a sont fort défectueuses ; nous savons que M. R. Basset va très prochainement publier des rectifications très nécessaires, et nous croyons qu'il prouvera que l'ouvrage traduit par M. Pelaez dans l'*Archivio Storico Siciliano*, dont parle M. T. (p. 73), n'est autre que la R'azaouat.

3. Je suis souvent cité dans cet ouvrage, et quelquefois, pris à partie, fort courtoisement d'ailleurs ; avouerai-je que, malgré le talent de l'auteur, je ne suis pas toujours convaincu que j'aie eu tort ? Notamment, en ce qui concerne le point du débarquement, que M. T. voudrait reporter à un mille à l'est du tombeau des Moudjahdine (p. 24), il me semble que la lettre de l'Empereur (du 2 novembre 1541) confirme mes appréciations au lieu de les détruire. En effet, il dit avoir débarqué à 7 ou 8 milles d'Alger : avoir marché, le premier jour 2 milles, le second 3, et campé à 2 milles environ d'Alger (p. 76), ce qui fait bien le total des 7 milles annoncés. — Au moment de la retraite, il fait le premier jour, 5 à 6 milles, qui, joints aux 2 qui le séparaient de la ville, donne un total de 7 à 8, c'est-à-dire qu'il se retrouve au lieu du débarquement. Et il ajoute qu'il campa au bord d'une rivière (p. 78), c'est-à-dire à l'Oued Knis, ce qui est justement ce que nous avions dit, avant même de connaître le précieux document publié par M. Turba.

Nous terminons en indiquant quelques petites corrections à effectuer dans la prochaine édition : *Barbarozas*, lire *Barbarojas* (p. 6). — *Mondjahdine*, lire *Moudjahdine* (p. 24). — *Milles*, lire *voiles* (p. 43). — Villegaignon n'était pas né en *Provence*, mais bien à *Provins* (Seine-et-Marne) (p. 51).

après avoir signalé les modestes commencements d'un cabinet plus tard si riche et si célèbre, indique ses accroissements successifs, notamment les pièces d'or et d'argent mérovingiennes rapportées de Flandre par Peiresc en 1606. Il rappelle que le grand amateur, comme l'a surnommé M. L. Delisle, n'était pas tant désireux d'augmenter ses collections pour satisfaire à ses goûts, que « pour aider le public, » selon ses propres expressions. Il raconte avec une sympathie de bon confrère les deux vols dont fut victime ce musée ouvert si libéralement à tous les savants, le vol de 1606¹ commis par un domestique qui porta une main sacrilège sur des monnaies impériales² et le vol de 1623 beaucoup plus considérable et qui eut toutes les proportions d'un désastre. M. P. admire (p. 7) « la délicate et pieuse résignation » dont Peiresc fit preuve dans son infortune et il reproduit (pp. 8-9) les condoléances qui furent adressées au volé (8 août 1624) par un des premiers numismatistes de l'époque, Poullain, dont les sentiments étaient meilleurs que le style, car rarement lettre a été plus mal tournée que la sienne et c'eût été le cas de redire le mot : « Cette lettre de consolation ajoute à mon malheur. » Plus loin (p. 10-12), nous trouvons le détail des livres, monnaies, empreintes, etc., que, le 20 juillet 1613, Peiresc envoyait à son ami Poullain, et, à la suite de ce catalogue inédit, une lettre, également inédite, de Peiresc au sieur Alard, à Compiègne, datée du 5 janvier 1607, sur le sou d'or et sa valeur (pp. 12-14³). Les pages 16 à 34 sont occupées par des extraits des notes de Peiresc sur les monnaies mérovingiennes, notes consignées dans les deux inappréciables volumes du Musée Meermann-Westreenen, à la Haye. Il faut remercier M. Prou d'avoir mis à la portée de tous des documents que leur éloignement rendait à peu près inaccessibles. Il faut aussi le remercier d'avoir rendu justice à Peiresc en ces termes excellents que j'aime à reproduire (p. 35) : « Je n'ai pas eu la prétention de faire une étude complète sur Peiresc numismatiste. Mais, au moment où l'État vient d'acquérir la meilleure partie de la riche collection de feu M. de Ponton d'Amécourt, ne convenait-il pas de jeter un regard sur les commencements de la numismatique mérovingienne pour rappeler les noms de quelques amateurs du xvii^e siècle qui, les premiers, ont songé à sauver ces petites pièces d'or si précieuses pour notre histoire, et que leur barbarie avait fait jusque-là négliger ? J'ai saisi en même temps cette occasion de satisfaire au désir que j'avais d'apporter, comme numismatiste, mon humble

1. M. P. a mis 1607 pour 1606, trompé par Gassendi qui, d'ordinaire, est un guide si sûr.

2. J'ai quelque honte d'avouer que ce domestique était originaire de ma province natale, d'après un renseignement fourni par Peiresc et confirmé par une lettre de Malherbe à Peiresc, du 9 novembre 1606, où nous lisons (t. III de l'édition L. Lalanne, p. 13) : Je suis bien marri du trait que vous a joué le Gascon. Le nom de sa nation vous devoit faire peur... »

3. Ces documents sont tirés du ms. 9533 du fonds français. A ce ms. M. P. emprunte encore une note sur une pièce d'argent du viii^e siècle (p. 15).

offrande à Fabri de Peiresc, et de rendre à ce savant antiquaire la place qui lui est due dans l'histoire de la numismatique française à côté de Petau et de Poullain. »

T. DE L.

502. — **La Bruyère.** Les Caractères et les mœurs de ce siècle, suivis du discours à l'Académie française, publiés avec une introduction et des notes, par G. SERVOIS et A. RÉBELLIAU. Paris, Hachette, 1890. Prix : 2 fr. 50.

Il serait superflu, après Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, et tant d'autres critiques éminents, de faire l'éloge de La Bruyère : moins original que Montaigne, moins profond que La Rochefoucauld, il a d'autres mérites qui le placent sur la même ligne que ces deux illustres moralistes. Avant tout, c'est un merveilleux styliste, qu'on a eu bien raison de mettre au nombre des auteurs français expliqués dans les classes. Non seulement nos élèves trouveront dans les *Caractères* des préceptes et des exemples de la plus savante et de la plus ingénieuse rhétorique, mais dans cet ouvrage qui est tout moderne par la forme et par l'esprit, ils apprendront encore le respect et l'amour de cette antiquité qui présente, comme le disait naguère un philosophe resté inébranlablement classique, « le plus grand accord de la pensée et du sentiment avec l'expression ». Des critiques et des attaques plus intéressées qu'intéressantes ont prévenu contre les anciens la jeunesse de nos jours : La Bruyère lui rappellera dans maint passage que Virgile, Horace, Homère, Platon, sont les maîtres immortels du goût, qu'il est bon de vivre et de penser dans leur lumière, et qu'on ne peut « les surpasser que par leur imitation ». Que de fois lui-même, avec la leçon, nous en donne l'exemple ! Ovide a dit quelque part : *forma dei munus*. La Bruyère s'empare de cette pensée qu'il fait sienne en la transformant, en lui donnant je ne sais quelle plénitude harmonieuse : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles. » Ailleurs il regrette en ces termes le jeune Soyecourt tué à la bataille de Fleurus : « Je pleure cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer », réminiscence discrète de ce beau vers de Virgile : *ostendent terris hunc tantum fata*. Quelquefois, c'est par un seul mot, pris dans toute sa force étymologique, que se trahit l'imitation : « Les douleurs muettes et *stupides* sont hors d'usage. » Sénèque avait dit : « parvi dolores loquuntur, argentes *stupent*. » Les annotateurs n'ont pas négligé de faire quelques-uns de ces curieux rapprochements, nécessaires surtout dans une édition classique, parce qu'ils servent à faire mieux comprendre et goûter l'art industriel de l'écrivain. Les notes sont abondantes sans être prodiguées, et quelques-unes seulement sont sujettes à la critique. J'ai de la peine à croire que *laconisme*, p. 257, note 2, soit un mot nouveau au xvii^e siècle, pour cette raison que, dès le xvi^e, on rencontre *laconique* et *laconiquement*, quoique ces mots n'aient pas d'histoire dans Littré. *Proster nation* (p. 174, note 2) n'a pas été employé que par la Bruyère, car ce

substantif est en usage au xv^e siècle, et un peu plus tard les écrivains religieux s'en servent habituellement. C'est par inadvertance que dans l'*Index*, la tragédie de *Pyrame et Thisbé* est attribuée à Pradon. Corneille mourut, non pas riche, mais dans une honnête aisance : ceci a été démontré par les preuves les plus incontestables. Pourquoi répéter encore (p. 348, note 1) qu'il mourut « dans le plus douloureux dénûment ? » Dans le chagrin, dans la tristesse, oui, car il eut le malheur de survivre à plusieurs de ses enfants, mais le malheur n'est pas toujours la misère. Qu'on en finisse une fois pour toutes avec cette légende que les beaux vers de Théophile Gautier n'ont pas peu contribué à répandre. — Ces quelques remarques n'amointrissent pas la valeur de cette édition que recommandent suffisamment les noms de MM. Servois et Rébelliau.

A. DELBOULLE.

503. — FRANCISQUE HABASQUE, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. **Le dernier duc d'Aquitaine.** Xavier de France 1753-1754. Etude historique suivie de la réimpression des vers sur la naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine célébrée dans le collège des Jésuites de Bordeaux et de pièces justificatives inédites. Paris, Alphonse Picard ; Bordeaux, Foret et fils, 1890, grand in-8 de 213 p.

M. Habasque trouva, un jour, en bouquinant, égarée dans un recueil factice de pièces de théâtre du xviii^e siècle, une plaquette imprimée à Bordeaux, chez Lacornée, imprimeur du Parlement, et intitulée : *Vers sur la naissance de Monseigneur le duc d'Aquitaine, célébrée dans le collège des Jésuites le 6 décembre 1753*. Cette plaquette parut curieuse au fervent bibliophile. S'étant assuré qu'elle était unique, le désir bien naturel lui vint de la réimprimer, suivi du désir, non moins naturel, de faire précéder cette réimpression d'une notice — je me sers des propres expressions de l'éditeur — sur le petit prince dont la venue avait été si poétiquement célébrée. Ses recherches à ce sujet durent être minutieuses, car Xavier de France, enlevé dès le berceau, a laissé si peu de traces que M. Henri Martin l'omet dans l'énumération des petits-fils de Louis XV et qu'à Bordeaux, naguères capitale de son apanage, bien peu savent encore en l'honneur de qui un des plus beaux monuments de la ville a reçu le nom de Porte d'Aquitaine. Cependant, continue M. H., « les mémoires, les gazettes et les archives nous ont permis de reconstituer l'éphémère existence de ce frère oublié de Louis XVI, ou plutôt de décrire le milieu dans lequel il naquit et les cérémonies et les manifestations dont il fut l'occasion. Si, tout en mettant au jour un épisode peu connu de l'histoire de Bordeaux, nous avons donné quelque idée des conditions dans lesquelles vivait au siècle dernier un Fils de France en son bas âge, notre travail aura atteint son but. »

Les soixante pages consacrées à Xavier-Marie-Joseph de France (né au palais de Versailles le 8 septembre 1753, mort dans le même palais le 22 février 1754) sont fort intéressantes. Récits et descriptions y sont de

la plus minutieuse exactitude. On jurerait que M. H. a vu de ses propres yeux tout ce qu'il raconte et décrit et qu'il assistait aux fêtes de Dresde, dans le cortège du duc de Richelieu, ambassadeur extraordinaire du Roi très chrétien allant demander à l'Électeur de Saxe la main de la princesse Marie-Josèphe pour le Dauphin de France (janvier 1747), comme aux fêtes de Paris et de Versailles, comme aux fêtes de Bordeaux, comme aux funérailles du petit duc d'Aquitaine. Que le lecteur ne redoute point, en tout ceci, les inconvénients du genre descriptif! M. H. a spirituellement évité le danger en glissant, au lieu d'appuyer, en mêlant aux renseignements officiels quelques traits de délicate ironie, quelques saillies où pétillait la verve gasconne ¹.

L'éditeur des *vers des jésuites de Bordeaux* a eu bien raison de dire de ce recueil qu'il est curieux et a bien fait de le réimprimer. Le principal auteur des pièces plus ou moins poétiques de 1753 est le R. P. Sauret, que M. H. (p. 61) nous montre, « emporté par Pégase » affirmant en sa dédicace au Dauphin, formée d'un huitain, que l'agrément du prince est la garantie d'une gloire immortelle. Sauret, non content de nous gratifier de ses lyriques effusions, nous donne aussi quelque peu de sa prose. Citons les vers latins de ses confrères (*Gratulatio Aquitaniae* de Pierre-Simon Livron, autre *Gratulatio* de Julien Bonin, *Somnium. Carmen anacreonticum*, du même, etc.) ². Citons surtout une pièce en langage populaire, les *bers d'un gascon* (p. 114-116), pièce anonyme qui n'avait pas encore été signalée dans les bibliographies spéciales. M. H. a reproduit, à la suite de la plaquette bordelaise, des *poésies diverses en l'honneur du duc d'Aquitaine* où l'on remarque des stances de Marmontel, une églogue de Dupain de Triel, une Ode de l'abbé Roman.

Ce qui vaut mieux que ces poésies de circonstance, c'est le *Recueil de*

1. Voir notamment (p. 12) ce qui regarde Dresde « submergé par un déluge de fêtes, » les amours saxons se jouant aux pieds de la statue de l'hymen avec cette prière « qui devait être largement exaucée » : *Adde genus de conjuge tanta*, et (p. 14) ce qui regarde Paris : « Ce ne furent partout que lacs de fleurs, unions de chiffres, alternances d'armoiries, enlacements de fleuves, allégories mythologiques, etc. » Notons (*ibid.*) cette réflexion piquante : « parmi elles [les dames chargées de recevoir Marie-Josèphe dès qu'elle toucha le sol français] figuraient (ces choix peignent l'époque) M^{me} de Lauraguais, qui avait été la maîtresse du Roi, M^{me} de Pompadour qui l'était et M^{me} d'Estrades qui essaya de l'être. »

2. M. H. ne donne aucun renseignement sur ces trois religieux. Le P. Antoine Sauret (né le 16 octobre 1716) fut aussi un prosateur. Voir l'indication d'un de ses discours (prononcé au collège de Bordeaux et imprimé à Toulouse, 1749, in-4°) dans la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*. (T. III, in-f°, p. 572). Il serait aussi l'auteur d'une comédie ou d'un ballet qu'il fit jouer en 1744 et en 1748 et que mentionnent les *Nouvelles ecclésiastiques* en 1749, p. 70. Le P. Bonin, né le 14 octobre 1686, mourut à Bordeaux le 21 décembre 1760. Voir *Bibl. des écrivains*, t. I, p. 744-745 où l'on cite de lui des travaux astronomiques et un travail d'érudition (dissertation sur l'année de l'exil d'Ovide, lue à l'Académie de Bordeaux en août 1748). Le P. Livron, dont on ne connaît aucune publication, mourut à Bordeaux le 9 mars 1760.

pièces inédites relatives au duc et à la Porte d'Aquitaine (p. 143-210). Parmi ces documents, au nombre de vingt, qui proviennent des Archives nationales, des Archives départementales de la Gironde et du Lot-et-Garonne, des Archives municipales d'Agen et de Bordeaux, signalons l'état des personnes que le Roy a établies, pour servir près de Mgr le duc d'Aquitaine, l'état des meubles, linge, argenterie et autres choses délivrées à M^{me} la duchesse de Tallard, gouvernante des enfans de France, pour le service de Mgr le duc d'Aquitaine, une lettre de M. de Tourny au comte de Saint-Florentin, une lettre de ce dernier à M. de Tourny, une jurade de Bordeaux relative à la naissance du duc, une lettre de M. de Tourny au garde des Sceaux, une jurade de Bordeaux relative à la Porte d'Aquitaine, autre jurade relative aux fêtes en l'honneur du duc, une lettre de M. de Tourny aux consuls d'Agen, etc.

Le volume est dédié à M. Léopold Delisle. Je donnerai un grand éloge à M. Habasque en déclarant que son travail n'est pas indigne de paraître sous les auspices du modèle des travailleurs.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier volume du catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale a paru, par les soins de M. E. BABELON ; il comprend les monnaies des rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène. Un deuxième volume sera consacré aux monnaies des Perses Achéménides.

— On trouvera dans le 14^e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* — lequel va de *Donatio* à *Electum* — d'importants articles : la dot (Caillmer et Baudry), la drachme (Lenormant), le dragon (Pottier), les *duumviri juri dicundo* (Humbert), les *duumviri sacris faciundis* (Bloch), l'éducation en Grèce (P. Girard) et à Rome (Pottier), l'*eisphora* ou impôt extraordinaire chez les Grecs (Lécrivain), l'*eclesia* (Glotz).

— A paru, chez Loyer-Fontaine, à Alençon, l'*État de la généralité d'Alençon sous Louis XIV*, par M. Louis DUVAL, archiviste de l'Orne.

— M. Henri CORDIER a fait tirer à part sa longue et excellente *Notice sur la Chine* qui a paru dans la « Grande Encyclopédie ». (Paris, Lamirault. In-8°, 111 p. avec carte).

— La deuxième série des *Études sur l'Espagne* de M. A. MOREL-FATIO, vient de paraître chez Bouillon ; elle a pour titre : *Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIII^e siècle*, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez avec le prince Emmanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar. Nous y reviendrons.

— Deux brochures nouvelles, toujours curieuses et instructives, toujours copieusement annotées, de M. TAMIZEY DE LARROQUE : 1^o le XVIII^e fascicule des *Correspondants de Peiresc* (lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc, de 1618 à 1631, par Boniface Borrilly, une des gloires du notariat provençal. Ces lettres sont au nombre de cinq ; on y remarquera les pages où Borrilli raconte, en février 1623, tous les détails de son entrevue avec Louis XIII. Notons aussi, à la suite des lettres, l'inventaire des richesses du cabinet de Borrilli) ; 2^o *Hercule d'Argilemont*, personnage peu connu sur lequel notre collaborateur a réuni, en une vingtaine de pages, tous les renseigne-

ments qu'il a pu trouver. (Ce gouverneur de Caumont resta longtemps la terreur de ceux qui passaient devant son château, « devant l'aire du vautour, et, après trois siècles bientôt, son sinistre souvenir est encore vivant dans le beau pays où il exerça tant de ravages ». Il fut enfin exécuté le 23 septembre 1620. M. Tamizey de Larroque ajoute à sa notice sur ce détestable voisin de l'abbaye de Guitres deux pièces fort rares relatives à son jugement et à son supplice).

— M. Ch. JORRET, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, fait paraître un intéressant travail — sur lequel nous reviendrons — qui a pour sujet *Pierre et Nicolas Formont, un banquier et un correspondant du Grand-Électeur à Paris*. (Paris, Picard et Bouillon, 1890, in-8°, 80 p.).

— La librairie Alcan publie le tome deuxième du *Recueil des instructions* données aux ambassadeurs et ministres de France en Russie, par A. RAMBAUD.

— *Jemappes et la conquête de la Belgique (1792-1793)*, tel est le titre d'un volume que M. A. CHUQUET vient de donner à la librairie Léopold Cerf; ce volume, contient six chapitres : I. *Les Pays-Bas autrichiens*; II. *L'invasion française*; III. *Jemappes*; IV. *La conquête de la Belgique*; V. *Pache*; VI. *La réunion*.

— Le tome troisième de la traduction, par M. A. BURDEAU, de Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, paraît chez Alcan; il complète l'ouvrage.

— Vont paraître à la même librairie Alcan : sir John LUBBOCK, *Le bonheur de vivre*, traduit sur la 10^e édition anglaise; et *Les sens et l'instinct chez les animaux et principalement chez les insectes*; ARLOING, *Les virus*; TROUBESSART, *Les microbes, les ferments et les moisissures*; DEBIDOUR, *Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878* (2 vols in-8°).

ALLEMAGNE. — La maison Asher, de Berlin, distribue le prospectus d'un grand ouvrage, *Olympia, die Ergebnisse der von dem deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung*. L'ouvrage sera publié par MM. E. CURTIUS et F. ADLER, avec la collaboration de MM. DÖRPFELD, GRÄBER, GRÄF, PARTSCH, BORRMANN, TREU, DITTENBERGER et PURGOLD. Il comprendra cinq vol. in-4° et quatre vols. gr. in-fol., plus un carton gr. in-fol. avec cartes et plans. Le prix total sera de 1,300 mark ou 1,625 francs. Le gouvernement allemand a dépensé plus d'un million pour les fouilles d'Olympie; on a le droit de se demander s'il n'aurait pas dû prendre des mesures pour que les résultats de ces fouilles fussent mis à la portée du public dans des conditions de prix plus abordables.

— Le *Lexicon der lateinischen Wortformen* de M. K. E. GEORGES est terminé avec la cinquième livraison (Leipzig, Hahn, 11 mark).

— Félix DAHN publie un nouveau roman historique sur la grande invasion, *Die Bataver, historischer Roman aus der Völkerwanderung*. (Leipzig, Breitkopf et Hærtel. In-8°, 606 p. 9 mark).

— On annonce la publication du deuxième volume de la *Geschichte der katholischen Kirche in Irland von der Einführung des Christenthums bis auf die Gegenwart*, de M. A. BELLESHEIM (Mayence, Kirchheim, 16 mark 60). Le troisième volume est sous presse.

— La huitième partie des *Analecta hymnica medii aevi* du P. G. M. DREVES a paru, à la librairie Reisland, de Leipzig, sous le titre *Sequentiae ineditae, Liturgische Prosen des Mittelalters* (7 mark 50). On connaît les parties précédentes : I. *Cantiones Bohemicae* (1886); II. *Hymnarius Moissaciensis*; III. *Conradus Gemnicensis* (1888); IV. *Hymni inediti*; V. *Historiae rhythmicae*; VI. *Uldaricus Wessofontanus* (1889); VII. *Prosarium Lemovicense* (1890).

— Le premier volume du *Deutsches Wörterbuch* de M. Moriz HERTZ, professeur à l'Université de Göttingue, a paru chez Hirzel, à Leipzig; il comprend les lettres A-G (prix : broché 10 mark).

— Hermann Böchlau, à Iéna, met en vente une étude sur Knebel, l'ami de Goëthe, (*K. L. von Knebel ein Lebensbild*, 2 mark 80) par M. Hugo von KNEBEL-DOEBERITZ et une biographie de l'impératrice Augusta (*Augusta, Herzogin zu Sachsen, die erste deutsche Kaiserin, Züge und Bilder aus ihrem Leben und Charakter nach vielfach ungedruckten Quellen* 1 mark) par M. O. SCHRADER, professeur à l'Université d'Iéna.

— M. Philippe STRAUCH a fait tirer à part (du IV^e fascicule de la « Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur ») son utile et excellente bibliographie des publications parues en 1889 sur le domaine de la littérature allemande moderne (*Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Litteratur im Jahre 1889 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen*).

DANEMARK. — Sous le titre général *Sjæledyrkelse og Naturdyrkelse, Bidrag til Bestemmelsen af den mytologiske Metode* (Culte de l'âme et Culte de la nature, contribution à la détermination de la méthode mythologique, Kjøbenhavn, Lehmann og Stage, 1890), M. H. S. VODSKOV annonce une série d'études de mythologie historique et comparée, dont le premier volume est intitulé *Rig-Veda og Edda* et dont il fait en même temps paraître le premier fascicule (CL-80 pp.). Une longue introduction, consacrée à l'étude des migrations qui ont peuplé la surface de la terre et des souvenirs mythologiques qu'elles ont laissés, touche à un grand nombre de questions d'une portée très générale, notamment à celle de la civilisation primitive des Indo-Européens. Passant au Rig-Véda, l'auteur en examine successivement la versification, le style, les auteurs présumés, l'inspiration; le fascicule s'arrête au début du chapitre *Agni*. M. Vodskov est bien au courant de la littérature védique et des travaux des principaux exégètes; il les caractérise avec justesse, parfois avec un réel bonheur d'expression. Ses traditions aussi, plus littéraires que rigoureuses, reproduisent du moins avec fidélité, en vers danois, le mouvement de l'original: il y a entre autres (p. 15) une cadence d'*atyashti* (R. V. I. 130. 4-5) merveilleusement imitée, qui sonne presque à l'oreille comme une strophe védique. La mâle douceur des idiomes scandinaves se prête bien à ces tours de force; mais on n'en doit pas moins déplorer que le livre de M. Vodskov soit écrit en une langue relativement peu connue, qui découragera beaucoup de lecteurs. Quant aux tendances scientifiques de l'œuvre, on n'en pourra juger avec précision que lorsqu'il aura abordé la comparaison promise du Rig-Véda et de l'Edda.

— M. Émile GIGAS publie un *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle* (Copenhague, Gad), que nous venons de recevoir et dont nous parlerons prochainement.

FINLANDE. — M. E. N. SETÄLÄ, de l'Université de Helsingfors, auteur d'une remarquable monographie des affixes du temps et du mode dans la conjugaison ongro-finnoise (*zur Geschichte der Tempus und Modusstamm-bildung in den Finnisch-Ugrischen Sprachen*, Helsingfors, 1887, xiv-184 pp.), vient de publier, sous le titre *Yhteissuomalaisen klusiilien Historia, luku yhteissuomalaisesta æennehistoriasta* (*Histoire des explosives de la langue commune Suomé, un chapitre de phonétique historique finnoise*, Helsingfors, 1890, viii-228 pp.) un ouvrage conçu dans l'esprit de la méthode historique la plus rigoureuse et destiné à renouveler sous peu les notions que l'on croyait acquises sur la phonétique des divers dialectes finnois (suomi propre, este, live, vepse, votiaque, carélien). Le savoir de l'auteur, formé aux meilleures écoles, est à la fois théorique et pratique: le suomi propre est sa langue maternelle; il a voyagé en pays vepse et en Livonie et rapporté notamment sur l'évolution phonétique du dialecte live des informations absolument nouvelles. C'est la première fois, l'on peut le dire, que l'on voit fixé un ensemble de lois phonétiques véritables dans une division, restreinte il est vrai, mais très importante du

grand domaine ongro-finnois. M. S. ne s'en tiendra pas là : il nous promet, pour un très prochain avenir, la seconde partie de ses études sur le rameau finnois occidental, et, s'il acquiert dans son pays l'influence qui lui est due, il y aura bientôt formé une génération de jeunes travailleurs exceptionnellement bien placés pour nous éclairer sur la solution des problèmes multiples et quasi inabordés de la phonétique ouralo-altaïque.

RUSSIE. — Une *Société d'histoire*, présidée par M. N. KARÉIEV, a été fondée à l'Université de Saint-Petersbourg.

— M. LAPPO-DANILEVSKI a publié un gros volume sur l'organisation de l'impôt direct en Russie au XVII^e siècle.

— On annonce, pour paraître prochainement, un considérable travail de M. Michel KORELINN sur la Renaissance italienne, ainsi qu'une *Histoire de la civilisation byzantine*, par M. OUSPENSKI, professeur à l'Université d'Odessa.

— L'auteur d'une *Histoire du protestantisme polonais*, M. LUBOVITCH, qui professe l'histoire à l'Université de Varsovie, a fait tout récemment paraître une *Histoire de la réaction catholique en Pologne*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 novembre 1890.

M. Barbier de Meynard rend compte d'une mission épigraphique en Asie-Mineure, qui a été confiée à M. Clément Huart, interprète de l'ambassade de France à Constantinople. Le but de la mission était de relever dans l'éyalet de Karamanie (ancienne Lycaonie et Isaurie), notamment à Konyah (Iconium), les inscriptions musulmanes et surtout celles du temps des princes seldjoukides (1087 à 1300 de notre ère). M. Huart a recueilli cinquante-huit inscriptions, pour la plupart arabes, dont vingt-cinq de l'époque des Seldjoukides. Ces textes fournissent des données nouvelles pour l'histoire de cette dynastie, qui, quoique turque d'origine, avait subi fortement l'influence de la Perse ancienne.

M. Huart a recueilli aussi deux inscriptions latines et une inscription grecque.

M. Héron de Villefosse fait ressortir, en quelques mots, l'intérêt de ces trois derniers textes, les plus importants qu'on ait recueillis jusqu'ici sur ce point. Les inscriptions latines sont deux dédicaces à Caracalla et à Lucius Aelius Verus, des années 212 et 137 de notre ère. L'inscription grecque mentionne un certain Julius Publius, *ῥοιστής*, ou curateur de la cité.

M. Viollet appelle l'attention de l'Académie sur une ordonnance de saint Louis, qui manque dans le *Recueil des ordonnances* de Laurière. Elle fut rendue en 1245, en vue de la prochaine croisade. Elle impose à tous les belligérants une trêve de cinq ans et oblige les créanciers des croisés à faire absoudre par l'autorité ecclésiastique ceux de leurs débiteurs contre qui ils auraient obtenu une sentence d'excommunication.

M. Casati met sous les yeux des membres de l'Académie :

1^o Des reproductions des peintures de la dernière tombe peinte découverte en Etrurie, à Porano, à quelque distance d'Orvieto; on y voit divers personnages, un char à deux chevaux, une table servie pour le repas funèbre, une *lasa*, divinité ailée, tenant en sa main le rouleau des actions du défunt; des inscriptions donnent le nom de la famille : *Thescanias*;

2^o Des bijoux d'or, provenant de Chiusi et d'Orvieto, travaillés avec la finesse propre à la joaillerie étrusque : boucles d'oreilles, spirales, ornements pour la coiffure des femmes, collier, etc.;

3^o Des bijoux de bronze, provenant d'Orvieto;

4^o Un miroir sur lequel est représenté un sujet mythologique proprement étrusque : un groupe de deux *lasas* ailées, nues et parées de bijoux.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant Krauss (Franz Xaver), *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, I, *die altchristlichen Inschriften der Rheinlande*; — par M. Georges Perrot : 1^o CABROL (E.), *Voyage en Grèce, notes et impressions*; 2^o *Collections du musée Allaoui*, publiées sous la direction de M. René de LA BLANCHÈRE, livraisons 3-5.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

— N° 40 : HERMENJAT, Les dieux et l'homme chez Thucydide (juste et agréable). — DANIELSSON, Epigraphica (cf. *Revue*, n° 29). — DAHL, Latinsk Litteraturhistorie (cf. *Revue*, 1889, n° 32). — WELZHOFER, Gesch. des griech. Volkes bis zur Zeit Solons (cf. *Revue*, n° 22). — SCHILLER, Gesch. der röm. Kaiserzeit (2^e art. livre très instructif et de lecture attachante). — GAROFALO, I fasti dei tribuni della plebe (cf. *Revue*, n° 7). — HEAD, A catalogue of Greek coins of the Brit. Mus. Corinth. colonies of Corinth, etc. — NEROUTSOS, Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι. — ISAAC TAYLOR, The origin of the Aryans (très savant et convaincant). — RETHWISCH, Jahresber. über das höhere Schulwesen, III.

— N° 41 : Odyssea, p. p. CAUER (n'est pas à recommander pour l'école). — Voss, Die Natur in der Dichtung des Horaz (fin et plein d'un chaud enthousiasme). — KÖPKE, Die lyrischen Vermasse der Horaz, für Primaner erklärt. — HARTMAN, De Phaedi fabulis comm. (très recommandable). — ALLCROFT u. MASOM, A history of Sicily (agréable à lire). — OERTMANN, Die fiducia im röm. Privatrecht (obscur et subjectif). — STUDIEN auf dem Gebiete des arch. Lateins, p. p. STUEDEMUND, I, 2 (excellent travail et de méthode sûre). — SORMANI, Specimen litter. de J. Schraderi philologi vita ac scriptis.

— N° 42 : RUGE, Quaest. Strabonianae. — Flav. Josephi opera, p. p. NIESE, p. p. NABER (cf. *Revue*, 1888, n° 6; 1889, n° 2). — MAHN, De Dionis Chrysostomi codicibus (bon). — Tertulliani apol. adversus gentes pro christ., p. p. BINDLEY. — ALLEN, Notes on abbrev. on Greek mss. — SAYCE, Records of the past, II. — IHNE, Röm. Gesch. VII u. VIII. — BORZA, La Lucania (du soin). — GOODWIN, Syntax of the moods and tenses of the Greek verb (détaillé). — REISIG u. HAASE, Vorles. über latein. Sprachw. II. Semasiologie, bearb. von HEERDEGEN. — KLETTE, Beitr. zur Gesch. u. Liter. der italien. Gelehrtenrenaissance, II (cf. *Revue*, n° 4).

— N° 43 : Meister, Cyprica. — EBELING, Schulw. zu Homers Odyssee u. Ilias, 5^e verb. Aufl.; CAPELLE, Vollst. Wörterb. über die Ged. des Homeros u. der Homeriden, 9^e verb. Aufl. — FINSLER, Die Orestie des Aischylos (intéressant). — DRAHEIM, Sophokles Chöre (trad. sans valeur). — Aristotelis quae feruntur de plantis, mirab. auscult., mechanica, lin. insec. vent. situs et nomina, de Melisso Xenophane Gorgia, p. p. APALT (a des mérites). — Die Satiren des Horatius, deutsch von KIPPER. — CIMA, Saggi di studi latini. — KEIL, De Flavio Capro gramm. quaest. cap. II. (Beaucoup de soin et jugement sain). — BENDER, Grundr. der röm. Literaturgesch. 2^e Aufl. — Fr. CAUER, Parteien u. Politiker in Megara u. Athen (résultats qu'on ne peut accepter). — BABELON, manuel d'archéol. orient. (très recommandable). — Bibl. apostol. vatic. cod. miss. II graeci, p. p. STEVENSON.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : SCOTT, Buddhism and christianity. — DRÄSEKE, ges. patr. Untersuch. (excellente méthode). Liv-Est-und Curländ. — Urkundenbuch, p. p. BUNGE u. HILDEBRAND, IX. — Der erste schlesische Krieg, 1740-1742, hrsg. vom Grossen Generalstabe, I. Die Besetzung Schlesiens u. die Schlacht bei Mollwitz (incomparable à tous égards). — STADELMANN, Aus der Regierungsthätigkeit Friedrich's des Grossen. — BROSCHE, Gesch. von England, VI (suite de Lappenberg-Pauli et trompe l'attente, laisse à désirer). — BELOR, Dict. franç. arabe, I. (très utile pour traduire les mots et expressions du français en arabe). — WHARTON, Etyma latina (court et pratique). — A. SOREL, M^{me} de Staël (élégant et intéressant). — athenaei Naucratis Depnosoph. lib. i XV, rec. KAIBEL, III, 11-15 et indices (termine la publication et sera bienvenu). — DUMON, Le théâtre de Polyclète (fait avec soin et peine; le but est-il atteint?) — WYCHGRAM, l'instr. publ. des femmes en France, trad. par ESPARCEL.

Theologische Litteraturzeitung, n° 17 : Gesenius, Hebr. Gramm. 25° A. p. p. KAUTZSCH (excellent). — DELITZSCH, Messianische Weissagungen in geschichtl. Folge. — VÖLTER, Die Kompos. der paulin. Hauptbriefe, I. Der Römer = und Galaterbrief. — MAYOR, The Latin Heptateuch. — PASTOR, Nachwort zum zweiten Bande der Gesch. der Päpste.

— N° 18 : DILLMANN, Der Prophet Jesaja. — HOLTZMANN, Das Ende des jud. Staatswesens u. die Entsteh. des Christenthums (très recommandable). — FROHSCHAMMER, Die Philosophie des Thomas von Aquino. — J. SCHNRIDER, Gesch. der evang. Kirche des Elsass in der Zeit der franz. Revol. (bon). — JENKINS, The life of Valentin Alberti. — ΓΕΩΡΓΙΟΥ, Κανονικαὶ διατάξεις. — HOOIJKAAS, Coup d'œil sur l'anc. église cathol. de Hollande et récit de ce qu'on a fait sous Clément XIV. — TREDE, Das Heidentum in der röm. Kirche, Bilder aus dem relig. u. sittl. Leben Südtaliens, II (intéressantes communications, et en grande partie affligeantes).

— N° 19 : WEYLAND, Omwerkings — en compilatie — hypothesen toegepast op de Apokalypse van Johannes; ROVERS, Apocalypt. Studien; SPITTA, Die Offenbarung des Johannes. — FRICKE, Der paulin. Grundbegriff der δικαιοσύνη θεοῦ. — BRANDT, Die mandäische Religion (cf. *Revue*, n° 6 et 12). — GOITEIN, Der Optim. u. Pessimismus in der jüd. Religionsphilosophie (de bonnes études). — NEANDER, Der h. Bernhard u. sein Zeitalter, mit Zusätzen u. Einleit. von DEUTSCH (méritait d'être réédité);

— N° 20 : VON SCHROEDER, Indiens Literatur u. Cultur in histor. Entw. — PREISS, Religionsgesch. Gesch. der Entw. des relig. Bewusstseins in seinen einzelnen Erscheinungsformen. — ATZBERGER, Die christl. Eschatologie in den Studien ihrer Offenbar. im A. u. N. Testamente. GLUBOKOWSKI, Der selige Theodoret, Bischof von Cyrus, sein Leben u. seine schriftst. Thätigkeit (une des monographies patristiques les plus remarquables depuis l'Ignace de Lightfoot).

— N° 21 : DRIVER, Notes on the Hebrew text of the books of Samuel. — SINKER, The Psalm of Habbakuk. — RÖMHELD, Theologia sacrosancta et Beweise für die Einheit der Offenb. des ew. gottes. — Œuvres de Krause. — Ed. von HARTMANN, Lotze's philosophie. — Baader, Ged. über Staat u. Gesellsch. Revol. u. Reform., p. p. CLAASSEN. — J. WERNER, Die soziale Frage im Zeitalter der Reform.

Zeitschrift für Katholische Theologie, III Heft (Quartalheft) Innsbruck, Rauch. *Abhandlungen* : FRINS, Ueber das Wesen der Sünde, 3 — ARNDT, Das Sectenwesen in der russischen Kirche — GRISAR, Rom u. die fränk. Kirche vornehm. im VI Jahrh. — *Recensionen* : FRIEDRICH, Tempel u. Palast Salomo's; WOLFF, Der Tempel von Jerusalem u. seine Maasse; SYLVAIN, Hist. de S. Ch. Borromée; DÜSTERWALD, Die Weltreiche u. das Gottesreich bei Daniel; G. A. MÜLLER, Pontius Pilatus; G. A. MÜLLER, Christus bei Josephus Flavius; PASTOR, Gesch. der Päpste, II; HEINER, Grundriss des Kathol. Ehrechts; WESTCOTT, The Epistle to the Hebrews; WELLESHEIM, Gesch. der Kathol. Kirche in Irland, I. — *Analekten* : Die Statuten der Passauer Synode 1437; Gregorius praesul meritis et nomine dignus; Die Jesuiten u. der Weltklerus in England zur Zeit Elisabeths: Ingeborg, Innocenz III u. Dr. Davidsohn.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

THÈSES DE DOCTORAT

CUCUEL (Ch.)

Quid sibi in Dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato.

In-8. 3 fr.

Le Cratyle de Platon est au programme pour l'agrégation de grammaire cette année.

REINACH (Théodore)

De Archia poeta. In-8. 3 fr.

PIAT (l'abbé C.)

L'Intellect actif. Du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8. 4 fr.

— Quid divini nostris ideis tribuat divus Thomas. In-8. . . 2 fr.

Ces deux derniers ouvrages réunis en un volume in-8. . . 5 fr.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 20 : Plinii epist. ad Trajanum, p. p. HARDY. — MOMMSEN, Le droit public romain, trad. par GIRARD; MARQUARDT, Organ. de l'empire romain, trad. par WEISS et LOUIS-LUCAS; Le culte chez les Romains, trad. par BRISSAUD (cf. *Revue*, n° 27 et 34-35). — VALOIS, Le Conseil du Roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, nouvelles recherches suivies d'arrêts et de procès-verbaux (approfondi). — HENNEQUIN, Écrivains francisés, Dickens, Heine, Tourguènéf, Poe, Dostoïewski, Tolstoï, essais de critique scientifique (bon à lire, malgré les insaisissables obscurités d'un style changement tourmenté).

— N° 21 : GALABERT, Manual de lingua sanskrita. — Denys d'Halicarnasse, Jugement sur Lysias, texte, trad. et comm. par DESROUSSEAU et MAX EGGER (texte très lisible et trad. exacte qui se lit facilement). — JAUGEY, Dict. apolog. de la foi cathol. — LIÉNARD, Monogr. de la numism. verdunoise (nullement définitif, incomplet, inexact; « les avis donnés à l'auteur sont demeurés inutiles »). — BEAUTEMPS-BEAUPRÉ, Cout. et instit. de l'Anjou et du Maine au XVI^e siècle, I (neuf). — JARRY, Louis, duc d'Orléans (cf. *Revue*, 1889, n° 21). — CHARVÉRIAT, Huit jours en Kabylie (cf. *Revue*, n° 16).

Bulletin du cercle Saint-Simon, n° 3, juillet-septembre : Nouveaux membres. — Obligations. — Comptes de 1889. — Livres nouveaux. — Chronique.

Revue historique, sept. oct. 1890 : A. VANDAL, Négoc. avec la Russie relat. au second mariage de Napoléon I^{er}. — Ch. V. LANGLOIS, Les Archives de l'hist. de France. — BATIFFOL, Les archives de l'empire russe à Moscou d'après Chimko. — DESCLOZEUX, L'amb. de Sully en Angleterre (1601) et les *Econom. royales*. — MOREL-FATIO, *Marchena* et la propagande révol. 1792-93. — Lettre de l'abbé Peretti sur le lieu d'origine de Chr. Colomb. — *Bulletin* : France (Farges et Monod); Danemark (Steenstrup); Alsace, I (Reuss). — *Comptes-rendus* : H. DERENBOURG, Ousâma, I. — HALBE, Friedrich II u. der päpstl. Stuhl; KOEHLER, Das Verh. Friedrichs II zu den Päpsten seiner Zeit. — BAER, Die Bezieh. Venedigs zum Kaiserreiche in der stauf. Zeit (bien conduit). — J. SCHMITT, Die Chronik von Morea, eine Unters. über das Verh. ihrer Hss. u. Versionen. — WAUTERS, Supplém. à la table chron. des chartes et diplomes conc. l'hist. de la Belgique. — ULMANN, Maximilian's I Abs. auf das Papsthum 1507-1511. — CREIGHTON, Cardinal Wolsey (bon). — CALVI, Blanca Maria Sforza (décousu, mais instructif). — SCHMOLLER, Zur Lit. der Staats-und Socialwiss. — TURNER, A sketch of the Germanic constit. from early times to the dissol. of the Empire (bref et parfois inexact).

— Nov.-déc. 1890 : de MANDROT, Jacques d'Armagnac, duc de Nemours 1433-1477 (suite et fin). — PROU, De la nature du service milit. dû par les roturiers XI^e et XII^e siècles. — VIGNOLS, Le commerce holland. et les congrég. juives à la fin du XVII^e siècle. — *Bulletin* : France, moyen âge (Monod et Molinier). — Alsace (R. Reuss). — Allemagne, hist. de la Réforme (Stern). — *Comptes-rendus* : GUÉRIN, Jérusalem (a déçu quelque peu l'attente des savants). — BRIQUET, Papiers et filigranes de Gênes. — Public. de la Soc. hist. d'Utrecht : 1^o Rapports et communic. ; 2^o Œuvres. — BAUMGARTNER, Goethe.

Romania, juillet (n° 75) : P. LOT, Geoffroi Grisegonnelle dans l'épopée. — JEANROY, Sur la tençon Car vei fenir a tot dia. — PIAGET, Oton de Granson et ses poésies (suite et fin). — *Mélanges* : G. P. Andain; A. LOTH, Les noms Tristan et Iseut en gallois; P. M. Fragment de

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47

— 24 novembre —

1890

Sommaires 504. EHNI, Le mythe de Yama. — 505. BUGGE, Etrusque et aménien. — 506. TIMMERMANS, Traité de l'onomatopée. — 507. BLAYDES, Les fragments des comiques grecs. — 508. KIRCHNER, Catalogue des citoyens athéniens. — 509. BERTRAND, Cicéron artiste. — 510. BONNET, Le miracle de l'archistratège Michel. — 511-512. De aleatoribus, p. p. MIODONSKI et HILGENFELD. — 513. SABATIER, De la vie intime des dogmes. — 514. WAAG, Poèmes allemands. — 515. BOOS, Cartulaire de Worms, II. — 516. SEGER, Nicéphore Bryenne. — 517. GEBHART, L'Italie mystique. — 518. HEIDENHAIN, Philippe de Hesse. — 519. ABBADIE, Un cadet de Gascogne. — Chronique.

504. — J. EHNI. **Der Vedische Mythos des Yama**, verglichen mit den analogen Typen der Persischen, Griechischen und Germanischen Mythologie. iv; 216 p.; Strassburg, 1890.

M. Ehni est un polygraphe et un polyglotte; il a publié un *Voyage en Sicile*, des sermons, des traités de polémique religieuse, un *Essai sur le Faust de Goethe*, *Trois Mythes de Zeus*, et le *Christianisme social*; il écrit indifféremment en français ou en allemand, sur une question d'actualité ou sur un problème de philologie. Son *Essai sur le Mythe de Yama* se présente au public sous le patronage de M. Max Müller, et certes, il n'en est pas indigne. M. Max Müller a dû saluer avec émotion ce représentant attardé d'une doctrine usée et abandonnée. M. E. est un artiste en équations solaires : Yama se réduit en dernière analyse à la forme *jumelle* du soleil envisagé comme astre visible du jour et astre invisible de la nuit; sa sœur jumelle Yami s'explique également par la forme double de la lune, croissante et décroissante. M. E. s'est proposé d'étudier l'évolution qui a porté Yama de son origine naturaliste au rang de Premier Homme en ligne descendante, et en ligne ascendante au rang de Dieu Universel, et de rechercher, dans ce cas spécial, le lien qui réunit les phénomènes physiques avec les plus hautes aspirations de l'homme. Il s'attache tout d'abord à démontrer la nature lumineuse et solaire des parents de Yama; puis il décrit les étapes du dieu, adoré successivement comme dieu solaire, comme feu du sacrifice en même temps que feu du soleil, puis combinant les attributs solaires avec les caractères humains, promu ancêtre de l'humanité, prince des morts, dieu de la mort, bifurquant ensuite pour aboutir d'une part à la forme humaine comme le premier des vivants et le premier des morts, d'autre part à la forme purement divine à titre de dieu universel. M. E. compare enfin les traits essentiels du Yama védique avec les types analogues des mythologies de la Perse, de la Grèce et des peuples germaniques :

Yima, Dionysos, Rhadamanthys, Tuisco, Ymir. L'essai de M. E. est fondé sur les seuls textes du Rg-Veda déjà recueillis par Muir et par M. Bergaigne; il les recueille, les traduit et les interprète à nouveau. L'entreprise risque de paraître présomptueuse; pour reprendre l'œuvre de pareils devanciers, il faudrait au moins la largeur et la précision de leurs connaissances védiques, la sûreté de leur méthode, la vigueur de leur jugement et même au préalable une science solide de la langue. Ces mérites ne caractérisent pas l'œuvre de M. Ehni. Il se limite au Rg-Veda et s'interdit de regarder au dehors; il ignore presque de parpris les autres Samhitās, les Brāhmanas, et tout le reste de la littérature; il prend les hymnes, les dispose dans un ordre arbitraire et construit une histoire sur des données préconçues sans chercher une base réelle de chronologie. Les détails même sont loin de trahir le soin minutieux indispensable aux recherches védiques, où les mots réclament si souvent un examen attentif. Les passages transcrits fourmillent d'incertitudes et d'erreurs : le *r* voyelle est représenté tantôt par un *r* pointé, tantôt par le groupe *ri* (çringo, p. 11, l. 2, brhaddivo, p. 12, l. 3); le même mot est transcrit coup sur coup sous deux formes : mināno (13, 1) et mināno (*ib.*, 2); panim (16), panim (*ib.*); les signes de longues semblent disposés au hasard : çrûteh (9, au bas), vacam (56, med.); les syllabes sont séparées de même : caksasât mîyena tejāsa (23, med., pour : caksasâtmi¹⁰). Certaines erreurs se représentent avec une ténacité inquiétante. Le Bhāgavata Purāna est appelé Bhagavat Purāna (2, med.; 54 inf.), et même Bhayavat Purāna (44, 33) corrigé dans l'erratum en Bhāgavat Purāna! Les catégories et les exemples d'erreurs analogues donneraient une longue liste. Si ces incorrections de forme ne suffisent pas à infirmer la valeur de l'ouvrage, elles ne laissent pas de créer une prévention défavorable.

Mais la question est plus haute. M. E., au cours de son essai, constate que M. Bergaigne ' n'a pas indiqué dans son ouvrage sur la Religion Védique la signification du dieu Yama (p. 55). M. Bergaigne s'est abstenu délibérément d'une recherche condamnée à rester infructueuse. La Samhitā du Rg-Veda, consultée sans aucun moyen de comparaison ou de contrôle, est impuissante à fournir les éléments d'une étude historique; les données s'y présentent sur le même plan, sans aucune perspective. Les matériaux ne manquent pas sans doute, encore que les idées soient souvent difficiles à saisir sous les mots; mais comment en déterminer les dispositions? A quels indices se fier pour marquer les étapes de l'évolution? Le bon sens et la logique, invoqués comme les guides les plus sûrs, ne sont que les plus décevants; l'Européen du xix^e siècle n'enchaîne pas ses idées comme l'Aryen des temps védiques, ni même comme l'Hindou moderne. Les théories construites sur ces fondements imaginaires peuvent attester l'ingéniosité de leur auteur et amuser le

1. M. E. le désigne à tort comme un élève direct de Burnouf (p. 55).

public; la science n'en attend pas de profit. M. E. ne se contente pas d'expliquer par le soleil jumeau le dieu Yama; il entend expliquer également les autres personnages de ce cycle. Les deux Sârameya, par exemple, ces chiens aux quatre yeux, tachetés, qui gardent le chemin des morts, ont dû passer d'abord par la phase naturaliste; à l'œuvre l'imagination! La solution s'offre d'elle-même. Les chiens Sârameya étaient à l'origine le vent du Sud et le vent d'Ouest (ou du Sud-Ouest, car l'hésitation est permise). En effet, la racine *sar* signifie : aller vite. Saramâ, la mère des Sârameyas, la chienne des dieux, est aussi la messagère d'Indra, dieu du ciel orageux : elle participe ainsi à la tempête. L'idée de chien s'associe naturellement à l'idée de vent : l'un et l'autre vont vite. Le vent d'Ouest, au témoignage des voyageurs, est la mort des végétaux; voilà l'idée de mort qui apparaît. Le personnage est complet.

L'exemple est topique; il met en relief le système adopté par M. E. et caractérise la valeur des conclusions énoncées. M. Ehni s'est travaillé à disposer dans un ordre arbitraire des matériaux déjà recueillis et examinés avec soin; l'histoire de Yama n'y a rien gagné. Une autre méthode s'impose à ce genre de recherches; au lieu de prendre pour point de départ l'inconnu ou l'arbitraire (c'est tout un), il faudrait partir du connu. Comme un point ne suffit pas à déterminer une ligne, un seul document ne permet pas de tracer une évolution; il faut deux points au moins, deux périodes. Les Purânas d'abord, les épopées ensuite en remontant l'ordre des siècles, donnent un Yama nettement dessiné, aux contours arrêtés; les Brâhmanas, les Upanisads présentent un type antérieur avec des divergences et des lacunes qui ressortent en les comparant au type définitif et qui permettent de suivre le chemin parcouru; les Samhitâs étudiées à leur tour s'éclairent par reflet et laissent voir l'ébauche puissante, quoique indécise, d'un Yama aux formes encore ondoyantes. Les stades successifs de l'évolution historique, constatée dans une série de documents, permettent alors d'inférer avec moins de risques les états antérieurs. Quant aux origines proprement dites, le plus sage est actuellement de renoncer à les découvrir. Le monde védique continue une société antérieure qui échappe à l'histoire et dont le passé ne se mesure point; il ouvre peut-être l'histoire des Aryens; il est loin d'ouvrir l'histoire de l'humanité.

Sylvain LÉVI.

505. — **Etruskisch und armenisch.** Sprachvergleichende Forschungen. I, von Dr Sophus BUGGE. Christiania, 1890. In-8, xviii et 171 pp.

Les savants qui considèrent l'étrusque comme une langue indo-européenne sont, on le sait, obligés d'y reconnaître des déformations telles que force leur est d'en rapprocher, non des langues parlées à la

même époque, comme le grec et le latin, mais les langues modernes, beaucoup plus altérées; et, comme d'ailleurs l'étrusque ne ressemble nullement aux langues parlées en Italie, comme le latin, l'ombrien, l'osque, il était naturel que l'on cherchât quelque langue indo-européenne qui lui fût plus comparable et il devait arriver que l'on songeât à l'arménien : pour une raison historique, — les anciens regardaient les Étrusques comme venus d'Asie-Mineure — et pour une raison linguistique — l'arménien est de toutes les langues indo-européennes la plus altérée peut-être. C'est précisément ce rapprochement de l'étrusque et de l'arménien que vient de tenter M. Bugge : nous devons tout d'abord l'en remercier; la tentative devant être faite, il importait qu'elle le fût dans les meilleures conditions possibles; le nom de l'auteur nous garantit que, si celle-ci échoue, nulle autre ne réussira, et que cette voie devra être abandonnée.

M. B. a tenté de démontrer que l'étrusque est étroitement apparenté à l'arménien et tout particulièrement à l'arménien vulgaire. Nous ne pouvons discuter le sens que M. B. attribue aux mots étrusques : nous les accepterons tels qu'il les donne, sans oublier toutefois qu'il n'est pas toujours d'accord avec M. Deecke et M. Pauli, que là même où tous les savants sont d'accord, leurs conclusions ne sont que des hypothèses fragiles et toujours revisables, et que, par suite, il est facile de tirer l'étrusque en des sens fort divers. Nous nous bornerons à nous demander si la théorie de M. B. s'accorde avec ce que nous savons de l'arménien.

Le seul moyen que l'on ait d'établir une thèse telle que celle que nous discutons ici est de faire des rapprochements entre les deux langues comparées. Il entre nécessairement dans ces rapprochements une certaine part d'arbitraire. M. B. a sans doute voulu l'indiquer, quand il écrit, p. 127, qu'on pourrait rapprocher l'étrusque *talīða* de l'arménien *talithay*. Le mot *talithay*, jeune fille, est un mot syriaque que quelques écrivains religieux ont employé sous l'influence de l'Église syriaque et qui n'est sans doute jamais entré dans la langue en Arménie. Dans ce cas, M. B. a indiqué ses doutes; ailleurs, il est plus affirmatif : il rapproche l'étrusque *s'ec*, *s'ex*, fille, de l'arménien *ēg*, femelle : ce rapprochement n'est certes pas imposé par le sens, ni recommandé par la forme phonétique, puisque rien n'indique en arménien la présence d'un ancien *s* initial dans ce mot. Cette violence faite au sens paraîtra cependant encore modérée si nous comparons la suivante : M. B. nous dit, p. 125, que l'étrusque *kurpu* paraît vouloir dire *mendiant*; le mendiant est un homme qui sait recevoir les coups : on peut donc rapprocher l'arménien *krruph*, coup de poing. — Ces exemples suffisent. Ajoutons seulement que dans plusieurs cas M. B. interprète des noms propres étrusques par l'arménien; il est clair que cela ne prouve pas : rien n'est plus facile que de rapprocher d'une langue quelconque des mots dépourvus de signification; il suffit de trouver quelque ressemblance phonétique plus ou moins fortuite.

Les rapprochements de sens de M. B. sont souvent arbitraires; sa phonétique ne l'est pas moins. Le *k* de l'arménien *meak* donnerait étrusque *χ* dans *max*, et *k* dans étr. *cina* = arm. *kinē*... Nous lisons, p. 56 : étr. *eθuna*, *ituna* = arm. *endunak*; étr. *cana* = arm. *khandak* : ainsi arm. *nd* aboutit dans un cas à *θ*, *t*, dans l'autre à *n*. — De même nous voyons *r* étrusque correspondre à *l* arménien, et inversement, sans aucune règle. — Justifié ou non, cet arbitraire phonétique anéantit la démonstration en la rendant trop facile.

Il faut enfin arriver à la difficulté essentielle : la langue qui aurait été l'origine de l'étrusque n'est ni un dialecte arménien du *xix*^e siècle ni la langue littéraire du *v*^e; c'est une langue parlée en Asie-Mineure au moins dix siècles avant Jésus-Christ, et dont nous aurions deux représentants, l'étrusque et l'arménien, le second étant connu à une date beaucoup plus récente que le premier. Cette simple constatation fait tomber bien des raisonnements de M. B. : l'arménien classique *ev* « et » est en langue vulgaire moderne *u* : cela ne prouve pas qu'il en fut ainsi dès l'époque de l'unité arméno-étrusque présumée, et M. B. n'a nul droit de s'en servir pour expliquer un fait étrusque, comme il le fait p. 2. — P. 18, l'étr. *θues*, *θuves* « il a donné » est rapproché de l'arménien vulgaire *tueač*; or, *tueač* est une forme analogique qui s'est substituée à l'arménien classique *et* = skr. *ádāt*. Il n'est pas probable que la forme ancienne *et* et la forme analogique *tueač* aient coexisté quinze siècles en arménien; dès lors, quel rapport y a-t-il entre *θuves* et *tueač*? Même observation pour *as* (p. 70) et *θes* (p. 88). — P. 52, M. B. admet que *u* non final est tombé en étrusque comme en arménien; cela est possible : mais il n'y a nul rapport entre les deux faits. Les mots que l'arménien a empruntés au Perse ont subi la perte de *i* et *u* en syllabe non finale; or, ces emprunts datent en grande partie de l'époque des Arsacides. Nous sommes loin de l'unité arméno-étrusque. — M. B. compare souvent des mots étrusques en *-a* et *-ax* et des mots arméniens en *-ak*. Or, ce suffixe a été emprunté au perse par l'arménien. On ne saurait le tirer de l'indo-européen *-ko-*, parce que i. e. *k* donne arm. *kh*, comme le prouvent *elikh* = *ἐλιπε* et l'analogie de *t* = *th* et *p* = *ph* (resp. *h*). — M. B. explique l'alternance de *l* et *h* dans quelques mots étrusques par la prononciation moderne de la lettre arménienne que M. Hübschmann transcrit par *λ* : cette prononciation gutturale n'existait pas encore au *v*^e siècle après Jésus-Christ, puisque c'est cette lettre qui rend partout le *λ* grec. La chronologie, on le voit, s'oppose directement au système de M. Bugge. Il nous est impossible de pousser plus loin l'analyse de chacun des articles; disons seulement que, si la plupart succombent sous des critiques analogues à celles que nous venons de formuler, aucun n'est réellement frappant et n'apporte à l'hypothèse un appui solide. Le plus grand profit à retirer du livre de M. Bugge est donc qu'il n'y a entre l'étrusque et l'arménien aucun rapport démontrable.

Relevons, en terminant, quelques indications qui intéresseront les

Arménisants : le rapprochement de arm. *usanil*, apprendre, et du slave *vyknanti*, etc., et l'explication des collectifs anciens en *-ear*, pluriel moderne en *-er* par un emprunt à des langues du Caucase.

A. MEILLET.

506. — **Traité de l'Onomatopée**, ou Clef étymologique pour les Racines irréductibles, par M. Adrien TIMMERMANS. Paris, Bouillon, 1890. In-8, 168 pp.

« Ce traité de l'onomatopée est appelé à servir d'introduction à un dictionnaire des affinités de la langue française » (p. 163). Le dictionnaire sera curieux, s'il en faut juger par cette introduction, modestement épigraphiée : *Labor improbus*... De clef quelconque, je n'y en ai point vu ;

Mais qu'on puisse voir, je n'en mets rien en gage.

Quant aux onomatopées ou soi-disant telles, elles y coulent à pleins bords, versées avec une sereine intrépidité de polyglotte prodigue. Qu'on me permette une courte citation prise au hasard (p. 91) ; je respecte scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation de l'auteur :

« La particule *re* de reduplication a une origine verbale et onomatopique que nous allons mettre en lumière. Le croc s'appelle *χεῖρ* *accrocher* s'appelle, avec omission de la gutturale : *ἀλέω* ; *haero* ; *adhérer*, *heurter* (*accrocher*) *hard* dur qui tient, *to hurt* blesser ; *hard* dur. L'au-rochement marque le fonctionnement des ongles. *Χεῖρες* dont la métathèse est *ῥαγες*, *ρήγω* ; *rapio*, *riga*, *raja* ; *arracher* ; *rough* rugueux ; *rut* ornière ; *rücken* arracher. *Αλέω* accrocher donne *ἄρθρον* l'articulation, l'accrochement ; *articulus* ; *articulation* ; *wrist* le poignet ; *die Würzel* articulation du pied d'un arbre, la racine. *H. gewricht*. Le jeu de cette articulation nous offre l'image de la chose qui tourne, qui va et vient ; delà *re* retour. Une variante de *re* s'offre dans *ῥέθω* ; le membre qui tourne ; *rotundus* ; *rond* ; *round* ; *ründ*. »

Tout le livre est dans ce goût ¹. M. Timmermans n'a-t-il pas songé que la mystification serait plus piquante si elle était moins longue ?

V. HENRY.

507. — **Adversaria in Comicorum graecorum fragmenta** scripsit ac collegit Fredericus H. M. BLAYDES LL. D., ædis Christi in universitate Oxoniensi quondam alumnus. Pars prior secundum editionem Meinekianam. Halis Saxonum, in Orphanotrophi libraria, 1890, iv et 250 p. in-8.

« Hoc prius volumen observatiunculas praecipue criticas amplectitur
« quas plurimis abhinc annis in Poetarum Graecorum Comicorum col-

1. L'auteur pourtant rencontre en chemin des problèmes de haute psychologie : — pourquoi l'idée du silence est-elle rendue dans les langues par un mot, c'est-à-dire par un son, alors que le silence est l'absence de son ? et il trouve la solution (p. 49) ; — d'où vient *νόξ*, *nox*, *nuit*, *nocturne*, *night*, *nacht*, etc. ? C'est que (p. 51) « la nuit a été aux yeux de nos ancêtres une vapeur, un brouillard, un nuage sorti d'un nez ».

« lectionem ab Augusto Meinekio tunc nuper editam confeci. Ex illo tempore alias plurimas in poetas comicos identidem scripsi, prætereaque alias virorum doctorum hic illic sparsas collegi. Hanc qualemcunque « farraginem lucubrationum, in qua, ut diversis temporibus et horis « subsecivis et saepe sine librorum adjumento confecta, haud dubie errores aliquot, multa negligenter scripta, plura quae levia aut inutilia « et commemoratione indigna videantur invenies, tibi, Lector benevole, « commendo ». Nous transcrivons ces lignes, placées en tête de la préface, parce qu'elles donnent une idée exacte de la composition du volume. L'auteur y fait appel à la bienveillance du lecteur, et il faut dire que cette formule, devenue banale, a sa raison d'être dans le cas présent. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver dans ce livre de bonnes observations et des rapprochements instructifs (l'éditeur d'Aristophane est certainement un des hommes qui connaissent le mieux la langue de la comédie grecque); mais il faut les chercher patiemment dans un amas de *notæ* et de *notulæ* devenues la plupart inutiles depuis l'édition des *Fragmenta comicorum atticorum* par M. Kock. M. Blaydes promet des observations relatives à cette dernière collection; espérons que le savant helléniste donnera bientôt un volume qui ne pourra manquer d'avoir plus d'à-propos que celui que nous avons sous les yeux. Que n'a-t-il pris la peine d'extraire de la publication actuelle tout ce qui est encore de mise aujourd'hui pour le faire entrer dans le volume à venir! On voit trop de livres rédigés sans aucun égard pour le lecteur; les auteurs oublient que le lecteur a un moyen très facile de se venger.

W.

508. — J. KIRCHNER, *Prosopographiæ atticæ specimen* (Jahresbericht über das Königl. Friedrich-Wilhelms Gymnasium und die Königl. Vorschule zu Berlin). Berlin, impr. C. Hayn, 41 p. in-4.

Un catalogue complet des citoyens athéniens, par démes, ne saurait manquer d'être fort utile, et M. Kirchner ne s'est pas trompé en supposant que tous ceux qui s'occupent des choses de l'Attique accueilleraient avec faveur un ouvrage de ce genre. Quelques lignes d'avertissement expliquent le plan de l'auteur : les noms des démotes sont rangés par ordre alphabétique, avec référence aux inscriptions, monnaies et textes littéraires, et sont accompagnés, quand il y a lieu, d'un sommaire des principaux événements de leur vie. Il n'est pas tenu compte, sauf par exception et pour des descendants d'anciennes familles, des textes épigraphiques postérieurs à l'ère chrétienne. D'après ces principes, M. K. nous donne aujourd'hui, comme spécimen de la première partie de son travail, le catalogue des citoyens de Képhissia, de Pæania et de Mélité. Une seconde partie contiendra, avec des tables, la liste des citoyens dont le démotique est inconnu. La disposition générale de l'ouvrage ne me paraît pas être à l'abri de toute critique; il ne peut être

véritablement utile et faciliter la recherche qu'à la condition qu'on y puisse retrouver immédiatement, à son dème et à son rang alphabétique, un citoyen athénien quelconque. Or, il n'en est pas toujours ainsi, et le système adopté pour les noms de femmes pourra être une cause de confusion et d'erreur. M. K., rangeant les femmes dans le dème de leur père et dans celui de leur mari, il peut en résulter que la même femme soit inscrite deux fois dans l'ouvrage; par exemple : la mère de Démosthène, Kléoboulé, se trouvera à la fois parmi les Pæaniens, en tant que femme de Démosthène le père, et parmi les Kéramiens, comme fille de Gylon. Ce n'est là d'ailleurs qu'être trop complet; mais voici qui est plus grave : On rencontre dans une inscription Σωκράτης Πατριεύς; il n'est a pas à son rang alphabétique dans son dème, et l'on en conclura que c'est un nom nouveau à ajouter au catalogue. Or, si les index sont bien faits, nous devons y trouver quelque chose de ce genre : Σωκράτης II., voyez Μοσχίνη; et en effet, on lit à son rang Moschiné, fille de Socrate de Pæania. Outre qu'un tel renvoi ne témoignerait pas d'une méthode irréprochable, comment retrouver le personnage si ce renvoi n'existe pas? Il en est ainsi à la plupart des noms de femmes; ne serait-il donc pas plus simple et plus conforme d'ailleurs au plan général de M. Kirchner d'inscrire à leur rang les pères et les maris, lorsqu'ils sont accompagnés de leur démotique? On ne courrait pas alors le risque de s'égarer dans les recherches.

My.

509. — Edouard BERTRAND, prof. à la Faculté des Lettres de Grenoble. *Cicéron artiste*. Grenoble, 1890, in-8, p. 1-74.

Cette brochure est détachée du tome II des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*. Le sujet convenait sûrement au goût de l'auteur qui s'est occupé jusqu'ici de critique d'art, et dont on connaît la thèse française sur Philostrate (1881). Le présent travail n'est lui-même qu'un chapitre de sa thèse latine ¹, refondu, très complété et développé avec un véritable talent. On y appréciera surtout une élégance de forme qu'imposait sans doute le sujet, mais à laquelle on n'est pas de notre temps tellement habitué.

Est-ce le fait d'être gâtés par cette surprise? De par l'ingratitude dont tout lecteur est coutumier, c'est de cette qualité même qu'on ferait sortir d'abord un défaut. On dirait que l'élégance est ici soutenue et monotone. Dans cette plaquette régulièrement solennelle et tout épigraphique, on voudrait plus de variété; un fonds d'où ressortiraient davantage les idées originales de l'auteur. On appliquerait à M. B. une de ses phrases (p. 67) : « Dans le style, lorsque tout est également poli et paré, le charme disparaît bien vite ». Le reproche serait quelque peu injuste; mais je gage qu'il sera fait.

1. *De pictura et sculptura apud veteres rhetores*. Voir le ch. iv.

On critiquera aussi certaines faiblesses qu'on n'eût même pas relevées il y a quelques années, mais pour lesquelles on aurait de nos jours moins d'indulgence ; d'abord la méthode adoptée dans les citations ¹ ; ensuite le choix de telle édition qui a servi de base. Peut-on pour Pline, (p. 8, note 2), s'en tenir à la collection Nisard, quand l'éditeur, Littré, déclare avoir suivi le texte de Lemaire qui à son tour suivait à très peu près celui de Hardouin ? Que de ricochets pour revenir de plus de deux siècles (1685) en arrière ? — M. B. s'excuse (p. 11, n. 3), de ne pas reproduire toujours exactement les traductions de la collection Nisard ; depuis quand les vénère-t-on comme un texte sacré ? — En polissant sa rédaction M. B. n'a pas pris garde non plus qu'il changeait parfois le sens des textes cités ². — Un lapsus plus grave s'est glissé p. 12. Le vieux Caton est appelé « stoicien » et l'on met à son compte un des actes de Caton d'Utique dans son séjour à Chypre.

M. B. résiste trop peu au plaisir de tirer des auteurs plus qu'on n'a fait jusqu'ici, de voir à côté et au delà de ce qu'ils ont dit. Peut-être trouvera-t-on aussi qu'il ne s'est pas assez borné. On aura toujours mauvaise grâce à se plaindre de digressions revêtues d'une forme agréable. Mais l'exemple de Cicéron suffit-il pour autoriser ceux qui parlent de ses goûts à parler aussi de toute autre chose ?

Que de fois on sort ici de la vie de Cicéron pour faire des pointes aux alentours, en son temps, avant lui et dans toute l'antiquité ! Le défaut est sensible dès le début. On est déjà à la p. 14, quand on s'avise que le sujet n'est pas abordé et qu'on touche à peine au siècle de Cicéron. Sans parler des répétitions ³ que M. B. eût certainement évitées s'il eût consenti à se citer lui-même d'une manière précise, il y a certainement dans tout ce travail abus de développements généraux. Les lecteurs auxquels s'adresse M. B. ne sont pas cependant tellement dépourvus de raison et de connaissances historiques qu'il ait fallu tout leur dire ou tout leur rappeler.

La démonstration n'y gagne pas. Car pour le fonds même, on adresserait à M. B. bien des objections. Les arts ont fourni à Cicéron telle allusion, tel rapprochement. Mais les comparaisons prouvent-elles si sûrement la connaissance des objets comparés ? N'ont-elles pas fleuri dans des temps et dans des endroits où l'on professait à l'égard des choses et des êtres le plus profond dédain ! La phrase de Cicéron est harmonieuse. En conclura-t-on qu'il connaissait à fond la musique ? Voilà une lacune que je signale à M. Bertrand. Il n'a dit qu'un mot de ce goût de Cicéron. Il pouvait cependant, il devait de par la logique, lui

1. Le lecteur se croit mystifié quand il trouve des renvois comme (p. 60) : Platon, *les Lois*, liv. VI ; (p. 11) : Cicéron, *Parad.*, V. Dans les citations de Cicéron, la méthode change d'une note à l'autre, M. B. renvoyant tantôt au chapitre seulement, tantôt au paragraphe.

2. Par ex. p. 16, sur *Verr.* IV, 57 et aussi les textes cités p. 10.

3. Le même texte est cité p. 41, n. 2 et p. 65, n. 2 ; p. 56, n. 5 et p. 67, n. 1.

faire la même place qu'aux autres. Mais ici le paradoxe eût paru trop à découvert.

J'approuve beaucoup M. B. d'admirer Cicéron; mais je crains qu'il n'ait été dupe de son auteur. En tant qu'orateur et qu'écrivain, Cicéron a été sans doute un merveilleux artiste. En sculpture ou en peinture il n'était rien de plus certainement qu'un amateur éclairé. M. B. corrige lui-même dans sa conclusion ce que le titre de son travail avait d'exagéré. Il s'en faut qu'on puisse parler d'une manière générale de *Cicéron artiste*, et qu'il l'ait été autant qu'il eût voulu parfois le paraître. On nous le montre déguisant si bien ses connaissances à l'occasion, qu'il a pu tout aussi bien, quand il le voulait, masquer certaines ignorances, et même les plus graves. Sur un terrain plus rapproché de nous et où les documents nous manquent beaucoup moins, on reconnaît de nos jours que Cicéron a souvent fait illusion aux autres, à la postérité, peut-être à lui-même, et qu'il s'en faut qu'il ait été un philosophe. Nous voyons, et M. B. n'a pas caché tout ce qui lui manquait au début de sa carrière. Il n'y a sans doute ajouté que ce qu'apprennent la vie, les voyages, le monde, et ce que plus tard la mode introduisit dans le cercle des optimates. On souscrira bien à une phrase de M. B. (p. 73), mais en y glissant un petit mot qui n'est pas sans importance; à vrai dire Cicéron n'a jamais vu dans les arts que les auxiliaires et comme les serviteurs de l'éloquence. C'était un utilitaire dans ses goûts. Je doute qu'au fond il ait jamais aimé ou estimé pour lui-même un autre art que celui où il a excellé.

Voilà bien des critiques adressées à un travail soigné, d'une lecture agréable, où l'on trouve d'excellentes pages¹, où partout on sent une chaleur vraie et qui forme un contraste frappant avec telle thèse où Cicéron vient d'être bien injustement malmené². Je renvoie à ce dernier ouvrage quiconque voudrait être sévère pour M. Bertrand.

Émile THOMAS.

510. — *Narratio de miraculo a Michaelae archangelo Chonlis patrato*, adiecto Symeonis Metaphrastæ de eadem re libello. Edidit Max BONNET. Paris, Hachette, 1890, XLVI-36 pp. in-8.

Quand les apôtres Philippe et Jean vinrent à Hiérapolis combattre la Vipère (ἑχίδνα), ils passèrent au lieu appelé Chaeretopa, y annoncèrent les merveilles qu'y devait accomplir l'archistratège Michel et firent jaillir une source aux propriétés merveilleuses. C'est auprès de cette source et du sanctuaire élevé par la reconnaissance d'un père, que

1. Voir surtout la p. 56, sur la phrase de Cicéron, véritable œuvre d'art; la p. 47, sur les descriptions d'objets d'art dans les Verrines; et enfin la p. 30, sur l'influence que le procès de Verrès a dû avoir sur le développement des goûts de Cicéron.

2. Eug. Rigal, *M. Tullius Cicero. Quatenus artium optimarum amator exstiterit*. Paris, 1890. Par contre, on rencontrera dans cet ouvrage, p. 13, note 4, les renvois de bibliographie qu'omet à tort M. Bertrand.

vint plus tard se retirer le premier προσημόναριος, Archippos. Les Grecs (Ἕλληνες = les païens), excités par le spectacle des vertus du solitaire et des miracles accomplis grâce à la vertu de l'eau, après plusieurs tentatives infructueuses, résolurent de détruire le lieu saint par une inondation. Ils réunirent deux torrents de la montagne, le Kouphos et le Lycokapros; leurs flots, se précipitant d'un rocher élevé, allaient submerger l'oratoire avec Archippos, quand apparut l'archistratège Michel au sommet du rocher. D'un signe de croix, il arrête les eaux dont la tête se dresse à dix hauteurs d'homme. Il étend la main et le rocher se fend avec le bruit du tonnerre, la terre tremble, un gouffre se forme, véritable creuset (χώνη) où les eaux se précipitent comme un métal en fusion.

Tel est en substance le récit anonyme dont M. Max Bonnet s'est fait l'éditeur. Cette histoire a été paraphrasée par Siméon Métaphraste et développée oratoirement par Sisinnius. Le mérite de M. B. est d'avoir retrouvé la version la plus ancienne et de l'avoir publiée d'après dix mss. avec un soin et une habileté dont il est superflu de faire l'éloge aux lecteurs de cette *Revue*. La légende rentre dans la classe des légendes inventées pour expliquer des phénomènes géologiques. Mais elle contient une foule de détails curieux sur les rapports entre païens et chrétiens, sur les superstitions régionales, sur certaines conceptions religieuses (cf. p. 7, la liste des bonnes œuvres et des péchés; p. 10, les vingt et un noms de Satan). Dans la dissertation qui précède ce texte, toutes les questions qu'il soulève sont loin d'avoir été épuisées. M. B. n'explique pas comment une légende locale peut contenir de si graves erreurs topographiques. Ne faut-il pas y voir l'œuvre d'un pèlerin qui rédige à distance les souvenirs de son pieux voyage? Le fond du récit, si fortement attaché aux lieux, date probablement de l'époque où une église s'est élevée à la place du modeste oratoire primitif¹. On peut dire que pour les récits hagiographiques c'est le moment psychologique de la rédaction. Nous ne serions sans doute pas réduits à faire une conjecture, si nous possédions la fin du morceau. M. B. date l'opuscule du ^{ve} au ^{vii}^e siècle. Il est impossible pour le moment d'être plus précis, ce qui est regrettable : les particularités grammaticales, relevées dans un index spécial², auraient encore plus de prix, si on pouvait en déterminer l'âge plus exactement.

La dissertation de M. B. lui a servi de thèse latine. Elle est écrite dans une langue nerveuse que l'on n'est pas habitué à goûter dans les livres de ce genre. Les amateurs n'y trouveront pas de ces phrases qui s'allongent de mots inutiles pour porter, piquée à la queue, une élégance de cahier d'expressions. Je ne ferais pas un éloge de l'orthographe

1. Cet oratoire devait être un simple autel abrité par un édicule à colonnes; de là le nom qui lui est donné : θυσιαστήριον.

2. Ajouter ὁ λαὸς τῆς ἀδικίας (*populus iniquitatis*), p. 11, 10, à l'article du génitif.

correcte de M. Bonnet, s'il ne fallait, paraît-il, un certain courage à écrire comme les Anciens ¹.

P.-A. L.

511. — **Anonymus aduersus aleatores** (Gegen das Hazardspiel) und die Briefe an Cyprian, Lucian, Celerinus und an den Karthaginienischen Klerus (Cypr. epist. 8, 21-24). Kritisch verbessert, erläutert und ins Deutsche übersetzt von Dr Adam Miodonski, mit einem Vorworte von Prof. Eduard Wölfflin. Erlangen u. Leipzig, Deichert'sche Verlagsbuchhandlung Nachf. 1889, 128 pp. Prix : 2 M.

512. — **Libellus de aleatoribus** inter Cypriani scripta conseruatum. Edidit et commentario critico, exegetico, historico instruxit Adolfus HILGENFELD. Freiburg i. B., 1889, J. C. B. Mohr. 87 pp. Prix : 2 M.

Le *De aleatoribus*, conservé dans les œuvres apocryphes de saint Cyprien, a été l'objet d'une étude de M. Harnack dont j'ai rendu compte il y a un an. Presque aussitôt, l'attribution de l'ouvrage à Victor I^{er} fut contestée par M. Wölfflin, et à sa suite les théologiens se jetèrent sur ces quelques pages de latin vulgaire pour proposer chacun une hypothèse nouvelle, « comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire ni d'autres problèmes à résoudre ». Il n'est presque pas de revue savante qui n'ait publié un ou plusieurs articles sur la question. Malheureusement les contradicteurs de M. Harnack n'ont pu se mettre d'accord. M. Wölfflin écarte l'origine romaine du traité et croit qu'il faut chercher l'auteur en Afrique après l'époque de saint Cyprien ². L'élève de M. Wölfflin, M. Miodonski, adopte au contraire l'hypothèse de l'origine romaine et fait honneur du *De aleatoribus* au pape Miltiades. M. Haussleiter l'attribue au confesseur Celerinus, dont on a une ou deux lettres ³; mais il a été réfuté péremptoirement par M. Sanday qui tient pour Miltiades ⁴, tandis que M. Hilgenfeld songe à un novatien vivant sous le règne de Constantin, peut-être à l'évêque Acesius. Le *De aleatoribus* fait à

1. Les personnes que scandalise l'épél *uidi*, à côté de *urna*, oublient trop facilement qu'il n'en va pas autrement en français; *oui* et *jour* sont parallèles de *uidi* et de *urna*. Revenir à l'usage antique n'est pas compliquer, mais simplifier. Si l'on écrit *Euander*, non *Evander*, on n'est plus obligé d'expliquer par quel miracle la première syllabe est longue avec un *e* bref; si l'on écrit *siluae*, *Veius*, on n'est plus forcé, à propos du vers d'Horace : *Aurarum et siluae metu*, ou de la finale d'hexamètre de Propertius : *Veius astiliit arcem*, de parler d'un *v* qui devient *u* ou d'un *j* qui devient *i*, deux absurdités linguistiques; si l'on abandonne les *j*, les élèves n'essaieront plus de prononcer un impossible *omnja* dans Virgile. La réforme de notre façon d'écrire le latin amènerait nécessairement une réforme dans notre façon de le lire : je ne vois pas que ce soit un si grand malheur. Quant aux attaques *per absurdum*, dans lesquelles on montre les philologues écrivant leurs thèses sur des rouleaux de papyrus sans séparer les mots, on peut les repousser par la même arme : pourquoi ces partisans du moindre effort dans l'étude des langues anciennes n'écrivent-ils pas le grec en caractères romains ?

2. *Archiv für lat. Lexikographie u. Grammatik*, V, 499.

3. *Theologisches Literaturblatt*, 1889, n^o 5 et 6.

4. *Classical Review*, 1889, t. III, pp. 127-128.

M. Langen l'impression d'une sténographie : ce serait un sermon de saint Cyprien, l'unique spécimen de ce genre ¹. Enfin, l'adversaire le plus habile de l'hypothèse de Harnack après M. Wölfflin, M. Funk reste sur la réserve ; il pense qu'on a affaire à une homélie de la deuxième moitié du III^e siècle, prononcée dans une grande ville ².

Comme on le voit, la provenance romaine du *De aleatoribus* a de nombreux partisans. Elle a été vigoureusement défendue par M. Hilgenfeld (pp. 30 et 70), qui semble avoir très bien réfuté M. Funk. La discussion porte sur le texte du début : *quoniam in nobis diuina et paterna pietas apostolatus ducatum contulit et uicariam Domini sedem caelesti dignatione ordinauit et originem authentici apostolatus super quem Christus fundauit ecclesiam* (Matth. XVI, 18) *in superiore nostro portamus*. Ces trois expressions semblent bien désigner un successeur de saint Pierre. M. H. n'a cependant pas fait observer qu'elles se prêtent un mutuel appui. Si par des considérations plus ou moins vraisemblables, on affaiblit la portée de chacune d'elles, leur réunion constitue un argument très fort. M. Funk prétend que les mots *originem authentici apostolatus* ne peuvent s'appliquer à un pape puisque il sont au milieu de deux incisives qui n'ont pas de rapport avec la primatie : on voit combien il est facile de retourner le raisonnement. L'origine romaine une fois admise, quantité de particularités s'expliquent aisément.

La controverse se trouve limitée à la question de date. Les objections faites à Harnack et mises en œuvre par MM. M. et H. dans leurs éditions, se rangent sous trois chefs principaux : la langue du *De aleatoribus*, les concordances littéraires avec saint Cyprien, et les citations bibliques.

M. Wölfflin surtout a développé les objections linguistiques. Il est nécessaire avant d'entrer dans leur détail de faire quelques observations générales. La langue du *De aleatoribus* contient beaucoup de traits populaires. Or, nous possédons un matériel très limité pour la langue vulgaire de cette époque et la chronologie linguistique est encore dans l'enfance. Le degré de vulgarisme d'un ouvrage dépend d'ailleurs plus de la profondeur de la couche sociale d'où il provient que de l'époque à laquelle il appartient ; il faudrait donc connaître quelle était la culture de l'auteur, ce qu'on ne peut faire avant de savoir quel est l'auteur. De plus, la langue vulgaire n'a pas besoin de l'intervention d'un grand écrivain : sa formation n'est pas une création, mais un développement. Le grand écrivain ne fait qu'entraver ce développement par un choix dont la dernière raison est ce qu'il y a de plus subjectif au monde, le goût. « Tout écrivain fait un choix parmi les constructions, comme parmi les mots, que lui offre la langue parlée ³. » M. Wölfflin commet donc une erreur sur la nature même du langage populaire en exigeant un grand créateur linguistique, *ein grosser Sprachbildner*, pour le premier emplo

1. Sybels *Historische Z.*, t. 61, pp. 479-481.

2. *Historisches Jahrbuch*, t. 10, pp. 1-22.

3. Riemann, *Syntaxe latine*, 2^e édit., p. 7.

de constructions qui, pour un prosateur cultivé, sont des incorrections : elles peuvent lui échapper, mais il est en garde contre elles. C'est sous le bénéfice de ces remarques préliminaires qu'il convient d'accepter les résultats du dépouillement lexicographique entrepris par M. Wölfflin. Il trouve dans le *De aleatoribus* : 1° des expressions antérieures à Tertullien : *quisque* = *quisquis*, *perierare*, *ipse* = *idem*; 2° une expression employée pour la première fois par Tertullien : *quoniam* au lieu de l'accusatif avec l'infinitif; 3° des expressions postérieures à Tertullien : *idolatria* (on doit sans doute rétablir cet épel dans Tertullien, cf. Miodonski, p. 79), *zabulus*; *extollentia*, Cypr.; *serpentinus*, Ambr.; *cohabitator*, Hieron.; *oraculum*, oratoire, Greg. M.; *deitas*, Arnobe; *deificus* = *diivinus*, Celerinus ap. Cypr. Cet inventaire devrait avoir pour conséquence logique de placer le traité après le temps de Grégoire le Grand ou d'Arnobe. Naturellement M. Wölfflin recule devant cette conclusion extrême; mais alors il n'y a plus lieu de tenir compte de cette liste pour la chronologie. Qui prouve trop ne prouve rien. M. Harnack en prenant ces particularités l'une après l'autre a mis hors de cause les plus importantes : *quoniam*, *extollentia*, *deificus*, *deitas* ¹. Pour ce dernier mot, dans la traduction du grec en latin, qui a été la première besogne littéraire des chrétiens d'Occident, on a dû éprouver de bonne heure bien avant Arnobe, la nécessité de rendre exactement le θεός; des Septante et des théologiens orientaux.

M. M. donne une liste de concordances littéraires avec saint Cyprien, dix-sept en tout. Elles tendraient à prouver que l'auteur du *De aleat.* se serait appliqué à imiter les œuvres de l'évêque de Carthage. Mais parmi ces *lieux parallèles*, les uns sont des tournures très naturelles qui peuvent se rencontrer sous la plume de deux écrivains indépendants l'un de l'autre (aleat. 8, 5 : *hoc primo in loco scire debes quia*, et ad Demetr. 3 : *illud primo in loco scire debes senuisse iam saeculum*), d'autres sont des ressouvenirs de passages bibliques librement paraphrasés (aleat. 5, 2, et de zelo 2 : cf. I Petr. V, 8; aleat. 11, 1, et de opere, 21 : cf. I Cor. IV, 9²; aleat. 11, 2 et de laps. 11 : cf. Matth. VI. 20 et XIX, 21); d'autres enfin ne sont pas comparables (*meditatio*, aleat. 88, a son sens habituel de « exercice » et est glosé par *crimen* crime; dans de opere 12, ce mot signifie « une éducation, pensée » et est glosé par *cogitatio*).

MM. Haussleiter et Funk ont fait surtout porter leur investigations sur les citations bibliques. On en trouve dans le *De aleatoribus* qui sont communes avec saint Cyprien. Ils en concluent qu'elles ont été puisées dans cet auteur. Mais quand un écrivain ecclésiastique veut appuyer sa doctrine par des textes, il n'est pas très étonnant qu'il se rencontre avec un autre auteur animé des mêmes intentions. Dans notre cas, ces rap-

1. *Theologische Literaturzeitung*, 1889, p. 1.

2. Dans mon précédent article (*Rev. crit.*, 1889, I, p. 23, n. 2), j'avais déjà signalé ce rapprochement. — Tous les renvois au texte du *De al.* sont fait d'après l'éd. Miodonski.

prochements sont contestables. 1^o Matth. XVI, 18 ap. aleat, 1, 2 et Cypr. hab. uirg. 10 avec la leçon *fundauit* ; mais ailleurs saint Cyprien cite le texte avec la variante *aedificauit* ; 2^o Ap. XIV, 10, Exod. XXII, 20 et Ierem., XXV, 6 dans aleat. 8, 1-2 et Cypr. ad. Fort. 3 (pp. 323-324 Hartel) : le premier et le troisième passages ont une tout autre forme et l'ordre est différent ; 3^o Apoc. XVIII, 4 et Ies. LII, 11 dans aleat. 8, 4 et Cypr. de laps. 10 et testim. III, 34 : les *testimonia* ne donnent qu'une partie du verset d'Isaïe, cité en entier par l'anonyme, tandis que le *de lapsis* intervertit l'ordre des citations et les développe oratoirement ; 4^o Dans le chapitre 10 du *De aleatoribus* se trouve un groupement qui a semblé la preuve irréfutable d'un emprunt au 3^e livre des *testimonia* de saint Cyprien : Matth. XII, 32 ; I Sam. II, 25 ; I Cor. III, 16 ; Matth. VII, 23. On a dans *Testim.* III, 26-28 : Matth. VII, 23 ; I Cor. III, 16 ; Matth. XII, 32 ; Marc., III, 28 ; I Sam. II, 25. Mais d'abord l'ordre est différent. De plus Matth. VII, 23 est isolé dans le chap. 26 et séparé de I Cor. III, par trois citations ; I Cor. III, 16 n'est pas suivi immédiatement de Matth. XII, 32. Enfin, Marc. III, 28 manque dans le *De aleatoribus*. M. Wölflin, et à sa suite MM. M. et H., croient à une contamination avec Matth. XII, 32. Cette contamination consisterait dans la substitution de *qui dixerit uerbum* à *qui dixerit blasphemiam*. Dans l'hypothèse d'une traduction unique du Nouveau Testament, on pourrait rendre compte de la divergence par une simple glose ; dans l'hypothèse de la pluralité des versions, un écart aussi minime s'explique encore plus aisément, et la contamination avec un texte qui offre bien d'autres différences verbales ne peut être alléguée que pour le besoin d'une thèse. C'est à cela que se réduisent les similitudes de citations entre l'anonyme et saint Cyprien ¹.

De ce minutieux examen, la théorie de M. Harnack sort intacte, aussi solidement appuyée qu'auparavant. Ses principales bases sont la sévérité morale de l'auteur, le maintien du *Pasteur d'Herma*s et de la *Διδαχή* au rang d'écritures divines et la répartition des écritures canoniques en prophètes, évangiles et apôtres. En vain M. Funk a-t-il voulu affaiblir ce dernier argument en rappelant qu'à une date très tardive (pour les offices des Quatre-Temps jusqu'à nos jours), la liturgie a conservé cette division. Puisque cette coïncidence est unique, on doit y voir une de ces survivances dont la liturgie est la sauvegarde naturelle. Ce qu'on ne trouve pas, ce sont des exemples littéraires tardifs de cette conception du canon.

Le *De aleatoribus* a profité des discussions dont il a été l'objet. Le texte en a été amélioré et c'est dans l'édition Miodonski qu'on devra le lire désormais ². C'est là aussi qu'il faudra chercher l'étude des curieuses

1. M. Harnack fait observer que ces rencontres, fussent-elles justifiées, ne prouveraient rien. S. Cyprien n'est probablement pas le premier qui a composé des recueils de textes de l'Écriture. On en avait déjà en Orient ; cf. Hatch, *Essays in biblical greek*, pp. 203 et suiv. Il a pu et dû se servir de ceux qui existaient.

2. M. M. a collationné à nouveau le ms. de Munich. Le texte de MQT est certainement supérieur à celui de D, qui est cependant meilleur qu'on pourrait le croire.

particularités grammaticales qu'il présente. L'introduction contient en outre des observations du même genre sur d'autres parties du pseudo-Cyprien et sur les lettres 8, 21-24, reproduites par M. M. à la fin de sa brochure ¹.

J'ai indiqué tout à l'heure à peu près tout ce qu'on trouve de bon dans l'édition de M. Hilgenfeld. Ce travail est manqué. M. H. a voulu donner un apparat, au lieu d'imiter la réserve de Harnack. Il a gonflé le bas des pages de variantes de mss. empruntées à ses devanciers et de leçons des éditions. Cette compilation a été faite absolument sans critique. C'est ainsi qu'il cite, à côté des variantes du ms. D, un ms. C (*Corbeiensis*) d'après l'édition Fell et Pearson de 1682. Or, C et D sont un seul et même ms, dont les Bénédictins avaient procuré une collation aux auteurs anglais ². Dans le commentaire, outre le passage déjà cité sur l'origine romaine du traité, je ne vois que la partie consacrée à l'inventeur du jeu qui mérite d'arrêter le lecteur (p. 59). M. H. rend très vraisemblable l'opinion vers laquelle Harnack semblait déjà incliner. L'hypothèse de Wölfflin, qui voit dans *olim meditando* un jeu de mot rappelant le nom de Palamèdes est décidément trop ingénieuse. On a relevé ailleurs les distractions énormes de M. H. ³. La principale est un contresens sur une phrase de Harnack, qui fait attri-

J'ai vérifié et rectifié la collation de ce ms. dans Hartel. Voici les *principaux* errata : p. 93 H., 5, et TD; 93, 15 *exprobatorem* D; 93, 18 *pro* om. D; 95, 8 *heres* D², *infans* est D²; 96, 13 *est* n'est pas dans D; 97, 16 *se* om. D, *perdet* D; 97, 17 *diaboli uenabulum* : *diab | ulum* D; 98, 9 *armata* QTD; 98, 11 *dilapidat* MQ²D; 98, 15 *multarum sunt* D; 99, 3 *est et c* D²; 99, 17 *sic* : *si* D²; 101, 13 *perferant* D²; 101, 14 *parentum* D; 101, 15 *estrepitus* D²; 101, 17 *nocentius* D; 102, 9 *diliciis* D; 103, 23 *elimosynis* D; 104, 2 *inmortale* DQT. La dernière rectification a d'autant plus d'importance que d'après l'apparat de M. M. *inmortale* est la leçon de M; le texte est donc absolument sûr (cf. au contraire Harnack, p. 85).

1. P. 52, M. M. omet le compte-rendu *favorable* à Harnack, de M. l'abbé Duchesne dans le *Bulletin critique*; p. 31, ll. 1-3, l'opposition entre païens et chrétiens est trop naturelle pour servir de base à un rapprochement; p. 56, 3, il est douteux que *id est aleatorum* soit interpolé, cf. Hilgenfeld, p. 28; la restitution de cette première phrase dans M. est d'ailleurs tout à fait contestable; p. 58, 1, dans Cypr. ep. 59, 5 il s'agit précisément du pape; 66, 2, *sub cura nostri*, cette particularité présentée comme un africanisme par M. se présente isolément dans Cicéron, Tacite et peut-être César (cf. Riemann, *Synt.* ², p. 101, 2); 68, 3 *dicendo dicens*, il aurait fallu citer aussi Cicéron, cf. Riemann, *ib.*, § 253, r. 1; 79, 5, Harnack, (p. 86) a rapproché la liste des fautes données par la *Διόρθή* et par Marc, VII, 21 : on sent qu'il y a un ordre primitif commun à ces trois documents, sans qu'on puisse le déterminer avec plus de précision; cf. aussi Bonnet, *dé miraculo...* *Chonis patrato*, p. 7; 96, 4 il est douteux qu'en cas de conflit entre les leçons *ferre* et *portare*, *portare* doive toujours être préféré : *portare*, le mot vulgaire, peut être la glose de *ferre*, mot classique et moins compréhensible; 109, 12, je n'hésiterais pas à écrire *absconde*, en me fondant sur l'ingénieuse explication de *inde* donnée par M. M.

2. C. et D ne diffèrent que sur trois points, deux fois par une erreur d'Hilgenfeld (23, 4 fausse interprétation du silence des éditeurs; 23, 17 dans Fell-Pearson, il n'est pas question de l'épel *paenes* pour C), une fois par une erreur de l'apparat de Hartel (25, 22 *inmortale* D, comme C, v. plus haut).

3. *Theologische Literaturzeitung*, 1890, col. 35 ss.

buer à Acesius, évêque novatien de *Constantinople*, un écrit dont M. H. a si bien prouvé la provenance *romaine*. M. Harnack, pensant à Constantinople, avait écrit *Hauptstadt*, que M. Hilgenfeld a traduit par Rome. La méprise est d'autant plus étonnante que M. Hilgenfeld, après le passage de Harnack, cite un texte de Socrate nommant pour l'époque d'Acesius un autre personnage comme évêque novatien de Rome (p. 39). Le nombre vraiment excessif des fautes d'impression trahit, autant que ces bévues, la hâte fébrile avec laquelle cette brochure a été écrite¹. M. H. aurait pu faire encore une besogne utile en donnant un index très complet : mais il s'est contenté de reproduire celui de Harnack en le réduisant d'un bon tiers.

Je ne veux pas terminer sur des critiques. Je tiens à formuler une réflexion qui est à l'honneur de tous les fidèles du *De aleatoribus*. Ils n'ont été animés dans ces études que par l'amour pur et sans mélange de la science et de la vérité. On n'a vu poindre nulle part des préoccupations confessionnelles qui eussent paru légitimes au grand public. L'hypothèse de Harnack, si elle favorise une confession aux dépens des autres, peut fournir des armes à la défense des doctrines catholiques : elle a été formulée et soutenue par des protestants, et c'est un théologien catholique, M. Funk, qui l'a le plus vigoureusement attaquée. Un pareil désintéressement scientifique est trop rare pour qu'on ne le signale pas².

Paul LEJAY.

1. On peut ajouter à celles que signale le compte-rendu cité ci-dessus, *indelebilem studium et saec. IV inuente*, de la p. 53, par ex. — Autres observations. P. 40, il est bien difficile de ne pas admettre qu'il y ait dans les quatre premiers chapitres une leçon indirecte aux évêques ; autrement, ce serait beaucoup de précautions oratoires ; p. 43 : « *legendum quae*, ortum e *scriptione quae* », je ne comprends pas ; p. 45 toute l'argumentation de Harnack subsiste, puisque Apoc. XVIII 4, est placé dans la bouche du Seigneur ; p. 57, je crains que M. H. n'ait fait un contre sens sur Iuven., I, 90-91 et par suite sur *de aleat.*, 6, 5 ; p. 62, *in factis iniquis* de *de aleat.* 7, 12, paraît se rapporter plutôt à ce qui précède (cp. surtout 6, 10 et 11 : *est et quando ipsi aleatores cum prostitutis mulieribus*, etc.) qu'à des légendes mythologiques ; p. 75, conclure d'une phrase de saint Paul, perdue au milieu d'une longue citation, à la jeunesse de l'auteur anonyme paraît être un peu hardi ; même page, c'est par un tour de force analogue que l'exhortation de la péroration : *fuge diabolum persequentem te*, devient une preuve qu'à l'époque de l'auteur personne ne persécutait plus les chrétiens, si ce n'est le démon.

2. « Ce que nous prétendons au nom de la science, c'est qu'on sache, quand il s'agit de juger de la valeur des preuves, se mettre un instant à la place de ceux qui n'ont pour la religion ni haine ni amour, pour se demander si tel texte, tel raisonnement doit logiquement les amener à la conclusion que nous sommes tentés d'en tirer, et si nous admettrions cette conclusion comme certaine, lors même qu'elle nous serait contraire. » Ch. de Smedt, *Principes de la critique historique*, p. 33.

513. — **De la vie intime des dogmes** et de leur puissance d'évolution. Leçon d'introduction au cours de dogmatique réformée professée à la Faculté de Théologie protestante de Paris le 4 novembre 1889, par A. SABATIER. Paris, Fischbacher, in-8, 26 p.

Prévenu du sujet que devait traiter l'autre année M. Sabatier, nous avions voulu l'entendre et nous avons été frappé des qualités de pensée et de style de sa leçon non moins que de son ardeur communicative; d'autre part, nous avions l'impression qu'il avait laissé dans l'ombre toute une partie de son sujet, la plus essentielle peut-être. En le relisant à quelques mois d'intervalle, nous avons été confirmé dans notre sentiment premier.

M. S., comme il était indispensable, a commencé par débayer son terrain en déclarant que les dogmes ne sont pas immuables, mais se transforment au cours des siècles; en un mot, ils *évoluent*. Sous ce rapport, il convient de les comparer aux langues. M. S. arrive sans effort à rencontrer des formules pleines et savoureuses, dont nous donnerons un exemple : « Ce que les mots et les phrases sont à la pensée, les formules dogmatiques le sont à l'expérience religieuse de la conscience et nous pouvons poser cette thèse générale : de même que la vie d'une langue se trouve, non dans la sonorité des mots ou dans la correction de la phrase, mais uniquement dans l'énergie secrète de la pensée et dans le génie du peuple qui la parle, de même le principe de la vie des dogmes n'est à chercher ni dans la logique des idées ou la justesse plus ou moins grande des formules théoriques, mais seulement dans la vie religieuse elle-même, c'est-à-dire dans la piété pratique de l'Église qui les professe. Le dogme, en un mot, c'est la langue que parle la foi. » Je ne crois pas que cette belle définition rencontre beaucoup de contradicteurs. M. S. ajoute qu'il y a deux éléments dans le dogme, un élément proprement religieux qui est son principe vivant et un élément intellectuel, une proposition philosophique servant d'enveloppe et d'expression au premier, et il doit être entendu que l'élément intellectuel ou formule dogmatique n'est que l'« expression symbolique de l'expérience religieuse ».

C'est cet « élément intellectuel » qui constituera la part essentiellement variable dans le dogme. Se tournant, à son tour, du côté de ceux qui voudraient sacrifier totalement la formule philosophique de l'expérience religieuse, considérée comme foncièrement caduque, M. S. déclare qu'on arriverait par cette voie à détruire purement et simplement le christianisme et la religion. C'est ici que je cesse de l'entendre, me demandant si, d'après le professeur de dogmatique réformée, la formule dogmatique est, oui ou non, indispensable, si elle n'est pas une simple béquille à l'usage des gens mal bâtis ou d'esprit faible. Poussons un peu plus loin pour avoir la réponse.

M. S. fait ressortir le caractère hébraïque du christianisme primitif, l'empreinte hellénique qu'il a subie par la suite. « De quel droit, n'hé-

site-t-il pas à dire, proclamerions-nous éternel et immuable un système dogmatique, dont l'histoire nous révèle si bien l'origine et le caractère particulier ? Sans doute, ce système convenait admirablement au monde gréco-romain, et, sans doute aussi, c'est à cette convenance même qu'il doit d'avoir alors triomphé. N'est-ce pas une raison de penser qu'il ne doit plus convenir aussi bien au nôtre, à moins qu'on n'admette que notre civilisation et notre philosophie n'ont pas le droit de différer de la civilisation et de la philosophie des derniers siècles de l'Empire romain ? » Et M. S. fait voir quelle révolution a subie notre conception du monde comparée à celle du moyen âge. De là, la nécessité de modifier la formule dogmatique selon les époques. Il a écrit sur ce point quelques pages vives et précises, qui renferment des observations très solides. Malheureusement, je note encore ici un désaccord entre les prémisses et la conclusion. Au moment où je me préparais à entendre : Donnez aux faits de l'expérience religieuse une formule qui soit en harmonie avec l'état contemporain des connaissances et de la réflexion philosophique, — je lis, non sans étonnement : La revision dogmatique est toujours ouverte, en principe et en fait, dans les Églises issues de la Réforme. — Il est visible qu'une perspective de continuelle mobilité, d'instabilité sans fin, ne peut être accueillie qu'avec hésitation et défiance par les diverses églises chrétiennes ¹.

Nous refermons donc cette brochure, qui est une œuvre des plus distinguées, où abondent les remarques judicieuses et les rapprochements heureux, avec un sentiment de déception. Nous nous demandons ce qui doit demeurer et ce qui doit passer dans le christianisme. Le dogme est-il décidément un simple vêtement, comme la coquille qui protège le mollusque, comme le paletot que nous sommes contraints d'endosser par les temps froids ; ou bien est-il la traduction légitime et nécessaire du sentiment dans la langue de la philosophie ? Il est visible que M. S. hésite perpétuellement entre ces deux réponses et qu'il n'a pas su prendre son parti de dire franchement qu'il *faut* un dogme à toute Église qui compte et que ce dogme doit être considéré par cette Église comme étant *la vérité*. C'est seulement en ce cas, nous semble-t-il, qu'il y a lieu de parler de « la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution ². » Sous ce rapport, nous ne nous étonnons pas que les propositions de M. S. aient semblé insuffisantes à plusieurs.

Faut-il chercher la pensée profonde de M. S. dans une note de la page 9, où il est question des « faits rédempteurs et rénovateurs de l'Évangile » qui, « par cela seul qu'ils ont précédé l'évolution dogma-

1. On a pu croire que M. S. sacrifiait sans hésitation tout le travail dogmatique du passé ; je suis persuadé que telle n'est pas sa pensée, mais plusieurs de ses réflexions seraient de nature à favoriser cette interprétation.

2. La « vie intime du dogme » doit consister en ce que, restant immuable dans son *fond*, il adapte sa *forme* à l'époque et au milieu. Nous aurions voulu voir appliquer cette remarque aux dogmes du péché originel et de la rédemption, par exemple.

tique, restent nécessairement hors d'elle » ? Ce serait là une voie toute nouvelle, que rien ne nous faisait soupçonner ; cette théorie des « faits chrétiens » nous semble, du reste, l'une des plus faibles et les plus creuses qu'on ait jamais imaginées. D'ailleurs, un lecteur attentif s'apercevra que M. S. s'est préoccupé ici de faire taire des critiques qu'avait soulevées sa leçon (voyez aussi la note de la p. 7).

Il paraît, en effet, que cette leçon a provoqué des protestations très vives. Après avoir nous-même fait d'expresses réserves sur le fonds du sujet, nous sommes heureux de constater que M. Sabatier a maintenu et fait reconnaître sa liberté professorale.

M. VERNES.

-
514. — **Kleinere deutsche Gedichte des XI. u. XII. Jahrhunderts**, p. p. Albert WAAG. (Altdeutsche Bibliothek, hrsg. von Paul). Halle, Niemeyer. 1890. In-8, xli et 167 p. 2 mark.

Ce petit livre contient dix-sept poèmes religieux, déjà publiés par Müllenhoff et Scherer dans les *Denkmæler*, par Diemer, par Karajan : on saura gré à l'auteur d'avoir réuni dans ce volume des textes peu accessibles et recueilli ou résumé dans ses introductions et ses notes à peu près tout ce que ses devanciers avaient dit d'important. On lui reprochera toutefois d'avoir été trop conservateur, ou plutôt, comme disent ses compatriotes, trop *bequem*, et de se livrer à une polémique acerbe contre Scherer.

C

-
515. — **Quellen zur Geschichte der Stadt Worms**. II. Theil. Urkundenbuch der Stadt Worms, herausgegeben von Heinrich Boos, Band II. (1301-1400). Berlin, Weidmann, 1890, xiv, 948 p. in-8. Prix : 37 fr. 50 c.

Grâce au concours généreux du baron de Heyl, la ville de Worms a pu commencer récemment la publication d'une *Collection des sources historiques*, confiée à M. Henri Boos, actuellement professeur à l'Université de Bâle. Comme de juste, c'est par un *Cartulaire de la ville de Worms* que s'ouvre la collection de M. B. Le second volume embrasse les années 1301 à 1400 et renferme plus de douze cent pièces relatives soit aux affaires politiques, soit aux affaires privées, (donations ou échanges de terrains, baux, contrats de vente, etc.) de la vieille cité rhénane. Sur ce nombre, six cents au moins sont entièrement inédites et tirées des archives de Worms, de Spire, de Darmstadt, de Lucerne, etc. Une trentaine de pages contiennent des *additions* et *rectifications* au tome précédent ; une table des matières des noms de lieux et personnes, dressée avec beaucoup de soin, remplit près de deux cents pages.

Toutes les pièces renfermées dans cet énorme volume, consciencieusement éditées d'après les principes généralement admis aujourd'hui pour la

publication des *Cartulaires*, en Allemagne, n'ont pas été données in extenso. M. B. n'a reproduit de la sorte que les documents d'un intérêt général, se rattachant à l'histoire intérieure ou aux relations extérieures de la cité; quant aux documents d'ordre privé (*privatrechtliche Urkunden*) il n'en a donné généralement que des extraits; il a même négligé, de propos délibéré, une masse de pièces de cette catégorie, se rattachant aux propriétés extra muros des établissements ecclésiastiques de Worms. On ne saurait s'en étonner quand on songe qu'il n'y avait pas moins de *soixante* églises, chapelles et couvents dans l'enceinte des murs, et rien qu'au point de vue de la dépense matérielle, on ne pouvait songer à fondre tous ces cartulaires spéciaux dans celui de la ville libre impériale.

Le *xiv^e* siècle est l'époque des grandes confédérations urbaines et de leurs luttes acharnées contre les seigneur territoriaux. Worms a joué un rôle assez important dans ces luttes, pour que son histoire spéciale fournisse nombre de faits intéressants pour l'histoire générale de l'Empire. Pendant toute la durée de ce siècle, elle n'a guère vécu en paix avec ses voisins, principalement avec son évêque, qui réclamait sans cesse la suzeraineté politique sur la ville, déclarée ville libre par Louis de Bavière, et confirmée dans ses privilèges par Wenceslas. A plusieurs reprises, l'appui des princes voisins, et particulièrement des électeurs palatins, fit triompher les évêques, mais chaque fois la ténacité bourgeoise reprit la lutte, qui ne cessa définitivement qu'au *xvi^e* siècle. Ces démêlés entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir séculier, les compromis innombrables — les *Rechtungen* — qu'ils signèrent entre eux, pour les violer l'instant d'après, remplissent un bon nombre des pages du volume de M. Boos.

Les querelles qui s'élevèrent entre Worms et d'autres villes rhénanes, au sujet des privilèges douaniers, rendus à la ville par Wenceslas, et les pièces qui s'y rapportent, fournissent également des renseignements économiques curieux pour l'histoire du commerce au moyen-âge.

R.

516. — SEGER. *Byzantinische Historiker des X und XI Jahrhunderts.*

1. Nikephoros Bryennios. Munich, Lindau, 1888. 1 vol. in-8, iv-129 p.

Parmi les raisons d'ordre divers qui rendent si difficiles les études byzantines, l'une des principales est assurément le manque de recherches critiques sur les sources de l'histoire de l'empire d'Orient. Sans doute, dans ses *Byzantinische Studien*, F. Hirsch a donné, pour la période qui va de 813 à 963, un remarquable modèle aux travaux de cette sorte; sans doute, quelques-uns ont suivi cet exemple et étudié, comme Neumann, les sources historiques de l'époque des Comnènes. Pourtant les recherches de ce genre sont encore si rares, qu'il faut savoir grand gré à M. Seger d'avoir entrepris l'étude critique de quelques-uns des écrivains du *xi^e* siècle byzantin.

Parmi les historiens de cette période, entre Psellus, Attaliote et Skylitzès, Nicéphore Bryenne, auquel M. S. consacre l'ouvrage que nous analysons, mérite une place importante. On connaît l'homme : né d'une des plus grandes familles byzantines, probablement fils aîné, comme M. S. le démontre fort heureusement, de ce Nicéphore Bryenne qui aspira, en 1078, au trône de Byzance, il est plus célèbre encore comme gendre d'Alexis I^{er} et mari d'Anne Comnène. L'historien n'est guère moins intéressant. Mêlé de près, comme les autres écrivains de l'époque, aux événements qu'il raconte, il diffère d'eux par certains traits qui méritent d'attirer l'attention. Son livre, composé à la prière de l'impératrice Irène Ducas, femme d'Alexis, est moins un ouvrage historique qu'un écrit de parti, avant tout destiné à exalter la gloire du grand Comnène, et à prouver la légitimité de son avènement; c'est, suivant l'expression de M. S., « la chronique d'une grande famille » ou plutôt de deux grandes familles, car la gloire des Ducas, aïeux de l'impératrice, n'y est pas moins célébrée que celle des Comnènes. On conçoit, dès lors, quelles peuvent être les sources et la valeur de ce récit, qui commence vers 1070, avec les premiers exploits d'Alexis Comnène, et se poursuit en quatre livres jusqu'en 1078. Outre les emprunts nombreux faits aux historiens du temps, à Psellus, à Attaliote, à Skylitzès, Bryenne trouve dans ses propres souvenirs et dans ceux de sa famille bien des détails nouveaux ou curieux; malheureusement son impartialité est fort sujette à caution, et souvent il ne répugne point à l'évidente altération des faits. L'écrivain pourtant demeure digne d'étude; sa langue, si fort marquée qu'elle soit des traits caractéristiques de l'époque, a plus de simplicité et de souplesse que celle de ses contemporains, et, par là, Bryenne mérite quelque place dans l'histoire littéraire de son temps.

M. S. a retracé de façon fort intéressante la biographie de Nicéphore; il a apprécié en termes fort justes les tendances, les sources et la valeur du livre; il en a étudié la langue avec un soin consciencieux, et son travail est aussi intéressant qu'utile. Je ne ferai de réserve que sur la discussion, fort curieuse du reste, que M. S. consacre à la préface de l'ouvrage de Nicéphore. Pour lui, la fin seulement de cette introduction (depuis *ἄθλον τοῦτο*) serait l'œuvre authentique de Bryenne, le reste étant le travail d'un scribe quelconque, et faisant partie d'un écrit de circonstance composé vers 1090 pour prouver les droits d'Alexis Comnène au trône de Byzance. L'argumentation, fort ingénieuse, ne me semble nullement décisive; et la question, qui présente évidemment certaines difficultés, ne me semble point encore résolue.

Je dois, en terminant, signaler deux remarques importantes de M. Seger. Le manuscrit unique de Bryenne, que le P. Poussines a reproduit dans la Byzantine du Louvre, est perdu depuis le jour où les héritiers de Guillaume Puget de Toulouse en demandèrent restitution à l'éditeur. Il y aurait grand intérêt à retrouver ce *Codex Tolosanus*, d'abord parce que le texte de Bryenne est fort mal publié, ensuite parce

que ce manuscrit renfermait un texte de l'*Alexiade* d'Anne Comnène assez différent de la leçon des manuscrits consultés par Reifferscheid. A défaut du *Codex Tolosanus*, du moins serait-il intéressant de retrouver le volume de la Byzantine du Louvre où, en marge d'Anne Comnène, Poussines avait inscrit plusieurs centaines de variantes empruntées au *Tolosanus*. Jusqu'en 1750, ce volume était conservé au collège des Jésuites de Toulouse ; depuis lors, on perd sa trace. Est-il, comme M. Seger le juge vraisemblablement, enfoui dans quelque bibliothèque parmi les autres volumes d'une Byzantine du Louvre ? Il serait utile de s'en assurer, et c'est pourquoi je signale cette double recherche à la curiosité des intéressés¹.

Ch. DIEHL.

517. — Emile GEBHART. *L'Italie mystique*. Histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge. Un vol. in-12, vii-326 pp. Paris, Hachette, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Les cent cinquante années comprises entre le règne d'Alexandre III et celui de Boniface VIII sont l'époque la plus originale, et l'une des plus brillantes, du christianisme en Italie. C'est à cette période tout entière qu'est consacré l'ouvrage de M. Gebhart, dont le titre n'indique pas peut-être complètement le contenu. Avec le catholicisme imaginaire et mystique, antiformaliste et quasi hérétique de Joachim de Flore et de François d'Assise, cette période a aussi vu, et M. G. étudie aussi dans son livre, le catholicisme démocratique et politique de Arnaldo di Brescia, le déisme vague et déjà rationnaliste de Frédéric II, et le catholicisme gibelin et vindicatif de Dante, qui fond dans une synthèse géniale les éléments scolastiques, les éléments mystiques et aussi les éléments passionnels de la religion médiévale italienne. L'étude de la religion de Dante forme la conclusion naturelle de cette histoire : ce dernier chapitre permet de mesurer les progrès accomplis par l'esprit religieux en Italie depuis ces épouvantables papes du ix^e siècle, auxquels M. G. a consacré son introduction. Mais c'est moins cette évolution qu'a voulu montrer l'auteur que le développement de l'idée mystique dans l'école de Joachim de Flore et de ses disciples. Cette religion, moins opposée peut-être qu'il ne le dit au formalisme officiel, plus mêlée qu'il ne l'indique (malgré un charmant chapitre sur l'art mystique) d'influences artistiques et poétiques, il la définit admirablement « l'œuvre excellente du génie italien » au xiii^e siècle, et il a trouvé, en décrivant l'histoire de ses fondateurs, les pages les plus belles qu'il ait écrites, et vraiment belles.

1. Je signale à M. S., parmi les ancêtres de la famille Bryenne, un Théoctiste Bryenne, stratège de Dalmatie au ix^e siècle (Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, p. 205). — Il est possible que la mère de notre Bryenne, dont M. S. ignore le nom (p. 17), s'appelât Marie Bryenne (Schlumberger, *ibid.* 626). — Enfin, le texte d'Anne Comnène d'où M. S. conclut que la princesse entra au couvent dès la mort d'Alexis (p. 24), me semble prêter à discussion, et le fait en lui-même est bien peu vraisemblable.

Il a fixé pour longtemps la physionomie historique de François d'Assise, de Joachim, de Jacopone di Todi. Aussi lui pardonnera-t-on volontiers de n'avoir parlé ni de Saint Bonaventure ni de Pierre Mangiadore, et le capucin de M. Renan redira sans doute à propos de l'*Italie mystique* ce qu'il disait à propos de l'étude sur l'*Évangile éternel* : « Il a bien parlé de Saint François, Saint François le sauvera. » A coup sûr, Saint François a inspiré à M. Gebhart un travail qui est mieux qu'un charmant livre, — qui est un livre.

Léon-G. PÉLISSIER.

518. — A. HEIDENHAIN. *Die Unionspolitik Landgraf Philipp von Hessen*, 1557-1562. 1 vol. in-8, xix-480 pages. Archivalische Beilagen, 139 pages. Halle A. S. Niemeyer, 1890.

Aussitôt que la paix d'Augsbourg eut été signée (1555), de graves dissensions éclatèrent à nouveau entre les deux partis catholique et protestant. En présence des difficultés soulevées chaque jour, il semblait que les protestants allaient s'unir pour la défense de leurs intérêts communs. Il n'en fut rien. Les luthériens restèrent très hostiles aux calvinistes et voyaient des adversaires plutôt que des amis dans les huguenots de la Suisse et de la France. Ils se partagèrent eux-mêmes en une série de sectes, qui se lançaient réciproquement l'anathème, si bien qu'on ne savait plus lesquels d'entre eux appartenaient à la confession d'Augsbourg, la seule dont l'existence eût été reconnue légalement en Allemagne. Un prince, auquel son dévouement à la Réforme n'enlevait pas la clairvoyance, comprit les dangers de cette situation : c'était Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse. Déjà, en 1529, en convoquant le colloque de Marbourg, il avait essayé de mettre d'accord les disciples de Luther et ceux de Zwingle. A partir de 1555, il travailla plus que jamais au triomphe de la même politique. Faire considérer comme secondaires toutes les divergences confessionnelles, unir tous les protestants de l'Allemagne dans une même ligue défensive, amener une transaction entre les luthériens et les réformés en Suisse, empêcher les Guises d'écraser l'hérésie en France et tendre aux huguenots une main secourable : tels furent ses plans. M. Heidenhain nous raconte, dans ce long volume, les efforts qu'il fit, pour les mettre à exécution dans les années 1557 à 1562, et il nous expose les obstacles contre lesquels il vint se buter.

M. H. s'appuie, dans son récit, sur une série de lettres inédites, adressées par le landgrave aux princes d'Allemagne, Auguste de Saxe, Christophe de Wurtemberg, etc., ou bien reçues par lui de ces mêmes personnages. Il les a découvertes pour la plupart aux archives de Marbourg, quelques unes aux archives secrètes d'Etat, à Berlin. Il les publie *in-extenso* dans son appendice. Il aurait pu, à cause de cette publication, abréger, ce nous semble, l'analyse très détaillée qu'il nous donne des mêmes pièces au cours du volume. Son récit y eût beaucoup gagné : bien

souvent, il se compose exclusivement de documents mis bout à bout. Au milieu de ces analyses diffuses et de ces citations prolongées, on perd souvent de vue les idées générales; les plans des principaux personnages vous échappent; leur caractère ne se dessine pas; l'intérêt languit et disparaît.

M. H. a commencé son récit là où commencent les documents inédits sur lesquels il a mis la main. A la rigueur, on s'explique qu'il ait pris pour point de départ les premières tentatives d'union faites par Philippe après la paix d'Augsbourg. On aurait souhaité pourtant qu'il nous eût en quelques pages résumé le rôle joué par le landgrave avant 1555; qu'il nous eût parlé au moins du colloque de Marbourg. Mais voici qui est plus extraordinaire; M. H. s'arrête là où s'arrêtent ses documents, au milieu même d'une négociation. La première guerre de religion a éclaté en France. Les huguenots envoient d'Andelot, frère de Coligny, demander des secours en hommes et en argent aux princes protestants d'Allemagne. Après bien des pourparlers, le landgrave, le duc de Wurtemberg, l'électeur palatin Frédéric, le comte palatin Wolfgang, le margrave de Bade-Dourlach Charles consentirent à avancer certaines sommes. Le duc de Saxe-Weimar, Jean-Frédéric, s'exécuta à son tour; mais, continue M. H., l'électeur de Saxe ne voulut rien donner... Puis un point, c'est tout. Ne demandez pas à l'auteur de vous signaler brièvement les faits qui suivirent: prières adressées par le prince de Condé à la diète de Francfort dans l'automne de 1562, issue en France de la première guerre civile. Il vous dira qu'après août 1562 il n'a plus rien trouvé d'inédit. N'attendez pas non plus de lui que, par un bref résumé, il fixe dans votre mémoire le souvenir des négociations qu'il a si longuement racontées; ne cherchez pas davantage dans son livre une appréciation sur la politique de son héros. Il n'a pas voulu faire œuvre d'art, mais seulement œuvre de science.

Cette science est très étendue, nous ne le nions point; au contraire, nous allons le mettre en évidence. M. H. connaît fort bien l'histoire d'Allemagne au milieu du xvi^e siècle et la bibliographie qu'il a dressée montre combien nombreuses sont ses lectures. Il sait en outre d'une façon remarquable l'histoire de France à cette époque. Il a eu souvent occasion de parler de notre pays, à propos des rapports des Réformés avec les princes allemands, et, en particulier, avec Philippe de Hesse. Peut-être même a-t-il insisté, plus qu'il n'aurait fallu, sur les événements intérieurs survenus à la cour des Valois, sur la politique tortueuse de Catherine de Médicis, sur les plans des Guises, sur le triumvirat, sur les états d'Orléans. Au moins, toujours son érudition est sûre. S'il n'a pu profiter des travaux assez récents de MM. Delaborde sur Coligny, Waddington sur Hubert Languet, Decrue sur Anne de Montmorency, Forneron sur les Guises, il s'est servi du livre du duc d'Aumale sur Condé, des volumes de Ruble sur Antoine de Bourbon, des mémoires du xvi^e siècle, des pièces publiées dans les *documents inédits*.

Il n'a pas commis de graves erreurs¹ ; et il en a corrigé quelques-unes qui avaient échappé à ses devanciers. Ainsi il a montré d'une manière définitive que les princes allemands n'ont pris aucune part à la conjuration d'Amboise. Il a aussi emprunté aux archives allemandes de curieux détails sur le colloque de Poissy ; ils forment un complément à l'article de M. de Ruble paru récemment dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*. Personne ne devra plus, en France, rien écrire sur le règne de François II et les débuts du règne de Charles IX, sans consulter ce livre, mal fait, mais, somme toute, utile. Beaucoup d'ouvrages d'histoire ne méritent pas un semblable éloge.

Ch. PFISTER.

519. — *Lettres d'un cadet de Gascogne sous Louis XIV*, p. p. ABBADIE. (Arch. hist. de la Gascogne, fasc. XXI). Paris, Champion, 1890. In-8, xix et 90 p.

Ce volume intéressant renferme des lettres de François de Sarraméa, capitaine au régiment de Languedoc, et, comme il se qualifie. « cadet de Gascogne qui cherche fortune » (p. 63). Les lettres n'apportent rien de nouveau, et le récit du combat de Rumsheim n'offre pas de détails caractéristiques et attachants, quoiqu'il donne pourtant une idée générale de cette « affaire » qui sauva l'Alsace et fit la réputation du comte du Bourg (p. 72-73). Mais Sarraméa a lutté toute sa vie pour la France et pour son roi, aux avants-postes, sur la frontière de Flandre et sur les bords du Rhin. Il retrace à la hâte, simplement, familièrement ses fatigues, ses misères, ses embarras d'argent : il prie ses parents de ne pas l'abandonner, de l'« entretenir honorablement dans le service » (p. 7), d'« habiller son valet de vert avec des parements rouges » (p. 9), etc ; « les dépenses sont excessives ; il faut être en état de faire la guerre ; tout le monde s'efforce à paraître riche » (p. 33).

M. Abbadie a fait précéder ces lettres d'une solide introduction sur la famille de son auteur et il les accompagne de notes très utiles et instructives sur les personnes et les localités que cite Sarraméa.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. GAIDOZ adresse dans la *Mélusine* l'appel suivant aux écrivains et aux Sociétés savantes des pays slaves : « La littérature du folk-lore a pris un grand développement dans les pays slaves, et la barrière de la langue nous empêche d'en profiter, surtout parce que nous ne pouvons nous orienter dans ces volumes et savoir ce qui nous y peut intéresser. *Ignoti nulla cupido*. Cette barrière serait moins éle-

1. P. 68, il donne à tort à d'Andelot, en l'année 1559, le titre de colonel général de l'infanterie française. Cette dignité lui avait été enlevée l'année précédente et confiée à Blaise de Monluc, le célèbre auteur des Commentaires.

vée, si les savants et les sociétés savantes des pays slaves (et aussi de la Hongrie et de la Finlande) prenaient la peine de publier des tables des matières simultanément en deux langues, dans la langue originale de l'ouvrage, puis dans une langue de caractère général comme le latin ou le français, ou l'anglais, ou l'allemand. Les *indices*, aussi, pourraient utilement être rédigés dans les deux langues. De cette façon le savant de l'Occident pourrait savoir ce qui l'intéresse dans un volume et à quelle page cela se trouve. Avec ces renseignements initiaux, il lui serait souvent aisé de trouver un traducteur pour le passage en question. Il serait également utile que le titre d'un livre slave, magyar, ou finlandais fût publié dans deux langues. (C'est ce que fait déjà la Société Finno-Ougrienne d'Helsingfors), afin que les bibliothécaires pussent plus aisément le classer et que le public pût le demander et l'obtenir. Un livre mal classé est souvent dans une bibliothèque comme s'il n'existait pas. Le nombre toujours plus grand des langues nationales qui deviennent des langues scientifiques devient un véritable obstacle aux progrès de la science; et l'on commence à regretter le temps où le latin, langue universelle de la chrétienté littéraire, faisait de l'Europe occidentale et centrale, sinon une seule famille, au moins une seule maison de *clergie*, ou, comme nous dirions aujourd'hui, un seul laboratoire. »

— Dans la collection de *Lectures Historiques* qu'entreprend de publier la maison Hachette, le premier volume, destiné aux élèves de sixième, a été rédigé par notre collaborateur M. MASPERO (*Lectures historiques, Histoire ancienne, Égypte et Assyrie*, Hachette, 1890, XIII-400 p. in-8°, avec 188 gravures dans le texte). L'*Avertissement* indique nettement le but que s'est proposé l'auteur : « Ce n'est pas ici l'histoire suivie des dynasties et des nations de l'antique Orient... J'ai voulu donner aux enfants qui liront ce livre l'impression de ce qu'était la vie sous ses formes diverses chez les deux peuples les plus civilisés que la terre ait portés avant les Grecs. J'ai choisi pour chacun d'eux l'époque où nous le connaissions le mieux et par le plus grand nombre de monuments, pour l'Égypte celle de Ramsès II, celle d'Assourbanipal pour l'Assyrie. J'ai fait comme ces voyageurs consciencieux qui n'aiment pas aborder à l'étourdie un pays nouveau, mais qui s'informent de ses mœurs et de sa langue avant le départ, puis je m'en suis allé — ou je l'ai cru — à deux ou trois mille ans du temps où nous sommes. » La méthode de M. Maspero est celle de Barthélemy dans le *Voyage du jeune Anarchisis*, avec le cadre romanesque en moins et une rigoureuse précision en plus. Naturellement, tout appareil d'érudition est exclu, mais c'est bien le cas de dire qu'on la sent partout sans qu'elle se montre. Les gravures, exécutées par M. Faucher-Gudin, sont aussi fidèles qu'agréables à l'œil; quelques-unes reproduisent les restitutions, dues à MM. Maspero et Heuzey, qui ont figuré à l'Exposition de 1889.

— M. Ch.-M. DES GRANGES a publié à la librairie Croville-Morand (in-8°, 27 p.) une étude critique, littéraire et morale sur le *Sermon sur l'ambition*, de Bossuet. Il cherche à répondre aux questions que les candidats à la licence peuvent se poser en lisant le sermon. Ces candidats y trouveront, pensons-nous, des réponses satisfaisantes; ce qui ne les dispensera pas de lire le texte lui-même.

— M. L. -G. PÉLISSIER professeur à l'Université de Montpellier, entreprend une collection d'« Études et documents pour l'histoire du Midi pendant la Révolution » (Marseille, impr. Mars, rue Sainte, 39). Le premier fascicule intitulé *Documents révolutionnaires, première série*, comprend : I. *Les Jacobins à Bédarrides* (deux scènes de violences qui désolèrent le comtat Venaissin après sa réunion à la France); II. *Les Jacobins à Caderousse* (montre comment étaient gérés les biens nationaux et comment s'en faisaient les adjudications); III et IV. *La situation d'Arles en 1793 et Riez en juin 1793* (font voir avec quel enthousiasme le Midi accueillit l'insurrection

antijacobine de Marseille); V. *Montesquiou et la commission départementale d'Avignon* (permet de saisir sur le vif les difficultés qu'éprouvait le général de la part d'autorité issues du nouvel ordre de choses; Montesquiou proteste contre les crimes d'Avignon « dont l'horreur a été sentie d'un bout de l'Europe à l'autre » et réprovoque les assassins qui « jouissent de l'impunité et insultent par leur présence et par leurs menaces à leurs victimes »); VI. *Inventaire de la Société patriotique de Marseille* (« On y fit des découvertes bizarres et inattendues. Qui sait pourquoi cette *capote de femme*, ce *parasol* et ce *vieux parapluie* se trouvaient dans le local du club dissous? La séance d'inventaire paraît du reste avoir été fort gaie; on y cassa des meubles et on fit ensuite venir de la musique pour visiter les sections « avec plus de majesté, d'harmonie et de gaieté »); VII. *Un curé des Martigues* (lettre digne et touchante de l'honnête curé Arnaud au maire, qui provoque la suppression de sa paroisse; il lui donne encore des « avis charitables »); VIII. *L'affaire de Semonville* (contre-coups à Marseille de l'arrestation de Semonville et inventaire de ses papiers). M. Pélissier a donné tous ces textes in-extenso, et il a bien fait. Ces documents seront très utiles au futur historien de la Révolution en Provence et dans le Comtat, et nous souhaitons que le jeune et infatigable érudit continue en de nombreux fascicules son excellente publication.

ALLEMAGNE. — Nous avons reçu le brillant discours que M. Erich SCHMIDT a prononcé le 14 octobre 1890 à l'inauguration du monument de Lessing au Thiergarten de Berlin (*Festrede zur Enthüllung des Berliner Lessing-Denkmal's*. Gr. in-8°, 4 p. Berlin, imprimerie Lessing [L. Müller]).

— A partir de 1891, MM. SCHROEDER, de Marbourg, et ROETHE, de Göttingue, prennent la direction de la *Zeitschrift für deutsches Altertum u. deutsche Literatur*. M. E. STEINMEYER qui se retire de la rédaction, fera paraître, en même temps que le 1^{er} fascicule de 1891 (XXXV^e volume) un index général des trente-quatre volumes parus jusqu'ici « afin de terminer le demi-siècle que la revue vient d'achever. »

— L'« Allgemeiner deutscher Sprachverein » décernera un premier prix de 1,000 mark et un second prix de 500 mark aux deux meilleurs travaux sur le sujet suivant : *Gut deutsch! Eine Anleitung zur Vermeidung der häufigsten auch bei Gebildeten vorkommenden Verstösse gegen den guten Sprachgebrauch und ein Rathgeber in Fällen schwankender Ausdrucksweise*.

— Sont nommés professeurs : à Breslau, M. KOSER ; à Giessen, M. HÖHLBAUM ; à Iéna, M. de LIEBENAM ; à Kiel, M. SCHÜRER.

— Le professeur Conrad HOFFMANN est mort le 2 octobre à Munich à l'âge de 71 ans.

ANGLETERRE. — M. H.-D. DARBISHIRE, auteur d'une *Étude sur l'esprit rude en grec*, dont la *Revue* a rendu compte (XXVIII, p. 383), vient de publier dans les *Cambridge Philological Transactions* d'intéressants *addenda*, où il défend et complète sa théorie. Dans le même recueil, et sous le titre de *Contributions to Greek Lexicography*, il établit, d'après divers passages d'auteurs grecs et latins, l'histoire et la filiation des sens et des adjectifs grecs *πρόξενος* et *ἐνδοξένος*. Une seule observation sans conséquence d'ailleurs : le vers Odyss. K. 190, n'est pas nécessairement « of late origin » ; car rien n'est plus aisé que d'y rétablir le digamma de *ῥῶμα*, en supprimant le *τ* que n'exige nullement la syntaxe homérique.

— L'*English Dialect Society* va publier un *Glossary of words in use in the county of Gloucester*, par M. S. D. ROBERTSON et un travail de M. AL. ELLIS, *English dialects, their homes and sounds*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Méraguis. — *Comptes-rendus* : A. DARMESTER, Reliques scientifiques (forme un bel ensemble et atteste suffisamment le fécond et ardent travail de vingt ans). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Rech. sur l'orig. de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (livre considérable et important, fruit d'un grand et heureux effort scientifique). — La Vie de S^e Marguerite, p. p. SPENCER. — ROETGEN, Vokalismus des altgenuesischen. — Chronique.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n^o 4, 15 oct. 1890 : AUBURTIN, Les débuts diplom. de Talleyrand, sa mission à Londres en 1792. — CAPPERON, Lamartine parlementaire (fin). — STOURM, Bibliogr. des finances au XVIII^e siècle. — Le COLONJON, La question des pensions civiles en France (suite). — D'ORGEVAL, Les protectorats allemands. — MARCÉ, La cour des comptes italienne (fin). — *Comptes-rendus* : D'AVRIL, Négoc. relat. au traité de Berlin et aux arrang. qui ont suivi. — JARRIAUD, Hist. de la Nouvelle 118 dans les pays de droit écrit depuis Justinien jusqu'en 1789.

Revue celtique, n^o 4 : OMONT, Catal. des mss. celtiques et basques de la Bibl. nat. (cf. *Revue*, n^o 44). — Kuno MEYER, La plus anc. vers. du Tochmarc Emire ou demande en mariage d'Emer par le héros Cúchulainn. — ERNAULT, Etudes bretonnes, VII, L'analogie dans la conjugaison. — *Mélanges* : D'A. de J. Les noms de lieu gaulois dans le Roussillon ; LOTH, Saint Branwalatr ; d'A. de J., Conversion de Maelsuthain ; K. MEYER, Mots d'emprunt au vieil irlandais ; LOTH, Sur un passage du Mabinogi de Kulhwch et Owen. d'A. de J., Vicus Artiacus en Italie, près de Vérone. — *Corresp.* (S. Reinach). — Chronique. — ERNAULT, Table des mots étudiés dans le tome XI de la *Revue*.

Annales du Midi, n^o 8, octobre 1890 : JEANROY, La tenson provençale (fin). — DELOYE, Pétrarque et les dames de Saint-Laurent, à Avignon. — SPONT, La taille en Languedoc, 1450-1515 (fin). — *Mél. et doc.* PAGÈS, Note sur le chansonnier provençal de Saragosse ; LÉCRIVAIN, La lutte d'Arles et de Vienne pour la primatie des Gaules. — *Revue des périodiques*.

Revue de Belgique, 15 oct. P. HOFFMANN, Les sociétés pour la culture morale en Amérique. — RAHLENBECK, Feu Doellinger, La justification des Templiers. — CHALON, Aux Lipari. — *Essais et notices* : GRAND-CARTERET, J.-J. Rousseau, jugé par les Français d'aujourd'hui ; SCHUERMANS, La pragm. sanction de saint Louis.

Altpreussische Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre : BECKHERRN, Gesch. der Befestig. Königsbergs (avec esquisse). — NEUBAUR, G. Greflinger, eine Nachlese. — Univ. Chronik, 1889-1890. — Lyceum Hosianum in Braunsberg. — Altpreuss. Bibliographie, 1889.

Germania, XXIII, 2 : DAMKÖHLER, Mundart der Urk. des Klosters Ilsenburg u. der Stadt Halberstadt u. die heutige Mundart. — EHRSIMANN, Ags. twegen, begen u. ein. germ. Verwandtschaftsbegriffe. — JEITTELES, Predigt auf Johannes den Täufer. — OBSER, Histor. Volkslieder aus dem öster. Erbfolgekrieg. — BECH, Lesefrüchte, 1. — BEHAGHEL, Die Heimat Walthers. — LIEBRECHT, Zur Volkskunde, 1.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n^o 15 : KNUST, Gesch. der Legenden der hl. Katharina von Alexandrien u. der h. Maria Ägyptiaca (cf. *Revue*, n^o 40). — DOPFFEL, Kaisertum u. Papstwechsel unter den Karolingern (cf. *Revue*, 1889, n^o 44). — GURLITT, Ueber Pausanias (cf. *Revue*, n^o 11). — DUTT, A history of civilisation in Ancient India (cf. *Revue*, n^o 21).

Magazin für die Litteratur des In- und auslandes, n^o 33 : SILESUS, Gottfried Keller. — DUBOC, Ein unbekannter Dichter. — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes. — ACHELIS, Zur vergl. Rechtswiss. — HANSSON, Skand. Liter. V. — FASTENRATH, Span. Poesie. — Drei Gedichte (Hoyos, Verer-

bung; Bellaggio, Nocturno; Neapol. Volkslied.) — SCHLAF, Aus Sommerfrische.

— No 34 : LINZ, Bauernfeld. — BAHR, Berliner Kunstausstell. — ACHELIS, Zur vergl. Rechtswiss. — REHBERG, Allerhand Gutgemeintes. — GAEDERTZ, Ein Münchener Mysterienspiel 1510. — SILESUS, Gottfried Keller. — BARANZEWITSCH, Der Quälgeist.

— No 35 : WILHELM, Immermann. — REHBERG, Allerh. Gutgem. — LOTI, Le roman d'un enfant (Prölss). — GAEDERTZ, Ein Münch. Mysterienspiel 1510. — MÜNZ, Gosche. — Detlev von LILIENKRON, Zwei Gedichte (Seffinka, Die Birke). — MIKSZATH, Aus meiner Advokatenzeit. (Aus dem magyar. von Kohut).

— No 36 : (M. Stössel se retire et M. W. von Reisswitz reste seul chargé de la direction) Ameranischer Brief. — SCHMIDT (Lothar), Die Priester im Dekameron. — BLIND, Sind die Engländer Skandinaven? — HOEFNER, Eine italien. Anthologie. — BAHR, Die Krisis des franz. Naturalismus. — Burns, An Mary Campbell, Ich hab' eine Locke, übertr. von GEILFUS. — Schugay, Ein Apostel des Kommunismus.

— No 37 : NEUMANN-HOFER, Die Freie Volksbühne. — WIGGER, Portug. Liter. — WOLFF, J.-P. Jacobsen. — KELLER-JORDAN, Das Drama in Spanisch-Amerika. — Annie Vivanti, Aus Lirica (übertr. von Val. Marthes). — SCHLAF, Aus der Sommerfrische, II. Die Recension.

— No 38 : GROTTIEWITZ, Wie kann sich die moderne Literaturrichtung weiter entwickeln? — V. BRANDENSTEIN, Die Gesch. des Teufels. — FRÄNKEL, Bildungsschwindel u. Volksbeglückung. — HANSSON, Skandin. Liter. VI. — JORDAN, Aus Spanisch-Amerika. — Coppée, Hinterlassene Werke (übertr. von Burger).

— No 39 : von REISSWITZ, Bertha v. Suttner u. der ewige Frieden. — BRAUSEWETTER, Neue Dramen II. — GROTTIEWITZ, Das Allgem. Menschl. in der Dichtung. — Lothar SCHMIDT, Maupassant's neuester Roman. — KOSIAKIEWICZ, Aus der Kinderwelt, die Krähe (übertr. von Fel Zand). — Ein Gespräch (aus dem russ. des Fürsten D. Politzin von Adele Berger).

— No 40 (nouveaux changements : la feuille a pour directeur M. de Reisswitz, pour rédacteur en chef M. Neumann-Hofer, et pour éditeurs MM. Lehmann, Berlin, W. Köthenerstrasse, 30 et pour titre : Das MAGAZIN FÜR LITTERATUR) : WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 15, In eigener Sache. — BÖLSCHKE, poesie der Grosstadt. — NEUMANN-HOFER, Tolstois Nachwort zur Kreutzer-Sonate. — L. SCHMIDT, Bellamy als Mystiker. — HANSSON, Zu Strindbergs Vater auf der Freien Bühne. — GENÉE, Goethes erster Götz-Entwurf auf der Bühne des Kön. Schauspielhauses. — SUDERMANN, Vier Gedichte.

— No 41 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 6-8. — HELVE-TICUS, Die Gottfried-Keller-Stiftung. — BAHR, Die Rätsel der Liebe. — GROTTIEWITZ, Der Impressionismus in Deutschland. — ERNST, Zur Technik Dostojewskis. — SCHLAF, Aus der Sommerfrische.

— No 42 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, I, 9-12. — WILLE, Die Freie Volksbühne. — SCHWARZ-KOPF, Wiener Theater. — BULT-HAUPT, Marsyas. — ROSEGER, Ehre. — SERVAES, Zur Enthüll. des Lesing-Denkmal. — Rückerts Firdosi (L. Chr. Stern).

— No 43 : E. von WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, II, 1-4. — SCHWARZKOPF, Sudermann's « Ehre » in Wien. — W. ERNST, Zu Diesterwegs 100. Geburtstag. — Frau Dr. GOLDSCHMIDT, Der allgem. deutsche Frauen-Verein. — Lothar SCHMIDT, Vagabondirende Gedanken. — TOVOTK, Sonnenuntergang. — Neue Dicht. (O. Ernst).

N° 48

Vingt-quatrième année 1 décembre 1890

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
~~désirent un compte rendu.~~*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

RECUEIL

DES

INSCRIPTIONS JURIDIQUES

GRECQUES

Texte, traduction, commentaire

par R. DARESTE,

Membre de l'Institut, conseiller à la Cour de cassation

B. HAUSSOULIER,

Directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes

TH. REINACH,

Docteur en droit et ès lettres.

PREMIER FASCICULE. Un volume grand in-8, de 200 pages... 7 fr. 50

L'ouvrage sera complet en 3 fascicules.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 22 : MOMMSEN, Der Religionsfrevler nach röm. Recht; ALLARD, Les dern. perséc. du III^e s.; La perséc. de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise; FÜHRER, Ein Beitr. zur Lös. der Felicitasfrage. — A. de BARTHÉLEMY, Nouveau manuel de numism. anc. (cf. *Revue*, n° 17). — DIEHL, Excurs. archéol. en Grèce (cf. *Revue*, n° 44). — ALLMER et DISSARD, Trion, antiq. découv. en 1885 et 1886 (très bon). — J. M. RICHARD, Cartul. de l'Hôpital S.-Jean en l'Estrée d'Arras (cf. *Revue*, 1889, n° 44). — Lettre de M. Henry.

La Révolution française, n° 5, 14 nov. : STERN, Mirabeau et la polit. étrangère. — THÉNARD, Les débuts oratoires du conventionnel Goujon. — DEBIDOUR, Le Napoléon de la paix. — *Doc. inéd.* Mém. de Moreau de Jonnés (suite). — *Chron. et bibl.* : LEFEBVRE, La commune de Lavalla; ROSSIGNOL, Hist. de l'arrond. de Gaillac; WALLON, Les représentants en mission., V.

Nélusine, n° 6, nov.-déc. 1890 : GAIDOZ, Jean de l'Ours. — LEFEBVRE, La motte de terre. — L'étym. popul. et le folklore, VI, NYROP, Noms de saints; VII. GAIDOZ, Le ministre H. Fourtou, La princesse Sophie à Athènes, S. Mathurin, En Luxembourg, En Allemagne. — TUCHMANN, Effets de la fascination. — GAIDOZ, La photographie, I. — ISRAËL LÉVI, Le juif en morceaux. — GAIDOZ, Oblations à la mer et présages. — G. L'arc-en-ciel, XXXV. — *Bibliogr.* : OTTO, Die Sprichw. u. sprichw. Redensarten der Römer (étude approfondie). — MURR, Die pflanzenwelt in der griech. Mythol. (consciencieux). — HARTLAND, English fairy and other tales. — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie.

The Academy, n° 962 : TOVEY, Gray and his friends, letters and relics in great part hitherto unpubl. — MACKAY, A sketch of the hist. of Fife and Kinross. — COUPLAND, The gain of life and other essays. — W. JUNKER, Travels in Africa 1857-1878, transl. by KEANE. — HENLEY, Views and reviews, essays in appreciation. — CARAVELLI, Pirro Schettini et l'antimarismo (curieux). — A catalogue of old English ballads. — A fragment of a lost Greek poet (Sayce). — The imperial university of Warsaw. — Junius, transcripts of old English texts (Sweet) — A blasphemy case in Poland. — The life of Lord Byron. — Poetry and science in folk-lore. — P. SCHMIDT, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (cf. *Revue*, 1889, n° 33). — The zodiac and cycles of Babylonia and their Chinese derivatives (Terrien de Lacouperie). — Pâli Asulopa and Asulopa of the Asoka inscr. (Morris). — Burmese coinage and currency, I (Temple). — Early Irish art (Margaret Stokes)

— N° 963 : Bacon's Essays, p. p. REYNOLDS. — RUSSELL, A visite to Chile. — BÖHM-BAWERK, Capital and interest. — WALFORD, William Pitt, a biography (manque de soin). — ALEXANDRENKO, Angliiski Taini soviet i ego Istoriya, Chast Vtoraya 1547-1649 (à remarquer surtout la partie qui traite des relations de l'Angleterre et de la Russie au XVI^e siècle). — The editions of Plutarch (Galba and Otho, p. p. HARDY; Timoleon, p. p. HOLDEN). — Prof. Thorold Rogers and prof. Sellar (tous deux morts le 12 octobre). — Ogams and Runes in Mann (Browne). — Junius' transcripts of Old-English texts. — The etymol. of « blunt ». — Hoskier's ms. of the Gospels. — Poetry and science in folk-lore. — Are there any traces of Babylonian or Assyrian names in Pâli literature? (Morris). — Burmese coins and currency, II (Temple).

— N° 964 : SALT, The life of Thoreau; Thoreau, Anti-slavery and reform papers, p. p. SALT. — ASHTON, Social England under the Regency (compilation qui n'est pas sans intérêt). — Sir S. W. BAKER, Wild beasts and their ways. — Some modern Greek books (PSICHARI, Essais de gramm. hist. néo-grecque; etc.). — Sir Richard Burton (not. nécrol.).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 1 décembre —

1890

Sommaire : 520. Josèphe, IV, p. p. NIESE. — 521. LIEBENAM, Les corporations romaines. — 522. BERGER, Stylistique latine. — 523. LUZIO, Isabelle d'Este. — 524. LAW, Les catholiques sous Elisabeth. — 525. De MEAUX, La Réforme et la politique française en Europe. — 526. NERRLICH, Jean Paul. — 527. BRAITMAIER, Histoire de la critique allemande. — 528. LAMBERT, Les fédérations en Franche-Comté. — 529. La Rochejaquelein. — 530. Souvenirs de M^{me} de La Bouère. — 531. B. ZELLER, L'histoire de France racontée par les contemporains. — 532. GROOT, Histoire de la Nouvelle Grenade, II. — 533. Du PUITSPELU, Dictionnaire du patois lyonnais. — 534. VALERA, Lettres américaines. — Académie des Inscriptions.

520. — **Flavii Josephi opera.** Edidit et apparatu critico instruxit Benedictus Niese. (Tome IV : *Antiquitates judaicae*, livres XVI-XX; *Vita Josephi*). Berlin, Weidmann, 1890. In-8, 389 p.

Nous nous contentons pour aujourd'hui de signaler ce nouveau volume de l'importante publication de M. Niese, dont il avait déjà paru trois tomes (I, II et V). Le tome III qui est sous presse, complètera les *Antiquités* et nous fera connaître les principes critiques d'après lesquels l'éditeur s'est guidé dans la seconde moitié de cet ouvrage. Dès à présent nous pouvons louer, comme nous l'avons fait précédemment, et même sans les réserves que nous avons cru devoir formuler sur certains points d'orthographe, la richesse de l'appareil critique, le soin scrupuleux apporté à l'impression et la discrétion avec laquelle M. Niese continue à user des droits de conjecture et d'athétèse¹.

T. R.

521. — W. LIEBENAM. **Zur Geschichte und Organisation des Römischen Vereinswesens.** Leipzig, 1890, in-8, 334 pages, chez Teubner.

M. Liebenam, à qui nous devons déjà différents travaux consciencieux et utiles sur les antiquités romaines, et qui nous prépare les fastes de toutes les provinces de l'Empire, vient de nous donner, pour nous faire attendre, trois dissertations relatives aux corporations. La première est consacrée à l'histoire du régime d'association à Rome. L'auteur nous le montre établi déjà sous les rois, puis frappé en parti d'interdiction par le sénatusconsulte de 69, puis renaissant sous l'Empire. Il examine la politique des différents empereurs à l'égard des collèges, en insistant

1. Il va sans dire que le fameux passage sur Jésus (XVIII, 3, 3) est placé entre crochets.

sur le rôle de Marc-Aurèle, de Septime-Sévère et de Sévère Alexandre, qui firent beaucoup pour la liberté d'association ; et il nous conduit ainsi jusqu'au Bas-Empire où les collèges sont devenus des institutions que l'État a confisquées à son profit. Cet aperçu historique qui, à vrai dire, a déjà été tenté plus d'une fois, est un bon résumé de nos connaissances sur la question. Dans la seconde partie, M. L. laissant en dehors de son travail, à dessein, les collèges purement funéraires, étudie, par l'examen minutieux des inscriptions, le développement des collèges d'artisans dans le monde romain. Il examine successivement tous les corps de métiers par catégories en indiquant les textes épigraphiques qui y font allusion et les villes où la mention s'est rencontrée. Les mêmes documents classés non plus par corps de métiers, mais géographiquement, permettent à l'auteur de nous présenter ensuite, comme complément, un tableau de la densité des associations par provinces. On peut faire à ce sujet plus d'une remarque curieuse ; par exemple, il suffit d'un coup d'œil pour voir que les corporations sont aussi nombreuses en Gaule — et pourtant M. L. n'a guère consulté que le *Corpus* (t. XII) de Boissieu, Orelli, et Wilmanns ; il n'a dépouillé ni un seul de nos catalogues du musée, ni le Bulletin de la Société des Antiquaires, ni aucune de nos publications locales — qu'elles sont rares en Afrique¹. La troisième partie traite de l'organisation des corporations : fondation, statuts, règlements d'administration, police du collège ; membres, patrons, magistrats ; rapport des associations avec l'État ou les villes, divinités protectrices : bref toutes les questions de détail qui peuvent se poser à propos des corporations sont passées successivement en revue. Un appendice a trait aux collèges militaires. C'est, on le voit, un des travaux les plus complets qui existent sur les associations romaines. On pourra discuter les différentes conclusions de l'auteur — et pour ma part, je fais des réserves sur plus d'un point et notamment sur ce qu'il a écrit à propos des collèges militaires — mais on devra reconnaître que si M. Liebenam est au courant des théories admises par ses devanciers, il connaît surtout les documents relatifs à la question, et qu'il les discute toujours librement, souvent heureusement. On trouvera du profit à consulter ce travail.

R. CAGNAT.

522. — *Stylistique latine*, par E. BERGER, traduite de l'allemand par F. GACHE, et S. PRUET, et remaniée par Max BONNET et F. GACHE. Nouvelle édition. Paris. Klincksieck, 1890, xxiii-385 pp. in-12.

La stylistique, dont M. Antoine a jadis entretenu nos lecteurs², reparait en seconde édition « corrigée et considérablement augmentée ». Ces mots du titre ne sont pas une formule banale. Nous n'avons qu'un

1. M. Schmidt vient d'expliquer très heureusement cette bizarrerie par le fait que les Curies municipales, en Afrique, formaient de véritables corporations.

2. *Rev. cr.* 1885, I, 367.

regret, c'est qu'ils ne puissent être encore mieux justifiés. C'était déjà le reproche qu'adressait M. Antoine à cet excellent petit livre. Nous le renouvelons. On comprend, à la rigueur, que la forme de l'ouvrage allemand ait été conservée dans la première édition. La tentative n'avait en France guère de précédents et l'on pouvait attendre les indications de l'expérience. M. Bonnet a pu les recueillir depuis cinq ans; il aurait dû en profiter, et transformer la stylistique de Berger de manière à en faire une œuvre originale. La collection même de Klincksieck lui fournissait un modèle dans la *Syntaxe grecque* de MM. Riemann et Cucuel (primitivement Seyffert et von Bamberg). Il s'agissait, non d'augmenter la part de cette métaphysique grammaticale à laquelle on sacrifie parfois un peu trop en Allemagne, mais de fortifier le contingent des faits et des remarques pratiques. Il en est toujours temps, puisqu'une troisième édition sera sans nul doute bientôt nécessaire.

L'exécution typographique est grandement améliorée et une table des passages cités rend le livre utile à plus d'une fin.

P. L.

523. — Alessandro Luzzo, Rodolfo RENIER. *Delle Relazioni di Isabella d'Este Gonzaga con Ludovico e Beatrice Sforza*. Milano, tip. Bortolotti di Giuseppe Prato, 1890. In-8 de 160 p. (Extr. de l'*Archivio stor. lombardo*, an. xvii).

Pour peu qu'on ait étudié la fin du xv^e siècle ou le commencement du xvi^e en Italie, on se rappelle la séduisante figure d'Isabelle d'Este, femme de François de Gonzague. Pour qui l'a une fois rencontrée, la marquise de Mantoue reste le type le plus brillant, et en même temps le plus exquis, de la femme cultivée de la Renaissance. Nombreux déjà sont les écrivains qui ont parlé d'elle et ont exprimé le regret qu'il n'y eût aucun travail sérieux sur cet attrayant sujet. Ce travail a été promis depuis longtemps par MM. Luzzo et Renier, qui l'ont préparé d'après les correspondances si complètes des archives de Mantoue¹; je suis heureux d'annoncer qu'il entre dans la période de publication et d'en faire connaître la première partie.

Ce n'est, à vrai dire, qu'une monographie bien spéciale, sur les rapports d'Isabelle d'Este avec Milan jusqu'en 1500, mais déjà son rôle s'y dessine avec plus de précision qu'on ne l'avait vu jusqu'ici. D'ailleurs, avant de nous donner le livre définitif qu'on est en droit d'attendre de leur talent, les deux auteurs ont décidé d'utiliser les correspondances extrêmement nombreuses recueillies par eux, au moyen de travaux de détail qui allègeront d'autant le travail d'ensemble. Si on en juge par celle qui vient de paraître, leurs monographies offriront une forme très

1. Ils ont déjà, ensemble ou séparément, tiré parti, en diverses publications, de quelques documents isolés. Une esquisse du travail complet a même été donnée en anglais par M. Renier dans la brochure intitulée *Isabella d'Este Gonzaga, marchioness of Mantua* (Rome, 1888.)

agréable, qui consiste à insérer intégralement dans le récit les documents les plus intéressants. On vit mieux de la vie des personnages, lorsqu'on les voit agir et qu'on les entend parler eux-mêmes. Les archives de Mantoue ont conservé une si grande quantité de ces documents intimes et savoureux, dont la curiosité moderne est friande, qu'il n'y avait, semble-t-il, pour la satisfaire, qu'à y puiser à pleines mains. Les auteurs ont bien fait de ne pas reléguer leurs trésors dans des appendices où on ne va guère les chercher. Ce mélange de pièces contemporaines, toutes heureusement choisies, et d'un texte remarquablement clair et bien écrit, donne un grand charme à la lecture.

Il est piquant de voir rapprocher en une même étude les deux personnages principaux du récit, Isabelle d'Este et Ludovic le More. Isabelle et Ludovic sont les meilleurs représentants de cette période de la Renaissance ; ils en montrent chacun, il est vrai, un côté différent ; l'absence de moralité de l'un et l'élévation de cœur de l'autre caractérisent également le temps où ils vivent ; mais nul parmi les princes contemporains, ne possède à un plus haut degré l'amour du beau et la culture artistique et littéraire. Ils furent liés par une étroite alliance de famille et peu s'en fallût qu'ils ne le fussent davantage encore : avant de demander la main de la sœur cadette d'Isabelle, Béatrice d'Este, Ludovic Sforza avait songé à épouser Isabelle elle-même. Bien que le rôle de Béatrice ait été assez important dans la vie du More, il est permis de penser qu'une femme douée comme Isabelle eût exercé sur lui une influence tout autre et qu'elle eût dirigé ses puissantes facultés dans une voie moins tortueuse et moins funeste à l'Italie. Il y eut, du moins, entre eux, malgré leur diversité de nature, un courant de sympathie personnelle, qui ne s'arrêta jamais, et dont l'étude de MM. L. et R. fournit une preuve continue.

Le travail embrasse dix années de l'histoire d'Italie. Les relations suivies entre les cours de Milan et de Mantoue s'établissent en 1491, au moment du mariage de Béatrice d'Este et de Ludovic Sforza, pour quelques temps encore duc de Bari. Le récit du voyage d'Isabelle sur le Pô, jusqu'à Plaisance, précède celui des fêtes magnifiques données à Milan pour les noces de sa sœur (pp. 13-26), et bientôt suivies, à Ferrare cette fois, des fêtes du mariage d'Alphonse d'Este avec Anna Sforza (26-28). L'année 1492 est marquée par le voyage d'Isabelle à Milan et à Gênes, raconté par elle à son mari en lettres charmantes (53-65) ; l'année 1493, par sa visite de Venise, où une brillante réception lui est faite par la Seigneurie (74-85) ¹. Elle n'assiste pas aux cérémonies qui ont lieu à Milan à l'occasion du départ de Bianca-Maria Sforza, fiancée à Maximilien, mais sa sœur les lui raconte en une longue lettre, pleine de détails, qui est une des plus curieuses de son *carteggio* (89-93). Bientôt, la scène change : les Français, appelés par Sforza, descendent en Italie.

1. Sur les goûts voyageurs des princesses du temps et d'Isabelle d'Este en particulier, on peut voir le tout récent article de MM. Luzio et Renier : *Gara di viaggi fra due celebri dame del Rinascimento* (dans l'*Intermezzo*, an. 1, 1890).

et Isabelle, invitée par lui et curieuse de tous les spectacles, va voir défiler à Parme les premières compagnies étrangères ¹. Les détails anecdotiques sur l'expédition de Charles VIII ne manquent pas, dans les pages suivantes, à cause du rôle important joué par le mari d'Isabelle, comme capitaine-général des confédérés ². Isabelle était, du reste, en rapports de plus en plus étroits avec Milan, centre des intrigues italiennes, et y faisait même, en 1495, un nouveau séjour pour les couches de sa sœur (105). La mort de Béatrice, qui fut un deuil commun pour Ludovic et Isabelle, très profondément ressenti par tous les deux (125-131), n'interrompait point leurs relations ³. C'était à elle qu'il s'adressait dans une belle lettre politique, une des plus explicites qu'il ait jamais écrites, lorsqu'il apprenait que le marquis de Mantoue avait ouvert des pourparlers secrets avec la France (134-136). Pour sceller ensuite la confiance revenue entre Gonzague et Sforza, celui-ci venait à Mantoue et y était dignement reçu par les soins de la marquise, pendant l'été de 1498 (141-144) ⁴. La dernière pièce importante du recueil est une lettre, écrite le 5 février 1500, dans laquelle le More racontait à Isabelle son retour de France et cette rentrée triomphale dans son duché qui allait être, à si bref délai, suivie de sa chute (155-158).

Au milieu de ces événements court une suite d'anecdotes, de traits de mœurs, d'indications variées, utiles à recueillir par quiconque s'occupe de la Renaissance. Une polémique épistolaire entre la marquise de Man-

1. Sans défendre le caractère ni surtout les mœurs de Charles VIII, on peut trouver que les auteurs s'en tiennent un peu trop exclusivement, pour juger l'armée qui l'accompagnait, au témoignage de « l'impartial » Sanudo (p. 101). M. F.-H. Delaborde a prouvé, dans l'*Expédition de Charles VIII*, combien les renseignements vénitiens sont suspects en la matière et souvent entachés d'exagération et de parti pris. L'armée royale était, en somme, une armée du xv^e siècle, rien de plus; ses pires troupes ne semblent pas avoir été aussi féroces et aussi indisciplinées que les *Stradiotti*. — J'indiquerai d'autre part, par esprit d'impartialité, que MM. L. et R., dans un autre travail, réfutent l'opinion de M. Delaborde sur l'appréciation faite en Italie de la bataille de Fornoue; ils ne voient pas un exemple de la façon dont la vérité était alors travestie dans un but politique, dans le fait que la bataille, évident avantage des Français, fut célébrée par les confédérés comme une victoire. V. un important extrait de l'*Arch. stor. ital.* 1890, *F. Gonzaga alla battaglia di Fornovo secondo i documenti Mantovani* (Florence, 44 pp. in-8°). MM. L. et R. y montrent, notamment p. 22, en établissant la bonne foi de François de Gonzague, qu'on peut appliquer parfois dans la grande histoire la psychologie de Tartarin de Tarascon.

2. Les dépouilles de la tente de Charles VIII furent envoyées par François de Gonzague à sa femme, après la bataille de Fornoue (117-119). Entre les mains d'Isabelle demeura quelque temps le fameux recueil de portraits de femmes qui fut trouvé parmi les bagages du roi et que Ben. Capilupi nomme « li retracts de quelle damiselle del Re ». L'identification est probable pour moi avec « un libretto ed alcune carte de diverse picture » que Gonzague renvoyait au roi, le mois suivant (*F. Gonzaga alla batt. di Fornovo*, p. 33).

3. On peut lire une jolie page sur Béatrice d'Este, récemment parue dans la *Revue internationale* (15 oct. 1890) et signée *Mary Robinson*.

4. La *Revue historique* annonce un article prochain de M. Léon-G. Pélissier qui semble ne pouvoir laisser de côté la marquise de Mantoue : *Les amies de Ludovic Sforza et leur rôle en 1498-99*.

toue et Galéaz Visconti, au sujet des mérites respectifs de Roland et de Renaud de Montauban, occupe les pp. 30-38. On trouvera des détails sur les voyages par eau, au moyen de *bucintori* souvent peu confortables (14-15), sur les usages de chasse (48, 57, 59), les bouffons de cour (65), les représentations dramatiques (84, 108, 150), le luxe des vêtements et des étoffes (61, 78, 79, 86), etc. Plusieurs renseignements viennent s'ajouter à ce qu'on savait déjà sur Lorenzo Gusnaco, dit Lorenzo de Pavie, ce luthier établi à Venise qui fournissait Isabelle non seulement d'instruments de musique, mais de livres et d'objets d'arts (121-124). A noter aussi les pages sur Cristoforo Romano, l'auteur du buste célèbre de Béatrice d'Este qui est au Louvre (48-50, 72 n., 137), et la demande faite par la marquise à Mantegna d'une tête antique qu'il avait rapportée de Rome et que souhaitait posséder Isabelle d'Aragon (147). Je multiplie d'autant plus volontiers ces indications de pages, prises au courant de la lecture, que le travail manque absolument de tables ou sommaires propres à orienter le lecteur dans cet amas de renseignements précieux⁷.

Est-il besoin de dire que l'histoire politique doit tenir compte aussi de la publication de MM. Luzio et Renier? Sans y trouver aucun fait nouveau vraiment important, on y prendra une connaissance plus complète du caractère de Ludovic le More, vu dans le milieu intime de la cour de Milan. Plusieurs lettres de lui, par exemple celle qu'il écrit sur la mort de sa femme (126), sont tout à fait instructives à cet égard et fournissent plus d'un trait à ajouter au portrait de Burckhardt. En somme, les historiens de la marquise de Mantoue ouvrent dignement la série de monographies qu'ils se proposent de lui consacrer. L'accueil qu'ils reçoivent de tous ceux qui s'intéressent, en travailleurs ou en simples curieux, à l'époque qu'ils étudient, les encouragera à hâter l'achèvement de leur œuvre.

P. DE NOLHAC.

-
524. — **A historical sketch of the Conflicts between Jesuits and Seculars in the Reign of queen Elizabeth**, with a reprint of Christopher Bagshaw's « True relation of the faction begun at Wisbich » and illustrative Documents, by Thomas GRAVES LAW. Londres, David Nutt, 1889, in-8, clliii-172 pages.

L'objet de ce livre est de faire connaître comment, sous le règne d'Elisabeth, le clergé catholique anglais fut divisé en deux partis. La question controversée et que chaque parti prétendait résoudre d'une façon différente était de savoir si Elisabeth devait être reconnue reine légitime d'Angleterre. Elisabeth, fille d'Anne Boleyn et née du vivant de Catherine d'Aragon, femme d'Henri VIII, était bâtarde, et n'avait pu hériter régulièrement d'Henri VIII, au préjudice de Marie Stuart, petite nièce de ce prince. Telle était la croyance catholique. On pouvait donc

1. P. 99, lire en rimes *carcans* et *brocans*.

qualifier d'usurpation l'avènement d'Elisabeth au trône. Mais à cette thèse politico-théologique, il y avait une réponse. La volonté de l'immense majorité de la nation anglaise rendait légitime la royauté d'Elisabeth. Irrégulière au point de vue du droit héréditaire, comme l'avait déclaré une bulle du pape Pie V, cette royauté était devenue régulière par l'élection. La royauté élective est la meilleure, *optima*, suivant l'enseignement de saint Thomas d'Aquin :

*Cum in regno, in quo unus virtute conspicuus, caeteris omnibus, etiam inferioribus principibus praeest, et in quo ad principatum omnes virtute conspicui, etiam populares, eligi possunt et eligendi jus habent, sit optima principum ordinatio, cumque hujusmodi fuerit veteris legis de principibus institutum, certum est eam de principibus convenienter ordinasse*¹.

En conséquence, tandis qu'une partie des ecclésiastiques catholiques anglais croyait qu'on ne pouvait sans péché reconnaître Elisabeth comme reine, l'autre partie considérait cette reconnaissance comme obligatoire tant qu'une élection nouvelle n'aurait pas remplacé Elisabeth par un autre souverain. De là, une lutte ardente. Cette lutte devint d'autant plus vive que parmi les ecclésiastiques catholiques emprisonnés à Wisbeach et obligés ainsi à une vie commune, les uns tenaient pour la première opinion, qui semblait justifiée par la bulle de Pie V, les autres avaient adopté la seconde opinion tolérée par la papauté sous la réserve *rebus sic stantibus*²; les uns étaient de jeunes prêtres dont l'éducation avait été faite sur le continent, les autres des prêtres plus âgés élevés en Angleterre; la rivalité naturelle du clergé séculier et des Jésuites rendait plus ardente l'animosité qui résultait de la contradiction théorique.

L'auteur a donné un très clair exposé des faits et a placé à la suite un recueil de pièces justificatives fort intéressantes. On voit, par exemple dans ce volume comment un des chefs du parti catholique modéré a pu, avec l'autorisation du gouvernement anglais, sortir de prison pour aller défendre sa cause à Rome.

Les fautes du parti catholique exalté ont tenu une grande place parmi les causes de la persécution anglaise; mais sur le continent, dans le monde catholique, cette persécution était mieux connue que les maladresses politiques des victimes.

Pour comprendre l'état d'esprit des catholiques sur le continent, on peut consulter un recueil de gravures imprimé à Rome en vertu d'un privilège papal daté du 27 juin 1584. Il est intitulé : *ECCLESIAE ANGLI-*

1. *Summa theologica*, Prima secundae, Quaestio CV, Articulus I Conclusio. On pouvait justifier, en s'appuyant sur saint Thomas d'Aquin, une modification de la loi d'hérédité : *Lex temporalis, quamvis justa sit, commutari tamen per tempora juste potest*, saint Augustin, *De libero arbitrio*, l. I, c. 6, cité dans la Somme théologique, *Prima secundae*, qu. XCVII, art. I.

2. Voyez p. XII du volume dont nous rendons compte. La décision paraît datée de 1580, la bulle de Pie V est de 1570.

CANAE TROPHAEA sive Sanctorum Martyrum, qui pro CHRISTO Catholicae que fidei Veritate asserenda antiquo recentiorique Persecutionum tempore mortem in Anglia subierunt, PASSIONES, Romae in Collegio Anglico per Nicolaum Circinianum depictae, nuper autem per Jo. Bap. de Cavalleriis æneis typis repræsentatae Cum Privilegio Gregorii XII, P. M. Ce volume contient trente-six gravures, les six numérotées 30-35 sont consacrées à la persécution sous Elisabeth ; les légendes donnent les noms de vingt-trois martyrs dont les dessins représentent le supplice ; parmi eux trois élèves du collège anglais de Rome, quatre du collège anglais de Reims. La dernière gravure nous montre le pape à genoux au pied d'un autel ; les blonds élèves du collège anglais de Rome font demi-cercle autour de lui. L'exemplaire que j'ai sous les yeux est couvert de débris d'une reliure fleurdelysée aux armes de Lorraine ; la planche des armoiries porte la date de 1582. Marie Stuart, dont la mère, comme on sait, appartenait à la maison de Lorraine, était prisonnière d'Elisabeth à la date de ce livre et de sa reliure : on sait quelle influence eurent sur son sort la politique de ses parents et de ses amis, l'attitude de la maison de Lorraine, de l'Espagne et des catholiques exaltés d'Angleterre.

H. d'A. DE J.

525. — **La Réforme et la politique française en Europe, jusqu'à la paix de Westphalie**, par le vicomte de MEAUX. Paris, Perrin et comp., 1880, vii, 569-688 p. in-8. Prix : 15 fr.

Le volumineux ouvrage de M. le vicomte de Meaux forme, pour ainsi dire, une suite naturelle à ses *Luttes religieuses en France au seizième siècle*, publiées en 1879. Seulement l'auteur a notablement élargi ses cadres, en embrassant, pour le siècle suivant, l'histoire de l'Europe civilisée tout entière. Il la considère, moins dans les détails du développement intérieur de chaque État que dans leurs rapports mutuels et surtout dans leur attitude vis-à-vis de la grande question religieuse, qui n'a point cessé d'influencer d'une façon décisive la politique d'alors, bien que dans des directions opposées. Dans son précédent travail, l'auteur nous avait montré le double but atteint à la fin des guerres civiles, la foi catholique triomphant en France, en même temps que la liberté de conscience y demeure établie. Dans ses nouveaux volumes, il nous fait parcourir les autres royaumes et les républiques du continent, divisés par cette même lutte confessionnelle qui semble close par l'avènement des Bourbons. Il fait passer sous nos yeux les États protestants intolérants pour l'Eglise, les États catholiques hostiles à l'hérésie, et leurs groupements divers en vue d'une autre et décisive rencontre qui ne donnera la victoire complète ni à l'un ni à l'autre des principes en litige. C'est cette lutte surtout que l'auteur nous raconte ¹. L'Angleterre, l'Allema-

1. Peut-être y a-t-il un peu trop de détails d'histoire militaire dans ce livre essentiellement politique, surtout pour la guerre de Trente-Ans.

gne du nord, les Etats scandinaves et les Pays-Bas échappent définitivement aux revendications de Rome. En Espagne, en Italie, l'Eglise triomphe sans difficultés sérieuses; elle l'emporte de haute lutte dans les vastes domaines de la maison d'Autriche. Quant à la France, la réaction catholique de la fin du xvi^e siècle lui a si profondément inoculé le virus de l'intolérance, que cette intolérance finit par y triompher à son tour, malgré la politique réparatrice de Henri IV et malgré les longues et intimes accointances politiques des gouvernants français avec les hérétiques étrangers, et l'appui qu'ils leur prêtent contre les Habsbourgs. Après avoir étouffé d'abord toute pensée indépendante au sein du catholicisme lui-même, elle réussit à écraser l'hérésie dans les domaines du Grand-Roi, sans aboutir pourtant dans toutes ses entreprises au dehors, et surtout dans celle de ramener sur le trône d'Angleterre un monarque défenseur de la foi.

Tel est le cadre général de l'ouvrage; nous y rencontrons, à vrai dire, une série de monographies spéciales dans les chapitres plus ou moins étendus que M. de M. consacre successivement à l'Angleterre, aux royaumes scandinaves, aux Pays-Bas, à l'Allemagne, à la Pologne, à la France, à l'Italie, à l'Espagne, etc. L'auteur n'a point ménagé ses efforts, ni épargné ses recherches, pour réunir les matériaux nécessaires à un aussi vaste travail. Il les a ramassés de droite et de gauche, avec un peu de précipitation peut-être, et sans toujours se rendre un compte exact de la valeur des sources qu'il avait sous la main ou des extraits nombreux que lui faisaient parvenir ses correspondants étrangers. Il a eu entre les mains quelques dossiers d'archives, copiés pour lui au Vatican; il a consulté aussi d'autres dépôts de manuscrits ¹, mais il a surtout mis à profit les historiens antérieurs, de nationalité et de cultes divers, qui se sont occupés de l'histoire religieuse et politique du xvii^e siècle, en les exploitant d'ailleurs d'une manière fort inégale. Ses références bibliographiques sont aussi recommandables et variées que possible, en admettant qu'il ait parcouru lui-même et qu'il ait étudié tous ces ouvrages ². Seulement on les rencontre un peu pêle-mêle, Léopold de Ranke et Lothrop Motley, Lingard et Geijer, Bossuet et Merle d'Aubigné, MM. Janssen et Kervyn de Lettenhove, pour n'en nommer que quelques-uns des plus connus, et leur témoignage semble avoir suffi généralement à l'auteur, sans qu'il ait songé à le vérifier ou à le peser. Nous n'en faisons pas autrement un reproche à M. de Meaux. C'est beaucoup demander, même aujourd'hui, à un historien de profession, de pouvoir exploiter directement à la fois les sources françaises, allemandes, anglaises, italiennes, polonaises, espagnoles, suédoises, hollandaises, etc.

1. Les renvois sont d'une utilité douteuse et d'un contrôle difficile quand on se borne à citer « Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. » (I, p. 82).

2. Il est permis de formuler une pareille réserve quand on le voit citer par exemple l'auteur « *Mercurio Siri* » (II, 206). Sans faire tort à M. de Meaux, on peut admettre qu'il n'a jamais tenu en main ni feuilleté les in-quarto du *Mercurio di Vittorio Siri*.

Il y a deux manières d'aborder l'étude des volumes de M. de Meaux. On peut les juger au point de vue des principes et de la méthode de discussion ; on peut les apprécier aussi d'après le détail des faits qu'ils renferment, mais le premier procédé me semble le plus utile à la fois et le plus conforme au désir de l'auteur. A ce point de vue, l'on ne peut se dissimuler qu'il y a dans ce livre un malentendu perpétuel, ou plutôt une lutte inégale entre le sentiment de l'historien, sérieusement désireux d'être impartial et de l'homme moderne, d'une part, et le fidèle adhérent de l'unité catholique, de l'autre. Toute la partie théorique de l'ouvrage voudrait proclamer la beauté, l'utilité de la liberté de conscience, et pourtant elle repose en réalité sur la conviction que l'unité de la foi est une nécessité morale pour la société humaine, et que cette foi ne peut être que celle de l'Église. M. de M. admet certainement aujourd'hui « la liberté de conscience avec ses troubles et ses périls », mais au fond, qu'il s'en rende compte ou non, il la subit plutôt qu'il ne la désire. Il est évident d'ailleurs qu'un homme pour qui le fondement de toute morale est le dogme de la divinité du Christ (I, 450) et qui professe que « les lois de l'Église autorisent au besoin l'emploi de la force pour préserver les âmes » (II, 297), ne peut guère avoir de sympathies pour des tendances hérétiques ou athées. Cela est fâcheux assurément, puisque cent ans après la Révolution française, il ne devrait plus être possible de mettre en doute que la liberté de conscience du plus humble paysan des Cévennes, ou du libre-penseur le plus hostile à toute idée religieuse, est aussi sacrée que celle du souverain pontife sur le siège de Saint-Pierre. La vraie notion de la liberté est donc absente de ce livre, mais nous n'avons garde d'en faire un reproche à l'auteur ; c'est affaire de convictions personnelles. Ce que nous lui reprochons, c'est tout autre chose, c'est de ne pas reconnaître franchement l'existence de cette intolérance générale des catholiques, comme des protestants, au *xvii^e* siècle, qui crève, pour ainsi dire, les yeux, ou — ce qui est plus regrettable — de ne parvenir à la constater que du côté des dissidents. S'il approuvait cette intolérance, tout en la signalant, nous ne serions certes pas de son avis, mais il resterait du moins, quant aux faits, dans la réalité historique. Procéder par contre, comme le fait M. de M., presque à chaque chapitre de son ouvrage, c'est mettre trop souvent l'histoire à l'envers. Qu'on nous permette de citer quelques exemples. Ainsi l'auteur nous affirme gravement qu'à Rome, au *xvii^e* siècle, « la diversité et la liberté des opinions orthodoxes sont entretenues et protégées par l'Église ¹ » (I, 492). Parlant de l'Espagne, l'auteur, malgré tant de récits d'auto-da-fé que nous rencontrons dans les récits de voyages contemporains ou les relations diplomatiques, nous assure que la Très-Sainte-Inquisition, qui d'ailleurs « traitait ses prisonniers avec une humanité alors sans exemple », n'a fait périr, en trois siècles, que *cent trente-quatre* victimes

1. Le mot *orthodoxe* est mis ici prudemment pour réduire au silence ceux qui prononceraient les noms de Vanini, Molinos ou Galilée ; mais cela seul montre bien ce qu'était cette prétendue liberté romaine.

sur ses bûchers ! (I, 399). Appelé à raconter le retour forcé des provinces héréditaires des Habsbourgs au catholicisme, il résumera les mesures terroristes édictées par l'archiduc Ferdinand en Styrie dans la phrase bénigne suivante : « Un prédicant, qui se donnait pour un prophète et excitait le peuple à la révolte, périt avec sa femme dont il avait fait sa complice. Mais d'ailleurs *tous les dissidents disparurent comme par miracle, sans coup férir* » (I, 314). M. de M. n'aurait eu qu'à jeter les yeux sur la *Relation des persécutions de Styrie*, de Paul Odontius, l'une des victimes, traduite en français, il y a une vingtaine d'années, par M. Edouard Fick, pour savoir à quoi s'en tenir sur les cruautés de l'archiduc de Gratz. Autant parler de miracles à propos des dragonnades de Louis XIV ou de l'abolition du culte catholique pendant la Terreur ! Que l'on compare enfin ce que dit M. de M. de la Pologne, où, d'après ce qu'il nous raconte, l'Eglise catholique n'a fait que « subir la persécution sans l'avoir jamais exercée » (I, 375), quand il suffit d'ouvrir une histoire de l'Eglise quelconque, Regensvolcius, Gieseler, Krasinski, ou même une *Histoire de Pologne* un peu détaillée, pour y voir comment « le libre choix » des Polonais entre les deux confessions fut influencé par les Wasa catholiques et par leurs successeurs, dociles instruments des Jésuites, qui n'ont cessé de comprimer les dissidents, fermant et détruisant leurs églises, leur enlevant leurs droits politiques, si bien qu'au XVIII^e siècle leur situation lamentable a pu servir de motif ou de prétexte à l'intervention russe et prussienne.

Ce sont là quelques exemples pris dans les chapitres sur les États catholiques. Passons en terre hérétique et la note changera d'une façon sensible. Ainsi, pour l'Angleterre, ce ne sont que plaintes, en partie fort justifiées, contre les procédés barbares d'Élisabeth et de Jacques I^{er}, alors cependant que l'auteur est obligé d'avouer que les Guises ont comploté contre la vie d'Élisabeth avec le secrétaire du Saint-Siège ; qu'ils ont soudoyé ces assassins et que, de loin, la cour de Rome a pris part au complot (I, p. 42-44)¹. Ainsi encore pour les Pays-Bas. M. de M. s'élève avec force contre le « fanatisme calviniste » des États-Généraux qui les empêcha d'accorder la liberté des cultes à leurs sujets. Ce n'est pas nous qui les en féliciterons, à coup sûr ; mais comment ne pas signaler la partialité de l'auteur quand nous constatons plus loin, dans son propre ouvrage, qu'en une seule année (1629) on put organiser plus de cinq cents lieux de culte privé dans les Provinces-Unies, et que le nombre des prêtres catholiques néerlandais (parmi lesquels beaucoup de Jésuites) augmenta tellement qu'ils étaient cent soixante-dix en 1614 et quatre cent quatre-vingt-deux en 1638 ! N'est-ce pas là une preuve

1. C'est une casuistique bien subtile que celle par laquelle l'auteur tente de disculper les émissaires des collèges de Reims et de Douai, et en général les membres du clergé anglais d'avoir voulu renverser Élisabeth. Il serait plus simple de dire que, l'Eglise ayant déclaré la bâtarde du roi schismatique et d'Anne Boleyn, rebelle à Dieu et au Saint-Siège, aucun fils obéissant de l'Eglise ne pouvait avoir de scrupule de contribuer à la suppression d'une nouvelle Athalie.

sensible de tolérance, au moins tacite? Est-on bien en droit de s'étonner tellement, au point de vue politique, qu'un peu plus tard, au fort de leur lutte contre l'Espagne et l'Empire, alors que l'ap-pui de l'Angleterre va leur faire défaut, les États-Généraux aient prohibé pour un temps la célébration du culte catholique et fermé la frontière aux membres du clergé catholique, sujets presque tous d'une nation mortellement hostile? Si M. de M. avait voulu suivre un peu plus loin l'histoire des Pays-Bas, il se serait convaincu que, soumise à certaines restrictions, dures et pénibles à notre sentiment, comme au sien, la liberté de conscience, sinon celle du culte, n'a cessé de subsister en Hollande, et que, du ^{xvii}^e au ^{xviii}^e siècle, elles s'y est affermie de plus en plus. C'est un des titres d'honneur de la République des Pays-Bas que d'avoir permis, la première, à chacun de ses enfants, à chaque étranger même, de conserver sa foi personnelle, sans violenter sa conscience ou l'expulser au delà de ses frontières.

Si M. de M. n'admet point que telle est la vérité historique, c'est qu'il est étrangement préoccupé de revendiquer l'honneur exclusif d'avoir proclamé cette liberté, pour les pays catholiques. Il pose en thèse quelque part que « l'Église romaine est capable de résister non seulement à l'attaque violente, mais à la liberté permanente d'une autre croyance » (I, 376). Il n'y a pas, évidemment, matière à la moindre controverse dans cette vérité générale. La seule chose qui soit discutable, c'est de savoir si vraiment l'Église du ^{xvii}^e siècle, libre de son choix, a volontairement supporté la « liberté permanente d'une autre croyance ». M. de M. en est persuadé, puisqu'il ajoute : « Cette dernière expérience est particulière à la Pologne et à la France; elles seules l'ont tentée et, dans ces deux États, tous deux catholiques, l'épreuve a tourné à l'avantage du catholicisme. Aucun État protestant, jusqu'à notre siècle, n'a essayé pareil régime. » Il y a là deux erreurs capitales. D'abord ni la France ni la Pologne n'ont sérieusement tenté cette expérience. Pour la Pologne, nous avons déjà dit tout à l'heure ce que nous en pensions. Quant à la France, c'est uniquement Henri IV qui a tenté d'établir un *modus vivendi* équitable entre les catholiques et les huguenots; et s'il l'a fait, c'est qu'il était un grand politique, en avance de son temps, tout d'abord, mais aussi — ne l'oublions pas — un protestant peu fervent, puis un catholique moins fervent encore. Lui mort, l'édit de Nantes cessa bientôt d'être une vérité. M. de M. lui-même nous avoue que la jurisprudence royale, à force d'interpréter l'Édit dans un sens défavorable, ne cessa d'en préparer la révocation (II, 219), et l'on sait de reste que la violation définitive de ce pacte solennel eut lieu aux applaudissements de la France tout entière. Aussi, rien n'est plus faux, à notre avis, que l'éloge trop général qu'il fait des monarques français du ^{xvii}^e siècle dans la péroraison de son ouvrage. « La monarchie française obtient alors le premier rang; elle l'a mérité en affranchissant les âmes

et les peuples. Dans le moment même où elle devient absolue à l'intérieur du royaume, elle inaugure la liberté de conscience et de culte, qui convient particulièrement à cette époque, et respecte la liberté de l'Église, toujours et partout nécessaire » (II, 688). L'accident d'un seul ne peut caractériser la politique d'une dynastie, et Louis XIV ne saurait bénéficier des vues plus hautes de Henri IV qu'il a méconnues. C'est bien lui qui est la personnification véritable de la monarchie absolue, et s'il y a quelque chose que Louis XIV n'ait jamais compris, c'est bien la liberté de conscience, non pas seulement vis-à-vis des hérétiques, mais à l'égard de tous ceux, jansénistes ou quiétistes, qui heurtaient sa façon de voir, et du Saint-Siège lui-même. Je ne dis point cela, ni pour l'en blâmer, ni pour l'en louer, je le dis parce que cela me semble un fait historique indiscutable. Pour ce qui est des États protestants qui n'auraient point su se hausser à la taille des deux nations catholiques, il ne faut pas se payer de mots non plus. Assurément au xvii^e siècle, les préjugés protestants étaient aussi vivaces que les préjugés catholiques. Assurément ni l'Angleterre ni les Pays-Bas, même au xviii^e siècle, n'ont encore inscrit la liberté des cultes dans leurs constitutions politiques. Nous sommes entièrement d'accord avec M. de M. pour proclamer que la situation d'un catholique anglais sous Georges III n'était pas enviable ni conforme aux principes libéraux que nous proclamons tous aujourd'hui, et, pour être plus tolérable, celle d'un catholique hollandais laissait certainement beaucoup à désirer, il y a un siècle et demi. Mais ce serait, d'autre part, se moquer des lecteurs et du bon sens, que de venir prétendre que le sort de tous deux était aussi dur et aussi digne de pitié que celui d'un religieux français, traqué au Désert, ou celui de ces bourgeois de Thorn, poussés sur l'échafaud en 1737 par les Jésuites polonais.

Après nous être exprimé très franchement sur les divergences profondes qui nous séparent de l'auteur dans l'appréciation des faits, et, après avoir formulé les griefs que nous avons à faire valoir contre sa méthode historique, nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour dire que nous avons parcouru de nombreux chapitres de son livre avec un vif intérêt ; nous signalerons tout particulièrement les deux cents premières pages du second volume, relatives au développement intérieur du catholicisme en France, dans la première moitié du xvii^e siècle. L'auteur a pu se laisser aller librement à ses sympathies naturelles et son style en a grandement profité, comme aussi la sérieuse valeur historique de ces pages témoigne d'une familiarité plus longue et plus intime du narrateur avec les matières traitées¹.

R.

1. Les menues erreurs de détail et les fautes d'impression sont naturellement assez nombreuses dans un livre composé de la façon que nous avons dite en commençant. Nous en avons relevé un certain nombre au cours de notre lecture, et nous les mentionnons ici, pour que l'auteur puisse les corriger, si plus tard une seconde édition devenait nécessaire. T. I, p. 11, lire *Blackstone* pour *Blakstone* ou *Blaschsk-*

526. — **Jean Paul**, sein Leben und seine Werke, von Paul NERRLICH. Berlin, Weidmann, 1889. In-8, xi et 655 p.

M. Nerrlich est sûrement l'homme d'Allemagne et de France qui connaît le mieux son Jean-Paul. Aussi le gros volume qu'il vient de publier, est-il très complet, et les trois livres qu'il comprend (I. *Die Jugend*. II. *Bewegte Zeit*. III. *In Bayreuth*) nous exposent-ils avec le plus grand détail la vie et l'œuvre de l'écrivain. Nous suivons Jean Paul de Wunsiedel et de Joditz à Schwarzenbach, puis à Leipzig, à Weimar, à Berlin, à Bayreuth, et chemin faisant, M. N. nous trace le portrait de tous les personnages remarquables qui sont en rapport avec son héros. Il n'oublie pas de décrire les endroits où Jean-Paul a vécu, et consacre, par exemple, deux jolies pages (pp. 74-75) au Fichtelgebirge. Il analyse d'une façon pénétrante et souvent avec goût les romans de Jean-Paul. Peut-être n'est-il pas assez sévère pour son auteur qu'il nomme *der Klassiker des Witzes* (p. 132). Il aurait dû citer le livre de M. Firmery. Il suit trop strictement l'ordre chronologique et il a parfois la manière lourde et minutieuse de Düntzer. Sa longue introduction où il nous apparaît comme *Junghegelianer*, nous paraît presque aussi subtile et inutile que la préface qu'il avait mise aux lettres d'Arnold Ruge. Mais son livre se lit avec intérêt et profit ; c'est une de ces excellentes biographies longues, étendues, pleines de choses, comme les Allemands en possèdent quelques-unes, comme le Herder de Haym, le Winckelmann de Justi, le Schleiermacher de Dilthey.

A. C.

tone (p. 73). — P. 15, lire *Kappel* pour *Capel*. — P. 17, lire *notitia* pour *noticia*. — P. 37, lire *Landlaff* pour *Landalf*. — P. 110, lire *Laski* ou *a Lasco* pour *Lesko*. — P. 179, lire *La Marck* pour *La Marek*. — P. 210, lire *Fruntsberg* pour *Freimdsberg*. — P. 228, lire *Zapolyi* pour *Zapolin*. — P. 249, l'auteur appelle *Albert* de Saxe l'électeur *Jean-Frédéric* pris à la bataille de Mülberg. — P. 275, il faut dire l'évêque de Warmie (ou d'Ermeland) et non de Warmia. L'auteur cite également là un évêché de Norembourg dont il serait bien embarrassé de trouver la place dans le Saint Empire romain-germanique. — P. 296 et 300. L'archevêque de Cologne est appelé d'abord *Frédéric* de Wied, puis *Hermann* de Wied. — P. 311. L'évêque de Wurzburg s'appelait *Jules Echter de Mespelbrunn* et non *Echt de Mespelbronn*. — P. 330, lire *Graen van Prinsterer* pour *Sitropoen*. — P. 456, nous lisons : « *Les huguenots assassinèrent le duc François de Guise*. » Poltrot de Méré était huguenot assurément, tout comme Ravaillac était catholique. Quelle ne serait pas pourtant l'indignation de M. de M. si quelqu'un s'avisait d'écrire : « *Les catholiques ont assassiné Henri IV*. » On devrait laisser ces vieilles redites calomnieuses aux pamphlétaires de bas étage ; elles sont indignes d'un homme qui prétend au titre d'historien. — P. 461, lire *Schweinfurt* pour *Schwiensfurt*. — T. II, p. 206 (?), lire *Rott* pour *Roth*. — P. 211, lire *Pontis* pour *Punctis*. — P. 228, M. de M. fait commencer l'immixtion de la France dans l'histoire de la guerre de Trente Ans de 1634, alors que dix ans auparavant déjà elle salariait une partie des troupes de Mansfeld. — P. 219, lire *Loccum* pour *Lokkun*. — P. 513, lire *Lamormain* (ou *Laemmermann*) pour *La Morman* et *Lammormann*. — P. 239, lire *Geschichte des boehmischen Aufstandes* pour *Gestichte des bohnischen*. — P. 248, lire *Smalkalde* pour *Smalkade*. — P. 394, lire *Lutter* pour *Lutten*. — P. 612, lire *professor* pour *profena, etc., etc.*

527. — *Geschichte der poetischen Theorie und Kritik*, von den Discursen der Maler bis auf Lessing von F. BRAITMAIER. 2 Theile. Frauenfeld, Huber, 1888-1889.

On a souvent signalé l'influence considérable que la critique, la théorie poétique et esthétique ont exercée sur la marche et le développement de la littérature et de la poésie allemandes, surtout au XVIII^e siècle. On peut s'étonner cependant que cette partie si importante de l'histoire littéraire ne soit pas devenue, depuis longtemps, l'objet d'une histoire spéciale et complète. Elle n'était connue que par fragments isolés, par des monographies particulières, ou bien confondue dans le mouvement général de la littérature et de la philosophie, ou bien encore traitée partiellement au seul point de vue de l'esthétique. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on s'est avisé de la présenter dans son développement d'ensemble complet et suivi, dans l'évolution de ses phases diverses.

M. Breitmaier n'est cependant pas le premier qui ait eu l'idée d'une histoire d'ensemble de la critique littéraire en Allemagne. Lui-même, dans sa préface, signale l'ouvrage de M. Borinski : *Die Poetik der Renaissance und die Anfänge der litterarischen Kritik in Deutschland* (1886), auquel le sien doit faire suite. M. B. aurait pu ne pas ignorer que, même en France, on s'est occupé du même sujet¹.

L'ouvrage de M. B. en deux volumes, comprend le développement de la critique et de la théorie poétique depuis Gottsched et les Suisses jusqu'à Lessing.

Le premier volume débute par l'examen des premières publications critiques des Suisses. Puis il donne une analyse très détaillée des théories de Gottsched, de celles de Bodmer et de Breitinger, avec indication des sources où ils ont puisé, des influences diverses qu'ils ont subies. Il raconte ensuite la polémique célèbre qui met aux prises les deux écoles ; il en montre les causes et les effets sur la littérature générale ; il cherche à en dégager les résultats positifs et définitifs. Le volume se termine par un chapitre très étendu et intéressant par sa nouveauté relative sur J.-Élias Schlegel, incomplètement connu jusqu'ici, d'abord disciple de Gottsched, mais bientôt détaché du maître et indépendant, inclinant vers les Suisses, novateur timide encore, mais marquant déjà, par ses écrits théoriques et ses productions dramatiques, un progrès dans le sens de la liberté et de l'originalité. L'auteur associe dans le même chapitre au nom d'Élias Schlegel, celui de son frère J.-A. Schlegel, le père des deux chefs de l'école romantique, le traducteur de l'ouvrage de Batteux. Cette traduction, enrichie de commentaires, de dissertations critiques originales, a joui d'une grande réputation et

1. C'est ainsi que M. Braitmaier ignore l'ouvrage de M. Grucker, *Histoire des théories littéraires et esthétiques en Allemagne*. (Paris, Berger-Levrault, 1882.) — A. C.

exercé une influence marquée sur le développement des idées esthétiques en Allemagne.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre est consacrée à Gellert et à sa dissertation de *Comoedia commovente*, premier essai d'une apologie de la comédie bourgeoise qui commençait à s'acclimater en Allemagne.

Le premier volume montre que M. B. a un grand mérite et un réel avantage sur ses prédécesseurs : c'est d'avoir été à même d'user avec plus de prodigalité et d'exactitude scrupuleuse, de tous les documents, de toutes les sources. Il a pu ainsi souvent rectifier plus d'une erreur, établir la vérité sur plus d'un point douteux, ajouter de nouveaux détails, et donner avec une exposition plus complète une idée plus vraie des doctrines qu'il fait connaître.

Cependant, son appréciation ne nous semble pas toujours équitable et suffisamment justifiée. Au lieu de débiter, comme il était naturel, par l'exposition des doctrines qui font l'objet du premier volume, M. B. entre en matière dans le premier chapitre par une polémique très vive contre Danzel, le panégyriste de Gottsched, que M. B., par un parti pris contraire, rabaisse beaucoup trop. L'opinion sur Gottsched semble aujourd'hui définitivement fixée. D'éminents critiques et historiens de la littérature ont jugé sévèrement les défauts d'esprit et de caractère, les prétentions dictatoriales, les théories étroites et surannées du chef de l'école de Leipzig ; mais ils ont reconnu aussi ses mérites relatifs, les services rendus par lui à la littérature et à l'esprit allemand auxquels ses défauts mêmes n'ont pas été inutiles. Les arguments de M. Breitmaier ne me paraissent pas de force à casser le jugement équitable et définitif qui s'est formé sur Gottsched. En tout cas, cet éreintement nous semble mal placé en tête de l'ouvrage. Il eût été plus logique et plus juste de le placer après l'exposition sur la doctrine de Gottsched, comme conclusion, et non avant, comme préambule. Le lecteur est prévenu et cette exposition d'une doctrine d'avance condamnée perd beaucoup de son intérêt.

Le second volume est consacré au développement que reçoivent les théories neuves et fécondes encore qu'incomplètes des Suisses, à la constitution définitive de la critique et de la théorie poétique. Cette constitution est l'œuvre de la philosophie. C'est à la philosophie de Wolf, dans la personne de Baumgarten, que revient l'honneur d'avoir fondé la théorie poétique sur des principes, de leur avoir appliqué la méthode et les procédés de l'école, d'en avoir fait une partie intégrante de la philosophie, une véritable science.

L'auteur analyse longuement et minutieusement la doctrine esthétique de Baumgarten, non seulement dans sa forme achevée et systématique (du moins la première partie), mais aussi dans ses premiers essais. Il montre les incertitudes, les obscurités, les lacunes de sa célèbre définition du Beau (Perfection de la représentation sensible), les interprétations diverses que Baumgarten en a lui-même données sans parvenir à les

concilier entre elles. Mais il montre aussi que cette définition, si incomplète d'ailleurs, a pour la première fois mis en lumière l'élément sensible, expressif, plastique du Beau, et en le distinguant de l'élément logique et purement intellectuel avec lequel on l'avait confondu, lui a assigné une place et une fonction propres. Mais, d'autre part, en rattachant le Beau aux perceptions *confuses* de l'âme, Baumgarten en a méconnu l'élément supérieur et métaphysique; et en vertu même de la psychologie de son école, il l'a condamné à disparaître à mesure que l'esprit s'élève des perceptions confuses aux idées claires et distinctes.

Baumgarten, d'ailleurs, n'a pas tenu les promesses de son programme. Le système esthétique qu'il annonce, il ne l'a donné que très incomplètement. En outre, la rigueur logique de ses déductions n'est qu'apparente. Ce sont, le plus souvent, des mots et non des idées qu'il analyse. Il tire des prémisses posées non ce qu'elles contiennent virtuellement, mais ce qu'il a eu soin d'y mettre à l'avance; ses prétendues démonstrations, comme celles de Wolf, son maître, sont le plus souvent des pétitions de principes. La terminologie scolastique, la langue latine dont se sert Baumgarten n'étaient pas faites non plus pour rendre sa doctrine populaire. C'est l'exposé de cette doctrine en allemand, par son disciple Meier, qui l'a répandue dans le public et qui en a fait le succès.

L'auteur a bien saisi en général le mérite et les défauts de Baumgarten. Mais dans son jugement final, n'est-il pas trop sévère et injuste en affirmant que « l'Esthétique de Baumgarten n'est qu'une bordure cousue à la défroque usée de la poétique traditionnelle? » La définition même sur les mérites de laquelle l'auteur a insisté, n'est-elle pas une nouveauté et un progrès? Quand enfin il cite le jugement de Herder sur Baumgarten qui trouve dans ces trois mots, qui constituent sa définition du Beau (*oratio perfecta sensitiva*), « le germe d'où est sortie comme un arbre magnifique et fécond toute la substance de la poésie; que ce n'est pas là une définition scolastique, mais qu'au contraire elle nous introduit dans l'âme humaine et en tire toute l'idée de la poésie, » — en s'associant ainsi à l'éloge que Herder décerne à Baumgarten, l'auteur nous paraît être sinon en contradiction, du moins en désaccord visible avec lui-même.

Le chapitre le plus étendu, et aussi à beaucoup d'égards le plus neuf de l'ouvrage, est celui qui est consacré à Mendelssohn. Mendelssohn n'est pas un penseur original et créateur. C'est un esprit plein de finesse et d'ingéniosité, s'appliquant à toutes sortes de sujets; analyste subtil, habile dialecticien, mais incapable de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences, et à les coordonner en un système complet. Il est un des plus actifs ouvriers de ce grand travail d'émancipation intellectuelle, de critique indépendante, dont Berlin a été le centre depuis l'avènement de Frédéric le Grand. Il a été l'ami, le collaborateur, le correspondant de Nicolai, de Lessing; il est en plein dans le mouvement littéraire et philosophique de cette époque — et c'est une des par-

ties les plus neuves du livre de M. Breitmaier que celle où il nous montre Mendelsohn comme critique jugeant les œuvres et les écrivains de son temps, avec les idées de son temps, il est vrai, mais avec finesse et justesse, assez peu sympathique aux tendances révolutionnaires de la jeune école du *Sturm und Drang*, dont il ne peut comprendre les légitimes revendications, mais dont il sait aussi, notamment en ce qui concerne la conception de la poésie naturaliste de Herder, saisir les défauts et les exagérations dangereuses.

Après le critique, l'auteur nous fait connaître le théoricien esthétique. Il nous semble que l'ordre inverse eût été plus logique, car les jugements d'une critique sont presque toujours les conséquences de ses opinions théoriques. Il eût mieux valu commencer par celles-ci.

L'esthétique, la théorie du Beau et des Arts, doit à Mendelsohn des développements nouveaux. Il a analysé plus profondément qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'idée et le sentiment du Beau, il en a dégagé et séparé certains éléments importants; sur le naïf, le sublime, le génie, il a des vues neuves; il est ici précurseur de Kant et de Schiller. Il a donné avant Lessing, la célèbre définition de la Grâce. Avant Lessing il a étudié la nature, les limites respectives, les caractères constitutifs des Beaux-Arts, tout en conservant sur leur rôle moralisateur et didactique la vieille doctrine. Lessing doit aux observations critiques de Mendelsohn plus d'une modification heureuse des théories trop absolues de son Laocoon. La correspondance qu'il entretient avec Lessing (de 1756-1757) sur le but et les effets de la tragédie, sur la nature des émotions tragiques; les objections qu'il lui adresse à l'occasion de son interprétation de la définition d'Aristote, aujourd'hui encore conservent leur valeur. L'auteur a bien saisi et caractérisé toutes les formes de l'esprit et du talent de Mendelsohn. Il peut se vanter avec quelque raison, et il ne s'en fait pas faute du reste, d'être ici plus complet et plus exact que tous ceux qui, avant lui, ont traité le même sujet.

Mais nous reprocherons à l'auteur de n'avoir pas réuni dans un jugement d'ensemble plus complet, les qualités, les mérites, l'actif littéraire et esthétique de Mendelsohn. De même nous eussions désiré une conclusion générale à l'ouvrage entier qui résumât la marche, les progrès, les résultats définitifs de cette évolution de la critique et de la théorie esthétique en Allemagne. Nous disons théorie esthétique à dessein, car nous préférons cette expression à celle de théorie poétique dont se sert l'auteur. Cette théorie, en effet, dans son livre, embrasse, outre la poésie, les Beaux-Arts et la question générale du Beau avec tout ce qui s'y rattache.

Nous avons déjà indiqué plusieurs des points sur lesquels portent nos critiques et nos objections. Nous pourrions en citer encore d'autres.

En général, la composition de l'ouvrage ne nous paraît pas irréprochable. Les parties générales et essentielles ne se dégagent pas nettement des parties secondaires et moins intéressantes. Tout est sur le même

plan. Il y a des répétitions inutiles. En revanche, on peut signaler des omissions assez importantes. Ni Wieland, ni Klopstock, ni Winkelmann n'ont trouvé place dans cette histoire de la critique et de la théorie esthétique.

Mais ces défauts sont rachetés par de solides mérites, par l'abondance des matières, par l'emploi consciencieux des sources, par beaucoup de renseignements et de détails nouveaux. Cet ouvrage sera certainement lu avec intérêt, consulté avec fruit par tous ceux qui veulent se faire une idée d'ensemble complète du développement des idées et des théories esthétiques, de leur importance et de leur influence sur la littérature et la poésie allemandes. Il ne sera même pas inutile à ceux qui voudront, après l'auteur, reprendre et traiter le même sujet.

E. GRUCKER.

528. — **Les Fédérations en Franche-Comté et la fête de la Fédération du 14 juillet 1790**, par Maurice LAMBERT. Paris, librairie académique Perrin et C^{ie}, 1890, in-8 de III-119 pp.

M. Lambert indique bien l'intérêt de son livre dans cette phrase : « Un caractère remarquable de la Fédération de 1890, c'est son origine provinciale. La plupart des grands événements de la Révolution ont commencé à Paris ; la province n'a fait que suivre. Pour la Fédération il en fut autrement. » En Franche-Comté, le mouvement fédératif prit naissance dans les bailliages de Lons-le-Saunier et de Vesoul, d'où il s'étendit rapidement à toute la province. Les fédérations n'y furent pas une vaine parade, elles eurent un but utile : « défendre le pays contre les malfaiteurs, remédier à l'anarchie, prévenir la disette ». Cette première partie est la plus neuve du livre. L'auteur tire heureusement profit des registres municipaux des communes. Suit une bonne étude, très agréablement écrite, sur les fêtes de la Fédération à Paris et en Franche-Comté, dans laquelle les faits et gestes des députés franc-comtois tiennent une large place. Le livre de M. Lambert nous a montré que la fête de la Fédération eut, du moins en province, d'autre raison d'être que le besoin d'une démonstration décorative. Le pays qui venait de briser son organisation intérieure sentait le besoin d'une organisation nouvelle. Que si ces mouvements fédératifs avaient pu avoir des racines profondes, la crise imminente, si malheureuse pour notre pays, ne se serait pas produite.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

529. — **Henri de La Rochejaquelein et la guerre de la Vendée**, d'après des documents inédits. Paris, Champion; Niort, Clouzot, 1890. Petit in-4 écu de 345 p.
530. — **Souvenirs de la comtesse de La Bouère**. La guerre de la Vendée 1793-1796, mémoires inédits, publiés par M^{me} la comtesse de La Bouère, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis Costa de BEAUREGARD. Paris, Plon, 1890. In-8.

L'auteur du livre sur *Henri de la Rochejaquelein* a fait œuvre très louable. Il a consulté sur son héros un grand nombre de documents imprimés et manuscrits, et parmi ces derniers les mémoires inédits de la marquise de Donissan, de M^{lle} de la Rochejaquelein et de M. Pauvert de la Jubeaudière, que renferment les archives des châteaux de Clisson et de la Durbelière. On trouvera donc dans ce volume plusieurs détails nouveaux et quelques rectifications qui seront les bienvenues. Ainsi, il est inexact de dire avec le comte de la Boutetière, que La Rochejaquelein alla au camp de l'Oie demander à Sapinaud de le prendre pour aide de camp; avec Ledain, qu'il fut repoussé par Quétineau le 12 avril entre les Aubiers et les Cerqueux; avec l'abbé Deniau, qu'il ne voulait pas à la bataille de Luçon commencer le feu au moment opportun (p. 31, 32, 290), etc. Le récit se lit d'ailleurs avec intérêt il est clair et sans emphase. P. 128, sur Chevardin, qui était Alsacien et dont le nom s'écrivait *Schwardin*, il eût fallu consulter les *Souvenirs* d'Érasme de Contades ¹.

On lira, avec plus d'intérêt encore, les mémoires de cette comtesse de La Bouère à qui la marquise de la Rochejaquelein donnait le joli nom de *camarade*. M^{me} de La Bouère a passé sa vie à rassembler non seulement ses souvenirs, mais ceux de son mari et de ses amis sur la guerre de la Vendée. Elle les écrivait sur des pages volantes ou dans des cahiers qui contenaient aussi des extraits de ses lectures. Aussi n'a-t-elle fait que de simples notes, et comme elle dit, ces notes ont le mérite de « rectifier quelques erreurs et d'être un recueil de pièces authentiques ». Mais elles ont un autre mérite encore : elles font revivre avec une singulière vigueur le monde de la Vendée. Tout d'abord, les femmes ou *marraines* de Chalonnes avec leur mante ou *capote* de laine noire, leurs jupes rayées et leurs corsets en grosse toile dure qui « formaient une espèce de cuirasse difficile à percer ; aussi les *bleus* se plaignaient plus d'une fois de la difficulté de tuer ces femmes » (p. 8). Puis, les paysans refusant de se rendre aux frontières, et se soulevant contre les patriotes ou *patauds*, les habitants de la Poitevine alliant attaquer Jallais et mettant à leur tête l'ancien caporal Perdriault, qui fut le maître de Cathélineau, et la guerre s'enflammant, guerre implacable,

1. Le livre contient un *appendice* où sont rassemblés divers documents, des *pièces justificatives* (actes de baptême, de décès, d'inhumation), une table des noms de personnes et de lieux, une carte de la Vendée, un portrait, un fac-similé, une vue de la chapelle funéraire de Saint-Aubin de Baubigné.

guerre d'incendies et de massacres. M^{me} de La Bouère se cacha dans les genêts et les ajoncs. « Je n'ai rien connu, dit-elle, de plus triste et de position plus affreuse. Là, blotti sur la terre, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais on entendait tout, et les seuls bruits qui faisaient transir et battre le cœur, c'étaient les tambours qui se faisaient entendre de tous côtés. Quand leurs sons semblaient s'éloigner à droite, ils recommençaient à gauche. C'étaient enfin les coups de fusils des *bleus* lorsqu'ils apercevaient quelques hommes, et leurs cris forcenés contre ceux auxquels ils criaient : « arrête! arrête! » avec des blasphèmes épouvantables. Maintes fois, j'ai cru les genêts cernés; c'est alors que les mères serraient encore plus fortement leurs enfants contre leur sein pour mourir ensemble. Chose étonnante! ces petits êtres comprenaient la terreur par ces étreintes magnétiques, car il n'y a pas d'exemple que leurs cris aient dévoilé la retraite des infortunés qui se cachaient. » (P. 127-128.) Il faudrait citer encore nombre de passages dramatiques de ces *Souvenirs*, l'incendie de La Bouère, l'entrevue de M. de La Bouère et de Stofflet, l'arrestation de ce dernier, et le chapitre consacré aux victimes.

A. C.

531. — **L'Histoire de France racontée par les contemporains.** Extraits des chroniques et des mémoires, publiés par B. ZELLER, répétiteur de l'École polytechnique, maître de conférences à la Sorbonne. Format petit in-16, avec de nombreuses gravures. Chaque volume, 50 cent.

L'Histoire de France racontée par les contemporains, publication de M. B. Zeller, qui avait été entreprise d'une manière un peu décousue, puisqu'elle avait subitement passé du règne de Charles VIII au règne des fils de Henri II, pour aboutir à la mort de Henri IV, forme aujourd'hui, par la publication des volumes intermédiaires, une série complète depuis les origines de notre histoire nationale jusqu'en 1610¹. On peut

1. *La Gaule et les Gaulois*; 2 *La Gaule romaine*; 3 *La Gaule chrétienne*; 4 *Les invasions barbares en Gaule*; 5 *Les Francs Mérovingiens : Clovis et ses fils*; 6 *Les fils de Clotaire : Frédégonde et Brunehaut*; 7 *Rois fainéants et maires du palais*; 8 *Charlemagne*; 9 *Les successeurs de Charlemagne : Louis-le-Pieux*; 10 *Charles le Chauve*; 11 *Les derniers Carolingiens*; 12 *Les premiers Capétiens*; 13 *Les Capétiens du XII^e siècle : Louis VI et Louis VII*; 14 *Philippe Auguste et Louis VIII*; 15 *L'empire français d'Orient, la 1^{re} croisade*; 16 *Saint Louis*; 17 *Philippe le Hardi. Mœurs et institutions du XIII^e siècle*; 18 *Philippe le Bel et ses trois fils*; 19 *Philippe VI et Robert d'Artois*; 20 *La guerre de Cent Ans : Jean le Bon*; 21 *Le dauphin Charles et la commune de Paris*; 22 *La grande invasion anglaise; La paix de Brétigny*; 23 *Charles V et Du Guesclin*; 24 *Charles V, sa cour et son gouvernement*; 25 *Charles VI, le gouvernement des oncles*; 26 *Louis de France et Jean sans Peur*; 27 *Les Armagnacs et les Bourguignons; la commune de 1413*; 28 *La France anglaise; Azincourt et le traité de Troyes*; 29 *Charles VII et Jeanne d'Arc*; 30 *Charles VII, la Monarchie absolue*; 31 *Louis XI, son gouvernement*; 32 *Louis XI et la maison de Bourgogne*; 33 *Anne de Beaujeu. Les États de 1484*; 34 *Charles VIII; la Guerre folle, le Mariage breton*; 35 *Charles VIII en Italie*;

mieux apprécier actuellement la valeur et l'importance de ce travail considérable. M. B. Z. s'est proposé de mettre sous les yeux du lecteur la suite de l'histoire de France au moyen de textes uniquement extraits des historiens, mémorialistes, annalistes, chroniqueurs, épistoliers, poètes, ou des documents authentiques contemporains du temps dont ils parlent. Ainsi présentée par des témoins, des acteurs, des peintres de mœurs, l'histoire se meut et vit dans les tableaux que l'on voit, dans les paroles que l'on entend, les documents authentiques auxquels on s'attache, sans que le spectacle soit obscurci ou dénaturé par les interprétations inexactes, les préjugés ou les erreurs dans lesquels l'éloignement progressif des textes primitifs peut entraîner les historiens de seconde main. Rien ne saurait mieux suggérer à un amateur des choses de l'histoire des réflexions personnelles, des jugements exempts de parti-pris que le choix fait avec discernement et habileté de récits et de documents impartiaux en eux-mêmes, ou dont la juxtaposition, s'il y a des passions en présence, permet de se prononcer, en connaissance de cause, sur les faits en eux-mêmes et sur les enseignements que le lecteur peut en tirer. Ils sont bien rares, ceux qui peuvent avoir le loisir ou le moyen de passer en revue toutes les œuvres qui constituent les matériaux de notre histoire épars non seulement dans les anciens recueils de Dom Bouquet, de Guizot, de Petitot, etc., mais encore les rééditions ou publications originales de la Société de l'histoire de France, dans la magnifique collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France, dans les *Revues* et *Bibliothèques*, sans compter les travaux d'érudition isolés, souvent si précieux. M. B. Z. a simplifié la tâche au point de la rendre aussi facile qu'agréable. Il n'est pas un des soixante-cinq petits volumes aujourd'hui publiés, qui ne présente, sous un titre clair et répondant à des idées générales déjà éveillées dans l'esprit du lecteur, avec une division de lignes et paragraphes, précédés d'une indication courte et simple, un tout complet, animé, sous lequel se succèdent avec une méthode rigou-

36 *Louis XII, Anne de Bretagne*; 37 *Louis XII et Philippe le Beau. La conquête et la perte de Naples*; 38 *Louis XII, Père du Peuple, et le cardinal d'Amboise*; 39 *La Ligue de Cambrai*; 40 *La Très Sainte Ligue, le pape Jules II et Louis XII*; 41 *François I^{er}, Marignan, l'élection impériale*; 42 *François I^{er}, Charles-Quint et le connétable de Bourbon*; 43 *Captivité de François I^{er}, Pavie et Madrid*; 44 *La ligue de Cognac, sac de Rome, paix des Dames*; 45 *François I^{er}, Anne de Montmorency*; 46 *Le comte d'Enghien, Cérisoles*; 47 *La cour de François I^{er}, son gouvernement*; 48 *Henri II, L'occupation des Trois Evêchés*; 49 *Henri II, Charles-Quint, prise de Metz*; 50 *Monluc, siège de Sienne, trêve de Vaucelle*; 51 *Henri II, Philippe II, Bataille de Saint-Quentin*; 52 *La Réforme et la cour de Henri II. Paix de Cateau-Cambrésis*; 53 *François II*; 34 *Charles IX et François de Guise*; 55 *Catherine de Médicis et les protestants*; 56 *La Saint-Barthélemy*; 57 *Henri III, les débuts de la Ligue*; 58 *Le règne des Mignons*; 59 *Les trois Henri*; 60 *Arques et Irvy; le siège de Paris par Henri IV*; 61 *Les États de la Ligue; le Roi national*; 62 *Henri IV; le saint-siège et l'Espagne; l'édit de Nantes et la paix de Ver vins*; 63 *Henri IV et Sully, Marie de Médicis*; 64 *Henri IV et Biron, Sully et l'alliance anglaise*; 65 *La fin de Henri IV. Le grand dessein*.

reuse et une variété qui ne nuit en rien à l'unité de l'exposition, des pages empruntées aux documents et aux auteurs les plus différents, de manière à faire connaître jusqu'aux plus récentes toutes les sources de l'histoire, sans jamais puiser à une seule. Qu'on prenne au hasard un de ces volumes : *Le dauphin Charles et la commune de Paris*, par exemple ; l'éclatant Froissart et le grave Pierre d'Orgemont, rédacteur des Grandes chroniques sous Charles V, fournissent le fond du récit pour cette époque dramatique ; à côté d'eux, le continuateur de Nangis, le moine démocrate Jean de Venette et l'auteur de la chronique des quatre premiers Valois, elle aussi, d'inspiration plébéienne, décrivent la vie populaire dans toute son intensité et avec ses effroyables misères, tandis que le procès-verbal des États généraux de 1356 et des extraits de l'Ordonnance de la même année montrent sur le vif l'activité révolutionnaire et les premiers essais législatifs des représentants de la nation, les Étienne Marcel, les Robert le Coq, les Jean de Picquigny dans les temps les plus profondément troublés et malheureux de notre histoire. Ouvrons un des volumes suivants : *Charles V, sa cour, son gouvernement* ; ici des extraits des œuvres prolixes de la docte Christine de Pisan ou des innombrables vers du chantre de Duguesclin, Cuvelier, encadrent les prescriptions administratives si curieuses des *mandements royaux*. Dans les volumes consacrés à Louis XII, le bon chanoine Jules d'Autun, le panégyriste Claude de Seyssel, les descriptions du Cérémonial français, que l'on ne trouve pas toujours facilement même dans les bibliothèques publiques, alternent avec les récits plus connus du Loyal serviteur ou de Fleurange l'aventureux. Brantôme, pour l'époque de François I^{er}, de Henri II et de ses successeurs ; L'Estoile, si abondant et si mélangé pour le triste règne de Henri III, les Saturnales de la Ligue et l'époque réparatrice de Henri IV, sont découpés en tranches discrètes au milieu des morceaux d'écrivains de la plus haute volée, et rendus lisibles pour tous. On pourrait multiplier ces exemples. Comme on le voit, le récit pittoresque et l'histoire des institutions tiennent également leur place dans cette précieuse petite bibliothèque dont les volumes, d'un format si maniable, peuvent être feuilletés ou lus à fond avec autant d'agrément que de profit dans des traductions, ou dans la langue du temps à peine retouchée, si ce n'est au point de vue de l'orthographe accommodée à la moderne. L'illustration de l'ouvrage est conçue dans le même esprit que la composition du texte. La reproduction, dans leur état actuel ou d'après le type original, des monuments publics, de portraits, de médailles, d'œuvres célèbres de la peinture ou de la gravure, d'armes et de costumes, accompagne, suivant un choix généralement irréprochable, le récit des événements et les actions des personnages historiques. Peut-être pourrait-on reprocher à M. B. Z. de ne s'être pas toujours scrupuleusement astreint à cette donnée de la contemporanéité des documents écrits ou figurés ; il n'était pas facile, à vrai dire, de l'observer d'une manière absolue ; les exceptions à la règle

sont d'ailleurs assez rares. L'annotation peut donner lieu à quelques critiques. Sur certains points, elle paraît dépasser les limites de simples éclaircissements du texte pour en devenir un commentaire trop étendu, ou pour former un véritable développement historique. Cette méthode, qui provient du louable souci de ne point laisser de lacune dans la suite de l'exposition, n'est pas sans altérer quelque peu le caractère général de l'ouvrage. Ailleurs, on pourrait, au contraire, désirer quelques notes de plus relativement à des personnages qui demanderaient auprès du lecteur une introduction plus complète que ne le font les textes cités.

Cette collection, mise au courant des découvertes et des travaux les plus récents, n'en est pas moins un excellent instrument de travail et de distraction. En faisant connaître de plus près, en rendant plus accessibles les historiens originaux, sur la vie desquels de courtes notices disent le principal dans chaque volume, elle ne peut que contribuer puissamment à développer le goût de l'histoire et le sens de la critique historique.

B. D.

532. — **Historia eclesiastica y civil de Nueva Granada**, par D. Jose Manuel Groot BOGOTÁ. M. Rivas et C éditeurs. Un fort volume de 411 pages.

En rendant compte du tome I^{er} de l'histoire de la Nouvelle-Grenade, nous avons dit un mot de l'auteur et de la notoriété dont il jouit parmi les écrivains de l'Amérique du Sud. Nous retrouvons les mêmes mérites d'érudition consciencieuse et d'impartialité dans la suite de son important ouvrage. Le tome II se compose de vingt chapitres (XIII-XLII), et embrasse la période qui va de 1711 aux premières années de notre siècle. Si l'auteur s'étend avec une complaisance évidente sur l'histoire intérieure des ordres religieux, s'il exagère peut-être le rôle bienfaisant et civilisateur de la prédication des Jésuites, il est juste de dire qu'il consacre aussi des pages intéressantes au développement des sciences, des arts et de l'industrie au Nouveau-Monde. On peut lire notamment à cet égard le chapitre XL, où est relatée la visite d'Al. de Humboldt à la capitale de la Vice-Royauté illustrée alors par les savants tels que Mutis et Caldas, et sa correspondance avec le Vice-Roi D. Pedro Mendinueta. Le tome se termine par un appendice de cent trois pages où sont consignés les documents authentiques sur lesquels a travaillé l'historien.

G. STREHLY.

533. — N. du PUTSPÉLU. **Dictionnaire du patois lyonnais**. Lyon, Henri Georg, grand in-8, 1887-1889, 4 livr. de 464 pages, dont 28 de supplément.

Depuis quelques années, les dictionnaires de patois se multiplient chez nous; celui du parler populaire du *Lyonnais* comptera parmi les

plus remarquables qui aient été publiés; la connaissance intime que M. N. du Puitspeltu possède de cet idiome et des nombreux ouvrages qui s'y rapportent, la patience qu'il a mise à recueillir les mots qui le composent, l'étude assidue qu'il en a faite, enfin — ce qui est un point important — l'absence de parti pris ou de théorie préconçue, font de son glossaire une œuvre considérable et l'une des contributions les plus utiles à la connaissance de nos patois. Si l'on ajoute que par ses caractères intermédiaires entre la langue d'oïl et la langue d'oc, le dialecte lyonnais offre un intérêt tout particulier, que les nombreux exemples cités par M. N. du P. en facilitent l'intelligence, qu'il en a représenté et figuré les vocables d'une manière aussi simple que rationnelle, on ne pourra que remercier l'auteur de sa consciencieuse et utile publication, et on reconnaîtra hautement qu'il était difficile de mieux remplir la tâche ardue qu'il s'est imposée.

M. N. du P. ne s'est pas borné à donner les noms du patois lyonnais avec leurs diverses significations, appuyées, quand il y a lieu, par des exemples tirés des auteurs nombreux, mais souvent bien ignorés, qui ont écrit dans cet idiome populaire; il a entrepris d'en faire connaître l'étymologie. On sait tout ce que cette recherche renferme de difficultés, par suite de l'ignorance où l'on est si fréquemment de la forme primitive des mots, ainsi que de leur historique et des déformations qu'ils ont parfois subies dans la bouche du peuple; ces difficultés n'ont pas arrêté M. N. du P., et il a abordé cette partie de sa tâche avec une richesse d'informations et une curiosité d'esprit bien rares; il expose avec une entière sincérité les raisons qui paraissent justifier, quand elles sont douteuses, les étymologies qu'il propose. Au courant de toutes les publications qui concernent la matière, il cite avec soin les opinions pour ou contre les solutions qu'il met en avant, et si l'on est plus d'une fois obligé de le contredire, on ne peut nier qu'il n'ait fait bien souvent des rapprochements ingénieux et proposé des explications plausibles, lorsqu'elles ne sont pas certaines.

Dans le supplément étendu qu'il a joint à son Dictionnaire, M. N. du P. a d'ailleurs, avec une franchise qui lui fait honneur, enregistré les erreurs qu'il a reconnues ou qu'on lui a signalées. C'est ainsi qu'il rejette l'origine prétendue historique qu'il avait cru pouvoir assigner au mot *bramasan*; c'est ainsi encore qu'il s'est empressé de faire venir *cou* de *eccum hoc* et non de *ecce hoc*, qui ne pouvait donner que *çou*, et qu'il a rejeté, p. 213, avec tant de raison, la forme supposée *hoïè*, venue de *hodie* « par progression de l'accent », comme si l'*e* final de *hodie* n'avait pas dû tomber purement et simplement. M. N. du P. a fait bien d'autres rectifications non moins utiles; en voici quelques-unes que je lui soumets. P. 20 il tire avec raison *aneyt* de *hac nocte*, mais pourquoi, après avoir donné cette étymologie incontestable, paraître proposer celle de *ad hodie*? Les formes for. *anhod*, *anhui*, qu'il veut expliquer par là, sont évidemment plus que douteuses et doivent leur

origine à une étymologie préconçue. Il m'est impossible, même page, de trouver ni le lat. *acutum*, ni l'al. *beri* dans *anguibar* « fruit de l'églantier ». Il m'est difficile également de faire venir *baraban* de *barba*, « à cause du pointu de la feuille » du pissenlit, laquelle ne ressemble guère à une barbe. J'hésite beaucoup encore à voir, p. 43, dans le néerl. *bell*, la racine de *belot*, « agneau »; je préférerais le tiver de *bellus*, qui a donné plusieurs dérivés dans les dialectes français. P. 69, M. N. du P. se demande si *cabot* « méchant petit chien », « serait *sabot* (= *cabot* dans plusieurs patois) »; je ne connais pas la forme *cabot*, mais seulement *chabot*, pour *sabot*, et je ne vois guère comment le rapprochement entre un « *sabot* » et un « chien » serait possible. Je ne puis non plus, p. 100, admettre que *coriau* « baie de l'églantier », vienne de *corail*; mais je le tirerais volontiers du radical *cor*, à cause de la forme de fruit. P. 186, M. N. du P. se demande si la racine de *garo* « pluie très abondante » n'est point la même que celle de *garou* « loup garou »; j'avoue qu'il m'est impossible de saisir le moindre rapport entre ces expressions. P. 345, je doute que *marelle*, nom de l'*Achillea millefolium* L., soit une corruption de *morelle* vocable qui désigne le *Solanum nigrum*; j'incline à y voir le rad. (a)mar(acus), qui entre dans les noms si divers de plusieurs espèces d'*Anthemis*, genre voisin de l'*Achillea*. On lit p. 376, art. *sayi*, *soyi*, « il faut admettre que le *b* est tombé de préférence à la protonique » (de *sabucarium*); mais la protonique étant longue ne pouvait pas tomber, tandis que le *b* le faisait régulièrement avant l'accent. L'explication de M. N. du P. ne se comprend guère. P. 398, *tarteifle* « surnom donné aux allemands » est tiré de *der teufel* « le diable », ne serait-ce pas plutôt le mot *tartaufle* « pomme de terre », légèrement modifié? Quant à la plante appelée *têta d'aluetta*, dont M. N. du P. dit ignorer le nom, c'est sans doute l'*Adonis æstivalis* ou *autumnalis* L.

Mais je ne veux pas prolonger davantage ces critiques; leur petit nombre — je n'aurais que de rares remarques à ajouter à celles qui précèdent — montre d'ailleurs combien j'ai peu trouvé à reprendre dans le *Dictionnaire du patois lyonnais*; que d'explications ingénieuses, au contraire, de formes curieuses j'aurais eu à signaler! Parmi ces dernières j'ai été surtout frappé des dénominations populaires des plantes¹, non seulement à cause de la rareté de quelques-unes d'entre elles, mais surtout à cause de l'exactitude des identifications. Ce caractère ne se rencontre pas seulement dans ces noms vulgaires, mais dans tous les vocables qu'a enregistrés M. N. du Puitspelu; c'est là en particulier ce qui donne une si grande valeur à son livre et lui assure une place si honorable parmi les ouvrages de ce genre.

Ch. J.

1. Telles que *camberti* « églantier », *cermilli* « cerfeuil », *chaley* « fougère », *croquettes* « pissenlit », *pintavin* « ronce à fruits bleuâtres », *vorcuca* « digitale », etc., etc.

534. — *Cartas Americanas* dirigidas por D. Juan VALERA a D. Jose GROOT. Bogota Imprenta de la « Nacion », 1889. Un fascicule de 63 pages.

Les Lettres américaines sont adressées par un auteur espagnol, M. Valera, à M. Rivas Groot au sujet du Parnasse Colombien, vaste recueil en deux tomes de quatre cents pages, contenant des œuvres de plus de cent quinze poètes et de quinze ou seize femmes poètes. Ces lettres, au nombre de sept, renferment des jugements critiques et des extraits de quelques-uns des écrivains les plus marquants qui figurent dans le Recueil, tels que Juan de Castellanos, Antonio Caro, le fondateur de l'Académie Colombienne, Manuel Madiedo, Joaquín Ortiz, Rafael Nuñez, président de la République, Doña Agripina Montes, etc. Elles sont d'une lecture agréable et nous donnent en général une idée avantageuse des originaux qu'elles analysent. Pourtant M. Valera termine par cette restriction : « Le Parnasse Colombien prouve que votre pays produit une riche et belle floraison littéraire, et le prouverait encore mieux si l'on avait supprimé un tiers ou plus des pièces insérées ».

G. S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 novembre 1890.

Le ministre de l'Instruction publique, par une lettre adressée à l'Académie, l'informe que les pouvoirs de M. Foucart, directeur de l'Ecole française d'Athènes, sont expirés et l'invite à présenter deux candidats à ces fonctions.

M. Renan présente des observations sur un passage du livre de Jésus, fils de Sirach, qui énumère tous les grands noms de la littérature hébraïque. On avait remarqué, dans cette liste, l'absence du nom de Job. M. Geiger, par une restitution très heureuse, mais trop peu connue, y a rétabli ce nom : il a montré que, s'il manque dans la traduction grecque qui nous a conservé cet ouvrage (le texte hébreu étant perdu), c'est par une méprise du traducteur. M. Renan, prenant et développant cette pensée, précise en quoi a dû consister la méprise en question et ce que devait porter le texte hébreu du passage mal rendu par l'auteur de la traduction grecque.

M. Hamy communique, de la part de M. G. Devéria, des recherches sur les inscriptions découvertes par M. Yadrintzeff (ou Yadrintsev) sur les bords de l'Orkhoun. Ces inscriptions appartiennent à une écriture non déchiffrée jusqu'ici, provisoirement dénommée tchoudique, la même qu'on trouve dans les inscriptions de l'Iénisséï, publiées récemment en Finlande : mais la publication de M. Yadrintzeff permet de se rendre un compte plus exact de cette écriture. Elle se compose de caractères alphabétiques, au nombre de 38 à 42. C'est donc un alphabet beaucoup plus riche que celui que les Tartares ont emprunté aux Nestoriens, au moins à partir du ix^e siècle, et ces inscriptions ne peuvent, par suite, être attribuées à aucun des peuples qui, ayant dominé sur les bords de l'Orkhoun depuis la fondation du khanat des Oïgours (744), ont adopté l'alphabet nestorien ou ses dérivés. Une des inscriptions de l'Orkhoun est en chinois, une autre est bilingue, chinoise et tchoudique. Dans la première, on lit un nom de peuple, les Kien-Kouen, qui cessa d'être en usage à partir de 758 ; dans l'autre, celui d'un beg, Kinè khan, qui fonda en 744 le khanat des Oïgours.

M. Alexandre Bertrand communique, de la part de M. Léon Bidault, des détails sur les fouilles faites par cet archéologue dans un cimetière mérovingien des environs de Dijon, à Noiron-lez-Citeaux. Il met ensuite sous les yeux des membres de l'Académie un magnifique spécimen de silex taillé à éclats, provenant de la décou-

1. Signalons deux *lapses* : page 9 « *empiezan ablovo* (sic) » lisez *ab ovo* ; et quelques lignes plus loin : « *esta invencible scribendi cacoethes* ». M. V. prend-il *cacoethes* pour un substantif abstrait du genre féminin ?

verte de Volgu (Saône-et-Loire), spécimen qu'il espère pouvoir acquérir pour le Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

M. Deloche, à propos de la première de ces deux communications, insiste sur la ressemblance que présentent entre eux les objets dans les sépultures franques des régions les plus diverses de la Gaule.

M. Clermont-Ganneau communique une inscription grecque de Sidon, de l'an 64 de cette ville (47 ans avant notre ère), dont l'estampage lui a été envoyé par M. Durighello :

ΛΑΞΗΑΙΟΔΩΡΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥΤΟΥ
ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥΣΑ
ΡΧΟΝΤΟΣΜΑΧΑΙΡΟ
ΠΟΙΩΝΘΕΩΙΑΤΙΟΥ
ΗΕΡΤΟΚΟΙΝΟΥ

(sic)

« L'an 64, Héliodore, fils d'Apollonios, fils d'Apollophone, archonte des couteliers, (a fait cette dédicace) au dieu saint, pour la communauté. » La coutellerie sidonienne était renommée chez les anciens; on en a trouvé de nombreux spécimens dans l'île de Sardaigne, où ils avaient été évidemment apportés par les marchands phéniciens. Sous la forme grecque de ce texte, on reconnaît d'ailleurs partout la pensée phénicienne. Le *κοινόν* de la dernière ligne est le *gév*, la communauté, mentionnée sous son nom sémitique dans un décret phénicien du Pirée, communiqué naguère à l'Académie par M. Renan. Le « dieu saint » est une appellation essentiellement sémitique; elle rappelle le surnom de *Qadosch* « saint », donné à la divinité aussi bien par la Bible que par diverses inscriptions phéniciennes. Enfin les noms propres Héliodore, Apollonius, Apollophone sont des traductions grecques de noms phéniciens, dont le premier devait être *Abd-Schémès*, « serviteur du Soleil », les deux autres des composés formés avec le nom du dieu Reseph, équivalent sémitique d'Apollon.

M. Renan confirme, sur les points essentiels, les conclusions de M. Clermont-Ganneau.

M. Paul Durrieu, conservateur adjoint au Musée du Louvre, lit une notice sur *Une peinture historique de Jean Fouquet*. — On sait depuis assez longtemps déjà, par les documents, que Jean Fouquet, le grand artiste tourangeau, a été peintre en titre du roi Louis XI. Mais, jusqu'ici, on n'avait encore retrouvé aucune des œuvres qu'il avait dû exécuter pour la cour de France. M. Paul Durrieu a fait une remarque qui modifie heureusement cet état de choses. Il a reconnu qu'un exemplaire des statuts de l'Ordre de Saint-Michel, appartenant à la Bibliothèque nationale (manuscrit français 19819), était l'exemplaire même du roi Louis XI, fondateur de l'Ordre, et que c'est indiscutablement Jean Fouquet qui a peint, en tête de ce volume destiné au souverain, une admirable composition représentant la tenue d'un chapitre de Saint-Michel. En dehors de sa haute valeur d'art, la peinture de Fouquet retrouvée par M. Durrieu présente un grand intérêt historique. Toutes les têtes des personnages représentés sont autant d'excellents portraits, malgré leurs dimensions exigües. M. Durrieu arrive à identifier d'une façon certaine la plupart d'entre eux. En s'appuyant sur des particularités de costumes et d'attitudes ou sur des rapprochements avec d'autres monuments contemporains, il distingue, autour du roi Louis XI, dont Fouquet a particulièrement rendu les traits avec une remarquable puissance d'expression, le duc Charles de Guyenne, frère du roi, le duc Louis II de Bourbon, le comte de Roussillon, amiral de France, le grand-maître Antoine de Chabannes, comte Dammartin, Jean Bourré l'homme d'Etat qui fut gouverneur du roi Charles VIII, le poète et orateur Jean Robertet, etc.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : FOUCART (Paul) et FINOT (Jules), *la Défense nationale dans le Nord de 1792 à 1802*, ouvrage publié aux frais du département du Nord, tome I; — par M. Hamy : FOURNEREAU, *les Ruines khmères, Cambodge et Siam: documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique*; — par M. Georges Perrot : *Musées et Collections archéologiques de l'Algérie*, publiés, par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, sous la direction de M. René de LA BLANCHÈRE : *Musée d'Alger*, par G. DOUBLET; — par M. Oppert : SCHRADER (Eberhard), *Keilinschriftliche Bibliothek*, III, 1; — par M. Héron de Villefosse : TAMIZEY DE LARROQUE, *les Correspondants de Peiresc*, XVIII: *Boniface Borrilly*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Jerusalem in the tablets of Tel-el-Amarna (Sayce). — The apology of Aristides (Robinson). — Junius' transcripts of Old-English texts (Sweet). — Cockney (Chance). — Bacon and Wotton. — The derivation of Yes Tor. — The « pound and flesh » story. — Notes on Pāli and Prakrit (Grierson). — Burmese leaden coins (Nicholson).

— N° 965 : A. LANG, Life, letters and diaries of sir Stafford Northcote first earl of Iddesleigh. — THORNTON, The Stuart dynasty, short studies of its rise, course and early exile. — HARE, North-Eastern France; South-Eastern France; South Eastern France. — STOCKTON, Ting-a-Ling tales. — Sir Richard Burton, II (not. nécrol.). — M. Stanley at Cambridge. — The quarrel between Turgeniev and Tolstoi (Ch. Johnston). — « As just as a squire » (W. Skeat). — Il semplice Lombardo, Purg. XVI (Toynbee). — The etym. of Hyperion (Hooerfield). — Some books on assyriology (PINCHES, Babyl. and Assyrian cylinder-seals and signets in the poss. of Sir Henry Peek; TALLQVIST, Die Sprache der Contracte Nabu-naids; PEISER, jurisprudentiae babylonicae quae supersunt). — PETRIE, Kahun, Gurob and Hawara.

— N° 966 : GLADSTONE, Landmarks of Homeric study. — HUTTON, Cardinal Newman. — JAEGER, The life of Hendrik Ibsen. — YACOB ARTIN PASHA, L'instr. publ. en Egypte (cf. *Revue*, n° 19). — AL. J. Ellis (not. nécrol.). — The hero of the Chaldean epic. (Sayce). — The language of the Micmac Indians, the word « toboggan » (Skeat). — Ogams and runes in Man (Kermode). — W. WRIGHT, Lectures on the comparative Grammar of the Semitic languages. — Contrib. to Pāli lexicography, I Vani. II. Karoti (Morris). — Recent additions to the South Kensington Museum. — Burmese coins and currency, III (Temple).

— N° 967 : Lecky, Hist. of England in the XVIII century, vol. VII and VIII (1^{re} art.). — W. G. BARTELOT, The life of Edm. Margr. Bartelot; WARD, Five years with the Congo (Cannibals). — WATKINS, Modern criticism considered in its relation to the Fourth Gospel. — Shakspeare, p. p. IRVING, and MARSHALL, VIII. — Proposed emend. in Harl. ms. 2252 (Sommer). — Norfolk Manor Court Rolls (the Barwick mss.). — Bacon's Essays. — Cockney. — The inscr. of Toramāna Shāha (Cunningham).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : Die Trierer Ada Handschrift. (art. de Springer). — Aeltere Universitätsmatrikeln, I. Frankfurt. II, Rostock. — ACHELIS, Die Entwickel. der modernen Ethnologie (esquisse un peu fragmentaire, mais méritoire).

— N° 17 : W. MEYER, Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern (fait partie du « Grundriss der roman. Philol. » de Gröber; l'auteur de l'article, Em. Seelmann, fait à W. Meyer de nombreux et graves reproches; « le cas de Meyer-Lübke est un symptôme; on ne considère plus la qualité, l'indépendance et la profondeur du travail, mais la masse, la diversité, la rapidité de la fabrication. On identifie un vaste champ de travail avec un vaste point de vue, une compilation confuse avec une parfaite connaissance des matériaux, des affirmations hardies avec des recherches étonnamment exactes, un tâtonnement superficiel avec l'œuvre d'un maître »). — NAUCK, Tragicorum graecorum fragmenta, 2^e ed. (Crusius).

— N° 18 : GÜSSFELDT, Die Erziehung der deutschen Jugend (De Lagarde).

— N° 19 : Joh. SCHMIDT, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (Johansson : fera époque et aura l'influence la plus profonde; sagacité, érudition, argumentation pénétrante et fondée sur les faits, méthode scientifique, tout élève cet ouvrage, très intéressant et instructif, au-dessus de toute louange; cf. *Revue*, 1889, n° 33).

LIBRAIRIE DE L'ART

29, Cité d'Antin, PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE L'ART

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. Eugène MÜNTZ

Conservateur de l'Ecole des Beaux-Arts.

VIENT DE PARAÎTRE

LES

CORRESPONDANTS DE MICHEL-ANGE

I. — SEBASTIANO DEL PIOMBO

Texte italien publié pour la première fois par le commandeur Gaetano Milanesi, surintendant des archives de Florence, avec traduction française par le docteur A. Le Pileur et une introduction de M. Eugène Müntz.

Prix : broché..... 20 fr.

Relié fers spéciaux..... 25 fr.

25 exemplaires sur papier de Hollande numérotés. . . 40 fr.

DANS LA MÊME BIBLIOTHÈQUE

LES ARCHIVES DES ARTS

Recueil de documents inédits ou peu connus.

PREMIÈRE SÉRIE, par Eugène MUNTZ

Prix broché 12 fr.

15 exemplaires sur papier de Hollande. 24 fr.

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES RUINES KHMÈRES

CAMBODGE ET SIAM

Documents complémentaires d'architecture, de sculpture
et de céramique

PAR L. FOURNEREAU

Architecte, chargé d'une mission archéologique par le Ministère
de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Album de 110 planches in-4, en un carton artistique. . . 50 fr.

CET OUVRAGE FAIT SUITE A :

LES RUINES D'ANGKOR

Etude historique et artistique
sur les monuments Khmers du Cambodge Siamois
par Lucien FOURNEREAU
et Jacques PORCHER

Un beau volume in-4, comprenant un texte richement illustré de
vues, de types, de sites, de monuments, une carte et 101 planches.
En un carton artistique. 50 fr.

PÉRIODIQUES

Romania, octobre 1890 : S. BERGER, Nouv. rech. sur les bibles provenç. et catalanes. — G. PARIS, La Chanson d'Antioche prov. et la Gran Conquista de Ultramar (suite). — *Mélanges* : Le suffixe *ise* = *itia* (Muret); A propos d'estaler (Loth); Gormond et Hasting (Loth); Fragm. d'un lai inédit d'Arnoul Greban (Picot). — *Comptes-rendus* : LANGLOIS, Not. des mss. franç. et prov. de Rome. — Le lai de l'Ombre, p. p. BÉDIER (travail d'un critique fin, d'un éditeur attentif, d'un grammairien instruit).

Revue de Belgique, 15 nov. : DUCHESNE, La Société liégeoise de littérature wallonne et son œuvre. — VANLAIR, La naupathie. — NORG, A propos de la revision de la constitution. — *Essais et Notices* : DEFRÉCHEUX, Vocabulaire de noms wallons d'animaux, 2^e éd.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre 1890 : PAWLICKI, Hist. de la philosophie grecque depuis Thalès jusqu'à la mort d'Aristote, I (finit avec le tableau des écoles socratiques). — KRZYŻANOWSKI, Das Urkundenwesen u. die Kanzlei Przemyslaw's II von Gross-polen. — Comptes-rendus de la commission d'anthropologie, PULAWSKI, Recherches archéol. en Podolie russe; OSSOWSKI, Excursion paléo-ethn. en Galicie; NEYMAN, Not. archéol. sur la Podolie; HRYNCEWICZ, Caract. phys. du peuple ukrainien, etc.

The Academy, n° 968 : DÖLLINGER, Studies in European history, transl. — MACKAIL, Select epigrams from the Greek anthology. — LIGHTFOOT, Leaders in the Northern church, sermons preached in the diocese of Durham (« a valuable contribution to church history ») et Ordination addresses and counsels to clergy. — TROTTER, Warren Hastings (bon récit). — The orders of letters in the Runic futhork. (Skeat). — Cross and crosier (Mayhew). — The Memorials of St Edmundsbury. — Bacon's Essays. — BRUGMANN, Grundriss der vgl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II. (Sayce : « a monument of labour, sobriety and research »). — The American Oriental Society. — Some words in the Asoka inscription (Morris).

The Athenaeum, n° 3286 : Mircio, a Provensal poem, transl. by PRESTON. — SMITH and SHORTT, The history of the parish of Ribchester. — HUTTON, Cardinal Newman. — ETHÉ, Catal. of the Persian mss. in the Bodleian library (cf. *Revue* n° 42) — Thorold Rogers (not. nécrol.). — Thackeray's marriage. — ROTH, The Aborigines of Tasmania. — Sacred stones (A. Lang et Stevenson). — A new variorum edition of Shakespeare p. p. FURNESS, VIII, As you like it.

— N° 3287 : Sir Samuel BAKER, Wild beasts and their ways. — Memoirs of the extraordinary military career of John Shipp. — DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Hist. de Louis XII (« a truly fine picture »). — JUNKER, Travels in Africa 1875-1878, transl. by KEANE. — Sir Richard Burton. — The Petrie papyri, the acts of a Greek probate court in the Fayoum. — The Bombay branch of the Asiatic Society. — Howell's letters. — Transcripts in the Public Record Office. — The next Oriental Congress. — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3288 : LANG, Life, letters and diaries of sir Stafford Northcote, first Earl of Iddesleigh. — General BOOTH, In Darkest England and the way out — F. Ch. GOOCH, Face to face with the Mexicans — JACOBS, English fairy tales — H. LEWIS, The ancient laws of Wales — Addison's Spectator mss. — Howell's « Familial Letters ». — The predecessors of the Service Book. — The Dict. of Nat. Biogr. (art. de Lobb à Lowe). — The next Oriental Congress (Cust). — Mr Mudie. — La collection Spitzer, antiquité, moyen-âge, Renaissance, I. — Gozzi, Memoirs, transl. by SYMONDS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49

— 8 décembre —

1890

Sommaire : 535. GRÉBAUT, Le Musée égyptien. — 536. JELLINEK, Héro et Léandre. — 537. Musée, trad. par CHATZIARAPIS. — 538. PAULSON, Un manuscrit de Chrysostome. — 539. HOGAN, Documents sur saint Patrice, II. — 540. STOKES, Le Livre de Lismore. — 541. Keating, La mort, p. p. ATKINSON. — 542. LOTH, Chrestomathie bretonne, I. — 543. LUZEL, Chants populaires de la Basse-Bretagne, I. — 544. BRUCKER, Ordonnances de police de Strasbourg. — 545. BERLUC-PERUSSIS, Wendelin en Provence. — 546. GASTÉ, La jeunesse de Malherbe. — 547. ROBERT, La poétique de Racine. — 548. J. PERROT, Nos utopies. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

535. — E. GRÉBAUT. **Le Musée Égyptien.** Recueil de monuments choisis et de notices sur les fouilles en Egypte, publié par E. GRÉBAUT, directeur-général du service des Fouilles, E. BRUGSCH-Bey et G. DARÉSSY, conservateur. I, livre 1, fasc. 1. Le Caire, 1890, in-4, 19 pl. Prix : 17 fr.

Mariette avait fondé le recueil qu'il appelait les *Monuments divers*, pour y publier les principaux parmi les objets d'antiquité égyptienne qui viennent enrichir journellement le Musée de Boulaq. J'avais préféré les livrer au public, immédiatement après la découverte, dans la *Zeitschrift* de Lepsius ou dans les volumes de mon *Recueil de Travaux*. M. Grébaut est revenu aux pratiques de Mariette et vient de lancer, sous les auspices et aux frais du gouvernement égyptien, le premier numéro d'une sorte de journal intitulé le *Musée Égyptien*. Chaque fascicule se compose régulièrement de vingt planches, où les monuments seront reproduits par la phototypie, et de quelques feuilles de texte explicatif, où les circonstances et le lieu de la découverte seront décrits, avec un bref commentaire scientifique. M. G., pressé de mettre au jour cette première livraison, n'a pas voulu attendre que le texte et l'une des planches, qui était d'une exécution difficile, fussent achevés d'imprimer : il a préféré la livrer incomplète à la critique plutôt que de retarder, pour longtemps peut-être, le moment où il pourrait la faire paraître.

L'objet qu'il poursuit est double. En premier lieu, il veut placer à la disposition des savants le texte authentique des inscriptions les plus importantes que le Musée possède. Ensuite, il désire fournir aux archéologues des reproductions exactes des statues, bas-reliefs, peintures, menus objets en bois, en pierre ou en émail, qui lui paraîtront de nature à laisser une idée avantageuse de l'art ou de l'industrie des anciens Égyptiens. On sait combien peu l'archéologie égyptienne est connue en dehors du petit monde des égyptologues. Le nombre des monuments

que nos Musées renferment, la façon incommode dont ils sont exposés, les difficultés qu'on éprouve à obtenir la permission de les tenir entre les mains pour les examiner de près, ont découragé bien des personnes qu'un penchant naturel entraînait vers cette étude. M. G. a donc raison de songer à munir cette immense partie des savants ou des amateurs qui n'a pas le maniement des monuments eux-mêmes, de fac-similé exacts qui peuvent suppléer, jusqu'à un certain point, l'absence des originaux. C'est ce que j'avais tenté de faire dans les *Monuments de l'art antique* de Rayet, et les admirables planches de Dujardin, si bien tirées par Eudes, ont décidé le public éclairé à rendre pleine justice à plusieurs des meilleures œuvres que l'antiquité égyptienne nous a léguées. Malheureusement M. G. n'a point Dujardin pour le seconder dans sa tâche. Il a pour collaborateur — peut-être le lui a-t-on imposé — Bäckmann de Carlsruhe, dont les phototypies laissent singulièrement à désirer. Le tirage est flou, la teinte des encres terne et un peu sale d'apparence, et ce qui est plus grave, la retouche des clichés est indiscreète et grossière. Le malheureux Khéphrén de la planche viii et le Pharaon anonyme de la planche xii sont comme balafrés des coups de gouache qu'ils ont reçus, et la trace du pinceau est visible partout sur leur coiffure, sur leurs visages, sur leurs mains. C'est sans doute une raison d'économie qui a déterminé le choix de l'imprimeur. Il est probable, en effet, que la maison Bäckmann ne prend pas cher, mais il me semble que n'importe qui, dans n'importe quel pays, aurait été capable, pour le même prix, de faire aussi mal que la maison Bäckmann. Je citais, il n'y a qu'un moment, les *Monuments de l'art antique*. Chaque livraison de quinze planches in-folio, accompagnées de quinze à vingt feuilles de texte in-folio, coûtait 25 fr., contre les 17 fr. 50 des fascicules in-4° du *Musée Égyptien*. Tout compte fait, le bon marché de Bäckmann est plus coûteux que la cherté de Dujardin. J'espère que M. G. sera libre de choisir un meilleur *phototypiste*, et dont l'habileté rende justice aux monuments qu'il reproduit.

Cela dit, on ne saurait qu'approuver et le choix que M. G. a fait parmi les monuments et la façon dont il les a assemblés. Cette première livraison donne comme un résumé de ce qu'on peut s'attendre à rencontrer en Égypte, des dynasties memphites à l'époque greco-romaine. Le premier groupe, qui couvre six planches, appartient à la chapelle que M. G. attribue à Ouazmos, mais qui me paraît avoir servi pour plusieurs des personnages secondaires de la famille de Thoutmos I^{er}. Elle fut découverte à Gournah, un peu au Nord du Ramesséum, par M. G., vers le milieu de février 1887, et déblayée par lui avec grand soin : le plan, relevé par M. Daréssy, a été reproduit sur la planche iv et en montre la disposition. Ce n'était pas seulement un sanctuaire; on y trouve, à côté des pièces consacrées au culte, des chambres d'habitation, dont une au moins a servi de cuisine et conservait son foyer presque intact. C'est le premier exemple certain qu'on puisse étudier sur le terrain de ces monu-

ments funéraires, si nombreux dans la nécropole de Thèbes au témoignage des papyrus, et qu'on appelait *Khirou*. Comme les mosquées funéraires des sultans mamelouks au Caire, c'étaient des établissements composites, contenant une partie sacrée, des dépôts d'objets destinés à l'offrande, des chambres pour les gardiens et les domestiques attachés à la maison du mort, souvent un logement complet pour les prêtres. Le *Khirou* d'Ouazmos avait environ vingt mètres de largeur sur trente-cinq de profondeur. On y rencontre un pylone à demi-détruit, puis une cour fermée au fond par un mur. Le mur est percé en son milieu d'une porte, à laquelle donne accès un escalier à rampe unie, flanquée de deux portées de cinq marches assez larges mais fort basses. La porte franchie, on pénètre dans une salle peu profonde, sur laquelle s'ouvrent trois niches ou trois sanctuaires. C'était la chapelle proprement dite : sur la gauche et sur le derrière s'entassaient les magasins et les chambres réservées au personnel. Le tout est construit en briques crues, simplement crépies de blanc dans la partie d'habitation, revêtues de plaques en calcaire et en grès dans le sanctuaire, comme l'indique la multitude de petits fragments répandus dans les décombres. Beaucoup de stèles consacrées par les prêtres du prince défunt ont été brisées et sont éparées sur le sol : quelques monuments à peine ont échappé à la destruction et sont venus enrichir les collections du musée de Boulaq.

Le plus important est une statue en grès, de grandeur naturelle, qui représente une reine assise, les mains sur les genoux, les chairs peintes en jaune, les vêtements en blanc (pl. 1). Elle fut trouvée encore en place, adossée au mur qui sépare le sanctuaire central de celui de droite, au point marqué F sur le plan de M. Daréssy (pl. 1v). Elle était intacte : seuls un petit morceau du menton et le bout du nez ont été brisés par la chute d'une brique ou d'une poutre. Elle représente l'une des femmes de Thoutmos I^{er}, Moutnofrit, mère de Thoutmos II, et a été consacrée par ce prince. Sans parler de la valeur artistique réelle qu'elle possède, elle nous a permis d'éclaircir définitivement un des points les plus délicats de l'histoire du temps. J'avais émis l'hypothèse que les deux successeurs de Thoutmos I^{er}, ses deux fils Thoutmos II et III, avaient dû s'effacer, pour un temps au moins, devant leur sœur Hâtshopsitou, parce qu'ils n'avaient pas autant de droits qu'elle à la couronne, du chef de leur mère. Le hasard des fouilles a fait une vérité démontrée de ce qui n'était qu'une conjecture. Les inscriptions du linceul de Thoutmos III nous ont appris qu'il avait pour mère une simple concubine, Isis, étrangère à la famille royale. Celles de la statue nous révèlent que Thoutmos II avait pour mère une femme légitime du roi, apparentée, par conséquent, à la famille royale, mais d'assez loin. Hâtshopsitou avait au contraire pour mère, la reine Ahmas, fille d'Amenhotpou I^{er} et de la reine Ahhotpou II : elle avait donc du côté maternel des droits supérieurs à ceux de ses frères, nés de femmes moins illustres. Deux stèles intactes sortirent des ruines en même temps que la statue. L'une

d'elles (pl. vi), porte un taureau, armé de larges cornes en croissant, debout, et regardant attentivement devant lui un objet qui paraît être une botte de foin. Son nom est écrit au-dessus du dos, dans le cintre de la tête : il s'appelle *Pi-montou Pekmout*, où il faut peut-être traduire : *Celui* (le taureau) *de Montou, Pekmout*, en considérant le premier groupe comme le titre de la bête. C'est, ou bien le taureau sacré de la ville voisine d'Hermonthis, qui, en effet, était voué à Montou, le grand dieu de la plaine thébaine, ou bien un animal sacré de rang secondaire, adoré dans la nécropole. Le style est celui des dynasties saïtes, tendant plutôt vers le style des Ptolémées que vers celui des Éthiopiens. Les habitants de ce quartier funéraire de Thèbes étaient d'ailleurs très portés au culte des animaux : c'est d'eux que nous viennent ces proscynèmes à l'hirondelle, aux serpents, aux chats, aux oies que les musées de l'Europe possèdent en abondance¹, et, de fait, la seconde stèle découverte par M. Grébaut (pl. iii), nous montre dans le centre une chatte, la *Chatte de la dame du ciel*, c'est-à-dire la chatte de Mout, et l'*Excellente oie d'Amon* affrontées l'une à l'autre, à une proximité qu'on ne peut s'empêcher de trouver dangereuse pour l'oie divine. Au second registre, le fils royal Ouazmos est assis à gauche, et reçoit le bénéfice d'une adoration aux deux divinités du cintre, Amon et Mout, que fait le *Chef des travaux dans la Place de Vérité* (la nécropole de Thèbes), *Pashodou*. Un *Pashodou, domestique de la Place de Vérité*, nous a laissé beaucoup de monuments que j'ai eu l'occasion de réunir ailleurs² : peut-être notre *Pashodou* lui est-il identique. En tout cas, il vivait sous la XX^e dynastie, et son *ex-voto* nous est un exemple de plus de la fidélité avec laquelle les Égyptiens continuaient à rendre un culte à leurs princes de longs siècles après la mort.

Plusieurs des fragments retrouvés au cours du déblaiement se rattachent à des cultes du même genre. Ainsi, sur la planche v, le débris de stèle où l'on voit, au premier registre, le personnage Nofirsokhrou, celui-là peut-être dont le tombeau est dans le voisinage, agenouillé devant le serpent de la déesse Ranouit, la *Dame des offrandes*, et au second registre la femme de Nofirsokhrou et son fils Momnenou-hît (*Monkhiou* (?) *hît*) rendant hommage à deux petits serpents au moins. Quelques-uns de ces fragments proviennent certainement d'autres édifices, comme celui qui est reproduit sur la même planche v, et qui porte les restes d'un jardin funéraire planté de doums et de sycomores : au-dessous on lit les restes d'un proscynème où un personnage, dont le nom a disparu, implorait Osiris et Anubis pour le compte de son père Jâhît, attaché à la personne d'une reine, et de sa mère. Un fragment, qui, lui, appartient certainement à la chapelle d'Ouazmos, porte le nom de ce prince, mis en rapport avec un comte-nomarque de Thèbes, inconnu d'ailleurs, et qui semble avoir eu pour père un *Nourricier des enfants royaux du harem*

1. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil* t. II, p. 108 sqq.

2. Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie* dans le *Recueil*, t. II, p. 175-176.

du Pharaon Thoutmos I^{er} (pl. VII). Toutefois, le plus intéressant de ces monuments, celui dont la mutilation m'inspire le plus de regrets, est une stèle en calcaire publiée sur la planche II. Les morceaux en ont été partie ramassés sur place, partie achetés à Louqsor, chez un marchand d'antiquités : quelques débris encore inédits sont venus depuis 1887 s'ajouter au premier fonds. Le tableau du cintre, conservé en entier, représente le roi Thoutmos I^{er}, assis, derrière lequel le fils de Thoutmos I^{er}, Ouazmos, se tient debout. Le texte, qui comptait bien une trentaine de lignes verticales et horizontales, commence derrière Thoutmos III par une date de l'an XXI de ce prince, le 25 du 3^e mois de Pirit. Un certain Sonmosou, Syrien d'origine, raconte qu'il vécut au service d'Ouazmos (vivant ?) avec sa femme Houzarou, puis au service d'Ouazmos mort, en qualité de *khrihab*, maître des cérémonies dans le culte funéraire. Lorsque sa femme Houzarou fut vieille, il semble qu'il se maria une seconde fois et que cela lui occasionna quelques difficultés avec ses enfants dont les noms étaient énumérés à la ligne 3, sa fille Taari, sa fille Sitamon, etc. On dirait qu'il y eut litige au sujet de l'héritage de Houzarou, et que l'un des fils de cette femme le cita en justice pour le forcer à partager ses biens avec lui. Au cours de ce procès, il fut accusé de s'être approprié les objets précieux et les revenus de la tombe d'Ouazmos dont il avait la garde. Un des lambeaux de phrase échappés à la destruction contient le récit d'une altercation entre lui ou un de ses fils et un autre personnage où celui-ci lui dit : « Je ne puis rester dans une même ville avec toi : je suis nègre et tu es Syrien », phrase curieuse, car elle nous montre l'introduction d'éléments étrangers d'origine diverse dans la population thébaine, dès les premiers rois de la XVIII^e dynastie. L'affaire, portée devant le nomarque, se termina à l'avantage de Sonmos, qui fut confirmé dans ses charges, reçut l'assurance qu'elles passeraient à ses enfants, et consacra, dans la chapelle de son maître Ouazmos, une stèle où il racontait ses tribulations et sa victoire. Tout cela est tellement mutilé que je n'oserais affirmer que j'ai bien compris la suite du récit. Une étude longue et minutieuse pourra seule nous révéler le sens certain du monument¹. D'autres objets découverts dans la chapelle et déposés aujourd'hui au musée de Boulaq, n'ont pas été publiés dans la présente livraison : des poids, des émaux de la XVIII^e dynastie, cinq ciseaux en bronze au nom de Thoutmos III dans sa maison d'Occident (son temple funéraire), enfin une statue de Sonmosou, où l'origine syrienne de ce personnage est rappelée. Tout cela fournira à M. G. la matière d'un mémoire intéressant.

La campagne de 1887 a fourni également à M. G. la plupart des monuments qu'il a reproduits sur les planches xv-xx. La planche n^o XV porte deux stèles, l'une de Gournah, où deux personnages de la même famille, le *Domestique d'Amon*, Houi, et le *prêtre suppléant Smantouï*,

1. Un des petits fragments a été renversé par erreur sur la planche II.

adorent les deux rois Ahmos I^{er}, Amenhotpou I^{er} et la reine Ahmas-Nofritari. La seconde stèle a été trouvée dans le temple de Louxor et a été consacrée sous le règne de César Tibère. Une stèle de Gébéléin¹ est d'époque impériale comme la précédente (pl. xvi). Le corps en est encore égyptien, mais de travail grossier : quant à l'inscription, elle est grecque et nous donne en deux lignes le nom du dédicateur et la date de l'an XII de Trajan Νεχουθης Πετεαρουηρις ανεθηκεν στηλην Ισιδος Θεας (lig. 2) μεγιστης Παθυρις L Ιβ Τραιανου του κυριου Τυβι ιγ. Pathyris ou Pi-Hathor est le nom égyptien de l'Aphroditépolis à laquelle le village de Gébéléin a succédé. Les deux planches xvii et xviii nous ramènent à trois mille ans et plus avant Trajan. La stèle de la planche xvii, qui est d'un travail très soigné et très délicat, est sortie de la nécropole d'Akhmîm; l'inscription en est un extrait de la formule funéraire d'Abydos à la XI^e et à la XII^e dynastie, celle qu'on possède complète sur la stèle C 3 du Louvre. Elle est dédiée au sire d'Akhmîm, *Chef des prophètes, des animaux sacrés, des servants des deux sexes* (du dieu Minou), *Prince du nom Panopolite, Antouf, né de la dame Boutou*, et à sa femme Didit, fille de la dame Didit. Ils sont assis sur un siège à deux places, devant un monceau d'offrandes que leurs enfants leur apportent. Comme la plupart des familles égyptiennes, celle d'Antouf était nombreuse : elle ne comptait pas moins de sept enfants encore vivants au moment de la mort du père, quatre fils, dont l'aîné Khomsitou (?) était général des troupes du nome, et trois filles. Au bas du monument, un boucher découpe une victime, et différents domestiques apportent des offrandes. La stèle de la planche xviii, prise à Gournah, est un bon spécimen de ce qu'était l'art thébain sous les premiers Antouf, vers la IX^e ou X^e dynastie. Elle est travaillée avec une minutie qui n'a d'égale que la maladresse de l'ouvrier. Les lignes à l'encre qui servent à carrer les signes n'ont pas été effacées; mais le ciseau n'a pas été aussi habile que le calame, et les hiéroglyphes sont semés assez irrégulièrement entre les lignes. De même, les deux figures du mort et de sa femme ont été sculptées sur un réseau de lignes à l'encre encore visibles. La mise au carreau, assez large pour le buste et les membres, devient d'une finesse extrême pour la tête : le profil est divisé perpendiculairement, du bas de la coiffure à la naissance du cou, en huit parties égales. Le monument est des plus curieux pour l'histoire du dessin en Égypte. Le mort était un certain Antouf, fils de Khouou, dont les titres ne sont pas énumérés. La formule présente quelques particularités intéressantes. « O vivants qui êtes encore sur « terre, qui aimez la vie et détestez le trépas, quand vous passerez en ce « tombeau, comme vous voulez aimer la vie et détester le trépas, si vous « m'offrez de ce qui est avec vous, ce sera bien ; mais si vous n'avez rien « avec vous, vous n'aurez qu'à dire de votre propre bouche : « *Milliers de pains, de liquides, de gâteaux, de bœufs, d'oies, d'étoffes, milliers*

1. L'inscription en a été publiée par Daréssy dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 140.

« de toutes choses pures au double du féal Antouf, fils de Khouou ¹. »
 « Car j'ai donné du pain à l'affamé, des vêtements aux nus, et j'ai
 « traversé ceux qui avaient fait naufrage, sur mon propre bateau, moi-
 « même. J'ai été, moi, le chancelier de mon maître, son favori authenti-
 « que, son ami de cœur, j'allais en toutes ses places secrètes, et je ren-
 « dais compte à mon maître de toutes ses affaires. »

Les trois monuments portés sur la planche xx sont donnés comme venant de Coptos. Ils ont été achetés à des indigènes qui ont indiqué, comme lieu d'origine, les ruines de cette ville, et cette indication, très probable pour la tête du Pharaon Ramsès IV, est certaine pour le fragment de statue au nom d'un des Ramsès de la XX^e dynastie. Le personnage qu'elle représentait est en effet un certain Amenemânit qui est *Chef des prophètes et premier prophète* de la déesse Isis, la maîtresse de Coptos; de plus, les débris de proscynème donnent au Ramsès qui y était nommé l'épithète *aimé de Minou de Coptos*, et qualifient les dieux de *résidents dans Coptos*. Le troisième morceau me paraît être étranger à cette localité. C'est un fragment de mosaïque en terre et en pierre émaillées, représentant un prisonnier asiatique, les bras liés derrière le dos. La planche, qui est la plus mauvaise peut-être comme exécution de celles de Bæckmann, est malheureusement très floue et ne permet guère de distinguer, par les valeurs relatives, le ton des divers émaux. Il semble pourtant qu'il y en ait d'au moins cinq et peut être de six couleurs différentes. Le faire me paraît être identique à celui des prisonniers analogues que possèdent le Louvre et le Musée de Boulaq, et qui proviennent de Tell el-Yahoudiyéh dans le Delta. Le fragment publié par M. G. n'a que 0 m. 40 c. environ de hauteur : des monuments beaucoup plus considérables que celui-là voyagent d'un bout de l'Égypte à l'autre, sur les bateaux de blé, de foin ou de sucre. J'ai vu souvent un marchand d'antiquités indigène m'offrir à Louqsor, comme trouvé récemment dans la nécropole, un objet qu'un Bédouin des Pyramides m'avait voulu vendre six mois auparavant au Caire, comme découvert au Fayoum. Coptos est un nom que les fellahs de la Haute-Égypte invoquent, comme ceux de la Basse-Égypte, le Fayoum, pour toutes les antiquités dont on leur demande la provenance. Je ne doute pas que le fragment d'émail de M. G. n'ait été arraché à la décoration murale du temple de Ramsès III à Tell el-Yahoudiyéh. Le très beau cercueil en bois de la planche xix n'est pas, lui, d'origine incertaine : il a été déterré à Ouardân, et le style indique immédiatement le voisinage de Memphis et la période Saïte, ou plutôt le début des temps ptolémaïques.

J'ai réservé pour la fin les monuments de Memphis. Ils couvrent les planches vii-xiii, et sont tous sortis des ruines du grand temple de Pthah, de la partie située près du Kom Abou-Khanzîr. Un seul est de l'époque thébaine, un morceau de bas-relief sur calcaire (pl. vii), d'un style fin et délicat, comparable à ce que les sculpteurs de l'Ancien Em-

1. Le graveur a répété deux fois en cet endroit les mots *Si Antouf*.

pire nous ont laissé de meilleur. On y voit au centre deux formes de Phtah adossées, et devant Phtah Ris-anbouf *maître d'Onktooui*, le roi Amenhotpou III présenté au dieu par la déesse Sokhit dont le corps est détruit, mais dont le nom est conservé : une autre déesse, probablement une variante de Sokhit, amenait Amenhotpou au Phtah de gauche. La figure du roi, très douce, est d'une grâce un peu mélancolique; celle du dieu est copiée sur celle du roi et présente les mêmes traits, mais moins souriants. Tous les autres monuments datent de l'Ancien Empire, les uns de la IV^e, les autres de la V^e dynastie. L'un, d'eux fruste et grossier (pl. XIII), représente un simple particulier, lourd, trapu, agnouillé, l'échine tassée sur elle-même, la tête pendant en avant comme entraînée sous son propre poids, les mains allongées sur les genoux. Les cinq qui se succèdent de la planche VIII à la planche XII représentent des Pharaons Memphites, et forment une série de vieux rois Égyptiens, unique, jusqu'à présent dans tous les musées. Elles ont été découvertes au mois de juillet 1888, dans une petite chambre du temple, avec un certain nombre de pièces intéressantes : elles représentent Khéphrén, Menkaourî (Mycérinus), Sahourî, Ousirnirî, Menkaouhor, plus un roi dont le nom n'a pas été tracé, et un vase cordiforme en granit noir marbré et veiné de blanc, haut de 0 m. 80, d'un travail très soigné et d'un poli remarquable. Mycérinus est qualifié *aimé d'Hapi* sur le siège de sa statue, et cette particularité avait un moment fait espérer à M. G. la découverte d'un sanctuaire consacré aux Apis de l'Ancien Empire. Cette épithète s'explique très naturellement si l'on se souvient que l'Hapi habitait, de son vivant, une partie du temple de Phtah à Memphis; un roi d'Égypte dédiant une statue de lui dans cette partie, avait le droit de s'intituler *aimé d'Hapi*, comme il se serait intitulé *aimé de Phtah* ou *aimé de Sokhit* dans les parties où l'on adorait plus spécialement Phtah et Sokhit. Peut-être la place où l'on a déterré les statues de Boulaq marque-t-elle le site où il faudrait fouiller pour mettre au jour les restes de la chapelle des Apis vivants, de leur étable et des logis occupés par leurs prêtres.

La plus belle de ces statues est celle de Khéphrén, en un albâtre blanc très fin, sonore comme le cristal, très semblable à l'albâtre de la carrière découverte au-delà de Tourah par le Dr Schweinfurth. Le type de la figure est, autant qu'on peut en juger (pl. VII), identique à celui des statues découvertes jadis par Mariette dans le temple du Sphinx : ce qui achèverait de prouver, s'il en était besoin encore, que les statues égyptiennes sont des portraits réels. Il semble, — mais je n'en saurais répondre, car cette planche est une de celles qui ont été le plus gâtées par les retouches, — que la facture en est inférieure à celle des Khéphrén de Mariette. Le modelé en est plus mou et l'expression plus banale : ce n'en est pas moins un bon morceau de sculpture et qu'un musée européen s'estimerait heureux de posséder. La statue anonyme (pl. XII) est celle qui approche le plus du Khéphrén pour le fini de l'exé-

cution. Elle est en albâtre, et le type en est presque celui de Khéphrén, mais plus ferme. On dirait, — mais ici encore l'indiscrétion des retouches m'empêche de rien affirmer, — qu'elle sort du même atelier que la précédente. J'inclinerais assez à croire qu'elle représente Khéops. Le Mycérinus (pl. ix) est en diorite, et ceux qui l'on vu en original affirment qu'elle est assez bonne. La planche lui donne l'apparence d'une figurine en sucre, qu'on aurait trempée dans l'eau de manière à en fondre l'épiderme, puis qu'on aurait glacée de caramel par longues trainées noirâtres. Autant que j'en puis juger, la facture en est molle et banale. Je préfère pour mon compte l'Ousirniri de granit rose (pl. x) un peu fruste, mais d'un contour précis et d'une expression énergique, mal rendue sur la planche. Menkaouhor (pl. xi) est en albâtre, et a souffert plus que ses confrères en royauté et du temps et des retouches au pinceau. Il s'était fait représenter en Osiris, avec le bonnet blanc de la royauté, les mains croisées sur la poitrine et tenant la houlette et le fouet : sa tunique est très courte et ne lui descend pas jusqu'aux genoux.

On comprendra par cette courte analyse l'intérêt que présente la première livraison du recueil publié par M. Grébaut. Je dois ajouter, pour rendre justice à qui de droit, que les frais en sont payés par le gouvernement égyptien. Une somme une fois donnée permettra d'établir les deux ou trois premières livraisons, et le produit de la vente servira à payer les livraisons suivantes. Les savants et les amateurs d'antiquités égyptiennes tiennent donc dans leurs mains les destinées du nouveau recueil : il vivra ou mourra selon qu'ils consentiront ou non à l'acheter. Je pense que M. G., instruit par l'expérience de cette première livraison, exigera des *phototypistes* qu'il emploie, plus de goût, plus de soin, une retouche plus sobre, un tirage moins grossier, l'emploi d'une encre moins terne et d'aspect moins lugubre. Ce qu'il fait est si utile, le choix des objets reproduits si judicieux et si ingénieux, que je voudrais voir le succès couronner ses efforts. Sans doute ses planches, telles qu'elles sont, auraient paru fort suffisantes il y a trente ans, à une époque où l'on n'était pas très difficile. Aujourd'hui, les procédés de reproduction mécaniques sont tellement perfectionnés et les *imprimeurs d'art* nous ont si bien habitués à nous donner des reproductions presque parfaites à bon marché, que nous ne souffrons plus la médiocrité. Si le *Musée égyptien* était un recueil d'épigraphie destiné aux seuls Égyptologues, serait très suffisante; du moment que M. G. s'adresse aux archéologues et veut leur donner des reproductions des œuvres de l'art égyptien, l'exécution ne suffit plus. Je résumerai mon sentiment en deux mots. Dans cette première livraison, M. Grébaut a été trahi par son collaborateur de Calsruhe : sa part du travail, choix des monuments, agencement des planches, etc., est excellente. Si l'on songe de plus que tous les objets reproduits ont été par lui découverts, on reconnaîtra qu'il a bien mérité de la science, et on souhaitera longue vie à son *Musée Égyptien*.

G. MASPERO.

536. — 1. Max Hermann JELLINEK. *Die Sage von Hero und Leander in der Dichtung*. Berlin, Speyer et Peters, 1890. In-8, iv-92 p.

537. — 2. Θρασυβούλου Κ. Χατζηαράπη διδάκτορος τῆς φιλολογίας, τῶν καθ' Ἡρώ καὶ Λεάνδρον Μουσίου τοῦ γραμματικοῦ μετὰ ῥαρσις ἑμμετρος εἰς τὴν καθαρεύουσαν μετὰ τοῦ καιμένου, προλόγου καὶ ὑπομνημάτων. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν καταστημάτων Ἀνέστη Κωνσταντινίδου. 1890. In-12, 48 p.

1. L'histoire de la légende d'Héro et Léandre a déjà été traitée en 1858 par Fr. Meyer de Waldeck et en 1863 par M. Ristelhuber; M. Jellinek a repris le même sujet avec plus de développements. Il a successivement étudié les deux versions antiques, celle d'Ovide et celle de Musée; un poème allemand attribué à Bligger von Steinach; le poème hollandais de Dirk Potter (1409); celui de Hans Sachs; les compositions de la Renaissance et de l'époque moderne jusqu'à Schiller; enfin, les opéras et les drames. Un des chapitres les plus curieux concerne la *Leandreis* de Gaspar Barth, poème en mille sept cent un hexamètres, publié en 1612, mais qui date de la première jeunesse de cet érudit. Dans cette imitation de Musée, comme dans celle de Marlowe et d'autres, la partie érotique du récit est développée avec une insistance qui contraste avec la chasteté du poète byzantin. M. J. a montré que la ballade de Schiller n'est fondée directement ni sur Musée, ni sur Ovide, mais sur un article de l'*Encyclopédie* de Krünitz, ouvrage que Schiller a également consulté pour le *Chant de la Cloche*; c'est là un détail d'histoire littéraire qui a son intérêt.

Dans la liste des poètes que G. Barth a imités, M. J. oublie Claudien; Barth, qui devait publier une savante édition de Claudien en 1612, a certainement eu présent à l'esprit l'*Épithalame d'Honorius et de Marie* dans le passage que cite M. Jellinek à la p. 30. L'auteur transcrit (p. 49) la traduction donnée par La Harpe de l'épigramme de Martial, mais il ignore celle de Voltaire, qui est beaucoup plus jolie. Je ne vois pas non plus qu'il ait connu la spirituelle parodie de Scarron ni le poème en quatre chants de Denne-Baron, publié à Paris en 1806. En somme, son travail est celui d'un amateur instruit, qui n'épuise pas le sujet, mais ne se lit ni sans fruit, ni sans agrément.

2. La première traduction de Musée en grec moderne, avec le texte original en regard, est dédiée par M. Thrasybule Chatziarapis aux navigateurs de la Grèce, τοῖς ναύταις τῆς Ἑλλάδος; pourquoi pas aux nageurs, νήπταις, ou aux amoureux, puisqu'aussi bien, dans ce petit poème, il y a moins question de navigation que de natation et d'amour? L'introduction de l'éditeur, sans rien apporter de neuf, est sobre et sensée; on regrette qu'elle se termine par des indications bibliographiques prises au hasard dans quelque vieux livre. La constitution du texte prouve d'ailleurs que M. Ch. n'est pas bien au courant des travaux modernes sur Musée, car il a laissé subsister des leçons impossibles qui ont été écartées dès 1874 par Diltthey. Il m'est difficile d'apprécier le mérite de sa traduction : en voici un spécimen :

Musée, v. 30-31.

Ἡρώ μὲν χαρίεσσα, διοτρεφὲς αἶμα λαχοῦσα,
Κύπριδος ἦν ἰέρεια.

Traduction :

Βασιλικὸν εἰς τὰς φλέδας Ἡρώ ἡ χαρίεσσα αἶμα ἔχουσι ἰέρεια ἦτο τῆς Κύπριδος.

Cet exemple montre le danger des paraphrases explicatives, car si διοτρεφής est une épithète des rois dans Homère, ce mot, employé comme épithète d'αἶμα, ne me paraît pas devoir être rendu par βασιλικόν.

Salomon REINACH.

538. — Notice sur un manuscrit de S. Jean Chrysostome utilisé par Erasme et conservé à la bibliothèque royale de Stockholm, par Joannes PAULSON. Lund, Hjalmar Møller, [1890], 65 pp. in-8.

Le nouveau travail de M. Paulson porte sur l'histoire du ms. de Stockholm qu'il a étudié et décrit dans le deuxième fascicule de ses *Symbolae ad Chrysostomum* ¹. Une comparaison minutieuse permet de reconnaître dans ce ms. celui qui a servi à Érasme pour sa traduction parue, en 1533, chez Froben : *Aliquot homiliae Diui Ioannis Chrysostomi... nunc primum uersae et editae, per Erasmus Roterodamum*. Érasme avait dû se le procurer auprès de son ami, le médecin Théobaldus Fettichius. C'est sur ce même ms., que Gelenius a traduit neuf homélies nouvelles, publiées en 1547 dans le recueil des œuvres de Chrysostôme donné par ce savant. Dans l'édition publiée par Savile, en 1612, il est fait mention d'un *codex Gabrielis* (Gabriel Seuerus, archevêque de Philadelphie). Ce *codex*, s'il s'agit là d'un ms. unique, contenait, outre d'autres parties, une copie du ms. de Stockholm déjà mutilé, mais plus entier que maintenant. Tels sont les résultats des recherches de M. Paulson. C'est un fragment intéressant de l'histoire des études patrologiques au xvi^e siècle. Nous devons être particulièrement reconnaissants à l'auteur d'avoir choisi notre langue pour l'écrire.

P.-A. L.

539. — *Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo ex libro Armachano* edidit E. HOGAN S. J., M. R. I. A., Exam. R. U. I. ², in *Universitate Catholica Dublinensi linguae hibernicae et historiae lector. Pars Secunda: Liber anguli; Confessio S. Patricii; Glossae; index et glossarium hibernicum*. Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick, 1889, in-octavo ³.

1. Cf. *Rev. crit.* 1890, II, 63.

2. Membre de la Royal Irish Academy, examinateur de la Royal University of Ireland.

3. Ce titre est sur une couverture en papier de couleur qui enveloppe les pages 117-204 d'un volume dont la première partie a paru en 1884 sous le titre que voici : *Vita sancti Patricii, Hibernorum apostoli, auctore Muirchu Maccumacheni, et Tirechani collectanea de S. Patricio. Nunc primum integra ex Libro Ar-*

540. — **Anecdota Oxoniensia.** Lives of Saints from the Book of Lismore, edited with a translation, notes, and indices by Whitley STOKES, Oxford, at the Clarendon Press, 1890, in-8, cxx-411 pages.
541. — **Royal Irish Academy.** Irish manuscript Series. Vol. II, part I. — Tri bior-ghaoithe an bháis [The three Shafts of death] of Rev. Geoffrey KEATING. The Irish text, edited with glossary and appendix by Robert ATKINSON, M. A., LL. D., Professor of Sanscrit and Comparative Philology in the University of Dublin. London, Williams and Norgate, 1890, in-8, iv-462-xxxii pages.
542. — **Chrestomathie bretonne** (Armoricain, Gallois, cornique), 1^{re} partie, par J. LOTH, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes. Paris, Bouillon, 1890, in-8, vi-528 pages.
543. — **Sonlou Breiz-Izel.** Chansons populaires de la Basse-Bretagne, recueillies et traduites par F. M. LUZEL, avec la collaboration de A. Le Braz, t. I, Paris, E. Bouillon, 1890, in-8, xliii-335 pages.

I

Le P. Hogan a commencé, en 1881-1882, dans les *Analecta Bollandiana*, la première édition complète des récits et notes historiques concernant saint Patrice contenus dans le célèbre manuscrit irlandais qui est connu sous le nom de livre d'Armagh. On sait qu'on appelle ainsi ce ms. parce qu'il a été écrit pour la cathédrale d'Armagh au ix^e siècle, et qu'il a appartenu à cette cathédrale pendant les siècles suivants, avant les pérégrinations qui l'ont finalement conduit sur les rayons hospitaliers de la Bibliothèque de Trinity College, à Dublin. L'édition du P. H. a entre autres mérites celui de combler, à l'aide du ms. 64 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, xi^e siècle, les lacunes du Livre d'Armagh.

La première partie de cette publication a rendu de grands services et en rendra encore, quoique les notes linguistiques qui l'accompagnent puissent être quelquefois l'objet de critiques. Il est commode pour les historiens d'y trouver à leur place les chapitres fournis par le ms. de Bruxelles que M. Whitley Stokes, dans son édition de la *Vie Tripartite*, a cru devoir renvoyer à la fin, parce que le ms. de Bruxelles est plus récent que celui d'Armagh et a, par conséquent, un intérêt grammatical bien moindre.

Le P. H., qui en 1881-1882 était un débutant dans les études celtiques, s'est depuis placé par ses travaux à un rang très élevé; et, en donnant dans sa seconde partie, 1889, une édition des gloses irlandaises du Livre d'Armagh avec un glossaire des mots irlandais contenus dans les deux parties de son livre, il a produit une œuvre d'une grande utilité grammaticale.

Depuis l'époque où le P. H. a fait paraître cette seconde partie, *machano ope codicis Bruxellensis edidit R. P. Edmundus Hogan, S. J., operam conferentibus PP. Bollandianis (Excerptum ex analectis Bollandianis)*. Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick et Lefebure, 1882 (*sic*, telle est la date imprimée sur le titre; on lit 1884 sur la couverture). La première partie est un tirage à part des *Analecta Bollandiana*, mais la seconde partie, 1889, n'a pas été insérée dans ce recueil.

M. Whitley Stokes a inséré dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXI, p. 236-245 (1890) une autre édition des gloses du Livre d'Armagh avec commentaire. Ce commentaire contient un certain nombre d'additions utiles au glossaire du P. H.; ainsi, il mentionne les mots gallois, corniques, bretons correspondant aux mots irlandais conservés par les gloses du Livre d'Armagh; il donne d'excellentes étymologies, exemple : *cuiimte* (*eunuchus*) = *com-bentios* de *benim* « je coupe »; il indique aussi quelques formes des mots irlandais du Livre d'Armagh qui se trouvent dans le ms. irlandais de Milan et qui avaient échappé au P. H.; mais les critiques proprement dites sont en très petit nombre. En voici que l'on considérera, pensons-nous, comme tout à fait fondées :

Au lieu de *fusirim* (*paro*, f° 177^b et non *pareo*) lisez *fu-firim*; comparez *fo-m-firfider-sa*, Ml. 33^b 10.

Le P. H. avait publié exactement la glose : « et, *vel* indeb, *vel* iarfichid », sur le mot *adquaesitio* (Actes des Apôtres, XIX, 25), f° 183^b; mais dans son glossaire il a oublié *et* : M. Whitley Stokes explique *et* en le corrigeant en *ét* qui est le substantif d'où vient le verbe dénominatif *étaim* « j'acquiers ».

Au bas de la glose *niputhuc conidar fus*, f° 77^a, commentée par le P. H., M. W. S. a mis en note : This gloss is quite obscure to me : cette observation sera probablement faite par d'autres celtistes.

Parmi les points sur lesquels M. W. S. propose une autre doctrine que le P. H., il y en a sur lesquels l'opinion du savant jésuite sera peut-être préférée : ainsi *gabis ailli*, f° 77^a, signifierait suivant M. W. S. *dedit laudem*, mais d'après le P. H. — qui donne probablement à tort pour *gabis* la leçon *gabais* — on doit traduire « il récita une prière ». Il s'agit ici de la bénédiction donnée par J.-C. aux cinq pains et aux douze poissons (St-Luc, IX, 16). M. W. S. explique l'irlandais *gabis* par le verbe allemand *geben* dont le sens est différent.

Sur les mots *cusin n-uasal-fich*, glosant *ad ariopagum* (Actes, XVII, 19), f° 182^a, le P. H. a fait une singulière faute d'impression, il a écrit *cusin fich sal nua*; mais il propose pour *uasalfich* une explication fort ingénieuse. *Uasal fich* est une traduction savante irlandaise d'*Ariopagus* pour *Areopagus*, c'est-à-dire que *fich* = *vicus* a été employé pour rendre *pagus*; de plus on a cru, pensons-nous, que *ario* était identique à l'irlandais *aire* « *primas* », et on a en conséquence rendu *ario-* par *usal* « noble »; *usal-fich* veut dire « noble bourg », on a admis en Irlande au ix^e siècle que tel était le sens d'*areopagus*. Puis de *usal-fich* on a tiré *usal-fichire* « noble bourgeois », mot par lequel on a prétendu traduire le latin biblique *areopagita* (Actes, XVII, 34). Cette explication peut sembler plus probable que celle de M. W. S. qui croit reconnaître dans *fichire* un dérivé de la racine *veq* « parler ». *Uasal-fichire*, qui glose comme nous venons de le dire *areopagita*, voudrait dire dans ce système « noble orateur ». On ne voit pas le mo-

tif pour lequel les savants irlandais du 11^e siècle auraient imaginé cette traduction d'*areopagita*.

A ces observations suggérées par le mémoire de M. W. S. j'en ajouterais deux qui me sont personnelles : le P. H. a sur le mot *Brittones* une lacune ; il n'a pas noté dans son glossaire, p. 156, les quatre exemples où, dans le Livre d'Armagh, ce mot est écrit avec deux *t* : *Brittonibus*, *Brittonum*, *Britto*, p. 92 ; *Brittonibus*, p. 93, cf. *Brittonica*, *Brittonissa*, p. 92. Ce double *t* est nécessaire pour expliquer la dentale *t* de l'irlandais *Bretan*, et le *z* du breton *Breiz*, *brezonek*.

Disons aussi que dans le glossaire, p. 179, *iarmafoistis* contient une faute d'impression ; lisez *iarmifoistis* par un *i* au lieu d'un *a*.

Les meilleurs glossaires seront toujours l'objet de quelques critiques.

II

Le Livre de Lismore, d'après lequel M. W. S. a publié, traduit et commenté un recueil de neuf vies de saints, est un des rares manuscrits irlandais en parchemin qui aujourd'hui ne sont pas conservés dans un établissement public. Il appartient au duc de Devonshire et se trouve dans la bibliothèque de son château de Lismore. C'était un des mss. irlandais les plus mal connus, bien qu'il en existe à la Bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande deux copies, l'une par O'Curry, l'autre par O'Longan ; mais, si je me rappelle bien, elles ne sont complètes ni l'une ni l'autre : à l'époque où a été faite l'une d'elles au moins, le ms. se trouvait dérelié et plusieurs cahiers étaient absents, de là dans cette copie des lacunes et une confusion que je n'ai pu débrouiller, comme l'a fort bien vu M. Zimmer, et il m'a plaisanté là-dessus avec cette ironie légère qu'il manie si bien !

M. W. S. commence par une description du ms., qui a cent quatre-vingt-dix-sept feuillets. Cette description, très détaillée (p. 1-XLIV), indique les autres mss. qui contiennent les morceaux copiés dans le Livre de Lismore, donne le texte de quelques courtes pièces, mentionne les éditions ; elle peut être considérée comme un modèle. Vient ensuite une étude sur la langue des vies de saints contenues dans ce ms. M. W. S. y a consacré cinquante-six pages (XLV-XC) où les moindres nuances phonétiques ou morphologiques sont relevées avec grand soin. La langue du Livre de Lismore est mêlée d'irlandais ancien et d'irlandais moyen ; les formes remontent aux auteurs, les formes moyennes peuvent être dûes exclusivement aux copistes, ou s'être déjà trouvées comme les formes anciennes sous la plume des auteurs. Il serait fort à désirer qu'un savant compétent comme M. W. S., fit un travail de ce genre sur des textes à date certaine, par exemple sur deux fragments de chronique, l'un racontant des événements du 15^e siècle et dont on aurait un ms. du 15^e siècle, l'autre racontant des événements du 12^e siècle et dont on aurait un ms. du 12^e siècle ; on pourrait, par la comparaison, se faire une

idée nette de l'histoire de la langue irlandaise, histoire peu précise quand on est réduit à la tirer de documents hybrides, écrits originairement à une date inconnue, et probablement profondément altérés depuis par les copistes : les copistes qui nous ont conservé les textes irlandais se permettaient, pour les rajeunir ou les éclaircir, des libertés que n'ont jamais osé prendre les copistes aux labeurs desquels nous devons les textes grecs et latins de l'antiquité classique.

Un troisième mémoire, p. xci-cxx, a pour objet de nous faire connaître ce que les vies de saints du livre de Lismore peuvent nous apprendre sur l'état de la société irlandaise à l'époque où ces vies ont été composées. Ce mémoire a les mêmes qualités que le précédent : l'abondance énorme des matériaux, la méthode qui a présidé à leur classement et la précision des renvois attestent une fois de plus chez l'auteur une merveilleuse faculté de travail jointe à une grande rectitude de jugement. Cette analyse des faits si variés que mentionnent les vies de saints du livre de Lismore sera fort utile aux historiens; mais malheureusement nous ignorons la date à laquelle ont été rédigées ces vies de saints; nous ne savons donc à quelle date rapporter les faits si nombreux et si intéressants que M. W. S. y a recueillis. La vie de saint Columba par Adamnan, celle de saint Patrice par Muirchu, les notes de Tirechan, nous font connaître ce qu'était la société irlandaise pendant la seconde moitié du VII^e siècle où écrivaient les auteurs de ces trois ouvrages; dans les œuvres authentiques de saint Patrice nous apprenons ce qu'était la même société au V^e siècle où vivait saint Patrice. De quel siècle est la société irlandaise dépeinte dans les vies des saints du livre de Lismore? Nous n'en savons rien. Or la société irlandaise n'est pas restée immobile. Pour s'en assurer il suffit de comparer le texte du *Senchus Mór* avec sa glose qui souvent crée une jurisprudence nouvelle très différente de la doctrine du vieux traité de droit.

Après ces mémoires de M. W. S. vient le texte irlandais des vies, p. 1-146; on en trouve ensuite la traduction anglaise, p. 149-289. La traduction n'est donc point placée en regard du texte, mais les lignes du texte sont numérotées et chaque alinéa de la traduction est précédé du numéro de la ligne du texte auquel répond le commencement de cet alinéa. Ce qui intéressera peut-être le plus le lecteur français est la vie de saint Brendan, p. 99-116 et p. 247-261.

Des notes sur ces vies occupent les pages 293-361. On trouvera les notes sur la vie de saint Brendan aux p. 349-354. M. W. S. y indique les divers mss. irlandais de cette vie et cite en outre plusieurs documents intéressants : nous donnerons comme exemple, p. 352, le texte du chapitre : *De caelebratione missae in die paschae super caetum* dans la vie de saint Maclou par Bili, d'après un ms. du Musée Britannique, Bibl. Reg. 13 A. X, qui date du X^e siècle. C'est le ms. dont a fait usage D. Plaine, et le passage correspondant se rencontre à la page 52 des *Deux vies inédites de saint Malo*, Rennes, 1884. En comparant cette

édition avec celle de M. W. S., on voit que dès la première ligne D. Plaine a fait deux fautes de copie : *veniente vento*, pour *vento veniente* et *navem* pour *navim*; à la seconde ligne il a écrit *diei* pour *die*, etc.

Le volume dont nous rendons compte se termine par plusieurs index dont le plus intéressant est celui des mots irlandais. Je soumettrai, au sujet de cet index, une critique au savant auteur. On sait qu'en vieil irlandais quand un verbe est composé, on peut, suivant des circonstances que la grammaire détermine, séparer du verbe le premier terme, ou en faire un des éléments constitutifs du mot; dans le premier cas, le second terme porte toujours l'accent et le premier terme est proclitique; dans le second cas, c'est ordinairement, — mais non toujours, — le premier terme qui est accentué : M. Zimmer, en vertu d'une théorie que je crois fausse, a proposé d'appeler le verbe *orthotone* dans le premier cas, *enclitique* dans le second; M. Zimmer emprunte ces expressions à la grammaire sanscrite. M. W. S. les a acceptées : ainsi suivant lui, p. 390, col. 2, *do-imm-urc* « je contrains » est une forme orthotone, du verbe enclitique *timmaircim*. Or dans *do-imm-urc* l'accent frappe l'*i* du préfixe *imm*, et le même phénomène se produit dans *t-imm-aircim* : la place de l'accent est donc ici la même dans le verbe orthotone(?) que dans le verbe enclitique(?), et dans les deux cas la racine verbale est atone. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire irlandais, par exemple celui de M. Windisch, pour recueillir une quantité d'exemples analoges.

Enclitique (?)

tathcria,
tairbir,
tairchechnatar,
terisedar,
tairngires,

Orthotone (?)

do-r-aid-chiûir, p. 779.
do-air-bertar, p. 801.
du-n-air-chechnatar, p. 801.
do-n-air-issid, p. 803.
do-r-ar-n-gertais, p. 804.

La loi grammaticale irlandaise n'a aucun rapport avec la loi sanscrite alléguée par M. Zimmer. Le vieil irlandais admet, comme le grec archaïque, comme l'allemand moderne, les particules initiales séparables. Quand en vieil irlandais la particule initiale du verbe est séparable, un pronom peut s'intercaler entre cette particule et le reste du composé verbal, la seconde partie constitue un mot complet; ce mot est accentué sur la syllabe initiale comme l'exige la loi générale de l'accentuation irlandaise depuis une époque qui remonte au moins au vi^e siècle. Mais la langue a conservé des traces d'une autre accentuation. Si un verbe comme *taithtrenim* avait été dès l'origine accentué sur la première syllabe, cette première syllabe aurait pour voyelle un *u* et non un *a*.

III

La plus grande partie de l'histoire d'Irlande de Keating est encore inédite. C'est avec une grande surprise que j'ai vu M. R. Atkinson publier, au lieu du texte complet de cet important ouvrage, un traité théologi-

que du même auteur. Keating, dit avec raison M. A., est un des maîtres chez lesquels on devrait étudier l'irlandais moderne. Mais le livre inédit de Keating qu'a fait imprimer M. A. est une méditation sur la mort en deux cent quatre-vingt-dix-huit pages!

Saint Ignace de Loyola a, raconte-t-on, indiqué à ses disciples un moyen poli, mais sûr, de se débarrasser de tout visiteur ennuyeux; c'est de mettre la conversation sur la mort, immédiatement l'importun se dirige vers la porte. Le procédé réussit parfaitement en France : un membre très pieux, mais peu érudit, de la célèbre compagnie en a fait un jour l'expérience sur moi; la recette a eu son succès ordinaire. Produirait-elle dans les Iles Britanniques un effet différent? M. A. compte sur sa publication pour y répandre l'étude de l'irlandais. Dieu veuille qu'il réussisse!

Outre le texte, M. A. donne dans son volume un vocabulaire rédigé avec beaucoup de science et de soin, qui occupe cent cinquante-cinq pages, et de bonnes dissertations grammaticales qui couvrent trente-deux pages. Ces deux parties rendront de grands services; mais les érudits français qui voudront faire des méditations sur la mort, préféreront, je le crains, un livre latin à un livre irlandais. Comme sujet d'étude irlandaise on aimera mieux un texte épique tel que le *Fled Bricrend*, ou certaines vies de saints — M. Atkinson en a publié d'intéressantes ¹ — ou enfin le *Senchus Mór*.

IV

Il est à désirer que la *Chrestomathie* bretonne de M. Loth trouve en France et surtout en Bretagne de nombreux lecteurs. Ils y apprendront que le breton moderne n'est pas exactement, comme tant de gens le croient encore, la langue parlée dans la Gaule barbare quand César en fit la conquête, il y a dix-neuf siècles et demi.

Une curieuse histoire est celle de la chanson *Ann hini goz — eo ma dous*, « C'est la vieille — qui est ma bien-aimée ». On y a mis en scène un amoureux partagé entre deux penchants, l'un pour une vieille, l'autre pour une jeune femme; la vieille est celle que décidément il épouse. Cette vieille qu'il préfère est la langue bretonne, la jeune qu'il congédie est la langue française. Le curieux dans l'affaire, c'est d'abord qu'à son insu l'auteur de la chanson s'est servi d'un mot français pour désigner la bien-aimée : *ma dous*, c'est le français « ma douce »; ensuite l'auteur a cru le breton de France plus archaïque de forme et plus ancien en Bretagne que le français : or, le français est certainement moins éloigné du latin que le breton du gaulois; enfin le français est un dialecte du latin. Or, le latin a précédé dans la péninsule armoricaine le dialecte celtique apporté de la Grande-Bretagne au v^e siècle par les *Cornavii* et par les *Dumnonii* fuyant devant l'invasion saxonne. Comparé au français le breton est un nouveau venu.

1. Voyez la *Revue critique* du 30 septembre 1889.

La Chrestomathie de M. Loth doit former deux volumes. Le second aura pour objet le gallois et le cornique; le premier volume seul a paru. Il a pour objet l'étude du breton continental ou armoricain. Il se divise en six parties. La première consiste en un choix d'inscriptions gauloises, de mots gaulois, de mots bretons insulaires contemporains de l'Empire romain d'Occident, de mots bretons insulaires et continentaux postérieurs à la chute de l'Empire romain d'Occident, mais antérieurs au ^{vi}^e siècle; cette partie, précédée d'un court préambule grammatical, occupe les p. 1-40. Il y a, dans ce préambule, un petit oubli. L'auteur énumérant les régions où la langue gauloise se parlait au temps de César ne dit rien des parties encore gauloises de la Germanie (*De bello gallico*, vi, 23) et passe également sous silence le *Noricum regnum* sur lequel on peut consulter la notice de M. Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. III, 2^e partie, p. 588, etc.

La seconde partie consiste en une histoire de la phonétique du breton continental, p. 40-82.

La troisième partie, p. 82-181, est consacrée au vieil armoricain, ^{viii}^e-^{xi}^e siècle : inscriptions, gloses, noms contenus dans les vies de saints, noms contenus dans les chartes. Ces recueils de noms, comme celui qui se trouve dans la quatrième partie, sont une œuvre originale d'un haut intérêt. On remarquera, par exemple, dans la liste des noms empruntés aux vies de saints, le double nom de saint Brieuc : *Brio-magus* et *Briocus*; c'est une confirmation de la doctrine de M. Rhys, que les Celtes formaient des noms d'hommes hypocoristiques en remplaçant le second terme de ces noms par le suffixe *āco-s* depuis *oc*, *awc*, *euc*.

La quatrième partie, p. 181-318, a pour objet le moyen breton; depuis la fin du ^{xi}^e siècle jusque vers le milieu du ^{xvii}^e, elle contient un recueil de noms propres, tirés de chartes dont un grand nombre sont inédites, des extraits de morceaux littéraires ou pieux, tous imprimés déjà, mais qu'il sera très commode de trouver réunis. Dans le recueil de noms propres, il y a une foule d'observations intéressantes. Ainsi un des mots bretons les plus curieux qui existent est *bem-dez* « chaque jour », dont le premier terme est un accusatif singulier *bem* = **pāpon*, en irlandais *cach n* = **qāqon*. Ce mot se trouve employé comme surnom et il est écrit *pemdeẓ* au ^{xiv}^e siècle dans le cartulaire de Quimper.

La cinquième partie, p. 319-380, contient des textes bretons modernes, ^{xvii}^e-^{xix}^e siècle, à commencer par le *Sacré collège de Jésus* du P. Mau noir, 1659, œuvre grammaticale très importante par la réforme orthographique qu'elle a fait triompher. Les derniers morceaux offrent des spécimens des principaux dialectes du breton armoricain parlé actuellement : Léon, Tréguier, Cornouaille, Vannetais, ile de Groix, Belle-Ile.

1. M. Loth s'est donné la peine de collationner avec l'original l'édition si défectueuse du *Cartulaire de Redon*, qu'on doit à M. de Courson, et de là, de nombreuses rectifications.

La sixième partie consiste en deux index, l'un des noms propres de lieux et de personnes, p. 381-430, l'autre des noms communs et des autres parties du discours, p. 431-522.

On trouve donc réunis dans le livre de M. Loth tous les éléments d'une histoire du breton de France, et ce livre peut suffire pour en faire une étude scientifique à la condition que l'étudiant ait entre les mains une grammaire bretonne composée d'une façon conforme aux exigences de l'érudition moderne. Malheureusement, il n'y en a pas d'autre que celle dont les fragments sont épars dans la *Grammatica celtica* de Zeuss¹.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

V

Cet article était écrit quand j'ai reçu de M. Luzel le tome premier de ses *Soniou Breiz Izel*², faisant suite à ses *Gwerziou* qui ont paru il y a vingt-deux ans. M. Luzel disait alors dans sa préface : « Les *Gwerziou* comprennent les chansons épiques, qui peuvent se diviser en chansons historiques, chansons légendaires, chansons merveilleuses ou fantastiques et chansons anecdotiques. — Les *Soniou* c'est la poésie lyrique. On comprend sous cette dénomination les chansons d'amour, les chansons de *Kloer* ou clerc qui tiennent une si large place dans la poésie bretonne, les chansons satiriques et comiques, les chansons de noces et de coutumes, etc. Il faut y ajouter les chansons d'enfants, les chansons de danses, rondes, jabados, passe-pieds ».

Le premier volume des *Soniou* se divise en deux parties : la première comprend les chansons d'enfants, la seconde les chansons d'amour. Il est précédé d'une introduction par M. A. Le Braz qui a été le collaborateur de M. Luzel pour cette nouvelle publication ; on trouve dans cette introduction (p. ix et x), des détails instructifs sur la manière dont s'est formée la collection de chants populaires bretons formée par M. de Penquern — et par M. Kérambrun, collaborateur peu consciencieux de cet amateur aussi naïf que zélé. — Les « Moines de l'île verte », qui ont pénétré dans un des meilleurs ouvrages écrits sur la Bretagne en notre siècle, sont une composition de Kérambrun.

Les *Soniou* se recommandent au lecteur par la même qualité que les *Gwerziou*, reproduction exacte et sans changement de la leçon populaire, malgré toutes ses incorrections. La traduction est fidèle, souvent élégante, mais quelquefois un peu négligée ; on y trouve calqués des idiotismes bretons inadmissibles en français. Exemple :

Mar plij ganec'h, silaouet, hac e clewfet canan
Eur chanson divertissant 'zo zavet er bloa-man,

1. Dans un ouvrage aussi considérable, il y a forcément quelques points contestables ou douteux. Voir la critique détaillée écrite par M. Ernault, *Revue celtique*, t. XI, p. 351.

2. Le tome II paraît à la librairie d'E. Bouillon au moment où je corrige cette épreuve.

A zo grêt d'eur plac'h iaouanc a deuz cuitêt he bro,
He c'herent hac he ligné, hol emaint en canvo (p. 240).

C'est-à-dire :

« S'il vous plaît, écoutez, et vous entendrez chanter
« Une chanson divertissante *composée* cette année,
« Faite *sur* une jeune fille qui a quitté son pays,
« Ses parents et sa famille : tous sont dans l'affliction ».

M. Luzel a écrit au second vers *levée* au lieu de *composée*, au troisième, à au lieu de *sur* ; c'est une traduction littérale que le français ne peut guère supporter.

Ailleurs, M. Luzel a substitué aux expressions simples et familières des auteurs populaires bretons, des termes un peu prétentieux :

De bonjour d'ech ma mestrezic (p. 120),
« Bonjour à vous ma *petite* maîtresse »,

devient sous sa plume :

« Bonjour à vous ma *gente* maîtresse ».

Le pléonasme *biken, jamès*, « jamais, jamais », employé pour insister et rendu par « jamais, au grand jamais », p. 179, est traduit, p. 123, par « oncques jamais » ; à la même page *boudennadou* « coups de bâton », « bastonnades » et représenté dans le texte français par « caresses de fagots » ; « caresses » n'est pas dans le texte breton : ces défauts de la traduction sont des taches légères, et les textes publiés par M. Luzel seront pour l'érudition néo-celtique une utile acquisition.

H. D'A. DE J.

544. — **Strassburger Zunft und Polizei-Verordnungen des 14. und 18. Jahrhunderts.** Aus den Originalen des Stadtarchivs ausgewählt und zusammengestellt von J. BRUCKER. 1 vol. grand in-8, XII-625 pages. Strassburg, Trübner, 1889.

Dans une courte préface, placée en tête de l'ouvrage, M. Rodolphe Reuss nous raconte la vie de M. Brucker, enlevé à ses amis et à la science le 23 mars 1889. M. Brucker fit des études assez incomplètes. Après être entré comme apprenti dans la maison Berger-Levrault, il géra lui-même une imprimerie à Haguenau. En même temps, il créa dans cette ville un journal hebdomadaire où il défendit les idées libérales ; mais, poursuivi par les tribunaux, il dut renoncer à sa double entreprise. Après d'autres aventures encore, il entra en qualité d'aide-adjoint aux archives municipales de Strasbourg. Il fut pris dès lors d'une véritable passion pour ses nouveaux travaux ; il compléta ses études historiques ; il apprit la paléographie et bientôt il sut déchiffrer avec aisance les écritures les plus difficiles. Il mit l'ordre dans son dépôt — et c'était un travail matériel immense que de classer tant de pièces, jetées au hasard dans les greniers. Son zèle fut si grand qu'il mérita, en 1866, lorsque Alfred Schweighæuser eut pris sa retraite, d'être nommé archi-

viste en chef. Ce fut pour lui un stimulant. En 1870, pendant le siège, il transporta ses archives en lieu sûr et les préserva de la destruction. Plus tard, il mit au jour en quatre volumes in-4° l'*Inventaire-Sommaire*, auquel il travaillait depuis de longues années. N'est-il pas digne de remarque que les archivistes les plus zélés n'appartiennent pas toujours à l'École des chartes?

Tandis que Brucker faisait son classement, il découvrait, isolées ou dans des registres, de très nombreuses pièces sur l'histoire économique de Strasbourg. Il s'étonna que cette histoire fût si mal connue, alors que de nombreux travaux avaient mis en lumière le passé politique et ecclésiastique de cette ville. Cette constatation faite, il résolut non point d'écrire un ouvrage sur les industries ou le commerce de Strasbourg, mais bien de rassembler les matériaux nécessaires à un tel ouvrage, c'est-à-dire les règlements des anciens corps de métiers et les ordonnances de police de la cité. Bientôt il borna sa tâche au xiv^e et au xv^e siècle. Les documents plus anciens sont rares; les documents plus modernes ont déjà été imprimés, au moins sur des feuilles volantes. Du reste, l'écriture gothique du xiv^e et du xv^e siècle est la plus difficile à déchiffrer. A défaut d'autres, cette raison eût décidé un travailleur aussi infatigable. Brucker corrigeait les dernières épreuves du livre, quand il mourut; un de ses amis, M. G. Wethly, mena l'impression à bonne fin et acheva le Glossaire des termes alsaciens ¹, qui a été placé au bout du volume.

Nous ne saurions assez louer les efforts faits par Brucker, pour nous donner une transcription exacte de ces précieux documents. Son édition est d'une correction irréprochable. Nous n'avons à formuler quelque regret que sur l'ordonnance même de l'ouvrage. Nous reconnaissons qu'il était impossible de suivre l'ordre chronologique: les divers règlements sur les boulangers et sur la taxe du pain, par exemple, devaient être rapprochés. Mais l'ordre alphabétique des matières qu'a préféré Brucker surprend un peu. Nous passons ainsi successivement en revue *die Aechter-Ordnung* (ordonnance sur ceux qui ont été mis au ban de la ville), *die Almosen-Ordnungen* (ordonnances sur les aumônes), *die Angeklagten* (défense de supplier les juges pour les accusés); *die Armbruster-Ordnung* (règlement des arbalétriers), etc., etc. Cette suite n'est-elle pas bien arbitraire? D'ailleurs, pourquoi avoir écrit *Aechter*, alors que le texte lui-même porte *æhter* (*ohte* = *acht*)? Puis, bien au fond, M. Brucker me paraît avoir traité deux sujets différents, indiqués par le titre même « *Zunft-und Polizei-Verordnungen* », d'une part, les statuts des corporations, de l'autre, les règlements de police de la ville. Il aurait mieux valu, à notre avis, séparer les uns des autres. On nous aurait donné, dans une première partie, les statuts des métiers, en suivant l'ordre habituel des tribus: bateliers (*zum Anker*), merciers (*zum Spiegel*), bouchers (*zur Blume*), aubergistes (*Zunft der Freiburger*: ici

¹. Ce glossaire nous semble un peu court; bien des termes restent non expliqués.

on aurait placé les nombreuses ordonnances sur la vente du vin), et ainsi de suite. Dans la seconde partie, on aurait groupé, de façon plus ou moins artistique, les règlements de police. On se serait encore heurté sans doute à de grandes difficultés; mais le plan, ce me semble, eût été plus logique.

Mais qu'importe l'ordre dans lequel sont placés les documents, pourvu qu'ils soient bien lus et bien transcrits? Les historiens qui les mettront en œuvre sauront bien les trouver. M. Brucker, en mettant à leur disposition ces textes très difficiles à lire, leur a rendu un grand service, et ils lui en doivent garder une vive reconnaissance.

Ch. PFISTER.

545. — L. DE BERLUC-PERUSSIS. *Wendelin en Provence*. Digne, 1890, in-8 de 33 p.

L'étude de M. de Berluc est très neuve et très intéressante. C'est avec toute sa fine érudition qu'il a écrit l'histoire du séjour parmi nous de cet étranger qui a été un des grands savants du XVII^e siècle. Nous allons résumer en peu de mots le récit du zélé biographe. Godefroi-Irénée Wendelin naquit, le 6 juin 1580, à Herch-la-Ville, en Campine (Pays-Bas). Il visita de bonne heure la France et l'Italie, fut un instant correcteur d'imprimerie à Lyon; puis, à son retour d'Italie, il habita Marseille (1599), où il se perfectionna dans ses études. C'est de là qu'il fut appelé, en 1601, à Digne, à titre de maître de mathématiques. Bien qu'agé de vingt-et-un ans à peine, il forma, au dire des écrivains de son temps, d'excellents élèves. Il enseigna quatre ans à Digne. En 1603, se trouvant à Valensole, il y observa une éclipse de lune; ce furent les débuts du futur astronome. Vers la mi-octobre 1604, il fut appelé à Forcalquier, par le lieutenant-général de la sénéchaussée, André Arnaud, pour être le précepteur de ses fils. M. de B. abandonne un moment son héros pour nous présenter le magistrat qui avait fait un choix aussi heureux. Il nous donne les détails les plus précis sur André d'Arnaud, docteur ès droits, qui était lieutenant-général du siège de Forcalquier, depuis le 23 janvier 1573 et qui passa pour un « des meilleurs et des plus beaux esprits de son temps », suivant le témoignage d'un écrivain de la seconde moitié du XVII^e siècle. M. de Berluc s'occupe surtout du lettré, de l'habile latiniste, de l'auteur des *Joci*, recueil de nombreuses fantaisies en prose et en vers, épîtres, épigrammes, etc., fort recherché aujourd'hui des curieux (Avignon, Bramereau, 1600). Après avoir si bien fait connaître le protecteur de Wendelin et toute sa famille, le narrateur revient à l'hôte de la Provence, décrit ses observations astronomiques à Forcalquier et surtout au mont Lure¹, cite, à ce sujet, une remarqua-

1. Nous nous associons de tout cœur au vœu ainsi exprimé par M. de Berluc (p. 33) : « Une inscription placée au sommet de Lure, et qui rappellerait que là fut inauguré par un Belge, hôte de la Provence, le premier essai d'observatoire français, serait un hommage digne de la Belgique et de la France, deux nations qui, de par la race, n'en font qu'une ».

ble page d'un docte compatriote du correspondant de Gassendi et de Peiresc, M. Charles Ruelens ¹, et suit à Paris, puis dans les Pays-Bas, celui qui, ayant été nommé curé à Herch, partagea son temps entre le ministère pastoral et les travaux scientifiques, publia divers traités d'astronomie, un commentaire sur les Lois Saliques, et mourut, plein d'œuvres et de jours, en 1660, doyen du chapitre de Rothnac. Wendelin avait beaucoup aimé son pays d'adoption. Il était juste qu'un des meilleurs travailleurs de tout le Midi lui payât, avec autant de sympathie que de talent, la vieille dette de la Provence.

T. DE L.

546. — **La Jeunesse de Malherbe** (Documents et vers inédits), par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Caen, Henri Delesques, 1890, 58 p. in-8.

Sainte-Beuve, dans un article magistral sur Malherbe et sur l'influence qu'il a exercée au XVII^e siècle, a répété, d'après Racan et Huet, que le futur poète avait quitté sa maison et sa ville natale, sous prétexte que son père s'était fait de la Religion *un peu avant de mourir*, et il ajoutait : « Mais ce changement de religion n'est nullement avéré, et l'on a pensé qu'il y avait eu en ceci quelque méprise. » Évidemment la critique s'appuyait sur le témoignage de M. de Gournay qui, dans une *Étude sur la vie et les œuvres de Malherbe*, publiée en 1852, affirmait que le père du poète était encore inscrit en 1595 et 1596 au catalogue des communicants de Pâques, en la paroisse de Saint-Étienne. Cette affirmation, M. Gasté, à qui nous devons déjà tant d'heureuses découvertes dans le champ de la littérature normande, l'a mise à néant par les preuves les plus authentiques. D'abord ce catalogue des communicants de Pâques n'existe pas pour les années 1595 et 1596, tandis qu'on possède les registres de l'état civil de l'Église réformée de Caen, de 1560 à 1568. Or on y trouve que François Malherbe, sieur d'Igny, a fait baptiser quatre de ses enfants au temple, et que de plus il y a présenté, en qualité de parrain, quinze autres enfants de 1568 à 1606. L'Église réformée de Caen n'ayant été établie qu'en 1558, François, le futur poète, qui était né en 1555, fut baptisé en l'église Saint-Étienne. Maintenant désire-t-on encore un dernier document qui démontre que le père de Malherbe était protestant « jusqu'aux moelles » ? M. Gasté l'a découvert dans l'*Inventaire* de l'abbaye de Troarn. Il y est dit qu'en 1562 le capitaine François Malherbe, sieur d'Igny, s'est mis à la tête

1. Extraits d'une conférence sur *la science de la terre* (Bruxelles, 1883). M. Ruelens avait eu le projet de consacrer une importante monographie à Wendelin et j'avais annoncé cette bonne nouvelle dans une des notes du tome I des *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*. D'autres travaux l'obligent à renoncer à son projet. Il aura pour successeur, en cette noble entreprise, M. C. le Paige, professeur à l'Université de Liège. Voir une note de M. de Berluc (p. 14), où justice est gracieusement rendue à M. Ruelens et à son digne héritier.

d'une compagnie de « voleurs et d'hérétiques de Caen », qui sont entrés de force dans l'église, ont rompu les autels, brûlé les livres, pillé les ornements, l'argenterie, etc. Il est donc bien avéré que ce n'est pas *peu avant de mourir*, ni *quelques années avant sa mort*, que le père de Malherbe a embrassé le protestantisme. Il n'est pas impossible qu'un homme violent comme le sieur d'Igny ait essayé d'entraîner son fils aîné dans la nouvelle religion, et que celui-ci voulant, comme dit Montaigne, « se tenir en l'assiette où Dieu l'avait mis », ait alors déserté la maison paternelle.

Le second chapitre de cet opuscule intéresse plus particulièrement l'histoire locale. On y trouve cependant une pièce de vers à peu près inédite de la jeunesse de Malherbe, très curieuse au point de vue littéraire. Des tournures de phrase et des locutions comme : « *désastré malheur, araigne ventreuse, cent Cupidonneaux bas-branlans, leurs peintures cerceaux, crin couleuvreux, noçage, nocier, flot caballin* », indiquent que le jeune versificateur faisait des poètes de la Pléiade une lecture assidue. Vingt-cinq ans plus tard il brûlera ce qu'il a adoré, et voudra d'un trait de plume effacer toutes les œuvres de Ronsard.

A. DELBOULLE.

547. — Pierre ROBERT. **La poétique de Racine**, 1 vol. in-8, ix, 362 pages. Paris, Hachette, 1890.

Ce livre est une thèse de doctorat. Il porte en sous-titre : *Étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française*. Voilà, semble-t-il, une énorme matière; mais le principal, le vrai sujet, c'est Racine, — le panégyrique, l'exaltation de Racine. Les abords et les prolongements ne sont qu'esquissés, d'un trait d'ailleurs net et précis. Je m'étonnerai plutôt que l'auteur ait consacré de si longs développements à une étude sur laquelle il était d'avance condamné à bien des redites, et qu'il a, j'en conviens, approfondie, mais non pas renouvelée. Loin de moi la pensée de regarder Racine comme un sujet usé; c'est au contraire un de ceux sur lesquels un maître en littérature française est tenu de s'expliquer à fond. Racine et les questions de goût qu'il soulève sont (je demande grâce pour l'expression) un *pont aux ânes* pour les écoliers, un *cheval de bataille* pour les professeurs. C'est là un sujet de cours excellent, indispensable. Dans l'enseignement, en effet, il s'agit beaucoup moins de produire des idées neuves que de mettre en lumière certains exemples *types*, sur lesquels il faut de toute nécessité prendre parti, fonder sa doctrine et, si l'on peut, grouper des disciples. Mais dans une thèse, si j'avais voix au chapitre, je demanderais un peu d'inédit; non pas des documents sans conséquence, mais des points de vue, sur l'originalité desquels il serait assez juste qu'on se montrât d'autant plus exigeant, qu'il s'agirait d'écrivains plus connus et de chefs-d'œuvre plus authentiques.

Le livre de M. Robert est extrêmement *classique* par l'esprit : à merveille. Mais je regrette qu'il soit un peu bien *scolaire* par le fond et par la méthode; qu'il appuie beaucoup, et à plusieurs reprises, sur des idées essentielles, j'y consens, mais très familières à tous les lettrés, et qu'enfin il pousse les démonstrations les plus plausibles jusqu'à cet excès qui provoque la méfiance et l'envie de contredire. Si derrière le critique je vois trop le panégyriste, je crains de me laisser endoctriner, et je résiste. Aussi me permettrai-je, tout à l'heure, quelques réserves.

C'est dans la troisième partie (*La Poétique de Racine d'après ses Préfaces*) qu'il faut chercher l'idée maîtresse du livre, celle qui en justifie le mieux le titre. On y prouve que Racine, par un privilège exceptionnel et qui le distingue notamment de Corneille, a possédé la théorie, pénétré le secret de son génie, qu'il fait ce qu'il veut, et sait ce qu'il fait. De là surtout lui vient sa supériorité. La tragédie du *xvii^e* siècle est, de par ses origines, artificielle et littéraire plus qu'aucun autre genre. Son passé, ses traditions, et ce que dès lors on appelle ses *règles*, pesaient sur elle d'un grand poids; cette forme dramatique était née vieille. La rajeunir en la respectant ne pouvait être le fait que d'un art à la fois créateur et savant, d'une imagination secondée par un tact très sûr. Il fallait pouvoir retrouver l'esprit de la tragédie antique, saisir la veine où circulait le sang vraiment généreux et vivace; puis capter cette source et la détourner dans le courant moderne. Corneille avait fouillé en tout sens les ressources de l'art tragique, il les avait même enrichies, mais n'avait pas su s'en rendre maître. Sa poétique n'était, comme sa poésie même, qu'en saillies intermittentes. La poétique de Racine forme un système d'une cohésion parfaite; elle est la théorie exacte et sincère de sa pratique. Les règles ne le gênent pas; il en comprend le sens; il les domine : ceux qui les avaient édictées avant lui, ou ceux qui s'y étaient conformés, n'en avaient aperçu que la lettre. La tragédie était parvenue à un tournant. Un problème se posait, problème d'adaptation et de culture. Racine en a posé les termes et l'a résolu avec l'élégance que l'on sait (le mot d'*élégance* entendu tout à la fois comme en art et comme en géométrie). J'essaie de résumer ici la démonstration que M. R. a faite, avec un luxe de preuves après lequel il ne reste plus rien à dire; démonstration copieuse, irrésistible; mais la conclusion pouvait être d'avance regardée comme acquise.

La deuxième partie (*La poétique de Racine d'après son théâtre*) est l'analyse du génie de Racine. C'est là que M. R. a montré toute sa vivacité de goût et la profondeur de son admiration. Je louerai surtout le 3^e chapitre (sur les *caractères*). Existe-t-il encore quelque obstiné qui méconnaisse chez Racine la vérité de l'observation psychologique, il trouvera là de quoi s'édifier et se convertir. Aussi bien est-ce dans le génie de Racine la partie la plus forte, comme l'intelligence des purs

modèles grecs chez lui est la perfection de l'art. Le temps n'est pas encore très loin, où la vérité des caractères, chez Racine, échappait à un public étourdi par l'outrance et la singularité des héros romantiques. Je crois que nous n'en sommes plus là. L'étourdissement dont je parle s'est dissipé : chez tous ceux que ne satisfait pas la grossièreté des procédés réalistes, le goût est vif, presque exclusif, pour l'analyse subtile des duplicités et des défaillances morales, pour la peinture intime des impuissances de la volonté. Le théâtre, peut-être, n'est pas encore entré dans cette voie avec autant de bonheur que le roman ; mais le mouvement qui se dessine est tel, qu'en ce qui concerne Racine le préjugé public est retourné. On peut prévoir le moment où la critique libérale aura besoin de réhabiliter contre cette prédilection certains chefs-d'œuvre, fondés sur une conception plutôt héroïque et grandiose que rigoureusement exacte et humaine. L'heure présente est donc très favorable à Racine, et M. R. ne la pouvait mieux choisir pour célébrer l'objet de son culte.

Et pourtant l'art de Racine, je veux dire la tragédie telle qu'il l'a conduite à la perfection, n'est plus un art vivant et pratiqué. Il en faut bien prendre son parti. M. Robert le constate, mais s'en étonne et paraît près de s'en indigner. Il semble qu'à son avis la tragédie eût mérité, par une exception unique, d'être soustraite aux fluctuations du goût et aux lois communes de l'évolution. Il s'en prend à la décadence des mœurs et au déchainement des curiosités violentes. C'est, je le crois, une explication incomplète et par trop simple ; et voici où je me sépare de lui. Au lieu de quereller les mœurs démocratiques et de déprécier les tentatives éphémères (encore serait-ce une question pour quelques-unes, telles que le drame bourgeois) faites pour supplanter la tragédie classique à son déclin et la poétique racinienne dégénérée en simple technique, j'aurais voulu chercher, dans cet art exquis, les éléments caducs dont le discrédit devait être fatal à l'ensemble. Je n'aurais pas cru vraisemblable qu'un art si savant, si compliqué, si laborieusement amené à son degré d'achèvement, si délicatement adapté au tour d'esprit d'une société très raffinée, pût se promettre de résister à la mobilité de la mode. Je n'aurais pas essayé de soutenir que toutes les conventions y fussent l'œuvre de la seule raison et pussent durer sans la complicité toute bienveillante du public, — d'un public différent de celui qui les avait établies et sanctionnées. Je me serais demandé si l'élégance suprême du style, qui donne aux pièces de Racine leur saveur aristocratique, ne les exposait pas à la réaction rapide qui frappe et emporte les façons de dire que ne protège pas l'usage courant et populaire. J'aurais craint enfin, pour la longévité d'un art moderne, l'emploi traditionnel et comme nécessaire de la fable et de l'histoire ancienne, cette marque indélébile de son origine érudite. Aucune de ces remarques n'eût été pour faire tort à Racine et à l'habileté dont il a fait preuve dans une tâche si périlleuse, *per extensum funem*. Mais je n'aurais pas voulu identifier la vertu spécifique de la tragédie avec les mérites de son représentant le plus accompli. Peut-être

alors aurais-je pu découvrir pourquoi le plus habile de nos poètes classiques est moins rapproché de nous que tel de ses contemporains, Molière ou La Fontaine; comment il est déjà pour nous presque un *ancien*: c'est, je crois, un éloge... A quoi sert-il de tourner le passé à la confusion du présent?

L. BRUNEL.

548. — **Nos utopies politiques et socialistes** devant le sens commun ou nos cahiers en 1889, par Joseph PERROT, disciple de Proudhon. Paris, A. Ghio, 1889, in-12, 338 pp.

« Nous ne prétendons pas à l'originalité, dit l'auteur de ce livre; c'est en nous inspirant de la liberté du travail et comme vulgarisateur des idées de P.-J. Proudhon, que nous essayons de formuler quelques notions de justice commutative appliquées à l'économie sociale, de laquelle le monde du travail s'inspire de plus en plus, en opposition à la justice distributive, sur laquelle repose l'exploitation capitaliste, gouvernementale, communiste ou autoritaire ». Un ouvrage de cette nature rentre à peine dans notre cadre; celui-ci, malgré les imperfections de la forme, ne nous a point paru dépourvu de tout intérêt.

M. V.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. P. MEYER a mis sous presse, pour la Société de l'Histoire de France, l'édition du poème français sur l'histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, régent d'Angleterre de 1216 à 1219. Ce poème découvert à Cheltenham en 1881, n'était connu jusqu'à présent que par la notice et les extraits publiés par M. Meyer en 1882 dans la *Romania* et dans le Bulletin de la Société de l'Histoire de France. L'édition formera trois volumes. Les deux premiers contiendront les 19,000 vers du texte et le glossaire. Dans le troisième prendront place une traduction abrégée, le commentaire historique, l'introduction et la table.

— M. LÉON LE GRAND a fait tirer à part (« Revue des Questions historiques », juillet) son étude sur l'*Hospice national du tribunal révolutionnaire*, établi au Palais épiscopal. Il montre, dans cet excellent travail, tout plein de détails inédits ou peu connus, comment cet établissement avait pris naissance; il expose son règlement; il trace un curieux tableau de la population disparate qui s'entassait dans les salles de l'hospice et nous présente les plus notables des prisonniers qui traversèrent ce triste asile.

— Voici quatre études de M. Ch. PRISTER, qu'il est assez inutile de louer à nos lecteurs : 1° *La limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine, considérations historiques* (Berger-Levrault. In-8°, 44 p. Extrait du « Bulletin de la Société de géographie de l'Est »). M. P. trace, d'après les derniers travaux et surtout d'après le livre de M. This qui contient d'ailleurs « bien des bizarreries et des naïvetés », la limite des langues depuis les frontières de la Suisse jusqu'à celles du Luxembourg, limite qui forme, à quelques exceptions près, une ligne continue. Puis il recherche quelles langues ont été parlées en Alsace et en Lorraine aux différentes périodes de l'histoire et quelles catégories de mots chacune d'elles a laissées successivement comme un dépôt dans l'onomastique de ces régions. Il termine par quelques observations très intéressantes sur les positions de l'allemand et du roman

et sur la ligne moderne de démarcation; 2° *Éloge de Jean-Jacques Lionnois*. (Extrait des « Mémoires de l'Académie de Stanislas ». In-8°, 51 p.). M. P. nous fait d'une façon très attachante l'histoire de cet homme qui dirigea le collège de Nancy, porta le premier le titre de doyen de la Faculté des arts et décrivit avec exactitude les monuments de sa ville natale; il analyse les ouvrages de Lionnois, notamment son *Traité de la mythologie*, son *Histoire de France* « à travers laquelle passe un souffle libéral ». ses *Essais sur la ville de Nancy*; il montre Lionnois attaché pendant la Terreur à son culte et à ses devoirs de prêtre, remaniant sa mythologie après l'expédition d'Égypte, reprenant ses *Essais* de 1779 et les complétant : « Lionnois appartient tout entier à Nancy, et sa mémoire ne périra pas tant que Nancy tiendra une place brillante dans les sciences, les lettres ou la politique, tant qu'elle méritera la réputation d'être l'une des villes les plus belles et les plus policées de l'Europe »; 3° *Note sur trois manuscrits provenant de l'abbaye de Moyenmoutier*. (Extrait du « Journal de la Société d'archéologie lorraine », juillet 1890. In-8°, 14 p.). Ces trois manuscrits, dignes d'intérêt, permettent de suivre les différentes variations de la légende de Hidulphe et l'un d'eux contient le meilleur texte de la vie de Grégoire par Paul Diacre et de l'ancienne vie d'Hidulphe; 4° *Un monument de Mercure trouvé à Hatrize*. (Extrait du « Journal de la Société d'archéol. lorr. », janvier 1889). M. Pfister prouve qu'il y avait jadis à Hatrize une localité romaine et que le Mercure qui figure aujourd'hui au Musée lorrain, et qui porte sur son bras gauche un enfant nu, rappelle un sujet traité par Praxitèle.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce : 1° une *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, en deux volumes, par M. Franz SUSEMIHL; 2° *Catonis de agri cultura liber, Varronis rerum rusticarum libri tres*, rec. H. KEIL, vol. II.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 novembre 1890.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur un manuscrit de saint Optat, qui contient une collection de pièces relatives aux origines du schisme donatiste. Il restitue le contenu primitif de ce recueil, qui ne nous a été conservé qu'en partie. C'est un dossier formé entre 330 et 347; saint Augustin et les évêques catholiques s'en servirent à la conférence de Carthage, en 411. On y trouve un groupe de lettres de l'empereur Constantin, dont M. Duchesne défend l'authenticité contre les attaques de M. Seeck. Il maintient, contre le même savant, la date du concile d'Arles, en 314.

M. Boissier insiste sur l'importance de la communication de M. l'abbé Duchesne. Les lettres de Constantin, contenues dans la collection d'Optat, sont pleines de sentiments chrétiens, et, comme elles remontent aux années qui suivirent la bataille du Pont-Milvius, elles prouvent que dès cette époque Constantin avait embrassé la foi nouvelle. En montrant que le dossier qui contient ces lettres a été formé entre 330 et 345, M. Duchesne rend l'authenticité des documents à peu près certaine et fournit ainsi un argument nouveau contre l'assertion de Zosime, qui prétend que Constantin ne se fit chrétien qu'après la mort de sa femme et de son fils.

M. Héron de Villefosse annonce une découverte épigraphique faite à Châlons-sur-Marne. On a trouvé, au fond d'un puits, les monuments funéraires de deux cavaliers d'un détachement de la 5^e cohorte des Dalmates, cantonné à Châlons au IV^e siècle de notre ère. Le premier monument porte le nom de *Plaianus equis in vixelatione Dalmatorum V*, le second celui de *Fur(ius) Antoninus circ(itor) n(umeri) Dal(matarum)*. Le *circitor* était un sous-officier chargé de surveiller les postes, une sorte d'officier de ronde. M. Héron de Villefosse met sous les yeux de ses confrères des photographies des monuments en question, qui lui ont été communiquées par M. René Le-maire.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : LISLE DU DRENEUC (P. DE), *Nouvelles Découvertes d'idoles de l'Amazone*; — par M. d'Arbois de Jubainville : MOWAT, *Inscriptions de la cité des Lingons, conservées à Dijon et à Langres* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Siméon Luce : JOUBERT (André), *Etude sur les comtes de Macé Darne, maître des œuvres de Louis I^{er}, duc d'Anjou et comte du Maine (1367-1376)*.
Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

— N° 3289 : The Journal of Sir Walter Scott from the orig. ms. at Abbotsford. — PALLAIN, Le min. de Talleyrand sous le Directoire. — SMITH, Hist. of Longridge and district. — A counter reply. — The next Oriental Congress — A. J. Ellis (not. nécrol.). — Dict. of Nat. Biogr (art. de Löwenthal à Lyveden). — Thackeray's marriage.

— N° 3290 : FROUDE, Lord Beaconsfield. — SMALLEY, London letters. — Das Testam. von Erasmus, 22 jan. 1527, p. p. SIEBER; Invent. über die Hinterlassenschaft des Erasmus, 22 juli 1536. — The David Coxes at Birmingham.

— N° 3291 : SPALDING, Süvöroff. — HUGHES, A history of the Stanley Expedition (MOUNTENEY-JEPHSON, Emin Pasha; W. G. BARTELOT, The life of E. M. Barttelot; WARD, Five years with the Congo Cannibals; TROUP, With Stanley's rear column). — The lyrical ballads of 1800. — A source of the Book of Tobit (Bickell). — CONWAY, Literary remains of A. Dürer.

The English Historical Review, octobre : MAITLAND, Northumbrian tenures. — COLBY, The growth of oligarchy in English towns. — BENT, The English in the Levant. — SPEIRS, The Salzburgers. — Lord ACTON, Döllinger's historical work. — *Notes and documents* : Twelfth century notes (Round). — The dates of the Prerogativa Regis (Henderson). — The missing ms. of Eccleston's Chronicle (Little). — letter of George HICKES, dean of Worcester (Firth). — The influence of Alberoni in the disgrace of the Princes' des Ursins (Armstrong). — The battle of Trafalgar (Prothero). *Reviews of books* : OMAN, Hist. of Greece; PLEW, Quellenunt. zur Gesch. des Kaisers Hadrian; STERNFELD, Karl von Anjou als Graf der Provence; THOMPSON, Edit. of Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke; KNUTTTEL, Catal. van Pamfletten-verzam.; BRETSCHNEIDER, Medieval researches from Eastern Asiatic sources; PIRENNE, Hist. de la const. de Dinant; PASTOR, Gesch. der päpste, II; The Dict of nat. Biogr. I-XXII; MACRAY, Ed. of Clarendon's Hist. of the Rebellion; LEBON, Rec. des instr. aux amb. de France, Bavière; MOSES, The federal government of Switzerland; MONRO, Constit. of Canada; BOURINOT, Federal government of Canada; MCEVOY and ASHLEY, The Ontario township; SURCOUF, Robert Surcouf; WELSCHINGER, Le divorce de Napoléon.

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 20 : Hist. litt. de la France, tome XXX. Suite du XIV^e siècle (Zimmer : long art. contre le travail de M. G. PARIS, sur les romans en vers du cycle de la Table Ronde).

— N° 21 : MATZAT, Röm. Zeitrechn. für die Jahre 219-1. — LANDSBERG, Die Quaest. des Azo. — LANG, Musik zu Sophokles' Antigone. — HIRSCHFELD, Unters. zur Lokasenna. — Beitr. zur Gesch. der Saldria (important pour l'hist. de la pédagogie).

— N° 22 : SPRINGER, Forsch. auf dem Geb. der Gesch. der Miniaturmalerei; TIKKANEN, Die Genesismosaiken von S. Marco in Venedig. — Von SCALA, Die Studien des Polybios I (cp. *Revue*, n° 38).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : DELITZSCH, Messian. Weissag. in geschichtl. Folge. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrb. der Religionsgesch. II. — SPIEGLER, Gesch. der philos. des Judentums (manque de modestie, de simplicité et de véracité). — Venet. Depeschen vom Kaiserhofe, I. — ZEISSBERG, Quellen zur Gesch. der Politik Oesterreichs, III. — MORLEY, Walpole (intéressant). — KENNAN, Sibirien. — KLEINPAUL, Die Rätsel der Sprache (causerie spirituelle d'un dilettante). — DELITZSCH, Assyr. Wörterbuch. III. — Aeli Dionysii et Pausaniae atticistarum fragm. p. p. SCHWABE (bon), — REULING, Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des XVII Jahrh. (l'auteur

a encore bien des choses à apprendre, mais il a parfois des jugements indépendants et justes). — LESSING, *Minna* (publié par un descendant de l'auteur). — HÖLDER, *Die röm. Thongefässer der Altertumssamml. in Rottweil*. — JANITSCHKE, *Gesch. der deutschen Malerei* (très soigné, très étudié, et des jugements originaux).

— N° 45 : PETER, *Die Altercatio Simonis Judaei et Theophili Christiani*. — PRESSEL, *Die Zerstreuung des Volkes Israel*, 4 u. 5. — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, *Deutsche Gesch. I Vom westph. Frieden bis zum Tode des grossen Kurfürsten*. (Rien de nouveau). — LÖW, *Ges. Schriften*. — HORSTMANN, *Die Franzosen in Saarbrücken*. — Dreih. Bildn. u. Lebensabr. berühmter deutscher Männer p. p. GAEDERTZ. — RUST, *Die deutsche Emin-Pascha Expedition*. — ROSSBACH u. WESTPHAL, *Theorie der mus. Künste der Hellenen III*, 2. — Xenophontis hist. graeca, p. p. O. KELLER (bon, mais il y a encore beaucoup à faire). — ENGELMANN, *Bilder-Atlas zum Homer; zu Ovid's Metamorphoses*. — P. HERRMANN, *das Gräberfeld von Marion* (cp. *Revue*, 1889, n° 15).

— N° 46 : VERNES, *Les résultats de l'exégèse biblique (à lire malgré son radicalisme)*. — BACHER, *Die Agada der Tannaiten*, II. — LASSURITZ, *Gesch. der Atomistik* (manqué dans l'essentiel, malgré une application recommandable et la grande quantité des documents). — INNE, *Röm. Gesch. VII u. VIII*. — David Gans' chronik. *Weltgesch. übertr. von KLEMPERER*, p. p. GRÜMVOLD. — WICHMANN, *Denkw. aus dem ersten deutschen Parlament*. — RAUSCH VON TRAUBENBERG, *Hauptverkehrswege nach Persien*. — SCHRUMPF, *A first Aryan reader* (cf. *Revue*, n° 38). — Herodot's zweites Buch, p. p. WIEDEMANN (bon). — Canabutzae mag. ad principem Aeni et Samothracas in Dion. Halic. comment. p. p. LEHNERT. — SCHÖNBACH, *Ueber eine Grazer-Handschrift lat. deutscher Pred.* — SCHUBERT, *Herodot's Darstell. der Cyrussage* (très instructif). — WILKE, *Diesterweg u. die Lehrerbildung*.

— N° 47 : DRIVER, *Notes on the Hebrew text of the books Samuel*. — EGELHAAF, *Grundz. der Gesch.* (bon manuel). — HOEFER, *Konon, Text u. Quellenunt.* — CURTI, *Die Sprachschöpfung* (« macht den Eindruck eines denkenden Laien »). — Demosthenes' Rede für die Megalopoliten, griech. u. deutsch, p. p. FOX (à saluer avec joie). — MOORE, *Contrib. to the textual criticism of the Divina Commedia* (très estimable). — Carmina Norroena, p. p. WISEN, II, glossarium. — HEINEMANN (O. v.), *Die Hss. der herz. Bibliothek zu Wolfenbüttel*, II, *Die Augusteischen mss.* — Gnapheus, Acolastus, p. p. BOLTE (1^{er} fasc. d'une nouvelle collection qui sera accueillie avec intérêt). — Ed. HOFFMANN, *Der mundartl. Vocalismus von Basel-Stadt*. — NEUWIRTH, *Die Wochenrechn. u. der Betrieb des Prager Dombaues 1372-1378*.

— N° 48 : KABISCH, *Das vierte Buch Esra*. — WOLF, *Der Augsb. Religionsfriede* (soigné). — GRÜNHAGEN, *Schlesien unter Friedrich II*, I, 1740-1756. (Très original et instructif). — WENCK, *Deutschland vor hundert Jahren*, II. (Sera le bienvenu). — CHATZIDAKIS, *Die griech. Schriftsprache* (en grec; très suggestif). — MEYER-LÜBKE, *Italien. Gramm.* (de très grands mérites). — WENDRINER, *Die paduan. Mundart bei Ruzante* (fait avec méthode). — BRAUNE, *Abriss der ahd. Gramm.* (très bon). — RIGAL, Alex. Hardy (monographie vaste et détaillée). — BIRLINGER, *Rechtsrheinisches Alamannien, Grenzen, Sprache, Eigenart*. (de nombreux matériaux.) — KOPECKY, *Die attischen Trieren* (fort soigné). — KEKULÉ, *Die Bronze-statue des sogen. Idolino*.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

OTTO RIBBECK

HISTOIRE DE LA POÉSIE LATINE

Jusqu'à la fin de la République
traduite

par E. DROZ, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon
et ALBERT KONTZ, professeur au Lycée Victor Hugo,
chargé d'un cours à la Faculté des Lettres
de Besançon.

Un volume in-8..... 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE -

TOME LXV

LES ANTIQUITÉS SÉMITIQUES

Par Ch. CLERMONT-GANNEAU

Membre de l'Institut, professeur au collège de France.

Un volume in-18. 2 fr. 50

PÉRIODIQUES

Philologische Wochenschrift, n° 44: STERNBACH, Anthol. Planud. appendix Barberino-Vaticana. — The satires and epistles of Horace, p. p. GREE-NOUGH (élémentaire). — Corn. Nepotis Vitae, p. p. GRTLBAUER, 3^e éd. — Titi Livi, lib. VIII, p. p. LUTERBACHER. — MEISTER, Die griech. Dialecte auf Grundl. von Ahrens' Werk (1^{er} art.). — PIZZI, Firdusi (cf. *Revue*, n° 15).

— N° 45: Zu den orph. Fragm. zu den Sibyllin. Orakeln (Ludwich). — WEISSENBORN, Achilleis u. Ilias (bon). — GÖTTSCHE, Apollonius von Tyana (fait avec soin et réflexion). — De finibus, p. p. GIAMBELLI; p. NEMETHY. — KRONENBERG, Minuciana sive annot. crit. in Min. Fel. Octavium; SYNENBERG, Observ. crit. in Octavium (art. de Dombart qui loue ces deux travaux). — NECKEL, Das Ekkyklema (méritoire). — MEISTER, Die griech. Dial. (2^e art.). — KREBS, Zur Rection der Casus in der spät. histor. Gräcität.

— N° 46: Rép. de Dumon à Dörpfeld. — Œdipus Col., p. p. WECKLEIN (méritoire). — WILSON, On the interpret. of Plato's Timaeus. — SIMSON, Der Begriff der Seele bei Plato (diffus et présomptueux). — HERTZ, De Horatii operum exempl. olim Guyetano (cf. *Revue*, n° 18). — Scribonii Largi compos. Marcelli de medic., p. p. HELMREICH. — WINDELAND, Gesch. der Philos. I. — MARTIN (Alb.), Quomodo Graeci ac peculiariter Athenienses fœdera publica jurejurando sanxerint. — CUNO, Vorges. Roms, II. Die Etrusker u. ihre Spuren im Volk u. im Staate der Römer (n'est pas au courant). — V. HENRY, A short compar. grammar of Greek and Latin, transl. by ELLIOTT (excellent, à la fois court et scientifique). — MEISTER, Die griech. Dialecte (2^e art.).

— N° 47: WINTZELL, Studia Theocrita (méritoire). — Xenophontis comm., p. p. GILBERT. — HARRIS and GIFFORD, The acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas. — POIRET, Horace (cf. *Revue*, n° 5). — Ovid, Verwandl. übers. von DIECKMANN. — THÜSSING, De temporum et modorum in enuntiatis pendentibus apud Plinium. — MONCEAUX, Les proxénies grecques (rien de nouveau). — LEHNER, Die athen. Schatzverz. des IV Jahrh (résultats problématiques). — MEISTER, Die Griech. Dial. auf Grundl. von Ahrens' Werk (2^e art.). — WENDT, Griech. Schulgramm.

— N° 48: LANCKORONSKI, Städte Pamphiliens u. Pisidiens, I (1^{er} art.). — Odyssee, p. p. AMEIS, I, 2, 8^e éd., II, 2, 7^e éd. — Anhang zu Homers Odyssee, p. p. AMEIS, II, 3^e éd., p. p. HENTZE. — Scholia in Odyssee α 238-309, p. p. LUDWICH. — J. A. SIMON, Xenophon-Studien, II. — IPFELKOFER, Die Rhetorik des Anaximenes unter den Werken des Aristoteles (méritoires et méthodiques recherches). — CAMPAUX, De la crit. du texte d'Horace (rien de nouveau). — Germania, p. p. SCHWEIZER-SIDLER, 5^e éd. — BENESCH, De casuum obliq. apud Justinum usu. — OEHMICHEN, Das Bühnenwesen der Griechen u. Römer (à critiquer sur nombre de points). — SCHNEIDER, Die alten Heer- und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche, 7-9; Römerstr. im Reg. Aachen; Die Via Aurelia.

Deutsche Rundschau, novembre: Du Bois-REYMOND, Naturwiss. u. bildende Kunst. — HAECKEL, Alger. Erinner. (fin). — von LILIENCRON, Das deutsche Drama im XVI Jahrh. v. Prinz Hamlet aus Dänemark. — ALBRECHT, Wohn. für die Armen, I. — FREY, Gottfried Keller, das letzte Jahr. — Erinner. aus der Franzosenzeit. — Paul Heyeses' italien. Dichter (P. D. Fischer).

Décembre: SCHNEIDER, Das neue italien. Strafgesetzbuch. — ALBRECHT, Wohn. für die Armen, II. — KRÜMMEL, Ein Tag auf Ascension. — Der Sturz Robespierre's. — Robert-tornow, der Sammler u. die Seinigen. — WACHS, Die Etappenstr. von England nach Indien. — Ed. Bendemann. — NAUDÉ, Koser's Friedrich der Grosse.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 15 décembre —

1890

Sommaire : 549. WIEDEMANN, La religion égyptienne. — 550. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, L'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France. — 551. MARGOLIOUTH, Le texte de l'Ecclésiastique. — 552. KRAUSS, Manuel de théologie pratique. — 553. ACHÉLIS, Théologie pratique. — 554. Tite-Live, I et II, p. p. NOVAČ. — 555. FRÉLICH, L'armée de César, II et III. — 556. Ch. NISARD, Le poète Fortunat. — 557. GROH, Justin II. — 558. PERLBACH, Les statuts de l'ordre teutonique. — 559. SEYBOTH, Le vieux Strasbourg. — 560. COMMUNAY, Pierre de Lancre. — 561. SÜPFLE, Histoire des influences de l'Allemagne sur la France, II. — 562. LITZMANN, Schröder, I. — 563. Hyde de Neuville, Mémoires. II. — 564. La science secrète. — 565. DEUTSCHMANN, La versification rythmique des Grecs. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

549. — A. WIEDEMANN. *Die Religion der alten Ägypter* (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, III Band). Munster in Westphalen, 1890, in-8, 176 p. — Prix : 3 fr. 50.

La *Religion* de M. Wiedemann diffère de ses précédents ouvrages en ce qu'elle est fort sobre d'indications bibliographiques et ne contient que peu de renvois aux monuments originaux. Cette parcimonie lui a sans doute été imposée par son éditeur, qui paraît vouloir faire une collection de *Manuels* à l'usage du grand public, plutôt qu'une bibliothèque de traités spéciaux à l'usage des savants. Je la déplore pour ma part, car M. W. est un des rares égyptologues qui connaissent à fond l'histoire de notre science, et, s'il avait été laissé à lui-même, sa *Religion der alten Ägypter* nous aurait donné dans les notes une véritable bibliographie des œuvres déjà écrites sur le même sujet, à laquelle on n'aurait pas probablement trouvé grand chose à ajouter.

Ce que j'apprécie avant tout dans son nouveau traité, c'est qu'il n'a aucune prétention à la métaphysique, et qu'il se borne à recueillir les faits mythologiques sans y prétendre découvrir des doctrines d'une sublimité ou d'une complication invraisemblable. Après une courte introduction, où il expose en quelques mots la géographie religieuse de l'Égypte, il aborde sans phrases l'étude des principaux groupes de divinités que les monuments nous ont fait connaître. Comme le Soleil est l'être le plus généralement adoré dans le pays entier, c'est par le Soleil qu'il commence. Un chapitre, le second du livre, est consacré à la *Religion solaire*, c'est-à-dire à l'idée qu'on se faisait de l'astre divin et au culte qu'on lui rendait dans les différentes villes. Les légendes qui couraient sur lui viennent ensuite, celles du moins sur lesquelles nous avons le plus de renseignements, telles que le récit de la *Destruction des hommes par Râ* ou celui des guerres d'Horus d'Edfou contre Typhon. Un nouveau cha-

pitre résume très clairement les données relatives à la *Course du Soleil dans le Monde souterrain*, au Soleil mort, traversant la nuit, ressuscitant chaque matin pour mourir le soir, et entraînant à sa suite les âmes des morts dans un cycle perpétuel de naissances et de renaissances. Au chapitre cinquième, M. W. passe du Soleil aux principales divinités qu'on rencontre dans les temples. Il explique d'abord, comment chaque ville avait sa triade de dieux, dont chaque membre se triplait à son tour et formait une Ennéade, en tête de laquelle le dieu local était placé, puis il met tour à tour en scène la triade de Thèbes, Amon, Mout et Khonsou, celle des cataractes, Khnoumou, Satit et Anouqit, celle de Memphis, Phtah, Sokhit et Nofirtoumou, les déesses et les dieux isolés comme Nit de Saïs, Nekhabit et Ouazit, les déesses du Midi et du Nord, Mât, la vérité, Hathor de Dendèrah, Sovkou le crocodile, Hâpi le Nil. Il énumère ensuite les dieux d'origine étrangère qui trouvèrent en Égypte une patrie nouvelle; ceux qui avouent franchement leur provenance sémitique, Baal, Astarté, Anati, Resheph, Qodshou; ceux mêmes qui se sont entièrement naturalisés au cours des siècles et ont presque perdu conscience de leur origine, le nain Bisou et l'hippopotame femelle Thouéris. Le culte des animaux n'a obtenu qu'un chapitre, ce qui est peu, si l'on songe à l'importance qu'avaient et l'ibis et l'épervier, et surtout les bœliers de Mendès ou les taureaux sacrés comme Mnévis et Apis. Par contre, les mythes osiriens sont exposés assez longuement, ainsi que les doctrines auxquelles ils avaient donné naissance sur la vie de l'âme dans l'autre monde. L'ouvrage se termine par deux chapitres consacrés à des matières que les égyptologues négligent trop souvent, les *Sciences secrètes*, la magie, les amulettes et l'usage qu'on en faisait journellement en Égypte. Le plan de l'ouvrage est, comme on voit, fort simple, et l'on pourrait souhaiter peut-être qu'il eût reçu plus de développements: c'est peu de deux cents pages pour tant de matières.

Je ne puis dire que je partage toutes les opinions que M. W. défend dans son livre. Je crois, entre autres choses, qu'il n'a pas accordé à l'Ennéade l'attention qu'elle méritait, et qu'il a méconnu le rôle qu'elle jouait dans la théologie égyptienne. Un chapitre sur le matériel et les cérémonies du culte aurait complété heureusement les quelques pages qui traitent du rituel magique et des amulettes. Peut-être M. W., qui paraît ne goûter que médiocrement les théories de Brugsch, ne rend-il pas toujours une justice suffisante à la puissance de travail et d'érudition dont témoigne le livre de ce savant sur *la Religion et la Mythologie des anciens Égyptiens*. Ces imperfections, et d'autres encore qu'on pourrait signaler aisément, n'empêchent point le nouvel ouvrage de M. W. d'être le manuel le plus complet, et, somme toute, le plus sûr qu'on ait publié jusqu'à présent sur ces matières. J'en recommanderai la lecture aux personnes, et elles sont nombreuses, qui considèrent l'étude des divinités égyptiennes et de leur théologie comme une sorte de grimoire indéchiffrable, où qui veut l'aborder s'y enfonce et ne réussit plus à s'en

dépêtrer honnêtement. Si pareille opinion a pu s'établir, la faute n'en est pas aux Égyptiens, elle en est beaucoup aux égyptologues qui n'ont pas toujours apporté à leurs recherches l'esprit de critique et la clarté qu'elles exigeaient. Le vieux renom de sagesse dont l'Égypte a joui jusqu'à nos jours, sur la foi des écrivains sacrés et profanes, a faussé presque partout leur jugement. Quand ils ont trouvé dans les textes des légendes bouffonnes ou cruelles, des mythes d'une crudité ou d'une barbarie enfantine, l'indication de pratiques ou de dogmes dont on ne rencontre les pareils que chez les peuples à demi-sauvages, ils ne se sont pas résignés à prendre tout au pied de la lettre : ils ont préféré voir un symbolisme raffiné qui dissimulait, sous des images grossières, les concepts les plus purs et les plus abstraits des religions et des philosophies modernes. Les textes sont pourtant fort clairs et fort explicites sur bien des points : on n'a le plus souvent qu'à les traduire et à noter ce qu'ils disent pour savoir exactement ce que les Égyptiens pensaient de tel ou tel dieu. La doctrine qui en découle est, à dire vrai, remplie de contradictions et d'absurdités. Pour n'en prendre qu'un exemple, on est obligé d'admettre, sur le témoignage des monuments, qu'un même égyptien croyait à la fois de son âme, qu'elle vivait dans le tombeau d'où elle sortait à son gré pour se promener sur terre, qu'elle était dans les *Prés des Fèves* avec Osiris, qu'elle montait sur la barque du Soleil et qu'elle circulait sans cesse avec lui autour du monde. Il semble que la croyance à l'une de ces conditions de l'âme dût exclure la croyance aux autres, et pourtant nous lisons sur les stèles plus d'une formule où l'on souhaite au mort de posséder d'un coup toutes les béatitudes contradictoires qui résultent de ces concepts différents. C'est un des cas nombreux où il suffit d'exposer les idées sans vouloir les concilier. M. Wiedemann n'a eu qu'à faire presque partout un simple travail de constatation, pour nous présenter une exposition nette et souvent originale des religions de l'Égypte antique.

G. MASPERO.

550. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France* (période celtique et période romaine). Avec la collaboration de G. DOTTIN. Paris, Thorin, 1890. Gr. in-8, xxxi-703 p.

Ce savant ouvrage se compose de deux parties distinctes, quoique connexes, que l'auteur a nettement définies dès le début de sa préface : « L'une traite spécialement de l'origine de la propriété foncière en France ; l'autre a pour objet de montrer qu'en France un grand nombre de noms de lieux habités sont dérivés d'un nom de propriétaire. » Chacune de ces parties veut être examinée séparément.

I

M. d'Arbois a déjà plusieurs fois soutenu, et soutient encore, que les Gaulois, au moment de la conquête romaine, ne connaissaient

pas la propriété foncière. Sa conception peut se résumer ainsi : le peuple seul propriétaire ; les membres de l'aristocratie gauloise jouissant chacun précairement d'un lot de la terre commune. — C'est la thèse qui a été combattue par Fustel de Coulanges en 1889, dans son mémoire intitulé *Le problème des origines de la propriété foncière* (p. 83 et suiv. du tirage à part), mémoire admirable, bien que certaines marques d'irritation et d'impatience, quelques inexactitudes aussi, y trahissent la fatigue d'un grand esprit trahi par un corps épuisé et qui savait mal, il faut le reconnaître, supporter la contradiction. M. d'A. a répondu à Fustel dans un chapitre spécial de son introduction (p. xxiii-xxxi) ; il l'a fait avec une parfaite courtoisie et sans amertume. Disons cependant qu'il oppose à tort les « rares lecteurs » de ses propres livres aux « innombrables lecteurs » de ceux de Fustel ; l'illustre historien n'ignorait pas que tous ses ouvrages, y compris la *Cité antique*, ont été, comme il m'approuva de l'avoir écrit, « plus loués que lus ». Sur le fond des choses, M. d'A. a plus d'une fois raison contre Fustel, par exemple lorsqu'il distingue *heredium* d'*hereditas* et convainc son contradicteur d'avoir exagéré la portée d'un texte de César, où il est dit que les Druides jugent les procès de *hereditate*. Fustel a eu tort également d'attribuer à M. d'A. la doctrine de l'« indivision du sol » chez les Gaulois. Mais il affirmait que, dans la même phrase de César, l'expression *de finibus controversia* devait s'entendre par « litige sur des limites privées », alors que M. d'A. entendait par là (*Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1887, p. 77) un « litige sur les frontières de peuples ». M. d'A. paraît donner maintenant raison à Fustel (p. xxvii), en alléguant que la partie de l'*ager publicus* gaulois, occupée à titre précaire par des individus, avait des limites, *fines* ; je regrette seulement qu'il n'ait rien dit, en cet endroit de sa préface, des motifs et de l'auteur de sa conversion.

M. d'A. a-t-il démontré : 1° que les peuples gaulois, en conquérant la Gaule, s'emparèrent du sol qui devint propriété d'État ; 2° que l'aristocratie se partagea ensuite le sol et en jouit à titre précaire ; 3° que la conquête romaine et le cadastre d'Auguste donnèrent naissance à la propriété foncière en Gaule ?

Remarquons d'abord que Fustel n'a jamais nié l'existence de vastes domaines publics dans les *civitates* gauloises (*Mém. cit.*, p. 90). Il n'a pas nié non plus que les noms des domaines fonciers dérivent souvent de noms d'hommes latins ; il s'est contenté de ne pas dire (*ibid.*, p. 91) qu'il n'existât pas de domaines à l'époque celtique. « Comme les propriétaires gaulois avaient pris pour eux des noms romains, ils donnèrent ces mêmes noms à leurs terres » (*ibid.* ; ceci est admis par M. d'A., p. 10). Il n'a pas même affirmé qu'il n'y ait jamais eu, à aucune époque, communauté de terre, mais seulement que cette communauté n'a pas encore été démontrée historiquement (p. 93). En ce qui concerne les Gaulois, disons franchement, avec Fustel, que cette démonstration n'est toujours pas faite.

A vrai dire, M. d'A. n'a pas apporté à la controverse d'arguments nouveaux : il s'est contenté de maintenir, contre Fustel, l'exactitude des propositions avancées par lui dans un précédent mémoire (*Comptes-Rendus*, 1887, p. 65-86). C'est ce qu'on peut vérifier aux p. 99-121 du présent volume, que j'ai comparées attentivement avec le mémoire qui en est, en quelque sorte, la première édition. Les quatre arguments principaux de M. d'A. sont identiques, exprimés presque dans les mêmes termes. De temps en temps, une addition de peu de lignes a été suggérée par les critiques de Fustel. Ainsi M. d'A. avait vu, dans l'émigration des Helvètes, une preuve que la propriété individuelle du sol n'existait pas (*C. R.*, p. 68) ; Fustel avait répondu (*Mém.*, p. 89) : « N'a-t-on jamais vu des paysans propriétaires émigrer pour chercher ailleurs une propriété plus productive ? » Et M. d'A. ajoute dans son livre (p. 103) que le paysan français qui émigre aujourd'hui n'est presque jamais propriétaire foncier, que si l'Anglais émigre plus volontiers, c'est parce que rien ne l'attache au sol. Je doute que cette réponse soit concluante. Dans l'assemblée générale des Helvètes qui décida l'exode, les membres de l'aristocratie qui, suivant M. d'A., possédaient le sol à titre précaire, mais avec les mêmes avantages (ou à peu près) que s'ils avaient été propriétaires (*Recherches*, p. 67), les nobles, disons-nous, devaient bien exercer quelque influence et rien ne nous montre que leurs intérêts de possesseurs se soient opposés à la décision prise en commun.

Les plus fortes modifications apportées par M. d'A. à sa rédaction première s'observent aux p. 111 et suiv. (*C. R.*, p. 75 et suiv.), où il est question du texte de César, *Bell. gall.*, VI, 13, 5. Fustel traduit *controversiae publicae* par « procès au criminel » (*Mém.*, p. 84), M. d'A. par « procès concernant un peuple », par opposition aux litiges entre particuliers (*Rech.*, p. 117). Une lecture attentive du contexte de César m'oblige de donner tort à Fustel. D'autre part, M. d'A. a singulièrement modifié son opinion sur les mots *hereditas* et *finēs* (*C. R.*, p. 77 ; *Rech.*, p. 117) ; c'est ce que nous avons déjà fait observer plus haut. Il a supprimé, avec raison, tout ce qu'il avait allégué d'inexact dans les *Comptes-Rendus* (p. 77-81) au sujet du sens de *finēs* dans ce texte. M. d'A. admet maintenant que les *finēs* pouvaient être les limites d'un champ, « mais, sur ce champ, quel était le droit réel prétendu par les plaideurs ? » (p. 118). Ils pouvaient n'en avoir pas d'autre que les fermiers de nos jours, souvent en procès sur les limites de terres appartenant à autrui. Évidemment, cette interprétation-là est admissible, mais elle implique ce qui fait le sujet même du débat. J'observe encore que M. d'A., tant dans son mémoire original que dans sa *retractatio*, n'est jamais affirmatif sans réserves : les mots *en général*, *ordinairement* (*C. R.*, p. 66), *à peu près* (p. 68), *en général* (p. 73), s'accordent-ils bien avec le caractère absolu d'une doctrine qui fait dater de la conquête romaine la constitution de la propriété foncière en Gaule ?

La manière de voir de M. d'A. est-elle donc si contraire qu'elle le semble à celle de Fustel ? C'est une question qu'il faut toujours se poser quand on voit deux savants éminents en désaccord. Pour Fustel (*Mém.*, p. 85), le régime territorial de la Gaule avant César est celui de la grande propriété, le sol étant dans les mains des grands. M. d'A. admet aussi que le sol était entre les mains des grands, des membres de l'aristocratie (*Rech.*, p. 120); seulement, il veut que la détention du sol par les particuliers ait eu un caractère précaire, résultat du peu de temps qui s'était écoulé entre l'établissement définitif de chaque peuple et l'arrivée de César. Cette *précarité* est donc relative; elle est, pour ainsi dire, sur le chemin qui conduit de la possession à la propriété. Ce n'est pas la propriété romaine, avec le caractère sacré qui s'y attache. Mais Fustel a précisément dit la même chose (*Mém.*, p. 85) : « Nous ne pouvons pas dire si cette propriété gauloise ressemblait exactement à la propriété romaine, si elle était aussi bien garantie par le droit....; nous ne savons même pas si cette propriété était encore familiale ou déjà individuelle. » La discussion porte donc sur une question de degré, sur une nuance : y insister davantage serait oiseux.

Un désaccord moins sérieux encore — si j'y vois clair — porte sur le sens du mot *aedificia*. Parlant à l'Académie des Inscriptions (*C. R.*, 1886, p. 309), M. d'A. a dit : « En Gaule, avant la conquête, il n'existait ni *fundî*, ni *villae*.... Ce qui correspondait à la *villa* romaine est désigné chez César par le mot *aedificium*. » Fustel (*Mém.*, p. 91) a cité inexactement cette phrase, à moins qu'elle n'ait été modifiée sur les épreuves dans le tirage à part auquel il renvoie. Il insiste sur la synonymie d'*aedificium* et de *villa* et conclut : « Voilà les domaines et les *villae* que M. d'A. cherchait. Ces *aedificia* n'étaient pas des cabanes, c'étaient des fermes. » Or, dans son récent ouvrage (p. 90), M. d'A. écrit : « La première [catégorie d'*aedificia*] comprend les maisons de maître... qui ont précédé les châteaux modernes... D'autres *aedificia* étaient des bâtiments d'exploitation habités par des cultivateurs... Au premier siècle de notre ère... les *villae* ont en Gaule remplacé les *aedificia*. » (*Rech.*, p. 93.) Et plus loin (p. 95) : « *Villa* est le groupe des bâtiments où le propriétaire du *fundus* se loge et qui servent à l'exploitation. » — La seule différence, semble-t-il, entre l'*aedificium* et la *villa*, c'est que, suivant M. d'A., le premier ne loge que les cultivateurs, tandis que la seconde loge le propriétaire; mais loger un propriétaire, c'est le propre d'une *maison de maître*, et M. d'A. reconnaît tout justement qu'*aedificium* est employé dans ce sens par César. Je ne vois pas un *iota* à modifier aux deux pages de Fustel sur ce sujet (*Mém.*, p. 91-92). L'assertion de M. d'A. sur l'absence de *villae* en Gaule se réduit à une question de nomenclature. *Sapienti sat!*

Il y aurait encore cependant bien des remarques intéressantes à faire, par exemple sur les pages où M. d'A. résume très heureusement la constitution de la Gaule au temps de César (p. 28-67). J'observe seulement,

devant me borner, qu'il voit dans les *principes* non des magistrats, mais des hommes influents (c'est la doctrine soutenue par Braumann) et, dans le *principatus*, la primauté parmi les *principes*, « probablement une sorte de prépondérance au sénat » (p. 49).

II

Les noms de lieux qui occupent M. d'A. sont ceux des lieux habités, parce que les noms de cours d'eau et de montagnes appartiennent, pour la plupart, à des langues préceltiques. Ces noms de lieux habités sont, en général, tirés du nom porté par un propriétaire antique. Cela est évident pour la période franque, où l'on trouve quantité de noms comme *Gundulfi-villa* (Gondreville), *Ansoaldo-villare* (Ansauvilliers), *Baudenchisilo-vallis* (Bougival). Les Gallo-Romains, en donnant ces noms aux *villae* fondées par les conquérants, n'ont fait que persévérer dans un usage plus ancien, dont portent témoignage des noms comme *Claudio-magus* (le champ de Claudius), *Vitu-durum* (la forteresse de Vitus). A la période franque, le premier terme des noms composés est germanique, le second romain ; dans les formations antérieures, le premier nom est gaulois ou romain, le second gaulois. Ce rôle important que les noms d'hommes ont joué dans la formation des noms de lieux habités établit un lien entre l'étude toponymique du second livre et les recherches du premier sur les origines de la propriété foncière.

M. d'A., qui a dédié ses *Recherches* à la mémoire de Jules Quicherat, rapporte hautement (p. xv) la paternité de son ouvrage à l'opuscule de Quicherat publié en 1867 : *De la formation française des anciens noms de lieux*. Depuis 1867, la philologie a fait des progrès : de là quelques divergences de vues entre le maître regretté et son élève. Ainsi, Quicherat admettait que pendant la période romaine on avait formé des noms de lieux avec le suffixe *-iacus* : M. d'A. a montré que ce suffixe date seulement de la période mérovingienne et qu'il est dû à une influence analogique. Le suffixe *-âcus* s'ajoute à des noms propres et à des surnoms pour former des noms de lieux ; les noms de lieux terminés en *-iacus* dérivent de gentilices en *-ius*, de sorte que la lettre *i* n'appartient pas au suffixe. Ces faits ont été établis par M. d'A. et appuyés d'une vaste collection d'exemples ; ils n'offrent prise à aucune contestation. Là où les formes romaines font défaut, l'analogie autorise M. d'A. à les restituer par conjecture. Ainsi le nom de *Carnac*, sur lequel on a tant divagué (d'aucuns y ont vu une postposition de l'article basque !) dérive d'un *cognomen* hypothétique **Carnus*, identique au nom du peuple celtique des *Carni* ; *Carnacus* donne *Carnac* et *Charnay* ; du *cognomen* **Carnus* vient le gentilice *Carnius*, celui-là attesté par des exemples : de là *Carniacus* et, dans la toponymie moderne, *Chargnat*, *Chargnac*, peut-être aussi *Charny* (p. 489).

Le suffixe *-âcus*, correspondant au suffixe romain *-ânus*, est celtique ; or, la langue gauloise disparaissant en Gaule vers le v^e siècle, on peut

s'étonner de voir surgir, dans les documents du moyen âge des noms de lieux en *-acus*. Mais, d'abord, les désignations toponymiques peuvent être beaucoup plus anciennes que les textes où elles se sont conservées; en second lieu, le rôle de l'analogie, qui a dû être considérable, suffirait à expliquer la survivance du suffixe gaulois. Les objections présentées par M. Loth à la théorie de l'origine gallo-romaine des noms en *-ac* (*Revue celtique*, t. V, p. 267), ne paraissent donc pas difficiles à écarter.

Les gentilices en *-ius* n'ont pas toujours été développés à l'aide d'un suffixe : ainsi *Anicius* était l'ancien nom du Puy. Le gentilice se présente aussi sous diverses formes dérivées du génitif pluriel et du génitif singulier; on le trouve au nominatif féminin (sous-entendu *villa*), au datif-ablatif pluriel (*Mettis* = Metz), au nominatif-accusatif pluriel féminin (*Ateias* = Athée). Les *cognomina* en *-ius* jouent le même rôle que les gentilices; ex. : *Mercurius* (Mercœur), *Mercuriacus* (Mercury). On pourrait cependant rappeler, à ce propos, les stations *Ad Mercurium*, nombreuses en Afrique (Tissot, *Géog. comp.*, t. II, p. 822); M. d'A. admet d'ailleurs qu'« en certaines circonstances, un nom divin peut immédiatement avoir donné naissance à un nom de lieu » (p. 448).

Les chapitres suivants traitent des gentilices en *-enus*, auxquels s'ajoute souvent le suffixe *-acus* (*Marcenus*, *Marcennacus*, *Marsannay*), mais qui donnent aussi des noms de lieux sans addition de suffixe (*Turenus*, Turenne; *Tarvenna*, Théroutte). Des noms de lieux en *-acus* ont été formés de *cognomina* romains d'origine latine (*Asellus*, *Asellacus*), ou grecque (*Ἀθανας*, *Athanacus*), ou gauloise (*Brennos*, *Brennacus*); d'autres sont identiques à des *cognomina* romains, employés au masc. sing., au masc. plur., au fém. sing. ou au fém. plur. Un certain nombre de noms comme *Albucio* (Aubusson) sont formés d'un gentilice en *-ius* à l'aide du suffixe *-o*, *-onis*; il en est qui sont des diminutifs de gentilices comme *Cairolus* (Queiroles). Nous ne pouvons qu'indiquer l'étude des noms en *olus*, *oiolum*, *oialum* (franç.-œil), celle des suffixes gaulois *-iscos*, *-avos*, *-icos*, *-ssos* et *-ssa*. Le chapitre relatif aux suffixes *-ascus*, *-oscus*, *-uscus* est particulièrement digne d'attention. M. d'A. a donné de bonnes raisons pour les considérer comme ligures; on les retrouve également au Portugal (*Revue celtique*, t. XI, p. 510). Les noms de lieux en *-aria* et *-etum* terminent ce gigantesque travail, monument de saine méthode, d'ingéniosité et de patience, où la critique des détails doit être laissée à de plus compétents que moi, en particulier aux romanistes.

Les immenses matériaux du second livre ont été fournis à M. d'A. par les textes de l'antiquité et du moyen âge, les inscriptions et les dictionnaires topographiques. On n'a qu'à jeter les yeux sur les index, dressés par M. Dottin (p. 639-685), pour avoir une idée de cette prodigieuse réunion de documents. M. d'Arbois aurait certainement pu abréger son texte et se dispenser, par exemple, toutes les fois qu'il

rencontre un gentilice latin, d'énumérer les personnages qui l'ont porté ou même d'esquisser leur biographie ; un simple renvoi en note aurait suffi. Mais si l'on songe que ce livre sera consulté dans la France entière par ceux qui voudront être éclairés sur le *pourquoi* du nom de leur résidence, on excusera aisément cette surabondance d'informations : les habitants d'Aire-sur-Lys (p. 379) n'en voudront pas à M. d'Arbois de Jubainville de leur apprendre l'histoire de Virgile et du centurion Arrius, ou de leur citer les vers de Catulle sur l'autre Arrius, celui qui prononçait *hinsidias*.

Salomon REINACH.

551. — **An essay on the place of Ecclesiasticus in semitic literature**, being the inaugural Lecture delivered by D. S. MARGOLIOUTH. Laudian professor of arabic in the University of Oxford, Oxford, Clarendon Press, 1890 ; pet. in-4, 24 p.

M. Margoliouth s'est consacré à une tâche fort difficile, qui demande, outre des connaissances linguistiques étendues et solides, un singulier fonds de patience, mais qui est d'une grande portée : je veux dire la reconstitution du texte original de l'*Ecclésiastique* au moyen des versions grecque, syriaque, latine qui nous sont parvenues. Ce texte est assurément de l'hébreu, mais quel hébreu ? La question touche aux plus graves problèmes. Quelle langue écrivait un lettré juif 200 ans avant notre ère ? On lira avec un vif intérêt cette leçon d'ouverture, où M. M. expose ses principes de travail, les résultats obtenus, ceux qu'il entrevoit et donne deux remarquables spécimens de sa restitution de l'original de l'*Ecclésiastique*. Nous ne pouvons qu'applaudir à des recherches entreprises avec toute la précision et la rigueur des méthodes modernes et sous lesquelles on sent la noble ambition de faire avancer l'état de nos connaissances en matière de littérature et d'histoire religieuses ; quand nous aurons ajouté que M. Margoliouth s'exprime sur un ton de modestie très sincère, qu'il adresse un hommage ému à la mémoire de ceux qui lui ont frayé la voie, on comprendra que sa *Lecture inaugurale* nous ait donné la meilleure opinion et de sa personne et de l'état présent des études d'orientalisme biblique en Angleterre.

M. VERNES.

552. — **Lehrbuch der praktischen Theologie**, von D. Alfred KRAUSS, ord. Prof. d. Theol. zu Strassburg. Erster Band. Allgemeine Einleitung. Liturgik. Homiletik. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1890. In-8, viii-356 p.

553. — **Praktische Theologie**, von D. E. C. ACHELIS, ord. Prof. d. Theol. an der Universität Marburg. Erster Band. Einleitung. Die Lehre von der Kirche und ihren Ämtern, Katechetik. Homiletik. Poimenik. Freiburg i. B. J. C. B. Mohr, 1890. In-8, xx-549 p.

Le titre de ces publications nous avertit assez qu'elles n'ont pas un

1. En rendant un hommage mérité à la science de l'auteur, nous ne prétendons nullement dissimuler ce qu'il y a d'hypothétique dans son essai, notamment en ce qui concerne la métrique de l'original.

caractère purement scientifique. Elles sont destinées surtout aux pasteurs des églises réformées. Ce n'est pas à dire que toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement religieux ne puissent les lire avec profit : mais il n'appartient pas à la *Revue critique* d'apprécier ce genre de mérite. Dans l'un et l'autre livre, on a mis beaucoup d'érudition au service des principes théologiques. Le Dr Achelis accorde une place plus large aux théories, et les tendances confessionnelles sont plus accentuées dans son livre que dans celui du Dr Strauss. On trouve chez ce dernier une histoire abrégée de la liturgie chrétienne, avec un exposé des cérémonies de la messe catholique; dans son histoire de l'éloquence sacrée, il mentionne et juge les orateurs catholiques postérieurs à la Réforme ¹.

A. L.

554. — **TITULI LIBRI ab urbe condita libri I et II.** Scholarum in usum recensuit Robertus NOVAK. Pragæ, I. Otto, 1890, 124 pp. in-8.

Cette brochure contient le texte sans notes des deux premiers livres de Tite-Live, et à la fin six pages d'*adnotatio critica*. C'est la continuation d'une série d'éditions latines entreprise par M. Novak et sur lesquelles on a déjà eu l'occasion de s'expliquer dans la *Revue* ². L'auteur persiste dans ses principes de critique. Il semble avoir été cette fois moins hardi et quelques indications sur la langue de Tite Live rendent la lecture de ses remarques un peu moins inutile. Mais il a tort de vouloir ramener aux usages de la syntaxe de Tite Live les formules archaïques insérées dans la narration (I, 24, 7).

P.-A. L.

555. — FR. FRÖLICH. **Das Kriegswesen Cæsars** (2^e et 3^e parties). Zürich, 1890, in-8, 87 pages, chez Schulthess.

Je ne puis que répéter, à propos de la seconde et de la troisième partie du livre de M. Frölich, ce que j'ai dit à l'occasion de la première : rien de très nouveau dans ce travail, mais une étude consciencieuse des textes qui utilise tous les détails et s'arrête aux conclusions les plus raisonnables. La troisième partie traite de la tactique de l'infanterie légionnaire et auxiliaire et de la cavalerie au temps de César : c'est une suite de recherches techniques. La seconde, où M. Frölich aborde certains détails de l'organisation militaire au même temps, est, au contraire, d'un intérêt plus général, parce que l'administration des armées ne change pas totalement d'une époque à l'autre et aussi parce que l'auteur, ne

1. En faisant de Bossuet le type du prédicateur mondain (p. 209), M. Strauss donne à penser qu'il ne l'a pas beaucoup lu. De même, il s'est trompé (p. 216) en mettant Lamennais parmi les prédicateurs du XIX^e siècle.

2. 1890, I, 483.

rencontrant pas dans le texte de César suffisamment de données, a été en chercher ailleurs. On trouvera dans cette partie des renseignements précis sur l'instruction donnée au soldat, la discipline, le matériel de campagne et de siège, la nourriture des troupes, le service de santé. Je signalerai surtout le paragraphe relatif à l'éducation militaire des officiers. On y verra comment les jeunes gens se formaient à l'art de la guerre, et qu'ils apprenaient à commander et à vaincre, bien moins dans des livres spéciaux, qu'en regardant faire leurs aînés.

R. C.

556. — Charles NISARD. **Le poète Fortunat**. Paris, Champion, 1890, XII-206 pp. in-12.

On a recueilli dans ce volume les dissertations de M. Ch. Nisard sur Fortunat, éparses dans divers recueils. Ces études sont donc connues, mais il ne nous est pas désagréable de les signaler de nouveau. Nous avons eu occasion de faire nos réserves sur la façon dont M. N. comprenait la critique des textes à propos de sa traduction du poète. Nous tenons à en faire de nouvelles sur l'attribution à sainte Radegonde de quelques élégies du recueil de Fortunat. M. N. les attribue à Radegonde parce qu'elles sont vraiment belles et qu'on y trouve l'expression naturelle d'une émotion sincère. C'est prétendre que Fortunat n'aurait jamais pu s'élever au-dessus de son mauvais goût habituel. Ce singulier critère détermine M. N. à supposer une collaboration de Radegonde dans des pièces où les fautes de goût sont rachetées par quelques bons vers. En somme, M. N. prouve mal ce qu'il avance. Il y a même des indices de la fausseté de sa thèse. On ne s'explique pas pourquoi dans App. 3, attribué à Radegonde, l'auteur croit nécessaire d'exposer à son parent comment elle est la cousine germaine d'Hamalafrède. Tout ce développement généalogique est dans le goût de Fortunat. Il reste acquis pourtant que Radegonde faisait des vers. Une courte notice de M. Ernest Boyssé sur M. Nisard et la liste des ouvrages du défunt complètent cet élégant volume.

P. L.

557. — Kurt GROH. **Geschichte des ostroemischen Kaisers Justin II**, nebst den Quellen (565-578). Leipzig, Teubner, 1889, 1 vol. in-8, VIII-120 p.

Le livre de M. Groh, un mémoire couronné par la faculté philosophique de l'Université de Halle, comprend trois parties : 1^o une étude des sources du règne de Justin II ; 2^o l'histoire intérieure, et 3^o l'histoire extérieure de ce prince. Il n'y faut point chercher pourtant une image fort complète ni de l'homme, ni du règne. Les quelques pages où M. G. a tenté d'esquisser le portrait de l'empereur sont vagues et bien des traits essentiels manquent à la peinture ; dans le récit des événements, d'autre part, l'histoire religieuse a été volontairement négligée,

et quoique M. G. s'en excuse et s'en justifie, la lacune m^e semble g^rave, surtout dans l'histoire d'un souverain célèbre par sa piété et son attachement à l'orthodoxie, et qui plus d'une fois laissa guider ses résolutions politiques par ses sentiments chrétiens. J'accorde que l'histoire religieuse du règne de Justin II se lie intimement à celle du gouvernement de Justinien; mais, de même que M. G. pour faire comprendre la politique extérieure de Justin, a sommairement caractérisé celle de Justinien, ainsi il était facile, par un aperçu rapide, de marquer les traits essentiels de l'histoire religieuse du règne précédent. On conçoit que dans ces conditions le tableau du gouvernement intérieur de Justin II paraisse un peu maigre : des anecdotes, des discussions parfois puériles en forment la principale partie, qu'il eût fallu tout au moins fortifier quelque peu en demandant aux *Novelles* des informations sur l'administration du prince, ou en discutant la difficile question de la création des exarchats d'Afrique et d'Italie. Telle qu'elle est, cette partie du livre aurait pu presque entièrement se fondre avec la troisième : le récit en fût devenu plus méthodique et plus intelligible.

Sans doute il faut louer M. G. d'avoir fait emploi pour son livre des sources syriennes, arabes et perses, et en particulier de la chronique de Jean d'Éphèse, un document contemporain et fort intéressant pour l'histoire de Justin II. Pourtant il eût été utile d'apporter parfois une critique plus exacte dans l'emploi de ce témoignage. Ainsi M. G. emprunte à Jean d'Éphèse un fort curieux récit de la folie de l'empereur, et je ne veux point chicaner ici sur l'importance un peu naïve que M. G. donne à cet épisode (p. 55 note 2); mais faut-il se fier aveuglément à ce texte? De l'aveu même de M. G., Jean d'Éphèse est parfois sujet à caution (pp. 95, 98); il donne volontiers aux événements une tournure dramatique; malgré ses protestations d'impartialité, on sait qu'il a souffert sous Justin II de la persécution dirigée contre les monophysites et, son récit porte parfois la marque visible de ses préoccupations religieuses. Que l'on compare le discours placé par Jean d'Éphèse dans la bouche de l'empereur (pp. 57-58) au texte rapporté en termes identiques par Théophylacte Simocatta (III, 11, éd. de Boor, p. 133) et Théophane (éd. de Boor, 248), on y trouvera une série d'additions qui tendent visiblement à présenter la maladie du prince comme une divine punition de son mauvais gouvernement : entendez par là de sa politique religieuse. La chose apparaît fort nettement si l'on rapproche de Jean d'Éphèse un texte qui a échappé à M. G., la chronique éthiopienne de Jean de Nikiou (*Notices et extraits des mss.* t. XXIV, 1883), un monophysite, lui aussi, qui écrivait au vi^e siècle. Pour cet évêque égyptien la folie de Justin est le châtiment mérité de sa politique religieuse (p. 521); n'en faut-il point conclure que quelques réserves auraient été utiles dans l'emploi de la chronique de Jean d'Éphèse?

J'arrive à un point plus important. M. G. a fort bien marqué l'intérêt du règne de Justin II, et signalé la réaction qu'inaugura cet empereur

contre la politique de Justinien. Le fait est indéniable, au moins en ce qui touche l'administration intérieure, et on ne saurait contester les bonnes intentions du nouveau souverain. Mais il m'est impossible de suivre M. G. dans l'appréciation qu'il fait des deux politiques : et puisqu'aussi bien il se propose de nous donner quelque jour une histoire de Justinien, il ne sera pas inutile de s'expliquer sur ce point. M. G. est pour Justinien d'une sévérité qui atteint l'injustice, il a pour Justin une indulgence qui touche à l'admiration : c'est dépasser la mesure des deux côtés. Il faudrait, avant de critiquer si durement la politique de Justinien à l'égard des barbares, ne pas oublier qu'à tout prendre elle n'était que la continuation des vieilles traditions romaines : gagner à prix d'or des mercenaires barbares, empêcher tous ces envahisseurs de même race de se conjurer contre l'empire, exploiter leurs discordes et leurs haines, et par là suppléer à la faiblesse des légions impériales, c'est ce qu'avaient fait les derniers empereurs d'Occident et leurs derniers grands ministres ; c'est ce que firent, non moins heureusement, les Βασιλεῖς byzantins. Quand il plut à Justin II de changer de système, ses hauteurs maladroites et singulièrement imprudentes eurent pour l'empire des conséquences désastreuses. La rupture avec les Avars et les Lombards entraîna la perte de l'Italie ; le refus du tribut au roi de Perse amena une interminable guerre, dont les historiens de l'époque ne peuvent assez blâmer la témérité. (Voir Simocatta, III. 9). L'habileté comme la tradition étaient si bien du côté de la politique justinienne qu'il fallut, quoique on en eût, s'en tenir bien souvent à cette sage diplomatie. Justin laissa Gépides et Lombards s'affaiblir les uns par les autres, absolument comme eût fait Justinien ; il chercha un appui contre la Perse dans des négociations avec les Turcs, dans l'alliance des Alains, des Ibères, des Abasges ; il prit à sa solde, comme l'eût pu faire son prédécesseur, des légions de barbares (pp. 111-113) ; pour recouvrer l'Italie, et M. G. ne s'en est point assez préoccupé, il négocia avec les Francs, il intrigua chez les Lombards : c'est encore et toujours la politique de Justinien. C'est une erreur capitale de croire que Justin a sauvé l'empire de la ruine qui le menaçait (p. 67), d'affirmer que ses échecs sont la conséquence des fautes de l'autre règne (p. 64), de louer la fierté de sa politique (pp. 90, 93, 94) : sur tous ces points, c'est la thèse contraire qui me semble être la vérité.

Il faut assurément féliciter M. G. d'avoir travaillé d'après les sources : peut-être pourtant s'exagère-t-il la nouveauté de ce qu'il y a trouvé. L'essentiel des faits était connu, et M. G. a apporté peu de révélations capitales ; aussi y a-t-il quelque excès de zèle à vouloir corriger Ranke sur quelques points secondaires (p. 74) ou à chicaner Hirsch sur des insignifiances (p. 18). Je ne veux point chicaner à mon tour, et reprocher à M. G. d'avoir laissé échapper tel texte d'Agnellus (c. 95) qui confirmait le témoignage de Jean d'Éphèse sur Narsès (p. 75) : mais du moins aurait-il été bon de connaître et de consulter les *Novellae constitutiones* de Zachariae de Lingenthal, et d'employer une édition du *Corpus*

Juris autre que celle de Leipzig, 1730. Il eût fallu aussi, puisqu'on consultait les textes, y prendre ce qui s'y trouve, et ne point remplacer le *tu vincas*, *Justine* de Corippus (I, 358) par un τὸ Βῆκκς mal transcrit dans Constantin Porphyrogénète; il eût été bon de ne point affirmer sans preuves la liaison de l'impératrice Sophie avec Tibère; il eût été sage de ne point inventer une fonction de *dux et augustalis*, au lieu du *praefectus augustalis* bien connu par la *Notitia*; il n'eut point fallu faire du préfet Longin un exarque d'Italie; et enfin, il eût été utile de consulter de plus près les livres de seconde main, ne fût-ce que pour en citer exactement le titre (p. 80, note 3. Bande di Vesme au lieu de Baudi di Vesme, Bethmann *und* Hollweg (!!)) pour Bethmann-Hollweg).

Assurément, il y a dans le livre de M. G. des recherches consciencieuses et un zèle louable; mais dans l'enthousiasme un peu naïf qui éclate en quelques pages, on sent l'inexpérience d'un débutant mal initié encore aux études byzantines. Voilà bien longtemps que, même en Allemagne, on connaît et apprécie l'histoire de Finlay, et il y a quelque candeur à nous en apprendre les mérites (p. 1v). Quoique je n'aie point à prendre parti dans les polémiques soutenues par M. Groh au sujet de son livre, je ne crois point inutile pourtant, surtout s'il songe à nous donner une histoire de Justinien, de lui recommander moins de mépris pour certains ouvrages de seconde main : il y apprendra tout au moins l'art de composer plus sagement un livre, la nécessité d'une critique plus exacte dans l'emploi des documents, d'une modestie plus grande dans l'appréciation des découvertes faites, et d'une prudence plus scientifique dans le jugement des événements historiques.

Ch. DIEHL.

558. — **Die Statuten des deutschen Ordens**, nach den ältesten Handschriften, herausgegeben von Max PERLBACH. 1 vol. in-4, LIX-354 p. Gotha, Perthes.

Nous possédions jusqu'à présent quatre éditions des statuts de l'ordre teutonique : le texte latin fut publié en 1724 à Augsbourg et Grätz, par Raymond Duellius au tome II de ses *Miscellanea*; en 1806, Ernest Hennig mit au jour à Königsberg une version en moyen-allemand (*Die Statuten des Deutschen Ordens*, bey Friedrich Nicolovius, in-8°); en 1847, Ottmar Schönhuth découvrit à Vienne un autre manuscrit de ces statuts en moyen-allemand, et le livra à la presse sous le titre : *Das Ordensbuch der Brüder vom Deutschen Hause St. Marien zu Jerusalem*. Heilbronn, Verlag von Ulrich Landherr. Enfin, en 1857, parut une version hollandaise dans le livre du baron Dr Ablaing van Giessenburg : *De duitsche Orde*. Mais toutes ces éditions ne reposaient que sur un seul ou sur deux manuscrits; elles ne pouvaient être considérées comme des éditions critiques. M. Perlbach s'est imposé la tâche de faire la collation de tous les manuscrits conservés de nos jours. Il en a découvert

trente-trois¹, qui contiennent les anciens statuts, tels qu'ils étaient appliqués antérieurement à 1442, date de la revision faite par le grand maître Conrad d'Erlichshausen. Ces trente-trois manuscrits se décomposent de la manière suivante : 1^o quatre renferment le texte latin ; 2^o un manuscrit, possédé aujourd'hui par la bibliothèque de Königsberg, nous donne une version en vieux français ; — il est malheureusement mutilé ; 3^o quatre manuscrits nous ont livré une traduction hollandaise ; 4^o vingt-trois nous offrent un texte en moyen-allemand ; 5^o un dernier manuscrit, gardé à la bibliothèque de Linköping, en Suède, contient une version en bas-allemand. M. P. publie ces cinq textes ; une disposition typographique ingénieuse lui a permis de les placer à la fois sous les yeux du lecteur et de rendre très facile la comparaison. Les variantes qu'ont fournies les manuscrits sont renvoyées à la fin de l'édition et relevées avec beaucoup de soin. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'éditeur pour cette partie de son travail ; il n'a épargné aucune peine pour nous donner un texte parfait ; il a atteint son but. Après les variantes, il a dressé une série d'index : index des noms propres, *index rerum*, vocabulaire latin, français, hollandais, allemand, bas-allemand des mots contenus dans les statuts. Ici nous regrettons qu'il n'ait pas ajouté à certains mots quelque éclaircissement, au lieu de nous renvoyer simplement à la page et à la ligne où ils figurent. Par exemple, les mots français *barath*, *bobant*, *bouqueran*, *carpite*, etc., etc., devaient être expliqués.

Ces statuts de l'ordre teutonique soulèvent un certain nombre de questions que M. P. examine dans sa préface. Ils se divisent en diverses parties : prologue, règle, lois et coutumes. Ces différentes sections ont-elles été rédigées en même temps, et en quelle langue ont-elles été écrites tout d'abord ? Après une discussion minutieuse, M. P. croit que le texte original a été le texte latin, au moins pour le prologue, la règle, les coutumes et pour une partie des lois. Nous sommes assez disposé à être de son avis ; mais quelques-unes des raisons qu'il donne ne nous paraissent pas être bien concluantes. Il dit, entre autres : dans le texte original, les citations de la Bible doivent être conformes à la Vulgate ; or, cette conformité existe toujours dans le texte latin ; elle est plus rare dans le texte allemand. Donc, celui-là est l'original. Il n'y a d'exception que pour certains chapitres des lois, où la citation en allemand est plus exacte que la citation en latin ; aussi, pour ces chapitres, M. P. ne décide rien ; il incline à croire que l'allemand est le texte primitif. Mais ce *criterium* nous semble dangereux. Un traducteur peut parfaitement rétablir une citation et surtout donner tout au long une citation faite de façon incomplète dans l'original. Ainsi on lit :

1. En réalité trente-un, puisque le manuscrit de Königsberg contient à la fois un texte allemand et la version en vieux français et puisque le manuscrit 163 de la reine de Suède (Vatican) nous donne un texte latin et un texte allemand.

Lois, chap. 30. Texte latin.

Fratres... contendant secundum ewangelium majoritatem mutuis ministeriis et caritatis officii obtinere.

Texte allemand.

...sulen alle die brüdere mit vlize stên, daz sie... ouch mit minnen unde dinste und dêmûtecheit gegen einander daz erwerben, daz sie in dem himelrîche erhohet werden, als daze ewangelium sprichet : der sich hie genideret, der wird dort gehôhet.

Le texte allemand fait sans doute une citation exacte de Mathieu, XXIII, 11 et 12 ; mais, pour mon compte, je n'y vois qu'une paraphrase du texte latin. Je regarderais ici le texte le plus court comme l'original, le texte le plus long comme une explication, un commentaire de l'original.

Étant admis que, dans l'ensemble, le texte latin représente l'original, à quelle époque a-t-il été rédigé ? Ici encore M. P. fait des distinctions subtiles. Selon lui, le prologue, et la règle qui est assez conforme à celle du Temple, datent de 1245 ; ils ont probablement pour auteur Guillaume, cardinal-évêque de Sabine ; les coutumes vinrent ensuite, puis les lois : celles-ci ont été composées à des époques diverses : les premières avant 1251, les dernières sûrement avant 1264. On possède un manuscrit allemand de 1264, où déjà ces diverses parties sont fondues en un seul tout (bibliothèque de Berlin, *ms. Borussica*, n° 79).

En résumé, l'édition de M. Perlbach est parfaite : elle forme un excellent pendant à la règle du Temple que M. Henri de Curzon a donnée naguère à la Société de l'Histoire de France. Mais les conclusions de l'auteur sur la date des statuts ne sont pas certaines ; il y est arrivé en s'appuyant sur de fragiles arguments.

Ch. PFISTER.

559. — **Das alte Strassburg vom 13. Jahrhundert bis zum Jahre 1870.** Geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken, bearbeitet von Adolph Seyboth. Strassburg, Heitz und Mündel, 1890, x, 239 p. gr. in-4 illustr. Prix : 18 fr. 75 c.

Il y a trente-cinq ans M. Frédéric Piton, bibliothécaire de la Faculté de médecine, publiait en deux gros volumes in-quarto un ouvrage intitulé *Strasbourg illustré*, dans lequel il donnait, non sans études très sérieuses, mais sans aucun appareil érudite, la description topographique de Strasbourg, en y mêlant les faits principaux de son histoire et celle des environs immédiats, en y ajoutant même des excursions dans les Vosges et dans la Forêt-Noire, visibles du haut de la vieille cathédrale. Cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, mais resté populaire, amena sans doute, un quart de siècle plus tard, M. Charles Schmidt à se délasser de ses études d'histoire ecclésiastique, par un travail analogue, de dimensions plus restreintes, mais conçu d'une façon plus systématique. En dépouillant tous les titres de propriété, les baux, les con-

trats de vente, les recensements officiels, en un mot tous les documents accessibles dans les dépôts publics, comme entre les mains des particuliers, M. Schmidt en tira son petit volume intitulé *Noms de rues et de maisons à Strasbourg au moyen âge*, qui présente un intérêt si vif pour l'histoire des mœurs locales, des traditions et de la langue du passé ¹. C'est à l'ouvrage du savant professeur que M. Seyboth a été redevable, à son tour, de l'idée première de son travail si méritoire. Son *Vieux Strasbourg* est également une topographie systématique de la ville rhénane; seulement il a notablement étendu le cadre de ses recherches, en les poursuivant jusqu'en 1870, puis il ne s'est pas contenté de noter les noms des maisons de chaque rue ², mais il a tâché de retrouver, dans la mesure du possible, les noms des différents propriétaires et même de ceux qui depuis l'origine d'une maison jusqu'à l'annexion de l'Alsace, ont habité les différents immeubles. C'était un travail énorme, minutieux, absorbant, ingrat surtout en ce sens, que nul ne pouvait espérer le mener à bout d'une façon tout à fait satisfaisante. En y mettant plusieurs années d'un labeur acharné, en ne se laissant rebuter par aucune besogne ennuyeuse ³, M. S. a réuni cependant une masse énorme de noms et de faits; il a réussi surtout à fournir un relevé très complet de tous les bâtiments publics et privés qui existaient à l'intérieur de Strasbourg, au moment où commençait le bombardement de la ville, qui devait en changer si profondément la physionomie, soit en détruisant les anciens quartiers, soit en amenant la construction de quartiers nouveaux, en dehors de l'ancienne enceinte, aujourd'hui disparue. Le volume splendidement exécuté de M. S. est en somme un catalogue topographique, énumérant l'une après l'autre, les rues du vieux Strasbourg, depuis le ^{xiii}^e siècle, et, dans chaque rue, les différentes maisons, avec leurs numéros anciens et modernes, la liste de leurs propriétaires connus, des faits plus ou moins notables qui se rattachent à chacune d'elles, etc.

Le travail de M. S. ne présente pas, en dehors de la préface, de rédaction suivie. Pour économiser de la place, comme aussi pour mettre les historiens locaux futurs à même de se servir avec plus de confiance des renseignements amoncelés dans son livre, l'auteur s'est contenté de mettre bout à bout ses extraits, chacun dans la langue originale du document auquel il l'emprunte. Ainsi les données sont en latin pour le ^{xiii}^e et le ^{xiv}^e siècles, en allemand pour les trois siècles suivants et la première

1. Une seconde édition, revue et augmentée des *Strassburger Gassen = und Hausearnamen* a paru en 1889 (Strasbourg, Bull.)

2. Il n'y avait que peu de choses à glaner après M. Schmidt, sous ce rapport, les vieilles maisons ayant gardé leurs noms du moyen âge jusqu'à la Révolution, et les nouvelles se contentant depuis lors des numéros égalitaires et prosaïques de l'administration municipale moderne.

3. C'est ainsi que M. S. a dépouillé, numéro par numéro, les cent cinquante-sept années des *Petites Affiches de Strasbourg*, et la longue série des registres de l'ancienne *Chambre des Contrats* aux Archives municipales.

moitié du XVIII^e, en français enfin pour les cent dernières années avant 1870 ². Des tables de matière, dressées avec le plus grand soin, se rapportant l'une aux noms de lieux, l'autre aux noms de personnes, et rédigées en double au point de vue de la nomenclature allemande et française, permettent de trouver facilement les renseignements dont on a besoin, et chaque Strasbourgeois peut constater, en un moment, quels sont, pour six siècles en arrière, ses prédécesseurs, sur le lopin de terre qu'il occupe. Grâce à une subvention considérable de la municipalité, M. S. a pu joindre à son volume, bien que publié à prix très réduit, un album de planches en photogravure contenant des vues strasbourgeoises du XVI^e au XVIII^e siècle, soit entièrement inédites, comme les curieux dessins du célèbre peintre Hans Baldung Grien, soit excessivement rares aujourd'hui. Un beau plan, très détaillé, accompagne l'ouvrage de M. Seyboth, qui fait grand honneur à la patiente et solide érudition de l'auteur. R.

560. — **Le Conseiller Pierre de Lancre**, par A. COMMUNAY. Agen, imprimerie V^e Lamy, 1890, grand in-8 de 66 p.

M. Communay dit, au début de sa monographie, que parmi les physionomies les plus curieuses des membres du Parlement de Bordeaux, « se détache, étrangement éclairée, celle du conseiller Pierre de Lancre, auteur de nombreux ouvrages aussi singuliers par leur style que par le sujet traité », et où l'on trouve « la naïveté la plus enfantine et l'érudition la plus diffuse qu'on puisse imaginer ». Le véritable nom de famille de P. de Lancre était Rosteguy ². Avant de raconter la vie du célèbre démonographe, M. C., qui est un très habile généalogiste ³, établit qu'il descendait de Bernard de Rosteguy, originaire de la paroisse de Juxue (canton d'Iholdy, arrond. de Mauléon, Basses-Pyrénées) qui vint se fixer à Saint-Macaire (Gironde), vers l'an 1510, et que, trois ans après, on trouve qualifié bourgeois et marchand de cette ville. En avril 1538, il céda sa maison de commerce, sa boutique et ses chais à son fils aîné Bernard, lequel acquit la maison noble de Tastes et fut le grand-père de Pierre Rosteguy, dit de Lancre, et de Catherine, mariée à Florimond de Raymond, le docte conseiller au parlement de Bordeaux ⁴.

1. Il n'y a pas de renvois aux sources, ce qu'on peut assurément regretter, au point de vue scientifique, mais ce qu'on ne saurait reprocher à l'auteur dont le volume aurait plus que doublé par le nombre infini de ces renvois.

2. En se faisant appeler de Lancre, Rosteguy renia son véritable nom, s'affublant de celui d'une seigneurie qui n'a jamais existé.

3. Il l'a prouvé récemment dans sa très importante publication intitulée : *Essai généalogique sur les Montferrand de Guyenne, suivi de pièces justificatives* (Bordeaux, V^e Moquet, 1889, in-4^o).

4. En novembre 1601, Pierre de Rosteguy assista dans ses derniers moments, son beau-frère, Fl. de Raymond, lui promettant, à son lit de mort, d'être le conseiller constant et le protecteur dévoué de ses enfants. M. C. nous apprend qu'il tint religieusement sa parole.

Pierre naquit à Bordeaux en 1553, alla suivre à Turin les cours de Jean Antoine Manuce, passa quatre ans en Italie, visita Rome en 1575, se lia à Naples avec le fameux Baptiste Porta, l'auteur de la *Magie naturelle*, revint à Bordeaux en 1578, y fit connaissance de Pierre de Médicis, qui venait de la cour de Nérac où se trouvait alors sa parente la reine-mère, fut reçu docteur en droit à Turin en 1579, parcourut de nouveau l'Italie, de la Calabre jusqu'à Venise, fit une excursion en Bohême jusqu'à Prague et fut, après tant de voyages, reçu conseiller au Parlement de Bordeaux le 3 août 1582. En 1588, il épousa Jehanne de Mons, petite-nièce de Michel de Montaigne ¹. En 1600, il est de nouveau à Rome où « il eut occasion d'admirer un des cas les plus étranges du pouvoir du diable », car il vit une jeune fille qui, pendant quelque temps, avait été changée en un gros garçon ². Par une commission royale, datée du 17 janvier 1609, il fut chargé, ainsi que le président d'Espagnet, de rechercher et de punir les sorciers du Labourd. M. C. donne des détails navrants sur les cruautés commises par les deux magistrats, détails empruntés pour la plupart aux relations mêmes de P. de Lancre. C'est l'occasion de dire que l'excellent biographe analyse avec un soin extrême tous les rarissimes ouvrages du brûleur de sorciers et trace ainsi un très neuf chapitre d'histoire littéraire. Autre nouveauté. M. C. raconte, d'après P. de Lancre, une visite faite en 1620 par Louis XIII au démonographe dans sa maison de campagne de Loubens (non loin de Cadillac), visite qui n'a été relatée par aucun chroniqueur et dont l'auteur de *l'Incrédulité et mescréance* parle avec la plus enthousiaste reconnaissance dans son *Épître au Roi*. Ce fut dans cette maison de campagne que le bourreau du Labourd mourut le 9 février 1631.

Soit au point de vue historique, soit au point de vue bibliographique, la notice de M. Communay n'est pas moins exacte que curieuse.

T. DE L.

1. Voir à l'*Appendice* (n° I), le contrat de mariage, du 21 décembre 1588. Les autres pièces justificatives sont : (n° 11) les lettres patentes du 5 août 1599 autorisant M. Pierre de Rosteguy de Lancre à prendre un congé d'un an pour aller visiter les Lieux Saints; (n° 111) les lettres patentes commettant (17 janvier 1609) MM. d'Espagnet et de Lancre pour se rendre au pays de Labourd et y juger souverainement de tous les délits de sorcellerie; (n° 14) les lettres de Jussion adressées par le Roi au Parlement de Bordeaux, le 18 février 1609, pour qu'il ait à enregistrer, sans nouveau délai, la Commission donnée aux sieurs d'Espagnet et de Lancre; (n° 5) une lettre écrite de Bordeaux, le 22 juin 1609, par Charles de Sorhaindo, lieutenant en la mairie de Bayonne, annonçant à la municipalité de cette ville le départ de MM. d'Espagnet et de Lancre; (n° 6) un document, du 11 septembre 1609, relatif au vin d'honneur qui leur fut offert par la ville de Bayonne; (n° 7) l'acte de fondation (1^{er} juillet 1616) par le seigneur de Loubens et sa femme du couvent des religieuses de Notre-Dame à Bordeaux; (n° 8) le testament (24 septembre 1630) de P. de Rosteguy de Lancre.

2. La robuste crédulité de P. de Lancre ne recule même pas devant des histoires comme celle qu'il raconte d'un roi des Goths qui « faisait souffler les vents du côté qu'il tournait son bonnet sur sa tête, comme si c'eût été une girouette. »

561. — Dr. Th. SÜPFLE. *Geschichte der deutschen Kultureinflüsse auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung*. Gotha, in-8.

Zweiter Band. Zweite Abtheilung. Von Lessing bis zum Ende der romantischen Schule der Franzosen, 1888, xxii, 210 pages.

Zweiter Band. Zweite Abtheilung. Von der Regierungszeit Louis Philippes bis zu unsern Tagen, 1890, x, 166 pages.

Le volume en deux parties, dont on vient de lire le titre, termine l'histoire des influences civilisatrices et littéraires de l'Allemagne sur la France, œuvre considérable entreprise il y a de longues années déjà par M. Th. Süpfle et qu'à force de patientes recherches il est parvenu à mener à bien. Dans un premier volume, publié en 1886, il avait fait le tableau de ces influences diverses depuis les origines de notre histoire jusqu'au milieu du XVIII^e siècle; c'est à partir de cette date seulement qu'il en suit aujourd'hui la trace. Si l'espace de temps pendant lequel il les étudie est ainsi beaucoup moins étendu, il est aussi bien autrement rempli. L'Allemagne, dans le domaine littéraire du moins, n'a guère fait sentir son influence sur la France avant la fin du premier tiers du siècle dernier; jusque-là ses écrivains sont restés à peu près inconnus chez nous; mais avec l'avènement de Klopstock et des poètes des *Bremer Beiträge*, tout change rapidement; à l'indifférence presque absolue que nous inspirait la littérature allemande succède l'intérêt le plus vif; non seulement on en traduit, mais on en imite, en France, les représentants les plus illustres.

Une partie considérable du premier volume de M. Th. S. a été consacrée à nous montrer quelle fortune singulière firent chez nous quelques-uns des écrivains allemands des deux premiers tiers du siècle dernier, comme Gessner par exemple, si populaire en France à la veille de la Révolution; c'est avec Lessing, le réformateur véritable de la littérature d'Outre-Rhin, que s'ouvre la première moitié du second et nouveau volume de M. Th. S.; il se continue par l'histoire de l'influence de l'esthétique allemande et de Winckelmann, ainsi que des premiers écrits de Goethe et de Schiller, de Herder et de Kant en France; puis vient l'époque de la Révolution et du premier Empire, et M^{me} de Staël, qui ramena pour longtemps sur la poésie d'Outre-Rhin l'attention détournée par les guerres de la République et de Napoléon. Étudiant ensuite l'influence du théâtre de Schiller et de Goethe sur le théâtre français, ainsi que celle des œuvres épiques de ce dernier, M. Th. S. arrive à l'époque de l'école romantique, et il recherche ce qu'elle doit à la littérature allemande dans le triple domaine de la critique, de la poésie et des études scientifiques.

Cette étude termine la première partie du second volume, la seconde partie commence à la Révolution de 1830; elle se compose de quinze chapitres; les huit premiers sont consacrés à l'examen des rapports de la France avec l'Allemagne, au triple point de vue littéraire, scientifi-

que et musical, pendant le règne de Louis-Philippe; M. Th. S. y a accordé une attention particulière aux écrivains et aux différents organes qui servirent alors de médiateurs entre les deux pays. Les deux chapitres suivants nous montrent ce que furent leurs relations intellectuelles pendant le second empire; enfin, dans les cinq derniers, l'auteur en suit les destinées si diverses depuis la guerre de 1870 jusqu'à nos jours. Comme on le voit, le tableau ne pouvait être plus complet.

C'est en 1757 que furent connues en France les premières œuvres de Lessing. Depuis lors il ne cessa pas, jusqu'au commencement de notre siècle, d'occuper la critique française. Le *Journal étranger*, qui venait de paraître et la *Gazette littéraire*, qui poursuivait comme lui le but utile de révéler à la France la littérature des pays voisins, et en particulier de l'Allemagne, contribuèrent, avec le *Mercure*, à faire connaître en France l'auteur d'Émilie Galotti; en même temps, des traducteurs comme Huber, Junker, Friedel, de Bonneville, faisaient passer dans notre langue quelques-uns de ses écrits. Ce furent ses œuvres dramatiques qu'on étudia ou traduisit d'abord; mais le tour de ses ouvrages de critique littéraire ou esthétique ne tarda pas à venir; dès 1766, le Laocoon fut annoncé dans le *Journal encyclopédique*. Vanderbourg devait le traduire en 1802. Les ouvrages de Winckelmann se répandirent encore plus vite en France. En 1756, le *Journal étranger* fit connaître ses *Pensées sur l'imitation des Anciens*; à peine publiée, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* était annoncée par la *Gazette littéraire* et, en 1711-84, Huber en donnait une traduction complète. Hagedorn, Moses Mendelssohn, Sulzer et leurs ouvrages esthétiques ou philosophiques furent également, M. Th. S. le montre, annoncés ou traduits presque aussitôt que publiés. Il en fut de même des *Essais sur la physionomie* de Lavater.

Un des chapitres les plus intéressants de l'*Histoire de l'influence littéraire de l'Allemagne* est celui qui traite de Wieland et des romanciers contemporains d'Outre-Rhin. Il n'en est pas qui montre d'une manière plus manifeste combien la littérature allemande était recherchée et en honneur en France bien avant M^{me} de Staël. Si à cette femme célèbre revient l'incontestable mérite d'avoir donné d'abord un tableau complet de cette littérature, il n'en est pas moins vrai que quand elle l'écrivit, tous les grands écrivains allemands du XVIII^e siècle étaient connus depuis longtemps en France. C'était le cas pour Goethe et Schiller en particulier, dont les premiers écrits nous furent révélés presque aussitôt après leur apparition. M. Th. S. a relevé avec beaucoup de soin les révélations des premières œuvres des deux grands poètes, ainsi que des imitations dont elles furent l'objet; c'est là un chapitre bien curieux de notre histoire littéraire à une époque, — ce fut pendant le dernier quart du siècle dernier, — où les grands noms et les grandes œuvres lui font également défaut. L'étude des imitations diverses dont le *Werther* et le *Götz* de Goethe, les *Brigands*, *Cabale et amour*, *Don Carlos*, etc., de Schiller, ont été l'objet chez nous, n'en offre que plus d'intérêt, et on ne peut savoir trop de gré à M. Th. S. de l'avoir entreprise.

Herder n'a été connu en France au siècle dernier qu'assez tard et par des œuvres secondaires; il n'en fut pas de même de Kant; grâce à Ch. Villers, l'auteur de la *Critique du jugement* nous fut révélé et put être apprécié chez nous peu d'années après la publication de ses grands ouvrages. Mais sa philosophie ne fut pas acceptée sans opposition et le bruit des armes n'était pas fait pour aider à la répandre. L'époque vers laquelle elle nous fut révélée marque d'ailleurs un temps d'arrêt, relatif au moins, dans la diffusion des idées et de la littérature allemande en France; ce n'est pas qu'on ait alors cessé entièrement de s'en occuper; des revues, comme la *Décade philosophique*, continuent d'en parler; mais c'est hors de France que parut la plus importante d'entre elles, le *Spectateur du Nord*, publié à Hambourg et dans lequel écrivirent Villers, Chénedollé et plusieurs autres exilés. Il ne faut pas oublier de Gérando, l'un des connaisseurs les plus enthousiastes de la philosophie allemande au commencement du siècle. Ainsi, malgré l'opposition qui tendait à cette époque à éloigner la France et l'Allemagne, la littérature de ce dernier pays ne cessa pas d'être l'objet d'études et de travaux considérables; Mercier avait autrefois montré pour elle un zèle et une admiration profonds, Joseph Chénier s'en était inspiré dans plusieurs de ses œuvres, et maintenant Benjamin Constant, traduisant ou imitant Schiller, écrivait *Valstein*. M^{me} de Staël ne devait qu'achever l'œuvre commencée par tant d'illustres précurseurs; mais leurs efforts avaient porté sur des points isolés de la littérature allemande, M^{me} de Staël entreprit d'en retracer le tableau dans son ensemble; c'est par là que son ouvrage fait époque et inaugure une ère nouvelle dans l'histoire des rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne.

Les années qui suivirent la publication du livre de cette femme célèbre sont celles où l'influence allemande a été la plus grande en France; elle se fait sentir tout d'abord dans le domaine dramatique; les chefs-d'œuvre de Lessing, de Goethe, de Schiller, ainsi que de Kotzebue et d'Iffland, auteurs secondaires, dont le premier est devenu presque populaire chez nous, allaient bientôt paraître dans le *Théâtre étranger* de Ladvocat; la plupart furent aussi imités. La Martelière, Alex. Soumet, Pierre le Brun, Amelot, Gust. de Wailly, de Pixérécourt, Léon Halévy et bien d'autres dont les noms sont aujourd'hui oubliés, s'attachèrent à faire passer dans notre langue ou à porter sur notre scène le théâtre de Schiller. Goethe, dont Ramond de Carbonnières avait imité le *Götz*, dès le siècle dernier, ne pouvait pas être oublié; Gérard de Nerval, le comte de Saint-Aulaire, Alfred Stapfer, traduisirent entre autres le *Faust*, Edgar Quinet s'en inspira dans son *Ahasvérus*. En même temps, les périodiques nouveaux, comme la *Revue encyclopédique*, le *Globe*, étudiaient, analysaient les drames des deux grands poètes allemands. Les œuvres épiques et les romans de Goethe furent aussi alors révélés ou imités. *Hermann et Dorothee* avait été traduit par Bitaubé dès 1800, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, en 1802; mais de nou-

velles traductions parurent sous la Restauration ; il n'en pouvait être autrement, avec l'intérêt que l'École romantique portait tout d'abord à Schiller et à Goethe. Mais les successeurs des deux grands écrivains ne tardèrent pas à être aussi étudiés, traduits ou imités. Loeve-Weimar nous révéla Jean-Paul, le *Sternbald* de Tieck fut traduit, les drames de Werner, trop admirés par M^{me} de Staël, le furent aussi en partie dans le *Théâtre étranger*, avec la *Faute* de Mullner et l'*Aïeule* de Grillparzer ; toutefois ce fut surtout Hoffmann, qui jouit alors de la plus grande réputation ; il devint le père d'un genre nouveau. En même temps, la poésie lyrique si riche de l'Allemagne s'imposait à l'admiration de nos écrivains. Depuis un demi-siècle déjà le nom de Burger était connu en France, ceux de Claudius, de Stolberg y pénétrèrent bientôt. Les poésies lyriques de Klopstock, de Goethe et de Schiller ne tardèrent pas non plus à se répandre chez nous. Dans ses *Poésies allemandes*, Gérard de Nerval en fit connaître quelques-unes. Les imitations ne se firent pas attendre ; celles de la *Lénore* de Burger ne se comptent pas ; Émile Deschamps se fit remarquer par ses essais dans ce genre. L'admiration qu'inspirait la poésie allemande ne pouvait manquer de porter nos écrivains à y chercher des inspirations ; nombre de poètes de l'École romantique, M. Th. S. le montre, se sont faits les imitateurs de leurs émules ou de leurs précurseurs d'Outre-Rhin.

En même temps que la poésie, la philosophie allemande était étudiée en France avec zèle ; en 1826-1827 Edgar Quinet traduisit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder ; Victor Cousin se faisait de son côté le révélateur de Hegel ; Barchou de Penhoen, Lermnier écrivaient sur la philosophie d'Outre-Rhin ; Fichte, Schelling étaient l'objet d'études curieuses, en même temps que les travaux juridiques de Savigny étaient mis en honneur, et que Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France*, subissait l'influence manifeste des théories historiques en honneur en Allemagne. Cet intérêt porté sous la Restauration aux choses de l'Allemagne ne se ralentit pas pendant le règne de Louis-Philippe, mais l'influence de sa littérature fut alors moins puissante, tandis que sa musique en acquit au contraire une inconnue jusque-là.

Je renverrai pour cette dernière, à l'ouvrage même de M. Th. S. ; et me bornerai à parler des rapports littéraires qui existèrent alors entre la France et l'Allemagne. Ce qui les distingue tout d'abord, ce sont les efforts tentés par deux écrivains allemands, célèbres à des titres différents, pour les multiplier et les rendre plus intimes ; il s'agit de Börne et de Heine. M. Th. S. a très bien caractérisé l'action de ces deux publicistes ; il a fort bien aussi mis en évidence le rôle de révélatrice joué par l'Alsace à cette époque vis-à-vis de l'Allemagne. Jacques Matter et Joseph Willm, l'auteur d'une *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant*, occupent une place d'honneur à cet égard. De toutes parts, d'ailleurs, on travaillait alors à nous faire connaître la littérature

allemande ; c'est à cette époque que remontent les premières études que Blaze de Bury lui a consacrées. La poésie lyrique attira tout d'abord les regards ; Uhland qui la représentait surtout, dans son pays, depuis l'exil volontaire de Heine, ne tarda pas à être traduit et imité chez nous ; on étudia aussi Rückert, Körner, Chamisso, Platen, Lenau, même Zedlitz, et quelques-unes de leurs œuvres furent bientôt imitées.

Le mouvement ainsi commencé se continua après la Révolution de 1848, pendant toute la durée du second empire ; la *Revue germanique*, fondée alors par Neftzer et Dollfus, se donna pour mission de tenir la France au courant du mouvement scientifique et littéraire de l'Allemagne ; ce fut le premier surtout qui attira alors l'attention en France ; la philosophie allemande continua à être cultivée avec ardeur ; les études philologiques y trouvèrent aussi bientôt crédit. Philarète Chasles, Laboulaye, Émile Montégut entreprirent, chacun à un point de vue particulier, de nous faire connaître la civilisation germanique ; en même temps, d'autres écrivains reproduisaient ou imitaient quelques uns des meilleurs poètes allemands contemporains ou de la génération précédente ; c'est ce que firent entre autres, Max Buchon dans ses *Poésies allemandes*, Boulmier dans ses *Rimes loyales*, de Châtelain en écrivant les *Fleurs des bords du Rhin*, etc. La critique ne resta pas en arrière, et Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, multiplia pendant vingt-cinq ans ses études sur la littérature d'Outre-Rhin. Le roman allemand jusqu'alors dédaigné chez nous y pénétra à son tour ; les nouvelles de Zschokke, le *Lichtenstein* de Hauff furent traduits, ainsi que *Doit et Avoir* de G. Freytag ; Auerbach y devint presque populaire et y suscita plus d'une imitation.

La guerre de 1870 vint arrêter le rapprochement des deux peuples ; mais si la poésie allemande parut cesser alors de trouver faveur en France, il n'en fut pas de même de la philosophie, dont les nouveaux représentants, comme Schopenhauer, Hartmann, furent étudiés avec curiosité ; l'attention se porta toutefois de préférence sur les institutions du peuple vainqueur, sur son organisation militaire, ses établissements d'enseignement. Avec le temps, on est revenu aussi à s'intéresser à la littérature ; des études étendues ont été faites sur quelques-uns des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, et chaque année presque en voit paraître de nouvelles ; mais l'influence allemande ne se fait guère sentir chez nous, néanmoins, que dans le domaine scientifique. Si on étudie encore les poètes et les écrivains d'Outre-Rhin, on ne les imite plus.

On voit, par ce qui précède, — quelque abrégé qu'en soit l'exposé — combien ont été fréquents depuis un siècle et demi les rapports littéraires et scientifiques de la France et de l'Allemagne ; M. Th. Süßle a eu le grand mérite d'en faire le long et difficile tableau ; sans doute on peut reprocher à son œuvre — ce qui tient, il est vrai, à la nature du sujet — d'être trop souvent une sèche et monotone énumération de noms et de faits, et de ne pas suivre toujours assez rigoureusement

l'ordre chronologique, mais on ne saurait trop reconnaître les patientes recherches qu'elle lui a coûté, ni trop le remercier d'avoir poursuivi, sans se laisser arrêter par les difficultés, une étude aussi ardue et qui demandait une égale connaissance de la littérature allemande et de la littérature française.

Ch. J.

562. — **Friedrich Ludwig Schröder.** Ein Beitrag zur deutschen Litteratur- und Theatergeschichte, von Berthold LITZMANN. Hambourg, Voss, 1890. In-8, xv et 350 p. 8 mark.

C'est le premier tome de la biographie de Schröder que M. Litzmann nous annonçait (cf. *Revue* 1888, n° 23). L'auteur divise son volume en deux livres : 1^o années de jeunesse (*Jugendjahre*) ; 2^o combats et erreurs (*Kämpfe und Irrungen*). Son récit est composé avec grand soin et en bon style, plein de détails inédits, et très attachant. Il nous offre à la fois la biographie de Schröder et l'histoire du théâtre de cette époque. Si Meyer de Bramstedt avait surtout étudié l'homme, M. L. étudie particulièrement l'artiste et, comme il dit, « ses rapports avec les questions et les mouvements littéraires de son temps » (p. viii). Schönnemann, Ackermann, leur troupe, leurs tournées à travers l'Allemagne, leurs triomphes et leurs insuccès, leur influence sur le répertoire, tout cela nous est décrit en même temps que l'existence aventureuse de Schröder. On remarquera, dans le premier livre, le séjour de la troupe d'Ackermann en Alsace et en Suisse (cf. le jugement de Caroline Schulze sur le public strasbourgeois, p. 179) et, dans le second livre, toute la partie consacrée aux « premières années de Hambourg » (1764-1767), à Lessing et à la critique des acteurs, aux intrigues qui dégoûtèrent Ackermann de la direction. Mais on suit, avec non moins d'intérêt, les progrès de Schröder ; on le voit former son goût littéraire, prendre une idée de plus en plus haute de sa profession, profiter des conseils de sa mère qui lui fait lire à haute voix les pièces nouvelles (p. 192), se lier avec Ekhof dont « le voisinage et l'exemple agissent sur lui comme l'acier sur la pierre » (p. 223). Bref, ce premier volume est excellent — tout au plus reprocherait-on à M. Litzmann d'avoir trop insisté sur la ville de Hambourg et ses habitants, ainsi que sur Hagedorn — et l'ouvrage, une fois terminé, sera un des meilleurs, un des plus importants que nous ayons sur l'histoire du théâtre allemand.

A. C.

563. — **Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.** Tome II. Paris, Plon, 1890. In-8, 516 p. 8 fr.

Ce second tome (cf. sur le premier, *Revue* 1888, n° 41), embrasse la Restauration, les Cent-Jours et le règne de Louis XVIII. Hyde de Neuville raconte son arrivée en France qui a pour lui « toute la douceur

du réveil après un mauvais rêve », ses missions en Angleterre et ailleurs dans l'année 1814 — à noter p. 6, le portrait de Vitrolles — son séjour à Gand, et son retour à Paris. « Que cette entrée à Paris ressemblait peu à la première ! Je n'avais pas été témoin de l'ivresse, de l'enthousiasme qui l'avaient saluée en 1814, mais je les sentais vibrer encore lorsque j'arrivais en France. Une douleur secrète pesait sur les cœurs. On sentait que la paix que Louis XVIII apportait à la France ne pouvait effacer la honte de ses revers. Mornes, abattus, prévoyant sinon de nouvelles catastrophes, au moins peu confiants en l'avenir, silencieux, nous entourions nos princes. Le tableau était sinistre : il avait pour cadre ces hordes d'étrangers qui bivouaquaient sur nos quais et nos places publiques » (p. 120-121). Hyde de Neuville fut alors chargé d'aplanir dans plusieurs départements les difficultés que créait l'occupation étrangère. Élu député de la Nièvre, il prit une part assez active aux débats de la Chambre introuvable. En 1816, il fut nommé ministre de France aux États-Unis ; il y connut Monroe, Madison, Dupont de Nemours, et y surveilla les réfugiés français qui projetaient, les uns de faire évader Napoléon de Sainte-Hélène, les autres (comme Lakanal) de proclamer Joseph Bonaparte roi du Mexique. Mais ses *Mémoires* ne nous éloignent pas de la France ; Hyde y insère à cet endroit sa correspondance avec la princesse de la Trémoïlle, avec la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, et d'autres personnages. Ces lettres donnent quelquefois de précieux détails sur la situation de la France, et particulièrement sur l'esprit royaliste de l'époque, sur les discussions parlementaires et les menées sourdes des partis ; elles devront être consultées par tous ceux qui veulent faire ou bien connaître l'histoire de la Restauration.

C.

564. — *La science secrète*, par BARLET, FERRAN, PAPUS, etc. Paris, G. Carré, 1890, in-12, 174 pp.

Ce petit volume est un recueil d'articles, d'étendue variable, dû à divers écrivains. Ils s'accordent sur ce point, que la théosophie donne la clé des mystères que pose l'étude de l'univers et de l'homme ; ils représentent une tradition, qui a eu des représentants à bien des époques et pour laquelle ils revendiquent des origines fabuleuses. Nous sommes enchanté d'apprendre que les procédés d'initiation de l'Inde furent apportés en Égypte environ sept mille ans avant notre ère et que, dans l'Inde elle-même, ils remontaient beaucoup plus haut. Nous ne voyons pas trop pourquoi MM. Barlet, Ferran, Papus et autres nous font de pareilles confidences, que nous nous déclarons incapables d'accueillir avec la gravité convenable ; nous voyons qu'ils ont le désir d'exciter notre intérêt, mais ils n'en prennent guère le chemin en montrant une si profonde ignorance de l'état actuel des études d'histoire et de littérature ancienne.

M. V.

565. — *De poetis Græcorum rhythmicæ usu et origine*, scripsit Carolus DEUTSCHMANN. Confluentibus, MDCCCLXXXIX; 29 p. in-4.

La brochure de M. Deutschmann est consacrée à réfuter l'opinion de M. W. Meyer sur l'origine de la versification rythmique des Grecs. On sait que dans un travail inséré dans les *Abhandlungen der k. bayerischen Akademie der Wissensch.* de Munich, (I. Cl. XVII, Bd., II, Abth., 1884), M. W. Meyer a essayé de démontrer que ce système nouveau de versification s'était introduit en Grèce (et à Rome) sous l'influence du christianisme, par imitation de la littérature hébraïque et syrienne.

M. Deutschmann qui voit dans la naissance de la versification rythmique une évolution des anciennes formes métriques parallèle à l'évolution de la langue grecque elle-même, ignore que cette opinion a déjà été présentée, ailleurs qu'en Allemagne, il est vrai, — et appuyée de nombreux et excellents arguments dans un gros volume de près de 400 pages, publié il y a quatre ans¹. S'il eût connu le livre du P. Bouvy, M. Deutschmann aurait sans doute jugé inutile d'écrire la dissertation dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article, et la science n'y eût rien perdu.

L. DUVAU.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Lettres de Servat Lup, abbé de Ferrières*, publiées par M. G. DESDEVEISES DU DEZERT (Bouillon, biblioth. de l'École des Hautes-Études, fasc. 77), d'après un manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale, seront bien reçues de tous ceux qui ne possèdent pas l'édition de Baluze. L'éditeur adopte un nouveau classement des lettres. Un tableau de concordance de son édition avec les précédentes eût été fort utile.

— La Vie de Grégoire VII, à laquelle M. l'abbé DELARC travaillait depuis une vingtaine d'années, est terminée (*Saint Grégoire VII et la réforme de l'Église au XI^e siècle*. Retaux-Bray, 3 vols. in-8^o). L'auteur connaît admirablement toute la littérature du sujet. Son livre fait, somme toute, honneur à la science française.

— Nous recevons de M. André JOUBERT une *Étude sur les comptes de Macé Darne maître des œuvres de Louis I^{er} duc d'Anjou et comte du Maine (1367-1376)*, d'après un manuscrit du British Museum. (Angers, impr. Germain et Grassin, in-8^o). Des fragments considérables de ces comptes sont publiés par M. Joubert. L'ouvrage se termine par une table générale des noms de personnes et de lieux.

ALLEMAGNE. — M. LABAND publie la 2^e livraison du tome II de son grand ouvrage sur le droit public de l'Empire allemand, *Das Staatsrecht des deutschen Reiches* (Fribourg en Brisgau, Mohr). Cette seconde édition, commencée dès 1888, sera incessamment terminée; il ne manque plus qu'une livraison. L'ouvrage formera deux volumes gr. in-8^o). La dernière livraison que nous annonçons, est consacrée à l'organisation militaire allemande.

1. *Poètes et Mélodes*. Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque, par le P. Edmond Bouvy, Nîmes, 1886.

ÉTATS-UNIS. — On nous envoie : *The Life of the ancient Greeks bibliography and syllabus of Cornell University Lectures*, par M. B. Ide WHEELER, Ithaca, 1890 (20 pp, in-8°). C'est un sommaire des leçons du professeur précédé de la bibliographie de chacune d'elles.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 décembre 1890.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, annonce la découverte d'une série d'inscriptions trouvées sur la rive droite du Tibre, vers les *Prati di Castello*. Il y a jusqu'à 150 ou 200 lignes, en petits caractères. Ce sont des fragments des actes du collège des *XV viri sacris faciundis*. Quelques paragraphes se détachent en belles et grandes lettres du temps d'Auguste. L'un d'eux contient cette mention assez inattendue : « *Carmen saeculare composuit Q. Horatius Flaccus.* »

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats aux fonctions de directeur de l'École française d'Athènes. M. Homolle est présenté en première ligne, par 28 voix, contre 3 données à M. Wescher. M. Collignon est présenté en seconde ligne, par 21 voix, contre 7 données à M. Wescher et 2 à M. Haussoullier.

L'Académie constate la vacance de trois places parmi ses correspondants étrangers et d'une place parmi ses correspondants français. Deux commissions seront élues à la prochaine séance pour présenter des candidats à ces diverses places.

M. Clermont-Ganneau communique les légendes de deux anciens sceaux sémitiques de la collection du Musée britannique. Le nom gravé sur l'un de ces sceaux, Nefisi ou Nefousi, doit être rapproché de celui des Benê-Nefousim, une des familles qui, selon les livres d'Esdras et de Néhémie, revinrent de la captivité de Babylone sous Zorobabel.

M. Oppert communique une note sur le *Persée chaldéen*. Il s'agit d'un héros de la mythologie chaldéenne, grand guerrier et grand chasseur, dont les exploits ont été racontés dans des textes cunéiformes. On ignorait jusqu'ici la véritable forme de son nom : ce nom, dans les textes, est écrit en caractères idéographiques, qu'on avait lus Istubar. M. Oppert a constaté que ce nom doit être lu Gilgamès et que le personnage en question est mentionné dans un passage d'Elie, qui complète nos renseignements sur cette légende. Comme le Persée grec, Gilgamès est le fils d'une princesse enfermée dans une tour, qu'un être invisible ou surnaturel a rendue mère ; il est précipité et sauvé par un aigle.

M. Lecoy de la Marche lit une étude sur la prise de la ville d'Elne en Roussillon par l'armée de Philippe le Hardi, en 1285. D'après l'étude des lieux, le dépouillement des archives des rois de Majorque et l'examen des chroniques contemporaines, l'auteur de la communication conclut que les assertions des auteurs catalans sur le massacre des habitants et la destruction de la ville sont empreintes d'une grande exagération. M. Lecoy de la Marche ajoute qu'il prépare un travail d'ensemble sur les relations de la France avec les rois de Majorque, souverains du Roussillon et de Montpellier.

M. Ernest Babelon, conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale, commence une communication sur les monnaies et la chronologie des rois de Sidon antérieurs à Alexandre.

M. Babelon croit avoir retrouvé les noms de ces rois sur des monnaies perses émises en Phénicie au IV^e siècle avant notre ère. Les noms qu'il lit sur ces monnaies, où ils sont écrits en abrégé, sont ceux de Straton I^{er}, de Tennes, de Gérosiratos et de Straton I^{er} ; ils sont accompagnés de dates exprimées en années de règne.

La suite de la communication de M. Babelon est consacrée aux monnaies frappées en Cilicie par le satrape Mazaios et en Egypte par les satrapes qui gouvernèrent ce pays, au nom des rois de Perse, avant l'arrivée d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : MOMMSEN (Th.) et MARQUARDT (J.), *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Gustave HUMBERT, VII : *le Droit public romain*, par Th. MOMMSEN, traduit par Paul-Frédéric GIRARD, VII ; — par M. Deloche : DRAPEYRON (Ludovic), *le Premier Atlas national de la France* ; — par M. Maspero : diverses publications égyptologiques de MM. GRÉBAUT, FOUQUET, ARTIN pacha et AMÉLINEAU ; — par M. de Barthélemy, au nom de M. Héron de Villefosse : 1^o MAITRE (Léon), *les Villes disparues de la Loire-Inférieure*, 5^e livraison ; 2^o ESPÉRANDIEU (Emile), *Salbart* (extrait des *Paysages et Monuments du Poitou*) ; — par M. Barbier de Meynard : RINN (Louis), *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie* ; — par M. de Boissile : BAUDRILLART (Alfred), *Philippe V et la cour de France*, tome II ; — par M. de Rozière : CASATI (C.-Ch.), *Code pénal commenté par la jurisprudence la plus récente*, etc.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS A TOURS

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES

PAR PIERRE CORNEILLE

Édition de grand luxe, avec une introduction par M. LÉON GAUTIER, membre de l'Institut, et des éclaircissements par MM. PAUL ALLARD, ÉDOUARD GARNIER et LÉON LEGRAND.

Un volume grand in-4°.

Orné d'un portrait de Corneille gravé par BURNÉY, et de cinq eaux-fortes, d'après les compositions d'ALBERT MAIGNAN, gravées par BOILVIN, BRACQUEMOND, LE COUREUX et WALTNER. — Frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVII^e siècle par LÉON LENIÉP. — Nombreuses gravures sur bois dans le texte des Éclaircissements par LÉON ROUSSEAU, d'après les dessins d'ÉDOUARD GARNIER.

TIRAGE LIMITÉ À 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

1 à 100 sur papier du Japon, avec des planches en deux états, avec et sans remarque, broché.....	200 »
101 à 800 sur papier vélin blanc des papeteries du Marais, broché.....	100 »
Ajouter pour une demi-reliure d'amateur, dos et coins en maroquin poli rouge, tête dorée.....	20 »

JEANNE D'ARC

PAR MARIUS SEPET

ANCIEN ÈLÈVE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Un magnifique volume petit in-4°, illustré de 29 compositions hors texte, gravées par Méaulle, d'après les dessins de M. Andriolli, Joseph Blanc, Barrias, de Curzon, Édouard, Frémiet, Hanoteau, Jourdain, J.-P. Laurens, Le Blant, Luminais, Albert Maignan, Maillard, Martin, Rochegrosse, Zier.

SAINT LOUIS

PAR H. WALLON

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Suivi d'éclaircissements par MM. G. DEMAY, Anatole de BARTHÉLEMY, etc. — Nouvelle édition.

Un volume petit in-4°, orné d'un frontispice en couleur et de 280 gravures sur bois.

SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

PAR LE COMTE DE MONTALEMBERT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec une préface par Léon Gautier. — Un petit volume petit in-4°, orné d'une chromolithographie, de 28 grandes gravures et d'environ 130 dessins dans le texte.

CHARLEMAGNE

PAR ALPHONSE VÉTAULT

Avec une introduction par Léon Gautier et des éclaircissements par MM. Anatole de BARTHÉLEMY, G. DEMAY, A. LONGNON, etc. — Ouvrage couronné en 1877 par l'Académie française. Grand prix Gobert de 10,000 francs. — Un volume petit in-4°, orné de deux eaux-fortes, d'une chromolithographie, de 15 grandes gravures hors texte, d'une carte de l'empire de Charlemagne et d'environ 120 dessins dans le texte, d'après les manuscrits du IX^e siècle.

SAINT MARTIN

PAR A. LECOY DE LA MARCHE

Un volume petit in-4°, orné d'une chromolithographie, 24 grandes gravures hors texte, 2 fac-similé et environ 140 gravures dans le texte.

PRIX DE CHAQUE OUVRAGE :

Broché.....	15 »
Richement cartonné en percaline, ornements en noir et or, tranche dorée...	20 »
Demi-reliure, dos en chagrin doré, tranche dorée.....	20 »
Demi-rel. d'amateur, dos et coins en maroquin poli, tête dorée.....	25 »

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CH. TALLANDIER & GAUJAC

LILLE — 11-13, Rue de la Gare. — LILLE.

OUVRAGES DE FONDS à PRIX EXCEPTIONNELS.	AU LIEU DE BROCHÉ.	Broché.	Toile.	Demi-chagrin.	Reliure amateur.	Broché.	En carton.
Napoléon I ^{er} et son temps par PEYRE, grand in-8.....	30 »	15 »	20 »	25 »	25 »		
L'Algérie, histoire, conquête et civilisation, par GAFFAREL.....	30 »	15 »	20 »	25 »	25 »		
Ilios, ville et pays des Troyens, par SCHLIEMANN.....	30 »	15 »	20 »				
Egypte, par EBERS traduction MASPÉRO. 2 vol. en 1.....	100 »	36 »	50 »				
Dictionnaire de l'art, curiosité, Bibe- lot, par Bosc.....	40 »	18 »				21 »	
Dictionnaire du Théâtre, par POU- GIN.....	40 »	18 »			23 »	21 »	
Durer, par THAUSING.....	40 »	18 »			23 »	21 »	
Les femmes dans la société chrétienne par DANTIER.....	40 »	10 »	18 »				
La Comédie à la cour, par JULLIEN...	25 »	10 »					
Sainte-Bible, par l'abbé Salmon, illus- trations de SCHNOR.....	20 »	8 »	12 »				
Architecture (histoire de l'), par LE- SUEUR.....	20 »	8 »					
Grandes Epouses, par DE LESCURE..	8 »	4 »	6 »				
Mères illustres, Id.....	8 »	4 »	6 »				
Monde enchanté Id.....	8 »	4 »	6 »				
Tapis Orientaux, par LESSING.....	75 »						30 »
Voyage en Orient, par LABORDE....	400 »						100 »
Paris Dilettante, par JULLIEN.....	7 »	2 50					
La Chanson populaire, par WEKER- LIN.....	5 »	1 50					
Bibliothèque française. { 1 ^{re} série, 54 vol. grand in-8 Jésus, chacun.....	10 »	4 »	6 »				
{ 2 ^e série, 34 vol. petit in-8, chacun.....	3 »	1 50	3 »				
Voyage au Brésil, par DEBRET.....	180 »						45 »

Demander le *Catalogue complet* de nos ouvrages de fonds. — Envoi **FRANCO** de toute demande accompagnée de son montant en mandat poste.

Le Puy, typographie MARCHESOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LE TRAITÉ SUR LES SACRIFICES FONG ET CHAN
DE SE-MA-T'SIEN, traduit en français par Edouard
CHAVANNES, 1890. In-8..... 4 fr.

DICTIONNAIRE DES TERMES DE DROIT, D'ÉCO-
NOMIE POLITIQUE ET D'ADMINISTRATION, 1885,
In-8, cartonné..... 5 fr.

DICTIONNAIRE DES TERMES D'ART MILITAIRE, DE
MARINE ET D'HIPPOLOGIE, 1887. In-8, cartonné. 5 fr.

Ces deux ouvrages sont publiés par la Société de langue française
de Tōkiō.

L'ÉCOLE PHILOSOPHIQUE MODERNE DE LA
CHINE ou système de la nature (Sing-Li), par C. de HARLEZ.
In-4..... 6 fr.

*Petite Bibliothèque américaine publiée sous la direction
de M. A.-L. Pinart.*

I. VOCABULARIO CASTELLANO CUNA, par A.-L. Pi-
NART, 1890. In-18, carré..... 5 fr.

II. VOCABULARIO CASTELLANO DORASQUE dialectos
Chumulú, Gualaca, y Changuina, par A.-L. PINART, 1890. In-18,
carré..... 5 fr.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, III, n° 10 : *Partie administrative* : Assemblée générale du 5 avril : Discours de M. A. CROISSET; rapport de M. P. GIRARD; prix; rapport de la commission administrative. — *Partie littéraire* : Michel BRÉAL, Graecia... artes intulit; SAYCE, deux contrats grecs du Fayoum; G. COSTOMIRIS, les écrits inédits des anciens médecins grecs (2^e série); J. DARMESTER, Jacques d'Edesse et Claude Ptolémée; D. HESSELING, Istambol. — *Notes et documents* : A. HAUVETTE, sur un passage de Thucydide (I 41, 1); Th. REINACH, noms méconnus, V. Porinos; H. OMONT, La Paléographie grecque de Montfaucon et le P. Hardouin. — *Chronique* : Bulletin épigraphique (B. HAUSSOULLIER); correspondance grecque; actes de l'Association; livres offerts.

— N° 11. *Partie littéraire* : Gustave HIRSCHFELD, les inscriptions de Naucratis et l'histoire de l'alphabet ionien; Ernest LACOSTE, les Poliorcétiques d'Apollodore de Damas, avec une préface par A. de ROCHAS; Paul TANNERY, Etudes sur les alchimistes grecs, Synésius à Dioscore; Lazare BELLÉLI, Une version grecque du Pentateuque du xvi^e siècle. — *Notes et documents* : Henri WEIL, Fragment iambique inédit rapporté par M. Sayce; Théod. REINACH, Sur Aristote, Poét. 18; Ch.-E. RUELLÉ, Notes sur trois manuscrits parisiens d'Hermias (scholies pour le Phèdre de Platon). — *Chronique*. Bulletin archéologique (T. R.); correspondance grecque (D. B.); nouvelles diverses. — *Bibliographie*. Comptes rendus.

Bulletin critique, n° 23 : BONNET, Narr. de mirac. a Michaelē archangelo Chonis patrato. — LABBÉ, Synt. latine. — NOHL, Ciceronis orat. sel. — Public. récentes sur Jeanne d'Arc. — DEJOB, M^{me} de Staël et l'Italie.

The Academy, n° 969 : MAHAFFY, The Greek world under Roman sway, from Polybius to Plutarch — SPALDING, Suvoroff — Some foreign books (LE BRETON, Le roman au xviii^e s.; PELLISSIER, Le mouv. litt. au xix^e s.; BONET-MAURY, Bürger). — Cathedral (Freeman). — The order of the letters in the Runic futhork (Taylor). — The treasury of Rhampsinith. (Clouston). — The source of a Chaucer simile. — Norfolk manor court rolls — Arist. Ethica Nicomachea, p. p. BYWATER. — A new Babylonian version of the creation story (Pinches). — MASPERO, Lectures historiques, Egypte, Assyrie.

The Athenaeum, n° 3292 : GLADSTONE, Landmarks of Homeric study — Sir Edward HAMLEY, The war in the Crimea — GARDINER, A student's history of England, from the earliest times to 1885 — ARS. DARMESTER, Reliques scientifiques; Dict. gén. de la langue française. — Thomas Mun. — A source of the Book of Tobit. — CONWAY, Literary remains of A. Dürer (2^e art.)

Literarisches Centralblatt, n° 49 : VOGELSTEIN, Der Kampf zwischen Priestern u. Leviten seit den Tagen Ezechiel's — PREGER, Verf. der franz. Waldenser — KREBS, Die polit. Publicistik der Jesuiten u. ihrer Gegner vor dem dreissigjäh. Krieg. — J. DARMESTER, Chants popul. des Afghans (à recommander à tous les amis du folklore et de la poésie populaire). — SANDYS, Demosthenes, The speech against the law of Leptines. — Maximiani elegiae, p. p. PETSCHENIG. — Grimm, Deutsche Gramm. III, p. p. ROETHE et SCHRÖDER. — RENSCH, J. E. Schlegel. — LITZMANN, Schröder. (bon.) — Katalan. Troubadours der Gegenwart, verd. von FASTENRATH. — MURR, Die Pflanzenwelt in der griech. Mythol. (Soigné.) — BAUMANN, Einführ. in die Pädagogik.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : GORE, Lux mundi — Bibl. Indica, a coll. of Oriental works, published by the Asiatic History of Bengal.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51

— 22 décembre —

1890

Sommaire : 566. De CARA, Les Hyksos. — 567. GUTSCHER, Epitaphes attiques. — 568. SODEN, Commentaire du Nouveau-Testament, III, 2. — 569. LÆB, Le Juif de l'histoire et de la légende. — 570. LIPPERT, L'ordre de Santiago. — 571. G. MEYER, Chants populaires grecs. — 572. LANQUETIN, L'œuvre de Villalobos. — 573. Bayle, Correspondance, p. p. GIGAS. — 574. LENTZNER, Bacon et Shakespeare. — 575. Joseph BERTRAND, Pascal. — 576. Lods, Les églises protestantes de Montbéliard. — 577. GUÉRIN, La question du latin. — 578. H. CORDIER, Stendhal et ses amis. — 579. PARIGOT, Augier. — 580. SCHRADER, Atlas de géographie moderne. — 581. DUBOIS, Précis de géographie moderne. — 582. FISCHER, Foi ou science. — Lettre de M. d'Arbois de Jubainville et réponse de M. Gaidoz. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

566. — C. DE CARA. *Gli Hyksos o Re Pastori di Egitto*, ricerche di Archeologia Egizio-Biblica del P. Cesare A. de Cara. Roma, Tipografia dei Lincei, 1889, in-8, xiii-372 p. Prix : 15 fr.

Chabas avait mesuré cinquante-six pages in-4° aux *Pasteurs en Égypte* : le père Cesare de Cara leur alloue près de quatre cents pages in-8°. Cette disproportion n'est pas due au nombre de monuments nouveaux qui ont été découverts en Égypte depuis vingt ans : elle tient à une différence dans la manière d'envisager le sujet. Chabas avait voulu donner au public savant tout ce que l'on connaissait de son temps sur la matière et n'avait presque pas développé ses conclusions : il agissait en égyptologue parlant avant tout aux égyptologues. Le père de Cara ne s'est pas enfermé dans le domaine de la stricte égyptologie : la question des Hyksos se rattache dans son esprit à un ensemble de questions plus vastes, toutes relatives à l'histoire des Hébreux et à l'authenticité du Pentateuque. Il y a de l'apologiste en lui au moins autant que du savant, et je le remarque, non pour lui en faire un reproche, mais simplement pour expliquer comment il a été amené à composer un gros volume sur une matière qui semblait ne comporter qu'un mémoire assez court. Il admet la tradition fort ancienne qui place l'arrivée de Joseph et des Hébreux en Égypte sous les Pasteurs, et plus spécialement sous un des rois Apophis : il veut donc savoir plus exactement qu'on ne l'a su jusqu'à présent ce qu'était ce peuple barbare, d'où il venait, comment il s'établit en Égypte, combien de temps il y resta, quels furent ses rois et ce qu'ils firent. Les documents sont rares : quelques débris mutilés de Manéthon, quelques monuments des Hyksos eux-mêmes, quelques rares allusions dans les textes égyptiens d'époque postérieure ; le tout tiendrait en vingt pages au plus. Mais on a beaucoup discuté sur ces vingt pages, on a beaucoup affirmé, beaucoup nié, et avant d'en arriver

à l'examen des textes eux-mêmes, il faut peser l'une après l'autre les principales au moins des hypothèses qui encombrant le champ des recherches. Le père de Cara l'a fait avec beaucoup de modération dans la forme, et en grand détail. Peut-être a-t-il pénétré trop avant dans le passé et a-t-il tué des théories qui étaient mortes et oubliées depuis quelque temps déjà. Une connaissance trop profonde de la bibliographie du sujet, voilà en vérité un beau reproche, et qu'on n'a pas souvent l'occasion de faire, en ce temps où beaucoup d'égyptologues ignorent à peu près tout ce qui s'est fait avant eux, ou se donnent l'apparence de l'ignorer.

Je ne puis pas exposer ici l'ensemble de faits et de raisonnements que le père de Cara a fort ingénieusement combinés pour étayer sa thèse. On sent que le père de Cara a dû étudier à fond la logique, et son œuvre est comme une chaîne de syllogismes habilement cachée, qui peu à peu enlace le lecteur et le lie à l'idée que l'auteur s'est efforcé, dès le début, de lui présenter. Je veux seulement indiquer la thèse elle-même. Les Hyksos ne sont pas un peuple homogène; ils formaient une confédération plus ou moins lâche de plusieurs nations et de plusieurs familles diverses, sous l'hégémonie des peuples de la Syrie septentrionale. Cette confédération était la même que celle qui, plus tard, sur les monuments de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, prit le nom de Routonou et de Khiti, ou, du moins, elle comprenait des portions des mêmes peuples. Elle se jeta sur l'Égypte et la soumit sans difficulté, sans combat. Le père de Cara recherche ici quelles causes ont pu rendre aisée la conquête de l'Égypte et refuse d'y faire entrer un morcellement du pays analogue à celui qui favorisa, vingt siècles plus tard, les invasions éthiopiennes et assyriennes. Il refuse également d'admettre le témoignage de Manéthon, quand cet historien assure que les chefs barbares mirent le feu aux villes, renversèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes en ennemis, tuant les uns, réduisant les autres en esclavage avec leurs femmes et leurs enfants. Les Hyksos, loin d'être des hordes sauvages, comme on le prétend d'ordinaire, et Manéthon le premier, possédaient une civilisation très semblable à celle de leurs adversaires. S'ils triomphèrent, c'est qu'ils avaient non seulement des soldats bien aguerris, aussi nombreux que ceux de l'Égypte, mais qu'ils surent les lancer à l'improviste avant que le Pharaon régnant eût vent de l'attaque et pût rassembler ses forces pour leur tenir tête. L'Égypte fut envahie, battue et réduite par surprise. « La façon dont Manéthon dit que l'invasion se produisit, sans violence, sans bataille, sans la moindre difficulté, est à mon sens la plus naturelle et la plus probable; aussi réputé-je peu naturels et improbables tous ces actes de cruauté que le même auteur attribue aux envahisseurs. En effet, si l'on considère l'entreprise des Hyksos dans son principe et dans son développement successif de plusieurs siècles, et qu'on tienne compte des qualités morales et politiques dont ils se montrent remarquablement fournis dans leur manière de gouverner,

« on doit conclure à bon droit que la conquête de l'Égypte fut conçue, « préparée et méditée par eux en toute maturité de jugement et « avec une ferme résolution de la rendre durable... Conscients de leur « force, du nombre et de la vaillance de leurs armées, de la faiblesse des « Égyptiens de la Basse-Égypte, pourquoi auraient-ils recouru à la violence et aux massacres? (p. 297) » Ils se maintinrent sans peine sur le pays entier, jusqu'au moment où les princes thébains de la XVII^e dynastie leur déclarèrent cette guerre qui aboutit à la délivrance de l'Égypte, après un siècle et demi de lutte.

Telle est, en quelques mots, l'idée que le père de Cara s'est formée des Hyksos et de leur domination. Chacun des menus détails en est traité avec amour, et donne lieu à des dissertations approfondies, sur le culte du dieu Soutekhou, sur l'emplacement d'Avaris et son identification avec Péluse, sur la stèle de l'an 400 et sur la valeur qu'on doit prêter à la date extraordinaire qu'elle renferme, sur le récit du *Papyrus Sallier n° I* et sur le plus ou moins d'authenticité qu'il présente. Dans son ardeur à tout recueillir et à faire arme de tout, le père de Cara s'est laissé entraîner à commettre quelques erreurs de fait. La lecture *Râ-ââ-ab-toui* du cartouche prénom d'Apophi est une erreur de Mariette, qu'il corrigea lui-même plus tard : le nom se lit Aqnounrî, ou, si cette façon de le vocaliser scandalise par trop le lecteur, Râ-âa-qenen. C'est le pendant d'un cartouche prénom que portent plusieurs princes thébains contemporains, Soqnounrî, ou Râ-sqenen. De même, il est exagéré de dire que le cartouche nom d'un roi pasteur ne renferme jamais le nom de Râ. En fait, le nom d'Apophi au *Papyrus Sallier n° I* se lit *Râ-Apophi*, et celui du roi dont Naville a découvert la statue à Bubastis, *Ianrî* écrit *Râ-IAN*. Je dois avouer également que le caractère romanesque du *Papyrus Sallier, n° I*, me paraît aussi fermement établi que jamais. Les détails qu'on y lit, malgré les lacunes, sur les hippopotames qui habitent le lac de Thèbes et qui empêchent le roi Pasteur de dormir dans Avaris, ne me paraissent pas indiquer un récit historique suffisamment vraisemblable. Le père de Cara les écarte parce qu'ils se trouvent dans les parties les plus mutilées du texte : ils sont certains pourtant, comme un examen répété du fac-simile, des photographies et du papyrus, même par plusieurs égyptologues, le prouve. Lorsqu'on a devant soi un document en lambeaux, on est toujours libre d'en récuser l'autorité ; mais si on admet, malgré les lacunes, le témoignage d'une partie des fragments, il faut admettre au même titre le témoignage de l'autre partie. Je continue, pour ma part, à croire que Goodwin avait raison de penser que le *Papyrus Sallier n° I* est dénué de caractère historique : je le considère comme un conte écrit vers la fin de la XVIII^e dynastie. Il peut nous aider à comprendre ce que les Égyptiens pensaient des Hyksos longtemps après l'événement ; mais nous n'avons pour le moment aucun moyen de déterminer jusqu'à quel point le roman populaire était conforme à la réalité.

Je suis porté à croire aussi que le père de Cara est allé un peu loin

en déclarant que Manéthon avait accusé à tort les Hyksos de barbarie, dans les premiers temps qui suivirent leur conquête de l'Égypte. D'abord quel est l'état de la question ? Nous avons un témoignage positif, celui de Manéthon, puis quelque chose que je ne puis définir un témoignage, bien que le père de Cara s'en serve fort habilement pour combattre Manéthon. Mariette a découvert que les rois Hyksos ont respecté les temples de Tanis, et que plusieurs d'entre eux ont ou bien élevé ou bien usurpé des monuments, preuve qu'ils n'étaient pas si barbares qu'on le disait : le père de Cara en conclut qu'ils n'étaient pas barbares du tout et que Manéthon, en les chargeant, s'est laissé entraîner par un préjugé de haine nationale. L'argument tiré des monuments n'a point de valeur en l'espèce. Manéthon disait que les premiers Hyksos avaient mis le feu aux villes et renversé les temples des dieux, tué ou asservi les habitants. On avouera, je l'espère, que la présence d'une demi-douzaine de monuments des Hyksos en Égypte ne saurait, à un degré quelconque, prouver que les Hyksos ne brûlèrent pas des villes ou ne massacrèrent pas des fellahs : elle ne prouve même pas qu'ils respectèrent les temples. Il est certain que les barbares saccagèrent Rome plus d'une fois, depuis la mort de Théodose jusqu'au xvi^e siècle : Dieu sait pourtant si, malgré tout, il reste à Rome beaucoup de monuments antiques ou qui remontent aux premiers siècles du moyen âge. En appliquant à l'histoire de Rome la même rigueur de déduction que le père de Cara applique à l'histoire d'Égypte, on aurait beau jeu à prouver par le Colysée ou la colonne de Phocas, ou le Marc-Aurèle du Capitole, que les récits des chroniqueurs sur les ravages et la cruauté des barbares sont de pure invention, et que les Vandales ou les Normands ou les soldats des armées allemandes ont été calomniés. Je crois, quant à moi, qu'en l'absence de documents contemporains, le mieux est de suspendre son jugement, ou d'admettre le témoignage de l'homme qui travaillait, comme Manéthon, sur des documents que nous n'avons plus, si son récit ne contient rien de contraire à la vraisemblance. Après tout, ce que Manéthon raconte des Hyksos, entre le moment où ils envahirent l'Égypte et celui où ils acclamèrent Salatis roi, n'a rien d'in vraisemblable : piller, brûler, tuer, étaient péchés communs dans les invasions antiques, et aussi, je le crains, dans les modernes.

En résumé, l'ouvrage est bien conduit, et l'examen minutieux auquel le père de Cara a soumis les monuments a dissipé plus d'une erreur. Il y avait un certain courage à prendre, pour sujet d'un premier mémoire en égyptologie, un sujet aussi obscur que l'est l'histoire des Hyksos : le père de Cara s'est tiré à son honneur de cette entreprise hardie, et son ouvrage reste encore, malgré tout, le plus solide de ceux qu'on a écrits sur le même sujet.

G. MASPERO.

567. — HANS GUTSCHER. **Die Attischen Grabschriften** chronologisch geordnet, erläutert und mit Uebersetzungen begleitet. Leoben, 1890. Gr. in-8, 43 p.

Le sujet de ce travail a été traité en même temps, bien qu'avec moins de détails, par M. Loch (cf. *Rev. crit.*, 1890, II, p. 23); il n'est pas surprenant que les deux auteurs, opérant sur des matériaux identiques, soient arrivés aux mêmes résultats. M. Gutscher, qui ne destine pas le sien aux seuls philologues de profession, a cité très peu d'inscriptions dans le texte original, mais il a donné des traductions métriques de toutes les épitaphes versifiées; ces traductions sont souvent assez élégantes. La masse des épitaphes attiques a été répartie par lui en quatre sections : l'époque archaïque, le v^e siècle, le iv^e, le iii^e et le ii^e, l'époque romaine; les épitaphes chrétiennes, étudiées autrefois par M. Bayet dans une thèse latine, sont restées en dehors de son cadre. Dans chaque série, M. G. signale les formules, les idées nouvelles qui se font jour, les particularités relatives à l'indication de l'ethnique, du démotique, etc. Le développement parallèle de l'art plastique dans les stèles funéraires et de l'art poétique dans les épigrammes lui a suggéré quelques bonnes observations. Son travail est mieux qu'une sèche statistique et intéresse l'histoire des mœurs non moins que l'épigraphie. Nous sommes d'autant plus heureux de lui en faire compliment qu'il l'a rédigé dans des conditions bien peu favorables : M. Gutscher est professeur au gymnase de Leoben.

S. R.

568. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament**, bearbeitet von Holtzmann, Lipsius, etc. Dritter Band, zweite Abtheilung. Hebræerbrieft, Briefe des Petrus, Jacobus, Judas. Bearbeitet von H. v. SODEN. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1890. In-8, VIII-182 p.

La *Revue critique* (n^o du 6 janvier 1890) a signalé le premier volume de cette publication et les qualités qui la recommandent à l'attention des exégètes. Le commentaire des cinq Épîtres qui sont étudiées dans le présent fascicule est substantiel, concis, littéral. Celui de l'Épître aux Hébreux et de la première Épître de Pierre a été particulièrement soigné, à cause de l'importance plus considérable de ces écrits. M. v. Soden a pris pour base de ses explications le texte grec dans l'édition de Tischendorf -v. Gebhardt. Les discussions exégétiques sont généralement conduites avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Les introductions présentent, sous une forme abrégée, tous les renseignements généraux concernant l'histoire, l'origine et le contenu de chacune des Épîtres. En ce qui concerne l'origine, M. v. Soden procède sans aucun parti pris favorable ou défavorable aux opinions traditionnelles; il ne perd pas le temps en discussions inutiles; ses conclusions s'appuient sur une étude approfondie des textes et de leurs rapports avec l'histoire primitive du christianisme. Justice étant rendue à la méthode, il convient d'ajouter que toutes les opinions soutenues par l'auteur ne sont pas de

valeur égale, ni élevées au-dessus de toute contestation. Par exemple, les arguments allégués pour démontrer que les destinataires de l'Épître aux Hébreux n'étaient pas des Juifs convertis, mais des chrétiens sortis de la gentilité, méritent pour le moins d'être pris en considération ; au contraire, l'attribution de la première Épître de Pierre, censée écrite sous Domitien, à Sylvanus (d'après I *Petr.* v, 12), n'est qu'une conjecture assez singulière et peu vraisemblable. Puisque M. v. Soden n'a pas cru devoir s'en rapporter à la suscription de la lettre, il aurait agi, ce semble, avec prudence, en ne mettant en avant aucun nom propre, comme il a fait avec raison pour l'Épître aux Hébreux.

A. LOISY.

569. — **Le Juif de l'histoire et le Juif de la légende**, par Isidore Lœb. Paris, Léopold Cerf, 1890, in-12, 54 p.

M. Isidore Lœb n'est pas seulement un israélite des plus érudits ; c'est un vrai savant, qui sait distinguer entre l'essentiel et le secondaire, qui sait choisir ses sources et ses renseignements. C'est, d'autre part, un écrivain qui manie sa langue avec souplesse. C'est pourquoi un sujet, qui risquait de prêter à la déclamation, est devenu sous sa plume une occasion toute naturelle de grouper un petit nombre de données précises, desquelles se dégage une lumineuse conclusion, à savoir que le Juif a beaucoup souffert, que, sauf ses rudes épreuves, on lui prête dans les siècles passés un rôle qu'il n'a jamais eu et qu'il ne demande aujourd'hui qu'à remplir ses obligations de citoyen en jouissant de la protection que l'État lui promet en retour. J'ai été particulièrement aise de voir M. L. établir d'une façon très nette que les Juifs ont été essentiellement agriculteurs jusqu'aux environs de l'ère chrétienne, et qu'ils ne sont devenus commerçants qu'à leur corps défendant : la Bible, qui prêche la justice et l'égalité, qui s'attaque constamment aux riches, est un livre d'agriculteurs. « L'histoire des persécutions subies par les Juifs est une honte pour l'humanité, a bien raison de dire M. L., et qui doit rendre modestes ceux qui parlent de civilisation, de progrès, de morale et de charité. » Et ailleurs : « La moitié de la Bible hébraïque est consacrée à défendre contre le riche les intérêts des pauvres et des humbles. » La brochure de M. Lœb ne pouvait être écrite que par un homme connaissant à fond le passé et le présent du judaïsme ; elle contient plus de vérités et d'indications positives que maint gros volume.

M. VERNES.

570. — Woldemar LIPPERT. **Des Ritterordens von Santiago Thätigkeit für das heilige Land**. Brochure in-8, 45 pages. Innsbrück, Wagner, 1890.

M. Lippert a trouvé aux archives de Vienne une série de pièces touchant l'ordre militaire de Santiago et provenant des anciennes archives

du chapitre de Salzbourg. Ces documents montrent qu'au milieu du XIII^e siècle les chevaliers de cet ordre ne se contentaient pas de frapper en Espagne, à l'instar de leurs rivaux, les chevaliers d'Alcantara et de Calatrava, de grands coups d'épée contre les Musulmans ; avec la permission du Souverain-Pontife, ils envoyaient des délégués, chargés de recueillir des dons pour la Terre-Sainte, dans les pays les plus éloignés, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Hongrie, en Pologne. Ces frères quêteurs n'étaient pas toujours bien reçus des populations et le pape dut écrire qu'on les traitât avec égard et qu'on leur rendît facile leur tâche. De semblables quêtes eurent lieu sous le pontificat d'Alexandre IV (1254-1261), de Clément IV (1265-1268), et de Grégoire X (1271-1276). Probablement elles cessèrent tout à fait, quand au concile de Lyon, en 1274, les évêques et les abbés eurent promis de renoncer, pendant six ans, en faveur des chrétiens de Palestine, à la dime de tous leurs revenus.

Ces faits étaient inconnus et il faut savoir gré à M. Lippert de les avoir mis en lumière. Sa brochure est un extrait du tome X des *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*.

Ch. PFISTER.

571. — **Griechische Volkslieder** in deutscher Nachbildung von Gustav MEYER. Stuttgart, 1890, in-12, 103 p.

En feuilletant l'élégant petit volume de l'éminent helléniste de l'Université de Graz, on est tenté au premier abord de croire à une mystification dans le genre du Mirza-Schaffy de F. Bodenstedt, tant ces jolis vers sentent peu la traduction et même l'adaptation, tant ils ont une couleur allemande, souvent heinesque, tant ce sont de vrais *Lieder*. En lisant la Préface et en se reportant à la table des matières, où les textes originaux sont indiqués, on finit par se convaincre que ces charmants poèmes sont traduits du grec et qu'ils le sont même avec fidélité. La traduction la plus fidèle n'est-ce pas celle qui donne au lecteur l'illusion de sa propre poésie, de sa langue nationale ? S'adressant à un public allemand, M. G. Meyer s'est proposé le *Volkslied* pour modèle (p. 7). Le but est atteint, à s'y méprendre.

Cet aimable recueil contient des chansons provenant les unes de la Grèce proprement dite, les autres de l'Apulie et de la Calabre, où le grec se parle encore. Ce sont toutes des chansons d'amour, tristes ou joyeuses, mélancoliques, ou parfois, badines. L'accent en est toujours pénétré et pénétrant. Ceux qui aiment la poésie populaire grecque liront ce livre avec plaisir. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un savant ; il y a là les vers d'un poète.

Jean PSICHARI.

572. — **Francisco Lopez de Villalobos.** Sur les contagieuses et maudites bubas. Histoire et médecine. Traduction et Commentaire par le Dr E. LANQUETIN. Paris, Masson, 1890. In-12, 162 pages.

L'œuvre de Villalobos, qui précéda de trente-deux ans le poème de Fracastor sur la Syphilis, fut imprimée en 1498 à Salamanque, à la suite d'un abrégé de la médecine d'après les Canons d'Avicenne, du même auteur. Elle se compose de soixante-quatorze strophes ou tirades de dix vers dodécasyllabiques : chaque tirade est formée de deux *quintillas* soigneusement rimées dans l'ordre A B A A B. M. L. l'a publiée dans la « collection choisie des anciens syphiligraphes » d'après une copie que lui avait envoyée de Madrid le docteur Montejo : il ne reste que quatre exemplaires de l'édition princeps, et aucun n'est à Paris. Il est à regretter que M. L. ait poussé la fidélité de la reproduction jusqu'à supprimer la ponctuation totalement absente dans l'original : le lecteur lui saurait gré d'avoir facilité par l'emploi des points et des virgules l'intelligence d'un texte qui n'est pas toujours sans difficulté¹. M. L. a joint à sa publication une traduction et un commentaire. De la première nous dirons qu'elle est plus élégante que fidèle : non qu'elle renferme aucune inexactitude scientifique, mais elle ne serre pas d'assez près et parfois il semble que le traducteur n'ait pas fait un mot à mot rigoureux de certaines constructions obscures et embarrassées. Quant au commentaire, il est de tout point intéressant, mais notre incompetence dans la matière ne nous permet pas d'en apprécier dûment la valeur².

G. STREHLY.

573. — **Lettres inédites de divers savants** de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e siècle publiées et annotées par Emile GIGAS, de la Bibliothèque royale de Copenhague. Publication faite sous les auspices de la fondation Carlsberg. Tome I. *Choix de la correspondance de Pierre Bayle*, 1670-1706. Copenhague, Gad. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de xviii-728 p.

Après la mort de Bayle, sa famille forma le projet de publier une partie de la correspondance de l'éminent critique. On songea, pour l'édition, à un certain Du Puy, « littérateur de profession sans être fort illustre dans ce métier ». Mais à la suite de circonstances inconnues, l'idée fut abandonnée et les matériaux du recueil destiné à paraître sous les auspices des héritiers de Bayle furent achetés par un amateur étranger, le comte Otto Thott (1703-1785), « ministre d'État danois et grand

1. Observons que des fautes d'impression s'y rencontrent çà et là : p. ex. *copañera*, p. 80, lisez *cūpañera* ; *ta queda*, p. 81, lisez *tan queda* ; *prosigne*, p. 84, lisez *prosi-gue* ; *aʒogne*, p. 85, l. *aʒogue*, etc., etc.

2. Signalons toutefois une ou deux corrections : p. 33, *Zûr* corr. *Zur* ; p. 115, une citation sans renvoi de quelques vers du Roman de la Rose : le premier me paraît fautif : *el sel*, traduit par *et si elle* est plus que douteux ; p. 119, *en ça* ne veut pas dire *environ* cf. Littré ; p. 156, *thériaque* ne vient pas de *θίρ* et *ἰατρική*, mais simplement de *θηρίακή*.

bibliophile, possesseur de la plus riche bibliothèque privée au XVIII^e siècle. Le collectionneur étant mort, la correspondance de Bayle passa dans la Bibliothèque royale de Copenhague où elle remplit deux gros volumes in-4°. Ces volumes composés d'environ cinq cents lettres, les unes du philosophe, les autres à lui adressées, sont la source — qui n'avait encore été troublée par aucun chercheur — où M. E. Gigas a puisé son *Choix de la correspondance de Pierre Bayle*, première série d'un recueil, qui servira, espère-t-il, « à jeter quelque lumière sur l'histoire de la littérature de l'Europe » dans la dernière partie du règne de Louis XIV.

Cette première série est formée : 1° d'une *Introduction* dont je viens de citer quelques lignes¹; 2° de vingt-quatre lettres de Bayle écrites depuis son extrême jeunesse (à l'âge de 23 ans) jusqu'à la veille de sa mort; 3° de cent soixante-seize lettres de divers personnages, ses parents, amis, confrères, etc., les uns porteurs de noms illustres, Nicolas Malebranche, Denis Papin, Charles Perrault, les autres moins célèbres, mais recommandables à divers égards, tels que Jacques Abbadie, Amelot de la Houssaye, Charles Ancillon, Jean Anisson, Adrien Baillet, Basnage de Beauval, Jacob Bayle, Beausobre, François Bernier, Charles Drelincourt, l'abbé Dubos, Jacques du Rondel, Daniel de Larroque, Jean Le Clerc, Jacques Lenfant, Michel Le Vassor, Vincent Minutoli, Claude Nicaise², Jean Rou, Jean-Baptiste Santeuil, Frédéric Spanheim, Jacques Spon, François Turretini³; 4° de notes biographiques, bibliographiques, géographiques, etc., qui remplissent près de cent pages imprimées en menus caractères; 5° d'un index des noms.

L'*Introduction* est fort intéressante, M. G. a eu le bon esprit d'y mettre quelques extraits de lettres qui ne lui paraissaient point mériter d'être publiées complètement. Il mêle ainsi le piquant de l'inédit à ses judicieuses appréciations de Bayle et des principales œuvres de cet écrivain (son *Journal critique* et son *Dictionnaire*), à ses appréciations aussi des plus notables correspondants de son héros, le philologue Jacques du Rondel, « qui était peut-être l'admirateur le plus passionné du génie de Bayle », le théologien genevois Vincent Minutoli, ami de jeunesse du grand sceptique, Jacob Bayle, ministre au Carla, son frère aîné⁴.

1. A la suite de l'*Introduction* on remarque un Tableau généalogique de la famille de Bayle.

2. Déjà diverses lettres de Bayle à ce facteur du Parnasse avaient paru dans le recueil de M. Caillemier (*Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise*, Lyon, 1885, grand in-8°), recueil dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici.

3. Plusieurs lettres de Bayle se trouvent dans les *Lettres inédites adressées à J. A. Turretini*, dont l'édition est due aux soins de M. de Budé (*Genève et Paris*, 3 vol. in-12) et dont je me suis encore occupé ici.

4. Parmi les plus curieux extraits donnés par M. G., on remarquera (p. xxv-xxvi), divers passages des lettres adressées à Bayle par Gregorio Leti, personnage que l'éditeur exécute prestement en ces termes : « Cet italien, d'une honnêteté assez douteuse et expulsé de pays en pays, entêté de sa propre grandeur et battant tou-

Les lettres de Bayle à son père, à ses frères, à quelques-uns de ses meilleurs amis, font très avantageusement connaître son caractère et fournissent des détails nouveaux sur quelques circonstances de sa vie. Là, comme dans la seconde partie du recueil, Bayle nous apparaît doué des plus aimables et des plus précieuses qualités, et tout le bien que ses biographes ont jamais dit de lui est confirmé et même dépassé par les témoignages de sa correspondance. A ces renseignements sur l'homme et sur l'auteur, se joignent divers renseignements dont profitera l'histoire littéraire générale, notamment en ce qui regarde (p. 106) le manuscrit des *Vies des poètes françois* par Guillaume Colletet dont Charles Perrault songeait à entreprendre la publication (lettre du 29 août 1691).

Dans les pages écrites par les correspondants de Bayle, règne la plus grande variété. La plupart de ces correspondants envoyaient au roi du journalisme du xvii^e siècle toute sorte de nouvelles : les unes venant de Paris et de la province, les autres de Berlin, de Genève, de Londres, etc. Événements, hommes, livres, tout passe devant nos yeux. Telles lettres sont graves, telles autres enjouées. Ici s'étend la dissertation, plus loin pétille l'anecdote. C'est un pêle-mêle charmant. L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, la France, y revivent tour à tour. Théologiens, romanciers philosophes, poètes, érudits, beaux esprits, *bas-bleus*¹, se disputent notre attention. C'est principalement dans les lettres de l'abbé Nicaise « épistolographe par excellence et chronique littéraire vivante du temps », et encore plus dans les lettres de l'abbé J.-B. Dubos, écrites avec une verve si amusante, qu'abondent les nouvelles de la cour, de la ville, de l'Académie. Les grands noms de Boileau, de Bossuet, de Corneille, de La Fontaine, de Racine brillent en la seconde partie du volume à côté des noms d'Antoine Arnauld, de Balzac, de Barbin, de Bouhours, de Burnet, de Bussy Rabutin, de Catinat, de Claude, de Cupér, de Dacier, du P. Daniel, de l'abbé Faydit, de Gassendi, de Grotius, du P. Hardouin, de l'archevêque F. de Harlay, de l'évêque Huet, de Jurieu, de l'abbé de La Chambre, de Mathieu et Daniel de Larroque, de Longepierre, de Louis Maimbourg, de Ménage, de Mézeray, de Nicole, d'Eusèbe Renaudot, de Saint Evremont, de St-Réal, de Spanheim, de Thévenot, etc.

Les notes sont aussi excellentes que nombreuses. Comme dans l'*introduction*, M. G. y a mêlé beaucoup d'extraits des lettres écrites à Bayle, qui n'avaient pas trouvé place dans le recueil, de sorte que le commentaire est aussi un supplément. Ce commentaire, fait avec autant de soin

jours la grosse caisse pour ses nombreuses productions, importunait le rédacteur des Nouvelles de la République des lettres de ses protestations d'amitié intéressées, mélange d'adulation et de susceptibilité, dont le style rappelle le charlatan. »

1. Signalons les passages relatifs à M^{me} Dacier, à M^{me} Deshoulières, surtout à M^{me} de La Force dont les aventures furent si extraordinaires. L'*Index des noms* fournit toute les références désirables pour suivre la trace de ces dames.

que de savoir, et où sont condensées des recherches infinies, mérite des éloges sans réserve ¹.

Que M. Gigas, encouragé par le succès qu'obtiendra certainement, auprès de tous les lettrés de l'Europe, le premier volume de la correspondance inédite de divers savants, continue son grand travail aussi bien qu'il l'a commencé, et il aura pour toujours attaché son nom à une des plus curieuses et des plus importantes publications de notre temps.

T. DE L.

574. — Karl LENTZNER. *Zur Shakespeare = Bacon = Theorie*. Halle, Niemeyer, 1890, in-8, viii, 48 pages.

La question de l'authenticité des drames de Shakespeare ne cesse pas d'occuper l'attention de l'autre côté des Vosges, comme en Angleterre et en Amérique; la *Revue critique* a rendu compte dernièrement de la brochure que M. Schipper lui a consacrée l'année dernière, en voici une que M. Karl Lentzner lui consacre à son tour, mais en la traitant d'une manière un peu différente. M. Schipper s'était surtout attaqué à l'ouvrage fantaisiste d'Ign. Donnelly, publié en 1886, son émule reprend la question de plus haut et dès son origine.

C'est en 1856 qu'elle a été véritablement soulevée. Huit ans auparavant, l'américain Hart avait déjà mis en doute — presque en passant, il est vrai — que Shakespeare fût véritablement l'auteur des drames mis sous son nom, mais ce fut seulement en 1856 que l'Anglais Henry Smith contesta au grand poète la paternité de ses œuvres. Depuis lors, les contradicteurs ne se comptent plus; M. K. L. en cite trois en particulier, Miss Delia Bacon, le juge Nathaniel Holmes et Ign. Donnelly, tous originaires d'Amérique. A l'exception de Miss Bacon, qui a cru trouver dans la profondeur philosophique des drames shakespeariens la preuve qu'ils sont, non du célèbre auteur, mais de Bacon, — découverte qui n'a pas empêché son trop ingénieux auteur de tomber dans la folie,

1. Je dis sans réserve, parce que les observations que je pourrais présenter seraient insignifiantes. Il y aurait du mauvais goût à reprocher quelques incorrections à un étranger qui se sert de notre langue (*dubieuse* pour *douteuse*, *s'acclimatise* pour *s'acclimata*, *alludent* pour *font allusion*, etc.). Quelques-unes des mille indications bibliographiques ne sont pas assez précises, celle-ci, par exemple (p. 628) : « Il existe un grand ouvrage en beaucoup de volumes touchant son procès [le procès de Fouquet]. » Pourquoi ne pas citer le titre même du recueil avec la date de la publication et le nombre des volumes (quinze, si je ne me trompe)? On lit (p. 630) : « Philippe de Cospean ou Caspean. » Ni l'un ni l'autre. L'évêque d'Aix, de Nantes et de Lisieux s'appelait en réalité Philippe Cospeau. C'est par une faute d'impression facile à commettre que l'*u* final a été très souvent changé en *n*. — Le nom écrit *Larbons* (p. 647) — oublié à l'*Index* — doit être *Larboust*. L'éditeur, parlant de la vie de Saumaise par Philibert de la Mare, conseiller au Parlement de Bourgogne, dit (p. 708) : « Elle resta manuscrite, à ce qu'il semble. » Je puis certifier que cette précieuse biographie est encore inédite, mais je puis ajouter que prochainement elle sera publiée par un professeur de l'Université parmi les pièces justificatives d'une thèse pour le doctorat ès lettres sur Claude de Saumaise.

— les raisons invoquées contre les droits du poète de Stratford par tous les partisans de Bacon sont à peu près les mêmes : l'ignorance prétendue et l'éducation négligée de Shakespeare, la publication posthume des drames qu'on lui attribue et la disparition de son nom sur ces drames après sa mort. M. K. L. n'a pas eu de peine à réfuter des arguments aussi frivoles ; il montre que la légende de l'ignorance du grand poète ne repose sur aucun fondement ; comment oser dire, par exemple, que l'auteur, à dix-neuf ans, du poème de *Vénus et Adonis*, ne connaissait point l'antiquité et ne l'avait point étudiée. D'un autre côté, le témoignage unanime de ses contemporains depuis ses éditeurs jusqu'à Robert Greene, Meres, Ben Jonson, ne peut laisser aucun doute sur son talent dramatique. Il nous apprend que le grand poète commença par remanier d'anciennes pièces, avant de s'élever à ces conceptions sublimes qui l'ont immortalisé. Le témoignage des écrivains de la génération suivante, celui de Milton, par exemple, n'est pas moins formel à cet égard.

Trouve-t-on rien de pareil en faveur de Bacon ? Son prétendu talent poétique, la peur de se compromettre qui l'aurait poussé à faire jouer ses drames sous un nom étranger, ne sont que des hypothèses ou de ridicules rêveries. On ne s'expliquerait point que Bacon, si soucieux de sa gloire littéraire, et qui passa les années de sa retraite forcée à revoir et à publier ses œuvres philosophiques, eût laissé des mains étrangères faire l'édition défectueuse et fautive, celle de 1623, des drames qu'on lui attribue si gratuitement. On ne s'expliquerait pas davantage qu'il n'eût point laissé un témoignage certain et précis, qui eût permis à la postérité de lui restituer la paternité de tant de chefs-d'œuvre et de mettre ainsi le sceau à sa gloire. Car, quant au *cryptogramme* découvert par Ign. Donnelly, c'est l'invention d'un esprit mal fait ou malade, non une preuve véritable en faveur du génie dramatique de Bacon. M. K. L. invoque encore contre les partisans du philosophe d'autres raisons tirées du caractère même et de la manière de penser de Bacon, ainsi que des sentiments si puissamment exprimés dans les drames shakespeariens ; comme il le dit fort bien, ce n'est pas l'auteur des traités de la *Beauté* et de l'*Amour*, où la première est envisagée d'un point de vue si vulgaire, et où le second est traité avec un si froid dédain, qui a pu créer les héroïnes de Shakespeare, peindre leurs passions avec tant de force, ou exalter, comme il l'est dans ses sonnets, le sentiment de l'amour, que Bacon regarde presque comme bas ou funeste. Il n'était point besoin peut-être de raisons si nombreuses pour réfuter une thèse qui touche à l'absurde, mais il faut reconnaître que M. Karl Lentzner a le mérite de l'avoir combattue de la manière la plus victorieuse et la plus habile.

Ch. J.

575. — Joseph BERTRAND. **Blaise Pascal**. Paris, Calmann-Lévy, 1891, xiv-399 p. in-8.

Un grand géomètre jugé par un grand géomètre; le croyant le plus passionné qui fût jamais étudié par un aimable sceptique — tel est le livre de M. Joseph Bertrand sur Pascal. Livre original, assurément, et qui, après tant d'écrits sur le même sujet, présente des choses connues sous un jour nouveau, en les éclairant de quelques autres que Sainte-Beuve et Ernest Havet ont ignorées.

M. B. avertit, dans sa préface, qu'il n'est ni janséniste, ni jésuite : on s'en aperçoit assez. Le caractère qui frappe tout d'abord, c'est l'indépendance absolue de sa critique : sur tous les points en litige, il s'est fait une opinion personnelle d'après les textes, négligeant même plus que de raison (il paraît n'avoir pas lu, par exemple, l'excellente étude de M. Droz) les conclusions ou les conjectures d'autrui. Les dix pages de *Jugements sur Pascal* qu'il a insérés dans sa préface font l'effet d'un placage ; ils sont du reste assez mal choisis¹. Ailleurs, quand il parle de Cousin et de Villemain, c'est en général pour se moquer de leurs grandes phrases. M. B. plaisante agréablement Cousin qui s'est pâmé d'admiration devant les mots *raccourci d'abîme*, lus par lui dans le manuscrit des *Pensées* : vérification faite, Pascal a écrit *raccourci d'atôme*, ce qui a du moins l'avantage d'avoir un sens. La mésaventure du rhéteur est, en effet, piquante, et M. B. l'a finement racontée.

Les quatre chapitres qui composent ce livre sont d'une longueur inégale ; on est surpris de la petite place qu'occupent les *Pensées*. Elles tiennent 60 pages, tandis que les *Provinciales* en ont 156 et la biographie de Pascal 122 ; le reste, soit 34 pages, concerne Pascal physicien et géomètre. Ces chiffres marquent la préférence de l'auteur pour les *Petites Lettres*, mais on verra qu'il ne les admire pas sans réserves.

M. J. B. ne veut point être dupe ; le culte qu'il professe pour Pascal ne l'aveugle pas. Dans des circonstances graves, à plusieurs reprises, Pascal a manqué de franchise et de justice. Après la mort de son père, il désire garder la part de Jacqueline en lui servant une rente viagère. Jacqueline est consentante, mais un acte unique conclu dans ce sens serait l'équivalent d'un prêt à intérêt, contraire à la maxime fameuse : *Mutuum date nihil sperantes*. On tourne la difficulté au moyen de deux donations successives, en apparence indépendantes l'une de l'autre, dont le texte a été retrouvé par M. Barroux. Blaise assure à sa sœur une rente de sept cents livres « pour le bon amour que ledit sieur donateur a dit porter à ladite demoiselle ». Jacqueline fait à Blaise un don de huit mille livres « pour la bonne amitié, etc. » M. B. trouve que Pascal avait oublié cet artifice quand, cinq ans plus tard, il écrivit la huitième *Provinciale*, et il ajoute (p. 77) : « Les donations mutuelles de Pascal

1. On cherche en vain Désiré Nisard et Louise Ackermann à côté de Daunou et de Bordas Dumoulin.

et de sa sœur seraient, dans leur ensemble, parfaitement équitables, si diverses clauses, en rendant illusoires et fictifs les avantages accordés à Jacqueline, ne leur donnaient un caractère véritablement léonin. »

Dans la querelle entre Pascal et Descartes, M. B. montre ingénieusement que l'un et l'autre ont pu, sans mentir, altérer la vérité comme ils l'ont fait; mais il blâme sévèrement la conduite de Pascal envers l'horloger de Rouen, dans l'affaire de la machine à calculer, envers le jésuite Lalouère et Torricelli, dans celle de la cycloïde. « Pascal, dans la polémique, est dur et querelleur » (p. 115). — « Pascal a deux poids et deux mesures » (p. 178). Citant (p. 393) quelques fragments obscurs des *Pensées* : « Les éditeurs, dit M. B., ont conservé ce fatras. » Il ne suffit pas qu'une ligne soit de Pascal pour que M. B. y trouve des beautés sublimes; là où d'autres en découvrent à foison, comme dans le *Discours sur les passions de l'amour*, il est disposé à voir la main d'un imitateur et à suspecter l'authenticité du morceau. C'est peut-être pousser loin le scepticisme, mais c'est prouver aussi l'indépendance de son jugement. « Je n'ai pas assez d'esprit, écrit M. B., pour tout admirer dans Pascal » (p. 3). Il en a pourtant beaucoup.

Le long chapitre sur les *Provinciales* a paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, où il a fait quelque bruit. M^{re} d'Hulst y répondit dans le *Correspondant* avec plus d'érudition que de bonne grâce; M. Brunetière, sans prétendre au rôle d'arbitre, prit l'occasion de cette controverse pour publier, dans la *Revue bleue*, un des meilleurs articles qu'on ait jamais écrits sur Pascal. La thèse de M. Bertrand n'est pas nouvelle, mais il l'a très habilement présentée. Pascal est injuste en attribuant aux jésuites une casuistique dont ils n'avaient pas le monopole; il n'a pas compris que la casuistique est une conséquence nécessaire de la confession et que ses attaques, si elles atteignaient la première, devaient mettre en cause l'institution de la seconde. « Ceux qui font la guerre aux casuistes la déclarent à la confession » (p. 219). Enfin — et c'est là un point que M. B. a fort heureusement mis en lumière — Pascal comfond évidemment, dans l'ardeur de sa polémique, le péché non mortel avec l'acte permis ou méritoire (p. 256). Précisément parce qu'il n'est ni jésuite ni janséniste, M. B. reconnaît que les jansénistes ont porté des coups déloyaux aux jésuites et qu'à prendre le mot dans son acception moderne, il y a eu jésuitisme des deux côtés. M. B. conclut par cette phrase singulière, la seule qui soit mal écrite dans son livre et que l'auteur des *Études sur les Tragiques grecs* aurait pu lui envier (p. 281) : « Comment l'imprudent qui, sans être un ami des adversaires de Pascal, oserait, pour rester impartial, reprocher à l'auteur des *Provinciales* une faute aussi grave contre la justice, serait-il traité par les admirateurs de toute ligne tombée de sa plume? »

En ce qui touche les *Pensées*, M. B. n'admet pas le pyrrhonisme de Pascal, si énergiquement affirmé par Ernest Havet. « Pascal, dit-il, est un croyant; jamais, sur les questions de foi, le doute n'a effleuré son

âme; mais, en dehors des vérités éternelles, rien ne l'intéresse, ou plutôt, rien ne lui semble digne d'intérêt... Il s'aperçoit qu'aucune des vérités énumérées par Havet n'est démontrable, mais de l'esprit il fait appel au cœur, c'est-à-dire à l'intuition, et les croit plus certaines que la géométrie. » (p. 384-385). Pas plus que Havet, du reste, M. B. ne donne son assentiment : « Les honnêtes gens sont innombrables qui, même après avoir admiré votre livre, ne parient pas et vivent heureux, résignés, sans remords, au mépris de Pascal pour leur folie... Un sceptique peut se dire : j'ai cultivé chez moi l'esprit géométrique et l'esprit de finesse; on ne dit pas que ce soit sans succès (le sceptique se désigne ici assez clairement)... J'ai acquis le droit, sans aucun reproche de conscience, de me résigner aux ténèbres. »

Il y a trois graves lacunes dans cet ouvrage, dont ni les qualités ni les défauts ne sont médiocres. D'abord, M. B. oublie le rôle de Pascal dans la querelle des anciens et des modernes : l'importance de l'écrit que Bossut a intitulé « *De l'autorité en matière de philosophie* » lui échappe complètement. La seconde lacune est plus surprenante encore. M. B. admire, dans Pascal, le grand écrivain, mais il n'a pas cherché à préciser les motifs de son admiration. Nous apprenons de lui ce que la géométrie et la physique doivent à Pascal, mais non pas ce que lui doit la prose française. Il ne suffit point de dire que les *Provinciales* sont écrites avec génie; il faut montrer pourquoi, et comment le génie de l'écrivain y ajoute à celui de la langue. La comparaison s'impose entre Pascal et les autres jansénistes, dont le style, dans ce qu'il a de meilleur, n'est que celui de leur temps; elle n'a même pas été esquissée par M. Bertrand. C'est dommage, car on eût aimé entendre là-dessus l'opinion d'un homme qui joint l'esprit de finesse à l'esprit géométrique. La troisième lacune concerne les sources de Pascal. Ces sources, pour le livre des *Pensées*, sont peu nombreuses : M. Molinier a dit l'essentiel à ce sujet dans la préface de son édition critique, dont M. B. n'a pas fait une fois mention. Montaigne, Charron, la Bible, le *Pugio fidei*, sont les arsenaux où Pascal a pris ses armes : M. B. n'en a pas soufflé mot. Sur ce point, on peut dire que son livre est en retard de deux siècles, car Bayle déjà, dans son *Dictionnaire*, cite le passage d'Arnobé auquel Pascal, qui pouvait le connaître de seconde main, paraît avoir emprunté l'idée du pari. Cette question des secours des *Pensées* est d'autant plus importante que les phrases d'où l'on a conclu au pyrrhonisme de Pascal sont presque toutes des emprunts¹. M. Bertrand dira sans doute que son livre était déjà gros et qu'il a pu être très bref sur les *Pensées*; mais fallait-il donc rapporter *in extenso*,

1. Ce ne sont pas les seules. M. B. se moque de Pascal, qui, s'appropriant une consultation de Port-Royal, considère que la virginité est « souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants, parce qu'ils ne la peuvent plus désirer pour eux ». Cette idée, qui semble si plaisante à M. B. (p. 104), n'est-elle pas, sous une forme un peu baroque, le commentaire du mot célèbre de saint Jérôme (*epist.* XVIII) : « *Laudo nuptias, laudo conjugium, sed quia mihi virgines generant?* »

d'après M^{me} Périer, des anecdotes aussi connues que suspectes sur la jeunesse de Pascal? Si la géométrie est la science des proportions, on conviendra que l'illustre géomètre, en écrivant ce livre, a péché un peu contre la géométrie.

Salomon REINACH.

576. — **Les églises protestantes** de l'ancienne principauté de Montbéliard pendant la Révolution et le pasteur Kilg, par Armand Lods. Paris, Fischbacher, 1891. In-8, 30 p.

M. Lods nous raconte d'abord la vie du pasteur Kilg, délégué à Versailles, en 1789, par les protestants des *Quatre terres* de la principauté de Montbéliard (Blamont, Clémont, Héricourt, Châtelot), membre du conseil général du Doubs en 1792, arrêté deux ans plus tard par le représentant Lejeune, acquitté par le tribunal révolutionnaire et successivement juge de paix de Blamont, membre du Directoire, président de l'administration, et après avoir repris quelque temps son ministère pastoral, conseiller de préfecture et sous-préfet de Baume-les-Dames. Puis il esquisse les destinées des églises protestantes de la principauté de Montbéliard jusqu'au moment où elles furent réorganisées par le Concordat. On trouvera dans cette dernière partie du travail de M. Lods de curieux détails sur la situation des pasteurs (*extrait des mémoires de Charles Cuvier et lettre du Comité révolutionnaire du district de Montbéliard à la commune d'Abbevillers*).

C.

577. — **La Question du latin et la Réforme profonde de l'Enseignement secondaire**, par M. GUÉRIN. Paris, librairie Léopold Cerf, 1 vol. in-18, 328 pages. Prix : 3 fr. 50.

Il serait trop long d'analyser ce livre chapitre par chapitre; je me contenterai seulement d'exposer quelques-unes des idées de l'auteur. Gardons, dit M. Guérin, les langues latine et grecque à la base de l'enseignement secondaire, mais enseignons-les autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Qu'on supprime les exercices grammaticaux, thèmes, vers, discours, dissertations, et qu'on ne fasse que des versions écrites ou des explications orales. La seule connaissance des déclinaisons et des conjugaisons, l'emploi de vocabulaires restreints à leur plus simple expression, voilà qui sera suffisant pour apprendre à fond les deux langues les plus savantes et les plus compliquées du monde ancien. Remarquez que M. G. ne plaisante pas. On arrivera par cette méthode à lire couramment, à expliquer « non par bribes, mais par masse » Homère, Platon, Virgile, Horace, Tite-Live, et comme il n'est pas plus difficile d'apprendre à la fois plusieurs langues de la même famille que d'en apprendre une seule, les écoliers, guidés par des maîtres qui naturelle-

ment doivent savoir avec le latin, l'italien et l'espagnol, en un mot toutes les langues néo-latines, deviendront, eux aussi, des polyglottes aussi étonnants que Pic de la Mirandole, sans compter que le grec ancien leur servira à parler le grec moderne, car « on va naturellement de l'un à l'autre. » Pour des élèves ainsi préparés, il va sans dire que l'anglais et l'allemand ne seront qu'un amusement, en sorte que, dès l'âge de seize ans, dans un espace de temps qui ne dépassera pas celui des programmes actuels, ils connaîtront sept langues, dont six vivantes. A seize ans cet enseignement *général* sera terminé, après quoi les élèves passeront à l'enseignement *spécial* ou *professionnel*, c'est-à-dire que les uns suivront les cours de médecine, les autres les cours de droit, que ceux-ci se prépareront aux écoles normales, ceux-là aux écoles militaires. A vingt et un ans, ils seront ce qu'on appelle des hommes, et qui plus est, des savants auxquels on n'aura plus guère à apprendre. Voilà qui est simplement miraculeux. Mais M. G. ignorerait-il que sa méthode a été, à peu de chose près, depuis quelques années, appliquée à l'enseignement du grec et du latin ? Les résultats, tout le monde le sait, en sont lamentables. Un élève de troisième, je parle par expérience, n'est pas toujours capable d'expliquer un texte latin aussi couramment que le faisait il y a vingt ans un élève de sixième. Quant au grec, depuis qu'on en commence l'étude en quatrième ou à la fin de la cinquième, depuis que le professeur explique, commente la grammaire, sans la faire apprendre par cœur, comme le veut M. G., il n'est pas rare de trouver même en rhétorique des élèves qui en ignorent les principes les plus élémentaires, j'allais dire, qui savent à peine le lire. Et dans la même classe, en dépit de cet enseignement de la métrique qui a remplacé les exercices de vers latins, combien y en a-t-il qui connaissent bien la structure d'un hexamètre, qui en goûtent la cadence et l'harmonie ? Je ne doute pas que M. G. ne soit de bonne foi, car on sent réellement dans son livre une forte conviction, mais j'ai peur qu'à son insu il n'obéisse pas à d'autre mot d'ordre que celui-ci : « Ne laissons rien debout de tout ce que nos prédécesseurs ont élevé. » Et comme il est très facile de démolir, on démolit avec rage, sans se préoccuper aucunement de réédifier, ou bien, ainsi que M. G., on bâtit dans les nuages je ne sais quoi qui ne repose sur aucun fondement. Les réformateurs feignent d'oublier, quelques-uns ignorent complètement que nos plus grands écrivains, ceux qui font la gloire de la France, ceux qui font l'admiration du monde entier, ont été d'excellents latinistes, et que cela ne les a pas empêchés d'écrire des chefs-d'œuvre en français¹. Qu'on parcoure les annales des concours généraux : on verra que les exercices latins « ces

1. Lorsque le discours latin céda au grand concours la place au discours français, j'ai entendu un personnage politique, qui présidait dans un lycée de province une distribution de prix, dire aux élèves avec ce ton, avec cet air, que donne une belle ignorance : « Enfin, mes amis, maintenant que vous n'écrirez plus en latin, vous saurez écrire en français. » L'orateur, il est presque superflu de le dire, n'avait pas poussé ses classes au delà du *De Viris*.

pelés, ces galeux d'où vient tout le mal », n'ont pas nui aux Villemain, aux Littré, aux Michelet, aux Cousin, aux Sainte-Beuve, aux Taine, et à cent autres que je pourrais citer. Pour avoir eu au grand concours un prix de dissertation latine, Alfred de Musset n'en a pas moins été le plus français de nos poètes. La discipline, cela va de soi, n'a pas plus échappé que nos bonnes et vieilles humanités à ce prurit d'innovations. On l'a d'abord singulièrement adoucie, puis on l'a supprimée. Un moraliste pénétrant a dit que les enfants étaient colères, envieux, menteurs, dissimulés, qu'ils ne voulaient point souffrir le mal et aimaient à en faire : appréciation d'un esprit chagrin ! C'était peut-être vrai jadis, mais aujourd'hui tous les enfants sont des agneaux qui ne demandent qu'à brouter dans les pâturages de la science, à condition que le berger n'ait ni chiens, ni houlette. Donc pour toute sanction disciplinaire, il n'y aura que de mauvaises notes et quelques mots de blâme : avec cela M. G. est persuadé que tout professeur obtiendra de ses élèves « une attitude silencieuse et respectueuse ». Du reste, ajoute-t-il, il ne doit demander rien de plus, rien de moins. Que si par hasard il se rencontre quelques têtes folles, quelques esprits rebelles pour qui le travail n'eût aucun attrait, la responsabilité en retombera sur les parents : ce sera la punition des fils et des pères.

M. G., dans les six derniers chapitres de cet ouvrage, trace ce qu'il appelle l'esquisse de son programme développé de l'enseignement secondaire. Ce n'est pas assez que les enfants mènent de front sept langues, il faudra que dès l'âge de dix ou douze ans, ils descendent dans les profondeurs et les abîmes de la science, car dès lors ils sont capables de voir clair dans les théories qui sont pour les savants eux-mêmes un terrain de lutte, un vrai champ de bataille. Un maître *spécialisé* leur fera l'histoire des différentes cosmogonies, rien que cela ; un autre leur expliquera ce que c'est que la *monère*, et comment dans ses évolutions multiples, à travers des milliers de siècles, elle a produit les organismes les plus compliqués ; après quoi, il ne sera pas difficile de leur démontrer qu'ils ne sont que les descendants perfectionnés d'un groupe de singes catarrhiniens. Comme on pourrait objecter à M. G., qu'il y a des singes qui se balancent et se balanceront encore longtemps avec leurs singeots aux branches des arbres, il a soin de nous prévenir qu'il y a eu parmi eux une famille plus favorisée qui seule a été admise *au grade de l'humanité* ! Cette explication n'empêchera pas les enfants terribles de penser et même de dire tout haut que les forces cosmiques, organiques, etc., sont bien injustes. Pour les rendre à la fois plus modestes et plus réfléchis, le professeur leur répondra que ces singes, dont les contorsions et grimaceries les amusent, peuvent enseigner aux hommes la sobriété, le courage, l'amour de la famille, comme certaines fourmis du Texas¹ qui labou-

1. Ces fourmis du Texas ne seraient-elles pas un peu parentes de ces fameuses fourmis indiennes, grosses comme des chiens ou des loups, dont parle le bon Hérodoté ?

rent, sèment, moissonnent, leur sont un exemple de discipline et de travail. Au printemps « que herbelettes poignent et blé sont raverdi », les oiseaux donneront encore aux écoliers des leçons qui ne leur seront pas moins profitables. Ils distingueront chez ces chantres ailés « déjà à un degré supérieur, toute la moralité qui naît chez les parents de l'union des sexes et de la famille. » Bien que la vérité puisse être exposée toute nue, il sera cependant opportun « que le savant spécialisé, » en faisant l'histoire de l'organisation de la famille chez les quadrupèdes et les oiseaux, « emploie une gravité sévère, « ce qui veut dire sans doute qu'il devra devant ses folâtres et jeunes auditeurs, parler avec réserve des « manèges des mâles pour séduire et captiver les femelles, » et c'est avec plus de délicatesse encore qu'il fera la description des épousailles. Comme on le voit, M. G. a autant d'estime que de tendresse pour tous les animaux sans exception : c'est un François d'Assise qui appellerait volontiers les hirondelles « mes sœurs ». Je lui demande bien pardon de le comparer à un saint, lui qui a en horreur toutes les religions, dont « l'histoire, dit-il, est le martyrologe de l'humanité ». Le mot n'est pas nouveau ; on peut d'ailleurs l'accommoder à toutes les sauces, par conséquent il ne prouve rien ; mais n'insistons pas. La philosophie, la métaphysique, ne sont pas à ses yeux moins funestes que les religions : il faut balayer de l'esprit humain les ténèbres épaisses dont elles l'ont enveloppé, après quoi nous nagerons tous dans un océan de lumière, dans la Science qui seule voit, sait, explique toutes choses ! On est presque tenté de dire : ainsi-soit-il. Mais que dire de cette science bâtarde qui proscriit les religions, la philosophie et la métaphysique, c'est-à-dire tout ce qui agrandit l'âme, tout ce qui élargit le cœur et l'esprit ? J'aurais grand'peur, ce sera la conclusion de cet article, qu'une jeunesse élevée et instruite selon la méthode de M. Guérin, se racornit au point de donner une suite à ces vilains livres : les *Sous-Offs* et les *Chapons*.

A. DELBOULLE.

578. — **Stendhal et ses amis.** Notes d'un curieux, 1890. Grand in-4, 134 p. (200 exemplaires seulement sont mis dans le commerce).

L'auteur de ce beau volume — M. Henri Cordier — est un des hommes qui connaissent le mieux Stendhal, sa correspondance et ses œuvres. Il a réuni depuis longtemps des lettres, gravures et documents de toute sorte concernant Stendhal, et nous communique quelques pièces de sa collection particulière. Il possède un exemplaire de Molière dont les pages ont été couvertes de notes par Henri Beyle. Enfin, il a consulté les papiers conservés à la Bibliothèque publique de Grenoble. D'ailleurs il ne prétend pas écrire une *Vie* de Stendhal ; ce qu'il veut, c'est nous gratifier des renseignements et documents originaux qu'il a rassemblés, c'est nous donner les impressions que Beyle a produites sur lui, et, comme il dit, les donner « sans souci des préjugés du monde et

de la critique ». Pour nous, nous avons lu cette étude avec curiosité et plaisir. Nous y avons trouvé une analyse des papiers de Grenoble, et notamment du scénario de la comédie la plus considérable de Beyle, *Les deux hommes*, un catalogue de ses livres en l'an XII, une liste de ses pseudonymes, de nombreux détails sur l'année 1813 (une des époques les plus importantes de sa vie, tant par la campagne à laquelle il assista que par ses ambitions préfectorales et ses embarras d'argent), sur l'amour chez Beyle qui fut « un vrai mâle et nullement un homme mièvre », sur sa préoccupation constante de la mort et sa manie de faire des testaments, sur l'admiration que lui inspirait Paul de Musset, sur ses relations avec Balzac. Nous avons lu avec non moins d'intérêt tout ce qui concerne les amis de Beyle, Colomb et surtout sa sœur Pauline, le seul être qui le rattachait à sa famille et au pays natal. Mais, chose curieuse, et comme l'auteur l'observe avec raison, lorsque Beyle parle à Pauline, c'est un « oncle grognon », et non un frère ; « il ronchonne ; il est mortellement ennuyeux ; il parle de *l'Esprit des lois* à cette gamine qu'il traite quelques instants plus tard de petite imbécile, il l'appelle petite bringue après l'avoir rasée avec Montaigne ». Naturellement, l'auteur insiste sur les relations de Mérimée et de Stendhal ; il montre finement leurs points de ressemblance et de différence ; il remarque que tous deux étaient « dépourvus d'imagination », que tous deux « mettaient avec soin de côté les produits de leur fantaisie », et furent d'excellents fonctionnaires. Au reste, les jugements littéraires ne manquent pas dans ces « Notes d'un curieux » et, venant d'un homme d'esprit et de goût qui a vécu en un commerce intime avec Beyle durant plusieurs années, ils méritent d'être consultés et retenus : Stendhal, nous dit-on par exemple, manque de simplicité et « tombe dans la préciosité, qu'il déteste, justement par l'affectation qu'il met à chercher le naturel, qu'il aime » (p. 34) ; « il ne lui a manqué qu'une chose pour avoir du génie, un peu d'abandon » (p. 37).

A. C.

579. — **Emile Augier**, par Hippolyte PARIGOT. 1 vol. in-8. Paris, Lecène et Oudin, 1890.

Il paraît que nous adoptons la mode anglaise. Chez nos voisins d'outre-Manche, à peine un personnage célèbre est-il mort qu'un biographe prend la plume et retrace la vie du défunt en citant de copieux extraits de sa correspondance et de ses ouvrages. Ainsi fait M. Parigot pour Émile Augier, et nous ne songeons guère à nous en plaindre.

Son livre n'est peut-être pas très bien composé ; son plan le force à répéter trop de fois les mêmes choses ; de là quelques longueurs et des efforts sensibles pour varier l'expression de trois ou quatre idées qui reviennent perpétuellement. En revanche, de la première à la dernière page de cette étude, on sent un goût et une intelligence remarquables

du théâtre. Le point de départ de toute l'œuvre d'A. est mis en pleine lumière : c'est la bourgeoisie née de la Révolution que le dramaturge a voulu peindre dans ses vertus, dans ses défaillances et dans ses vices. Les caractères, même les plus modestes, sont analysés avec une finesse et une vivacité qui font plaisir, et il ne reste plus rien à dire, après M. P., sur l'honnêteté familiale et la composition sobre et modérée, presque anti-romantique, de toute l'œuvre dramatique du maître.

Il est à regretter que M. P. ait cru devoir insister sur un rapprochement qu'on a dès longtemps institué entre Molière et Augier. M. P. lui-même fait à ce propos plus d'une juste réserve ; mais les réserves ne suffisent pas. La différence essentielle entre Molière et Augier, c'est qu'en général, les personnages de Molière, honnêtes ou non, nous prennent par le rire, tandis que ceux d'Augier, plus graves, nous inspirent, dès la première scène, une sympathie ou une antipathie formelles. La différence est considérable, car elle a son origine dans une modification des mœurs et du caractère de tout un peuple. — D'autre part, pourquoi vouloir cacher que bien des scènes d'A. nous paraissent aujourd'hui démodées ? Je sais bien que ceux qui ont suivi A. dans toute sa carrière professent pour lui une admiration intransigeante (M. P., qui est pourtant bien jeune, en vient lui-même, dans son admiration, jusqu'à prendre le style de 1840 pour décrire la Bourse, p. 124 sqq.) ; mais la vérité se réduit à ceci, que même où A. a le plus vieilli, il a moins vieilli que ses rivaux à la scène.

En somme, l'étude de M. Parigot est complète, claire, sortie d'un esprit enthousiaste et fin ; on n'a jamais autant ni mieux dit sur Emile Augier.

LÉON DOREZ.

580. — **Atlas de géographie moderne**, par F. SCHRADER, F. PRUDENT et E. ANTHOINE. Paris, librairie Hachette, 1890, in-f°, en feuilles, 20 fr., relié 25 fr.

L'atlas dont nous avons à parler ici est essentiellement classique : il faut le dire tout de suite, et insister sur ce titre, parce que c'est là justement son principal mérite. Ce serait en effet lui rendre un mauvais service que de le comparer à tel atlas étranger, comme celui de Stieler, qui n'est pas *classique* du tout, malgré son titre de *Hand-Atlas*, et s'adresse à un public beaucoup plus exigeant. Sous ce rapport, nous ne voyons pas qu'il y ait bien besoin de faire sonner la question de patriotisme à propos de cette nouvelle publication. Ses mérites sont assez grands sans cela : c'est avec les autres atlas classiques, mis jusqu'à présent entre les mains de nos écoliers, qu'il faut comparer l'atlas de la maison Hachette, et là, le progrès est énorme et la somme de renseignements mis à leur disposition, incomparablement plus considérable.

Avant tout, deux innovations pratiques attirent l'attention : on a imprimé, sur le verso de chacune des 64 cartes qui composent l'atlas,

une notice, que la finesse de son impression rend souvent fort étendue, et qui est elle-même littéralement bourrée de petites cartes de détail, de croquis, de plans, de diagrammes. De plus, et c'est ici surtout qu'il faut féliciter les directeurs de l'atlas de leur bonne idée, le volume se termine par un *index* alphabétique, qui ne comprend pas moins de 32 pages à 8 colonnes, de tous les noms contenus dans les cartes, avec *renvoi au carré* formé par les longitudes et les latitudes. C'est là un avantage dont on ne contestera pas le prix, à coup sûr. — Enfin les gens du métier constateront, non sans quelque surprise peut-être, que toutes les cartes, coloriées avec goût et d'une netteté irréprochable, ont été obtenues par la lithographie : et c'est ce qui explique la modicité du prix de l'atlas, considération qui n'est pas à dédaigner pour l'usage qu'on en fera.

Passons au choix des cartes et au travail des notices. Une critique s'impose d'abord, ici : c'est que plusieurs cartes semblent n'avoir été introduites que pour donner une occasion aux notices. Elles sont intéressantes, mais peu nécessaires. Telles sont les deux premières cartes (1, 2), qui renferment huit petits hémisphères fort jolis, mais dont le seul but est de montrer la forme générale des diverses parties du globe; tel encore le planisphère politique (5), assez inutile après les deux planisphères physique et hypsométrique; ou la carte de France politique (12) que suivent aussitôt quatre feuilles plus développées. Ces doubles emplois eussent certainement été remplacés avec avantage par quelques cartes de détail dont le besoin se fait sentir pour certains pays dont l'étude est de chaque jour. Ainsi, une carte pour les Pays-Bas ou la Suisse, rien de mieux, mais une seule pour l'Angleterre, c'est peu, et c'est même tout à fait insuffisant dans un atlas de 64 cartes : on comprendra qu'il ne peut y avoir grand'chose dedans. L'Allemagne a été un peu mieux traitée puisqu'il y a une carte de l'Europe centrale. Une de plus, néanmoins eût utilement pris la place d'une des cartes d'hémisphères.

Rien à dire pour le reste. On ne s'étonnera pas de voir la France particulièrement bien traitée (cartes muette, physique, hypsométrique, géologique;... plus 19 petites cartes spéciales et une vingtaine de plans ou croquis, dans le texte). Il faut signaler la très réussie reproduction phototypique directe de la carte en relief, qui donne de l'orographie de notre pays une impression saisissante, comme *vivante*. Parmi les autres bonnes cartes de l'atlas, notons encore l'Europe hypsométrique (le relief du sol et la profondeur des mers ont été l'objet de soins spéciaux dans le volume); la Suisse et surtout le système complet des Alpes, cartes nettes et bien comprises; l'Europe centrale, le bassin de la Méditerranée; puis la région du Caucase, l'Inde, l'Afrique en trois feuilles, cinq cartes bien au courant et très soignées...

Les notices sont dûes à une quinzaine d'auteurs différents, mais ont été rédigées sur le même plan : situation, superficie, limites et côtes, relief, hydrographie, climat, population, administration, culte, grandes

villes, agriculture, commerce, industrie, budget, communications, enfin aperçu historique. Ces notices sont plus ou moins étendues, cela va sans dire, selon le nombre des cartes. Ainsi la Russie, ayant trois cartes pour elle seule, a donné lieu à un vrai article. En général, on a beaucoup insisté sur le côté économique, ethnographique, sur les climats, les pluies, etc. On a pris soin aussi, dans les petites cartes, de donner souvent, pour faire comprendre les dimensions des choses, des points de comparaison faciles à saisir à première vue : par exemple, le croquis de la France comparé aux colonies, aux pays exotiques ; les lacs d'Afrique ou d'Amérique, au lac de Genève, etc.

La direction générale a été confiée à M. Franz Schrader, déjà bien connu par d'excellents travaux, qui s'est chargé aussi de sept notices, toutes excellentes : entr'autres l'introduction, relative à la vie terrestre ; la France en général, et la France physique ; les Alpes, le Caucase etc. Parmi ses collaborateurs, il convient de citer en première ligne M. Léon Rousset, qui a un peu des mêmes qualités : vues d'ensemble et résumés dominant bien la question, informations et points de vue pris sur les lieux et non pas imaginés dans le travail du cabinet... Les notices signées de lui sont : l'Autriche-Hongrie, la péninsule des Balkans, la Roumanie, la Turquie d'Asie et l'Empire chinois. — M. Rousselet a donné un bon article sur l'Inde, qu'il connaît si bien ; M. A. Saint-Paul a signé un tableau net et exact de la formation territoriale de la France ; M. O. Reclus, la notice sur le Canada ; M. Jacottet, celles sur nos colonies ; M. Aïtoff, celles sur la Russie. M. Kaltbrunner a rédigé les 5 notices de l'Afrique et les 3 de l'Amérique du Sud ; et M. Poiré a mis beaucoup de précision et de netteté dans ses 8 notices sur le relief du sol, les races, la description physique et politique de l'Europe et de l'Asie, etc.

On n'a pas manqué, comme de raison, de laisser aux pays étrangers les vrais noms de leurs villes (au moins entre parenthèses) et des termes géographiques employés dans leurs cartes nationales, ce qui a donné lieu, à la fin de l'atlas, à une petite table spéciale, à un glossaire de ces termes de toute langue, qui ne sera certes pas dédaigné ¹.

H. DE CURZON.

581. — M. DUBOIS. **Précis de la Géographie économique des cinq parties du monde.** Paris, Masson, 1890, xiii-816 p.

Dans un précis de géographie économique, la tâche la plus délicate est de faire à la géographie la part qui lui est due. De nombreux exemples témoignent de cette difficulté. Outre que l'économie politique, avec ses chiffres, ses statistiques, ses tableaux est matériellement envahissante,

1. La maison Hachette promet, tous les ans ou tous les deux ans, une livraison supplémentaire contenant les additions ou les rectifications auxquelles pourront donner lieu les hasards de la politique générale ou les découvertes de nos voyageurs.

les économistes sont trop portés à croire que les lois appelées par eux économiques évoluent par leur vertu propre et indépendante du milieu. M. Dubois étudie ces phénomènes dans leurs relations avec les circonstances géographiques. Il fait œuvre de géographe; c'est là son originalité. Il professe l'horreur des doctrines et des doctrinaires. Sa préface (qui ne s'adresse apparemment pas aux seuls écoliers auxquels ce *Précis* est destiné) est une attaque contre les dogmes qui sous les vocables de libre échange et de protectionnisme ont longtemps régi la vie commerciale et industrielle des nations. M. D. ne prend point parti : il constate les faits; il se résigne à cet « isolement, égoïste si l'on veut, mais profondément naturel » (p. 809), où les Etats sont condamnés. « Profondément naturel »; voilà deux mots qui inquiéteront la conscience de géographes moins résignés.

Après la sûreté de la méthode, il resterait à louer la sûreté des informations; il y aurait mauvaise grâce à signaler des lacunes dans un volume de 800 pages qui embrasse les cinq parties du monde. L'on ne saurait pas non plus reprocher à l'auteur, dans les chapitres notamment consacrés à la France et à ses colonies, un optimisme qui est de style, pour ainsi dire, dans les livres d'enseignement, un optimisme pédagogique. Ce sentiment inspire la conclusion de l'ouvrage, où M. Dubois proclame qu'un jour la métropole, grâce aux produits de son empire colonial, aura conquis, à l'égard des autres peuples, son indépendance économique. Le patriote ici ne semble pas faire tort au géographe.

B. AUERBACH.

582. — **Glauben oder Wissen?** Eine Untersuchung ueber die menschliche Geistesseinheit auf biologischer Grundlage, von Prof. Dr. Karl FISCHER. Gotha, Perthes, 1890; in-8, 60 p.

L'auteur de cette dissertation, nourrie et solide, s'est proposé d'établir que la science, en revendiquant son indépendance théorique, s'abuse sur son point de départ et sur ses moyens d'action; elle procède toujours de suppositions premières, que l'on peut admettre ou rejeter. Donc toute science repose, au fond, sur un acte de foi. Il en résulte que l'esprit humain est un dans ses procédés et que le divorce que l'on veut souvent faire prononcer entre les sciences exactes et la religion repose sur un malentendu. La foi et la science n'ont point à s'exclure, mais à s'appuyer mutuellement. — Cette étude d'un pédagogue distingué mérite d'être signalée.

M. V.

LETTRE DE M. D'ARROIS DE JUBAINVILLE.

Dans le numéro 44 de la *Revue critique*, mon savant confrère et ami M. Gaidoz rend compte du *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale*, par M. H. Omont. Il apprécie avec la plus bienveillante courtoisie ma collaboration au travail de l'érudit bibliothécaire. Il termine en proposant une

traduction nouvelle du titre d'un ouvrage pieux composé au xviii^e siècle par le prêtre catholique irlandais Geoffroy Keating : *Eochair-Sgiath an Aifrinn*, que M. R. Atkinson a traduit : *Key-shield of the Mass* ¹, littéralement « Clef-bouclier de la Messe », étant entendu que des deux mots « clef » et « bouclier » le premier est le complément déterminatif du second, comme si l'on disait « bouclier de clef ».

M. Gaidoz propose de traduire : « Bouclier tranchant de la messe » en remplaçant le complément déterminatif par un adjectif, ce qui est conforme au génie de notre langue, mais en donnant au mot *eochair* un sens différent de celui qu'ont admis jusqu'ici les érudits qui ont parlé du livre de Keating. Après avoir cité, pour justifier cette nouveauté, la légende épique du héros Cúchulainn, il fait appel à mon jugement. Je ne puis lui répondre autrement qu'en exposant les raisons, bonnes ou mauvaises, pour lesquelles j'ai cru devoir donner la traduction insérée dans le catalogue de M. H. Omont.

Pour saisir le sens des expressions dont Keating s'est servi, il faut, ce me semble, commencer par se mettre dans l'esprit que le livre, dont ces expressions constituent le titre, est un ouvrage religieux et chrétien ; c'est à la Bible et non à la légende de Cúchulainn qu'on doit faire appel, si on veut expliquer l'ouvrage dont il s'agit. La « clef » dont il est question dans le titre est un meuble métaphorique ; comparez la *clavis scientiae* de la Vulgate, saint Luc, chap. xi, verset 52. Le « bouclier » est également métaphorique : Keating récitait tous les jours les complies, par conséquent le psaume 90 et le verset 5 de ce psaume : *Scuto circumdabit te veritas ejus* (scilicet Dei). Dans ces textes bibliques et chez Keating, *eochair* et *clavis*, *sgiath* et *scutum* sont employés au « sens figuré ». Ce « sens figuré » est pour les deux premiers de ces mots « explication » pour les deux autres « protection ». *Eochair-Sgiath an Aifrinn* signifie, en supprimant les métaphores : « Protection expliquée de la Messe », ou peut-être, en développant davantage : « Explication des causes pour lesquelles « la Messe protège le chrétien contre les attaques du démon. » On pourrait dire : « Clef « ou explication du bouclier, c'est-à-dire de la protection que procure la Messe. »

J'ignore si la traduction de M. R. Atkinson, *Key-Shield*, offre un sens clair pour le lecteur anglais. « Clef-bouclier » est inadmissible en français. « Clef à bouclier de la Messe » ou mieux peut-être « Clef au bouclier de la Messe », « A Key to the Shield of the Mass », comme a écrit O'Reilly, n'est pas une traduction absolument littérale, puisque le rôle principal est pris par le mot qui, dans l'original, est complément déterminatif, mais cette traduction a l'avantage de reproduire la métaphore incohérente qui caractérise le titre imaginé par Keating et de lui conserver par là une place à part au milieu des titres métaphoriques fréquents à cette époque ; je citerai le « Jardin des racines grecques » et un livre moins connu : « Les sept trompettes spirituelles pour réveiller les pécheurs. »

Avant de terminer, je demanderai à vous et à M. Gaidoz la permission de réclamer contre une expression dont se sert de très bonne foi mon savant confrère, quand il qualifie de *vol* la saisie du ms. celtique n° 1 par les commissaires de la section de Beaurepaire. Il n'y a pas *vol* sans intention « frauduleuse » *fraudulosa* ², et un des éléments de la fraude est la mauvaise foi ³. Le *vol* suppose l'intention de faire un gain, *lucri faciendi*, comme dit le texte reçu des *Institutes* et du *Digeste* ⁴,

1. R. Atkinson, *Trí bior-ghaolta an bháis*, p. 302, 368.

2. *Institutes* de Justinien, l. IV, t. 1, § 1 ; *Digeste*, fr. 1, § 3, de *furtis* ; *Code pénal*, art. 379.

3. *Dolo malo*, *Sentences* de Paul, l. II, t. 11, § 1.

4. Aux passages précités.

dont la doctrine se retrouve chez les jurisconsultes français du XVIII^e siècle. Les commissaires de la section de Beaurepaire auraient été des voleurs, s'ils avaient été de mauvaise foi et s'ils avaient prétendu s'approprier le ms. celtique n° 1; mais, sans se cacher et au grand jour, ils ont fait ce qu'ils croyaient leur devoir, ils ont porté ce ms. dans un dépôt public; ils n'ont donc pas commis de vol. Si les représentants de l'État, qui ont enlevé les objets confisqués en vertu des lois révolutionnaires, étaient des voleurs, les bibliothécaires et les archivistes d'aujourd'hui, qui détiennent ces objets, seraient les continuateurs ou les complices de ces voleurs. Mon savant et spirituel confrère ne songeait guère à cette conséquence, qui m'atteindrait personnellement, puisque j'ai été vingt-huit ans archiviste, et que j'ai, pendant près de vingt ans, collaboré à l'administration d'une bibliothèque publique. Il est donc certain qu'il admettra ma réclamation et qu'il ne s'en blessera point, qu'au contraire il l'accueillera avec l'amabilité dont il m'a déjà donné tant de preuves.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

RÉPONSE DE M. GAIDOZ.

Mon explication de l'irlandais *eochair-sgiath* n'a pas convaincu M. d'A. de J. Je ne cacherai pas que cet insuccès m'humilie un peu. Et pourtant, malgré le commentaire tropologique de mon érudit et aimable contradicteur, je ne puis toujours pas accepter une interprétation qu'il déclare lui-même être « une métaphore incohérente ». Incohérente..... A ce compte, je crois que Keating préférerait ma traduction, s'il pouvait, pour une heure, sortir de sa tombe comme ce Senchan Torpeist dont M. d'A. de J. nous a autrefois raconté l'histoire.

M. d'A. de J. me conteste l'exactitude du terme de « vol », appliqué par moi à l'enlèvement du manuscrit irlandais que « les commissaires de la section Beaurepaire ont trouvé dans une de leurs visites ». M. d'A. de J. parle à ce propos des « objets confisqués en vertu des lois révolutionnaires »; mais ce qu'il cite, c'est le *Digeste* et les *Institutes* de Justinien, non pas une « loi révolutionnaire » autorisant les commissaires des sections de la Commune de Paris à saisir des manuscrits chez des particuliers au cours de leurs « visites ». M. d'A. de J. ne produit pas le texte d'une semblable « loi révolutionnaire » qui pourrait innocenter ses clients. Mais, au surplus, je m'étais placé au point de vue de l'équité et du droit naturel, non au point de vue de la procédure.

Je ne me permettrai donc pas de discuter une question de droit avec un avocat de la Convention et de la Commune de Paris aussi bon jurisconsulte que M. d'A. de J. J'aime mieux retirer une expression qui a éveillé ses scrupules et offensé sa conscience d'archiviste. Je remercie M. d'A. de J. de m'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes : je ne prévoyais pas, en effet, que, derrière « les commissaires de la section Beaurepaire », je risquais d'atteindre le corps tout entier des bibliothécaires et des archivistes de France, corps que je respecte profondément.

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Faculté des Lettres de Reims vient de s'assurer la collaboration de M. A. DE LA BORDERIE, membre de l'Institut, qui se charge d'un cours libre

1. Huyot, *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, in-4°, t. XVII (1785), p. 644; Muyart de Vouglans, *Les lois criminelles de la France*, in-8° (1780), p. 278.

d'histoire de Bretagne. Le professeur traitera, cette année, des grandes divisions de cette histoire, considérée dans son ensemble. L'institution de ce cours, qui vient s'adjoindre à celui de langue et littérature celtiques de M. LORH et à celui d'Histoire de Bretagne aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles de M. A. DUPUY, est une innovation heureuse dont il convient de féliciter la Faculté de Rennes.

— Notre collaborateur, A. LOISY, commence, dans le dernier numéro (novembre-décembre) de la *Revue des religions*, une étude sur la *Religion chaldéo-assyrienne*. A propos des sources, il retrace à grands traits les débats soulevés par la question suméro-accadienne. Nous sommes surpris que M. L. n'ait pas fait mention de l'évolution caractéristique de Stanislas Guyard sur ce point particulier.

— M. HÉRON DE VILLEFOSSE publie en tirage à part *Le Marbre de Vieux*, discours prononcé à Caen à la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, le 19 décembre 1889 (Caen, Delesques, 1890; 25 pp. in-8°). C'est l'analyse de ce document important, plus connu sous le nom de monument de Thorigny, accompagnée d'un spirituel commentaire qui met la question à la portée des esprits les moins préparés.

ALLEMAGNE. — La librairie Schwartz (Oldenbourg et Leipzig) vient de publier deux volumes de souvenirs de voyage et d'impressions esthétique-pittoresco-quelconques. Le premier, de M. Woldemar Kaden, *Italianische Gypsfiguren* (un vol. petit in-8°, IV, 454 pp.), contient des tableaux de la Campanie, de Naples, de Rome, des notes sur la Calabre, sur Faust et la critique italienne, avec la traduction d'une nouvelle de De Amicis et d'une saynète de Gracosa. L'autre, de M. Adolf Stern, *Wanderbuch, Bilder und Skizzen* (un vol. petit in-8°, VIII, 330), contient une intéressante description de la Passion d'Oberammergau de 1871, des impressions vénitiennes de 1874 et romaines de 1890, et entre autres morceaux analogues, une étude sur la représentation des *Nibelungen* à Bayreuth en 1877 qui aura plus d'intérêt que les autres pièces pour les lecteurs français.

ANGLETERRE. — Les deux derniers numéros du *Fortnightly Review* (novembre et décembre) contiennent un article de M^{me} James DARMESTETER sur la vie du paysan français au ^{xiv}^e siècle (*Rural life in France in the fourteenth century*), faisant suite à une étude publiée précédemment dans le même recueil sur l'Ouvrier français au ^{xiv}^e siècle. L'auteur fait connaître les subdivisions et les relations des diverses classes rurales, l'origine, la valeur et le sens de la corvée, et décrit tour à tour les diverses cultures en faveur et l'élevage du temps; les méthodes et les instruments employés; la vie intime du laboureur, sa maison, son mobilier, son costume, sa médecine, son éducation, ses écoles; enfin les effets de la guerre de Cent-Ans sur la condition des classes agricoles. « Peut-être les pauvres furent-ils ceux qui en souffrirent le moins. La hausse soudaine et sans précédent du prix du travail ne les atteignit pas ou ne les affecta que favorablement. La Grande Peste, qui indirectement ruina les grands propriétaires fonciers, laissa le paysan fermier indemne. Il prospéra, mit de côté ses épargnes, acheta pièce à pièce les terres du noble diminué. Nulle circonstance ne prépara d'une façon si insidieuse ni si complète la ruine de la féodalité. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 décembre 1890.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie des renseignements complémentaires sur les actes des *XV viri sacris faciundis*, dont il a

parlé dans sa dernière lettre, et sur une autre inscription, portant les mots : *Salus Semoniana*.

M. le Dr Carton, médecin militaire à Souk-el-Arba (Tunisie), adresse à l'Académie une note sur une dédicace à Saturne, trouvée à Sidi-Mohammed-el-Azreg.

Sur la proposition de la Commission des travaux littéraires, MM. Héron de Villefosse et Waddington sont désignés pour diriger, avec le concours de M. Cuq, la publication du tome IX des *Œuvres de Borghesi*.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur l'histoire des Teutons, à propos d'un travail récent de M. le Dr Kossinna. Avec M. Kossinna, et Müllenhoff, et contrairement à M. Mommsen, il pense que les Teutons ont fait leur apparition dans l'histoire en même temps que les Cimbres, en l'an 113 avant notre ère, et non pas seulement en l'an 103. L'autre thèse du même auteur, selon laquelle les Cimbres habitaient la Saxe actuelle, c'est-à-dire la vallée de l'Elbe, et non le Jutland, ne lui paraît pas destinée à prévaloir sur l'opinion reçue.

M. Levasseur signale une rectification importante qui vient d'être faite par un professeur de l'Université de Gand, M. Hulin, à un passage des *Prolegomènes* de Benjamin Guérard sur le *Polyptyque* d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés. M. Guérard, d'après les calculs fondés, disait-il, sur l'examen du texte du *Polyptyque*, avait évalué la partie connue du domaine de Saint-Germain-des-Prés, au XI^e siècle, à 221,019 hectares, dont 197,927 en bois. M. Hulin a refait sur le texte du document, parcelle par parcelle, le calcul approximatif des surfaces boisées, et il est arrivé à un total de 13,000 à 17,000 hectares tout au plus : ce qui réduit le total général à moins de 40,000 hectares.

M. Levasseur, qui dans son livre sur la *Population française*, avait pris les renseignements fournis par le *Polyptyque* pour base d'une hypothèse sur la densité de la population en Gaule au IX^e siècle, déclare qu'il renonce maintenant à cette hypothèse. Il lui avait paru légitime de conclure d'une superficie de 2,210 kilomètres carrés à l'ensemble du pays; mais un territoire de moins de 400 kilomètres carrés lui semble, pour un pareil calcul, une base tout à fait insuffisante.

Sont élus membres :

De la commission chargée de présenter des candidats aux places de correspondants étrangers, MM. Renan, Gaston Paris, d'Arbois de Jubainville, Boissier.

De la commission chargée de présenter des candidats à la place de correspondant français, MM. Delisle, Georges Perrot, Paul Meyer, Anatole de Barthélemy.

M. Maspero communique, de la part de M. Casanova, membre de la mission archéologique française au Caire, une figurine de terre cuite qui a été trouvée dans les faubourgs du Caire et qui appartient à MM. Innès. Elle représente un bouquetin aux cornes recourbées, probablement le bouquetin à manchettes, si fréquent encore aujourd'hui dans le désert de l'Égypte. On y lit une inscription arabe qui se traduit ainsi : « L'imam c'est el-Hakim-billah. » C'est la profession de foi d'un croyant druse : on sait que les Druses ont rendu et rendent encore un culte au veau et parfois à la gazelle, et le bouquetin est au nombre des animaux que le peuple d'Égypte confond sous le nom générique de gazelles. M. Schefer possède un objet analogue à celui-ci, mais en bronze et avec une inscription persane.

M. Ernest Babelon termine sa communication sur les monnaies des rois de Sidon sous la domination des Perses Achéménides.

Les monnaies étudiées dans ce mémoire portent, d'un côté, la galère sidonienne, de l'autre l'image du Roi des Rois, dans un char traîné par trois chevaux, suivi d'un satrape ou d'un roi tributaire à pied. La légende se compose, sur la plupart, de deux lettres phéniciennes et d'un chiffre. M. Babelon répartit ces monnaies en groupes caractérisés chacun à la fois par la légende et par l'aspect ou la facture des pièces : il reconnaît dans chaque groupe les monnaies d'un personnage distinct, soit un roi de Sidon, soit un satrape perse d'Égypte (après qu'Artaxerxès III, Ochus eut reconquis ce pays en 345), soit le satrape de Cilicie, Mazaias. Il voit dans les lettres phéniciennes les initiales des noms des divers princes, et, dans les chiffres, les dates, formulées par les années de leurs règnes. Il reconstitue ainsi, d'après ces données, la chronologie des rois de Sidon :

- 1^o Un roi innomé mort en 374;
- 2^o Strabon I^{er}, 374-362;
- 3^o Tennès, 362-350;
- 4^o Interrègne, 350-349;
- 5^o Evagoras II (roi déposé de Salamine), 349-346;
- 6^o Strabon II, 346-332.

En janvier 332, la prise de Sidon par Alexandre met fin à la dynastie.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : NAEF, *Notes sur les fouilles pratiquées dans le chœur de l'église de Graille-Sainte-Honorine*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

— Lucian, p. p. SOMMERBRODT, I, 1-2. (Méritoire.) — FISCH, Die latein. nom. person. auf o, onis (bon). — CANTI popol. del Piemonte p. p. NIGRA — SDRÁLEK, Die Streitschr. Altmanns v. Passau u. Wezilos v. Mainz (Source de premier rang pour l'hist. de la querelle des investitures). — BISCHOFF, Schupp. — Die österr. ung. Monarchie in Wort u. Bild, 81-110. — Katal. des baier. Nationalmuseums, V., 1. Roman. Altertümer, von Hugo GRAF.

— N° 45 : HANDMANN, Das Hebräerevangelium. — FROSCHHAMMER, die Philos. des Thomas von Aquino; ANTONIADES, Die Staatslehre des Thomas. — Akademi. Afhandl. til prof. dr. Bugge 2 mai 1889 fra taknemmelige elever. — THALHEIM, Quaest. Demosth. — MÖLLER, Zur ahd. Alliterationspoesie. (Important et indépendant.) — CAUER, Parteien u. Politiker in Megara u. Athen. (Attachant.) — SYBEL, Die Begründ. des deutschen Reiches, IV. u. V. (Met l'essentiel en relief.) — HÖLDER, Die röm. Tongefässe der Altertumssamml. in Rottweil.

— N° 46 : NEUMANN, Der röm. Stat. u. die allg. Kirche bis auf Diocletian. I. (Chef-d'œuvre.) — GENETZ, Suomen partikkelimuodot. — SETÄLÄ, Les explosives du suomi (cf. *Revue*, n° 46, p. 351). — HARTMAN, Anal. Xenoph. nova (plus faible que le premier). — Schweiz. Schausp. XVI Jahrh., p. p. BÄCHTOLD (sera le bienvenu). — CONSTANS, Chrest. de l'anc. français. — Stat. pot. comm. Pistorii 1296 p. p. ZDEKAUER. — JANSSEN, Zeit- und Lebensbilder, 4^e ed. — JURIEN DE LA GRAVIÈRE, Anglais et Hollandais dans les mers polaires. — OERTMANN, Die fiducia im röm. Privatrecht — HERMANN, Noch ein Wort über Mithio.

— N° 47 : KOLDE, Luthers Selbstmord, eine Geschichtslüge Majunkes. — BRUGSCH, Relig. u. Mythol. der alten Aegypter, II, — W. SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, II, 6. Aristides. — RIBBECK, Gesch. der röm. Dicht. II. August. Zeitalter (instructif et important). — Vidal, so fo el temps c'om era jays, p. p. CORNICELIUS. — HARRISON, Cromwell; M. CARRIÈRE, Lebensbilder (le travail de Harrison est le meilleur qu'on ait sur Cromwell). — NEUWIRTH, Die Wochenrechn. u. der Betrieb des Prager Dombaues 1372-1378.

— N° 48 : DELITZSCH, Messian. Weissag. — HARRIS, Biblical fragments from Mount Sinai. — KORAI, Œuvres, I-III. — SCHÖNBACH, Walther von der Vogelweide. (Bon.) — English miracle plays moralities and interludes, p. p. POLLARD. — v. USLAR-GLEICHEN, Beitr. zu einer Familiengesch. des Uslar-Gleichen, Reg. zur Familiengesch. der Alten. — EGELHAAF, Deutsche Gesch. im XVI Jahrh. I, 1517-1526 (travail d'ensemble). — WACHSMUTH, Athen im Altertum, II. (Mêmes mérites que dans le 1^{er} volume.)

— N° 49 : BODEMANN, Der Briefw. des Leibniz in der Bibl. zu Hannover. — The Questions of King Milinda, transl. from the pâli by RHYS-DAVIDS. — ZIMMERMANN, Krit. Unters. zu den Posthom. des Quintus Smyrn. (Dirigé contre Koechly.) — HAURÉAU, Des poèmes latins attribués à S. Bernard. — KRAUS, Jan z Michalovic. — Sigebotos Vita Paulinae, p. p. MITZSCHKE. — SCHLIEPHAKE, Gesch. von Nassau. fortg. von MENZEL, VII (fin de l'ouvrage). — KOLDEWEY, Die antiken Reste der Insel Lesbos (très précieux matériaux pour l'histoire des villes grecques).

Das Magazin für Litteratur, n° 44 : GRELLING, Die Theater-Censur. — WILDENBRUCH, Die Haubenlerche, II. — GOLDMANN, Adam Müller. — Guttenbrunn. — Max NORDAU, Der londoner intern. Literaturcongress. — Liter. Chronik (Sudermann). — Jules Simon über den nächstj. berliner Congress. — Wiener Theater. — KRAEMER, Sodoms Ende, ein tragicom. Schauspiel. — Ola HANSSON, Ged. in prosa.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, A PARIS

LE
★ **LITTORAL DE LA FRANCE**

PAR

V. VATTIER D'AMBROYSE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française (Prix Montyon et Marcelin Guérin)

ILLUSTRATIONS

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRÉ, CHAPON,
KARL, SAINT-ELME-GAUTIER, ETC., ETC.

OUVRAGE COMPLET, 6 volumes in-4. Prix : 120 francs.

Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

1^{re} PARTIE. — UN VOLUME

COTES NORMANDES
DE DUNKERQUE AU MONT SAINT-MICHEL

2^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES BRETONNES
DU MONT SAINT-MICHEL A LORIENT

3^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES VENDÉENNES
DE LORIENT A LA ROCHELLE

4^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES GASCONNES
DE LA ROCHELLE A HENDAYE

5^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES LANGUEDOCIENNES
DU CAP CERBÈRE A MARSEILLE

6^e PARTIE. — UN VOLUME

COTES PROVENÇALES
DE MARSEILLE A LA FRONTIÈRE D'ITALIE

CHACQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un beau volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le texte, de nombreuses planches hors texte et de cartes, tirées en couleur. — Broché : 20 francs.

Cart., plaq. spéc., tr. dor. : 25 fr. — Rel. dos chag., plaq. spéc., tr. dor. : 30 fr.

CENTENAIRE DE 1892

CHRISTOPHE COLOMB

PAR LE COMTE

ROSELLY DE LORGUES

—
TROISIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

Illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampe et têtes-de-chapitre

DE YAN' D'ARGENT, CIAPPORI, VIERGE, ETC

PRIX. Broché.....	25 fr.
Cartonné toile, avec plaques spéciales.....	30 fr.
Relié, dos chagrin, tranches et ornements dorés.....	35 fr.
Relié amateur, dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée.....	35 fr.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

VENTE PUBLIQUE

LE LUNDI 5 JANVIER ET LES JOURS SUIVANTS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE

de feu

M. le Marquis de QUEUX DE SAINT-HILAIRE

Manuscrits des xv^e et xvi^e siècles. — Plutarque annoté par Rabelais. — Plutarque annoté par Racine. — Publications de la Société des Anciens Textes. — Ouvrages sur peau de vélin. — Importante collection d'ouvrages en grec moderne et relatifs à la Grèce. — Livres sur Dunkerque et la Flandre. — Collection importante d'ouvrages sur la musique, partitions d'orchestre, partitions d'opéras. — Le Monde illustré.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 déc. 1890 : CHARAVAY, Lazare Carnot (conférence du Cercle Saint-Simon). — GAFFAREL, L'annexion du Piémont à la France. — Les quatorze armées de la Convention. — La Hollande et la maison d'Orange-Nassau. — Docum. inédits : Mém. de Moreau de Jonnés (suite et fin). — Chronique et bibliographie : La Soc. de l'Hist. de la Révol. ; Cahiers de l'Agenois, par A. de MONDENARD ; Hist. de France racontée par les contemporains, p. p. B. ZELLER.

The Academy, n° 970 : The Journal of Sir Walter Scott, from the original ms. at Abbotsford. — LATHAM, Pastor Pastorum. — LECKY, History of England in the eighteenth century (2^e art.). — William Bell Scott. — George Bell. — The order of runes in the Futhork (Skeat). — English prose (Earle). — The monarchical spirit in France. — The source of a Chaucer simile. — Maximiani elegiae, p. p. PETSCHENIG. — The zodiacal crab. (Rob. Brown jun.). — The Ion at Cambridge. — Two books on Roman arches (KINCH, L'arc de triomphe de Salonique; Salomon REINACH, L'arc de Titus).

— N° 971 : HATCH, The infl. of Greek ideas and usages upon the Christian church. — CAMPBELL, Aeschylus in English verse. — CRAWFORD, Round the Calendar in Portugal. — Cathedral and bishop-designate. — The order of runes in the futharc (Bradley). — Odysseus and Helen (A. Lang). — The Eurasian Mediterranean and Aryan origins (Glennie). — J. L. PETIT, Archit. studies in France, new ed. — The hero of the Chaldaean epic. (Ward).

The Athenaeum, n° 3293 : WEMYSS REID, The life, letters and friendships of Richard Monckton Milnes, first Lord Houghton. — Percy FITZGERALD, Picturesque London. — Max MÜLLER, Natural Religion. — WHITE, The development of Africa. — The Petrie papyri, II, the classical fragments. — George Bell. — Notes from Athens.

— N° 3294 : RENAN, Hist. d'Israël, III (vivant). — HARRISON, Wayfaring in France. — CAMPBELL and RANKIN, The Church of Scotland (va jusqu'à 1688). — SETON KARR, The Marquess Cornwallis (intéressant). — Beatrice, princess Henry of BATTENBERG, The Adv. of Count George Albert of Erbach, transl. from the german of Em. Kraus; Rob. BROWN, The Adv. of Thomas Pellow. — DODGE, Alexander the Great (bon ensemble). — Original Docum. relat. to the Hostages of John, king of France and the treaty of Bretigny, p. p. DUCKETT. — Shelley at Syon House Academy. — Roman inscriptions at Chester. — Notes from Rome.

Das Magazin für Litteratur, n° 45 : PETERS, Stanley u. Emin Pascha. — BAYER, Aus Rückerts Nachlass. — DEHMEI, Prolog, besprochen zur Eröffn. der Freien Volksbühne. — Ola HANSSON, Ged. in Prosa, V. — LÖWENFELD, Tolstois Erstlingswerk. — GARSCHIN, Die Kröte u. die Rose. — HERTZKA, Lorenz Stein, I. — Sodoms Ende von H. SUDERMANN, im Lessing Theater.

N° 46 : SUDERMANN, Sodom Ende, I, 1-2. — Em. REICH, Die Grillparzer = Gesellschaft. — HERTZKA, Lorenz Stein, II. — A. de QUATREFAGES, Der diesj. Amerikanisten — Congress.

Literarisches Centralblatt, n° 50 : BELLESHEIM, Gesch. der Kathol. Kirche in Irland, I, 432-1509 (remarquable). — GROH, Gesch. des oström. Kaisers Justin II (cf. *Revue*, n° 50). — LANGE, Der Papstesel (savante étude). — HEYL, Gestalten u. Bilder aus Tirol's Drang = u. Sturmperiode (vie d'Ant. Kurn). — MÜLLER (H.), Epigr. Denkm. aus Arabien (méritoire, mais ne satisfait pas entièrement). — Petri Abaelardi

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52

— 29 décembre —

1890

Sommaire : 583. Herodote, II, p. p. WIEDEMANN. — 584. HARDT, Le bouddhisme. — 585. FUJISHIMA, Le bouddhisme japonais. — 586. A. DARMESTETER, Le Talmud. — 587. SKUTSCH, Les noms en -no-. — 588. STOWASSER, Mois obscurs. — 589. BURY, Le bas empire romain. — 590. MÜLLENHOFF, Antiquité allemande, I, p. p. RÆDIGER. — 591. AUDISIO, Histoire civile et religieuse des papes de Constantin à Charlemagne. — 592. MASSIP, Le collège de Tournon. — 593. BIART, Cervantès. — 594. TÛCHERT, Racine et Héliodore. — 595. MEYNEIL, Napoléon I. — 596. MINOR, Schiller, I et II. — 597. WALZEL, Lettres de Frédéric Schlegel à son frère Guillaume. — 598. BARTON, Histoire de la Nouvelle-Galles du Sud. — 599. SOURIAU, L'esthétique du mouvement. — 600. BERGSON, Les données immédiates de la conscience. — 601. P. JANET, L'automatisme psychologique. — 602. Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, III, p. p. BURDEAU. — 603. CONTA, Les fondements de la métaphysique. — 604. NAVILLE, Le libre arbitre. — 605. KROMAN, Logique et psychologie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

583. — A. WIEDEMANN. **Herodots Zweites Buch** mit sachlichen Erläuterungen herausgegeben von A. Wiedemann. Leipzig, Teubner, 1890, in-8, viii-624 p.

Le second livre d'Hérodote a tenté plus d'un égyptologue, et j'en sais au moins un qui avait commencé à l'annoter dans l'intention d'en publier le commentaire. L'ouvrage de M. Wiedemann retardera pour lui l'exécution de ce projet, mais sans l'amener à renoncer au projet lui-même. Il y a, en effet, pour un égyptologue deux manières de commenter Hérodote, en rapprochant les données du texte grec des données que nous fournissent les monuments, en joignant aux données verbales des textes monumentaux le dessin des monuments eux-mêmes, ou du moins des figures qui peuvent illustrer le texte grec. C'est cette seconde manière à laquelle je m'étais arrêté : M. Wiedemann a choisi la première. Son livre ne renferme aucune vignette, ce qui nuit évidemment à l'intelligence des explications qu'il donne. Les savants habitués aux seuls monuments des peuples classiques ont souvent peine à se figurer le détail de l'archéologie égyptienne d'après de simples descriptions : il faut leur mettre les objets sous les yeux si l'on veut leur éviter toute erreur. Aussi regretté-je sincèrement que l'éditeur de M. Wiedemann ne lui ait pas demandé quelques figures : les frais d'impression auraient été plus considérables, il est vrai, mais le livre aurait été plus utile.

Tel qu'il est, il renferme des parties excellentes. M. Wiedemann, à qui on ne demandait que d'être égyptologue, a préféré donner un commentaire complet, dont beaucoup de parties, touchant à des points de

littérature, d'histoire ou d'érudition hellénique, échappent à ma compétence. Je ne parle donc ici que des parties empruntées aux monuments égyptiens. Comme toujours, M. Wiedemann a témoigné de connaissances bibliographiques étendues : il a lu et cité la plupart des brochures qui touchent à son sujet par quelque point. C'est à peine si on peut relever çà et là quelques omissions ou quelques oublis : ainsi, à propos du canal de Néko, le mémoire de Lieblein, *Om den gamle Suez-Kanal* dans ses *Ægyptologiske Studier* (Mémoires de l'Académie de Christiania, 1870); ainsi le long fragment de commentaire que j'ai publié en 1878, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, et où j'ai défini le rôle des prétendus prêtres égyptiens qui renseignaient Hérodote, presque dans les mêmes termes que M. Wiedemann dans sa *Geschichte Ägyptens* de 1880 (p. 92 sqq); ainsi la lettre de Mariette, *Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux Égyptiens*, dans la *Revue archéologique* (1885, t. I, p. 343-350). Il y a une certaine difficulté à se procurer les tirages à part, ou les brochures de quelques pages dont se compose la plus grande partie de la littérature égyptologique : aussi je n'insiste pas sur ce sujet. De pareilles omissions sont à peu près inévitables, et chacun de nous s'en connaît trop à son compte pour avoir bonne grâce à les reprocher aux autres.

Si je voulais examiner par le menu les six cents pages dont le livre de M. W. se compose, j'y relèverais beaucoup de faits douteux. Ce sera plus tard affaire aux égyptologues de les signaler et de les écarter. Les critiques tomberaient, pour la plupart, sur des passages dont l'explication restera probablement toujours incertaine. Saurons-nous jamais, par exemple, d'une façon indubitable, quelle était l'inscription que les drogman montraient aux voyageurs, et sur laquelle ils prétendaient lire le nombre exact des oignons et des rations de légumes distribués aux ouvriers de la grande pyramide? Les solutions les plus vraisemblables qu'on ait données de ce récit laissent, malgré tout, subsister quelque doute. Une critique portant sur des questions de ce genre aurait, pour effet, de mettre le lecteur non égyptologue en méfiance contre M. W., ce qui serait fort injuste. M. Wiedemann a le plus souvent proposé des interprétations certaines : où elles ne paraissent pas l'être, elles sont du moins ingénieuses et conformes à l'état actuel de la science. Les hellénistes et les historiens de la littérature ancienne qui entreprennent l'étude du second livre d'Hérodote, ou qui ont besoin de savoir en quoi le témoignage des monuments originaux confirme ou infirme celui de leur auteur, trouveront dans M. Wiedemann un guide bien informé, d'un jugement parfois un peu court, mais d'une érudition très étendue et de bon aloi.

G. MASPERO.

584. — I. **Der Buddhismus** nach älteren Pāli-Werken dargestellt von Dr. Edmund HARDY. Münster, Aschendorff, 1890 (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, I. Band).
585. — II. **Le Bouddhisme Japonais**, par RYAUON FUJISHIMA, membre de la Société asiatique de Paris. Paris, Maisonneuve, 1889.

I. Le volume de M. Ed. Hardy ouvre une série de manuels qui doivent former une histoire générale des religions en dehors du christianisme. L'éditeur de la collection se propose de présenter sous une forme condensée les principaux résultats des recherches récentes au public cultivé, et de fournir aux débutants les notions indispensables pour entreprendre des études personnelles. Les rapports de la religion avec l'histoire et la civilisation, les analogies de culte ou de doctrine avec le judaïsme et le christianisme y doivent être indiqués dans une juste mesure, sans laisser toutefois de place à l'arbitraire et à la fantaisie.

Le travail de M. H. est l'application scrupuleuse de ce programme. L'auteur a partagé son sujet en sept chapitres : I Généralités, sources; état religieux de l'Inde à l'époque du Bouddha; II Vie du Bouddha; III Doctrines du Bouddhisme primitif; IV Les ordres bouddhiques; V Le Bouddhisme et le Jaïnisme, rapports et divergences; VI Un protecteur du bouddhisme au III^e siècle av. J.-C., Açoka; VII Le Bouddhisme et le Christianisme. L'appareil scientifique est irréprochable. M. H. n'avance point de fait ni d'opinion sans citer ses autorités, mais il a soin de rejeter ces pièces justificatives à la suite de son exposé qui gagne ainsi en clarté et en élégance. Il ajoute un index de termes techniques, un tableau détaillé du canon pâli avec l'indication des éditions parues, et enfin une bibliographie générale, sobre et substantielle à la fois. Le choix des ouvrages cités suffirait à attester l'érudition solide et judicieuse de M. Hardy. Mais il ne s'est pas contenté de recourir aux autorités les plus sûres; il est familier avec les textes mêmes; il leur a emprunté avec un goût discret de courts et nombreux extraits qui rompent la monotonie de l'exposition. Et cependant, malgré tant de mérites réels, l'ouvrage est incomplet et inexact dans son ensemble.

M. H. a cru limiter strictement son sujet; il l'a mutilé. Le bouddhisme s'est divisé en deux grandes branches : le bouddhisme méridional (Ceylan et Indo-Chine) fondé sur le canon pâli, et le bouddhisme septentrional (Népal, Chine, Japon, etc...) fondé sur le canon sanscrit. Les deux traditions prétendent avec une égale insistance au droit d'aînesse, et la science n'a pas encore tranché ce litige. L'une et l'autre peuvent se réclamer de noms considérables dans l'Occident. Les circonstances et peut-être aussi la mode ont favorisé de notre temps la doctrine méridionale; mais une réaction facile à prévoir ne manquera pas de se produire le jour où les textes sanscrits, un peu délaissés, et les traductions chinoises seront mieux connus et plus approfondis. M. H. n'a pas donné d'arguments nouveaux en faveur du canon pâli; il ne

s'est décidé que sur des raisons de sentiment, les plus perfides et les moins scientifiques des raisons. D'ailleurs, la priorité de cette tradition fût-elle établie par le fait, le bouddhisme septentrional n'en aurait pas moins droit à figurer dans un tableau général du bouddhisme. Qu'il ait bifurqué dès l'origine ou qu'il se soit détaché après coup de l'église orthodoxe, il est l'œuvre directe ou déviée de la pensée bouddhique; il en caractérise le principe ou l'évolution; il en représente la conception la plus répandue et la plus populaire. Le bouddhisme du Sud, humain et familier jusqu'au terre à terre, ne suffit pas à expliquer le prodigieux succès de l'évangile prêché par Gotama. Réduit à ces proportions, il n'aurait pas lutté victorieusement contre tant d'autres confessions; le dieu y manque, si grand qu'y soit l'homme. Les lecteurs de M. H. ne comprendront certainement pas l'action du bouddhisme sur les foules; ils n'y verront qu'une secte fondée sur des théories philosophiques, groupée dans des sortes de phalanstères, plus occupée d'exercices intérieurs que de la conquête des âmes

L'esprit général de la collection inaugurée par M. H. explique cette lacune fondamentale, s'il ne la justifie pas. La composition même de l'ouvrage accuse le vice inhérent à l'entreprise. Les six chapitres sur la vie du Bouddha et sur son œuvre font un total de cent dix pages; le septième, sur les analogies du bouddhisme et du christianisme, a trente-deux pages et forme environ le quart du volume. La science y cède le pas à la polémique apologétique. Nous ne voulons pas suivre l'auteur sur ce terrain glissant, ni discuter en détail ses assertions. La foi est toujours respectable, mais elle ne justifie pas les injures grossières à l'adresse des adversaires. M. H. outrepassa les droits de la critique lorsqu'il compare les apôtres européens du bouddhisme, si discutables, à « des échappés de maisons de fous ». Il poursuit la comparaison des deux religions et de leurs fondateurs avec un acharnement minutieux; il suffit, pour en donner l'idée, de reproduire la table analytique : « Buddha et le Christ; leur personne, leur doctrine, leur œuvre. Buddha et les Buddhas; Christ, le seul Sauveur. Incarnation; conception sans intervention humaine. Prédiction d'Asita et de Siméon; la tentation de Buddha et du Christ. La vie publique de l'un et de l'autre. Miracles et prédictions. Fin du Christ et de Buddha. Différences de doctrine (Dieu, âme, péché, délivrance, état final). Morale. Effort moral; idée du mariage; esprit des chrétiens et des bouddhistes. L'église du Christ et les ordres bouddhiques; la confession. — Progrès par le bouddhisme et par le christianisme. Réformes sociales introduites par le christianisme pendant la période romaine; influence du christianisme sur la culture populaire, l'art et la science de ce temps. Adoucissement des mœurs; la noblesse des sentiments et de la vie propagée par le bouddhisme; pas de tentative mémorable pour améliorer la situation sociale des femmes. La culture populaire hâtée, la science négligée et l'art employé à l'usage des cloîtres par le bouddhisme. »

L'argumentation de M. H. dans ce long chapitre est sans doute en harmonie avec les doctrines orthodoxes; elle ne laisse pas que de paraître étrange aux critiques impartiaux. On sent trop souvent qu'il suffirait d'un parti-pris inverse pour retourner les termes et aboutir à une solution opposée. M. Hardy a dès le début de son manuel, et sans même s'en rendre compte, subi l'attraction du chapitre final; chacune des sections tend directement à la conclusion préconçue. C'est ainsi qu'il a été porté, malgré sa loyauté évidente, à sacrifier entièrement la tradition sanscrite, plus merveilleuse et par là plus divine, et à passer sous silence l'action civilisatrice exercée par le bouddhisme sur tant de races éparses à la surface du globe.

II. *Le Bouddhisme japonais* de M. Fujishima est la contre-partie instructive autant que piquante du tableau tracé par M. Hardy. L'auteur est un bouddhiste fervent, ancien élève de la Faculté bouddhique du Nishi-Hongwanzi, à Kyoto. Il est venu en Europe pour s'y former aux méthodes occidentales, il a passé quatre années chez nous à étudier surtout la philosophie et l'histoire des religions, et à se familiariser avec notre langue. M. F. est arrivé à écrire en français; il continue à penser en oriental. Le contraste entre la pensée originale et l'instrument employé s'accuse à toutes les pages, et donne au livre une saveur de haut goût. L'ouvrage, à proprement parler, est la traduction d'un traité japonais où l'histoire et les doctrines des douze grandes sectes bouddhiques du Japon sont exposées brièvement par des prêtres choisis parmi les plus autorisés de chaque école. M. B. Nanjio avait donné, avant M. F., une version anglaise de cette compilation; mais, outre qu'elle est difficile à rencontrer, elle ne se comprend qu'à peine. M. F. a légèrement remanié l'ouvrage; il a élagué le superflu et il a complété les indications trop sommaires par des emprunts aux sources les plus sûres; il a mis le livre au point. Chacune des sectes est traitée naturellement avec une faveur égale; chacune se targue des avantages les plus éclatants; chacune prétend refléter avec fidélité l'enseignement du Bouddha. Les termes techniques, lus à la façon japonaise, sont accompagnés de leurs équivalents sanscrits; un index de ces mots termine le volume et permet aux indianistes de s'y reconnaître et de s'y orienter. Le travail, en effet, n'intéresse pas seulement les études d'Extrême-Orient; le bouddhisme japonais est un produit secondaire de la tradition septentrionale, du bouddhisme sanscrit. Les douze grandes sectes dérivent par des voies plus ou moins détournées des prédications jadis prononcées au pays de Magadha; les unes sont d'origine indienne; d'autres viennent de la Chine; d'autres enfin sont autochtones. Pour connaître exactement tout ce que le bouddhisme initial contenait en germe, il est indispensable de le suivre jusqu'à ces lointaines ramifications. L'historique des sectes donne aussi de précieux détails sur la transmission de la doctrine et la série chronologique des patriarches.

L'introduction composée par M. F. complète heureusement l'ouvrage.

M. F. y embrasse l'ensemble et le développement des douze sectes. Il les fonde dans un harmonieux syncrétisme, et les justifie toutes par leur valeur historique; elles représentent chacune une des voies par où l'humanité doit, selon les capacités respectives des individus, passer pour atteindre au salut. Elles ont toutes leur raison d'être dans la variété infinie des tempéraments; elles sont également orthodoxes et indispensables. Pour les rendre plus facilement intelligibles à l'Occident, M. F. les interprète en quelque sorte par les équivalents les moins infidèles que puisse fournir la langue technique de notre philosophie. Les douze systèmes se classent en trois grandes catégories : I *Petit véhicule* (Hinayāna); le Kou-cha (Abhidharma-kośa), matérialisme : non-existence du moi et existence de la matière qui compose le moi; — le Jô-jitsou, nihilisme : non existence du moi et de la matière; — le Ritsou, éthique : préceptes de morale pratique. II *Moyen véhicule* (Madhyamayāna) le Hossô, idéalisme subjectif : la pensée seule est réelle; — le San-ron, nihilisme absolu : la vérité est l'état inconcevable. III. *Grand véhicule* (Mahāyāna) : le Kégon et le Tendāi, réalisme panthéistique : la nature absolue (bhûta-tathâtâ) est l'essence de toutes choses; — le Shin-gon, mysticisme : Mahāvairocana (forme du Buddha) est le principe de tout être; — le Zen, système contemplatif : il ne faut pas chercher la vérité dans la tradition, mais dans la pensée individuelle; — le Nithi-ren, réalisme panthéistique : la vérité est le principe des trois grandes lois ésotériques; — le Jô-do et le Shin, mysticisme d'adoration exclusive : la vérité s'obtient par la grâce d'Amitābha Buddha. M. F. discute la notion si controversée du nirvāna, et en donne une interprétation intéressante; il exalte la morale du bouddhisme, et il conclut en proclamant la supériorité incontestable de cette religion : « Le bouddhisme se fonde sur la philosophie, et il est constamment d'accord avec l'expérience de la science moderne... Le bouddhisme ne saurait être un danger pour la société humaine, il n'y a donc aucune raison de partager l'inquiétude de certains savants occidentaux qui tiennent le nirvāna bouddhique pour un grand péril... La morale du bouddhisme est d'une beauté qui ne le cède à aucune autre, pas même à la morale chrétienne. » On est presque tenté de savoir gré à M. Fujishima de sa prévention enthousiaste; le lecteur lui doit d'entrer en communion directe avec une âme bouddhique, de pénétrer le dédale obscur des consciences orientales que la philologie ne suffit pas à éclairer. La métaphysique aride et scholastique des vieux textes s'anime, imprégnée de tendresse et de foi. C'est que la religion, étrangère à la raison et à la science, ne s'explique pas seulement par la raison et par la science; elle est l'œuvre du cœur plus que de l'esprit, et doit s'apprécier aussi par le cœur plus que par l'esprit. Ce n'est pas assez de lire en érudit les textes sacrés pour la comprendre; il faut encore l'aimer avec la ferveur d'un dévot, tout prêt d'ailleurs à aimer d'autres croyances avec une ferveur égale. L'analyse qui démonte pièce à pièce un organisme religieux est impuissante à

atteindre le ressort intime qui l'anime et le dirige. Le dessin minutieux d'un anatomiste ne vaut pas la rapide esquisse d'un peintre pour donner aux yeux le sentiment et l'impression de la vie. L'histoire des religions, pour être exacte et fidèle, doit recourir également à l'érudition patiente et à l'intuition ; elle est en même temps une science et un art.

Sylvain Lévi.

586. — **Le Talmud**, par Arsène DARMESTER. Paris, Léopold Cerf, 1889, in-8, 66 p.

En tête de cette substantielle brochure, des mains autorisées ont placé l'avis suivant : « Cette étude sur le Talmud a été écrite avant 1870, sauf un passage qui a été ajouté plus tard. Nous la reproduisons ici sans y rien changer. Arsène Darmesteter était bien jeune quand il l'a écrite, et il a pu commettre quelques erreurs de détail, à peu près inévitables en un sujet aussi obscur et aussi vaste. En outre, les études talmudiques ont fait, depuis vingt ans, de grands progrès ; les questions et la manière de les envisager se sont complètement transformées. Telle qu'elle est, l'étude de A. Darmesteter sur le Talmud n'en est pas moins, à présent encore, une œuvre utile et instructive ; il en a tracé le cadre avec une sûreté et une largeur étonnantes, et elle est encore la description la plus exacte et la plus complète qu'on ait de cet important monument religieux des Israélites. » Nous ne pouvons que nous associer à cette appréciation et recommander à ceux qui s'occupent du judaïsme une étude destinée à faciliter singulièrement leurs recherches.

Voici les divisions du travail : Première partie, *Etude analytique du Talmud* : I. Caractères généraux ; II. La Halakha ; III. La Haggada. Deuxième partie, *Formation du Talmud, esprit de cette formation* : I. La Halakha suivant la synagogue ; II. Histoire de la formation de la Halakha ; III. Influence des événements sur le développement halakhique ; IV. Esprit du développement halakhique ; V. Le Talmud au moyen âge et dans les temps modernes, conclusion.

M. VERNES.

587. — Fr. SKUTSCH. **De nominibus latinis suffixi -no-** ope formatis observationes variae. Vratislaviae, G. Kœbner, 1890, 34 pp. in-8 (Diss. inaug.).

588. — **Dunkle Wörter**. Lexikalisches von I. M. STOWASSER. Wien u. Prag, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1890, 32 pp. in-8 (Sonder-Abdruck aus dem Jahresberichte des Franz-Joseph-Gymnasiums für 1889/90).

M. Skutsch part de l'impossibilité du passage de **uenenificus* à *uenificus* pour établir que *uenenum* est composé de *uenes-* et du suffixe *-no-*. Ce point avait été déjà établi par M. Bréal. Les noms en *-eno-* sont, pour M. S., formés à l'aide du suffixe *-ino-*, connu dans des noms féminins (*doctrina*), dont l'*i* se serait dissimilé devant un *i* précédent] : *Nasidienus* = **Nasidinus*, cp. *pietas*. En revanche, dans les noms de divinités,

comme *Iugatinus*, *Potina*, on a la forme faible du suffixe *-ion-*. Enfin les suffixes *-gno-*, *-gneo-*, *-gino-*, *-gineo-* ont été créés par suite d'une fausse analyse de mots comme *ilignus*, *iligneus*, où les suffixes *-no-* et *-neo-* étaient précédés d'une gutturale. Cette explication avait été déjà donnée, avec plus de précision et de brièveté, par M. Louis Havet (*Mém. Soc. Ling.*, V, 393). Il y a donc peu de nouveau dans cette brochure. On regrette l'absence d'un index. L'auteur, qui a le goût de la polémique, aborde au passage des discussions qu'on voudrait pouvoir retrouver facilement au besoin.

M. Stowasser s'occupe d'une centaine d'étymologies. Il commence par effacer un mot des lexiques : *ullageris* qui serait dans les gromatici une faute pour *uel lagenaris*. Une partie des mots étudiés sont des emprunts au grec : *mica* (μικρός), *sonarium* (ζωνήριον), *obturare* (τορβός), *stuprum* (στυγρός), *mutto* (μύθων), *prosperare* (προσφερέτης), *redimire* (ἐῤῃμα), *properare* (προφέρω), *fetiales* ([πρὸς] -φητεία), *triumphus* (*τρίομπος), *ganeum* (*γάναον, cp. ἔνναιον), *perendie* (πέρηγ die), *caeremonia* (χαῖρε monium), *paluda* (ἀπλοῖδα). Dans d'autres mots, M. S. reconnaît des composés latins : *amoena loca* (*admoena* = *ad moenia*), *nouerca* (adj. de *noua era*), *priuera* (*priuera era*), *uitricus* (adj. de *uir iter*), *nutritus* (*nouitritus*), *uinolentus* (*uinum olens*), *ceruix* (**ceruehex*). On voit que M. S. cherche à expliquer le latin par le latin ou par des emprunts, au lieu de recourir aux considérations de grammaire comparée. Dans chacune de ces petites dissertations, si les résultats sont quelque peu hardis ou contestables, M. Stowasser fait toujours preuve d'une connaissance très personnelle de l'emploi des mots dans les textes et, suivant l'heureuse expression d'un maître, il s'est pénétré de sémantique pour croître en intelligence. On retrouve dans son travail la méthode et l'esprit de M. Bréal. C'est assez en faire l'éloge.

P. L.

589. — J. B. Bury. **A history of the later Roman Empire** from Arcadius to Irene, London, 1889, 2 vol. in-8, 482-579 pages, chez Macmillan.

Si le livre de M. Bury n'était, ainsi qu'il semble au premier abord, que le récit des événements dont le monde romain oriental fut témoin pendant les siècles qui ont suivi la mort de Théodose, il n'y aurait lieu de lui consacrer ici que quelques lignes : il suffirait de remercier l'auteur pour avoir étudié à son tour une période peu connue, pour avoir présenté les faits avec clarté et méthode, et pour avoir raconté avec développement certaines parties de l'histoire sur lesquelles on trouve difficilement des récits d'ensemble : il y aurait, par contre, à exprimer le regret qu'il n'ait pas cru devoir faire aux références la large part que leur a donnée Tillemont, qui reste toujours le modèle et le maître des historiens érudits.

Mais il y a dans ces deux volumes une idée maîtresse, exprimée en

quelques pages, qui mérite d'être signalée. Pour la plupart des gens, même éclairés, les siècles qui suivent la mort de Théodose et les faits qui se déroulèrent à Constantinople ou dans sa sphère d'action, ne valent pas la peine d'être étudiés; il n'y a rien de saillant que deux ou trois grands règnes; entre le monde romain et celui du moyen âge existe une lacune qu'on ne prend pas la peine de combler, parce que l'on ne croit pas qu'elle mérite de l'être. L'auteur veut réagir contre cette opinion. Pour lui, le rôle qu'a joué à ce moment l'empire de Constantinople a été considérable. En réalité, on ne doit pas le nommer empire byzantin, ni empire grec; mais bien empire romain : les empereurs romains ont continué sans interruption d'Arcadius à Constantin Paléologue. Sans doute, l'empire romain du temps de Constantin VII, au x^e siècle, est complètement différent de celui de Constantin-le-Grand; mais c'est toujours l'empire romain, de même qu'un homme est toujours le même dans sa vieillesse comme dans son enfance. Il a persisté jusqu'en 1453; mais à partir de 800, et c'est la date où s'arrête le livre de M. B., il a eu un rival dans l'empire romain germanique de Charlemagne.

Pendant toute cette période, l'empire romain a continué, sans jamais défaillir, l'œuvre de civilisation qu'il poursuivait depuis plusieurs siècles. C'est lui qui a été le boulevard de l'Europe contre les dangers venant de l'Orient — « Maurice et Héraclius, dit M. B., sont les successeurs de Thémistocle et de Scipion l'Africain » — c'est lui qui a gardé les traditions littéraires et artistiques gréco-romaines, si bien que les Barbares iront les lui demander, quand le moment sera venu pour eux de les mettre en œuvre; c'est lui qui a sauvé le commerce européen, lui enfin qui a su conserver une idée dont l'histoire de l'Europe occidentale a subi l'influence jusqu'à nos jours, celle de l'empire romain lui-même : sans Constantinople, l'idée impériale aurait sombré dans la tourmente des invasions.

Telle est la conception qui a guidé l'auteur et qui fait l'originalité du livre. Ainsi considérée, la période historique qui sert de trait d'union entre le monde antique et le moyen âge prend un intérêt tout particulier. M. B. l'a bien mis en lumière et l'a défendu avec une chaleur qui lui fera, sans doute, plus d'un adepte. Il a commencé d'ailleurs par en chercher dans sa famille, puisque le chapitre relatif à l'art byzantin est dû à la plume de sa femme : ce n'est pas un des moins agréables à lire.

R. CAGNAT.

590. — Karl MÜLLENHOFF. *Deutsche Altertumskunde*. Erster Band, neuer vermehrte Abdruck besorgt durch Max Rödiger mit einer Karte von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1890, in-8, xxxv-544 pages. 14 mark.

Le savant au zèle pieux duquel nous devons cette seconde édition, s'est attaché à faire en sorte que les renvois aux pages de la première

édition se rapportent également aux pages de celle-ci. Feu Müllenhoff avait laissé un exemplaire de la première édition, dans lequel il avait changé la rédaction d'un certain nombre de passages, et sur les marges duquel il avait écrit des additions. Dans la seconde édition, les changements ont été faits, les additions ont été insérées dans le texte, quand la réalisation de ces deux espèces d'améliorations pouvait se concilier avec le maintien de la pagination de la première édition. Dans le cas contraire, les changements et les additions ont été renvoyés à la fin de l'ouvrage, où, réunis aux quatre pages et demie de *Nachträge und Berichtigungen* de la première édition, ils forment les douze pages et demie, cotées 497-509.

Il aurait certainement mieux valu faire au texte primitif toutes les modifications projetées par l'auteur et imprimer en marge les numéros des pages de la première édition. Telle qu'elle est cependant, la seconde édition sera supérieure à la précédente.

Comme exemple des additions qu'en France on lira avec intérêt, citons celle qui concerne la page 110 et qui est rejetée à la page 500 : il s'agit de la date où Marseille a été fondée. Le volume se termine par une table alphabétique, tandis que la première édition n'en a pas ; enfin, la préface de la première édition a été complétée par deux morceaux dûs à la plume de Müllenhoff et par des notes de M. M. Røediger : ces deux sortes d'additions nous font connaître la genèse de l'œuvre érudite et ingénieuse du savant défunt.

H. D'A. DE J.

591. — G. AUDISIO. *Histoire civile et religieuse des papes de Constantin à Charlemagne*, traduite de l'italien par le chanoine Labis et annotée par le chanoine Delvigne. 1 vol. in-8, 444 pages. Lille, Desclée et Cie, s. d.

Un premier volume de M. Audisio, qu'a traduit M. Labis (Bruges, 1885), contenait l'histoire civile et religieuse des papes sous les empereurs païens. Depuis, auteur et traducteur ont poursuivi leur œuvre. Le nouveau tome, dont nous devons rendre compte, nous conduit de Melchiade à la mort d'Hadrien I^{er} (310-795).

M. A. nous donne successivement la biographie des différents papes, et, en même temps, il expose de façon sommaire les divers faits religieux qui ont marqué leur pontificat. Son récit manque d'éclat ; il est à la fois terne et déclamatoire. Aucun portrait bien vivant n'est tracé. Tous ces personnages, auxquels l'écrivain attribue les mêmes vertus, se ressemblent.

L'auteur connaît assez bien l'histoire générale ; il a entrepris quelques recherches spéciales sur son sujet et a parcouru les anciens recueils. Mais il ignore à peu près les travaux modernes. Il ne s'est point servi des *Régestes* de Jaffé : il regarde comme authentiques un certain nombre de bulles, reconnues manifestement comme fausses¹ ; il a commis des

1. Sans parler de la lettre du pape Anastase à Clodovech, nous citerons la missive qu'aurait adressée Symmaque à Théodore, évêque de Laurique. Jaffé n° 767.

petites erreurs de date ¹ qu'une simple inspection des *Régestes* lui eût évitées. Il ne connaît pas davantage les ouvrages de M. l'abbé Duchesne. Cet historien des papes s'imagine encore qu'Anastase le bibliothécaire est l'auteur du *Liber pontificalis*.

On devine ce que sont les jugements de M. Audisio. Tous ceux qui n'ont pas dévié de la foi orthodoxe ou qui ont rendu quelque service au catholicisme, sont comblés par lui de louanges. A peine s'il blâme l'assassinat de Crispus, commis par Constantin. Tous ceux au contraire qui se sont écartés du symbole de Nicée sont considérés comme des coupables et leur mémoire est chargée des plus abominables méfaits. On lit dans son livre des phrases de ce genre (p. 20) : « Aux novateurs se joint un cortège de femmes, honteux et ordinaire appendice des hérésies de toute espèce. »

L'empereur Julien surtout est accablé. On écrit : « D'empereur, il devint boucher. » On réédite sur lui les plus invraisemblables anecdotes, p. 84 : « A Carrhes, il se renferma dans le temple fameux de Diane et en fit sceller les portes. Après son départ, on l'ouvrit et qu'y trouva-t-on ? Le cadavre encore chaud d'une victime humaine, dans les entrailles de laquelle Julien avait cherché l'avenir. »

En somme, l'auteur a compulsé certains documents ; son livre aura le double avantage d'édifier les fidèles et de leur apprendre quelques faits. Mais, dans l'ensemble, il est médiocre et les érudits le peuvent négliger.

Ch. PFISTER.

592. — **Le collège de Tournon en Vivarais** d'après les documents originaux inédits, par Maurice MASSIP, ancien archiviste du département de l'Ardèche. Paris, Alphonse Picard, 1890, grand in-8 de 319 p.

Le collège de Tournon a été un des plus célèbres collèges de l'ancienne France. Cet établissement méritait de trouver un historien aussi consciencieux et aussi habile que M. Massip. Son volume, orné de diverses grandes qualités, en possède surtout deux des plus enviables : il est *neuf* et il est *plein*. *Neuf*, il l'est tellement que l'histoire du collège de Tournon était, avant la publication de M. M., à peine connue. On n'avait, sur cet établissement, que deux notices courtes, insignifiantes, nullement documentées et où était seulement invoqué ce témoignage de la tradition qui est toujours incertain, quand il n'est pas complètement trompeur. *Plein*, le livre l'est à ce point, que l'auteur a été surpris et même presque effrayé de l'abondance des trouvailles, dont il a dû tirer parti. Les nombreux titres du collège étaient dispersés un peu partout,

M. Audisio s'appuie aussi sur les *Actes latins de saint Sylvestre*, tout en en reconnaissant la fausseté.

1. Melchiade est devenu pape le 2 juillet 310, et non en 311 ; Sylvestre II est mort le 31 décembre 335, et non le 31 décembre 336. Agathon mourut le 10 janvier 681, et non en 682, etc., etc.

en Auvergne, en Dauphiné, en Languedoc, en Provence. Leur réunion entre les mains du zélé chercheur l'a obligé à changer le plan d'une étude qui prenait, à raison des relations étendues du sujet, des proportions tout à fait imprévues. La simplification devenait indispensable et l'auteur, tout en s'efforçant de ne rien omettre, a dû tout abrégé. Voici, du reste, comment il se justifie de n'avoir pas donné à sa monographie toute l'ampleur qui lui convient : « Celle-ci suffira, croyons-nous, aux anciens élèves du lycée de Tournon, pour qui elle est écrite. Ils nous ont fait l'honneur de nous la demander ; nous sommes heureux de la leur offrir. Ils désiraient qu'elle ne fût ni trop longue ni trop savante. Il est difficile d'aller vite sur un chemin où des Protestants, des Ligueurs, des Jansénistes, des Cartésiens, des Malebranchistes, arrêtent à chaque pas le voyageur ; où il rencontre des juges dont les arrêts troublent sa bonne foi ; des maîtres dont il voudrait écouter la parole ; des imprimeurs qui l'invitent à feuilleter leurs savants livres ; des apôtres qu'il voudrait suivre ; des écoliers qui veulent l'entraîner dans le monde, à la Cour, dans les camps, dans les cloîtres et toujours loin du collège. Et comment le récit de celui qui a vu tant de choses singulières et tant de savantes gens, pourrait-il, s'il est bref, n'avoir pas l'apparence d'une impression superficielle, recueillie, en passant, par un observateur trop pressé. Nous le donnons ainsi, puisque tel on l'a voulu, et fidèle néanmoins, souhaitant qu'il soit conforme au goût de ceux qui voudront le lire. Ceci expliquera pourquoi, après avoir si longtemps cherché et abondamment recueilli, nous n'avons utilisé qu'une partie de nos ressources. Ceci expliquera encore pourquoi cette histoire se présente au lecteur sans être accompagnée, comme le veut l'usage, d'un cortège érudit de pièces justificatives. Les preuves, aussi bien que les faits secondaires, devaient ici céder la place aux faits essentiels. Il nous a paru suffisant d'indiquer les sources ; il sera toujours facile de les retrouver ».

La monographie est divisée en quatre livres : I. *Les origines du collège* ; II. *Les Jésuites* ; III. *Bureau du collège* ; IV. *Les Oratoriens*. Chacun de ces livres est subdivisé en plusieurs chapitres relatifs — je ne mentionne que les principaux — au fondateur (le cardinal François de Tournon)¹, à l'édifice (construit en 1548)², aux premières dotations, aux études, au principal et aux régents, au nouveau régime, au temporel et

1. L'ouvrage débute par la rectification d'une erreur très répandue et qui a même été admise par les auteurs de *l'Histoire générale du Languedoc* (t. V, p. 160) : « Quelques érudits ont attribué l'honneur de cette fondation mémorable au baron Just I^{er} de Tournon, frère aîné du cardinal. Le prélat, dit-on, après avoir érigé un collège à Auch dont il était archevêque, donna l'idée à son frère d'en fonder un autre dans sa ville natale et il concourut à cette fondation en 1534 avec ses neveux, Jacques, évêque de Valence, et Charles, évêque de Viviers. On oublie que Just, frère aîné du cardinal, était mort en 1525 à la bataille de Pavie, que le cardinal ne prit possession de l'archevêché d'Auch qu'en 1538 et que le collège auscitain fut fondé en 1543 ».

2. Rien n'a survécu des constructions du xvi^e siècle. L'édifice occupé aujourd'hui par le lycée, héritier du collège, date de 1714.

aux boursiers, aux écoliers et pédagogues, aux programmes et méthodes, à l'incendie du collège (3 avril 1714), à ses propriétés, à ses revenus, à ses charges, aux lettres patentes de 1767, de 1769, de 1770, à la situation générale de l'établissement au moment où les Oratoriens succédèrent aux Jésuites, après la dissolution de la compagnie, aux études et aux pensionnaires sous la remarquable administration du Père Laurent d'Anglade, fils d'un ancien président au siège présidial de Condom, et qui lui-même s'intitulait « vrai gascon de la Gascogne ¹ », à l'influence de la Révolution sur les destinées du collège, à l'ordre nouveau dans les études, etc.

Tous les renseignements condensés en ces divers chapitres ont été puisés aux sources les plus pures, aux documents des archives départementales de l'Ardèche et de quelques autres dépôts (Drôme, Isère, Lyon, Toulouse, etc.). Certes l'auteur n'a pas négligé les documents imprimés, depuis les plus anciens, comme le rarissime traité de Jean Pélisson (*de l'antiquité de la famille de Tournon*, 1565), jusqu'aux plus récents, comme l'*Histoire du collège de la Flèche* que vient de publier, en quatre substantiels volumes in-8°, le R. P. C. de Rochemonteix. Mais on peut dire que la véritable base de son livre, le solide *substructum* de son monument, est une masse énorme de documents authentiques et inédits employés avec une sage discrétion et un art des plus heureux.

Dans l'*Appendice* (p. 283-317), ont été rejetées des notes sur François de Tournon, sur la gratuité de l'enseignement (réclamée par le fameux Ramus dès 1562), sur Pierre Richer, sur Pierre de Villars, sur le P. Edmond Auger, sur Bon de Broé, sur le P. Coton, sur Jacques de Banne, sur l'étude de la langue française (avec citation d'un passage du *Democratic* de Jacques Tahureau, 1565, et d'un passage de la harangue du conseiller d'État Barin inaugurant, cent ans après, le collège de Richelieu), etc.

Le volume est imprimé sur très beau papier, comme il convient à un livre sortant des presses d'Annonay; et, ce qui vaut encore mieux, il est très correctement imprimé. A peine y voit-on de petites fautes comme celle qui (p. 171) transforme le nom de Geraud de Langalerie en celui de Giraud de Langalerie. Cela disparaîtra facilement dans une nouvelle édition qui me semble devoir être très prochaine. Je demande pour cette nouvelle édition une table des matières, injustement sacrifiée, cette fois, comme nous l'apprend le trop modeste auteur en une note de la page 283 : « Le grand nombre de noms cités dans cette notice nous avait engagés à la faire suivre d'une table alphabétique générale. Nous avons craint, ce faisant, de donner à notre travail un air d'importance qui ne saurait lui convenir. »

T. DE L.

1. Tout le chapitre sur le P. d'Anglade abonde en détails charmants. C'est, après le cardinal de Tournon, le héros du livre. Déjà cet oratorien éminent avait été honorablement mentionné dans l'*Histoire de Pierre de Bérulle*, par Tabaraud (Paris, 1817, tome II, p. 305), dans l'*Instruction publique à Condom sous l'ancien régime*, par M. J. Gardère (Auch, 1889, grand in-8°, p. 132).

593. — **Classiques populaires** édités par Lecène et Oudin. Cervantès, par Lucien BIART. Un volume de 233 pages, avec nombreuses gravures hors texte. Paris, 1890. 1 fr. 50.

Quand il s'agit non seulement du premier prosateur espagnol, mais d'un génie aussi universellement populaire que Cervantès, c'est peu, sans doute, de deux cents pages pour donner une idée exacte à la fois de l'œuvre et de l'écrivain. C'est ce que M. Lucien Biart s'est proposé de faire, et j'estime qu'il y a réussi. Mêlant la critique à l'analyse, les renseignements historiques aux extraits, il nous donne dans ce court volume une biographie du « *Manchot de Lepante* », un aperçu de ses principales productions, en même temps qu'il apprécie avec justesse leur valeur respective, le but et la portée littéraire et morale du Don Quichotte. La traduction des extraits ne laisse rien à désirer au point de vue de la langue et rend bien la physionomie de l'original. On peut regretter seulement que le manque d'espace ait obligé M. Biart à mutiler excessivement ce livre, dont on ne peut lire le premier chapitre sans aller jusqu'au bout, et que son admiration pour l'auteur de l'ingénieux Hidalgo ferme ses yeux aux mérites très réels de la littérature chevaleresque au moyen âge.

G. STREHLY.

594. — **Racine und Heliodor.** Inaugural-dissertation von Aloys TüCHERT. K. Studienlehrer in Zweibrücken. Zweibrücken, 1890.

A quels signes et dans quelle mesure peut-on retrouver dans l'œuvre de Racine l'influence du romancier grec Héliodore? Telle est la question que se pose M. Tüchert dans cette intéressante étude. On connaît le passage célèbre des mémoires de Louis Racine, où le fils du grand tragique nous rappelle avec quelle passion son père, pendant son séjour à Port-Royal, s'était adonné à la lecture du roman grec : « Les amours de Théagène et Chariclée. » Le sacristain Claude Lancelot, le surprenant dans cette lecture, avait jeté le livre au feu. Racine trouva le moyen de s'en procurer un autre exemplaire, qui eut le même sort : le même manège recommença pendant quelque temps, et, de guerre lasse, Racine apprit le livre par cœur pour se soustraire à la pieuse persécution de Lancelot. Il était impossible, dans ces conditions, qu'une lecture aussi approfondie du roman d'Héliodore n'eût exercé aucune influence sur les tragédies de Racine : M. T. s'est donné la tâche de retrouver cette influence, et il a su distinguer, avec beaucoup de clairvoyance, ce qui revient au modeste romancier grec dans l'œuvre de Racine : la part de l'imitation n'est pas grande, mais elle existe, et M. T. est bien en droit de la chercher. Seulement, il a le tort de pousser trop loin son idée : à force de chercher l'imitation, il l'invente. N'est-il pas étrange de noter un passage d'Héliodore où le romancier grec parle de l'obscurité coutumière des oracles et de faire observer que l'*Iphigénie* de Racine contient en effet une prophétie à double sens? Cet

exemple montre assez clairement qu'il faut user avec modération de semblables rapprochements. On peut accorder en effet que le roman d'Héliodore fût très familier à Racine : il est beaucoup moins vraisemblable qu'il lui fût sans cesse présent à la mémoire. Un reproche plus sérieux peut s'adresser à la composition même de l'ouvrage : du commencement à la fin l'étude se rétrécit au lieu de s'élargir. L'auteur entre en matière par les remarques les plus générales : il constate, à la fois chez le romancier et chez le tragique, l'abus des périphrases, la recherche constante du terme noble, les mêmes jeux d'antithèses qui font s'entrechoquer les membres de phrase chez Héliodore et les hémistiches chez Racine ; il montre comment, chez l'un et l'autre écrivain, les caractères de femmes sont le plus souvent énergiques et passionnés tandis que les hommes paraissent ternes et fades ; il est frappé de constater, de part et d'autre, l'amour du vainqueur pour le vaincu, la passion de Trachinus pour Chariclée et celle de Pyrrhus pour Andromaque ; il observe avec raison que le romancier grec et le poète français donnent à la femme un rôle et une importance que lui refusait l'antiquité ; il nous signale enfin l'abus des confidents, la prédilection des deux auteurs pour les dénouements heureux, l'absence de couleur locale. Ce sont là de fort justes remarques qui donnent beaucoup d'intérêt à la première partie de l'ouvrage ; mais est-il naturel, ou même habile, de faire suivre ces observations générales d'une nomenclature, assez exacte d'ailleurs, des passages d'Héliodore imités par Racine ? La dissertation cesse tout d'un coup pour faire place à un index. Il s'ensuit que la seconde moitié de l'ouvrage est à peu près illisible, ou ne se lit qu'au prix d'un assez grand effort. Les remarques se succèdent suivant l'ordre chronologique ; ce qui est d'une composition bien artificielle et bien rudimentaire. C'est là le défaut le plus grave de l'ouvrage de M. Tüchert. On doit toutefois lui savoir gré d'avoir traité son sujet avec conscience et avec goût, sinon avec une parfaite mesure. Son étude est pleine d'une respectueuse admiration pour Racine qu'il connaît bien et qu'il sent bien : elle offre, en somme, un assez grand intérêt pour les lecteurs d'Héliodore — aujourd'hui bien peu nombreux — et pour les amis de Racine, qui ne sont pas tous en France, on le voit.

Georges DALMEYDA.

595. — L. MEYNIEL. **Napoléon I^{er}**, sa vie, son œuvre. 1 vol. in-8, VIII-270 pages. Paris, Delagrave, 1890.

M. Meyniel écrit dans son avant-propos : « Notre livre ne s'adresse pas aux érudits, ni aux lettrés. Nous avons écrit surtout pour le peuple, pour la jeunesse des écoles. Modeste promeneur au pays de l'Histoire, nous n'avons pas la prétention de nous poser en rhéteur ou en historien ; notre seul but est de vulgariser les exploits de nos pères, et surtout de substituer la vérité à cette légende césarienne qui pèse encore si lour-

dement sur la France. » Le livre de M. M. est donc avant tout un précis. L'histoire des campagnes de Napoléon y est convenablement résumée; les principales institutions du Consulat et de l'Empire ne sont pas oubliées; mais on devine par la phrase citée que M. Meyniel insiste plutôt sur les défauts que sur les qualités de l'Empereur des Français, que, par suite, il est partial. Il a pour guide au début le général Jung et il s'attarde plus que de raison pour un manuel à discuter la date de la naissance de Bonaparte et à suivre le jeune Corse, devenu sous-lieutenant, dans ses différentes garnisons. Plus tard, il emprunte volontiers ses citations à Lanfrey et à Taine. Il n'écrit pas toujours bien ses noms propres; il imprime *Brunswick*, *Lubeck*, etc., *James-Toum* pour *Jamestown*. Parfois il manque de netteté. P. 8, on lit : « l'École militaire de Paris avait été supprimée en 1776 »; p. 13 : « Napoléon demanda à être admis en qualité de cadet-gentilhomme à l'École militaire de Paris. » Il fallait écrire dans la première phrase : « l'École avait été transformée. » La carte de l'Europe centrale publiée page 222 est très mauvaise; vous y chercheriez en vain les noms d'Eylau et de Friedland. Ce sont là des chicanes de détail. Dans son ensemble, le livre ne présente ni grands défauts ni grandes qualités. On doit savoir toutefois gré à l'auteur des nombreux faits qu'il a réunis.

Ch. P.

596. — **Schiller**, sein Leben und seine Werke, dargestellt von J. MINOR o.ö. Professor an der Universität Wien. Berlin, Weidmann, 1^{er} et 2^{er} Bd. 1890.

L'ouvrage complet formera quatre volumes in-8, de cinq à six cents pages chacun. Les deux premiers ont seuls paru jusqu'à présent, l'un en décembre 1889, l'autre en septembre dernier. Ils ne conduisent encore la vie de Schiller que jusqu'à la publication de *Don Carlos*, en 1787; mais on peut dès maintenant juger de la valeur générale du travail entrepris par M. Minor.

D'abord ce travail arrive à son heure. En ces vingt dernières années, une foule d'études particulières ont éclairci les derniers points restés obscurs ou douteux dans l'histoire de Schiller et de son entourage. Les résultats acquis valaient la peine, paraît-il, qu'on les consignât dans une grande publication d'ensemble; car les biographies nouvelles de Schiller abondent depuis 1880 (Düntzer 1881, Hepp 1885, Weltrich 1885, Palleske (12^e édit.) 1886, Otto Brahm 1888), et quelques-unes sont fort volumineuses. Celle de M. Minor n'est pas seulement la plus récente de toutes et sera probablement la plus complète; elle se distingue par un mérite intrinsèque qui lui est propre, l'originalité et la justesse de l'idée fondamentale dont s'inspire son plan. Ceux qui jusqu'ici ont raconté l'adolescence de Schiller, n'avaient jamais attentivement analysé le fonds d'idées et de connaissances qu'il avait acquis primitivement. Ils ne voyaient, dans les circonstances de jeunesse qui ont le

plus influé sur lui, que d'insignifiantes données et des renseignements de pure curiosité. Ils n'ont pu ainsi éclairer de sa vraie lumière la période d'assimilation, base et fondement de la période de production. Le premier, M. M. a utilisé et classé ces menus détails comme de précieux documents qui ouvrent un jour tout nouveau sur le premier éveil et le développement graduel des pensées les plus fécondes de Schiller.

C'était là un point capital. Comme l'auteur le constate avec raison, le caractère distinctif de Schiller, penseur et poète, est la parfaite unité morale de son existence d'écrivain, l'effort constant de son esprit vers le même idéal à atteindre, un irrévocable attachement aux principes philosophiques et littéraires dont il s'est imprégné une fois pour toutes dans le cours de sa jeunesse. Comparé, en effet, au génie de Goethe, sans cesse en évolution et plein de métamorphoses, toujours puissant, mais finissant par un sensible déclin, celui de Schiller, tout aussi étendu, mais peu souple et d'une rare fixité, n'a jamais dévié de sa direction primitive et, jusqu'au dernier souffle de l'homme, n'a cessé de progresser, en traversant brillamment une série d'épurations, toutes opérées dans le même sens. Or, du moment que ce génie, si droit et si conséquent avec lui-même, a été remarquable aussi par son extraordinaire précocité, et qu'il s'est muni de bonne heure de la provision d'idées et de principes nécessaires à ses triomphes ultérieurs, il était essentiel de ne jamais perdre de vue les rapports naturels qui doivent exister entre l'histoire particulière de son éducation ou de ses études et la genèse de ses grandes œuvres. C'est parce que M. M. a reconnu cette correspondance intime dans toute sa réalité qu'il a pu éviter avec tant de succès, dans son difficile premier volume, l'écueil de toutes les biographies antérieures à la sienne : l'incertitude du plan ou l'obscurité qui résulte de l'entassement confus des matériaux.

L'auteur doit cette idée maîtresse de son œuvre à une heureuse fortune. Il lui a été accordé de soumettre à une nouvelle et minutieuse révision les archives de Schiller à l'époque où les possédait le baron de Gleichen-Ruszwurm, et il a pu relever enfin, dans leur intégralité et dans leur ordre exact de succession, les lectures faites ouvertement ou en cachette par son héros, enfant ou élève. Il a découvert deux cahiers de notes de Schiller, l'un, daté de 1779, résumé du cours d'un de ses professeurs sur la poétique et la stylistique, l'autre, de 1773, ayant rapport à la géographie politique de l'Allemagne. Il a constaté, en outre, dans la bibliothèque mise à sa disposition, la présence de la vieille traduction allemande des *Vies de Plutarque* par Schirach, et celle du propre *Goetz von Berlichingen* que Schiller s'était jadis procuré dans l'intention de concourir pour le prix attribué par Nuremberg à un drame de même genre. M. M. a donc pu étendre et creuser à fond la question si importante des premières impressions littéraires de l'écrivain. Aussi, en tournant les pages de son premier volume, a-t-on autant de profit que de plaisir à voir le goût de Schiller se décider si franchement, et son

talent s'orienter si aisément, d'abord à la lecture de Klopstock, puis sous le coup des publications les plus admirées de l'époque, *Werther*, *Goetz*, *Jules de Tarente* et des traductions de Plutarque et de Shakspeare, enfin par l'effet de l'étude réfléchie des principales œuvres de Virgile, de J.-J. Rousseau, d'Adam Ferguson, de Wieland, de Lessing et de Herder.

Rien ne pouvait mieux montrer la profonde connexion entre le travail des rapides années d'apprentissage et l'idée ou la forme des œuvres de maîtrise du grand homme, que le tableau d'ensemble, si vrai, si lumineux, quoique si rempli, que le premier, M. M. a su tracer du passage forcé de son héros par l'Académie militaire de Stuttgart. Tout Schiller s'explique et se comprend mieux comme poète, comme philosophe et comme historien, dès que son génie si varié peut être observé et suivi à travers tous les degrés de son développement initial. La poésie, dirait-on, était en lui un don de nature. Cela est vrai. Mais les tendances particulières des plus grands artistes ont rarement une autre origine que leur admiration juvénile pour quelques modèles, et la vérité sur la nature de ces modèles est ici des plus instructives. Ainsi, Schiller a eu de très bonne heure, au cours même de la rédaction des *Brigands*, l'idée, bien qu'encore vague, d'une nouvelle forme dramatique, intermédiaire entre l'économie diffuse des pièces shakspeariennes et l'excessive concentration de la tragédie française. Comment se rendre compte de cette hardie intuition de son génie, si l'on ignore que Schiller, si jeune qu'il fût, avait eu à l'école ducale l'occasion de juger sur pièces les représentants les plus illustres des deux systèmes dramatiques qu'on commençait à opposer l'un à l'autre? D'une part, il avait lu, avec tout l'enthousiasme des Allemands de son temps, *Goetz de Berlichingen*, *Jules de Tarente* et le théâtre de Shakspeare traduit par Wieland; d'autre part, il avait suivi un cours de français et fréquemment entendu son professeur, un ancien acteur du nom d'Uriot, vieillard aimable et tout pénétré de la tradition classique, déclamer avec amour, et non sans commentaires, des scènes entières de Molière, de Racine et de Voltaire.

Né poète et ayant trouvé dans l'étude une simple indication pour la direction de son talent, il est devenu au contraire philosophe en écoutant un de ses maîtres les plus aimés, J.-Fr. Abel. Celui-ci, un éclectique qui empruntait ses opinions à Leibnitz, à Wolf, à Locke et aux Écossais, avait adopté et recommandé plus spécialement à ses élèves la doctrine d'Adam Ferguson sur le rôle fondamental joué dans la vie humaine par les deux principes de l'amour désintéressé et de l'esprit spontané de sacrifice. Schiller, à qui en particulier il communiqua son enthousiasme pour cette doctrine, la fit sienne pour toujours, en prenant dès lors pour livre de chevet la récente édition allemande (1771) des *Institutes of moral philosophy* du penseur anglais. La preuve, c'est que les deux principes de Ferguson se retrouvent au fond de la plupart des poésies

et des dissertations scolaires du jeune Schiller, et qu'on les rencontre plus tard dans les *Dieux de la Grèce*, dans l'*Hymne à la joie*, dans le rôle du marquis de Posa, dans la *Fête d'Eleusis* et jusque dans la *Cloche*.

Non moins importante à noter est l'action exercée sur lui par son professeur d'histoire, Schott. Elle a été, en un genre ici secondaire, une des plus durables. En 1778, ce maître, préféré entre tous à l'École de Charles, fit pleurer à chaudes larmes tout son jeune auditoire en lui racontant l'infortune de Conradin et les malheurs de Marie Stuart. Une autre fois, en 1779, il exposa devant ses élèves avec la même émotion la politique de Philippe II et la révolte des Pays-Bas. Si Schiller a traité plus tard les mêmes sujets que son maître, ce n'est pas pur hasard, mais, on peut hardiment l'affirmer, une suite de la profonde impression qu'il avait ressentie dans les cours de Schott.

De pareils traits sont destinés à pénétrer le plan de l'ouvrage entier, à en fortifier l'unité intérieure et à faire concorder dans une harmonieuse vérité ses parties les plus éloignées. Tous les volumes à venir devront en recevoir quelque lumière nouvelle. On peut déjà le constater facilement pour le second qui vient de paraître. Mais nous n'insisterons pas sur ce point particulier. Nous préférons indiquer le développement propre d'un autre ordre d'idées, particulièrement intéressant pour des lecteurs français.

Les audaces des *Brigands* avaient montré en Schiller l'émule instinctif des poètes de la période d'orage. Il ne voulait reconnaître au théâtre d'autre modèle que Shakspeare. Très mal disposé pour la tragédie classique des Français, ce n'est qu'à la fin de 1785 qu'il cite enfin, dans le premier numéro de sa *Thalie*, quelques-uns de nos auteurs sans antipathie ou sans parti-pris de dénigrement. Il avait donc à triompher de fortes préventions personnelles, pour prendre goût à leur lecture et surtout pour essayer de s'assimiler leurs qualités. M. M. a eu l'excellente idée de noter tous les progrès que Schiller a faits successivement dans cette voie ; car de ces progrès dépendait l'originalité du système nouveau créé par le grand dramaturge. Le point de départ est dans le séjour assez prolongé qu'il fit, après sa fuite de Stuttgart, dans un pays de goût exclusivement français, le Palatinat. Charlotte de Kalb, sa grande amie à Mannheim, avait voué dès l'enfance une admiration sans bornes à notre littérature et elle continuait de se montrer enthousiaste surtout de Racine et de Voltaire. Dans le salon de Sophie de la Roche, où Schiller s'initia aux habitudes et au langage du monde aristocratique, le ton était celui de Paris, et l'on s'y entretenait aussi volontiers d'œuvres françaises que d'œuvres allemandes. Il n'y a pas jusqu'au public de Mannheim qui n'abondât dans le sens français en réclamant avec instance des tragédies de l'école classique et en murmurant contre les refus obstinés de l'intendant Dalberg et du comité de direction du théâtre. Les impressions qu'il reçut dans ce milieu, expliquent comment Schiller traduisit en 1784, un

manuscrit inédit de Diderot, qu'il intitula *Curieux exemple de vengeance féminine*. Le fait a d'autant plus d'importance que le style serré et épigrammatique de l'écrivain français fut une excellente école pour Schiller qui, en prose, inclinait encore beaucoup trop vers l'emploi des périodes longues et traînantes. A partir de ce moment, il lut assez régulièrement un certain nombre de nos auteurs. Ceux dont le nom est le plus important à connaître sont Vertot, Saint-Réal, Duport du Tertre et surtout Mercier. Ce dernier est pour nous l'auteur presque inconnu (1784) d'un drame informe et déclamatoire en cinquante-deux scènes sur le sujet de *don Carlos* dont Schiller s'occupait déjà depuis deux ans. Ses contemporains ignorèrent complètement le prétentieux précis historique dont il l'avait fait précéder. Schiller, au contraire, traduisit sur le champ ce précis pour sa *Thalie*, et il le fit avec d'autant plus d'ardeur qu'il commençait alors à s'adonner à l'histoire et que, en véritable enfant du XVIII^e siècle, il se berçait des mêmes robustes illusions sur l'action intérieure des gouvernements. Vivant à Dresde dans l'éloignement de tout théâtre, il ne devait être par suite que trop porté à sacrifier les conditions de la réalité scénique au développement oratoire de certains principes généraux d'ordre politique et social. Comme le montre M. M., les idées passionnées et la manière dramatique de Mercier ont été pour beaucoup dans la transformation insensible, subie en 1785 par ce *don Carlos*, qui devait être d'abord un tableau d'intérieur et qui devint malheureusement l'immense et disparate pièce politique que l'on connaît. Toutes ces lectures eurent cependant quelques bons résultats. Jusqu'alors, Schiller faisait fi de la principale qualité qu'il reconnaissait à nos tragiques, le parfait sentiment des bienséances scéniques; il est désormais plus retenu dans son style; il cesse dans *Cabale et Amour* de prêter à tous ses personnages indistinctement le langage des classes inférieures; il arrive enfin dans *don Carlos* à écrire des scènes entières sans pathos de rhétorique. Non que l'influence française se soit exercée d'une manière exclusive pendant cette période sur son génie si indépendant, si éclairé. Il y a aussi à faire les parts de Shakspeare, du chevalier de Klein, de Wieland et de Lessing. L'influence de ce dernier a été vraisemblablement la plus considérable de toutes, et l'on conçoit fort bien que M. M. ait tenu à en signaler les plus lointains effets.

La nouvelle biographie vaut donc, indépendamment de l'intérêt et de la vérité des tableaux, par un fonds essentiel d'idées générales et particulières qui appartiennent en propre à l'auteur. M. M. n'est pas d'ailleurs un simple érudit de bibliothèque. Son talent d'analyse est très grand et il sait éclairer les faits, quand cela importe, en vrai psychologue. Qu'on parcoure, par exemple, l'exposé entier de la genèse si complexe de *don Carlos*; qu'on note le rapport relevé là, pour la première fois, entre le sujet de la pièce et le thème favori de l'esprit pédagogique du dernier siècle : l'éducation des princes héritiers; qu'on remarque le soin avec lequel (p. 143) l'auteur indique partout la part de la réalité dans les

prétendues créations purement idéales de Schiller; qu'on lise enfin l'explication profondément humaine (p. 292 et s.) de l'amitié qu'une jeune fiancée saxonne voua pour la vie à un poète de vingt-six ans, attaché au théâtre de Mannheim.

La forme de l'ouvrage est-elle absolument digne du fonds? Personne; croyons-nous, n'en doutera sérieusement en Allemagne; à l'étranger, on fera peut-être quelques réserves. Il nous semble que l'analyse des œuvres entraîne par moments l'esprit beaucoup trop loin des grandes lignes de la vie de l'écrivain. On éprouve principalement cette impression lorsque M. M. nous parle des quatre premiers drames de Schiller. Il les examine à tant de points de vue divers et touche, en les analysant, à tant de questions secondaires, que les chapitres qu'il leur consacre paraissent, dans leur longueur, comme isolés de la biographie proprement dite. L'appréciation des *Brigands* compte quarante pages à elle seule. L'auteur y retrace les circonstances qui ont provoqué la naissance de la pièce, les rapports qu'en offre la conception avec d'autres données semblables, les caractères et les dessous vivants des personnages, l'originalité et la portée tragique du motif traité par le poète. Il nous renseigne sur l'économie générale du drame, sur la distribution des rôles, sur les effets de la mise en scène, sur les qualités et le mouvement du dialogue, sur le pathos propre au jeune Schiller. Il relève et commente les imperfections de l'œuvre, il combat les objections des directeurs récalcitrants qui trouvent trop malaisée la représentation telle quelle des *Brigands*, et finalement ne nous tient quittes qu'après avoir mentionné toutes les imitations et traductions de la pièce, tant à l'étranger qu'en Allemagne même. Les chapitres sur *Fiesque*, *Cabale et Amour* ou *don Carlos* sont encore plus étendus, et, pour ces trois drames, M. M. recherche tout aussi minutieusement, à travers les âges et dans les principales contrées, les origines, les précédents et les semblables¹.

Mais on sait la passion qu'a le goût germanique pour la variété et non pour le choix des points de vue. Les ouvrages de critique ou d'histoire littéraire ne sont, en général, écrits de l'autre côté du Rhin que par des professeurs. Leurs lecteurs sont, de même, gens d'étude ou du moins gens formés aux méthodes sérieuses dans les universités. Les préoccupations d'ordre scientifique sont donc inévitables. Les historiens de la littérature visent à la vérité des détails et se soucient avant tout d'être complets. De là leur énorme amas de matériaux. De là, le caractère exclusivement érudit que revêtent leurs études. Le malheur, c'est qu'avec cette disposition d'esprit, le goût perd bien vite sa vigueur native; à force de raisonner ses motifs, il s'habitue à trouver sa règle, non plus dans le sentiment, qui sur le champ aime ou se détourne, mais dans l'intelli-

1. On comprend très bien que M. Minor cite les endroits des premières représentations de *Cabale et Amour* en Allemagne; mais pourquoi citer toutes les représentations de drames analogues données en France jusqu'en 1847? Pourquoi ne pas abréger ces indications comme pour l'Angleterre et l'Italie, ou les reléguer dans une note?

gence, qui, par elle-même, n'aperçoit partout que matière à multiples comparaisons et à studieuses analyses. Si les Allemands apprécient un écrivain, ils consacrent à ses productions les plus insignifiantes une aussi sérieuse attention qu'à ses œuvres les plus considérables. Ils passent en revue tous ses écrits indistinctement, l'un après l'autre, et ne songent nullement à grouper les semblables, à éviter les longueurs, à rejeter les superfluités. Et voilà pourquoi M. M. s'arrête si longtemps à examiner les moindres petites pièces lyriques, les dissertations d'élève et jusqu'aux informes essais philosophiques du jeune Schiller. Il oublie que ce procédé risque fort de lasser l'attention, qu'il donne lieu à des redites involontaires¹ et que, somme toute, il sacrifie par trop l'essentiel à l'accessoire, le plaisir à l'instruction, l'art à la science.

Le style se ressent de la méthode de l'auteur et ne nous satisfait pas entièrement. Il est simple, il est net, on n'y trouve ni vagues généralités², ni longues périodes, ni métaphores. M. M. appartient à la jeune école qui a pris pour modèle le genre familier, pressé et pourtant élégant de Wilhelm Scherer. Si d'envieux détracteurs ont cru déprécier ce style, en disant qu'il convient mieux dans le feuilleton (*Feuilletonstyl*), ils ont eu tort. Quoique le style du disciple soit bien éloigné de la vivacité d'allure qui distingue celui du maître, il a de la tenue et une constante correction³. Pourtant, il manque de relief ou plutôt de trait. L'ouvrage est trop nourri, trop chargé d'idées dans le détail pour permettre de résumer les situations ou les jugements complexes en ces sortes de phrases énergiques et concises qui se gravent dans l'esprit. Ce que M. M. pense de la pièce des *Brigands* revient parfaitement à ce qu'en disait si justement, dès 1787, le critique français Imbert : « Elle n'annonce pas un homme de goût, mais un génie vigoureux. » C'est là une formule précise et topique. On regrette de ne pas la rencontrer ni d'en trouver beaucoup de semblables dans le volumineux travail du biographe allemand.

Mais on peut avoir toute confiance dans la valeur générale et dans le succès de l'œuvre que M. M. a entreprise. Son travail, une fois terminé, formera sûrement un véritable monument littéraire et sera la

1. L'histoire de la famille de Marschalk-Ostheim, famille à laquelle appartenaient Charlotte de Kalb et M^e de Wolzogen, est donnée pour l'essentiel jusqu'à trois fois. Cf. p. 79, 99 et 333 du 2^e volume.

2. Notons cependant la réflexion suivante qui nous étonne d'autant plus que, dans une foule d'autres passages, l'auteur témoigne d'une connaissance approfondie de la littérature française. « Le Misanthrope de Molière est un réquisitoire contre la philosophie égoïste de son temps qui voyait dans l'amour propre l'unique source des vertus humaines. » La réflexion est radicalement fautive ou elle est exprimée trop vaguement. Elle se trouve p. 492 du 2^e vol.

3. Citons cependant deux lapsus : l'un p. 61 du premier volume, où l'auteur dit étourdiment : *Die Hoven stammten wie die Schiller aus einem alten niederländischen Adelsgeschlechte ab, welches...*, l'autre p. 245 du deuxième volume où la négation est de trop : *einen Brief, welchen man schwerlich für etwas anderes halten kann als für eine hinterlistige Abmahnung sich mit Schiller nicht mehr einzulassen.*

première biographie complète de Schiller. M. M. est homme de théâtre; on nous dit même qu'il a, dans sa jeunesse, monté sur les planches; en tout cas, on sent à ses réflexions sur les pièces de Schiller qu'il a la pratique intime des choses de la scène; et ce n'est pas un mince avantage lorsqu'il faut juger le plus grand des dramaturges allemands. En outre, ce biographe d'un poète aux idées humanitaires et libérales a lui-même l'esprit assez généreux et assez libre pour que son héros ne pâtisse point de l'extrême acuité des préjugés nationaux du jour. Ce libéralisme se rencontre plus difficilement en Prusse qu'en Autriche; on joue rarement à Berlin le rival littéraire de Goethe; on y loue *Tasse* et *Iphigénie* plus que *Guillaume Tell*; peu s'en faut qu'on n'y regarde Schiller comme un révolutionnaire dangereux. M. Minor est un libéral, et voilà pourquoi il comprend si bien Schiller et l'interprète dignement.

E. VEYSSIER.

597. — **Friedrich Schlegel's Briefe an seinen Bruder August Wilhelm**, hrsg. von Oskar F. WALZEL. Berlin, Steyer et Peters, 1890. In-8, xxvi et 680 p. 20 mark.

Excellente et très utile publication. Ces lettres de Frédéric Schlegel à son frère étaient conservées depuis longtemps à la bibliothèque royale de Dresde; mais Waitz, Dilthey, Haym les avaient consultées. M. Walzel les publie toutes en un fort beau volume. Elles vont de 1771 à 1828, de l'époque où Frédéric suivait les cours de l'Université de Leipzig, jusqu'à la dernière année de sa vie. Elles forment un précieux recueil de documents pour l'histoire littéraire, et quiconque veut étudier et connaître à fond le romantisme allemand, devra les consulter; elles embrassent en effet toute la vie d'un des chefs de l'école; elles exposent plus complètement qu'aucune autre correspondance, qu'aucun autre recueil de souvenirs, les questions littéraires de l'époque et les buts divers que se proposaient les romantiques. M. W. a rangé ces lettres sous huit périodes : I. *Leipzig*, 1791-1794. II. *Dresde*, 1794-1796. III. *Berlin*, 1797-1799. IV. *Iéna*, 1800-1801. V. *Dresde et Paris*, 1802-1803. VI. *Vienne*, 1811-1815. VII. *Francfort et Wiesbaden*, 1815-1818. VIII. *Vienne*, 1818-1828. Lui-même a évidemment consacré le plus grand soin à la reproduction de ces documents qui sont, paraît-il, difficiles à lire, et il les accompagne de notes courtes, précises, mais qui disent l'essentiel, et dont aucune n'est inutile. Un index complet et très bien fait rehausse la valeur de cette publication qui fait à M. Walzel le plus grand honneur.

A. C.

598. — G. B. BARTON. **History of New South Wales**, from the records. Vol. I. Governor Philp, 1783-1789. Sydney et Londres, 1889, LXXXV-625 p.

La colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, pour célébrer le centenaire de sa fondation, s'offre le luxe d'une histoire nationale. État jeune

encore, mais glorieux et prospère, c'est avec fierté qu'elle jette un coup d'œil en arrière sur sa laborieuse enfance. Elle a la conscience d'avoir justifié la prophétie du premier et du plus fameux de ses gouverneurs, Phillip — prophétie qui sert d'épigraphe à cette publication, — qu'elle est « la plus précieuse acquisition que la Grande-Bretagne ait jamais faite ». Arthur Phillip contribua lui-même en grande partie à réaliser cette prédiction. Aussi n'est-ce pas indûment que ce volume de 600 pages est consacré à son administration de six années. L'auteur, M. Barton, s'excuse à la vérité de cette ampleur. Mais il a voulu épuiser sa matière, noter jusqu'aux détails qui semblent « au-dessous de la dignité de l'histoire ». Néanmoins il revendique le titre d'historien. On lui décernera plus volontiers celui d'historiographe qui convient mieux, sinon à son ambition, du moins à sa manière.

Dans son introduction morcelée en petites dissertations, M. B. traite du problème du continent austral qui passionna les géographes du XVIII^e siècle. C'est un intéressant chapitre d'histoire géographique, illustré de quelques reproductions de cartes anciennes; celle de Robert de Vaugondy, membre de l'Académie de Nancy, qui figure dans l'ouvrage du Président de Brosses, se distingue par sa précision divinatrice. Les savants français, de l'aveu de M. B., émirent les idées les plus justes et les plus autorisées. Le gouvernement de Louis XVI, pour les vérifier, fit les frais d'explorations scientifiques; les Anglais se soucièrent moins du côté spéculatif que de la valeur pratique de l'entreprise.

Il se trouva en Angleterre, dès la découverte de Botany-Bay, des hommes qui préconisèrent la colonisation de ce coin du continent nouveau; ce furent Sir Joseph Banks, l'éminent naturaliste, et un autre enthousiaste, un gentleman du nom de Matra. Ils surent émouvoir les gouvernants: ils songèrent à transplanter en Australie les loyalistes d'Amérique. Cette conception d'une colonie libre ne pénétra pas dans la tête des hommes d'État britanniques; ni lord Seymour « politicien au cœur léger » (l'espèce se rencontrerait donc aussi en Grande-Bretagne!) président du *Home office* en 1783, quand le plan fut proposé, ni Pitt lui-même, fermé, d'après M. B., aux questions sociales, n'imaginèrent d'autre type que la colonie pénitentiaire. Ce système prévalut.

Le récit de l'établissement de la colonie est minutieux, puisé aux pièces officielles, aux lettres et au journal de Phillip. Celui-ci est le principal personnage de l'action: l'auteur étudie avec amour cette figure de l'officier de marine se révélant du coup administrateur de génie; il ne fait grâce d'aucun des faits et gestes du héros, le suit sur mer et sur terre, à pied et à cheval. Ce qui ressort de cet exposé, c'est que les bonnes intentions de Phillip furent contrecarrées par l'élément militaire, et que la tentative d'assimilation où d'éducation des aborigènes échoua grâce à la présence des *convicts*. Phillip créa pour la colonie des organismes nouveaux. M. B., en sa qualité de *barrister at law, of Middle Temple*, attache une importance spéciale aux institutions judiciaires,

les comparant à celles de la métropole; le public anglo-saxon est assez friand de ces points de doctrine constitutionnelle. Une question qui toucherait davantage le lecteur français est celle de la transportation et de la relégation : elle est abordée dans plusieurs chapitres malheureusement dispersés. M. Barton s'indigne rétrospectivement qu'une politique coloniale, basée sur l'esclavage et la transportation, ait trouvé faveur en Angleterre : il a le patriotisme naïf.

Il se dégage à nos yeux de ce fouillis de faits et de documents une leçon de morale politique. On y verra les difficultés, les erreurs originelles d'une œuvre coloniale qui a commencé au milieu de l'indifférence de l'opinion, qui a périclité par le désaccord de ses administrateurs, et qui a merveilleusement prospéré. Amis et adversaires de la colonisation officielle trouveront profit à cette lecture.

B. AUERBACH.

-
599. — I. P. SOURIAU. **L'esthétique du mouvement**. Paris, Alcan, 1889, 331 p. in-8. 5 fr.
 600. — II. Henri BERGSON. **Essai sur les données immédiates de la conscience**, *ibid.*, 1889, 182 p. in-8. 3 fr. 75.
 601. — III. Pierre JANET. **L'automatisme psychologique**, *ibid.*, 1889, 496 p. in-8. 7 fr. 50.
 602. — IV. SCHOPENHAUER. **Le monde comme volonté et comme représentation**, trad. BURDEAU, *ibid.*, 1890, 460 p. in-8. 7 fr. 50.
 603. — V. B. CONTA. **Les fondements de la métaphysique**, trad. du roumain par D. Tescanu, *ibid.*, 1890, 155 p. in-12. 2 fr. 50.
 604. — VI. Ernest NAVILLE. **Le libre arbitre**. Paris, Fischbacher, 1890, 338 p. in-8.
 605. — VII. K. KROMAN. **Kurze fauste Logik und Psychologie**, übersetzt von F. Bendixen. Kopenhagen. Leipzig, 1890, 389 p. in-8. 5 mark.

I. Le livre de M. P. Souriau est très riche d'idées précises et neuves, présentées avec une méthode singulièrement ingénieuse et claire, sous une forme remarquablement nette et ferme. Certains chapitres, notamment celui qui traite de l'expression de l'aisance, sont tout à fait nouveaux et parfaits; certains autres, comme ceux qui traitent du mécanisme des attitudes ou de la locomotion, contiennent un plus grand nombre de choses déjà étudiées; tel autre, je veux dire celui qui traite de l'expression des sentiments moraux, est manifestement incomplet et l'est sans doute à dessein. Dans son ensemble, l'ouvrage est excellent.

II. La thèse de M. Bergson n'est pas de celles qu'il est possible d'exposer et de critiquer en un très petit nombre de lignes. L'idée fondamentale est que la psychologie scientifique moderne, au lieu de saisir les faits psychiques dans la pureté qualitative de leur essence, les revêt d'une forme quantitative et spatiale qui en fait des produits morts et matérialisés. La position et les solutions contradictoires du problème de la liberté sont un exemple de cette confusion, et des difficultés qu'elle entraîne. Cette thèse qui n'est ni sans nouveauté, ni, à coup sûr, sans hardiesse, est exposée et défendue avec une très remarquable souplesse

d'esprit, et une grande richesse d'arguments empruntés aux divers domaines de la science. Peut-être l'allure négative et critique de la démonstration et l'absence de toute contre-partie positive imposent-elles un effort qui eût pu être moindre à qui veut se mettre tout entier et en toute sincérité au point de vue de l'auteur. La langue de M. Bergson est d'une fermeté et d'une simplicité peu communes.

III. L'abondance et la variété des faits cliniques et expérimentaux étudiés par M. Pierre Janet ont valu à son livre un succès qui n'est sans doute pas encore épuisé. Peut-être peut-on trouver qu'il a apporté une certaine précipitation à la rédaction de ce gros ouvrage, qu'il s'abuse parfois sur la nouveauté de certains faits ou de certaines interprétations de faits, qu'il s'abuse également parfois sur la portée de certaines conséquences philosophiques qu'il en tire. D'une manière générale, la réflexion philosophique, attentive et pénétrante, n'est pas ce qui frappe le plus à la lecture de son livre; mais il convient de lui être reconnaissant de la somme considérable de faits qu'il offre tant à la recherche scientifique qu'à la manie d'hypnotisme et de suggestion qui sévit actuellement en France.

IV. M. Burdeau a terminé, avec l'aide de M. Alekan, la traduction du grand ouvrage de Schopenhauer. Je ne vois à reprendre, dans ce dernier volume, qu'un très petit nombre de lapsus ou d'impropriétés de termes (p. 30 l. 7 *d'en bas*, réfraction pour réfutations. p. 29, *au milieu*, les sensibilités, p. 33 l. 12, une incorrection, p. 51, *le mens*, p. 56 l. 4 *d'en bas*. les animaux d'une intelligence importante, etc.). Je sais peu de traductions aussi parfaites.

V. M. Tescanu n'a certes pas voulu faire tort à la mémoire de B. Conta, mais je ne puis croire que l'auteur, qui paraît avoir été un esprit susceptible de développement, eût donné au public cette première ébauche du livre qu'il rêvait d'écrire. Il se fût sans doute aperçu à temps que son réalisme matérialiste, très hautain et très ambitieux, n'était encore que le balbutiement désordonné d'idées bien vieilles et bien mal assimilées.

VI. L'homme est libre, nous dit M. E. Naville, car 1° la réalité substantielle de l'esprit, condition de la personnalité, condition à son tour de la conscience psychique, a pour corrélat immédiat la liberté d'arbitre; 2° la vie humaine, individuelle et sociale, n'est intelligible que s'il y a liberté, et 3° les objections psychologiques et physiologiques ne tiennent point devant un examen attentif du problème; donc le matérialisme et l'idéalisme, qui ont le déterminisme pour corollaire, sont faux, et l'hypothèse spiritualiste, qui seule admet, démontre et justifie la liberté, est le vrai. — Y avait-il une grande utilité à nous redire ces vieilles choses en un long volume?

VII. Le petit livre de M. Kroman, qui n'est qu'un manuel à l'usage des écoles danoises, traite trop brièvement de la logique, et développe avec trop de complaisance les idées traditionnelles en matière de psy-

chologie; mais il est écrit avec une vivacité de style qui n'est pas sans quelque agrément.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Edouard CHAVANNES vient de traduire en français le *Traité sur les sacrifices Fong et Chan* de Se Ma T'sien (Peking, Typogr. du Pei-t'ang. Extrait du « Journal of the Peking Oriental Society ». In-8°, XXXI et 95 p.). Ce traité permet de dégager quelques uns des caractères essentiels de l'ancienne religion chinoise.

— La maison Hachette vient de faire paraître le volume de M. FUSTEL DE COULANGES sur la *Gaule Romaine* (1 in-8 de 320 p.). Ce n'est pas la réimpression pure et simple des deux premières parties de la 2^e édition des *Institutions politiques de l'ancienne France* (t. I^{er}, 1877). Le nouvel ouvrage, écrit en 1887 par l'auteur, renferme plus de cent pages inédites, et a été soigneusement revu. Le volume qui suivra celui-ci dans la collection, *l'Invasion germanique et la fin de l'Empire*, est en cours d'impression. On sait que les volumes III, IV et V des *Institutions politiques* ont déjà paru. Ce sont la *Monarchie franque*, — *l'Alleu*, — *les Origines du système féodal*. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer un VI^e et dernier volume, *les Transformations de la Royauté*, qui sera la conclusion naturelle de l'œuvre de M. Fustel de Coulanges. Les six volumes formeront ainsi un tout complet, embrassant toute l'histoire de nos institutions depuis les origines jusqu'à l'établissement définitif du système féodal.

— La librairie Masson nous envoie : 1^o *Éléments de grammaire latine à l'usage des classes de sixième et de cinquième*, par H. BRELET; Paris, 1890; VIII-344 pp. in-18. L'auteur a voulu faire une petite place à la linguistique; un peu, c'est encore trop. Pourquoi décompose-t-il *domin-i* en regard de *domino*? M. B. distingue la syntaxe des mots et celle des propositions; celle des réfléchis « appartient à la fois aux deux syntaxes. » Il eût été pédagogique de la placer non entre les deux, mais à la suite. M. B. veut revenir aux exemples courts et clairs de Lhomond, et, en feuilletant son livre, on trouve des exemples comme celui-ci : *Sophocles a filiis in iudicium uocatus est, ut, quemadmodum nostro iure male rem gerentibus patribus bonis interdicti solet, sic illum a re familiari remonerent iudices*. Je propose qu'avant de mettre une grammaire dans les mains des enfants, on fasse réciter à l'auteur tous les exemples qu'elle contient. En matière d'orthographe, il faut éviter tout excès dans un livre classique : M. B., qui n'écrit pas *michi* ou *nichil* devrait s'interdire *quum*. — 2^o V. CHARPY, *Exercices latins, classe de sixième* Paris, 1891, 272 pp. in-18. L'impression de ce volume est soignée, même élégante. Cependant le lexique des exercices est dans un caractère fatigant; le tableau des pp. 46-47 de la grammaire est impraticable.

— M. PISANI publie une brochure intitulée : *les Possessions vénitiennes de Dalmatie du XVI^e au XVIII^e siècle* (Paris, 1890, 11 pp. in-8). Ce travail est accompagné de deux cartes; l'une indique avec exactitude les différentes limites des territoires dépendants de Venise : la *linea Nani* (1671) fixant les bornes de l'*Acquisto Vecchio*, la *linea Grimani* (1700) déterminant l'*Acquisto Nuovo*, et la *linea Mocenigo* (1733) enveloppant l'*Acquisto Nuovissimo*; l'autre carte est une reproduction de la carte annexée au traité de Passarovitz d'après l'original conservé aux Archives politiques du Gouvernement à Zara.

— La famille de Montesquieu va publier, avec le concours de la Société des bibliophiles de Guienne, les écrits inédits de l'immortel auteur de l'*Esprit des Loix*. Cette publication, dont le commencement est sous presse, n'aura pas moins de sept ou huit volumes, composés de divers mémoires, parmi lesquels on cite le *Discours sur la différence entre la considération et la réputation* et le *Mémoire* sur un arrêt du conseil du roi du 27 février 1725 portant défense de faire de nouvelles plantations de vignes dans la généralité de Guienne. M. le baron Albert de MONTESQUIEU prépare la publication de la relation des voyages du président en Allemagne, en Hongrie, en Italie et en Hollande. La Société des bibliophiles de Guienne avait déjà annoncé la publication des *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe* et du catalogue de la bibliothèque de Montesquieu annoté par lui-même.

— M. le général THOUMAS vient de publier à la librairie Plon (in-8°, XI et 322 p. 3 fr. 50) la *deuxième série des Causeries militaires*, qui ont paru d'abord dans le journal le *Temps* (6 juin 1888-19 avril 1889). Il s'attache, comme il dit, aux enseignements du passé, non en leur donnant la forme didactique, mais en les appuyant sur des exemples que les récentes circonstances et la lecture des ouvrages nouveaux lui remettent en mémoire. Une table des noms cités rehausse l'utilité du volume.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 décembre 1890.

M. d'Arbois de Jubainville termine sa communication sur les Teutons.

Selon M. Kossinna, dit-il, les Teutons habitaient la vallée du Main, c'est-à-dire la Bavière septentrionale; ils étaient Celtes, et leur nom est gaulois. Cela n'est pas démontré. Le nom des Teutons paraît remonter à une date où les Germains n'avaient pas encore déformé leur langue par la substitution des consonnes. Les Gaulois, et, grâce aux Gaulois, les Romains l'ont conservé sous sa forme primitive. C'est ainsi, ajoute M. d'Arbois de Jubainville, que chez nous Mayence est un mot plus archaïque que Mainz, sa forme allemande.

M. Edmond Le Blant communique à l'Académie la reproduction d'une gravure sur bois du Tércence édité à Lyon par Trechsel en 1493. Dans le rez-de-chaussée d'un théâtre, représenté sur cette gravure, le dessinateur a figuré les *fornice* où se tenaient les filles publiques et y a placé une scène rapportée par saint Ambroise et par les actes des martyrs, l'histoire de sainte Théodora, enfermée par ordre du juge païen dans un lieu de débauche et délivrée par saint Didyme.

M. Schefer communique à l'Académie, au nom de M. de Mély, le plan de Constantinople au moyen âge que M. le comte Riant avait préparé pour la Société de l'Orient latin. M. de Mély, à qui M. Riant a remis le soin de publier une partie des travaux littéraires qu'il a laissés inachevés, a tenu à le soumettre à l'Académie avant la publication.

M. Germain Bapst communique des recherches sur la décoration et la mise en scène des mystères du moyen âge. Il traite successivement de la structure du théâtre, de la composition de l'auditoire, du rôle des femmes sur la scène, des décors, du costume et des accessoires. Il termine par un chapitre sur la peinture décorative et les peintres décorateurs, où il montre de célèbres miniaturistes, Jean Fouquet et autres, qui ne craignirent pas de s'abaisser à peindre des toiles de fond pour la représentation des mystères.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° [LA TRÉMOILLE (le duc de)], les *La Trémoille pendant cinq siècles*, I, *Guy VI et Georges*, 1343-1446; 2° VALENTIN-SMITH (J.-E.), la *Loi Gombette*, reproduction intégrale de tous les manuscrits connus; — par l'auteur : HAMY, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, 10^e session, compte rendu; — par M. Georges Perrot : BARDOT, *POUGET et BREYTON*, *Mélanges carolingiens* (tome VII de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon*); — par M. Wallon : JOVY (Ernest), *Études et Recherches*, I, *Guillaume Prousteau*, fondateur de la bibliothèque publique d'Orléans, et ses lettres inédites à Nicolas Thoynard; — par M. Héron de Villefosse : ENGELMANN (R.), *Bilder-Atlas zum Homer et Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

planctus i-vi, p. p. W. MEYER. — KELLER, Altspan. Lesebuch (excellent). — Eddalieder, II, p. p. JONSSON. — Eyb, deutsche Schriften, p. p. Max HERRMANN, I, Das Ehebüchlein. — BAUMEISTER, Bilder aus dem griech. u. röm. Altertum für Schüler, 5-8. — Von SCHÖNHERR, Gesch. des Grabmals Maximilians I u. der Hofkirche zu Innsbruck.

— N° 51 : MARTI, Der prophet Jeremia von Anatot. — HAUCK, Kirchengesch. Deutschlands (cf. *Revue*, n° 45). — PAPE, Die Gebietsentw. der Einzelstaaten Deutschlands. — BOUVY, Pietro Verri (cf. *Revue*, n° 36). KRONES, Tirol 1812-1816 u. Erz. Johann (diffus et sans ordre). — Reiseschild. aus dem Flussgeb. des Dnjepr. — FEIGER, Gesch. des Mar Abhdiso u. seines Jüngers Mar Qardagh. — BRUGSCH, Die Aegyptologie (termine l'ouvrage et dépasse la première moitié en volume et en valeur). — BULLE, Dante's Beatrice im Leben u. in der Dichtung (bon). — VENUS, Gartlein, p. p. WALDBERG, Reuter, Lustspiele, p. p. ELLINGER.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50 : LOBSTEIN, Doctr. de la Saint-Cène; Dogme de la naiss. mirac. du Christ. — SCHMIDT, Gesch. d. Pädag. — BRADKE, Arische Altertumswiss. u. Eigenart unseres Sprachst.; Beitr. zur Kenntn. der vorhist. Entw. uns. Sprachst.; Meth. u. Ergebn. der arischen Altertumsw. — SCALA, Die Studien des Polybios, I (cf. *Revue*, n° 38). — ALBRECHT, Lessings Plagiate, I, 1, I (veut prouver que les œuvres de L. sont des centons!) — Eine altlomb. Margaretenlegende, p. p. WIESE. — VERNES, Précis d'hist. juive (essai remarquable, malgré tout). — GUNDLACH, Der Streit der Bistümer Arles u. Wien um den Primatus Galliarum. — HALLER, Culturgesch. des XIX Jahrh. in ihren Bezieh. zu der Entw. der Naturw. — GÜNTHER, Handb. der mathem. Geogr. — WINKLER, Das Kurb. Regim. Graf Tattenbach in Spanien 1695-1701. — HEYSE, Dramat. Dicht. XVII-XXIII.

Philologische Wochenschrift, n° 49 : LANCKORONSKI, Städte Pamphyliens u. Pisidiens (2° art.). — Edwards, The Odyssey of Homer, X. — Herodotos, p. p. Stein, IV, livre VII. — HURT, Etudes sur le Banquet de Platon. — HOERSCHELMANN, De Catulli carmine; BIRT, De Catulli ad Mallium epistr.; WEBER, Quaest. Catullianae; BIRT, Commentarioli Catulliani supplem. — Ovidii Metam. Auswahl von Meuser, 4° ed., p. p. EGEN. — Ovid, Ausgew. ged., p. p. SEDLMAYER, 4° ed. — Agricola, p. p. SCHÖNE. — Salomon REINACH, L'arc de Titus et les dépouilles du temple de Jérusalem (clair et instructif). — O. SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. (commode, plein de savoir et de méthode). — CAUER, Der Unterricht in Prima, ein Abschluss u. ein Anfang. — Griech. Reisebücher.

— N° 50 : LANCKORONSKI, Städte Pamphyliens (3° art.) — FRANCO, I frammenti di Mimnermo (rien de scientifique). — KONON, Text. u. Quellenunt. von HOFER (bon). — Amphitrio, p. p. PALMER. — A. BENOIT, Du jus sepulcri à Rome (très satisfaisant). — STRACK, Bau- denkm. des alten Rom. — Von WEGELE, Aventin (bonne biographie).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 23 : SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. 2° ed. — Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, sciences relig. I. — KRONENBERG, Minuciana.

— N° 24 : CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrb. der Religionsgesch. I u. II (utile). — WALLASCHKE, Studien zur Rechtsphilosophie. — SOUCHON, Die Papstwahlen von Bonifaz VIII bis Urban VI (soigné).

Theologische Litteraturzeitung, n° 22 : SMITH, Lectures on the religion of the Semites, I, The fundam. instit. (important). — DALMAN, Studien zur bibl. Theol. Der Gottesname Adonai u. seine bibl. Gesch. — HÖNIG, Die Ophiten. — GWATKIN, The Aryan controversy. — EBERT, zur allgem. Gesch. der Lit. der Lit. des M. A. im abendlande, I, 2° ed.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, PARIS.

ÉTRENNES 1891

ROMANS PATRIOTIQUES

AVENTURES DE SIDI-FROUSSARD

HAI-DZUONG — HANOI — SONTAY

BAC-NINH — BAC-LÉ — LANGSON — TUYEN-QUAN

Par **Georges LE FAURE**

Auteur des Aventures d'un Savant Russe.

Préface de **PAUL BONNETAIN**. — Couverture en couleur de **L. VALLET**

Un volume grand in-4° de 450 pages, illustré de 150 dessins inédits
par **L. VALLET** et **F. FAU** et de 8 cartes.

Prix : broché, 6 francs ; cartonné, 8 fr. 50 ; relié, 10 francs.

ALFRED QUESNAY DE BEAUREPAIRE

DE WISSEMBOURG A INGOLSTADT

(1870-1871)

SOUVENIRS D'UN CAPITAINE

PRISONNIER DE GUERRE EN BAVIÈRE

Ouvrage illustré de 26 dessins hors texte, d'après nature, par l'auteur.

Un fort volume in-8° jésus. — Prix : broché, 4 francs : cart. percaline,
tranches dorées, 5 fr. 50. Relié genre demi-reliure, tranches dorées, 6 francs.

LES JEUNES FILLES AUX EXAMENS ET A L'ÉCOLE

TEXTE ET DESSINS D'APRÈS NATURE

Par **Alexis LEMAISTRE**

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 45 GRAVURES HORS TEXTE

Un vol. in-8° jésus. — Prix : broché, 10 fr. ; cart., 13 fr. ; relié demi-chagrin
ou amateur, 15 fr.

C. DE CHERVILLE

LES BÊTES EN ROBE DE CHAMBRE

Un volume grand in-4° de 300 pages.

Illustré de plus de 100 gr. sur bois et de 8 pl. en coul.

Prix : br., 5 fr. ; cart. percaline, tr. jaspées, 6 fr. 50
cart. tr. dorées, 6 fr. 90

Relié genre demi-reliure, tr. dorées, 7 fr. 25

M^{me} BURY-PALLISSER

HISTOIRE DE LA DENTELLE

Un volume grand in-4° de 350 pages.

Illustré de 151 gravures et de 16 planches en couleur

Prix : br., 5 fr. ; cart. percaline, tr. jaspées, 6 fr. 50
cart. tr. dorées, 6 fr. 90

Relié genre demi-reliure, tr. dorées, 7 fr. 25

Le Puy, typographie **MARCHESSOU** fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



443372
Revue critique.

1890

21007
R4
ser. 2

MAR 23 1925

Schrader

MAR

10 1925

OCT 8 1930

Cerf

SEP

20 1930

ADM. BLDG.

443372

Z 10:07

R4

ser. 2

v. 30

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

